

COUNTWAY LIBRARY



HC 5TGE

BOSTON
MEDICAL LIBRARY
8 THE FENWAY



Digitized by the Internet Archive
in 2025

COMPTES RENDUS

DU

DEUXIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL

D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

PARIS, JUILLET 1924

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

COMPTES RENDUS

DU

DEUXIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

PARIS, JUILLET 1921

RECUEILLIS ET PUBLIÉS

PAR

MM. LAIGNEL-LAVASTINE et FOSSEYEUX

Secrétaires généraux.

ÉVREUX

IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY

4, RUE DE LA BANQUE

1922

WZ

3

I55

1921p

copy 1

21027 Wy

COMPTE RENDU DU SECOND CONGRÈS INTERNATIONAL D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

(PARIS, 1-6 JUILLET 1921)

Sous le haut patronage de M. le Ministre de l'Instruction publique et sur l'initiative de la Société Française d'Histoire de la Médecine, le Second Congrès international d'Histoire de la Médecine, présidé par les professeurs JEANSELME et MÉNÉTRIER, comprit les personnalités suivantes.

COMITÉ D'HONNEUR :

S. A. S. le prince de MONACO.
Pr APPELL, recteur de l'Université de Paris, membre de l'Institut.
M. le Président du Conseil municipal de Paris.
Pr PINARD, député de Paris.
Pr ROGER, doyen de la Faculté de Médecine de Paris.
Pr CURTILLET, doyen de la Faculté de Médecine d'Alger.
Pr SIGALAS, doyen de la Faculté de Médecine de Bordeaux.
Pr Jean LÉPINE, doyen de la Faculté de médecine de Lyon.
Pr DERRIEN, doyen de la Faculté de Médecine de Montpellier.
Pr MEYER, doyen de la Faculté de Médecine de Nancy.
Pr WEISS, doyen de la Faculté de Médecine de Strasbourg.
Pr ABELOUS, doyen de la Faculté de Médecine de Toulouse.
Pr GAUTIER, doyen de la Faculté de Pharmacie de Paris.
Pr RAILLIET, directeur de l'École vétérinaire d'Alfort.
Dr TRICOT-ROYER, président du 1^{er} Congrès d'Histoire de l'Art de guérir.
S. A. I. le Prince Roland BONAPARTE, membre de l'Institut.
M. Henry OMONT, membre de l'Institut.
Dr MOURIER, directeur de l'Assistance publique de Paris.
Pr SIEUR, médecin inspecteur général du Service de Santé militaire,
Pr CHEVALLIER, inspecteur général du Service de Santé de la Marine.
Le baron Henry de ROTHSCHILD.

SECRÉTAIRES GÉNÉRAUX :

MM. M. LAIGNEL-LAVASTINE et M. FOSSEYEUX.

COMITÉ EXÉCUTIF :

MM. D'ALLEMAGNE, BARBÉ, BOULANGER, CORNILLON, DELAUNAY, DESNOS, DORVEAUX, DUBREUIL-CHAMBARDEL, GIGON, GUILLON, HAHN, HERVÉ, LEGRY, LECLERC, MOULÉ, MOUTIER, NEVEU, OLIVIER, PERMILLIEUX, PETIT, VILLARET, WICKERSHEIMER.

MEMBRES DU CONGRÈS

MEMBRES BIENFAITEURS

Baron Henry de Rothschild	15.000
M. FAURE, Président du syndicat des produits pharmaceutiques	3.000
Syndicat de la Réglementation.	5.000
Société des eaux de Vichy	2.000
Société des eaux de Vittel.	1.000
Société des eaux d'Evian-Cachat.	1.000
M. BUCHET	1.000
M. BOULANGER-DAUSSE	1.000
Ministère des Affaires Étrangères.	6.000

MEMBRES DONATEURS

Source BADOIT.	100
D ^r DELAUNAY, 35, rue de Chanzy, Le Mans	100
P ^r LAIGNEL-LAVASTINE, 12 bis, place de Laborde, Paris	100
P ^r GILBERT, 27, rue de Rome, Paris	100
P ^r MENETRIER, 59, boulevard Saint-Michel, Paris	100
P ^r Enrique Roxo, Rio de Janeiro (Brésil)	100

MEMBRES ADHÉRENTS

ANGLETERRE

D^r D'ARCY-POWER, Londres, 10a, Chandos St, Cavendish Square.
D^r DAVY ROLLESTON, Londres, 17, Grove hospital Tosting.
D^r BULLOCK, Londres, représentant le Royal College of Veterinary Surgeons, 10 Red Lion Square.
M. THOMPSON, Londres, 54a, Wigmore Street.
P^r SINGER, 5 North Grove Highgate n° 6, Londres.
M^{me} SINGER, id.

BELGIQUE

M. BERTRAND, Anvers, rue Kiliaen, 9.
M. BOLLANSEE, Anvers, Esplanade.
D^r BOUCKAERT, Peruwelz.
D^r BRANDLIGT, Anvers, 232, rue l'Argille.
D^r CAMMAERTS, Anvers, place Loos.
D^r CAVENAILLE, Anvers, 4, place du Dragon.
D^r DEMARET, Lessines.
D^r DUFRAING, Cappelle.
DUFRAING, Turnhout.
D^r FABRY, Anvers, 50, canal de l'Ancre.
M. GOVAERTS, Borgerhout, 256, chaussée de Turnhout.
M. GROENEVELD.

M. Van HEURCK, Anvers, rue de la Santé.
 D^r D'HAENENS, Anvers, rue Van Straelen.
 D^r HOLEMANS, Anvers, Longue-rue de l'Évêque.
 D^r HUMBLÉ, Reckheim.
 D^r Van LENNEP, Anvers, avenue de Belgique.
 M. MAES, pharmacien, Anvers, rue Carnot.
 D^r MARCHAL, Anvers, 116, Chaussée de Malines.
 D^r NOEVER, Bruxelles, rue Royale, 162.
 M. OOMS, Borgerhout, rue Saint-Jean.
 D^r PEREMANS, Anvers, avenue de Belgique.
 M. DE RUYTER, Anvers, Marché aux Chevaux.
 D^r Van SCHEVENSTEEN, Anvers, 46, avenue de Belgique.
 M. VAN SCHOOR, pharmacien, Anvers, rue Vondel.
 M. STALINS, Anvers, 7, rue Van Lerius.
 P^r STOCKIS, Liège, 26, quai E. Van Beneden.
 D^r TRICOT-ROYER, Anvers, 108, avenue d'Italie.
 D^r Van TURNHOUT, Deurne (Anvers).
 M. VERHASSELT, Anvers, chaussée de Malines.
 D^r VERHOEVEN, Hoboken.

BRÉSIL

P^r ENRIQUE ROXO, Rio-de-Janeiro.

DANEMARK

D^r JOHNSSON, Copenhague, 15, Voernedamtvey.
 D^r MAAR, Copenhague, 13, Stare Kannidestraede.
 P^r TCHERNING, Copenhague, 32, Oster Sogade.

ÉGYPTE

M^{me} le D^r PANAYOTATOU, 16, boulevard Ramleh, Alexandrie.

ESPAGNE

D^r DE ALCALDE, Madrid, Gran Via, II.
 D^r SALVADOR VIVES, Gerone, Directeur del Maniconi.

ÉTATS-UNIS

D^r CONVERSE. Hôpital américain. Neuilly (Seine).

FRANCE

P^r ABADIE, Bordeaux, 3, rue des Trois-Conils.
 D^r ALLAMAGNY, Paris, 17, rue Berthon.
 D^r AVALON, Paris, 15, rue Froidevaux.
 D^r ANCELET, Paris, 104, rue de Rennes.
 D^r BARBE Paris, 39, rue Gazan.
 M. BASMADJIAN, Paris, Représentant l'Union des pharmaciens.
 arméniens de Constantinople, 9, rue Gazan.
 D^r BÉRILLON, Paris, 4, rue de Castellane.

- D^r BERTHE, Paris, 53, rue Geoffroy-Saint-Hilaire.
 M^e BLANCHARD, Thiais, 8, avenue d'Ormesson.
 M. BLANCHET, Paris, 10, boulevard Émile-Augier.
 D^r BOUCHACOURT, Paris, 62, rue de Miromesnil.
 D^r BOUDON, Paris, 64, rue de Bellechasse.
 D^r BOUTET, Paris, 132, rue de Courcelles.
 D^r BOUVET, Paris, 4, rue Thénard.
 D^r BRODIER, Paris, 16, rue de Bruxelles.
 M. BUCHET, Paris, 21, rue des Nonnains-d'Hyères.
 D^r BUGIEL, Paris, 72, boulevard Saint-Marcel.
 M. BURNIER, Paris, 5, rue Jules-Lefebvre.
 D^r CABANÈS, Paris, 15, rue Lacépède.
 D^r CÉPÈDE, Paris, avenue Reille.
 D^r CHARPENTIER, Neuilly-sur-Seine, 6, boulevard du Château.
 P^r CHAUFFARD, Paris, 11, rue de Bellechasse.
 D^r CHAUMONT, Paris, 63, rue de Vaugirard.
 D^r CHEVALLIER, Paris, 6, rue de la Nèva.
 D^r COLIN, Paris, 2, rue d'Ulm.
 D^r COLLET, Fontenay-sous-Bois, 6, avenue des Marronniers.
 D^r COLOLIAN, Paris, 37 bis, rue de Ponthieu.
 D^r CORNET, Paris, 73, boulevard Saint-Germain.
 D^r CORNILLOT, Paris, 39, rue Gazan.
 D^r COURBON, Stephanfeld, Directeur de l'asile.
 D^r DARDEL, Paris, 15, boulevard Saint-Germain.
 P^r DUBREUIL-CHAMBARDEL, Tours, 3, rue Jeanne-d'Arc.
 D^r FILASSIER, Suresnes, Maison de santé du Château.
 D^r DORVEAUX, Paris, 4, avenue de l'Observatoire.
 M^{me} le D^r FABRE, Paris, 182, faubourg Saint-Honoré.
 P^r Jean-Louis FAURE, Paris, 10, rue de Seine.
 M. FIALON, Rueil, 29, rue du Général-Noël.
 M. FOSSEYEUX, Paris, 189, avenue du Maine.
 M. GANCHE, Paris, 48, rue du Maistre.
 M. GALLIOT, Paris, 74, rue de Rome.
 D^r GASTOU, Paris, 14, rue Chaptal.
 D^r GENEVRIER, Paris, 8, rue du Pré-aux-Clercs.
 D^r GENIL-PERRIN, Paris, 99, avenue de la Bourdonnais.
 M. GIGON, Paris, 5, rue Coq-Héron.
 D^r GERARD, Paris, 8, avenue Octave-Gréard.
 D^r GRIGAUT, Paris, 11, rue des Feuillantines.
 D^r GRUNBERG, Paris, 5, boulevard de Clichy.
 D^r GUELLIOT, Paris, 44, rue Notre-Dame-des-Champs.
 P^r GUIART, Lyon.
 D^r GUILLAIN, Paris, 215 bis, boulevard Saint-Germain.
 D^r GUILLON, Paris, 10, place de Laborde.
 M. GUITARD, Toulouse, 6, rue Ozeune.
 D^r HAHN, Paris, 12, rue de l'École-de-Médecine.
 D^r HARIZ, Paris, 10, rue de Jourdain.
 D^r HERVÉ, Paris, 6, rue de Liège.
 D^r HUMBLE, Reckheim.
 P^r JEANSELME, Paris, 5, quai Malaquais.
 P^r LAIGNEL-LAVASTINE, Paris, 12 bis, place de Laborde.
 P^r LECÈNE, Paris, 51, boulevard Raspail.
 D^r LECLAIR, Lille, 35, rue de Puebla.
 D^r SOLO-LEBOVICI, Paris, 23, avenue Mac-Mahon.
 D^r LECLERC, Paris, 19, avenue de Ségur.

- D^r LE GENDRE, Paris, 142, rue de Grenelle.
 D^r LEGRY, Paris, 256, boulevard Saint-Germain.
 P^r LEJARS, Paris, 96, rue de la Victoire.
 D^r LEREBoullet, Paris, 193, boulevard Saint-Germain.
 D^r LERI, Paris, 38, avenue Hoche.
 D^r LUTAUD, Paris, 21, rue Marignan.
 M. MALLAT, Vichy, Villa des Saules, avenue des Cygnes.
 M. MASCRE, pharmacien de l'Hospice d'Ivry-sur-Seine.
 D^r MAUCLAIRE, Paris, 40, boulevard Malesherbes.
 D^r MEIGE, Paris, 35, rue de Grenelle.
 D^r FERNANDO DE MELLO TEXEIRO, Neuilly, 8, boulevard du Château.
 D^r MERSEY, Paris, 7, rue Albert-de-Lapparent.
 D^r MONTHUS, Paris, 215, boulevard Saint-Germain.
 D^r MORAX, Paris, 26, boulevard Raspail.
 D^r MORISSET, Mayenne, 5, rue des Pescheries.
 M. MOULÉ, Vitry-le-François, 27, rue de la Tour.
 D^r MOUSSON-LANAUZE, Saint-Mandé, 3 bis, place de la Tourelle.
 D^r MOUTIER, Paris, 95, rue de Monceau.
 D^r NEVEU, Paris, 107, rue de Sèvres.
 D^r OLIVIER, Paris, 116, rue de Rennes.
 D^r PAMART, Paris, 47, rue des Mathurins.
 D^r PASTEAU, Paris, 13, avenue de Villars.
 D^r PERMILLIEUX, Paris, 179, avenue du Maine.
 P^r PERROT, Paris, 12 bis, boulevard de Port-Royal.
 D^r PLANTIER, Annonay, Médecin de l'Hôpital.
 D^r PLATSCHICH, Paris, 7, rue de la Pépinière.
 D^r PLUYETTE, Marseille, 11, rue de Valence.
 M. POLAIN, Paris, 60, rue Madame.
 D^r POTOCKI, Paris, Accoucheur en chef à la Maternité.
 D^r POUSSIER, Rouen, 1, rue des Carmes.
 D^r RAMBAUD, Poitiers, 40, rue Alsace-Lorraine.
 D^r RAYMOND, Paris, 34, avenue Kléber.
 D^r RENAUD, Paris, 16, rue des Saussaies.
 P^r RENON, Paris, 3, rue de Constantine.
 D^r RICHELOT, Paris, 3, rue Rabelais.
 D^r SADOUN, Paris, 41, rue de Lisbonne.
 D^r SEMELAIGNE, Paris, 59, boulevard de Montmorency.
 M. SERGENT, Paris, 43, rue de Châteaudun.
 D^r SÉVILLA, Paris, 24, rue de Chazelles.
 D^r DE SPEVILLE, Paris, 2, square du Roule.
 P^r SIEUR, médecin inspecteur général de l'armée, 54, boulevard Saint-Jacques.
 M. TARNAUD, Paris, 8, rue de Florence.
 D^r TERSIAN, Paris, 13, rue de Montenotte.
 D^r THIBIERGE, Paris, 64, rue des Mathurins.
 D^r THOYN-ROZAB, Paris, 25, rue Marbeuf.
 D^r VILLARET, Paris, 74, rue de Miromesnil.
 D^r VINCHON, Dun-sur-Auron, 21, rue Saint-Vincent.
 D^r WICKERSHEIMER, Schiltigheim, 32, rue du Barrage.

HOLLANDE

- D^r DE LINT, Gorinchem.
 D^r VAN ANDEL, Markt, Gorinchem.
 D^r VAN GILS, Den Haag.

ITALIE

D^r CARBONELLI, Felizzano.
 P^r GIORDANO, Venise, 1574 s. Leonardo.
 P^r SIMONINI, Modène.
 D^r ZIBORDI, Modène.

PORTUGAL

D^r CARVALHO, Lisbonne, Rua Brancamp.
 D^r SANTOS COSTA, Lisbonne, 95, rua Nova do Olinada.
 P^r RICARDO JORGE, Lisbonne.

ROUMANIE

P^r JONNESCO, Bucarest.

SUISSE

P^r CUMSTON, Genève, 3, rue Bellot.
 D^r KLEBS, les Terrasses, Nyon.
 P^r SIGERIST, Zurich, 7, Ebelstrasse.

TCHÉCOSLOVAQUIE

D^r BELOHLAVECK, Prague, 1, Ostrovni.
 P^r SCHRUTZ, 2, Vladervava, Prague.

TURQUIE

D^r TORKOMIAN, Pera, 23, rue Taxim.

MEMBRES ASSOCIÉS

ANGLETERRE

M^{me} DAVY ROLLESTON, 17, Grove hospital, Londres.
 M. John Raymond THOMPSON, Beaconsfield.

BELGIQUE

M^{lle} Paule BERTRAND, rue Kiléaen, 9, Anvers.
 M^{lle} Germaine GOVAERTS.
 M^{me} MAES, rue Carnot, Anvers.
 M^{me} MARCHAL, 116, chaussée de Malines, Anvers.
 M^{me} OOMS, rue Saint-Jean, Borgerhout.
 M^{me} DE RUYTER, Marché aux Chevaux, Anvers.
 M. WINDERS, fils, 116, chaussée de Malines, Anvers.

DANEMARK

M^{me} TSCHERNING, 32, Øster Sogade, Copenhague.

ESPAGNE

M^{me} DE ALCALDE, Gran Via, II, Madrid.

FRANCE

M^{me} BARBÉ, 11, rue de Luynes, Paris.

M^{me} BOUDON.

M^{me} DELAUNAY, 36, rue de Chanzy, Le Mans.

M^{lle} DESGARDES, Le Mans.

M^{me} DUBREUIL-CHAMBARDEL, 3, rue Jeanne-d'Arc, Tours.

M^{lle} DUVAL, 21, rue Chevert, Paris.

M^{me} GENEVRIER, 8, rue du Pré-aux-Clercs, Paris.

M^{me} GRIGAUT, 11, rue des Feuillantines, Paris.

M^{me} HERVÉ, 6, rue de Liège, Paris.

M^{lle} IMMER.

M^{me} JEANSELME, 5, quai Malaquais, Paris.

M^{me} MONTHUS, 215, boulevard Saint-Germain, Paris.

M^{me} MORISSET, 5, rue des Pescheries, Mayenne.

M^{lle} MORISSET, 5, rue des Pescheries, Mayenne.

M^{me} NEVEU, 107, rue de Sèvres, Paris.

M^{me} PAMART, 47, rue des Mathurins, Paris.

M. PRATT Alfred, 14, rue Nélaton, Paris.

M^{lle} PRATT Annie, 14, rue Nélaton, Paris.

M^{me} RONDEAU DU NOYER.

M. LIONEL ROYER, artiste peintre, 38, rue de Chézy, Neuilly-sur-Seine.

M^{me} SEVILLA, 24, rue de Chazelles, Paris.

M^{me} TARNAUD, 8, rue de Florence, Paris.

M^{me} WICKERSHEIMER, 32, rue du Barrage, Schiltigheim.

M. PRATT Edouard, 112, avenue des Ternes, Paris.

HOLLANDE

M^{me} VAN ANDEL, Markt, Gorinchem.

M^{lle} EMACH, Gorinchem.

M^{me} VAN GILS, La Haye.

ITALIE

M^{me} GIORDANO, 1574, S. Leonardo, Venise.

SUISSE

M^{me} CUMSTON, 3, rue Bellot, Genève.

INTRODUCTION

I

LA SÉANCE D'INAUGURATION. — LES DISCOURS

Il n'appartient pas aux organisateurs du 2^e Congrès international d'histoire de la médecine de faire leur propre éloge, ni à la *Société française d'Histoire de la médecine* de se glorifier elle-même, mais comment, au début du compte rendu des travaux du Congrès, ne pas constater, avec quelque orgueil, son éclatant succès, qui, à la suite de celui d'Anvers, marque d'une façon définitive la renaissance et la diffusion des études d'histoire médicale en France.

Le témoignage le plus probant n'est-il pas fourni par la liste des délégués étrangers, qui, dès la séance d'inauguration, vinrent présenter des adresses toutes remplies d'un égal amour pour les recherches scientifiques et pour la patrie française : le docteur Tricot-Royer (d'Anvers), au nom de la Belgique, le professeur Singer (d'Oxford), au nom de l'Angleterre, le professeur Tscherning, au nom du Danemark, le D^r Converse, au nom des États-Unis, le D^r de Alcalde, au nom de l'Espagne, le professeur Giordano, syndic de Venise, au nom de l'Italie, le D^r de Lint (de Gorinchem), au nom de la Hollande, le professeur Jonnesco, au nom de la Roumanie, le professeur Guiart (de Lyon), délégué de l'Université roumaine de Cluj, le D^r Cumston, au nom de la Suisse, le professeur Schrutz, au nom de la Tchéco-Slovaquie, et M. le D^r Cololian, délégué des médecins arméniens de Constantinople, sans compter les absents qui se sont excusés, parmi lesquels il convient de citer M. Saint-Jacques (de Montréal), M. Majewski, doyen de la Faculté de Médecine de Cracovie, et M. Ladislav Szumowski, professeur d'histoire de la médecine de cette même université ?

La séance d'ouverture eut lieu à 9 heures, le 1^{er} juillet, dans la magnifique salle du Conseil de la Faculté de Médecine, sous la présidence de M. Coville, directeur de l'Enseignement supérieur, remplaçant le Ministre de l'Instruction publique, puis de M. Larnaud, doyen de la Faculté de droit. On remarquait dans l'assistance le prince Roland Bonaparte, les professeurs Chauffard, J.-L. Faure, Legueu, Teissier (de Lyon), Richelot, président de l'Académie de Médecine, Mourier, directeur de l'Assistance publique à Paris. Les délégués étrangers prononcèrent les discours suivants :

DISCOURS DE M. LE DOCTEUR TRICOT-ROYER

(Belgique).

Ma qualité de délégué belge à ce Congrès et de membre de son comité d'honneur me donne la précieuse prérogative de prendre la parole en ce moment.

Les joutes scientifiques qui s'ouvrent aujourd'hui forgent un chaînon d'heureuse continuité avec l'œuvre que nous avons entreprise, l'an dernier, à Anvers ; et l'inauguration de ce Musée d'Histoire de la Médecine lui applique le sceau de la pérennité.

Le travail en commun crée les méthodes communes, et ce système de compénétration fera de nos histoires dispersées un tout unique et homogène ; — de nos énergies éparses, un faisceau serré qui promet des résultats féconds pour la réalisation de notre idéal à tous.

Généralement on finit un congrès par l'énoncé de quelques vœux.

Je me permets d'esquisser, dès à présent, ceux que mes compatriotes proposeront à vos réflexions.

Il est souhaitable que nous centralisions nos efforts en une fédération internationale, dont le mécanisme est à établir, mais dont Paris s'impose comme centre.

Le premier travail que nous suggérerons dans ce sens sera amorcé, au cours des séances du Congrès, par M. Marie-Louis Polain, de Liège, auteur du Catalogue général des Incunables des Bibliothèques publiques de France, dont trois volumes sont publiés.

Vous savez qu'une bibliographie des sciences médicales est une œuvre de longue haleine qu'il n'est pas en notre pouvoir de réaliser à présent.

Cependant, certaines époques peuvent être traitées avec bonheur, en un temps relativement court.

Telle, la bibliographie des imprimés du x^ve siècle, ayant trait à l'art de guérir.

A cet effet, dans chacun des pays ici représentés nous constituerons des commissions de dépouillement, suivant un schéma de dissection clairement exposé par M. Polain, qui centralisera les recherches et en conservera la direction.

Je m'excuse d'entamer, avant l'heure, un débat sur un point organique du congrès mais comme il s'agit d'une question à portée générale, j'ai cru utile de la signaler aux membres du Congrès tous présents ici. Ils y réfléchiront davantage et se décideront avec plus de sang-froid.

DISCOURS DE M. LE DOCTEUR G. DE LINT

(Hollande).

Monsieur le Ministre, Monsieur le Président,
Messieurs, membres du Congrès,

Comme délégué du gouvernement néerlandais, j'ai l'honneur de vous transmettre les félicitations sincères du ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Sciences de la Hollande et de vous souhaiter le meilleur succès pour le deuxième congrès de l'histoire de la médecine. Sans doute, c'est de bon augure pour le Congrès qu'il se tient à Paris, la capitale d'un pays qui peut se glorifier de tant de savants et de tant de personnes qui ont excellé dans l'histoire de l'art de guérir.

Monsieur le Président, je suis convaincu que sous votre direction ce Congrès montrera au monde entier que l'étude de l'histoire de la médecine se trouve parmi les sciences les plus dignes d'être étudiées. Vraiment, nos confrères belges ont eu une heureuse idée en organisant le premier congrès pour l'histoire de l'art de guérir.

Je suis heureux de pouvoir vous donner l'assurance que la Hollande est fière de se trouver parmi les six pays qui se sont réunis à Anvers pour former le noyau dont se développera, dans

la suite des temps, une série régulière de Congrès internationaux pour étudier ensemble l'histoire de notre science.

DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR RICARDO JORGE

(Portugal).

Le Portugal, sur lequel le génie fulgurant de la France rayonne si puissamment dans les arts, la littérature et la science, ne pouvait qu'accepter avec plaisir l'obligeante invitation des promoteurs de ce Congrès.

La médecine portugaise cultive son histoire avec tout l'amour qu'elle a de son passé, où figurent des hommes de la plus haute valeur, qui ont brillé, à l'étranger, dans les chaires et dans les centres scientifiques les plus réputés. Tels : *Amatus Lusitanus*, qui a découvert la première valvule veineuse, celui que Laboulbène associait à Vésale et à Harvey et que Max Salomon considère comme ayant le mieux personnifié la renaissance médicale ; *Zacutus Lusitanus*, qui a réuni une casuistique de raretés cliniques toujours citées, et qui s'est essayé à un vaste travail de codification nosographique ; *Rodrigo de Castro*, que l'on peut considérer comme le créateur de la gynécologie ; et beaucoup d'autres dont les noms figurent dans l'élite biographique des maîtres de notre profession. Après la découverte de la route des Indes et du Brésil, dans l'expansion coloniale dont nous avons été les pionniers, notre médecine s'est illustrée à jamais avec *Garcia da Orta* qui créa la pathologie tropicale par la première description qui ait été faite du choléra asiatique à Goa et la pharmacologie exotique par l'étude des plantes médicinales de l'Inde ; c'est également à un de nos médecins, à Joao Ferreira da Rosa, que revient l'honneur de la première description de la fièvre jaune, à l'occasion des épidémies de Pernambouc au xvii^e siècle.

Des liens historiques rattachent le nom portugais à l'enseignement médical de la France depuis *Valesco de Tarante*, professeur à Montpellier au xiii^e siècle, jusqu'à *Casado Giraldes*, professeur de chirurgie à la faculté de Paris au siècle dernier. C'est également dans cette ville que passa une partie de sa glorieuse existence, le médecin de la cour de Russie, le grand *Ribeiro Sanches* qui faisait partie des encyclopédistes et dont la biographie a été écrite par Vicq d'Azyr, son disciple et son ami. Non loin de cette école, le Collège de Sainte-Barbe, le plus réputé de la colline universitaire, atteste la maîtrise pédagogique des Gouveias, qui, au xvi^e siècle, ont été ses brillants recteurs et professeurs.

J'apporte aux confrères et aux maîtres réunis dans cette assemblée le témoignage de l'estime et de la confraternité des érudits du corps médical portugais. Et à la glorieuse France, dont le génie bienfaisant plane sur le monde, à Elle dont le sol vient d'être arrosé du sang de mes compatriotes, en holocauste à la délivrance de cette terre sacrée, j'offre l'hommage des sentiments affectueux du Portugal entier.

DISCOURS DE M. COLOLIAN

(Arménien).

Monsieur le Président,
Messieurs,

Les médecins arméniens de Constantinople et de Paris apportent leurs hommages aux grands savants Français qui ont illustré et illustrent encore la science médicale, et qui se réunissent aujourd'hui dans un Congrès.

Une personnalité plus autorisée que la mienne devait se faire entendre aujourd'hui : M. le Dr Torkomian, qui malheureusement est retenu loin de nous.

L'Arménie n'a pas d'histoire de la médecine, non point comme un peuple heureux, mais sur-

tout parce que malheureux. Les Arméniens, en luttés perpétuelles avec des peuples voisins moins civilisés qu'eux, n'ont jamais eu les loisirs de fonder des écoles de médecins ; mais des médecins perspicaces, par l'observation des malades et des phénomènes de la nature, ont pu apprendre l'art de guérir, et ont enseigné la médecine à leurs élèves dispersés un peu partout dans l'Arménie. Cette science était surtout basée sur la clinique et sur la vertu des plantes.

La science médicale proprement dite a commencé par la venue des médecins arméniens dans les écoles européennes, et surtout à l'école de Paris. C'est à la France que nous, médecins arméniens, nous devons notre patrimoine scientifique. Depuis près d'un siècle, des étudiants arméniens ou des médecins sont venus régulièrement en France s'instruire, et propager, dès leur retour, la science française dans les pays d'Orient. C'est à la France, notre patrie scientifique, que nous devons notre savoir ; aussi, reconnaissants de notre devoir, nous venons apporter le témoignage de notre admiration et de notre gratitude aux Maîtres qui nous entourent, et qui sont l'honneur de l'humanité.

DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR GUIART

(de Lyon), délégué de l'Université de Cluj (Roumanie).

Monsieur le Ministre,
Mesdames, Messieurs,

J'ai le double privilège d'être à la fois professeur de Faculté en France et en Roumanie. C'est à ce dernier titre que je viens vous présenter le salut de l'université roumaine de Cluj. Mes collègues transylvains m'ont chargé de vous dire combien ils sont reconnaissants à la France de les avoir aidés à recouvrer leur nationalité. Cluj est en effet le Strasbourg roumain. Après de longs siècles de domination hongroise et de culture allemande, on y aspire à connaître notre civilisation. Une mission de professeurs transylvains va du reste se mettre en route pour la France ; ils passeront les vacances à Lyon et à Dijon. A peine constituée, l'université de Cluj a créé une chaire d'Histoire de la Médecine et de la Pharmacie ; j'ai été chargé de cet enseignement et j'ai eu ainsi le grand honneur d'être le premier professeur universitaire français ayant fait en français un enseignement semestriel en Transylvanie. Dès l'année prochaine je compte organiser à Cluj un Musée d'Histoire de la Médecine et de la Pharmacie. C'est vous dire que l'Université de Cluj est tout à fait acquise à la science qui nous est chère, et en son nom je vous adresse ses meilleurs vœux pour la réussite du 2^e Congrès d'Histoire de la Médecine.

DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR GIORDANO

(Italie).

Messieurs,

Permettez-moi de débiter par une réminiscence locale de Venise. En effectuant certains travaux on mit à jour une petite pierre cubique sur laquelle on lit 3 mots : « Un tel époux de une telle », je ne me souviens plus du nom. Jusqu'ici la chose ne paraît pas intéressante, mais voilà que l'on se souvint avoir vu quelque chose de semblable ailleurs, une même petite pierre portant ces mots : « Une telle épouse de un tel », c'était précisément de celui dont la pierre était trouvée à Venise. Il avait fallu ces travaux pour remettre ces pierres à la lumière et que ces deux noms soient réunis côte à côte après avoir été si distants ; séparés par trois fleuves ils avaient pourtant pu se rencontrer...

Ainsi le cataclysme qui a passé sur le monde a refondu notre ancienne alliance par laquelle nous nous reconnaissons tous frères.....

DISCOURS DE M. TSCHERNING

(Danemark).

Monsieur le Président,
Mesdames, Messieurs,

La Faculté de Médecine de Copenhague a tenu à s'associer à votre Congrès. Elle m'a chargé de la représenter parmi vous malgré que ma compétence pour les questions de l'Histoire de la Médecine ne soit pas bien grande ; mon seul titre est l'édition des œuvres ophtalmologiques de Th. Young. J'ai ainsi eu l'occasion de revoir cette ville de Paris où j'ai passé 25 années de mon existence et que je ne pourrai jamais oublier. Qu'il me soit permis d'ajouter un mot sur la reconnaissance que doit le Danemark au grand et noble pays, dont nous sommes les hôtes aujourd'hui.

DISCOURS DE M. LE PROFESSEUR JEANSELME

Il existe des hommes qui, sans méconnaître l'admirable épanouissement des sciences, aiment à jeter un coup d'œil en arrière pour contempler la route parcourue depuis l'enfance de l'humanité. Ces hommes sont nombreux parmi les médecins, malgré la dureté du temps présent et l'âpre lutte pour l'existence. Aussi l'Histoire de la Médecine qui, naguère encore, tenait une place secondaire dans les congrès généraux, vient-elle de conquérir son indépendance.

Certes, ceux qui se livrent à ces études historiques n'ont point le sot espoir de découvrir une grande vérité ensevelie sous la poussière des siècles. Ils savent fort bien que, malgré les vicissitudes des temps, la pensée humaine n'a jamais subi d'éclipse totale, qu'un fil ténu relie le présent au passé, et que les générations successives se transmettent de main en main le flambeau de la science.

Ce qu'ils cherchent délibérément et ce qu'ils trouvent parfois, ce sont les causes profondes et cachées, qui président à l'éclosion d'une œuvre de génie. Il est constant que, dans le domaine de la science, une théorie féconde ne surgit, pour ainsi dire, jamais, entière et parachevée, du cerveau d'un homme. Elle est la résultante de l'effort collectif d'une infinité de travailleurs obscurs, qui apportent, chacun, une pierre à l'édifice.

Pour bien posséder une doctrine, il faut la suivre en remontant le cours des âges jusqu'à sa première ébauche, et cette enquête rétrograde est bien faite pour rabattre l'orgueil ; car elle montre avec évidence que plus d'une vérité soi-disant nouvelle était connue de nos devanciers, que d'autres existaient en germe, tout au moins, mais n'ont pu être rigoureusement établies que par les progrès de nos connaissances techniques.

Comme un être vivant, une doctrine médicale passe successivement par une période d'enfance, de jeunesse et de maturité. D'elle procèdent, avant qu'elle ne succombe sous les coups impitoyables de l'observation et de l'expérience, de nouvelles doctrines, de sorte qu'elle ne meurt pas tout entière.

L'étude de cette chaîne d'hypothèses médicales est l'objet de l'histoire de la médecine à proprement parler.

Ce ne sont pas seulement les doctrines qu'il faut soumettre à l'analyse historique, c'est encore la vie des hommes qui les ont édifiées. La biographie des grands initiateurs mérite d'être étudiée, en tant qu'elle contribue à expliquer la genèse des doctrines.

Plus que tout autre, le médecin, par nécessité professionnelle, est intimement mêlé au mouvement des idées. Entre lui et les hommes, qui cultivent les autres branches du savoir humain, s'établissent des échanges conscients ou inconscients et, si j'ose dire, une sorte de circulation endosmotique-exosmotique.

Quel beau livre un psychologue pourrait écrire sur les notions que le médecin emprunte au milieu ambiant et sur celles qu'il y répand ! En contact avec toutes les classes de la société, il

puise dans toutes et ne doit pas dédaigner les plus humbles. L'immortel Jenner n'a-t-il pas été mis sur la voie de la découverte de la vaccine par une remarque faite par les vachers du comté de Gloucester ? N'est-ce pas les Indiens d'Amérique qui révélèrent aux Espagnols les vertus thérapeutiques de l'écorce du quinquina ?

Nul ne saurait, à notre époque, embrasser l'ensemble des connaissances humaines. L'ère des polygraphes est définitivement close.

Mais si la division du travail a rendu aux sciences d'éclatants services, elle peut créer, lorsqu'elle est poussée trop loin, des cloisons étanches qui bornent les horizons et retardent le progrès.

A la médecine et surtout à l'histoire médicale est dévolu le rôle d'introduire les données biologiques dans les autres disciplines.

Il est vraiment regrettable que ces notions soient ignorées d'hommes qui pourraient en tirer profit ou, tout ou moins, en les connaissant, éviter de lourdes erreurs. Laissez-moi vous conter à cette occasion la mésaventure du savant métrologue Hutsch. Il avait lu dans Polybe que le cavalier romain recevait une ration quotidienne, qu'on peut évaluer à 2^{kg},500 de froment et 7^{kg},500 d'orge. Orge et froment, notre métrologue fait tout ingérer à la monture. A ce régime, la pauvre bête n'aurait pas tardé à succomber, car cette énorme quantité de céréales dégage près de 27.000 calories et représente la ration normale de trois hommes et de deux chevaux.

Si ce métrologue avait eu quelque teinture de biologie, non seulement il n'aurait pas commis une pareille erreur, mais en outre il aurait pu établir un fait contesté de l'histoire militaire des Anciens, à savoir que le cavalier romain disposait d'un cheval de guerre, d'un mulet de bât et de deux serviteurs. Cet exemple ne démontre-t-il pas la nécessité d'introduire les données biologiques dans le domaine de l'érudition et de l'histoire ?

Les preuves, dans les sciences historiques, sont rarement matérielles ; presque toujours elles sont d'ordre moral et partant contestables. Quand un auteur ancien vante les mérites d'un topique ou d'une potion, nous manquons d'un critère pour établir notre jugement et nous en sommes réduits à prendre en considération des éléments intrinsèques, tels que le renom de celui qui prône le remède, par exemple. C'est donc le principe d'autorité qui prévaut, contrairement à l'esprit de la science. Parfois cependant il est possible de se faire une opinion personnelle. Certaines recettes thérapeutiques, contenues dans les formulaires grecs et romains, sont exprimées en termes assez précis pour qu'il soit possible de les exécuter. Avec une pommade soufrée, que Celse préconise, j'ai traité plusieurs galeux et cette préparation ne s'est pas montrée inférieure à celles que nous employons aujourd'hui. Ainsi s'ouvre une voie nouvelle, qui permettrait, dans quelques cas favorables, de contrôler par l'expérience la valeur de la pharmacopée des Anciens.

J'en ai dit assez, je pense, pour vous convaincre que notre programme déborde de toutes parts le cadre de l'Histoire de la médecine proprement dite.

Prise dans cette large acception, l'histoire médicale ouvre aux chercheurs un champ d'investigation immense et à peine exploré. D'une manière générale, elle embrasse tout ce qui a trait au passé de la médecine humaine et vétérinaire, des sciences biologiques connexes et de la pharmacie.

Elle reconstitue les étapes successives de la médecine confondue avec la magie à l'aube de l'humanité. Elle montre comment cet art naissant, mêlé de pratiques superstitieuses, grandit à l'ombre des temples, puis se dégage de l'emprise sacerdotale pour conquérir son autonomie et constituer une science basée sur l'observation.

Elle établit que la médecine, encore à l'enfance parmi les primitifs, offre les plus grandes analogies avec celle des premiers âges de la Grèce.

Elle enregistre les croyances médicales populaires du passé et montre leur survivance jusque dans le présent.

Elle met en relief les emprunts réciproques que se sont faits les écoles médicales de l'Occident, de l'Inde et de l'Extrême-Orient.

Elle recueille tous les documents relatifs aux maladies et aux fléaux épidémiques, épars dans les textes anciens.

Elle décrit les formes qu'a revêtues l'assistance publique et privée, suivant le génie des races, depuis son origine jusqu'à nos jours.

Elle esquisse le portrait des médecins célèbres, détermine le rang que notre profession occupe dans le milieu social et publie les statuts des collèges médicaux.

Elle fait de nombreuses incursions dans le domaine du droit et de l'histoire. Elle scrute la vie des grands hommes dont elle relève les maladies et les tares susceptibles d'expliquer certains de leurs actes et s'efforce d'élucider les problèmes historiques où la pathologie semble jouer un rôle.

Elle collectionne les éditions d'œuvres médicales, les estampes, les documents numismatiques et épigraphiques, en un mot tous les monuments qui jettent quelque lumière sur le passé de notre profession.

Un musée d'Art médical est donc le complément naturel de la chaire de l'Histoire de la médecine, que mon éminent collègue, le professeur Ménétrier, occupe actuellement avec tant d'autorité.

Grâce aux collectionneurs, qui n'ont pas hésité à répondre à notre appel, au professeur Gilbert, à MM. les D^{rs} Tuffier et Hamonic et à tant d'autres, si nombreux que je ne puis les citer, notre musée naissant est déjà riche. Ce début est de bon augure et j'espère que, d'ici peu, il pourra rivaliser avec les riches collections d'art médical que nous admirons chez nos voisins.

Plusieurs d'entre vous, mes chers collègues, ont exprimé le désir de visiter quelques-uns des monuments historiques de notre Paris médical. Si notre vieil Hôtel-Dieu, dont j'entrevois encore en souvenir la sombre silhouette, a disparu sous la pioche du démolisseur, vous pourrez parcourir l'hôpital Saint-Louis, ce joyau de la Renaissance expirante, qu'illustra la parole imagée d'Alibert, et plus tard l'enseignement de Besnier et de Fournier, la Salpêtrière où plane encore l'ombre de Pinel et de Charcot, la célèbre abbaye de Port-Royal qu'un décret de la Convention transforma en Maternité, et vous ferez un pèlerinage aux écoles de la rue de la Bûcherie, où les docteurs-régents de notre faculté enseignèrent pendant près de trois siècles.

Puissions-nous n'avoir point trop présumé de nos forces ! Si nous n'avons pas trompé votre attente, si vous quittez Paris à regret, mes chers collègues, après avoir passé une semaine parmi nous, soyez certains que nous serons amplement récompensés de notre labeur.

II

LES VISITES DANS LES HOPITAUX ET LES MUSÉES. -- LES RÉCEPTIONS

Nous ne pouvons ici que résumer le programme des visites dans les hôpitaux et musées.

Le 2 juillet, les congressistes se réunirent à l'hôpital Saint-Louis, où M. le professeur Jeanselme fit l'historique de l'hôpital, et les guida à travers les salles jusqu'au musée où était exposée une belle collection de gravures anciennes appartenant à M. le D^r Thibierge.

De là, les congressistes se rendirent à la Pharmacie centrale des hôpitaux, qui occupe le magnifique hôtel des Miramiones, datant du XVII^e siècle. Il renferme la collection unique de mortiers, de pots de pharmacie provenant de Beaujon, de Necker, de la Charité, de l'ancien Ricord, etc. M. Fosseyeux fit l'historique de l'hôtel bâti par le financier Martin et acheté en 1670 pour la communauté des filles de Sainte-Geneviève par M^{me} de Miramion, dont la charité se manifesta par son concours à de nombreuses fondations, comme le refuge de Sainte-Pélagie et l'Hôpital Général.

Ils visitèrent ensuite la Salpêtrière, en particulier la chapelle, les anciens quartiers, la clinique et la bibliothèque Charcot, puis l'école des infirmières, où M. Fosseyeux fit une conférence avec projections sur les anciens hôpitaux de Paris. Après un goûter, la journée se termina à la Maternité, où M. le D^r Delaunay rappela, avec quelle érudition ! les souvenirs de l'abbaye de Port-Royal.

Le lendemain dimanche, les membres du Congrès prirent part à une promenade

aux environs de Paris, organisée par les soins des docteurs P. Guillon et E. Olivier. Ils visitèrent d'abord la Malmaison, où le conservateur, M. P. Bourguignon, leur fit un court historique du château et les conduisit à travers les salles renfermant les souvenirs réunis à l'occasion du centenaire de Napoléon, puis, à Saint-Germain-en-Laye ils admirèrent le Musée des antiquités nationales, où le conservateur, M. Salomon Reinach, membre de l'Institut, donna sur nos magnifiques collections préhistoriques des commentaires du plus haut intérêt.

Le 4 juillet, rendez-vous était donné à 14 heures au musée Carnavalet, où M. Fosseyeux signala les principaux documents concernant l'histoire de la médecine ; puis, de là les congressistes gagnèrent le musée du Louvre pour visiter, sous la direction de MM. Pottier, Marcel Aubert et Guiffrey, dans les salles des antiquités grecques, de la sculpture et de la peinture, les collections relatives à l'art de guérir. Enfin, à la Bibliothèque Nationale, M. Omont, conservateur du département des manuscrits, et M. le professeur Jeanselme, présentèrent quelques manuscrits et incunables, illustrés de miniatures et de planches, d'une haute valeur.

Parmi les fêtes et réceptions réservées aux congressistes, figuraient une soirée au théâtre du Gymnase offerte par le Dr Henri de Rothschild, une réception chez le prince Roland Bonaparte, et un concert au cercle Volney, où des œuvres de médecins furent interprétées par des artistes de la Comédie-Française et par l'Orchestre médical, enfin une réception officielle offerte par la municipalité de Paris, ainsi qu'aux membres du Congrès d'Urologie. M. le professeur Ménétrier, l'un des présidents du Congrès, y prononça le discours suivant :

Messieurs,

J'ai l'honneur de vous présenter les membres du deuxième Congrès international d'histoire de la Médecine.

Venus en grand nombre des pays alliés et amis, ils ont bien voulu se réunir à nous, Français et Parisiens, pour honorer en commun une science qui nous est chère, en discuter les problèmes à l'ordre du jour, échanger un aperçu de nos travaux et surtout assurer ces liens de cordialité et d'estime réciproques entre hommes s'intéressant aux mêmes sujets d'étude, si nécessaires au progrès commun et que seuls la vision et les entretiens directs, les contacts personnels permettent d'établir d'une façon durable et complète.

L'histoire de la médecine constitue une science depuis longtemps cultivée. C'était autrefois la base des études médicales presque entièrement traditionnelles ; c'en est encore aujourd'hui un complément indispensable ; car comment apprendre une science si l'on n'en connaît les origines, les étapes successives et le développement progressif ?

Et n'est-ce pas un hommage de piété nécessaire, que de rendre aux maîtres lointains, dont nous avons hérité, et grâce auxquels nous possédons une part de notre savoir, la justice qui leur est due ? Cela ne diminue en rien l'admiration et l'orgueil, que les progrès récents nous inspirent ; mais l'union du passé et du présent est justement le but de notre constante étude.

Ces rapports ont d'ailleurs été admirablement exprimés par un de nos vieux maîtres, Guy de Chauliac, quand il dit en sa Chirurgie : « Les Sciences sont faites par addition, n'étant possible qu'un même commence et achève. Nous sommes comme enfants au col d'un géant, car nous pouvons voir tout ce que voit le géant, et quelque peu davantage. »

Mais l'histoire de la médecine n'intéresse pas que ceux qui cultivent la médecine et ses diverses spécialités.

La médecine, véritable science de la vie, se mêle à tous les actes de notre existence, aussi bien dans le passé que dans le présent, aussi bien chez les peuples primitifs, et même avant l'histoire écrite, que chez les plus civilisés ; l'encyclopédie biologique lui appartient, et son domaine ainsi considéré est déjà immense.

Mais, sortant de notre spécialité, nous envahissons aussi les autres histoires. C'est ce qu'avait au siècle dernier si bien compris notre grand Michelet, ouvrant une voie féconde, dans laquelle se sont avancés des historiens médicaux nombreux et qui, mieux éclairés de leurs connaissances professionnelles, ont déjà abordé et résolu bien des problèmes du plus haut intérêt politique ou social. Nous avons encore notre mot à dire dans l'histoire des arts, des métiers, des villes et des campagnes, et ainsi, de jour en jour, plus nombreux sont ceux qui s'adonnent à notre science. Et si pendant longtemps l'histoire de la médecine constituait seulement une section des Congrès généraux de médecine, aujourd'hui elle reprend son indépendance.

L'an dernier, et sur l'initiative de nos amis de Belgique, fut tenu à Anvers le premier Congrès international exclusivement consacré à l'histoire de l'art de guérir.

On nous a fait l'honneur de choisir Paris pour la réunion du second. Et si nous sommes fiers de ce choix, nous pouvons dire aussi que cet honneur était bien mérité. Paris est depuis si longtemps un centre d'études et d'instruction, que nous pouvons faire remonter aux périodes les plus lointaines du moyen âge, où les sciences, les lettres et les arts commençaient à revivre après es dures épreuves des invasions barbares. L'Université de Paris jouissait alors d'un tel prestige que toute notre ambition est d'en continuer la glorieuse tradition. Et il n'y a que peu de jours les fêtes données en l'honneur de Dante nous rappelaient encore que le plus grand poète de l'Italie fut un des plus glorieux élèves de notre Université. Mais pourquoi remonter si loin ? La Ville, où, au siècle dernier, et pour ne pas sortir du domaine de notre spécialité médicale, enseignèrent Laennec, Claude Bernard et Pasteur, n'est-elle pas la plus digne d'accueillir les historiens de la médecine ?

Que nos amis étrangers nous pardonnent ce petit mouvement d'orgueil national. Eux aussi ont de quoi répondre. Leurs titres de noblesse ne sont pas moindres, et les nations ici représentées ont à nous citer des noms glorieux devant lesquels nous sommes heureux de nous incliner avec respect.

L'histoire de la médecine n'est pas seulement confinée dans sa spécialité. Aussi avons-nous pu, en dehors des séances de communications qui ont constitué la besogne technique de nos réunions, montrer à nos hôtes, dans nos musées, dans nos bibliothèques, et notamment dans les collections historiques de la Ville de Paris, des objets du plus haut intérêt et quelques monuments hospitaliers, tels que notre merveilleux hôpital Saint-Louis, qui ont certainement retenu leur attention.

A ces collections, nous avons ajouté un nouveau musée, dont j'ai le plaisir de vous annoncer la naissance. Il est spécialement consacré à l'histoire de la médecine ; nous l'avons fondé à notre Faculté de médecine et l'inauguration en a coïncidé avec l'ouverture de notre Congrès. Pour le moment, il est surtout fourni de précieux objets prêtés par d'obligeants collectionneurs, car nombre de nos confrères, curieux de rechercher et de conserver les vestiges du passé, ont ainsi réuni des trésors qu'ils ont bien voulu momentanément nous confier pour les exposer à la curiosité admiratrice de nos hôtes. Pour l'avenir, en vous annonçant l'ouverture de notre nouveau musée, je serai heureux de profiter de l'occasion pour invoquer en faveur de son enrichissement futur et la générosité des pouvoirs publics et les dons gracieux des collectionneurs.

Il me reste à remercier la Municipalité de Paris, qui, toujours soucieuse de maintenir les traditions hospitalières par lesquelles elle contribue si bien à maintenir l'éclatante renommée de notre ville, de la cordialité avec laquelle elle a bien voulu accueillir les membres du second Congrès international de l'histoire de la médecine et dont nous lui sommes profondément reconnaissants.

Des discours furent prononcés en réponse par M. César Caire, président du Conseil municipal, et M. Aubanel, secrétaire général, représentant M. le Préfet de la Seine.

III

LES COMMUNICATIONS

Les circonstances n'ont pas permis de suivre le programme des travaux, d'ailleurs très vaste, qui avait été tracé et qui comprenait les questions suivantes :

- I. — Études historiques sur les Hôpitaux et l'Assistance publique en tous pays.
- II. — Documents permettant de calculer la ration alimentaire de l'homme dans l'antiquité et au moyen âge.
- III. — Étude et identification des grandes épidémies historiques.
- IV. — Rôle des pharmaciens dans le développement de la biologie.
- V. — Histoire des officines.
- VI. — Documents sur les épizooties.
- VII. — Alimentation des animaux dans l'antiquité et au moyen âge.

Il en est résulté évidemment quelque désordre dans l'ensemble des communications qui eussent gagné à ne pas aborder des sujets trop dispersés, mais la diversité des études présentées, les commentaires auxquels elles ont donné lieu, ont contribué à donner aux séances du matin un intérêt qui s'est maintenu jusqu'au bout.

La Bibliographie a valu trois communications. Celle de M. Marie-Louis Polain, de Liège, sur la *Bibliographie de l'ancienne médecine, incunables et manuscrits*, proposa de donner une suite au *Repertorium* des incunables de Ludwig Hain (1826-1838), en établissant un relevé des impressions médicales du x^v^e siècle, qui ne serait pas une simple énumération, mais donnerait des indications sur la composition des ouvrages, par l'étude des originaux, sans se borner à un dépouillement de répertoires. Celle de M^{me} Singer fut consacrée aux *Manuscrits concernant la peste, jusqu'au X^v^e siècle, conservés dans les archives d'Angleterre*. Celle de M. K.-J. Basmadjian concernait les *Anciens ouvrages arméniens sur la médecine*, inspirés pour la plupart des livres arabes. Un seul de ces divers ouvrages a été publié, « la Consolation des fièvres », de Mekhitar de Her, écrit en 1184, en Cilicie, imprimé chez les Mekhitaristes de Venise en 1832, d'après le mss. arménien 246 de la Bibliothèque Nationale ; Mekhitar, dont les œuvres ont été traduites en allemand en 1908, à Leipzig, par le D^r Ernest Seidel, fut lui-même le traducteur en arabe des *Géoponiques*, ouvrage reproduit en grec, latin et français, notamment dans les *Mémoires de la Société d'Agriculture de la Seine* (1810, t. XIII). La communication de M. Basmadjian, qui se consacre depuis 35 ans à l'étude philologique des ouvrages médico-pharmaceutiques arméniens, se terminait par une description de divers mss. conservés à Paris ou à la bibliothèque des Mekhitaristes de Venise, ceux d'Amir Dovlat (xv^e siècle), Açar de Sebaste (xvi^e siècle), Galoust d'Amasie (xvii^e siècle).

L'antiquité égyptienne donna lieu à deux communications. Celle de M. le docteur J. Guiart, professeur d'histoire de la médecine aux facultés de Lyon et de Cluj (Roumanie), intitulée *l'Obstétrique dans l'ancienne Egypte*, sans revenir sur les parties connues du sujet, s'attache aux documents nouveaux grâce à la collaboration de M. Loret, professeur d'égyptologie à Lyon ; M. Guiart étudie les papyrus, notamment ceux de Berlin et de Leyde, et les bas-reliefs des temples, en particulier ceux de Louxor et de Deir el Bahari, insistant sur la description des briques de mise au monde, des fau-

teuils obstétricaux, et la représentation des divinités obstétricales, le dieu Bès et la déesse Touerès. La communication de M. le Dr J.-L. de Lint, de Gorinchem (Hollande), sur *La nomenclature anatomique égyptienne*, au temps des anciens pharaons, est une étude tirée surtout des papyrus, des inscriptions des stèles et sarcophages, d'après les travaux de George Ebers. A cette période de l'histoire se rattache le travail du Dr Ferruccio Zibordi, aide de la clinique psychiatrique de Modène, sur la *Tutelle de l'enfant dans l'empire gréco-égyptien*, d'après dix contrats de salaire de nourrices, contenus dans les papyrus gréco-égyptiens.

M. le Dr P. Lecène, chirurgien des hôpitaux de Paris, a étudié le chapitre des *Luxations du genou*, dans le traité hippocratique sur les articulations (chapitre 82, vol. 2 de l'édition 1902) où sont comprises, sous le nom de luxations, une foule d'affections que l'on en distingue aujourd'hui : genu valgum, genu varum, déplacements pathologiques du genou, luxations de la rotule, et non pas seulement l'accident rare et grave de la luxation traumatique du genou.

L'antiquité hellénique a retenu l'attention de M. le Dr Raymond Neveu. *Epidaure, ville sainte*, fut le plus grand et le plus célèbre des « asclepeia » ; sans revenir sur des descriptions bien connues, l'auteur se pose ce problème : pourquoi les Grecs avaient-ils choisi un endroit aussi écarté pour y établir un sanctuaire aussi fréquenté ? Question qui fut l'objet d'une controverse des plus intéressantes.

L'époque byzantine fut abordée par M. Adrien Blanchet, membre de l'Institut, par l'étude d'un passage du *Chronographe Georges Théophane*, qui écrivait à Byzance, au VIII^e siècle de notre ère. Selon ce texte grec, un renégat, capturé par les troupes byzantines, fut livré, encore vivant, à des médecins, qui lui ouvrirent le torse et le ventre pour faire une étude anatomique. Ce texte, resté inconnu aux historiens de l'anatomie, en particulier à plusieurs auteurs allemands, qui ont écrit récemment, démontre que les ouvrages de Galien n'ont pas été suivis aussi aveuglément qu'on le croyait, du moins dans la première période du moyen âge. Ce même texte démontre en outre que l'idée, fort ancienne, de réserver des criminels pour des expériences médicales, s'est conservée à travers le moyen âge.

M. le professeur Jeanselme de son côté a étudié : *Le régime alimentaire des anachorètes et des moines byzantins*. En ce qui concerne les régimes des anachorètes dispersés dans les déserts de l'Égypte et de la Syrie, les récits légendaires de l'histoire lausiacque sont en contradiction avec les données de la science. Palladius assure que l'ermite Dorothée ne mangeait, pour toute nourriture, que 6 onces de pain (soit 163^{gr},7) par jour. Cette ration contient 69^{gr},4 de matières azotées, 75 grammes environ de matériaux hydrocarbonés et 26^{gr},5 de graisse. Elle ne dégage que 365 calories. Est-il besoin d'ajouter que des proportions aussi minimales de principes nutritifs ne peuvent constituer une ration d'entretien, même pour un sujet voué à la vie contemplative ?

Dès le début du IV^e siècle, les anachorètes se groupent autour de quelques ermites qui s'étaient acquis une grande réputation de sainteté. Ces moines se nourrissent de légumes farineux ou herbacés, et de fruits ; à cette alimentation végétarienne, ils ajoutent accessoirement du poisson, des coquillages et de la saumure. Leur boisson habituelle est le vin coupé d'eau. Une boisson chaude et stimulante, l'*eucraton*, dans laquelle entrent le poivre et l'anis, remplace cette abondance en temps de carême.

Les prescriptions alimentaires, contenues dans les chartes de fondation des monastères byzantins, sont judicieuses. En s'y conformant, les moines ingéraient une quantité

suffisante de principes nutritifs et vitamines pour faire face aux besoins de l'organisme.

Il est intéressant de mettre en parallèle la ration alimentaire de ces religieux, qui ne se livrent à aucun travail physique, avec celle de sujets placés dans d'autres conditions d'existence. L'auteur réunit en un tableau synoptique les formules alimentaires des moines et des nonnes, des malades admis à l'hôpital du Pantocrator, auxquels une nourriture généreuse est allouée, des vieillards et des incurables menant une vie inactive. De la lecture de ce tableau, il apparaît avec évidence que la formule alimentaire prescrite par les *typika* est fonction de l'âge et du sexe, de l'état de santé ou de maladie. Ces chiffres se rapprochent sensiblement de la normale constatée de nos jours, et l'on peut en inférer que, depuis plus d'un millénaire, les exigences nutritives de l'organisme humain n'ont pas subi de modifications appréciables.

En collaboration avec M. L. Economos, chargé de cours au King's College, M. le professeur Jeanselme étudie *La table et la cuisine des Byzantins*. Ils prenaient au lever un peu de pain et de vin, dînaient vers midi, et soupaient au coucher du soleil. Ils aimaient passionnément le poisson de mer et la saumure, ils préféraient le gibier de poil et de plume à la viande de boucherie ; les recettes culinaires étaient savantes et compliquées. Les plats étaient relevés par force épices et condiments. Les auteurs ont eu la bonne fortune de trouver dans un manuscrit de la bibliothèque nationale de Paris (fond grec 2244), un calendrier de régime encore inédit qui leur a révélé toutes les ressources de la cuisine des Byzantins. Ils ont aussi largement puisé dans les ouvrages, la plupart manuscrits, de Psellos et de Siméon Séthi, ainsi que dans les poèmes prodromiques.

Enfin M. le professeur Jeanselme s'est attaché au *Calcul de la ration alimentaire des malades de l'Hôpital et de l'Asile des vieillards annexés au monastère du Pantocrator, à Byzance* (1136). Il est malaisé de rendre compte de ce travail tout hérissé de chiffres. Nous nous contenterons d'en donner les conclusions. Les rations alimentaires des fondations charitables annexées au Pantocrator sont bien plus copieuses que celles de nos établissements parisiens. Mais cette différence à l'avantage des établissements byzantins s'atténue et disparaît même, si l'on tient compte des longues périodes de jeûne auxquelles se soumettaient les Grecs du moyen âge. En réalité, leur bilan alimentaire annuel était le même que le nôtre. La ration de pain allouée aux malades et aux vieillards du Pantocrator diffère peu de celle qui est fournie par l'Assistance publique de Paris. Mais la composition des repas est infiniment moins variée. Le menu ne comporte jamais de viande — elle était bannie de la table de tous les établissements soumis à l'autorité religieuse, — ni même de poissons ou de coquillages, dont les Byzantins étaient pourtant si friands. Chaque jour, au déjeuner et au dîner, sont servis les mêmes plats de légumes assaisonnés avec de l'huile. La monotonie d'un tel régime est bien faite pour inspirer le dégoût. Sans doute, les malades reçoivent quelque argent pour améliorer leur ordinaire, mais malgré cet appoint ils font certainement maigre chère.

L'histoire des grandes épidémies, qui formait un des sujets à l'ordre du jour, a fourni plusieurs travaux. M^{me} la D^{esse} Panayotatou (d'Alexandrie) a étudié la *Peste de Thucydide*. Comparant les principaux symptômes des trois maladies : *Peste de Thucydide*, *Variole* et *Typhus exanthématique*, elle conclut que la peste de la guerre du Péloponèse se rapproche bien plus de la *Variole* que du *Typhus*. Le mot *Peste* (ποῦός) signifiait toute maladie pestilentielle.

M. le D^r Léon Bertrand, chef du service de bactériologie et d'anatomie pathologique

des hospices civils d'Anvers, a apporté une contribution à l'étude de *La Peste dans les Flandres*, du XIV^e au XVII^e siècle ; il passe en revue les épidémies de 1348, 1424, 1487, 1511 à 1518, 1529, 1553, 1573, et les nombreuses apparitions du fléau au XVII^e siècle, jusqu'à l'année 1678 où elle disparaît, et fait ressortir l'œuvre des autorités communales d'Anvers ; — M. le Dr Tricot-Royer, dans son *Anvers nosocomial* de l'an 1000 à 1863, a dressé une liste des nombreuses fondations hospitalières si curieuses de l'ancien Anvers ; — M. le Dr Delaunay, dans son travail sur *La lutte contre les épidémies et les maladies contagieuses dans le Maine sous l'ancien régime*, a fait ressortir, non seulement les moyens thérapeutiques, mais les efforts sociaux de l'époque, notamment ceux des confréries de charité ; — dans la même région, M. le Dr Morisset, de Mayenne, a étudié l'*Assistance aux lépreux*, signalant l'existence de diverses commanderies et maladreries, le cérémonial de séquestration des lépreux, l'existence de pavillons d'isolement dans certaines abbayes ; — M. le professeur Ricardo Jorge, de Lisbonne, s'est attaché à retrouver, à 400 ans de distance : *La grippe, le typhus et l'encéphalite, dans les épidémies historiques du XVI^e siècle* ; la grippe dans les pandémies de 1557 et 1580 à Madrid et Barcelone, le typhus dans les armées de Charles V, à Lisbonne en 1505, en Estramadure en 1574, l'encéphalite à Ancône, d'après les Centuries d'Amatus Lusitanus, médecin juif portugais, professeur à Ferrare.

L'historique des facultés de médecine et de l'enseignement médical, soit en France, soit à l'étranger, n'a pas été oublié. Tandis que M. Fernandez de Alcalde, de Madrid, présentait une *Collection de sceaux des anciennes universités espagnoles* de Huesca, Guadalupe, Coimbre, Saragosse, Alcalá, Murcie, Valladolid, Salamanque, Valence, etc., M. Belohlaveck étudiait les *Thèses du XVII^e siècle de la Faculté de Médecine de Prague*, fondée sur le modèle de celle de Paris par l'empereur Charles IV, qui avait demeuré dans sa jeunesse chez son oncle Charles, roi de France : l'auteur nous donne une description approfondie et un catalogue de ces « dissertations » en latin, toutes du même format, dont beaucoup sont conservées dans des bibliothèques de couvent, par exemple à Strakov et à Tepla, près de Karlovy Vary (Karlsbad) ; — de son côté, M. Torokomian dressait une *Liste des médecins arméniens diplômés de la Faculté de Paris* (1843-1921), dont la venue en France date surtout de l'époque de Laennec ; — enfin, M. P. Dorveaux établissait une chronologie des *chirurgiens de Metz*, d'après le registre de réception de 1603 à 1715, conservé à l'Académie de Médecine.

Nous mettons à part l'histoire des doctrines médicales qui a fourni matière à trois remarquables dissertations. MM. Laignel-Lavastine et Vinchon, dans leur *Essai sur la médecine de l'esprit en France au XVIII^e siècle*, donnèrent un aperçu des névroses alors répandues dans toutes les classes de la société, depuis les vapeurs des élégantes traitées par un Pierre Pomme et un Lorry, jusqu'aux démonopathies d'Aix, de Loudun, de Louviers, de Bayeux, et s'attachèrent à résumer les connaissances des médecins touchant les diverses affections mentales, d'après les articles de l'*Encyclopédie*, les ouvrages de Pinel et de Le Camus, les publications des philosophes, Condillac, la Mettrie, Maine de Biran ; — *Les étapes de la psychopathologie historique, les précurseurs*, du Dr Cabanès, nous amenèrent au début du XIX^e siècle. L'auteur commente les ouvrages de Lelut, de Moreau de Tours, de Calmeil, de Lasègue, et tire des conclusions des ouvrages plus modernes de Le Bas, de Tarde, Sighele, Rossi, sur les psychoses des fous. — M. le Dr Courbon, médecin chef de l'Asile de Stéphanfeld, près de Strasbourg, présenta une monographie de la *Psychiatrie en Alsace*, à travers les âges, notam-

ment à Stéphanfeld, Hærdt et Rouffach, sans oublier ni l'iconographie, ni la bibliographie. — A cette catégorie, on peut ajouter la communication de M. le Dr Wickersheimer, administrateur de la Bibliothèque universitaire et régionale de Strasbourg, sur les *Guérisons miraculeuses du cardinal Pierre de Luxembourg* (1387-1390), d'après les *Acta Sanctorum*, et les biographies de Le Tourneux (1681) et de M. Fourier de Bacourt (1882), guérisons obtenues sur sa tombe, au cimetière Saint-Michel, à Avignon confié à la garde des Célestins ; — à ces travaux, il faut ajouter celui de M. le Dr Bérillon, sur le *Dormeur de la Hollande*.

M. le professeur Singer, d'Oxford, apporte une nouvelle contribution à l'étude de *Guy de Chauliac*, M. le Dr Bugiel recherche les *Rapports de Boccace et de la Médecine* ; deux documents tirés du Decaméron ont trait l'un au traitement du rhumatisme articulaire aigu, l'autre à l'anesthésie générale ; M. le professeur Riccardo Simonini, de Modène, étudie différents *traités de pédiatrie* parus en Italie aux *xv^e* et *xvi^e* siècles ; — M. le professeur Schrutz, de Prague, nous initie avec *Magister Gallus* à la médecine tchèque au *xiv^e* siècle. — M. le Dr Sigerist, de Zurich, nous fait faire connaissance avec un de ses compatriotes du *xv^e* siècle, *Conrad Heingarter*, attaché au service de la duchesse Jeanne de Bourbon, fille de Charles VII, au château de Belleperche, près de Bagnaux (Allier). Ce médecin, tout en restant fidèle à l'astrologie, comme en font foi ses ouvrages conservés en mss. à la Bibliothèque nationale, et à celle de Zurich (*Defensio astronomiæ, regimen sanitatis*), s'efforce de faire entrer la médecine dans la voie des sciences exactes ; — M. le Dr Davide Giordano, continuant ses études sur les chirurgiens de Venise, évoque le souvenir d'un *Poitevin spécialiste pour la caroncule uréthrale à Venise, au XVI^e siècle*, *Pierre Scivos* (ou Sivos), dont la pierre tombale se trouve à l'église *Santa Maria gloriosa dei Frari*, avec une épitaphe datant de 1594 ; — c'est au *xvi^e* siècle également que se complaît M. Ménétrier, professeur d'histoire de la médecine à la Faculté de Paris, en tirant des Contes d'Eutrapel, de Noël du Fail, d'après l'édition de 1732, des *Anecdotes et pratiques médicales du XVI^e siècle*, par exemple le tableau d'une consultation médicale du milanais Girolamo Cardano, de passage à Paris, du cours de l'anatomiste Jacques Dubois, ou de descriptions de la vérole, ou de la goutte.

M. le Dr Van Andel, de Gorinchem (Hollande), nous introduit dans le *xvii^e* siècle par une agréable notice sur les *Médecins de Molière au théâtre classique des Pays-Bas* ; — sir d'Arcy Power, ex-président de la section d'histoire de la médecine de la Société royale de médecine de Londres, fait une biographie de *William Harvey*, envisagé non pas seulement comme l'auteur de la découverte de la circulation du sang, mais dans ses rapports avec les artistes de son temps ; ne connaît-on pas au moins de lui treize portraits à l'huile ? — M. Plantier résume la biographie de *François Chomel* d'Annonay (1607-1682) qui, après avoir fait ses études à Montpellier, s'établit à Paris en 1633, et se fit remarquer par d'intéressants rapports médico-légaux. — M. le Dr Brodier, conservateur du Musée médical de l'hôpital Saint-Louis, s'attache à l'œuvre de *Guillaume Baillou*, dont la réputation fut peut-être exagérée, mais qui a écrit un curieux recueil de maladies régnant à Paris de 1570 à 1578, et a laissé le souvenir d'un sévère examinateur aux amphithéâtres de la rue de la Bûcherie. — MM. Villaret et Moutier dans leur travail *Sur les origines de l'injection intraveineuse*, dont l'historique avait déjà été fait par Milne-Edwards, posent diverses questions d'un vif intérêt : pourquoi, par exemple, la transfusion du sang, qui avait occupé avec passion l'opinion publique

de 1650 à 1670, est tombée dans un oubli total de 1670 à 1836, et a cessé d'être pratiquée dans tout le monde civilisé aussi bien en Italie qu'en Angleterre, dans la Basse-Allemagne, qu'en France ? Ce fait laisserait supposer qu'à côté d'un arrêt du Parlement de Paris, de janvier 1670 d'après Brillon, mais dont le texte ne figure pas au journal des audiences aux Archives nationales, il a existé une bulle du pape prohibitive, dont les archives du Vatican révéleront peut-être un jour l'existence. — M. le Dr Maclaure, chirurgien des hôpitaux, clôt la liste des études sur l'ancien régime par une biographie d'*Edme-Claude Bourru*, dernier doyen de la Faculté de Paris, qui fut bibliothécaire aux Ecoles de la rue de la Bûcherie de 1771 à 1775.

Les communications concernant le XIX^e siècle se font plus nombreuses. — M. Le Gendre, médecin honoraire des hôpitaux de Paris, détache d'une étude d'ensemble sur Ch. Bouchard et son temps un chapitre sur *Bouchard étudiant à Lyon* (1855-1861) ; l'auteur relate les premiers travaux du maître et montre l'étendue de ses connaissances. — M. le Dr Mourgne étudie les *Grands courants de la pensée biologique en France au début du XIX^e siècle et les idées de Risueno d'Amador sur la méthode en médecine*. — M. le professeur Chauffard rappelle les détails de l'*Argumentation d'une thèse de professorat en 1812*, d'après des documents de famille. La compétition ardente de Dupuytren et de Roux, alors chirurgien de la Charité, se termine après quarante jours d'épreuves par le succès de Roux, nommé à l'unanimité ; ce concours du professorat créé en 1810 fut d'ailleurs supprimé en 1820, remis en vigueur en 1830, et supprimé définitivement en 1852 ; — M. le Dr Bouchacourt présente un modèle de *forceps à branches parallèles de Chassagny* construit à Lyon en 1860, et conservé dans les collections de son père ; — M. le Dr Torkomian apporte des pages inédites sur l'*Histoire de l'ostéoplastie et du choléra* dans une épidémie de 1812-1814 ; — M. le Dr Bugiel, déjà connu par une étude sur Joseph Struthius, médecin polonais du xv^e siècle, expose l'état actuel des *Études de l'histoire de la médecine en Pologne*, où une chaire fut créée à Cracovie, dès 1850, et illustrée par d'importants ouvrages dus à MM. Louis Gonsiorowski, auteur d'un « Recueil de matériaux pour l'histoire de l'art médical en Pologne », Stanislas Kosminski et François Giedroyc. — M. le professeur G. Hervé fait une très intéressante communication sur une *Expérience d'ingestion volontaire de virus antirabique*.

A l'histoire de l'art et de la médecine se rattachent les communications de M. Van Gils étudiant une *Particularité de quelques tableaux de Jean Steen* ; il explique que le ruban bleu ou gris que l'on voit sur le pot à terre ou réchaud qui servait à l'examen des urines, et dont on s'expliquait mal la présence, était un remède populaire contre l'évanouissement grâce à la vapeur irritante qui se dégageait de sa combustion ; — M. Sergent commente *Deux caricatures politico-médicales et pharmaceutiques* de H. Daumier, « le cortège des apothicaires », et « Primo saignare, deinde purgare » ; — M. le Dr Bouchacourt présente le moulage d'une Vénus anatomique en ivoire conservée (mais non exposée) au Musée de Cluny ; c'est probablement un travail français du xvii^e siècle.

L'historique des stations thermales a donné lieu à plusieurs mémoires, l'*Histoire des Barrié* (1670-192..) qui depuis quatre siècles sont les artisans de la renommée de Luchon, par M. le Dr Molinéry ; l'*Outillage thérapeutique thermal à l'époque gallo-romaine*, d'après les inscriptions des monuments votifs de Vichy, Saint-Honoré, Nérès, Bourbonne, par

M. le Dr A. Mazeran, de Châtel-Guyon, et les transformations de l'*Inspectorat des eaux minérales* par M. le Dr A. Mallat, de Vichy. — M. le médecin inspecteur Sieur a résumé l'histoire des *Origines du service de santé militaire*, et M. le médecin général inspecteur de la marine Gérard a présenté un travail sur *Marcelin Duval et l'Ecole de médecine navale d'Anvers (1810-1814)*.

L'histoire de la pharmacie n'a pas été oubliée. M. E.-H. Guitard, son secrétaire général, a étudié *Les plus anciens statuts de la corporation des apothicaires de Toulouse*, ceux de 1471 et 1531 (figurant aux archives municipales de la ville, ceux de 1309 ayant disparu); — M. Ch. Buchet, son président, a rédigé un *Essai sur l'histoire de la droguerie*, beaucoup moins étudiée jusqu'ici que la pharmacie de détail, quoiqu'elle offre cependant un grand intérêt pour l'histoire du commerce et des anciennes foires; — M. Bouvet, docteur en pharmacie, a extrait d'un travail d'ensemble sur l'histoire de la spécialité pharmaceutique un chapitre *sur la publicité médico-pharmaceutique dans les journaux des XVII^e et XVIII^e siècles*, notamment le journal de Paris, les affiches et avis divers; — M. H. Fialon a présenté *Quelques prospectus charlatanesques du XVIII^e siècle*. — M. le Dr C.-J.-S. Thompson, directeur du musée Wellcome de Londres, rappelle les propriétés antiseptiques et l'usage des *Pommes d'ambre*, remontant à l'antiquité hébraïque, et se perpétuant jusqu'aux XVI^e et XVII^e siècles; — M. le Dr Van Schevensteen, d'Anvers, classe par ordre alphabétique linné en *Les plantes utilisées dans les maladies des yeux* et M. le Dr Peremans parle de *Michel Baudavyns*. — M. Van Schoor étudie *Les pharmacopées de Belgique* et le *Serment des apothicaires aux siècles passés*. — A ces études se rattache *l'Histoire du pruneau*, rival du riz sur les tables d'hôte des romans d'A. Daudet, par M. le Dr H. Leclerc.

La médecine vétérinaire enfin a groupé deux études, celle de M. H.-J. Sévilla : *l'Art vétérinaire antique; considérations sur les saignées pratiquées par les hippiâtres grecs*, d'après les documents contenus dans le recueil des *Hippiatrica*, éd. de 1537, reproduisant le mss. 2245 du fond grec de la Bibliothèque nationale, et celle de M. Léon Moulé sur le rôle *des médecins dans la lutte contre les épizooties au XVIII^e siècle*, travail accompagné d'abondantes observations recueillies dans tous les pays et d'une copieuse bibliographie.

IV

L'EXPOSITION RÉTROSPECTIVE

L'exposition rétrospective installée, sous la direction de M. Maurice Villaret, dans la salle Debove, à la faculté de médecine, a vivement attiré l'attention du public¹; elle eut le plus grand succès grâce au zèle du comité d'organisation, et notamment de MM. d'Allemagne, Hahn et Cornillot.

Instruments, manuscrits, autographes, médailles alternaient avec les objets et les

1. Des comptes rendus du Congrès et de l'Exposition ont paru dans la *Chronique médicale* du 1^{er} août 1921 (Dr Cabanès), la *Presse médicale* des 16 juillet (Dr Burnier), *Paris médical* des 16 juillet et 10 septembre (Paul Rabier), le *Progrès médical*, 16 juillet (A. Barbé et Wickersheimer), divers journaux belges et orientaux, la *Revue clinique d'Andrologie et de Gynécologie*, 13 juillet (A. Nordin).

souvenirs les plus divers, prêtant leur variété amusante à l'ensemble sévère de cette manifestation d'art et d'érudition.

Les *ouvrages anciens* formaient un ensemble méthodiquement disposé dans les vitrines de MM. Villaret et Moutier. On y voyait tout d'abord les anatomies du *xv^e* et du *xvi^e* siècle, quatre exemplaires des *Margarita philosophica*, l'œuvre de *Jean de Ketam*, dont les bois sont considérés comme les plus beaux exemplaires de la gravure du *xv^e* siècle ; les Anatomies de *Dryander* et de *Montana de Monserrata*, ainsi que les deux volumes d'anatomie et de chirurgie de *Berengarius*.

Le *xvi^e* siècle y était représenté par une collection complète des œuvres de *Vésale* et de ses continuateurs ou commentateurs, en particulier, les deux superbes première et dernière édition (celle-ci du *xviii^e* siècle) de *Vésale*, et ses rarissimes commentaires par *Fallope*. L'œuvre de *Charles Estienne* comprenait ses éditions latine et française, dont les figures sont particulièrement remarquables par la précision anatomique et le souci artistique du pittoresque, et les ouvrages d'*Ambroise Paré*, non seulement les éditions princeps de ses in-folio français, latin et hollandais, mais encore les huit éditions originales in-8 des différents traités réunis ultérieurement.

Au *xvii^e* siècle appartiennent les trois éditions latine, italienne et française des œuvres d'*Albert Dürer*, dont les canons anatomiques ont fait époque, l'œuvre de *Paaw*, les curieux atlas à planches superposées de *Remmelin* et *Spacher*, les Anatomies de *Kulm* et d'*Habicot*, l'ostéologie et la myologie de *Fournier*.

L'exposition anatomique du *xviii^e* siècle faisait nettement ressortir l'évolution artistique et scientifique, qui caractérise cette époque. On y voyait, entre autres ouvrages, les huit volumes de l'œuvre d'*Albinus*, dont le bel atlas aux planches si curieuses, les superbes atlas de *Bidloo* et de *Cowper*, avec le beau portrait de *Bidloo*, les anatomies de *Gracht* et de *Genga* aux remarquables frontispices, les monographies de *Browne*, le grand in-folio de *Mascagni* sur les lymphatiques, l'anatomie de *Casseri* ; enfin les planches évocatrices de *Gamelin*, celui-là même dont Anatole France fait un des héros des « Dieux ont soif ».

L'exposition d'anatomie se terminait par un ensemble extrêmement rare des Atlas d'Anatomie humaine de *Gautier d'Agoty*, père et fils, textes de *Duverney* et de *Jadelot* ; ce sont là les premiers essais de la gravure en couleurs à plusieurs planches.

La gynécologie était représentée par l'*Hystérotomotomie* de *Rousset*, le *Propagatif de l'homme* de *Jacques Bury*, les *Rhodon*, le livre de la Nature et de l'Utilité des moyens de la femme de *Sylvius*, les *hermaphrodites* de *Duval*. La médecine et la chirurgie comprenaient de riches séries où se rangent l'œuvre de *Marsile Ficin*, de *Grévin*, de *Barbette*, de *Paracelse*, de *Guy de Chauliac*, de *Scultet*, les planches définitives de *Tagliacozzi*, l'inventeur de la greffe italienne, les rarissimes éditions de *Galien* et de *Paul d'Égine*, sorties des presses d'*Etienne Dolet*, de curieux livres à images sur la saignée, l'œuvre de *Vigo*, de *Joubert* et de *Fabrice d'Aquapendente*, de curieux exemplaires de *Lancisi*, médecin du pape Clément XI.

La botanique médicale était représentée par l'*Hortus sanitatis*, de *Cuba* (1490), les beaux bois de *Brunfels*, l'œuvre de *Dodoens*, celle de *Fuchs*, une suite intéressante d'*Alpinus*. Enfin, à côté des groupements précédents, se détachaient quelques séries particulières, entre autres l'œuvre de *Marat*, médecin des gardes du Comte d'Artois avant de devenir l'« Ami du Peuple ».

La *Faculté de médecine* avait prêté un des volumes des rarissimes commentaires de la Faculté, la Chirurgie de maître Guy de Chauliac, les figures de Bidloo (dessins originaux de Girard de Layresse), de superbes planches anatomiques japonaises, des pièces à images du XVIII^e siècle ; l'*Académie de médecine*, une série de quatorze incunables de Galien et d'Hippocrate provenant du legs Daremberg ; M. le D^r Desnos, des bois et eaux-fortes du XVIII^e siècle, des gravures humoristiques anglaises en couleur, le livre de la Thériaque de Nicander (Alde, 1523), le livre de la peste de Paracelse ; M. le D^r Rochard, une fort rare édition d'A. Paré ; M. le D^r Guillon, la *Physica sacra* de M. Schezer ; M. Hamonic, des planches anatomiques persanes ; M. Jeanselme, des planches anatomiques chinoises ; M. le D^r Cabanès, des affiches concernant les hôpitaux, des estampes humoristiques para-médicales ; M. le D^r Molinéry, des lithographies concernant l'histoire des eaux minérales ; M. le D^r E. Olivier, des ex-libris notamment de Geoffroy, de Chevallier, Lafize, maître en chirurgie de Nancy ; M. Henry-André, ses propres dessins d'ex-libris de médecins et pharmaciens contemporains ; M^{me} Blanchard, des ex-libris également provenant de la collection de l'ancien président de la Société d'Histoire de la Médecine.

Parmi les *autographes* et *manuscrits* les plus intéressants citons : un manuscrit à miniatures d'Avenzoar (Faculté de Médecine de Paris) ; des autographes de Dubois, Cruveilhier, Bichat ; un manuscrit de Chomel et de très beaux manuscrits à miniatures (D^r Desnos) ; une consultation de Laennec (D^r Laignel-Lavastine) ; une belle série d'autographes de Trousseau, Dupuytren, de Graefe, Orfila, Nélaton, un manuscrit de Bichat (P^r Chauffard) ; les autographes de Larrey, Dubois, Corvisart, un cours de Broussais recueilli par Bouillaud alors interne à Saint-Louis (Maurice Villaret) ; des autographes de Botal, Dulaurens, Scarpa, Van Swieten, Lapeyronie, Portal, des notes d'honoraires de médecins à l'occasion des maladies des rois de France (D^r René A. Guttman) ; des notes d'honoraires de Botal, More, Miron Héroard (D^r Hamonic) ; une collection d'autographes (D^r G. Vitoux) ; des pièces de l'époque révolutionnaire, émanant de Pinel (D^r Semelaigne).

Les *instruments* anciens remplissaient une partie importante des vitrines, surtout ceux de l'incomparable collection Hamonic, provenant de tous les siècles et de tous les pays, depuis les instruments de chirurgie tirés des fouilles grecques et romaines, les troussees pharmaceutiques de l'ancienne Egypte et de la Bolivie, jusqu'aux appareils du moyen âge et de la Renaissance, les membres artificiels du moyen âge, les microscopes de style hollandais et de la régence, les balances pharmaceutiques des XVI^e et XVIII^e siècles, la trousse contenant les scalpels ayant servi à l'autopsie de Napoléon I^{er} et provenant du D^r Antommarchi ; les chaises à accouchement du XVIII^e siècle ; les instruments de chirurgie urinaire française de M. le D^r Pasteau, notamment le percuteur de Leroy d'Etiolles, les instruments de Civiale, les instruments d'oculististes romains, spatules et cuillers, pots à pommade et à fard, pierres pour collyres secs, strygles provenant des cimetières gallo-romains de Reims, prêtés par M. le D^r O. Guelliot.

Comme *objets divers* on peut noter une série de boîtes de vaccins, une curieuse ceinture de chasteté du XVIII^e siècle, une pharmacie homéopathique de l'époque romantique (M. R. d'Allemagne) ; des statuette de coureurs, des représentations de la maladie de Parkinson, etc. (P^r Paul Richer) ; la trousse de Corvisart et le plessimètre de Piorry (Maurice Villaret et Moutier) ; des vases et statuette médicales antiques,

l'herbier de J.-J. Rousseau, des fétiches et amulettes intéressant le folklore (D^r Paul Raymond) ; les collections de folklore para-médical (D^r Bérillon) ; l'endoscope de Desormaux (D^r Guillon) ; des cachets d'oculististes romains (A. Blanchet) ; un clystère normand (D^r Gallais) ; des amulettes phalliques (D^r Brunon) ; une collection d'yeux Oudja (D^r Coulomb) ; les pots à onguents et médicaments, un verre antique de Phénicie et d'Egypte ; des sujets anatomiques en ivoire (D^r Hamonic). Ajoutons-y un pilon de Coictier, médecin de Louis XI (D^r Walther) ; de superbes pots à pharmacie (Sergent) et des gravures de Watteau ; des mortiers anciens (Pratt) ; des boîtes de pharmacie japonaise (Ancelet), puis des statuettes en bois de saints guérisseurs, un saint Roch (P^r Pierre-Marie), saint Antoine, saint Roch (D^r Brunon) ; des boîtes de pharmacie de la Renaissance (P^r Gilbert) ; la toque de Trousseau léguée à son élève Peter, et dont sa veuve a fait don à la Faculté ; une série de photographies (D^r R. Neveu) ; une boîte à médicaments et un spécimen d'iconographie byzantine représentant saint Côme et saint Damien, une statuette de Tanagra représentant une femme enceinte (D^r R.-A. Gutman) ; le moulage d'une boiserie à scène médicale ; une tasse de Sèvres à sujets médicaux, et une tabatière cranologique de Gall (D^r Laignel-Lavastine) ; des objets de pharmacie (M. Fialon), et de vieux pots du XIII^e siècle (D^r P. Raymond) ; un tableau de signes alchimiques (M. Buchet).

Parmi les *tableaux* ou *sculpture*, plusieurs méritent une mention spéciale. M. le D^r Tuffier avait prêté un portrait authentique d'Ambroise Paré ; le D^r Paul Richer, le buste de Pasteur ; la faculté de médecine, le portrait sur bois de Jabot, médecin de Henri IV ; l'Assistance publique, celui de Baudelocque le neveu ; M. le D^r Pasteau, des reproductions de portraits d'urologues ; M. Laignel-Lavastine, un tableau du XVII^e siècle représentant Dionis et Fagon à l'hôpital de la Charité ; M. Rambaud, de Poitiers, des portraits de Citois, médecin de Richelieu, et de Pascal Lecoq, tous deux doyens de la faculté de Poitiers ; M. le D^r Semelaigne, un buste de Pinel.

Le groupement de la collection de *jetons et médailles médicales* de M. le professeur Gilbert, classés par institutions et spécialités, formait un ensemble des plus instructifs et unique en son genre : jetons des doyens de la faculté de médecine de Paris de 1638 à 1793 (série très complète) ; jetons et médailles du collège royal et de l'Académie royale de chirurgie ; jetons et médailles de la faculté de médecine de Paris, des facultés de province et de l'étranger, de l'académie de médecine, de sociétés médicales, de l'Assistance publique, des hôpitaux de France et de l'étranger ; médailles du choléra, de la peste, médaille de saint Benoît, de la vaccine, etc. M. le D^r Desnos avait présenté également une belle collection de médailles et jetons ; M. le D^r Raymond, ainsi que la faculté de médecine de Paris, des jetons de sociétés de médecine.

V

LES VŒUX ET LE BANQUET DE CLOTURE

A la séance de clôture, les vœux suivants furent adoptés :

1^o Il est créé une *Association internationale d'histoire de la médecine* dont la commission permanente siège à Paris (D^r de Lint).

2° Le prochain Congrès aura lieu en 1922 à Londres. En dehors des communications diverses, seront mises à l'ordre du jour deux questions pour lesquelles seront nommés des rapporteurs dans les différents pays.

3° Seront inventoriés et répertoriés, surtout au point de vue de l'Histoire de la Médecine en France, les manuscrits et documents divers constituant les archives de la *Société royale de Médecine*, qui sont en la possession de l'Académie de Médecine de Paris. Ce vœu sera transmis à l'Académie (D^r G. Hervé).

4° Il sera procédé à un relevé bibliographique aussi complet que possible de tous les manuscrits et imprimés du x^ve siècle se rapportant aux sciences médicales ; les fiches établies seront communiquées au Secrétaire général de la Société française d'Histoire de la Médecine en vue de leur publication dans le Bulletin (M. L. Polain).

5° Étant donné l'intérêt et l'utilité qu'ils présentent pour les études d'Histoire de la Médecine, les ossements, qui viendraient à être trouvés en France au cours de travaux publics et de fouilles, seront soumis à l'examen des médecins faisant partie de la Société de l'Histoire de la Médecine et après leur avis, seront remis au Musée de l'Histoire de la Médecine. Un accord interviendra entre les divers pouvoirs et administrations publics, afin de permettre que les ossements ou les objets se rapportant aux sciences médicales, soient également remis à ce Musée, ou que tout au moins ils soient représentés par des moulages (M. L. Polain).

* * *

Un banquet tenu au Palais d'Orsay termina les travaux du Congrès.

Après le professeur Jeanselme, les délégués étrangers Giordano, Rolleston, Cumston, Tricot-Royer, Tscherning, Fernandez de Alcalde, de Lint, Schrutz, Ricardo Jorge, Tersian, prirent successivement la parole. M. Laignel-Lavastine clôtura ainsi la série des toasts :

Mesdames, Messieurs,

Comme secrétaire général, avec mon ami Marcel Fosseyeux, du Second Congrès International d'Histoire de la Médecine, j'ai l'agréable devoir de parler après avoir agi.

Au nom de tout le Congrès, je tiens d'abord à exprimer tous nos regrets de l'absence involontaire de quelques-uns de nos membres d'honneur que nous aurions été heureux de saluer ici même : M. César Caire, président du Conseil municipal ; M. Autrand, préfet de la Seine ; M. le professeur Roger, doyen de la faculté de médecine ; S. A. I. le Prince Roland Bonaparte, membre de l'Institut, qui m'ont écrit pour vous prier de les excuser.

Je regrette particulièrement de ne pas voir ce soir tous nos chaleureux hôtes anversoïis qui avaient l'an dernier atteint du premier jet le sommet de l'hospitalité parfaite et, en votre nom à tous, je charge M. Tricot-Royer, ancien président du premier Congrès de l'Art de guérir, de transmettre à tous ses membres le salut cordial du Second Congrès International d'Histoire de la Médecine.

Et je le prie surtout de présenter nos hommages à la toute charmante M^{me} Tricot-Royer, dont nous n'avons pas oublié le délicieux sourire et qui, pour réparer dans la mesure de ses forces les hécatombes de l'horrible guerre, travaille peut-être à l'instant à accroître d'une étoile son firmament familial.

Au dernier recensement, ce matin, nous sommes 214 congressistes.

J'adresse donc à tous les membres, bienfaiteurs, donateurs, actifs et adhérents, les remerciements du bureau pour l'accueil empressé qu'a trouvé notre appel.

Mais je dois des remerciements spéciaux aux délégués étrangers qui, venus des pays alliés et amis, nous ont fait souvenir de Vésale, de Jenner, de Morgagni, de Bombarda, de Læwenhoek, de Cajal, de Kocher et d'Ehlers, dont je proclame avec reconnaissance l'activité pour la propagande française.

Merci encore à nos membres présents du Comité d'Honneur, parmi lesquels est notre confrère, le Dr Mourier, directeur de l'Assistance publique, qui avait tenu à venir nous recevoir à la Salpêtrière. Merci enfin à tous nos collaborateurs : membres du Comité exécutif, dont le travail fut souvent rude ; exposants généreux, qui ont fait souffrir leur cœur de collectionneurs pour la plus grande gloire médicale française d'une exposition rétrospective aussi remarquable par sa valeur artistique que par sa richesse documentaire ; amitiés actives et compétentes qui nous ont dirigés dans nos promenades à travers les hôpitaux, les musées et les châteaux ; comité des dames, qui a tempéré de son charme l'austérité de nos discussions.

Mais je ne veux pas que cette énumération tourne au palmarès, car je n'ai aucune qualité pour m'ériger en distributeur de louanges.

Celles-ci ont été excessives à mon égard et je vous blâme, Tricot-Royer. Trop de fleurs ! eût dit Calchas. Vous rappelez-vous Baron dans *La Belle Hélène* ?

Vous avez été mon maître. Je n'ai fait que vous suivre. J'aime la chasse au canard sauvage. Connaissez-vous dans le ciel clair ces angles noirs qui fuient ? Le canard du sommet de l'angle se fatigue plus vite que les autres, car il doit fendre l'air et tracer le sillage où s'enfonce la suite. Vous fûtes, Tricot-Royer, le canard de tête. Je ne suis qu'un canard latéral.

C'est un métier que de faire un livre, écrivait La Bruyère. De même que de faire un Congrès. Mais le but en vaut la peine.

C'est d'abord l'utilité, selon le mot de Montaigne, de frotter des cervelles les unes contre les autres. Et il en jaillit des étincelles d'autant plus nombreuses et longues que ces cervelles de formation intellectuelle différente sont sélectionnées par le commun amour de recherches désintéressées.

C'est ensuite la nécessité de faire comprendre aux profanes l'importance, même actuelle, de l'Histoire de la Médecine.

En voici deux exemples.

Hier, à l'Hôtel de Ville, M. César Caire, après avoir payé à l'urologie et aux urologistes le tribut d'hommages qu'ils méritent, s'est tourné avec une pointe d'ironie vers le professeur Ménétrier pour lui dire : « Vous, Messieurs, historiens de la médecine, vous vivez dans le passé. »

Or, nos préoccupations ne sont pas inactuelles, pour rappeler un livre de Nietzsche. Je reviens au trépied de bronze dont a parlé tout à l'heure M. Giordano, trépied apollinien du ^{ve} siècle avant notre ère, trouvé en Bourgogne et le frère d'un autre identique découvert en Asie Mineure. C'est là une preuve de l'hellénisation commençante de nos marches de l'Est. Ce début n'eut pas de suite : peu après, les hordes germaniques déferlaient au delà du Rhin. Ainsi, dès le siècle de Périclès, les barbares de la Germanie attaquaient sur le Rhin la civilisation méditerranéenne. Au ^{xx}e siècle, la situation est toujours la même : la France défend l'Italie autant qu'elle-même en montant la garde du Rhin.

L'histoire est une résurrection et, comme l'a dit Benedetto Croce, « toute vraie histoire est contemporaine ».

Dans notre excursion de dimanche à Saint-Germain nous n'avons pas voulu passer devant la Malmaison sans saluer la grande ombre qui de sa puissante main latine pétrir la pâte révolutionnaire pour modeler la France moderne, et l'ami Guillon écrivit à M. Salomon Reinach pour lui demander de reculer d'une heure sa conférence. Vous avez vu que M. Reinach ne nous tint pas rigueur de ce retard, mais dans sa réponse par lettre il fit cette réflexion « qu'il avait cru d'abord avoir affaire à des savants, mais qu'il comprenait maintenant qu'il ne s'agissait que de touristes ».

Or, c'est une méthode clinique courante en psychiatrie qu'étudier la demeure pour connaître l'homme, et l'analyse de cette psychologie cristallisée dans les manuscrits, les costumes, les œuvres d'art, les monuments, que sont les documents historiques, permet de sentir à nouveau vibrer l'état d'âme des héros du passé. Ainsi la vue de la chambre rouge de Joséphine à la Malmaison émut profondément certains d'entre nous. C'est là qu'après la débâcle, Napoléon s'enferma quelques heures. Quand il en sortit, il pleurait. L'effondrement de son rêve de gloire l'avait laissé

d'apparence impassible, tandis que le souvenir d'un amour à jamais disparu de la terre, mais éternellement vivant dans son âme, humecta ses paupières.

Nos cœurs sont comme des geysers. Leur surface en paraît lisse, mais à de rares intervalles le jet subit d'une vague de fond la brise. Cette houle affective fait un instant chavirer l'être qui se reprend aussitôt...

Et voici l'avenir tombé dans le passé. Le Congrès est fini et il s'en dégage un peu, comme chantait Mallarmé :

. ce parfum de tristesse,
Que même sans regret et sans déboire laisse
La cueillaison d'un rêve au cœur qui l'a cueilli.

Nous avons cueilli le rêve ; voilà sa fleur, puisque nous vous avons, Mesdames, ce soir.

Et maintenant je passe la flamme à nos amis britanniques.

Les acteurs du second Congrès d'Histoire de la Médecine quittent la scène...

.... *et quasi cursores lampada tradunt.*

Nous ne saurions mieux finir que sur cette savoureuse page de celui qui fut le flambeau du Congrès.

Marcel FOSSEYEUX.

COMMUNICATIONS

PREMIÈRE JOURNÉE

I

Anecdotes et pratiques médicales du xvi^e siècle d'après les « Contes d'Eutrapel », par
M. le Pr P. MÉNÉTRIER.

II.

Contribution à l'étude de la Peste dans les Flandres, du xiv^e au xvii^e siècle, par M. le Dr Léon
BERTRAND.

III

L'obstétrique dans l'ancienne Égypte, par M. le Pr Jules GUIART.

IV

Une particularité de quelques tableaux de Jan Steen, par M. le Dr Van GILS.

V

The pomander a link in the history of preventive medicine, by C. J. S. THOMSON M. B. E.

VI

L'art vétérinaire antique. — Considérations sur les saignées pratiquées par les hippiâtres grecs,
par M. H.-J. SEVILLA.

VII

Épidaure, ville sainte, par M. le Dr Raymond NEVEU.

VIII

Deux rites contre la peste : Une prière catalane à saint Sébastien et une cérémonie contre l'épidémie du bétail, par M^{me} Charles SINGER.

IX

Le régime alimentaire des anachorètes et des moines byzantins, par M. le Pr E. JEANSELME.

I

ANECDOTES ET PRATIQUES MÉDICALES DU XVI^e SIÈCLE

D'APRÈS LES « CONTES D'EUTRAPEL »

PAR M. le Pr **P. MENETRIER**

PROFESSEUR D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE PARIS. MÉDECIN DE L'HÔTEL-DIEU.
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

Si les écrits des médecins nous renseignent abondamment sur l'état de la science médicale et ses progrès à leur époque, par contre, ils ne nous font guère connaître la pratique et les usages de la profession, qui sont pour eux choses trop communes et trop connues pour valoir la peine d'être longuement exposés.

C'est à d'autres sources que nous devons puiser pour en être renseignés, et à ce point de vue on peut trouver dans nos vieux conteurs maints détails curieux, nous faisant revivre les mœurs et les pratiques de nos ancêtres et donnant à ces anciens récits l'apparence de choses vécues, qui constituent le principal attrait de l'histoire anecdotique.

Les *Œuvres badines et curieuses les Baliverneries* de Noël du Fail¹, seigneur de la Hérissaye, nous fournissent, à ce point de vue, maintes anecdotes et maints détails sur la pratique médicale du XVI^e siècle. Homme grave assurément, magistrat de vieille noblesse, conseiller à la cour de Rennes, Noël du Fail se distrait de ses travaux sérieux (*Extraits des plus notables et solennels arrêts du parlement de Bretagne*.... Rennes, 1579 ; « Histoire de Bretagne » (non imprimée), etc.) par de plus libres et joyeux écrits : *Propos rustiques, Contes et discours d'Eutrapel*, où la fantaisie, la liberté du langage, l'amour du mot cru, dût-il choquer la prudence, accompagnent un réalisme du meilleur aloi, qui nous fait revivre en scènes animées, ses contemporains, même les plus humbles et les plus vulgaires.

Il avait vécu à Paris et nous donne sur le monde des écoles d'intéressants aperçus. Il voyagea en divers pays, en Italie notamment. Et, fixé à Rennes par ses fonctions, d'ailleurs de vieille famille bretonne, il ne dédaignait pas la fréquentation des villageois et la peinture de leurs mœurs ; d'où la variété des milieux qu'il nous décrit et la multiplicité des scènes qu'il nous raconte. Et, quand par heureuse fortune, celles-ci se rapportent aux choses de médecine, qu'on y voit paraître médecins,

1. Nous avons utilisé l'édition suivante : *Les contes et discours d'Eutrapel* par Noël du Fail, seigneur de la Hérissaye, gentilhomme breton. 2 vol. in-12, 1732. Une édition plus récente, accompagnée de notes, a été publiée par Assézat en 1874. Nous n'avons pas cru devoir, dans nos citations, reproduire l'orthographe ancienne, sauf pour les mots dont l'usage ne s'est pas conservé.

chirurgiens, apothicaires, le détail précis, la note vécue, l'image évocatrice sont pour nous de particulier intérêt.

Nous en tirerons quelques exemples.

Et d'abord un amusant tableau d'une grande consultation médicale, où tous les plus célèbres médecins parisiens ont été réunis autour d'un grand savant étranger, *Girolamo Cardano*, de passage à Paris.

La réputation de Cardan, ce grand médecin milanais, avait volé partout, dit Polygame, quand, revenant d'Angleterre, médicamenter un certain Milort, il fut appelé à Paris, pour visiter un autre seigneur malade, où les plus renommés médecins de Paris, c'est-à-dire de l'Europe, n'y furent oubliés, estimants qu'il ne laisserait rien à l'Hôtel, pour le discours de la maladie et sur les points d'icelle, Sylvius, Hollerius, Le Goupil, Fernel, Charpentier, Le Gorris, Le Grand, bien préparés, bandés et esmorchés, s'étants fait instruire par sous main, de la cause, l'état, augmentation et déclination de la maladie, s'y trouvèrent, et par eux-mêmes fut déferé la préséance et prérogative de cette conférence et pour parler à Cardan, lequel en la refusant, l'accepta, comme font les évêques, *volens volo*.

« Celui qui avait la charge principale du patient, ébaucha de la matière par un long flux de paroles, où ne se souvenant du commencement et s'étant perdu au milieu de son conte, Hollier le redressant, et écorchant l'anguille par la queue, fit la conclusion, disant que le rapporteur s'était peut-être par sa grande multitude de doctrine un peu écarté, n'observant ce qui a été plusieurs fois dit, *bene sed non hic*, c'est bien dit et avec grande éloquence et science, mais mal à propos.

Cardan à tous ces intervalles de l'Université ne fit qu'un simple et petit clin de tête, à la mode de son pays, qui ont, ce disent-ils, mais on ne les peut croire, plus en leurs magasins, qu'en leur boutique.

Ce fut pitié d'ouïr les plus jeunes, sur la doctrine des Grecs, Arabes, des Latins tant vieux que nouveaux.

Fernel, lors estimé en toutes leurs écoles le plus fin pionnier et fossoyeur aux creux de la Médecine et philosophie, y apporta tout l'apparat et ce qu'on pourrait dire. Sylvius en son ordre, avec sa facilité de langage latin, qui l'avait rendu admirable partout, dit aussi merveilles.

Mais Cardan opinant le dernier, et sans autre propos, et faisant la révolution de telle de sa docte délibération, ayant bien choisi et élu le nœud de la maladie, dit seulement : *Ha besongna d'onno clystere*.

Cette troupe médicinale mécontente au possible, disait : Cardan vaut mieux de loin que de près, *minuit præsentia famam* ; et lui disait de son côté, *Ingannati tutti los pedantes, io sono medico non di parola, ma d'effeto*.

Tous ces détails donnent bien la sensation d'une scène réelle et vécue. Et si l'on ne peut supposer que le narrateur lui-même y ait assisté, du moins est-il évident qu'il l'a tenue d'un témoin, et vraisemblablement d'un des acteurs. Elle est d'ailleurs d'autant plus vraisemblable que nous savons, par les biographies de Cardan, que ce savant médecin se rendit en Écosse, en 1552, pour soigner d'un asthme l'archevêque Hamilton. A son retour il passa par Paris. Et nous pouvons ainsi dater exactement le récit de du Fail. A cette date, Fernel, Sylvius étaient à l'apogée de leur réputation et tous les noms des médecins cités comme ayant pris part à cette consultation l'authentifient avec certitude.

La verve du conteur ne s'arrête pas là, et le premier récit en amène quelques autres.

Eutrapel se joignit aisément à cette opinion (exprimée ci-dessus par Cardan) de laquelle, concluait par l'autorité de ce savant homme, Panurge, que, *magnos clericos non sunt magis magnos sapientes*, et n'en avoir vu de sa vie, deux convenir en une opinion, ne bien dire l'un de l'autre.

J'étais, dit-il, n'a pas longuement non point en la ville de Paris, mais au royaume de Paris, qui est, à la vérité, la plus grande et plus peuplée ville que les quatre meilleures de la chrétienté ; auquel lieu j'amassai quatre médecins et leurs mules accessoirement, le tout pour entendre et savoir d'eux, si j'avais la vérole ou non.

Le premier, sans autrement s'enquérir de la vérité du fait et pour avoir plus tôt son demi-écu, dit que je l'avais pour tout vrai, ou bien *apte nate* et habile de recueillir bien tôt une si riche et opulente succession, et qu'il fallait faire une diète de dix jours a beau gaïac, salsepareille et être graissé et latiné a bel *emplastrum de Vigo*, pour de là passer au royaume de Surie et Duché de Bavière.

Le second, par un certain esprit de contradiction ou autrement, mon ami spirituel et bienveillant, m'assura que la goutte que j'avais aux jointures et non aux muscles et charnûres des membres, ne signifiait aucunement la vérole, bien conseillait de faire grand-chère à l'accoutumé et aux pleines lunes recevoir quelques parfums de soufre, arsenic et vif argent mêlés et fondus ensemble.

Le tiers renfrogné et à face ridée, s'écoutant parler comme un porc qui pisse, prononça que l'un et l'autre moyen étaient manifestement impertinents ; que lors que les bien avisés médecins affirment le vif argent être l'alexipharmaque ou contrepoison de la vérole, ils n'ont jamais entendu parler de ce mercure et vif argent Vulgal, qui est fait de fiente et de foin, ains d'un vif argent métallique et corporel qui pris en bien petite quantité, voise pénétrer tout le corps, jusqu'aux ongles et autres extrémités et là séparer le pur d'avec l'impur et rectifier et rendre en son entier toute la masse sanguinaire.

Le quatrième condamna à plate couture tout ce que le dernier avait dit, n'approuvant pas beaucoup ce que les premiers avaient délibéré, l'appelant Paracelsiste et affronteur et que le souverain remède gisait en un caractère, fait en son ascendant, *tempore et loco prælibatis* : mais voyant les difficultés, répugnances et contrariétés à se résoudre aux dépens du produisant, qui était ma propre bourse, ils eurent quelque pitié de moi, et par avis commun ordonnèrent pour ce coup que je serais ce que j'étais.

Je prouvai à l'apothicaire qui les avait assemblés et fait la partie, que tous quatre ne savaient rien. Le premier dira que le second est un empirique ; le second que le premier sait que je ne sais quoi en la théorique, mais rien du tout à la pratique. Le tiers, si les autres trois savent, assurera que les médecins grecs et arabes, desquels ils sont incitateurs, n'ont entendu les vrai fondements et théorèmes de la droite et vraie médecine, les maximes de laquelle consistent en trois principes, savoir soufre, mercure et sel. Et quant au quart et dernier il en a déjà dit son avis.

Cette seconde consultation n'est évidemment pas aussi nature que la première. On n'y sent pas la chose vécue, racontée telle qu'elle s'est passée. Mais néanmoins les personnages ont été observés, et si artificiellement le conteur les a réunis pour opposer les unes aux autres les écoles les plus en vogue à son époque, il nous en donne du moins un tableau fidèle et imagé, dont nous devons tenir les éléments comme exacts à défaut de l'ensemble imaginé. Quelques détails sont en outre à noter, soit dans les mots, le royaume de Bavière, par allusion à la salivation mercurielle, soit dans les usages, l'apothicaire se chargeant de réunir les consultants auprès du malade.

Nous n'avons qu'assez peu de renseignements sur la manière dont se faisaient les cours libres d'anatomie au XVI^e siècle. Une courte scène nous pose pittoresquement la physionomie de Jacques Dubois, dit Sylvius. On sait que le grand anatomiste français eut un succès considérable dans son enseignement, et sans doute comptait-il dans son auditoire, comme certains cours célèbres de notre actuelle faculté, autant et plus d'auditeurs étrangers à la médecine, que d'étudiants proprement dits. Du Fail dut y assister et c'est bien une vision directe qu'il nous en rapporte. Lui-même fort libre dans son langage, il commence par louer Sylvius de ne pas reculer devant les termes les plus scabreux.

Me souvient avoir ouï, ce bien parlant latin Jacques Sylvius lire *De usu partium* de Galen, au collège de Tréguier à Paris, avec un merveilleux auditoire d'écoliers de toutes nations ; mais lorsqu'il déchiffrait les parties que nous appelons honteuses, il n'y avait coin ni endroit qu'il ne nommât en beau français par nom et surnom, y ajoutant les figures et pourtraits, pour plus ample déclaration de sa leçon, qui eût été illusoire, sans goût, ne saveur, s'il eût passé peu auprès et fait autrement.

Puis suivent quelques renseignements bien typiques sur la manière dont se fait le cours et sur les démonstrations pratiques dont Sylvius accompagnait son discours.

Je lui ai vu apporter en sa manche, car il vécut toute sa vie sans serviteur, tantôt la matrice d'une chèvre ou brebis, et tout le bas du ventre : tantôt la cuisse ou bras d'un pendu, en faire dissection et anatomie, qui sentaient tant mal et puaien si fort que plusieurs de ses auditeurs en eussent volontiers rendu leur gorge, s'ils eussent osé. Mais le paillard, avec sa tête de Picard, se courrouçait si âprement, menaçant ne retourner de huit jours, que tous se remettaient en leur premier silence.

La physionomie de Sylvius nous apparaît là bien vivante, curieuse, et plus sympathique que nous la représentent d'autres auteurs du temps, tel Henri Estienne, qui, dans ce livre de médisances, connu sous le nom d'*Apologie pour Hérodoté*¹, lui reproche cruellement son avarice, parce qu'il faisait payer les auditeurs de ses cours.

Comme nous le montre le récit d'Eutrapel, Sylvius était pauvre, n'avait pas de domestique ; il faisait un enseignement libre, et le revenu de ses cours constituait sa principale ressource. Il n'appartenait d'ailleurs pas à la Faculté, qui lui causa même bien des ennuis, et ce n'est qu'à la fin de sa vie qu'il succéda à Vidus Vidius à la chaire de médecine du Collège Royal.

Sans doute quelque rancune de famille inspirait-elle les mauvais propos de H. Estienne, neveu d'un autre de nos grands anatomistes, Charles Estienne, qui peut-être n'avait pas eu le même succès dans son enseignement.

Étant donnés l'époque et le goût de du Fail pour les joyeux et licencieux propos, la vérole ne pouvait manquer de tenir bonne place dans ses contes.

Eutrapel et ses compagnons s'entretiennent de ses origines et de ses méfaits.

Les uns disaient que la vérole n'avait en ce jour tel crédit et puissance, qu'elle eût au commencement, qui fût au voyage du roi Charles huitième au royaume de Naples ; car lors pour y avoir songé on était happé. Tant était cette maudite maladie végétative et productive... dont il y en a assez de souillés et contaminés... perdant tantôt un bras ; autres marqués au visage, et contraints user et manger toutes les vipères de Mirebeau, qui y sont plus chères que ne sont les lamproies en février.... Disent les uns telle contagion être venue d'Afrique, et tels pays chauds, autres de sang de certains ladres mêlé par les Espagnols au vin de Naples, dont nos français en ayant bu, étaient tous gâtés ; puis après, paillardans avec les femmes du pays, en laissèrent la graine à ceux qui leur avaient dressé telles embûches. Et pour n'être telle maladie avouée, nous en ont donné le nom de Naples ou d'Espagne, et ceux-là comme sont deux joueurs de paume la nous renvoient, l'appelant le mal Français. Tant il y a que les anciens jusqu'alors n'en avaient oui parler, et être au jugement plus sûr et uniforme punition divine pour châtier l'intempérance des gens de guerre.

1. *L'introduction au traité de la conformité des merveilles anciennes avec les modernes, ou traité préparatif à l'apologie pour Hérodoté*, par Henri Estienne. L'an 1666, au mois de novembre.

Comme on le voit, Eutrapel et ses compagnons ne paraissent avoir aucune idée de l'origine américaine de la vérole.

Ce n'est plus rien aujourd'hui, dit Lupolde, pour avoir été la semence d'icelle, tant altérée, changée et tracassée par eur vif argent, bois de gaïac, d'esquine, salsepareille, et qui vaut mieux que tout, par la préparation bien faite d'antimoine non vitrifié... Cette grande *gorre de vérole*, ainsi baptisée par ceux de Rouen... était tellement punaise que Théloges, de la paroisse du Bourbarré, tabourineur, pour avoir seulement embouché le pipet d'un autre sonneur nommé le Bourguignon en perdit le nez ; Dom Jean Simon... pour avoir pissé après Dom Guillaume Trubert, y laissa la plus belle de ses oreilles. Maintenant qu'elle a passé et été alambiquée par tant de vaisseaux, il ne faut pour en guérir qu'un peu de trèfle à quatre feuilles mystiquement enveloppées, pendues au col, et au reste se tenir sur ses gardes, suer et faire que la femme, lorsque se fait l'assemblée et concurrence des semences, ouvre la bouche et ne retienne son haleine ; d'autant qu'elle vous communiquerait, fût-elle bien saine, cette belle marchandise jusqu'au fin fond de la moelle des os.

Le remède n'est peut-être pas très sûr ; ce sont propos du vulgaire. Mais nous allons apprendre d'Eutrapel une bien singulière pratique de nos chirurgiens de l'armée d'Italie, qui opèrent radicalement les chancres de la verge, et à l'exemple des chasseurs ornant leurs portes de pieds de cerf ou de sanglier, clouent tout sanglants les débris des membres virils qu'ils ont amputés.

Eutrapel en voulut être, disant qu'étant soldat à Turin, lorsque le seigneur de Brissac y était lieutenant pour le roy, survint une autre et nouvelle maladie, pire cent fois que la vérole, plantée et apportée par une Padouanne, belle au possible, mais tellement infectée de vérole, compliquée et assemblée à la ladrerie, et de laquelle le bruit était, avoir été appelée et louée par deux ou trois coquins et affamés barbiers, que l'ayant attouché *unico vocis oraculo* et de près, ne se trouvait autre et plus prompt remède, que se faire vite ment couper le bout du laboureur de nature ; autrement en douze heures, le reste du membre était estioméné et perdu ; et au rapport de Pacurin médecin et du capitaine Launay Perraud, fut su que plus de deux cents y avaient laissé partie, la tête de l'instrument, le tout, ou la moitié, ainsi qu'ils avaient pris la succession et à mesure de leur argent ; *s'en voyaient les huys aux chirurgiens cousus et parementés, comme les portes des chasseurs des pieds de cerf ou de sanglier.*

S'agit-il là d'accidents syphilitiques, ou bien plus vraisemblablement de chancres phagédéniques ? On voit en tous cas quel milieu propice aux contagions génitales, et comment peut s'expliquer l'explosion soudaine de la vérole, qu'elle fût importée d'Amérique et maladie nouvelle, ou ancienne maladie jusque-là méconnue et confondue avec d'autres sous des noms divers, et trouvant dans des conditions aussi exceptionnellement favorables une cause d'exacerbation et de généralisation.

Mais écoutons Eutrapel nous raconter ses propres maux.

Un pendent de valet barbier mit sur mon pauvre tribart de la poudre qu'ils appelaient de mercure, m'enjoignant surtout de ne dormir demi-heure après, se faisant payer en bourreau et garnir la main, paravant rien faire ; bien sachant pour l'extrême douleur que je souffrirais, comme il arriva, que je l'eusse infailliblement étranglé, s'en alla. Ha ! par la barre Saint-Just, je n'avais garde de dormir, cette belle poudre me donna du passe-temps pour mon argent, et tout mon benoit saoul, demye heure durant, que je m'allongeais, rechignais, frappais la terre du pied, dansant, escriment et disant comme Mechinot, ancien poète nantais :

Il n'est nulles laides amours
Pour un plaisir mille douleurs.

Mais tout le monde ne se plaint pas de la vérole, et l'opinion des chirurgiens est toute autre que celle des malades, comme en témoigne une dernière anecdote sur le même sujet.

J'ai, dit Eutrapel, connu un maître chirurgien bon raillard et qui aimait autant la femme de son voisin, comme la sienne, et n'avait en tout Paris, en son quartier (car il y en a seize) autre nom que maître Jean. Ce fut lui qui pour avoir présenté des chandelles à la statue du roi Charles VIII, à Saint-Denys en France, fut accusé en cet article de religion comme idolâtre, et confessa le fait disant, que c'était l'homme de tout le monde, auquel lui et ses compagnons barbiers étaient le plus obliés, pour avoir mené tant de français au royaume de Naples, où il avait puisé et rapporté cette benoite vérole, sans laquelle ils n'avaient que tenir et fussent morts de faim.

Noël du Fail, nous apprennent ses biographes, était atteint de la goutte, ce qui ne nous surprend pas, cette maladie sévissant souvent chez les hommes de joyeuse humeur, amis de la bonne chère, et tel qu'on peut se le représenter par ses propos.

Aussi la goutte revient-elle souvent dans les discours d'Eutrapel et de ses amis. L'un plaint fort les douleurs des gouteux et cite maints exemples historiques à l'appui. L'autre remémore les théories médicales, alors admises, et dont il semble très exactement au courant.

Eutrapel dit que les médecins sont encore après à savoir d'où procède la goutte. La plupart sont d'avis qu'elle vient et procède de toute la masse sanguinaire corrompue. Les autres, comme Fernel, du cerveau et parties adjacentes. Paracelse, que c'est un venin composé d'un vent enfermé, et qui court selon le mouvement de la lune par les veines et artères, puis se déchargeant sur les jointures et autres articles faibles, cause de telles et si extrêmes douleurs.

Quant aux remèdes, maître Jean Fourreau, l'apothicaire, les dit si nombreux :

qu'il faudrait des aiguilles, autant qu'il en pourrait en l'église Notre-Dame de Paris, pour coudre les poches et sacs où sont lesdites recettes. Car tout le monde est médecin, et principalement en cette maladie où chacun y apporte son conseil, qui est la drogue, comme dit César, qui soit à meilleur marché.

De ces innombrables recettes, Polygame n'en retient qu'une.

De ma part, disait-il, je suis au rôle des gouteux, et n'ai trouvé autre remède après avoir couru toutes les écoles des médecins, empiriques, coupeurs de couilles, vieilles devines, sorciers, arracheurs de dents et vendeurs de thériacle, qu'un grand bassin d'eau froide, une esculée de sel dedans, puis une serviette trempée en cela appliquée sur les parties douloureuses ; qui est la recette que le feu seigneur de Montmorancy, connestable de France, disait lui avoir coûté cinquante mille écus à apprendre, car après longues et coûteuses expériences, il n'avait trouvé que ce seul remède.

De-ci de-là quelques propos nous donnent un aperçu de curieux détails de mœurs : le bourreau pouvait épargner le fouet aux filles qui se livraient à lui. Mal lui en prit.

Jolivet, le bourreau de Rennes, avait gagné la vérole d'une garce qu'il avait chouyée et épargnée en la fouettant.

Les dangers de l'examen des urines.

Le valet yvronge, lequel but l'urine de son maître, mise en un verre sur un buffet pour connaître par la résidence et hypostase son mal de gravelle dont il était tourmenté.

Nous terminerons par le conte de l'apothicaire d'Angers qui sut si opportunément employer ses connaissances spéciales pour sauver l'honneur de son foyer.

Il s'appelait maître Pierre et était avantageusement connu de tout le voisinage pour son habileté à doser et administrer ses drogues. Quand il pilait dans son mortier les substances médicinales, tout le quartier admirait son imitation des sonneries de cloche.

Sonnant dessus son mortier la Moulnière de Vernon ou la Deffaitte d'un pain de seigle, à quatre personnages, et autres carillonnements empiriques et spagiriques, entra en tel crédit et si haute réputation du commun peuple, qu'il n'y avait chambrière qui ne s'estimât bien fière d'avoir fait marché avec lui.

Mais voici comme il s'y prit pour se garer du cocuage.

Quand la cour vint à Angers et qu'un Grand fit convier les femmes de la ville, entre autres la sienne... pour aller le soir au bal, il fut bien étonné sachant assez que par tel ajournement et assignation, on y danserait la danse du loup la queue entre les jambes... Ce fut à lui aller au-devant de cette embuscade et y pourvoir en diligence, comme il fit de galant homme et nullement lourdaud... Dire elle n'ira pas, il n'eût osé, venant la prière, qui est un commandement, de trop haut... Mais voici le bon tour : M'amie, dit-il à sa femme, je veux bien... que vous soyez jugée être la femme d'un brave apothicaire qui entend les parfums, afin que si quelque seigneur vous baise, vous ayez l'haleine plus douce et suave que pas une de vos compagnes... à quoi elle obéit très volontiers... et avala trois petites pilules très odoriférantes, mais des plus laxatives de la boutique, baillées si à propos, et les heures et espaces de leur opération si dextrement mesurés que sur les neuf à dix heures du soir, comme elle dansait en la main d'un Grand, qui lui contait des nouvelles de la cour... commença changeant de couleur à gehenner et étreindre les fesses... tant que finalement le sac fut délié...

J'abrège la citation, mais Eutrapel ne laisse échapper aucun détail réaliste, aucun terme exact, *gallice loquendo*, comme dit le conteur pour s'excuser.

Qu'on nous pardonne aussi la liberté des propos de notre auteur. C'est justement cet amour du mot cru et du détail exact et d'après nature qui nous a paru justifier les emprunts que nous lui avons faits, car ils nous renseignent plus complètement que des écrits plus châtiés et plus apprêtés, sur les mœurs journalières de nos ancêtres.

II

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DE LA PESTE DANS LES FLANDRES DU XIV^e AU XVII^e SIÈCLE

PAR LE D^r **Léon BERTRAND**

CHEF DU SERVICE DE BACTÉRIOLOGIE ET D'ANATOMIE PATHOLOGIQUE
DES HÔPITAUX CIVILS D'ANVERS

Nous nous proposons d'exposer dans ce travail les idées que professaient les anciens médecins en Flandre et principalement à Anvers, sur l'étiologie, la prophylaxie et le traitement de la peste.

La peste fit de nombreuses apparitions et de terribles ravages dans les Flandres, du XIV^e au XVII^e siècle. Il est probable même qu'elle n'y fut pas inconnue à une époque antérieure, bien qu'on n'en trouve pas trace dans les manuscrits plus anciens. La première épidémie connue d'une façon certaine est celle de 1316, sous le gouvernement de Jean III de Brabant. Jean Van Boendaele, chroniqueur de l'époque, cité par Mertens et Torfs dans leur histoire d'Anvers, parlant de cette épidémie sévissant en Brabant, dit, sans spécifier de nom de ville, qu'elle décima un tiers de la population ; un des fils du duc Jean III fut parmi les victimes. Aucune des personnes atteintes ne guérit.

En 1348, éclata en Brabant et en Flandre la *peste noire* qui décima plus de la moitié de la population.

Il faut attendre ensuite jusqu'en 1424 pour trouver mention, dans un registre rédigé par Papebrochius, d'une nouvelle épidémie à Anvers ; le chroniqueur Bertryn, cité par Mertens et Torfs, en signale une en 1487 dans la même ville.

Nous trouvons la peste signalée de façon endémique à Anvers de 1511 à 1518. La réunion du chapitre de la Toison d'or et celle des Etats Généraux convoqués à l'occasion de l'avènement de Charles-Quint, ne purent avoir lieu pour ce motif. Il semble que c'est l'hiver rigoureux de 1518, lequel provoqua la fermeture de l'Escaut, qui mit fin à l'épidémie. Réapparition en 1529, venant cette fois d'Angleterre. Plus rien n'est renseigné ensuite jusqu'en 1553, année durant laquelle la population d'Anvers paya un large tribut à l'épidémie, qui paraît avoir pris naissance à Cologne, ville avec laquelle les Pays-Bas entretenaient de nombreuses relations commerciales. Il semble que cette épidémie ait duré plusieurs années, perdant toutefois son caractère de calamité dès 1554, s'éteignant presque régulièrement à l'approche de l'hiver pour réapparaître au printemps. C'est ce que nous fait supposer la publica-

tion de divers livrets sur la peste écrits par des médecins étrangers arrivés à Anvers : Gérard van Berghen (1565), Jacques Guérin d'Enghien (1567), Gillis Goethals de Gand (1575), auxquels il faut ajouter le célèbre Coudenberg d'Anvers.

La peste sévit de nouveau avec fureur en 1571, arrivant cette fois de Turnhout, localité située au nord de la province d'Anvers. Elle diminua d'intensité vers la fin de l'hiver, mais pour reprendre ensuite avec plus de fureur en 1575. Il est probable que cette épidémie dura plusieurs années, car il existe encore une ordonnance de la ville d'Anvers du 12 avril 1581 faisant mention de la mortalité régnant à cette époque et de la transformation de couvents en hôpitaux. L'année 1603 marque la réapparition plus intense du terrible mal, qui régna dès lors d'une façon intermittente à Anvers jusqu'en 1678. — Au cours de l'épidémie de 1678, surnommée la maladie d'Anvers, parce qu'elle sévit exclusivement à l'intérieur de l'enceinte, on compta 1.200 maisons atteintes et de 5 à 6.000 morts. — 125 ordonnances furent édictées au cours des années 1603, 4, 17, 24 à 27, 31, 36, 46, 56 à 59, 64 à 65, 68 à 71.

La peste semble avoir disparu ensuite en même temps qu'avaient pris fin les guerres qui ensanglantèrent si longtemps notre pays.

Notions d'étiologie. — La population flamande du début du XIV^e siècle attribuait généralement à des phénomènes surnaturels, tels que l'apparition d'une comète, les maux dont elle était accablée. Tel ne semble pas avoir été le cas lors de l'épidémie qui prit naissance en 1348, où ce furent les Juifs, qu'on suspectait déjà depuis longtemps de maléfices, qui furent accusés d'être les auteurs de tout le mal; le bruit s'étant répandu qu'ils avaient empoisonné les puits et les fontaines, le traitement se trouvait tout indiqué et se trouve renseigné dans une vieille chronique sous la phrase lapidaire suivante : Anno domini 1349 sloeg men de Joden dood (on battait les Juifs à mort).

La notion de contagiosité semble avoir existé lors de l'épidémie de 1553. En effet, l'ordonnance des magistrats communaux de cette époque défend aux habitants d'Anvers de donner, sans l'autorisation du bourgmestre, l'hospitalité à des étrangers venant des contrées rhénanes infectées; des permis de séjour n'étaient accordés qu'à ceux qui, par des certificats authentiques, pouvaient prouver qu'ils n'étaient pas atteints de la peste et qu'ils venaient d'une maison où la maladie n'avait pas sévi au cours des six dernières semaines. Il est vraisemblable que l'efficacité de cette ordonnance fut illusoire et qu'il doit avoir été bien difficile de contrôler l'exactitude de pareils certificats, lesquels devaient émaner du lieu d'origine. En tout cas, cette mesure se montra inefficace puisqu'elle n'empêcha pas l'apparition du fléau. On trouva tout simple alors d'accuser les employés préposés à la garde des portes de la ville, de s'être montrés avides au gain en laissant entrer des étrangers suspects.

Le même soupçon de contagiosité présida aux mesures qui furent édictées lors de l'épidémie de 1571. Le magistrat d'Anvers publia une ordonnance menaçant d'une amende de 100 carolus d'or et d'une correction corporelle ceux qui hospitaliseraient les fuyards de Turnhout où la peste avait éclaté. L'idée de maladie contagieuse devait être celle de l'opinion publique elle-même, puisque celle-ci accusa les « schrobbers » (ceux qui faisaient la toilette des morts) d'aller souiller la nuit les portes des habitations des riches avec les déjections des pestiférés. Bien que la preuve de leur culpabilité ne se trouve faite dans aucun document, il n'en est pas

moins vrai que plusieurs de ces malheureux furent condamnés à l'emprisonnement ou à la peine de mort.

A cette époque on se représentait que la cause de la peste se trouvait dans l'air, les brouillards épais, les eaux stagnantes, les cadavres.

Jacques Godefroid van Hakendover, chirurgien aux gages de la ville d'Anvers, émet l'avis dans un livret écrit en 1571 et où il a puisé chez Hippocrate, Gallien, etc., que sous l'influence de la colère une grande quantité de bile peut se mêler au sang, et qu'alors les humeurs se putréfiant sont gardées par le corps et engendrent la peste. Cet auteur admet toutefois que la peste peut se gagner en respirant un air corrompu tel qu'il s'en rencontre au voisinage des fossés, marais, cimetières, champs de bataille, et ce particulièrement pendant les canicules ; mais il place toujours ce facteur sous la dépendance d'un trouble psychique : colère, frayeur, etc., ou d'excès divers.

En 1570, paraît la traduction faite par Hassard, médecin pratiquant à Armementières, d'un livre allemand traitant de la peste, de ses causes et accidents, et ayant pour auteur Paracelse, grand astrologue et philosophe de cette époque. Notons que dans sa préface Hassard parle de Paracelse comme d'un surhomme. Nous donnons un avant-goût des idées de cet auteur, en disant que celui-ci considère ceux qui avant lui ont écrit sur la peste, comme des idiots et des présomptueux, attendu qu'ils ont cherché la science en dehors des étoiles.

D'après Paracelse, la peste est due à la colère de Dieu et du firmament, et est constituée par des corps volatils qui sont projetés du ciel sur nous. De même que les rayons du soleil passent à travers le verre, les rayons invisibles qui nous envoient la peste, passent à travers certains pores de notre peau. Cet auteur admet pour l'organisme humain deux espèces de sueurs : celle qui sort des oreilles, des aines et des aisselles, qui est sueur du ciel et qui seule importe dans la peste, car de même que l'homme elle procède des constellations célestes. La sueur qui sort des autres pores de la peau est uniquement sous la dépendance du fonctionnement des organes du corps ; ainsi s'explique pourquoi la peste se met dans les oreilles, les aisselles et l'aîne. Une fois déchaînée sur terre, la peste peut se transmettre d'une personne à l'autre par force d'attraction, tout comme, dit-il, l'ophtalmie peut se gagner en regardant dans les yeux un ophtalmique. La force d'attraction réside dans les organes sexuels. Nous verrons plus tard les déductions que l'auteur tire de cette conception au point de vue du traitement de la peste. Mais l'auteur admet toutefois que l'impressionnabilité du sujet puisse jouer un certain rôle comme facteur de réceptivité. En tout état de cause, c'est le soufre, qui fait partie de la constitution du corps humain, qui alimente le feu de la peste.

Jean Van den Cruyce, curé de Stabroeck, petite localité située au nord d'Anvers, et où la peste fit en 1603 et 1604, 175 victimes, publie en 1604 un opuscule où il expose d'une façon naïve les signes précurseurs de la peste : ciel se couvrant d'épais nuages sombres, passant sans se résoudre en pluie ; air empesté le soir ou le matin par un épais brouillard ; présence en quantité anormale de mouches, d'insectes, de sauterelles, d'animaux vénéneux volants ou rampants, apparition d'une comète ou d'étoiles filantes.

Ces mêmes signes précurseurs sont admis en 1634 par le frère cellite Jean Van der Linden d'Anvers, qui signale en outre la fréquence, des vents du sud.

Cette opinion est reprise dans la suite par quelques médecins de l'époque, mais ceux qui me paraissent avoir écrit les meilleurs opuscules ne font pas allusion à ces signes précurseurs. On peut dire d'une façon générale que les idées qui régnaient parmi les médecins du « Collegium Medicum Antverpiensæ », lequel fut fondé en 1620, étaient basées sur l'origine divine et astrale de la peste et sur son caractère de contagiosité, la nature du contagé se trouvant vaguement définie comme existant dans l'air.

Le docteur Lazare Marquis, qui fut médecin de Rubens, considère la peste comme une maladie contagieuse produite par la corruption de l'air. Cette corruption peut reconnaître trois causes : 1^o La colère de Dieu. L'auteur met ici singulièrement en parallèle la colère de Dieu et celle des dieux de l'antiquité qui déchaîna également la peste, au dire d'Hippocrate. — 2^o L'influence à l'intervention de Dieu des planètes et des étoiles pouvant rendre l'air infectieux ; il compare cette influence à celle de la lune chez les épileptiques. Dans le même ordre d'idées il attache une influence néfaste aux vents du sud. — 3^o Des causes terrestres : abandon sur le sol de substances corrompues ; puits répandant une odeur nauséabonde, vie déréglée ; chagrins, frayeurs, etc.

Marcquis ne semble pas rejeter l'idée que la peste puisse avoir été répandue antérieurement par les Juifs, les actes méchants des ensevelisseurs de cadavres et par les sorciers. Cet auteur, épousant les idées de Galien, admet que chaque symptôme principal est tributaire d'un venin différent.

Le docteur van Beverwyk de Dordrecht estime que la nature du contagé est une vapeur ou une humeur qui se dégage du corps malade et se transmet à d'autres personnes par l'intermédiaire de l'air et des vents, ceux-ci pouvant exercer leur action à une très grande distance.

Le dernier ouvrage paru en Flandre sur la peste au XVII^e siècle, est celui de Overdatz, dont les idées sur l'étiologie de la maladie sont à la fois originales et compliquées. Il existe deux sortes de pestes d'après cet auteur : l'une envoyée directement par Dieu ; « s'il s'agit de celle-ci, dit-il, je m'adresse avec humilité au Tout-puissant en disant : que votre volonté se fasse » ; — l'autre peste, la seule dont il parlera, est due à un air corrompu (*verdoftte lucht*) qu'il appelle aussi « gaz » ou « esprit sauvage » (*wilde geest*). Toutes choses, le soufre excepté, peuvent être infectées par ce gaz. Ce mauvais air se trouve surtout aux environs des marécages, des cimetières, des étangs, dans les chambres qui sont restées fermées longtemps, et surtout dans les endroits où sont abandonnés des cadavres humains et animaux, d'où la fréquence en ces lieux de serpents, de crapauds et autres animaux venimeux qui sont engendrés par le mauvais air. Le chanvre et le lin pourrissant dans l'eau sont également une cause de la fermentation de ce gaz ; enfin, les malades atteints de la peste ferment également ce gaz en eux et en imprègnent leurs vêtements et tout ce qui les entoure. Mais cet air corrompu ne peut provoquer la peste que par sa combinaison avec un gaz naturel que nous avons tous en nous « l'archeus », combinaison qui ne se produit qu'à la faveur de la peur ou de la frayeur et à l'intervention d'un levain qui se trouve également en nous le « *Mumealschen heve* ».

Prophylaxie. — Nous ne trouvons pas trace de mesures prophylactiques dans les écrits antérieurs à 1560 ; seules les prières et les processions semblent avoir été préconisées avant cette époque.

Bertryn dit qu'en 1487 on apposa sur chaque habitation un petit billet invoquant le Sacré nom de Jésus, et que la maladie cessa presque immédiatement par la grâce de Dieu. En 1553, nous voyons apparaître les premières mesures réellement prophylactiques dans l'ordonnance du magistrat d'Anvers que nous avons relatée au chapitre Étiologie, et qui avait pour but de mettre obstacle à l'arrivée dans cette ville de la peste qui régnait alors à Cologne.

Gheeraert van Ryck, de Bruges, conseille en 1558 de placer le malade atteint de la peste à l'étage supérieur de l'habitation, parce que son « feu » s'élève dans l'atmosphère comme tout autre feu, et de cette façon n'infecte pas le reste de la maison. Il préconise comme préservatifs l'usage d'un mélange de vin, de figues et de noix de muscade, boisson qui d'après lui assure l'immunité, et la combustion de baies de genévrier dans de l'eau-de-vie, pour purifier l'air des appartements.

Lors de l'épidémie de 1571, le magistrat d'Anvers publia une ordonnance analogue à celle de 1553, menaçant d'une amende de 100 ducats d'or et d'une correction corporelle les habitants qui hébergeraient ceux qui fuyaient la peste de Turnhout.

La même année, le médecin anversois Van Hakendover recommande tout d'abord à ceux qui peuvent le faire, de fuir la ville. A ceux qui ne le peuvent, il conseille de ne pas faire d'excès de table, d'entretenir leur maison ainsi que la rue dans un bon état de propreté, de ne pas y tenir d'animaux dégageant une mauvaise odeur, de brûler des plantes aromatiques dans les appartements. « Puisque les mauvaises odeurs font du tort, les bonnes doivent faire du bien », dit-il, « car le remède à toute chose est la chose qui lui est opposée. En plus, les parfums réconfortent le cœur et l'esprit, ce qui est de grande valeur en temps d'épidémie. » Il met en garde contre les fatigues et les excès, contre la colère et le chagrin, et recommande enfin de ne pas dormir pendant la journée, et pas plus de sept heures la nuit.

Paracelse estime qu'il n'y a pas lieu de recommander un régime, d'abord parce que tout est sain en son temps et saison, ensuite parce que la peste n'est pas une maladie humorale et naturelle, mais est le résultat d'une impression d'origine astrale. Toutefois, comme la peste peut se transmettre par attraction, il y a lieu d'avoir recours, en frictions sur le corps, à des substances capables d'arrêter la transmission de cette force d'attraction. De même que l'aimant perd sa force d'attraction quand on le plonge dans l'huile ou dans l'alun, de même des onctions du corps avec de l'ail et de l'oignon constitueront une barrière à la force d'attraction vis-à-vis de la peste.

Jean Van der Cruyse renouvelle en 1604 les recommandations de Van Hakendover, mais selon lui la combustion des plantes aromatiques devait avoir surtout pour but de chasser les insectes des appartements. Il préconise aussi d'étendre sur les lits, des branches de saule blanc qui auraient la propriété d'attirer tout le mal, et de les renouveler toutes les vingt-quatre heures. Il condamne les sorties hors de la maison, avant et après le coucher du soleil, il conseille de tenir attachés les chiens et les chats, lesquels peuvent également contracter le mal, et il recommande enfin à chacun d'avoir son gobelet et ses ustensiles de table personnels, et de ne se servir que d'eau fraîche. Il considère comme une chose utile de mâcher de l'angélique et, si l'on doit approcher les endroits infectés, de se laver les mains, la figure, la bouche et les narines avec du vinaigre dans lequel ont macéré des noix de muscade. Celui qui

entrera dans une maison infectée évitera d'ouvrir la bouche près de la fenêtre ouverte, et ne le fera au milieu de la chambre qu'après avoir pris de l'angélique.

Au point de vue alimentation, Van der Cruyce fait les recommandations suivantes : manger du pain de froment bluté ou non, le couvrir largement de beurre, recommandation qui semble avoir été acceptée d'une façon générale, s'abstenir de tous gâteaux. Les viandes de mouton et de veau préparées à la broche et non au four sont seules autorisées. Il interdit le porc, le bœuf, la viande salée ou fumée. Sont également autorisés : les jeunes volailles, les crustacés, les poissons frais à l'exception des anguilles ; les œufs ne seront pris que mollets (durs ils sont malsains) ; les légumes les plus recommandables sont : la chicorée, l'andive, le pourpier. L'ail et l'oignon sont très préjudiciables ; un curé du voisinage mourut pour avoir mangé un hareng saur avec de l'oignon. Parmi les épices, seules la muscade et la girofle sont autorisées ; le curé de Safftingen mourut de la peste pour avoir, en temps d'épidémie, poivré son hoche-pot ! Les poires, les pommes, les fruits à noyaux et les concombres ne sont pas non plus à recommander ; il en est de même du vin. La meilleure boisson est la bière dans laquelle on aura fait macérer de jeunes pousses de mûres sauvages, voire des mûres, ou encore de l'angélique ou une poignée d'écorce de frêne. L'infusion de célideine, prise à la dose d'un verre matin et soir, constitue un bon préservatif ; il en est de même d'une mixture comprenant 4 cuillerées d'eau de cardo benedictus, 3 cuillerées d'eau de scabieuses et un peu de mithridatum.

En 1620, les édiles anversoïses consultèrent le corps médical de la ville sur les moyens de se préserver de la contagion de la peste et publièrent la réponse qu'ils reçurent sous le titre de « Advys van de doktoren van Antwerpen om peste te weeren ». Le travail fut imprimé et réimprimé en différentes langues, notamment à Malines et à Lille. Nous savons que son principal auteur fut Lazare Marquis ; nous retrouvons ce rapport dans l'opuscule de Guillaume Verdussen, paru en 1624. La peste y est dénommée « Hæstige Ziekte » (maladie rapide) en raison de la rapidité avec laquelle on mourait alors.

L'éternuement était fréquent chez les malades au cours de cette épidémie, et traînait chez plus d'un d'entre eux la dernière manifestation de la vie. Aussi, comme beaucoup étaient ainsi passés de vie à trépas sans avoir eu le temps de recevoir les derniers sacrements, le Pape ordonna-t-il que toutes les personnes présentes auprès d'un pesteux au moment où il éternuait lui adressassent ces paroles : « Que Dieu vous bénisse ».

Une des mesures de préservation proposée est une véritable mesure de désinfection : nettoyage et aération parfaite des appartements, y compris les meubles ; les toiles d'araignées doivent être enlevées avec soin ; les chambres doivent ensuite être désinfectées dans tous les recoins, en y brûlant soit du genièvre, soit de l'encens, ou bien encore du vinaigre dans lequel on a fait bouillir des essences aromatiques. Ces divers produits sont versés sur des pierres incandescentes, toutes portes et fenêtres étant maintenues fermées et n'étant ouvertes que 6 heures plus tard ; dans la suite, on placera près des fenêtres des récipients dans lesquels brûlera du goudron parfumé.

Les soins de propreté s'étendront également à la rue et aux égouts, qui, devant chaque maison, devront être nettoyés au moins deux fois par semaine. L'« Advys » met en garde contre l'usage des fruits crus pourrissant vite tels que poires hâtives,

concombres et prunes, les prunes de Damas exceptées. (Nous supposons qu'il est fait allusion aux prunes séchées.) Par contre, les poires de coings, étuvées, sont chaudement recommandées ; il en est de même des écorces d'oranges confites. Éviter le surmenage et les excès de toute nature ; ne pas sortir avant le lever ou après le coucher du soleil ; boire de la bière légère, du vin en quantité modérée ; éviter les refroidissements ; préférer aux vêtements de laine et de fourrure, ceux faits de toile et de soie ; telles sont les recommandations qui complètent le chapitre de prophylaxie émanant du Collège des médecins.

Nous allions oublier la recommandation à chaque habitant de prendre tous les 15 jours les pilules préservatives ordonnées par les médecins d'Anvers, pilules qu'on pouvait se procurer chez tous les pharmaciens et dont voici la formule : Aloes fucco citrinal, onc y myrrha selecta, onc j. boli ermeni, rad zedoariæ an zy croci orientalis, onc. s. cum syrupo, succi citri q. s. misce fiat massa pilularum.

En 1624, toujours sur l'avis du Collegium Medicum Antverpiensæ, le collège d'Anvers publie une ordonnance adressée aux médecins et aux pharmaciens et où pour la première fois apparaît, en matière administrative, l'obligation de déclarer à la police, dans le plus bref délai possible, les cas de maladies contagieuses.

Dans son traité complet de la peste, Lazare Marquis reprend les idées de prophylaxie énumérées dans l'« Advys » et les complète comme suit :

Il conseille à chacun de se repentir pour se réconcilier avec Dieu. Il propose la défense des rassemblements publics et des Kermesses, et l'interdiction de communications avec les contrées atteintes parce que, dit-il, on peut transporter le contagé tout en étant bien portant. Il cite l'exemple de l'Écosse que son climat froid préserva toujours de la peste et qui néanmoins connut une épidémie 40 ans auparavant, causée par l'introduction, par des marchands étrangers, de tissus de laine et de velours. Il conseille d'être très difficile dans le choix des gardes-malades, certains d'entre eux ayant été accusés de maltraiter et d'étouffer les patients et de répandre méchamment le mal en souillant les portes des habitations et l'eau des bénitiers. Aux personnes qui fréquentent les malades (médecins, confesseurs, etc.), il recommande la plus grande propreté corporelle, le port sur la poitrine d'un sachet contenant des substances préservatrices (mercure, arsenic, ambre, etc.), ou bien une pierre d'hya-cinthe oriental (?), d'être porteur d'une éponge imbibée de vinaigre pour se la mettre en bouche dans la maison infectée, ou bien de mâcher des racines de plantes aromatiques ; de s'enduire la région du cœur, les poignets et les alentours du nez d'huile de scorpion mathioli ; de se tenir près d'une fenêtre ouverte lorsqu'on parle au malade, et en tout cas derrière lui, pour ne pas rencontrer son haleine. Le médecin qui tâtera le pouls du patient se tiendra écarté de lui autant que possible et se lavera figure et mains à l'eau vinaigrée avant de se retirer. Rentré chez lui, il changera de vêtements et aérera ceux qu'il vient d'enlever. De même qu'un autre auteur, Wouter Van de Perre, il accorde une certaine valeur à des cautères qu'il y aura lieu de s'appliquer l'un au niveau du bras, l'autre à la jambe sous le genou, veillant ensuite à maintenir les plaies ouvertes. Mais toutes ces mesures de précaution sont subordonnées à la nécessité de se trouver en état de grâce : il est nécessaire de prier Dieu et d'avoir confiance en lui.

Comme mesure de prophylaxie publique, Marquis recommande d'assécher les marais, d'enterrer profondément les morts, de remettre en honneur les pratiques

des anciens qui brûlaient dans les rues des bûchers de bois odorants. Il recommande aussi de faire tirer le canon dans la direction d'où vient le mauvais vent ; nous avons retrouvé cette même idée chez un autre auteur (J. Van Beverwyck de Dordrecht) qui attribuait à cette intervention la cessation de la peste de Tournai.

Suit maintenant une série de recommandations des plus importantes et dont plusieurs sont réellement remarquables pour l'époque : Marequis préconise d'isoler les pestiférés dans des lazarets situés en dehors de la ville, près d'une eau courante, et de veiller à ce que les fenêtres soient exposées au nord ou à l'est ; nous retrouvons ici cette crainte des vents du sud déjà signalée par des auteurs plus anciens ; il préconise même l'isolement pour les malades suspects. Il existait déjà des lazarets pour pestiférés à Anvers en 1548 ; mais ils étaient situés à l'intérieur de la ville, et voisinaient avec d'autres refuges hospitaliers. Les maisons infectées seront marquées visiblement d'un signe spécial, et les personnes qui les fréquentent porteront un insigne distinctif. Lorsqu'un patient aura quitté sa maison pour être transporté au lazaret, cette maison sera tenue fermée pendant vingt jours ; si la maladie fut suivie de mort, le délai de fermeture sera prolongé jusqu'à quarante jours. Il sera procédé ensuite à un nettoyage minutieux de la maison en ayant soin de prévenir les voisins (7 maisons à gauche et à droite, 40 en face) qu'ils aient à tenir leurs fenêtres fermées pendant toute la durée de ce nettoyage. Les papiers, loques et autres débris qui se trouvaient dans la maison seront brûlés dans la rue. Comme le contagium est une substance collante, grasse, vénéneuse, qui s'exhale du corps et adhère ensuite aux murs, solives, coins, etc., il faut, après lavage et combustion de plantes aromatiques, reblanchir à la chaux après avoir eu soin de gratter la couche ancienne, pour éviter que le contagium ne reste dans le mur. Les literies seront lavées et les édredons brûlés ; les vêtements qui ne supportent pas le lavage (soie, brocart, velours, etc.) seront placés entre des linges propres, enterrés pendant quatre jours dans un endroit sec (grange), puis battus et brossés, et ensuite maintenus pendant quelques heures au-dessus de vapeurs de vinaigre aromatisé.

Les autorités communales donnèrent suite aux conseils de Marequis concernant la construction de lazarets, dont plusieurs furent érigés en différents endroits situés hors de l'enceinte de la ville.

Vers la même époque, Wouter Van de Perre préconise de défendre la vente des ustensiles de ménage usagés provenant d'une maison infectée, avant le nettoyage de celle-ci ; il propose aussi de défendre la fréquentation des marchés, halles, cafés, etc., à ceux qui s'occupent du soignée des malades. Par contre, chose comique, il recommande à chacun le conseil donné jadis par Ambroise Paré, de tenir un bouc dans une des places de l'habitation ; cet animal empesté tellement l'air qu'il ne reste plus place pour l'air corrompu (celui qui était reconnu comme constituant le contagium de la peste).

Vingt-cinq ans plus tard, Overdatz conseille, en temps d'épidémie, de boire du vin qui dissipe les idées noires et empêche l'imagination d'engendrer le mal ; mais il déconseille assez malencontreusement la pratique de la nage et les bains parce que, dit-il, le sang affluant de l'extérieur vers l'intérieur, peut y entraîner le venin de la peste. D'après lui, le principal antidote contre ce dernier est le port d'une amulette contenant soit de l'arsenic, soit du mercure, et dont l'action se manifeste en même temps à l'égard des poux. Cette dernière idée eût pu paraître extraordinaire,

si la façon dont l'auteur envisageait le contagement ne permettait d'écarter toute corrélation d'idée entre ce dernier et les parasites dont il est fait mention.

Reprenant aussi l'idée d'Hippocrate, il préconise encore de brûler du soufre dans les rues et dans les chambres des pestiférés. Si ce conseil a réellement été mis à exécution, il est vraisemblable qu'il aura été un de ceux qui se seront montrés le plus puissant pour combattre l'épidémie, en provoquant la mort des puces. Nos ancêtres auront ainsi, sans s'en douter, détruit l'agent de transmission du virus pesteux.

Overdatz préconise même l'usage interne du soufre.

Nous dirons, pour terminer ce chapitre, que Van Beverwyck consacre presque toute la première partie de son livre à combattre l'indifférence en matière de prophylaxie qui régnait à cette époque en Hollande. La Réforme, d'introduction récente, avait plus ou moins fanatisé la population qui croyait que tout remède au mal devait venir uniquement de Dieu, et estimait que sa volonté devait être faite. Le danger était d'autant plus grand que cette croyance était encouragée par les autorités.

Traitement. — Le traitement de la peste ne semble pas avoir varié beaucoup pendant la longue période qui vient de faire l'objet de notre étude. On peut dire en résumé qu'il comportait un traitement général et un traitement local (bubons).

Tous les auteurs semblent admettre la nécessité des trois principes suivants : saignée, purgation, transpiration. Seul, le frère Cellite Van der Linden trouve la saignée inutile parce que, dit-il, comme tout le sang est corrompu, il ne sert à rien d'en enlever une partie, et que d'autre part on a besoin de tout son sang pour chasser le mal du cerveau, du cœur et du foie.

Un remède, conseillé notamment pour provoquer la transpiration, consistait en du soufre réduit en poudre et mélangé à du sel, et pris dans de l'eau de pluie très chaude ; l'addition de vinaigre devait augmenter encore les propriétés sudorifiques de ce breuvage. En outre de cette dernière propriété, ce médicament présente encore d'autres avantages ; le sel est recommandable parce qu'il préserve les chairs de la pourriture ; le soufre mêlé au sel provoque une odeur qui tue la peste, laquelle est chassée par les pores mais reste quelquefois adhérente aux ganglions. On peut faire transpirer le malade deux fois par jour si ses forces le lui permettent, et cela pendant trois jours au moins. Le malade doit s'abstenir de boire pendant la période de transpiration.

Le frère Van der Linden préfère un autre médicament dont il ne donne pas la composition parce qu'il y entre plus de cent substances différentes, mais qu'on peut se procurer à son couvent.

Un autre sudorifique qui semble avoir joui d'une très grande vogue est la thériaque, qui fut universellement recommandée comme antidote.

Pour Paracelse, le principal remède est tiré des perles, saphirs, baumes, or, parce qu'en ces choses gît une grande vertu qui, par la grâce de Dieu, peut chasser la maladie. Marcquis épouse sous ce rapport les idées de Paracelse.

Gheeraert Van Ryck, qui dit avoir suivi en Espagne et en Allemagne l'empereur Charles-Quint, dont il était médecin, accorde la plus grande confiance à la préparation suivante dont il est l'auteur et qu'on trouve encore recommandée cent ans plus tard : perforer un œuf à ses deux extrémités ; le vider de son contenu par insufflation ; le remplir de safran, le sécher au feu et le pulvériser ; y ajouter de la

racine de tormentille, de l'angélique, etc. Ce remède gagne en vieillissant. On en donnait aux malades le poids d'un écu d'or.

Marcquis estime que la peste étant une maladie astrale, de cause subtile, spirituelle et pénétrante, il est bon de ne pas se fier uniquement aux remèdes substantiels terrestres, mais d'y joindre les remèdes subtils, spirituels et pénétrants séparés de leur substance terrestre tels que extraits, quintessence, esprit, teinture d'oranges, de citrons, d'ambre, de cannelle, de camphre, de soufre, de perles, de corail.

Marcquis recommande, pour combattre la forte céphalalgie, de placer sur la tête une poule fraîchement tuée, et sous les pieds un mélange de radis écrasés et de moutarde ; contre les épistaxis, des bains de pieds ; contre la soif, la suspension dans la chambre de draps humides, et celle de branches de saule au-dessus du lit ; contre la syncope, tous les extraits cités plus haut et surtout l'essence de citron en application sur la région cardiaque ; contre les vomissements, les limonades faites avec des jus de fruits ; contre le hoquet, symptôme très mauvais et survenant peu avant la mort, de la tisane ou un œuf battu dans du vin sucré ; contre la diarrhée, un verre de vin à jeun ainsi qu'un lavement de vin et œuf. Le « Gulden Ei » (coquille d'œuf safrané) est mentionné ici également.

Partant de sa conception de la peste dont les différentes manifestations sont dues à autant de venins différents, Marcquis affirme avec modestie (!) qu'il faut être vraiment grand savant et être un esprit très subtil pour savoir déterminer la nature du venin en cause dans chaque cas particulier, et trouver l'antidote approprié. Il part de là pour lancer une diatribe contre les charlatans et les personnes qui ont confiance en eux.

Le frère Van der Linden recommande, pour combattre le délire, de raser partiellement la tête du malade, et d'y appliquer pendant six heures un pigeon noir auquel on aura ouvert le dos. Ce pigeon devra être ensuite brûlé parce qu'il aura attiré à lui tout le venin qui se trouvait dans le cerveau. Il recommande aussi de fixer un tel pigeon contre la plante des pieds parce que cet animal attire ainsi à lui l'infection.

D'autres médecins recommandaient, dans le but d'attirer le venin vers les extrémités, d'appliquer autour des mains et des pieds des herbes diverses, ou bien un mélange de sel ou de savon.

Traitement des bubons. — Certains médecins préconisent de les faire mûrir par l'application de cataplasmes et d'onguents ; d'autres recommandent l'emploi des vésicatoires et des sangsues, et quelques-uns préfèrent inciser plutôt que d'attendre l'expulsion naturelle du pus.

Parmi les recettes de pommades recommandées, citons celle faite d'un mélange de jus de chou rouge et de saindoux ; une pâte faite de jaune d'œuf mêlé à de la farine recouverte d'un emplâtre de gracia dei, le tout emprisonné dans une feuille de chou rouge à renouveler deux fois par jour.

Paracelse n'a confiance que dans l'opodeldoch, le baume de Munnie et l'esprit d'or.

Quelques praticiens préconisent l'application, une fois le bubon ouvert, d'animaux ou de substances animales.

Overdatta une confiance absolue dans le crapaud qui, maintenu sur le bubon, attire à lui toute la substance vénéneuse. C'est aussi l'amaulette contenant du crapaud desséché qui a pour lui le maximum de vertus. Il y a analogie entre les pustules qui se trouvent sur la peau du pestiféré, et les pustules du crapaud qui sécrètent

du venin lorsqu'il est pris par l'homme. De même que l'homme a une répulsion pour le crapaud, le crapaud hait l'homme et son venin attire et neutralise les sécrétions des bubons. A ceux qui nieraient ces faits, Overdatz répond qu'ils ignorent les lois de sympathie et d'antipathie de la nature.

Gheeraert Van Ryck, le même qui se glorifie d'avoir été le médecin de Charles-Quint qu'il accompagnait dans tous ses voyages, a plus confiance en la poule. Voici le *modus faciendi* qu'il préconise : « Prendre une jeune poule, lui plumer le croupion, l'enduire de sel et le mettre en contact avec le bubon incisé. La poule attire le mal et meurt en moins de temps qu'il ne faut pour dire un Pater. On recommence la même opération avec une ou plusieurs autres poules, jusqu'à ce qu'il y en ait une qui reste en vie. » Gheeraert Van Ryck ne dit pas s'il a constaté des différences dans les vertus comparées des croupions de poules flamandes, allemandes ou espagnoles !

Les signes d'une mort prochaine sont généralement assez bien renseignés chez les différents auteurs. Il y en a un qui nous a frappé par son originalité et qui a provoqué notre étonnement en raison de la nature sacerdotale de son auteur : le sieur Van den Cruyse, curé de Staboeck, recommande de recueillir dans un verre propre de l'urine du malade, d'y laisser tomber une goutte de lait d'une femme ayant accouché d'un garçon et qui l'allait. Si la goutte reste à la surface, c'est d'un bon pronostic ; si elle choit jusque vers le milieu, c'est que le malade est en péril ; si elle tombe au fond du récipient, il mourra.

M. RAYMOND : Un seul mot pour signaler à nos confrères un manuscrit très intéressant qui se trouve à la Bibliothèque d'Avignon, sur la peste en France au xvi^e siècle et au xvii^e siècle. Au commencement de la dernière guerre j'avais été affecté à Avignon ; dans l'après-midi j'allais à cette bibliothèque très curieuse. J'ai pris en note quelques passages intéressants de ce manuscrit et je les ai publiés dans le *Progrès médical*, il y a quelques années. J'insisterai sur la figure du médecin inspecteur à Avignon. C'est absolument la même chose : il était fort grassement payé, avait un cheval à sa disposition, l'habit que vous savez, les narines emplies de plantes odoriférantes. (Vous savez qu'à propos de cas de peste dont nous avons été menacés ces années passées un renouveau de précautions s'est fait jour. Pour ma part, j'ai reçu un prospectus d'une maison concernant un appareil de son invention, cet appareil devant être introduit dans les narines pour se protéger.) Mais revenons à notre médecin : à côté de tous ces avantages, il était obligé de demeurer dans les maisons occupées par les pestiférés, où il y avait eu des morts. On mettait de même une croix rouge ou blanche pour indiquer ces maisons pestiférées, etc...

BIBLIOGRAPHIE

AGRIPPA-HENRICUS-CORNELIUS. Contra pestem antidota securissima (1486-1535). — BOSCHIUS. De peste (1562). — BRASSICA. (cool vulgo) Consolationem de Pestilentiae morbo (1584). — CASTRIUS. De Sudore epidemiali (1529). — COUDENBERG PIERRE. — GUÉRIN JACQUES (D'EN-CHIEU). Een excellent boexken van der Pesten (Plantin, Anvers, 1589). — GOETHALS GILLIS (DE GAND). (1575). — HAKENDOVER JACQUES. Een boexken van de furieuse ende quade con-

tagieuse siekte der Pestilentie (Anvers, 1571). — LAGUNE (DE). Discorso breve solre la cura de la pestilencia (1556). — MARQUIS (LAZARE). Volcomen tractaet van de Peste (Anvers, 1636). — MARQUIS (GUILLAUME). Decas pestifuga (1627). — MERTENS ET TORFS. Geschiedenis van Antwerpen (Tomes I à VII, Anvers, 1850). — OVERDATZ (LOUIS). Kort verhaal van de Peste (Bruxelles, 1668). — PAPEBROCHIUS. Tomes I à V (1549). — PARACELSIUS. De la Peste, de ses causes et accidents (Plantin, 1570). — TORFS LOUIS. Nieuwe geschiedenis van Antwerpen (Tomes I à II). Les fastes des épidémies et calamités de la ville d'Anvers. — VANDER LINDEN (JEAN). — Cort verhaal of tractaet van de Peste (Anvers, 1634). — VAN DEN CRUYCE (JEAN). Der Huyslieden medecyn (Anvers, 1605). — VAN BEVERWYCK (J.-V.). Bericht tegen de Peste (Dordrecht, 1636). — VAN DEN PERRE (WALTER). Pestboek (Anvers, 1633). — VAN BERGEN (GERARDUS). (1565). — VERDUSSEN (GUILLAUME). Cort advys van de ordinaire Doctoren der stad van Antwerpen (1624), suivi d'un manuscrit ; Extrakten uit de collegiale akteboeken der stad Antwerpen.

III

L'OBSTÉTRIQUE DANS L'ANCIENNE ÉGYPTE

PAR LE P^r Jules GUIART

PROFESSEUR D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE AUX UNIVERSITÉS DE CLUJ (ROUMANIE) ET DE LYON

Si j'ai pu apporter certains faits nouveaux dans une question qu'on aurait pu croire bien connue, je le dois à l'inépuisable obligeance de M. Loret, professeur d'égyptologie à l'Université de Lyon, qui m'a traduit certains textes hiéroglyphiques et m'a fourni différents renseignements bibliographiques ; je désire tout d'abord lui en exprimer ma bien vive reconnaissance.

L'obstétrique dans les papyrus médicaux. — Les accouchements sont étudiés dans le papyrus médical de Berlin, dans le papyrus Ebers et dans celui de Flinders Petrie, qui furent écrits sous le Moyen Empire, de 2000 à 1500 ans avant Jésus-Christ. On y apprend comment on peut rendre les femmes aptes à la conception, à quels signes on reconnaît la grossesse, quelles précautions il faut prendre pour empêcher l'avortement, quelles sont les manœuvres qui favorisent l'accouchement, à quels signes on reconnaîtra la viabilité de l'enfant, etc. Les nombreux moyens qu'employaient les Égyptiens pour savoir si une femme enfantera ou non, montrent combien ils étaient désireux d'avoir des enfants. Il est vrai qu'il s'agit de procédés empiriques, sans aucune valeur scientifique : la femme, par exemple, arrosera de son urine du blé et de l'orge qu'elle mettra dans deux sacs ; si les graines germent, elle aura un enfant ; si l'orge germe le premier, ce sera un garçon ; si c'est le blé, ce sera une fille ; si aucune des graines ne germe, elle n'aura pas d'enfant. Pour activer la délivrance d'une femme, on brûlait de la résine auprès de son ventre et si ce moyen ne réussissait pas, on lui appliquait sur le ventre un mélange d'huile de safran et de bière et on faisait des massages. Dès que l'enfant arrivait au monde, on surveillait son premier cri pour s'assurer de sa viabilité : « S'il crie *ni*, il vivra ; s'il crie *ba*, il doit mourir. » A propos de l'allaitement, on trouve aussi dans les papyrus médicaux des recettes pour guérir les abcès du sein, aussi bien que pour augmenter le lait de la nourrice, comme, par exemple, se faire frotter le dos avec la chair d'un esturgeon du Nil frit dans l'huile.

Vous voyez par ces exemples que l'obstétrique avait, dans les papyrus médicaux, des allures bien peu scientifiques. Nous ne devons pas nous en étonner, car, à ces époques lointaines, elle était encore entre les mains de prêtresses, peut-être expérimentées, mais peu savantes. Le papyrus Ebers nous apprend cependant qu'une

école de sages-femmes existait déjà à Saïs, dans le temple de Neith, dont les prêtresses, les *mères-divines*, enseignaient leur métier aux sages-femmes et donnaient aux médecins des leçons de gynécologie.

En réalité, si nous voulons savoir comment se faisaient les accouchements dans l'ancienne Égypte, il est préférable de nous adresser à divers documents concernant la littérature et l'art.

Un accouchement sous le Moyen Empire. — Un premier renseignement important nous est fourni par le papyrus de Westcar, qui fut rédigé vers la XII^e dynastie et qui nous raconte la naissance des trois premiers rois de la V^e dynastie. C'est en somme le récit d'un accouchement tel qu'il se pratiquait sous le Moyen Empire, 2000 ans environ avant notre ère, c'est-à-dire à peu près à l'époque où furent écrits les papyrus médicaux.

Un magicien vint un jour avertir Chéops que le dieu Râ, dieu du soleil, s'était uni à Rouditdidit, femme du prêtre Râousir, et que les enfants qui naîtraient de cette union étaient destinés à régner. En effet, Rouditdidit, enceinte des œuvres du dieu, souffre bientôt des douleurs de l'enfantement. « Vite, courez délivrer la Rouditdidit des trois enfants qui sont dans son sein », dit le dieu Râ aux déesses Isis, Nephthys, Meskhent et Heqt et au dieu Khnomou. Ce dernier, le dieu à tête de bélier, part avec les bagages, arrive le premier chez la parturiente et prépare le linge nécessaire à l'accouchement. Les déesses, après s'être habillées en danseuses, se présentent à la maison de Râousir avec leurs crotales et leurs sistres, et Khnomou les introduit dans la chambre de l'accouchée, où elles s'enferment. Isis se place devant la femme et Nephthys derrière elle, tandis que Heqt, la déesse à tête de grenouille, femme de Khnomou, active l'accouchement (sans doute par des massages du ventre); enfin Isis somme l'enfant de sortir et elle le reçoit sur les mains, long d'une coudée (525 millimètres) et bien constitué. Les déesses lavent l'enfant, lui coupent le cordon ombilical et le posent sur un lit. En réalité, le texte dit que les déesses le déposent sur la « brique d'étoffe » : il s'agissait vraisemblablement d'une sorte de bâti rectangulaire fait en briques et sur lequel on disposait des nattes et des coussins; c'était plutôt une sorte de divan, qui se trouvait dans un coin de la pièce¹. Meskhent, déesse de l'accouchement, déclare alors l'enfant viable et Khnomou lui pétrit les membres pour leur donner une belle forme et leur infuser de la santé. Étant donné qu'il s'agit d'un accouchement trigémellaire, la même scène se reproduit trois fois. Après quoi, en récompense de l'heureuse délivrance de sa femme, Râousir donne aux assistantes un sac de grain, que Khnomou emporte. Ce trait de mœurs nous montre qu'à cette époque les sages-femmes, et probablement aussi les médecins, étaient encore payés en nature.

Ce premier document est très intéressant, toutefois il ne nous renseigne nullement sur la position que prenait la femme dans l'accouchement. C'est là en effet une question très importante, mais aussi bien difficile et bien controversée, comme nous allons pouvoir nous en rendre compte en continuant l'étude des documents littéraires et artistiques.

Salle d'accouchement, mammisi et siège obstétrical. — Quand on étudie les

1. On doit interpréter de même un passage du papyrus de Leyde, où il est dit : « Mon fils Horus passe le jour et la nuit assis sur une « brique d'étoffe ».

temples de l'ancienne Égypte on constate qu'il existe dans chacun d'eux, au voisinage du sanctuaire du Dieu, une salle qu'on nomme la *salle d'accouchement* et où la déesse-mère passait pour avoir mis au monde la troisième personne de la triade ; c'est la chambre où elle devait passer dans la solitude rituelle les semaines impures de l'accouchement et des relevailles, et les bas-reliefs de la muraille retracent ces événements importants.

Mais dans les grands temples de la période ptolémaïque, la chambre d'accouchement n'existe plus ; elle est remplacée par le *mammisi* ou *maison d'accouchement*. C'est qu'en effet la quarantaine, à laquelle sont soumises les déesses-mères à la naissance de leurs enfants, doit se faire dorénavant au dehors, dans une réclusion absolue. Le mammisi sera donc situé hors du temple, généralement à gauche de l'entrée principale ; il consiste, presque partout, en une pièce unique, ceinte d'un portique et précédée parfois d'une cour ou d'une porte monumentale. Le dieu Bès, divinité protectrice des accouchements, dont je parlerai tout à l'heure, en devient véritablement le gardien et caractérise suffisamment les mammisi pour permettre souvent d'en identifier les ruines (Edfou, Dendérah) ; c'est pourquoi ces mammisi s'appelèrent aussi *typhonia*, à une époque où les égyptologues confondaient encore le dieu Bès avec le méchant dieu Set ou Typhon.

A Edfou (pl. I, fig. 1), le mammisi se trouve à gauche de l'entrée du temple d'Horus ; il est entouré d'une colonnade, dont les piliers sont surmontés de figures du dieu Bès. A l'intérieur se trouvent encore un certain nombre de bas-reliefs, dont l'un représente Hathor allaitant Horus.

Le mammisi de Kom-Ombo se trouvait le long du Nil, sur le bord de la terrasse, à gauche de l'entrée du temple de Sebek, la déesse à tête de crocodile. Il est aujourd'hui presque complètement détruit et on n'y voit plus guère qu'un bas-relief du dieu ithyphallique Min ou Amsou.

Dans l'île de Philæ le mammisi constitue un véritable *temple de la naissance* (pl. I, fig. 3) ; complètement entouré de portiques : il comprend trois salles, dont les bas-reliefs figurent différentes scènes relatives à l'accouchement d'Isis, à l'allaitement d'Horus et à l'éducation de ce dieu par Nephthys. Ce monument assez important domine le Nil et ferme à l'ouest l'avant-cour du grand temple d'Isis.

Le mammisi de Dendérah est le plus récent, car il date de la période romaine ; il se trouve à droite de l'entrée du temple d'Hathor. La pièce centrale présente des sculptures murales figurant la naissance d'Horus et les soins donnés à l'enfant divin. Ce monument est très endommagé et n'a pas encore été complètement dégagé ; on peut cependant en reconnaître facilement la destination par le bas-relief du dieu Bès, qu'on voit nettement au-dessus d'un des chapiteaux (pl. I, fig. 2).

Nous ne pouvons parler des mammisi sans attirer l'attention sur un texte bilingue, où le mot *mammisi* est traduit en démotique par un mot qui veut dire *pièce* ou plus exactement *brique de mise au monde*. Ce terme ayant paru un rébus à la plupart des égyptologues, nous allons essayer d'en donner l'explication.

Il existe un mot égyptien, *meskhem*, qui désigne aussi bien la chambre que la maison d'accouchement et qui signifie textuellement le *lieu de la naissance*. Or, tous les mots égyptiens s'écrivent, comme les nôtres, au moyen de lettres, mais tous sont suivis d'un hiéroglyphe spécial, qu'on appelle le *déterminatif* et qui caractérise aussi nettement que possible l'action représentée par le mot ; on a donc eu l'idée

d'étudier les différents déterminatifs du mot *meskhem*. Il se trouve que les documents les plus intéressants sont en même temps les plus anciens : ils figurent sur les pyramides de la VI^e dynastie¹, consacrées aux pharaons Pépi I^{er}, Mihtemsaf et Pépi II, et remontent donc à 3000 ans environ avant Jésus-Christ. Il y est dit que « le roi (un tel) se trouve dans le pré de vie, qui est le lieu de naissance (*meskhem*) de Râ ». Or, le déterminatif de *meskhem* est ici représenté par un signe, qui varie un peu sur les trois pyramides, mais qui paraît représenter le siège obstétrical ou pierre



Fig. 1. — Les déterminatifs du mot *meskhem* sur les pyramides de la VI^e dynastie.

de mise au monde (fig. 1). Il est formé par trois pierres quadrangulaires, qu'on pourrait croire à première vue disposées en forme de banc ; toutefois, pour l'intelligence de ce qui va suivre, il est certain qu'il faut se représenter les trois pierres disposées suivant un plan horizontal (fig. 2) et non vertical. Dès lors tout s'éclaire, les trois pierres constituant un siège surélevé sur lequel la femme peut s'asseoir ou s'agenouiller, tout en ayant, au-dessous d'elle et en avant, un vide permettant les manœuvres obstétricales de la sage-femme et la sortie de l'enfant. Il est probable que ces

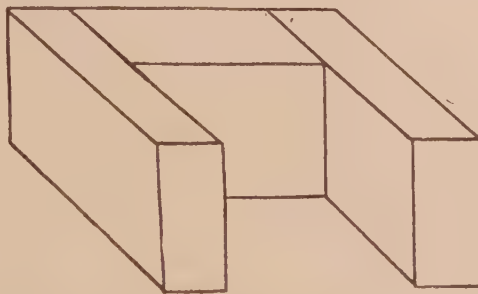


Fig. 2. — Reconstitution probable de la pierre de mise au monde sous la VI^e dynastie.

pierres étaient recouvertes de coussins, analogues à ceux qui ont été trouvés, dans les tombeaux, sur les sièges égyptiens.

Reste à définir la position que prenait la femme enceinte sur ce siège. Le terme égyptien, qui exprime l'idée de s'asseoir, est en effet très vague et peut s'appliquer



Fig. 3. — Modifications de l'hieroglyphe exprimant l'idée d'enfanter.

tout aussi bien à cette position mi-partie accroupie et mi-partie agenouillée, qui paraît avoir été familière aux femmes de l'ancienne Égypte et qui est encore fré-

1. KURT-SETHE. *Die altägyptischen Pyramidentexte*, 4^e Lief., Leipzig, 1909 ; 1180 a.

quente aujourd'hui parmi les femmes de l'Afrique septentrionale. En effet, l'étude paléographique des hiéroglyphes ¹ montre que, sous cette même VI^e dynastie (fig. 3), l'hiéroglyphe qui exprime l'idée d'enfanter représente une femme accroupie sur les talons, au-dessus de trois rectangles, dans lesquels on a voulu voir du sang ou des liquides s'écoulant au-dessous de la femme, mais dont la forme parfaitement rectangulaire permet d'éliminer cette interprétation. Il paraît beaucoup plus vraisemblable d'admettre que ce sont là les trois pierres constituant le siège obstétrical ; les Égyptiens, ignorant la perspective, les ont placées les unes à côté des autres, mais du moins n'en ont pas placé une sur les deux autres, ce qui confirme l'interprétation que nous avons donnée tout à l'heure. Cet hiéroglyphe, légèrement modifié (fig. 3), existe encore sous la XII^e dynastie.

Mais avec la XVIII^e dynastie ², nous le voyons se transformer (fig. 3) : les rectangles disparaissent et sont remplacés par la tête et les bras d'un enfant, qui apparaissent à la partie inférieure, entre les jambes de la femme toujours accroupie sur les talons. Or, pour qu'un tel accouchement puisse se produire, il faut absolument que la femme repose sur un siège qui la surélève, tout en permettant la sortie de l'enfant ; la *Pierre de mise au monde* aurait été supprimée ici, pour laisser voir l'enfant et rendre l'hiéroglyphe plus facilement compréhensible.

Différents textes s'appliquent encore à la pierre ou brique de mise au monde.

C'est ainsi que sur une stèle, figurant au musée de Turin sous le n° 102, il est dit : « J'étais assis sur une brique, comme la femme enceinte. » Maspéro, dans la traduction un peu trop libre qu'il en donne ³, a traduit brique par lit ; mais rien, dans le texte, ne permet une telle interprétation. Il serait plus exact de traduire par siège, dans le sens de siège obstétrical. De même dans l'Apocalypse d'Elias ⁴, postérieur à notre ère, on trouve un texte copte disant : « La sage-femme dans le pays sera en tristesse ; la femme en travail dirigera son regard vers le ciel en disant : pourquoi suis-je assise sur la brique pour mettre des enfants au monde ? »

Enfin, étant donné qu'on peut considérer la médecine hébraïque comme étant dérivée de la médecine égyptienne, c'est certainement la pierre ou brique de mise au monde qu'il faut voir dans le fameux passage de la Bible ⁵, où le Pharaon dit aux sages-femmes : « Quand vous accoucherez les femmes des Hébreux et que vous les verrez sur le *siège*, si c'est un garçon, faites-le mourir ; si c'est une fille, laissez-la vivre. » En effet le mot *abenim*, qu'on traduit généralement par siège, doit être traduit en réalité par *les deux pierres* ; le fameux siège obstétrical des Hébreux était donc probablement représenté par deux pierres debout, qui servaient à soutenir les cuisses de la femme en travail et entre lesquelles s'opérait l'accouchement ; c'était bien l'analogue des briques de naissance. Du reste, le terme d'*abenim* se traduit en copte par *siège d'accouchement* et, au temps du baron Larey, les Égyptiennes donnaient encore le nom d'*abenim* au fauteuil obstétrical qu'elles employaient pour accoucher et qui est encore communément employé en Orient (fig. 6). Il semble

1. MÖLLER. *Paläographie* : I, *Alt und Mittelhieratisch*, Leipzig, 1909 ; n° 66 et 67.

2. MÖLLER. *Paläographie* : II, *Neuhieratisch*, Leipzig, 1909 : n° 67.

3. *Recueil de travaux relatifs à la Philologie et à l'Archéologie égyptienne et assyrienne*, Paris, 1880, t. II, p. 109.

4. STEINDORFF. *Die Apocalypse des Elias*, p. 81.

5. *Bible*, Exode, I, 16.

donc bien que les briques de mise au monde furent simplement l'ancêtre du fauteuil obstétrical.

Bas-reliefs obstétricaux. — Étudions maintenant les scènes d'accouchement qui existent parmi les bas-reliefs des temples de l'ancienne Égypte. Elles sont au nombre de trois : dans l'une, l'accouchement s'opère à genoux, et dans les deux autres, dans la position assise ; nous allons les étudier tour à tour.

La première (fig. 4) représente la célèbre Cléopâtre accouchant de Césarion, fruit de ses amours avec Jules César. Il existe dans un mammisi aujourd'hui disparu, celui d'Hermonthis (actuellement Erment), consacré au dieu Mentou, personnification d'Amon-Râ en tant que dieu de la guerre. La reine est accroupie sur les talons, dans la position des hiéroglyphes, mais le siège obstétrical n'a pas été figuré. Une femme est debout derrière elle et la soutient tout en lui élevant les bras ; une autre femme se tient de chaque côté, prête à intervenir. La sage-femme principale, à genoux



Fig. 4. — Bas-relief d'Hermonthis représentant l'accouchement de Cléopâtre ; d'après OEfele.

devant Cléopâtre, pratique l'accouchement et passe ensuite le jeune prince aux nourrices, qui se tiennent derrière elle. Dans le cas représenté, l'accouchement paraît s'être fait normalement en occipito-iliaque gauche postérieure. Un autre tableau du temple d'Hermonthis représentait Césarion prenant le sein de la déesse Mout, sa nourrice. Il eût été intéressant de pouvoir conserver d'aussi précieux documents ; malheureusement, le sanctuaire fut détruit, il y a une cinquantaine d'années, par un entrepreneur ignorant, et ses matériaux servirent à construire une raffinerie. Par bonheur, le peintre Fiedler en avait reproduit les principaux tableaux, mais, dans une question aussi importante que celle-ci, il serait néanmoins préférable d'avoir à notre disposition les bas-reliefs originaux.

Les deux autres scènes d'accouchement, qui figurent dans l'iconographie égyptienne, appartiennent aux temples de Deir el Bahari et de Louxor.

Le beau temple à terrasses de Deir el Bahari fut construit par la reine Hatshop-sitou, qui succéda à son père Toutmès I^{er} et fut une des plus grandes reines de l'Égypte. Elle vécut sous la XVIII^e dynastie, 1500 ans environ avant Jésus-Christ. Le temple funéraire de Deir el Bahari, qu'elle éleva dans la nécropole de Thèbes pour lui servir de tombeau, lui est donc consacré. De chaque côté de la rampe, qui monte de la terrasse centrale à la terrasse supérieure, se trouve un portique, qui intéresse à plusieurs titres l'histoire de la médecine : celui de gauche renfermait

le célèbre bas-relief de la reine de Pount, tandis que celui de droite, ou *portique de la naissance*, est consacré à la conception et à la naissance de la reine.

Quant au fameux temple de Louxor, il est consacré à la grande triade thébaine : Amon, dieu soleil, sa femme Mout et leur fils Khonsou. Il fut construit par Aménophis III, vers 1400 avant Jésus-Christ, et l'une de ses salles nous retrace la naissance du Pharaon. L'histoire officielle nous apprend qu'il fut le fils du roi Thoutmès IV et de la reine Maut-em-Ouaa ; mais les bas-reliefs et les hiéroglyphes du temple nous apprennent que, dans le cas particulier, ce fut Amon lui-même, le plus grand des dieux, qui prit la place du Pharaon pour lui donner un fils d'origine divine ¹.



Fig. 5. — Bas-relief du temple de Louxor représentant l'accouchement de la reine Maut-em-Ouaa ; d'après Moret.

Le peuple égyptien croyait en effet que les dynasties pharaoniques ne faisaient que continuer les anciennes dynasties divines, qui, d'après la légende, avaient gouverné l'Égypte dans les temps préhistoriques antérieurs à Mènes. Aussi, chaque fois que par une mésalliance ou une usurpation la race royale vint à perdre sa pureté, comme ce fut paraît-il le cas pour la reine Hatshopsitou et pour les Pharaons Aménophis III, Ramsès II et Ramsès III, les prêtres imaginèrent de faire intervenir un des grands dieux, généralement Amon-Râ, qui descendait sur la terre et, prenant la forme du mari, s'unissait charnellement à la reine-mère. L'enfant qui naissait de ces relations surnaturelles était donc forcément de race divine.

Bien que le bas-relief du temple de Deir-el-Bahari soit le plus ancien, nous étudierons celui du temple de Louxor, qui n'en est qu'une simple réplique peu modifiée et dont nous avons pu nous procurer une reproduction. Ce bas-relief de la *naissance divine* va nous faire assister à l'accouchement de la reine (fig. 5). Tous les personnages sont sur une estrade en forme de lit, au sommet de laquelle la reine est assise sur une sorte de fauteuil, qui n'est sans doute qu'une simple modification de la pierre de mise au monde. Elle vient de mettre au monde le double de l'enfant royal, que la sage-femme principale, à genoux devant elle, passe aux déesses nourrices ; on attend la naissance d'Aménophis. La reine est assise sur le siège obstétrical et deux déesses sages-femmes soutiennent ses bras, tandis que quatre autres, debout derrière elle, se préparent à lui donner leurs soins. Au-dessous du siège, deux génies font monter par-dessus leur tête la flamme de vie vers l'enfant et son double, tandis que les esprits de l'est et de l'ouest tendent vers lui le symbole de vie. Plus bas encore

1. LORET. *L'Égypte au temps des Pharaons*. Paris, Baillière, 1889, p. 60.



Fig. 1. — Mammisi d'Edfou, d'après Maspéro.



Fig. 2. — Mammisi de Dendérah, d'après Ebers.



Fig. 3. — Mammisi de Philae, d'après Maspéro.



Fig. 5. — Le dieu Bès (collection du professeur Guiart).



Fig. 4. — Fautuil en bois doré du Musée du Caire.



Fig. 6. — La déesse Tefnut; statue du Musée du Caire.

les dieux du delta et de la thébaïde, à têtes de chacal et de faucon, poussent des acclamations. Enfin, dans un coin, le dieu difforme Bès et la déesse Apet ou Touéris, à forme d'hippopotame, veillent à ce que l'accouchement se passe dans de bonnes conditions ; à côté d'eux se voit le nœud symbolique ou *sa*, que certains égyptologues considèrent comme le symbole magique par excellence. A Deir-el-Bahari on voit en plus Meskhent, une des déesses de l'enfantement, qui lève aussi le bras pour lancer le fluide de vie.

Cet intéressant bas-relief nous montre que si l'accouchement dans l'ancienne Égypte paraît s'être fait surtout dans la position agenouillée, il se faisait aussi parfois dans la position assise. Cette attitude, encore prônée au moyen âge, subsista du reste jusqu'au début du siècle dernier, ce qui n'empêche pas un certain nombre d'accoucheurs modernes de prétendre « que la femme ne peut accoucher assise ». L'histoire comme l'anthropologie leur donnent tort : à l'heure actuelle encore, il ne manque pas de peuples primitifs où l'accouchement se fait dans la position assise, et, au cours d'un récent voyage en Transylvanie, j'ai pu constater que certaines populations montagnardes ont conservé cette attitude.

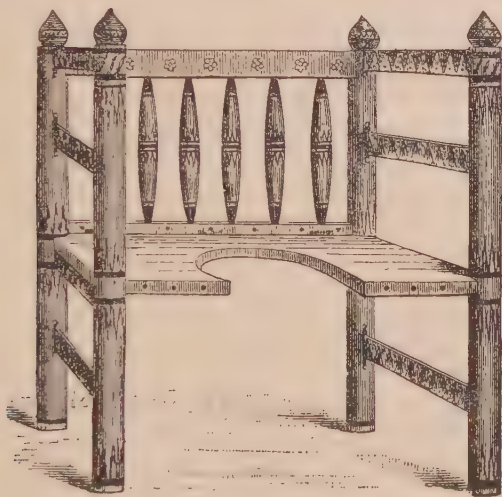


Fig. 6. — Fauteuil obstétrical en usage en Orient, d'après Zambaco.

Fauteuils obstétricaux. — Il paraît du reste que l'accouchement se ferait encore en Égypte dans la position assise, au moyen d'un siège obstétrical spécial. Le baron Larrey avait déjà signalé le fait dans ses mémoires et Witkowski, dans son ouvrage si documenté sur l'histoire des accouchements, donne la figure d'un *fauteuil obstétrical*, qui lui aurait été communiqué par le Dr Zambaco et qui serait d'un usage courant dans tout l'Orient (fig. 6) : sa caractéristique réside dans l'échancrure de la partie antérieure du siège, qui facilite évidemment l'accouchement.

En observant les mobiliers funéraires du Musée du Caire j'avais été frappé par la vue d'un fauteuil en bois doré (pl. I, fig. 4), richement sculpté, qui fait partie des très beaux meubles, véritables œuvres d'art, qu'Aménophis III déposa dans le tombeau des parents de sa femme bien-aimée, la reine Tyi, tombeau qui fut découvert, en 1905, dans la vallée des rois. Ce fauteuil, tout à fait confortable, était

garni d'un coussin ; il offre cette particularité que le dossier, sculpté à jour, représente le dieu Bès entre deux figures, se faisant pendant, de la déesse Touéris à corps d'hippopotame. Or, c'est précisément le même groupe que nous avons vu tout à l'heure figurer dans la scène d'accouchement du temple de Louxor. Je pensai donc qu'il s'agissait peut-être d'un fauteuil obstétrical ayant pu servir à la reine Tyi ou à sa mère ; Bès et Touéris, qui étaient plutôt des magiciens que des dieux, étaient sans doute là comme des sortes d'amulettes magiques destinées à protéger la parturiente contre les dangers de l'accouchement, et si le fauteuil était doré, c'est parce que les Égyptiens admettaient que, pour être efficaces, les amulettes devaient être en or ou tout au moins en bois doré.

L'hypothèse était séduisante ; malheureusement, dans le même mobilier funéraire existent un autre fauteuil ainsi qu'un lit, sur lesquels figurent également Bès et Touéris. Le professeur Loret m'en a donné l'explication suivante : en raison de sa laideur et vraisemblablement par antithèse, Bès présidait à tout ce qu'il y a de gracieux et d'aimable dans la vie, à la toilette, à la musique, à la danse et, par extension, à l'amour et à ses suites ; c'est pourquoi il figure sur les objets de toilette, sur les instruments de musique, sur les meubles destinés aux femmes et enfin dans les scènes d'accouchement ; si Touéris lui est associée, c'est tout simplement parce qu'en général on la considérait comme étant sa femme.

Le fauteuil du Musée du Caire n'offre donc rien de particulièrement obstétrical. C'est peut-être sur un fauteuil semblable qu'accouchaient les reines de l'ancienne Égypte ; toutefois, étant donné le siège obstétrical de pierre que nous avons précédemment décrit et étant donné le haut degré de civilisation qu'on observait déjà, nous ne serions pas éloignés de croire que les Égyptiens aient pu déjà posséder des fauteuils obstétricaux avec échancrure antérieure. L'avenir en fera peut-être découvrir un au fond d'une hypogée.

Quoi qu'il en soit, il est du moins certain que, quelle que soit la position adoptée par la parturiente, l'accouchement se faisait toujours sur un siège spécial, qui paraît avoir été, dans presque tous les cas, la « pierre de mise au monde ».

Divinités obstétricales. — Parmi les nombreuses divinités égyptiennes, qui figurent dans les accouchements de l'ancienne Égypte, le premier rôle paraît revenir à Bès et Touéris, divinités populaires entre toutes. Nous en dirons donc quelques mots.

Dans tous les Musées d'Égyptologie existent d'innombrables statuettes du dieu Bès : les unes sont en bronze ; les autres en terre cuite, généralement recouverte d'un émail bleu ou vert. Mais l'aspect monstrueux du dieu est invariable (pl. I, fig. 5) : c'est une espèce de *poussah*, petit, très gros, ayant le ventre projeté en avant, les fesses saillantes, la tête énorme coiffée d'une sorte de couronnes de plumes ; il a souvent une queue. La figure grimaçante est joufflue, avec de gros yeux à fleur de tête ; les oreilles sont énormes et décollées, parfois velues ; le nez camard ; la bouche grande et lippue, d'où pend souvent une langue volumineuse ; une moustache touffue se continue, sur les joues, avec une barbe semblable à celle de l'empereur François-Joseph ou de certains slaves. Le cou court se confond avec la poitrine ; les membres, courts et arqués, sont ceux d'un nain achondroplasique.

Nous avons vu tout à l'heure que Bès semble avoir présidé tout d'abord aux occu-

pations féminines ; toutefois, il est indéniable qu'il serait devenu de bonne heure (au moins 1500 ans avant Jésus-Christ) le dieu protecteur des accouchements. Lortet et Gaillard¹ nous en donnent du reste une preuve décisive. Alors que les statues de Bès sont généralement de petite taille, ils en ont découvert quatre, en bois sculpté : deux au Musée du Caire et deux au Musée du Louvre, qui mesurent une cinquantaine de centimètres de hauteur et présentent, en arrière, une cavité rectangulaire renfermant la momie d'un fœtus humain. Comment expliquer ce fait autrement que par le caractère obstétrical du dieu ? L'une de ces statuettes est d'autant plus intéressante que, sculptée dans un bloc de sycomore, elle a été peinte en noir, tandis que certaines parties du visage et du corps ont été peintes en blanc, comme le font encore aujourd'hui les *griots* nègres. Aussi les auteurs pensent-ils que le dieu Bès doit tirer son origine de la haute Égypte.

Quant à la déesse *Touéris*, qui était aussi honorée à Thèbes d'un culte particulier sous le nom d'*Apet*, nous avons déjà vu qu'elle était généralement considérée comme étant la femme de Bès. Elle était représentée (pl. I, fig. 6) sous la forme d'un gros hippopotame, dont la gueule s'épanouissait souvent en un large sourire ; elle avait un ventre énorme, des seins flasques et pendants. Dressée sur ses pattes postérieures, elle s'appuyait avec ses pattes antérieures sur deux sortes de béquilles, constituées par deux de ces *nœuds symboliques*, dont j'ai déjà parlé et qui paraissent avoir été des amulettes magiques. *Touéris* porte souvent sur la tête le disque et les cornes d'Hathor et les plumes d'Amon. C'est sans doute à cause de son ventre, proéminent comme celui des femmes enceintes, qu'elle a été choisie pour protéger la maternité et les accouchements. Ses grandes mamelles lui ont valu parfois le nom de « bonne nourrice » ; toutefois, nous ne l'avons jamais vue représenter dans les scènes d'allaitement, si nombreuses cependant sur les murs des temples de l'Égypte.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur l'obstétrique dans l'ancienne Égypte, mais j'ai choisi à dessein les questions où j'ai pu apporter des documents nouveaux ou dont l'interprétation serait susceptible de soulever des contradictions.

1. LORTET et GAILLARD. La faune momifiée de l'ancienne Égypte ; 2^e série : ossements de fœtus humains trouvés dans les statues du dieu Bès. *Archives du Museum d'Histoire naturelle de Lyon*, 1905, p. 201.

IV

UNE PARTICULARITÉ DE QUELQUES TABLEAUX DE JAN STEEN

PAR M. LE D^r Van GILS (DE LA HAYE)

Il y a un grand nombre de tableaux de Jan Steen, sur lesquels on voit le médecin remplir ses fonctions. La plupart de ces tableaux, — j'en ai pu trouver une dizaine, — font voir au milieu de la chambre, ou du moins à une place très marquée, un pot de terre ou un réchaud avec un petit feu de charbon. Quelle en est la signification ? L'interprétation la plus courante jusqu'ici, que ce petit feu serait le symbole du feu d'amour, ne m'a jamais satisfait.

Sur presque tous ces tableaux le médecin s'occupe de l'examen de l'urine du malade ou de la malade. Il me semblait donc vraisemblable que ce petit feu servirait à échauffer l'urine. Que le médecin de ces temps avait la coutume d'examiner l'urine à côté du lit du malade, est fort bien connu. Que dans ce cas il faisait souvent échauffer l'urine, on en trouve des épreuves dans la littérature à maintes places. Dans une moralité néerlandaise de la fin du xvi^e siècle, « De Zeven Spelen van die Wercken der Bermherticheyd » (Les sept moralités des Œuvres de Charité), le malade demande à son médecin : « Wat dunck u van mijn uryen die ick U sant heden ? » (Que dites-vous de mon urine, que je vous envoyai aujourd'hui ?) Le médecin répond : « Laet se mij noch eens sien, en wilt se wel heeten » (Montrez-la-moi de nouveau, et veuillez l'échauffer intensivement).

Pierre Baardt, un médecin hollandais, publia au commencement du xvii^e siècle son : *Deugden-Spoor* (Le Sillon ou le Chemin des Vertus). Là on trouve le médecin à côté du lit du malade, et il ordonne : « Langt hier een weynigh een Choffoor, en warmt d'Uryne door en door » (Apportez-moi un réchaud, et réchauffez bien l'urine).

Il serait donc possible que notre peintre célèbre a tout simplement voulu figurer sur ses tableaux cette particularité réaliste. En tout cas, cette interprétation nous semblait plus conforme aux idées de notre artiste que la symbolisation du feu d'amour. Pour symboliser l'amour, Jan Steen aime mieux à dépeindre deux petits chiens se flairant l'un l'autre.

Mais il y a autre chose. — Sur ce pot de terre ou ce réchaud, on peut toujours observer un ruban bleu ou gris, un détail qu'on ne rencontre nulle part que sur les tableaux de ce peintre burlesque et de son imitateur, Richard Brakenburg. Je suis heureux de pouvoir vous montrer trois projections de ces peintures. Pensant qu'il avait aussi rapport à l'examen de l'urine, il y a longtemps que j'ai cherché à inter-

prêter la signification de ce ruban. En vain j'ai consulté les œuvres de l'histoire de la médecine populaire et celles de l'histoire des beaux-arts. Un écrivain fameux hollandais de la fin du XVII^e siècle, Jacob Campo Weyerman, un journaliste peu scrupuleux mais un observateur ingénieux, m'a fourni l'explication de ce ruban mystérieux. A deux places différentes de ses périodiques il le décrit comme un remède populaire contre l'évanouissement, surtout des femmes. La petite bande est un ruban de linge bleu, qu'on faisait brûler, et dont la vapeur épaisse, stimulante et irritante, devait réveiller la malade. A ce but on préférerait le cordon d'un tablier, peut-être parce que ceci était presque toujours à prendre, peut-être aussi parce que ce cordon de tablier était toujours sale et graisseux par l'usage fréquent, et qu'il produisait par conséquent une vapeur plus pénétrante.

Dans son écrit : *Oog in t'Zeil* (Œil au guet) Weyerman recommande comme un remède infaillible contre la perte de connaissance des femmes (la « passio hysterica ») : « Faites brûler une pièce de ruban de linge bleu ; c'est le remède journalier de ma femme. » Dans son livre : *Les Particularités de la Vie de Johan Hendrik van Sybergh*, il nous raconte que l'abbé de Huybergen fut frappé d'apoplexie et perdit connaissance, pendant qu'il se trouvait dans la chaire. Pour le réveiller « on faisait brûler une pièce de damas façonné, faite d'un cordon bleu de tablier ». L'abbé n'en a éprouvé aucun secours, ce qui n'a rien d'étonnant, quand nous y réfléchissons, que dans ce cas l'indication du remède était fausse.

Sous une gravure de Corneille Dusart, représentant une femme qui applique des ventouses, il y a un petit vers explicatif, dont je veux vous donner ici la traduction. « Quand Elize (c'est la malade) perd connaissance, et ni le vin ni le cordon de tablier peuvent la guérir, je lui donnerai un lavement. » La méthode d'emploi du cordon ici n'est pas indiquée précisément, mais sans doute ça se faisait par le brûler.

V

THE POMANDER

A LINK IN THE HISTORY OF PREVENTIVE MEDICINE

By **C. J. S. THOMPSON M. B. E.**

MEMBER OF THE ROYAL ACADEMY OF MEDICINE (TORIN)

From a period of great antiquity, there has been a general belief in the preventive and antiseptic properties of certain strong smelling substances of vegetable origin. It is probable that one of the earliest attempts made by man towards the prevention of disease was in utilizing the flowers, fruits, aromatic gums, oils and resins of certain herbs, plants and trees which possessed powerful odours. This apparently was due to the idea that these emanations purified the air of something unseen which carried infection and disease.

The antiseptic and preservative properties of these substances of powerful odour were well known to the ancient Egyptians nearly 4,000 years ago, from which period we have actual record of their employment for this purpose. Fresh or dried plants were so exposed that their odours were diffused into the air, or they were burnt in such a way that the smoke should penetrate the atmosphere. The use of dried herbs to prevent infection survives in England to-day, where, following an ancient custom, on the first day of the opening Session of the Criminal Court at the Old Bailey in the City of London, fragrant herbs are strewn in the prisoners' dock.

Compounds of dried aromatic substances, which afterwards came to be known as « Pomanders » are described by Pliny in his *Natural History*¹ written in the first century, as follows :

Of dried perfumes, powders, diaspasmata (pomanders) called Royall, and how they be kept. The Royall ointment therefore (which the Parthian kings used ordinarily, and of whome it tooke that name to be called Royall) is tempered and composed in this manner, to wit :

Myrobolans, Costus, Cinnamon, Comarus, Cardamom, Spikenard (Indian Nard)². Marum Cassia, Storax, Myrrh, Calaminth, Labdanum, Balme, Sweet Calamus, Squinanth of Syria, the Flower of the Wild Vine, Malabathrum (Betel Nut) Serichatum, Cyperus Aspalathus, Panace, Saffron, Cyprus, Marjoram the greater, made into a paste with clarified or purified honey and wine.

About the IV century, these substances were generally made into a paste, pro-

1. PLINY, *Natural History*, Book XIII, chap. II.

2. An Otto, a powerful perfume made in India from Himalayan plants of the Valerian order.

bably with the object of preserving them and for portability, then placed in a box or container so they could be carried or worn on the person. The perfume emanating from these compounds was believed to be a preventive of infection from disease, and have the power of purifying the air of the unseen carrier that brought disease to man. Sometimes a mixture of these substances was allowed to burn slowly and used as a fumigation in sick rooms, or they were employed as disinfectants where an offensive odour prevailed.

The common idea that man contracted disease from some unknown force in the atmosphere which could be counteracted by the emanations from strong smelling substances, is referred to by a writer in the xvii century, who states :

Such drugs as are from vegetable production and abound with volatile parts are also of service to be exhaled into the air both by their fitness and to join with and cover those venomous spicula that are afloat.

« These odours also destroy the aura or poison of the plague, for which purpose use such things as exhale from subtle sulphur and the spicy drugs and gums. »

Bulleyn in his *Bulworke oī Defence against all sickness and The Boke of Simples* printed in 1562, observes : « That against foule aire these strong smelling perfumes and essential oils had some purifying effect on the atmosphere, the medium through which disease is contracted. »

The earliest record of the use of these aromatic substances for disinfecting purposes is a formula given in the Papyrus Ebers, which is said to date from about 1800 years B. C. It is called « The Sacred Perfume of Kyphi », and is recommended for fumigating or perfuming the house or clothing for sanitary purposes. The compound consisted of Myrrh, Juniper Berries, Frankincense, Cyprus Wood, Aloes Wood, Calamus of Asia, Mastic, and Styra, thoroughly mixed and pounded together.

The ancient Greeks ascribed almost a divine origin to their plants and other substances of powerful odour which they used in making their perfumes. It was rare their poets saw an apparition of a goddess without « a halo of ambrosial fragrance ». They employed aromatic perfumes to permeate the atmosphere of their baths, temples and places of public gatherings.

Dioscorides, who flourished in the 1st century of the Christian era, mentions in his work on « Materia Medica », the efficacy and virtue of lavender combined with cinnamon in the relief of epilepsy and convulsive attacks. He states : « They are beneficial in diseases of the brain proceeding from cold, epilepsy, apoplexy, lethargy, convulsions, and are helpful to the enervated. »

The ancient Hebrews also attached a symbolic meaning to the use of the aromatic gums and fragrant woods that formed the basis of their incense offerings, which are frequently alluded to in the books of the Old Testament scriptures. In such great value and high esteem were these fragrant perfumes of rarity held, that they were made the offerings to Emperors and Kings, of which there is historic record in the gift of frankincense and myrrh from the three Magi at the birth of Christ. According to a passage in the Talmud, the Hebrews often hung aromatic roots and spices around the neck of a sick person, in the belief that they would act as an amulet as well on a cure. On the Sabbath, the women were permitted to

calwy their CAMIRES; described as being nound in foow and mady of gold or silver which contained perfumes (SHOBOS, 64 b) ».

During the early period of the Roman Empire, the use of perfumes and aromatics carried about the person to prevent infection became a common practice. Roman ladies of fashion vied with one another in the beauty of the little perfume boxes wrought of gold and silver, some of which were set with precious stones or enamelled, and others decorated with heads and figures of artistic beauty. The backs of these boxes which came in contact with the skin were perforated with small holes to allow the odour to escape.

The word « Pomander » is derived from Pomme = an Apple, indicating the usual shape of the compound, and Ambre' or Amber, on account of ambergris being a frequent ingredient in the composition. The first use of the word we have been able to find occurs in the « Roman de la Rose », written about 1280, where it is called « Pomme d'Embre ». At a later period, we find the word variously spelt « Pomounder », « Pommaundre », « Pomeamber » and « Pomme d'Embre ».

In a MS. of the XIV century in the British Museum, it is spelt « Pomme Ambre ». and later in the XVI and XVII centuries, we find it corrupted to « Pomander ».

The name was eventually applied not only to the mixture of aromatic substances which were first usually made into a paste then rolled into a ball, but also to the receptacles or cases in which they were carried, made of gold, silver, or ivory, sometimes enamelled and elaborately jewelled. They were either spherical in shape or in the form of an apple, pear or orange. In some of these receptacles, the aromatic substances were kept in separate compartments, so they could be mixed as required. In others, the compound was placed in a simple box which was perforated with holes to allow the perfume to escape.

The more elaborate types were made in the form of an apple or orange, and so constructed that on the removal of a screw at the top, they divided into segments, each of which formed a tiny box with a sliding lid used for different aromatics. The pomander thus might be carried in the hand or in the pocket, or suspended by a chain from the neck or girdle. Some were designed so that they could either be worn or placed to stand upright on a table. Their use became general in most countries in Europe, and we find that they were made in France, England, Italy, Spain, Holland, Austria and Germany.

Pomanders have been used in the Far East, especially in India and Burma, from a period of great antiquity. It is thought by some that their employment originated in the anointing of various parts of the body with perfumes, which is practised as part of the ritual in certain religious ceremonies. Pomander boxes of silver and the commoner metals were used in Burma, divided into several compartments, each having a hinged lid holding perfume in the form of an unguent. In India, Pomander cases assumed various forms. Some are shaped like a watch made of silver, perforated back and front. Others are in the form of silver boxes, finely pierced or wrought in filigree for containing the aromatic perfumes. They were believed to purify the air, and prevent the carrier from infection.

In Europe the Pomander was used as a protection from disease in general, and during the Middle Ages there were special formulæ for the preparation of pomanders to prevent infection from plague.

In England in the XVI century, a small orange or tangerine with the pulp removed and replaced by aromatic gums and spices was often carried in the hand as a pomander. Cardinal Wolsey was in the habit of carrying one of this description, which he would hold to his nose when passing among a crowd of people.

With respect to the various aromatic substances composing the formulæ for the preparation of pomanders, we find them mentioned in manuscripts of recipes as early as the XIV century, and from this period they are constantly to be found in recipe books and formularies down to the XVIII century.

From a careful examination of ancient manuscripts, the following were the chief ingredients employed in the preparation of pomanders :

Aloes Wood. . . .	Aquilaria Agallocha.	Mezereum	Daphne Mezereum.
Ambergris. . . .	An Intestinal Secretion of the Sperme Whale.	Myrtle	Myrtus Communis.
Angelica	Angelica Officinalis.	Nutmeg	Myristica Frangans.
Balsam of Peru . .	Myroxylon Pereira.	Neroli Oil	Citrus Vulgaris.
Basil	Ocimum Basilicum.	Orange Rind . . .	Citrus Vulgaris (Bigaradier).
Benzoin (Gum) . .	Styrax Benzoin.	Orange Flower . .	Citrus Vulgaris.
Calamus	Acorus Calamus.	Orris Root	Iris Florentina.
Camphor	Cinnamomum Camphora.	Olibanum. (Frankincense)	Boswellia var. spec.
Canella Bark . . .	Canella Alba.	Peony Root. . . .	Pœonia Officinalis.
Citron Peel	Citrus Bergamia.	Quince Peel. . . .	Pyrus Cydonia.
Civet.	Zibethicum. Vivennida.	Rosemary.	Rosmarinus Officinalis L.
Cloves	Eugenia Caryophyllata.	Rose Leaves. . . .	Rosa Centifolia var. spec. Damascena.
Coriander.	Coriandrum Sativum.	Saffron	Crocus Sativus L.
Cubebs.	Piper Cubeba L.	Sandal Wood (Yellow)	Santalum Album L.
Cedar Bark	Larix Cedrus.	Spikenard	Indian Nard.
Cinnamon	Cinnamomum Zeylanicum.	Styrax (Storax) . .	Liquidam bar Orientalis var.
Cyprus.	Cupressus fastigiata.	Tormentilla Root .	Potentilla tormentilla.
Galingall	Galanga Minor.	Thyme	Thymus Vulgaris L.
Jasmin.	Jasminum Officiale.	Tar.	— — —
Juniper.	Juniperis Communis.	Valerian	Valeriana Officinalis L.
Lavender.	Lavandula Vera.	Violets	Viola odorata.
Labdanum	Cistus Creticus var. species.	Water Lilies . . .	Nymphœa Alba.
Mace.	Myristica fragrans.	Wormwood	Artemisia Absinthium.
Marjoram.	Origanum Majorana.	Zedoary Root . . .	Zedoaria Longa.
Mastich	Pistacia Lentiscus.		
Mint.	Mentha var. Spec.		
Musk.	Moschus Moschiferus.		
Myrrh	Balsamodendron Myrrha.		

In ancient times and during the middle ages these substances were of great value and very costly.

It is a significant fact that practically all these substances possess a powerful odour derived from either an essential oil, gum-resin or other principle possessing antiseptic properties in a greater or lesser degree.

Among the early recipes is one given by Paula Suardus in a MS. dated 1517, which is recommended to prevent infection from the plague. It consists of Cinnamon, Amber, Musk, Styrax, Mace, Juniper Seeds, Rose Leaves, Myrrh, Sandal, Armenian Bole, Calamus, Aromatic Camphor and labdanum gum, made into a paste with rose water.

Among other pomanders specially recommended for pestilence and plague the

following from a MS. dated 1560 is a typical example. It is called « A secret and soveraigne receipt, well experimented and tried by divers authors against the pestilence and plague wyche also gives an odour unto all thinges. Storax 1 part, Labdanum 1 part, Cloves 1/2 part, Camphor q.s. Spikenard, a good quantity, and of nutmegs also ; make into a paste with rose water, into which you shall put gum dragon and gum arabic, stirring and bruising well. Of this paste, make into balls, and hold in your hands and smell too.

A recipe called « Pom um Ambraë » in a MS. of the xvi century recommends a pomander containing styrax, benzoin, labdanum, sandal wood, cloves, marjoram, damask, rose, musk and ambergris for use against epilepsy, pestilence, and apoplexy.

Ambroise Paré (1579) referring to Pomanders, says : « There is nothing more easy to be carried than Pomanders, the form of which is thus : Take of Yellow Saunders, mace, citron peel, rose and myrtle leaves of each 2 drachms ; of benzoin, labdanum, styrax, of each 1/2 drachm ; of cinnamon and saffron each 2 scruples ; of camphor and ambergris, of each 1 scruple ; of musk 3 grains ; make thereof a pomander with rose water and gum tragacanth.

For another, take red rose leaves, flowers of water lilies and violets, of each 1 ounce ; of the three Saunders, coriander seeds and citron peel, of each 1/2 ounce ; of camphor 1 drachm. Let them all be made into powder and with water of roses and gum tragacanth make a pomander.

Sennertus (1656) alluding to the drugs used in the composition of pomanders, states : « The materials of these things are all such as breathe sweet odour out of themselves. »

In an English manuscript book of Mrs. Corlyon, written in the xvii century, there is a prescription for a Pomander said to be good to preserve the bearer thereof from the plague. It consists of yellow wax, a piece ; of tar, a good spoonful ; of wine vinegar 5 or 6 spoonfuls. Boil these together, and then put them with as much of the powder of wormwood as will make it very thick, and when it is well stirred, take off the fire and allow it to cool, and make it up into balls. Make a hole through one of them and with a string wear it about your neck in time of sickness, and by God's grace it will preserve you from infection.

A Pomander made for the King of Hungary by Master Peter Drogolius in the xvii century to prevent plague, consisted of Mastich, Styrax, of each two drachms ; Aloes Wood, Cloves Nutmeg, of each one drachm ; gum tragacanth, 1 grain ; Lemon Peel, Cubebs, of each 2 scruples ; Amber 1/2 grain ; and Musk 1/2 grain, made into a paste with gum labdanum, and mastich.

A recipe in the English manuscript book of Madame Pyne of 1644, for « Pome Ambers » consists of : Styrax, 6 drachms ; gum benjamin, 1 ounce ; labdanum 2 drachms ; white sandal wood and cloves of each 1/2 drachms ; marjo ram. and damask rose leaves, of each 4 scruples ; musk and ambergris, of each 1/2 scruple, mucilage of gum tragacanth, made with damask rose water q. s. also as much as will make up the ingredients into a paste for balls.

A Pomander for the palsie contains similar ingredients with the addition of peony root.

The famous Pomander of Sir Kenelm Digby, in 1668, contained : Gum Benzoin, 2 drachms ; storax and labdanum, 1 drachm ; cedar bark, thin rind of orange and

lemon, rose leaves, rosemary, red sandal wood, calamus, of each 1/2 drachm ; cloves, cubebs, iris, of each 2 scruples. Reduce all to powder, and make into a paste with gum tragacanth steeped in orange flower or rose water. This mixture is to be placed in a hot mortar with a teaspoonful of orange flower or rose water, and 1 scruple of civet and 1/2 drachm of ambergris, and then incorporated well together with a warm pestle. When this is done, 1/2 scruple of musk, 30 drops of oil of lily of the valley, and 10 drops of oil of cinnamon is to be incorporated with it when it is cold.

The recipes found both in Spanish and Italian MSS. of the XVI and XVII centuries are very similar to those already given, so need not be repeated.

A curious ingredient found in some of the recipes for Pomanders is garden mould. Like Armenian Bole it was no doubt used as an absorbent basis for the essential oils, and would tend to keep the compound moist and fragrant. A recipe from a MS. of the XVI century is as follows :

Take one pound and a half of carefully powdered black earth, and gum tragacanth 4 ozs. Soak them in rose water and put plenty of these ingredients into a mortar, pounding them well for half an hour with 3 ozs. of the following perfumes : Storax 1 oz ; cloves 1/2 oz ; labdanum 1/2 oz ; cinnamon 1/2 oz ; sandal wood 12 oz. Carefully pound the whole and mix with the said paste. Then roll it in the hand for half an hour.

Drayton in his « Quest of Cynthia »¹ written in the early part of the XVII century alludes to the use of garden mould as follows :

« And when she from the water came,
 « Where first she touched the mould,
 « In balls the people made the same,
 « And for pomanders sold. »

In another play called « Lingua »² written in 1603, one of the characters called Odor, gives the following recipe for making a pomander.

« The way to make a good Pomander is this. Take an ounce of finest garden mould, cleansed and steeped for seven days in change of motherless rose water. Then take the best labdanum, benzoin, both storaxes, ambergris, civet and musk. Incorporate them together and work them into what you please. This, if your breath be not too valiant, will make you smell as sweet as milady's dog. »

The following recipes from the MS. Recipe Book of the XVII century of the Lowther family, Stowe House, are interesting as describing the composition of Pomander beads to be worn as a necklace.

MR. FIRINES RECEIPT TO MAKE RICH POMANDER BRASLETTS

Take 2 ounces of benjamin (benzoin) and an ounce of storax, and beat them very fine in a mortar ; then take 20 grains of ambergreece and 10 grains of musk and 5 grains of civet and grind it very fine upon a stone, and then mix it with yebenjamin and storax with a little gum dragon steeped in orange flower water till it be a paste, then make it up into beads as little or as big as you please and dry them in the sun.

1. Drayton Works. Folio Dodsley, Ed. 1748.

2. « Lingua ». Act IV, Scene 3.

MY LADY RUTH'S RECEIPT TO MAKE POMANDER

Take of storax, labdanum and benjamin of each an ounce, of orris roots in powder 2 ounces, half ounce of feniment, a nutmeg, half ounce of cloves, all must be pounded in a brass mortar and sifted and then put 4 grains of musk to it and put all these things together in ye mortar again and set on a few coals, adding a little natural balsam and little oil of rodim, beat all well together for a great while, then make up ye paste into what shape ye please with a little of the oil and run a needle and thread through ye beads.

It is probable that the many epidemics of the plague in various parts of Europe from the XIV to the XVII century caused pomanders to be in great request to ward off infection from this dread disease.

Having thus dealt briefly with the composition of pomanders, we will next consider the receptacles or cases that were made to hold them. As the aromatic substances and drugs used in their composition were generally both rare and valuable, so we find that the cases designed to hold these precious compounds were often beautiful and exquisite specimens of the gold and silversmiths' craft. Finely wrought of precious metals, they were sometimes elaborately jewelled or enamelled, and as time went on assumed various forms. From the simpler and earlier variety in the form of a sphere dividing in the centre and perforated with holes, we find them elaborately chased and engraved in various forms. In the XVI century, they often formed Royal gifts and were composed of crystal mounted in gold, enamelled or richly jewelled and encrusted with precious stones. Others were in the form of a skull surmounted with an hour glass, which opened, revealing a receptacle dividing into little compartments to hold the aromatic perfumes, while others were of delicate filigree in gold or silver, exquisitely and finely wrought. They were also sometimes introduced into girdles, and necklaces strung with pomanders are recorded among the jewels of Elizabeth, Queen of England.

There are many interesting historical allusions to pomanders, the earliest of which appears in an inventory made about 1322 of the jewels of Margaret de Bohun, daughter of Humphrey de Bohun, Earl of Essex, in which is recorded :

j. poume de aumbre mys en iij crampouns dargent A Pomander mounted in silver.

In the same document there is reference to a pomander in the form of a nutmeg, mounted in silver and decorated with precious stones and pearls.

A careful search through ancient historical records show that pomanders were reckoned among the most valued possessions of many royal and other personages of note. An account or inventory dated 1389 of the treasures and jewels of Charles V of France contains over twelve pomanders, and among other treasures of Henry IV of England, in a record dated 1399, is a pomander thus described : « Item i pome de musk garnise d'un petit baleys et vii perles. »

The duc de Beri, who possessed a valuable collection of jewellery, records a New Year's present in 1411 of a « beautiful pomander with musk, opening down the middle into two sections closing with hinges, and hanging on a little chain, on which there is a painted image of Our Lord and one of Our Lady ».

In a list of the effects of Henry V of England, found after his death in 1423, there

is mention of « one pomander or musk-ball of gold, and also one of silver gilt », and a little later there is a note of « a pomander for use as a pendant to a lady's girdle ».

An early picture of a pomander is seen in a woodcut entitled « The Boat of Foolish Women », one of a series of five caricatures published by Jodocus Badius in 1502, which were intended to counteract the abuse made of the five senses. This engraving represents the « Boat of Foolish Smells » in which are three ladies. One is holding some flowers she has gathered, and smelling at the same time a pomander, which her friend has bought from an itinerant vendor of perfumes.

In England during the Tudor period, the record of the use of pomanders becomes more frequent, and in King Henry VIII's « Book of Payments » there is a note of various pomanders being received as gifts to His Majesty on New Year's Day, from which it would appear that the New Year's Royal present frequently took this form. There are sixteen mentioned in the inventory of 1530, among them being « one inscribed with H. and K. », and another with « ostrich feathers and red roses ». It is stated that the King also possessed « a pomander with a red rose enamelled ». In further inventories of this monarch are mentioned : « Itm a pomander of gold wt. Diall in yt. », and in another, « one part of the King her Father's gift of New Year's Day 1543, to Princess Mary was First iij long girdles of goldsmiths work with pomander at th'ende. »

In the list of household effects of Lady Margaret Long on her marriage with the Earl of Bath on November 4, 1549, in the reign of Edward VI, there is an entry of « Itm a gerdyl of crown gold set wt a great pearl and a pomander, poyse eijj ounces and a half ».

Queen Elizabeth like other monarchs, received several pomanders among her collection of New Year's gifts, and in the year 1577, it is recorded that she received « a juell of golde being a pomander, on each side a smale poynted dyamonde and a smale pearle pendante ». In the year following a « pomander garnished with golde and twelve sparks of rubies and perles pendaunt » was presented to her.

Howes, the historian, states that when the Queen visited the University of Cambridge, she was presented with a pair of perfumed gloves, and was so delighted with them that she put them on at once. She usually carried with her a pomander (*pomme d'ambre*), which was a ball composed of ambergris, benzoin, and other perfumes; and she was once mightily pleased with the gift of a « faire gyrdle of pomander or necklace, which was a series of pomanders strung together and worn round the neck. They were thus believed to preserve the wearer from infection from all pestilential diseases.

Nicholas de Montaut, in his « Miroir des François » in 1582, remarks the great love of ladies in France at that time for perfumes of all kinds, including civet, musk, ambergris, and other precious aromatics, which they used to perfume themselves.

In Spain, the use of perfumery by women in the early part of the XVI century became so common that the Church deemed it necessary to discourage the practice. Ludovico Vives, a Spanish divine, and tutor of Queen Mary of England, in his work « Instruction of a Christian Woman » states : « Our Lord has made bald heads of the daughters of Syon, and instead of ornaments they then have shame, for their shoes and slippers and chains of precious stones, pomanders, and glasses of sweet savors. »

Shakespeare in his play « *The Winters Tale* »¹ makes Autolycus « the picker-up of unconsidered trifles », have among other things, pomanders in his pack. He says « I have sold all my trumpery. — not a counterfeit stone, not a riband, a glass, a pomander... »

That the Pomander had its distinct medicinal uses may be gathered from a reference made by Lord Bacon in 1635, in which he states : « They have in physic use of pomander and knots of powder for drying of rheums, comforting of the heart, and promoting of sleep. » The pomander for insomnia would probably consist of such narcotic herbs as henbane, mandragora, hops and other plants possessing hypnotic properties.

Jonson in his play « *The Alchymist* » 1599, alludes to a pomander that was made in the form of a bracelet, and Fosbroke quoting from « *Nichol's Progresses* » mentions « A cheyne of pomander with buttons of silver betwene ».

The general use of pomanders is evidenced from the frequency of their representation in pictures of the XVI and XVII centuries.

In a portrait by Conrad Faber of an old man, possibly a divine, he is depicted with a pomander attached to his finger. At Hampton Court Palace there is an oil painting of a child in rich costume of the XVI century who is wearing a girdle from which a gold pomander depends.

In the picture of Nicholas de Stabbourg and his wife, painted by Ratgeb in 1504, in the Staedal Institute at Frankfort, the pair are represented as holding in their hands strings of beads, apparently of red coral, terminating with pomander pendants of gold filigree.

In the same Gallery is a portrait of a man by Bartholomeus Bruyn, who is holding a large pomander of Gothic tracery, and a smaller one appears in an Augsburg portrait painted in 1523, in the Kaufmann Collection in Berlin.

In the Gallery of the Antwerp Museum, is a large votive picture of Gilles de Smidt with his wife and family, painted by Adrian Thomas Key in 1575. The wife is wearing a massive gold chain to which is suspended a richly wrought pomander.

Pomanders are also depicted in a portrait of Clarice, the daughter of Roberto Strozzi (dated 1542) by Titian, at Berlin ; in a portrait of a lady by Sir Antonio More in the Karlsruhe Gallery ; also in the picture of Margaret van Niespen (c. 1570) by Maerten de Vos, and in that of a lady (c. 1587) by Herman van der Vlast, in the Rijks-Museum, Amsterdam.

Similar objects are depicted in the picture of a man by Hans Brosamer, dated 1520, at Vienna ; and in the portrait of Count Gottfried Werner von Zimmern (1526) by Bartel Behan in the Furstenburg Gallery, Donanesdingen.

A portrait of a woman by Bernard van Orley (No. 462 in the Antwerp Museum) shows a rosary resting on a ledge before her. The central bead is a large globe-shaped object like a richly chased pomander, divided across its diameter².

Representations of pomanders rarely appear on sepulchral effigies, and the only instance of this we are aware of, is in an alabaster effigy of Anne, wife of Alexander Denton in Hereford Cathedral, who died in 1566, in which she is represented holding a circular flat pomander, 2 3/4 in diameter, ornamented with a pattern in the form

1. SHAKESPEARE *Winter Tale*, Act IV, Scene 3.

2. FOSBROKE, vol. I, page 305.

of a rosette. A pendant of a similar kind set with diamonds and apparently a pomander, is represented in a portrait of Queen Mary of England by Lucas de Heere in the possession of the Society of Antiquaries of London.

Closely allied to the Pomander was the Goa Stone, which was held in high esteem during the xvii century. This medicament was made by the Jesuit missionaries who settled at Goa, from which it takes its name, in the Portuguese East Indies about the middle of the xvii Century. Goa stones were chiefly composed of precious stones reduced to powder, the formula being : Hyacinth, Topaz, Sapphire, Ruby, Pearls, of each 1 oz. Emeralds $1\frac{1}{2}$ oz. Oriental Bezoar, white and red coral, of each 2 ozs. Musk and ambergris of each $1\frac{1}{2}$ oz. leaves of gold a sufficient quantity. These were reduced to fine powder, and made into a paste with rose water, then rolled into balls. They were carried in cases of gold or silver, elaborately wrought and pierced so that the contents could be inhaled when required. Besides being carried as a protection from disease on account of their powerful perfume, they were also taken internally, a small quantity being scraped and taken in wine as an antidote to all poisonous substances, including the bites of venomous serpents and mad dogs.

Goa Stones naturally commanded a very high price owing to the costly nature of the ingredients, and the valuable cases in which they were carried were generally made of gold and silver, elaborately wrought by Indian craftsmen. So powerful is the odour from these perfume balls that some of them — although made over 250 years ago — still emit a strong odour of musk and ambergris.

The use of the Pomander began to wane towards the end of the xviii century, and was succeeded by the Vinaigrette. The popularity of the latter was probably due to the physicians who at that time often carried a walking cane with an elaborate gold, silver or ivory top, into which was fitted a receptacle for a sponge. This was kept saturated with aromatic vinegar and held to the nose on entering a sick room to ward off infection.

The origin of aromatic vinegar goes back to a period earlier than is generally supposed. The first allusion I have been able to find is in a French MS. of the xvi century in which it is mentioned that a sponge dipped into vinegar and rosewater, or vinegar in which wormwood and rue had been boiled, was a sure preventive of plague, if the sponge was smelt often. In a later MS. of the xvii century, it is recommended « to carry in the hands a sponge saturated with aromatic vinegar as a preventive of plague ». This aromatic vinegar was composed of fragrant quince, wormwood, rue, mint, angelica root and camphor, steeped in vinegar, well macerated and allowed to stand. In the same MS. the writer mentions « a pomander against the plague for burning in an apartment to prevent the disease ». The so-called « Four Thieves Vinegar » which is still included under the name of « Antiseptic Vinegar » in several pharmacopœias is said to have first come into use in 1720, when plague was raging in the South of France, especially in Marseilles and Toulouse. The story is related by the Abbaye Le Montey, who states that during the period of the plague, four thieves went about the city plundering the dead and dying, and people wondered why they never took the disease; but they were ultimately brought to jus-

1. Sam indebted to M. H. Clifford Smith of the Victoria and Albert Museum for the references to the pictures in continental galleries.

ties, and were offered pardon if they would reveal the secret of their prophylactic. Their immunity was said to be due to a vinegar mixed with certain aromatic essential oils. From that time, sponges saturated with aromatic vinegar came into general use for inhaling in any atmosphere that was supposed to be poisoned or vitiated. The small gold or silver boxes made to hold the sponge, were called « Vinaigrettes » and their use soon spread all over Europe. In England they were in general use until the latter part of the XIX century. The formulæ for the aromatic vinegar varied in certain countries. In the French Codex of 1884, it appears officially as « Acetum Antisepticum » or « Four Thieves Vinegar ». The English Vinegar contained chiefly the oils of lavender, cinnamon, cloves and camphor, but the general formula consisted of the oils of mint, rosemary, juniper, rue, sage, camphor, mace, cinnamon, lavender, lemon and cloves, combined with alcohol and strong acetic acid.

In the latter part of the XIX century, the idea of the pomander was revived in the form of a flat metal box like a locket, which was filled with small pieces of camphor. The back was perforated with holes to allow the contents to slowly evaporate, and it was worn suspended round the neck. It came into common use in England, and was supposed to preserve the wearer from influenza and chest diseases. A little later in the latter part of the XIX century, the use of a solid perfume was revived in the form of a hard cake impregnated with one or another of the powerful synthetic perfumes. This was also suspended round the neck like an amulet and worn to prevent infection. The smelling bottle filled with ammonia, tincture of benzoin, and eucalyptus oil, recommended to prevent catarrh, is another descendant of the pomander, and even at the present time, a silver box containing a strong perfume in which lavender predominates, is being offered to the public as preventive of influenza, and colds.

Thus we may trace the history of the employment of strong smelling aromatics as preventives of disease from a period of nearly 2,000 years before the Christian era down to the present time.

That the inhalation of such aromatic essential oils had some value in preventing disease is evidenced from recent research, which has been confirmed by the experiments of Omeltschenko and others. Some years ago, Klein pointed out that certain plants and trees owing to their strong odours exercised a certain amount of antiseptic power, as instanced in the emanation from the trees of the eucalyptus and certain species of pine. Omelstchenko also found that the vapours of certain essential oils exercised a distinct bactericidal action. The bacillus of typhus was killed in 45 minutes when exposed to air containing the vapour of oil of cinnamon, or valerian. Other essential oils found to possess bactericidal properties were cinnamon, fennel, lavender, cloves, thyme, mint, anise, eucalyptus, turpentine, lemon and rose.

The result of these researches prove that there was some germ of truth in the old belief with regard to the preventive and remedial power of the emanations from certain herbs, plants, and gums.

That this belief survives to-day is evidence of their utility and their history provides an interesting link in preventive medicine, in which inhalants and sprays play such an important part in modern medical practice.

VI

L'ART VÉTÉRINAIRE ANTIQUE

CONSIDÉRATIONS SUR LES SAIGNÉES PRATIQUÉES PAR LES HIPPIATRES GRECS

PAR M. H.-J. SEVILLA

MÉDECIN-VÉTÉRINAIRE

Afin de donner à ce mémoire la plus grande concision, nous ne ferons pas l'historique du « Recueil des Hippiatrica »¹ d'où sont extraits les documents justificatifs. Rappelons seulement que les hippiatres, ou médecins du cheval, dont les écrits ont contribué à sa rédaction, vivaient, pour la plupart, vers le IV^e siècle de notre ère².

La saignée proprement dite, ou phlébotomie, est, dit-on, connue depuis un temps immémorial. Cette opération qui permet de soustraire à l'organisme, dans un but thérapeutique, une quantité variable de sang veineux, serait probablement la plus ancienne de toutes les opérations chirurgicales : les Chinois, les Indiens, les Égyptiens, et, plus tard, les Grecs l'auraient pratiquée³. On s'explique aisément que cette intervention médico-chirurgicale ait été tentée par l'homme primitif sur ses semblables. Les symptômes congestifs sont manifestes chez l'apoplectique, chez le dyspnéique : le sang afflue à la face, paraît étouffer le malade et chercher une issue.

Chez le cheval, au contraire, aucune modification objective n'apparaît sur le tégument pigmenté, le plus souvent de couleur sombre ou, même, absolument noir ; seules, les conjonctives oculaires et la muqueuse buccale montrent à l'observateur averti des modifications de couleur très nettes et indicatrices. Elles furent, sans doute, le mobile qui incita les praticiens de la première heure à tenter aussi sur le cheval la saignée déplétive et curatrice des congestions aiguës. Quoi qu'il en soit, les hippiatres antiques croyaient, eux-mêmes, à l'ancienneté de la saignée ; les textes en donnent la preuve. Voici, au chapitre premier du Recueil des hippiatriques relatif à la fièvre, le titre d'un paragraphe : « *D'Eumèle mais en vérité de Kheiron* », et le texte dit explicitement : « *On retire du sang de la jugulaire si la fièvre survient* »⁴. Les hippiatres grecs reculaient ainsi l'origine de la saignée, pour combattre la fièvre,

1. ΤΩΝ ΙΠΠΙΑΤΡΙΚΩΝ ΒΙΒΛΙΑ ΔΥΩ. Basileus, apud Joan Valderum. M.D.XXXVII. Symon GRYNÆUS. Bibliothèque de l'école vétérinaire d'Alfort, cote F. 41) et mss. n° 2245 du fonds grec de la Bibliothèque nationale de Paris.

2. Cf. L. MOULÉ, Histoire de la médecine vétérinaire dans l'antiquité, in Recueil publié à Alfort, 1890-91.

3. Cf. A. ZUNDEL. Dictionnaire, 1877.

4. Εὐμήλου ἦτοι χείρωνος. Πυρετοῦ προσγενομένου αἷμα ἀπὸ τοῦ τένοντος ἀφαίρει (7,22).

aux temps mythologiques de la Grèce primitive, au temps de Chiron, centaure de Thessalie qui, au milieu du peuple équestre des Centaures, enseigna, dit la tradition, l'art de guérir à Asklépios et à Achille. Les documents que nous invoquerons sont insuffisants en nombre et en précisions pour retracer amplement la protohistoire et surtout la préhistoire de la saignée sur les Équidés, mais ils diront comment et pourquoi on saignait le cheval aux premiers siècles de notre ère, à quelles veines s'adressaient les praticiens et, aussi, l'importance quantitative des interventions.

Deux chapitres¹ traitent spécialement de la phlébotomie ; ils sont constitués presque en entier par la réunion de lettres adressées par Apsyrté à Tyranien Varon, à Achaïc, médecin de Nicée, à Sexte Numénien, à l'hippiatre Demetrie son grand-père² et à Aspion d'Alexandrie. Dans cette correspondance l'auteur résume quelques-uns des préceptes généraux qui guidaient ses interventions. L'usage, dit-il, veut qu'on saigne les animaux, chaque année au printemps, dans le but de les préserver des maladies, mais, à l'exemple de son prédécesseur Eumèle, il s'élève contre cette coutume à moins que le cheval n'y soit habitué. Dans ce cas, Apsyrté situait la saignée à la voûte palatine, au lampas, suivant la vieille expression française conservée dans nos campagnes, et on s'efforçait de retirer de cette région, ainsi que le montreront les documents extraits d'autres chapitres, un quart de litre de sang. L'intervention était, à ce point de vue, sans danger, presque illusoire, et réconfortait beaucoup plus le propriétaire du malade dans ses croyances qu'elle ne protégeait le patient des maladies redoutées. Apsyrté s'élève aussi contre la coutume de saigner les tétaniques et conseille de ne jamais saigner les chevaux hongres dont les forces, déjà diminuées par la castration, seraient encore affaiblies. Par contre, il saignait le fiévreux et, parfois aussi, le surmené, mais en prenant la précaution de le soumettre à un repos préalable pendant trois jours. Telles sont les brèves indications et contre-indications formulées par Apsyrté.

Au point de vue chirurgical, il désapprouve la saignée de la saphène non seulement dans la région de l'aîne mais aussi au niveau de la cuisse ; il déconseille les piqûres faites sur la couronne du sabot dans le but de soustraire du sang de cette région, et traite rapidement des accidents inflammatoires post-opératoires.

Dans un article de l'hippiatre Hippocrate, annexé à la correspondance d'Apsyrté, on trouve une courte description des techniques opératoires sur la jugulaire et sur la temporale.

Ces deux chapitres ne transmettent aucun document sur les quantités de sang retirées alors sur les solipèdes ; ils disent peu de chose sur les techniques opératoires, sur les instruments ainsi que sur le rôle physiologique de l'intervention. Pour éclaircir ces points d'histoire il faut en référer aux autres chapitres du recueil consacrés aux diverses affections internes ou externes ; on y trouve, à propos du traitement conseillé pour chacune, des indications qui permettront de porter un jugement sur la valeur de la phlébotomie chez les antiques.

1. Chap. ix, page 37. Chap. x, pages 38 à 42.

2. Δημητρίῳ πάππῳ ἱππιατρῷ.

CHAPITRE PREMIER

INDICATIONS. — CONTRE-INDICATIONS. — ROLE PHYSIOLOGIQUE.

Les hippiatres pratiquèrent la saignée soit dans un but préventif, soit dans un but curatif ; ils l'instituèrent dans le traitement des maladies épidémiques, des empoisonnements par les plantes toxiques et celui des affections internes sporadiques. D'autre part, ils utilisèrent les effets circonscrits des saignées locales dans le traitement des affections des membres.

LA SAIGNÉE PRÉVENTIVE

On a vu qu'Eumèle et Apsyrté ne croyaient pas à l'action préventive de la phlébotomie. Il semble, cependant, que sur ce point les idées d'Apsyrté durent évoluer au cours de sa carrière. Dans sa lettre à Orion Marcel ¹ il dit en effet : « Avant de soumettre le cheval au régime du fourrage vert, il faut saigner aux veines du poitrail et à la voûte palatine, afin que le sang corrompu ² soit évacué et que le sang nouveau remplisse les veines purifiées et le palais. » Il ajoute : « Le cheval ayant été soumis à ce régime ne tombe pas facilement dans les maladies et résiste à la misère, c'est-à-dire au travail ³. » Apsyrté n'avait donc pas toujours abandonné la saignée de précaution et on peut affirmer que sa lettre à Orion Marcel est antérieure à celle adressée à Achaïc, médecin de Nicée ⁴, sur l'utilité de la saignée.

LA SAIGNÉE CURATIVE

Dans les premiers siècles de notre ère, les praticiens émettaient des avis différents sur l'opportunité de la saignée dans certaines maladies. Quelques-uns expliquaient leur abstention en s'appuyant sur des théories tout au moins curieuses, ainsi que nous allons l'exposer.

a) *Maladies infectieuses.* — On saignait dans les manifestations articulaires du maleus, maladie contagieuse protéiforme ⁵ ; contre l'éléphantiasis, sorte de lèpre ⁶ ; contre la peste ⁷. Parfois la saignée était répétée à quelques jours d'intervalle. Hiéron saignait ainsi à la jugulaire et, trois jours après, aux veines du membre antérieur puis, cinq jours ensuite, à la saphène, « afin, dit-il, qu'ayant saigné toutes les veines du corps, tout le venin, virus ou poison, ὄϊος, soit évacué avec le sang. Par ce flux de sang le cheval ne meurt aussitôt » ⁸. En vertu du même principe on saignait l'animal supposé empoisonné par l'ingestion d'aconit ou de ciguë ⁹, soit à la temporale, soit aux

1. Chap. xcvi, page 234.

2. οἱ ἰχῶρες, les humeurs.

3. APSYRTE, 234, 32 ; 235, 1 à 4.

4. Chap. x, page 38.

5. APSYRTE, HIÉROCLÈS, NÉPHON, chap. II.

6. HIÉRON, page 22, 3 à 9.

7. Emile d'ESPAGNE, LITORE DE BENEVENT.

8. HIÉRON, page 22, 3 à 9.

9. HIÉROCLÈS, 225, 10, 17.

jugulaires. Les mêmes théories furent invoquées pour combattre la gale, affection considérée alors comme infectieuse, comme une sorte de maleus sous-cutané, caractérisée par des éruptions de boutons qui donnaient issue à l'humeur morbide. Cette conception fit instituer une méthode de traitement déplorable. Apsyrté conseillait par exemple à un de ses correspondants, le médecin Hegesagora, d'attendre que le mal fût généralisé puis de saigner aux bras et aux cuisses et d'appliquer sur la peau des médicaments styptiques. L'usage des astringents au début s'opposerait, ajoute Apsyrté, à la sortie de l'humeur par les pores de la peau ¹. Malgré ces procédés excessifs, édictés par la théorie humorale et l'ignorance de la nature parasitaire de l'affection, il paraît que les malades guérissaient souvent. Il faut admettre que certains résistaient aux prodromes de la médication et pouvaient bénéficier ensuite des charges et onguents soufrés et térébenthinés dont ils étaient enduits et qui, eux, étaient réellement efficaces.

On saignait aussi les tétaniques mais Apsyrté tenta de s'opposer à cette coutume en invoquant une théorie au moins bizarre. « *Contrairement aux pratiques de nos prédécesseurs, il ne convient pas de saigner le tétanique car, en incisant les vaisseaux des tempes et en retirant du sang de ces veines, le système nerveux des lèvres, τὸ νευρώδες τῶν χελυρίων, se dessèche, ne se met plus en mouvement et le cheval reste à jeun* ². »

Cela revient à dire que l'animal meurt puisqu'il se trouve dans l'impossibilité de saisir, mastiquer et déglutir les aliments. Cette théorie, qui établit une relation de cause à effet entre la saignée à la temporale et la contracture des mâchoires, était à enregistrer au point de vue de l'histoire ; elle montre les erreurs d'alors en physiologie.

b) *Troubles généraux.* — Le symptôme de la fièvre était érigé par nombre de praticiens en entité morbide ; il était considéré par d'autres, par Anatole en particulier, comme une manifestation secondaire d'affections bien déterminées telles que l'angine, l'entérite et les affections oculaires. Dans les deux conceptions la médication antipyrétique instituée comprenait la diète, la saignée et la purgation. Eumèle et Kheirôn, le Centaure, saignaient à la jugulaire ³, d'autres saignaient non seulement à la jugulaire, mais encore à la céphalique ou veine de l'ars ⁴. Plus tard, Apsyrté adopta la temporale et l'angulaire de l'œil, et Hiéroclès, son commentateur, précise de retirer trois cotyles de sang au premier de ces vaisseaux, puis 6 cotyles à la sous-cutanée de l'avant-bras ⁵. On trouve enfin dans la traduction française de Jean Massé ⁶ ce passage attribué à Didymes et non reproduit dans l'édition grecque : « *Il faut oster par un jour entier la viande au cheval qui a la fièvre, et luy ouvrir à jeun la vene sous la queue, puis le laisser reposer une heure, quoy fait, faut prendre trente colicules, ou tiges de choux* ⁷. » Un autre symptôme, le mal de tête ou céphalalgie, était également décrit comme affection ou prodrome de maladies très graves. On saignait le malade aux veines de la tête, soit sur la face, à l'angulaire de l'œil, à la

1. APSYRTE, 187, 4.

2. APSYRTE, 121, 9 à 13.

3. Page 7, 25.

4. ANATOLE, 7, 8.

5. HIÉROCLÈS, 6, 32.

6. F° 9, v°.

7. Laxatif.

sus-nasale ou à la temporale ; soit dans la bouche au plexus veineux du palais ; parfois à la jugulaire ¹.

c) *Maladies de l'appareil digestif*. — La saignée était rarement conseillée dans le traitement des affections de l'appareil digestif. Contre la « *douleur du ventre* » Apsyrté et Hiéroclès saignaient aux céphaliques ou veines de l'ars ². Si l'inflammation intéressait le bas-ventre, ces auteurs situaient l'intervention à la sous-coccygienne et semblaient ainsi se rapprocher des organes malades ³.

Le dysentérique était saigné à l'avant-bras par Tibère ⁴. Mais on saignait surtout le cheval surpris par une indigestion d'orge, dont la complication la plus redoutée était la fourbure des membres. Dans ce cas, on saignait méthodiquement : trois cotyles à la voûte palatine ; trois cotyles à la sous-cutanée à l'avant-bras, soit au total un bon litre et demi. Puis, si les complications tendaient à se manifester sur les membres postérieurs, six cotyles aux saphènes ⁵. Ces saignées successives, peu volumineuses prises isolément, donnaient au total plus de trois litres de sang.

Les contre-indications étaient plus nombreuses que les indications. On ne saignait pas lorsque les coliques étaient attribuées à une cause vermineuse, lorsqu'elles étaient violentes, lorsqu'une torsion ou une obstruction du tube étaient diagnostiquées. On s'abstenait encore dans le tympanisme ou l'ascite, symptômes érigés alors en affections. Les maladies du foie et de la rate, comme celles du cœur, ont été supposées, plutôt que décrites, par les hippiatres grecs, pour expliquer des troubles pathologiques ou des associations de symptômes embarrassants. L'hippiatre Hippocrate mentionne la « *douleur du foie* » et conseille de saigner à l'encolure ou aux membres antérieurs ⁶. Eumèle saignait aussi à l'encolure contre le choléra humide, c'est-à-dire dans l'entérite diarrhéique dont la cause était attribuée à des troubles biliaires, à la bile ou cholère ⁷.

d) *Maladies de l'appareil respiratoire*. — La saignée est souvent inscrite dans le traitement des maladies de l'appareil respiratoire, plus souvent même que dans celles du système digestif. Eumèle « *piquait* » les veines sub-linguales lorsque la glotte ou luette était enflammée ⁸. Apsyrté saignait exclusivement à la voûte du palais pour traiter l'angine et la laryngite ⁹. Pour juguler les accès d'emphysème pulmonaire, l'orthopnée ou difficulté de respirer, les saignées répétées étaient conseillées, tout comme dans le traitement du Maléus, de la fièvre ou de la fourbure. Magon, non pas Magon de Carthage, comme on l'a pensé, mais très probablement Magon de Kalkedôn, cité par Apsyrté au chapitre XXIII ¹⁰, saignait aux « *douze veines* » à raison de quatre par jour, pendant trois jours. Plus tard, l'usage fut conservé de saigner trois jours de suite, mais à un seul vaisseau ¹¹. Enfin l'hippiatre Hippocrate saignait

1. EUMÈLE, 248, 11, 13, 21 ; 249, 14, 34. APSYRTE, 249, 25. THEOMNESTE, 250, 7.

2. Pages 111, 35 ; 112, 1 ; 105, 16.

3. Page 151, 7, 29.

4. Page 170, 1.

5. HIÉROCLÈS, page 36, 17 à 29.

6. Page 109, 24, 27, 34.

7. Page 203, 9, 32.

8. Page 301, 1.

9. Page 64, 29.

10. 113, 25 et par HIÉROCLÈS, 116, 9.

11. HIÉROCLÈS, p. 95, 7.

le pneumonique lorsque celui-ci avait repris ses forces, c'est-à-dire à la fin de la période de résolution de la maladie¹.

e) *Maladies de l'appareil circulatoire*. — Le cheval cardiaque était saigné aux membres par Eumèle, Pelagone et Theomneste².

f) *Maladies des yeux*. — On saignait à l'angulaire de l'œil pour combattre les inflammations récentes du globe et des paupières³. D'autres fois, on incisait la temporale mais Apsyrté met en garde ses élèves contre les complications qui peuvent surgir autour des yeux si, fortuitement, la section du vaisseau est faite trop profondément. Il signale, ainsi, l'artériotomie de la temporale sous-jacente.

La saignée était reconnue inutile contre les affections chroniques. « *Le fait de saigner lorsqu'un glaucome est engendré est superflu, puisque le mal est incurable. Il survient en effet un hyalome semblable à une petite pierre blanche* ⁴. »

g) *Affections des membres*. — Les boiteries du membre antérieur étaient souvent localisées au niveau de l'épaule, soit que celle-ci fût foulée ou meurtrie⁵, soit qu'elle fût déboîtée⁶, soit encore qu'une lésion inflammatoire intéressât le point d'attache des deux épaules, c'est-à-dire le garrot⁷. On saignait alors aux veines antibrachiales, céphalique et sous-cutanée médiane et on retirait six cotyles de sang, soit un bon litre et demi, mais pas plus⁸.

Les boiteries postérieures signalées sont attribuées à une douleur de la région des reins, des lombes⁹, ou des hanches¹⁰. Tibère retirait dans ces cas quatre cotyles à chaque saphène soit, au total, deux bons litres de sang¹¹; quelquefois il saignait à la queue¹².

Les lésions des parties inférieures des membres, luxations métacarpo-phalangiennes et phalangiennes¹³, ou la présence d'une tumeur dure¹⁴, autorisaient alors la saignée des digitales. L'hippiatre Hippocrate précise de retirer dans ces cas deux cotyles de sang, soit 1/2 litre, au niveau du sabot. Il s'agit sans doute ici de la saignée sous-unguéale dont il donne la description d'autre part¹⁵. Certains auteurs piquaient le derme de la zone coronaire du sabot pour décongestionner la partie luxée¹⁶, d'autres¹⁷ combattaient cette intervention en raison des complications post-opératoires possibles dont la principale est le développement d'une callosité qui détermine une boiterie. Dans le cas de luxation rebelle l'hippiatre Hippocrate préférait recourir à la saignée sous-unguéale, appelée communément saignée en pince¹⁸.

1. Page 23, 33.

2. 99, 32, 100, 9, 100, 15.

3. EUMÈLE, 44, 23, 30; 49, 2. APSYRTE, 43, 6; 51, 17. HIÉROCLÈS, 52, 17. THÉOMNESTE, 46, 34; 47, 21.

4. APSYRTE, 103, 12.

5. HIÉROCLÈS, p. 84. PELAGONE, p. 89.

6. THÉOMNESTE et HIPPOCRATE, p. 85.

7. περὶ συνωμίας. APSYRTE, p. 87.

8. APSYRTE, 87, 14.

9. πρὸς ψυῶν πόνον.

10. ισχίου ἔσσις.

11. TIBÈRE, 101, 25; 103, 2; 104, 1.

12. 104, 8.

13. 263, 31.

14. HIPPOCRATE, 265, 21.

15. HIPPOCRATE, 265, 7.

16. X..., 263, 31.

17. APSYRTE, 39, 15.

18. HIPPOCRATE, 265, 7.

CHAPITRE II

LIEUX D'ÉLECTION DES SAIGNÉES

Les veines sous-cutanées, propices aux émissions sanguines, étaient simplement désignées par le nom de la région du corps où leur parcours apparent est accessible au chirurgien. On les situait ainsi avec une précision suffisante pour qu'aucun doute ne subsistât sur le vaisseau où devait porter l'intervention. L'angulaire de l'œil et l'origine de la faciale, le plexus veineux de la voûte palatine, la sous-cutanée de l'avant-bras, la saphène et la sous-coccygienne sont notamment bien indiqués dans les textes grecs ; on peut même y ajouter la jugulaire, sur laquelle on intervenait beaucoup plus souvent qu'on ne le pense.

Les hippiatres ne semblent pas avoir recherché ni les origines, ni les terminaisons, ni aucun des liens qui unissent les vaisseaux entre eux et il paraît tout indiqué, pour ordonner l'examen critique des lieux d'élection des saignées, d'adopter une classification régionale. Nous examinerons successivement les interventions sur les vaisseaux de la tête, de l'encolure, du thorax, de l'abdomen, de la queue, du membre thoracique, du membre abdominal et de la main anatomique.

INTERVENTIONS SUR LA TÊTE

Les interventions sur la tête étaient au nombre de sept, dont cinq externes et deux dans la cavité buccale.

C'est bien de la *nasale externe*, très petit vaisseau, qu'il s'agit lorsque Hiéroclès prescrit de « *retirer du sang en piquant les veines au-dessus des narines* »¹. On remarque que cette veine était piquée à l'aide d'une aiguille ou d'un poinçon, et non incisée.

L'*angulaire de l'œil*, qui descend de l'angle interne de l'œil vers l'extrémité de l'épine zygomatique, est sommairement indiquée par ces mots : la veine au-dessous des yeux, ἐπὶ τῶν ὀφθαλμῶν². C'était sans doute le même vaisseau qu'Eumèle nommait la veine qui vient des sourcils, ἀπὸ τῶν ὀφρυῶν³.

Apstyrte saignait sur l'*origine de la faciale* qu'il décrit ainsi : « *La veine de la face, sous la pommette, laquelle descend de l'œil, de haut en bas* »⁴. Il s'agit bien ici du renflement veineux, très apparent, formé par la réunion de l'angulaire de l'œil avec la nasale externe, vers l'extrémité de l'épine zygomatique.

La *temporale superficielle* ou transversale de la face, située en arrière de l'œil, au-dessous de l'articulation temporo-maxillaire, était simplement nommée la veine des tempes. Mais, pour la bien différencier des autres veines de la face, on spécifiait parfois de retirer du sang des tempes ou de la face, ἐκ τῶν κροταφῶν ἢ τοῦ προσώπου (1, 29 ; 5, 17). Le manuel opératoire de l'hippiatre Hippocrate était le suivant : « *Si tu veux saigner à la veine des tempes, jette un lien sur le cou, autour de la tête,*

1. τὰς ἐπάνω τῶν μυκτῆρων φλέδας κεντήσας, αἷμα ἀφείρει (HIÉROCLÈS, 202, 12).

2. EUMÈLE, 44, 30.

3. EUMÈLE, 248, 11.

4. τὴν ἐν τῷ προσώπῳ φλέδα, ἐπὶ τὸ μῆλον λεγομένης, ἥτις κατὰγει ἀπὸ τοῦ ὀφθαλμοῦ (APSYRTE, 43, 3. HIÉROCLÈS, 54, 17).

*près des oreilles, jusqu'à ce que les veines se gonflent. Incise ensuite obliquement mais non en profondeur*¹. »

Apsyrté conseillait peu la saignée à la temporale en raison, semble-t-il, du voisinage de l'artère satellite : « *S'il arrive, dit-il, qu'on coupe profondément la veine des tempes il survient des complications autour des yeux*². »

On recourait aux saignées sur ces quatre lieux d'élection pour combattre les ophthalmies, la céphalalgie et la fièvre dont un des symptômes était le « *mal de tête* » accusé par l'attitude du malade. Les saignées étaient ainsi pratiquées le plus près possible du siège présumé de la maladie ou de la souffrance.

La traduction française des hippocratiques grecques, donnée en 1563 par Jean Massé, renferme un passage relatif à la saignée des veines de l'oreille qui n'a pas son correspondant dans l'édition grecque de Grynæus. Voici ce passage que nous ne pouvons vérifier : « *Si le col est perverty ou détourné*³, faut considérer en quel costé il s'encline et tirer du sang des parties adjacentes près l'aureille opposite. Il faut premièrement que ce faire, battre le lieu à l'entour de l'aureille de sarment, et la grosse veine qui est située en celles parties, puis quand elle est fort enflée l'ouvrir avec la lancette, et tirer bonne quantité de sang, et le lendemain en tirer encore de ce mesme lieu⁴. » Cette flagellation préopératoire non mentionnée dans les textes grecs se retrouve dans un traité latin postérieur, celui de Publius Vegetius Renatus, à propos de la saignée à la sous-coccygienne.

La saignée dans la cavité buccale, au *lacis veineux sous-muqueux de la voûte palatine*, était la saignée de prédilection d'Apsyrté ; il l'avait adoptée soit pour le traitement de l'angine⁵, soit à titre préventif, chaque printemps, lorsque le cheval y était accoutumé, et aussi contre l'entérorrhagie et l'hématurie⁶. Avant Apsyrté, Eumèle saignait de même le céphalalgique⁷. L'usage de cette phlébotomie se conserva par la suite et on y recourt encore de nos jours.

Les anciens recherchaient au palais une région riche en vaisseaux sanguins pour en retirer une quantité de sang souvent importante. « *Il faut, dit Apsyrté, ponctionner la troisième crête du palais ; c'est, en effet, la saillie pleine de veines*⁸. » Mais il ajoute : « *Les ponctions auprès de la dent canine sont suivies d'hémorragies difficiles à arrêter*⁹. » Apsyrté évitait donc de ponctionner l'artère palatine mais semblait se rapprocher de la région qui correspond à l'anastomose artérielle de la palatine et de l'arcade convergente ou même la rechercher. Telle qu'elle est précisée, l'intervention d'Apsyrté n'était pas sans danger. Hiéroclès situait la ponction au niveau de la troisième ou de la quatrième crête de la muqueuse et s'éloignait ainsi de la zone dangereuse. On peut cependant lui reprocher d'avoir fixé l'intervention

1. κροτάφους δὲ ἂν βούλῃ λῦσαι, περίβαλλε αὐχενιστήρα περὶ τὴν κεφαλὴν πρὸς τὰ ὠτα, μέχρις ἂν διαναστῶσιν αἱ φλέβες, καὶ ὑπὸ τεμνε, ὡς εἴρηται, μὴ κατὰ βάθος (HIPPOCRATE, 41, 26).

2. ὅσοι δὲ διακόπτουσι τούτων συμβεβηκότων τὴν ἐν τῷ κροτάφῳ φλέβα, κακοῖς περιβάλλουσι τὸν ὀφθαλμόν (APSYRTE, 43, 8).

3. Entorse cervicale.

4. J. Massé, f° 47, v°.

5. Page 64, 29.

6. Page 143, 31.

7. Page 249, 14.

8. διακόπτειν δεῖ τὴν ἐν τῇ ὑπερώῳ τρίτην, ἥτε γὰρ τὴν φλεβώδη ἔξοχὴν (37, 22).

9. αἱ δὲ παρὰ τὸν κυνόδοντα κεντήσεις, δυσστατοὶ εἰσιν ἐν τῇ στάσει τοῦ αἵματος (37, 22).

vers le côté gauche et de s'être ainsi écarté du lieu d'élection : la ligne médiane. Les quantités de sang retirées aux malades expliquent la recherche d'une zone très vasculaire. Hiéroclès prétendait recueillir jusqu'à trois cotyles de sang, c'est-à-dire plus de trois quarts de litres, sur le cheval fourbu¹. Cette quantité serait difficilement obtenue par la ponction du cinquième ou du sixième sillon, lieu d'élection des modernes. D'autres fois on était plus modéré : on se contentait d'un cotyle, soit un quart de litre, pour traiter l'état saburral². L'instrument adopté était, d'après Théomneste, le phlébotome « *non droit mais large* », c'est-à-dire, semble-t-il, convexe³. Une seule citation concerne la saignée à la *sublinguale* ; les textes l'attribuent à Eumèle qui l'utilisait pour combattre l'inflammation de l'arrière-gorge, au niveau de la glotte ou luette. « *On pique, à l'aide d'une aiguille ou d'un poinçon, la veine sous la langue*⁴. »

INTERVENTIONS SUR L'ENCOLURE

ἀπὸ τοῦ τένοντος.	Kheirôn 7,22 ; Eumèle 27,31 ; 203,9.
ἐκ τοῦ τραχήλου.	Anatole 7,8 ; Hiéron 22,4 ; Eumèle 203,32 ; 248,13.
ἀπὸ τοῦ αὐχένος.	Hippocrate 109,24 ; 245,14.
τῶν περὶ τὴν φάρυγγα.	Anatole 7,8,

La saignée aux muscles du cou, ἀπὸ τοῦ τένοντος, c'est-à-dire à la jugulaire, fut osée, malgré le volume énorme de ce vaisseau chez les solipèdes, par des peuples sinon primitifs du moins anciens. La tradition écrite, nous l'avons vu, accorde la priorité de l'intervention au Centaure Chiron. Plus tard, Anatole, Hiéron et Eumèle de Thèbes l'ont adoptée dans certains cas pathologiques ainsi que l'hippiatre Hippocrate, contemporain et correspondant d'Apsyrté. Il est permis de s'étonner que ce dernier ne prescrive jamais cette saignée dans sa vaste correspondance. Qu'il l'ait méconnue, c'est impossible. Qu'il l'ait proscrite comme il a fait de la saignée à la saphène, c'est probable. Les textes que nous analysons sont muets sur ce point, mais ils sont, d'autre part, très explicites sur les méthodes de ce grand hippiatre militaire du IV^e siècle. En dehors de la saignée à la voûte palatine qui avait pour lui d'immenses avantages, Apsyrté saignait exclusivement les petites veines de la face, celle de la queue et celles de la main anatomique ; systématiquement il avait écarté dans sa pratique les incisions des gros vaisseaux veineux au nombre desquels se trouve la jugulaire, qu'il ne prend même pas la peine de mentionner.

La saignée à la jugulaire était donc inscrite de longue date, avant Apsyrté, c'est-à-dire avant le IV^e siècle de notre ère, dans la thérapeutique des hippiatres grecs. Eumèle de Thèbes fit même des saignées répétées à court intervalle sur la jugulaire. Il se servait d'un petit bistouri et situait la deuxième incision, le lendemain, au-dessus et auprès de la première, τῇ ἐξῆς, σμιλῶν ἢ φλέψ ἐπανοιγέθω⁵. L'hippiatre Hippocrate nous transmet deux documents sur le manuel préopératoire : « *Jeter une*

1. καὶ πρῶτον μὲν ἀφαιρεῖν αὐτοῦ αἷμα ἀπὸ τοῦ οὐρανίσκου, διαριθμησάμενον τὴν ζέαν τὴν τρίτην, ἢ τὴν τετάρτην ἐκ τοῦ κατὰ τὰ ἀριστερὰ μέρη ὥσει κοτύλας τρεῖς (HIÉROCLÈS, 36, 19).

2. X..., p. 267, 1.

3. Voir instruments.

4. τὴν φλέβα τὴν ὑπὸ τὴν γλῶσσαν κατακέντει (EUMÈLE, 301, 1).

5. Page 203, 34.

couverture autour de la face du cheval pour qu'il ne voie pas ceux qui l'approchent ; lier fortement le milieu de l'encolure ; libérer les veines larges et plates et laisser couler le sang jusqu'à ce que l'animal soit épuisé et sans force. Délia ensuite l'encolure et le sang s'arrêtera ¹. » Remarquons, par conséquent, que la plaie cutanée n'était pas suturée. Le cheval était conduit à l'écurie et on lui donnait à boire, sur le soir, trois bons litres d'eau ². Cette saignée outrageusement abondante, appelée par certains saignée à blanc, était destinée à ramener le cheval atteint de folie et de rage, au sens de fureur, de frénésie, à des sentiments plus calmes. C'était excessif, tout comme les saignées répétées d'Eumèle poursuivies jusqu'à ce qu'un flux de sang pur ait succédé au sang livide et de mauvaise couleur.

La seconde description d'Hippocrate mérite aussi d'être conservée : « *Il faut comprimer le cou en jetant autour de l'endroit un lien ou un licou et élever l'encolure jusqu'à ce que les veines se soulèvent. Le phlébotome ne doit pas être lancé en profondeur car le sang ne peut être étanché facilement si l'artère est traversée d'outre en outre* ³. » Ces sages conseils étaient d'autant plus nécessaires qu'on ignorait probablement le point de l'encolure où la ponction de la veine doit se faire : au niveau de l'union du tiers supérieur et du tiers moyen de l'encolure, où la jugulaire se trouve séparée de la carotide, sur une longueur de 12 à 15 centimètres, par le muscle omoplat-hyoïdien. Les praticiens antiques intervenaient peut-être beaucoup trop haut, trop près de l'anastomose des deux branches d'origine de la jugulaire. Anatole incisait les veines autour du pharynx, c'est-à-dire une de ces branches ⁴. On peut supposer que l'abstention d'Apsyrté fut dictée par un excès de prudence à la suite des accidents postopératoires qu'il observa autour de lui. Hiéroclès, Théomneste et Pélagone suivirent son exemple. Mais l'abandon de cette phlébotomie fut de courte durée ; un peu plus tard, l'auteur latin Publius Vegetius Renatus la mentionne de nouveau, l'adopte presque exclusivement et donne une description de la technique opératoire, un peu plus détaillée que celle de l'hippiatre Hippocrate ⁵.

INTERVENTIONS SUR LE THORAX

Il semble que l'hippiatre Hippocrate désigne les veines thoraciques, ou veines de l'éperon, lorsqu'il prescrit de soustraire du sang des deux aisselles ⁶.

Chez l'homme, l'aisselle est une « *cavité qui se trouve au-dessous de la jonction du bras avec l'épaule* ⁷ ». Si on veut conserver ce mot en hippologie, comme il fut adopté par Aristote et par les Hippiatres grecs, il faut admettre qu'il désigne le point de jonction apparent du membre antérieur avec le thorax, c'est-à-dire la portion de la poitrine située en arrière et au-dessus de l'articulation huméro-cubito-radiale.

1. ἱμάτιον περιβαλὼν, εἰς τὸ πρόσωπον. ὥστε μὴ βλέπειν τοὺς προσιόντας, ἀποδήσας μέσον τὸν αὐχένα, λύσον τὰς φλέβας τὰς πλατείας, καὶ ἄφες ἀπορρεῖν, ἕως οὗ ἐκλυθῇ. εἶτα τὸν αὐχένα λύσας καὶ στύσας τὸ αἷμα (HIPPOCRATE, 245, 16).

2. Un chous ou Conge = 3,283 litres.

3. αὐχενίζειν χρή τὸν δὲ τόπον περιβάλλειν αὐχενιστήρι, ἥτοι τὸν τράχηλον, καὶ προσανατείνειν ἕως ἂν προσαναστῶσιν αἱ φλέβες, μὴ μέντοι καθιέναι τὸ φλεβοτόμον κατὰ βάθος, ἐπεὶ οὐ δυνήσῃ στῆσαι τὸ αἷμα εὐχερῶς, ἐάν διαμπερές τὴν ἀρτηρίαν διέλῃς (HIPPOCRATE, 44, 20 à 26).

4. τῶν περὶ τὴν φαρυγγα (ANATOLIUS, 7, 8).

5. Cf. MOULÉ. Hist. de la Méd. Vétér. *Recueil de Méd. Vétér.*, 1891, p. 455.

6. ἀπὸ τῶν μασχαλῶν ἀμφοτέρων αἷμα λάμβανε (109, 27).

7. LITTRÉ, Dictionnaire.

Au niveau de l'aisselle, ainsi déterminée, on trouve la veine thoracique superficielle ou veine de l'éperon, que tout homme de cheval a observée tant elle est visible.

INTERVENTIONS SUR L'ABDOMEN

Pélagone mentionne deux fois la saignée à la veine abdominale, soit pour combattre une crise d'hématurie¹, soit pour prévenir les accidents pléthoriques lorsqu'un animal maigre, ayant été soumis à un régime de suralimentation, prend un état d'embonpoint très accentué².

INTERVENTIONS SUR LA RÉGION CAUDALE

Apsyrté saignait à la sous-coccygienne lorsqu'il présumait l'existence d'une inflammation du bas-ventre. Il fixait le lieu d'élection de son incision à la base de la queue, à quatre doigts de l'anus³.

Tibère saignait de même le cheval opisthotonique, c'est-à-dire atteint de tétanos du train postérieur, ou bien celui atteint de souffrance des hanches. Sa technique était la suivante : « *La queue étant redressée, examine attentivement les veines et tends fortement la queue de toutes tes forces jusqu'à ce que les veines soient saillantes. Incise-les et le cheval recouvrira la santé* »⁴.

L'hippiatre Hippocrate saignait aussi le cheval hypertonique, d'abord à la saphène puis à la céphalique et enfin aux veinules sur le pourtour de l'anus⁵.

INTERVENTIONS SUR LE MEMBRE THORACIQUE

Les hippiatres grecs saignaient sur le membre thoracique à la sous-cutanée médiane de l'avant-bras et à la céphalique aux veines de l'ars.

La sous-cutanée médiane est bien indiquée par Hiéroclès lorsqu'il prescrit, pour combattre la fourbure, de « *retirer trois cotyles de sang à la face interne des membres antérieurs, au-dessus du genou* »⁶. D'autres fois, pour juguler la fièvre, Hiéroclès incisait ce même vaisseau et retirait six cotyles de sang⁷. Hippocrate situait son incision au-dessous du genou⁸ et, par conséquent, sur l'origine de la veine, auprès de la métacarpienne interne. Ces trois citations sont assez précises pour écarter toute discussion, il n'en est pas de même des suivantes ; Litore de Bénévent dit simplement : saigner des bras antérieurs⁹ ; Apsyrté est encore moins précis : saigner aux bras¹⁰ ou à la partie supérieure des membres de devant, ἀπὸ τῶν ὤμων,

1. αἷμα ἐκ τῆς γαστρος λάμβανε (145, 13).

2. εἰ δὲ πάνυ ἐκ ταύτης τῆς φιλοκαλίας πίων γένηται, χρὴ αὐτὸν ἀφαιμάσσεσθαι ἐκ τοῦ κοιλίας, ὥς ἂν μὴ ἐπὶ πολὺ λιπανθείς ὑποπέσῃ θανάτῳ (185, 23).

3. ἀπὸ τῆς οὐρᾶς τῆς ἐκφύσεως ἀπέχουσα τῆς ἑδρας δακτύλοις δ' (APSYRTE, 151, 7. HIÉROCLÈS, 151, 29).

4. τὴν οὐρὰν ἀνατείνας διάσκηψε τὰς φλέβας, καὶ τὴν κατατεταμένην τῇ οὐρᾷ ἂν ἢ μετέωρος, σχάσον φλέβα, καὶ ὑγιαίνει. (TIBÈRE, 104, 8.)

5. περὶ τὴν ἑδραν (HIPPOCRATE, p. 126, 1).

6. ἀφαιρεῖν δὲ καὶ ἀπὸ τῶν ἐμπροσθίων σκελῶν ἀπὸ τοῦ ἔσω μέρους ἐπάνω τοῦ γόνατος, καὶ ἑτάσαι ῥυτῆναι ὅσον κοτύλας τρεῖς (36, 19).

7. HIÉROCLÈS, 6, 32.

8. ὑπὸ κάτω τῶν γονάτων (109, 34).

9. ἀπὸ τῶν ἐμπροσθίων βραχίωνων (26 25).

10. APSYRTE, 237, 22.

mais pas plus de six cotyles ¹. Chez Homère et Xénophon le mot ὤμος a le sens, que nous lui attribuons ici lorsqu'il concerne les chevaux ², et non celui d'épaule. Jean Massé qui en 1563, traduisait : saigner des épaules, commettait un contresens.

La *céphalique*, ou veine de l'ars, une des terminaisons de la précédente, était dénommée, par Apsyrté et Litore de Bénévent, la veine du poitrail ³. Ils l'incisaient pour combattre les coliques ⁴ et les maladies infectieuses ⁵.

INTERVENTIONS SUR LE MEMBRE ABDOMINAL

Sur la saphène, la veine semblable à un serpent, ἡ φλέψ ὀφιδώδης.

Le long parcours de la veine saphène, à la face interne du membre postérieur, depuis ses deux racines au niveau du jarret jusqu'à sa terminaison apparente dans la région de l'aîne, était bien connu des hippiatres grecs ; son étendue et ses flexuosités la faisaient comparer au corps onduleux d'un serpent ⁶.

Les textes ne transmettent aucun document qui autorise à dire l'époque où fut tentée l'ouverture de ce vaisseau volumineux dans un but thérapeutique. On sait seulement qu'au temps de Hiéron on saignait déjà à la face interne des cuisses ainsi qu'à la jugulaire, mais on ne saurait affirmer que cet auteur fut le roi de Sicile auquel Varron et Columelle attribuent un *Traité d'Agriculture*. Ceux qui l'admettraient pourraient prétendre qu'on saignait déjà les solipèdes à la saphène au III^e et même au IV^e siècle avant notre ère, selon qu'il s'agirait de Hiéron II, tyran de Syracuse, 306 à 216, ou de Hiéron, roi de Syracuse, 478 à 467 ⁷. Ce qui est certain c'est qu'on phlébotomisa la saphène avant Apsyrté puisque celui-ci s'oppose de la façon la plus énergique aux incisions sur les portions tibiale et fémorale de ce vaisseau. « *La saignée des veines à la partie interne des cuisses, dit Apsyrté, est nuisible, car elle provoque une souffrance et une maladie des aînes* ⁸. *Le lendemain, ou les jours suivants, le cheval boitera. D'autre part, si on saigne plus haut que précédemment, auprès des testicules, en incisant profondément la veine semblable à un serpent, la mort survient* ⁹.

Lorsque quelque faiblesse survient sur les jambes postérieures et que la saignée est utile, il faut saigner au-dessous du jarret à la base du tarse, soit à la partie interne, soit à la partie externe, ou bien encore aux veines digitales ¹⁰ ».

Apsyrté saignait donc la saphène exclusivement sur ses racines, interne et externe, ou bien sur les origines de ces racines, c'est-à-dire sur les veines métatarsiennes ou sur les digitales. Tous les hippiatres ne suivirent pas ces conseils ; Tibère, contemporain d'Apsyrté, retirait encore quatre cotyles de sang de chacune des deux aînes soit, au total, deux litres et un cinquième (2 lit., 192) sur le cheval souffrant des hanches ou d'un lumbago ¹¹. Plus tard, l'écrivain vétérinaire Hiéroclès, qui a cependant

1. μὴ πολὺ ἀλλὰ ὅσον κοτύλας ἕξ (87, 17).

2. Cf. BAILLY. Dictionnaire grec-français. Paris, 1915.

3. διακόπτειν τὰς ἐν τῷ στῆθει φλέβας.

4. 105, 16 ; 111, 35.

5. 10, 28 ; 26, 17. ANATOLE, 7, 8.

6. APSYRTE, 39, 11.

7. Cf. MOULÉ. *Recueil de Méd. Vétér.*, 1890, p. 530.

8. Le thrombus probablement.

9. Par embolie gazeuse probablement.

10. APSYRTE, p. 39, 4 à 14.

11. ἄφαιρε ἕξ ἑκατέρων τῶν βουδῶνων αὐτοῦ αἵμα ὥσει κοτύλας δ' (TIBÈRE, 104, 1).

copié presque complètement Apsyrté, semble ne pas avoir suivi ou connu ses remarques sur la saignée à la saphène; il prescrit de prélever six cotyles de sang des deux jambes au-dessous de l'aîne lorsque la fourbure menace les membres postérieurs¹; il prescrit même de saigner aux jambes auprès des testicules en cas d'orchite².

Les anciens ont donc utilisé tout le trajet de la veine saphène pour les saignées :

A la base du tarse : παρὰ τοὺς ἀσπράγλους (Apsyrté, 39,14).

Sur les cuisses : ἀπὸ τῶν μηρῶν (Hiéron, 22,4.
(Litore de Bénévent, 26,27).

Au-dessous de l'aîne : ὑπὸ κάτω τοῦ βουδῶνος (Hiérocès 36,27).

Dans l'aîne même : { ἐγγύς τῶν ὀρχέων (Hiérocès 155,11
{ ἐκ τῶν βουδῶνων (Tibère, 101,25 ; 104,1).

INTERVENTIONS SUR LA MAIN ANATOMIQUE

Quelques hippiatres incisaient les veines du doigt pour provoquer une émission sanguine. Apsyrté adopta particulièrement ces saignées dans le but probable d'éviter le thrombus ou même l'embolie gazeuse assez fréquents après l'ouverture des gros vaisseaux tels que la saphène. Il ne paraît pas cependant être l'initiateur de ces interventions car il n'aurait pas manqué de s'en prévaloir, ainsi qu'il prend la précaution de le faire pour tout procédé thérapeutique innové par lui.

Le lieu d'élection adopté sur la main anatomique était le mésokunion, que les lexicographes traduisent par le mot paturon, c'est-à-dire, en langage anatomique, la région figurée par la première et la deuxième phalange. Si nous admettions cette interprétation, qui semble justifiée par certains textes, deux citations sur la saignée seraient incompréhensibles. D'une part, on peut traduire mésokunion = paturon lorsque Théomneste³ prescrit, après avoir introduit un sternutatoire dans les narines, maintenu la tête du cheval en position élevée pendant une demi-heure et avoir fait trotter le patient, de lier la tête, à l'aide d'une courroie, avec les membres antérieurs sur le mésokunion. Mais, au contraire, lorsque Tibère indique de saigner en piquant la veine au-dessus du mésokunion⁴ et Hiérocès en incisant la veine au-dessous du mésokunion⁵, on ne saurait traduire mésokunion = paturon, car il serait impossible de pratiquer cette dernière incision. Au-dessous du paturon, on se heurte à la paroi cornée du sabot. Il faut donc, dans ce cas, interpréter mésokunion = articulation métacarpo ou métatarso-phalangienne, c'est-à-dire, en terme d'hippologie, le boulet. Les veines au-dessus sont les métacarpiennes ou les métatarsiennes; celles au-dessous sont les digitales. L'étymologie du mot s'accorde avec cette interprétation, μέσος, κύων, c'est la partie du membre que le chien attaque de la dent lorsqu'il poursuit un cheval; c'est le boulet garni à sa face postérieure d'un ergot corné et de longs poils formant le fanon. Au mésokunion, région attaquée, s'oppose le kunoplon, région défensive, ὄπλον, κύων, ou couronne du sabot, qu'on ne doit pas saigner⁶.

1. σχάσης ἀπὸ ἀμφοτέρων τῶν σκελῶν ὑπὸ κάτω τοῦ βουδῶνος, ἄφελε ἕσον κοτύλας ἕξ (Hiérocès. 36, 27).

2. ἀπὸ τῶν σκελῶν ἐγγύς τῶν ὀρχέων (Hiérocès, 155, 11).

3. Page 17, 2.

4. Κινῶν τὴν φλέβα τὴν ἐπάνωθεν τοῦ μεσοκύνιου, ἕασον ἀπορρεῖν. (Tibère 209, 5).

5. σχάσας τοῖνον τὴν φλέβα τὴν ὑπὸ τὸ μεσοκύνιον κατάντησον (Hiérocès, 209, 15).

6. Saignée au sabot, 263, 31 ; 39, 15.

Apsyrte incisait les veines non pas au-dessus, ni au-dessous, mais sur le méso-kunion, et nous concluons qu'il saignait les veines digitales au niveau de leur partie terminale sur les faces latérales du boulet, c'est-à-dire au point où elles sont le plus accessibles au bistouri de l'opérateur. Notamment au traitement de la fourbure, il saignait aux veines des boulets antérieurs et postérieurs, soit à la partie interne, soit à la partie externe¹.

Au-dessous du boulet et du paturon on pratiquait, très anciennement, des piqûres sur la couronne du sabot, mais non des incisions. Apsyrte s'élève contre cet usage. « *Non seulement, dit-il, ces piqûres amènent une callosité appelée marbre, πῶρος, mais aussi une altération du sabot. Il survient un bourgeon charnu, φοίνιξ, à l'endroit de la piqûre, et le cheval boite*² ». D'autres s'élevaient également contre ces piqûres mais pour d'autres raisons. « *Il ne faut pas percer de l'aiguillon le κύνοπλον appelé aussi couronne, car les nerfs placés au-dessous de la peau sont unis aux vaisseaux, artères et veines*³ ». Cette citation autorise à penser que plusieurs praticiens de la décadence gréco-romaine possédaient des notions d'anatomie topographique plus importantes qu'on ne le suppose généralement. Ils n'ignoraient pas, en particulier, que l'artère et la veine digitales sont mitoyennes avec le nerf sensitif.

La saignée sous-unguéale, au niveau de la sole, fut conseillée et pratiquée par l'hippiatre Hippocrate. C'était le dernier traitement pour tenter la guérison d'une luxation phalangienne rebelle. « *Couper le dessous de l'ongle avec le bistouri, environ le double de la grandeur d'une monnaie courante ; si on voit quelque chose en suspens, couper jusqu'à la chair vive en évitant de toucher l'os*⁴ ».

Lorsque le sang jaillissait trop abondamment, on appliquait un linge imprégné d'un mélange fait d'huile, de vinaigre, de sel fin et de crottin provenant du malade, puis on enveloppait solidement le sabot. Au bout de trois jours, on bassinait le pied avec de l'eau chaude ; on disposait sur la plaie des astringents et des médicaments dits traumatiques si la chair bourgeonnait d'une façon excessive. Plus tard, on régularisait la nouvelle corne à l'aide du bistouri, sans doute avec une lame métallique résistante et propre à cet usage, puis on appliquait un onguent protecteur sur la néoformation cornée.

CHAPITRE III

TECHNIQUES OPÉRATOIRES. QUANTITÉS DE SANG SOUSTRAITES. HÉMOSTASE

A. — TECHNIQUES OPÉRATOIRES, INSTRUMENTS

Quelques soins préopératoires étaient conseillés. En principe, on ne saignait le cheval qu'après un repos parfois prolongé. Lors de surmenage suivi de courbature Apsyrte n'intervenait qu'après trois jours de repos. Si nous en croyons l'hippiatre

1. αἷμα ἀφαιρεῖ, διακόπτων τὰς ἐν τοῖς μεσοκυνίοις τοῖς ἐμπροσθίοις φλέβας, ἐκ τοῦ ἐντὸς μέρους ἢ τοῦ ἐκτὸς (33, 31) — ἀφαίρει ὡσαύτως ἀπὸ τῶν αὐτῶν τοπῶν τῶν ὀπισθίων ποδῶν (34, 6).

2. APSYRTE, p. 39, 15.

3. ὑπόκειται γὰρ τῇ ἀγγελίᾳ σύνδεσμος νευρώδης (X..., p. 263, 34).

4. τὸν ὄνυχά κἀθωθεν τῇ σμίλῃ ὑπότεμνε, ὥστε διπλοῦν νομίσματος μέγεθος. Εἰ δὲ καὶ εἴῃ τὸ κρεμνόμενον, τέμνε μέχρι τῆς ζώσης σαρκός, φειδόμενος μὴ ἄψεσθαι τοῦ ὀστέου (HIPPOCRATE, 265, 7.)

Hippocrate l'opération se pratiquait de préférence le matin, à la deuxième heure du jour¹. L'examen critique des lieux d'élection a montré comment les hippiatres procédaient pour rendre les vaisseaux apparents. On provoquait leur gonflement par la constriction de la région à l'aide d'un lien chaque fois que cela était possible. Le lien était fixé autour de la gorge, en arrière des oreilles, pour la temporale; autour de l'encolure pour la jugulaire². On pratiquait ensuite la ponction libératrice mais, dit Apsyrte : « *Ne perce pas les veines d'outré en outré en les frappant ; ne les déchire, pas afin que l'inflammation ne se déclare. Toutes les fois que les vaisseaux sont cachés peu apparents et petits et qu'il faille les rechercher, il faut passer un lien autour du membre pour les faire apparaître* »³. Le rappel ou l'enseignement de ces précautions élémentaires aux audacieux inhabiles n'étaient pas inutiles. Combien de fois la lame du phlébotome dut pénétrer profondément, percer le vaisseau de part en part, soit que l'animal réagît au moment de la ponction, soit que l'opérateur ne sût limiter l'action de la lame piquante et tranchante.

Les instruments ne sont pas décrits : Eumèle saignait la jugulaire au moyen d'un petit bistouri ou lancette, l'hippiatre Hippocrate usait du phlébotome, lame propre à inciser une veine. L'une ou l'autre de ces lames pouvait pénétrer profondément dans les tissus et ceci implique qu'elles étaient nues, sans cran d'arrêt. Dans certains cas, cependant, la lame devait avoir une forme spéciale. Théomneste recommande pour la saignée à la voûte palatine d'user d'un phlébotome « *qui ne soit droit mais large* »⁴. C'était sans doute une sorte de bistouri convexe épousant la forme du palais, puisque la convexité de la lame suppose une bonne largeur du métal.

Quelques veines, la sub-linguale, la nasale externe⁵, étaient simplement piquées à l'aide d'une aiguille ou d'un poignon⁶.

B. — LES QUANTITÉS DE SANG RETIRÉES DANS UN BUT THÉRAPEUTIQUE

Le Recueil des hippiatrices, a-t-on dit, ne renferme aucun document sur les quantités de sang retirées par les antiques à leurs malades. Cette assertion n'est pas absolument exacte. Ce qui est certain, c'est que la question ne fait pas l'objet d'un examen particulier ni celui d'un chapitre spécial dans cette vaste compilation. De même qu'il est difficile de trouver dans un traité de pathologie ou de thérapeutique moderne des indications isolées et précises sur l'importance quantitative des saignées, de même chez les anciens, on ne retrouve pas, à chaque pas, des précisions sur ce sujet ; déjà on ne croyait pas nécessaire de rappeler constamment les notions acquises et consacrées par l'usage, notions connues sans aucun doute de tous les praticiens expérimentés et même des éleveurs de chevaux. On se contentait de dire : saigne ce qu'il suffit, la quantité suffisante, τὸ ἄρκουν. Quelle était cette quantité suffisante pour chaque cas pathologique ? L'étude qui précède donne des éléments plus que suffisants pour répondre, puisqu'elle renferme 13 citations sur ce point d'histoire.

1. HIPPOCRATE, 41, 20

2. HIPPOCRATE, 41, 22, 26, 245, 15.

3. APSYRTE, 42, 7.

4. αἵμα ἄφελε ἀπὸ τοῦ οὐρανίσκου, μὴ ὀρθῶ πλατεῖ δὲ τῷ φλεβοτόμῳ χρώμενος (250, 7).

5. 301, 1 ; 202, 12.

6. κεντέω, κατακεντέω.

Le dosage des saignées thérapeutiques paraît avoir été établi très anciennement pour les solipèdes. En effet, les volumes de sang soustraits au cheval malade sont évalués en multiples d'une mesure de volume, le cotyle, équivalente à notre quart de litre (exactement 0,274 litre). On sait que le cotyle des Grecs, κοτύλη, avait son correspondant chez les Romains dans le demi-sextarius ; on sait aussi que dès l'établissement de la domination romaine en Grèce, en 146 avant Jésus-Christ, le vainqueur substitua à ces deux mots le néologisme ἡμίνα (*la moitié de quelque chose*) pour désigner la même contenance. Or dans les textes invoqués à l'appui de ces considérations, textes attribués par les érudits à des hippiatres des quatre premiers siècles de notre ère et surtout du IV^e, seul le nom ancien, κοτύλη, est mentionné pour déterminer le dosage d'une phlébotomie. Nous proposons de conclure que la posologie conseillée avait été déterminée par des hippiatres de la Grèce florissante et transmise par eux aux hippiatres de la décadence. Ceux-ci l'ont seulement recueillie et conservée sans en modifier la rédaction ancienne.

Le médecin Champenois Jean Massé a traduit ce volume en poids. Ainsi, 2 cotyles de sang (éd. grecque 265,23) = 20 onces (trad. franç. f° 143 v°). A ce point de vue, comme à celui de la posologie des drogues, la traduction de J. Massé n'est d'aucun secours.

Hiéroclès¹ retirait au cheval fiévreux : 3 cotyles à la temporale et 6 cotyles à la sous-cutanée de l'avant-bras, soit au total 9 cotyles ou 2 l. 466.

Le même auteur² retirait au cheval menacé de fourbure des membres à la suite d'une indigestion d'orge : 3 cotyles à la voûte palatine et 3 cotyles à la sous-cutanée de l'avant-bras, puis si les complications se manifestaient sur les membres postérieurs, 6 cotyles aux saphènes. On retirait donc généralement 12 cotyles de sang au cheval fourbu, soit 3 l., 288.

Dans le traitement des affections des membres, Apsyrté, Tibère et Hippocrate nous ont transmis des données précises sur la posologie de la saignée. Apsyrté³ retirait aux veines antibrachiales 6 cotyles = 1,644, et non plus, lors d'inflammation des épaules au niveau du garrot. Tibère⁴ conseillait de soustraire, à chaque veine saphène, 4 cotyles de sang dans certaines boiteries des membres postérieurs. Dans ce cas la saignée totale était de 2 l., 192. Dans d'autres cas l'hippiatre Hippocrate⁵ éliminait seulement de la région douloureuse 2 cotyles ou 0 l., 548, et Tibère⁶ un cotyle.

Les citations invoquées sont réunies dans un tableau annexe. Elles montrent que la quantité maxima de sang soustraite d'un gros vaisseau était de 6 cotyles, soit un bon litre et demi. Mais, le plus souvent, on saignait plusieurs veines et on renouvelait les saignées le ou les jours suivants. Le cheval fiévreux était libéré d'emblée de 2 litres de sang, le fourbu de 3 bons litres, tandis que celui atteint d'éléphantiasis était saigné par Hiéron⁷ à la jugulaire puis trois jours après aux veines des membres

1. HIÉROCLÈS, 6, 32.

2. HIÉROCLÈS, 36, 17 à 29.

3. μὴ πολὺ ἀλλὰ ὅσον κοτύλας ἕξ (APSYRTE, 87, 18).

4. TIBÈRE, 104, 3.

5. HIPPOCRATE, 265, 21. Luxation des phalanges.

6. TIBÈRE. Tumeurs dures des membres, 209, 8.

7. HIÉRON, 22, 3 à 9.

antérieurs et cinq jours plus tard à la saphène. En admettant qu'on retirât à chaque vaisseau le maximum précédent, 6 cotyles, la saignée totale n'excédait pas 5 litres (exactement 4 l., 932). Magon de Kalkedôn ; renouvelait également la saignée pour combattre les accès d'emphysème pulmonaire. Il saignait aux « douze veines » à raison de 4 par jour, pendant trois jours.

La posologie de la saignée appliquée aux solipèdes était donc bien établie ; elle était modérée mais efficace ; elle était bien adaptée à l'organisme du cheval. Mais, pour être impartial, nous devons dire qu'il y eut, déjà à ces époques, des excès au moins aussi audacieux que ceux imaginés plus tard en médecine humaine par Botal puis par Broussais. « *Plus on tire d'eau d'une citerne plus elle vient pure* », disait Botal pour encourager les praticiens de son temps aux grandes émissions sanguines en vue d'évacuer les humeurs peccantes. Il n'avait rien inventé. Mille ans avant lui, les hippiatres Eumèle² et Hippocrate³ poursuivaient dans certains cas l'évacuation du sang jusqu'à ce qu'un flux de sang pur apparaisse ou, même, jusqu'à ce que le cheval soit épuisé. Mais il semble que ces excès étaient déjà exceptionnels dans la médecine des hippiatres des premiers siècles de notre ère.

Hémostase. — Les hippiatres grecs mentionnent à peine les soins qu'ils prenaient pour tarir l'écoulement du sang après la phlébotomie. Pour ceux qui, comme Apsyrté, incisaient exclusivement, ou presque, de très petites veines, celles de la tête ou des extrémités des membres, on s'explique qu'aucune précaution ne fût nécessaire : l'ouverture de la veine s'oblitére automatiquement par la coagulation du sang. Il semble que ce moyen primitif, parfois suffisant, ait été également adopté pour les vaisseaux volumineux, la jugulaire, la sous-cutanée de l'avant-bras et la saphène. Mais il y eut des déceptions qui incitèrent à rechercher des procédés hémostatiques appropriés aux diverses régions du corps.

Nous n'avons pas trouvé dans les textes les moyens mis en œuvre pour combattre les accidents opératoires lors d'incisions fautives à la voûte palatine.

Sur les membres, Apsyrté appliquait de la poudre d'alun brûlé⁴. Pelagone rapporte un procédé très primitif et non moins septique. On déposait du crottin de cheval sur la plaie et on fixait ce pansement sale à l'aide d'un morceau d'étoffe lié autour de la jambe⁵. Lorsque l'hémorragie était rebelle on substituait au crottin de cheval un tampon de laine imbibé d'huile⁶ ou bien « *ayant fait une rondelle de bois de la grandeur d'une tribole (monnaie), applique-le sur la veine qui cause le flux de sang. Recours à ce moyen comme convenable et prompt, à la portée de la main* »⁷. Cette rondelle de bois s'appliquait sur la plaie veineuse et non dans la plaie.

On a vu d'autre part, à propos de la saignée sous-unguëale, comment on maintenait un pansement compressif sous le sabot.

1. D'ap. APSYRTE, 113, 25 et HIÉROCLÈS, 116, 9.

2. EUMÈLE, 203, 32 (jugulaire) ; 249, 34 (temporale).

3. HIPPOCRATE, 245, 16 (jugulaire).

4. APSYRTE, p. 34, 27.

5. καὶ ῥάκη ἐπίδυσον (PÉLAGONE, 89, 13).

6. PÉLAGONE, 42, 12.

7. ἢ νοῦμον ξύλινον ποιήσας ἐπὶ τῇ αἰμορροούσῃ φλεβίᾳ ἐπιτίθει καὶ χρῶν ὡς καλλίστῳ καὶ προχείρῳ βοηθήματι (PÉLAGONE, 42, 13).

RÉFÉRENCES SUR LES QUANTITÉS DE SANG RETIRÉES A CHAQUE VAISSEAU VEINEUX

PAR LES HIPPIATRES GRECS

Unité de volume : le cotyle = 0,274 litre.

INDICATIONS	AUTEURS	VOÛTE palatine.	TEM- PORALE	JUGU- LAIRE	SOUS- CUTANÉE avant-bras.	SAPHÈNE	VERS la luxation du sabot.
Inappétence ¹ . . .	X***	1 cotyle.	3 cotyles.		6 cotyles.	6 cotyles.	
Fièvre ²	Hiéroclès.						
<i>Id.</i> ³	<i>Id.</i>						
Fourbure ⁴	<i>Id.</i>	3 cotyles.			3 cotyles.		
<i>Id.</i> ⁵	<i>Id.</i>						
<i>Id.</i> ⁶	<i>Id.</i>						
Folie et rage ⁷ . .	Hippocrate			Jusqu'à ce que le che- val soit é- puisé.	6 cotyles.		
<i>Id.</i> ⁸	Pélagone.						
Affections du foie ⁹	Eumèle						
Paraplégie ¹⁰ . . .	Tibère.			Jusqu'à ce qu'un flux de sang pur appa- raisse.	6 cotyles.	4 cotyles.	
Douleurs des é- paules ¹¹	Apsyrté.						
Tumeurs des mem- bres ¹²	Tibère.						
Luxation phalan- gienne ¹³	Hippocrate.					1 cotyle.	2 cotyles.

1. αἷμα ἄφελε ἀπὸ τῆς τρίτης ζέας ὅσον κοτύλην : Retire un cotyle de sang du troisième sillon du palais (ch. 120 : 266,34).

2. ἄφελε δὲ αὐτοῦ αἷμα ἀπὸ τῶν κροτάφων, ὅσον κοτύλας τρεῖς : Retire du sang des tempes, la quantité de 3 cotyles (ch. 1 : 6,32).

3. τῇ δὲ ἄλλῃ ἀπὸ τῶν σκελῶν ἀνώτερων τοῦ γόνατος, καὶ ἕασον ἀπορροῦναι κοτύλας ἕξ : et d'un autre endroit, des jambes, au-dessus du genou, laisse couler 6 cotyles (ch. 1 : 6,33).

4. ἀφαιρεῖν αὐτοῦ αἷμα ἀπὸ τοῦ οὐρανισκου... ὥστε κοτύλας τρεῖς : Retire du sang de la voûte du palais... environ 3 cotyles (ch. 8 : 36, 17).

5. ἀφαιρεῖν δὲ καὶ ἀπὸ τῶν ἐμπροσθίων σκελῶν ἀπὸ τοῦ ἔσωμέρους ἐπάνω τοῦ γόνατος, καὶ ἕασαι ροῦναι ὅσον κοτύλας τρεῖς : Retire aussi du sang des membres antérieurs, à la face interne et au-dessus du genou, et laisse couler la quantité de 3 cotyles (ch. 8 : 38,19).

6. Ἐάν δὲ..., σχάσης ἀπὸ ἀμφοτέρων τῶν σκελῶν ὑπὸ κάτω τοῦ βουδῶνος, ἄφελε ὅσον κοτύλας ἕξ : Et si (la fourbure tombe sur les membres postérieurs), saigne des deux jambes au-dessous de l'aîne, et retire six cotyles de sang (ch. 8 : 36,28).

7. Sur l'encolure : λύσον τὰς φλέδας τὰς πλατείας, καὶ ἄφες ἀπορροῦν, ἕως οὗ ἐκλυθῇ : Délie les larges veines et retire du sang jusqu'à ce que le cheval soit épuisé (ch. 102 : 245,16).

8. ἀπὸ τῶν σκελῶν οὖν τοῦ τοῖουτου αἷμα ὥς κοτύλας ἕξ : Retire des jambes 6 cotyles de sang (ch. 102 : 246,10).

9. αἷμα τοῦ τραχήλου λαμβανέσθω... μέχρι καθαροῦ αἵματος ρέουσως ἀπορροῦν συγχωρεῖσθω : du sang soit retiré de l'encolure, jusqu'à ce qu'un flux de sang pur apparaisse (ch. 75 : 203,22).

10. ἄφελε οὖν ἕξ ἑκατέρων τῶν βουδῶνων αὐτοῦ αἷμα ὥστε κοτύλας δ' : Enlève de chacune des aînes environ 4 cotyles de sang (ch. 30 : 104,3).

11. ἀπὸ τῶν ὤμων ἄφελε αἷμα, μὴ πολὺ ἀλλὰ ὅσον κοτύλας ἕξ : Retire du sang de la partie supérieure des membres antérieurs, mais pas plus de 6 cotyles (ch. 26 : 87,19).

12. σχάσον τὴν φλέδα τῆς ἀγκύλης, καὶ ἄφες ἀπορροῦσαι ὥστε κοτύλην μίαν : Ouvre la veine du pli du jarret et laisse s'écouler environ 1 cotyle (ch. 77 : 209,8).

13. ἄφελε οὖν ἀπὸ τοῦ στρέμματος τοῦ ὀνυχος αἷματος κοτύλας δύο : Retire deux cotyles de sang au niveau de la luxation du sabot (ch. 117 : 265,21).

SOINS POST-OPÉRATOIRES

Le sang était recueilli dans un vase¹, non seulement pour apprécier la qualité et la quantité du liquide évacué, mais aussi en vue de l'incorporer à des produits médicamenteux dont on frictionnait le malade. Théomneste mélangeait le sang avec de l'huile, des œufs, du vin cuit, des échalotes et de petites limaces. Cette sorte d'emplâtre était appliqué étant chaud sur l'épaule luxée. Pélagone² mélangeait au sang recueilli de la poudre d'encens et frottait également les épaules douloureuses avec cette mixture. Apsyrté³ et Pélagone⁴ incorporaient souvent de l'huile et du vinaigre au sang de la saignée. Ce sang jouait le rôle d'excipient et contribuait à fixer sur la peau le mélange révulsif. Les soins donnés, le malade était abandonné à un repos absolu, au moins pendant une heure. Apsyrté⁵ recommandait enfin de ne pas le priver longtemps de boire ; Hippocrate⁶ précise de lui donner sur le soir, un chous ou conge d'eau, c'est-à-dire 3 bons litres.

CONCLUSION

Au cours des premiers siècles de notre ère, on saignait le cheval, dans un but thérapeutique, à toutes veines superficielles accessibles au bistouri, par simple incision de la peau. Les connaissances des hippiatres en anatomie topographique étaient, sur ce point, exactes et complètes. Deux d'entre eux, Apsyrté et Hippocrate, précisent en outre que les veines palatines, temporales et jugulaires, sont accompagnées d'une artère satellite qu'il faut éviter de blesser avec le phlébotome par crainte d'une hémorrhagie rebelle. Ces hippiatres savaient donc qu'il existe, à côté des canaux sanguins appelés veines, des canaux de nature différente, nommés artères, mais parcourus par le même liquide.

La saignée des gros vaisseaux veineux remonte à une époque incertaine mais très ancienne ; les textes grecs le déclarent, mais elle ne fut pas toujours en faveur. Quelques praticiens du IV^e siècle, en particulier Apsyrté, signalent et redoutent les accidents consécutifs à l'ouverture de la jugulaire et de la saphène. Pour éviter le thrombus et l'embolie, Apsyrté limitait ses interventions aux digitales, aux métacarpiennes et métatarsiennes ou, tout au plus, aux origines de la saphène, au-dessous du jarret, à la base du tarse. Cependant la saignée à la jugulaire ne fut jamais abandonnée chez les Grecs : l'hippiatre Hippocrate, contemporain et correspondant d'Apsyrté, y recourait fréquemment et la technique opératoire de cette intervention est inscrite deux fois dans ses œuvres.

Les indications thérapeutiques étaient limitées et, le plus souvent, judicieuses ;

1. THÉOMNESTE, 85, 19. καὶ δέχεσθαι τὸ αἷμα εἰς ἀγγεῖον.

2. PÉLAGONE, 89, 10.

3. APSYRTE, 34, 10. PÉLAGONE, 26, 9.

4. PÉLAGONE, 96, 8. Traitement de l'emphysème.

5. APSYRTE. Chap. x, page 40.

6. HIPPOCRATE, 245, 16.

l'empirisme qui les dictait n'était déjà plus la négation de la science mais le fruit d'une longue expérience transmise par la tradition. Cette expérience avait démontré les bienfaits de la méthode dans certains cas et déterminé un dosage modéré mais suffisant, certainement efficace pour l'organisme d'un cheval malade.

La quantité maxima de sang soustraite à un vaisseau était égale à un litre et demi. Mais on saignait le malade à plusieurs veines et on renouvelait les saignées les jours suivants, une ou deux fois. La saignée totale infligée au patient en vingt-quatre heures variait de deux litres et demi à trois litres un quart.

Sans aucun doute l'action physiologique de la saignée fut à peine soupçonnée. Cela se conçoit. Mais il est juste de remarquer que le fait d'avoir renouvelé les interventions à quelques jours d'intervalle dans les cas de fièvre, de fourbure et d'emphysème pulmonaire, prouve que les hippiâtres grecs savaient n'attribuer qu'un effet thérapeutique éphémère aux émissions sanguines.

VII

ÉPIDAURE, VILLE SAINTE

PAR LE D^r **Raymond NEVEU**

Épidaure est aujourd'hui une ville morte où nul bruit ne vient troubler le sommeil éternel de ceux qui dorment dans la plaine.

Un éphore garde les ruines. Il vit là, seul, en ermite, armé jusqu'aux dents comme un guerrier d'opéra-comique. Les montagnes sauvages qui entourent le sanctuaire et dont les cimes arides tranchent sur le bleu du ciel ont un aspect si grandiose que l'on comprend aisément pourquoi la ville d'Esculape se trouve si loin par delà les superbes défilés. La route, en effet, digne de l'enfer du Dante, devait impressionner les malades, frapper leur imagination de croyants fervents et les préparer à ces cures merveilleuses que l'on trouve relatées sur les stèles de marbre de la cité Sainte.

De tous les asclepeia, Épidaure était le plus grand et le plus célèbre. Il possédait des monuments admirables dont les bases, aujourd'hui mises à jour par M. Cawadias, donnent l'idée de ce qu'ils pouvaient être.

Voici, d'abord, les Propylées qui étaient l'entrée de l'enceinte sacrée, enceinte immense où s'entassait la multitude des fidèles. Voici le temple avec ses colonnes de marbre. On arrivait à la porte par une rampe en dalles, car le temple était bâti sur un soubassement. C'était là que se trouvait la statue d'Esculape, œuvre superbe d'un sculpteur de Paros : Thrasympèdes. Le dieu était représenté assis, une main appuyée sur un bâton, l'autre sur la tête d'un serpent, un chien était étendu à ses pieds.

Tout près du sanctuaire voici la Tholos de Polycète, que Pausanias recommande à l'admiration des visiteurs. C'était une rotonde de vingt mètres de diamètre dont on ne voit plus que la crypte circulaire. Trois gros murs concentriques supportaient l'édifice, la porte était à l'est en face le temple, on y accédait par une rampe bordée de statues colossales.

La description de la tholos est difficilement claire. Il semble bien, quoi qu'en ait pensé M. Cawadias, que c'était tout simplement un réservoir sacré, ainsi que l'ont montré MM. Defosse et H. Lechat dans le *Bulletin de correspondance hellénique*¹.

Non loin se trouvait le dortoir où couchaient les malades, avec tout à côté la source purificatrice, la source des guérisons. Comme il n'y avait jamais de véritable asclepeion sans établissement thermal, le voici là-bas très somptueux avec ses salles de marbre et ses colonnes de porphyre.

1. *Bulletin de correspondance hellénique*, 1894. A. DEFOSSE et H. LECHAT. Note sur Épidaure.

Enfin, comme il fallait penser aussi à distraire les pèlerins, il y avait un théâtre, mais un théâtre immense, l'un des plus beaux qu'il soit possible de voir. Ce magnifique édifice est entièrement conservé, adossé au Bois Sacré, il étale en hémicycle ses trente-deux rangs de gradins avec, au bas, son orchestre circulaire dont le centre était occupé par un autel. Le mur de la scène devait être orné de statues et les spectateurs avaient comme toile de fond l'admirable perspective des palais de marbre.

Telle était la ville antique où l'on venait en foule demander au dieu sauveur la guérison de ses maux.

Lors de notre voyage là-bas une chose nous étonna : l'absence d'hôpital dans cette ville où tant de malades venaient chaque jour. L'éphore nous expliqua que le rite excluait de l'asclepeion toutes les souillures qui se rattachent à la naissance et à la mort. On ne pouvait pas naître à Épidaure, on ne pouvait pas y mourir. Et bien souvent des pèlerins exténués par la souffrance et par la marche dans les défilés affreux d'Argolide, expiraient au seuil du temple et étaient rejetés impitoyablement au dehors.

Un empereur romain, Antonin, fit construire une hôtellerie. C'était un grand édifice divisé en deux ; il y avait un côté pour les agonisants, un autre pour les femmes en couches. Ce n'étaient point des salles lugubres comme celles de nos hôpitaux modernes, mais de petites chambres séparées. Le tout donnait sur des cours intérieures, d'une fraîcheur exquise, car il y avait au milieu de chacune un bassin d'où l'eau jaillissait et retombait en chantonnant dans la vasque de marbre.

Au moins là on pouvait naître et mourir en paix.

Les stèles innombrables qui jonchent la plaine d'Épidaure ou qui sont entassées dans les musées montrent bien quels étaient les moyens de la médecine sacrée.

A dire vrai, la thérapeutique n'y fait pas complètement défaut, comme on l'a prétendu à tort, et comme nous-même l'avons écrit il y a quelques années, mais on doit reconnaître que sur les ex-votos on parle surtout de visions et de songes.

Cela était bien fait pour attirer les pèlerins amateurs du superstitieux et du miracle. Et c'est pourquoi l'asclepeion ne vidait pas, pourquoi de tous les coins du Péloponèse, de la Grèce, des Cyclades même, on accourait en foule se mettre sous la protection du dieu sauveur. Pour avoir une idée générale de ce qui se passait dans ces temples, nous ne pouvons mieux faire que de citer en entier une scène d'Aristophane dans laquelle, à travers la suprême et délicieuse ironie de l'auteur, on perçoit la vérité :

CHREMYLOS. — Allons, conduisons vite et couchons Plutus dans le temple d'Esculape. Esclave Carion, prends les couvertures, guide les pas de Plutus. Emporte aussi tout ce que tu trouveras préparé dans la maison.

CARION. — Dès que nous avons été arrivés près du dieu, menant avec nous cet homme alors le plus malheureux des mortels, maintenant le plus heureux et le plus riche, notre soin fut de le conduire à la source et de le laver.

LA FEMME. — Par Zeus ! le vrai bonheur pour un homme de cet âge d'être trempé dans l'eau froide¹.

CARION. — Ensuite nous nous sommes dirigés vers l'enceinte du dieu. Quand nous avons eu consacré sur l'autel les gâteaux, la fleur de farine et toutes les offrandes préliminaires du sacrifice, nous avons couché Plutus puis chacun de nous se fit un lit avec des feuilles.

1. Il est vrai que l'eau de la source est glaciale. (Note de l'auteur.)

LA FEMME. — Y avait-il d'autres personnes venues pour implorer le dieu ?

CARION. — Oui, un certain Néochdès qui est aveugle, mais qui vole mieux que ceux qui ne le sont pas. Beaucoup d'autres se trouvaient aussi avec des maladies de toutes sortes.

Bientôt, le serviteur du dieu souffle les lampes et nous dit de dormir, nous recommandant, si nous entendons du bruit, de garder le silence. Moi je ne pouvais fermer l'œil, tout occupé d'un pot de bouillie placé près d'une vieille femme. J'avais diablement envie de me glisser de ce côté, lorsque, levant les yeux, j'aperçois le prêtre qui prenait sur la table sacrée les gâteaux et les figues sèches, puis il fait le tour de tous les autels et sanctifie les gâteaux qui restaient en les mettant dans un sac. Je résolus de suivre un si pieux exemple et me dressai pour saisir le pot de bouillie...

LA FEMME. — Et le dieu ne venait-il pas ?

CARION. — Il ne tarda guère; alors je me cachai tout tremblant sous ma couverture, tandis que lui, passant en revue les malades, les examinait avec attention. Puis un enfant déposa près de lui un mortier en pierre, un pilon et une petite boîte. Et d'abord le dieu se mit à composer un onguent pour Néoclidès avec trois têtes d'ail de Tenos, qu'il écrasa dans le mortier, de la sève de lentisque et du vinaigre de Spletos. Il lui frotta avec cette drogue l'intérieur des paupières afin que la douleur fût cuisante...

LA FEMME. — Quel dieu sage et ami de la cité !

CARION. — Il s'assit ensuite auprès de Plutus et lui prit la tête, puis avec du linge très propre il lui en essuya les paupières; Pankeia lui couvrit d'un voile rorge la tête et tout le visage. Alors le dieu siffla et deux serpents d'une taille gigantesque s'élancèrent hors du temple.

LA FEMME. — Dieux bons !

CARION. — Ils se glissèrent tout doucement sous le voile et léchèrent, à ce qu'il me sembla, les paupières de Plutus, et en moins de temps qu'il n'en faut pour boire dix cotyles de vin, Plutus, ô maîtresse, se dressa voyant ! J'éveillai mon maître en battant dans mes mains de joie, et aussitôt le dieu disparut dans le sanctuaire avec les serpents...

Ainsi donc, il fallait d'abord se purifier à la source en se plongeant dedans, et offrir ensuite quelque sacrifice, cette offrande étant proportionnée à l'état de fortune du pèlerin. « Le soir venu, après avoir écouté l'office à la lueur des lampes sacrées, on s'installait pour dormir dans le dortoir commun¹. »

C'est pendant ces belles nuits étoilées, ces belles nuits de rêve, qu'Esculape apparaissait et indiquait à chacun le traitement à suivre.

Il ne nous est pas possible, malheureusement, d'étudier en détail tous les ex-votos de la cité Sainte. Et cependant toutes ces inscriptions qui remplissent près de deux cents pages du corpus sont bien intéressantes. On y surprend la vie du sanctuaire dans ses plus petits détails; on y voit le dieu de la médecine tour à tour hygiéniste, thérapeute, chirurgien; intraitable sur la question des honoraires, parfois même ironiste à l'extrême.

N'est-ce pas lui qui eut l'idée un jour de demander à Ambrosia d'Athènes d'offrir

1. C. DIEHL. *Excursions archéologiques en Grèce*, p. 327.

en récompense de sa guérison « un cochon d'argent en souvenir de la stupidité dont elle avait fait preuve en ne croyant pas aux guérisons miraculeuses » !

Si parfois il exige des fidèles des honoraires fabuleux comme ce prix de 60.000 francs qu'on trouve relaté dans tous les livres, il sait être généreux envers ceux qui ont une entière confiance en lui :

« Euphanés ayant la pierre, dit un ex-voto, promet dix osselets au dieu s'il est guéri. Celui-ci se met à rire et guérit le malade malgré la modicité de l'offrande. »

En revanche, il n'admet pas qu'on le vole.

« Echédore avait reçu de l'argent de Pandaros pour le consacrer à Esculape ; l'ayant gardé, le dieu se venge en appliquant le bandeau de Pandaros et en lui transmettant ses boutons. »

Il est évident que cette façon d'agir n'est plus celle de notre époque.

M. Cawadias pense qu'avec le temps, quand la foi et le nombre des guérisons vinrent à diminuer, les prêtres d'Esculape se virent obligés d'appliquer les ressources de la médecine. Et cependant, dans presque toutes les inscriptions, on y voit qu'il s'agit non seulement de prières et d'offrandes mais aussi de véritables traitements. Qu'il nous soit permis d'en citer quelques-unes à l'appui de ce que nous avançons :

« Heraieus de Méthylène n'ayant plus de cheveux et étant la proie des railleries, le dieu — *grâce à un onguent* — lui fait repousser les cheveux. »

« Pandaros le Thessalien, ayant des taches sur le front, a une vision pendant la nuit ; le dieu lui met un bandeau : le lendemain il est guéri. »

« Ambrosia d'Athènes étant aveugle d'un œil, le dieu entr'ouvrit l'œil malade et y versa *un certain remède*. Quand le jour parut elle était guérie. »

« Klematos de Thèbes était couvert de poux. Esculape le met nu et avec une sorte de balai le nettoie et le guérit. »

« Timon ayant été blessé d'un coup de lance à l'œil, le dieu lui frotte l'organe malade et lui verse *un remède*. »

D'ailleurs, il ne se contente pas d'être thérapeute et hygiéniste, il sait être grand chirurgien à l'occasion. Un homme ayant un ulcère dans le ventre, il lui fait une laparotomie, le malade s'enfuit, on le rattrape, et on continue l'opération..., le pavé est tout couvert de sang — dit la stèle — mais le malade est sauvé. Une autre inscription de 134 lignes étudiée par Salomon Reinach¹ nous montre les talents opératoires du dieu de la médecine.

« Sostrata de Phères se trouvant au plus mal se fit porter au temple sur une civière et s'y endormit ; elle ordonna qu'on la ramenât chez elle. Sur la route près de Kornoi (?) il lui sembla qu'elle rencontrait un homme de belle apparence qui demanda aux gens de l'escorte la cause de leur ennui. Il leur commanda alors de déposer la litière sur laquelle ils portaient Sostrata, puis il lui ouvrit le ventre et en retira une quantité de

1. La seconde stèle des guérisons miraculeuses découverte à Épidaure par S. REINACH, in *Revue archéologique*, 1885.

vers intestinaux, de quoi remplir deux cuvettes ; il recousit le ventre de la femme et l'ayant ainsi guérie il lui révéla qu'il était Esculape et lui ordonna d'envoyer à Épidaure le prix de sa guérison. »

Enfin, et c'est par là que nous allons terminer, le dieu d'Épidaure était avant tout un psychologue. L'ordonnance suivante prescrite à un dyspeptique le prouve : « Se soumettre ¹ à un régime spécial composé de fromage et de pain, de persil et de laitue, de lait mélangé avec du miel..... et surtout ne jamais se mettre en colère. »

... Ne jamais se mettre en colère ! ne croirait-on pas entendre parler un de nos psychiatres modernes ?

... Ainsi donc tous les ex-votos que nous venons de citer prouvent surabondamment qu'on faisait de la médecine à Épidaure. Nous voulons bien admettre avec Guardia, le célèbre historien, que cette médecine n'était pas très scientifique ; mais nous devons reconnaître qu'en dépit des sarcasmes des médecins de Rhodes et de Cyrène, les grands-prêtres d'Esculape ont été des novateurs et qu'ils ont pu faire de véritables cures en employant tous les moyens de thérapeutique de l'époque et surtout en appliquant les notions d'hygiène qui sont à la base de la médecine.

M. OLIVIER. — Je dois dire à M. Neveu que je n'admets pas du tout que les prêtres d'Esculape aient été le moins du monde des médecins. Épidaure, en effet, a deux périodes absolument distinctes : Une première dans laquelle les prêtres d'Esculape font uniquement des miracles : période grecque, puis la période romaine ; le temple d'Épidaure était devenu un établissement thermal qui ne fonctionnait que quelques jours par an, les jours de grand pèlerinage ; les prêtres étaient devenus des médecins très rapprochés de nous, II^e siècle après Jésus-Christ ; mais la période dont on parle est une période où l'on fait simplement des miracles.

M. R. NEVEU. — J'ai le regret de dire à mon collègue et ami, M. Olivier, qu'il se trompe. Dès le début, il y a eu à Épidaure de véritables traitements. Les inscriptions que je viens de signaler datent de la belle période grecque et non de la période romaine.

M. OLIVIER. — Je voulais faire remarquer qu'Épidaure est d'accès très difficile. Actuellement on n'y parvient que par une route toute petite, en plein soleil, sans une ombre. Il est à remarquer que Delphes est également d'accès très difficile. Dans ces conditions, comment un sanctuaire aussi important peut-il s'expliquer ?

Épidaure fonctionnait seulement dans les grands pèlerinages, soit 3 jours par an. (On fait remarquer ici qu'actuellement le fameux Bois Sacré est haut « comme ça »).

On signale un livre très intéressant qui est dû à De Frasse, l'ancien prix de Rome ; on y trouve des descriptions fort intéressantes concernant Épidaure, donnant une excellente idée des splendeurs de cette ville sainte.

M^{me} PANAYOTATOU fait remarquer qu'au cours des siècles l'apparence d'un pays peut changer du tout au tout, qu'Athènes, dont la végétation est actuellement peu luxuriante, a été très boisée puisqu'on prenait de ses arbres pour faire les bateaux.

Nous avons l'exemple de l'Afrique du Nord et de l'Espagne dont la domination turque avait complètement changé l'aspect.

1. Salomon REINACH. *Chroniques d'Orient*.

M. AVALON. — Il est assurément difficile de faire une comparaison entre ce qu'était la Grèce autrefois et ce qu'elle est aujourd'hui. Cependant la végétation a pu disparaître, mais quelque chose qui n'a pas changé, c'est le lit des fleuves. Or les fleuves grecs sont des petits ruisselets tout à fait minuscules ; il résulte de ceci que les fleuves grecs tant chantés n'étaient après tout que des ruisselets, et on a pu exagérer de même l'importance du bois sacré...

TRICOT-ROYER. — Je ne suis pas de cet avis ; nous avons en Flandre un cours d'eau, maintenant bien inférieur l'Escaut, et qui dans le temps était navigable d'Anvers à Louvain.

M. GIORDANO. — Je crois que Madame Panayotatou a raison. Les bois peuvent se trouver incendiés et détruits, ce qui change toute la figuration d'un pays. C'est une chose que nous voyons très fréquemment...

M. POLAIN. — Je suis du même avis ; mais d'autre part je dis qu'à des sanctuaires où primitivement on faisait des miracles il fallait un certain mystère, et là où ne pouvaient entrer que très peu de gens à la fois, il restait toujours des facilités, pour ces thérapeutes d'occasion, de bénéficier de la difficulté de contrôler ce qu'ils pouvaient faire...

Il en est pour les fleuves comme pour la végétation, on ne peut rien dire ; les fleuves peuvent avoir des cours irréguliers et l'apparence peut en changer suivant les périodes de l'année.

M. OLIVIER. — Ce qu'il y a de remarquable tant à Épidaure qu'à Delphes, et dont les photographies qu'on nous a montrées ne nous donnent qu'une idée très faible, c'est le théâtre qui peut tenir au moins 10.000 personnes à la fois. Pourquoi un théâtre de ce genre ? et un temple pour y recevoir 50 personnes. Quand on voit ces villes et ces contrées on se rend compte qu'elles ont été des centres très importants ; mais le pèlerinage ne devait avoir lieu que quelques jours par an, ou peut-être même tous les 5 ans.

Puis M. OLIVIER exprime l'hypothèse de l'incendie qui aurait détruit la végétation d'Épidaure.

M. POLAIN donne un exemple de destruction de ce genre : il y a dans l'Istrie et en Yougo-Slavie des contrées qui, il y a deux cents ans, étaient couvertes d'arbres, et les traditions populaires parlent de brigands qui s'y cachaient... Actuellement c'est un pays absolument dénudé.

M^{me} PANAYOTATOU. — Je crois que M. Polain a raison. La Grèce est tout à fait transformée, comme beaucoup de pays d'ailleurs ; la végétation et même les fleuves changent complètement d'aspect ; il est donc impossible de dire à l'heure actuelle ce qu'était la Grèce antique, et nous sommes obligés de nous reporter à ce que disent les auteurs du temps.

M. JEANSELME. — Pour connaître l'ampleur des fleuves grecs dans l'antiquité, il y aurait peut-être un moyen. La végétation disparaissant, les fleuves deviennent de petits ruisselets. Il serait intéressant de chercher à quelle distance de la rive se trouvent actuellement les fondations des temples et des monuments riverains.

VIII

DEUX RITES CONTRE LA PESTE :

UNE PRIÈRE CATALANE A SAINT SÉBASTIEN ET UNE CÉRÉMONIE CONTRE L'ÉPIDÉMIE DU BÉTAIL

PAR M^{me} Charles SINGER, DE LONDRES.

Les épidémies affreuses du moyen âge n'étaient pas sans influence sur l'histoire de l'Église. En outre des efforts des savants médecins, et des pratiques des barbiers-chirurgiens, il y avait une arme encore plus forte contre la peste. C'était la protection des saints. Il se trouve répandu dans les bâtiments saints de l'Europe un très grand nombre d'images vouées aux saints spéciaux de la peste, surtout à saint Sébastien, et il y a toute une littérature de prières et d'invocations aux saints contre ce fléau ¹.

Nous venons de trouver une prière catalane à saint Sébastien, implorant sa protection contre la peste. C'était dans la petite église triangulaire provenant probablement du XIII^e siècle dans le village de Planès. Mais notre prière, comme l'église même, est évidemment utilisée encore de nos jours, puisqu'elle se trouve sur le pupitre de l'église et dans une version imprimée à ce qu'il paraît assez récemment, peut-être dans ce siècle même. En voici le texte :

Goigs,
Del glorios martyr.
San Sebastia.

A vos, Màrtyr singular,
Supplicam ab reverencia,
Que vulláu Jesus pregar
Nos garde de Pestilencia.

En Narbona, ciutat noble,
Nasqueru, Sant Cavalla,
Donant alegria al Poble,
A vostres Pares grand plaher.

Pronostich molt singular
De virtuto y excelencia,
En que podem esperar
Nos garde de Pestilencia.

En vostra Persona santa
Reuniru, cuidadós,
Las virtuts ab copia tanta
De vostres Predecessores,

Y ab animo sens par
Practicàreu paciencia ;
Vullào donchs Jesus pregar
Nos garde de Pestilencia.

Al emperador servieu
Ab gran zel y viu ardor,
Sens deixar la fé tenieu
De Christo nostre Senyor,

1. Cf. Raymond CRAWFORD. *Plague and Pestilence in Art*, Oxford, 1914.

Quant ja fereu resonar
Sa gracia y divinar essencia
Vulláu donchs Jesus pregar
Nos garde de Pestilencia.

Predicàreu constamment
Jesus Christ crucificat
Convertint á molta gent
A sa fé y caritat.

Exortantlos á imita
La creu y fer penitencia
Vulláu donchs Jesus pregar.
Nos garde de Pestilencia.

Vostre progrès admirable
De tantas conversions,
D'aquell Tirá detestable
Vos fa dona las presons,

Qui del modo de penar
Vos publica la sentència
Vulláu donchs Jesus pregar
Nos garde de Pestilencia.

En lo martira constant,
Intrépido y valeros,
Predicàreu, menysperiant
Lo Tirá y sos rigors

Y deixant á menysprear
Son furor, sa potencia :
Vulláu donchs Jesus pregar
Nos garde de Pestilencia.

Morireu en lo tormen
Pero sempre glorios,
Pus volgué la Omnipoten
Fervos ser victorios

Donant vos gracias sens par
Per costum de sa clemencia
Vulláu donchs Jesus pregar
Nos garde de Pestilencia.

Vos gozau eterna gloria,
Sebastia venturos,
Teniunos donchs en memoria
Y siáunos piados,

Puin vos anam suplicur,
Ab rendida obediencia
Que vulláu Jesus pregar
Nos garde de Pestilencia.

Puix sou nostre Tutelar,
Donáunos vostra assistencia
Y vulláu Jesus Pregar
Nos garde de Pestilencia.

Ore pro nobis Sancte Sebastiane
Ut a preste sive epidemie morbo liberamur.

Assez souvent on a perverti les rites mêmes de l'Église en des charmes pour exorciser le danger de la peste. M. le professeur Jenkins a attiré mon attention sur une curieuse petite interpolation dans une de ces invocations, qui en montre peut-être la provenance française. C'est pourquoi je la choisirai pour citer ici. L'invocation se trouve dans un volume des décrétaux, dans la bibliothèque du Palais de Lambeth ¹ dont M. le professeur Jenkins est le docte bibliothécaire. Voici le passage entier, qui provient du xiv^e siècle :

« Pro peste animalium siue morbo. primitus dicatur letania postea fiat aqua benedicta, deinde celebratur missa rogacionum et fiat in missa commemoracio sancte crucis et sancti ypoliti. deinde eat sacerdos cum aqua benedicta et scola indutus ad ouile et coneundo ouile : cantet vii spalmos penitenciales. et benedicite omnia opera et benedictus dominus deus ysrael et te deum et magnificat et quicumque uult, aspergendo animalia cum aqua benedicta. et postea uersus occidentem in uno angulo. et animalibus ante cum a stancibus, legat ewangelium in principio erat uerbum. in secundo angulo recumbentibus. In tercio cum natus esset. in quarto loquente iesu et cantitur missa de sancto spiritu. et aqua benedicta aspergatur in quatuor cornibus

1. Londres, Lambeth Palace MS. 404. C'est l'archevêque de Canterbury qui habite le palais de Lambeth lorsqu'il est à Londres.

ouilis. postea reuertatur sacerdos ad priorem angulum et dicat adiutorium nostrum. sit nomen domini benedictum. Seint iob fist sur le ure de la mer. pessannt ces bherbis. donne uint nostre segneur a luy e dist. Job que fa tu sy : il responnde e dist. sire ieo oes issi pessannt mes berbit pleynes de veroles e de clous fichez. Nostre sire tena sa seyntime mayn si les benequia. sire autre si uostre yeinnt cum vous garistes iceles : gariset moy icestes. dicatur pater noster et credo ter. oremus : Deus qui laboribus hominum eciam de mutis animalibus solacia subrogasti, supplices te rogamus ut sine quibus non alitur humana condicio, nostris facias usibus non perire. Per Christum Dominum.

Domine Jesu Christe fili dei vivi qui liberasti tres paruos de camino ignis, sydrac, misac et abdenago : precamur te Domine Jesu Christe fili gloriose virginis marie ut precilus eiusdem virginis et matris tue marie et omnium sanctorum et electorum tuorum exoracionibus salues et liberes has bestias ab omni morbo et peste amen. »

IX

LE RÉGIME ALIMENTAIRE DES ANACHORÈTES ET DES MOINES BYZANTINS

PAR M. LE P^r E. JEANSELME, MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

La pratique du jeûne n'est pas le propre d'un rameau ethnique. Elle est de toutes les races et de tous les âges de l'humanité ; mais elle a pris un développement énorme dans les religions de l'Inde et le christianisme.

Bien avant notre ère, sur les rives du lac de Thibériade, certaines sectes mystiques se livrent déjà à des austérités parmi lesquelles le jeûne occupe une grande place. Les Esséniens ne prennent pas de nourriture avant le coucher du soleil. Quelques-uns d'entre eux prolongent l'abstinence et laissent un intervalle de trois et même de six jours entre leurs repas qui se composent de pain grossier, d'eau, de sel et d'hysope.

Les premiers ascètes chrétiens ne font que suivre, en ce qui concerne le jeûne, les règles en usage parmi la secte des Thérapeutes, rameau des Esséniens, alors très répandus dans la Haute-Égypte et surtout à Alexandrie.

* * *

A cette époque, dans l'empire grec se juxtaposent, sans se confondre, les traditions de luxe et de débauche de la Rome impériale, la frugalité et le mysticisme de l'Orient. Une foi qui prêche le mépris des biens terrestres, impose au monde vieilli et désabusé une discipline nouvelle. Ses adeptes accourent au désert comme vers une Terre promise.

L'histoire lausiaque, qui abonde en récits merveilleux, cite maints exemples des privations que s'imposent les pieux anachorètes dispersés dans les déserts de la Thébaïde. Pour toute nourriture, Dorothée ne prend que six onces de pain et une poignée de menus légumes herbacés ; il buvait un peu d'eau ¹. L'abbé Élie, dans sa

1. PALLAD. *Hist. lausiaca*, in MIGNE, *Patrol. grecq.*, t. 34, col. 4043. — La livre byzantine (327^{sr},4) contenait 12 onces ; Dorothée ingérait donc 463^{sr},7 de pain par jour. Ce pain était certainement de la plus basse qualité, du pain de son ou du pain bis. Cette ration journalière fournissait :

MATIÈRES AZOTÉES	MATIÈRES HYDRO-CARBONÉES	MATIÈRES GRASSES	CALORIES UTILISABLES
6 ^{sr} ,42	74 ^{sr} ,79	2 ^{sr} ,65	364 ^{sr} ,29

La quantité de substances nutritives retirées des légumes verts ne peut pas être évaluée, mais elle est insignifiante.

vieillesse, ne mange que trois onces de pain et trois olives le soir ¹. L'abbé Elpidius, durant vingt-cinq ans, se livre à l'abstinence la plus rigoureuse, sauf le samedi et le dimanche ². L'abbé Adolius, que les veilles et les macérations avaient réduit à l'état de spectre, ne mange en temps ordinaire qu'un jour sur deux et, pendant le carême, seulement tous les cinq jours ³.

Certains solitaires se condamnent à une rigoureuse abstinence qui se prolonge pendant des semaines. Élie, dans sa jeunesse, ne mange qu'une fois tous les sept jours ⁴. Sérapion, le Sindonite, s'embarque sans provisions de bouche. Lorsque le navire est à une distance de cinq cents stades d'Alexandrie, les matelots, puis les passagers, prennent leur repas. Sérapion reste à jeun ; ses compagnons crurent d'abord que la navigation en était la cause. Mais les jours suivants, il s'abstint de toute nourriture et, le cinquième jour, il n'avait pris aucun aliment ⁵. Hilarion surpassait les autres anachorètes par la durée et la rigueur de ses jeûnes, et le peuple accourait en foule pour l'admirer. Le saint homme veut se soustraire à ces ovations importunes ; miné par les privations et pouvant à peine marcher, il monte sur un âne pour fuir dans le désert, mais la multitude s'oppose à sa retraite. Il déclare alors qu'il se laissera mourir de faim et de soif si elle s'oppose à son départ, et il tient parole. Après sept jours d'abstinence, il recouvre enfin la liberté ⁶.

Le vénérable Macaire se trouve, un jour, à l'époque du carême, dans un couvent soumis à la règle de saint Pakhôme. Chacun des moines se livre au jeûne suivant sa propre inspiration. L'un ne mange que le soir, un autre un jour sur deux, un troisième seulement tous les cinq jours. Macaire renchérit sur toutes ces austérités. Durant les quarante jours qui précèdent la fête de Pâques, il reste debout dans un angle de sa cellule, ne fléchit pas le genou, ne se couche ni ne s'assoit, ne mange pas de pain, ne boit pas d'eau, et se contente de mâcher quelques feuilles de chou cru, le dimanche, pour paraître rompre le jeûne, dit le pieux hagiographe Palladius, et pour ne point tomber dans le péché d'orgueil. Cette mortification insolite humilie et révolte les moines. Ils vont trouver le supérieur. D'où vient cet homme sans chair, disent-ils avec aigreur ? Chasse-le sur l'heure, ou nous quittons le monastère ?...

Non moins extravagante fut la conduite de l'ermitte Éron qui, si l'on en croit Pal-

1. *Ibid.*, col. 1135. — La ration quotidienne consommée par Élie n'est que d'un quart de livre de pain, soit 84^{gr},83, et de trois olives ; elle n'apporte que :

	MATIÈRES AZOTÉES	MATIÈRES HYDRO-CARBONÉES	MATIÈRES GRASSES	CALORIES UTILISABLES
Pain.	3 ^{gr} ,21	37 ^{gr} ,39	1 ^{gr} ,32	182,14
Olives.	0 ^{gr} ,07	0 ^{gr} ,86	1 ^{gr} ,62	46,98
Totaux	3 ^{gr} ,28	38 ^{gr} ,25	2 ^{gr} ,94	199,12

Est-il besoin d'ajouter que des proportions aussi minimes de principes nutritifs ne peuvent constituer une ration d'entretien, même pour des sujets voués à la vie contemplative ?

2. *Ibid.*, col. 1213.

3. *Ibid.*, col. 1208.

4. *Ibid.*, col. 1135.

5. *Ibid.*, col. 1184.

6. SAINT JÉRÔME. *Vie de saint Hilarion*, in MIGNE, *Patrol. lat.*, col. 43 sq.

7. PALLAD. *His. lausiaca*, in MIGNE, *Patrol. grecq.*, t. 34, col. 1056. — Aujourd'hui, les moines qui vivent dans les couvents d'Abu Macar, fondés au iv^e siècle, dans le vaste désert de Lybie, non loin des marais de Nitée, ne mangent de la viande que fort peu de jours par an. En général, ils se nourrissent de lentilles accomodées avec des oignons et de l'huile (*Vie des SS. Macaire l'Égyptien et d'Alexandrie*, in MIGNE, *Patr. grecq.*, t. 34, col. 1).

ladius, restait souvent trois mois sans prendre d'autre nourriture que la communion et quelques légumes sauvages. Palladius et son compagnon, le bienheureux Albinus, furent témoins de son extraordinaire abstinence. Ils firent dans le désert de Scété un trajet de quarante milles ¹, pendant lequel ils mangèrent deux fois et burent trois fois. Éron, qui les accompagnait à pied, ne prit aucun aliment et ne cessa de réciter, tout le long de la route, des passages tirés des Livres Saints. Ces mortifications ne mirent cependant pas le malheureux ermite à l'abri des aiguillons de la chair et Palladius raconte la chute lamentable d'Éron qui fut puni par où il avait péché ².

*
* *

Les anachorètes dispersés dans les solitudes de la Syrie menaient une vie non moins édifiante. L'un d'eux avait reçu le surnom de *Crithophage* parce qu'il ne se nourrissait que de farine d'orge. Un autre habitait une citerne abandonnée et mangeait cinq figes par jour ³. Halas ne mangea pas de pain jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Héliodore passait de nombreuses nuits à veiller et prolongeait le jeûne pendant sept jours. Batthaeus, affaibli par l'abstinence, fut atteint d'une stomatite vermineuse. Halas, Héliodore le vieillard et Batthaeus faisaient partie d'une secte qui comprenait en outre Eusèbe, Bargès, Abbos, Abdaleos, Zénon et Lazare qui devint plus tard évêque. Ils vivaient auprès du Mont Sigore en Mésopotamie. On les appelle βοσκοί, dit Sozomène, parce qu'ils n'ont point d'habitations et qu'ils ne mangent ni pain, ni aliments cuits et ne boivent pas de vin. Ils errent dans les montagnes en chantant des prières ou des hymnes. Quand vient l'heure du repas, ainsi que des animaux broutteurs (νεμόμενοι), ils se nourrissent d'herbes qu'ils coupent avec une serpe ⁴.

Saint Julien, dit Sabbas, c'est-à-dire le « vénérable vieillard », vécut dans le désert de Mésopotamie pendant quarante ans. L'historien Théodoret assure, d'après Acace de Berée, qu'il ne mangeait qu'une fois par semaine. Il se nourrissait de pain de millet mêlé de son, de sel, et buvait de l'eau... Son corps était réduit à la peau collée sur les os. Dans la suite, cependant, il mangeait quelques figes sèches, mais sa provision annuelle ne dépassait pas deux médimnes ⁵.

*
* *

Dès le début du IV^e siècle, les anachorètes se groupent autour de quelques ermites qui s'étaient acquis une grande réputation de sainteté, et se soumettent à une discipline commune. ANTOINE fut l'un des plus illustres initiateurs de la vie cénobitique. Il vivait depuis une vingtaine d'années dans la retraite quand des disciples

1. Le mille romain était de 1481^m,75 ; les 40 milles équivalaient à 15 lieues métriques ou 60 kilomètres.

2. PALLAD. *Hist. lausiaca*, in MIGNÉ, *Patr. grecq.*, t. 34, col. 1091 sq.

3. JÉRÔME. *Vie de saint Paul, premier ermite*, in MIGNÉ, *Patrol. lat.*, t. XXIII, col. 49. Une ration quotidienne de cinq figes ne fournit que :

MATIÈRES AZOTÉES	MATIÈRES HYDRO-CARBONÉES	MATIÈRES GRASSES	CALORIES UTILISABLES
2 ^{gr} ,29	37 ^{gr} ,06	0 ^{gr} ,49	166,66

4. SOZOMÈNE. *Hist. eccl.*, l. VI, c. 33 et 34, in MIGNÉ, *Patrol. grecq.*, t. 67, col. 1393.

5. THÉODORET. *Hist. relig.*, c. II, MIGNÉ, *Patr. grecq.*, t. 82, col. 1313. — Le médimne contenait 58^l,92. La ration quotidienne de figes sèches consommées par saint Julien était donc de 0^l,30, si l'on en croit la légende.

vinrent en foule se ranger sous son obéissance. Phaïum (Fayoum) fut le premier centre monastique, d'autres se fondèrent dans la Thébàïde et Hilarion introduisit la réforme en Palestine, sa patrie. Avant de mourir, Antoine confia à Macaire d'Alexandrie la direction du monastère de Nitrée où près de cinq mille cénobites vivaient sous sa règle.

L'histoire des premiers temps du cénobitisme est pauvre en documents certains ¹. Depuis l'âge le plus tendre, Antoine a pratiqué la plus rigoureuse abstinence. Il ne mange qu'après le coucher du soleil et souvent il prolonge son jeûne durant deux, trois ou quatre jours. Son unique repas se compose de pain, de sel et d'eau. Il s'interdit la chair et le vin. Ma ration de chaque jour, dit-il, ne fut jamais que d'une mesure de pain d'orge et d'une mesure d'eau trouble ².

MACAIRE, successeur d'Antoine, se soumet à un régime non moins sévère. Ayant entendu dire qu'au monastère de Tabennisi, dirigé par saint Pakhôme, la règle ne permet pas de manger des aliments cuits pendant le carême, il se condamne, pour sept ans, à vivre de légumes crus trempés dans de l'eau. Apprenant qu'un ascète se contente d'une livre de pain par jour, il réduit sa ration journalière à la poignée de nourriture qu'il pouvait extraire avec la main d'un vase au col étroit ³.

Tous les disciples d'Antoine et de Macaire s'abstiennent de viande et de poisson. La plupart vivent de légumes crus ou cuits à l'eau. Les plus fervents proscrirent le vin ⁴. Mais chacun règle, comme il l'entend, le nombre et la composition de ses repas. « Les frères pouvaient manger tous les jours deux fois par jour même, ou une fois tous les deux jours, ou moins souvent encore ⁵. »

Antoine est avant tout un homme d'action ; il prêche d'exemple, mais il parle et il écrit peu. Il ne subsiste de lui aucun ouvrage authentique, et la règle qui porte son nom passe pour apocryphe ; mais elle paraît être le reflet de la pensée du maître. On y trouve quelques préceptes relatifs au régime des premiers cénobites, tels les suivants :

II. — tous les jours, jeûne jusqu'à la neuvième heure, samedi et dimanche exceptés.

XIV. — Ne séjourne pas en un lieu où l'on presse les grappes pour en faire du vin, et ne mange jamais de viande.

XV. — Ne romps pas le jeûne, le quatrième et le sixième jour, à moins d'une grave maladie.

XXI. — Abstiens-toi d'offrir des banquets, et ne te rends pas à un festin (*ad symposium*), si tu y es convié.

XXXII. — Ne mange pas jusqu'à la satiété....

XLII. — Ne sois pas intempérant (*helluo ciborum*), afin de ne pas réveiller tes fautes passées.

De la même époque date la Règle de l'abbé Isaïe, qui fut contemporain et peut-être

1. Consulter : AMELINEAU, Saint Antoine et les commencements du monachisme en Égypte. *Revue de l'Hist. des Religions*, t. LXV, n° 4, Paris, 1912, p. 3. — D'après cet auteur, des deux *Vies de saint Antoine*, la grecque, écrite par saint Athanase, est un témoignage dont on doit tenir compte ; la latine, écrite par saint Jérôme, serait sans valeur documentaire.

2. AMELINEAU, *l. c.*, p. 38.

3. Dict. d'Archéol. chrét., Art. *Cénobitisme*, col. 3103.

4. Le vin n'est pas d'un moine, avait dit Antoine.

5. AMELINEAU, *l. c.*, p. 33.

disciple d'Antoine. Elle fournit quelques indications sur le jeûne et la nourriture des anachorètes du iv^e siècle qui avaient embrassé la vie cénobitique :

II. — Si tu es obligé de boire du vin, ne vide pas plus de trois coupes de faible capacité.

XIII. — Ne sois pas intempérant, afin de ne pas renouveler tes fautes passées ¹.

XX. — Lorsque tu t'assois à table avec tes frères, ne mange pas avec délectation et n'étends ta main que vers les aliments qui sont devant toi... Ne bois pas de l'eau avec avidité et en faisant du bruit.

LIV. — Lorsque tu demeures dans ta cellule, mange la quantité d'aliments prescrite et au temps fixé par la règle..., si l'on t'offre, en dehors de ta cellule, un mets délicat, n'en prends pas jusqu'à la satiété, et aie le courage de revenir aussitôt dans ta cellule.

LVI. — Mange une seule fois par jour, mais sans atteindre la satiété...

* * *

La réforme de l'ascèse et l'institution du cénobitisme, ébauchée par Antoine, fut réalisée par saint PAKHÔME. D'abord ermite dans sa jeunesse, il devint plus tard disciple de Palamon dont les règles alimentaires étaient les suivantes : pendant l'été, jeûne quotidien ; pendant l'hiver, du pain et du sel, ou un légume tous les deux jours ; abstention perpétuelle d'huile et de vin ².

Après avoir vécu un certain temps auprès de Palamon, Pakhôme vient s'établir au village ruiné de Tabennîsi, sur la rive orientale du Nil. En ce lieu, chacun de ses disciples occupe une cellule, et toutes sont comprises dans l'enceinte commune d'un monastère. Les jours de grandes solennités, les anachorètes du désert se rendent à Tabennîsi pour assister aux offices religieux. Rapidement, les institutions pakhômiennes pénètrent en Éthiopie, se répandent dans la Thébaidé et descendent le long du Nil. Du vivant du fondateur, neuf monastères d'hommes et deux couvents de femmes obéissaient à sa règle. Au v^e siècle, le nombre des moines pakhômiens était d'environ 5.000 ³.

Les cénobites mangent tous aux mêmes heures et à la même table ; toutefois, ceux qui s'imposent un régime plus rigoureux sont autorisés à ne pas venir au réfectoire ; ils reçoivent dans leur cellule du pain, du sel et de l'eau.

Les semainiers donnent le signal du repas en commun. Le premier avait lieu vers midi, le second probablement vers la dixième heure. Les moines s'assoient à la place désignée par le supérieur. La tête couverte de la cuculle, sans jeter un regard autour d'eux, ils prennent leur nourriture dans un profond silence. Elle se compose de pain, de légumes, d'une sorte de soupe, de fruits, de fromage. Si quelque objet fait défaut, un coup frappé sur la table avertit les servants.

Du temps de saint Jérôme, les moines de Tabennîsi jeûnaient deux fois par semaine, le mercredi et le vendredi, excepté en temps de Pâques et de Pentecôte. D'après

1. Ne sis helluo, ne renoventur in te priora peccata tua. Ce précepte est presque identique dans le fond et la forme au suivant déjà cité de la *Règle de saint Antoine* : Ne sis helluo ciborum, ne resuscitentur in te priora peccata.

Les deux Règles d'Antoine et d'Isaïe paraissent donc avoir une commune origine.

2. Art. Cénobitisme, l. c., col. 3092.

3. P. LADEUZE. Étude sur le cénobitisme pakhômien pendant le iv^e siècle et la première moitié du v^e. *Th. de théol.*, Louvain, 1898, *passim*.

Palladius, il était interdit, durant le carême, de manger des aliments cuits. L'une des punitions infligées aux moines consistait à jeûner au pain et à l'eau. Une semaine de ce régime était imposée aux détracteurs et aux calomnieux.

En 404, JÉRÔME traduit en latin les *Règles* de saint Pakhôme¹, et les couvents de Bethléem ne tardent pas à se conformer à sa doctrine.

Le rédacteur de ces règles paraît avoir pour objectif d'établir une égalité parfaite de régime entre les frères. Il s'ingénie à prévenir toutes les supercheries, toutes les tentatives que suggère l'aiguillon de la faim.

Nul ne donnera plus ; nul n'acceptera plus (que ne le prescrit la règle) (XL) : telle est la formule générale qui résume le code alimentaire de saint Pakhôme.

Aux préposés à la cuisine, il est formellement interdit de préparer des plats spéciaux. Ils ne mangeront que les mets servis sur la table des frères (XXXII).

Ceux qui accommodent les aliments (*pulmentaria*) doivent les servir sans les goûter (XLIV).

Le serviteur qui tombe malade n'a pas la permission d'aller à la cuisine ou à l'office pour y prendre quoi que ce soit à sa convenance ou pour y cuire ce qui lui plaît. Les autres serviteurs lui apporteront ce qu'ils jugeront nécessaire (XLI).

Celui qui distribue, au sortir du réfectoire, les friandises et les douceurs², doit méditer quelque passage des Écritures (XXXVII), sans doute pour le prémunir contre les embûches de la gourmandise.

Les frères reçoivent ces menus présents, non pas dans leur cuculle, mais dans leur mélote ou sac de peau (*in pelle*), et ils ne les mangent qu'après être rentrés dans leur cellule (XXXVIII).

Il est défendu d'en faire provision : ce qui n'est pas consommé dans les trois jours, sera remis au supérieur qui les serre dans la réserve, et ils feront partie dans la suite d'une nouvelle distribution (XXXIX).

Lorsqu'un frère allègue qu'il est souffrant, c'est le supérieur et non le malade lui-même qui fixe le régime (XL). En quittant l'infirmerie, il ne peut rien emporter dans sa cellule, pas même un fruit (*ne pomum quidem*) (XLIII).

Le frère qui ne peut rentrer au couvent, à l'heure du repas, doit refuser les aliments qu'on n'est pas accoutumé de servir sur la table des moines... Il n'acceptera que le viatique indispensable pour la route. En arrivant au monastère, il remettra ce qu'il n'aura pas consommé au supérieur, et celui-ci fera déposer ces aliments à l'infirmerie (*cella languentium*) (LIV).

Les frères qui ne mangent pas à la table commune, parce qu'ils sont envoyés ou établis hors du monastère, vivent sous la conduite d'un semainier (*hebdomarius*) qui leur fournit les aliments, à l'exception des mets cuits, et leur distribue l'eau à tour de rôle : nul n'a le droit de se lever pour en puiser et en boire (LXIV).

Nul ne mangera des raisins ou des fruits de la terre ? (*spicas*) qui ne sont pas encore mûrs ; nul ne prélèvera dans les champs ou les vergers les prémices de la récolte pour son usage personnel (LXXV) avant qu'elles aient été servies sur la table commune.

Les frères qui sont chargés de cueillir les dattes ne s'en attribueront pas une part, il ne leur est même pas permis de ramasser les fruits tombés de l'arbre, mais celui qui dirige le travail peut leur en distribuer quelques-uns (LXXVII et suiv.).

1. SAINT JÉRÔME, in MIGNE, *Patrol. lat.*, t. XXIII, col 66 sq.

2. *Tragemalia*. Les anciennes éditions portent *dulciamina*.

Sauf le cas de maladie, nul ne boira de vin, ni de liqueur ¹ (XLV).

Le supérieur dispose de petits pains en faveur de ceux qui ne mangent pas à la table commune et s'adonnent à une abstinence plus rigoureuse. Mais il doit veiller à ce qu'ils ne soient pas distribués par faveur, pas même à ceux qui partent en voyage. Ces pains ne seront pas à la portée de tous (*nec ponantur in medium*). Ils seront donnés, suivant la règle, dans les cellules, sans autre aliment que du sel.

Nul n'est autorisé à cuire des aliments en dehors de la cuisine du monastère. Les frères qui travaillent aux champs recevront des légumes assaisonnés de sel et de vinaigre et préparés de manière à se conserver longtemps à l'époque des chaleurs (*et in longos usus aestatis tempore praeparata*) (LXXX).

Mais la rigueur de la règle se relâche, si la nécessité l'exige. Lorsqu'un frère tombe malade au cours d'un voyage ou d'une traversée, s'il est dans l'obligation, ou s'il a le désir de manger de la saumure (*liquamen de piscibus*) ou d'autres aliments interdits, il pourra en consommer, mais à part, en dehors de la vue des autres frères, et il en recevra une portion aussi généreuse qu'il le désirera (XLVI).

Telle est la Règle traduite par Jérôme. Elle est, en quelque sorte négative ; elle se borne à proscrire l'usage de certains aliments, à prévoir les artifices de toutes sortes que peut suggérer l'appétit toujours en éveil des moines soumis à un régime de famine. Mais elle ne donne point le détail de l'ordinaire des cénobites de Tabennisi, comme le feront, aux siècles suivants, les chartes de fondateurs, celles de Théodore Stoudite et de l'impératrice Irène Ducas.

Il existe d'autres versions de la discipline pakhômienne. D'après l'une d'elles ², le Grand veillait à ce que la nourriture fût plus copieuse, lorsque l'âge, le genre de travail ou les infirmités l'exigeaient. Il s'oppose aux mortifications trop rigoureuses qui rendent les moines incapables de remplir leurs devoirs envers Dieu et le prochain. A Théodore il défend de jeûner deux jours de suite. Il gourmande un frère qui néglige de se rendre à table et lui adresse cette apostrophe : « Obéis donc à la règle, et lorsqu'elle t'invite à manger, ne reste pas sans nourriture, mais avec les frères, mange du pain avec modération et le mets cuit qui t'est donné ! »

Néanmoins, par une sorte de raffinement, Pakhôme met la gourmandise du moine à l'épreuve. S'il résiste à la tentation, il n'en a que plus de mérite. « Je veux, dit-il, que l'on cuise et que l'on serve chaque jour aux frères la nourriture avec abondance, afin que chaque, retranchant sur ce qui leur est donné, ils progressent dans la vertu. » Un enfant du monastère va se plaindre à Pakhôme : « En vérité, ô père, depuis que tu es sorti pour visiter les frères jusqu'à maintenant, on ne nous a cuit ni légumes, ni pois... Depuis combien de temps, demande Pakhôme au cuisinier, n'as-tu pas cuit de légumes aux frères... Depuis deux mois, répond celui-ci. » Alors le Grand lui dit : « Tu as fait cela, lorsque les lois et les canons des saints Pères ordonnent de faire un plat de légumes aux frères le samedi et le dimanche ! » Il répondit : « En vérité, ô père, je voulais en cuire tous les jours, mais j'ai vu que les légumes cuits n'étaient pas mangés parce que tous les frères, pour ainsi dire, se retenaient et ne mangeaient pas ce qui était cuit ; les enfants seuls mangeaient ce plat. Afin donc

1. *Liquamen* rapproché de *vinum* doit être pris dans cette acception, et non dans le sens de *garum*, saumure.

2. J. BOUSQUER et F. NAU. Hist. de saint Pacôme (une rédaction grecque inédite des *Ascetica*), *Patrologia Orientalis*, t. IV, p. 486.

que la dépense faite avec tant de peine ne fût pas jetée dehors, puisque personne n'en mangeait — car nous mettons chaque jour quarante setiers d'huile dans la nourriture des frères ¹ — quand je vis qu'on n'en mangeait pas, je n'en fis plus cuire ; je ne me crus pas permis de jeter dehors tant de dépenses, aussi pour ne pas rester inutile, je travaille aux nattes avec les frères, car j'ai pensé qu'il suffit d'un [frère] à la cuisine pour préparer un peu de nourriture aux frères, comme des herbes [thym] macérés dans du vinaigre, des olives, des plantes vertes de la montagne et des herbes du jardin. » Pakhôme ordonne d'apporter les nattes et les fait brûler. « Que de secours vous avez enlevés aux frères en ne cuisant pas les mets ! Ignorez-vous que l'homme peut désirer (ces mets) ? et celui qui s'en abstient pour Dieu en recevra une récompense non minime ; mais celui qui n'a pas le pouvoir (de désirer), mais (s'abstient) par force et par nécessité parce qu'il n'a rien, s'abstient en vain et demande vainement une récompense pour cela ². »

* * *

SCHENOUDI développe les institutions pakhômiennes à la fin du IV^e et durant la première moitié du V^e siècle. Il exige des cénobites des mortifications plus rigoureuses. Il reproche à Pakhôme d'avoir permis à ses disciples de manger du pain deux fois par jour. Il veut qu'au monastère d'Atripé, la table soit servie à midi et le soir, mais chaque moine ne doit prendre part qu'à un seul repas. L'ordinaire se compose de pain et de légumes. Le vin, la viande, les œufs, le fromage, le poisson étaient interdits ³.

Toutefois, Schenoudi condamne le jeûne trop prolongé. Chacun doit empêcher ceux qui le voudraient, dit-il, de rester deux, trois jours ou plus sans manger ⁴...

Le régime doit être uniforme et le même pour tous les moines, à l'exception des malades qui reçoivent les aliments dont ils ont besoin, mais loin des regards des autres frères ⁵.

* * *

BESA, successeur de Schenoudi, chef de la communauté d'Atripé, s'efforce de remettre en vigueur les règles du jeûne. Il se plaint que des frères, parmi les plus vigoureux, font régulièrement un repas tous les soirs, alors que beaucoup de laïcs se passent de souper parfois la semaine entière. La discipline s'était relâchée au point que des moines s'étaient introduits dans des habitations privées pour voler des bouteilles de vin et du raisin. Il blâme des religieuses d'avoir dérobé divers objets, entre autres des vivres. Nul, dit-il, ne doit prendre un repas en dehors du monastère, accepter du

1. Certains aliments étaient donc accommodés à l'huile. En outre, les cénobites pakhômiens mangeaient des olives. Leur régime n'était donc pas dépourvu de substances grasses ; à cet égard, la règle de Pakhôme était moins sévère que celle de Palamon (voir ci-dessus).

2. *Ibid.*, p. 442 sq. — Cette rédaction fournit des détails intéressants sur l'ordinaire des moines pakhômiens : « Ceux qui sont de service à la cuisine se lèvent dès le matin, s'occupent les uns à la cuisine, les autres aux tables ; ils dressent [les tables], font les préparatifs, placent des [grains de] sénévé, des olives préparées, divers fromages, du pain et de petits légumes... », p. 429.

3. ZOEGA. *Catalog. codic. coptic. manuscript. qui in museo Borgiano adservantur*. Romæ, 1810, nn. 184, 187, 212.

4. *Mém. de la mission archéolog. franç. du Caire*. Paris, Leroux, IV, 281.

5. Cf. ZOEGA, nn, 181, 201 ; — *Mém. de la Miss. arch. fr. du Caire*, IV, 259, 268.

grain ou tout autre aliment, maquer un mets délicat ou boire du vin sans l'autorisation du supérieur. Mais s'il impose à ses moines de rigoureuses mortifications, il se montre charitable, en temps de famine, et fait distribuer aux indigents de la bouillie, des colombes fraîches ou salées, des œufs, du fromage ¹.

Vers la fin du ^v^e siècle, le moine MOÏSE, qui vivait dans le voisinage de l'ancienne Abydos, semble se rattacher à la règle de Schenouioudi. Il prescrit de jeûner le mercredi et le vendredi et durant tout le carême ².

* * *

Du temps du patriarche DAMIEN (578-605), il existe à Scété³ quatre monastères réunissant environ 3.500 moines qui occupent chacun une cellule. Ils vivent de pain, d'huile, de vin et de légumes.

Au commencement du ^{viii}^e siècle, la ferveur des moines de Scété se refroidit. Au dire, de Théodore d'Alexandrie, on ne voit plus alors dans cette communauté, comme jadis, des vieillards ne prenant jamais de nourriture à moins qu'on ne vienne les voir. Lui-même avait coutume de visiter, tous les samedis, un vieillard du voisinage, du nom d'Ammonius, pour lui procurer l'occasion de prendre quelque aliment ⁴.

SAMUEL, disciple d'Agathon, fonde au ^{viii}^e siècle à Kalamon un monastère du type scétiote ⁵. Il s'abstient de pain, il se nourrit d'herbes pendant tout le carême et il exerce un grand prestige sur ses frères ⁶.

Une curieuse anecdote semble prouver que le régime devait être d'autant plus strict que le religieux occupait un rang plus élevé dans la hiérarchie monastique.

L'abbé Daniel et son disciple reçoivent un jour l'hospitalité dans un couvent de nonnes. L'abbesse offre au vieillard une écuelle contenant quelques légumes frais, humectés et crus, des dattes et de l'eau ; au disciple elle donne des lentilles cuites, un petit pain et de l'*εὐχραινον* ⁷ ; aux sœurs elle sert des mets nombreux : des poissons et du vin en abondance... Après le repas, le vieillard dit à l'abbesse : Qu'as-tu fait ? N'est-ce pas nous qui aurions dû manger ce qu'il y a de meilleur ? Et l'abbesse de lui répondre : Toi, tu es un moine, et c'est une nourriture de moine que j'ai déposée devant toi. Ton disciple est un disciple de moine et c'est une nourriture de disciple que j'ai déposée devant lui. Quant à nous, nous sommes des novices, et nous avons mangé une nourriture de novices ⁸.

* * *

Le grand réformateur du cénobitisme en Orient fut BASILE de Césarée, en Cappadoce. Vers l'âge de vingt-huit ans, il parcourt l'Égypte, la Libye et la Thébàide, la Pales-

1. VAN CAUWENBERGH. Étude sur les moines d'Égypte... (451-640). *Th. de Théol.*, Paris, 1914, p. 141 et suiv.

2. *Ibid.*, p. 153.

3. D'après VAN CAUWENBERGH, *loc. cit.*, p. 82, Wadi-Natron occupe la place de l'antique Scété.

4. *Pratum*, c. LIV, MIGNE, *Patrol. grecq.*, t. 87, 3^e partie., col. 2908 sq.

5. *Ibid.*, p. 127 sq.

6. *Ibid.*, p. 191.

7. Voir p. .

8. LÉON CLUGNET. *Vie et récits de l'abbé Daniel*, § 7. La religieuse que l'on croyait être une ivrognesse (d'après un Ms. de la Bibl. nat., fonds Coislin 283, fol. 169-171^{vo}).

tine, la Syrie et la Mésopotamie. Il visite les nombreux monastères de ces contrées et il admire les vertus des moines « leur abstinence dans la nourriture, leur courage dans le travail, leur constance dans la prière nocturne, cette haute et indomptable disposition de l'âme qui leur fait mépriser la faim, la soif, le froid, comme s'ils étaient étrangers à leur corps, véritables passants sur cette terre et déjà citoyens du ciel ¹ ». Basile consacra deux années à ce voyage (357 et 358); de retour au pays natal, il se retire dans la solitude d'Annesi, sur les bords de l'Iris, où il mène pendant cinq années la vie ascétique : il couche sur une natte ou sur une planche ; il boit de l'eau, il ne mange que du pain, des herbes et du sel.

Dans une lettre adressée à Grégoire de Nazianze, Basile donne l'esquisse des Règles qu'il développera plus tard. Ces *Regulæ fusius tractatæ* ², écrites dans la retraite d'Annesi, contiennent de nombreux détails sur le régime que doivent suivre les moines. Il faut, dit-il, observer la tempérance, et manger en quantité suffisante les aliments communs et nécessaires à la vie. Toutefois, il faut éviter d'en prendre jusqu'à la satiété et s'abstenir de ceux qui procurent de la jouissance... Quant aux aliments nécessaires, ils varient suivant l'âge, le genre de vie, le tempérament de chacun, il n'est donc pas possible de formuler une règle unique applicable à toutes les personnes pieuses. En conséquence, nous autorisons les supérieurs à modifier la quantité (d'aliments) fixée par nous pour la nourriture des ascètes en bonne santé. Les supérieurs pourront accorder des suppléments aux malades et tels adoucissements qu'ils jugeront convenables. On ne peut donc prescrire à tous les mêmes heures de repas, les mêmes aliments et les mêmes quantités. Il faut se proposer pour but unique de réduire la nourriture au strict nécessaire. Un corps surchargé d'aliments est inapte au travail, il est porté au sommeil et en butte à de nombreuses incommodités... Être esclave des voluptés, c'est faire un Dieu de son ventre... Basile recommande aux moines, de boire de l'eau pure, mais il ne leur interdit pas l'usage du vin.

L'ascète, dit ailleurs ³ Basile, ne doit point rechercher la variété dans la nourriture et, sous prétexte de tempérance, le changement dans les mets, car ce serait enfreindre la discipline commune et causer du scandale. L'aliment par excellence des moines était le *προσέψμα τρυγικόν* ⁴. Les Pères, ajoute Basile, ont approuvé ce mets comme unique condiment. On l'accommodait avec des légumes frais ou secs. Certains moines alléguant pour le rejeter que c'était de la viande, mangeaient des aliments plus recherchés. Basile condamne cette supercherie et recommande la frugalité.

Dans les *Petites Règles*, Basile pose et résoud certaines questions de casuistique relatives au jeûne et à l'intempérance ⁵.

Question CXXVIII. — Est-il permis de jeûner au delà de ses forces au point de ne plus être à même de remplir sa mission ?

A cette question, Basile fait une réponse ambiguë ; il semble ne pas autoriser les excès du jeûne.

Question CXXIX. — Celui qui se livre à de longs jeûnes et qui, pour ce motif, ne

1. SAINT BASILE. Epist. CCXXIII, 2. MIGNE, *Patr. grecq.*, t. 46, col. 960 sq.

2. BASILE. *Regulæ fusius tractatæ*. MIGNE, *Patrol. grecq.*, t. 31, col. 965-968.

3. BASILE. *Constitutiones monasticæ*. MIGNE, *Patrol. grecq.*, t. 31, col. 1413 sq.

4. Litt. : aliment cuit salé. — Le copiste Librarius, en marge d'un manuscrit, indique qu'il s'agit de graisse de porc.

5. BASILE. *Regulæ brevius tractatæ*. Migne, *Patrol. grecq.*, t. 31, col. 1168 sq.

peut pas supporter la nourriture commune à l'heure des repas, quel parti doit-il prendre ? jeûner et manger en même temps que ses frères ? ou bien se mettre dans le cas d'avoir besoin d'une autre nourriture à cause de son jeûne immodéré ?

Réponse : Le temps du jeûne n'est pas laissé à la volonté de chacun...

Question CXXXV. — Celui qui est fatigué doit-il demander plus de nourriture que de coutume ?

Réponse : S'il se donne de la peine, c'est pour être récompensé par Dieu. En conséquence, il ne doit pas demander un soulagement de sa peine. Toutefois, celui qui est chargé de distribuer les aliments devra tenir compte du travail fourni par chacun.

Question CXXXVII. — Est-il bon de décider de son propre chef qu'on s'abstiendra pendant un temps déterminé d'un mode de nourriture ou de boisson ?

Réponse : Toute décision prise de son propre chef est erronée (ἐπισημότης).

Question CXXXVIII. — Est-il permis... qu'un frère jeûne ou veille plus que les autres frères, de sa propre volonté ?

Réponse : C'est un acte contraire à la piété. Si quelque frère croit devoir jeûner ou veiller avec plus de rigueur, qu'il en expose les raisons aux supérieurs et qu'il se conforme à leurs décisions. Souvent ce besoin de mortification sera satisfait d'une autre manière.

Question CXXXIX. — Lorsque le jeûne se prolonge, nous devenons moins vigoureux pour l'œuvre du salut (ἐργον). Dans ces conditions, faut-il que l'œuvre du salut soit entravée à cause du jeûne, ou faut-il négliger le jeûne en vue de l'œuvre du salut.

Réponse : Le jeûne doit être observé s'il est compatible avec l'ordre de Dieu ; si le jeûne ne permet pas d'exécuter cet ordre, il vaut mieux prendre des aliments qui fortifient le corps, mais non comme des gloutons, mais comme des ouvriers de Dieu.

Question CXL. — Faut-il soigner celui qui ne s'abstient pas d'une nourriture nuisible¹ et qui tombe malade parce qu'il mange immodérément ?

Réponse : L'intempérance a manifestement pour cause le vice ; il importe donc qu'on se préoccupe tout d'abord de guérir cette passion. Pour montrer combien l'intempérance est un grand mal, Dieu dans son amour du prochain a souvent laissé l'âme aux prises avec la passion de l'intempérance, même aux dépens du corps qui en éprouve les effets nuisibles. Il voulait savoir si, par la maladie du corps, qu'elle souffre du fait de l'intempérance, elle ne prendrait pas conscience de son propre dommage et ne serait pas amenée à la tempérance en toutes choses. Il convient que l'on soigne le corps de ceux qui sont malades par intempérance, mais il faut prendre garde, en soignant le corps, de ne pas négliger le traitement de l'âme. Si donc, il apparaît que le malade se soucie de guérir non seulement son corps, mais aussi son âme, qu'on le traite corporellement ; mais si, pendant qu'il reçoit les soins nécessaires à son corps, il montre de la négligence pour la santé de son âme, il est préférable d'abandonner cet homme aux douleurs que lui cause l'intempérance, dans l'espoir qu'avec le temps il rentrera en lui-même, [envisagera les peines] de l'enfer éternel, et voudra s'occuper de la santé de son âme... De cette longue dissertation morale, il ressort que les souffrances physiques peuvent amender l'âme ; elles ne doivent donc être soulagées que si elles ne sont pas utiles pour le salut du pécheur.

1. Τὰ βλαβερά τῶν βρωμάτων.

Cette doctrine fut toujours celle des anachorètes et des fondateurs de la vie cénobitique. A leurs yeux, l'enveloppe corporelle est méprisable ; le pécheur doit lui imposer des mortifications pour conduire son âme dans les voies du salut. Vainement on chercherait quelques préceptes d'hygiène dans la littérature sacrée des premiers siècles. Antoine, par esprit de pénitence, sous le soleil ardent de l'Égypte, ne se dépouille jamais de son lourd vêtement de peau ; il ne prend aucun soin de son corps qu'il laisse dans un état sordide. La privation de nourriture est du nombre des austérités qui peuvent ouvrir le ciel ; mais l'abstinence a des limites qu'on ne peut franchir sans commettre une sorte de suicide. C'est pour éviter à l'âme une faute, et non pour épargner au corps des souffrances, que Pakhôme et Basile condamnent les excès du jeûne.

D'ailleurs, les concepts religieux ne peuvent libérer entièrement l'ascète de l'instinct de conservation qui persiste obscurément en lui. Comme tout être vivant, il doit satisfaire aux exigences biologiques. Il ne pourrait s'y soustraire sans abrégier sa vie. Or, bon nombre d'anachorètes atteignirent un âge fort avancé. Sans parler de Schenoudi, auquel les historiens les plus récents attribuent une longévité peu croyable¹, il paraît établi par des documents décisifs qu'Antoine mourut à l'âge de cent cinq ans, après avoir vécu soixante-dix ans dans les solitudes du désert.

Le solitaire se nourrissait de pain grossier, de sel, de légumes secs ou herbacés cuits à l'eau, parfois accommodés à l'huile, d'olives et de fruits ; il ne buvait que de l'eau. Pris en quantité suffisante, ces aliments constituent une ration d'entretien complète qui peut maintenir indéfiniment l'organisme en état de santé. Les éléments minéraux sont fournis par le pain, les légumes et le sel ; les matériaux protéiques et hydro-carbonés par le pain et les légumes secs ; les substances grasses par l'huile et les olives.

PALAMON avait décrété l'abstinence perpétuelle d'huile. Cette prescription était incompatible avec la vie dans des contrées où il n'existe pas d'autre aliment gras, et peut-être cette défense est-elle l'une des causes qui ont précipité la chute de cet ordre religieux.

Mieux avisés, Pakhôme et Basile n'ont point commis cette erreur biologique. Si leurs œuvres ont prospéré, la clairvoyance dont ils ont donné la preuve en faisant une part aux exigences alimentaires de l'organisme humain n'est sans doute pas étrangère à leur prodigieuse fortune.

Des bords du Nil, les institutions pakhômiennes se répandirent en Orient et même en Occident où Cassien les proposait en exemple aux moines gaulois, mais elles ne s'y acclimatèrent point. Quant à la Règle de saint Basile, elle fut adoptée par la plupart des couvents de l'empire grec et presque tous les moines orthodoxes la suivent encore aujourd'hui.

*
* *

Le triomphe du cénobitisme fut grand et décisif, mais il n'eut pas pour effet de supprimer la vie érémitique. Les initiateurs même de la réforme continuent à faire de fréquents séjours dans la solitude et ils y vont mourir. Cependant, si beaucoup d'anachorètes sont encore dispersés dans les déserts de l'Égypte et de la Palestine,

1. Les réserves sont d'autant plus légitimes qu'on ignore les dates exactes de la naissance et de la mort de Schenoudi. — D'après Révillout (*Rev. de l'hist. des Relig.*, t. VIII, p. 576 sq.), Amelineau et Ladeuze (*l. c.*, p. 243), Schenoudi mourut à 118 ans ; mais le premier le fait mourir en 458 ou 459, le second en 451 et le dernier en 452.

la plupart se disciplinent, s'assagissent si l'on peut ainsi parler, et se relient par des liens plus ou moins étroits à une règle monastique.

Vers le milieu du ^v^e siècle, dans les solitudes qui environnent Jérusalem, la vie religieuse affecte les formes les plus diverses ¹.

Les uns vivent en communauté ; ils ne mangent que des légumes et des herbes et seulement en quantité à peine suffisante pour entretenir la vie. Ils se mortifient au point qu'ils ressemblent à des cadavres qui attendent la sépulture. Souvent ils se livrent à des jeûnes qui se prolongent trois jours, cinq jours et plus encore. D'autres vivent en ermites ; ils s'enferment dans des cellules si basses et si étroites qu'ils ne peuvent s'y tenir debout, ni s'y tenir commodément, ou bien ils se retirent dans des antres, des cavernes, où ils passent les jours et les nuits en prières. Il y en a² qui broutent et vivent à la façon des bêtes. Ils sont devenus sauvages au point que s'ils aperçoivent des hommes, aussitôt ils s'éloignent, et si l'on fait mine d'approcher ils s'enfuient avec une vitesse incroyable et se cachent dans des lieux inaccessibles ³. Parmi les anachorètes, il y en a qui savent mettre en accord parfait les deux vies spirituelle et temporelle de l'homme. « Quelque détachés qu'ils soient de leur corps, ils ne laissent pas de satisfaire aux devoirs de la vie civile, comme avant leur retraite, de converser avec les hommes, de soulager même les malades.... Ce sont des athlètes qui n'ont point de corps, et des gladiateurs qui n'ont point de sang à répandre. Le jeûne fait toutes leurs délices ; ils se nourrissent de l'abstinence. Lorsque quelque étranger vient les voir, ils le reçoivent avec une civilité et une bonté singulières. Alors, ils observent un genre de jeûne particulier, qui est de manger avec lui dès le matin, quoiqu'ils n'aient aucune envie de manger sitôt ⁴. »

Mais beaucoup de religieux palestiniens avaient une conduite peu édifiante ; certains d'entre eux se livrèrent même à de graves désordres (452). Pour prévenir ces dérèglements, l'évêque de Jérusalem nommait deux supérieurs, dont l'un était proposé aux cénobites, et l'autre aux anachorètes. Un solitaire byzantin, saint SABAS (439-531), fut le réformateur de ces moines indisciplinés. Autour de la laure célèbre qu'il avait fondée dans le désert de Judas, vinrent se grouper de nombreux couvents qui se soumirent à sa Règle ⁵.

* * *

Dès le règne du grand Théodose, de nombreux monastères s'élèvent à Byzance. Après un temps d'arrêt, des constructions religieuses surgissent de toutes parts dans la capitale, notamment au ^v^e et au ^{vi}^e siècle, sous Justinien et ses successeurs. Sur le rivage de la Propontide, s'échelonnent de nombreux monastères ⁶ où de jeunes néophytes et des vieillards désabusés prient en commun sous la même loi. Ce mona-

1. EVRAGRIUS (*Hist. eccl.*, I, I, c. XXI ; Migne, *Patrol. grecq.*, t. 86, 2^e part, col. 2476 sq.) en fait la description d'après la relation d'Eudocie, femme de Théodose II, qui fit un long séjour à Jérusalem (438-439) et fonda des monastères et des laures dans la ville sainte.

2. Καὶ τὰς μὲν τῶν ἀνθρώπων τροφὰς τέλει ἀποστρέφονται. Νέμονται δὲ τὴν γῆν, βοσκοῦς καλοῦσι. EVRAGR., I, c., col. 2480.

3. EVRAGRIUS. *Ibid.*, in LENAIN DE TILLEMONT, *Mém. pour servir à l'hist. eccl. des six premiers siècles*, Paris, 1712, p. 93 sq.

4. Il en a été publié un curieux fragment (*Byz. Zeitschrift*, t. III, 1894, p. 167, sq.) qui ne contient aucune indication sur le régime alimentaire des moines.

5. En 536, il y avait à Constantinople 67 couvents d'hommes (Mansi, VIII, p. 1007-1014). Justinien en fit construire ou relever plusieurs autres. Les monastères de Stoudion, des saints Serge et Bacchus comptaient parmi les plus célèbres.

chisme exubérant impose les rigueurs du jeûne à la nombreuse clientèle d'orphelins, des malades, d'infirmes et d'indigents qui vivent dans sa mouvance, et il finit par introduire ces pratiques dans toutes les classes de la société byzantine. Durant les trois carêmes et pendant le reste de l'année, deux fois par semaine, les laïques jeûnent comme les moines ; si bien que les jours de régime alimentaire réduit sont à peu près aussi nombreux que les jours de régime normal.

* * *

Le menu de ces moines est en majeure partie végétarien. Il se compose essentiellement de légumes frais et de graines potagères macérés dans de l'eau, bouillis ou accommodés avec de l'huile, de fruits, de fromage et de pain. Plusieurs jours par semaine, un plat de poisson ou de coquillages est servi au principal repas. D'une manière générale, l'usage de la viande est interdit. La boisson ordinaire est le vin ou plutôt l'abondance ¹.

Durant les carêmes qui se succèdent au cours de l'année byzantine, le régime devient plus sévère. Les jours de jeûne, les moines ne prennent qu'un seul repas et une légère collation, le soir. Certains aliments substantiels figurent plus rarement à la table des moines, tels le fromage, les coquillages, l'huile et le vin. Les restrictions portent donc à la fois sur la quantité et sur la nature des aliments.

Les carêmes sont au nombre de trois. La Quadragésime ou Grand carême dure sept semaines pendant lesquelles le jeûne est de rigueur à l'exception du samedi et du dimanche. Ce carême commence immédiatement après le dimanche qui suit la Septuagésime. Les restrictions alimentaires sont graduelles : la première semaine est appelée *ἀπόκρεως* parce que l'usage de la viande est interdit² ; le dimanche de la semaine suivante porte le nom de *τῆς τεροφάγου*, parce qu'il est le dernier jour pendant lequel il est permis d'user d'œufs, de lait et de fromage.

Les deux autres carêmes sont moins stricts et moins longs : le carême des saints Apôtres commence le lendemain de la Toussaint orthodoxe et se termine le 29 juin ; son point de départ étant une fête mobile, sa durée est variable³.

Celui de la Nativité est de quarante jours (du 15 novembre, vieux style, à la fête de Noël)⁴.

En temps de Carême, les moines étaient soumis au régime sec appelé *ξηροφαγία*, ainsi que l'avait ordonné le canon 50 du synode de Laodicée (476). Nicolas, patriarche de Constantinople, écrit à l'higoumène du Mont Sinai, Anastase : observez rigoureusement le jeûne que les Pères ont institué en prescrivant la xérophagie qui consiste à s'abstenir de poisson, d'huile et de vin, et à ne prendre qu'un seul repas à la neuvième heure⁵. Manger des crustacés ou des mollusques était permis, mais il

1. « *Erat autem potus aqua frigida temperatus...* », JEAN d'EPHÈSE. *Comment. de beatis orient.* Trad. lat. de W.-J. Douwen et J. P. N. Laud. Amsterdam, 1889, pp. 89-90.

2. Cette défense ne vise que les laïques, puisque la viande n'est permise aux moines en aucun temps.

3. En 1866, la Pâque orthodoxe, tombant le dimanche 27 mars, la Toussaint orthodoxe (huitième dimanche après la Pâque) eut lieu le 22 mai. Le Carême des SS. Apôtres dura donc du 23 mai au 28 juin, veille de la fête des SS. Apôtres Pierre et Paul, en tout trente-sept jours. — En 1869, la Toussaint orthodoxe tombant le dimanche 15 juin, le carême commença le lundi 16 et finit le 28 ; il dura donc treize jours seulement.

4. Il existe encore un quatrième carême : celui de la Dormition de la Vierge ou de l'Assomption.

5. Ἰγθύων τε ἀπέχεσθαι ἐλαίου τε καὶ οἴνου, Ξηροφαγίαν λέγοντες ἀπ᾽ τῆς ἐννάτης. Gloss de D. C. s. v. *ξηροφαγία*.

était formellement défendu de consommer du poisson ou tout autre animal pourvu de sang.

Malgré le nombre et la rigueur de ces jeûnes, des moines s'efforçaient de les prolonger, estimant que la mortification des sens est l'un des moyens les plus sûrs d'atteindre la perfection. Pour prévenir ces abus, il fut interdit aux moines de jeûner durant les deux semaines qui précèdent le « dimanche du fromage », pendant cinquante jours après Pâques et douze jours après Noël.

*
* *
*

Les statuts des monastères déterminent d'une manière précise la composition des repas pour chaque jour de la semaine. Les constitutions de THÉODORE DE STOUDION ¹, écrites dans les premières années du ix^e siècle, sont très explicites à cet égard.

Pendant la première semaine, et celle du milieu, du grand carême, la portion quotidienne de chaque moine est la suivante : des fèves bouillies ², de la saumure ³ sans huile et cinq figes ; en outre des châtaignes s'il y en a, des poires cuites, des prunes de Damas ⁴.

L'ordinaire des seconde, troisième, cinquième et sixième semaines se compose de fèves bouillies ⁵, de saumure et d'un légume sec avec des noix cassées.

La boisson du carême, sauf pour les malades et les vieillards, est l'εὔκρατον, mixture chaude contenant du poivre, du cumin et de l'anis ⁶.

Les deuxième, troisième, quatrième, cinquième et sixième jours de la semaine sainte, les vivres sont ceux de la première semaine du carême. Le cinquième jour, il est servi un plat de légumes secs avec des noix cassées et des fèves bouillies ⁷. Le samedi saint, à la onzième heure, commence le λυχνιόν ; quand cet office est terminé, les moines mangent du fromage, des poissons, des œufs et vident trois coupes. La nature du liquide n'est pas indiquée, mais il s'agit sans doute de vin.

Du temps pascal jusqu'à la Toussaint [orthodoxe] au déjeuner, les moines ont un plat de légumes frais [λάχανον], un plat de légumes secs [δσπριον] à l'huile, du poisson, du fromage et des œufs. Ils vident trois coupes.

Au souper, les frères mangent du pain et les reliefs du déjeuner, s'il en reste. Ils vident deux coupes.

Pendant le carême des saints Apôtres, le poisson, le fromage, les œufs sont interdits à l'exception des jours où les moines ne chantent pas les Heures. Le repas unique a

1. TH. STOUDITE, *Constitution.*, in Migne, Patrol. grecq., t. 99, col. 1703-1720.

2. φάβα ἐξεστόν, pour ἐκξεστόν ; si l'on n'admet pas cette correction, il faut peut-être traduire φάβα ἐξεστόν, par fève décortiquée, de ξέω, polir, gratter, éplucher, écailler.

3. ἀλμαίαν = salmentum.

4. C'est-à-dire des pruneaux.

5. On peut-être décortiquées : κοκκους ἐξεστους.

6. τὸ δε εὔκρατον συνίσταται ἐκ τε πιπέρεως καὶ κυμίνου καὶ ανίσου θερμοῦ. — Les 3 ingrédients qui entrent dans la composition de l'εὔκρατον lui donnent des propriétés à la fois stimulantes, nutritives et calorifiques :

COMPOSITION CENTÉSIMALE				
	Matières azotées.	Matières hydro-carbonées.	Matières grasses.	CALORIES UTILISABLES.
Cumin.	14,51	48,06	13,08	383,84
Poivre.	10,25	59,82	8,78	372,89
Anis	?	?	?	?

7. ζεστά κουκία.

lieu à la neuvième heure ¹. Il comprend deux plats : des légumes verts à l'huile et des légumes secs sans huile. A ce repas, les frères boivent deux fois, et deux fois aussi le soir ².....

*
* *

L'impératrice IRÈNE DUCAS, femme d'Alexis I^{er} Comnène, avait fondé en 1118 le monastère de la Vierge pleine de grâce, où étaient admises les femmes de la famille impériale et quelques autres dames de qualité.

La charte de cet aristocratique couvent expose avec minutie tout ce qui concerne l'alimentation des nonnes pendant les différentes périodes de l'année ³. Je résume ces prescriptions sous forme de tableaux :

JOURS DE PRIÈRES ⁴	<i>Au déjeuner</i> (κατὰ τὸ ἄριστον) :		
1 ^{er} jour.	2 ou 3 plats.	poissons et fromage.	Un grand hexagion de vin ⁷
2 ^e —	—	{ légumes secs cuits à l'huile et des coquillages ⁵ .	—
3 ^e —	—	poissons et fromage.	—
4 ^e —	—	{ légumes secs et légumes verts ⁶ à l'huile.	—
5 ^e —	—	poissons et fromage.	—
6 ^e —	—	{ légumes secs et légumes verts à l'huile.	—
7 ^e —	—	poissons et fromage.	—

Les deuxième, quatrième et sixième jours de la semaine, les religieuses peuvent manger du poisson, si des personnes pieuses leur apportent ce supplément ⁸, ou si, l'une des fêtes du Seigneur, des douze Apôtres, des martyrs les plus renommés ou des pontifes tombe l'un de ces trois jours.

Au dîner (κατὰ τὸ δεῖπνον).

Tous les jours. . . pain, légumes verts et menus fruits. Un grand hexagion de vin.

Le régime était beaucoup plus sévère durant les carêmes.

1. Le déjeuner a lieu ordinairement à la sixième heure. Il est reporté à la neuvième les jours de jeûne, c'est-à-dire le quatrième et le sixième jour de chaque semaine de l'année, ainsi que pendant toute la durée des carêmes (THEOD. STUD., Migne, *Patr. grecq.*, t. 99, col. 4716).

2. Dans certains monastères, le dimanche et trois autres jours de la semaine, sur l'ordre de l'higoumène, l'économe distribuait à chaque moine une coupe d'abondance (de vin trempé d'eau) qu'il vidait après le benedicite (J. N'EPHÈSE, *Comment.*, trad. lat., p. 89).

3. F. MIKLOSICH et JOS. MULLER, *Acta et Diplomata Monast. et Eccles. Orientis*, t. II, Vienne, 1887, ch. XLVI, XLVII et XLVIII, pp. 362-365.

4. ἐν ταῖς λιταῖς ἡμέραις.

5. δι' ὀσπρίων, ἐψηγῶν σὺν ἐλαίῳ καὶ ὀστρακοδέρμων.

6. λάχανα, légumes frais ou herbacés, par opposition à ὀσπρία, légumes secs ou graines potagères.

7. Ἐξάγιον, mesure dont on ignore la capacité. Dans l'ὑποτύπωσις ou Appendice au typikon du monastère de Saint-Nicolas de Casole (près Otrante), il est question d'un κρασοδόλιον d'une capacité de trois κεραστικά. Mais comment traduire le mot κεραστικόν ? (R. P. COSTA-LUZI, *Patrum nova bibliotheca*, t. X, 2^e part.; de excerptis Liturgicis e typico Monast. Casul., texte grec accomp. d'une trad. lat., pp. 149-176, Rome, 1905). — L'abbesse, si elle le juge convenable, peut allouer une plus forte ration de vin ; il était présumable qu'il était coupé d'eau avant d'être distribué aux religieuses.

8. παράκλησις consolatio, = appoint donné à titre de consolation et composé de poissons et de coquillages.

I. — QUADRAGÈSIME OU GRAND CARÊME. — *Première semaine :*

1^{er} jour du carême (2^e jour de la semaine) : Abstinence complète.

Les jours suivants, sauf le 6 ^e	$\left\{ \begin{array}{l} \text{Légumes secs macérés dans l'eau}^1 \\ \text{Légumes verts crus et fruits.} \end{array} \right.$	$\left. \begin{array}{l} \text{Eau chaude} \\ \text{additionnée de cumin}^2. \end{array} \right\}$
Le 6 ^e jour.		
	$\left\{ \begin{array}{l} 2 \text{ plats cuits, l'un à l'huile, l'autre sans huile.} \end{array} \right.$	

Le samedi l'abbesse offre une collation de coquillages. Des personnes pieuses peuvent aussi fournir du poisson. A l'occasion de la fête de saint Théodore, il est accordé un grand hexagion de vin.

Autres semaines du Grand carême.

1 ^{er} jour	3 plats cuits préparés à l'huile.	Un grand crasobolion ³
2 ^e —	2 plats cuits, l'un à l'huile, l'autre sans huile.	Un petit hexagion ⁴ .
3 ^e —	2 — préparés à l'huile.	— —
4 ^e —	2 — sans huile.	— —
5 ^e —	2 — préparés à l'huile.	— —
6 ^e —	2 — sans huile.	— —
7 ^e —	3 — préparés à l'huile.	Un grand crasobolion.

On remarquera que les nonnes reçoivent le premier jour (dimanche) et le septième (samedi) une nourriture plus substantielle.

Pendant la semaine sainte, l'abstinence est plus rigoureuse. Aucun aliment ne doit être cuit. Il n'est accordé que des légumes herbacés crus, des fruits et un grand hexagion à cause de la fatigue occasionnée par les veilles. Le samedi saint, toute nourriture est défendue.

Telle est la règle alimentaire durant le Grand carême, mais elle souffre de nombreuses exceptions⁵.

1. ἐξ ὀσπρίων διαβρόχων ὕδατι καὶ ὠμῶν τινῶν λαχίνων, ῥῶσ καὶ ὀπορῶν.

2. θερμὸν ὕδωρ κυμίνῃ συνηρτυμένον.

3. Voir la note 7 de la page 122.

4. Qui est la moitié du grand : ὅπερ ἐστὶ τοῦ μεζζονοσ τὸ ἥμισυ.

5. Le quatrième jour (mercredi) de la semaine du milieu (τῇ τετράδι τῆς μεσσηνησιμίου) et le cinquième (jeudi) du grand Canon, le régime comporte, contrairement à la règle, trois plats cuits assaisonnés d'huile et un grand crasobolion.

Si les deuxième, troisième, cinquième ou septième jours coïncident avec l'anniversaire de l'Invention de la Tête du Précurseur, la fête des Quarante Martyrs ou de l'Annonciation, les religieuses recevront, outre la ration ordinaire, du poisson et un grand hexagion de vin.

Si l'une des fêtes ci-dessus mentionnées tombe un jour quelconque de la première semaine du Grand Carême ou les troisième ou cinquième jours des autres semaines, les religieuses recevront le même supplément en aliments et en vin. Le premier et le septième jour seulement de la semaine, le poisson est permis s'il en est offert à la communauté par des personnes charitables.

Des règles spéciales sont applicables à la fête de l'Annonciation. Lorsqu'elle tombe dans la Grande Semaine (semaine sainte), les religieuses doivent s'abstenir de poisson et manger seulement des coquillages; il est même préférable qu'elles se bornent à une « consolation », s'il en est offert. Car, dit le typikon, il est juste que trois jours de suite de cette semaine, les deuxième, troisième et quatrième, vous ne preniez que quelques légumes farineux trempés dans de l'eau, des légumes verts crus, des fruits de saison et une boisson chaude de cumin.

Durant la semaine sainte, si l'Annonciation tombe le deuxième, le troisième ou le cinquième jour, poursuit le typikon, vous ne mangerez que des coquillages. Si elle tombe les quatrième ou sixième, vous ne prendrez que des légumes farineux cuits à l'eau et des légumes verts à l'huile. Si la fête tombe le samedi saint, il faut s'abstenir de tout aliment.

Le typikon laisse à l'abbesse le soin de désigner les aliments qui doivent être attribués aux malades¹.

II. — CARÊME DES SAINTS APÔTRES

Au déjeuner (à la septième heure).

1 ^{er} jour.	2 plats cuits à l'huile et du poisson.	Un grand hexagion de vin.
2 ^e —	2 — — — — —	—
3 ^e —	2 ou 3 plats cuits à l'huile.	—
4 ^e —	2 plats cuits à l'huile.	—
5 ^e —	2 ou 3 plats cuits à l'huile.	—
6 ^e —	2 plats cuits à l'huile.	—
7 ^e —	2 plats cuits à l'huile et du poisson.	—

Au dîner, tous les jours :

Pain, légumes verts crus et fruits de saison { Un grand hexagion de vin à cause de la
chaleur et de la sécheresse de la saison.
Du poisson peut être accepté s'il en est offert à titre de consolation.

III. — CARÊME DE LA NATIVITÉ

En principe, le régime est le même que durant le carême des saints Apôtres. Toutefois, il en diffère sur deux points. Il n'y a qu'un seul repas, à la neuvième heure, les jours où l'on jeûne. Les autres jours, un court dîner est servi et le déjeuner n'a pas lieu à la neuvième heure, mais plus tôt. La seconde différence consiste en ce que le petit crasobolion est donné au dîner, les jours où celui-ci est autorisé.

Lors de la fête de l'Entrée de la Mère de Dieu dans le Saint des Saints, les religieuses reçoivent du poisson, même s'il n'en est pas offert à la communauté ; les autres jours, elles n'en mangent que s'il en est offert.

*
* * *

D'Orient, les moines byzantins essaimèrent en Calabre et cette nouvelle Thébàide se couvrit de laures. Saint NIL avait vécu autrefois dans une de ces pieuses retraites, celle de Mercure, près de Rossano. Il était parvenu presque au terme de sa vie, — il avait 94 ans, — lorsqu'il fonda en 1004, sur les hauteurs de Tusculum, l'abbaye de Grotta ferrata. Les moines y pratiquaient la plus grande frugalité. Les jours ordinaires, ils ne mangent que des légumes et des herbes. Le jour de Pâques, le repas comprend d'abord des œufs, du fromage et du beurre. L'économe sert ensuite des œufs aromatisés avec de la sauge, un plat d'herbe mélangé de fromage, un gâteau fait avec du miel et du lait, et il verse de la cervoise².

En 1099, le père JOSEPH avait fondé le monastère de Saint-Nicolas de Casole. En l'année 1160, l'Phigounène Nicolas ajouta au typikon un appendice (ὑποπόπῳσις) qui, selon l'expression de M. Diehl, est le « règlement d'un réfectoire, plus que la règle d'un couvent »³.

1. « ... à celles [les nonnes] qui sont atteintes d'une maladie évidente, il faut accorder un meilleur régime de nourriture et de boisson, pour restaurer leur corps souffrant, *loc. cit.*, ch. lvi, p. 369.

2. D'après P. AURELIO PALMIERI. *Βυζαντινὰ χρονικά*, t. XI, 1904, pp. 396-419.

3. Ch. DIEHL. Le monastère de Saint-Nicolas de Casole, près d'Otrante, d'après un manuscrit inédit. *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire*, VI^e année, 1886, pp. 173-178.

La rédaction de l'ὑποτύπωσις ¹ est diffuse ; on y relève des redites et même des contradictions. Voici ses dispositions principales remises en ordre pour en faciliter la compréhension :

RÈGLE GÉNÉRALE : Ne jamais manger ni œufs, ni fromage.

TEMPS ORDINAIRE DE L'ANNÉE :

Dimanche	2 plats au repas du jour.	{ Ne rien préparer à la cuisine pour le repas du soir.
Mardi	{ 1 plat de légumes secs à l'huile, de légumes frais ou de poisson ; vin.	
Jeudi		
Samedi.		
Lundi	jeûne.	
Mercredi.	— pas de poisson ² .	
Vendredi.	— —	

GRAND CARÊME

RÈGLE GÉNÉRALE : Jamais de poisson, sauf en cas de maladie très grave.

a. — 1^{re} semaine :

Lundi.	{ pain, fèves trempées [dans de l'eau] ³ ; comme boisson : de l'eau, le tout avec modération.	
Mardi.		
Mercredi.		
Jeudi.		
Vendredi	fèves trempées, grains de blé bouillis, vin.	

Durant toute cette semaine jusqu'au samedi (inclusivement ?) : pas de légumes frais
Jeûne, sauf le samedi et le dimanche.

b. — Du dimanche de l'Orthodoxie au dimanche des Rameaux :

Lundi.	{ pain, fèves bouillies, légumes frais crus ou bouillis, noix, vin ; — pas d'huile.	
Mercredi		
Vendredi	{ pain, fèves bouillies ⁴ , légumes frais crus ou bouillis, noix ; — pas de vin, pas d'huile.	
Mardi.		
Jeudi.	1 plat à l'huile et du vin.	
Samedi	—	
Dimanche.	—	

c. — Semaine sainte :

Lundi.	{ le régime est celui des quatre premiers jours de la première semaine du Carême.	
Mardi		
Mercredi.		
Jeudi Saint	1 plat à l'huile et du vin.	

Car, à partir du jeudi soir, jusqu'à la nuit du samedi saint (c'est-à-dire pendant quarante-huit heures environ), il ne doit être pris aucun aliment, conformément au canon du Concile *in Trullo*.

Samedi saint 1 plat à l'huile et du vin.

1. R. P. Cozza-Luzi. *Patrum nova bibliotheca*, t. X, 2^e partie, de excerptis Liturgicis e typico Monasterii Casularis, texte grec accomp. d'une traduct. latine, p. 149-176, Rome, 1905.

2. Sauf à l'occasion de certaines fêtes et en cas de maladie.

3. φάβα βρεκτόν.

4. φάβα ἑνζεστον.

DU DIMANCHE DE LA PAQUE AU DIMANCHE DE LA TOUSSAINT [orthodoxe]¹ :

Pas de jeûne : 2 repas par jour ; menu des temps ordinaires.

CARÊME DES SAINTS APÔTRES (Pierre et Paul) :

Un repas par jour (μονοσιτοῦμεν), sauf le samedi et le dimanche, ainsi que les jours de fêtes des saints commémorés par l'Église.

Mercredi	pas d'huile.
Vendredi	—
Mardi	2 plats.
Jeudi	2 plats ² .

CARÊME DE SAINT PHILIPPE OU DE LA NATIVITÉ.

Le régime est le même que celui du carême des saints Apôtres³.

DE LA FÊTE DE NOËL JUSQU'AU HUITIÈME JOUR (INCLUSIVEMENT) APRÈS L'ÉPI-PHANIE :

Pas de jeûne.

Tous les jours : huile, poisson, vin.

A tout moine est attribué un κρασὸβόλιον d'une contenance de trois κραστικά⁴. Il le vide à cinq reprises au cours du repas.

Tous les moines mangent le même pain, boivent le même vin, conformément à une ancienne prescription du père Joseph, le fondateur.

Défense de parler à table, et même de tousser, à moins d'une impérieuse nécessité.

En se levant de table, les frères ne doivent pas aller dans une autre cellule que la leur pour lier conversation, ou demander conseil ; chacun gagnera sa propre cellule et s'y adonnera à la lecture, s'il sait lire ; sinon, il priera, pleurera sur ses péchés, et se livrera avec grande application au travail manuel, afin d'écarter les mauvaises pensées.

Lorsqu'un frère est envoyé en commission, sa part doit être conservée jusqu'à son retour. Si elle est périssable, elle est donnée à un frère malade, à un vieillard, ou telle autre personne, au choix du cellérier. A son retour, le frère recevra une portion semblable à la première, ou meilleure même avec l'aide de Dieu.

Aux frères pêcheurs, il est accordé un régime alimentaire plus substantiel pendant le carême, « en considération de leurs fatigues, de leurs veillées et de tous leurs travaux de nuit et de jour⁵ » :

Mercredi	pas d'huile, pas de poisson.
Vendredi	— —
Les autres jours	huile, poisson, vin ⁶ .

1. Ne pas confondre la Toussaint orthodoxe, fête mobile qui tombe toujours le huitième dimanche après celui de Pâques, avec la Toussaint du culte catholique qui est une fête fixe (1^{er} novembre).

2. Poisson, le jour de la fête du Précurseur, lors du solstice d'été.

3. Poisson, le jour de la Saint Philippe.

4. On ignore la capacité du κραστικόν.

5. A la marge du ms., une main plus récente a écrit la mention suivante : cette règle est tombée en désuétude ; elle a été rejetée parce qu'elle est en contradiction avec la tradition des Pères.

6. De nombreuses exemptions tempèrent la rigueur du régime : l'usage du poisson est autorisé, pendant les Carêmes des saints Apôtres et de la Nativité, à l'occasion de certaines fêtes (celle de saint Philippe, de la Présentation de la Vierge, de saint Nicolas), durant trois jours (la veille, le jour de la

* * *

Non loin de Philippopoli, sur les flancs du Rhodope, s'élevait le monastère de Pétritzos (aujourd'hui Bačkovo), construit en 1083 par le grand Domestique des Scholes GRÉGOIRE PACOURIANOS, pour ses compatriotes ibériens qui voulaient se consacrer à la vie religieuse.

Le règlement de ce monastère ¹, qui reproduit, sauf de légères retouches, le typikon τῶν Παναγίου de Constantinople, expose avec précision le régime des moines.

En dehors des périodes de carême ², on sert aux frères, quatre fois par semaine, au déjeuner, du fromage, trois plats composés de ce qu'envoie la divine Providence et quatre crasobolia.

Le dimanche de Pâques, le repas est plus substantiel, parce que les frères sont fatigués par la veille et par les jeûnes. Pour réparer leurs forces, ils reçoivent quatre plats pendant la période comprise entre la fête de Pâques et la Pentecôte, et pendant les douze jours entiers qui s'écoulent entre la Nativité et l'Épiphanie. Durant ces cinquante jours qui suivent le temps pascal, et les douze jours qui suivent la fête de Noël, au dîner, les frères mangent du fromage ou tout autre aliment que dispense la divine Providence et ils boivent chacun deux crasobolia.

Toutefois, l'higoumène a le devoir de contenir la gourmandise de certains moines. Pour éviter les fraudes, toute victuaille introduite dans le monastère, qu'elle provienne d'une ferme ou d'un troupeau de la communauté, d'un don charitable fait par un parent ou un ami de l'higoumène ou d'un frère, doit être remise au cellérier ³. Un visiteur de passage ne peut manger dans la cellule d'un moine ; il est servi à la table commune, ou, s'il ne peut attendre l'heure du repas, le cellérier prend soin de lui.

Pendant les trois Carêmes ⁴, les frères doivent jeûner, sans vin, sans huile, excepté le samedi et le dimanche. Ces deux jours, à titre de réfection ⁵, ils boivent un verre ⁶.

fête et le lendemain) ; en l'honneur du Précurseur, le poisson est permis, mais le jour du solstice d'été seulement.

Le dimanche de la Pentecôte, après l'office divin, les moines mangent des morceaux de pain bénit et vident un gobelet dans le narthex de l'église. Après Vêpres, les moines vont au réfectoire et mangent ce que leur « a fourni la grâce du Saint-Esprit ». Lorsque la veille de Noël ou de l'Épiphanie tombe un samedi ou un dimanche, les frères font aussi une collation dans le narthex après l'office divin, et un repas le soir comme le dimanche de Pentecôte.

Le jour de la Dormition de la Vierge (15 août), après l'office divin, les frères mangent des morceaux de pain bénit et les raisins que le prêtre a bénis.

Lors de l'Exaltation de la Croix (14 septembre), les frères font deux repas composés de fèves ou d'autres légumes secs, ou bien de légumes frais ou de courges assaisonnées avec du vinaigre *κολοκύθια μετὰ ὀξέως* ; il leur est distribué en outre du pain et du vin, mais l'huile et le poisson ne sont pas permis.

Le Vendredi de Lazare, l'higoumène peut accorder du vin, le soir, s'il le juge utile.

Aux Octaves des fêtes du Christ et de la Mère de Dieu, le jeûne est rompu ; les frères reçoivent du poisson et un plat assaisonné d'huile.

Le jour de l'Annonciation, la veille et le lendemain, les frères mangent des plats accommodés à l'huile et boivent du bon vin en signe de réjouissance.

1. Βυζαντινὰ Χρονικά, t. XI, Saint-Petersbourg, 1904. Texte original publié par le P. Louis Petit, des Augustins de l'Assomption. En appendice.

2. Ch. viii, p. 24 et suiv. — Le P. Petit a remplacé la page du manuscrit qui manque par une traduction en grec moderne de Musaeus.

3. La lacune comblée par la traduction en grec moderne de Musaeus se termine ici.

4. Ch. x, p. 27 et suiv.

5. ἔνεκεν παρακλήσεως = consolatio.

6. ποτήριον.

Lors du grand carême, le samedi et le dimanche, les frères reçoivent les plats prescrits [en temps ordinaire] et le crasobolion sans omission. Les cinq [autres] jours de la semaine, ils ne mangent pas de poisson et n'usent pas d'huile. Le mardi et le jeudi, ils boivent chacun un crasobolion.

Au carême de la Nativité, les moines ne font qu'un seul repas à la neuvième heure, sauf les jours où ils chantent : « Dieu, Seigneur, etc. » Ils boivent chacun deux crasobolia de vin. Toutes les semaines, les frères doivent s'abstenir d'huile pendant trois jours.

Au carême des saints Apôtres, le repas unique a lieu à la septième heure ; les frères doivent se passer d'huile trois fois [par semaine], ils reçoivent deux crasobolia de vin et un troisième le soir.

* * *

Beaucoup plus copieuse est la table du « Sauveur Tout-Puissant », monastère édifié à Byzance par le basileus JEAN II COMNÈNE en l'année 1136 ¹.

Tous les jours ², au déjeuner, on sert trois plats. Le lundi, sauf en carêmes, ces plats sont assaisonnés d'huile et composés non seulement de légumes frais ou secs, mais aussi d'huîtres et de moules s'il y en a.

Le mardi et le jeudi, le menu comporte du fromage et des œufs ; le samedi et le dimanche, du poisson frais.

Les mardi, jeudi, samedi et dimanche, deux des plats sont préparés avec du poisson salé ou frais, du fromage ou des œufs, et le troisième se compose de légumes secs.

Quant au mercredi et au vendredi (jours de jeûne), il faut se conformer aux règles canoniques de l'Église.

Au dîner ³, après l'office du soir, les moines mangent du pain et boivent du vin. On leur sert des légumes verts, des fruits de saison et tout ce qui convient pour le dîner.

La veille des grandes fêtes, et spécialement la veille de l'Exaltation de la Croix, la table est plus abondamment pourvue au repas du soir. Les moines mangent alors des plats cuits de légumes frais et de légumes secs, des fruits de saison, souvent du poisson, et ils disposent d'une plus grande quantité de vin.

* * *

La règle du monastère de la Kosmosotira (Rédemption du monde) ⁴, fondé en l'an de grâce 1152 à Aenos, en Thrace, par le sébastor ISAAC COMNÈNE, troisième fils du basileus Alexis I^{er}, prescrit de servir aux moines, le lundi, le mercredi et le vendredi, ἡ ἁγιοζωόν et des légumes secs. Les autres jours de la semaine, ils recevront chacun deux plats, du poisson et du fromage en quantité suffisante.

Tous les jours de la semaine, ils boiront deux crasobolia monastiques de vin, sauf pendant les carêmes où ils n'en videront qu'un seul.

1. Dmitrievskij, *Τοπικά*, t. I, in-8°, Kiev, 1895.

2. *Loc. cit.*, p. 668.

3. *Loc. cit.*, p. 667.

4. *Bull. de l'Institut archéologiq. russe de Constantinople*, t. XIII, Sofia, 1908, § 63, p. 49. Texte original par le P. Louis Petit, des Augustins de l'Assomption.

* *

Si l'on en croit un poème satyrique du moyen âge, les pauvres frères mouraient littéralement de faim, tandis que l'higoumène faisait une chère plantureuse et buvait du vin d'excellents crus.

L'ἀγιοζώμον est une soupe qui tient une grande place dans la cuisine des couvents. Les moines, qui l'avaient en horreur, l'ont surnommée le saint bouillon par ironie. Prodrôme¹ exerce sur elle sa verve satirique et nous apprend comment on la confectionnait au monastère de Philothéos². Les cuisiniers, dit-il, en adressant ses doléances au fondateur, le basileus Manuel Comnène, allument un grand feu sous un chaudron à deux anses d'environ quatre mesures, qu'ils emplissent d'eau jusqu'au bord. Puis, ils y mettent vingt têtes³ ? d'oignons. Et vois, sire, la belle prodigalité ! les oignons sont baptisés au nom de la Sainte Trinité. Car le cuisinier laisse tomber goutte à goutte, à trois reprises ? (τρεις), de l'huile dans [le chaudron] ; il y met aussi quelques brins de sarriette pour donner de l'arome ; il verse le bouillon sur le pain et nous le donne à manger, c'est ce qu'on appelle ἀγιοζούμιν. Je fais signe à mon voisin de table⁴ ? , je le tire par son vêtement et je lui dis : qu'est-ce que nous mangeons ? Il me répond c'est une soupe au vert-de-gris⁵. Et, crois-moi, [mon voisin] ne ment pas, il dit tout à fait juste. Car l'âcreté des oignons me saisit aussitôt à la gorge et le vert-de-gris du chaudron [qui monte] à la surface [du bouillon] a la couleur du poireau. Crois-moi, cette soupe me met en fureur. Je ne veux plus la voir, mais pressé par le besoin, je l'avale encore. [Sinon], dis-moi, que mangerais-je ?...

* *

L'empire grec s'est écroulé, mais les règles monastiques ont survécu sous la domination turque. Le voyageur français Pierre BELON, qui parcourait les contrées du Levant, vers le milieu du xvi^e siècle, a écrit une page fort curieuse sur la vie des moines à cette époque⁶.

Visitant les monastères du Mont Athos, dont le nombre des moines était de cinq à six mille, il était parvenu avec ses compagnons au couvent appelé Siméon. L'un des caloyers, atteint d'une fièvre lente et phthisique, selon toute apparence, le convia à partager son dîner : c'était « au temps d'un Saracosti, c'est à dire, un de leurs caresmes, lequel me donna de ce qu'il avoit en delices. Les Caloieres ne mangent du poisson qui ait sang, durant le temps de leurs Caresmes, qui est la raison pour quoy il fault qu'ilz vivent d'herbes, et autres tels appareils maigres quand ilz jeusnent. Il nous apporta de la Roquette, des racines d'Ache, des testes de Porreaux, des Con-

1. L'attribution de cette satire à l'un des deux Prodrômes a été contestée. Voir H. PERNOT, *Études de Litt. grecq. mod.*, in-12, Paris, 1916, ch. II, pp. 71-96.

2. D.-C. HESSELIING et H. PERNOT, poèmes prodromiques en grec vulgaire (Actes de l'Acad. roy. des Sciences). Amsterdam, 1910, Satire contre les Higoumènes, vers 290-310.

3. κολέντας.

4. συψωμίτην, v. 302.

5. λοζούμιν, v. 303, jeu de mot sur ἀγιοζούμιν.

6. P. BELON. *Les observations de plusieurs singularitez et choses memorables, trouvées en Grece...* Paris, petit in-4°, 1553, L. I, c. XLVII, p. 44 r°.

combres, Oignons et de beaux petits Aillets verts.... et mangeasmes les herbes susdictes crues sans huile ne vinaigre, car telle est la coustume de vivre de ses (*sic*) pauvres gents là. Il nous apporta aussi des Olives noires confictes, qu'ils appellent Dermaties : du biscuict bien noir, et du vin. Ces Caloieres pour n'avoir occasion de chauffer bien souvent le four, usent de biscuict. Il appela deux de ses compagnons, qui apportèrent quelques poissons salez et desseichez, Seiches, Pourpres et Casserons. En ce temps là peuvent bien manger de toutes especes de Cancres, de Limax de mer, et autres qui ont coquilles, comme sont Moules et Oistres, parce qu'ilz n'ont sang. Le pauvre malade se plaignoit de n'avoir point d'appetit. Disoit que n'eust esté qu'il gardoit des noix depuis le commencement de sa maladie pour manger, il eust esté long temps ha enterré : et pensoit ne tenir sa vie d'autre chose, d'autant qu'elles luy donnoient appetit de manger du pain, qu'il trempoit en leau, et des olives salées. Ces Caloieres commencent tousiours leur repas par oignons cruds avec des Aux : et le principal de leur disner sont Olives salées, et febves trempées en l'eau, et finissent par Roquette et Cresson alenois, et de quelque estat ou condition qu'ilz soient, sains ou malades, n'ont l'usage de mettre de l'eau dedens le vin. Quand j'eus veu la maniere de vivre de cestuy cy, luy voulant persuader qu'il mengeast de bon poisson frais, sachant qu'il estoit fort maigre, et que son corps estoit fort extenué, respondit que quand il luy eust convenu presentement mourir, il n'en eust voulu menger, encore moins de la chair. Telle opinion de vivre ainsi, n'est pas seulement es Caloieres, ne es prestres et autres gents d'eglise de Grece, mais aussi au commun populaire, qui pour mourir ne voudroient (pendant leur caresme) manger du poisson qui a sang, n'autre chose grasse, tant il sont austeres à observer telles superstitions. »

Les Caloyers du Mont Athos exerçaient des professions manuelles. L'hôte de P. Belon était forgeron ou maréchal.

*
* *

Le voyageur anglais CHARLES THOMPSON, qui parcourut l'Orient au XVIII^e siècle, nous fait connaître la table des moines du Mont Sinaï à cette époque ¹. Ils s'abstiennent de chair en tout temps, dit-il, et en Carême de tout aliment qui est un produit de la chair, tel que le beurre, le fromage, le lait, etc. Pendant cette période de jeûne, ils se nourrissent surtout de pain, de riz mal apprêté avec de l'huile, du vinaigre et des oignons, de féveroles sèches bouillies dans de l'eau, d'olives, de salade et de plantes potagères, de dattes, de figues, d'amandes, bref ils suivent un régime sec semblable à la Xérophagie des premiers chrétiens. Ils ne sont autorisés à manger de l'huile et des coquillages que les samedis, dimanches et jours de fête en carême. Mais, aux autres époques de l'année, ils mangent du poisson sec. Du dimanche soir à l'après-midi du mercredi des cendres, ils font abstinence complète et observent le même jeûne rigoureux du jeudi soir au samedi dans l'après-midi, la semaine qui précède Pâques.

*
* *

Ces traditions se sont maintenues jusqu'à nos jours. Le monastère de Saint-Sabas est encore debout, et S. VAILHÉ nous donne sur le réfectoire de ces moines d'intéressants

1. Charles THOMPSON, Esq. *The Travels...*, London, 1744. vol. III, p. 249.

détails. « Toute la salle, dit-il, suinte une odeur désagréable d'huile rance, d'olives confites et de vieux poissons, comestibles habituels des moines grecs. Sur ce point, en effet, les Orientaux nous donnent de curieux exemples de mortification volontaire et forcée. Jeûneurs infatigables par tempérament ou par habitude, ils n'ont qu'un seul repas par jour à 10 heures du matin ou à 3 heures de l'après-midi, pour les jours de jeûne, suivi d'une légère collation le soir. Le menu donnerait des frissons aux moines difficiles. Un gros morceau de pain noir, plaqué de son et lourd comme du plomb, quelques fruits secs, des poissons ou des légumes cuits à l'eau, voilà l'ordinaire quotidien. Abstinence absolue et usage très restreint de vin ¹. »

*
* *
*

Si l'on possède des données précises sur le nombre et la composition des repas attribués aux moines byzantins, il n'existe que fort peu de documents relatifs à la quantité des substances alimentaires constituant leur ration quotidienne. Pourtant, certains typika fournissent des chiffres qui permettent de calculer sa valeur nutritive et calorique.

Chacun des six moines du monastère, fondé en 1077, par MICHEL ATTALIAE, reçoit [par an] trente modii de blé, trois modii de légumes secs et, pour l'achat d'huile, un nomisma. En outre, il lui est alloué vingt-quatre mesures de vin ².

30 modii maritimes de blé ($13^{\text{kg}},09 \times 30$) font 392 kg. par an, soit 1 kg. par jour.
 — monastiques — ($10^{\text{kg}},47 \times 30$) font 314 kg. — soit $0^{\text{kg}},860$ —
 — annoniques — ($8^{\text{kg}},70 \times 30$) font 261 kg. — soit $0^{\text{kg}},715$ —

I. — La ration habituelle de blé étant de $0^{\text{kg}},860$, il est présumable que le texte entend parler de modii monastiques ³.

Convertis en pain, ces 860 grammes fournissent ⁴ :

MATIÈRES AZOTÉES	MATIÈRES HYDROCARBONÉES	MATIÈRES GRASSES	CALORIES UTILISABLES
59 ^{gr} ,68	453 ^{gr} ,14	8 ^{gr} ,17	2.197,3

II. — Des modii de légumes secs, si l'un se compose de fèves, le second de haricots, le troisième de lentilles :

Le premier (fèves) pèsera $13^{\text{lit}},28 \times 0^{\text{gr}},740 = 9^{\text{kg}},82$, et fournira une ration de 26^{gr},90
 Le second (haricots) — $13^{\text{lit}},28 \times 0^{\text{gr}},750 = 9^{\text{kg}},96$, — — 27^{gr},28
 Le troisième (lentilles) — $13^{\text{lit}},28 \times 0^{\text{gr}},770 = 10^{\text{gr}},22$, — — 28^{gr},00

	MATIÈRES AZOTÉES	MATIÈRES HYDROCARBON.	MATIÈRES GRASSES	CALORIES UTILISABLES
La ration de fèves fournira . . .	5 ^{gr} ,64	14 ^{gr} ,84	0 ^{gr} ,37	89,30
— de haricots fournira . . .	4 ^{gr} ,74	16 ^{gr} ,28	0 ^{gr} ,38	91,27
— de lentilles fournira . . .	5 ^{gr} ,71	16 ^{gr} ,07	0 ^{gr} ,36	96,47
Total de la ration de légumes secs .	16 ^{gr} ,09	47 ^{gr} ,19	1 ^{gr} ,11	277,04

1. S. VAILHÉ. *Écho d'Orient*, 2^e année, 1898-1899, p. 331.

2. ... ἀνὰ μόδιους [σίτου] τριάντα... ἀνὰ ὀνίου μέτρα καὶ... ὁσπίου ἀνὰ μόδια γ'καὶ ὑπὲρ ἐλαίου ἀνὰ νόμισμα ἓν. — Typikon de Michel Attaliat, in Fr. MIKLOSICH et Ios. MULLER. *Acta et Diplomata Monast. et Eccl. Orient.*, t. II, Vienne, 1887, p. 345 sq.

3. C'est aussi l'opinion de W. NISSEN (*Die Diataxis des Mich. Attaleiates*, Inaug. Dissert., Iena, 1894) qui attribue à chaque moine 24 modii maritimes, ce qui fait bien 30 modii monastiques.

4. Comp. centésimale du pain blanc moyen : mat. azotées, 6^{gr},94 ; mat. hydrocarbonées, 52^{gr},69 ; mat. grasses, 0^{gr},95 ; calories utilisables, 255,50.

III. — Les moines ne reçoivent pas d'huile en nature, mais une somme d'argent pour s'en procurer. Toutefois, les pensionnaires du *γροκομειον* annexé au couvent du Pantocrator recevaient annuellement une mesure maritime d'huile, ce qui fait :

$16^{lt},41 \times 0^{kg},917 = 15^{kg},048$ par an, soit 41 grammes par jour, contenant $36^{gr},90$ de matières grasses utilisables et dégageant 346.86 calories.

Il est vraisemblable de supposer que les moines du couvent de Michel Attaliatè consommaient à peu près la même quantité d'huile.

En totalisant toutes ces données numériques, on obtient :

	MATIÈRES AZOTÉES	MATIÈRES HYDROCARBON.	MATIÈRES GRASSES	CALORIES UTILISABLES
Pain	59 ^{gr} ,68	453 ^{gr} ,14	8 ^{gr} ,17	2.197,3
Légumes secs.	16 ^{gr} ,09	47 ^{gr} ,19	1 ^{gr} ,41	277,0
Huile	»	»	36 ^{gr} ,90	346,8
Totaux	75 ^{gr} ,77	500 ^{gr} ,33	46 ^{gr} ,48	2.821,1

IV. — Les 24 mesures [monastiques] de vin, soit $13^l,28 \times 24$ fournissent 318^l,7 par an, ou 0^l,873 par jour. S'agissait-il de vin pur ou d'abondance ?

En somme, la ration quotidienne des moines du monastère de Michel Attaliatè contenait environ 76 grammes de matériaux azotés, 500 grammes de matériaux hydrocarbonés, 46 grammes de matières grasses, et dégageait 2.800 calories. Elle était suffisante pour des hommes ne se livrant à aucun travail manuel.

*
* *

Chacune des nonnes, au nombre de quatre, qui passent leur vie en prière auprès du tombeau de l'impératrice IRÈNE, épouse du basileus Alexis I^{er}, reçoivent, tous les ans, du monastère de la Mère de Dieu pleine de Grâce :

I. — Dix-huit modii marins de blé ;

II. — Douze mesures maritimes de vin ;

III. — Cinquante livres de fromage ;

IV. — Un modius de légumes secs ;

V. — Vingt-quatre pièces de monnaies dites *τραχέα* à titre de *βόγα* ou de salaire en argent¹.

I. — Le poids d'un modius maritime de blé étant de 13^{kg},096, les 18 modii marins pèseront 235^{kg},7, et la ration quotidienne de blé sera de 0^{kg},645.

Convertie en pain, cette ration fournira :

MATIÈRES AZOTÉES	MATIÈRES HYDROCARBONÉES	MATIÈRES GRASSES	CALORIES UTILISABLES
44 ^{gr} ,76	339 ^{gr} ,85	6 ^{gr} ,12	1.647,97

II. — Une mesure maritime de vin contenant 16^l,096, douze mesures feront : 196^l,92. La ration quotidienne de vin sera donc de 0^l,539.

1. ... ἐκίστην αὐτῶν σίτου ἀνὰ μόδιον θάλασσια δεκακοτῷ, οἷνον ἀνὰ μέτρον θάλασσια δώδεκα, τυροῦ ἀνὰ λίτρον πενήκοντα, ὁσπρίου ἀνὰ μόδιον ἓνα καὶ ὑπὲρ βόγας αὐτῶν ἀνὰ νομίσματα τραχέα εἴκοσι τέσσαρα... — Typikon d'Irène Ducas. *Acta et Diplomata Monast. et Eccl. Orientis*, Fr. MIKLOSICH et Ios. MÜLLER, Vienne, 1887, t II, ch. LXX, p. 372.

III. — La livre byzantine étant de 327^{gr},4, les 50 livres de fromage pèseront 17^{kg},37, et la ration journalière, 47 grammes, fournira ¹ :

MATIÈRES AZOTÉES	MATIÈRES HYDROCARBONÉES	MATIÈRES GRASSES	CALORIES UTILISABLES
15 ^{gr} ,31	7 ^{gr} ,04	7 ^{gr} ,12	163,25

IV. — Un modius de légumes secs, de haricots par exemple, pèse 12^{kg},30 (16^l,096 × 0^{kg},750) ; la ration journalière, soit 33 grammes, fournira :

MATIÈRES AZOTÉES	MATIÈRES HYDROCARBONÉES	MATIÈRES GRASSES	CALORIES UTILISABLES
5 ^{gr} ,75	19 ^{gr} ,69	0 ^{gr} ,45	110,4

Si l'on fait la somme de ces données numériques (abstraction faite du vin), on obtient le tableau suivant :

	MATIÈRES AZOTÉES	MATIÈRES HYDROCARBONÉES	MATIÈRES GRASSES	CALORIES UTILISABLES
Pain	44 ^{gr} ,76	339 ^{gr} ,85	6 ^{gr} ,12	1.647,97
Fromage	15 ^{gr} ,31	7 ^{gr} ,04	7 ^{gr} ,12	163,25
Légumes secs (haricots) . . .	5 ^{gr} ,75	19 ^{gr} ,69	0 ^{gr} ,45	110,40
Totaux	65 ^{gr} ,82	366 ^{gr} ,58	13 ^{gr} ,69	1.921,62

Cette ration est suffisante pour des femmes vouées à la vie contemplative, sauf pour les matières grasses. Mais elles pouvaient se procurer de l'huile avec leur $\phi\acute{o}\gamma\alpha$.

CONCLUSIONS

En ce qui concerne le régime des anachorètes d'Orient, les récits légendaires de l'histoire lausiaque sont en contradiction avec les données de la science.

Les légumes herbacés ou farineux, les fruits, constituent la principale nourriture des moines byzantins. A cette alimentation végétarienne, ils ajoutent accessoirement du poisson, des coquillages et de la saumure. Leur boisson habituelle est le vin coupé d'eau. Une boisson stimulante, dans laquelle entrent le cumin, le poivre et l'anis, remplace cette abondance en temps de carêmes.

Les prescriptions alimentaires contenues dans les typika des monastères byzantins sont judicieuses. En s'y conformant, les moines ingéraient une quantité suffisante de principes nutritifs et de vitamines pour faire face aux besoins de l'organisme.

Il est intéressant de mettre en parallèle la ration alimentaire de ces religieux qui ne se livrent à aucun travail physique, avec celle de sujets placés dans d'autres conditions d'existence. De la lecture du tableau suivant il apparaît avec évidence que la formule alimentaire prescrite par les typika est fonction de l'âge et du sexe, de l'état de santé ou de maladie, enfin de l'intensité des mutations nutritives en rapport avec les occupations habituelles :

1. La composition du fromage de chèvre a été prise comme base des calculs.

	MATIÈRES AZOTÉES	MATIÈRES HYDROCARBON.	MATIÈRES GRASSES	CALORIES UTILISABLES
1° Moines contemplatifs du Cou- vent de Michel Attaliat. .	75 ^{gr} ,77	500 ^{gr} ,33	46 ^{gr} ,48	2.821,10
2° Nonnes en prière sur le tom- beau d'Irène Ducas. . . .	65 ^{gr} ,82	366 ^{gr} ,58	13 ^{gr} ,69 ¹	1.921,62
3° Malades de l'hôpital du Pan- tocrator auxquels est alloué un régime réparateur. . . .	108 ^{gr} ,86	583 ^{gr} ,02	51 ^{gr} ,21	3.302,71 ²
4° Infirmiers du même hôpital, astreints à des veilles et à un rude labeur.				
5° Incurables ou vieillards me- nant une vie inactive. . . .	77 ^{gr} ,12	420 ^{gr} ,94	50 ^{gr} ,85	2.552,35

Ces chiffres se rapprochent sensiblement de la normale constatée de nos jours ³, et l'on peut en inférer que, depuis plus d'un millénaire, les exigences nutritives de l'organisme humain n'ont pas subi de modifications appréciables.

1. Ces religieuses percevaient un salaire en argent qui leur permettait de se procurer de l'huile.

2. Cf. E. JEANSELME. Calcul de la ration alimentaire des malades de l'Hôpital et de l'Asile des Vieillards, annexés au monastère du Pantocrator à Byzance (1136). Deuxième Congr. internat. d'Hist. de la Méd., Paris, 4-6 juillet 1921.

3. A Paris, la ration alimentaire d'un homme moyen est de 118 grammes de matières azotées; de 506 grammes de matières hydrocarbonées; de 69 grammes de matières grasses. Cette ration dégage 3.310 calories. D'après J. ALQUIER. *Bull. de la Soc. scientif. d'Hyg. aliment.*, 1920, n° 5, p. 302.

DEUXIÈME JOURNÉE

I

François Chomel, d'Annonay, et son manuscrit, par M. le D^r L. PLANTIER (d'Annonay).

II

Notice biographique sur Edme-Claude BOURRU, dernier doyen de l'ancienne Faculté de Médecine de Paris, par M. le D^r PL. MAUCLAIRE.

III

L'argumentation d'une thèse de professorat, en 1812, par M. le P^r CHAUFFARD.

IV

Dissertations de la Faculté de Médecine de Prague au xvii^e siècle, par M. le D^r BELOHLAVECK (de Prague).

V

Sur un manuscrit attribué à Guy de CHAULIAC, par M. le P^r Charles SINGER (de Londres).

VI

Remarques sur le chapitre des « Luxations du genou » dans le traité hippocratique « Sur les articulations, par M. le P^r P. LECÈNE.

VII

Remarques sur la lèpre et la syphilis en France, au moyen âge, par M. le D^r Paul RAYMOND.

VIII

Essai sur la médecine de l'esprit en France, au xviii^e siècle, par M. le P^r LAIGNEL-LAVASTINE et M. le D^r Jean VINCHON.

I

FRANÇOIS CHOMEL, D'ANNONAY, ET SON MANUSCRIT

PAR M. LE D^r **L. PLANTIER** (D'ANNONAY)

L'énorme volume manuscrit que j'ai l'honneur de présenter au Congrès constitue, je crois, une rareté digne d'être signalée. Il renferme presque tous les documents de la vie médicale d'un très honorable confrère du XVII^e siècle exerçant notre art dans une petite ville du Vivarais, à Annonay, où, personnalité éminente, il fut appelé à trois reprises à remplir les fonctions de Consul avec la plus grande dignité et pour le plus grand profit de ses concitoyens. Je tire de ce manuscrit et des notes publiées par Poncer et Nicod les éléments de cette notice.

François Chomel, qui mourut en 1682, fut baptisé, à Annonay, le 4 février 1607. Fils de Jean Chomel de Varagnes et de Marguerite Androl, il eut pour parrain François de Sauzea et pour marraine Isabeau de Fay. Il fit ses études à Montpellier mais prit le bonnet de docteur à l'université de Valence, Valentia Cavarum, le 19 mai 1629. Il s'établit à Annonay en 1633 pour y exercer la médecine au moment où s'éteignait la redoutable épidémie de peste qui y sévit avec fureur pendant quatre ans et dont moururent le même jour, le 26 juin 1632, le médecin Louis Caron et l'apothicaire Odet.

Il épousa la fille unique de M. Adam, docteur en droit et avocat au bailliage d'Annonay, et en eut quatre enfants. L'ainée des deux filles fut mariée en 1664 à Jean Fourel, procureur du roi au bailliage d'Annonay, à qui nous devons le manuscrit que vous pourrez feuilleter, car c'est lui qui, pieusement dévoué à la mémoire de son beau-père, relia les diverses pièces qu'il contient.

Il eut aussi deux fils mais qui moururent l'un à quatre mois et l'autre à deux ans. Il fit l'autopsie de ce dernier et trouva les poumons et le foie gonflés, la vésicule du fiel engorgée et du pus dans les reins.

Il jouit de la plus grande considération, consulté par les personnes les plus qualifiées, les du Peloux, du Planet, de Sablons, de Fontblanche, de Bronac et M. de Montchal, archevêque de Toulouse, dont nous lisons les observations et les ordonnances rédigées par Chomel, seul ou en consultation avec d'éminents confrères.

Il fut intimement lié avec M. Rivière et avec M. Cousinat, de Montpellier. Ce fut ce dernier qui lui fournit le moyen d'acquérir le titre et le brevet de conseiller et de médecin ordinaire du roi. Il ne les dut pas à ses seuls mérites et ne s'en cache point. « J'ai obtenu mes lettres, déclare-t-il, à titre onéreux, ayant financé pour cela, au style des domestiques. » Et, les faisant enregistrer au bailliage d'Annonay, il revendique les prérogatives auxquelles il a droit, c'est-à-dire l'exemption du logement des

gens de guerre, guet et garde, ban et arrière-ban, contribution d'étapes, péages, subventions, impôts, droits d'entrée pour les denrées, etc.

Il correspond avec Vallot, archiâtre de Louis XIV, et avec Spon, ami de Gui Patin, illustre médecin et archéologue lyonnais dont nous trouvons la signature sur plusieurs documents. Nommé, sur sa demande, inspecteur des pharmacies à Annonay, il publia en 1653 son « *Visitatio medicamentorum annoniaci celebretæ* », ouvrage imprimé à Tournon. La même année, il fit paraître un *Traité médico-philosophique de la purgation et de la saignée* qu'il dédia à Antoine Chomel, son parent, maître des requêtes à Paris, en 1656, un opuscule sur la toux, *De Tussi*, qu'il dédia à Just de Serre, juge du Vivarais, après une invocation à saint Quentin « qui, speciali dono Dei, tussim miraculose sanat ». Cet opuscule sur la toux est détaché du gros traité que vous trouverez en tête du manuscrit et intitulé : « *De theoria et therapia affectuum internorum et externorum corporis humani* », achevé en 1664.

Dans le manuscrit également, se rencontrent, inédits, un traité d'hygiène : *De Valetudine tuendi*, un *Traité d'anatomie philosophique* et une *Étude sur la stérilité* que j'ai analysée à la Société médico-chirurgicale de la Drôme et de l'Ardèche.

Le dernier ouvrage de Chomel : *La dignité et abus de la médecine de ce temps et de l'usage de cet art parmi les nations de la terre*, est de 1669. Dédié à Messire Melchior de Polignac, il fut imprimé mais on n'en signale qu'un seul exemplaire qui se trouve à la Bibliothèque de Lyon.

En 1646, il fut nommé syndic de l'hôpital d'Annonay et montra beaucoup de zèle et de dévouement pour les pauvres.

Orateur éloquent, il fut chargé de haranguer le prince de Conti et nous avons de lui nombre de discours intéressants prononcés à la réception des nouveaux docteurs s'installant à Annonay.

Sa vaste érudition lui permettait même de poser aux moines Cordeliers des propositions de théologie ou de philosophie scolastique pour les grandes solennités : « sub bona venia reverendissimi et illustrissimi provincialis, necnon dignissimi prioris, totiusque religiosissimæ et nobilissimæ coronæ. »

Il avait pratiqué de nombreuses autopsies dont le recueil contient les protocoles et il en est de curieuses telles que celle où il discute la question de savoir à quel âge l'âme apparaît chez l'embryon humain.

Les rapports médico-légaux abondent, tel celui fait sur un assassinat commis au château de Thorenc sur M^{me} Pasteur, sa fille aînée et leurs deux chambrières. Le portier, quoique père de l'une des servantes, fut accusé, mis à la question et condamné à la roue ainsi que ses complices. Vous en trouverez beaucoup d'autres des plus curieux dans le manuscrit. Je ne vous citerai que celui de Chomel certifiant, le 24 février, la guérison miraculeuse de demoiselle Jeanne Percie. Abandonnée des médecins, la malade avait obtenu sa guérison sur le tombeau du P. Jean-François Régis dont le procès de béatification commençait. Requis par messire François Gayot, official de Vienne et curé d'Annonay, commis par l'archevêque de Vienne, Chomel « estime que cette guérison est miraculeuse, tout aussi bien que celle de la belle-mère de saint Pierre... Il est vrai que la guérison de la dite demoiselle Percie a été faite par parcelles, mais la guérison de la lèpre de Nahaman n'a pas été faite en une seule fois, non plus que celle de l'aveugle-né, non plus aussy que la résurrection de l'enfant mort faite par Elisée ».

Il reproduit une pièce curieuse : « arrest notable de la cour du Parlement de Grenoble » où il est jugé qu'une femme peut concevoir et engendrer un enfant légitime bien que son mari soit à guerroyer au loin depuis quatre ans au moment de la naissance dudit enfant. Tous les témoignages favorables sont apportés à la mère : affirmations des médecins et des sages-femmes, preuves tirées de l'histoire et enfin attestation de hautes et honnestes dames qui viennent déclarer que le même fait leur est survenu et qu'elles ont accouché d'enfants légitimes « sans avoir eu cognoissance charnelle de leur mari mais par la force de leur imagination. »

Un précieux document sur l'origine des eaux de Vals en Vivarais se rencontre dans le manuscrit qui donne en outre l'énumération des eaux minérales françaises, chaudes et froides, les plus réputées au XVII^e siècle, et le moyen de rechercher les sels contenus dans ces eaux. Il donne aussi, il est vrai, une étude pour savoir si on peut fabriquer de l'or et de l'argent par art chimique.

Citerai-je encore une Élégie latine sur « l'immense soif du fébricitant », des vers français sur « les cheveux blonds de X. » dont un quatrain surtout est délicieusement tourné, le récit d'une opération de la pierre à Annonay par Collot, chirurgien ordinaire du roi, où est dévoilée l'imposture de Raoul de Nîmes qui, une première fois, avait fait un simulacre d'opération et avait, toutes chandelles éteintes, tiré de sa manche un morceau de plâtre qu'il prétendit avoir extrait de la vessie de Lombard.

En feuilletant le manuscrit, que je publierai peut-être plus tard, vous trouverez nombre de pièces rares, cet appareil astrologique, entre autres, destiné à connaître les crises et permettant de savoir si une maladie guérira ou non, d'après le jour où elle a commencé et le signe du zodiaque où la lune se trouvait. Quelques calculs, quelques tours de cercle et vous êtes fixé sans avoir à farcir votre cervelle d'un tas de notions médicales ardues devenues parfaitement inutiles.

Chomel ne nous dit pas d'ailleurs s'il considérait cet appareil comme ayant quelque valeur. Ce que nous pouvons affirmer en tout cas, avec Nicod, c'est que les préceptes d'hygiène qu'il suivait personnellement, et qui doivent être ceux qu'il professait, n'étaient point si mauvais puisqu'il signait encore des consultations en 1681 et qu'il mourut à l'âge très honorable de 75 ans, le 8 février 1682.

II

NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR EDMÉ-CLAUDE BOURRU DERNIER DOYEN DE L'ANCIENNE FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

PAR LE D^r **PI. MAUCLAIRE**

CHIRURGIEN DE LA PITIÉ

Les quelques notes qui vont suivre sont le résumé d'un travail, en cours depuis bien des années et non encore achevé, sur la vie de Ed.-Cl. Bourru. Je crois intéressant de les publier à l'occasion du II^e Congrès d'Histoire de la médecine.

* * *

ORIGINE BOURGUIGNONNE DE LA FAMILLE PATERNELLE DE EDMÉ-CLAUDE BOURRU. — En résumant la généalogie des Bourru (de Châtillon-sur-Seine) d'après des notes qui nous ont été obligeamment remises : 1^o par M. Ernest Jully, notre parent, généalogiste distingué de Châtillon-sur-Seine ; 2^o par M. le D^r René Roussel (de Paris), parent par alliance avec Bourru ; 3^o par M. le vicomte Camille Ordener, également descendant de Bourru ; 4^o par M. Bobin, secrétaire de l'état civil d'Alise, Sainte-Reine ; 5^o de M. Desvougues, propriétaire de l'hôtel Bourru, 13, rue Champollion, nous pouvons faire remonter la généalogie d'Edmé-Claude Bourru à Jean Bourru, chirurgien à l'hôpital d'Alise-Sainte-Reine. Cet ascendant eut pour fils Charles Bourru, chirurgien aussi à Alise-Sainte-Reine (1665-1735) et dont le fils, Claude Bourru, né à Alise-Sainte-Reine le 22 août 1702, vint à Paris se faire recevoir maître en l'art et science de chirurgie de la ville de Paris. Il fut nommé en 1737 par l'École de chirurgie du Collège de Saint-Côme. Il demeurait rue Saint-Victor, vis-à-vis la rue du Paon, par conséquent contre le grand séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet qui était lui-même adossé à l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet. C'était tout près du collège du cardinal Lemoine dont l'entrée était un peu plus haut rue Saint-Victor ¹.

Claude Bourru se maria avec M^{lle} Anne-Suzanne Dorez. Il n'est plus marqué dans l'Almanach royal en 1781. Il mourut donc probablement vers cette époque, ayant assisté aux succès de son fils et élève.

Le quartier Saint-Victor et l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet furent donc le centre d'habitation de la famille Bourru dont plusieurs membres furent baptisés, mariés et enterrés dans cette église.

1. En 1810, la « Maison Bourru » est citée dans le plan Frochot pour modifications à la voirie. Notons que le grand séminaire Saint-Nicolas-du-Chardonnet est disparu en 1913. La maison natale de Bourru était peut-être adossée au séminaire, comme cela est représenté sur le plan Verniquet, ou bien elle a été détruite par le percement final de la rue de Pontoise dans l'axe de la rue du Paon, aujourd'hui disparue.

Edmé-Claude Bourru naquit en 1741 ; il eut un frère Aimé-Claude qui, lui, devint avocat et habita aussi plus tard rue des Maçons en Sorbonne.

La famille des Bourru est donc originaire d'Alise-Sainte-Reine ; de là, ses membres très nombreux se dispersèrent dans toute la région et surtout à Semur et à Châtillon-sur-Seine, comme médecins, chirurgiens, prêtres, magistrats, militaires, commerçants. Le dernier représentant des Bourru à Châtillon-sur-Seine, nous dit M. Ernest Jully, fut Hector-Jean-Baptiste Bourru, notaire, né en l'an IX et mort en 1870. Les Bourru furent nombreux à Châtillon-sur-Seine ; ils s'allièrent aux familles Briois, Daubenton, Marteau, Maître, et probablement à la famille Jully, également très nombreuse dans cette jolie ville bourguignonne surplombant la belle source de la Douix et bâtie sur les rives de la Seine, assez près de son origine. Actuellement il y a encore une descendante Bourru à Francheville près Châtillon.

* * *

LES DESCENDANTS DE EDMÉ-CLAUDE BOURRU. — Voyons immédiatement les descendants Bourru, qui épousa en décembre 1788, M^{lle} Rousseau, fille de Ambroise Rousseau, célèbre avocat au parlement et lieutenant au bailliage de Paris. Ils eurent deux fils : Claude-Félix-Hippocrate, né à Paris en septembre 1790. Il fut tenu sur les fonts baptismaux de Saint-Séverin le 11 septembre 1790 à sept heures et demie du soir par une délégation de la Faculté, composée de Guilbert¹, Petit-Radel², Cochu, etc. A cette occasion, une médaille fut frappée. Ce premier fils mourut de consomption.

Le 2^e fils fut Galien Bourru, né à Paris en 1791. Il mourut d'accident ; il se noya dans le Rhône et il fut inhumé à Lyon.

Galien Bourru épousa Marie-Pélagie-Caroline Perrier du Repaire de Bosvieux, fille d'un garde de corps de Louis XVI. Leur fille, Adèle-Aimée-Louise Bourru de Courcelles, épousa le comte Auguste-Camille Ordener, descendant des généraux Ordener. Elle est morte le 26 janvier 1878. Elle est enterrée dans la chapelle du château de la Quincy (Aisne).

M^{me} Marie-Pélagie Perrier du Repaire, veuve de Galien Bourru de Courcelles, se remaria avec M. Emile-Pierre de Vauvilliers, avocat à la cour, petit-neveu de Jean-François de Vauvilliers, professeur de grec au Collège de France, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, membre du Conseil des Cinq-Cents. Elle mourut le 23 avril 1871. Par ce mariage, elle fut l'arrière-grand'mère du D^r René Roussel, exerçant actuellement à Paris, et qui nous a obligeamment remis ces renseignements.

* * *

Les études médicales de Bourru. — Edmé-Claude Bourru fit ses humanités au collège du cardinal Lemoine, rue Saint-Victor, pour se faire recevoir maître ès arts, afin de pouvoir commencer sa médecine. De par ses ascendants il devait avoir la vocation médicale !

En 1760, il s'inscrivit à l'École de médecine rue de la Bucherie. Il suivit les services

1. Guilbert de Préval. D^r Régent 1764. Il inventa une Eau fondante antivénérienne. Rayé de la Faculté en 1772. Condamné définitivement en 1777. Il reprit ensuite les fonctions de régent.

2. Petit-Radel, né en 1749, docteur en 1781, professeur de chirurgie en 1782. Pendant la tourmente révolutionnaire il se retire à Bordeaux, puis en Amérique. Il revient en France en 1798. Il est nommé professeur dans la nouvelle Ecole de Santé. Décès en 1815.

médicaux de l'Hôtel-Dieu. A cette époque, le chirurgien était J.-N. Moreau, dont le portrait est à l'Hôtel-Dieu. Les médecins titulaires de l'Hôtel-Dieu étaient alors Le Hoc, Cochu, Baron, Dejan, Belleteste, Payen. Bourru a dû suivre le service de Cochu¹ avec lequel il resta très lié.

En 1764, voici les noms des professeurs et les heures des cours que Edme-Claude Bourru a dû suivre.

Le Matin :

8 heures	Pharmacie, professeur Verdelham des Moles.
9 —	Matière médicale, professeur Bertrand.
10 —	Physiologie, professeur De la Courvault.
11 —	{ Chirurgie française et anatomie, professeur
	{ Donglee.

Le Soir :

2 heures	{ Chirurgie latine, professeur Leys.
	{ Pathologie, professeur Solier.

En 1764, Bourru soutint devant 9 juges une thèse latine ayant pour titre : *Num Pili, Plantæ?* avec comme conclusion : *Ergo Pili, Plantæ*. — Elle est à la Bibliothèque nationale.

En 1765, il soutint devant 9 juges, dont Cochu président, une thèse latine dans laquelle il examine : Si les eaux minérales de Merlanges (près de Melun) conviennent dans les maladies chroniques. Il conclut pour l'affirmative. Cette thèse est également à la Bibliothèque nationale.

En 1766, il soutint une thèse de pathologie sur un perfectionnement du cathéter urétral, sujet repris en 1776 par son élève Hallot dans sa thèse. Cette sonde urétrale présentait deux ouvertures latérales au milieu de la courbure. Elle est reproduite dans la thèse de Hallot.

Delaunay nous dit que Bourru soutint une thèse sur l'utilité de boire du vin pour bien jouer du cor et du clairon. Cette opinion est bien en rapport avec ses origines bourguignonnes !

En 1766, Bourru fut nommé docteur régent avec 7 autres docteurs ; c'était, en moyenne, le nombre de docteurs reçus chaque année. Mais on sait que tous n'étaient pas nommés régents, comme l'indique d'ailleurs l'Almanach royal, soit parce qu'ils partaient en province, soit, plus tard, parce qu'ils faisaient partie de la Société royale de médecine. Il en fut ainsi pour Hallé et Foureroy et plusieurs autres dissidents.

Aussitôt reçu docteur, à l'âge de vingt-six ans, Bourru s'installa rue de la Harpe. En effet, il est marqué dans l'Almanach royal de 1767 comme habitant rue de la Harpe près du collège d'Harcourt. En 1780, nous le voyons signalé comme habitant rue des Maçons-en-Sorbonne, n° 407, maison dont il devint propriétaire. Il y habita avec son frère l'avocat. Cette maison, au décès de Bourru, portait le n° 15 de la rue des Maçons-en-Sorbonne². En 1771, avec deux collègues, Colombier et Guilbert, il

1. Cochu. Docteur (1734), professeur (1744). médecin de l'Hôtel-Dieu de 1749 à 1776, décès en 1791. Il habitait devant le cadran Notre-Dame.

2. Actuellement rue Champollion n° 43. Cette maison qui a l'aspect d'un ancien hôtel construit vers 1600 était à égale distance du commencement et de la fin de la rue des Maçons en Sorbonne, un peu au-dessus de l'hôtel de la Ferrière qui subsiste encore en partie. Sur le plan de Verniquet nous voyons qu'elle dépendait de la Maison ou Collège de Sorbonne. Elle faisait partie des huit maisons que la Maison de Sorbonne fit reconstruire vers 1640. (Voir O. Gréard. *L'ancienne Sorbonne*, Paris, 1893.)

essaye de créer le traitement des malades par un simple abonnement économique. Mais la Faculté s'y opposa, et M. Delaunay nous a remis un pamphlet en vers publié à ce sujet par Bourdelin, le jeune, en 1776.

* * *

ED.-CL. BOURRU BIBLIOTHÉCAIRE. — Bourru fut bibliothécaire de 1771 à 1775, à la rue de la Bucherie. Il entreprit de faire un nouveau catalogue ; le premier avait été établi par Baron et le suivant par Jean de la Cloyes, bibliothécaire 25 ans auparavant. Dans la préface de son catalogue Bourru regrette la splendeur de l'ancienne bibliothèque quand on prêtait très peu les livres. Il propose de retenir sur le traitement des emprunteurs le prix des volumes non rendus. Son catalogue, qui lui demanda beaucoup de travail, était écrit de sa main et en deux volumes. Il y avait environ 12.000 volumes à la bibliothèque de la Faculté de médecine à cette date. Bourru fut le douzième bibliothécaire de la Faculté.

La bibliothèque était publique le jeudi de 2 heures de l'après-midi jusqu'au soir. Elle était fermée pendant les vacances du 19 juin au 14 septembre.

A la rue de la Bucherie, elle était placée en haut près de la chapelle. Celle-ci, installée en 1511 en bas dans le logement des bedeaux, fut transportée en haut en 1519 près de la bibliothèque au 1^{er} étage. Elle fut encore déplacée en 1695 au 1^{er} étage.

A la fin de son bibliothécatariat, la bibliothèque fut transportée en haut de la rue Jean-de-Beauvais, dans l'ancien local de la Faculté de droit côté gauche en montant, au niveau actuel de la rue des Écoles, avec J. Roy comme bibliothécaire ; elle fut installée au 2^e étage dans deux salles au-dessus de la chapelle.

* * *

ENSEIGNEMENT DE ED.-CL. BOURRU. — Il a dû enseigner rue de la Bucherie dans les écoles inférieures ou salles du bas, quand il fut nommé bachelier émérite.

Chargé comme professeur du cours de chirurgie en langue française, il le commença le 6 février 1780, rue de Jean-de-Beauvais, par un discours dans lequel il examinait : « *A quel point doit s'arrêter le chirurgien dans les différentes sciences dont l'étude lui est nécessaire !* » Ce discours fit sensation ; il fut imprimé, après avis d'une commission composée de Bertrand, Millin, Simonnet, Doublet et le doyen Thomas Levacher de la Feutrie.

En 1783, il fit le cours de pharmacie¹.

En 1790, elle fut confisquée comme bien du clergé. En l'an II, Guillotin et Rennesson, agents de la section du domaine national, l'adjudgèrent pour 150.000 francs à E.-Cl. Bourru. Le jardin s'étendait en profondeur jusqu'à la rue de la Sorbonne ; un puits était commun avec la maison sus jacente. L'hôtel Bourru fut vendu en 1878 à M. Duquesne, libraire, rue Hautefeuille. (Renseignements dus à l'obligeance de M. Desvougues, propriétaire actuel.)

1. Deux professeurs étaient chargés du cours de pharmacie. L'un enseignait la matière médicale « *Rem Herbariam* ».

Le professeur de matière médicale ou de botanique traitait des plantes, des animaux, des minéraux et en général de tous les remèdes que la nature fournit pour la cure des maladies.

Le professeur de pharmacie galénique et chimique exposait la préparation et la composition des médicaments. Il avait en outre la charge des examens des apprentis apothicaires et l'inspection de boutiques des apothicaires et des parfumeurs.

Beaucoup de régents se dispensaient d'assister aux examens, surtout ceux qui étaient médecins à la cour. Bourru, au contraire, fit son service avec zèle, aussi avait-il le droit de rotule, c'est-à-dire qu'il avait assisté à la plupart des thèses soit quodlibetaires, soit cardinales.

Dans les Commentaires (tome XXIV) nous voyons que souvent Bourru prenait une part importante dans les discussions du Conseil de la Faculté.

Dans son livre sur le traitement des maladies vénériennes, Bourru demande la création d'hôpitaux spéciaux pour les maladies vénériennes et il demande aussi de faire la chasse à tous les charlatans si nombreux pour ce genre de maladies.

* * *

BOURRU DOYEN. — Le 11 novembre 1786, Bourru fut nommé doyen de la Faculté toujours tolérée rue Jean-de-Beauvais, mais non propriétaire de son logement. Certes, si on veut bien tenir compte des circonstances, c'était une très lourde charge. La Faculté de Médecine s'entêtait dans la routine, dans le maintien de ses privilèges et de son enseignement suranné. A cette époque, elle avait fort à faire avec les chirurgiens de Saint-Come, les barbiers chirurgiens, les apothicaires, les sages-femmes, les médecins dissidents, et surtout avec la fameuse Société royale de médecine qui siégeait tout près au Collège de France, place de Cambray.

BOURRU DÉFENSEUR DE LA FACULTÉ CONTRE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE. — La Faculté avait été trop puissante pour ne pas susciter des jaloux, des dissidents et amasser bien des haines. Elle-même était très jalouse de ses privilèges.

Déjà, en 1640, Théophraste Renaudot avait essayé de fonder une Chambre royale de médecine, puis Daquin, en 1673, avait aussi créé une Chambre royale de médecine, association des médecins provinciaux dont il prit la présidence, mais cette société fut supprimée en 1694.

En 1776, sur l'instigation de Vicq d'Azyr, Lassonne, premier médecin de Louis XVI, fit créer la fameuse Société royale de médecine; celle-ci déclara la guerre à la vieille Faculté à propos d'une thèse sur les épidémies inspirée par Bourru et que devait passer son élève Hallot; celui-ci dut changer le titre de sa thèse qui primitivement était ainsi rédigé : Les observations faites par les médecins de nos jours contribuent-elles beaucoup aux progrès de l'Art et à établir leur police; on termina par ces mots : et pour améliorer la santé des peuples.

Dans un long mémoire Bourru retraça les empiètements de la nouvelle Société sur les droits séculaires de la Faculté. Quelques membres de celle-ci, Desbois de Rochefort¹, Vicq-d'Azyr, Hallé, Fourcroy (dont la thèse avait été refusée), s'étaient tournés vers la nouvelle Société qui demandait la liberté de l'enseignement, le concours pour le

1. Louis Desbois de Rochefort, né à Paris, le 3 octobre 1750. Il fit ses études à Sainte-Barbe avec son ami Vicq-d'Azyr; docteur-régent en 1774, médecin de la Charité en 1780. Il faisait des leçons cliniques au lit du malade. Son élève Corvisart publia son éloge. Desbois de Rochefort fut membre de la Société royale de Médecine en février 1777. Il refusa de quitter la salle du Conseil de la Faculté en 1778; il fut expulsé. Peu après, ayant fait amende honorable, il fut professeur de Chirurgie française et professeur scholarum. Il publia un *Cours élémentaire de Matière médicale* dans lequel il fit un article sur les antiseptiques chirurgicaux : l'eau-de-vie camphrée, l'eau de chaux et le nitrate d'argent. (Déjà, en 1767, l'Académie de Dijon avait couronné trois mémoires sur les antiseptiques.) L. Desbois de Rochefort mourut le 4 février 1786 chez son frère, curé de Saint-André-des-Arts. Les deux frères sont les arrière-grands-oncles de Madame P. Mauclaire.



Fig. 1. — Ed.-Cl. Bourru, doyen de la Faculté.



Fig. 2. — Le château de La Quincy.

professorat, la langue française dans les cours et les examens. Lire et discuter très peu ; voir et faire beaucoup : telle était sa formule pour l'instruction et la pratique des étudiants.

Hallot, docteur régent et élève de Bourru, fit, en 1780, des pamphlets contre la Société royale de médecine. Il fut arrêté le 9 janvier 1781 et incarcéré à la Bastille. Il devait dîner le lendemain chez Bourru. Celui-ci prévint la Faculté. Le doyen et ses délégués allèrent voir le garde des sceaux, Amelot. Mais Hallot ne fut libéré que le 22 janvier. Comme la Société royale de Médecine voulait s'occuper surtout des épidémies, à partir de ce moment, la Faculté de Médecine délibéra souvent sur les épidémies.

LES JETONS DE BOURRU, DOYEN. — Pendant son décanat, de 1786 à 1792, Bourru fit graver trois jetons différents avec son portrait au recto, gravé par Duvivier. Au verso du premier jeton (1786-87) il y a marqué : *Concordia et constantia vincent*. C'était une allusion à la discorde de l'époque. Au verso du deuxième jeton (1787-88) il y a marqué : *Lectiones public. Gall. Idiom. de anatom. et chir. in scholis med. Par. Institutæ ex liberalitate Cl. M. A. Petit. 1887*. Il rappelle la fondation d'Antoine Petit qui créa la chaire d'anatomie et de chirurgie en langue française. L'enseignement devait être fait pendant dix ans par le même professeur. Petit désigna Leclerc pour l'anatomie et Corvisart pour la chirurgie.

Un troisième jeton concerne le baptême de son premier fils le 11 septembre 1790. En complétant les abréviations, il faut lire : *Hujus filium a saluberrima Facultate parisiensi ad sacros baptismos fontes oblatum Claudius Felicitatem Hippocratem Magister Fr. Felicit Cochu schola pene antiquior nominavit. Die XI sept. 1790*.

Cochu remplaçait l'ancien, c'est-à-dire le plus ancien régent, Pousse, qui était absent.

Fournié signale trois jetons apocryphes portant au recto le portrait de Bourru et au verso soit les armes de Richard de la Pervanchière, maire de Nantes, soit le revers d'un jeton du doyen Hecquet, soit celui d'un jeton du doyen Caron.

En juillet 1786, nous lisons dans les Commentaires un long rapport signé de : Bourru, Des Essarts, Coutavoz et Guillotin, sur les installations de l'hôpital royal de la Salpêtrière. C'est une violente critique contre la mauvaise organisation de cet hôpital au point de vue de l'hygiène.

Chaque année, le doyen faisait un discours aux chirurgiens barbiers, aux sages-femmes, aux apothicaires soumis sous sa direction. Ce discours était reproduit dans les Commentaires. Un de ces discours un peu humoristique est dans les papiers de famille du Dr Roussel.

A ce moment l'enseignement était bien faible à la Faculté, car depuis 1785, dit Corlieu, elle n'avait pas reçu de docteurs et depuis le 13 septembre 1790 elle n'avait pas reçu de licencié. Dans les facultés de province l'enseignement était aussi très irrégulier ; quant à la pratique, toute la France était envahie par les praticiens irréguliers et par les charlatans.

Bourru fut nommé six fois doyen, ce qui était contraire aux règlements, mais ce qui montre aussi que la place n'était pas recherchée. En 1790, Bourru fut renommé parce que Guilbert refusa. Bourru dit qu'il fut renommé « en raison de la difficulté des circonstances ». La Faculté était, en effet, sans logement, car le local de la rue Jean-de-Beauvais était vendu dès 1778, et pendant ce temps l'Académie de chirurgie trônait dans un palais fondé par Louis XV et inauguré en 1774 par Louis XVI. Quel triomphe

pour les chirurgiens de Saint-Come si longtemps persécutés par la Faculté, et quelle chute pour la Faculté !

En décembre 1790, Bourru eut affaire au Département des travaux publics de la municipalité de Paris qui voulait faire supprimer les armoiries sculptées au-dessus des deux fenêtres de l'Amphithéâtre de la Faculté au coin de la rue de la Bucherie et de la rue des Rats. Il obtint gain de cause¹.

Suppression de la Faculté de médecine. — Déjà en 1778, Duchannoy et Jumelin avaient demandé à la Faculté la création d'une chaire de clinique. Desbois de Rochefort créa spontanément cet enseignement au lit du malade à l'hôpital de la Charité. Desbois de Rochefort eut beaucoup de succès ; malheureusement il mourut très jeune.

Mais une réforme de fond en comble de l'enseignement et de la pratique médicale s'imposait depuis longtemps.

En novembre 1790, à la Société royale de médecine, Vicq-d'Azyr, docteur régent dissident et président, avait rédigé un travail de réorganisation des études et de la pratique médicale sous le titre de : Nouveau plan pour la constitution de la médecine en France. Ce plan fut adressé à l'Assemblée Constituante pour l'éclairer.

De son côté, la Faculté comprend qu'elle ne doit plus rester inerte dans sa tour d'ivoire. Le 10 septembre 1790, le doyen Bourru est chargé par la Faculté d'écrire au comité de la Constituante qu'il fait imprimer le projet de réforme pour l'enseignement et la pratique de la médecine qui lui a été demandé à l'instigation du constituant Guillotin. La Faculté convoqua à son assemblée les médecins membres de la Constituante pour discuter avec elle les réformes nécessaires. Bourru fut chargé de présenter le projet. Guillotin était venu à la Faculté prendre part à la discussion pour rédiger ce projet sur l'enseignement et l'exercice de l'art de guérir.

C'est probablement celui qu'il déposa en 1791, à l'Assemblée nationale² au nom du Comité de l'Instruction publique. En janvier, juin et novembre 1790 et en mars 1792 poussée par les événements la Faculté souvent discuta la réforme de l'enseignement et de la pratique de la médecine.

Le 18 août 1792, l'Assemblée législative abolit toutes les universités et avec elles toutes les facultés de médecine. Le 8 août 1793, sur la proposition de Grégoire, rapporteur du Comité d'Instruction publique, la Convention supprima toutes les académies et sociétés littéraires patentées ou dotées par la nation. La loi fut votée le 15 septembre et le décret parut le 16 septembre au *Moniteur* ; ce jour marque la fin de l'ancienne Faculté de médecine.

Aux Archives nationales il y a une pièce qui est un décret de 1806, ordonnant le remboursement de sommes avancées par le Doyen Bourru jusqu'au 16 septembre 1793 pour le compte de la Faculté de médecine.

Le 22 août 1793, l'Académie de chirurgie leva la séance « afin de prouver sa soumis-

1. On sait que, en août 1793, sur les démarches de Peyrilhe, le fronton de l'École de chirurgie sculpté par Berruer, fut modifié. La tête de Louis XV inaugurant l'École de chirurgie fut remplacée par une figure allégorique, le manteau fleurdelysé devint une draperie ; Girard et Verniquet, architectes de la Ville, furent chargés d'installer les échafaudages nécessaires. Verniquet à ce moment travaillait en face dans l'ancien couvent des Cordeliers à l'exécution de son grand et célèbre plan de Paris.

2. Guillotin Joseph-Ignace, né à Saintes le 23 mai 1738. Maître ès arts à Bordeaux, 1761. Docteur en médecine de Reims. Docteur régent de la Faculté de Paris, 1770. Professeur en 1773. Doyen élu mais non acceptant le 6 novembre 1779. Marié à la fille du libraire Saugrain demeurant rue du Jardinot et rue Saint-André-des-Arts. Professor scholarum, 1783, Cours publics d'anatomie. Décès le 26 mars 1814.

sion et son respect pour les décrets de la Convention nationale ». On voit que celle-ci ne plaisantait pas !

Création des Écoles centrales de santé en 1794 et rétablissement de la Faculté en 1809. — Le 29 novembre 1794 (7 frimaire an III), Foureroy fit à la Convention un rapport ¹ au nom des Comités de Salut public et de l'Instruction publique pour créer une *École centrale de santé* pour le service des armées. Il conseilla d'utiliser l'ancienne Académie de chirurgie construite en 1774 et l'ancien couvent des Cordeliers supprimé en 1790 (projet de Baraillon, Prieur, Cabanis et Fourcroy).

Trois grandes écoles étaient créées : Paris, Montpellier et Strasbourg.

Prévost nous dit que 500 élèves furent envoyés de la province pour suivre les cours et partirent rapidement ², avec de simples commissions et sans diplôme, aux quatorze armées créées par Carnot.

On sait que ce fut Thouret, ancien docteur régent dissident et ancien directeur de la Société royale de médecine, qui fut nommé directeur de l'École centrale de santé de Paris. Il désigna lui-même ses collaborateurs qu'il choisit naturellement parmi les membres influents de l'ancienne Société royale de médecine ³. Bourru devait évidemment être tenu à l'écart de la nouvelle école par Thouret, qui fut en somme son successeur ⁴. En 1803, parut un décret basé sur un rapport de Thouret et réglant l'enseignement et la profession de la médecine.

Enfin, en 1809, la Faculté fut rétablie comme faisant partie de l'Université impériale.

Les bâtiments de l'ancienne Faculté situés rue de la Bucherie qui, depuis 1470, servaient à l'enseignement, furent vendus en 1810 comme bien de la nation. Puis ils servirent de lavoir public et de maison close ⁵.

La renaissance des sociétés savantes et déontologiques. — L'orage révolutionnaire étant passé, plusieurs Sociétés médicales furent fondées à cette époque : la *Société de santé* (21 mars 1796), transformée en 1797 en *Société de médecine* (Descemet, Desessarts, Chaussier, les deux Sédillot), siégeant au Louvre ; la *Société philomatique* (1788), renaissante en 1797 ; la *Confraternelle philanthropique*, transformée en *Société médico-philanthropique*, puis en *Société Médico-chirurgicale* (Duchateau, Fleury, Chatenet, 1805) ; la *Société de médecine et de chirurgie pratique* (Chaussier, 1808) ; la *Société académique de médecine* ou *Cercle médical* (Guillotin, 1803) ; la *Société médicale d'émulation* (Bichat, Dupuytren et Thouret, 24 juin 1796) ; la *Société d'instruction médicale en faveur des étudiants*, fondée le 27 mai 1801, siégeant à l'Oratoire ; la *Société galvanique* (1802) ; la *Société anatomique* (1803, puis 1807 et 1820) ; la *Société de l'Athénée* (18 mai 1812).

Le 12 fructidor an VIII fut créée par le gouvernement une *Société fondée dans le sein de l'École de médecine*, pour s'occuper des épidémies, remèdes secrets, consul-

1. Il est à la bibliothèque de la rue Sévigné.

2. On sait que la Convention créa aussi l'École normale, l'École polytechnique, l'École des mines, le Muséum, le Conservatoire des Arts et Métiers, etc.

3. Sur les douze professeurs titulaires et les douze adjoints nommés, il y eut six anciens docteurs régents dont plusieurs dissidents, et sept membres de l'ancienne Académie de chirurgie.

4. En l'an V une loi remplaça le nom d'École centrale de santé par celui d'École de médecine.

5. On trouvera dans Legrand (Collections artistiques de la Faculté) le plan de l'ancienne Faculté de médecine de la rue de la Bucherie, reconstitué en 1868 suivant le plan initial par M. Laffargue, architecte. Le conseil municipal racheta les deux immeubles en 1898. C'est en 1910 que l'Association générale des étudiants fit réparer exactement l'amphithéâtre de Winslow et les salles inférieures. Quant aux étages supérieurs contenant la salle supérieure pour la réunion des professeurs, la bibliothèque, la chapelle, le logement de Guillotin, ils n'ont pas été réparés suivant le plan initial.

tations médico-administratives et attributions universitaires. Cette société prit peu à peu une grande importance et nous voyons que Bourru est marqué dans l'Almanach royal comme faisant partie de cette société en 1817, 1818, 1819 et 1820. Il avait succédé à J. Roy.

Un historique curieux, c'est celui de la création par Guillotin de la 1^{re} *Académie de médecine*¹. Il a été fait par Pichevin dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de la médecine* en 1913. Cette première Académie de médecine fut fondée en 1803 par Guillotin et Fabre ; elle se réunit le 23 septembre 1804 à l'hôtel d'Aligre, rue d'Orléans-Saint-Honoré n° 12. Les statuts furent rédigés par Guillotin, Bourru, Fabre, Descemet, etc. Elle se réunit ensuite les 2^e et 4^e vendredis de chaque mois à l'Oratoire. Elle comprenait d'abord la plupart des régents de l'ancienne Faculté : Bosquillon, Portal, etc. Bourru fut président en 1804, vice-président en 1805. Elle avait pour but : l'étude et la pratique de la médecine. Il semble bien que cette Académie fut créée en opposition avec la nouvelle École de santé, car on y faisait des discours en latin. Puis nous sommes surpris d'y voir entrer Thouret, Hallé, Fourcroy, Chambon de Mantaux², Corvisart, 84 chirurgiens, 194 pharmaciens. Guillotin fait graver un jeton avec son portrait au recto, et au verso la formule inutile : *Concordia et constantia vincent*. Alors la discorde apparaît avec Bosquillon, Portal, Fouquier, qui fondent à part le *Cercle médical ou la Société académique* ; celle-ci, en 1815, revint avec l'Académie de Médecine dont elle s'était séparée.

En 1820 fut créée l'*Académie de médecine « officielle »* ou 2^e *Académie* qui remplaça en somme la Société de santé de la Faculté et comprit aussi une partie des membres de la première Académie de médecine. En 1821, Bourru est nommé membre honoraire de cette nouvelle Société, fondée par le gouvernement sous l'influence de Portal qui en fut le premier président. Quant à la première Académie de Guillotin, elle survécut jusqu'en 1826, nous dit Pichevin.

*
* * *

BOURRU DÉFENSEUR DES MÉDECINS PRATICIENS CONTRE L'IMPÔT DE LA PATENTE. — Le samedi 3 mars 1792, la Faculté de médecine de Paris, assemblée dans ses Écoles supérieures, entendit la lecture d'un long et important mémoire signé : Bourru, Guillotin, C. Lezurier, M. A. Petit et P. Borié, pour défendre les médecins contre l'impôt de la patente parce qu'ils étaient reconnus comme fonctionnaires. L'impression en fut décidée par les professeurs Bourru, Guilbert, Nollan, Le Tenneur et Pluvinet.

Le 16 avril 1792, Bourru alla avec Guillotin et Lezurier à l'Assemblée législative, au Manège. Amédée Latour nous a donné le compte rendu du discours emphatique de Bourru. L'Assemblée fit la sourde oreille et Bourru en fut pour ses frais d'éloquence. Guillotin se laissa poursuivre pour ne pas payer l'impôt de la patente.

L'Assemblée législative avait créé le 19 novembre 1791 le Bureau de consultation

1. En 1732, Chirac avait essayé de créer une Académie de médecine, mais la Faculté la fit dissoudre.

2. Chambon de Montaux, né en 1748 à Brévannes en Champagne. Membre de la Société royale de Médecine en 1779 ; docteur-régent 1780. Nombreux démêlés avec la Faculté en 1787 sous le décanat Bourru qui le fit se rétracter. Médecin de la Salpêtrière (1789). Nombreuses publications sur les maladies des femmes. Il fut maire de Paris en 1792 et il démissionna en 1793 (voir GÉNÉVRIER, *Thèse Paris*, 1906).

des arts et métiers, destiné à récompenser toutes les inventions utiles. La liste des membres est marquée dans l'Almanach national. Nous y voyons représentés bien des corps de métier : Hallé, Bourru pour la médecine ; Mathieu, ingénieur et collaborateur de Verniquet, pour la mécanique. Le 24 thermidor de l'an III, Hallé et Bourru décernent un prix de 4.000 livres au sieur Koch pour une machine utilisable dans le traitement des fractures de jambe.

Ce bureau fut supprimé en 1799.

* * *

Les travaux scientifiques de Bourru. — Ils sont assez nombreux, très variés et surtout médicaux. Bourru traduisit de nombreux travaux anglais. Il étudia surtout le traitement des maladies vénériennes ; le traitement préventif des calculs de la vessie. Il inventa une sonde urétrale assez pratique. Il fit de nombreux rapports sur l'hygiène des hôpitaux, sur certains médicaments nouveaux. Il fit l'éloge funèbre de ses deux amis et collègues Le Camus et Guillotin.

BOURRU ET LA POLITIQUE. — Malgré la gravité des événements de l'époque, Bourru évita de faire de la politique. Je crois qu'il était plutôt partisan de l'ancien régime amélioré. Il était l'ami de Guillotin, philanthrope humanitaire, devenu très mélancolique du fait de son invention. Il préconisa celle-ci dans un but humanitaire, celui de déterminer une mort « instantanée, sans souffrances » et aussi dans un but égalitaire, tous les hommes étant égaux devant le supplice ; elle avait un peu trop fonctionné et avait même manqué de fonctionner sur son inventeur ! De plus, quelques médecins, Sommering et J.-J. Sue, prétendirent que la mort n'était pas instantanée et que les affres du guillotiné devaient être épouvantables ! Cependant Cabanis défendit l'opinion de Guillotin¹.

BOURRU ET LE TOME XXV DES COMMENTAIRES. — Dans la famille de Bourru on parlait de ses mémoires. Je ne crois pas que ces mémoires existent ; je pense qu'il s'agit simplement de documents tombés entre les mains d'Alexis Monteil, professeur d'histoire, mort en 1850, achetés par la Faculté à la vente Charles le 2 juillet 1881 par M. Chereau, bibliothécaire, classés et paginés par lui. Il est difficile de savoir comment ces documents sont arrivés dans les mains de Monteil. A la mort de celui-ci ils furent mis à prix 20 francs. Ils contiennent les comptes rendus des séances de la Faculté et par places des notes de Bourru, les comptes de la Faculté, car on sait que le doyen était trésorier de la Faculté pour laquelle il avançait souvent beaucoup d'argent. Ces documents contiennent aussi quelques comptes sur la propre fortune de Bourru. M. Boiret a, dans son catalogue des manuscrits de la Faculté, donné quelques indications sur le contenu de ce tome XXV. Sur mes conseils, M. le D^r Jarty, agrégé d'histoire, a fait la traduction de ces Commentaires rédigés en latin (Thèse Paris, 1919, le P^r Menetrier, président) ; il en indiqua le sujet par un simple sommaire.

On y trouve le compte rendu des séances de la Faculté à partir du 3 novembre 1787, c'est-à-dire un an après la nomination de Bourru comme doyen.

1. « Avec ma machine, dit Guillotin à l'Assemblée constituante, je fais sauter la tête en un clin d'œil. » Tous les Constituants éclatèrent de rire, mais trois ans plus tard, beaucoup servirent à la démonstration. Guillotin fit créer la Garde nationale. Ce fut un apôtre de la vaccination. De 1804 à 1810, il fit à l'Oratoire les consultations gratuites de la Société académique de médecine.

Les comptes rendus de novembre 1788 à novembre 1789 manquent, de même que ceux de novembre 1790 à novembre 1791. Ils s'arrêtent au 28 juillet 1792, date du dernier plumeitif de Bourru. On sait que l'Assemblée législative supprima les corporations enseignantes le 18 août 1792.

On y trouve aussi des comptes de comptabilité de 1774 à 1794 et quelques actes divers sur des médicaments proposés ou sur des questions d'hygiène.

Je renvoie à la thèse de Jarty pour plus de détails. On y verra citées les séances consacrées à la comparution de Chambon de Montaux, futur maire de Paris, pour son livre dans lequel il critiquait la Faculté (22 décembre 1787). Je possède le décret de conciliation et de rétraction signé de Bourru, Coutavoz, Mollin, Nizon, Champagne du Fresnay.

Dans ces Commentaires, on voit relatée l'opinion de la Faculté sur les médicaments nouveaux proposés ; entre autres celui de Dorez, chirurgien de l'Île Saint-Louis et peut-être parent de la mère de Bourru qui portait le même nom. A la fin du volume il y a un projet de réforme de l'enseignement clinique dans les hôpitaux.

Les amis de Bourru. — Bourru était modeste, instruit, et très charitable. On l'appelait « Bourru le bienfaisant ». C'était un homme de bien. Il aimait la littérature, la botanique et la musique, la poésie et la philosophie. Le 17 novembre 1807, il est nommé médecin des indigents du quartier de la Sorbonne.

Dans les Commentaires nous le voyons souvent en rapport avec ses collègues Cochu, Guilbert, Le Camus¹ et Guillotin et son élève Hellot qu'il fit désembastiller.

Dans l'ancienne Faculté, rue de la Bucherie, Bourru était souvent en rapport avec son ami Guillotin qui habitait les étages supérieurs depuis 1767. Dans les manuscrits de la bibliothèque de la Faculté nous trouvons pour 1773 un acte de cession du grand grenier et d'une chambre attenante faite au doyen M. C. de Thieullier par M. Guillotin, docteur en médecine, moyennant une diminution de 100 francs sur son bail. Le logement de Guillotin était situé au deuxième étage au-dessus de la salle des écoles supérieures. Puis, le 15 octobre 1776, un acte de prorogation pour neuf années du bail fait par la Faculté à Joseph-Ignace Guillotin, docteur-régent de la même Faculté, de différents appartements dépendant de la dite École de médecine (après le transfert rue Jean-de-Beauvais). Corlieu nous dit que l'ancienne école, rue de la Bucherie, l'amphithéâtre de Winslow, bâti en 1741, servit encore pour les cours après ce transfert. Les bâtiments de la rue Jean-de-Beauvais furent vendus en 1778 et la Faculté y resta néanmoins. Pankouke entassa les exemplaires de l'*Encyclopédie* dans l'École de la rue de la Bucherie et la Faculté fut sans logement pendant qu'un palais abritait les chirurgiens qu'elle avait persécutés !! Les effets mobiliers de l'ancienne Faculté de Médecine furent vendus en l'an III et IV et les bâtiments en l'an X.

Guillotin habita à la Faculté de la rue de la Bucherie jusqu'en 1777, puis rue Montmartre, ensuite rue des Bons-Enfants, puis rue Croix-des-Petits-Champs, à l'hôtel de

1. Le Camus, né à Paris le 12 avril 1722. Docteur-régent 1744. Mort le 2 juin 1772. A la fois médecin, littérateur, romancier, philosophe. Nombreuses publications : *La Médecine de l'esprit*, influence réciproque du physique et du moral. *La Médecine pratique*, avec sa biographie par Bourru. Dans cet éloge Bourru se montre très philosophe et très porté à la critique de quelques mœurs médicales de son époque et surtout l'*invidia medicorum*.

Sèvres, aujourd'hui hôtel de la Marine, n° 50, et finalement rue Saint-Honoré, n° 333, au coin de la rue de la Soudière ¹.

De par ses origines bourguignonnes, Bourru fut sans doute lié avec tous les Bourguignons célèbres qui habitaient Paris : Buffon, Daubenton, Chaussier, Guéneau de Montbéliard, Guéneau de Mussy, Guyton de Morvan, Verniquet, Frochot, Junot, Petiet, Maret, Monge, Lazare Carnot et Prud'hon qui habita longtemps la Sorbonne, etc. Bourru avait beaucoup de parents en Bourgogne et à Troyes.

Bourru fut très lié avec les présidents de Tugny et Fieux, du Parlement de Paris. Celui-ci était son parent ; probablement son beau-frère.

LA FIN DE LA VIE DE BOURRU. — D'après les gravures de ses jetons faits en 1790, Bourru aux environs de la cinquantaine avait une bonne figure très large, le type bourguignon. Il existe de lui un portrait en pied peint à l'huile que nous n'avons pas encore pu retrouver. Tardieu, dans son Catalogue des portraits gravés des personnes connues, nées à Paris, cite sans détails le portrait gravé de Bourru, bibliothécaire. Je n'ai pas pu en trouver un exemplaire. Le portrait joint à ce travail est fait d'après ses jetons de doyen.

Dans les manuscrits de la Faculté nous voyons signalée une procuration donnée à Bourru par Pierre-Alexandre Gordon, prêtre, principal du collège des Écossais, à l'effet de suivre auprès du gouvernement français le rétablissement de M. Gordon dans l'exercice de la place de principal du collège des Écossais (17 novembre 1814). Le frère de Bourru, avocat, est cité dans cette procuration.

Bourru avait acheté en 1765 le château de La Quincy, à une douzaine de kilomètres au nord-est de Soissons. Il dépendait alors de la commune de Chivres ; plus tard, en 1853, il fut rattaché à la commune de Nanteuil-la-Fosse. Bourru allait souvent s'y reposer. Il était situé au milieu des bois, entre Chivres et Nanteuil-la-Fosse ².

À la bibliothèque de l'Académie de médecine il y a des lettres de Bourru adressées en 1795 à sa femme retirée à La Quincy avec ses enfants. En 1819, Bourru eut une première attaque d'apoplexie qui lui ôta la mémoire et presque la parole. Il ne savait plus ni lire ni écrire et à soixante-dix-huit ans il recommença à apprendre à lire et à écrire.

1. Voici la péroraison du discours de Bourru aux obsèques de Guillotin, le 28 mars 1814, au cimetière Montmartre, pendant que les armées des Alliés étaient sous les murs de Paris : « Celui, Messieurs, dont nous accompagnons de nos larmes les froides dépouilles, montrait en ses derniers moments sur sa figure les signes les plus certains de la pureté de sa conscience ; on aurait pu y lire l'histoire de toute sa vie et au lieu de le voir mourir vous auriez cru le voir dormir du sommeil le plus calme. Les anciens auraient dit que quelques jours avant que la circulation ne s'arrêtât en lui, son âme était allée d'avance jouir des douceurs de l'Elysée, et ils n'auraient sûrement fait graver sur la pierre funéraire qui aurait couvert sa tombe, d'autre épitaphe que celle-ci :

JOSEPHUS-IGNATIUS GUILLOTIN

Doctor Medicus

Integer vitæ. »

2. Le château de La Quincy-Courcelles était, paraît-il, dans la famille Bourru depuis 1765. Il était situé à égale distance de Chivres et de Nanteuil-la-Fosse, au fond d'un vallon débouchant dans la vallée de l'Aisne. La terre de La Quincy comprenait un château-ferme d'aspect féodal, un grand parc, des terres labourables situées au nord-est à Courcelles-les-Quincy, le moulin au Bois, et des prairies.

Pour se rendre de Soissons à La Quincy on prenait la route de Crouy, on côtoyait l'abbaye de Saint-Médard, on passait à Bucy-le-Long, Sainte-Marguerite et Chivres, en suivant alors le rd de Chivres.

Le parc du château avait une contenance de 75 hectares.

En 1850 une chapelle fut construite dans le parc ; on y enterra : 1° M^{me} de Vauvilliers, née Pélagie Perrier du Répaire de Bosvieux, épouse en premières noces de Galien Bourru ; 2° la comtesse Ordener, née Adèle-Louise Bourru, fille de Galien Bourru ; 3° le baron Gaston Ordener, fils de la précédente. Il est probable que c'est dans le cimetière de Nanteuil-la-Fosse que furent enterrés E.-Cl. Bourru (1823), sa femme (1832) et son fils Hippocrate (1800).

Le 20 septembre 1823, âgé de quatre-vingt-deux ans, il fut emporté par une deuxième attaque¹.

La cérémonie funèbre eut lieu à Saint-Étienne-du-Mont. Quels honneurs lui rendit la Faculté ? M. Eugène Roussel, père du Dr Roussel, pense que Bourru fut enterré dans le cimetière de Nanteuil-la-Fosse².

La petite-fille de Bourru s'intitulait Bourru de Courcelles³. Il est difficile de savoir d'où venait cette particule qui n'est pas marquée dans le billet de faire-part de Bourru, ni dans le catalogue indiquant les titres de noblesse donnés pendant la Restauration. On sait que cette particule fut souvent mise à la mode sous la Restauration. Ainsi Fouquier, professeur de la Faculté, et médecin de la Charité pendant quarante-trois ans, né à Messimy (Aisne), s'intitulait Fouquier « de Messimy ».

L'éloge de Bourru fut prononcé à l'Académie de médecine en 1827 par Pariset, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine et ancien bibliothécaire à la Faculté de médecine. Il est un peu court.

CONCLUSIONS. — L'étude de la vie et des travaux du doyen Bourru nous montre que ce fut un homme consciencieux, bon, érudit et travailleur. Fournié lui reproche d'avoir laissé tomber l'ancienne Faculté. C'est une erreur ; celle-ci est tombée toute seule, emportée par l'orage révolutionnaire et malgré les efforts de Bourru pour la soutenir. Mais comme cela arrive souvent aux gens qui ne réussissent pas, on leur reproche leur insuccès sans tenir compte des circonstances ; ils servent souvent de boucs émissaires. En l'espèce, il suffit de connaître la situation de la Faculté et l'état des esprits en 1790 pour comprendre qu'il fallait une nouvelle Faculté avec un esprit nouveau et des hommes nouveaux. C'est ce qui survint du fait de la création de la Société royale de médecine et des hommes de valeur qui la composaient et qui voulurent réformer l'enseignement médical et la pratique médicale non seulement à Paris, mais dans toute la France. En somme, c'est cette Société qui, en décembre 1794, sous l'influence de la Convention qui sut bien démolir et bien reconstruire, se substitua à l'ancienne Faculté avec un programme « *pratique* » et non plus scholastique, programme attendu depuis si longtemps et devenu nécessaire par les guerres de l'époque. D'ailleurs ce programme ne fut pas appliqué de suite complètement, car jusqu'en 1802 on instruisit très rapidement les médecins pour les envoyer aux armées avec des notions très sommaires ; ils étaient commissionnés et non diplômés. Par le décret du 10 mars 1803 réglant les études et la profession d'après un rapport de Thouret, devenu membre du tribunal, l'École de santé fut mise en état de reprendre un enseignement régulier et de donner des diplômes.

Il serait intéressant de voir si dans les autres pays cette réforme « pratique » et néces-

1. A cette date il y avait encore à Paris une trentaine de docteurs-régents nommés par l'ancienne Faculté. Bourru était le plus ancien.

2. Dans la propriété de La Quincy, la chapelle où furent enterrés sa bru, sa petite-fille et plusieurs membres de la famille Ordener fut profanée par les Allemands en 1917 (*Illustration*, nov. 1917). M. de Fonbrune, propriétaire actuel du château, a réintégré les cercueils à leur place. Le village de Nanteuil-la-Fosse et le cimetière ont été complètement détruits par les bombardements. Les titres de propriété du château de La Quincy, déposés chez un notaire de Vailly, ont été détruits pendant la guerre.

3. Dans les Archives de l'Aisne, Titres de famille, Egmont Pignatelli, nous voyons marquées : seigneuries de Courcelles et de La Quincy. Or à 4 kilomètres au nord-est de La Quincy, il y a un lieu dit Courcelles-les-Quincy. Dans la région il y a plusieurs Quincy. Il paraît qu'à la terre de La Quincy étaient rattachées des terres situées à Courcelles-les-Quincy, hameau marqué sur les cartes de Cassini.

saire de l'enseignement médical fut aussi établie à la même époque du fait de l'exemple venu de France et du fait des circonstances.

PUBLICATIONS DE ED.-CL. BOURRU

Traductions des observations et recherches médicales par une Société de médecine de Londres servant de suite aux Essais d'Edimbourg. Paris, 1763-1765, 2 vol. in-12.

Plusieurs articles dans le *Journal économique* de 1752 à 1772.

Thèse. — *Questio medica discutenda die jovis vigesima mensis decembrio anno 1764.* M. Matheo-Thomas Lacassaigne præsida : *Num pili plantæ ?*

Proponebat Parisius Edmondus-Claudius Bourru. Parisi typog. Quillau, 1764, in-4°, 12 pages.

Thèse. — *Questio medica : Num chronicis aquæ minerales vulgo de Morlange ?* Siles eaux minérales de Morlange conviennent dans les maladies chroniques. *Thèse*, in 4°, 1765.

Et in Tondou de Nangis. *Traité des Eaux minérales de Morlange.* Paris, 1766, in-12.

Thèse de doctorat, 14 mars 1766. — *Thèse de pathologie sur un perfectionnement du cathéter avec figure.*

Utilité des voyages sur mer pour la cure des différentes maladies. Traduction de Gilchrist ; en collaboration avec le D^r Guilbert, 1770, in-12.

L'art de se traiter soi-même dans les maladies vénériennes. Paris, J.-P. Costard, 1770, in-8°. Il en a été publié 2 contrefaçons, in-12.

Des moyens les plus propres à éteindre les maladies vénériennes. Amsterdam, 1771, in-8°.

Éloge funèbre historique du D^r Le Camus (1772). En tête du tome I^{er} de la Médecine pratique de cet auteur.

Recherches sur les remèdes capables de dissoudre la pierre et la gravelle. Traduction de l'anglais Blakrie, 1775, in-8°.

Catalogue des livres de la bibliothèque de la Faculté de Médecine, rue de la Bucherie (1771), 2 volumes manuscrits de 750 pages chacun.

Discours prononcé aux Écoles de médecine pour l'ouverture solennelle du cours de chirurgie en langue française, 1780.

Précis historique de l'établissement de la Société royale de médecine, de sa conduite et de ce qui s'est fait à ce sujet à la Faculté de médecine (à la Bibl. nationale).

Éloge funèbre de Guillotin, 28 mars 1814, in-4°.

Il avait réuni, dans cet opuscule, tous les jetons qui, de 1638 à 1793, avaient été frappés à l'effigie des doyens de la Faculté de médecine de Paris.

Rapport au Bureau de consultation des Arts et Métiers au sujet d'une boîte propre à favoriser la cure des fractures de jambe proposée par le citoyen Jean-Henry Koch (signé Bourru et Hallé, 24 thermidor an III). Imprimerie Domier, 8 pages (à la Bibliothèque nationale).

Rapport sur les dents artificielles en terre métallique de la composition de M. Fouzi, 4 pages. Extrait des registres des délibérations de l'Académie de médecine de Paris, séance du 24 août 1808.

III

L'ARGUMENTATION D'UNE THÈSE DE PROFESSORAT EN 1812

PAR A. CHAUFFARD

PROFESSEUR DE CLINIQUE MÉDICALE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

L'histoire des concours de professorat à la Faculté de médecine de Paris a été parfaitement écrite par Corlieu, dans son bel ouvrage sur le *Centenaire de la Faculté de médecine de Paris*, et elle montre par quelles vicissitudes a passé cette institution éphémère.

Je voudrais, d'après quelques documents de famille, montrer ce qu'a été une argumentation célèbre du concours de 1812, celle de la thèse de Dupuytren sur la *Lithotomie*, argumentée par Roux le 29 janvier 1812.

L'institution des concours de professorat était de date toute récente, créée par un arrêté du 31 juillet 1810, et la chaire disputée était la chaire de médecine opératoire. Quatre candidats étaient inscrits : Tartra, Roux, Dupuytren et Marjolin.

Il est curieux de constater que, au nombre des épreuves, figurait une composition écrite *en latin*, la même pour tous les candidats, et le sujet à traiter fut : « De curatione fistularum ».

Bien plus, l'arrêté déterminant les conditions du concours ordonnait que, *à partir de 1815*, « les thèses pour toutes les chaires de médecine proprement dite seront rédigées et soutenues en latin ». C'était là une survivance de l'ancien latinisme médical, une dernière réaction contre l'adoption de la langue vulgaire comme langue scientifique. Cette clause qui nous étonne ne fut du reste jamais appliquée, une ordonnance royale du 17 février 1815 ayant abrogé l'arrêté impérial et supprimé les concours du professorat à la Faculté de médecine.

Le concours de 1812 fut un événement médical, et suscita les compétitions les plus ardentes et les controverses les plus passionnées. Dupuytren était alors chirurgien en chef adjoint à l'Hôtel-Dieu, chef des travaux anatomiques de la Faculté, et il jouissait déjà d'une grande réputation. Roux, chirurgien de la Charité, eut à l'argumenter, et il le fit *à fond*, sans ménagements, en homme qui joue une grosse partie et veut courir sa chance.

Son argumentation était préparée dans les moindres détails, et faite, comme nous allons le voir, avec des collaborations multiples.

Dans le volume que je vous présente, et qui est pour nous un précieux souvenir de famille, ma femme étant l'arrière-petite-fille du professeur Roux, se trouvent réunis plusieurs documents bien curieux : la Thèse de Dupuytren, toute surchargée d'annotations marginales de la main de Roux ; onze pages écrites par le baron Boyer, chirurgien

en chef de la Charité, premier chirurgien de l'empereur, beau-père de Roux ; trois feuilles où Roux résume son argumentation, après un petit discours préliminaire ; deux pages de notes critiques de la main de A. Béclard, qui devait succéder à Dupuytren comme chef des Travaux anatomiques, et être nommé en 1818 à la chaire d'anatomie ; enfin des notes fournies par Deschamps, premier chirurgien en chef de la Charité, auteur d'un *Traité historique et dogmatique sur l'opération de la taille*.

Voilà le groupe compact et puissant des assaillants. L'attaque fut vive.

Les annotations de Béclard et de Deschamps sont d'ordre purement technique, mais avec le baron Boyer le ton devient déjà plus agressif, et il déclare, dès le début, qu'une assertion de Dupuytren « non seulement est fausse, mais encore injurieuse aux praticiens de nos jours ».

Quant à Roux, voici le début de son argumentation : « Il m'eût été agréable d'avoir seulement à attaquer quelques propositions un peu hasardées, et à vous demander des développements dans lesquels il ne vous a pas été possible d'entrer ; surtout je me serais estimé heureux si l'un de mes deux compétiteurs auxquels je succède, m'eût évité la tâche pénible de relever des omissions tellement importantes qu'elles seules, indépendamment des négligences, impriment à votre travail un caractère de faiblesse et d'imperfection auquel j'étais loin de m'attendre. » Et les critiques se succèdent, pressantes et directes.

Nous n'avons malheureusement pas la contre-partie, les réponses de Dupuytren, mais nul doute que les ripostes n'aient été à la hauteur des attaques et on devine, par ces textes écrits, ce qu'a dû être la joute oratoire, dépassant toujours dans ses vivacités la préparation faite à froid à la table de travail.

On comprend avec quelle attention passionnée le jeune public médical d'alors, dans notre vieil amphithéâtre, suivait la lutte et marquait les coups. Ce concours, presque sans lendemain, est resté célèbre, et il se termina au bout de quarante jours par l'élection de Dupuytren nommé à l'unanimité. Roux ne devait pas beaucoup tarder à avoir sa revanche ; en 1820, il était nommé professeur, et il a occupé une place de premier rang dans la chirurgie française de la première moitié du XIX^e siècle.

Le concours, supprimé par la Restauration, avait laissé bien des regrets, et, en 1829, 37 agrégés en demandaient le rétablissement. Remis en vigueur par ordonnance royale du 5 octobre 1830, mais sans thèse cette fois, il fut de nouveau supprimé par un décret du 9 mars 1852, et je ne sache pas que depuis lors les agrégés aient jamais protesté contre son abolition.

Ils auraient eu tort de le faire. De tels concours, où l'enjeu est si haut, éveillent trop de passions, suscitent des controverses trop violentes, des luttes trop personnelles. Nos notices de litres et Travaux scientifiques, dans leur calme exposé, font à coup sûr mieux juger de la valeur des candidats que les luttes oratoires et violentes de l'amphithéâtre.

IV

DISSERTATIONS DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PRAGUE AU XVII^e SIÈCLE

PAR LE D^r **BELOHLAVECK** (DE PRAGUE)

Il est incontestable que, dès la fondation de l'université de Prague par l'empereur Charles IV, les thèses étaient des plus importantes conditions pour obtenir le grade de docteur. Car l'université de Prague fut fondée d'après le modèle de l'université de Paris, où Charles IV, qui avait demeuré dans sa jeunesse à Paris chez son oncle Charles, roi de France, à cause de l'éducation, prit part avec succès, dit-on, aux thèses et par conséquent, en personne, il avait bien connu le règlement et les méthodes de la vie universitaire ¹.

La base pour les exercices en disputation formaient les thèses, c'est-à-dire les phrases choisies ordinairement des auteurs classiques de médecine, dont les candidats devaient causer et, d'après les idées de cette époque, les soutenir ou contester. D'origine, les thèses avaient été élues par les professeurs examinateurs; plus tard, environ dans la seconde moitié du xvi^e siècle, on laisse au candidat le choix libre des thèses à disputer. C'est à certaine mesure un allègement mais en même temps une offre d'un certain degré de liberté de la soutenance des nouvelles et propres idées. Pour la précision du temps de cette alternance il n'y a pas de documents dans l'histoire de notre faculté mais je conclus que ce soit passé à peu près en même temps avec l'université de Vienne, où, d'après les renseignements du catalogue rectoral de 1558, on établit les thèses, qui avaient été négligées depuis longtemps ²; on commémore que le candidat commençait seul les thèses : « *primus tamen omnium medicus initium declamandi fecit* ³. »

Cela va sans dire que l'orateur, qui soutenait les thèses, avait élaboré précisément chez lui l'exposé des motifs de ses idées et puis les fit imprimer et distribuer à tous les présents aux thèses; sans doute, il les présenta lui-même aux personnages d'importance. A cette conclusion me conduisent les nombreuses remarques trouvées dans quelques dissertations où l'auteur inconnu ajoutait aux déductions du candidat ses réponses concises : « *Nego* » avec ses contre-déductions ^{4 5}. L'impression de ces thèses par

1. BOULAY. *Historia Univ.*, Paris, t. III, p. 397.

2. *Catal. Rectorum*, par Georg EDER conserv. et lab. de Sorbait cont. Viennae Aus. Typ. Cosmerovii, 1670.

3. *Ibid.* ad annum, 1558, p. 102.

4. DANIEL TRZEBICENI : *Διάσχεψις περὶ τῶν ὑγιεινῶν*. Pragae, 1640.

5. BERNARDUS CONORUS AB OPHALIA. *Dissertationes medicæ physiologicæ*. Pragae, 1678.

le candidat bref défendues par écrit, causa l'origine des postérieurs et plus grands travaux dissertatifs dont la présentation fut plus tard la nécessité pour être reçu docteur et de même fut exigée par la loi ¹.

Le développement des dissertations, c'est-à-dire des plus grands traités, des simples devises traduites, c'est-à-dire des thèses, approuve que de 56 travaux de cette sorte, par moi-même déterminés dans les bibliothèques et archives tchécoslovaques, qui avaient été présentés à la faculté de médecine de Prague, 40 commencent par les mots : *Theses medicæ de.....* La première qualification par « *dissertatio* » n'arrive qu'en 1678. Il arrive aussi la notion de « *disceptatio* ² », « *disquisitio* ³ » et « *disputatio* ⁴ ».

Toutes les dissertations de Prague du XVII^e siècle sont presque précisément du même format : 16 × 20 centimètres, sans une enveloppe d'extra. Quant à la parure on les peut diviser en deux groupes : plus anciennes, d'avant le commencement de la guerre de Trente ans (1618), rares, au nombre de huit, toutes unicats en possession de la célèbre bibliothèque des prémontrés à Strahov (Prague). Le titre est orné par un simple encadrement ornemental. La plus ancienne est celle de Jacobus Zabonius à Wysetina : « *Disputatio de febris* » du 7 décembre 1609. Du 19 juillet 1610 est le traité de Daniel Trzebiceni : *Διάσκεψις περὶ τῶν ὑγίεινῶν*. De l'année 1611 sont 3 traités : celui de Daniel Basilius de Deutschenberk : « *De spiritibus corporis animati* », celui d'Adamus Tessacius : « *Theses de vitæ et morte* » et celui de Procopius Paconius : « *Thoracis seu medii ventris humani corporis methodica et analytica descriptio.* » L'année 1612 fit naître deux traités qui suivent : Mathias Mathiades : « *Theses de partibus dissimilaribus atque externis corporis animati* » et Wenceslaus Textorius : « *Theses de partibus organicis internis ventris infimi.* » Le dernier traité de l'époque d'avant le commencement de la guerre de Trente ans est celui de Martinus Mylius : « *Aquæ delineatio in theses coniecta* » du 4 décembre 1615. Tous ces traités contiennent chacun 8 pages et la matière est divisée en épigraphes numérotées en nombre au plus de 51 dans le traité de Tessacius sur la vie et mort.

Au commencement de la guerre de Trente ans — qui causa la perte de la liberté à la nation tchèque et une profonde décadence de la civilisation — cesse aussi l'édition des dissertations imprimées et les premiers traités de la sorte ne reparaissent que quatre ans après la conclusion de la paix de Westphalie, qui termina la guerre de Trente ans, c'est-à-dire en 1652, à l'époque où, à la faculté de médecine de Prague, fait ses conférences le célèbre physicien, philosophe et médecin Joannes Marcus Marci. Au mois de septembre de la même année dispute sur son traité : « *Theses medicæ de hydrope* » ⁵ à l'université de Prague, l'élève de Marcus Marci, Jacobus Joannes Wencesslaus Dobrzensky à Nigro Ponte, qui fut reçu docteur en médecine le 11 janvier 1663. En novembre 1668, il tient sa première conférence en charge de professeur : « *Vitæ humanæ origo, dignitas, progressus, declinatio et interitus.* » Dès lors on lit le

1. Peter Carl YAKSCH. *Gesetzlexikon für das Königreich Böhmen von 1601 bis Ende 1800*. Prag, 1828, p. 537.

2. Franciscus Crusius de KRAUSENBERG. *Disceptatio medica de pancreaticæ affectione*. Praga, 1690.

3. Daniel Basilius de DEUTSCHENBERG. *De spiritibus corporis animati disquisitio physica*. Praga, 1611.

4. Stephanus Max. Huberus a RYSENBACH. *Disputatio medica Galenico hermetica de podagra*. Praga, 1652.

5. J.-J.-W. DOBRZENSKY DE NIGRO PONTE. *Theses medicæ de hydrope*. Praga, 1652.

nom de Dobrzensky dans de nombreuses dissertations qui fut célèbre comme médecin et chimiste par excellence et qui fut plusieurs fois doyen et deux fois recteur de l'université. Dès les 90 ans du XVII^e siècle paraît en tête de médecine le troisième personnage d'importance : Joannes Franciscus Löw ab Erlsfeld, célèbre par son ouvrage : *Universa medicina practica* de 1723, publié en Nuremberg.

La forme des dissertations dès 1652 se distingue du groupe le plus ancien. A la première page sous le titre on peut lire le nom du protecteur de l'université d'alors, du gouverneur Christophe Fr. Popel de Lobkovic, outre le nom du doyen. Dès les 80 ans du XVII^e siècle on ajoute sous le titre de la dissertation ces mots : quas sub auspiciis augustissimi et invictissimi Romanorum imperatoris Leopoldi I., Hungariæ, Bohemiarum regis felicissimi, etc... Le nom de l'empereur se présente en tête, il est imprimé ordinairement en plus grandes lettres du titre entier. Puis suivent les noms du recteur, du doyen, du praeses (ou promotor) avec d'amples titres d'honneur.

Le titre de la dissertation n'est plus si simple, strict mais clair, compréhensible, que pendant la période antérieure ; il ne suffit pas à l'auteur un seul titre, il en veut avoir au moins deux : « *Leges gentium seu Theses medicæ de dolore capitis* »¹ ou « *Disceptatio inauguralis medica sive basiliscus pestilentiae telescopio ac microscopio intelligentiæ detectus* »² ou *Stratopedarchia microcosmica sive Præfectura medica ulcera renum et vesicæ partiumque generationi dicatorum in examen vocans ac de iis conclusiones ponens*³.

Il y a des candidats à qui il ne suffit pas le double titre, qui emploient des expressions et des figures poétiques en détaillant le titre du traité le plus vastement. Ce sont surtout deux traités de l'année 1695. Le premier est intitulé : « *Cerberus triceps rictu corpus humanum invadens seu morbus arthriticus vulgo podagricus ad tria capita reductus* »⁴. Encore plus vaste est le titre de la dissertation de Mathias Spiewaczek qui mêle entre le texte latin des expressions grecques : « *Ἐξίσχεψις* seu ægroti consideratio generice omnes totius corporis humani partes et morbos perpendens specificæ pectoris ægritudines earundemque subjecta contemplans in particulari vero ΑΙΜΟΙΦΥΣΕΩΣ estimon, essentiam, causas, differentiam, signa, prognosim et curam concipiens ad occasione millius Hippocratici Sect. 5 aph. 24 : *Frigida veluti nix et glacies pectori inimica, tusses movent et sanguinem et destillationes concepta et more solito disputationi proposita.* »

Dans la dissertation on indique la date : l'année ordinairement par des lettres romaines, le mois, le jour et l'heure de la disputation : « *horis ante meridiem consuetis* ». La partie suivante — et non moins substantielle et qui ne manque nulle part à cette époque, c'est la dédicace qui est caractéristique tant pour le sentiment religieux que patriotique de l'auteur. On trouve par exemple cette dédicace : « *Reginæ cœli* »⁵, à la reine du ciel, ou « *Præsibus excellentissimis D.D. Cosma et Damiano* »⁶, aux patrons de la médecine. Remarquable est la dédicace de Joannes Daniel Alexuis Globiez de Buczina dont l'ancêtre, sans doute grand-père, le mémorable Baltasar Glo-

1. Balthazar Ant. SCHROM, Præag, 1695.

2. Paulus Rochus REALICH, Præag, 1682.

3. Matheus Bernardus SCHMIDT, Præag, 1659.

4. Joannes Wenceslaus SCHLUDERPOCH, Præag, 1611.

5. Antonius F.-H. WAAL, *De diaeta*. Præag, 1699. Algidius Krisleli. *De affectione hypochondriaca*, Præag, 1666.

6. Martinus Ferdinandus FABER. *De dolore capitis*, Præag, 1662.

bicz avait été au commencement de la guerre de Trente ans maire de Petit-Côté quartier de Prague et fit enlever de la porte près du couvent de Sirahor les insignes des Habsbourg et peindre les armes de Frédéric le Palatinat (du comte palatin du Rhin) ¹ qui fut récemment élu roi de Bohême, qu'il avait élu lui-même et reçu cordialement avec une magnificence, — lui-même étant protestant — et félicité après le couronnement ². Son descendant — certainement par l'influence de l'éducation jésuite — dédie son ouvrage ³ imprimé dans l'imprimerie universitaire jésuite en 1662 : sub auspiciis Leopoldi I... ad majorem Dei trini et unius, Deiparæ virginis absque labe conceptæ, D.D. Cosmæ et Damiani honorem et gloriam nec non rei publicæ christianæ et patriæ suæ emolumentum certamen hoc medicum humillimo affectu dicat et dedicat. Il y en a d'autres, qui par des raisons compréhensibles, suivant les buts du succès temporal, dédient leur dissertation à l'empereur régnant avec une dédication humble ⁴ ou même avec son portrait ⁵. En outre, la dédicace se fait au nom des personnages de l'université ⁶ qui furent surtout célèbres à cette époque ; notamment à celui de Dobrzensky et au nom des protecteurs du rang de noblesse.

Quant à l'étendue, les traités de la seconde période ne sont pas très vastes, quoiqu'ils soient presque tous plus compréhensifs que ceux de la première période. Plus de 100 pages ont 3 traités ^{7 8} dont le plus grand, celui de Waal : « Politia medica seu diateticon politico-medicum, id est theses medicæ de diætâ » de l'année 1699, 128 pages.

Le résumé des dissertations est proportionnel à la manière de voir de son époque. L'époque antérieure prend soin de la forme et l'influence de la philosophie et de la littérature antique est évidente et elle est citée pour la plupart même dans le texte, quoique des apparitions de cette sorte arrivent aussi dans le dernier quart du XVII^e siècle. Une telle apparition typique est l'ouvrage de Voigt qui cite, outre la nouvelle littérature contemporaine fréquemment citée, les anciens auteurs de médecine, mais aussi Plinius, Cicero et Ovidius, dont les vers interrompent à plusieurs lieux la fade interprétation de la prose. Il n'avait même pas oublié de citer la Sainte Écriture.

Entre 56 ouvrages il y en a 36 où se trouvent les citations de la littérature. Il est évident qu'on cite fréquemment Hippocrates, Galenus, Avicena, puis Aetius et Alexander Trallianus. Mais on trouve dans la littérature abondante dans quelques dissertations les noms de Balescon de Tarente (en latin, Valescus de Taranta), célèbre médecin de Montpellier vers la fin du XIV^e siècle ; André Vesale et Pierre van Foreest (en latin, Forestus), médecin hollandais et contemporain de Vesale ; Jean Schenk ; Jean Rodriguez (en latin, Amatus Lusitanus), Portugais de naissance, professeur de l'anatomie pathologique à Ferrara qui se retira plus tard pendant le trouble de religion à Thessalonique ; Solenander Regnier, Félix Plater, Français professeur à Bâle ; Daniel Sennert, professeur à Wittemberg ; le célèbre médecin de Paris, Jean Fernel ; Guillaume Harvey et plusieurs autres.

1. Max Julius Schosky. *Prag wie es war und wie es ist*. II, 283-284.

2. Tomáš Bilek : *Dějiny konfiskacé v Čechách*. I dílu peřdmluva str. c., III až c. II. II díl. str. 401.

3. Joannes D.-A. Globier de Bucrine. *Theses medicæ de dysenteria*. Praga 1672.

4. Joannes Ign. Fr. Voita. *Hippocrates redivivus*. Praga, 1684.

5. Paulus Rochus Redlick. *Basiliscus pestilentia detectus*. Praga, 1682.

6. Paulus Laurentius Stehlik. *Theses medicæ de angina*. Praga, 1684.

7. Mathias Spiewaczek. *Ἐπίσκεψις*. Praga, 1695.

8. Joannes Casparus Ignatius Voigt. *De affectione hypochondriaca*. Praga, 1636.

En appréciant les auteurs cités on peut dire avec une bonne conscience que l'étude à notre faculté de médecine de Prague se trouvait, à cette époque, à la même hauteur qu'aux premières universités de l'Europe, notamment occidentale, avec lesquelles on était en vives relations.

Autant que le résumé et la forme des dissertations est intéressante et pour cette époque caractéristique est leur fin. Les dissertations de l'époque antérieure finissent par le simple mot « Finis ». Mais déjà en 1652 une dissertation ¹ est terminée par les lettres initiales de la caractéristique devise jésuite qu'est devenue chez nous en Bohême mal célèbre : A. M. D. G., ad majorem Dei gloriam. Une autre dissertation ² finit par ces abréviations : O. A. M. D. G. H. SS. C. et D., ce que signifie : omne ad majorem Dei gloriam honori sanctorum Cosmæ et Damiani.

Toutes les dissertations du XVII^e siècle sont écrites dans la langue latine, la seule admissible aux disputations. Seulement, par exception, on cite une désignation tchèque et allemande de la maladie, comme on peut le voir dans le traité de Jaehnel sur les exanthèmes ³.

Sous le rapport héraldique quelques dissertations sont d'une grande importance, notamment celles qui sont dédiées aux protecteurs des rangs des gentilshommes parce qu'on y ajoute ordinairement sur une feuille d'extra aussi le tableau des armoiries ⁴.

On doit la conservation des dissertations jusqu'à nos jours dans un nombre proportionnellement si abondant aux bibliothèques des couvents. Il est intéressant que de 103 exemplaires conservés il y en a 88 en possession de 17 couvents divers. Les plus grandes collections des dissertations à 23 et 22 auteurs du XVII^e siècle gardent les bibliothèques de l'ordre des prémontrés de Prague à Strahov et à Tepla près de Karlovy Vary (Karlsbad). Il y a encore les bibliothèques des autres ordres : dominicains, cordeliers, cisterciens, augustinien, capucins, bénédictins, de la Croix, minorites qui nous ont conservé des dissertations médicales, quoique l'ordre même n'eût rien de commun de la science iatrique. Mais ce fut l'affection de la science et des livres qui a gardé l'exemplaire présenté qui s'était égaré dans le couvent, dans la bibliothèque, aux siècles futurs même malgré les grandes débâcles qui poursuivaient les bibliothèques des couvents à l'époque Joséphine (1780-1790).

En achevant mon rapport sur les dissertations de la faculté de médecine de Prague au XVII^e siècle qui est la première partie de l'ouvrage des dissertations médicales de Prague en général, je veux citer les raisons pour lesquelles j'avais essayé de résumer avant tout les dissertations iatriques.

Les traités de dissertation furent conçus par de jeunes médecins qui sortaient de l'école de médecine; ils s'étaient servi, sous la conduite de leurs professeurs, sans aucun doute, des meilleures sources spéciales de cette époque. Voilà pourquoi on peut juger, en mettant en parallèle la littérature iatrique universelle existante à cette époque, sur quel degré de perfection se trouvait notre école de médecine d'une telle époque et quelle était par conséquent l'activité de notre nation. La notion de ce sens est pour

1. Joannes Adalbertus FABIANI. *Theses medicæ de crisibus et diebus decretoriis*. Prægæ, 1652.

2. Carolus Valentinus KIRCHMAYER DE REICHWITZ. *Theses medicæ de peste*. Prægæ, 1682.

3. Joannes Christophorus JAEHNEL. *Theses medicæ de exanthematis vulgo variolis, morbillis et petechiis*. Prægæ, 1685.

4. Melchior Wenceslaus LODGMAN, eques de Auen. *De febre quartana*, Prægæ, 1684.

Christophorus Fr. Alex HAMPEL à Stallaperg. *De cholera morbo*. Prægæ, 1692.

Mathæus Joannes FRISCHMANN, de Ehrencron. *Lithotomia medica*. Prægæ, 1692.

	NOM DE L'AUTEUR	TITRE DE LA DISSERTATION	DATE de la publication.	PERSONNAGES DE L'UNIVERSITÉ	OÙ SE TROUVE LE TRAITÉ	REMARQUE
1	ALBRECHT Jo- annes Rudol- phus.	Theses medicae de phthisi.	1680	Recteur : Ja- cobus Joannes Wenceslaus Do- brzensky à Ni- gro ponte.	I	Littérature.
2	BASILIVS de Deutschenberk N. P. J. Daniel.	De spiritibus corporis ani- mati disquisitio physica.	1611		II	
3	BECKH DE Rixa Matthias Alexander.	Theses medicae de con- vulsione in genere et ejus specie epilepsia.	1674		I	Littérature.
4	BECKER ab Ostritz Mathias Ignatius.	Theses medicae de feбри- bus, earum causis, tempori- bus, signis et curatione in genere.	1665		I III	Littérature.
5	BEZELIVS Gregorius Fran- ciscus.	Theses medicae de pleu- ritide.	1665		I	Littérature.
6	BRIDELIVS Bohuslaus Va- lentinus.	Theses medicae de apo- plexia.	1688		I, V, VIII	
7	CAST Matheus dictus Rouge- mont.	Theses medicae aphoris- mum Hippocratis quartum sectionis quartae.	1687	Doyen : Se- bastian a Zeid- lern.	I	
8	CONORUS ab Ophalia Cather- logensis Bernar- dus.	Dissertationes medicae physiologicae.	1678	Doyen : Mi- kuláš Franchi- mont à Fran- kenfeldt.	II	Littérature.
9	CRUSIVS de Krausenberk Franciscus.	Disceptatio medica de morbo urbi et orbi notissimo hodie pancreatica olim hypo- chondriaca affectione dicta.	1690	Doyen : Sim. Aloysius Tudec de Monte Galea Praeses : Joan. Franc. Löw ab Erlsfeld.	V	Littérature.
10	CRUSIVS de Krausenberk Jo- annes Martinus.	Theses ortho-paradoxae de spiritibus medicis.	1658		I	
11	DOBZENSKY à Nigro Ponte Jacob. Joannes Wenceslaus.	Theses medicae de hy- drope.	1652	Praeses et doyen : Joannes Marcus Marci.	III	
12	DOBZENSKY de Nigro Ponte Franciscus Oc- tavius.	Theses medicae de trans- mutatione in chylifikatione et sanguifikatione intra cor- pus humanum quotidie con- tingente.	1686	Recteur : J. J. W. Dobzensky de Nigro Ponte Praeses : Joan Franc. Löw de Erlsfeld.	IV, VI, X	
13	FABER Marti- nus Ferdinand.	De dolore capitis.	1662	Recteur : Jo- annes Marcus Marci.	III	Littérature.

	NOM DE L'AUTEUR	TITRE DE LA DISSERTATION	DATE de la publication.	PERSONNAGES DE L'UNIVERSITÉ	où SE TROUVE LE TRAITÉ	REMARQUE
14	FABIANI Jo- annes Adalber- tus.	Theses medicae de crisibus et diebus decretoriis.	1652	Praeses : Ja- cobus Forber- ger.	II	Littérature.
15	FRISCHMAN de Ehrencron Matheus Joan- nes.	Lithotomia medica.	1682	Praeses : Franchimond à Frankenfeld.	III, IV, IX, XI, XIII, XV	Littérature.
16	FUCHS Sebas- tianus.	Theses medicae de phthisi seu de ulcere pulmonum.	1695	Recteur: Joan Ant. Cassinis de Bugella. Doyen et Praeses : J. Fr. Löw ab Erl- sfeld.	VII	Littérature.
17	GISLIMBER- TUS Josephus.	Galenicae theses aliquae defendendae proponuntur.	1652		II	
18	GLOBICZ de Buczina Joan. Daniel Alexius.	Theses medicae de dysen- teria.	1672	Doyen et praeses : Nico- laus Franchi- mond à Fran- ckenfeld.	I, II	Littérature.
19	GÖTTERSICH de Löwenkron Joan. Georg. I- gnat.	Theses medicae de hy- drope.	1685		I, II	Littérature.
20	GSCHMAKH Antonius Franc.	Theses medicae extempo- raneaе ge gustu.	1692	Doyen : Fr. Löw ab Erlsfeld Praeses : Joan. Ant. Cassinis de Bugella.	XI	
21	HAIMA. Haim- feld Joan. Wen- ceslans.	Theses medicae de angina.	1671	Recteur : Ja- cobus Joannes Wenceslaus Do- brzensky de Ni- gro Ponte.	I	Littérature.
22	HAMPEL à Stallaperg Crist. Franc. Alexius.	Theses medicae de cho- lera morbo.	1692	Doyen: Joan. Franc. Löw de Erlsfeld.	I, II	Littérature.
23	HEHOFF M. Liberius Joan- nes.	Theses medicae de morbo militari seu castrensi, unga- rico communi nomine dicto.	1663	Recteur : Joan. Marcus Marci à Kron- land, Praeses : Nikol. Frachi- mont de Fran- kenfeld.	I, III, VIII	
24	HUBERUS à Rysenbach Ste- phanus Maximil.	Disputatio medica Galeni- co-hermetica de podagra.	1652	Doyen et praeses : Joan. Marcus Marci.	II	Littérature.
25	HUEBER Caro- lus Thomas An- tonius.	Theses physico-medico le- gales neo-veteranae de pec- toris tyranno asthmate.	1685	Praeses : Jo- annes Franci- scus Löw de Erlsfeld.	I	Littérature.

	NOM DE L'AUTEUR	TITRE DE LA DISSERTATION	DATE de la publication.	PERSONNAGES DE L'UNIVERSITÉ	OÙ SE TROUVE LE TRAITÉ	REMARQUE
26	CHRASTKI ab Adlerfeld David	Theses medicae de dysen- teria.	1692	Doyen: Joan- nes Franciscus Lów ab Erls- feld.	IX	Littérature.
27	JAEHNEL Jo- annes Christo- phorus.	Theses medicae de exan- thematis vulgo variolis, mor- billis et petechiis.	1685	Praeses : Se- bastianus Christ à Zeidlern.	I, II	Littérature.
28	JECKL de Ho- lenberg Adamus Augustinus.	Theses medicae de iliaca passione.	1686	Recteur: Ja- cobus Joannes Wenceslaus Do- brzensky de Ni- gro Ponte.	I	Littérature.
29	KAUTEK Christophorus Norbertus.	Theses medicae de calculo microcosmico.	1694	Recteur : Joan. Ant. Cas- sinis de Bugella Doyen et prae- ses : J. F. Lów ab Erlsfeld.	V	
30	KIRCHMAYER de Reichwitz Ca- rolus Valenti- nus.	Theses medicae de peste.	1682	Recteur: Se- bastianus à Zeidlern.	II	Littérature.
31	KRAGETIUS Joannes Felix.	Theses philosophico medi- cae de semine.	1652		II	
32	KRISTELI Ae- gidius Franci- scus.	Theses medicae de affec- tione hypochondriaca.	1666	Recteur: Ni- kol. Franchi- mont de Fran- kenfeld. Prae- ses : Jacobus Forberger.	III	
33	LINDENMAYR Antonius.	Theses medicae de con- vulsione.	1682		I	Littérature.
34	LODGMAN e- ques de Auen Melchior Wen- ceslaus.	Theses medicae inaugu- rales de febre quartana.	1684	Praeses : Se- bastianus Zeid- lern.	X	Littérature.
35	MATHIADES Jaromirzenus Mathias.	Theses de partibus dissi- milaribus atq. externis, cor- poris animati.	1612		II	
36	MEISNER Leo- nardus Ferdi- nandus.	De microcosmi anomalo et falaci cordis germine po- lypo.	1692	Doyen et praeses : Joan. Franc. Lów ab Erlsfeld.	IV, V, XIV, XV	Littérature.
37	MYLIUS Mar- tinus.	Aquae delineatio in theses conjecta.	1615		II	
38	PAEONIUS Svetnovinus Procopius.	Thoracis seu medii ventris humani corporis methodica et analytica descriptio.	1611		II	Littérature.

	NOM DE L'AUTEUR	TITRE DE LA DISSERTATION	DATE de la publication.	PERSONNAGES DE L'UNIVERSITÉ	où SE TROUVE LE TRAITÉ	REMARQUE
39	PAWLOWSKY Wenceslaus I- gnatius.	Theses medicae de febri- bus in genere.	1682		I	Littérature.
40	PUCHMAN Jo- annes Carolus.	Theses medicae de apo- plexia.	1695	Recteur : Joan. Ant. Cas- sinis de Bugella. Doyen : Joan. Frane Löw ab Erlsfeld.	II, IV, VII	Littérature.
41	REDLICH Jo- sephus Paulus.	Theses medicae de dolore colico.	1695	Doyen : Joan. Franc. Löw ab Erlsfeld. Prae- ses : Joan. Ant. Cassinis de Bu- gella.	VII	Littérature.
42	REDLICH Pau- lus Rochus.	Disceptatio inauguralis sive Basiliscus pestilentiae telescopio ac microscopio intelligentiae detectus.	1682	Praeses et doyen Sébastia- nus Christopho- rus à Zeidlern.	I, VIII	
43	SCHLUDER- POCH Joannes Wencesl.	Cerberus triceps trifauci rictu corpus humanum in- vadens seu morbus arthriti- cus vulgo podagricus ad tria capita reductus.	1695	Praeses : Jo- annes Franc. Löw ab Erls- feld.	VII, VIII	
44	SCHMIDT Mal- theus Bernar- dus.	Strato pedarchia micro- cosmica sive Praefectura me- dica ulcera renum et vesicae, partiumque generationi dica- tarum in examen vocans, ac de iis conclusiones ponens.	1689	Doyen et praeses : Sebast. Christoph. à Zeidlern.	VI	Littérature.
45	SCHROM Bal- thasar Antonius	Leges gentium seu Theses medicae de dolore capitis.	1686	Recteur : J. J.W. Dobrzens- ky de Nigro Ponte. Praeses : Sebast. Christ. à Zeidlern.	I	Littérature.
46	SPIEWACZEK Matthias.	Ἐπισκεψις seu aegroti con- sideratio.	1695	Recteur : Joan. Ant. Cas- sinis de Bugella Doyen : J. Fr. Löw ab Erls- feld.	V, VI, XII, XVII	Littérature.
47	STEHLIK Pau- lus Laurentius.	Theses medicae de angina.	1684	Doyen : J. J W Dobrzensky de Nigro Ponte.	I, II	
48	TESSACIUS Adamus.	Theses de vita et morte.	1611	Praeses de M. Nicolaus Hanz- linius.	II	
49	TEXTORIUS Curius Wences- laus.	Theses de partibus orga- nicis internis ventris infimi.	1612	Praeses : Laur. Benedikt. Nu- dozerinus.	II	Littérature.

	NOM DE L'AUTEUR	TITRE DE LA DISSERTATION	DATE de la publication.	PERSONNAGES DE L'UNIVERSITÉ	OÙ SE TROUVE LE TRAITÉ	REMARQUE
50	TRZEBICENI Taborenius Dani- el.	Διάσκησις περὶ τῶν ὑγιεινῶν.	1610	Praeses: M. Joan. Wobors- ky Misenus.	II	Littérature.
51	TYDECIUS de Monte Simon Aloysius.	Theses medicae de con- vulsione.	1667		I	
52	VOGELMAN Melchior A- dolphus.	Dissertatio medica de morbo, orbi, hoc primum saeculo cognito seu de ra- chitide Anglorum.	1698	Praeses: Joan Ant. Cassinis de Bugella.	VII	Littérature.
53	VOIGT Joanes Casparus I- gnatius.	Nexus Galeno-Hippocra- ticus id est : Theses medicae de passione seu affectione hypochondriaca.	1675	Praeses : Ni- colaus Franchi- mont à Fran- ckenfeldt.	I, II, III, IV VIII, IX, XIX	Littérature.
54	VOITA Joanes Ignatius Franciscus.	Hippocrates redivivus.	1684	Praeses et doyen : J. J. W. Dobrzensky de Nigro Ponte.	IV, VI, XVI, XVIII,	Littérature.
55	WAAL Anto- nius Franciscus Henricus.	Politia medica seu diae- ticon politico-medicum id est : Theses. medicae de diaeta.	1699	Recteur : Joan. Franc. Löw a. Erlsfeld. Praeses: Joanes Casp. Ignatius Voigt.	VI, XI, X, XII, XX	Littérature.
56	ZABONIUS à Wyssetina Jaco- bus.	Disputatio de febribus.	1609		II	

Où se trouve le traité : I. Couvent des prémontrés à Feplà. — II. Couvent des prémontrés à Stahrov (Prague). — III. Couvent des cisterciens à Vyšší Brod. — IV. Couvent des augustiniens à Prague. — V. Couvent des augustiniens à Lnáre. — VI. Couvent des cordeliers à Prague. — VII. Archive de l'Université à Prague. — VIII. Bibliothèque de l'Université à Prague. — IX. Couvent des cisterciens à Osek. — X. Musée du royaume de la Bohême. — XI. Couvent des cordeliers à Hájek (près de Prague). — XII. Couvent des prémontrés à Želiv. — XIII. Couvent des de la Croix à Prague. — XIV. Couvent des capucines à Prague. — XV. Couvent de minorites à Prague. — XVI. Couvent des dominicains à Prague. — XVII. Couvent des capucines à Chrudim. — XVIII. Couvent des bénédictins à Broumov. — XIX. Couvent des cordeliers à Kadaň. — XX. Couvent des cordeliers à Bečyně.

le XVII^e siècle de l'histoire de la médecine tchèque fort satisfaisant. L'âge relativement assez haut et le nombre proportionnellement assez grand en comparaison avec les dissertations des autres universités, notamment de celles de l'Europe centrale, met la ville de Prague à une des premières places. Puis encore je regarde les dissertations et surtout celles où l'on cite une littérature nombreuse, comme une convenable et irréparable ressource bibliographique à poursuivre rétrospectivement une idée scientifique.

Mais si l'on ne reconnaissait pas toutes ces raisons, je crois que mon travail ne fut pas vain. De la mer profonde de l'oubli j'ai mis au jour de la présence les noms de ces travailleurs depuis longtemps défunts qui, adonnés au plus beau et plus méritant ser-

vice humain — à la bienfaisance par l'adoucissement des douleurs du corps et de l'âme — avaient voué leur vie et qui avaient tâché de conserver à ceux qui marcheront sur leurs pas leur savoir. En amassant les fruits de leur création intellectuelle, en appréciant leurs efforts et en conservant leur mémoire aux temps futurs je n'ai fait comme médecin-historien que mon devoir et cette connaissance est ma meilleure satisfaction et ma plus douce récompense.

V

SUR UN MANUSCRIT ATTRIBUÉ A GUY DE CHAULIAC

PAR LE D^r Charles SINGER (LONDRES)

Parmi les œuvres de Guy de Chauliac énumérées par Nicaise dans son édition définitive de *La Grande Chirurgie* est un livre sur l'astrologie qui, suivant ce dernier, est perdu. Il y a quelques années que j'ai publié des notices et descriptions sur un manuscrit à la « City Reference Library » de Bristol qui contient peut-être cette œuvre perdue de Guy.

La partie du manuscrit dont je parle est écrit sur papier portant un filigrane de Bordeaux qui est le plus ancien connu de cette ville. Il est relié avec des autres pièces sur l'astrologie dont il ne s'agit pas en ce moment.

Notre manuscrit contient deux parties dans la même écriture. La première commence avec les mots latins *In dei nomine incipit inventorium*. Après ces mots commence *La Grande Chirurgie* de Guy, en latin. Le texte est orné de huit miniatures et de beaucoup de figures d'instruments. J'ai reproduit ces miniatures et figures dans une autre publication. L'écriture en est griffonnée et barbouillée. Dans la deuxième phrase on lit que l'œuvre de Guy, a été composée dans l'année 1363 et que la transcription a été faite par ordre de Jean Tourtier, maître en chirurgie, ou par lui-même ; la question si c'est écrit par lui ou par son ordre n'est pas bien claire. Le manuscrit dit, en outre, qu'il a été préparé par ce Jean Tourtier pour être présenté à Jean, duc de Bedford, Régent de France. Ainsi on peut donner une date assez exacte au manuscrit, car Jean, duc de Bedford, est devenu Régent en 1420 et est mort en 1435.

Cette œuvre finit au milieu d'une colonne avec les mots : *Explicit liber peroptimus de chirurgiæ ditus a Guidone de Chauliaco magistro in medicina et chirurgia*.

Immédiatement dessous ces mots, dans la même colonne et de la même écriture, commence la petite œuvre d'astrologie que nous allons publier et qui est probablement l'œuvre perdue de Guy. Pas seulement les écritures des deux œuvres continuent la même mais aussi le style assez lourd et élaboré et la même classification excessive en parties, sections et chapitres, qui est si caractéristique des œuvres de Guy, continue dans ce petit traité. Tout le traité s'occupe des relations médicales d'astrologie.

On ne peut pas dire que la perte de cette œuvre a causé une grave atteinte à la science, elle ne remplit même pas une lacune dans l'histoire peu édifiante de l'astrologie du moyen âge, mais elle a son intérêt puisqu'elle nous aide en donnant une idée concrète du point de vue du chirurgien le plus éminent de son temps, dont les œuvres étaient en circulation pendant trois siècles, du XIV^e jusqu'au XVII^e en Occident et

même plus tard en Orient. On voit que Guy, malgré son génie pratique et son esprit souvent indépendant, ne peut point se délivrer des doctrines des relations entre l'homme et l'univers, de macrocosme et microcosme, qui étaient courantes en son âge. Le contenu de cette œuvre d'astrologie est tout à fait typique de l'école arabe de laquelle Guy est, comme chirurgien, l'exposant le plus distingué. L'œuvre possède, d'ailleurs, une qualité qui est rare dans les écrits de cette école. Elle est assez brève et n'exhibe point la « *verbositas arabica* ». J'ai pensé en outre qu'elle aurait peut-être un intérêt spécial pour cette conférence comme œuvre d'un des plus grands chirurgiens français.

BRISTOL REFERENCE LIBRARY

Folio 272 b.

(272 verso col. a) Explicit liber peroptimus de cyrurgia, editus a guidone de Cauliaco magistro in medicina et cirurgia.

[Prima pars docet de planetis signis stellis, etc.]

Circa istam materiam est intelligendum quod natura dierum creticorum sumitur a simplici radice. Quarum una est inferior sumpta a natura morbi quequidem est agitabilis et variabilis non adherens vie uni et ordini uni : unde omne (273 recto col. a) quod est pulchrum honestum desursum provenit.

- ¶ Egritudines autem duplices sunt. Quedam acute et quedam cronice. Cronice autem reguntur per motum solis cum sol non peragret zodiacum nisi in anno. et ideo
 10 quia mouetur motu tardo ideo cronice regulantur per motum solis. Acute autem reguntur per motum lune cum luna peragret totum zodiacum in mense uno unde luna hijs inferioribus dominatur non propter virtutem suam maiorem sed quia magis approximatur ad nos recipit influenciam omnium superiorum unde maxime in humidis dominatur quod probant conchilia et fluxus maris. Unde assimilatur consuli. Sol autem regi magno. Unde secundum quod superficies lune inferior plus vel minus de lumine solis. Secundum hoc in hijs inferioribus luna influit plus vel minus unde sol est in medio stellarum erraticarum sicut rex in regno suo unde nullo indiget omnes autem eo indiget omnes autem eo indigent [*sic ms.*] quod patet quia sole ascendente nullo obstante facit estatem. Sole autem descendente nullo obstante facit hyemem.
- ¶ Luna autem in ascendendo duas habet quadras (col. b) et duas semiquadras. et in descendendo duas habet quadras et duas semiquadras et ita habet quatuor aspectus in ascendendo licet inaequales et quatuor in descendendo.

¶ Primus autem aspectus lune vocatur sextilis pro tanto quia sexta pars lune est illuminata et quia sexta pars signorum zodiaci sunt inter solem et lunam et sunt duo signa et est dies quarta et habet debiliter influere cum parum sit illuminata et pro tanto raro accedit crisis in quarta die.

¶ Secundus aspectus vocatur quartus quia quarta pars lune est illuminata et quia quarta pars signorum zodiaci sunt inter solem et lunam et sunt signa tria. et hoc est in die septima. Et quando ista conveniunt quod est septem egritudinis et quatuordecim lunacionis crisis forcior inter omnes septem enim de se est fortis cum sit in signo opposite complexionis et satis sit illuminata et virtus sit fortis.

¶ Ad hoc tercius aspectus vocatur trinus quia tertia pars lune est illuminata et tertia pars signorum zodiaci est inter solem et lunam et sunt quatuor signa et est dies

undecima. Et licet ex orbe forcior sit influencia virtus tamen est debilitata (*sic ms.*) et est media secunde quadre sicut quarta prime.

- 10 ¶ Quartus autem aspectus vocatur (273 v. col. a) opposicionis senbedereri id est plenilunium quia medietas signorum zodiaci sunt inter solem et lunam et est tota illuminata et est dies quarta decima et est quartum de se influencia in vltimo fortitudinis et est finis secunde quadre.

¶ Iste autem due quadre et due semiquadre que sunt in assendendo sunt forciores eciam de se quam ille que sunt in descendendo cum in ascendendo luna vadat ad complementum et in condescendendo continue minuatur.

¶ Luna autem in descendendo habet alios quatuor aspectus.

¶ Primus vocatur trinus cum luna est in septima decima die.

¶ Secundus vocatur quartus cum luna est in vicesima die.

- 20 ¶ Tercius sextilis cum luna est in vicesima quarta die.

¶ Quartus est coniuncceionis cum luna est in vicesima septima die.

¶ Vnde intelligendum quod alia influencia in coniuncceione et alia in opposicione quia in coniuncceione moratur ut plurimum tribus diebus in opposicione tamen vno inss tanti. Intelligendum eciam est quod super hanc influenciam oportet alia considerare scilicet enfortunium et diffortunium quia secundum ista egritudines aliter et aliter terminantur.

- ¶ Ponamus duos homines quorum vnus habet fortunium in ariete et alter infortunium in Tauro certe quocienscumque contingit primum infirmari in ariete aut in signo opposicionis propter quadraturam (col. b) aut in cancro et similibus bene terminabitur ab egritudine sua. Et quocienscumque contingit alium infirmari in cancro aut in signo opposicionis propter quadraturam vt in leone et similibus tunc pessime erit sibi in illa egritudine.

¶ Ideo ponamus duos infirmari in eadem die quorum vnus incepit infirmari cum fortunio et alter cum infortunio licet egritudo sit equalis nichilominus vnus euadet in septima scilicet qui erit cum fortunio. Et alter cum infortunio morietur.

- ¶ Est eciam intelligendum quod secundum doctrinam egipciorum et secundum naturam constellacionis et secundum influenciam omnium orbium in hora crisis seminis in matrice accidit membrorum lineamento et figura et secundum naturam influence hora natiuitatis regularis est in tota vita in moribus et victu cum vultus inferior sit subiectus vultui superiorum et ideo cum orbes non influant secundum necessitatem influunt tamen secundum aptitudinem et disposicionem ita quod si ad hoc sapientes egipcij aliquis sit dispositus quantum natura est ex orbe nunquam erit ex contrario ita aptus et de hoc sapi (274 r. col. a) entes egipcij narrant exempla multa filius autem cuiusdam regis fuit aptus quantum fuit ex influencia superiorum quod esset faber et pater administrabat sibi sentum et lanceam filius semper ibat ad fabros et fuit optimus faber et nunquam potuit remoueri in contrario officio fuit ineptissimus.

- ¶ Item narratur quod duo philosophi lacuerunt in domo cuiusdam textoris et illa nocte natus est filius et vocauerunt assistentes et adequauerunt planetas et inueni-
10 runt quod dispositus erat ad philosophiam scripserunt nomen textoris et pueri et vocale et post multa tempora cum pater voluit ponere arti sue ipse respuebat et tantum quod extraneo fugat et venit ad manus predictorum philosophorum et factus est philosophus hec et multa alia possemus ponere sed relinquo propter breuitatem.

Medicus velit aut nolit aut supponendo aut quoquomodo non curo tenetur ad minus scire natu (col. b) ram et complexionem stellarum erraticorum (*sic ms.*). Nunc autem intelligendum est quod duodecim sunt signa et septem sunt stelle erraticae.

¶ Primum signum zodiaci est aries a quo incipiunt omnes operationes et est calidum et siccum complexionis et est signum mobile masculum cuius oppositum est libra et habet aspectum ad totum caput et collum.

20 ¶ Secundum signum est Taurus frigidum et siccum complexionis et est signum stabile frigidum tamen cuius oppositum scorpio et habet aspectum ad collum et ad spatulas.

¶ Tertium signum est gemini et est calidum et humidum complexionis mediocre inter stabile et mobile et est masculum cuius oppositum est sagittarius et habet aspectum ad brachia.

¶ Quartum signum est cancer frigidum et humidum complexionis et est signum mobile femininum cuius oppositum est capricornus et habet aspectum ad totum pectus.

¶ Quintum signum est leo et est calidum et siccum complexionis et est signum stabile masculum et habet aspectum ad cor stomachum et membra uicina cordi cuius
30 oppositum est aquarius.

¶ Sextum signum est virgo et est frigidum et siccum complexionis et est signum mediocre inter stabile et (274 v.) mobile est femininum cuius oppositum est pisces et habet aspectum ad umbilicum et ventrem et partes vicinas.

¶ Septimum signum est libra et est calidum et humidum complexionis et est signum mobile masculum cuius oppositum est aries et habet aspectum ad hancas et renes et Ianuam nature.

¶ Octavum signum est scorpio et est frigidum et humidum complexionis et est signum stabile femininum cuius oppositum est taurus et habet aspectum ad matricem et virgam testes et peritoneon.

40 ¶ Nonum signum est sagittarius et est calidum et siccum et est signum mediocre inter stabile et mobile masculum. cuius oppositum est gemini et habet aspectum ad coxas et musculos eius.

¶ Decimum signum est capricornus et est frigidum et siccum complexionis mobile femininum cuius oppositum est cancer et habet aspectum ad genua.

¶ Undecimum signum est aquarius et est calidum et humidum complexionis et est stabile masculum et habet aspectum ad tibias cuius oppositum est leo.

¶ Duodecimum signum est pisces et est frigidum et humidum complexionis et est mediocre inter mobile et stabile femininum et habet aspectum ad pedes cuius oppositum est virgo.

¶ Et est intelligendum quod quodlibet signum habet triginta gradus et ita in toto zodiaco sunt 360 gradus.

¶ (col. b) Planete autem erraticae sunt septem.

10 ¶ Primus est saturnus vite contrarius malivulus frigidus et siccus complexionis tardi motus qui habet aspectum ad viros nigros melancholicos macilentos et tristes et qui libenter deturpant aut disrumpunt vestes suas et ad viros ponderosos malivolos et habentes raram barbam cuius prima domus est capricornus in qua gaudet sicut anima in corpore.

¶ Secunda domus est aquarius et est intelligendum quod quilibet planeta habet

duas domos preterquam sol, ita quod prima domus est per se in qua summe gaudet planeta sicut rex in trono suo quia ei similis est et in ea fuit creatus.

¶ Secunda domus non est ita principalis et pro tanto non est ita virtuosa.

¶ Secundus planeta per ordinem est Iupiter qui est planeta pius beniuolus calidus et humidus complexionis tardus in motu suo et est planeta virorum qui sunt benigni
20 et graciosi religiosi reuerendi et habent barbam subrufam et non sunt calui cuius prima domus est sagittarius et secunda pisces.

¶ Tercius planeta est mars qui est calidus et siccus complexionis maliuolus mediocris in motu suo et est (275 r.) planeta iracundorum rixantium et furiosorum caluorum crispiorum et malignorum et superbiorum. Cuius prima domus est scorpio et secunda aries.

¶ Quartus planeta est sol qui est calidus et siccus complexionis beniuolus et benignus influens lumen et vitam omnibus viuientibus in motu suo mediocris planeta pul-
30 crorum splendorum in facie et in omnibus gestibus suis et qui libenter cum magnis et nobilibus conuersantur cuius domus vnica est leo.

¶ Quintus planeta est Venus frigidus et humidus complexionis temperate beniuolus et motus eius fere sicut motus solis et habet aspectum ad Iuuenes et lasciuos et comp-
tos et luxuriosos et illos qui libenter agunt opera mulierum cuius prima domus est libra et secunda taurus.

¶ Sextus planeta est mercurius et est temperate complexionis beniuolus et est com-
mutans dispositionem suam secundum naturam eorum cui adiunguntur siue in bono siue in malo et est fere motus eius sicut motus solis et habet aspectum lenis moris et
nec magni corporis flauis coloris Cuius prima domus est virgo Secunda est gemini.

¶ (col. b) Septimus et vltimus et de quo magis intendimus est luna et est planeta
40 frigidus et humidus cuius motus est velocissimus quoniam fere in viginti septem diebus et in octo horis complet totum zodiacum aspectum habet ad viros flegmaticos arthriticos epilepticos cuius domus vnica est cancer Sed quia medicus adequacionem omnium planetarum scire non potest de signis lune per comparacionem ad signa non potest se excusare et ideo medicus tenetur habere tabulam adequacionis quo ad medium motum que communiter habetur et tenetur habere verum et rectum liberum lichomens sine hijs autem non est medicus. Et est ita intelligendum quod fere luna est fere in quolibet signo per duos dies computando quod ad medium motum vnde
pauca sunt subiungenda ad hoc.

¶ Si aliquis fuerit vulneratus in capite luna existente in ariete vix aut nunquam
10 curabitur esto quod vulnus sit modicum.

¶ Si enim vulneratus fuerit in collo luna existente in tauro periculosus erit morbus.

¶ Preterea nullus debet facere flebotomiam luna existente in geminis quoniam
autem nichil exiet de sanguine aut bis pereucietur.

¶ (275 v.) Preterea medicus debet facere omnes confecciones suas in certis influencijs
verbi gracia volo facere medicamen constrictiuum frigidum et siccum sicut est dyac-
dion certe confectio debet esse in simili influencia fiat ergo luna existente in tauro et in
virgine et ita de multis similibus intelligamus. ¶ Si ergo ordo et Regimen eciam est
in mundo et vultus inferior subiectus est vultui superiori tunc medicus deberet aliquid
scire de natura superioris. Ista autem pauca posui non ad alia nisi quod quilibet scire
20 tenetur pro posse naturam superiorum aliter non poterit esse perfectus in sciencia pre-
dicandi nec eciam operandi.

Uentus est vapor siccus ab inferioribus resolutus ad superiora ascendens deinde ad inferiora rediens suo reditu aera impellens. ¶ Nota quod quatuor modis fit attraccio a calido a vacuo a tota specie et a simili.

¶ Tonitrus est extinctio ignis in nube aquosa non omne contrarium vincens supra suum contrarium forcius et cicius inducit suum officium. Cum autem stelle approximant soli maior est in igne commocio mediantibus solis radijs. Dilacio fit ad inferiora per virtutem splendoris ig (col. b.) nem secum attrahentis sicut virtus adamantis ferum. ¶ Et si contingat approximacio in estate fit estas calidior. Si in yeme yemps erit
30 calidior et e conuerso intelligas.

¶ Quedam sunt stelle fixe in firmamento que habent immutare aera verbi gracia pleyades canicula que habet ortum in uicesimo die Iulij inmutat aera in caliditatem et siccitatem cinerosa oritur circa principium autumpni disponens aera in frigiditatem elice in principio hyemis reddit aera frigida et humida. Eliades (*sic*) in principio metendi disponens ipsum in humidum et calidum Cibus est quedam substantia in corpore recepta apta digestionis et membris incorporari. ¶ Potus est substantia liquida in corpore animalis recepta deportans cibum per omnia corporis membra ydonea cuius due sunt vtilitates corpus humectare deperdita restaurare. ¶ Sompnus est fumus tenuis et mulcebris a triplici digestionis resolutus anteriorem partem capitis ascendens et eum
40 opilans et prohibens exitum spirituum ad organa faciendum. ¶ Nota quod in sompno immoderato animata virtus deficit flegma maioratur calor naturalis minuitur corpus humectatur et (276 r.) refrigeratur. ¶ Sompnus naturalis septem habet facere Iuamenta. ¶ Primus est cuius cibus digeritur Corpus impingatur. Labor dissoluitur animus confortatur Calor naturalis augmentatur humores temperantur Mens clarificatur. ¶ Vigilia est naturalis dispositio per quam anima imperat sensibus et virtutibus mouentibus. Causa sompnis est quadruplex. Nimia sollicitudo. Nimia fatigacio. Opilacio membrorum stupefactio. ¶ Ex moderato coitu quatuor sequuntur vtilitates. ¶ Prima est humani generis restauracio. ¶ Secunda est caloris naturalis per fricacionem partium et ex collisione confortacio. ¶ Tercia est a superfluitatibus humorum que a corporibus
10 educuntur alleuiacio consequens unde versus vertex ablatus coitus sanguisque minutus Ingenium recreant cetera membra lenant. ¶ Quarta malarum cogitacionum expulsio. Totidem inutilitates et etiam plures contingunt ex immoderato. Maxime vero colericis coitus dissoluit calorem naturelem pectori pulmoni stomacho epati nocet coleram generat.

Capitulum primum secunde partis docet pronosticare de egritudinibus uernalibus.

(col. b.) Tempus autem vernale secundum Intencionem astronomorum incipit a principio arietis et durat vsque ad finem geminorum et continet tria signa et tres menses sicut aries taurus gemini et incipit fere a medio marcij et durat quasi vsque ad medium Iulij. ¶ Secundum tamen intencionem medicorum illud totum tempus est vernale in
20 quo arbores incipiunt pululare et florere et terra germinare et ita habet stricturam et latitudinem secundum diuersitatem climatum. hoc autem totum tempus temperatum est quia sole ascendente equalis est aspectus unde in estate est calor maior propter aspectum directum et approximationem solis ad nos. In hyeme est tempus frigidum propter elongacionem solis. In vere autem aspectus est mediocris et ideo non est in vere tantus calor sicut in estate nec tanta humiditas sicut in hyeme et ideo tempus vernale temperatum est in se per comparacionem ad tempora extrema et temperamentum per comparacionem ad effectum temporum quoniam introducit in corpore

- humano quoniam si ipsum temperatum inueneris conseruabis (276 v.) cum. Si distemperatum diuersas causabit egritudines secundum diuersitatem distemperanciarum
- 30 hoc tamen non est ex sui malicia sed est ex fortitudine virtutis corpus mundificantis suum tamen temperamentum habet latitudinem quia in principio assimilatur yemi. In fine assimilatur estati. In medio autem est magis temperatum. Si autem ver suam naturam non seruauerit diuersas egritudines causabit secundum quod distemperancia est diuersa. Nunc autem sua distemperancia aut est in qualitatibus aut in substantia. Si in qualitatibus aut actiuis aut passiuis aut in vtrisque aut in simplicibus aut in compositis. Et secundum hoc egritudines generabuntur que complexioni eleuate assimilantur aut est alteracio facta in substantia non quod aieris substantia cum sit simplex corrumpatur sed propter vapores admixtos qui effectiue ex superioribus procedunt materialis ex inferioribus aere et causant epidimiam. Corpora tamen ex hoc non leduntur nisi fuerint appropriata preterea generantur egritudines alie et alie secundum quod complexio temporis precedencium vnus vel multorum precesserit eadem aut diuersa in quibus (col. b) sola sufficit exércitacio hijs autem omnibus bene cognitis et in se consideratis pronosticacio erit talis Cum viderit medicus ver temperatum et tempora preterita fuerint temperata egritudines huius temporis erunt bone et bone determinacionis et sanguinee salubres quantum est ex proprietate temporis de egritudinibus autem generatis per attributionem quantum est ex materia in hyeme
- 10 agregata generabitur appoplexia epilencia et consimiles morbi frigidi et humidi. Quantum est autem de materia generata in autumpno generabitur melencolia lepra infecciones et similia generata de melancolia. ¶ Quantum est autem de materia generata in estate generabitur mania terciane causpn et egritudines que generantur de colera adusta. ¶ De egritudinibus autem generatis in vere distemperato dico quod sunt alie secundum distemperancias et corrupciones diuersas quod esset longum enarrare secundum Indicia quod erunt similes discrasie quia omne agens similem effectum introducit in passo. Medicacio autem erit (277 r.) talis In principio veris in mundificatur corpus cum temperatis et lenibus in fine fiat flebotomia et balnea et fricaciones et exercicia temperata dieta sit mediocris per totum et ita nichil nocium poterit
- 20 preualere.

Capitulum secundum secunde particule quod docet pronosticare in egritudinibus estiuialibus.

- Estas est totum illud tempus quod est a principio cancri vsque ad finem virginis et continet tria signa sicut est Cancer leo virgo et incipit fere a medio Iulij et terminatur quasi in medio septembris vel estas est totum illud tempus in quo grana venerunt ad perfectam maturitatem et hec diuersitas est magna valde secundum diuersitatem climatum. Estas est calide et sicce complexionis in quo excedit caliditas magna valde tamen propter approximacionem solis ad nos et propter aspectum directum et quia radius fere est perpendicularis. Ideo magna et fortis est reflexio et tam eciam
- 30 propter continuitatem cum eciam propter caniculam que est in ore leonis cuius ortus est in uicesima die Iunij et durat fere xl. diebus et habet ortissimam (col. b) virtutem in mutando aerem et ideo transmutat corpus ad caliditatem et siccitatem hoc tamen suum est temperamentum cum assunt alique pluie et ventus borias incipit flare in principio dierum canicularium quare tunc aer sanus et homines vivunt sanati. Dis temperata tamen estas quadrupliciter aut quia intenditur in eisdem qualitatibus aut quia nimis caliditas siccitas. et tunc causat minore[m] epidimiam aut transmutatur

in oppositis aut quia estas est frigida et humida et tunc causat mediam epidimiam aut corrumpitur in se propter vapores resolutos corruptos mixto cum aere et tunc causat maiorem epidimiam. Quanto modo alteratur natura estatis propter complexiones temporum precedentes cum suam naturam non preseruauerunt et tunc generantur egritudines alie et alie quod licet tamen effectum consimilem introducit medicus autem cum ista cognouerit pronosticare incipiet per hunc modum. ¶ Si estas suam naturam seruauerit egritudines erunt bone et bone determinacionis salu (277 v.) bres siue parue causabilibus accidentibus vnde egritudines generate per viam proprietatis erunt terciaria et caupon frenesis et consimilia. Ille autem que sunt per attributionem sunt quantum est de vere sinochus et consimiles morbi de sanguine. ¶ Si ex autumpno quartane erraticae melancholie et consimilia. Ex malo tamen regimine omnes morbi deinde possunt generari et quo ad fieri et quo ad factum esse. ¶ De egritudinibus autem generatis in estate temperata pronosticabis per vicem et malam determinacionem et crisim suspectam semper minante residuum hoc tamen erunt alia et alia secundum naturam discracionum et naturam corporum suscipiencium. ¶ Medicacio erit talis sine curacio sic marmorea discooperta a parte flatus uentri boralis et pauimentum sit infrigatum cum aqua rosacea et aceto albo et sandalis et camfora et multitudine nenufaris et similibus vtatur rob malorum generatorum et vno tuelle cassies in septimana semel vtatur cibus facilis digestionis et dimittat coitum et exercitium et solitudinem et omnia alia que sunt in excessu versus caliditatem potissime et siccitatem saluabitur si deus vol (col. b) uerit.

Capitulum tercium secunde particule De pronosticacione in egritudinibus autumpnialibus.

Autumpnus est autem totum illud tempus quod a principio libre usque ad finem sagittarij. Et continet tria signa sicut est libra scorpio et sagittarius. Et continet tres menses et incipit fere in medio septembris et terminatur quasi in medio decembris. Vel autumpnus est totum illud tempus in quo folia incipiunt cadere ab arboribus donec perfecte ceciderint et terre nascencia marcescunt sicut autem complexio sua est frigida et sicca. ¶ Nunc autem verum est quod sicut ex ascensu solis per zodiacum ver redditur temperatum ita ex equali descensu autumpnus erit temperatus. Sed aliud est quod facit ipsum distemperatum. Aer autumpnalis est subtilissimus siccissimus quia cum aer sit subtiliatus et summe desiccatus propter estatem precedentem cum in autumpno veniente nichil sit quod humectet. Ideo remanet ista siccitas et subtilitas. Et quia aer incipit infrigidari propter (278 r.) elongacionem solis. Ideo aer autumpnalis alteratur et transmutatur a quolibet alterante siue venti siue uapores siue influencia orbium seu alteracio calida siue frigida et cum subtili sit de facili impressio et aer subtilis sit. Ideo in autumpno modo calido modo frigido. Versus igitur omnia latera transmutatur. Vnde non est ibi tanta caliditas sicut in estate nec tanta humiditas sicut in hyeme. tota igitur natura eius declinabit ad frigidum et siccum. Cum igitur complexio corporis complexionem sequatur aeris ideo multipliciter corpus humanum in autumpno transmutatur et humores varij morbi et diuersi quasi pestilenciales generantur in autumpno tum propter naturam eius tunc conseruat quia maliciam estatis tum propter fructus commestos in estate. Ista autem omnia accidunt in autumpno cum suam seruauerit naturam. Nunc autem tempus autumpnale quadrupliciter variatur cum suam exiuerit naturam aut enim incenderetur in eisdem qualitatibus et tunc causat minorem epidimiam et tunc multiplicantur morbi frigidi et

sicci sicut est (col. b) melancholia decipienda et consimiles morbi. Si autem transmutetur ad oppositas qualitates tunc causat mediam epidimiam et multiplicantur morbi calidi et humidi sicut apostemata virulencie sanies rubigines et egritudines corruptiue et corrosiue et consimilia. Si autem corrumpatur in substantia propter vapores admixtos tunc causat maiorem epidimiam et generantur febres pestilencie corruptiue in quibus est incerta pronosticacio propter veritatem signorum particularium. ¶ Si autem transmutatur autumpnus propter tempora precedencia aut cuia in eisdem qualitatibus vel oppositis fuerint transmutata tunc diuersi morbi causabuntur
10 secundum diuersitatem illarum transmutacionum que enarrare esset longum et non oportet nisi quod intelligamus quod quelibet causa effectum sibi consimilem introducit qui igitur omnia ista cognouerit surgat et pronosticet per hunc modum. ¶ Si autumpnus suam naturam seruauerit generabuntur egritudines longe et male determinacionis erraticæ (278 v.) multe et quartane innumerabiles et decipienda infinite et lepra et infecciones varie diuerse et consimiles morbi causati per viam proprietatis. ¶ Si autem generantur per viam attributionis tunc quantum est de materia generata in estate et conseruata et retenta in autompno propter frigiditatem eius generabuntur terciæ et causer et fluxus uentris co et mania et consimiles morbi. ¶ Si autem materia generetur in vere et forma introducatur in autompno tunc erunt
20 febres sanguineæ et apostemata sanguinea et consimilia. ¶ Si autem materia generetur in hyeme et fuerit conseruata vsque ad autumpnum tunc generabitur apostema epileptia et consimiles morbi generati de materia frigida et humida. ¶ Si autem suam naturam non seruauerit generabuntur consimiles morbi secundum naturam discraciarum quod esset longum enarrare sed studioso medico remittatur. ¶ Medicacio erit talis summe cauere replecionem et coytum et exercitium immoderatum et sollicitudinem et cibaria (col. b) frigida et sicca et fructus potissime et vti sene et cassiasis et mundificantibus balneis et gaudio et rop de pomis macianis et dyambra et leticia gal' et quia inter omnia subita mutacio aeris calida et frigida plus nocet ideo non alleuiet vestes vt rarefactum subita frigiditas non non (*sic ms.*) intret et cum hoc non potare vinum nouum quia
30 malum grauamen in corpore introducit sed vinum alterius anni citrinum in colore. Deinde in vulgari prouincialium tastam mediocre in substantia odoriferum hoc enim si temperate sumatur tyriaca erit tante nobilitatis quod nichil malignum corpus poterit aggrauare.

Capitulum quartum secunde particule de pronosticacione in egritudinibus yemalibus.

Yems est totum illud tempus quod est a principio capricorni vsque ad finem pissium et contiet tria signa sicut sunt capricornus aquarius et pisses et continet tres menses et incipit fere in medio decembris (279 r.) et durat quasi vsque ad medium marcij et dico notabiliter fere quia hec computacio non est quo ad motum verum quia aliter habet plus de mense aliquando minus et ideo computacio medij (*struck out in ms.*)
40 mensis est grossa computacio quasi ad medium motum quartum sufficit medico.

¶ Vel yemps est totum illud tempus pululacionis et germinacionis et produccionis foliorum et est tempus frigidum et humidum latitudinem tamen habet secundum quod fini uel principio assimilatur et eciam diuersificatur secundum clismatum diuisionem cum est sol in predictis signis existens approximetur ad polum antarticum uel elongatur aspectus obliquus et reflexio modica quare et apud nos frigiditas magna et quanto clisma magis approximat ad polum arcus tanto frigiditas maior et quia frigidum agrauat humidum et aspectus et signa et orbes conueniunt. Ideo est humida.

Est igitur frigida et humida quia cum frigidum et humidum nisi multum excedat et est suum temperamentum. Intelligendum tamen est quod corpori humano melius esset longe si totus annus esset temperatus similis veri (col. b) quod quia sequitur in oppositis et contrarijs qualitibus cum tempora distemperata alterant et corrumpant corpus humanum cum viuentibus et consuetis in clisimatibus distemperatis tale distemperamentum est eis temperamentum propter duo vnum est consuetudo que est altera natura ¶ secundum est tempus subsequens quod est distemperatum in opposito et ita vnum quoddammodo temperat maliciam alterius. Vnde postquam ita est quod secundum diuersitatem clisimatium tempora sunt distemperata Melius tamen est quod distemperentur semper in oppositis qualitibus quam si remanerent in eadem distemperancia vnde melius est mundo quod autumpnus frigidus sequatur estati calide quam si totus annus esset estas. Et melius est quod yemps humida sequatur autompno siccio quam si totus annus esset autompnus et tali igitur temperamento contingit yemem multipliciter elongari quoniam autem excedit in eisdem qualitibus vt quia yemps nimis frigida et humida aut enim transmutatur ad oppositas qualitates vt quia calida et sicca ad naturam pro (279 v.) priam comperando non ad naturam estatis quia ad calidum et siccum estas uenire non potest aut quia propter vapores aer corrompitur aut propter distemperanciam temporum precedencium et secundum diuersitatem distemperanciarum egritudines alie et alie causabuntur qui igitur ista cognouerit audacter pronosticabit. Si igitur yemps et alla tempora suum temperamentum seruauerint quantum est ex temporis proprietate cum quodlibet tempus multiplicet egritudinem proporcionalem generabuntur egritudines frigide et humide appoplexia epilencia litargia paralis et similia et erunt egritudines longe et apcstemata plurima tarde determinacionis et consimilia quod est autem de egritudinibus generatis per viam attribucinnis generabuntur quod est ex autumpno melancholie quartane et consimilia quantum est ex estate terciarie manie et similia quantum est ex vere egritudines sanguinee. ¶ Si autem yemps fuerit distemperata et alia tempora tunc diuerse generabuntur egritudines secundum diuersitatem diseraciarum que omnia medici industrie relinquuntur. ¶ Medicacio erit talis summo opere precauere oportet et quia secundum opera digestio epatis sanguis humidus calidus multiplicatur in aliquibus (col. b) fortibus quorum corpus non est nimis rarum aut debile tamen de secunda generatione humidus id venis propter frigiditatem aeris et diuersitatem cutis humidus frigidus multiplicatur et ideo competunt exercicia balnea et fricaciones vinum forte et cibaria calida et fortis digestionis cooperimenta plurima ignes et ablucio capitis et fortis fricacio semel multum comedere et non frequenter et quia caput incurrit nocumentum competunt suffumigaciones facte de lapdano et mirra et storace calamita quando autem est de nocumento predictorum propter reuma competunt ysopus prassium et liquiricia et sic de alijs et sic preseruabitur si deus voluerit.

Explicit.

VI

REMARQUES SUR LE CHAPITRE DES « LUXATIONS DU GENOU » DANS LE TRAITÉ HIPPOCRATIQUE « SUR LES ARTICULATIONS »

PAR P. LECÈNE

PROFESSEUR DE PATHOLOGIE EXTERNE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Dans le traité « Des Articulations » de la Collection hippocratique, on peut lire, chapitre 82, l'étrange passage, dont voici la traduction littérale (Hippocratis Opera. Edit. Kühlewein, 1902, volume 2, page 241).

« Le genou est plus simple que le coude à cause de sa souplesse et de sa bonne disposition (εὐσταλίην καὶ εὐφύιην) (ceci est bien obscur, mais passons); *aussi se luxé-t-il et se réduit-il plus facilement* (voici qui dépasse le croyable; et cependant bien peu de commentateurs ont été arrêtés par cette assertion étonnante et contraire à tout ce que l'on sait; mais continuons). Il se luxé le plus souvent en dedans, mais aussi en dehors et en arrière. Les réductions se font par la flexion forcée (συγκεκάμφθαι) ou par un vif mouvement d'agitation de la jambe (ἐκλακτίσαι) ou en plaçant une bande roulée en saillie dans le creux du jarret et en forçant le blessé à s'accroupir brusquement (ἐς ὀκλάσιν ἀφίέναι).

Le genou peut aussi se réduire, comme le coude, en faisant une extension modérée, dans le cas de luxation en arrière; pour les luxations en dedans et en dehors (?) (ἐνθα καὶ ἐνθα), on peut les réduire par flexion forcée ou par un vif mouvement d'agitation de la jambe, et aussi par une extension modérée. Cette réduction est commune à tous les cas. Si on ne réduit pas les luxations en arrière, les blessés ne peuvent plus plier le genou; ils ne peuvent pas non plus plier complètement le genou dans les autres luxations. La partie antérieure de la cuisse s'atrophie: si la luxation est en dedans, les malades sont plutôt cagneux et les parties externes s'atrophient; si la luxation est en dehors, ils sont plutôt bancaux, mais moins boiteux, car le poids du corps porte sur le plus épais des os et les parties internes s'atrophient. Les luxations de naissance ou celles qui se font pendant la croissance, se comportent suivant le mode ci-dessus décrit. »

Ce passage se retrouve, avec quelques modifications importantes, reproduit dans le traité *Des fractures* (ch. 38). Voici la traduction littérale:

« A cause de leur disposition naturelle, les os du genou se luxent souvent, mais se réduisent facilement; il ne survient ni inflammation considérable ni ankylose de l'articulation. La luxation se produit le plus souvent en dedans, mais aussi en dehors et même parfois vers le creux du jarret. Les réductions de toutes ces luxations ne sont

pas difficiles : pour les luxations en dehors et en dedans, il faut faire asseoir le malade par terre ou sur un siège bas et tenir la jambe en l'air, pas trop élevée cependant. Une extension modérée suffit le plus souvent : on fait l'extension sur la jambe, la contreextension sur la cuisse. »

Enfin dans le *Mochlique* (ch. 26), nous retrouvons *intégralement reproduit* le passage précédent cité du traité *Des articulations*.

(A ce propos je ferai remarquer une étrange contradiction de Littré. En effet, dans sa traduction d'Hippocrate, Littré dit (tome IV, page 8) : « Enfin le traité *Des articulations* se termine par un morceau emprunté au *Mochlique* et comprenant les luxations du genou et celles des os du tarse, du calcanéum et du pied. » Puis (même tome IV, p. 328) : « Le *Mochlique* est essentiellement un abrégé du traité *Des articulations*, ainsi que je l'ai fait voir, tome I, p. 248. » C'est proprement incompréhensible. Je crois que le *Mochlique* est, en effet, comme il est facile de s'en rendre compte en le lisant, un simple abrégé du traité *Des articulations* ; par conséquent il est inadmissible que la description des luxations du genou, que nous trouvons dans le traité *Des articulations*, soit empruntée au *Mochlique*. Mais ceci est secondaire et je ne m'y arrêterai pas davantage.)

Ce qu'il y a d'extraordinaire pour un lecteur au courant de la pratique chirurgicale, c'est cette affirmation du Traité *Des articulations*, répétée dans le traité *Des fractures*, que le genou se luxé plus souvent que le coude et que ces luxations sont en somme peu graves. Il est évident que c'est là une assertion dogmatique en contradiction formelle avec tout ce que les chirurgiens de tous les temps ont pu observer. Les luxations « traumatiques » du genou sont très rares alors que celles du coude sont très fréquentes, voilà un fait indéniable. Malgaigne dit très bien, dans son *Traité des fractures et des luxations* (édition de 1855) : « Les luxations traumatiques du genou (fémoro-tibiales) sont fort rares ; à ce point que la plupart des auteurs qui en ont traité semblent n'en avoir jamais vu et que Boyer n'en cite, de sa pratique, qu'un seul exemple. »

Ce que disait Malgaigne en 1855 est resté vrai aujourd'hui, et pour ma part, en vingt-cinq ans de pratique chirurgicale, je n'ai vu que deux cas de luxation traumatique vraie du genou, et au contraire un très grand nombre de luxations du coude.

Comment pouvons-nous expliquer une pareille erreur de l'auteur du traité *Des articulations*, ouvrage qui contient des descriptions si parfaites de certaines variétés de luxations ? Le chapitre des luxations de l'épaule, par exemple, pourrait être traduit et publié tel quel dans n'importe quel traité actuel de pathologie chirurgicale, sans qu'il soit nécessaire d'en retrancher une ligne. C'est ce petit problème de critique historique que je me propose de résoudre, ou dont, tout au moins, j'essaierai de donner une solution aussi logique et aussi cohérente que possible.

Auparavant, je ferai remarquer que pendant l'antiquité, l'œuvre d'Hippocrate transmise de génération en génération étant considérée comme une sorte de Bible infallible, le passage ci-dessus cité du traité *Des articulations* fut accepté sans discussion et reproduit tel quel ou à peu près par les différents auteurs de compilations ou de traités originaux. C'est ainsi que dans *Celse* (livre VIII, ch. XXI), de genu luxato, nous trouvons la reproduction abrégée du passage hippocratique ; de même dans la chirurgie de *Paul d'Egine* (ch. XIX), quelques lignes manifestement empruntées à la collection hippocratique ; de même encore dans *Oribase* (édition Daremberg, t. IV,

p. 398), dans une citation empruntée peut-être à Héliodore ?, un passage provenant de la même source, agrémenté cependant d'une affirmation encore plus extraordinaire : « La jambe étant toujours en extension dans ces cas (de luxation du genou). » Aussi non seulement le genou se luxe facilement, comme l'a dit Hippocrate, mais encore la jambe est toujours en extension (καὶ τοῦ σκέλους ἐκτεταμένου) dans ces luxations ! Cette absurdité évidente nous permettra de ne pas insister davantage !

Une remarque intéressante encore, sur la façon dont cette tradition ancienne est venue jusqu'à nos auteurs de la Renaissance ! Dans l'œuvre d'Ambroise Paré, si remarquable à certains égards et si personnelle dans quelques-unes de ses parties, on trouve, en hors-d'œuvre, un *Traité des luxations* qui est tout simplement une traduction plus ou moins paraphrasée d'Hippocrate, de Celse et autres. Dans ce livre *Des luxations* dont Ambroise Paré n'est plus que probablement pas l'auteur (car il ignorait le grec et le latin, comme il nous le dit lui-même), on trouve reproduit le fameux passage hippocratique, traduit en ces termes : « Le genouil il se peut luxer en trois manières à savoir, en dedans, en dehors et en arrière ; en devant, rarement, n'estoit par une extrême violence, parce que la rouelle l'empesche, laquelle tient les os de cette partie ferme. (Ceci est emprunté à Celse qui le tenait probablement de quelque chirurgien alexandrin dont nous n'avons plus les œuvres.) Les autres manières (à savoir en dedans, en dehors et en arrière) *se font plus aisément*, à raison que la coche ou cavité du bout del'os de la cuisse est cave comme une gouttière (ceci est absurde, car la gouttière intercondylienne ne participe pas directement à l'articulation) et aussi qu'elle est fort lisse et glissante et pareillement que sa structure est moins serrée que la jointure du coude (autre absurdité, contraire aux enseignements les plus évidents de l'anatomie élémentaire) ; et pourtant le genou se luxe et se réduit plus aisément. » On est confondu quand on voit publier au milieu du XVI^e siècle, sous le nom d'Ambroise Paré, observateur excellent, chirurgien éminent et même génial, des amas d'absurdités aussi grossières ; tant était puissante, à cette époque, la force de la tradition antique, considérée comme un dogme intangible !

Mais ces considérations nous écartent malheureusement un peu de notre sujet et je m'en excuse. Je répète la question qui se pose à tout chirurgien lecteur attentif et non prévenu d'Hippocrate : *Comment peut-on expliquer que l'auteur du traité Des articulations de la collection hippocratique* (auteur qui fait preuve de tant de sagacité clinique et d'esprit d'observation en de nombreux chapitres de ce traité), ait pu dire que les *luxations du genou étaient plus fréquentes que celles du coude ? et que l'auteur du traité Des fractures ait enchéri en disant que ces luxations ne s'accompagnaient ni d'inflammation vive, ni d'ankylose*, toutes propositions qui sont manifestement des erreurs grossières d'observation ?

Une explication, que j'oserais dire infantine, a été proposée par Pêtrequin dans sa *Chirurgie d'Hippocrate* (tome II, page 222, note 8), la voici : « Il faut croire, dit le bon anatomiste lyonnais, que la palestre, les gymnases anciens et les jeux publics de la Grèce, créaient des conditions particulières pour expliquer la fréquence des luxations du genou, observée par Hippocrate et inconnue aux modernes. » Cette interprétation est, comme je le disais, parfaitement puérile ; nous connaissons très bien les jeux athlétiques des Grecs : ils pratiquaient la boxe (ceste ou pugilat), le saut, la course et le pancrace (ou lutte libre des modernes) ; ce sont certes des exercices violents, mais dans lesquels les conditions nécessaires pour produire une luxation traumatique du genou

ne sont jamais réalisées ; on peut l'affirmer avec d'autant plus de certitude que ces jeux athlétiques sont aujourd'hui encore pratiqués dans tous les pays et que les luxations vraies du genou ne s'observent jamais dans les accidents auxquels ces jeux ou exercices peuvent donner naissance. Contrairement donc au bon Pétrequin, nous ne croirons rien du tout, mais nous tâcherons d'expliquer, ce qui est au moins une attitude intellectuelle plus satisfaisante.

Tout d'abord, je ferai observer que l'auteur hippocratique du traité *Des articulations* ne parle pas seulement des luxations traumatiques dans ce qu'il décrit, mais aussi de toutes les lésions articulaires qui produisent un déplacement des surfaces articulaires, quelle qu'en soit la cause. Il est évident, par exemple, que dans le chapitre très important qu'il a consacré aux affections de la hanche, cet auteur décrit pêle-mêle les luxations traumatiques et les luxations pathologiques coxofémorales, si souvent observées au cours de la coxalgie.

Voici donc *une première cause d'erreur* : les luxations du genou qui se produisent progressivement dans les cas d'arthrite chronique du genou, en particulier dans les tumeurs blanches, ne sont pas rares, elles sont même très fréquentes ; or, ces luxations se font justement en dedans le plus souvent, si l'on considère, avec l'auteur hippocratique, que c'est le fémur qui se déplace ; le genou devient cagneux et il y a atrophie manifeste de la face antérieure de la cuisse. De même encore le genu valgum et le genu varum rachitique ou survenant pendant la croissance peuvent donner l'impression d'une luxation du genou, surtout dans la marche.

De plus, l'auteur hippocratique ne distingue nulle part les luxations traumatiques de la rotule qui, elles, sont relativement assez fréquentes ; elles se font presque toujours en dehors et donnent au genou, qui en est le siège, un vague aspect de luxation du fémur en dedans. Voilà une *seconde cause d'erreur* et qui n'est pas sans importance à mon avis.

Il reste encore les *luxations ou subluxations des ménisques* ; ce sont là des lésions fréquentes au cours des exercices athlétiques, et qui peuvent très bien en imposer pour une luxation incomplète du genou ; nous les connaissons bien aujourd'hui ; ce sont les chirurgiens anglais qui les ont les premiers bien décrites, justement à cause des nombreux accidents dus au jeu violent du football qu'ils étaient à même d'observer. Le genou est, dans ces cas, souvent fléchi et ne peut être étendu volontairement ; il est certain que le blessé peut donner alors à un observateur dont les connaissances anatomiques sont élémentaires (et je ne crois pas faire injure aux auteurs de la collection hippocratique, en disant que c'était bien leur cas) l'impression que le genou est luxé ou subluxé. Pour réduire ces « dérangements internes » du genou relativement fréquents chez les athlètes, il faut forcer la flexion puis étendre brusquement le genou, ce qui n'est d'ailleurs pas toujours facile et explique les manœuvres un peu complexes auxquelles font allusion les auteurs hippocratiques. *Voici encore une cause d'erreur* et, à mon avis, l'une des plus importantes, dans la description des luxations du genou.

On pourra remarquer que dans tout ce que je viens de dire, il n'a pas encore été question des *véritables luxations traumatiques du genou* ; celles-ci sont très rares ; elles nécessitent, pour se produire, un très violent traumatisme ; elles se compliquent parfois de rupture des vaisseaux poplités ou même d'issue des os à travers les téguments ; elles peuvent donc mettre la vie du malade en danger immédiat et, lorsqu'elles guérissent même après une réduction satisfaisante, elles laissent du côté de l'articulation des troubles fonctionnels très graves. Ces luxations-là, qui sont à la fois très rares et très

graves, je pense que l'auteur hippocratique n'en a pas vu beaucoup, si même il en a vu ; car, à en juger par la façon dont il parle des luxations de l'épaule, qu'il a si bien observées et décrites, je suis bien certain qu'il en aurait dit autre chose et de plus précis que ce qu'il nous en a laissé dans le chapitre obscur et très succinct que j'ai traduit au début de cette note.

Il me paraît donc évident que les passages de la collection hippocratique où les auteurs parlent des « luxations du genou » *ne doivent pas, ne peuvent pas être interprétés comme traitant de ce que nous entendons aujourd'hui par « luxations traumatiques du genou »* : ce ne sont certainement pas ces accidents très rares et souvent formidables par leurs dégâts, qui ont pu être envisagés par des auteurs qui font preuve d'autre part d'un excellent esprit d'observation, comme des accidents très fréquents (plus fréquents même que les très banales luxations du coude !) et comme des accidents sans gravité ne s'accompagnant ni d'inflammation articulaire ni d'ankylose. Aussi j'estime que la façon la plus rationnelle d'expliquer pourquoi les auteurs hippocratiques considèrent les luxations du genou comme fréquentes, faciles à réduire et en somme peu graves, c'est d'admettre (ce qui est d'ailleurs conforme à tout l'esprit de leurs traités) qu'ils réunissaient sous le nom de *déboitements* (de dérangements internes, comme on a dit depuis) du genou, une foule d'affections que nous distinguons aujourd'hui nettement et qu'il ne nous viendrait même plus à l'idée de réunir sous le titre commun de « luxations du genou », à savoir, le genu valgum, le genu varum, les déplacements pathologiques du genou consécutifs aux affections articulaires (tumeurs blanches surtout) et aussi les luxations de la rotule et les luxations des ménisques ; ces dernières surtout, qui sont véritablement fréquentes chez les athlètes et qui, par conséquent, ont dû être souvent observées par des médecins grecs.

Aujourd'hui que nous ne lisons plus la collection hippocratique comme une Bible contenant la vérité, mais comme une œuvre très intéressante par les qualités remarquables d'esprit d'observation dont ses différents auteurs font preuve très souvent, nous devons adopter, vis-à-vis des affirmations qui sont contenues dans ces vieux traités, un esprit critique impitoyable ; ce faisant, nous ne cherchons pas à diminuer le moins du monde le mérite immense de ces premiers pionniers de notre science, bien au contraire ; nous cherchons simplement, en nous inspirant du véritable esprit scientifique dont ils ont été les premiers interprètes, à toujours mieux comprendre les problèmes que nous proposent chaque jour l'étude de la nature ou la lecture des auteurs anciens.

VII

REMARQUES SUR LA LÈPRE ET LA SYPHILIS EN FRANCE

AU MOYEN ÂGE

PAR M. LE D^r Paul RAYMOND

Tous ceux qui ont étudié l'histoire de la lèpre ont été frappés de ce fait qu'à partir du jour où les connaissances acquises sur la syphilis permettent de faire le départ entre ce qui appartient à la lèpre et ce qui revient à la syphilis, le nombre des léproseries décroît rapidement. Au XIII^e siècle, il y avait, d'après l'historien Paris, 19.000 léproseries dans toute la chrétienté, dont 2.000 pour la France. Ce nombre, en ce qui concerne la France, serait peut-être un peu fort et le D^r Duliscouet nous donne à cet égard des renseignements plus précis¹. Il indique, au XIII^e siècle, 1.502 maladreries mentionnées dans un *Estat des maladreries de France* ; 123 sont de fondation royale ; 253 de fondation seigneuriale ; 530 furent créées par des communes et les autres par le clergé. Deux siècles se passent et, de ces nombreuses maladreries, il n'est plus question. On ne peut pourtant parler, à vrai dire, de disparition complète de la maladie, puisque nous la connaissons de nos jours encore, sous des formes frustes, en différents pays ; mais un élément nouveau est intervenu, une connaissance plus exacte des maladies confondues avec la lèpre, et de la syphilis plus particulièrement. C'est là, d'ailleurs, un fait dont j'ai été témoin, il y a quelques années, en Espagne. Visitant la « léproserie » de Grenade, je ne fus pas peu surpris de trouver, au milieu de lépreux vrais, des malades atteints de lupus, de syphilis maligne, voire même d'un épithéliome qui avait enlevé la moitié de la face du malheureux.

Comme je m'étonnais de me trouver ainsi dans une véritable boîte de Pandore, le médecin qui m'accompagnait m'expliqua que, dans la « léproserie », on hospitalisait tous les malades réputés inguérissables ou pouvant être pour leurs concitoyens un objet d'horreur et de crainte.

Le même fait s'est certainement produit dans nos léproseries du moyen âge, soit par erreur de diagnostic, soit par crainte de contagion, et en voici une preuve.

Dans le département du Gard, sur la rivière de l'Ardèche, en un véritable désert, à deux heures de marche du dernier village du Causse, existent quelques bâtiments de style roman et qui sont connus dans le pays sous le nom de « la Madeleine ». La carte de l'état-major ajoute : « Ruines d'une maladrerie de Templiers. » Je n'ai pu, d'ailleurs, aussi bien dans les pauvres archives locales que dans les archives de Nîmes,

1. *Les lépreux au moyen âge en France*, thèse Bordeaux, 1906.

trouver sur « la Madeleine » le moindre renseignement. A vrai dire, ce que nous savons de ces léproseries édifiées en des lieux écartés, le long des rivières, placées sous le vocable de la Madeleine, pouvait donner à penser que les bâtiments de cette « Madeleine » avaient donné asile, eux aussi, à des lépreux, et je résolus d'y faire des fouilles. Nous trouvâmes bientôt le « cimetière » des habitants de la Madeleine, bien daté par une monnaie de Vérone du XIII^e siècle. Les squelettes gisaient sans ordre, sur le rocher, recouverts d'un mètre de terre à peine. Je recueillis les différents ossements que voici et ils m'apportèrent les preuves positives et négatives que je cherchais. Tous ces ossements ont été présentés à la Société de Dermatologie dans la séance du 13 décembre 1894¹, et il me suffira de résumer ici la note publiée. Les preuves d'ordre négatif sont fournies par ces phalanges des mains et des pieds. Alors que je m'attendais à y retrouver de nombreuses lésions, il n'en est aucune qui présente le moindre caractère pathologique. Deux seuls os étaient pathologiques, mais alors du plus haut intérêt : un péroné et un crâne. Le péroné présente une exostose typique, et Gangolphe, qui l'a examiné y a reconnu l'ostéomyélite localisée syphilitique qu'il a si bien étudiée. Sur le crâne, on trouve, au pariétal droit, une dépression cicatricielle que j'avais tout d'abord considérée comme une gomme. Peut-être pourrais-je dire aujourd'hui qu'il a pu s'agir d'une ostéite de voisinage, à la suite d'une ulcération ou d'un traumatisme du cuir chevelu. En résumé donc, ce qui a été trouvé dans cette « Madeleine », à défaut de la lèpre qu'on y cherchait, c'est d'abord une lésion banale, et c'est aussi la preuve manifeste de la syphilis. Ce fait est à rapprocher de celui qu'avait signalé Broca, en 1876. Étudiant les ossements d'un ancien cimetière de lépreux parisiens, Broca y avait reconnu des lésions syphilitiques, et Lancereaux, qui avait examiné les ossements à son tour, avait conclu que les lépreux du moyen âge n'étaient, pour la plupart, que des syphilitiques. En examinant, en 1911, des ossements provenant de grottes sépulcrales des temps de la pierre polie et donnés par M. le Baron de Baye au musée de Saint-Germain, je n'ai pas été peu surpris d'y reconnaître des lésions syphilitiques². Lannelongue, Gangolphe qui ont examiné ces ossements y ont reconnu à leur tour la syphilis, vieille comme le monde, peut-on dire, si l'on rappelle que, sur des ossements encore plus anciens et remontant à l'époque de la pierre taillée, ossements qui se trouvent à Lyon, Broca, Ollier, Parrot, Virchow, avaient reconnu la syphilis. Ainsi s'explique-t-on la présence de syphilitiques dans les maladreries du moyen âge, et cette remarque aussi du D^r Dom Sauton que la lèpre diminua lorsqu'on institua le traitement mercuriel³.

1. *Annales de Dermatologie et de Syphiligraphie*, 1894, p. 1378.

2. *Œsculape*, 1912, p. 121. *Revue préhist.*, 1911, p. 270.

3. *La léprose*, Paris, 1907.

VIII

ESSAI SUR LA MÉDECINE DE L'ESPRIT EN FRANCE

AU XVIII^e SIÈCLE

PAR MM. LES D^{rs} M. LAIGNEL-LAVASTINE et Jean VINCHON

Il y a quelque difficulté à écrire l'histoire d'une science avant son individualisation ; aussi on ne peut que tenter un essai sur l'état de la médecine de l'esprit en France au XVIII^e siècle ; mais l'aventure en vaut la peine, au moins parce qu'elle ouvre une voie pour des recherches ultérieures.

Au XVIII^e siècle, il n'existait pas d'ouvrage traitant de l'ensemble de la médecine mentale ; les connaissances acquises sur ce sujet étaient éparses dans les monographies, dans les chapitres des livres de philosophie, dans les articles des dictionnaires. Il est permis, en voyant leur dispersion, de supposer que ces connaissances étaient assez répandues dans les milieux scientifiques et même dans le grand public, et cela se comprend aisément. Les esprits d'alors n'étaient-ils pas avides de se libérer des dogmes traditionnels ? Et leur amour de la liberté trouvait dans ce champ une belle carrière ; les explications métaphysiques des siècles passés n'étaient plus admises et l'*Encyclopédie* reprochait aux médecins, qui supposaient le démon en portant le diagnostic démonomanie, de penser en mauvais philosophes. D'autre part, suivant le grand exemple de Descartes, qui avait disséqué tant de cerveaux d'animaux, philosophes et gens du monde ne craignaient point de fréquenter les amphithéâtres et les hôpitaux : peu à peu les conceptions nébuleuses, encore enseignées dans les écoles, faisaient place à la précision des sciences positives. Mais cette transition fut lente et les anatomistes eux-mêmes furent longtemps égarés par leur éducation trop systématique. Comme dans toutes les branches de la médecine, ce fut la méthode clinique qui fut employée la première. A vrai dire, ainsi que l'ont établi Sérieux et Libert¹ dans leurs études sur les asiles d'aliénés avant la Révolution, des religieux pourvus de connaissances médicales soignaient les aliénés et prenaient les mesures administratives indispensables. Mais il restait aux médecins les hospices des grandes villes et, à Paris, ce service analogue à l'Infirmierie spéciale de la préfecture de police, qui fonctionnait à l'Hôtel-Dieu dans les salles Sainte-Martine et Saint-Louis, permettant une observation de quelques semaines et une thérapeutique des affections aiguës. Les malades étaient soignés dans leurs familles le plus longtemps possible par les médecins praticiens, qui avaient presque tous quelques notions des maladies mentales. Ils avaient d'ailleurs fort à faire, les

1. SÉRIEUX et LIBERT, Le régime des aliénés en France au XVIII^e siècle. Paris, 1914.

névroses et toutes sortes de manifestations psychopathiques légères étant très répandues dans toutes les classes de la société : à côté des vapeurs des élégants traitées par un Lorry ou un Pierre Pomme ¹, les épidémies « théomano-extatiques » des Cévennes, les démonopathies d'Aix, de Loudun, de Louviers, d'Auxonne, de Bayeux, les convulsions sur le tombeau du diacre Pâris ou autour du baquet de Mesmer étaient fréquentes à Paris ou en province. Ces phénomènes étranges et contagieux, dès que leur véritable nature fut reconnue, devinrent le point de départ des premiers travaux sur la contagion mentale ². Calmeil a montré comment quelques médecins furent d'abord hésitants, mais bientôt des esprits avertis, comme Raulin et Philippe Hecquet, entraînèrent l'opinion ; ce dernier guérit par la menace du fouet une épidémie d'aboyeurs dans un couvent des environs de Paris. A Saint-Médard, quoique janséniste, Hecquet apporta une indépendance vraiment scientifique dans l'examen des faits : il retrouva là les manifestations de maladies qu'il observait depuis « cinquante ans qu'il pratiquait la médecine ³ ». Sa rude franchise le brouilla avec plusieurs de ses amis moins clairvoyants : il ne désarma pas et répondit jusqu'à sa mort à une campagne de libelles presque incessante. Pour être juste, il faut dire que ses adversaires n'étaient pas non plus dépourvus d'esprit scientifique tout au moins dans leurs observations, et c'est peut-être à Carré de Montgeron, auteur du journal apologétique de la « vérité des miracles opérés par l'intercession de M. de Pâris », que l'on doit la première mention du puérilisme mental du professeur Dupré sous le nom d'« état surnaturel d'enfance », pendant la période qui suit l'attaque. Le magnétisme fut l'occasion de manifestations aussi violentes parfois, en tout cas aussi répandues que celles du tombeau de Pâris. Le roi, ému, demanda un rapport secret à Bailly, déjà chargé par l'Académie et la Faculté d'une enquête officielle. Bailly aperçut le rôle de la suggestion et de l'imitation, avant les Chastenet de Puységur, dont les études sur le somnambulisme établissent l'action de la volonté chez l'opérateur et le sujet, une contrainte morale grave étant impossible de l'un à l'autre si elle n'est pas consentie. Ainsi le fluide, emprunté aux conceptions cartésiennes et invoqué par Mesmer, cédait le pas à une explication plus scientifique. La « Société de l'Harmonie », fondée par Mesmer, ne comprenait d'ailleurs pas que des initiés crédules, puisque Cabanis est inscrit avec le numéro dix sur la liste des cent premiers souscripteurs ⁴.

Ces faits si connus avaient donc apporté deux notions nouvelles, entrevues grâce à l'esprit de recherche du temps : la contagion mentale et la suggestion.

Par ailleurs, les « vapeurs » des gens du monde, depuis M^{me} de Sévigné, étaient souvent l'objet des conversations des salons pour qui était écrit le livre de Pierre Pomme. Les gens de lettres, qui se surmenaient, souffraient déjà de ces multiples troubles nerveux, dont les Goncourt se sont souvent plaints dans leur journal ; Tissot, disciple de Locke et philosophe chrétien ⁵, les observait et leur prodiguait ses conseils. Pour les mettre en garde, il leur montrait comment débutaient souvent de graves affections

1. P. JUQUELIER et J. VINCHON, Les vapeurs, les vapoureux et le Dr Pierre Pomme (*Ann. méd.-psych.*, juin 1913).

2. CALMEIL, De la folie considérée sous les points de vue pathologique, philosophique, historique et judiciaire. Paris, 1843, t. II.

3. P. HECQUET, Le naturalisme des convulsions dans les maladies de l'épidémie convulsionnaire. Soleure, 1733.

4. CALMEIL, *Ouvr. cité*, t. II, p. 390.

5. TISSOT, De la santé des gens de lettres. Lausanne et Lyon, 1738.

mentales, par « une espèce de pusillanimité qu'on ne connaissait point auparavant, la défiance, la crainte, la tristesse, l'abattement, le découragement. L'homme qui avait été le plus intrépide vient à tout craindre ; la plus légère entreprise l'effraie, le plus petit événement imprévu le fait trembler, la plus légère indisposition lui paraît une maladie mortelle et la mort une idée affreuse qu'il ne soutient point ». Les veilles, le surmenage mènent à la frénésie, à la manie, à l'épilepsie, et plus tard à l'imbécillité ou à l'apoplexie. Les visions de Pascal sont le fait de ses fatigues intellectuelles. Les enfants eux-mêmes peuvent subir le contre-coup des excès de leurs parents. Le tabac, « cette espèce de jusquiame qui trouble le cerveau tout comme l'opium », le thé, le chocolat, le café, alors dans leur nouveauté, sont néfastes à l'individu et à la race ; de même le luxe, la vie du monde, la bonne chère et les passions trop violentes ¹.

Maintenant que nous avons entrevu les milieux, les conditions des observations et l'attitude des observateurs, nous allons chercher sous quelles influences les médecins du XVIII^e siècle ont ordonné leurs matériaux cliniques empruntés à l'observation dans les hôpitaux et dans la clientèle.

*
* *
*

La culture française était alors à son apogée et aboutissait à la langue de Voltaire et au souci de précision dans la pensée des Encyclopédistes, souci qui poussait Diderot à ses enquêtes scrupuleuses auprès des corps de métier. Les vieilles doctrines de Démocrate, d'Épicure, de Lucrèce avaient été rajeunies par l'École cartésienne et un mouvement commençait à se dessiner, continuateur de la pensée d'Asclépiade, qui tendait à expliquer les fonctions du corps par la matière et le mouvement, et devait mener au système de la nature de d'Holbach et à l'histoire de l'âme de La Métrie.

Mais c'est surtout aux psychologues que les médecins allaient s'adresser utilement, et parmi eux deux noms remplissent les écrits à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Ce sont ceux de Locke et de Condillac.

En 1700, la traduction de l'*Essai sur l'entendement humain* fit connaître cet ouvrage de Locke en France. C'était une réaction contre le rationalisme de Descartes. La sensation et la réflexion sont à l'origine de nos idées, qui deviennent de plus en plus complexes, au fur et à mesure que se développent les rapports entre elles. Condillac simplifia encore cette doctrine, en montrant que la réflexion n'est qu'une conséquence de la sensation, cause de tous les phénomènes intellectuels. Ses livres eurent un immense succès ; Voltaire, Rousseau, les Encyclopédistes, Cabanis les accueillaient avec le même enthousiasme que plus près de nous les positivistes. C'était le beau temps de l'idéologie si détestée de Napoléon, surtout à cause des déductions qu'en avaient tirées pour leur cause les hommes de la Révolution.

Quant à la méthode de Condillac, elle peut se résumer en deux mots : l'observation et l'expérience ², deux mots qui montrent combien elle est moderne.

Cette psychologie, si séduisante par sa simplicité, devait pourtant donner dans un travers, dont nous avons eu des exemples jusqu'à nos jours : celui de vouloir tout expliquer et de nier ce qui échappait. Condillac pensait, à l'inverse de Descartes et de Leibnitz, que toutes les sensations sont saisies par la conscience et n'admettait pas

1. TISSOT, *Ouv. cité*, note, p. 182.

2. LÉON DEWAULE, *Condillac et la psychologie anglaise contemporaine*. Paris, 1891, p. 41.

les perceptions obscures, dont Maine de Biran a dans la suite montré le rôle important, notamment dans la physiologie des organes des sens ¹. L'inconscient, dans ces conditions, n'était plus qu'une question de mémoire.

Les états morbides de l'imagination ² sont étudiés dans l'*Essai sur l'origine des connaissances*, le *Traité des sensations* et l'*Art de penser* du cours d'études de l'enfant de Parme. L'imagination produit des effets, qui ne sont que des folies passagères ; elle doit donc être surveillée, particulièrement chez l'enfant : l'aliéné est l'esclave de son imagination, qui gouverne ses pensées. Étant données les relations étroites de l'imagination et de l'association des idées, la folie est surtout un trouble de cette dernière fonction : si elle manque, c'est l'imbécillité qui apparaît. Le terrain est important : dans les « cerveaux froids », les impressions se conservent longtemps ; dans les organisations ardentes, les folies se succèdent. Condillac pense sans doute aux hallucinations quand il écrit : « Si le mouvement commence au cerveau et s'étend jusqu'à l'organe, je crois avoir une sensation que je n'ai pas, c'est une illusion ; lorsque la statue imagine une sensation qu'elle n'a plus et qu'elle se la représente aussi vivement que si elle l'avait encore, elle ne sait pas qu'il y a en elle une cause qui produit le même effet qu'un corps qui agirait sur son organe ». » Le mécanisme est le même pour ces « illusions » et pour les rêves. Ceux-ci ne sont enregistrés par la mémoire que s'ils étonnent ou surprennent. Le discernement, qui manque dans la folie, permet à l'homme sain de reconnaître les rêves ou les illusions des sens. Ainsi la sensation, évoluant à travers l'ensemble des fonctions psychiques, qui ne sont pas séparées comme les facultés scolastiques, est en dernier terme admise ou rejetée. Si les fonctions psychiques sont liées entre elles, elles sont aussi en rapport étroit avec les conditions physiologiques, qui suffisent parfois à les déterminer comme dans les mouvements « qui sont les principes de la vie ». Ce sont les actes réflexes des physiologistes modernes.

En plus de sa méthode et grâce à elle, Condillac a donc préparé un plan de travail pour les savants, et ce plan a permis le livre de Pinel. — Cela valait bien cette trop courte analyse.

Si maintenant nous essayons de déterminer quelles doctrines médicales influencèrent surtout les médecins de l'esprit au XVIII^e siècle, nous avons quelque peine à nous retrouver dans la confusion des écoles et nous ne pensons pas qu'il faille tenter d'y apporter un ordre, qui ne pourrait être qu'artificiel. Calmeil ⁴ et Jules Soury ⁵ y ont renoncé, et ils ont eu raison. Nous nous contenterons donc d'énumérer les principales doctrines, en faisant remarquer que leurs limites sont vagues et qu'elles chevauchent souvent les unes sur les autres.

L'*animisme*, rêve d'un médecin métaphysicien élaboré par Stahl dans la fameuse école de Halle, fut défendu rigoureusement en France par Boissier de Sauvages, professeur à Montpellier, qui considérait, après Stahl, l'âme comme la cause unique qui forme, conserve et répare les organes. Entre ceux-ci et l'âme, les *vitalistes* plaçaient un principe qui procédait des deux : c'était la vieille doctrine pythagoricienne rajeunie par Van Helmont et qui vécut jusqu'à Bichat. Les *dynamistes*, préoccupés surtout de

1. MAINE DE BIRAN, *Mémoire sur les perceptions obscures*. Paris, 1820.

2. *Ouv. cité*, p. 92 et suiv.

3. CONDILLAC, *Traité des sensations*, p. 79-84.

4. CALMEIL, *Ouv. cité*.

5. JULES SOURY, *Le système nerveux central*. Paris, 1899.

l'étude des forces vitales, rejetaient la substance au second plan : ils se réclamaient d'Aristote, qu'on a, dit Voltaire, « expliqué de mille façons, parce qu'il est inintelligible »¹. Leibnitz avait repris cette doctrine, qui eut la curieuse fortune d'être adoptée à la fois par des savants et des métaphysiciens. Le *mécanisme* joua le rôle le plus important au XVIII^e siècle, soit qu'il fût matérialiste, soit qu'il s'étayât sur une foi religieuse. Boerhaave, le maître de La Métrie qui publia ses aphorismes en France, est le chef de l'école mécanicienne.

L'âme de Boerhaave n'est ni spirituelle, ni matérielle ; ce n'est qu'un sens interne, ou plutôt le lien entre les sens internes. Elle est soumise aux lois du mouvement.

Pour La Métrie, le corps était le véritable siège de ces sens internes, « c'est le corps qui paraît penser »². La doctrine mécanicienne avait complètement évolué depuis le temps où Philippe Hecquet la conciliait avec sa foi de janséniste convaincu.

A côté des animistes, des vitalistes, des dynamistes, des mécaniciens, les humoristes semblent avoir voulu se renfermer dans un domaine exclusivement biologique. Mais l'incertitude de leurs hypothèses devait amener la chute de leur doctrine.

L'un de nous a repris ailleurs l'histoire des vapeurs ; nous n'y reviendrons pas ici : ce sont des substances légères, « hétérogènes, qui parcourent le tissu cellulaire et les interstices des parties, affectant quelquefois vivement les plexus des régions précordiales »³. Pour Vieussens, elles irritaient surtout le tissu cérébral. Lorry et Pomme plaçaient, au contraire, le véritable siège de l'hystérie et de l'hypocondrie dans les hypocondres. Cabanis et Pinel furent, avec Bichat, les derniers partisans de cette façon de voir, contre Gall qui se ralliait à la première opinion. Morgagni avait cherché à trancher le débat par des arguments anatomiques, en étudiant parallèlement les lésions viscérales et cérébrales ; il n'y réussit pas pour de multiples raisons, dont sa technique imparfaite n'est pas la principale. Mais l'impulsion était donnée. Cabanis à Paris, Charles Bonnet à Genève supposaient sous la folie la lésion cérébrale.

La notion « d'irritation » dans le sens de Broussais, c'est-à-dire d'une excitation anormale de la sensibilité, d'une colère de l'archée⁴ offensée par la présence de causes morbides (comme disait Van Helmont), était courante au XVIII^e siècle ; on la retrouve à l'article « Aiguillon » de l'*Encyclopédie*.

Mais les médecins ne furent vraiment libérés des préoccupations métaphysiques, des vieilles doctrines de l'École, et d'une psychologie qui les étouffait qu'avec Pinel⁵, qui n'a gardé de celle-ci que les éléments utiles et prend vis-à-vis de la science une belle attitude qui nous est un exemple, s'abstenant à la fois « des systèmes généraux de médecine remplis de mots vides de sens » et des « hypothèses sur la nature des fonctions intellectuelles ou affectives, sur leur génération, leur ordre, leur enchaînement réciproque ». Cette attitude de Pinel est peut-être la cause qu'il a été plus loin que ses devanciers, dirigeant son activité dans le meilleur sens, le sens des réalisations.

* * *

1. VOLTAIRE, XIII^e lettre philosophique (sur Locke).

2. LA MÉTRIE, Histoire naturelle de l'âme, traduite de l'anglais de M. Charp. La Haye, 1745.

3. FABRE, Recherches sur la nature de l'homme. Paris, 1776, p. 317.

4. Archée, principe vital de van Helmont siégeant dans l'estomac.

5. PH. PINEL, Traité médico-philosophique de l'aliénation mentale, 2^e édition, Paris, 1809. Voir : introduction de la 1^{re} édition et généralités sur l'aliénation mentale.

Nous abordons maintenant un paragraphe important, celui des connaissances des médecins du XVIII^e siècle sur les diverses affections mentales.

Leur description constitue un des chapitres des Nosographies ¹. Que signifie le mot *folie* à cette époque ? A la fois le groupe des psychoses et une maladie déterminée. « Nous appelons folie, dit prudemment Voltaire ², cette maladie des organes du cerveau qui empêche un homme nécessairement de penser et d'agir comme les autres. Ne pouvant gérer son bien, on l'interdit ; ne pouvant avoir des idées convenables à la société, on l'en exclut ; s'il est dangereux on l'enferme, s'il est furieux on le lie... Un fou est un malade dont le cerveau pâtit. » La métaphysique ne fait qu'embrouiller la question, mieux vaut constater et pour le reste avouer son ignorance.

L'*Encyclopédie* ³, plus scientifique, voulait restreindre le sens du mot *Folie*, dépravation de la faculté pensante, voisine de la *manie*, dont elle est comme le prélude ; mais la folie peut exister indépendamment de cette dernière. « Le malade atteint de folie est tranquille et s'occupe de toutes sortes d'objets indifféremment, avec la même extravagance (que le maniaque). »

La manie ⁴ est un délire universel, sans fièvre du moins essentielle ; assez « souvent ce délire est furieux avec audace, colère ». Après une période de dépression, avec maux de tête, insomnie, cauchemars, soucis, tristesse, éclairs dans les yeux, bruits dans les oreilles, excitation générale, pleurs sans raison, les maniaques s'excitent, parlent beaucoup à tort et à travers, chantent ou gardent un silence obstiné ; les yeux sont fixes ou hagards, le poulx dur, les urines rouges, sans sédiment, mais avec un léger nuage. Leur force est étonnante ; ils oublient le froid, la soif, la fatigue. Leur humeur est mobile : « Ils changent de propos à chaque instant, parlent à bâtons rompus, oublient ce qu'ils viennent de dire et le répètent sans cesse. » La maladie est continue ou périodique : « Les malades semblent cependant un temps jouir de toute leur raison : ils étonnent ceux qui les traitent de fous ; mais après quelques heures, quelques jours, quelquefois aussi des mois entiers, ils retombent de nouveau dans leur folie. »

L'*Encyclopédie* les assimile aux sibylles antiques. Les causes morales, physiques (suppression des règles, infections, délires infectieux, toxiques, etc.), produisent cette affection sur un terrain prédisposé. Les illusions (hallucinations ?) sont possibles. Le pronostic est d'autant plus grave que la cause directe est moins évidente : les plus agités guérissent plus facilement que les autres. La guérison, parfois annoncée par une évacuation terminale, peut survenir par des varices, des hémorroïdes ou des abcès ; dans d'autres cas, la mélancolie continue la manie.

Les opiacés, les émotions, la castration, la trépanation, la saignée, les purgatifs (l'ellébore n'est qu'un purgatif bien décrié à la fin du XVIII^e siècle), les bains et les douches froides constituent l'arsenal thérapeutique. Quand la fureur maniaque est poussée à l'extrême, on lui donne le nom de *rage* ⁵.

La *mélancolie* ⁶, c'est, d'après Boerhaave, « un délire long, opiniâtre et sans fièvre

1. BOISSIER DE SAUVAGES, *Nosologia methodica* Lyon, 1768.

2. VOLTAIRE. Dictionnaire philosophique, art. *Folie*.

3. DIDEROT et d'ALEMBERT, *Encyclopédie*, 1751-1772. Art. *Démence, Délire, Folie, Manie, Mélancolie*, etc.

4. *Encyclopédie*, art. *Manie*, et DUFOUR, *Essai sur les opérations de l'entendement humain et les maladies qui le dérangent*. Amsterdam et Paris, 1770.

5. ANDRY, *Recherches sur la rage*. Paris, 1780.

6. *Encyclopédie*, art. *Mélancolie*, et DUFOUR, *ouv. cité*.

et pendant lequel le malade est presque toujours occupé d'une seule et même pensée ; l'on peut ajouter que ce délire est ordinairement accompagné de crainte et de tristesse sans cause apparente, d'où vient que les mélancoliques aiment la solitude et fuient la compagnie, ce qui les rend plus attentifs et plus attachés à l'objet de leur délire ou à leur passion dominante, tandis qu'ils paraissent indifférents pour le reste ».

Outre les causes morales, les fatigues, les veilles, les troubles circulatoires ou excrétoires, les affections viscérales, surtout génitales (érotomanie des mélancoliques), les infections, l'alimentation défectueuse, l'air des marais produisent la mélancolie chez des individus souvent jeunes et d'une intelligence vive, dont le corps est « velu, noir, sec, grêle ». L'affection peut atteindre le corps ou l'intelligence. Dans ce dernier cas, il faut craindre l'évolution vers la démence ou des délires divers : de grandeur, de transformation (possession, zoopathie), d'indignité avec auto-accusation, ces derniers accompagnés d'anxiété. Il faut d'abord soigner l'esprit et ne pas oublier une évolution possible vers la manie ou une rechute de mélancolie.

L'*hypocondrie*¹ a un début organique avec des « palpitations, rots, borborygmes et accidents légers », puis le malade délire perpétuellement avec la crainte de la mort. L'hypocondriaque est caractérisé par un amour exagéré de soi-même et de la vie : sous l'influence des troubles des humeurs, il éprouve des sentiments de malaise, de pesanteur, avec anxiété, dyspnée, troubles digestifs, spasmes divers, de la fièvre par intervalles, des palpitations. Les urines sont claires ou troubles. L'assoupissement est fréquent ; le chagrin, la tristesse, les scrupules dans le récit des souffrances, des soupçons, de la mauvaise humeur, de l'inquiétude sont ses principaux troubles mentaux. La guérison est difficile en raison du tempérament délicat des malades.

La *phrénésie*² est une erreur de l'entendement, un délire court, mais universel, « symptôme de fièvre, de maladie aiguë portée à la fureur ». Elle guérit rapidement ou se transforme en une autre maladie mentale.

La *démence*³ consiste dans « l'abolition de la faculté pensante » : c'est la bêtise, la niaiserie des enfants, l'imbécillité des adultes, la « radoterie ou état d'enfance » des vieillards. Les tumeurs du cerveau, la microcéphalie, l'abus des poisons (jusquiame, stramonium, opium, safran) peuvent produire la démence, qui doit être distinguée de la *stupidité*. « La stupidité est ordinairement originaire⁴. La démence l'est rarement ; au contraire, elle est très constamment l'effet de la vieillesse ou la suite de quelque autre maladie, d'où quelques restes de leur ancien savoir, ce que ne peuvent faire les stupides, puisqu'ils n'ont jamais rien su. »

Tels étaient les grands « types cliniques » décrits par les médecins de l'esprit au XVIII^e siècle, avec des traits dont beaucoup se retrouvent dans les livres d'aujourd'hui. Pour être complet, il faudrait aussi parler des études médicales de l'époque sur l'épilepsie, l'hystérie avec l'extase et la catalepsie, le spleen (*tædium vitæ*), la nostalgie, l'érotomanie (dans le sens vulgaire du mot), les troubles du goût : malacia, pica ; les toxicomanies : tabac, alcool ; les phobies (haine des choses ou des êtres, accompagnée de frémissement) ; mais ces faits ne sont pas classés dans les ouvrages médicaux du XVIII^e siècle et sont observés incomplètement à cause de leur rareté.

1. Encyclopédie, art. *Hypochondrie*, et DUFOUR, *ouv. cité*.

2. Encyclopédie, art. *Phrénésie*, et DUFOUR, *ouv. cité*.

3. Encyclopédie, art. *Démence*, et DUFOUR, *ouv. cité*.

4. DUFOUR, *Ouv. cité*.

Les descriptions cliniques étaient précédées dans les livres de cette époque par de longues considérations psychologiques, commentaires des doctrines de Locke et de Condillac, ce dernier dans tout l'éclat de sa nouveauté, mais déjà connu des médecins au milieu du siècle (*Traité des sensations*, 1754). Le premier chapitre était en général une prise de position dans la question de l'âme, puis on passait aux sensations, aux catégories d'intelligences. La psychologie de l'erreur montrait qu'elle dépendait des sens (illusions et interprétations délirantes chez un individu atteint de cataracte) ou du jugement. D'autres fois, c'est l'imagination qui est en cause, comme dans les visions, les songes, les rêveries. Un seul sens vicié ne peut être à lui seul la cause d'un délire, car nous sommes vite détrompés par les autres sens.

Les sens internes, très différents des facultés scolastiques, ne sont que les positions successives de l'intelligence au cours du déroulement des opérations psychiques. L'étude de la mémoire peut donner le niveau du fond mental, par exemple dans la stupidité des jeunes gens, dans la démence des vieillards ; l'excitation anormale de la mémoire est la cause des panophobies, du somnambulisme, etc. L'imagination permet d'échapper aux chagrins, aux préoccupations de la vie, mais trompe aussi parfois le malade en lui représentant des idées contraires à celles qui devraient venir des sensations, comme dans l'ivresse ou dans la phrénésie, où elle nous empêche même de nous adapter à nos sensations. C'est alors une manifestation de l'imagination involontaire, avec des caractères spéciaux de *bizarrierie*, de *singularité*, de *décousu*, qui se traduisent par des actes de même nature. Les passions permettent l'étude d'erreurs de l'imagination presque comparables à celles de la folie.

Les jugements varient suivant le tempérament, les circonstances et notre intérêt dans l'affaire. Un tempérament sensible est prédisposé à mal juger ; il manque de la liberté nécessaire.

Quand les objets sont complexes, les difficultés du jugement sont plus grandes. Les variations physiologiques de chaque heure nous influencent dans nos jugements : c'est la rançon de la complexité de notre organisme.

Il est intéressant de rapprocher ces données du livre de Pinel¹ : il a accordé beaucoup plus d'importance à la partie clinique et surtout au traitement, qui est vraiment l'axe de son œuvre. Mais la comparaison prouve bien qu'il a suivi la tradition des médecins de l'esprit du XVIII^e siècle². Il précise les caractères de la folie en décrivant les lésions de la sensibilité physique, de la perception, de la pensée, de la mémoire, de l'association des idées, du jugement, de l'imagination. Les quatre maladies qu'il analyse : la manie ou délire général, la mélancolie ou délire exclusif, la démence ou abolition de la pensée, l'idiotisme ou oblitération des facultés intellectuelles et affectives, sont voisines des tableaux cliniques des Encyclopédistes et de leurs contemporains.

L'étude précise de l'étiologie des diverses formes de la folie, dans le livre de Pinel, continue aussi les travaux antérieurs : au XVIII^e siècle ce problème avait pris une importance considérable, comme le montrent des livres inspirés du même esprit que la ligue de prophylaxie mentale d'aujourd'hui.

*
* *

1. SEMELAIGNE, Philippe Pinel et son œuvre. Paris, 1888.

2. SEMELAIGNE, Pinel et William Tuke. Paris, 1911.

Ce fut surtout Le Camus qui mit au point pour son époque ces notions étiologiques ¹. Disciple de Locke, il ne fut pas sans influence sur Pinel, comme l'a noté Semelaigne, de même que Dufour, à qui nous avons emprunté une partie de nos descriptions nosographiques. Le but de son livre, *la Médecine de l'esprit*, n'était pas d'étudier les affections mentales, qu'il élimine *a priori*, mais de montrer « les causes physiques qui rendent le mécanisme psychique » ou défectueux ou plus parfait, et ainsi de trouver les moyens qui peuvent « l'entretenir dans son état libre et le rectifier lorsqu'il est gêné ». Le Camus commence, lui aussi, par affirmer l'existence de l'âme raisonnable et immortelle, puis, suivant le même plan que nous avons résumé plus haut, il s'arrête aux sensations réfléchies (dans lesquelles intervient la réflexion), aux sensations mixtes. Sensations réfléchies, mixtes et idées composées sont facilement des sources d'erreur. La mémoire amène la formation d'habitudes, qui gouvernent l'activité humaine. La volonté est plus ou moins libre dans les désirs ou les passions, mais c'est surtout aux causes physiques en relation avec le moral que Le Camus accorde une grande importance.

Parmi celles-ci, c'est la génération, c'est-à-dire l'hérédité ². Pythagore avait déjà défendu de procréer après des excès, l'ivresse par exemple, mais ce sont surtout les maladies chroniques, les vices incurables, qui passent aux descendants. Le pouvoir de l'imagination de la mère ³ pendant la grossesse est bien douteux ; il est loin d'avoir la même action que « les levains du sang » ; la vérole, la scrofule, le scorbut et la goutte, la stupidité, la folie, la lenteur du raisonnement, du jugement, de la mémoire sont souvent héréditaires. Avec son temps, Le Camus pense que les bâtards sont plus intelligents que les enfants légitimes ; mais la société leur était alors moins sévère, surtout quand ils étaient de bonne maison. Il connaissait l'état mental des eunuques efféminés, lâches, traîtres et bizarres, et savait l'importance de l'époque de la castration. Les climats, les saisons, l'éducation sont des moyens d'action, qui méritent d'être retenus à cause de leur influence sur le tempérament. « C'est par le poulx qu'on peut connaître toute l'étendue des facultés de l'entendement et de la volonté. Un poulx élevé, tendu vif ou fort, distingue sans doute d'autres inclinations et d'autres mœurs qu'un poulx petit, souple, lent ou faible. Cela s'explique par l'action de la nature du sang sur les mouvements de l'âme : une circulation libre, aisée, rapide, étant un indice de tendance à la colère, à l'impatience, à la bravoure, à la témérité ; une circulation lente et difficile indiquant la tendance à la tristesse, à la timidité, à la crainte. »

La sobriété doit être une règle : les boissons spiritueuses sont dangereuses, à cause de « leur action sur les fibres des nerfs » et de l'hydropisie qu'elles provoquent. L'exercice modéré, alternant avec le repos, un temps de sommeil suffisant, favorisent les excréments et empêchent les « récréments », bile, liquide pancréatique, digestif, semence, de passer dans le sang. L'âge, les états de santé ou de maladie modifient aussi le tempérament : parfois le délire active la production de l'esprit ; mais le plus souvent la maladie l'atteint dans toutes les fonctions, de la sensibilité au jugement.

Ces connaissances permettent de perfectionner l'esprit en modifiant dans un sens

1. LE CAMUS, *Médecine de l'esprit*, où l'on cherche : 1° le mécanisme du corps qui influe sur les fonctions de l'âme ; 2° des causes physiques qui rendent ce mécanisme plus défectueux ou plus parfait ; 3° les moyens qui peuvent l'entretenir dans son état libre et le rectifier lorsqu'il est gêné. Paris, 1769.

2. GENIL-PERRIN, *Histoire des origines et de l'évolution de l'idée de dégénérescence*. Paris, 1913.

3. BELLET, *Lettres sur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes*, Paris, 1743.

favorable les causes physiques qui agissent sur lui. C'était une tradition déjà ancienne qui dirigeait les recherches de cet ordre chez les médecins, comme les travaux analogues chez les éducateurs. Dans le domaine médical, des ouvrages importants mentionnés par Le Camus avaient déjà traité la question cent ans auparavant ¹.

*
* *

En résumé, dès 1750, les médecins français commencent à prendre en face du problème de la folie une attitude nettement scientifique ; sous l'influence de Locke et de Condillac, ils abandonnent la métaphysique brumeuse de l'école de Halle et les théories plus ou moins ingénieuses issues des esprits animaux cartésiens. Leur mérite était grand, car les unes et les autres jouissaient du lustre de l'enseignement officiel, et les dernières avaient cette force que donne une très ancienne tradition. L'*Encyclopédie*, par son souci de précision, rendit un grand service à la médecine de l'esprit, et ses articles peuvent encore être lus avec intérêt par l'aliéniste moderne, alors qu'il se perdra bien vite dans un *Traité des vapeurs*. La différence marque le chemin parcouru, et il est considérable.

Des livres, comme ceux de Dufour et de Le Camus, aux proportions près des chapitres de psychologie et de clinique, ont déjà la même armature qu'un traité de psychiatrie d'aujourd'hui. Il est émouvant de retrouver dans nos chapitres de séméiologie un plan emprunté au *Traité des sensations*. Les médecins, qui s'en sont les premiers inspirés, ont tout de suite fait œuvre utile. Suivant le mot de Claude Bernard, ils ont vite prouvé comment chez des esprits sincères et libres « l'observation montre et l'expérience instruit » ².

1. JEAN HUARTE, L'examen des esprits pour les sciences. Paris, 1645.

2. CLAUDE BERNARD, Introduction à l'étude de la médecine expérimentale. Paris, 1865

TROISIÈME JOURNÉE

I

Bibliographie de l'ancienne médecine, incunables et manuscrits, par M. M.-L. POLAIN.

II

Les origines de l'injection thérapeutique intra-veineuse, par MM les D^{rs} Maurice VILLARET et François MOUTIER.

III

Les guérisseurs ambulants dans le Maine sous l'ancien régime, par M. le D^r Paul DELAUNAY (Le Mans).

IV

Nos confrères les arbres guérisseurs, par M. le D^r Paul RAYMOND.

V

Contribution à l'histoire de l'anatomie (dissection : vivisection), par M. A. BLANCHET.

VI

Du rôle des médecins dans la lutte contre les épizooties au XVIII^e siècle, par M. Léon MOULÉ.

VII

Dante et la médecine de son temps, par M. Marcel FOSSEYEUX.

VIII

Notice sur quelques objets de terre sigillée prétendus antitoxiques, par M. le D^r J.-W.-S. JOHNSON (de Copenhague).

I

BIBLIOGRAPHIE DE L'ANCIENNE MÉDECINE INCUNABLES ET MANUSCRITS

PAR M. M.-L. POLAIN

Une bibliographie complète des sciences médicales, s'étendant à tous les temps et à tous les auteurs, est une entreprise presque impossible à réaliser.

Dès l'année 1827, un historien de la médecine, Monfalcon, avait émis une opinion analogue et la vérité en est tous les jours de plus en plus évidente. C'est une véritable marée de livres et d'articles de revues qui déferle chaque année, et devant elle, le travailleur le plus intrépide serait excusable de se décourager.

Cependant, à condition d'appliquer là comme on l'a fait ailleurs, le principe de la division du travail, on peut arriver à certaines réalisations.

L'une d'elles me paraît être le relevé bibliographique des impressions médicales faites pendant le ^{xv}^e siècle, et, plusieurs de vos confrères m'y ayant encouragé, je vais vous dire quelques mots de ce travail.

D'abord, au milieu de la bibliographie médicale, pourquoi choisir le ^{xv}^e siècle ? Je vais vous l'expliquer.

M. Daremberg, dont vous connaissez les intéressantes études sur l'histoire de la médecine, a fait la remarque, que le ^{xv}^e siècle, en médecine, est à la fois un *résumé* et une *préface*.

Un *résumé*, parce qu'il nous donne le grand commentaire sur Avicenne. Tout ce que la théorie a *imaginé*, dit-il, tout ce que la pratique a *observé*, est venu se grouper autour de ce texte. Ainsi ce siècle nous présente sous toutes les formes possibles et à tout propos, la substance de la médecine arabe, d'une médecine qui n'est elle-même, dans sa généralité, qu'une transformation, qu'une assimilation de la médecine grecque, surtout de la médecine de Galien.

Il est aussi une *préface*, parce qu'il a laissé entrevoir, surtout à la fin, des tendances à l'observation de la nature, par les consultations qu'il publie et par quelques tentatives de dissection.

Au point de vue purement bibliographique, le ^{xv}^e siècle se présente dans des conditions exceptionnellement favorables.

De tous les livres parus depuis l'invention de l'imprimerie, il n'en est pas aujourd'hui qui aient été l'objet de tant de travaux précis et d'une étude raisonnée, que les incunables.

Dès le ^{xviii}^e siècle on a tenté d'en établir des relevés, mais c'est au ^{xix}^e siècle,

grâce au *Repertorium* de Ludwig Hain, paru de 1826 à 1838, que la connaissance des incunables a progressé d'une façon solide.

Le livre de Hain est le plus important de tous ceux qu'on leur a consacrés, et, aujourd'hui encore, malgré ses lacunes et ses imperfections, il est demeuré la base, le *standard work* de toutes les études d'incunables.

Sa valeur tient principalement à ce fait que Hain n'a pas fait une simple réunion des renseignements que l'on possédait alors, mais il a vu lui-même une notable partie des éditions qu'il indique, il en a donné des descriptions suffisamment étendues et précises, il a, enfin, noté d'un signe spécial (*) celles qu'il avait eues entre les mains dans la Bibliothèque de Munich et dont l'existence est hors de doute.

Son *Repertorium* n'est donc pas une de ces compilations sans critique qui n'ont de bibliographique que le nom, prises de toutes mains sans indication de source, où le bon et le mauvais, le sûr et l'incertain sont mêlés en une *rudis indigestaque moles*. C'est un livre où sans doute tout n'est pas égal, mais qui contient une masse précieuse d'informations de première main, immédiatement discernable, et c'est là une supériorité évidente sur les autres essais de répertoires d'incunables.

Grâce à Hain et aux travaux qui s'en sont inspirés, les impressions du x^ve siècle sont donc mieux connues que n'importe quels autres livres. Nous ne pouvons cependant pas nous flatter de connaître tout ce qui a été imprimé à cette époque ; en bibliographie on n'est jamais complet, chaque jour apporte sa découverte et il faut se résigner à ignorer quelque chose.

Si les incunables, depuis quelques années surtout, ont été l'objet de recherches et d'études nombreuses, on ne s'en est guère occupé cependant qu'au point de vue de l'histoire de l'imprimerie. Jusqu'à présent cet ensemble de descriptions exactes que l'on possède de tant d'éditions n'a pas été utilisé pour établir des index par ordre de matières. Les divers répertoires d'incunables qui sont publiés sont disposés tantôt par ordre alphabétique d'auteurs (Hain, Copinger, Pellechet, etc.), tantôt par ordre chronologique d'éditions ou d'ateliers typographiques (Proctor et certains catalogues de bibliothèques allemandes).

On ne peut nier cependant l'utilité de listes par ordre de matières pour l'histoire scientifique et littéraire du x^ve siècle et même des siècles suivants.

Il semble donc à la fois intéressant et possible d'essayer d'établir une bibliographie des impressions du x^ve siècle se rattachant à l'art de guérir. Dans l'ensemble des incunables, leur nombre est assez important. On a essayé d'en établir le chiffre ; Daremberg proposait celui de 800, M. Sudhoff admet celui de 2.000. La vérité me paraît être entre les deux, mais j'ajoute de suite, que l'importance de ces évaluations, forcément hypothétiques, me semble secondaire. Mieux vaudrait connaître les auteurs imprimés alors, que supputer le chiffre des éditions.

Nous savons en gros que, dans l'ensemble des imprimés, les Grecs sont peu représentés, les Latins moins encore ; on compte un certain nombre d'auteurs du moyen âge et du x^ve siècle même, mais les Arabes y occupent une grande place. Vouloir entrer dans le détail me mènerait beaucoup trop loin et ce n'est pas ce dont je désire vous parler. Je veux me borner à vous indiquer d'une façon brève, la façon telle que je la conçois, de réaliser la bibliographie des incunables médicaux.

La base du travail sera un dépouillement aussi exact que possible de tous les répertoires d'incunables que l'on possède : catalogues généraux, tels que ceux de Hain, Co-

pinger, Reichling, etc., catalogues collectifs, comme celui des bibliothèques publiques de France, census des collections américaines, bibliothèques publiques et privées de divers pays.

Ce dépouillement permettra d'atteindre les exemplaires des éditions incunables, car c'est une nécessité absolue de travailler sur les originaux eux-mêmes et d'indiquer à la suite des descriptions, sinon tous les exemplaires connus, du moins quelques-uns d'entre eux.

On n'admettrait pas qu'un botaniste décrivit des plantes autrement qu'en les examinant, il n'en va pas autrement des livres. Les descriptions extérieures, si je puis employer ce terme, pourront être réduites au strict nécessaire, puisque dans la plupart des cas il sera presque toujours possible de renvoyer à un ouvrage spécial où tous ces détails seront donnés, mais il faudra néanmoins apporter les précisions indispensables.

À côté de ces descriptions, et c'est le côté le plus nouveau du travail tel que je le comprends, il serait nécessaire de faire connaître en détail la composition interne des éditions ; il faudra employer la méthode *d'autopsie* en donnant un aperçu des préfaces, des épîtres liminaires, des tables des matières, de façon à mettre en lumière le travail des traducteurs, des adaptateurs et éditeurs.

À ces données, il conviendrait d'ajouter l'indication des *manuscripts* que l'on possède de ces mêmes textes imprimés.

Il sera par conséquent nécessaire de faire également un dépouillement des manuscrits médicaux. Là encore le travail est singulièrement plus facile qu'il n'était il y a une centaine d'années.

Nous possédons aujourd'hui un nombre considérable d'inventaires des manuscrits d'un grand nombre de collections publiques et privées, d'inégale valeur sans doute, mais qui permettent néanmoins de se retrouver au milieu de cette quantité de manuscrits de tous genres, longtemps enfouis, peut-on dire, dans les dépôts publics et privés et qui sont maintenant accessibles aux travailleurs. Un simple coup d'œil jeté sur le catalogue des livres mis à la disposition des lecteurs dans la Salle des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale, suffit à montrer de quelles ressources nous pouvons disposer. Déjà M. le Dr Pansier, d'Avignon, a eu l'heureuse idée d'extraire de la collection des catalogues des manuscrits des bibliothèques publiques de France, tout ce qui se rapporte à la médecine, en fait de manuscrits latins et français. Un dépouillement similaire des manuscrits grecs et orientaux serait, vous n'en doutez pas, d'une utilité hors de conteste, et il est à espérer que nous l'aurons quelque jour.

En résumé, la bibliographie des impressions du *xv^e* siècle relatives aux sciences médicales, en nous faisant connaître d'une façon exacte les textes imprimés à cette époque et les manuscrits correspondants, constituerait un ensemble de renseignements précieux pour l'historien de la médecine. Elle faciliterait l'étude, peut-être même la réédition de vieux auteurs trop oubliés, et j'ai pensé que vous en accueilleriez le projet avec sympathie et que vous ne refuseriez pas vos encouragements à ceux qui voudront l'entreprendre.

M. TRICOT-ROYER. — On pourrait un peu diviser le travail : les uns s'occuperaient des manuscrits de médecine proprement dite, les autres des manuscrits relatifs aux sciences annexes ; on gagnerait ainsi beaucoup de temps, surtout si les travaux étaient centralisés en un lieu déterminé.

J'estime que nous devrions prendre Paris pour centre de ces recherches ; car, outre les nombreuses facilités offertes par cette ville aux travailleurs, sa Bibliothèque Nationale possède un fonds extrêmement riche de manuscrits intéressant l'histoire de la médecine.

Le lieu une fois choisi, il s'agira de déterminer la méthode. Ce n'est pas aujourd'hui le moment d'en discuter. Le mieux, à mon avis, serait de s'en remettre à des compétences reconnues, telles que celles de M. Polain, de M. Wickersheimer, de M. Dorveaux, de M^{me} Singer, etc.

Une dernière remarque : on ne saurait s'en rapporter sans réserve aux catalogues actuels de manuscrits ; non seulement ils sont incomplets, contiennent beaucoup d'indications erronées, mais encore les matières sont mélangées.

M. WICKERSHEIMER fait remarquer qu'au point de vue de la bibliographie médicale, comme de la bibliographie en général, on doit attacher une grande importance aux manuscrits antérieurs aux Incunables ou qui leur sont contemporains. En effet, les incunables imprimés d'après des manuscrits diffèrent souvent beaucoup de ceux-ci. Ils en sont comme une seconde édition. D'autre part un choix tout à fait arbitraire a présidé à l'impression des manuscrits à la fin du x^ve siècle. Au point de vue médical des ouvrages de valeur ont été négligés par l'imprimeur et n'existent que manuscrits, tandis que certains incunables n'ont qu'un intérêt très médiocre. On ne peut donc pas, dans l'étude de l'évolution des idées médicales, négliger les manuscrits à partir des incunables.

M. POLAIN partage l'opinion de M. Wickersheimer. Il a comparé la richesse médicale des livres imprimés au x^ve siècle à la richesse médicale des manuscrits de la même époque et il a été étonné du nombre et de la qualité des faits et des idées que l'imprimeur a négligés.

M. DORVEAUX insiste non seulement sur les lacunes, mais aussi sur les erreurs des incunables relativement aux manuscrits.

M^{me} SINGER, à l'occasion de cette discussion, rappelle qu'elle a fait un catalogue de toutes les erreurs médicales jusqu'en 1485.

M. MÉNÉTRIER, résumant la discussion, insiste sur la nécessité d'une organisation méthodique des recherches bibliographiques médicales, avec division du travail selon les compétences et centralisation à Paris.

M. TRICOT-ROYER pense qu'un vœu émis à la fin du congrès permettrait de mettre en évidence la nécessité de cette organisation, dont pourraient s'occuper particulièrement en Angleterre M^{me} Singer, en Belgique M. Polain, en France MM. Ménétrier et Wickersheimer.

II

LES ORIGINES DE L'INJECTION THÉRAPEUTIQUE INTRA-VEINEUSE

PAR MM. LES D^{rs} **Maurice VILLARET** ET **François MOUTIER**

Lorsque Jason prie Médée, experte en l'art de cueillir les simples et d'élaborer les philtres, de rendre à son père Jason la jeunesse avec ses cheveux noirs, l'ardeur de son coloris et la force de son poulx ; lorsque les filles de Pélias demandent le rajeunissement de leur père à la Magicienne, celle-ci n'hésite point.

Stringite, ait, gladios veteremque haurite cruorem
Ut repleam vacuas juvenili sanguine venas ¹.

La croyance en la possibilité d'*infuser* la jeunesse en nos veines est donc un vieil héritage. Le paganisme l'a légué à la Renaissance, et la légende mythologique du sang nouveau a tout naturellement pris rang de théorie médicale dans le cerveau d'une élite intellectuelle nourrie des classiques.

Mais, déjà le xvi^e siècle innove. A côté du sang, il entrevoit les vertus de cette autre sécrétion juvénile, le lait ; et Marsille Ficin, dans ce chef-d'œuvre d'esprit et de fine observation qu'est la triple vie ², s'écriera : « Et pourquoy noz vieillards aussi qui sont destituez de tout aide ne succeront-ils le lait d'une jeune fille ? et le sang d'un jeune adolescent, qui le veuille bien, qui soit sain, gay, tempéré, qui ait le sang fort bon et par aventure trop en abondance. Qu'ils le succent donc à la façon des airondes de la veine du bras gauche ouverte iusques à une ou deux onces. »

Ce passage où il n'est point question encore d'infusion ou de transfusion, porte en germe la double orientation des injections intra-veineuses, puisque jusqu'en 1860, la faveur, plus théorique que pratique, des expérimentateurs sérieux devait hésiter entre les injections de lait et la transfusion du sang.

Notre intention n'est en aucune façon de reprendre l'historique de la transfusion. Cet historique a été maintes fois abordé ³, et nous n'en retiendrons que ce qui se trou-

1. OVIDE. *Métamorphoses*, liv. VII.

2. MARSILLE FICIN. *Les trois livres de la Vie. Le I pour conserver la santé des studieux. Le II pour prolonger la vie. Le III pour aquérir la vie du ciel. Avec une apologie pour la Médecine d'astrologie.* Traduit en français par Guy LE FEVRE DE LA BODERIE. A Paris, chez Abel l'Angelier, 1581, in-8, p. 60.

3. a. CLARCK. Letter on the origin of the injection into the veins, the transfusion of blood, etc. (*Philosophical Transactions of the Royal Society of London*, 1668, p. 172 et seq.).

b. G.-A. MERCKLINUS. Tractatio med. curiosa de ortu et occasu transfusioni sanguinis quâ hæc, quæ fit è bruto in brutum, à foro medico penitus eliminatur ; illa, quæ è bruto in hominem peragitur,

vera indispensable à la compréhension de notre sujet. Au demeurant, il est piquant d'opposer l'abondance de la littérature sur la transfusion, à la pauvreté de la bibliographie touchant l'infusion.

Infusion ou injection, deux mots (l'un du XVII^e, l'autre du XIX^e siècle) pour une même chose, semblent passées sous silence par les œuvres d'érudition modernes, grands dictionnaires ou monographies. C'est donc un historique presque inconnu que nous allons entreprendre, et où nous aurons, chemin faisant, l'occasion de rencontrer plus d'une énigme délicate.

* * *

L'injection intra-veineuse apparaît brusquement vers le milieu du XVII^e siècle. On s'en occupe pendant vingt ans avec intérêt, ou plutôt avec passion, car les querelles d'homme à homme, de nation à nation, de parti à parti viennent compliquer les recherches scientifiques. Puis soudain, après cette période si féconde de 1650 à 1670, l'infusion dans les vaisseaux tombe dans une défaveur aussi marquée que l'avait été sa vogue, et pendant près de deux siècles, ou plus exactement pendant cent soixante ans, ce sera l'oubli total, absolu, l'ignorance stupéfiante d'un procédé dont les promoteurs avaient été pourtant illustres et ardents.

Ce gouffre ouvert devant une méthode encore balbutiante est un accident vraiment étrange, et c'est là que l'historique de l'infusion ne se peut distinguer de la transfusion. Celle-ci se trouve impliquée en effet, entre 1668 et 1670, dans une assez méchante affaire qui se trouva portée devant le Châtelet de Paris et sans doute aussi devant le Parlement. Des conclusions juridiques seront prononcées, nettement défavorables à la transfusion, et la condamnation de celle-ci, entraînant dans sa chute la méthode connue des injections intra-veineuses, clora, de 1670 à 1830, le livre à peine entr'ouvert où les premiers expérimentateurs avaient inscrit le bilan de leurs recherches.

Telle est, brièvement esquissée, cette histoire de l'infusion que nous allons maintenant reprendre en détail.

I

On peut reconnaître à l'injection intra-veineuse trois étapes : *anatomique, physiologique, thérapeutique*. C'est là sans doute une division un peu schématique, mais qui souligne les tendances et les préoccupations des biologistes du XVII^e siècle.

Harvey ¹, découvrant la circulation du sang, mettait au début du XVII^e siècle l'étude des vaisseaux sanguins à la mode ; il marque ainsi le début de l'étape *anatomique* de l'infusion. Il est malaisé de découvrir qui, le premier, eut l'idée de poursuivre les ramifications vasculaires par l'artifice d'une injection colorée ; nous n'en avons point trouvé d'indication en tout cas dans l'œuvre de Harvey que nous possédons ².

refutatur, et ista, que ex homine in hominem exercetur, ad experientie examen relegatur. Norimbergæ. 1679.

c. H. MILNE-EDWARDS. *Leçons sur la physiologie et l'anatomie comparée de l'homme et des animaux*. Paris, Masson, 1857, t. I, p. 320-322. Milne-Edwards a suivi les leçons des deux auteurs précédents.

d. L.-E. NICOLAS. *Essai sur la transfusion du sang*. Thèse Paris, 1860.

e. ORÉ. *Etudes historiques et physiologiques sur la transfusion du sang*. Paris, J.-B. Baillière, 1868.

f. MONCOQ. *Transfusion instantanée du sang*. 2^e éd., Paris, 1874.

g. JULLIEN. *De la transfusion du sang*. Thèse d'agrégation, 1875.

1. G. HARVÆUS. *Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis in animalibus*. Francofurti, 1628, in 4^e.

2. Le lecteur que cette question pourrait intéresser en trouvera une fort intéressante mise au point

Au demeurant, cette étape anatomique de l'injection intra-veineuse, si importante au point de vue de la philosophie de l'histoire, eût été d'intérêt bien indirect, si nos recherches ne nous avaient amené à relire le célèbre traité de Borelli ¹. Or, quel ne fut pas notre intérêt de découvrir que cet auteur, au lieu d'injecter dans les vaisseaux quelque décoction de violette ou de safran, employait à côté de fluides bleus du simple vin rouge, et que son homonyme Borellus avait même eu l'idée de poursuivre par l'injection de lait l'étude des vaisseaux du placenta ². Nous serons donc peu surpris de découvrir que les premiers expérimentateurs *in vivo* imitèrent fort simplement les anatomistes lorsqu'ils injectèrent aux animaux un vin généreux ou du lait ³.

II

Il importe, pour bien comprendre l'historique de l'étape *physiologique* que nous abordons maintenant, de se souvenir que l'infusion a nettement précédé la transfusion. Ce n'est qu'après avoir constaté l'innocuité de l'addition à la masse sanguine de mainte substance étrangère, que les physiologistes se risquèrent à la transfusion.

Qu'est-ce donc que l'infusion ? Ettmüller nous l'apprend : « C'est une nouvelle manière d'introduire les *remèdes* ⁴ dans le corps et de les *injecter immédiatement dans les veines* », et l'auteur se hâte de défendre cette « invention » contre le reproche de nouveauté, « car comme de dire qu'une opinion est ancienne, ce n'est pas dire qu'elle soit vraie, de même la nouveauté ne fait pas la fausseté ». Les lieux communs ont été, on le voit, les mêmes de tout temps.

Il est malaisé d'assigner à tel ou tel le mérite singulier d'avoir pratiqué la première injection intra-veineuse. Il semble d'ailleurs que le populaire l'ait pratiquée par jeu, si nous en devons croire Schottus, compilateur infatigable mais incorrigible bavard.

Schottus ⁵ raconte tenir d'un témoin oculaire que l'on s'amusait à la cour du prince palatin Rupert, de la façon suivante. Se servant de fémurs d'alouette convenablement perforés et montés sur une vessie de bœuf ou de poisson, on injectait aux membres d'un chien, dans quelque veine légèrement incisée, une liqueur purgative ou du vin d'Espagne. Tantôt la purgation faisait en temps voulu son effet, tantôt l'ivresse se déchainait avec son déroulement habituel d'agitation, de cris et de mouvements, de vomissements et de sommeil profond.

Major rapporte à son tour ce remarquable raconter, mais il cite, non sans quelques fautes, son auteur ! Ettmüller, en revanche, semble bien l'avoir repris à son compte ; il se donne les gants de cette légende, et s'exprime ainsi :

« Un gentilhomme curieux et digne de foi me racontait un jour qu'étant, l'année 1642,

dans CASP. BARTHOLINI THOM. FIL. *Administrationum anatomicarum specimen*. Hafniæ, 1678 ; — *Bibliogr. anatomica* de MANGET, II^e partie, p. 1088 et seq. Genève, 1685. — Consulter également DE GRAAF, RIOLAN, SWAMMERDAMM.

1. J.-A. BORELLI. *De motu animalium*.... Rome, 1680. Cf. *passim*. *Pars altera in quâ de causis motus musculorum, et motionibus internis atque humorum qui per vasa et viscera animalium fiunt*. Rome, 1681, et Hagæ comitum, 1753.

2. P. BORELLUS. *Historiarum et observationum medico-physicarum centuria*. Castres, 1653.

3. La publication des travaux de Borelli est sensiblement postérieure à la grande époque de l'infusion. Mais Borelli (de Naples) était né en 1608 et l'on a de lui des travaux datés de 1647 ; Borel, ou Borellus, naquit à Castres vers 1620.

4. En italique dans le texte.

5. Les *Mirabilia miscellanea* sont de 1663. L'anecdote est au livre XI, c. xxi, p. 891.

dans la haute Lusace, il avait vu chez un grand seigneur passionné pour la chasse et qui nourrissoit beaucoup de chiens, un veneur qui prenait plaisir à souffler par un os de poule, dans les veines de ses chiens, du vin d'Espagne ou de l'eau-de-vie qu'il tenait à la bouche, qu'il faisait ensuite une ligature après quoy les chiens enivrés ne cessaient de crier, qu'ils n'eussent dormy leur vin, que le même veneur guérissait ses chiens malades par de certains médicaments qu'il injectait de la même manière. » Il nous semble difficile de voir en ce récit autre chose qu'un aimable démarquage de ce bon Schottus.

Nous pouvons admettre ainsi que, de façon populaire du moins, on connaissait la possibilité de l'injection intra-veineuse avant 1650. A Christopher Wren est due l'orientation scientifique de ces premiers essais.

Wren ¹ semble avoir été un esprit encyclopédique et une intelligence étrangement avertie des choses de son temps. C'est en 1656 que Wren attira l'attention de quelques physiologistes de ses amis sur la possibilité d'injecter dans les veines des produits singuliers dont on étudierait ensuite les effets sur la circulation.

Il n'est point très difficile de trouver la filiation des idées de Wren. Harvey ne professait plus à Oxford, sans doute ; mais, chargé d'ans et de gloire, il venait d'accroître sa renommée par la publication récente de ses recherches sur la génération des animaux ; il venait en outre de doter en cette même année 1656 le collège de Londres d'une rente perpétuelle de 86 livres sterling. Wren, qui devait enseigner en 1658 à Oxford, centre de tout ce mouvement nouveau, se trouvait donc, par le relief même de la personnalité de Harvey, dans des conditions excellentes pour que les problèmes de la circulation du sang aient pu retenir son attention.

Quoi qu'il en soit, Wren sut trouver en Clarck ², en Henshaw, et surtout en Robert Boyle ³ des disciples heureux de réaliser les suggestions offertes.

On choisissait ⁴ une veine de préférence. Les artères, indifféremment incisées au début, furent tôt laissées de côté, à la suite d'accidents immédiats ou tardifs, hémorragies ou anévrysmes. Une fois repérée la veine, au bras en général (bien que les jugulaires aient longtemps gardé quelque faveur), « on frotte la partie avec des linges chauds, on la bassine avec du vin chaud, de l'eau de sureau chaude ou de l'esprit de vin camphré ». Après quoi l'on fait deux ligatures, l'une au-dessus pour faire gonfler la veine, l'autre au-dessous pour empêcher un trop abondant exutoire, à moins que l'on ne tienne pour nécessaire de tirer du sang.

La veine était incisée à la lancette ordinaire, l'on introduisait par l'ouverture veineuse une canule ou siphon d'argent « étroit au bout et un peu recourbé pour emboîter dans la veine ». D'autres se servaient de canules d'os ou d'or. Personne n'avait eu l'idée, du moins en Angleterre ou en Basse-Allemagne, de pratiquer l'infusion par ponction du vaisseau ; et il faudra que nous lisions Denis pour apprendre que son chirurgien Emmerez savait pratiquer la ponction veineuse directe.

On se servait, afin de pousser l'injection, d'une petite vessie ⁵ ou mieux d'une

1. 1632-1723. Astronome et architecte, il édifia nombre des monuments de Londres, notamment Saint-Paul.

2. CLARCK, *loc. cit.*

3. R. BOYLE. The method observed in transfusing the blood out of one animal in the another (*Philosoph. Transact.*, 1666, p. 128).

4. Cf. ETTMULLER, p. 393, et seq. et les différents auteurs, *passim*.

5. Cf. le Dictionnaire de DIDEROT (*loc. cit.*), vol. I, Pl. XII, fig. 10.

seringue d'argent. Ces procédés avaient d'emblée remplacé l'insufflation *per os*. Bien entendu, la veine *emboîtée* (*sic*), l'on déliait la ligature d'au-dessus pour permettre le passage de l'infusion.

Des premières substances injectées, l'une fut à coup sûr le lait (Clarck) ; Boyle injecta des liqueurs opiates et diurétiques ainsi que d'autres médicaments. Divers essais furent ainsi poursuivis à Oxford avec une fortune diverse de 1657 à 1664 lorsque Lower les reprit pour son compte.

Lower¹ infusa sans doute les diverses « choses médicinales » que les Boyle et les Clarck avaient injectées avant lui ; il injecta également plusieurs sucus alimentaires, notamment du vin et de la bière, et, « voyant que le sang des différents animaux s'accordait assés bien aux diverses injections... (qu'il) faisoit, il (lui) vint incontinent en pensée d'éprouver si le sang de divers animaux ne s'accorderait pas bien mieux l'un avec l'autre et s'il ne pourrait pas estre mêlé sans aucune agitation entre leurs parties ». Mais nous laisserons Lower à la transfusion du sang dont il est à coup sûr le promoteur chez l'animal, *e bruto in brutum*, et nous quitterons les laboratoires d'Oxford.

Entre temps, en effet, Major² poursuivait à Hambourg des recherches sur l'injection veineuse avec la persuasion d'être l'inventeur de l'infusion chirurgicale, ainsi qu'en témoigne le titre de son opuscule peu enclin à la modestie. Major ignorait-il complètement les travaux anglais ? Il nous est permis d'en douter et de partager l'étonnement de son ami Jacob Sachs, le célèbre chimiste ; ce dernier lui signale en effet les travaux de « l'École expérimentale » anglaise et lui communique la fameuse citation de Schottus ci-dessus signalée.

Il est donc intéressant de connaître le point de départ des idées de Major. Voulant un remède de grande énergie et que le malade puisse absorber sans grand effort, il pensa que la section veineuse pouvait aussi bien servir à infuser qu'à évacuer et on reconnaît d'ailleurs que l'intention de ce procédé se trouve dans les Écrits galénien. Pour prouver l'innocuité relative de sa méthode, il ajoute qu'elle n'est pas plus dangereuse que l'évolution de la maladie livrée à elle-même.

Il se proposait un but précis : « Méditant comment les sueurs rentraient dans les fièvres malignes à cause de la viscosité du sang, sans pouvoir être rapelées par les remèdes usités, quoi qu'elles revinssent lorsque les malades estoient à l'agonie, et comment on pouvait redonner à la masse du sang une nouvelle fluidité et une nouvelle fermentation », il conçut l'espoir, en diluant la masse sanguine, de rétablir cette fluidité. Il se montrait aussi un véritable précurseur des idées thérapeutiques les plus modernes.

Malheureusement sa monographie est encombrée de digressions indigestes où se perdent les quelques points intéressants concernant l'infusion proprement dite. Rappelons simplement qu'il a injecté aux animaux des purgatifs et des émétiques, ce qui n'empêche pas son ami Johannus Michaël de lui écrire : « Medicina infusoria

1. R. LOWER. *Tractatus de corde, item de motu et colore sanguinis et chyli in eum transitu*. Amsterdami, apud Dan. Elzevirium, 1669, p. 182 et seq. — *Id.*, *Traité du cœur, du mouvement et de la couleur du sang et du passage du chyle dans le sang*. Paris, Est. Michallet, 1679, p. 186 et suiv.

2. D. JOH. DAMIELIS, MAJORES. *Prodromus inventæ a se chirurgiæ infusoriæ, sive, quo pacto agonizantes quidam, pro deploratis habiti, servari aliquandius possint infuso in venam sectam liquore peculiari*. Lipsiæ (typis J. Wiltigau anno MDCLXIV). — *Idem*. *Chirurgia Infusoria plaudis*, Kilic, in-4, 1667.

est enim materia memoranda, rara, paucis cognita, et inaudita, multum in recessu habens. »

En même temps que Major, J. Sigismond Elsholts ¹, médecin ordinaire de l'électeur de Brandebourg, injectait à des chiens une série complexe de médicaments. Il expérimenta successivement l'eau commune, le vin d'Espagne, les purgatifs, le safran des métaux, l'opium, la teinture d'opium, l'eau régale, le sublimé. Notons à ce propos l'absence absolue de critique chez les différents expérimentateurs qui injectent indifféremment des substances absolument inactives et des toxiques foudroyants.

La même remarque s'applique aussi bien à l'École italienne qu'à l'École allemande, et Fracassatus, de Bologne ², injectant dans la jugulaire des chiens de l'oleum sulphur, s'étonne de les voir se mettre sur-le-champ à chercher des os et à se jeter sureux « fame-licus ».

En France, les recherches sur ce sujet ne se dessinaient que très discrètement. Denis ³, le Dyonisus de Lower, menait à fond campagne pour la transfusion humaine dont l'auteur anglais lui reconnaît formellement l'invention, mais semblait se désintéresser de l'infusion. Nous savons seulement qu'il rechercha des preuves expérimentales du mélange parfait dans le cœur du liquide injecté et de la masse sanguine. « Car, dit-il, ayant seringué ces jours passez enviro un demy septier de laict dans les veines de l'animal, et l'ayant ouvert quelque temps après, nous le trouvâmes si parfaitement meslé avec toute la substance de son sang, qu'il n'y avoit aucun endroit où il parut le moindre vestige de la blancheur du laict, et tout le sang estoit généralement plus liquide et plus difficile à coaguler ». Ne dirait-on pas que ce protocole d'expérience est de rédaction récente ?

III

L'ÉTAPE THÉRAPEUTIQUE débute à ce moment. Il semble que ce soit Elsholtz le premier qui ait injecté dans les veines de l'homme des substances médicamenteuses en infusant à des soldats porteurs d'ulcères, fébricitants ou scorbutiques, de l'eau de plantin ou de cochlearia, à des syphilitiques de la résine de scamonée dissoute dans l'essence de gaïac, à une épileptique de la résine de jalap en solution dans l'eau de muguet.

Mais nous avons hâte d'en arriver à l'ouvrage le plus important sur la question et cependant le moins connu, celui de Michel Ettmüller ⁴. Médecin de l'université de « Leipsic », Ettmüller, dans sa monographie posthume, inspirée fortement de Clarcke et de Major, paraît surtout un théoricien que sa mort prématurée a empêché malheureusement de devenir un réalisateur. Les 150 pages de sa dissertation n'en sont pas moins d'une extrême importance théorique et pratique. Aussi pouvons-nous manifester hautement notre étonnement de ne la voir citée par aucun des auteurs qui

1. ELSHOLTZ. *Clysmatica nova, sive ratio quâ in venam rectam medicantia inmitti possunt, ut eodem modo, ac si per os assumpta fuissent...*; addita etiam omnibus sæculis inaudita sanguinis transfusione. Colonie Brandenburgica, 1661 et 1667, in-8. Collegium anatomicum. Francfort, 1668, in-4.

2. FRACASSATE. *Diss. Epistolica responsaria de cerebro ad Marcellum Malpighi in Malpighi et Fracassati tetras anatomicarum Epistol.* Bologne, 1665, in-12, et Amsterdam, 1669.

3. DENIS. *Loc. cit.*, voy. plus loin.

4. MICHEL ETTMÜLLER. *Nouvelle chirurgie médicale et raisonnée, avec une dissertation sur l'infusion des liqueurs dans les vaisseaux.* Lyon, Thomas Amaulry, 3 éditions successives : 1690-1691-1703.

ont étudié la transfusion. Ni Milne-Edwards ni Moncoq, ni Oré, ni Nicolas, ne la signalent à leur index bibliographique, et Jullien n'accorde qu'une mention de deux lignes à la seule édition latine de 1682. Or les éditions françaises sont, même encore à l'heure actuelle, suffisamment répandues pour que nous en possédions plusieurs exemplaires.

Ettmüller, en une revue générale de pathologie, envisage successivement les indications de l'injection intra-veineuse dans les diverses maladies connues à son époque. Nous n'insisterons pas sur sa discussion de l'infusion en tant que procédé modérateur de la fermentation dérégulée du sang ; il y subit évidemment l'influence des idées de Major et des théories obscures, chères au XVII^e siècle, concernant la lutte humorale des alcalis et des acides.

Mais nous devons reconnaître qu'Ettmüller a fait œuvre de génie en prédisant par avance que, d'une façon générale, l'injection intra-veineuse serait inutile contre les maladies dyscrasiques, dangereuse chez les femmes grosses, difficile et même inutile chez les petits enfants. Il a, d'autre part, explicitement souligné que, dans les fièvres aiguës, il vaudrait mieux tenter l'infusion que de laisser le malade sans aucun secours. Malheureusement les indications pratiques sont loin de répondre à ces vues théoriques raisonnables, car il conseille, sans l'avoir jamais mis en pratique, d'injecter la corne de cerf, le sang humain, le sel ammoniac « dissous dans de l'eau de cerfeuil ou de semence de fenouille ».

Nous préférons oublier ce passage et lui voir par ailleurs déclarer qu'il n'y a point de secours plus prompt que l'infusion dans la syncope, et proposer comme médication héroïque l'injection de « l'esprit du *lilium convallium*... empreigné... d'un peu de camphre ». Il ajoute, du reste, immédiatement après, que l'on pourrait employer ces esprits volatils préparés avec des huiles d'aromates. On voit donc que la hardiesse présumée de l'injection intra-veineuse d'huile camphrée ne l'eût pas effrayé.

* * *

En résumé, trois foyers principaux de recherches ont porté au XVII^e siècle sur l'injection intra-veineuse, en Angleterre, en Basse-Allemagne et accessoirement en Italie. Il convient toutefois de réhabiliter l'idée française qui, avec Denis, délaissa l'infusion et préconisa pour la première fois la transfusion chez l'homme ; il obéit ainsi à la tendance de notre race et, mettant de la clarté dans les discussions théoriques ou obscures de ses prédécesseurs, fut du premier coup un réalisateur.

C'est avec Denis, d'autre part, que l'histoire de l'infusion, passant de l'étape scientifique à l'étape sociale, va subir les vicissitudes de la transfusion qu'il nous faut aborder maintenant.

Denis, professeur de philosophie et de mathématiques, exerçant en même temps la médecine à Paris, fut d'abord attaqué sur les données théoriques mêmes de la transfusion. Mais sa polémique avec Lamy, si captivante soit-elle, est malheureusement en dehors de notre sujet¹.

1. I. DENIS. Lettre écrite à M. de Montmor, conseiller du Roy en ses conseils et Premier Maistre des Requêtes, touchant une nouvelle manière de guérir plusieurs maladies par la transfusion du sang, confirmée par deux expériences faites sur des hommes, 25 juin 1667. Paris, Jean Cusson, *Bibl. Sainte-Genève*, 4°, Z, 916 (24^e pièce).

G. LAMY. Lettre écrite à M. Moreau contre les prétendues utilitez de la transfusion du sang, 8 juillet 1667. Paris, Jean Delaunay. *Bibl. Sainte-Genève*, 4°, Z, 1031 (3^e pièce).

C. GADROYS. Lettre écrite à M. l'abbé Bourdelot, docteur en Médecine, pour servir de réponse au

Denis avait déjà pratiqué la transfusion sur un jeune homme de quinze ans, un homme de quarante-cinq ans, un seigneur suédois et un fou. Ce dernier, traité à la fin de 1667, sembla guérir, mais les troubles mentaux reprirent en 1668. Une nouvelle transfusion allait être pratiquée à la demande expresse de la femme de l'aliéné, « mais, à peine l'opération fut-elle commencée, que le malade fut pris d'un violent tremblement de tous ses membres, la transfusion ne fut pas faite et le malade mourut dans la nuit » (Nicolas). La femme attaqua Denis qui, de son côté, porta plainte : l'affaire vint devant le Châtelet. Ce tribunal rendit une sentence où, s'élevant au-dessus du fait particulier, il décidait « qu'à l'avenir la transfusion ne pourrait être faite chez l'homme sans l'approbation d'un médecin de la Faculté de Paris ».

De ce jour il ne devait plus être question d'infusion ni de transfusion !

Que s'était-il passé et quelle fut donc la portée exacte de cette sentence du Châtelet ?

Nous nous sommes attachés tout particulièrement à ce sujet passionnant et nos multiples recherches, qui ont été aimablement facilitées par MM. les bibliothécaires des facultés de médecine et de droit ainsi que des bibliothèques nationales de Sainte-Geneviève et des archives, n'ont abouti, comme celles de Nicolas, qu'à des résultats incomplets.

La sentence du Châtelet, que la plupart des auteurs appellent indûment *arrêt*, ne nous est conservée que par la traduction d'une lettre adressée par Denis à ses amis de Londres, les archives contemporaines du Châtelet ayant été brûlées ¹.

Il convient de remarquer, d'après la teneur qui nous en a été conservée, que les termes en étaient extrêmement modérés. On peut donc se demander si quelque décision plus haute n'en avait pas aggravé la portée.

Or, on trouve dans Dionis ² que, quelques amateurs des conférences de physique et de médecine de M. Denis ayant fait passer le sang des animaux dans les veines de l'homme, voient ces malheureuses victimes de la nouveauté devenir « foux » (*sic*) furieux et mourir ensuite. Le Parlement, informé de ce qui s'était passé, interposa son autorité, et donna un Arrest par lequel il était défendu sous de rigoureuses peines de faire cette opération. Dionis ajoute avec sarcasme : « et même ils prétendaient qu'en seringuant du bouillon dans les vaisseaux après une grande hémorragie, on reparoit en moins de tems le sang perdu, que s'il passoit par les voies ordinaires » ³. Et Dionis de conclure encore : « Jamais arrest ne fut donné plus justement pour detruire l'entêtement de ces Novateurs, et prevenir le cours de cette opération, qui serait devenue d'une pernicieuse conséquence contre la charité du prochain, et contre la Religion... Aussi nos voisins chez qui la chirurgie françoise s'est acquise depuis long-tems une grande reputation, ont-ils suivi le Jugement du Parlement de Paris,

S^r Lamy et confirmer mesme temps la transfusion du sang par de nouvelles expériences, 8 août 1667. Paris, J. Cusson, *Bibl. Sainte-Geneviève*, 4^o Z-1833 (28 pièces).

G. LAMY. Lettre escrete à M. Moreau confirmant les raisons qu'il avait apportées dans sa première lettre contre la transfusion du sang, 26 août 1667. Paris, J. Delaunay. *Bibl. Sainte-Geneviève*, 4^o, Z, 1031 (4^o pièce) et 4^o, Z, 897^a (15^o pièce), 2 exemplaires.

1. Extract of a printed letter, addressed to the Editor of the Phil. trans. by D^r Denis, of Paris, may 15, 1668, Paris *Phil. trans.*, 1668, p. 258).

2. DIONIS. *Cours d'opérations de chirurgie démontrées au Jardin Royal* (Paris, D'Houry, 1707, fin de la 8^e démonstration).

3. PURMAN (a), célèbre chirurgien de Breslau, pratiqua le premier en effet cet approximatif essai de sérothérapie intra-veineuse. Il l'essaya sur divers malades et sur lui-même et, tant par les injections de lait que par les injections de bouillon, se guérit d'une gale et d'un eczéma.

(a) PURMAN (OU PURMANN) M. J. *Chirurgia curiosa...* Francfort, 1694, in-4^o, Pars III, Kap. 3.

appuyé sur les fidèles rapports des Médecins et des Chirurgiens les plus célèbres de cette ville. »

Nous voici donc en présence d'une nouvelle énigme : un arrêt du Parlement.

Or, cet arrêt est demeuré absolument introuvable, malgré toutes nos recherches. Sommes-nous en droit cependant d'admettre son existence ?

Nous avons eu la bonne fortune de trouver deux références qui l'indiquent expressément :

1° *Dictionnaire des Arrêts*, de Brillon MDCCXVII (Bibliothèque de la Faculté de Droit, n° 106).

Article CHIRURGIEN, p. 160. — « ... Défense à tous Médecins et Chirurgiens d'exercer la transfusion du sang à peine de punition corporelle (Arrêt du Parlement de Paris du 10 janvier 1670 (*Journal des Audiences*, tome III, livre X, c. xv). Les épreuves extraordinaires sont généralement dangereuses : et pour une qui réussit, toutes les autres deviennent mortelles. »

On trouve l'indication du même arrêt à l'article MÉDECIN du même dictionnaire.

Recueil de plusieurs arrêts notables de tous les Parlements et Cours souveraines de France près des Mémoires de M. Maître Georges Louet, conseiller du Roy au Parlement de Paris. Nouvelle édition par Maître Guy du Rousseaud de la Combe, avocat en la Cour, Paris, MDCCXLII (Bibliothèque de la Faculté de droit n° 104).

Tome I, page 265.

« Le *deuxième* (sic) jour de janvier 1670, on plaida au Parlement de Paris une cause curieuse extraordinaire touchant la question si l'on peut exercer la transfusion du sang : mais la cour après avoir ouï les ploidoyers de Monsieur Lamoignon de Baviile, lors Avocat des parties, et a présent Avocat général, et de Maître Robert, avec celui de M. l'Avocat Bignon, fit défense a tous médecins et chirurgiens d'exercer cette transfusion à peine de punition corporelle. » (Suite du *Journal des Audiences du Parlement*, tome III, livre X. chap. xv.)

Malheureusement une complication imprévue nous arrête à nouveau, c'est que, à la page indiquée du journal des audiences, il n'est enregistré aucun arrêt se rapportant à notre cause. Brillon, puis Louet, semblent donc avoir commis, l'un copiant l'autre sans doute, une erreur qu'il nous a été impossible de rectifier.

Il semble bien cependant que l'arrêt dut être prononcé, puisque des dates précises sont indiquées et qu'il s'agit d'affaires contemporaines, en somme, des répertoires consultés. Il est à remarquer par ailleurs que, dans la correspondance échangée par Denis avec un Anglais, il est mentionné que l'avocat de la veuve de l'aliéné devait prendre la parole le premier jeudi de décembre 1669 : or, l'arrêt du Parlement aurait été rendu d'après Brillon le 10 janvier, ce qui cadre bien avec la durée présumée d'un procès de cet ordre. Enfin la sentence du Châtelet n'interdit pas la thérapeutique intra-veineuse ; elle conclut simplement en demandant le contrôle de la Faculté. Nous sommes bien loin des peines corporelles dont, d'après Dionis, les Novateurs devaient être punis. De même Brillon (loc. cit.) parle de « peines corporelles » et ajoute que « ces opérations sont dangereuses car, pour une qui réussit, toutes les autres peuvent être mortelles » ; cette phrase pourrait bien être tirée de l'arrêt lui-même du Parlement. Louet donne d'ailleurs des précisions et cite le nom des avocats, noms réels, que nous avons trouvés mentionnés en maints passages de la correspondance de Guy Patin.

Quant au Dictionnaire de James-Diderot, il reproduit, à l'article Transfusion, des considérations sur l'arrêt du Parlement et les peines corporelles évidemment inspirées de Brillon et de Louet.

On pourra s'étonner de l'importance que nous donnons à cette discussion médico-juridique. Mais n'oublions pas que quelque dix ans plus tard, les très rares auteurs s'occupant rétrospectivement de l'infusion et de la transfusion tenaient pour tellement remarquable l'extinction complète de ce mouvement scientifique qu'ils n'hésitaient pas, en plus d'un arrêt draconien du Parlement de Paris, à invoquer une bulle comminatoire du Pape. Telle est, en effet, la conclusion du court exposé chronologique qu'a fait Mercklin¹ de cet énigmatique débat.

Nous ne pouvons nous empêcher de faire ressortir l'étrangeté de la « Conspiration du silence » qui brusquement, en 1670, à la suite des événements que nous venons de rapporter, se produit et contraste avec l'activité du laboratoire et le nombre des publications entre 1650 et 1670. Il est piquant également de constater qu'en Angleterre et en Allemagne les milieux scientifiques prirent leur mot d'ordre à Paris et que l'on cessa simultanément dans tout le monde civilisé toutes recherches sur cette méthode si nouvelle et si pleine d'avenir.

Ce silence absolu devait s'étendre sur tout le XVIII^e siècle. L'infusion n'a même pas exercé la verve facile des auteurs satiriques tels que de La Mettrie. Cabanis² l'ignore, et Lordat³, dans sa discussion pourtant très fouillée du traitement des hémorragies, ne lui accorde pas la plus faible mention.

* * *

C'est en 1831 seulement que prend fin cette éclipse scientifique, peut-être unique dans les annales médicales, et dont nous ne tenons pas le mystère pour complètement éclairci. En Russie, Jähnichen ou Janiken, sur les données théoriques de Hermann, injecte de l'eau légèrement acidulée par de l'acide acétique dans les veines d'un cholérique. Puis la méthode s'étend à la faveur des grandes épidémies du XIX^e siècle⁴.

Les injections intra-veineuses de lait⁵, remises un instant en discussion, furent promptement abandonnées, et vers 1870, sous l'impulsion de Dujardin-Baumetz, la technique intra-veineuse reprit droit de cité, pour entrer bientôt dans la thérapeutique courante.

Il avait fallu deux siècles pour que, grâce à l'asepsie, pût se réaliser l'utopie des grands précurseurs du XVII^e siècle.

1. G. ABRAHAM MERCKLIN. *Tractatio med. curiosa de ortu et occasu transfusionis sanguinis qua hæc, quæ fit è bruto in brutum, à foro Medico penitus eliminatur; illa, quæ è bruto in hominem peragitur, refutatur; et ista quæ ex homine in hominem exercetur, ad experientiæ examen relegatur* (Norimbergæ. Sumptibus J. Ziegeri, 1679).

2. CABANIS P.-J.-G. *Coup d'œil sur les révolutions et sur la réforme de la médecine* (Paris, Crapard, an XII, 1804).

3. LORDAT J. *Traité des hémorragies* (Paris, Goujon, 1808).

4. VOIR HAYEM. *Leçons sur les maladies du sang*. Paris, Masson, 1900, p. 32.

5. CULCER, Demètre. *Essai expérimental sur les injections intra-veineuses de lait. Thèse de Doctorat*, Paris, 1879, n° 225.

III

LES GUÉRISSEURS AMBULANTS DANS LE MAINÉ SOUS L'ANCIEN RÉGIME¹

PAR LE D^r **Paul DELAUNAY** (LE MANS).

I. — LES CHIRURGIENS AMBULANTS

- § 1. LES OCULISTES. — Formalités de police imposées à leur séjour. Quelques suppliques. — Contrôle et interventions des praticiens du lieu. — Le chevalier de Tadiny ; le conseiller de Hilmer ; Gleize ; Demours fils.
- § 2. LES DENTISTES.
- § 3. LES PÉDICURES. — Les durillons de Monseigneur.
- § 4. LES CHIRURGIENS HERNIAIRES.

II. — LES OPÉRATEURS FORAINS

- § 5. Surveillance des opérateurs et marchands ambulants. — Formalités et suppliques. Omnipotence de la police. — De la qualité, des droits et du choix des experts ; prétentions des chirurgiens ; conflits avec les médecins. — Intervention du pouvoir royal ; Commissions royales de 1728 et 1731. — Un conflit d'experts : le cas de l'opérateur Auret (1733). — Détails et forme des expertises. — Indulgence des magistrats. — Commissions royales de 1752, 1754 et 1772 ; la Société Royale de Médecine hérite de leurs prérogatives (1778-81). — Protestations des Corporations locales contre les ambulants. — Insuffisance persistante de la répression ; ses causes : (a) les exceptions légales, les médicaments privilégiés ; l'Orviétan au Mans. -- (b) L'incohérence gouvernementale. — (c) L'insouciance de la police. — Une rigueur exceptionnelle : le cas de l'opérateur Charlemagne.

Outre les praticiens sédentaires, il y avait sous l'ancien régime une légion de guérisseurs ambulants, infiniment plus nombreuse et plus vivante qu'aujourd'hui, exerçant en marge des Collèges de médecine ou des Communautés chirurgicales, grâce à la tolérance de la police, ou en vertu de brevets spéciaux qui portaient le nom de *privi-lège*. Le privilège était l'acte par lequel le roi ou certains dignitaires vendaient au profit de leur fiscalité, à des guérisseurs affranchis des garanties normales d'apprentissage ou de compétence, le droit d'exploiter l'humanité souffrante, et ce, au détriment des professionnels regus en vertu d'une scolarité et d'examens réguliers.

Les statuts de 1699 sur l'exercice de la chirurgie avaient bien tenté d'imposer aux dentistes et autres opérateurs quelques épreuves de réception, mais ils ne s'appliquaient qu'à la capitale. Trop souvent, en province, des diplômes de hasard, quelques

1. Sources manuscrites indiquées en abrégé : A. N., Archives nationales A. S., Archives dép. de la Sarthe.

attestations récoltées de ville en ville, tels étaient les titres ; le bon vouloir des magistrats de police, telle était la charte de ce monde chamarré, bigarré, souvent suspect, que nous répartirons en deux catégories : 1° les opérateurs attachés surtout à l'exercice manuel d'une spécialité ; 2° ceux dont le colportage et le débit de remèdes secrets constituaient la principale ressource.

I

§ 1. Dans le premier groupe, les plus nombreux étaient les oculistes. Ils annonçaient leur passage et leurs succès d'abord par des placards, plus tard par de pompeuses annonces dans les *Affiches* du Maine¹ ; et leur arrivée en grand équipage, — comme le fameux carrosse du chevalier Taylor — en venait à point compléter l'éclat. Quelques-uns étaient Français et non dénués de valeur ou de dextérité manuelle, comme Louis Béranger, expert oculiste reçu à Paris aux écoles de Saint-Côme, et dont les villes de Laval et du Mans regurent la visite entre 1749 et 1751². Mais la plupart étaient des empiriques étrangers ; parés de titres nobiliaires plus ou moins authentiques, vantant leurs attaches avec les maisons princières, voire royales, ils bénéficiaient de l'abandon où la plupart des praticiens laissaient l'ophtalmologie, art spécial, nécessitant un apprentissage très particulier, et qu'on n'avait guère occasion d'approfondir en province³. A part Levasseur, du Mans, qui s'attaquait à la cataracte, et qui d'ailleurs n'eut jamais de notoriété en cette partie, le seul oculiste de la région était Bizieux, de Mondoubleau. Il faut d'ailleurs observer que l'oculistique ne comportait guère, à cette époque, qu'une clientèle d'occasion, très vite épuisée, et qui ne pouvait assurer la subsistance de ses adeptes qu'au prix de perpétuels changements de résidence⁴.

Le séjour de ces opérateurs était subordonné au consentement des juges de police du lieu. Et c'est pourquoi, en 1733, René Mahé adressait supplique en ces termes :

*A Monsieur le Lieutenant général de polisse de la ville,
fauxbourgs et banlieuë du Mans.*

« Suplie humblement le Sieur René Mahé, médecin oculiste. Dizant qu'il est venu en cette ville pour y exercer l'art de médecin oculiste, comme il a eu l'honneur de le faire en plusieurs villes du Royaume avec Brevet et attestations des villes où le suppliant a travaillé. Et comme il désire en faire la mesme choze en cette ville pendant le temps de six semaines seulement, et ce qu'il ne peut faire sans estre de vous, Monsieur, autorisé à cet effet, il a l'honneur de vous donner sa requête tendante

1. Cette tradition se perpétua pendant la plus grande partie du XIX^e siècle. En 1831, l'oculiste Vital Duval, d'Argentan, annonce encore son passage dans les *Affiches* du Mans (14 juin 1831, p. 425). Et même une feuille officielle, le *Recueil des actes administratifs de la Préfecture de la Sarthe*, ne manque point d'aviser les maires et curés du passage des oculistes, qui promettent de traiter gratuitement les indigents.

2. Béranger mourut, en 1767, oculiste pensionné de la ville de Bordeaux.

3. En dehors de la capitale, où les statuts de 1699 avaient prévu la réception d'oculistes experts par le collège de chirurgie, « l'exercice de l'oculistique restait toujours libre. La plupart des praticiens de peu de valeur se passaient de diplôme et se soustrayaient à la juridiction du premier chirurgien du Roi » (P. PANSIER, *Histoire de l'Ophtalmologie*, Extrait de l'Encyclopédie française d'ophtalmologie, Evreux, 86 pp. in-8°, p. 38-39).

4. Il est curieux de constater que les oculistes du Mans, d'abord établis à poste fixe, tendent à revenir, depuis quelques années, aux anciennes traditions, et rayonnent pour aller donner à jour fixe des consultations dans les villes voisines encore non pourvues de spécialistes.

« A ce qu'il vous plaize, Monsieur, permettre au suppliant d'exercer le dit art de médecin oculiste en cette ville, fauxbourgs et Banlieuë, en conformité de son Brevet et Certificat et vous ferez justice.

« Présenté ce neuf juillet 1733.

MAHÉ ¹. »

Au : « Soit communiqué au procureur du Roy » formulé le 9 juillet par M. d'Arcy, M. de Guillemaux répondit : « Vue la présente je n'empesche pour le Roy, estre permis au suppliant d'exercer en cette ville et fauxbourgs la profession de médecin oculiste pendant le temps de six semaines. » Et M. d'Arcy exauça le requérant.

L'oculiste Berta déclarait de même :

*A monsieur le Sénéchal du Maine ou à M. le Lieutenant général de police
de la ville du Mans.*

« Suplie humblement Jean François Berta chirurgien oculiste reçu à Versailles par Monsieur de Lamartinière premier chirurgien du Roy ².

« Et vous remontre qu'il a été reçu chirurgien oculiste à Versailles, le vingt six aoust mil sept cent soixante un. Laquelle réception il a fait enregistrer à la Prévosté de l'Hotel à Versailles le vingt trois février 1762, et comme il désire s'établir en cette ville pour quelque tems pour y exercer son art d'oculiste et d'y distribuer un baume dont la vente et le débit luy a été permis dans le ressort du Parlement d'Aix, Toulouse, Pau et Paris du 28 9bre 1757, 15 janvier 1759 et cinq may 1761. Pourquoy, il a recours à votre autorité.

« Ce considéré, Monsieur, il vous plaize vu l'acte de réception du suppliant de chirurgien oculiste à Versailles, l'acte d'enregistrement à la Prévoté de l'Hotel, l'arrest du Parlement de Paris sus-datté, il vous plaize de permettre au suppliant de séjourner en cette ville pendant le tems que vous voudrez fixer pour y exercer son art de chirurgien oculiste et pour y distribuer son beaume à la charge de se conformer aux réglemens de police et à vos ordonnances, comme aussy de permettre au suppliant de faire distribuer dans le public des billets imprimés conformes à celuy cy-joint et vous ferez justice.

BERTA ³. »

M. Rouxelin d'Arcy en référa selon les règles « au procureur du Roy ». Et celui-ci ayant donné moyennant 4 l. 5 s. un avis favorable, M. d'Arcy délivra le même jour, 20 décembre 1764, et pour trois mois l'autorisation demandée, en empochant de son côté une vacation de 6 l. 8 s.

Les médecins, chirurgiens et apothicaires du lieu conservaient apparemment un certain droit de contrôle sur le talent de ces concurrents d'occasion. En 1754, un

1. A. S., Fonds municipal, 518. — Requête sur feuille timbrée à 1 sol 4 d. de la Généralité de Tours. Il y eut une taxe supplémentaire de 15 sous pour le scel et 1 sol pour le dixième du greffe.

2. Berta arrivait de Chartres où il avait été autorisé à séjourner le 27 novembre 1763. D'origine suisse (il était né en 1726 à Anzonico, diocèse de Milan) il avait exercé son art à Grenoble, Alais, Nîmes, Toulouse, puis à Bordeaux (1760). Il mourut à Bordeaux le 1^{er} mai 1789, chevalier de la Sainte inquisition d'Espagne, du Saint-Sépulcre et de Saint-Jean de Latran (cf. A. CHABÉ, *Hist. de l'ophthalmologie, à Bordeaux*. Bordeaux, Impr. Pech, 1908, 160 p. in-8°, p. 122, 124).

3. A. S., Fonds municipal, 518. — Supplique de 2 f^o, sur feuille de la Généralité de Tours, timbrée. à deux sols.

sieur René Mahé de Maisonneuve — est-ce l'homme de 1733 ou l'un de ses parents ? — « se disant médecin consultant les urines et chirurgien oculiste », ayant omis sans doute de se mettre en règle avec la loi, se vit assigner le 24 mai à la requête de René Jacquin de la Barre, prévôt, au nom de la Communauté des chirurgiens, de M^e J.-B. Péan du Chesnay, médecin du Roi, au nom de la Compagnie des médecins, et de G.-Cl. Barbeau du Bourg, au nom du corps des maîtres apothicaires épiciers. L'histoire ne nous dit point ce qui en advint. Mais, en 1774, c'est en présence des maîtres en chirurgie de la ville du Mans que le chevalier de Tadiny extrayait une cataracte « au nommé Brosse, ancien maître d'école près le puits de quatre Roues¹ ».

Le chevalier de Tadiny qui se prétendait comte palatin et arborait les titres d' « Oculiste de S. A. S. M^{sr} le duc d'Orléans, premier prince du sang et de M^{sr} le duc de Fitz-James », était descendu à l'Hôtel du Dauphin, place des Halles. Il regagnait la ville de Nantes où il avait son domicile habituel sur la Fosse, au Café des quatre Nations. Domicile d'ailleurs fort intermittent, car le chevalier, qui se disait « connu dans toute l'Europe », était toujours par monts et par vaux. Il se vantait à tout venant d'avoir poussé ses exploits « jusqu'à Constantinople où il fut appelé par M. de Vergennes alors ambassadeur de France, pour opérer la sœur du sultan Mustapha, femme du grand vizir » ! Sans doute, trouva-t-il les Mancelles aussi attrayantes que les sultanes, car au mois de janvier 1776, il annonçait que, mandé à Caen pour quelques opérations, il s'arrêterait au Mans vers la fin de février. Il en profita pour traiter « cinq personnes avec le plus grand succès en présence de M. Goutard, maître en chirurgie de cette ville et autres personnes de distinction », et fit connaître par les *Affiches* que tous avaient « admiré sa promptitude d'opérer, et la simplicité des instruments dont il fai(sait) usage² ».

En 1785, le Conseiller de Hilmer, « oculiste pensionné de la Cour de Vienne en Autriche et oculiste consultant de Sa Majesté Prussienne, » descendit au Mans chez l'huissier Le Gendre et donna, en présence des Maîtres en chirurgie dûment convoqués, des preuves non équivoques de sa dextérité. C'est pourquoi ils lui délivrèrent l'attestation suivante :

« Nous soussignés Julien Mathurin Goutard, Maître es Arts et en Chirurgie, ancien chirurgien des Camps et Armées du Roi, Professeur et Démonstrateur Royal des Accouchements, Lieutenant de Monsieur le premier Chirurgien du Roi dans le Corps des Maîtres en Chirurgie du Mans ; Desbois, Greffier de M. le premier Chirurgien du Roi ; Laroche, Chirurgien major des Hôpitaux du Mans ; Faribault et Biou, anciens prévôts du dit Corps, et Maîtres en Chirurgie de la dite ville du Mans, certifions que le sieur Joseph Frédéric de Hilmer oculiste pensionné de la Cour de Vienne en Autriche et oculiste consultant de Sa Majesté Prussienne, a fait en notre présence une douzaine d'opérations de la Cataracte par extraction avec tant de dextérité, de légèreté, de promptitude et de sûreté qu'il a attiré notre admiration et mérité notre

1. *Affiches* du Mans, 18 juillet 1774.

2. *Affiches* du Mans, 15 janvier, 11 mars 1776. — Le chevalier de Tadiny continua longtemps encore le cours de ses pérégrinations ; on le rencontre en 1779, 1783-84 à Bordeaux ; en 1784-85 en Espagne ; en 1785 à Nantes ; en 1788 à Angers, puis à Gand, à Bruxelles et en Hollande. En 1791, il est de retour à Gand, mais annonce son domicile habituel à Bordeaux. En 1792 il passe par Bruxelles, Gand, Courtrai et Ypres (Van Duyse, *Les Oculistes ambulants à Gand au XVIII^e siècle*. Annales de la Société de médecine de Gand, 74^e année, 1908, p. 222-227), et revient en 1793 à Bordeaux (cf. CHABE, *loc. cit.*, p. 131-132).

estime ; que ces opérations les plus longues ont duré une minute et ont été suivies du plus brillant succès tant immédiatement à la sortie du cristallin qu'à la levée de l'appareil, que les malades ont eu la douce satisfaction de distinguer les différentes formes, figures et couleurs des objets qui leur ont été présentés ; que le dit Sieur de Hilmer par le moyen d'un instrument dit ophtalmeostat a l'art de fixer la mobilité de l'œil qu'il veut opérer sans faire de compression sur cet organe, d'où résulte l'avantage qu'il a d'opérer avec la sûreté et la promptitude ci-dessus mentionnées, avantage qui lui donne une supériorité sur tous les oculistes que nous avons vu opérer depuis trente ans dans notre Ville ; qu'il serait à souhaiter que tous les oculistes adoptassent sa méthode qui n'a point les inconvénients de toutes les autres ; qu'il s'est conduit d'ailleurs envers les pauvres qui sont venu le trouver de toutes parts avec désintéressement et cette charité qui caractérisent le vrai ami de l'humanité : en foi de quoi nous avons signé ces présentes et y avons fait apposer notre Sceau. Au Mans ce 29 Avril 1785, Goutard, Laroche, Faribault, Biou, Thibault-Desbois ¹. »

En 1786, le Sieur Gleize, médecin oculiste pour les Maisons et Apanages de LL. AA. Royales et Sérénissimes NN. SS. le Comte d'Artois et le duc d'Orléans, jugea bon de revenir dans la ville du Mans qu'il avait déjà honorée de sa présence en septembre, octobre et novembre 1780 ², et prit gîte chez l'huissier Legendre près les Halles. M. Gleize, l'un des « meilleurs de nos oculistes ambulants du XVIII^e siècle ³ », était d'origine montpelliéraine. Il avait écrit de *Nouvelles observations pratiques sur les maladies de l'œil et leur traitement, ouvrage fondé sur une nouvelle théorie*, etc. Il se flattait d'expliquer aux gens curieux la formation des cataractes, « et de les opérer avec dextérité ». Il guérissait même « plusieurs espèces de goutte sereine » et préconisait pour la faiblesse de la vue, certaine eau ophtalmique de son invention dont les succès ne se comptaient plus ⁴.

On le revit plus tard, en nivôse an IX ; mais les temps étaient changés ; et le citoyen Gleize ne se recommandait plus de M^{sr} le Comte d'Artois.

En avril 1788, on eut mieux : le médecin Demours fils, D.M.P., oculiste du Roi en survivance, descendit à l'abbaye Saint-Vincent et annonça qu'il soignerait gratis, lors de son passage, les indigents de la ville ⁵.

§ 2. Les dentistes, plus encore que les ophtalmologistes, montraient une incomparable ingéniosité dans l'art de battre monnaie. En 1760, c'est Jean-Martin Freyauff,

1. *Affiches du Maine*, 4 avril et 16 mai 1785, p. 79). De Hilmer repassa par Le Mans au mois d'octobre 1789. Ce Hilmer avait parcouru l'Europe ; on le signale à Nancy en 1777, à Bayonne en 1780, et la même année en Guyenne, à Langon, où la jurande lui intima défense d'opérer, faute de suffisantes lettres de maîtrise : il fut d'ailleurs dénoncé au procureur général de Bordeaux pour avoir enfreint cette interdiction (cf. CUBÉ, *loc. cit.*, p. 124-126). Il ne faut pas confondre ce Hilmer avec son prédécesseur et homonyme, le conseiller de Hilmer, premier chirurgien du Roi de Prusse, qui se fit à Paris, en 1749-50, une grande réputation par ses opérations de cataracte ; M^{me} de Toncin engagea Montesquieu, mais sans succès, à recourir aux soins de ce dernier.

2. *Affiches du Maine*, 2 octobre 1780.

3. H. TRUC et PANSIER. *Contribution à l'histoire de l'ophtalmologie française. Histoire de l'ophtalmologie à l'Ecole de Montpellier du XII^e au XX^e siècle*. Paris, Maloine, 1907, x-404 pp. in-8°, p. 236.

4. *Affiches*, 21 août, 11 septembre 1786.

5. Antoine-Pierre Demours, né à Paris le 16 décembre 1762 du fameux oculiste, Pierre Demours et d'Elisabeth Sibire, docteur en médecine de la Faculté de Paris (30 août 1784), oculiste du Roi en survivance par brevet du 17 février de la même année, et membre de l'Académie royale des Sciences. Nous le retrouvons en 1824, chevalier de la Légion d'honneur, et médecin oculiste du Roi, du collège Louis le-Grand, des maisons de la Légion d'honneur ; membre de l'Académie royale de Médecine depuis le 6 février 1821. Il exerça l'oculistique dans la capitale jusqu'à sa mort, survenue vers 1837.

de Mannheim, qui débarque au Mans. En 1773, le Sieur Clément, « chirurgien expert dentiste reçu au Collège Royal de Saint-Cosme à Paris », descend rue Marchande chez le perruquier Joubert, « tire les dents et les repose ¹ ». En 1776, Marcantiny rivalise sur nos places avec le Sieur Hoffmann, « élève du sieur Bourdet, dentiste du Roi et de l'Ecole Royale de Paris », qui a exercé dans plusieurs villes capitales. Hoffmann arrache, transplante ou conserve les dents au choix du patient. Il vend un élixir balsamique infailible, qui calme les névralgies « dans trois minutes », et un secret pour « apprendre à peindre dans trois jours toutes sortes de tableaux, sans qu'il soit besoin de savoir dessiner ». Il ne demande que 6 l. pour vous livrer la notice explicative ².

En 1786, l'Italien Gamba vient s'escrimer sur les mandibules mancelles, suivi en 1787 par Turlur, d'Angers, qu'on reverra en novembre 1790 ; en juillet 1788 par Laveine, qui « transfère les dents d'une bouche à l'autre ³ ». Notez bien qu'il en est pour tous les goûts, et que ceux qui redoutent la poigne des opérateurs peuvent recourir à la main plus légère des opératrices. En 1781, la D^{lle} Morel, dentiste, « offre ses moyens intéressans au public » manceau ; en juillet 1789, c'est la veuve Pelletier, « dentiste pensionnée par la ville de Besançon », qui, munie de l'autorisation du Magistrat de police, s'établit chez Foulard, Grand'Rue, près le Pilier verd ; on la retrouve en avril 1790 chez la dame Graffin, rue Saint-Honoré.

§ 3. *Paulo minora canamus !* Un mot sur les pédicures ! Au mois de mars 1780, le sieur Benjamin Doubias, de Prague, arrive au Mans, et reçoit l'honneur insigne d'extirper... les cors épiscopaux ! M. de Jouffroy-Gonssans, en sa mansuétude, daigna lui en témoigner sa satisfaction pastorale, et lui délivra un élogieux certificat dont le compère Doubias se hâta de tirer gloire et profit ⁴. Aussi voit-on bien vite arriver son compatriote Bonnése, qui non content d'extirper les durillons, guérit encore le mal de dents en une minute, nettoie et blanchit les dents en quatre minutes, fabrique et pose des dents postiches, et vend un secret particulier pour les punaises ⁵ !

§ 4. Pour en finir avec les opérateurs ambulants, signalons la présence de quelques bandagistes : en 1785, le Sieur Le Brun, « Chirurgien herniaire, de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris », se proposant de séjourner un mois au Mans, proclame dans les *Affiches* son « désir (*sic*) d'être utile » et l'efficacité de « son zèle ». « Il ose... garantir l'efficacité » de ses bandages, une guérison infailible dans l'enfance », et offre de « procurer tous les moyens convenables aux descentes des deux sexes », au domicile de l'huissier Le Gendre, rendez-vous habituel des empiriques de passage ⁶.

II

§ 5. A côté des oculistes, dentistes, pédicures et bandagistes, pullulaient d'autres ambulants, charlatans à secret, médecins spagiriqes, opérateurs et marchands d'or-

1. *Affiches*, 19 juillet 1773.

2. *Affiches*. 5 février 1776.

3. *Affiches*, n° 27, 7 juillet 1788, p. 106.

4. « Je certifie à tous qu'il appartiendra que le Sieur Benjamin, de Prague, m'a enlevé et extirpé plusieurs cors des pieds avec une adresse singulière et sans me faire aucune douleur. En foi de quoi je lui ai délivré le présent. Donné au château d'Yvré, le 10 avril 1780. † F. G., évêque du Mans. » (*Affiches du Maine*, 17 avril 1870.)

5. *Affiches*, 27 août 1787.

6. *Affiches du Maine*, 5 septembre 1785, p. 142.

viétan, qui s'en allaient de ville en ville dresser leurs tréteaux et clamer leurs boniments. Scarron, déjà, dans son *Roman comique*, nous dépeint plaisamment le train du Signor « Ferdinando Ferdinandi, gentilhomme vénitien, natif de Caen en Normandie », « composé de sa femme, d'une vieille servante maure, d'un singe et de deux valets »¹. Ceux-là aussi vivaient sous la tutelle des juges de police, qui du moins au début du XVII^e siècle, s'inspiraient plutôt de leur bon plaisir que des intérêts du public et ne prenaient que pour la forme l'avis des gens compétents.

C'est ainsi qu'au mois de mai 1716 un Sieur Duval de Lescot faisait en ces termes sa supplique² :

« A Monsieur de la Rivière, Lieutenant général de police de la ville du Mans, juge prévost ordinaire civil et criminel au dit lieu et subdélégué de Monseigneur l'intendant de la généralité de Tours.

« Supplie humblement Marc Anthoine Duval Delescot, M^e Chirurgien, disant qu'ayant exercé l'art de chirurgie et fait plusieurs opérations des plus importantes dans les villes où il s'est arrêté, comme il se justifie par les différents certificats cy attachez, et plusieurs particuliers des environs ont requis le suppliant de vouloir les traiter, ce qu'il ne veut pas entreprendre sans votre autorité, ce qui l'oblige de se pourvoir,

« A ce qu'il vous plaise, Monsieur, luy permettre de résider en cette ville pendant trois mois pour y faire les opérations de son art aux particuliers qui voudront l'employer, et qu'il luy sera permis de distribuer à cheval des remèdes comme il a accoutumé, et que votre ordonnance qui interviendra sur la présente, sera exécutée nonobstant oppoñ ou appellaoñ quelconque et sans y préjudicier et vous ferez justice...

LESCOT. »

M. de la Rivière donna sur la même feuille, le « soit communiqué au procureur du Roy de police », lequel déclara :

« Veu la requête ci-dessus, l'ordre de soit communiqué, les pièces et certificats avec la réception des Maîtres chirurgiens de cette ville (attachez à la dite requête, le dernier certificat du Sieur Lieutenant général de police du Château du Loir) portans capacité par le suppliant d'exercer l'art de chirurgie, je n'empesche qu'il luy soit permis de distribuer des remèdes et faire ce qu'il convient dans le dit art de chirurgie, à condition par le dit Lescot d'observer fidèlement les ordonnances générales de police et après le premier avertissement de Monsieur le Lieutenant général de cesser la distribution de ces remèdes et travailler davantage, jusqu'à ce qu'autrement il en ait été ordonné. Au Mans le sept may 1716. Chouët. »

En présence de cette apostille, M. de la Rivière conclut : « Nous ordonnons que les

1. SCARRON, *le Roman comique*, éd. de Paris, Didot jeune, an IV, in-8°, 1^{re} partie, ch. xv et xix, p. 140 et 216. — M. CHARDON (*Scarron inconnu*, t. II, p. 241-242) cite quelques-uns des opérateurs qui passèrent au cours du XVII^e siècle par la ville du Mans : entre autres Michel Jean, sieur de Saint-Michel, médecin spagirique à Rennes (décembre 1642) ; Jean de Flèlle, écuyer, sieur de Guerres, opérateur ambulant (1671) lequel fait même signer un contrat d'apprentissage au jeune marin Dijon à Assé-le-Riboul.

2. Est-ce un parent de ce noble Jacques de Lescot, opérateur oculiste lithotomiste, seigneur de Procheville en Bourgogne, lequel, par contrat passé en l'hôtellerie du *Croissant* au Mans le 9 mars 1691, donne et cède pouvoir de débiter antimoine et antidote à d^{lle} Marie de Lescot, sa sœur, veuve de Pierre Aubelin de Quersétan, vivant opérateur privilégié du Roi (CHARDON, *loc. cit.*, p. 242) ?

drogues et remèdes du suppliant seront veuës et visitées devant nous en nostre hôtel (lundy prochain) deux heures de relevée, par le Sieur Médecin du Roy en cette ville en exercice et le plus ancien apoticaire de cette ditte ville pour ensuite estre ordonné à qui il appartiendra. Au Mans le huit may 1716. De la Rivière. »

L'huissier Le Divin se chargea de prévenir les intéressés, ce qu'il fit en bon style de Palais. « L'an mil sept cent seze, le unziesme jours de may avant midy à la requête de Marc Anthoine Duval Delescot m^e chirurgien demeurant paroisse de Savigné l'Evesque où il a esleu domicile, j'ai la requête, ordonnances, et conclusions de M^r le procureur du Roy de pollice de la ville du Mans cy-dessus et des autres parts signifié et dûment fait scavoir aux Sieurs Champion médecin du Roy de la d. ville du Mans et Launay, m^e apotiquaire et garde de la communauté des apotiquaires du dit Mans, y dem^{ts} paroisses de S^t Pierre le Réitéré et S^t Pierre de la Cour, à ce qu'il n'en ignorent, et par vertu desd. req^{te} et ordonnance, je les ay inthimez à estre et se trouver cejourd'huy deux heures de relevée en l'hostel et par d^t M^r de la Rivière es^{er}, con^{er} du Roy, lieutenant général de pollice de la d. ville du Mans pour voir et visiter les drogues et remèdes du dit Sieur Req^t, *leur déclarant qu'il y comparent ou non il y sera nonobstant procédé tant en présence qu'absence*, et fait aux do^{ill}es desd. S^{rs} Champion et Launay parlant à leurs personnes, à chacun desquesls j'ay baillé et laissé coppie desd. req. conclus. et ord^{ences} avec autant du pnt, parmoy, Louis Le Divin, premier huissier aud^{er} au siège Royal de la prévosté dud. Mans, y dem^t parroisse de S^t Pavin de la citté soûgné..... Le Divin. »

Sur contrôle fait au greffe, en date du 11 mai, et enregistré sur la même feuille, et vu le « procès verbal... contenant la visite faite des remèdes du suppliant par les S^{rs} Champion médecin et Launay apo^{re} », M^r de la Rivière permit le 12 mai, au Sieur Lescot, de « vendre et distribuer à cheval en cette ville les dits remèdes et de faire les opérations de son art, à charge par luy d'observer les ordres de police et de se retirer au premier avertissement qui luy en sera (it) donné » de sa part ¹.

Il ressort de toute cette procédure que le lieutenant de police demeurait le seul arbitre de la situation et que ni l'avis ni la présence du médecin du Roi et du doyen des apothicaires n'étaient indispensables à ses yeux. Les vendeurs de drogues prétendaient également que le brevet du premier médecin leur donnait la faculté d'exercer en tout lieu « sans être obligé de faire voir aux médecins la recepte de leurs compositions ». Enfin, la qualité des experts n'était guère mieux définie que leur droit : au mois de juillet 1706, le docteur Denizot, alors médecin du Roi en charge, ayant été commis par le lieutenant de police, avec le doyen des apothicaires Griffaton, pour examiner les drogues de l'opérateur Toscano ², le Collège des médecins lui reprocha de n'avoir point, en l'occurrence, consulté ses confrères.

En 1727, un autre opérateur vint présenter au D^r Vauguion une requête approuvée par le juge de police, pour que son orviétan et son baume fussent inspectés par les médecins et chirurgiens. Là-dessus, les médecins s'assemblèrent chez M. Champion leur doyen, et observèrent que cet appel aux gens de Saint-Côme était une tentative d'empiètement de la part du Sieur Paton, lieutenant des chirurgiens, qui jamais, jusque-

1. A. S., B. 1474, sur papier timbré à 1 s., 4 d. de la G^{te} de Tours.

2. Grégoire Toscano, opérateur, demeurant en la ville de Venise, se retrouve à Châtellerault en 1717 (P. RAMBAUD, *Les Charlatans d'autrefois en Poitou*, Archives médico-chirurg. du Poitou, n° 6, juin 1906, p. 480).

là, n'avaient été invités à semblable visite. On convint donc de rappeler au Lieutenant général de police et au procureur du roi que la coutume exigeait la présence des apothicaires, et les magistrats consentirent à substituer sur leur ordonnance les apothicaires aux chirurgiens. Les médecins délèguèrent à cette tâche leur doyen et le médecin du roi, avec mission d'en rapporter les honoraires à la bourse commune. Mais comme on ne fut satisfait ni de l'opérateur ni de ses drogues, le postulant s'en alla sans tambour ni trompette et l'affaire fut assoupie.

Au mois d'octobre 1728, une nouvelle requête s'étant présentée pour une huile « propre à tous maux », Paton renouvela ses intrigues, alléguant qu'il s'agissait d'un remède topique ; et le procureur du roi le convoqua à l'inspection, en sus des D^{rs} Champion et Renaudin. Les médecins prièrent le postulant de leur exhiber ses patentes et de leur confier la composition de son remède. Mais il ne voulut pas livrer sa formule et comme il n'avait point de permission, les docteurs lui refusèrent leur approbation. Cela n'empêcha point le juge de police d'autoriser l'empirique en ajoutant, il est vrai, qu'il exigerait à l'avenir des lettres patentes.

En présence de tant d'abus, le pouvoir royal prit enfin quelques mesures de répression : le 3 juillet 1728, un arrêt du Conseil d'État avait ordonné que tous les brevets en circulation fussent représentés, dans le délai de deux mois, au Lieutenant général de police. Le 25 octobre de la même année, on créa une commission spéciale de vérification, sous la présidence du premier médecin du Roi. Le 17 mars 1731, un arrêt du Conseil convoqua derechef la Commission d'examen qui, de concert avec le premier médecin, revisa les anciens brevets, et en délivra de nouveaux. Aussi ne tarda-t-on pas à voir arriver dans la ville du Mans les heureux bénéficiaires, soucieux de regagner au plus vite sur le public ce qu'ils avaient pu verser dans la caisse de M. le premier médecin. Le 10 juillet 1733 Pierre Auret, opérateur privilégié, expose à M. le lieutenant général de police que s'étant « présenté au Bureau de la Commission établi par arrêt du Conseil d'état du dix sept mars mil sept cent trente un » pour y faire examiner son orviétan et son baume, et ayant obtenu en conséquence un brevet délivré par le Sieur Chirac, premier médecin du Roi, en date du 19 mai 1731, il lui a été permis de vendre et distribuer ses remèdes « dans toutes les villes du Royaume... et d'élever un théâtre en toutes villes pour lui en faciliter la vente » ; qu'il a « travaillé avec succès » à Rouen, au Havre et à Alençon, et qu'espérant réussir également en cette ville » il sollicite l'autorisation d'y « vendre et débiter » ses produits, « avec défenses à toutes personnes de luy troubler sous peine de cinq cent livres d'amande ».

La supplique une fois rédigée par le procureur Raison, sur feuille de grand papier de la généralité, timbrée à deux sols, le lieutenant de police signa le *soit communiqué* au procureur du Roi, qui ne s'y opposa point, sous réserve du consentement « des Sieurs médecins et chirurgiens de cette ville ». Et M. d'Arcy rendit sentence conforme sur la même feuille, qui fut scellée au prix de 15 sols, plus 1 sol pour le dixième du greffe.

Le 14 août, Auret désirant « faire ses compositions en présence de Messieurs les médecins et apothicaires de cette ville, même du public pour justifier de la bonté de ses remèdes », adressa au lieutenant de police une nouvelle supplique sur une feuille de papier fiscal de la généralité, timbrée à 1 s. 4 d. pour lui demander un local et l'intimation des intéressés. D'Arcy le convoqua pour le lendemain en son « hostel » à deux heures de relevée et fit intimer verbalement médecins et apothicaires. A l'heure dite,

en présence du Lieutenant et de son greffier Gourdin, comparurent « lesd. sieurs Géré de la Saussais et Livré médecins agrégés en cette ville, led. sieur Livré apothicaire » lesquels offrirent « estre present et assister à lad. composition ».

Les deux docteurs déclarèrent les drogues « bonnes et bien conditionnées » et propres « à la composition de l'orviétan énoncé en le brevet accordé audit Auret », et opinèrent qu'elles pouvaient « avoir les vertus de guérir les maladies expliquées dans le dit brevet ». Quant à Livré, l'apothicaire, il se montra moins affirmatif ; il déclara au magistrat « qu'il n'entendoit point... dire son sentiment de la qualité des drogues », refusa de parafer le procès-verbal, et s'en alla. Les deux médecins, demeurés seuls, signèrent de bon cœur, ce qui leur valut à chacun 3 l. De son côté, le lieutenant ayant empoché pour sa peine 6 l. 8 s. et le greffier 4 l. 5 s. pour sa vacation et expédition, il est probable qu'Auret fut autorisé à débiter les remèdes à leur commune satisfaction, et à la barbe des apothicaires ¹.

En 1735, Elie La Rophie, dit Toscan, vint à son tour présenter au D^r Patrice Vauguion un brevet en bonne et due forme ainsi conçu :

« Permis par la Commission, en vertu de l'arrêt du 17 mars 1731 au sieur de la Rophie Toscan, de continuer de vendre et de distribuer partout le royaume, excepté Paris, son baume topique pour les contusions, les plaies, les ulcères, les brûlures et pour les foulures des tendons, sans qu'il puisse sous ce prétexte vendre ny distribuer aucun autre remède externe ou interne, et sera tenu ledit sieur Toscan de rapporter le présent brevet à la fin de trois années avec des certificats du bon effet de ce baume signés de médecins, chirurgiens et apothicaires. Donné à Versailles ce 5 de septembre mil sept cent trente-trois : Chicoyneau. Par M. le premier médecin : Moreau. »

Sur le vu de cette pièce, Vauguion délivra au solliciteur son attestation, contre remise d'une somme de 1 l. 10 sols, tarif habituel des certificats délivrés au cabinet du médecin.

« Je soussigné, Patrice Vauguion, docteur en médecine, conseiller médecin du Roi en exercice et doien du Collège des médecins de la ville du Mans, y demeurant, certifie à tous qu'il appartiendra avoir vu la recepte d'un baume que le S^r Elie La Rophie dit Toscan débite en conséquence des brevets de permission accordés successivement par MM. Dodart et Chicoyneau premiers médecins de Sa Majesté, à moi représentés ; et qu'ayant examiné les propriétés de tous les drogues qui entrent dans la composition du dit baume, je ne doute point qu'il ne convienne très bien pour les plaies, contusions, rhumatismes, tumeurs, et beaucoup d'autres maladies. Outre cela beaucoup de personnes qui se sont servi du dit baume, m'ont affirmé en avoir ressenti de bons effets, ainsi on peut en approuver l'usage. Fait au Mans le vingt neuf septembre mil sept cent trente cinq.

Signé : VAUGUION, D. M. »

Au mois de mai 1736, un Suisse, Antoine Moineau, vint encore solliciter l'approbation du D^r Vauguion ; par malheur, il n'était point nanti d'un brevet en forme, et se heurta d'abord à un refus ; Vauguion ne céda qu'à la prière du lieutenant de police. Mais à la suite de cet incident, les médecins du Mans, réunis le 18 juin 1736, décidèrent de ne plus donner d'attestations aux vendeurs de drogues que sur le vu d'un brevet

¹. A. S., fonds munic., 66.

conforme aux arrêts du 25 octobre 1728 et du 17 mars 1731, et moyennant une somme de 3 l. rapportable à la bourse commune.

Ces attestations étaient donc de deux sortes : les unes, délivrées par les docteurs dans leur cabinet, confirmaient simplement sous une forme assez banale, la fraîcheur et l'efficacité des médicaments présentés à leur contrôle. Les autres, plus solennelles, constituaient une sorte de certificat d'origine délivré après assignation, et garantissant la qualité des matières premières et le mode de confection du produit. Et sur ce point, les médecins n'admettaient point qu'on transigeât avec les formalités.

Au mois de juillet 1740, l'opérateur de Blache, insoucieux du protocole, ayant prié directement les médecins d'assister à la composition publique qu'il entendait faire de son orviétan dans la salle du Palais, on lui rappela qu'il devait présenter requête au juge de police pour faire intimer qui de droit. Le juge convia donc, le 20 juillet 1740, par le ministère de l'huissier Pineau, le médecin du Roi Péan du Chesnay, le doyen des médecins Vauguion et MM. Livré et Barbeau du Bourg, anciens gardes apothicaires. Tous se rendirent à l'hôtel de ville, où MM. les officiers de ville se trouvèrent également. Quelques drogues furent jugées défectueuses, et remplacées par l'apothicaire Guilhaumont. Enfin, les examinateurs accordèrent le certificat demandé pour 36 livres d'orviétan, et touchèrent chacun 3 l.

En 1744, le Piémontais Mathieu Noir, ayant pu exhiber à M. Vauguion qui réunissait alors sur sa tête le double privilège de doyen des médecins et de médecin du Roi, des permissions régulières de M. Chicoyneau, en obtint l'autorisation de vendre ses boules d'acier et son sang de bouquetin¹. En 1747, les frères Le Noir, Piémontais, étant également en règle, reçurent permission de débiter sang de bouquetin et boules d'acier mais en 1745, le Suisse Antoine Moineau, n'étant pas plus qu'en 1736, porteur du brevet triennal exigé par l'arrêt de 1731, se vit refuser par M. Vauguion le certificat de vérification de son sang de bouquetin, de ses boules² et de sa confection d'hyacinthe, et notre docteur prit soin d'en aviser le lieutenant de police Rouxelin d'Arcy.

Mais Antoine Moineau était tenace. Il invoqua « le privilège accordez à la nation Suisse » pour « vendre et débiter en toutes les villes du Royaume du cristal taillé, de la quinquaillerie et autres marchandises et d'achepter et vendre toutes sortes de menus ouvrages d'orfèvre ». Il exposa son désir de « faire part au public de cette ville des marchandises dont il était porteur, comme sang de bouquetin, vulnéraires suisses et autres marchandises ». M. d'Arcy transmit ce désir à M. de Bordigné, procureur du Roi, qui ne s'y opposa point. Sur quoi, M. le Lieutenant de police, sans doute désireux d'éviter des difficultés diplomatiques avec l'Helvétie, prononça :

« Veu la requête cy-dessus et de l'autre part notre ordonnance de soit cōiqué au Pr du Roy et ses conclusions, nous permettons au suppliant conformément aux privilèges

1. Les paysans suisses nourrissaient de jeunes bouquetins avec des plantes aromatiques, les égorgeaient au mois d'août. Ils « en reçoivent le sang, dit un contemporain, dans des vases qu'ils exposent au four ou au soleil après en avoir séparé la sérosité. Ils réduisent ensuite ce sang en poudre subtile et nous le vendent ainsi. On fait un grand usage dans la Suisse du sang de bouquetin dans les phrénésies » (*Nouveau dictionnaire universel et raisonné de Médecine, de Chirurgie et de l'Art vétérinaire*, par une Société de médecins. Paris, Hérisant, 1772, in-12, t. I, art. Bouc, p. 400).

2. Les boules de Mars étaient un « mélange de limaille de fer, de crème de tartre formé en boule ». Celles de Nancy étaient les plus réputées. On les faisait macérer dans un nouet, dans de l'eau-de-vie, et cette liqueur était considérée comme « vulnéraire, astringente, tonique et apéritive ». On l'administrait dans les hémorrhagies et les hémoptysies. On l'employait aussi à l'extérieur, sur les plaies, comme détersive, astringente et hémostatique (*Ibid.*, art. Boule de Mars, p. 414-415).

de la nation Suisse de vendre et débiter en cette ville le sang de Bouquetin et Vulnéraires et autres marchandises de parfumeur avec deffenses de débiter aucunes autres drogues sous quelque prétexte que ce puisse estre qui entrent dans le corps humain, ny même aucun topique, et ce pendant le temps que nous jugerons à propos. Enjoint à lui de se conformer aux règlements de police. Donné au Mans le 22 juillet 1745 ¹.

ROUXELIN D'ARCY. »

On conçoit qu'une pareille indulgence n'ait fait que favoriser la pullulation des charlatans. Il fallut qu'un arrêt du 13 octobre 1752 convoquât de nouveau la Commission, qui comme jadis breveta, breveta. Les autorités poussaient même la délicatesse jusqu'à maintenir entre ces ambulants une heureuse harmonie, et à leur épargner autant que possible l'ennui de réciproques concurrences.

Le 25 novembre 1752, « Antoine Dominique Franky Napolitain de nation » breveté par M. Chicoyneau le 1^{er} octobre 1750 pour distribuer dans le royaume « excepté la ville et banlieue de Paris » son « beaume dit d'Arabie pour les douleurs de Rhumatismes, foulures des tendons, pour les coupures et les brûlures », et son « emplâtre pour les playes et ulcères », sollicite M. le Lieutenant de police pour composer et débiter ses produits par la ville du Mans, et sur avis favorable du procureur du Roi, reçoit autorisation de M. d'Arcy ; mais comme le « nommé Nicolle dit Marome est actuellement en cette ville » avec permission de l'autorité, Franky reçoit défense de « rien proférer contre la réputation et honneur » de son concurrent ; et voit ajourner à quinze jours l'autorisation qui lui est donnée pour six semaines, n'ayant, pendant la dite quinzaine, qu'un seul jour, et deux heures le dit jour, « pour annoncer au public son privilège et permission » et distribuer ses billets au public ².

Le public n'en était pas mieux servi. Devant les abus grandissants, un arrêt du 10 septembre 1754 convoqua une nouvelle Commission pour l'examen des remèdes secrets, sous la présidence du premier médecin Sénac ; mais la vénalité de ce dernier et de son entourage continua de faire échec à tout contrôle sérieux, et les abus persistèrent de plus belle jusqu'au jour où la déclaration royale du 25 avril 1772 créa, avec de meilleures garanties d'indépendance, une Commission royale de vingt membres pour l'examen des remèdes particuliers et la distribution des eaux minérales. Les attributions de cette commission passèrent par la suite à la Société royale de médecine, établie par lettres patentes d'août 1778 ; et un arrêt du Conseil du 5 mai 1781 précisa les formes dans lesquelles elle devait procéder à l'examen des remèdes secrets.

Les communautés locales, auxquelles ces ambulants faisaient une concurrence considérable, ne furent pas les dernières à appuyer ces mesures de répression. Déjà les apothicaires avaient maintes fois protesté auprès des médecins contre l'abus des certificats délivrés aux charlatans de passage, ou refusé de les légitimer par leur présence à l'expertise. A leur tour les marchands maîtres épiciers, droguistes, confiseurs ciriers et chandeliers de la ville du Mans, s'assemblèrent le 16 décembre 1782 à l'appel de Pierre Bazin leur syndic, pour parer aux « abus » commis « au préjudice de la communauté » et contre les règlements promulgués par S. M. le 1^{er} mai précédent. Ils décidèrent de louer à l'huissier Le Gendre, en la rue du Porc-Epic près les Halles, « une chambre

1. Sur feuille de la Généralité de Tours, timbrée à 1 sol 4 d. (A. S., fonds munic., 78).

2. A. S., fonds munic., 85.

basse » pourvue « de poids, balance et brancards et autres ustencilles nécessaires », afin que les forains et ambulants fussent tenus d'y déposer leur pacotille dès leur arrivée, à l'exclusion de tout autre lieu, pour y être visitée, « vendue, lottie, ou y séjourner le temps que les dits forains aviseraient bon estre », en payant les droits conformes. Et ce pour le plus grand avantage des chalands « qui achettent sans avoir connoissance des marchandises, ny mesme des poids et balances avec lesquelles on les pèzent, de manière qu'il n'arrive que trop souvent que le public en est dupe ¹ ». Supplique conforme fut adressée dans ce sens au lieutenant de police de la ville du Mans ².

La Société royale fut-elle plus heureuse que la Commission des remèdes secrets ? C'est peu probable. Ses faveurs soulevaient les récriminations des médecins intranquillisés qui, comme Moreau du Boulay, trouvaient « honteux » qu'elle accordât aux charlatans la « permission de voler et assassiner impunément le public ³ ». Et ses rigueurs étaient désarmées par le bon plaisir des magistrats d'en bas, qui pouvaient d'ailleurs invoquer l'exemple conforme de l'autorité d'en haut. A la barrière, pourtant bien franchissable des brevets triennaux, le pouvoir royal avait encore trouvé moyen de faire brèche ; et toute une catégorie de charlatans, dont les vendeurs d'orviétan, échappaient, par *privilege*, à une répression déjà reconnue trop anodine.

Tous les remèdes secrets que des lettres patentes soustrayaient à la police courroucée, l'orviétan était le plus célèbre et le plus ancien ⁴. Inventé, vers la fin du xvi^e siècle, par Lupi, d'Orvieto en Toscane, cet électuaire fut importé à Paris au début du xvii^e par un charlatan nommé Hieronymo Ferranti, qui dressait ses tréteaux en la cour du Palais. Il laissa son secret à sa veuve laquelle le transmit à Christophe Contugi, son second mari. Secret et *privilege* passèrent ensuite à Louis-Anne Contugi, puis à ses deux enfants de ce dernier, Marie-Geneviève et Jean-Louis ⁵. Jean-Louis avait épousé une du Chesnay ; son fils Florent hérita de la panacée, dont ses deux sœurs, Marguerite et Anne, devinrent propriétaires après sa mort, mais elles ne tardèrent pas à céder tous leurs droits sur l'orviétan au docteur Dionis. Comme ce dernier était très bien en cour, des lettres patentes en date du 29 septembre 1741, confirmées par un arrêt du conseil du 8 novembre 1755, lui conférèrent le monopole de la fabrication et de la vente de cet antidote. Et Dionis, tout docteur régent qu'il fût en la Faculté de Médecine de Paris, ne dédaigna point de lier partie avec des charlatans pour débiter sa drogue, sachant bien sans doute que même dans une escarcelle médicale l'argent n'a pas d'odeur. C'est pourquoi l'on vit en 1760 l'opérateur François Drouin solliciter en ces termes la bienveillance de l'autorité mancelle, pour le plus grand profit du Sieur Dionis et pour son bien propre :

1. Certains apothicaires n'avaient, sous ce rapport, rien à reprocher aux charlatans. Le 9 mai 1783, le juge de police du Mans, Jouye des Roches, condamne à 20 l. d'amende et à l'affichage de la sentence les apothicaires droguistes Dubourg et Lenoir, convaincus de vente à faux poids (A. S., fonds munic., 409).

2. A. S., fonds munic., 521.

3. A. S., L. 462.

4. Cf. LE PAULMIER, *L'orviétan. Histoire d'une famille de charlatans du Pontneuf aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Paris, Librairie illustrée, s. d.

5. Jean-Louis Contugi, écuyer « valet de garde-robe ord^{re} de son Altesse Royale Monseigneur le duc d'Orléans », épousa vers 1706 Marguerite du Chesnay, fille de N. du Chesnay « officier du duc d'Orléans », et de Marguerite Chevalier. (*Ibid.*, p. 73.) Ce N. du Chesnay est probablement le Manceau Noël-Eustache Péan, médecin du duc d'Orléans. J.-L. Contugi et Marguerite du Chesnay « n'ayans aucuns enfans de leur mariage » se firent donation mutuelle de tous leurs biens par contrat du 3 juillet 1706 devant Le Boucher et Dupuis, notaires à Paris (A. N., Y. 278, fo^s 466 v^o et 467 r^o).

A Monsieur le Lieutenant général de police de la ville du Mans.

« Supplie humblement François Drouin opérateur, fils de Philipès Drouin ancien chirurgien major des armées du Roy, ayant droit par permission et consentement porté par acte passé devant M^e Rigault et son confrère notaires à Paris le 10 mai 1759, de M^e Charles Dionis, docteur régent de la faculté de médecine à Paris ; et vous remontre qui se seroit rendu en cette ville, à dessein de vendre et débiter au public de cette ville un antidotte appelé Orviétan tant en poudre que en opiat, conformément à la permission à luy accordée par le dit Sieur Dionis, ce que le suppliant ne seroit faire s'il n'est de vous autorisé, pourquoy il vous donne la présente requête tendante

A ce qu'il vous plaise, Monsieur, veu la permission accordée au suppliant par le dit Docteur Dionis luy permettre de vendre et débiter au public de cette ville un antidotte appelé orviétan, tant en poudre qu'en opiat, ainsi qu'il a fait en plusieurs villes du royaume, à ses offres de se comporter en homme de bien et d'honneur, de garder et observer les ordonnances, arrests et règlements rendus à ce sujet et ceux de police rendus en pareil cas, et ferez justice. Drouin. ¹ »

En 1764, survint encore Claude Héritier, médecin chimiste de la ville de Lyon, lequel, excipant d'un pouvoir à lui délivré le 9 février 1762 par Dionis, et enregistré le même jour pour trois ans à la prévôté de l'Hôtel du Roy, se mit incontinent à publier et débiter sa drogue dans la ville du Mans. Il se heurta d'abord à Messieurs les médecins qui le firent assigner devant le lieutenant de police, pour s'entendre interdire tout commerce, jusqu'à ce qu'il eût présenté à leur doyen ses brevets et permissions. Les chirurgiens accoururent à la rescousse, et probablement sans succès : il semble qu'une sentence rendue les 6 et 10 février par le siège de police avait déchargé l'inculpé. C'est pourquoi, le 10 février 1764, à la requête de Marigné, lieutenant du premier chirurgien, l'huissier Lapotaire-Bellaunay vint déclarer au Sieur Héritier que la communauté des chirurgiens faisait appel du susdit arrêt, comme entaché de nullité, « et même attentatoire à l'autorité de la Cour du Parlement ». Lapotaire adressa également sommation au Sieur Sébastien Héron, tenant l'hôtel de Bretagne, paroisse de la Couture, d'avoir à conserver tous les objets saisis sur Héritier, et d'en demeurer dépositaire jusqu'à ce que le Parlement de Paris, seul compétent, ait statué sur la saisie. Avis de cette procédure fut également transmis aux officiers de police ². Nous n'avons pas malheureusement de documents sur l'issue de ce procès. Mais il y a gros à parier que l'empirique eut, une fois de plus, le dernier mot.

En somme, l'incohérence de l'autorité continuait d'encourager les ambulants dans leurs écarts au lieu de leur imposer une exacte discipline. Le pouvoir central balançait, par la vénalité des brevets et privilèges, la juste rigueur des arrêts exigés par le bien public. Quant à la magistrature locale, sa complaisance envers les charlatans trahissait surtout des prétentions d'autocratie et des velléités d'indépendance à l'égard des autres juridictions. C'était là, sans doute, un travers commun sous l'Ancien Régime. Mais il n'est pas moins fâcheux de constater que les timides revendications des docteurs et même des populations ³ au nom de la loi et de la santé publique, rencontraient

1. A. S., fonds municipal, 522. Requête de 2^{es}, sur papier de la généralité de Tours, timbré à 2 s., du 28 février 1760.

2. A. S., fonds munic., 515.

3. En 1789, le cahier de doléances de Malicorne demande « qu'il soit défendu à toutes espèces des

la plupart du temps en haut lieu un concours défavorable. En vain, le collège du Mans alléguait fort poliment avec Patrice Vauguion, l'usage constamment observé de renvoyer « aux médecins pour voir la recette des drogues qui entroient dans la composition du remède et pour certifier que ces drogues étaient bonnes et convenaient pour produire les effets marqués dans le brevet » ; il se trouvait toujours un lieutenant de police pour en permettre le débit sans se croire obligé de prendre l'avis des gens de l'art. S'il y recourait, c'était pure condescendance de sa part. S'il sévissait, c'était contre d'excessives incartades, comme il advint à « Louis Charlemagne, dit Beaulieu ».

Natif du Bourg de Vertou, à une demi-lieue de Nantes, Charlemagne était fils d'un droguiste-herboriste ambulancier. Il se disait lui-même « droguiste et herboriste » et avait « roulé dans différentes provinces pour vendre des remèdes et penser des malades ».

Malheureusement, il ne borna point là l'exercice de ses capacités. Un jour qu'il revenait du Mans, il passa par Mézeray ; et comme il éprouvait quelque attrait pour la guinguette, il entra chez la femme Desmarres, cabaretière ; profitant d'un moment propice, il prit une clef, vola dans une table longue, « six écus de dix livres, un écus de trois livres et environ quatre francs de monnoye », et, non content de ce larcin, emporta « deux tabliers et deux aulnes et demie de pluches sur fil ». Mais bien mal acquis ne profite point. Bientôt saisi par la maréchaussée, et jeté dans les prisons de la Flèche, le coupable fut transféré dans la geôle de la Suze et son procès instruit par les officiers de la baronnie de Longaulnay à Mézeray. Finalement Charlemagne se vit renvoyer devant le présidial du Mans. Indifférente à ses talents chirurgicaux (on avait trouvé « deux lancettes » dans son sac), la Cour le déclara « deûment atteint et convaincu », le condamna « en trois livres d'amende au profit de sa Majesté », et, sans pitié pour ses vingt et un ans, le jugea digne « d'estre pendu et estranglé jusqu'à ce que mort s'en suive, par l'exécuteur de la haulte justice, à une potence qui pour cet effet sera [it] plantée en la place publique des Halles de cette ville, et ce fait, son corps mort estre porté aux fourches patibulaires pour y demeurer jusqu'à consommation ».

La sentence, sans doute, était un peu sévère. L'empirique fit appel, et la vit commuer en la peine des galères. Le 16 août 1772, Charlemagne fut marqué à l'épaule droite, par le bourreau, des lettres G. A. L. en présence de M. le Lieutenant criminel et du peuple assemblé sur la place des Halles, et de là expédié sur les vaisseaux du Roi².

charlatans de vendre et débiter des drogues plus propre à nuire à la santé qu'à la rétablir, d'autant que c'est la classe la plus malheureuse qui se laisse séduire par cette espèce de gens ». A. BELLÉE, DUCHEMIN, DUNOYER DE SEGONZAC, BRINDEAU, *Cahiers de plaintes et doléances des paroisses de la Prov. du Maine*, t. III. Le Mans, Paris, in-18, 1892. p. 61-62.

1. *Mém. de Vauguion*, § 104, in P. DELAUNAY, *Vieux médecins sarthois*, 2^e série.

2. A. S., B. 1385.

IV

NOS CONFRÈRES LES ARBRES GUÉRISSEURS

PAR LE D^r Paul RAYMOND

Il n'est guère de Parisiens qui n'aient fait la charmante excursion de Meudon à Versailles par les étangs de Chaville et qui ne connaissent, dès lors, la « Vierge au chêne » de Viroflay. A la lisière du bois, dans une clairière sablonneuse, se dresse un chêne superbe sur le tronc duquel une statue de la Vierge a été placée vers la fin du XVIII^e siècle. Fleurs de haute lignée ou modestes bouquets des champs, couronnes, ex-voto, plaques de marbre témoignant de la reconnaissance des fidèles, montrent que le sanctuaire compte au nombre des plus fréquentés, plus en honneur même que ceux de Chaville, de Saint-Germain, de Fontainebleau où se trouvent aussi d'autres « Vierges au chêne ».

Aux heures angoissantes que nous avons traversées, au cours de la dernière guerre, si nos églises ont connu un regain de piété, il n'en a pas été autrement pour nos sanctuaires champêtres et notamment pour la Vierge au chêne de Viroflay. Attaché, pour la durée de la guerre, à l'hôpital militaire de Versailles, j'ai pu faire, à la Vierge au chêne de Viroflay, quelques observations sur des sentiments religieux dont la manifestation peut se poursuivre depuis la plus haute antiquité. Maintes fois, entre deux commissions, entre deux visites à l'hôpital, je suis allé à Viroflay et, chaque jour, j'ai saisi, plus vives, les preuves d'une foi naïve, celles aussi d'une conviction ardente et sincère. L'arbre était devenu le confident des plus grandes douleurs. Elles s'adressaient directement à la divinité, ces mères, ces épouses, ces amantes épouvantées par le danger que la guerre faisait courir à des êtres chers. Ne méritaient-elles pas de voir leurs souhaits exaucés, ces âmes simples qui, d'une écriture malhabile, sur un méchant papier, confiaient à l'arbre sacré des vœux, des espoirs, des craintes que nul peut-être que la Vierge auxiliatrice n'a entendus ? Que de détresse, mais aussi que de confiance dans ces pauvres missives, dans ces phylactères dont, avant la guerre semant l'épouvante, les âmes les plus meurtries hésitaient à trahir le secret ! *Bella matribus detestata* a redit « une mère qui recommande à Notre Dame du Chêne ses trois chers fils ». « Veillez sur mon mari et mes enfants de revenir sain et sauf, merci », ajoute une autre, dans un élan de piété où l'orthographe n'a rien à voir. « Notre-Dame du Chêne, j'ai confiance en vous pour avoir des nouvelles de celui que j'aime. Protégez-le, bonne mère. » Mais quels sont ces jeunes hommes qui, avant de partir au front, sont venus s'agenouiller au pied du chêne, et ont dit à la Vierge : « Notre-Dame du Chêne, veillez sur ma famille et sauvez notre patrie. Je vous confie ma femme, ma mère et mes cinq petits. »

N'est-on pas sûr qu'ils ont fait vaillamment leur devoir, ceux qui ont tracé de telles lignes, et qu'ils sont allés au feu confiants et sans peur ? En règle avec le passé, ils n'ont pu regarder l'avenir qu'avec l'assurance mère du succès, ces hommes qui puisent dans leur religion une foi aussi vive. Ces braves gens sont certainement des hommes braves dont j'eusse souhaité connaître la destinée. Et que dire, maintenant, de ce tout petit, à l'écriture mal assurée, qui a invoqué la Vierge en ces mots touchants : « En vous j'ai confiance, et petit papa nous reviendra. » Ce soir-là, je suis rentré tout ému à Versailles, et mes vœux fervents sont allés se joindre à ceux du bambin.

Mais c'est là de pratiques obsidionales, si l'on peut dire, qu'il s'agit et qui n'ont qu'un temps. Voici une autre littérature, plus courante, plus intimement liée à notre vie quotidienne, d'ordre plus médical et pouvant faire mieux comprendre les faits dont il vient d'être question.

« Exaucez le vœu de me donner un fils le plus vite possible », dit une jeune fille quelque peu pressée. « Je demande à Notre-Dame du Chêne ma guérison en lui promettant un Je vous salue, chaque jour, et d'aller la remercier si elle m'exauce. » Que dire sinon, avec Joubert, que la piété est un remède, et n'était-ce pas une aïeule de cette femme qui portait un coq blanc à Esculape ?

Mais qu'est-ce donc que ces clous, ces épingles enfoncés profondément dans l'écorce de l'arbre ? S'il en est qui ont pu servir à fixer des fleurs ou des placets dispersés au souffle de l'hiver, d'autres, ainsi que je m'en suis maintes fois assuré, ont été enfoncés isolément, délibérément et pour répondre à une tout autre préoccupation. Et ce ne sont pas les faits les moins intéressants, car ils témoignent d'un culte bien ancien, de pratiques du paganisme évoluant côte à côte avec le culte christianisé. C'est la jeune fille qui, pour fixer un amoureux, vient enfoncer à la brune, et sans être vue, une épingle dans l'écorce rugueuse du chêne, contribuant ainsi à lui forger une véritable armure comme pour certains chênes de Bretagne très achalandés ¹. A peine s'est-elle éloignée, la fillette au cœur joyeux, qu'une autre jeune femme accourt, anxieuse, elle aussi ; elle ne prétend à rien moins qu'à transmettre à l'arbre la maladie dont souffre son enfant, et elle s'est munie d'un clou qui saura bien l'y fixer. Le mal disparaît à mesure que le clou s'enfonce ². Plus tard, ce sera pour elle-même qu'elle reviendra, cette jeune mère, tant est grande sa confiance en l'arbre guérisseur. A-t-elle une « fièvre » sans plus, ou un vulgaire mal de dents, vite elle accourra vers l'arbre bouc émissaire et elle aura bien pris soin que le clou ou l'épingle se soient trouvés en contact avec la partie malade ou la dent cariée. Elle rend ainsi au vieux culte naturaliste du chêne sacré l'hommage des simples, mais elle taxerait sans doute de superstition l'acte de la voisine qui, tremblante de fièvre, s'adresse au tremble pour s'en guérir.

Cette croyance d'après laquelle un malade peut transmettre à l'arbre sa maladie et s'en débarrasser ainsi est d'ailleurs fort répandue.

Laissons pour un instant le chêne de Viroflay et, remontant le cours des siècles, transportons-nous aux sanctuaires de Zeus ou d'Esculape ; nous y trouverons les premiers anneaux de cette chaîne des arbres sacrés qui aboutit ininterrompue à la Vierge de Viroflay

1. A Saint-Efflem, près de Ploumanach, c'est dans une statue de la Vierge que la jeune fille qui veut se marier va planter une épingle. Si, lorsqu'elle revient, quelques mois après, elle retrouve l'épingle, M. le maire n'a plus qu'à préparer son écharpe.

2. Cf. GARDOZ. *Revue de l'histoire des Religions*, 1883, p. 5.

Dans l'histoire de religions, et bien antérieurement au culte des dieux, la pratique de la dendrolâtrie occupe une place d'honneur. Les temples de Dodone ou d'Épidaure, dans lesquels l'humanité souffrante venait implorer la divinité, sont les ancêtres de nos Vierges au Chêne qui n'existent pas seulement d'ailleurs, dans la région parisienne, mais qui se rencontrent aussi en différents points de la France, et en divers pays catholiques. Ce sont, dans les sanctuaires de la Grèce, les mêmes arbres, le chêne encore qui convenait à la majesté de Zeus ; ce sont les mêmes offrandes, les mêmes couronnes, les mêmes objets votifs fixés à l'arbre sacré, c'est le même *donarium*. Ce sont aussi les mêmes autels qui l'entourent, les mêmes statuettes qui le surmontent, pour indiquer que l'arbre est bien la demeure du dieu. Ce sont les mêmes sacrifices, les mêmes prières qu'on lui adresse, et il n'est pas jusqu'aux murs et aux barrières circonscrivant le sanctuaire (*septum*), qu'on ne retrouve à près de 3.000 ans de distance. « Le culte des arbres, dit Saglio, a persisté jusqu'à la fin du paganisme et cette idolâtrie résista même aux peines les plus rigoureuses édictées par les empereurs chrétiens ; elle a traversé tout le moyen âge et on la trouve encore vivante, sous une forme un peu différente, dans les pratiques de beaucoup de peuples ¹. » Était-ce l'arbre lui-même qui faisait l'objet du culte, ou la divinité qui y avait élu domicile ? L'un et l'autre, semble-t-il. « Ce que l'on adorait aussi dans le végétal puissant dont la jeunesse renaissait avec chaque printemps, dit G. Perrot ², c'était une plénitude, une surabondance de vie qui pouvait se reverser sur les faibles mortels dont les infirmités se guérissaient au contact de cette florissante et indestructible santé. L'arbre attirait à lui tous les maux des hommes et les en délivrait. Cet arbre fétiche, je l'ai plusieurs fois trouvé sur mon chemin, en Grèce, en Asie Mineure et en Syrie, encore entouré de la même vénération qu'au temps des Pélasges ou des patriarches hébreux, encore chargé de la même fonction. » Ce qu'il y a de plus curieux, c'est de voir, dans le pays même qui a été le berceau du christianisme, de telles croyances subsister. Jules Soury rapporte qu'en Palestine la vénération des arbres a persisté malgré les religions qui s'y sont succédé : judaïsme, christianisme, islamisme. Il n'est pas rare de rencontrer des arbres isolés auxquels les habitants rendent un véritable culte. Les Arabes, les Syriens y suspendent des haillons pour éloigner les « fièvres », ou obtenir la guérison de leurs maladies ³.

Ainsi donc, dans le temps comme dans l'espace, la croyance à l'arbre guérisseur s'est instaurée, et nous pouvons maintenant aborder l'évolution mystique de l'arbre sacré.

Au début, à Dodone, par exemple, nous voyons le malade se préparer à recevoir l'oracle par un séjour plus ou moins prolongé dans le bois sacré qui entoure le sanctuaire. Sa sensibilité a été vivement ébranlée par les cérémonies du culte, par la lecture des ex-voto, par les récits des dernières guérisons miraculeuses ; son imagination a été frappée au point qu'il se trouve en état, à son tour, d'entrer en communication avec le dieu. L'incubation, c'est ainsi qu'on appelle la veillée sacrée avant le sacrifice, le stage lénifiant que fera le patient dans le bois de chênes avoisinant le temple, durera parfois deux ou trois jours, puis le dieu dictera au malade endormi sous les portiques du temple l'ordonnance que se chargeront d'interpréter les ministres du culte. D'autres

1. DAREMBERG et SAGLIO. *Art. Arbores sacræ*.

2. PERROT et CHAPIEZ. *Hist. de l'art dans l'antiquité*, t. VII, p. 17.

3. J. SOURY. *Jésus et la religion d'Israël*, p. 270.

fois, c'est dans le bruissement des branches du chêne fatidique que le malade attentif trouvera la réponse divine.

A Épidaure, c'est le même cérémonial ¹.

Mais voici les mauvais jours : l'étoile d'Esculape pâlit ; ses temples sont délaissés et le christianisme leur donne le coup de grâce. La foi, néanmoins, est encore vive dans les masses, et ce sont d'autres puissances qui vont prendre la suite. C'est ainsi qu'à Égès, en Cilicie, saint Côme et saint Damien succèdent à Esculape dont le culte s'est transporté de Grèce en Asie et, comme leur prédécesseur, ils se montrent en songe aux clients apeurés. Ils interviennent de la même manière que le dieu du paganisme, soit par des miracles, soit en indiquant le remède approprié à la maladie. De même, en Égypte, saint Cyr et saint Jean remplacent Sérapis identifié, d'ailleurs, à Esculape et, comme lui, se mettent à guérir les malades.

Les Grecs et les Romains suspendent à leurs arbres sacrés les mêmes tablettes votives et maint lécythe représente de telles scènes où religion et médecine marchent de pair. Voici Rome maîtresse du monde : les anciennes pratiques fétichistes font concurrence, en Gaule notamment, à la religion d'État. M. Ch. Renel, qui a consacré une savante étude au culte des arbres chez les Gaulois et les Gallo-Romains, nous apprend que Silvanus était le dieu de la forêt, comme Bormanus était le dieu des eaux thermales, et qu'ils voisinaient avec des divinités plus concrètes parmi lesquelles les documents épigraphiques nous ont fait connaître le dieu *Fagus* ou hêtre et le dieu *Robur* ou chêne. Il est même, chez les Gaulois, un arbre qui lutte sérieusement contre le chêne, c'est l'if. Le nom gaulois de l'if, *Eburos*, joue, d'après d'Arbois de Jubainville, un rôle important dans la nomenclature géographique de la Gaule. Le nom des *Eburones*, peuple établi entre la Meuse et le Rhin, dérive d'*Eburos*, comme celui des *Eburovices*, guerriers de l'if. Des noms de villes ont la même origine : Évreux, Avrolles, Embrun, et l'on retrouverait même en Irlande des noms d'homme sous les formes d'Ébur et Ibar ².

Il serait oiseux d'insister ici sur le culte du chêne chez nos aïeux de la Gaule indépendante, sur la persistance de ce culte après la conquête romaine, et il n'est personne d'entre nous qui n'entende encore chanter dans ses souvenirs classiques les phrases harmonieuses de Chateaubriand décrivant la cueillette du gui sacré par les Eubages, lors des fêtes de l'an neuf. A en croire M^{me} de Genlis, les Druides gravaient sur le tronc du chêne qu'ils avaient choisi comme le plus beau les noms des dieux qu'ils tenaient pour les plus puissants ³.

N'est-il pas curieux de voir se transmettre à travers les siècles cet intérêt que portaient nos aïeux au chêne sacré et à son gui ? Pourquoi le gui était-il considéré comme une panacée ; pourquoi joue-t-il, de nos jours encore, un rôle important dans la médecine populaire, et même dans la médecine sans autre épithète ? Nos aïeux prêtaient au gui du chêne des propriétés quasi merveilleuses. Ils en ornaient leurs temples et leurs maisons, le donnaient comme remède, le portaient au cou comme amulette, et ils savaient utiliser la glu comme emplâtre pour rapprocher les lèvres d'une plaie. Depuis des siècles, le gui est considéré comme un remède souverain dans l'épilepsie. Pourquoi,

1. Ch. DIEHL. *Excursions archéol. en Grèce*, 1890, p. 67 et 341.

2. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. *Les Celtes*, 1904, p. 51.

3. *Botanique historique*, 1810.

puisque le gui n'a jamais guéri un épileptique ? Pourquoi, si ce n'est que le mal sacré doit être, en bonne logique, traité par les substances émanées de l'arbre sacré, d'autant plus, et cela augmente encore leur valeur, qu'on ne les y rencontre si rares qu'il a été possible de dresser la liste des chênes porteurs de gui. D'ailleurs la médecine populaire, qui ne déteste pas les jeux de mots, pourrait-elle admettre que le gui n'est pas utile aux enfants atteints de la danse de Saint-Gui, l'adage du *similia similibus curantur* étant toujours en honneur ? De la danse de Saint-Gui aux convulsions, puis aux spasmes de la coqueluche ou du hoquet, il n'y a qu'un pas et l'on comprend qu'une thérapeutique simpliste l'ait vite franchi. C'est ainsi qu'en Normandie des chapelets de gui sont encore vendus pour protéger les enfants contre les convulsions. La science a recherché, à son tour, ce qu'il pouvait y avoir de fondé dans ces traditions empiriques et la pratique médicale a bénéficié de la découverte des substances actives du gui dans les cardiopathies avec hypertension artérielle, dans les hémoptysies des tuberculeux, dans les néphrites avec oligurie. Il est intéressant de noter que l'empirisme a mis une fois de plus sur la voie d'une découverte scientifique. C'est en voyant, en Sologne, une commère donner des tasses d'infusion de gui pour arrêter une hémoptysie, que le Dr Gaultier eut l'idée de faire sur les principes actifs du gui des recherches qui mirent en évidence leurs propriétés hypotensives. C'était là, d'ailleurs, une tradition fort ancienne puisque nous voyons de vieux maîtres de la médecine, tels que Paracelse et van Swieten, utiliser le gui contre les hémorragies en général et les hémoptysies en particulier. Aujourd'hui donc, en résumé, le chêne reste comme par le passé, mais par un autre mécanisme, l'arbre essentiellement guérisseur.

La clientèle païenne des dieux de la forêt était si puissante que le christianisme naissant n'osa pas, tout d'abord, heurter de front, sinon la religion sacerdotale, du moins une religion populaire qui se traduisait par des croyances profondément enracinées dans l'âme simple des campagnes. La religion du Christ, à ses débuts, eut donc soin de faire servir aux usages du nouveau culte les temples du paganisme dont la foule n'eut même pas à désapprendre le chemin et, de même que les prêtres surent identifier leurs fêtes religieuses à celles qu'ils prétendaient voir disparaître, de même ils eurent l'habileté de drainer à leur profit nombre de pratiques superstitieuses dont il était préférable de ne pas brusquer la disparition. Mais si les divinités romaines s'effondrèrent sans trop de difficultés, il y eut plus de résistance en ce qui concernait les cultes vraiment nationaux, au nombre desquels celui des arbres tenait depuis si longtemps une place prépondérante. Il faut arriver au moyen âge pour voir les évêques soutenir une lutte dans laquelle avait échoué saint Martin de Tours lui-même, et ce ne fut pas sans peine, les néophytes s'échappant de l'église pour courir aux vieux arbres ou aux sources sacrées. Les conciles ont beau fulminer contre de telles pratiques, dénoncer les « sacrifices dans les forêts, la cueillette du gui sacré », rien n'y fait, et le concile d'Arles, en 452, doit frapper d'anathème et déclarer coupables de sacrilège les infidèles qui vénèrent des arbres, des fontaines ou des pierres. La superstition est tenace puisque Annacaire, évêque d'Auxerre, au VI^e siècle, et saint Éloi au VII^e siècle, défendent à leur tour de sacrifier aux arbres, aux pierres ou aux fontaines et qu'il faudra arriver à Charlemagne, grand démolisseur de dolmens, pour voir, sinon disparaître, puisqu'elles persistent encore de nos jours, mais se transformer, des pratiques suivies par des dendrolâtres sans le savoir qui mêlent aux coutumes fétichistes de nos

lointains aïeux le culte de la Vierge qui s'en accommode. « Le christianisme, a dit Renan, s'est élevé sur les ruines du paganisme. »

De cette assimilation de la Vierge à des divinités du paganisme, les exemples ne manquent pas. En voici deux qui les pourront résumer. A Vaison, on a trouvé sur un autel de la Vierge une inscription en l'honneur des déesses mères, les *Matres*. Comme ces *Matres* allaient par trois, le christianisme leur substitua le culte des trois Maries encore si vivace en Provence, aux saintes Maries de la mer.

Nous arrivons au moyen âge ; la foi en ces arbres fétiches, en ces arbres guérisseurs est toujours aussi vive. Ce n'est plus Esculape qui leur confère la puissance dont les siècles ont éprouvé la réalité ; ce n'est plus la divinité de la Gaule ou de Rome ; il y a eu transformation ; les fées sont entrées en jeu et, de nouveau, on suspend aux branches des grands chênes de la forêt des couronnes et des fleurs. Le nom gaulois du chêne étant *Deruon*, nous apprend encore d'Arbois de Jubainville, les fées des chênes sont les *Fatae deruones*. Leur culte a été longtemps vivace, en Italie, aux environs de Brescia, et le nom de femme de *Derua* s'est propagé en Autriche. Les fées habitent dans les branches des grands chênes ; elles en sortent la nuit pour venir danser au clair de lune autour de la source. Ici encore nous retrouvons les traces d'un vieux culte du paganisme, celui des sources, auquel présidait la divinité *Bormo*, père de toutes les eaux de Bourbon et de Bourbonne que nous connaissons. L'Église se garde bien de heurter trop délibérément les consciences, et elle se contente de s'approprier des croyances dont la ténacité devait être prise en considération. En nous contant l'histoire de Jeanne d'Arc, Michelet s'exprime ainsi : « Son village était à deux pas des grandes forêts des Vosges. De la porte de la maison de son père, elle voyait le vieux bois *des chênes*. Les fées habitaient ce bois ; elles aimaient surtout une certaine fontaine près d'un grand hêtre qu'on nommait l'arbre des fées, des *Dames*. Les petits enfants y suspendaient des couronnes, y chantaient. Ces anciennes *Dames* et maîtresses des forêts ne pouvaient plus, disait-on, se rassembler à la fontaine ; elles en avaient été exclues pour leurs péchés. Cependant l'Église se défiait toujours des vieilles divinités locales ; le curé, pour les chasser, allait, chaque année, dire une messe à la fontaine. » C'est un fait bien intéressant de voir ici le culte des sources, cher à nos aïeux de la Gaule romaine, délaissé pour le culte des arbres non moins en honneur dans la Gaule indépendante. La croyance en ces fées sylvestres, qui succédaient aux Dryades et aux Hamadryades de l'antiquité, était fort répandue au moyen âge.

La phrase de Michelet nous a ramenés à la Vierge au chêne de Viroflay. La procession à l'arbre sacré, les longues théories de malades et de suppliants sont de nos jours encore. Et c'est avec la même mentalité que sont offertes à la Vierge, les mêmes couronnes, les mêmes fleurs, les mêmes ex-voto. Dans toutes nos Vierges au chêne, c'est le même cérémonial ; le curé va chaque année dire une messe au pied de l'arbre sacré. Le clergé élève encore des chapelles autour des chênes sacrés, comme à Fontainebleau et, comme au temps de Jeanne d'Arc, il continue, le 8 septembre, à fêter la Nativité au pied des chênes centenaires, aux oratoires de Viroflay, de Chaville, de Cerisay, d'Allouville, près d'Yvetot, de Fleury-lès-Villedieu et de bien d'autres encore. Le chêne se trouve choisi partout et toujours ; c'est l'arbre sacré par excellence, aujourd'hui comme au temps de Zeus, comme au temps des Druides ; c'est l'arbre en effet qui représente la majesté, la durée, la puissance ; c'est le roi de la forêt et c'est lui qui donne le mieux l'idée de la divinité. Il est vénéré, puis il devient un objet de culte ;

les autres arbres ne sauraient lutter avec lui et ce n'est certainement pas le hasard qui fit que saint Louis, le représentant sur terre de la majesté divine, rendait la justice sous un chêne.

Un mot, en terminant, sur le mélange de tous ces cultes naturalistes. Si le culte des arbres a remplacé celui des sources, le culte des sources avait remplacé, en maints endroits, celui des mégalithes et, de ce fait, nous avons, toujours aux environs de Paris et dans le bois de Clamart, un exemple intéressant dans la fontaine Sainte-Marie qui sourd, à quelques pas, des deux menhirs bien connus. La fontaine christianisée, elle aussi, est devenue la fontaine Sainte-Marie et l'on a pu voir, dans ces dernières années, le culte christianisé des arbres s'associer à celui des sources et des pierres : une statue de la Vierge a pris place sur le chêne qui ombrage la fontaine Sainte-Marie.

V

CONTRIBUTION A L'HISTOIRE DE L'ANATOMIE

(DISSECTION; VIVISECTION)

PAR M. A. BLANCHET

MEMBRE DE L'INSTITUT

J'aurais à peine besoin de rappeler les textes anciens de Celse et de Tertullien concernant des médecins de l'École d'Alexandrie, si ces textes ne touchaient de très près au sujet que j'ose aborder aujourd'hui avec une documentation peut-être incomplète. Que Tertullien ait traité Hérophile de boucher, parce que ce médecin avait disséqué six cents corps humains ¹, ce n'est peut-être qu'une boutade empreinte d'une grande exagération. Mais il faut s'attarder davantage au renseignement rapporté par Celse, qui, s'il n'était peut-être pas médecin, possédait du moins un savoir très sûr et réellement encyclopédique. D'après cet auteur, Érasistrate et Hérophile ont disséqué vivants des criminels condamnés à la mort, qui, par ordre des rois, étaient tirés de prison pour leur être livrés ².

Galien qui, pour une partie de sa vie, fut contemporain de Tertullien, n'avait pas l'amertume de ce docteur de l'Église contre Hérophile, dont les connaissances en anatomie humaine, lui paraissaient dignes d'éloge. Mais Galien lui-même, dont le caractère était d'ailleurs réputé pour sa douceur, s'est probablement borné à disséquer des animaux.

On a dit ³, très souvent, que le moyen âge médical s'est borné à connaître l'anatomie à travers les œuvres de Galien.

Cette opinion peut se soutenir, car le manuscrit de la Bibliothèque de Dresde

1. TERTULLIEN, *De Anima*, c. x. (édition du *Corpus Scriptorum ecclesiasticorum latinorum* de Vienne, 1^{re} partie du t. XX, 1890, p. 312) : « Herophilus ille medicus aut lanus qui sexcentos exsecuit, ut naturam scrutaretur... » — Par une erreur regrettable, Chéreau, dans sa notice sur l'histoire de l'Anatomie, imprimée dans le *Dictionnaire enc. des Sciences médicales* (dirigé par Dechambre), attribue à Tertullien le texte de Celse, et *vice versa* (t. IV, 1866, p. 208).

2. A. CORNELIUS CELSUS, *De Medicina*, éd. C. Daremberg, 1859 ; Proœmium, p. 4 : « ... longæque optime fœcisse Herophilum et Erasistratum, qui nocentes homines, a regibus ex carcere acceptos, vivos incidere, considerarintque, etiamnum spiritu remanente, ea, quæ, natura ante clausisset... » — Érasistrate travaillait à la Cour des rois de Syrie dans la première moitié du III^e siècle avant notre ère.

3. Outre la plupart des dictionnaires et des encyclopédies, voy. V. NICAISE, *Recherches sur l'histoire de l'Anatomie*, 1902, p. 4 (Extr. du *Bulletin de la Soc. de l'Hist. de la Médecine*). Cf. Antoine PORTAL, *Hist. de l'Anatomie et de la Chirurgie*, t. I^{er}, 1770, *passim* ; Robert R. von TÖPFLY, *Geschichte der Anatomie*, dans le *Handbuch der Geschichte der Medizin*, fondé par Th. Puschmann, t. II, 1903, p. 189 et 194 ; et aussi Karl SUDHOFF, *Ein Beitrag zur Geschichte der Anatomie im Mittelalter* (*Studien zur Geschichte der Medizin*, fasc. 4), 1908, p. 87 ; Ludwig HOFF, *Die Anfänge der Anatomie bei den alten Kulturvölkern* (*Abhandlungen zur Gesch. der Medizin*, f. IX), 1904, p. 98.

(C. 310), daté d'avril 1323, commence par ces mots : « Istoria incisionis sicut Calienus (*sic*) incidit ¹. » Les connaissances anatomiques du moyen âge paraissent en effet venir seulement, et médiocrement, des ouvrages des anciens. Rien n'est plus étrange et déconcertant que les figures dont sont ornés certains manuscrits, comme celui d'Henri de Mondeville, exécuté en 1314 ², ou encore le manuscrit écrit en Bohême, en 1399 ³. Et les figures anatomiques gravées à Mantoue, en 1472, et à Venise, en 1476 et 1483 ⁴, ne sont guère plus satisfaisantes.

Il est évident que les médecins du moyen âge pratiquaient trop peu la dissection ⁵. Aussi bien, les historiens de l'anatomie sont obligés de descendre jusqu'en 1230 pour citer la loi par laquelle l'empereur Frédéric II, roi des Deux-Siciles, prescrivait aux médecins de l'École de Salerne d'étudier l'anatomie sur des corps humains, au moins pendant une année ⁶. C'est au commencement du XIV^e siècle que Mundino de'Luzzi ⁷, en résumant la science anatomique de Galien, y ajouta le fruit de ses propres observations, résultant évidemment de la dissection de cadavres humains ⁸.

En France, un mandement de Louis II, duc d'Anjou et gouverneur du Languedoc, daté de 1376, ordonna de livrer, chaque année, à la Faculté de Médecine de Montpellier, le corps d'un supplicié ⁹.

Quand la Faculté de Médecine de Paris a-t-elle suivi l'exemple de celle de Montpellier ? On a souvent dit et imprimé que c'était seulement en 1478, un siècle plus tard. Mais un texte, tiré d'un traité sur la gravelle, rédigé par l'Italien Angelo de Aquila, en 1415, démontre qu'en 1407, la Faculté de Médecine de Paris procédait à une dissection, sur l'initiative de Jean Lelièvre, l'un des maîtres régents¹⁰. Les opérateurs retirèrent de la vessie du cadavre de Jean Canard, évêque d'Arras, mort le 7 octobre 1407, un calcul phosphatique du volume de deux grosses noix ¹¹.

On a peu remarqué que la lithiase dut intéresser spécialement la Faculté, puisque, en janvier 1474, le roi Louis XI permit aux médecins parisiens de prendre un soldat condamné à mort, afin de lui ouvrir le périnée et de chercher la manière d'enlever

1. Voy. Karl SUDHOFF, dans l'*Archiv für Geschichte der Medizin*, t. III, 1910, p. 361 et s.; cf. du même, *Beitrag zur Geschichte der Anatomie*, loc. cit., p. 6. — De même les traités arabes démontrent l'importance de la tradition des enseignements de Galien; voy. par exemple le recueil édité par M. P. de Koning, *Trois traités d'anatomie arabes par Muhammed ibn Zakariyyā Al-Raz, Ali ibn al Albās et Ali ibn Sīnā*, Leide, 1903, *passim* et p. 787.

2. Ms. 2030 du fonds français. — Ce chirurgien de Philippe le Bel avait cependant reconnu la nécessité d'étudier l'anatomie. En tous cas, les miniaturistes ne connaissaient guère le corps humain.

3. K. SUDHOFF, *Archiv...*, loc. cit., p. 353 et s., pl. VIII à XII.

4. K. SUDHOFF, *Archiv...*, loc. cit., t. III, 1910, p. 131.

5. La première école de Salerne basait ses études anatomiques sur le singe, l'ours et le porc.

6. J.-L.-A. HUILLARD-BRÉHOLLES, *Hist. diplomatique Frederici secundi*, Introduction (1859), p. 538, et t. IV (pars I, 1854), p. 236 et 237... « presertim anatomiam humanorum corporum in scholis didicerit et sit in ea parte medicina perfectus sine qua nec incisiones salubriter fieri poterunt nec [fracta (?)] curari » (*Novæ Constitutiones regni Siciliae*, § 15, lib. III, tit. XLVI).

7. C'est en mars 1345 qu'il fait la dissection du cadavre d'une femme (R. VON TÖPLY, *Gesch. der Anatomie*, loc. cit., p. 197).

8. Il avait été précédé, vers 1275, par Guillaume de Saliceto, à Bologne (L. LABOULBÈNE, dans *Rev. Scientif.* (rose), novembre 1886, p. 647) et par Guillaume de Varignana, vers 1302.

9. Cf. les lettres patentes de Charles VI, datées de mai 1396 (*Ordonnances des rois de France*, t. VIII, 1750, p. 73): « ... unam personam condemnatam ad mortem vel ultimum supplicium... pro anathomia facienda... »

10. Voy. le texte publié par MM. H. OMONT et A. THOMAS, dans le *Bulletin de la Soc. de l'Hist. de Paris*, t. XIX, 1892, p. 34.

11. Cf. le commentaire de cette autopsie, par M. Ernest WICKERSHEIMER, dans le *Bulletin de la Soc. de l'Hist. de Paris*, t. XXXVII, 1910, p. 161 à 163.

un calcul vésical¹. C'est, pour ces temps éloignés, un cas sans doute rare, d'opération sur un vivant, pratiquée dans un but de recherche scientifique.

Un peu plus tard, on accusera André Vésale et Jacques Bérenger da Carpi d'avoir disséqué des hommes vivants². Vésale fut même contraint, pour expier ce prétendu crime, de faire, en Terre sainte, un pèlerinage qui fut la cause de sa mort, sur les côtes de Zante (1564). Ce qu'on peut certifier, c'est que le Musée de Bâle conserve encore le squelette d'un criminel, Jacob Karrer, exécuté par ordre de justice et qui fut disséqué et monté en pièce anatomique par Vésale, à Bâle, en 1541.

Les sentiments du public étaient alors tels que les médecins ne pouvaient disséquer des cadavres, qui étaient cependant toujours ceux de criminels suppliciés, qu'en s'entourant de précautions. Pour enlever les restes, on attendait la nuit, afin d'éviter la rumeur populaire : « nocte..., ad evitendum rumorem populi », dit la mention d'une « anatomie » du 1^{er} avril 1493³.

Ce n'est pas pour rappeler uniquement ces faits, plus ou moins connus, que je vous apporte cette nouvelle notice, mais pour vous signaler un texte byzantin, qui paraît avoir été ignoré de tous les historiens de l'Anatomie⁴. Voici ce texte, tiré de la *Chronographie* de l'abbé Georges Théophane, qui mourut en 818 :

Κατεσχέθη δὲ καὶ Χριστίνος, ἀπὸ χριστιανῶν μαχαρίτης, καὶ πρῶτος τῶν Σκαμάρων· ὃν ἐν τῷ μούλῳ τοῦ ἀγίου Θωμᾶ χειροκοπήσαντες καὶ ποδοκοπήσαντες, ἤνεγκαν τοὺς ἱατροὺς, καὶ τοῦτον ἀνέτεμον ζῶντα ἀπὸ ἡβῆς ἕως τοῦ θώρακος πρὸς τὸ κατανοῆσαι τὴν τοῦ ἀνθρώπου κατασκευὴν. καὶ οὕτως αὐτὸν τῷ πυρὶ παρέδωκαν⁵.

Ainsi, sous Constantin V, dit *Copronyme*, en l'an du monde 6256, correspondant, selon le chronographe Théophane, à l'an 756 de notre ère, des troupes grecques, envoyées en Bulgarie, s'emparèrent, entre autres prisonniers, d'un renégat chrétien, nommé Christinus, qui était devenu porte-étendard chez les brigands Scamares. Ce renégat eut les mains et les pieds coupés, sur le môle du port Saint-Thomas, à Byzance, puis il fut livré aux médecins convoqués, qui l'ouvrirent, encore vivant, depuis le pubis jusqu'au thorax, afin d'observer la structure du corps humain ; et enfin le supplicié fut jeté dans le feu.

1. J. RIOLAN, *Joannis Riolani filii... Anthropographia*, Paris, Plantin, 1618, p. 62 : « ... militem capite damnatum, et calculo laborantem, vivum in perineo secare, ut calculi vesicalis extrahendi modum perquirent... » En se livrant à cette recherche les chirurgiens parisiens démontraient qu'ils étaient moins avancés que le médecin d'Alexandrie, Ammonius le Lithotome.

2. J. RIOLAN, *Op. cit.*, p. 63 et 64. Cet auteur rappelle, d'après Sénèque, que le peintre athénien Parrhasius avait torturé et tué un captif d'Olynthus, afin de mieux peindre son *Prométhée*. Et Riolan se fait encore l'écho de la légende d'après laquelle Michel-Ange aurait crucifié un homme pour peindre un Christ expirant sur la croix.

3. *Bulletin de la Soc. de l'Hist. de Paris*, 1910, p. 166. C'est encore un cadavre de supplicié qui est mentionné en 1499 (*Ibid.*, p. 168).

4. Du moins je crois que M. Robert von Töply, — sans parler de ses devanciers — et MM. Sudhoff et Hopf n'en ont pas fait mention dans leurs travaux.

5. THÉOPHANE. *Chronographia*, dans *Patrologie grecque* de Migne, t. CVIII, 1863, col. 877 et 879. — Le texte a été résumé en trois lignes dans un ouvrage, recommandable à d'autres titres, où l'importance pour l'histoire de la médecine n'a pas été relevée (Alfred LOMBARO, *Constantin V, empereur des Romains*, 1902, p. 51).

Je tiens à faire remarquer que des expressions de ce texte, concernant la structure de l'homme, se retrouvent dans le titre d'un ouvrage d'anatomie, travail médiocre du moine phrygien Meletios, qui écrivait entre le vi^e et le viii^e siècle. Cet ouvrage a été imprimé sous le titre : *Μελετίου περὶ τῆς τοῦ ἀνθρώπου κατασκευῆς* (Ed. de J.-A. Cramer, Oxford, 1836). D'ailleurs, un traité antérieur de Grégoire de Nysse portait un titre formé des mêmes mots : *περὶ κατασκευῆς ἀνθρώπου*. Ce fait a sans doute suffi à déterminer ceux qui ont suivi, pour le choix du titre de leurs œuvres.

Ce texte est sûrement l'un des plus importants pour l'histoire de l'anatomie. Il fournit peu de détails, mais il démontre que la chirurgie, dans les premiers temps du moyen âge, ne s'est pas bornée à répéter l'enseignement des Anciens, d'après les ouvrages de Galien. On doit même se demander si des expériences, analogues à celle de 756, n'ont pas été mises à profit par un certain Théophile, qui vivait vers le VIII^e siècle de notre ère et qui a donné un abrégé de l'œuvre de Galien, où l'on peut reconnaître des traces de recherches personnelles ¹.

Enfin, le texte précité prouve que la tradition, concernant des criminels réservés à des expériences médicales, était conservée ou fut reprise à Byzance.

On a vu plus haut que des exemples de cette coutume sont connus depuis le XIV^e siècle ; elle a persisté et c'est pour cela que, de nos jours, des corps de suppliciés non réclamés par la famille, ont été portés à l'Amphithéâtre. Mais, à diverses époques de l'histoire, il semble que la Science ait voulu aller plus loin, en cherchant, sur des condamnés vivants, *in anima vili*, les secrets de la vie humaine.

M. Ménétrier fait remarquer qu'en dehors de Justinien il y a d'autres exemples d'ouvertures des corps humains... En comparant les textes des manuscrits on peut rattacher l'anatomie antique à celle du moyen âge.

M. Giordano rappelle sa communication de l'année passée où il disait qu'en Italie, et particulièrement en Toscane, on pratiquait aux XV^e et XVI^e siècles la dissection des corps.

1. Sur ce médecin grec, voy. Antoine PORTAL, *Op. cit.*, p. 128.

Au contraire, dans le VII^e siècle, d'autres Byzantins, Meletios et Théophile Protospatharios, n'ont connu l'Anatomie que dans les écrits de Galien (Cf. THOMAS LAUTH, *Hist. de l'Anatomie*, Strasbourg, 1815, t. I^{er}, p. 266 et 267).

Je n'ai pas tenu compte du texte de CEDREUS (*Synopsis*... Ed. Byz. de Bonn, 1838, t. I^{er}, p. 533 ... ὁ δὲ ἀνατεμὼν τὸν διακονόν... etc.), où il est question du supplice du diacre Cyrille, sous Julien l'Apostat. J'estime que ce texte n'a pas d'importance au point de vue médical.

M. le professeur Ménétrier a bien voulu me rappeler un texte relatif à la terrible peste, qui dévasta l'empire, sous Justinien, passage que j'ai retrouvé aisément (Procopé, *De bello persico*, II, 22 ; éd. de la Byzantine de Bonn, t. I^{er}, p. 254). Mais outre qu'il s'agit d'une époque où les traditions des grands médecins grecs devaient être moins effacées, il convient de remarquer qu'il ne s'agit pas d'une véritable dissection, et surtout pas d'une vivisection.

VI

DU ROLE DES MÉDECINS DANS LA LUTTE CONTRE LES ÉPIZOOTIES AU XVIII^e SIÈCLE

PAR **Léon MOULÉ**

CHEF DE SECTEUR HONORAIRE

DU SERVICE VÉTÉRINAIRE SANITAIRE DE PARIS ET DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE

PREMIÈRE PARTIE

PESTE BOVINE

I

De tous temps les épizooties exercèrent de cruels ravages parmi les animaux domestiques ; Homère, Lucrèce, Ovide, Tite-Live, Virgile en ont fait mention dans l'antiquité. Mais ce fut surtout au XVIII^e siècle qu'elles furent le plus fréquentes et le plus meurtrières. Les désastres, qu'elles occasionnèrent dans presque toutes les contrées de l'Europe, furent tels que les divers gouvernements, craignant à juste titre pour le cheptel national, mirent tout en œuvre pour les combattre et en préserver leurs pays. Comme dans la première moitié du XVIII^e siècle il n'y avait pas encore de vétérinaires, comme la médecine des animaux était aux mains de charlatans, d'empiriques plus nuisibles qu'utiles, on fit appel à la science des médecins, non des moins illustres, qui s'acquittèrent avec zèle de la mission qu'on leur avait confiée, et combattirent avec succès les épizooties, en leur appliquant les mesures prophylactiques et curatives, qui leur avaient si bien réussi, dans la lutte contre les épidémies, également fréquentes et meurtrières à cette époque.

L'école vétérinaire de Lyon, la première en date, ouvrit ses portes le 13 février 1762. Après ce fut le tour de celle de Limoges (22 février 1766), dont les cours n'eurent qu'une très courte durée, puisque cette école fut supprimée à la fin de l'année 1768. En octobre 1766, l'école vétérinaire d'Alfort fut ouverte au public. Les gouvernements étrangers suivirent cet exemple, mais ils ne dotèrent leurs pays d'un enseignement vétérinaire que beaucoup plus tard. Il n'y eut donc à la fin du XVIII^e siècle qu'un petit noyau de vétérinaires, tout à fait insuffisant pour lutter avec efficacité contre les épizooties. Aussi l'activité scientifique des médecins continua-t-elle à s'exercer pendant toute cette période, au grand profit de la richesse nationale.

De toutes les épizooties, celle qui causa le plus de ravages fut la peste bovine ou typhus contagieux du bétail. Cette affection, qui existe à l'état endémique sur le bétail compris dans le bassin de la mer Caspienne, sans y causer de pertes sérieuses, manifeste tout d'un coup sa virulence au contact du bétail étranger, dont la résistance est moindre, puis se répand avec une effroyable rapidité, semant la mort sur son passage. C'est en général la conséquence fatale, inéluctable, des guerres européennes. Si la guerre a pour théâtre l'Europe orientale, la peste, à la suite des divers mouvements de troupes, envahit la vallée du Danube, pénètre ensuite en Allemagne, en Italie, en France, d'où les transactions commerciales la disséminent dans les autres pays. Si la lutte est limitée entre les peuples occidentaux, ce sont les armées approvisionnées de bétail provenant des steppes, qui sèment la peste dans les contrées qu'elles traversent.

1^o Peste bovine (1709-1717). — Lors de la guerre de Succession d'Espagne et de la coalition contre la France, il y eut d'importants mouvements de troupes dans l'Europe orientale et les armées coalisées s'approvisionnèrent en partie de bétail venant des confins de la Hongrie. Il en résulta de 1709 à 1711, et même au delà, car des foyers persistèrent pendant plusieurs années, une épizootie de peste bovine, qui fit irruption dans les États du Volga, dans la vallée du Danube, d'où elle se transmit rapidement en Allemagne, en Hollande, en Italie, de là en France et en Angleterre.

En France, par ordre du roi, des médecins furent délégués pour étudier ce mal, alors peu connu, et tâcher d'en enrayer les effets meurtriers. De leur côté, les intendants des provinces contaminées s'empressèrent de déléguer à cet effet des médecins et des chirurgiens dans les communes de leur ressort.

DROUIN, chirurgien-major des gardes du corps du roi, fut un des premiers envoyés dans les territoires infectés. Il rendit compte de sa mission dans un mémoire, dans lequel il relate ses deux cents autopsies de bovidés et les différents traitements employés.

Dans le même temps, GUILLO, professeur à la faculté de médecine de Besançon, était délégué par l'intendant, le 30 juillet 1714, pour différencier les diverses espèces de maladies qui sévissaient sur le bétail de la paroisse de Foudremond.

En dehors de ceux que nous pouvons appeler des officiels, puisqu'ils étaient commissionnés, d'autres notabilités scientifiques publièrent des opuscules sur la maladie régnante.

HELVÉTIUS (Jean-Claude-Adrien), qui devint plus tard médecin de la reine Leczinska, inspecteur général des hôpitaux militaires de Flandre, puis doyen régent de la faculté de médecine de Paris, fut l'auteur de deux mémoires sur la peste bovine.

Les remèdes qu'il préconisait furent sans doute très nombreux et la réclame très active, car la faculté de médecine de Paris, consultée au sujet de brochures répandues dans Paris sur la mortalité des bestiaux, dans un jugement rendu sur un de ces mémoires publiés sous la direction d'Helvétius, s'éleva contre un « sieur MALOUTE, qui ose y prendre la qualité de Docteur Régent en la Faculté de Médecine de Paris, et qui n'a pas l'honneur de lui appartenir ». (Voir Index bio-bibliographique, Traités anonymes, Jugement). Il est en outre déclaré que les deux autres signataires de ce

mémoire ont prêté leur nom et leur titre pour approuver ledit mémoire sur une maladie qui n'est ni nommée ni décrite.

Un médecin de Salins, PICOTEAU (Claude-Étienne) aurait publié une étude sur la marche de cette maladie en Bourgogne (1714).

Un médecin du nom de MAUGER fut l'inventeur d'une poudre, qu'il avait expérimentée avec succès, ainsi qu'il l'annonce dans une étude publiée en 1714.

Un pharmacien de Lyon, DE JUSSIEU, père des illustres botanistes, fit paraître cette même année une brochure anonyme, intitulée *Réflexions sur la maladie des Bestiaux*, publiée à Lyon par ordre du gouverneur le Maréchal de Villeroy.

En *Allemagne*, la peste bovine fut également étudiée par plusieurs membres du corps médical et plusieurs brochures furent imprimées sur cette redoutable affection, qui exerça particulièrement ses ravages de 1711 à 1717 et même au delà. Parmi ces médecins nous citerons :

HOFFMANN (Frédéric), surnommé le Boerhave de l'Allemagne, professeur de médecine à Iéna, puis à Berlin et enfin à Halle, auteur d'une brochure sur la maladie régnante, parue en 1716.

KANOLD (Jean), médecin allemand, qui étudia la peste bovine de 1712 et 1713, et composa plus tard (1721) une étude historique sur les maladies contagieuses ayant sévi sur le bétail de 1701 à 1717.

SALZER (Ernest-Bernhard), auteur d'une thèse médicale sur la peste bovine, soutenue en 1713 à Tubingue, sous la présidence de CAMERARIUS.

SCHROCK (Lucas), plus connu sous le nom de Schröckius, médecin de l'hôpital d'Augsbourg, qui étudia la peste bovine de 1711.

GOLICK (André-Ottomar), professeur de médecine à Francfort-sur-l'Oder, qui décrit plusieurs foyers persistant encore en 1730, dans le Brandebourg.

En *Autriche-Hongrie*, GERBEZIUS (Mare), médecin de la ville de Laubach, en Carniole, décrivit une épizootie observée en Styrie, en 1711. D'après Amoureux, cette observation fut insérée à la suite du livre de Gerbezius, intitulé *Intricatum extricatum medicum*, Francf., 1713, in-4.

Gerbezius fait observer qu'en 1710, il y eut en Hongrie une quantité considérable de cigales et de sauterelles, dont les cadavres infectèrent les herbes, les feuilles des arbres, ce qui eut pour effet de communiquer aux animaux « une modalité pernicieuse capable de produire la maladie dont ils furent atteints ».

Ce fut surtout en *Italie* que les observations médicales relatives à l'épizootie de peste bovine furent le plus nombreuses. Nous allons en donner une sommaire indication par ordre alphabétique de noms d'auteurs, renvoyant pour plus de détails à l'index bio-bibliographique.

BRUMI (Paolo-Geromino), docteur en médecine, démonstrateur d'anatomie à Milan, auteur de deux mémoires sur la peste bovine, publiés en 1712.

CARCANI (Ignazio), médecin de Milan, auteur de trois opuscules sur la peste bovine, en 1714.

COGROSSI (Charles-François), professeur à l'université de Padoue. Dans une lettre adressée à Vallisnieri, il attribue la propagation de la peste à des insectes invisibles s'attaquant aux bovidés (1714).

FANTASTI (Francisci), médecin de Vérone, auteur d'une étude sur la fièvre contagieuse qui ravageait le territoire de Vérone, en 1711.

GALLARATI (Agostino Lomeno), auteur d'une étude sur « l'hydre de l'espèce bovine » (1714).

GAZOLA (Giuseppe), médecin et chirurgien à Vérone, auteur d'un opuscule sur l'origine, les causes, les traitements curatifs et préventifs de la maladie régnante (1712).

LANCISI (Jean-Marie), médecin italien, un des plus célèbres anatomistes du XVIII^e siècle, écrivit plusieurs articles sur la peste qui attaquait les bœufs de la campagne romaine de 1713 à 1714.

LANZONI (Joseph), littérateur, poète, docteur en médecine à Ferrare, fut l'un des plus célèbres anatomistes de l'Italie. On a de lui trois opuscules sur la peste bovine, parus de 1712 à 1718.

MAZZINI (Jean-Baptiste), médecin brescian, qui écrivit, le 11 novembre 1711, une lettre à Vallisnieri, au sujet de traitements préconisés contre l'épizootie de peste qui ravageait le territoire de Brescia.

MICHELOTTI (Pierre-Antoine), philosophe et médecin à Venise, qui décrivit une épizootie de peste bovine régnant dans les environs de Venise et les contrées voisines (1711).

MORANDI (Jean-Baptiste), médecin à Final, duché de Modène. Dans les *Réflexions...* des médecins de Genève il est signalé comme ayant fait sur les bovidés malades de la peste des expériences avec des médicaments antivermineux, à base de mercure.

NIGRISOLI (François-Marie), médecin de Ferrare, auteur d'un traité sur la peste bovine (1713), qui de tous s'approcha le plus de la vérité, en décrivant l'influence que pouvaient avoir sur la contagion les guerres et les mouvements incessants de troupes.

RAMAZZINI (Bernardino), un des médecins les plus érudits de l'Italie, professeur de médecine à l'université de Modène, puis à celle de Padoue. En 1711, il fit imprimer un traité sur la peste bovine « où, écrit CHEREAU ¹, le vrai savant, l'observateur exact, se dévoile à chaque pas ».

VALLISNIERI (Antoine), médecin et naturaliste à Padoue, bien connu par ses travaux sur les vers du corps humain. D'accord avec Cogrossi il admit la théorie vermineuse de la peste bovine, dans un mémoire paru à Milan en 1714.

En Suisse, le typhus, qui y régna de 1710 à 1716, fut pour la première fois scientifiquement décrit par le docteur LANGE (Charles-Nicolas). La Société des médecins de Genève, sous le titre de *Réflexions sur la maladie*, etc., imprimées en 1716 et en 1745, publia une série d'observations médicales sur l'épizootie qui décimait la Suisse, le Milanais, le Piémont et les contrées avoisinantes.

On signale d'autres médecins suisses comme ayant décrit la peste bovine : BUTINI (Jean-Robert), né à Genève en 1681, mort en 1714, auteur d'un *Traité sur la maladie du bétail*, imprimé à Genève, en 1711 ; MURALTO (Jean de), docteur en médecine à Zurich, auteur de deux mémoires sur la peste bovine de 1714.

2^o Peste bovine (1740-1760). — A partir de 1740, une épizootie de peste bovine, conséquence de la guerre de Succession d'Autriche, qui mit en mouvement presque toutes les troupes de l'Europe centrale, se fit cruellement sentir dans la plupart des contrées de l'Europe.

1. Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales, de DECHAMBE.

Elle fut particulièrement désastreuse en *France*, accompagnant le mouvement de retraite des troupes françaises évacuant Prague, la Bohême, la Bavière, et constamment en contact avec les troupes autrichiennes ravitaillées en bétail hongrois, des steppes de la Russie. L'armée française sema la contagion sur son passage, en Alsace, en Lorraine, en Franche-Comté et jusque dans le Dauphiné (1743-1747).

La peste bovine fut surtout très meurtrière dans les environs de Paris, où elle fut importée par des vaches provenant d'une étable infectée en Picardie. La faculté de médecine de Paris, consultée, chargea son doyen DE L'ESPINÉ de se transporter dans les villages de la banlieue parisienne pour étudier et combattre cette maladie. Celle-ci augmentant d'intensité, et s'étendant avec rapidité, le doyen de la faculté dut s'adjoindre quelques-uns de ses collègues. Ce furent tout d'abord les docteurs BOUVARD, COCHU, MALOUIN, BERTIN ; puis CHOMEL et LEMAIRE et enfin LE MONNIER, J. LE THUILLIER, FERREIN et PROCOPE. Ces médecins partaient tous les jours de Paris pour donner leurs soins aux malades, et ce fut sans doute à leur instigation que fut promulgué l'arrêt du Conseil d'État, du 19 juillet 1746, indiquant « les précautions à prendre contre la maladie épidémique sur les Bestiaux » ¹.

La faculté de médecine de Montpellier fut aussi invitée à donner son avis et un de ses membres, DE SAUVAGES, fut chargé de rédiger un rapport.

Enfin, parurent divers mémoires émanant de médecins, qui avaient observé avec soin la marche de l'épizootie dans diverses parties de la France. Ce sont, par ordre alphabétique :

AUBERT (François), médecin des hôpitaux de Châlons-sur-Marne, auteur d'un discours sur la maladie des bestiaux, en 1745.

BAGARD, médecin de Stanislas, roi de Pologne, qui publia, en 1742, à Nancy, un mémoire en forme de consultation sur la maladie des bœufs, sévissant alors en Lorraine et dans les Vosges.

BRUAND (Pierre-François), médecin à Besançon, qui étudia les maladies contagieuses des bêtes à cornes, notamment la peste bovine de 1740.

BLONDET, docteur en médecine de l'université de Montpellier, intendant des eaux minérales de Segrès, qui décrivit avec soin l'épizootie de 1749.

CHARLES (René), médecin franc-comtois, professeur, puis recteur de l'université de Besançon, qui publia en 1744 une observation sur la peste bovine en Franche-Comté.

CHOMEL (Jean-Baptiste-Louis), plus tard doyen de la faculté de médecine de Paris, auteur d'une relation sur une épizootie de peste bovine aux environs de Paris, dont il suivit avec assiduité les progrès.

HELVÉTIUS (Jean-Claude-Adrien), dont nous avons déjà parlé à propos de l'épizootie de peste bovine de 1714, qui, dans un mémoire sur la maladie des bestiaux en 1744, passa en revue les diverses affections du bétail.

MALOUIN (Paul-Jacques), professeur de médecine au Collège de France et de chimie

1. L'épizootie régnait encore dans les environs de Paris en 1749. On lit dans *l'Histoire de la Société royale de Médecine*, 1779, p. 337, que les bêtes mortes de cette maladie furent enterrées dans le faubourg Saint-Germain, dans un champ de vigne, au-dessous de l'Enfant Jésus, et recouvertes seulement de quelques pieds de terre. De Lassone lut à la Société royale de médecine (vol. pour l'année 1777, publié en 1779, p. 97) une note sur l'épidémie qui en fut la conséquence pour les demoiselles de l'Enfant Jésus. Vicq-d'Azyr fit l'historique de l'épizootie (p. 343). (Cf. *Documents pour l'Histoire de l'Université de Paris, commentaires de la Faculté de Médecine* (1777-1786), Paris, Steinheil, 1903.)

au Jardin du Roi, l'un des médecins délégués par la faculté de médecine pour étudier la peste bovine des environs de Paris.

NAVIER (Pierre-Toussaint), médecin des hôpitaux de Châlons-sur-Marne, qui, dans une « Dissertation en forme de Lettre sur plusieurs maladies populaires », décrivit une épizootie de peste bovine aux environs de Châlons, en 1744.

RAUDOT, docteur en médecine, agrégé au collège des médecins de Dijon, auteur d'une dissertation sur la maladie des bestiaux de cette région, en 1745.

SAUVAGES de Lacroix (François Boissier de), professeur à la faculté de médecine de Montpellier, fut chargé par cette faculté de rédiger un rapport sur les causes, la nature et le traitement de l'épizootie de peste qui décimait, en 1745, les bovins du Vivarais, du Forez, du Dauphiné, du Velay. Il partit pour le Vivarais, le 24 novembre 1745, et y resta jusqu'au 15 décembre. Il fut aidé dans ses recherches par BOUCHET, maître chirurgien. A la suite de son mémoire est imprimé un *Avis de Messieurs les Professeurs en Médecine de l'Université de Montpellier sur la maladie des Bœufs* ; avis daté du 28 décembre 1745 et signé de MM. RIDEUX, doyen ; FITZ-GERALD, FIZES, DE SAUVAGES, HAGUENOT, LAZERME, MAGNOL.

ANONYMES. Deux mémoires anonymes, émanant peut-être de la même personnalité médicale, furent imprimés en 1746 et 1747.

Le premier a pour titre : Lettre écrite de Bayeux en 1746 ; Lettre d'un médecin relatif à la peste bovine (1746).

Le second, paru dans le *Mercure de France* (avril 1747, p. 31), est intitulé : Lettre écrite de Bayeux par M. L., Médecin de Caen, à M^r l'Abbé J. au Collège d'Harcourt à Paris, sur les maladies des bestiaux « qui souvent annoncent les maladies épidémiques des hommes » (voir Index bio-bibliographique : Traités anonymes).

En Allemagne, deux thèses médicales furent soutenues en 1745, à Tubingue, sous la présidence du professeur MAUCHART (Burchard-David). Toutes deux traitaient de la peste bovine : *de lue vaccarum Tubingensi*. L'une fut soutenue, le 11 septembre 1745, par ELWERT (Joh.-Phil.), et l'autre, en octobre de la même année, par KLEMM (Christophorus-Henricus).

COTHÉNIUS (Christian-And.) publia dans l'Académie des Curieux de la nature une observation sur la *Lues bovina* dans le cercle de Priegnitz (1746).

FÜRSTENAU (Johann-Hermann), professeur à l'université de Rinteln, puis à celle de Göttingue, publia plusieurs travaux sur la médecine vétérinaire, dont un sur les maladies des bestiaux, notamment sur les épizooties qui leur sont spéciales (1748)

RIEDEL (Johann-Christoph.), docteur en médecine, professeur à l'université d'Erfurth, est l'auteur d'une observation sur une épizootie de peste bovine en 1749.

LANGGUTH (George-Auguste), médecin, publia le discours sur la peste bovine qu'il prononça, le 15 octobre 1753, à la faculté de médecine de Wittenberg (Saxe).

SALCHOW (Ulrich-Christoph), médecin militaire, écrivit, en 1755, un traité sur la peste bovine de Priegnitz ; ainsi que d'autres travaux sur cette maladie contagieuse, parus en 1779, en 1780 et 1781.

En Angleterre, la peste bovine fit son apparition, en 1745, puis se répandit dans presque tout le pays et y persista jusqu'en 1758 et même au delà.

LAYARD (Daniel-Peter), médecin de Londres, en fut l'historiographe. Dans ses travaux sur la nature, les causes et le traitement des maladies des bêtes à cornes, il

établit un parallèle entre la petite vérole et la maladie des bœufs. Il fit quelques essais d'inoculation. Il s'occupa aussi de la rage.

En *Autriche*, PLENCIZ (Marc-Antoine de), médecin autrichien, publia deux opuscules sur une épizootie qui ravagea l'Allemagne, en 1761, et qu'il attribua aux semences vermineuses répandues dans l'air par les insectes. En 1762, il fit paraître un traité sur les maladies épidémiques de l'espèce humaine et en profita pour donner quelques détails sur la peste bovine qui sévissait depuis trente ans en Autriche.

En *Hollande*, d'après Amoureux, quatre médecins, Antoine DE HAEN, Wilh. OUWENS, Abr. WESTERHOFF, Cour.-Henry VELSE, auraient écrit en langue allemande un traité sur la contagion des vaches en 1745, qui fut particulièrement désastreuse en ce pays, car, en deux ans, la Hollande perdit deux cent mille têtes de bétail.

Mais il y eut encore d'autres médecins qui s'occupèrent de cette redoutable maladie, et dont les travaux nous sont parvenus.

ENS (Abram), médecin hollandais, au service de la Russie, publia en 1745, un mémoire sur l'épizootie qui avait décimé les bovidés d'Ostervick.

CLERC (Nicolas-Gabriel), ancien médecin des armées françaises en Allemagne pendant la guerre de Sept ans, puis médecin de l'Impératrice Élisabeth de Russie, dans son *Essai sur les maladies contagieuses*, décrit avec beaucoup d'exactitude l'épizootie de peste bovine qui se manifesta en Hollande en 1744 et 1746.

En *Suède*, à la suite d'une épizootie de peste bovine qui ravagea ce pays en 1756, le gouvernement envoya un jeune médecin du nom de TURSEN, avec mission de parcourir les diverses contrées de l'Europe où sévissait cette maladie. De retour, Tursen publia trois rapports, qui furent traduits en français par de Baer et insérés dans ses *Recherches sur les Maladies épizootiques*.

BERGIUS, professeur d'histoire naturelle et de pharmacie, assesseur au Collège royal de médecine, aurait aussi écrit un travail sur l'inoculation de la maladie des bestiaux, inséré, en 1769 (p. 339) dans les *Mémoires de l'Académie des sciences de Stockholm* et dans de Baer.

En *Danemark*, d'après Neumann, AASKOW, médecin danois, aurait publié, en 1765, un mémoire sur la peste bovine qui décimait le bétail dans ce pays.

3^e Peste bovine (1766 et sq). — La peste bovine séjourna dans l'Europe centrale pendant presque toute la durée de la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Dès 1766, cette épizootie, dont l'origine est restée très obscure, pénétrait de Turquie en Hongrie, puis de là gagnait la Silésie, la Saxe, la Prusse, les Marches de Brandebourg, la Hollande, etc.

Dès 1770, on l'observait en *France*, dans la Flandre française, en Picardie, en Artois, dans l'Ile-de-France, en Champagne. En 1774, elle apparut soudain dans le sud-ouest de la France, aux environs de Bayonne, importée, dit-on, avec des cuirs non tannés provenant de la Guadeloupe, mais plus vraisemblablement causée par l'importation de bétail hollandais expédié dans le Midi. Toujours est-il qu'en l'espace de quelques mois elle se répandit dans tous les pays compris entre l'Océan, la Garonne et les Pyrénées.

En octobre 1770, DE LARSÉ, ancien médecin des armées, médecin des hôpitaux militaires d'Arras, signalait l'apparition de la peste bovine dans le Luxembourg, la Flandre autrichienne, la Flandre maritime, le Pays de Langle, l'Artois, etc.

En 1771, AUGIER DU FOT, médecin pensionné de la ville de Laon et de la généralité de Soissons pour les maladies épidémiques, publia un mémoire sur cette épizootie qui sévissait dans le Laonnois. Il fut aidé dans ses autopsies par DEBERGE, docteur en médecine ; DUFOUR, médecin à Noyon ; DUCHEMIN et SERRURIER, maîtres en chirurgie à La Fère ; DOLIGNON, maître en chirurgie à Cressy-sur-Serre.

Le 12 octobre 1774, les jurats de Bordeaux convoquèrent plusieurs médecins et chirurgiens à l'autopsie de deux bovidés infectés, qui devait avoir lieu derrière le palais Galien. DOAZAN, premier syndic du collège de Bordeaux, docteur en médecine de l'université de Montpellier, devait en faire un rapport détaillé. Il en profita pour publier cette même année, à Bordeaux, un mémoire sur la maladie régnante, dans lequel il démontre que cette affection présente beaucoup d'analogie avec celles précédemment décrites par DE LA ROUTURE, médecin de Bayonne, par DUFOUR, médecin de Dax, et VIGNE, médecin de Sos.

Au sujet de cette épizootie, très meurtrière, qui menaçait d'envahir tout le Languedoc, la faculté de médecine de Montpellier fut consultée. Une délibération eut lieu le 30 décembre 1774, à la suite de laquelle un rapport fut rédigé et signé par les membres de la docte assemblée : BARTHEZ, chancelier de l'université en médecine ; LAMURE, doyen des professeurs en médecine ; VENEL, LE ROI, RENÉ, BROUSSONNET, FITZ-AURICE, CHAPTAL, professeurs en médecine ; FARJON, médecin de l'Hôtel-Dieu ; Henry FOUQUET, médecin de l'hôpital militaire. Cette consultation fut imprimée à Montpellier en 1775.

Les médecins de la faculté de Montpellier demandèrent l'interdiction de tout commerce de bétail et de cuirs venant des pays contaminés ; l'abatage de tous les chiens errants, l'enfouissement profond des cadavres, la protection des frontières du Languedoc par des troupes chargées d'empêcher le libre accès des bestiaux provenant des contrées voisines. Ils conseillèrent l'inoculation par introduction sous la peau de mèches de coton imbibées de l'humeur découlant des naseaux des malades, etc. Quant aux traitements, ils se montrèrent très réservés et formulèrent à ce propos les conclusions suivantes : « Nous croyons donc que l'imperfection de nos connoissances sur la nature de cette maladie ne peut nous faire proposer aucune méthode de traitement avec ce degré de confiance que nous sommes souvent fondés à avoir dans la cure des maladies bien connues. »

DUFAU (A.-J.), médecin ordinaire de la ville de Mont-de-Marsan, publia à Dax, le 20 novembre 1774, un travail anonyme sur l'épizootie de peste bovine qui ravageait la Basse-Navarre et l'Aquitaine.

En 1774, RAULIN, médecin de l'hôpital de Valenciennes, fut chargé par Taboureau, intendant de la province du Hainaut, de faire un rapport sur l'épizootie qui dévastait cette province depuis 1773.

DUBERNA (Joseph), maître en chirurgie de la communauté des chirurgiens de Condom, étudia la peste bovine qui ravageait le Condomois en 1775.

En 1776, la Société royale de médecine mit au concours le sujet suivant : « Description exacte des symptômes et nature de l'épizootie de 1774, 1775, 1776, en Flandre, Ardrésis, Calaisis, Boulonnois, Artois ; expliquer en quoi cette maladie diffère de celles qui ont régné depuis dix ans, et indiquer les modes de traitement curatifs qui ont eu le plus de succès, etc. » Le prix fut remporté par De Berg, Amman de la ville de Bruxelles, et couronné dans la séance publique, tenue le 27 janvier 1778.

BRASDOR (Pierre), professeur d'anatomie, directeur de l'académie de chirurgie, qui, comme nous le verrons plus loin, avait attribué la maladie des chiens à la présence dans les fosses nasales de vers d'une espèce particulière, émit l'hypothèse qu'on pourrait rencontrer ces mêmes prétendus vers dans les fosses nasales des bovidés malades : hypothèse insérée tout au long dans son mémoire, intitulé : « Conjectures sur la maladie épizootique qui règne dans les provinces méridionales du royaume. »

BASTIDE, chirurgien-major en chef du premier régiment de dragons, dans un travail sur la contagion animale et surtout sur la mortalité des bêtes à cornes, publié vers 1778 à Commercy, étudie les différents modes de contagion dans l'espèce humaine et animale, ainsi que les symptômes observés sur les vaches, dans le cours d'une épizootie, qui selon lui offre beaucoup de ressemblance avec celle qui ravagea l'Italie en 1713.

Le célèbre VICQ-D'AZYR publia environ six mémoires sur l'épizootie de peste bovine de 1774-1776, sur les moyens à employer pour en préserver les bestiaux, sur les traitements propres à enrayer ses progrès. Il publia également par ordre du gouvernement un *Traité de médecine des bêtes à cornes* en deux volumes (1781). Comme anatomiste nous lui sommes redevables d'un *Traité d'anatomie et de physiologie comparées*, publié en 1786, résultat des cours qu'il professa à l'école vétérinaire d'Alfort pendant quelques années.

PRAT, médecin à Montauban, fit insérer dans la *Gazette d'agriculture* du 28 février 1775, des observations sur un traitement de son invention, qui lui avait donné d'excellents résultats.

COZE (Pierre), médecin de l'armée, professeur de clinique, puis doyen de la faculté de médecine de Strasbourg, aurait écrit en 178... deux mémoires, l'un sur le « tabes ou fièvre hectique des vaches », l'autre sur l'usage des viandes provenant d'animaux atteints de typhus. Ces ouvrages parurent dans les *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts de Strasbourg*.

DAIGNAN (Guillaume), ancien médecin d'armée, médecin du roi à Paris, fut l'auteur d'un opuscule sur l'épizootie de la châtellenie de Bergues (Nord, arr. de Dunkerque), en 1778.

Un « Avis aux Habitans des Provinces méridionales de France, encore infectées ou menacées de la contagion » fut attribué au docteur en médecine PAULET. Il se trouve du reste inséré en tête de ses *Recherches historiques et physiques sur les maladies épizootiques*, dont nous nous occuperons dans la seconde partie de ce présent travail.

Une lettre anonyme « sur la maladie contagieuse des Bœufs, qui a fait des ravages dans les Provinces de Béarn, et de Guienne et qui commence à pénétrer dans le Languedoc », imprimée à Toulouse en 1775, est également attribuée à un médecin (A. M. L. D. E. M.).

En *Allemagne*, nous ne possédons aucun renseignement précis sur l'épizootie de peste bovine de cette époque. Nous savons seulement qu'en 1777, FEHR (Joseph) fut envoyé dans l'Allemagne du Nord pour étudier la marche de la maladie. Mais il y fut plutôt envoyé comme directeur de l'école vétérinaire qu'il venait de fonder à Munster.

En *Italie*, où la peste bovine fut de nouveau importée par des bœufs venant de Hongrie, plusieurs médecins s'en occupèrent.

BONGIOVANNI (Zenone), médecin de Vérone, attribua l'épizootie de 1784 à la grande fatigue des animaux venant de Hongrie par terre. Il a consigné ses observations dans un mémoire imprimé, en 1785, à Venise.

FANTINI (Giuseppe), médecin et philosophe toscan, fit imprimer à Jesi, en 1787, une étude sur l'épizootie de peste bovine qui sévissait en 1786.

En *Hollande*, la peste bovine y régnait dès 1766. Elle fut si meurtrière de 1770 à 1772, qu'en 1776 il n'y avait presque plus de bétail dans ce pays où la race bovine était autrefois si florissante.

LE CAT, médecin de l'impératrice-reine, résidant à Gand, fut chargé d'étudier les causes et la nature de cette affection.

SANDIFORT (Edouard), docteur en médecine et médecin ordinaire à La Haye, envoya à l'académie des sciences de Stockholm un mémoire sur la maladie des bestiaux, dont un extrait fut inséré dans l'ouvrage de dé Baer.

CAMPER (Pierre), un des plus illustres anatomistes de la Hollande, lors de l'invasion de la peste bovine, en 1768, fonda avec le professeur DOEVEREN, une société pour tenter des essais d'inoculation et autres expériences sur cette maladie.

HAAF (Gerhard von), 1720-1791, chirurgien hollandais, professeur de chirurgie à Rotterdam, écrivit, en 1769, un traité sur la peste bovine, dans lequel il relate les expériences qu'il a entreprises pour combattre cette maladie.

En *Russie*, la société libre économique de Saint-Pétersbourg mit au concours, le 30 octobre 1770, la question suivante : « Indiquer le meilleur remède pour garantir le bétail de l'infection. »

Ce fut Henri BACHERACHT, probablement d'origine allemande, médecin ordinaire du corps général d'artillerie et du génie, alors au service de l'empereur de Russie, qui obtint le prix, en 1772. Son mémoire fut imprimé en allemand en 1773. Une traduction française en fut donnée à Copenhague en 1777.

4^e Peste bovine (1792 et sq.). — De 1792 à 1815, pendant les guerres de l'Empire, le typhus se manifesta de nouveau à la suite des armées belligérantes et notamment lors de la formidable coalition contre la France. L'armée autrichienne qui formait l'avant-garde des armées envahissantes sema la peste bovine sur son passage en Italie, dans le Piémont, les Hautes-Alpes, le Mont Blanc, l'Isère. D'autre part, l'armée française de Sambre-et-Meuse et celle du Rhin, en se repliant, se trouvèrent plusieurs fois en contact avec les armées autrichiennes. Par suite des allées et venues des troupes de part et d'autre, par suite de la prise et reprise des cantonnements, les parcs à bestiaux se trouvèrent plusieurs fois mélangés, d'où irradiation de la peste bovine dans toutes les directions. Elle se répandit avec une foudroyante rapidité dans la vallée du Rhin, en Alsace, en Franche-Comté, en Lorraine, en Bourgogne, en Champagne etc., et elle persista en France jusqu'en 1801 ; 27 départements furent envahis, cent trente mille bêtes à cornes périrent.

Les médecins et les vétérinaires, déjà plus nombreux à cette époque, rivalisèrent de zèle pour enrayer la marche progressive de cette épizootie si meurtrière :

BRASIER (Claude-Joseph), diplômé vétérinaire, à l'école vétérinaire de Lyon, puis docteur en médecine, publia à Besançon, en 1796, des observations sur l'épizootie du département du Doubs.

Vers la même époque RELOGUE, médecin à Nancy, recherchait les causes de la

« maladie épizootique » et indiquait les traitements qu'il fallait employer pour la combattre.

ENGUEHARD, médecin des prisons de Paris, publiait en l'an VI (1798) une étude sur l'épizootie régnante, qu'il intitulait *Maladie de l'Air*, parce que, selon lui, l'air, l'agent de la nature, le moteur universel de la vie de tous les êtres, pouvait l'occasionner, quand il était altéré dans son équilibre.

En *Allemagne*, parurent plusieurs monographies sur cette épizootie, qui se manifesta surtout de 1795 à 1800.

ACKERMANN, professeur à l'université de Kiel, publia en 1797, à Francfort-sur-le-Mein, une étude sur la nature de la peste bovine, les causes de son incurabilité et les ordonnances de police promulguées pour la combattre.

FAUST (Bernhard-Christoph), médecin à Buckebourg, est signalé comme ayant écrit plusieurs mémoires sur la peste bovine, sur la médecine vétérinaire.

DIEL (Auguste-Frédéric-Adrian), médecin allemand, auteur d'un traité sur la maladie régnante, publié en 1796 à Herborn (Hesse-Nassau).

En *Belgique*, BOURLART (F.-J.), médecin à Mons, fit paraître, le 22 nivôse an V (1795), une étude sur une épizootie de peste bovine qu'il venait d'observer.

En *Italie*, le typhus se manifesta surtout en Haute-Italie, en Lombardie, dans le Piémont, pour s'étendre dans tout le royaume, où il persista jusqu'en 1801. Cette affection fut bien étudiée par les médecins suivants :

ALLIONI (Charles), médecin piémontais, professeur de botanique à l'université de Turin, publia, en collaboration avec le chirurgien TOSELLI (Gius.), une étude théorique et pratique sur la peste bovine qui décimait le Piémont en 1796.

BRUGNONE (Carlo-Giovanni), docteur en médecine et en chirurgie de Turin, qui devait plus tard diriger l'école vétérinaire fondée par le roi de Sardaigne, fut l'auteur de nombreux mémoires sur les épizooties.

BUNIVA (Michel-François), professeur à la faculté de médecine de Turin, eut plusieurs fois l'occasion d'étudier les épizooties, notamment la peste bovine. Il consigna ses observations dans plusieurs mémoires, et son ingérence dans les études de médecine vétérinaire lui valut d'être nommé professeur à l'école vétérinaire de Turin, que Napoléon venait de créer.

Il est l'auteur d'un mémoire sur l'épizootie bos-hongroise (peste bovine) qui décimait le Piémont depuis 1793.

En 1797, il lut à la Société d'agriculture de Turin une étude sur les précautions adoptées par le conseil de santé de la ville de Berne pour empêcher la propagation de cette affection, et dans ce mémoire, qui fut publié en 1797, y adjoignit celui de HALLER sur la contagion chez les bestiaux.

Il publia aussi, en 1797, des instructions sur la morve et la rage.

FINAZZI (Pierro-Frano), médecin, publia une étude sur l'histoire et le traitement de la « fièvre gastro-putride » qui régnait sur les bœufs de Morano, en 1796 (province de Cosenza).

FRANCK (Luigi), docteur en médecine à Lauterbourg, adressa, le 10 septembre 1796, à la société royale économique de Florence, une observation sur une épizootie de peste bovine qui avait décimé le bétail de la Lombardie, en 1795-1796.

MOSCATI fut l'auteur d'un manuel des connaissances vétérinaires, à l'usage des

médecins et des chirurgiens des campagnes, manuel édité à l'occasion de la fièvre maligne épizootique de 1795.

ZAMONCELLI (Girol.), chirurgien, est signalé comme ayant écrit au docteur P. de Ho, une lettre sur l'épizootie des bovidés de 1796.

II

INDEX BIO-BIBLIOGRAPHIQUE

AASKOW (Urban Brunn), médecin danois, né à Copenhague en 1742 et mort en cette même ville, le 2 juin 1806. D'après Neumann, il aurait écrit un traité sur la peste bovine au Danemark, en 1765.

ACKERMANN (Jacques-Fidèle), médecin allemand, né en 1765, mort le 28 octobre 1815. Il fut professeur à l'université d'Heidelberg. Dans un opuscule, divisé en onze chapitres, il traite de la peste bovine qui exerçait ses ravages dans le Rheingau, en 1796. Il l'attribuait à une substance infectieuse, dont le principal effet était de détruire la résistance vitale des bovidés. Il admettait que la maladie ne pouvait être détruite par les moyens ordinaires et qu'il fallait s'efforcer de lutter contre la vitalité même du virus.

Nähere Aufschlüsse über die Natur der Rindviehseuche, die Ursachen ihrer Unheilbarkeit und die notwendigen Polizeianstalten gegen dieselbe, von D. Jak-Fid.-Ackermann. *Frankfurt-a.-M.*, 1797, in-8.

ALLIONI (Charles), médecin piémontais, professeur de botanique à l'université de Turin, né en 1725, mort en 1804. De concert avec le chirurgien TOSELLI (Gius.), il a décrit une épizootie de peste bovine, observée en Piémont, en 1796. Il est probable qu'il s'agit de Charles Allioni, bien que dans l'opuscule qu'il publia, il soit désigné sous le nom de Francesco.

Le Dr Michel Buniva a consacré une notice à Allioni : « Réflexions sur tous les ouvrages publiés et inédits du Dr Charles Allioni avec notices historiques concernant sa vie... par le Dr Michel Buniva. *Turin, Galletti* (1810), in-8.

Saggio teorico sopra la Epizoozia grassante in Piemonte l'anno 1796, del Medico Francesco Allione e del Cerusico Gius. Toselli. *Torino, reale stamp.* (1796) in-8, 64 pages.

AUBERT (François), médecin des hôpitaux de Châlons-sur-Marne, né à Dormans (Marne), le 28 septembre 1695, mort vers 1760. Dans une polémique avec Navier, (11 septembre 1751) à propos du péritoine, il s'intitule conseiller du roy, docteur en médecine, médecin des hôpitaux réunis, pensionnaire de la ville de Châlons. Il aurait écrit un *Discours sur la maladie des bestiaux*, 1745, in-4°.

BACHERACHIT (Henri), médecin russe, né à Saint-Petersbourg le 27 décembre 1725. Reçu docteur en médecine à Leyde le 20 février 1750, il était, en 1751, chirurgien de la marine russe, puis médecin du corps de l'artillerie et du génie.

Il présenta à la société libre économique de Saint-Petersbourg, un mémoire en vue d'un concours proposé par la dite société, le 30 octobre 1770, sur le sujet suivant :

Indiquer le meilleur remède pour garantir le bétail de l'infection, etc. Il obtint le prix en 1772.

Son mémoire fut d'abord imprimé en allemand (1772), puis traduit en russe (1773) et enfin en français par Woenzel en 1777. Le travail de Bacheracht a été aussi inséré dans le 21^e volume des *Mémoires de la société économique de Saint-Petersbourg*.

Pour Bacheracht cette épizootie ne peut être comparée à la fièvre putride, maligne et contagieuse qui sévit sur l'espèce humaine. C'est une fièvre aiguë, acide, due à un acide corrosif qui détermine l'inflammation des viscères, et nombreuses sont les causes qui peuvent la produire.

Dissertation sur la maladie épizootique du bétail. Pièce qui a remporté le prix de la Société libre Économique de Saint-Petersbourg, par M. H. Bacheracht, M. D.

Médecin Ordinaire du Corps général d'Artillerie et du Génie et du Corps Noble des Cadets d'Artillerie et du Génie, au service de S. M. I. de toutes les Russies, Membre de la Société libre Économique de Saint-Petersbourg.

Traduit de l'Allemand par P. W., M. D. au service de Sa Majesté Impériale de toutes les Russies. *A Copenhague, chez Cl. Philibert, 1777, in-8, 78 pages. Bibl. Alfort, F. 663.*

Bacheracht (H. A.). Abhandlung von der herrschen Hornviehseuche. *Petersburg, 1773 (Cf. Klee).*

BAGARD (Charles), né à Nancy le 2 janvier 1696, mort le 7 décembre 1772. Reçu docteur en médecine à Montpellier en 1715 ; il fut médecin de la duchesse de Lorraine, puis de Stanislas, roi de Pologne. Il était président du collège des médecins de Nancy. D'après Buc'hoz il aurait publié un mémoire sur la maladie des bœufs qui régnait en 1742 en Lorraine et dans les Vosges. Pour Bagard, c'était une fièvre maligne inflammatoire, pestilentielle, qui aurait été importée par du bétail étranger. Il n'y a pas, selon lui, de remède spécifique contre cette affection, néanmoins il préconise l'asa foetida comme prophylactique.

BASTIDE. Nous ne possédons aucun renseignement sur Bastide, chirurgien-major en chef du 1^{er} régiment de dragons, qui publia à Commercy, vers 1778, une observation sur la mortalité des bêtes à cornes. Peut-être était-il d'origine auvergnate, car Louis de Ribier, mentionne dans son *Petit Dictionnaire des Médecins et Chirurgiens de la Haute-Auvergne*, deux Bastide, l'un, Bastide (Guillaume), chirurgien à Narnbac, en 1689 ; l'autre, Bastide (Pierre), chirurgien à Montsalvy.

Bastide nie la transmissibilité de la contagion humaine aux animaux, et vice versa, puis décrit la peste bovine qui sévissait en Hollande de 1744 à 1746. Il parle aussi d'une maladie contagieuse « qui a régné en Prusse et dans la petite Russie, suivant les rapports de M. de Heshuysen, Conseiller et Échevin de Harlem, et des Médecins du Collège de Kœnigsberg ».

Observations sur la contagion animale et principalement sur la mortalité des bêtes à cornes, par le Citoyen BASTIDE, Chirurgien-Major en Chef du premier Régiment de Dragons et de première classe. *A Commercy, chez Denis, Imprimeur-libraire, in-8, 33 p. S. D. Bibl. Alfort, F. 525.*

BERGIUS. Deux médecins suédois portent ce nom : BERGIUS (Benoit), médecin et botaniste, né à Stockholm en 1723, mort dans cette ville en 1784 ; BERGIUS (Pierre-Jonas) son frère, botaniste, reçu docteur en médecine à Upsal en 1750, professeur d'histoire naturelle à Stockholm, mort en 1790. C'est probablement de ce dernier dont il est question, puisque dans ses « Réflexions sur l'inoculation de la maladie » il est men-

tionné comme professeur d'histoire naturelle et de pharmacie. Il considère l'inoculation de la peste bovine comme inutile et même dangereuse par suite de la contagion qu'elle répand partout.

Réflexions sur l'inoculation de la maladie des bestiaux, par M. Bergius, professeur d'histoire naturelle et de pharmacie, assesseur au Collège Royal de Médecine.

Ce travail a été inséré dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Suède en 1769, p. 339. De Baer en a donné un extrait en français de deux pages dans ses « recherches sur les maladies épizootiques », p. 33.

BIUMI (Paul-Jérôme), né à Milan en 1731. Reçu docteur en médecine à Pavie, en 1685, il se fixa à Milan, en 1694, où il fut agrégé au collège de médecine puis plus tard démonstrateur d'anatomie. Il mourut à Milan en 1731. Il a écrit deux mémoires sur la peste bovine.

1° *Naturalezza del contagio bovino, descritta da Paolo-Geronimo Biumi, Fisico collegiato, Conte e Cavaliere Pontificio, Cesereo, uno de' Conservatori Generali dell' Illustrissimo Maestrato sopra la Sanità dello Stato di Milano nell' anno presente 1712. Consagrata alla Divinità Infante. In Milano nella reg. Duc. Corte, per Marc'Antonio Pandolfo Malatesta, Stampatore R. C. E. della Sanità, 1712. Pet. in-8, de 58 pages, plus 3 feuillets non chiffrés. Bibl. Alfort, F. 269.*

2° *Manuale d'avvertimenti, cautele e rimedi preservativo, e curativo dell' occorrente epidemia bovina disposto a comun beneficio di Paolo Geronimo Biumi, Fisico Collegato. Milano, 1712, in-12, 46 pages.*

BLONDET, docteur en médecine de l'université de Montpellier, conseiller médecin ordinaire du roi, intendant des eaux minérales de Segrai.

Nous n'avons pas d'autres renseignements sur ce médecin qui décrit l'épizootie de 1749, vraisemblablement la peste bovine, et relate les opinions de Nigrisoli, Vallisnieri, Lancisi, Cogrossi, Ramazzini, Herment et Drouin.

« En vain jusqu'à présent, écrit-il, quelques Médecins se sont-ils efforcés de nous donner une idée claire de cette Maladie, et une bonne façon de la traiter ; les effets n'ont point répondu à leurs travaux, et leurs découvertes n'ont encore pu mettre les peuples à l'abri de ce fléau... Je n'oserois me flatter de mieux réussir dans une entreprise, où tant d'habiles Gens ont échoué. »

Blondet admet comme causes principales de cette maladie, les intempéries des saisons, la mauvaise qualité des pâturages, l'air imprégné de corpuscules pestilentiels, etc. Comme traitement il recommande les bons effets des bains de vapeur, et indique un moyen économique pour les faire prendre aux animaux. Creuser une fosse, y mettre trois grandes terrines d'eau sous lesquelles on entretient un bon feu, recouvrir le tout d'un grillage en bois, sur lequel on construit une cabane, dans laquelle on introduit l'animal de façon que la tête seule soit dehors.

Dissertation sur la maladie épidémique des bestiaux, où, après avoir donné une courte Histoire de son Origine, de ses Progrès et de sa Nature, on détermine selon les Principes de la Médecine et de la Physique, les Remèdes les plus convenables pour le traitement de cette Maladie, par M. BLONDET, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, Conseiller Médecin ordinaire du Roy, Intendant des Eaux Minérales de Segrai et de la Société des Belles-Lettres d'Orléans. A Paris, chez Jean-Noël Le Loup, Libraire, quai des Augustins, à Saint-Jean-Chrysostôme, 1749. MDCCXLIX, in-8, 75 p. — Bibl. nat. Tg. 29/12, A.

Il y eut une édition imprimée en 1748 à Paris, imp. de P.-G. SIMON, in-12. Bibl. nat. Tg 29/12. Bibl. Alfort, F. 658.

Ce mémoire se trouve inséré dans le *Journal des savants*, septembre 1749, p. 120, 127. D'après Amoureux il aurait été analysé dans les *Mémoires de Trévoux*, mai 1749, 2^e vol., p. 1037-1042.

BONGIOVANNI (Zénon), médecin de Vérone (Italie), auteur d'un traité sur la peste bovine de 1784, qu'il attribue à l'extrême fatigue des bêtes à cornes provenant de Hongrie, et même, ajoute-t-il, le transport par mer d'Istrie ou de Zara est encore une cause d'insalubrité. Partant de ce principe que la maladie ne doit son origine qu'à la communication, il insiste sur la nécessité de conduire les troupeaux par de meilleurs chemins, autres que les passages difficiles à travers les montagnes, et surtout de ne point les embarquer par mer. Il rapporte quelques expériences démontrant que le sang des bêtes malades, introduit dans le corps d'animaux d'espèces différentes, ne leur donne pas la maladie.

Trattato storico-critico intorno al' male epidemico contagioso de buoj, dell' anno 1784 : di Zenone Bongiovanni, medico veronese. *Nella stamperia degli eredi Moroni, Venise*, in-4^o, 1785, 184 p. Bibl. Alfort, F. 769. Ce travail a été analysé dans l'*Almanach vétérinaire*, 1782-90. *Nouvelle édition*, Paris, 1792, p. 379.

BOURLART (F.-J.), médecin à Mons (Belgique), a publié, en l'an V, 12 nivôse (1795), une observation sur une épizootie dans les environs de cette ville. Il s'agit de la peste bovine, qu'il désigne comme étant une fièvre putride, maligne et contagieuse. Son mémoire est adressé à ses concitoyens, car tout homme « un peu instruit dans l'art de guérir », doit « transmettre à ses Concitoyens affligés les instructions qu'il croit propres, tant pour guérir les Bêtes à cornes malades, que pour prémunir celles qui sont saines de la maladie ». Il indique le moyen de prémunir les bestiaux par l'isolement des malades, la bonne nourriture, l'aération et la propreté des étables. Il préconise l'abatage des animaux malades, dès l'apparition des premiers symptômes, plutôt que de les traiter sans espoir de succès.

Observations sur la maladie contagieuse connue sous le nom d'Épyzootie qui règne dans ce Département et les Contrées voisines. (Fait à Mons, le 12 nivôse, an V.) Signé : F. J. BOURLART, Médecin de la commune de Mons. *De l'Imprimerie de Moniot, rue de la Clef, à Mons*, in-4, 8 p. Bibl. Alfort, F. 628.

BOUVART, délégué en 1745 par la faculté de médecine pour suivre les progrès de la peste bovine aux environs de Paris. Peut-être s'agit-il de Bouvart (Michel-Philippe), qui à cette époque était professeur de médecine au collège royal de France. Il est signalé comme docteur-régent de la faculté de médecine dans une lettre que lui avait adressée, le 1^{er} janvier 1782, BACIER, docteur régent de la même faculté. Dans cette lettre il est question de COCHU, de LEMONNIER, MALOET, DAIGNAN, PAULET (*Journal de médecine, de chirurgie et de pharmacie*, T. 57, 1782, p. 14 et suiv.).

BRASDOR (Pierre) vint au monde le 19 décembre 1721, dans un bourg de l'ancienne province du Maine. Il étudia la chirurgie à Paris sous le célèbre Foubert. Agrégé au collège de chirurgie en 1752, il devint professeur d'anatomie, puis directeur de l'académie de chirurgie. Il mourut le 16 vendémiaire an VIII. A propos d'une maladie épizootique (peste bovine), qui régnait sur les bovidés des provinces méridionales de France, il émit l'opinion qu'elle pourrait être la conséquence de la présence dans les cavités nasales des bœufs de vers (*Linguatula rhinaris*. Pilger, 1803) qu'il avait déjà observés dans la maladie dite « maladie des chiens ». Cette hypothèse souleva bien des polémiques, comme nous le verrons plus loin.

Conjectures sur la maladie épizootique qui règne dans les provinces méridionales du Royaume, par M. Brasdor, professeur royal en chirurgie. *Journal de Médecine, de Chirurgie et de Pharmacie*, mars 1776. T. 45, p. 258 à 264. *Journal de Linguet*, 1^{er} février 1776. *Journal encyclopédique*, 1^{er} mars. *Le Mercure*.

BRUAND (Pierre-François), 1716-1786. Médecin à Besançon. Sur la réputation que Bruand s'était acquise dans sa ville natale, le roi de Prusse, Frédéric, lui fit offrir de passer à son service. Il refusa (cf. Dezeimeris).

Dans un mémoire, couronné par l'académie de Besançon, en 1763, il étudie les maladies contagieuses des bêtes à cornes, notamment la peste bovine de 1740. A ce propos il écrit que « les plus célèbres médecins s'y sont appliqués le plus soigneusement. C'est ainsi que j'aurais cru manquer au devoir d'un bon patriote, si je n'eusse donné au public le peu de lumières que j'ai acquises sur ce sujet. »

Son travail est divisé en trois parties, dans lesquelles il passe en revue l'origine et la symptomatologie, les traitements préventifs et curatifs. D'après lui cette maladie consisterait « dans un venin qui s'est insinué dans l'air », et l'air, ainsi altéré, communique sa mauvaise qualité aux herbes et aux fruits de la terre. Il préconise les saignées abondantes et réitérées, les sétons, les antidotes sudorifiques et toutes les mesures prophylactiques d'usage.

Dans le tome second, qui porte le même titre, Bruand étudie les causes de la peste bovine, qu'il attribue aux intempéries, à la mauvaise qualité de l'eau, aux étables mal aérées, aux « vents coulis » ; puis il passe en revue d'autres affections du bétail.

Mémoire sur les Maladies contagieuses et épidémiques des Bêtes à cornes, qui traite des causes, des symptômes, de la curation, de la manière de les prévenir et d'en arrêter les progrès ; ouvrage qui a remporté le prix de l'Académie de Besançon en 1763. Par M. BRUAND, Médecin de la Faculté de cette ville. *A Besançon, de l'Imprimerie Jean-Félix Charmet*, 1766, 2 tomes, in-12, 118 et 75 pages. Bibl. Alfort, F. 248.

Traité des Maladies épizootiques et contagieuses des Bestiaux et des Animaux les plus utiles à l'Homme ; et sur la manière de les guérir avec les meilleurs remèdes, et de les préserver de maladies. Par un Médecin des Facultés de Besançon, et de Montpellier. *A Besançon, de l'Imprimerie de la veuve Daclin*, 1782, in-12, VIII-229 pages. Cet ouvrage anonyme est la deuxième édition du précédent.

BUNIVA (Michel-François), médecin italien, né à Pignerol en 1761, mort à Turin en octobre 1834. Reçu docteur en médecine à Turin (1781), il fut professeur de médecine à l'université de cette ville.

Buniva écrivit beaucoup de travaux sur l'anatomie comparée et les épizooties. C'est pour cette raison que le gouvernement français le nomma professeur à l'école vétérinaire de Turin en 1802. En ce qui nous concerne nous nous bornerons à signaler ceux de ses travaux sur les maladies contagieuses des animaux domestiques, parus au XVIII^e siècle.

Dans ses écrits sur les épizooties il s'attacha d'abord à retracer l'historique des pestes bovines qui ont sévi en Piémont. Il mentionne celle de 1711, d'origine hongroise, qui pénétra dans la région piémontaise par la Lombardie et y resta jusqu'en 1717. Une épizootie de même nature fit son apparition dans le Piémont en 1735, à la suite de la guerre, lors de la retraite d'une quantité de bœufs appartenant aux entrepreneurs des vivres de l'armée du roi de Sardaigne. Elle ne se termina qu'en 1739. Celle de 1793, qui envahit la Lombardie, avec des bœufs de Hongrie à la suite de l'armée autrichienne,

atteignit son maximum en 1796 et causa des désastres effrayants, qui furent aggravés par une épizootie d'autre nature, la péripneumonie, venant de Savoie.

Nombreux sont les auteurs dont Buniva analyse les travaux. Mais nous ne pouvons nous étendre plus longuement sur ce sujet, car les mémoires de Buniva sont aussi abondants que variés, et une analyse, même sommaire, de chacun d'eux dépasserait de beaucoup les limites que nous nous sommes tracées.

Par M. Buniva, Inspecteur général de santé publique, Président du Conseil supérieur civil et militaire de santé, etc. Mémoire contenant les plus remarquables notices historiques, et les résultats de ses observations et de ses expériences relatives à l'épizootie Bas-Hongraise, qui a commencé ses ravages en Piémont vers la fin de l'année 1793. 2 parties, in-8, p. 1 à 77. Bibl. Alfort, F. 515.

Par le citoyen Buniva, Mémoire contenant les plus remarquables notices historiques et les résultats les plus intéressants de ses observations et expériences relatives à l'épizootie bas-hongraise, qui fait des ravages en Piémont depuis la fin de l'an 1793. Époques des plus désastreuses épizooties des bêtes à cornes, en Piémont, depuis l'an 1711. Introduction en Italie d'une épizootie semblable à celle qui y règne actuellement, in-8, 44 p., s. d. (1794). Bibl. Alfort, F. 516.

CAMPER (Pierre), né à Leyde, le 11 mai 1722, mort à La Haye, le 7 avril 1789. Ce fut un des hommes les plus illustres de la Hollande. Il fut professeur d'anatomie à Groningue et à Amsterdam. Il a publié un grand nombre de travaux sur l'histoire naturelle, l'anatomie comparée, la paléontologie et la médecine.

En 1768, lors de l'invasion du typhus des bovidés en Hollande, il fonda avec le professeur Doeveren une société pour l'inoculation et autres expériences relatives à cette maladie. Ses travaux sur la peste bovine ont été couronnés par la Société des Amis des Sciences de Berlin. Il a également étudié la morve chez le cheval.

CARCANO (Ignace), médecin italien, né à Milan en 1662, mort le 3 novembre 1730, comte, chevalier pontifical, chirurgien, un des douze de l'illustre tribunal de *provisione* de Milan, duc de Milan. On a de lui trois opuscules sur la peste bovine de 1714, dans lesquels il traite surtout de l'innocuité des viandes, de la peau, des graisses des animaux morts de cette maladie.

1^o Considerazioni alcune sopra l'ultima epidemia bovina. Milan, 1714, in-8.

2^o Considerazioni su le ragioni, sperienza, ed autorità, ch'approvano l'uso innocente delle Carni, Pelli, e Sevo, Avanzi dell' Epidemia Bovina presente del Fisico collegiato Ignazio CARCANI. In Milano, 1714... per Marc'Antonio Pandolfo Malatesta Stampatore Regio Camerale, in-16, 86 pages. Bibl. Alfort, F. 290.

3^o Riflessioni sopra la natura lezzo del lucimento veduto in un pezzo di carne lessato il giorno 22 di maggio. Milan, 1776, in-4.

CHARLES (René), né à Prény-sur-Moselle (arr. de Nancy). Professeur de médecine à la faculté de Besançon, recteur de l'université, mort en 1752. Il fut aussi inspecteur des eaux minérales de Bourbonne-les-Bains.

Observations sur la maladie contagieuse qui règne en Franche-Comté parmi les Bœufs et les Vaches. Besançon, Rocher et Daclin, 1744, in-4^o. Analysé dans le *Journal des Scavans*, février 1744.

CHOMEL (Jean-Baptiste-Louis), d'origine parisienne, mort à Paris le 11 avril 1765, fut reçu docteur en médecine en 1732. Il fut nommé professeur de botanique en 1747, médecin ordinaire du roi en 1756, puis doyen de la faculté de médecine de Paris en 1755-1756.

Dans une « Lettre d'un médecin de Paris à un médecin de province », il rend compte des observations qu'il a faites pendant l'épizootie de peste bovine qui régnait sur les bestiaux de la banlieue parisienne, en 1745. « Mais, ajoute-t-il, il en coûte beaucoup à l'amour-propre, quand on est forcé d'avouer que tous soins ont été presque inutiles, et qu'on a été spectateur d'un incendie sans pouvoir en arrêter les progrès. » Pourtant le doyen avait été appelé à ce sujet et, en conséquence des ordres qu'il avait reçus des magistrats et des délibérations de la Faculté, il s'était transporté dans les étables infectées, accompagné de plusieurs docteurs, parmi lesquels se trouvait Chomel.

Chomel donne une bonne description de cette maladie, qu'il considère comme une fièvre maligne, pestilentielle et pourpreuse. D'après lui, elle aurait pris naissance en Bohême, pendant que ce royaume servait de théâtre à la guerre. Il décrit les autopsies qu'il a faites sur les vaches des environs de Paris et constate que la vésicule biliaire était fortement distendue par un liquide qui n'avait plus la couleur d'un vert foncé, qu'on remarque chez les animaux en bonne santé. Comme traitements il réprouve les orviétans, la thériaque, la cannelle, la muscade, l'eau-de-vie, la poudre à canon, dont on faisait un si fréquent usage. Il conseille d'avoir recours de préférence aux purgatifs réitérés, aux cautères d'ellébore sous la gorge, au fanon, etc.

Lettre d'un médecin de Paris à un médecin de province sur la maladie des bestiaux. *A Paris, chez J.-B. Delespine, imprimeur-libraire du Roi*, 1745, in-8, 28 p. Bibl. Alfort, F. 540.

Cette lettre se trouve aussi insérée dans le *Journal des Sçavans*, octobre 1745, p. 160-167; dans le *Mercure de France*, juin 1745; dans la *Bibliothèque de médecine de PLANQUE*, art. Bestiaux (cf. Amoureux).

CLERC (Nicolas-Gabriel), littérateur et médecin, né à Baume-les-Dames en Franche-Comté, le 6 octobre 1726, mort à Versailles, le 30 décembre 1793. Médecin des armées françaises en Allemagne, il fut appelé en 1759 par l'impératrice Élisabeth en Russie, où il fut nommé Inspecteur de l'hôpital impérial de Paul, à Moscou. Il publia, en 1766, un essai sur les maladies contagieuses du bétail et les moyens de les prévenir, dans lequel il décrit avec soin l'épizootie qui ravagea la Hollande en 1744-1746, et mentionne les résultats de 70 autopsies de bovidés atteints de peste bovine.

Ce travail comprend 19 sections. Clerc recommande comme traitement curatif : la saignée par une grande incision au cou ou à la poitrine, ou aux deux à la fois; les cautères, car, dit-il, on n'a point d'exemple que, dans les temps de peste, ceux qui ont eu des cautères, des plaies ou de vieux ulcères, en aient été attaqués. D'après Clerc, l'expérience aurait prouvé que la contagion humaine ne se transmet point aux animaux, et *vice versa*; que les bovidés ne communiquent point leur contagion aux chevaux, ni les chevaux à d'autres espèces.

Essais sur les maladies contagieuses du bétail, avec les moyens de les prévenir et d'y remédier efficacement, par M. CLERC, ancien Médecin des Armées du Roi en Allemagne, et de son Excellence Monseigneur le Feld-Maréchal, Comte de Razoumowski, Hettmann des cosaques; Inspecteur de l'Hôpital Impérial de Paul, à Moscow, et Membre de l'Académie Impériale des Sciences de Saint-Petersbourg, etc. *A Paris, chez N. M. Tilliard, Libraire, quai des Augustins, à Saint-Benoît*, 1766; in-8, 63 p. Bibl. Alfort, F. 534, 1363.

Ce travail se trouve aussi inséré dans le *Recueil d'observations de Médecine, de Chirurgie et de Pharmacie*, T. 25, 1766, p. 477 et dans les *Acta Hafniensea*, T. 2, 1746.

COCHU, chargé par la faculté de médecine de Paris d'étudier la peste bovine qui

séviissait sur les vaches des environs de Paris. Peut-être s'agit-il de Cochu, qui était médecin de l'archevêque et contemporain de BOUVARD (voir ce nom).

COGROSSI (Charles-François), né à Crème, en Vénétie (Italie), 1681, mort à Padoue vers 1740, fit ses études médicales à Padoue, où il fut pourvu d'une chaire de médecine en 1710. Dans une lettre à Vallisnieri il attribue la propagation de la peste bovine à des insectes, « vers nuisibles qui s'attaquent aux bœufs » et qu'il traita par les antivermineux. Pendant l'épizootie qui ravageait le territoire de Crème, il avait remarqué la présence d'une grande quantité de vers sur la peau, à la base des cornes, à la racine des onglons. Mais ce ne sont pas de ces vers dont il veut parler, car ceux-ci ne sont, dit-il, qu'un effet occasionnel, produits des œufs déposés par les mouches dans ces parties. Pour lui les insectes nuisibles, qui s'attaquent particulièrement aux bœufs, sont de petits vers qui se nichent dans les pustules, s'y nourrissent de la lymphe. Les bœufs en paissant dissémineraient ces petits vers dans l'herbe, qui passeraient ainsi dans les voies digestives des bovidés sains. Il demande l'avis de Vallisnieri.

Nuova idea del male contagioso de buoi, Milan, 1714, in-12.

COTHÉNIUS (Christian-André de), médecin prussien né à Ancklam (Poméranie), le 14 février 1708, mort le 5 janvier 1789. Médecin pensionné à Havelberg (Brandebourg) (1732); médecin de la cour de Frédéric II (1747), du grand hospice des orphelins de Potsdam, médecin du roi (1758). Il est l'auteur de deux mémoires sur la peste bovine.

En 1768, à propos de la peste bovine qui désolait encore le Brandebourg, Cothénus émit l'avis que le virus contagieux de l'épizootie de 1711 n'était pas éteint en Europe et que celle de 1768 en était la conséquence. « Ici, écrit-il, on doit beaucoup imputer à la témérité des hommes, qui ont porté imprudemment la contagion de tous côtés, par des moyens innombrables, dans leurs habits, avec les fourrages, les ustensiles, etc., ce qui a perpétué le mal. » Quant à la cause, il s'élève contre cet abus ou cette fureur de vouloir tout expliquer. Aussi conseille-t-il d'être très réservé et de ne pas se prononcer à la légère. « Il n'y a pas jusqu'au plus petit élève de chirurgie, qui ne veuille rendre raison de tous les phénomènes d'une maladie, l'expliquer à sa manière, en développer les causes » (cf. Paulet, I, 404-407).

Pour éviter les désastres que causaient les épizooties, il proposa à l'Académie des sciences de Berlin la création d'une école vétérinaire.

Christ. And. Cothenii triga observationum de lue bouina, in circulo Prignicensi, an 1746 notata, addito simul indicio et consilio oeconomico, praeservationem aequè curationem huius morbi concernente. In *Anhang zum IX Bande der Acta phys. med. Acad. Nat. Curios.*, vol. IX, 1752, p. 101-122 (cf. Amoureux, Krünitz).

COZE (Pierre), né à Ambleteuse (Pas-de-Calais), le 17 août 1754; médecin militaire, professeur de clinique et doyen de la faculté de médecine de Strasbourg, mort le 25 juin 1821. Coze a laissé de nombreux travaux sur la topographie médicale, la météorologie, l'agriculture, la médecine vétérinaire. En ce qui nous concerne nous lui devons les ouvrages suivants :

Recherches sur l'usage des viandes provenant des bœufs atteints de typhus. *Mém. de la Soc. des sc. agric. et arts de Strasbourg*, 1820, in-8.

Recherches sur le tabes ou fièvre hectique des vaches. *Mém. soc. des sc. agric. et arts de Strasbourg.*

DAIGNAN (Guillaume), né à Lille en 1732. Il fut reçu docteur en médecine à Montpellier ; médecin en chef des armées de Bretagne et de Genève, puis médecin du Roi à Paris. Il mourut le 16 mars 1812.

Mémoire sur l'épizootie de la Châtellenie de Bergues. *Paris, 1778, in-8.*

DIEL (August-Frédéric-Adrian), 1756-1833. Médecin allemand, médecin des eaux d'Ems. Il est l'auteur d'un travail sur la peste bovine de 1796.

Diel (Aug -Fried. Adr.), Unterricht für d. Landmann z. Vorbaung u. Heilung der jezt herrsch. Hornviehseuche, in-8 *Herborn, Krieger, 1796* (cf. Klee).

DOAZAN (Pierre-Éloy), médecin, reçu docteur à Montpellier, agrégé au collège des médecins de Bordeaux.

Le 12 octobre 1774, les Jurats invitèrent plusieurs médecins et maîtres en chirurgie à se rendre à l'Hôtel de Ville, pour de là assister, derrière le palais Galien, à l'autopsie de deux bœufs morts de la maladie régnante. Doazan fut chargé du rapport. Les altérations pathologiques qu'il remarqua : poumons flétris, dépôts purulents dans le mésentère, vésicule biliaire très distendue, feuillet ou pseautier rempli de matières alimentaires durcies, etc., lui parurent présenter beaucoup d'analogie avec celles observées dans le même temps par DE LA ROUTURE, médecin de Bayonne, DUFAU, médecin de Dax, VIGNE, médecin à Sos, et GUYOT, élève de l'école vétérinaire.

En réalité, il s'agit de peste bovine et sans doute d'une peste bovine atténuée, sur son déclin, car il ajoute : « Ne pourrait-on pas hasarder cette conjecture ? c'est que le venin contagieux perd de son énergie à force d'être communiqué. »

Comme traitements curatifs et prophylactiques il recommande de séparer les malades des sains, de parfumer les étables, d'entretenir les animaux dans le meilleur état de propreté ; il va même jusqu'à conseiller les baignades en eau courante. Il proscriit la saignée pour les bêtes saines et les purgatifs trop irritants, les amulettes composées d'aromates, de camphre, qu'on suspend au cou des animaux. Il dit qu'en Irlande et en Russie on a reconnu l'excellence de l'eau de goudron, comme préservatif. Il rapporte qu'un article, paru dans la *Gazette de France*, décembre 1772, mentionne qu'à Vienne (Autriche) la racine de « Petasite », herbe aux teigneux, produit des effets surprenants tant comme curatif que préservatif.

Mémoire sur la maladie épizootique régnante, présenté au Collège des Médecins agrégés de Bordeaux. Par M. DOAZAN, Premier Syndic de ce Collège, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, Membre des Académies Royales des Sciences de Montpellier et de Bordeaux et Médecin de santé de cette Ville. *A Bordeaux, chez Michel Racle, Imprimeur de l'Intendance et de l'Hôtel de ville, rue Saint-James, 1774, in-8, 32 p. Bibl. Alfort, F. 537.*

DROUIN (Vincent-Denis), né à Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme), en 1660, mort à Paris, le 14 avril 1722 ; Chirurgien-Major des gardes du corps du roi, chirurgien en chef de l'Hôpital général et des Petites-Maisons.

Méthode pour traiter les Bestiaux, tant ceux qui sont malades, que ceux qui paroissent en santé ; ordonnée par le Sieur DROUIN, Chirurgien-Major des Gardes du Corps du Roy, envoyé

par Ordre de Sa Majesté (s. l. n. d.). Ce travail a été inséré aussi dans : *Réflexions sur les maladies du bétail*, des médecins de Genève, p. 159 à 169.

DUBRANA. Nous n'avons aucun renseignement sur ce maître en chirurgie de la communauté des chirurgiens de Condom, qui par ailleurs est désigné sous le nom de DUBERNA. Mais peut-être s'agit-il de deux personnes différentes, car le nom du dernier est suivi des initiales D. M.

Dubrana, remarquant dans les autopsies des cadavres d'animaux atteints de peste bovine, que le feuillet était toujours rempli de matières alimentaires desséchées, les soumit à l'analyse chimique et en conclut que l'acide était la vraie cause de l'épizootie ; contrairement à l'opinion de FAURE, de Beaufort, professeur de médecine qui, dans une consultation sur l'épizootie de Guyenne, déclarait qu'elle était produite par une cause alcaline.

Mémoire ou observations sur la maladie épizootique qui ravage actuellement le Condomois, par Joseph DUBRANA, maître en Chirurgie de la communauté des chirurgiens de Condom, 1775. Manuscrit de 17 feuillets, conservé à la bibliothèque de l'École vétérinaire d'Alfort, F. 610.

Observations sur l'état actuel de l'Épizootie aux environs de Toulouse (par DUBERNA, D. M.). *Toulouse, Sacarau, 1775, in-12, 22 p.*

DUFAU (M.-A.-J.), docteur en médecine de la faculté de Montpellier ; inspecteur des eaux minérales de Barbotan (Gers), médecin ordinaire de Mont-de-Marsan. On lui attribue un mémoire anonyme sur l'épizootie de peste bovine qui, en 1774, ravageait la Basse-Navarre, l'Aquitaine. Ce mémoire, terminé à Dax le 20 novembre, est bien certainement de Dufau, car Bourgelat, chargé de l'examiner, avant de donner le permis d'imprimer, écrit ce qui suit à la personne qui sollicite cette autorisation : « Écrivez à M. Dufau [lui avait communiqué le ministre] et s'il consent à communiquer son manuscrit, comme je le présume, vous voudrez bien me le faire savoir. »

Ce Mémoire est conçu sous forme de lettres (10 lettres). Il considère comme une calamité pour le pays, les prohibitions, les contraintes auxquelles ces maladies donnent lieu « et qui étoient d'autant plus inutiles que tous nos efforts paroissent impuissants contre un fléau que la Nature sembloit avoir mis au-dessus de toutes les forces et de toute l'industrie des hommes ». Il veut parler des arrêtés du Conseil qui défendaient de tirer parti des cuirs et des suifs et qui ordonnaient d'abattre toutes les bêtes malades. Voulant représenter au ministre l'impuissance et l'inutilité de ces moyens prohibitifs, il lui avait adressé un mémoire dès février 1775. Ne recevant aucune réponse, il prit le parti de le faire imprimer et chargea un ami de le présenter à la censure. Bourgelat ne voulut remettre son approbation qu'après en avoir conféré avec le ministre, de là la réponse dont nous avons parlé ci-dessus.

Lettres écrites à M. L***, contenant des observations sur l'Épizootie qui ravage les Provinces Méridionales de la France ; avec des remarques sur les ouvrages de quelques Auteurs qui ont traité de cette maladie, où l'on démontre que les conséquences qui résultent de leur système par rapport à l'administration sont préjudiciables à l'État et aux particuliers.

Par M. D. D. M. de plusieurs Académies. *A Genève. Et se trouve à Paris, chez Delalain le jeune, Libraire, rue Saint-Jacques, 1787, in-8, xv-188 p., plus une page non paginée pour les errata. Bibl. Alfort, F. 279.*

Mémoire sur l'épizootie régnante dans les provinces méridionales de la France, par M. Dufau, docteur en médecine de la faculté de Montpellier. Manuscrit de 32 feuillets. Bibliothèque de l'École vétérinaire d'Alfort, F. 609.

Du Fot (Anne-Amable-Augier). Du Fot, médecin pensionnaire du roi et de la ville de Soissons, démonstrateur des accouchements, naquit à Aubusson en 1735 et mourut à Soissons en 1775. Il est l'auteur de plusieurs mémoires sur les maladies contagieuses des bovidés et des ovidés.

Dans son Mémoire sur l'épizootie, qui décimait les bêtes à cornes de la généralité de Soissons, il dit qu'il fut envoyé en mission pour étudier cette maladie par l'Intendant de la Province. Il rend hommage à MM. DEBERGE et DU FOUR, médecins à Noyon, qui ont donné de sages conseils pour préserver les bestiaux de la maladie. Il rend également hommage à la médecine vétérinaire, et à Bourgelat dont il fait le plus grand éloge. « Cet Art si utile, écrit-il, fera encore des progrès lorsque les Médecins et les Chirurgiens s'occuperont de cette partie de la Médecine... Nous trouverons des lumières et des principes sûrs pour la Médecine des animaux dans les savants ouvrages du célèbre M. Bourgelat... »

Mémoire pour préserver les bêtes à cornes de la Maladie Épizootique qui règne dans la Généralité de Soissons ; par M. Du Fot, Médecin-Pensionnaire du Roi et de la Ville de Soissons, Démonstrateur des Accouchements et Membre de la Société royale d'Agriculture. *Seconde Édition. A Soissons, chez Ponce Courtois, Imprimeur du Roi, rue des Rats. Et se trouve à Paris, chez Dupuis, Libraire, rue Saint-Jacques*, 1773, in-8, 20 pages. — Bibl. nat. Ig 29/19. Pièce. Bibl. Alfort, F. 512.

La première édition parut à Laon, chez J. Calvet, en 1771, et porte pour titre : Mémoire sur la maladie épizootique du pays Laonnois par Augier du Fot. Bibl. Alfort, F. 536.

Dissertation sur la maladie contagieuse des bêtes à cornes, contenant la description des symptômes et des moyens préservatifs et curatifs de cette maladie. Nouvelle Édition, revue, corrigée et augmentée d'un Mémoire par M. Du Fot, Médecin-Pensionnaire du Roi et de la Ville de Soissons, etc., pour préserver les Bêtes à cornes de la maladie qui règne dans les Villages le long de la rivière de Serre, Généralité de Soissons. *A Bouillon*, 1774, in-8, 45 p. Bibl. Alfort, F. 535.

ELWERT (Joh.-Phil.), médecin allemand, auteur d'une dissertation médicale sur la peste bovine, soutenue à Tubingue, le 11 septembre 1745. Voir MAUCHARD.

ENGUEHARD. Nous n'avons aucun renseignement sur Enguehard, qualifié de médecin des prisons de Paris, dans une brochure sur l'épizootie, qu'il publia en 1798, et dans laquelle il considère l'air comme l'agent principal de la nature entière, « le principe, la matière universelle de la vie de tous les êtres ». Cet agent sublime, dit-il, peut pécher par excès ou par défaut, d'où naissance des maladies, car « l'air en équilibre est le régulateur et la cause perpétuelle de l'ordre physique de l'univers ».

Épizootie ou Maladie des Bestiaux, et pour mieux dire, Maladie de l'Air ; avec des Observations sur cette Maladie et quelques Moyens de la guérir. Par ENGUEHARD, Médecin des Prisons de Paris. *A Paris, chez Moutardier, Libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Gît-le-Cœur*, n° 28, an VI (1798), in-8, 11 p. Bibl. Alfort, F. 423.

ENS (Abram), docteur en médecine, qui, après avoir achevé ses études médicales à Utrecht (Hollande), entra au service de la Russie. Mort avant 1770.

Dans un mémoire sur l'épizootie qui, en 1745, avait décimé les bovidés d'Ostervick, il fulmine contre ceux qui ont répandu la terreur de la peste, car il n'a observé aucun des symptômes décrits par Ramazzini. Cependant les descriptions des symptômes et des lésions, qu'en donne Vitet, sont bien ceux de la peste bovine. Ens s'élève contre les prétendus remèdes préservatifs et curatifs répandus dans les campagnes. Il conseille les saignées jusqu'à épuisement de l'animal. Il base son pronostic

sur la nature des évacuations alvines ; lorsque cette évacuation devient normale le pronostic est favorable.

Abraham Ens. Med. doct. *Disquisitio anatomico-pathologica de Morbo Boum ostervicensium pro peste non habendo*. Editio tertia, Auctor. *Regiomonti Borussorum litteris typographi Aul. Danielis Christophori Kanterus*, 1764, in-4, 134 p., 6 feuillets non chiffrés, 2 planches. Bibl. Alfort, F. 212 et 211. La première édition serait de 1745.

Cette observation a été aussi consignée dans les *Commentaires de la société des sciences de Harlem*, T. VI, 1762, in-8, part. II, p. 953 (cf. Amoureux).

FANTASTI (François), médecin de Vérone. Auteur d'un traité sur la « fièvre contagieuse » (peste bovine) qui, en 1711, sévissait sur les bœufs de la province de Vérone et du territoire de Venise. Comme traitement curatif Fantasti recommande, entre autres, la perforation de la base des cornes avec un trépan.

Francisci Fantasti, Medici veronense, de febre contagiosa, quae in veronensi agro et tota fere veneta ditione boues solum et iuuenas exercuit, et exercet, dissertatio, in qua morbi indolem, causam et remedia sapienter quaerit et proponit. Venet. 1711.

D'après KRÜNITZ, ce travail se trouve aussi inséré dans *Tesoro de vari Segreti, e rimedi provato contra il malo contagioso de buoi*, Venez., 1712, in-8 ; et dans *Galleria di Minerva*, T. VII, Venez., 1717, p. 115-119. On le trouve également dans *Réflexions...*

FANTINI (Giuseppe), médecin et philosophe toscan (Italie), de l'Académie physio-cratique de Sienne, un des premiers médecins de la ville royale de Jesi. Il est l'auteur d'un travail sur l'épizootie de peste bovine sévissant en 1786 dans la contrée de Piceno (aujourd'hui la marche d'Ancône).

Sull' Epidemia contagiosa de Buoi insorta nel Piceno l'Anno MDCCLXXXVI. Discorso di Guiseppe FANTINI, Medico e Filosofo Toscano, Accademico Fisiocratico di Siena, Ricovrato, ed uno de' Primarj Medici Condotti della Regia Città di Jesi... *Jesi M. D. CCLXXXVII, dalla Stamperia di Pietro Paolo Bonelli*, in-4, LII pages. Bibl. Alfort, F. 630.

FAUST (Bernard-Christophe), médecin allemand, né à Rotenbourg le 23 mai 1755. Reçu docteur en médecine à Rinteln en 1777. Il s'est beaucoup occupé de questions vétérinaires. Pour le moment nous ne retiendrons que celles qui ont trait aux épizooties.

Dans son *Avis au public* sur une épizootie de peste bovine, il en attribue l'origine à des bœufs malades importés de Hongrie et de Pologne. Il n'a pas grande confiance dans les traitements curatifs. Le plus sûr moyen d'arrêter la marche du fléau est d'abattre les malades et de les enterrer aussitôt. Cet *avis* fut traduit en français et imprimé, le 15 nivôse an VIII, par ordre de l'administration centrale.

Ueber die Rindviehpest, die einzig und allein durch Ansteckung entsteht, und ueber die Verhuetung und Ausrottung derselben. *Leipzig*, 1797, in-8.

Noth und Hülftafel zu Verhütung des Rindviehpest oder Viehseuche. *Bueckeburg*, 1797, in-fol. Extrait de l'Avis au public du D^r FAUST sur l'Épizootie régnante parmi les bêtes à cornes (15 nivôse, an VIII). *Douai, imp. de Marlier* (s. d.), in-8, 11 pages. Bibl. nat., Tg 29/42.

FINAZZI (Pierro-Frano), médecin italien.

Storia e curie di Febbre gastro-putrida contagiose delle Bovini di Morano, exposta del medico Pierro-Frano Finazzi. *Vercelli, Pamialis*, 1796, in-8, 35 pages.

FRANK (Luigi), né à Lauterbourg (Bas-Rhin) en 1762. Reçu docteur en médecine à Gottingue, en 1787, il se fixa à Milan, où il devint médecin adjoint au grand hôpital.

A l'arrivée des armées françaises il quitta cette ville pour aller étudier la médecine dans les pays chauds. En rentrant il devint médecin en chef à Corfou, puis médecin de la duchesse de Parme. Il mourut à Parme le 19 octobre 1825. Le 10 septembre 1796, il écrivit, à la Société royale économique de Florence, une lettre sur l'épizootie des bovidés de Lombardie en 1795-1796. A la fin de cette lettre il donne un index bibliographique des auteurs ayant écrit sur cette épizootie.

Storia succinta della Malattia de' bovini nella Lombardia negli anni 1795 e 1796, Letta dell Dott. Luigi Frank, di Lauterburg, nella Società Real economica Fiorentina, il di 7 settembre 1796. Firenze, presso Ant.-Gius. Pagani e compagni, stampatori della detta R. Società, 1796, in-8, 30 p. Bibl. nat., Tg 29/34.

FÜRSTENAU (Johann-Hermann), médecin allemand, né le 1^{er} juin 1688 à Herford, en Westphalie ; professeur à l'Université de Rinteln, puis à celle de Göttingen ; mort le 7 avril 1756. Il écrivit en 1733 une dissertation sur l'épizootie bovine. Il est l'auteur de plusieurs travaux sur la médecine vétérinaire dont nous parlerons plus tard. Pour le moment nous ne mentionnerons que le suivant qui traite des maladies du bétail et principalement des épizooties.

Kurze Einleitung zur Haushaltungs-Vieh-Arzneikunst, oder vernünftige Gedanken von unvernünftige Haushaltungstieren..... und der jetzt unter dem Hornviehe herumgehenden Seuche besonders. *Wolfenbüttel*, 1748, in-8.

GALLARATI (Agostino Lomeno), médecin italien.

L'idra della bovina infizione esaminata da Agosteno-Lomeno Gallarati, Fisico collegato. In Pavia, *Gradignani*, 1714, in-8.

GAZOLA (Giuseppe), médecin italien, né à Vérone en 1661, mort le 14 février 1715. Reçu docteur en médecine à Padoue, il s'y fixa en 1683 ; fut nommé l'un des médecins de l'empereur Léopold, en 1692, puis revint à nouveau à Padoue, le 28 mars 1697. Dans sa description d'une épizootie de peste bovine, il adopte l'opinion de Ramazzini, et tourne en ridicule ceux qui la faisaient venir d'une inflammation maligne des astres.

Origine, preservativo, e remedio del corrente contagio pestilenziale del Bue, descritto del Dottor Giuseppe Gazola, Veronese medico Cesarea, e Promotire dell' Academia degli Aletofili, Consagrato alla serenissima Republica di Venezia. *Verona, Merli*, 1712, in-4, 52 p.

GÖLICHE (Andréas-Ottomar), médecin allemand, né à Nienbourg-sur-la-Saal, principauté d'Anhalt, le 2 février 1671. Professeur de médecine à la Faculté de Duisbourg en 1718, puis à Francfort-sur-l'Oder, décédé le 12 juin 1744. Il a décrit la peste bovine qui sévissait en 1730 dans le Brandebourg et dans toute l'Allemagne. Selon lui cette affection était causée par un miasme très subtil, très contagieux, qui infeste le sang. Il recommandait l'emploi de la saignée, des sialagogues, des sétons, mais il avait soin d'ajouter que les bovidés, dont on obtint la guérison, la durent plus aux efforts de la nature qu'aux différentes tentatives de l'art (cf. Paulet, I, 157 à 163).

Dissertatio de lue contagiosa bovillum pecus nunc depopulan'e. *Francfurt-an-Oder, Resp. Io Otto Brückner*, 1730, in-4, 6 p.

Inscrit aussi dans HALLER, *Disputationes medico-pract.* T. V, p. 715.

GUILLO, médecin français, professeur en médecine à Besançon, chirurgien juré royal, anatomiste de la dite Université.

Le 30 juillet 1714, Guillo fut délégué par l'Intendant et le Contrôleur général pour étudier les maladies qui sévissaient sur le bétail dans la paroisse de Foudremond. A l'autopsie des cadavres il constata que la vésicule biliaire avait « un pied de diamètre » et que les viscères étaient enflammés, comme gangrenés. Il donna à cette affection le nom de peste et en attribua la cause à « une nouvelle conjonction de quelques astres, dont les influences ont corrompu l'air ». Il signale l'apparition sur la muqueuse buccale de petites vésicules rougeâtres, cernées de bleu.

Rapport fait par ordre de M. l'Intendant de la Maladie du Bétail par M. GUILLO, Professeur en Médecine à Besançon et par un chirurgien de la dite Université, du 30 juillet 1714.

Inscrit dans : *Réflexions sur la maladie du bétail...*, p. 190 à 198.

Dans ce même recueil (p. 199 à 207) se trouve l'ouvrage suivant du même auteur : « Système des Maladies des Bêtes à cornes de l'an 1714. »

HAEN (Antoine de). D'après Amoureux, quatre médecins hollandais, Antoine DE HAEN, Wilh. OUWENS, Abr. WESTERHOFF, Cour. Henry VELSE, auraient écrit, en 1745 un mémoire en allemand sur la contagion des vaches.

Antoine de HAEN fut un des plus grands praticiens de la Hollande. Il vint au monde à La Haye, en 1704 et mourut le 5 septembre 1776, probablement à Vienne (Autriche), où il fut appelé par van SWIETEN, et auquel il avait succédé comme premier médecin de l'impératrice.

HALLER (Albrecht von), médecin suisse, à la fois anatomiste, chirurgien, physiologiste, poète, etc. Il fut une des gloires de la Suisse. Il vint au monde à Berne, le 16 octobre 1708, où il se fixa (1729) et où il mourut le 12 décembre 1777. Il publia une étude sur une épizootie bovine observée en 1772.

HALLER, Albr. v., Abhandlg. v. d. Vieseuche, in-8. Bern, 1773. Typ. Soc. (Klee).

Se trouve aussi dans *Disputationes ad morborum historiam* de HALLER et dans ses œuvres complètes.

HELVÉTIUS (Jean-Claude-Adrien), médecin français, né à Paris le 18 juillet 1685 ; mort à Versailles, le 17 juillet 1755. Médecin ordinaire du roi, premier médecin de la reine, inspecteur général des hôpitaux militaires de Flandre, doyen régent de la faculté de Paris. Il est l'auteur de deux mémoires sur la peste bovine, l'un de 1714, l'autre de 1744. Dans le premier il écrit qu'« il avoit eu ordre des Etats généraux, dont il avoit l'honneur d'être le premier Médecin, d'employer pour la guérison des Bestiaux attaquez, tout ce que son art et son expérience luy avoient pu fournir de connoissances ». Ce premier mémoire est terminé par un certificat ainsi conçu : « Nous soussignez Docteurs Régents de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, Docteur de la Faculté de Montpellier et Médecin du Roy, Maistres Chirurgiens jurez et Maistres Apotiquaires... certifions que la Méthode et les Remèdes qu'il (Helvétius) y a prescrits ne peuvent être que très salutaires tant pour préserver les Bestiaux sains, etc. A Paris, ce 19 septembre 1714. » Ont signé : SILVA, H. LE DRAIN, PEYRAT, J.-B. WINSLOW, D. GILLET, Garde en charge, COURTOIS, ancien Garde, MAYOL, ancien Garde, DUBOIS ancien Garde de sa Compagnie, REGNAULT, ancien Garde, DUBALEN, ancien Garde.

Helvétius préconise surtout les parfums, les saignées et certain opiat mercuriel de sa composition.

Mémoire du sieur HELVETIUS, Médecin-Inspecteur Général des Hôpitaux de Flandres, sur les Maladies des Bestiaux. *De l'Imprimerie de P. A. Le Mercier*, in-4, 10 p. Le permis d'imprimer est daté de Paris, ce 13 septembre 1714. Bibl. d'Alfort, F. 616. Bibl. nat., Tg 28/12, Pièce.

Instructions sur la manière dont on doit traiter les Bœufs et les Vaches attaqués des Maladies Épidémiques qui règnent dans plusieurs Provinces de France et surtout en Franche-Comté. Données par M. HELVETIUS, Conseiller d'État, premier Médecin de la Reine, Inspecteur Général des Hôpitaux Militaires, Docteur Régent de la faculté de Paris et Associé Vétérinaire de l'Académie Royale des Sciences. *A Grenoble, de l'Imprimerie d'André Faure, Imprimeur ordinaire du Roy, rue du Palais*, 1744, in-4, 48 p. Bibl. Alfort, F. 648.

HOFMANN (Frédéric), médecin allemand né à Halle (Saxe), le 19 février 1660 ; mort le 12 novembre 1742. Reçu docteur en médecine à Iéna en 1681 ; professeur de médecine et de physique à Halle, médecin du Roi de Prusse. Il a écrit de nombreux ouvrages qui ont été réunis en une seule édition, à Genève, 1748-1753, en 9 vol. in-fol. La médecine vétérinaire lui est redevable de quelques travaux sur la peste bovine.

Heilsame Vorschläge, wie der grassirenden Seuche unter dem Hornvieh vorzubauen, und was vor Mittel dazu dienlich, auf gutbefinden des collegii sanitatis zu Halle herausgegeben, *Halle*, 1716. Casus, exhibens consilium de lue boum, anno grassante eiusque praeservatione et remediis. Inséré dans : *Medicinae consultator, Halle*, 1721, in-4, p. 115-124.

JUSSIEU (Christophe de), pharmacien de Lyon, père des illustres botanistes, Antoine et Bernard de Jussieu. Dans une brochure, sans nom d'auteur, attribuée à de Jussieu, on lit dans l'*Avis* qui est en tête : « On a pris le soin de faire préparer avec toute la précaution et l'exactitude possible tous les remèdes, qui sont nécessaires, tant pour prévenir, que pour le traitement de ces maladies, chez M. de Jussieu, fils, Maître Apoticaire Juré de cette Ville, et commis par le fait de la Santé, demeurant au coin de rue Longue et rue Sirène, ou du côté de la Fromagerie. » Cette brochure contient divers remèdes expérimentés pour combattre l'épizootie de 1714, avec la manière de les préparer et de les administrer. De Jussieu a même indiqué à part des remèdes efficaces, accommodés à la misère et à la pauvreté des gens de la campagne.

Réflexions sur les Maladies des Bestiaux, qui règnent à présent, avec les Remèdes pour les traiter, imprimées par ordre de Monseigneur le Maréchal duc de Villeroy. *A Lyon, chez André Laurens, seul Imprimeur Ordinaire de Monseigneur le Maréchal Duc de Villeroy et de la Ville*, 1714, un vol. in-12, de 67 pages. Bibl. Alfort, F. 654.

KANOLD (Jean), médecin allemand né à Breslau, le 15 décembre 1679 ; mort le 15 novembre 1729. Médecin et épidémiologiste, membre de l'Académie des Curieux de la nature. Jean Kanold a publié les deux brochures suivantes sur la peste bovine de 1711-1712 en Silésie, en Pologne, en Autriche, et en Hongrie, etc.

Jo. Kanold. Historische Relation von den Pestilenz des Hornviehes, welche 1711 und 1712 in Schlesien wie auch in Moskau, Pohlen, Ungarn, (Esterreich, Siebenbürgen, Italien, etc., grassiret. *Breslau*, 1713, in-4.

Jo. Kanold. Jahr. Historie von Viehseuchen von 1701 bis 1717. *Budissinae, Bautzen* 1721, in-8.

KLEMM (Christophore-Henri), auteur d'une thèse pour la licence en médecine, sur la peste des vaches, soutenue à Tubingue, en octobre 1745. Voir MAUCHART.

LANCISI (Jean-Marie). Lancisi, l'un des plus célèbres anatomistes de l'Italie, vint au monde à Rome le 26 octobre 1654. Reçu docteur en médecine en 1672, au Collège de Sapience, il ne tarda pas à y professer l'anatomie (1684). Il fut médecin des Papes Innocent XI, Innocent XII et Clément XI. Il mourut le 21 janvier 1720.

Nous avons de lui trois opuscules sur les épizooties, deux sur la peste bovine et un sur une maladie contagieuse des chevaux (charbon).

Le pape Clément XI, par des prohibitions sur le bétail étranger, avait réussi à préserver pendant deux ans de la peste les provinces qui lui étaient soumises. Mais des marchands de bestiaux ayant réussi à introduire par fraude une certaine quantité de bœufs, la maladie éclata tout d'un coup, en 1713, dans les États pontificaux et y devint rapidement si meurtrière, que d'octobre 1713 à avril 1714, il y périt trente mille bovidés (bœufs et buffles). Lancisi, dans une assemblée de cardinaux, pour arrêter les progrès de cette épizootie, avait proposé d'abattre tous les bœufs atteints, même les suspects, mais son avis ne fut pas adopté.

Lancisi lui donna le nom de *pestis bovilla*. Il l'attribuait à des poisons d'une espèce particulière « composés de corpuscules irritants, corrosifs et capables de déranger la texture, le mouvement et la constitution des solides et des fluides, qui forment le corps de l'animal, en multipliant les ferments ». Il ajoute qu'on n'a découvert aucun remède capable de la combattre.

Le traité de la peste bovine de Lancisi est divisé en trois parties. La première relate la marche de l'épizootie dans la campagne romaine ; la seconde comprend les édits et décrets rendus ; la troisième est relative à la symptomatologie et à la thérapeutique. Le tout est suivi d'une lettre de FANTONI, professeur en médecine à Turin, et de la réponse de Lancisi.

Lettera al padre Antonio Borromeo intorno all' epidemia dei buoi. Naples, 1712, in-8.

Ragionamento intorno all' epidemia dei cavalli. Naples, 1712, in-8 ; Rome, 1714, in-8, avec le traité *De bovilla peste*.

Io.-Mariae Lancisii, a Secretiori Cubiculo et Archiatri Pontificii, Dissertatio historica de Bovilla Peste, ex Campaniae finibus, anno M. D. CCXIII, Latio importata : deque praesidiis per Sanctissimum Patrem Clementem XI, Pontificem Maximum ad avertendam aeris labem, et Annonae Caritatem opportune adhibitis. Cui accedit Consilium de Equorum Epidemia, quae Romae grassata est Anno M. D. CCXII. Coloniae Allobrogum Sumptibus Cramer et Perachon, 1718, in-4, 9 feuillets non chiffrés pour le titre, la dédicace, la préface et la table. 198 p. -- Bibl. Alfort, F. 778. C'est la seconde édition, la première est de 1715. Romae Salvioni, 1715, in-4, Bibl. Alfort, F. 258. Bibl. nat., Tg 28/78.

Ce travail de LANCISI se trouve aussi dans ses *Œuvres complètes*. Gênes, 1718, 2 vol., in-4 ; Venise, 1739, in-fol. Il y a une analyse en français dans *Réflexions... des médecins de Genève*, p. 275-282.

LANGGUTH (Georg-August), médecin allemand, né à Leipzig, le 7 juin 1711, mort en 1782, professeur d'anatomie et de botanique à Wittenberg (Saxe).

Il a écrit environ 68 dissertations, dont quelques-unes sur la médecine vétérinaire et principalement sur les épizooties. Ces dernières traitent plutôt de l'histoire des maladies contagieuses observées sur les animaux, car il cite les principaux auteurs qui ont écrit sur ce sujet.

1^o Facultatis Medicinae in Academia Wittenbergensi H. T. Decanus Georgivs Augustvs LANGGVTH Philosophiae et Medicinae, Doctor Pathol. et Chirvrg. P. P. ordin. ordinis svi senior Panegyrim edicam ad Mdiem V octobre CIC, ICCCLIII Habendam indicit de Morbi Bovm contagiosi cavssa

et sanatione probabili praefatis. *Wittenbergae prelo Ephraim Gottlob Eichsfeldi Academiae a typis*, in-4°, XVI p., 1753. Bibl. Alfort, F. 617.

2° Dissertatio de morbo boum, adhuc epidemice grassante. *Wittenberg*, 1765, in-4°.

LANZONI (Joseph), médecin italien, né à Ferrare, le 26 octobre 1663, mort le 1^{er} février 1730. Il fut reçu docteur en 1683 et devint peu après titulaire d'une chaire qu'il occupa pendant quarante ans.

Lanzoni est l'auteur d'observations sur une maladie contagieuse des bovidés observée dans le Ferrarois en 1713-1714, probablement la peste bovine, et sur l'innocuité des viandes des animaux atteints de cette affection.

Joseph Lanzoni. *Varia obseruata in boum contagio*. Inséré dans les *Ephémérides des Curieux de la nature* centurie 3 et 4, obs 151.

Josephi Lanzoni Obs de innoxio esu carnis boum lue pessima contagiosa denatorum. *Miscell nat. cur. cent.* VIII, obs. 9.

Ces deux observations se trouvent dans les œuvres de Lanzoni.

Josephi Lanzoni Opera omnia medico-phÿsica et philologica cum edita hactenus, tum inedita... Lausannae, Bousquet, 1738, 3 vol., in-4, v. m. partr.

LARSÉ (De), médecin des hôpitaux militaires d'Arras, ancien médecin des armées, auteur d'un précis sur la maladie contagieuse des bêtes à cornes, sévissant dans les Flandres et dans l'Artois en 1770.

Les symptômes, les lésions qu'il décrit, semblent devoir se rapporter à la peste bovine. Il accuse les maréchaux de propager la contagion. « Ce mal, écrit-il, n'est pas le seul que les Maréchaux occasionnent; ils captivent tellement l'esprit des Paysans que ceux-ci refusent très obstinément tous les secours qui ne viennent pas de ces mains meurtrières; c'est ce qu'on vient de voir dans la Flandre Maritime, où le sieur CHANUT, très instruit dans la Médecine vétérinaire, et dont les talens et les connoissances font honneur à son maître, a eu la douleur de ne pouvoir approcher aucune bête malade, sans crainte d'exciter des révoltes. »

Précis de la Maladie contagieuse des Bêtes à cornes, qui règne dans le Luxembourg, la Flandre Autrichienne, la Flandre Maritime, le Pays de Langle, etc. Maladie qui a pénétré dans le centre de l'Artois depuis le 7 ou le 8 d'octobre 1770, mais qui n'a été apperçue que depuis le 11 du même mois. A Arras ce 25 octobre 1770. De LARSÉ, Médecin des Hôpitaux militaires d'Arras, ancien Médecin des Armées. *A Arras, de l'Imprimerie de Michel Nicolas*, in-4, 8 p. Bibl. Alfort, F. 765, n° 10.

LAYARD (Daniel Peter), médecin anglais, né à Greenwich, mort le 5 février 1802. Reçu docteur en médecine à Oxford, il fut médecin de la princesse douairière de Galles, vice-président de la maison d'accouchement de Greenwich, directeur de l'hôpital français.

Il s'est occupé de questions vétérinaires et a publié quelques opuscules sur les épizooties des bovidés; sur l'inoculation de la peste bovine, sur la rage.

Une épizootie s'étant déclarée dans le voisinage de Godmanchester, il fit l'autopsie de plusieurs cadavres de bœufs et en conclut que cette maladie contagieuse était la même que celle observée dix ans auparavant. Il lui trouva beaucoup d'analogie avec la fièvre putride de l'espèce humaine. « C'est à la bonté de la Providence, écrit-il, qu'on est redevable de la conservation des bestiaux. » Les médecins ne s'entendent pas entre eux sur cette maladie; pour les uns, c'est une simple fièvre inflammatoire sans appa-

rence de contagion, pour d'autres une péripneumonie, une fièvre bilieuse. Il croit cette maladie engendrée par une vapeur pestilentielle, dont les miasmes ou molécules ont été portés dans l'eau. Layard vante les bons effets de l'inoculation employée en Hollande, et recommande d'introduire sous la peau un plumasseau imbibé de la matière d'un bouton, d'une pustule.

1^o An essay on the Nature, Causes and cure of the contagious distemper among the Horned Cattle in these kingdoms. By Daniel Peter LAYARD, M. D. Member of the Royal College of Physicians in London, and of the Royal Society. London, 1757, xxii-134. Printed for John Rivington. Bibl. Alfort, F. 285 et 294.

Il y a une édition de 1770, à laquelle est ajoutée « A discourse on the usefulness of Inoculation ».

Un manuscrit, daté de l'an VI, est signalé dans le catalogue d'HUZARD, sous le titre suivant : Essai sur la nature, les causes et la cure de la maladie contagieuse des bêtes à cornes dans ce royaume. C'est la traduction française de l'original anglais par FORESTIER, officier de santé à Saint-Quentin. In fol., 60 feuillets.

2^o A discourse on the usefulness of inoculation of the horned cattle, tho prevent the contagious distemper among them. In a Letter to the right hon. ge. Earl of Macclesfield, from Dan. Peter Layard, docted at Huntingdom nouv. 26, 1757.

Inseré dans : *Philosoph. Transact* de la soc. roy. de Londres, 1758, vol. 50, art. LXIX, p. 528-538.

LE MONNIER (Louis-Guillaume), médecin français, né à Paris le 16 juin 1717, mort à Montreuil, le 7 septembre 1799. Reçu docteur en médecine à Paris, le 17 octobre 1740, il fut un des médecins de Louis XVI. Peut-être est-ce ce médecin qui, en 1745, fut délégué par la Faculté pour étudier la peste bovine des environs de Paris.

L'ÉPINE (Guillaume-Joseph de), né à Paris, mort le 11 avril 1783 ; docteur régent en 1724, ancien doyen de la faculté de médecine de Paris de 1744-1746.

MALOUIN (Paul-Jacques), né à Caen en 1701, mort à Versailles, le 3 janvier 1778. Professeur de médecine au Collège de France et de chimie au Jardin du Roi.

Il s'est occupé de la peste bovine, qui régnait aux environs de Paris en 1745, et c'est probablement ce médecin qui fut un des commissaires délégués par la Faculté pour donner leurs soins aux malades. En effet, dans une lettre écrite de Bayeux par M. de L..., médecin de Caen, à l'abbé J... au Collège d'Harcourt à Paris, au sujet d'une épizootie qui ravageait la Normandie, de L... dit avoir demandé des renseignements à Malouin, un des commissaires nommés par la Faculté pour étudier l'épizootie qui ravageait les environs de Paris ; et il rapporte la consultation que celui-ci lui donna.

D'après Malouin, c'est un scorbut, qu'il faut traiter, comme une fièvre maligne putride, par des saignées plusieurs fois répétées et des purgatifs réitérés. Il ajoute qu'il n'y a point de remède quand la maladie a gagné les viscères. Il pense que cette affection a été moins fréquente en Normandie, parce qu'il y a beaucoup d'oseille dans les pâturages. Il termine en disant que les maladies épidémiques des hommes sont souvent annoncées par celles des bestiaux (*Mercur*, 1747, p. 31).

MAUCHARD (Burchard-David), médecin allemand, né à Marbach (Wurtemberg), le 19 avril 1696, mort à Tubingue, le 11 avril 1751, où il professait l'anatomie et la chirurgie. Mauchard n'est pas en réalité l'auteur de deux notes, qu'on lui impute, sur la peste bovine et soutenues par deux candidats à la licence en médecine, KLEMM et ELWERT. Mais comme ces deux thèses portent comme titres : l'une *Disputatio prior de lue vaccarum* et l'autre *Disputatio posterior*, qu'elles ont été soutenues sous la prési-

dence de Mauchart, nous en concluons qu'il s'agit de controverses entre le président et les récipiendaires, sur la peste bovine qui décimait les bovidés des environs de Tubingue, en 1745.

1^o Disputatio prior de lue vaccarum Tubingensi praeside Burcardo-David MAUCHAR, Med. Prof. respondente Joh.-Phil. ELWERT, die 11 septemb. 1745. *Tubingae*, in-4, 24 pages.

2^o Disputatio posterior de lue vaccarum Tubingensi, quam permittente gratiosa facultate medica praeside Burc.-Dav. MAUCHAR, Med. et Chir. D. Consil. et Archiat. Wirtemb. ac Med. Anat. et Chir. Prof. Ord. defendet pro licencia honores et privilegia doctoralia rite consequendi respondens Christophorus Henricus KLEMM, Leomontanus. d. oct. an. 1745. *Tubingae, Literis Mezianis*, in-4, 32 p. Bibl. Alfort, F. 634.

Ces deux dissertations se trouvent aussi reproduites dans : *Halleri, disput. ad morborum histor.* T. V, p. 747 ; T. VIII, p. 837.

MAUGER. Nous ne possédons aucun renseignement sur ce médecin, inventeur d'une poudre propre à toutes les maladies des bestiaux, qu'il utilisa sans doute contre la peste bovine de 1714. Cette poudre pouvait se garder trois ans. On en donnait 48 grains aux bovidés et le double pour les chevaux. On délayait cette poudre dans l'eau et on la faisait boire aux malades, mais il fallait leur faire avaler aussitôt après une chopine de vin.

Mémoire pour se servir du Remède pour les bestiaux, composé suivant l'ordonnance du sieur MAUGER, médecin, et éprouvé avec succès. Permis d'imprimer ce 19 septembre 1714 (S. L. N. D.), in-4. Pièce. Placard. Bibl. nat., Tg 27/1.

MAZZINI (Jean-Baptiste), médecin brescian, mort à Padoue le 23 mai 1743, où il avait fait ses études et où il était professeur de médecine pratique. Il est l'auteur de deux mémoires sur la peste bovine de 1712.

Tesoro di vari segreti e rimedi provati contra il male contagiose de buoi. *Venezia*, 1712, in-8.

Littera scritta al Signor Ant. Vallisnieri del Sig. Gio.-Battista Mazini, Brescia, 11 nov. 1711, intorno alla corrente epidemice contagiosa de buoi nel Bressiano, co' rimedi e con varie nobillissime riflessioni.

On trouve cette lettre insérée dans : *Galleria di Minerva* à Venise, 1717, p. 120-122 ; et dans le *Tesoro di vari segrete* de 1712 ; ainsi que dans les œuvres de Mazzini : *Opera omnia, Brescia*, 1743, in-4^o.

MICHELOTTI (Pierre-Antoine), né à Trente à la fin du XVII^e siècle ; mort à Venise, le 1^{er} janvier 1740. Il exerça la médecine à Venise. Il était membre de la société royale de Londres, de l'Académie des sciences de Berlin, etc. Il a écrit un mémoire sur la nature, les causes de l'épizootie qui sévissait, en automne 1711, à Venise et dans les contrées voisines.

Conghietture del Dottor Pietro-Anton. MICHELOTTI, Filosofo e Medico d'Arco, sopra la Natura, Cagione e Rimedj dell' infermità regnanti nell' Animali Bovini di molte Città, Villaggi, e Castelli el serenissimo Dominio di Venezia, e Paesi vicini, nell' Autumno dell' Anno cadente 1711. *In Venezia*, 1712, in-8, 59 p. Bibl. Alfort, F. 533.

MORANDI (Jean-Baptiste), médecin à Final, duché de Modène. Il se serait occupé de la peste bovine de 1711. Dans une lettre à Vallisnieri, insérée dans les *Réflexions...* des médecins de Genève, p. 238, il lui fait part des expériences de médicaments anti-

vermineux, qu'il a entreprises sur ses conseils. Il a donné aux malades des médicaments à base de mercure et pense avoir obtenu des cas de guérison.

MURALTO (Jean de), médecin et naturaliste suisse, né à Zurich d'une famille d'origine italienne en 1645, mort en 1733. Reçu docteur en médecine à Bâle en 1671, il se fixa à Zurich, où il devint professeur de physique et de mathématiques (1691). Il a laissé de nombreux ouvrages parmi lesquels figurent deux observations sur la peste bovine de 1714.

1^o Neu eröffneten Gesundheitsschatz wider den ansteckende Seuche an Menschen und Vieh. *Zurich*, 1714, in-8.

2^o Präservati oder Verwahrungsmittel wider die diesmaligen Viehpesten. *Zurich*, 1714, in-fol.

NAVIER (Pierre-Toussaint), né le 1^{er} novembre 1712 à Saint-Dizier (Haute-Marne). Reçu docteur en médecine à Reims en 1741, il se fixa à Châlons-sur-Marne, où il mourut le 16 juillet 1779. Il était médecin du Roi pour le traitement des épidémies ; correspondant de l'Académie royale des sciences de Paris, associé régnicole de la société royale de médecine.

Dans une dissertation en forme de lettre se trouve une relation de l'épizootie des environs de Châlons en 1744. Il croit qu'on peut considérer cette maladie comme l'origine de la petite vérole des enfants (cf. *Amoureux*, p. 240). Je n'ai pu prendre connaissance du travail de Navier et par conséquent je ne puis me prononcer sur la valeur de cette hypothèse. Peut-être s'agit-il de la peste bovine, de la fièvre aphteuse ou du cow-pox.

Dissertation en forme de Lettre sur plusieurs Maladies populaires, qui ont régné depuis quelques années à Châlons-sur-Marne, par NAVIER, D. M. *Paris, Cavelier*, 1753, in-12.

NIGRISOLI (François-Marie), médecin italien, né à Ferrare en 1648 et mort dans cette ville le 10 décembre 1727. Il fut premier médecin de la ville de Comacchio, puis professeur d'anatomie, de médecine théorique et pratique à l'université de Ferrare.

Dans une brochure sur l'épizootie de peste bovine observée dans les environs de Ferrare, il en attribue la cause « à des corpuscules malins, soufreux, salés, etc. ». Il réfute l'influence des saisons, des astres, mais croit à celle des vapeurs qui sortent de terre, à l'air infecté, sans pouvoir établir la cause de cette infection. Sans s'en douter il approche de la vérité en parlant de l'influence sur le développement de cette maladie des armées en marche ; et à ce propos il remarque que la Flandre a été le théâtre de la dernière guerre, qu'il s'y est livré de furieux combats et que c'est à la suite de ces mouvements de troupes que l'épizootie s'est manifestée.

Parere del dottor F.-M. Nigrisoli, intorno alla corrente epidemia degli animali bovini. *Ferrare*, 1713, in-8.

Le travail de Nigrisoli est analysé dans les *Mém. de Trévoux*, octobre 1714, p. 1803-1805 ; dans les *Réflexions sur la maladie du bétail*, p. 170-190.

Il a été traduit en allemand par J.-A. PROVENSALE. Gedanken von der Viehseuche und vornehmlich des Hornviehes. *Leipzig*, 1749 (Klee).

PICOTEAU (Charles-Étienne), médecin à Salins (Jura), dont il était originaire ; mort le 7 avril 1748. On a de lui un mémoire sur une épizootie de peste bovine qui, en 1714, attaquait les bestiaux de la Bourgogne.

Réflexions sur la cause de la maladie dont les bêtes se trouvent en ce moment attaquées en ce pays et comté de Bourgogne. *Salins*, 1714, in-8.

PLENCIZ (Marcus-Anton von), médecin autrichien, élève de Morgagni, né à Salcan près Görz, le 28 avril 1705, mort le 25 novembre 1786.

Il a écrit deux traités sur une épizootie qui ravageait l'Allemagne en 1761, et qu'il attribua aux semences vermineuses que les insectes répandent dans l'air et que les animaux broutent avec l'herbe. Il rapporte à ce sujet une foule d'exemples comme preuves à l'appui et en appelle au témoignage du microscope qui lui fit voir des êtres animés dans tous les abcès. En 1762, il publia un traité sur les épidémies et en profita pour donner (p. 142-144) quelques détails sur la peste bovine qui ravageait les bestiaux depuis plus de trente ans.

Marci-Ant. Plenciz, addimentum ad tractatum de contagio, seu de lue bovina ad finem vergente anno 1761, epidemice grassante, item de eiusdem causis, praeservatione et curatione. *Vindobonae*, in-8, 1762.

Voir aussi : Marci-Antonii Plenciz, *Opera medico-physica... Vindobonae*, 1762, 4 vol. in-8°. La première partie contient une description exacte de la peste bovine d'Autriche en 1761.

PROCOPE (Michel-Couteaux). Médecin, né à Paris en 1684, reçu docteur en 1708, mort à Chaillot le 21 décembre 1753.

RAMAZZINI (Bernardino), l'un des plus célèbres médecins de l'Italie. Né à Carpi, près de Modène, le 5 novembre 1633, mort le 5 novembre 1714. Professeur de médecine théorique à l'université de Modène (1682), puis de médecine pratique à celle de Padoue (1700), en 1705 président du collège de médecine.

Il écrivit, en 1711, un livre sur l'épizootie de peste bovine, dans le territoire de Padoue. Il admet la contagion et ne connaît aucun remède efficace contre ce funeste fléau. Il préconise néanmoins les cautères, la perforation des oreilles. Il a remarqué que, du 5^e au 7^e jour au plus, il survient une éruption cutanée de pustules semblables à celles de la petite vérole, c'est pourquoi il donna à cette affection le nom de « petite vérole des bœufs ».

De contagiosa epidemia quae in Patavino Agro et tota fere Veneta ditione in Bovis irrepsit. Dissertatio habita in Patavino Lyceo, a Bernardino Ramazzini, Practicae Medicinae Professore Primario, die IX Novembris MDCCXI... Editio secunda. *Patavii*, MDCCXII. *Ex typogr. Jo.-Baptista Conzati, Lipsiae, Prostat apud Joh.-Lud. Gleditschium et Maur.-Georg. Weidemannum*, 1713, in-4, 43 p. Bibl. Alfort, F. 293.

La première édition, même titre, même nom d'imprimeur, date de 1712. Bibl. nat., Tg 29/1.

Ce travail se trouve aussi inséré dans les œuvres complètes de Ramazzini : *Opera medica et physiologica, Gen evae, Cramer et Perachon*, 1717, in-4, ou 3^e édition, *Londini, Vaillant*, 1718, in-4. — 4^e édit. *Londini Vaillant*, 1739, 2 vol. in-4. Inséré dans *Réflexions*.

RAUDOT, docteur en médecine français, agrégé au collège des médecins de Dijon. En 1745 il publia un mémoire sur une épizootie de peste bovine, observée cette même année dans le Jura, et qui désolait la Bourgogne depuis plus de deux ans. Il conseille les mesures prophylactiques d'usage, ainsi que l'emploi d'un opiat de son invention.

Dissertation sur la maladie épidémique des bestiaux, par M. RAUDOT, Docteur en Médecine, Agrégé au Collège des Médecins de Dijon et de l'Académie des Sciences de la même Ville. *Dijon, Desven'es*, 1745, in-8. 46 p. Autre édition, 1765. *Dijon, Antoine de Fay*, in-8, 46 p. Bibl. Alfort, F. 572.

Il y eut une traduction italienne. *Del male epidemico de Bestiami dissertazione del Signor Dottor RAUDOT, Medico Collegiato di Digione, etc.* — In Verona, 1748, in-8, 47 p. D'après Amoureux, cette traduction aurait été faite par un Français, J.-Fr. SÉGUIER, de Nîmes.

RAULIN, médecin français, médecin du roi par quartier, médecin de l'hôpital militaire de Valenciennes, inspecteur des eaux minérales de Flandre et du Hainaut, intendant des eaux minérales de Saint-Amand, il était le fils d'un célèbre médecin du XVIII^e siècle, Joseph Raulin.

Une épizootie s'étant manifestée en août 1773, à la Groise, village voisin de Landrecies et dans la Châtellenie du Bouchain, Taboureaux, intendant de la province du Hainaut, chargea Raulin d'en surveiller les progrès. Il se rendit dans cette province, accompagné de GIRARD, élève à l'école vétérinaire d'Alfort. La description des symptômes et des lésions nous font présumer qu'il s'agissait d'une épizootie de peste bovine.

Raulin recommande une foule de traitements et préconise l'usage de l'eau claire et pure comme boisson. « Si l'on n'est pas à portée de rivières ou de ruisseaux abondants, on ne sauroit se dispenser sans danger, de faire bouillir l'eau de boisson pour faire périr les insectes dont les eaux croupissantes sont toujours chargées et pour dissiper les émanations des insectes corrompus et des plantes pourries. »

Observations de M. RAULIN, Médecin de l'Hôpital Militaire de Valenciennes, sur la Maladie Épizootique, qui règne dans la Province de Haynaut. *A Valenciennes, de l'Imprimerie de la Veuve J. B. G. Henry, Imprimeur du Roi au Marché aux Poissons.* 1774. in-4, 23 p. Bibl. d'Alfort, F. 297 et 765, n° 20.

RELOGUE, médecin à Nancy ; c'est le seul renseignement que nous possédions à son sujet. Il publia, vers 1796, des observations sur une épizootie qui est très vraisemblablement la peste bovine. Il émet l'opinion que les bovidés n'ont été atteints de cette affection que par voie de contagion et il cite des exemples, dont le suivant. Pendant la dernière campagne, un citoyen des environs de Blamont conduisit en Allemagne, où l'épizootie sévissait, des comestibles destinés au ravitaillement de l'armée française ; à son retour il communiqua la maladie à son bétail et l'épizootie s'étendit rapidement aux villages voisins. « Il résulte clairement de ces preuves, écrit-il, que les animaux ont des maladies qui leur sont propres, qu'elles peuvent se communiquer et qu'elles sont contagieuses. »

Recherches et Observations sur les causes de la Maladie épizootique et Instructions sur son traitement, par le Citoyen RELOGUE, médecin à Nancy (s. d.), in-8, 14 p. Bibl. Alfort, F. 519.

RIEDEL (Johann-Christophe), médecin allemand, né à Erfurt le 4 octobre 1709. Il y fut reçu docteur en 1735, professa la médecine à l'Université en 1748 et mourut le 5 mars 1757. Parmi ses écrits figure une observation sur une épizootie du gros bétail.

Untersuchung der jetzt grassierenden Viehseuche ; nebst kurzen Unterricht von dem Verhalten und Gebrauch derer bey derselben nöthigen Arzneymittel. *Erfurt*, 1749, in-4.

SALCHOW (Ulrich-Christoph), médecin allemand, né le 9 février 1722, à Krasnewitz-sur-Rügen, mort le 20 avril 1787. Il étudia la médecine à Halle, à Berlin et fut reçu docteur en 1746. Il était médecin militaire, quand il écrivit son traité sur la peste

bovine de Priegnitz en 1755. Celui-ci fut suivi d'autres travaux mentionnés dans la Bibliothèque vétérinaire de Klee.

1° Ulrich-Christoph Salchow, ... Untersuchung die Rindvieseuche aus Gründen der Natur, Arzneylehre, Chemie und Erfahrung... *Berlin, Haude und Spener, 1755, in-8, 96 p. Bib. nat., Tg 28/79.*

2° Heilung und gänzliche Tilgung der Hornviehseuche. *Hambourg, Hellmann, 1779, in-8.*

3° Anweisung, wie der Rindviehpestseuche auf die natürlichste Weise abgeholfen werden könne. *Hambourg, 1780.*

4° Untrügliche Durchseuchungskur. *Bremen, Förster, 1780, in-8.*

5° Unterricht von der Erziehung des Rindviehs u. Ausrottung u. Abwendg. d. Rindviehseuche, in-8, *Meltorf (Altenburg), 1781. Hellmann.*

SALZER (Jean-Ernest-Bernard), médecin allemand, dont la thèse, soutenue à Tubingue, sous la présidence de CAMERARIUS (Rodolphe-Jacob), porte le titre suivant :

Q. D. B. V. Disputatio medica de lue vaccarum, quam permissu gratiosae facultatis in Alma Eberhardina, Praeside Rudolphi Jacobo CAMERARIO, Phil. et Med. Doct hujus Prof. publ. ord. Patrono et Praeceptore suo honoratissimo, Publico Philiatorum Examini submittit Johannes Ernestus Bernhardus SALZER, Bretta Palatinus. Ad diem Juny horis antemerid. in Auditorio Medico. *Tubingae, typis Joh. Conrad Reisii, Anno M. D. CCXIII, in-4, 28 p. Bibl. Alfort, F. 632.*

SANDIFORT (Édouard), célèbre médecin anatomo-pathologiste hollandais, né à Dordrecht, le 14 novembre 1742, mort le 12 février 1814. Reçu docteur en médecine à Leyde en 1763, il professa la médecine à La Haye ; puis devint professeur d'anatomie et de chirurgie à Leyde.

Dans sa *Physikalische und medicinische Bibliothek* (1765-1775) se trouvent un grand nombre de mémoires sur la peste bovine qui ravageait alors la Hollande, mémoires dus aux principaux médecins de ce pays (Neumann). Lui-même y décrit une épizootie de peste bovine en 1769. Il considère cette maladie comme une fièvre inflammatoire et augure bien du résultat final quand l'animal a dépassé le septième jour. L'auteur rapporte les essais tentés en Hollande par lui et d'autres médecins sur l'inoculation de la peste bovine.

1° Beschreibung der Viehseuche in Holland, 1769. *Leipzig, Brockhaus, 1772, in-8.*

2° Extrait d'un Mémoire sur la Maladie des Bestiaux. Envoyé à l'Académie des Sciences de Suède, par SANDIFORT, Docteur en Médecine et Médecin ordinaire de La Haye. — Inséré dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Stockholm, année 1769, 4^e trimestre, p. 325. Traduction du suédois en français par de BAER (voir ce nom), dans *Recherches sur les maladies épizootiques*, p. 24.

SAUVAGES. Sauvages de Lacroix (François Boissier de), médecin français, un des plus célèbres nosologistes. Né à Alais (Gard), le 12 mai 1706 ; mort le 19 février 1767. Reçu docteur en médecine à Montpellier en 1726, il vint à Paris en 1730, qu'il quitta en 1734 pour retourner à Montpellier, où il obtint la survivance de la chaire occupée par Marcot à la Faculté de médecine.

Vers 1745, il fut chargé par le Syndic Général de la province du Languedoc d'étudier une maladie épizootique, qui sévissait sur les bœufs du Vivarais, du Forez, du Dauphiné, du Velay. Il fut assisté par BOUCHET, maître chirurgien. Il remarqua que souvent les larmes creusaient un sillon sur la peau depuis les yeux jusqu'aux naseaux ; que l'haleine était fétide ainsi que les déjections ; que la sensibilité de la région dorsale

était très exagérée. Pour lui, la diversité des climats et des saisons n'influe en rien sur la maladie, qui n'est pas non plus l'effet de pâturages souillés de cadavres d'insectes, ni des eaux croupissantes, ni de l'air gâté par les exhalaisons. « J'examinaï, dit-il, à un microscope qui grossit trois millions de fois, le sang d'un de ces bœufs et sa morve, et je n'y trouvai aucun insecte. » Il a constaté aussi à l'autopsie que la « vésicule du fiel » était entièrement remplie d'une bile épaisse et foncee. Il s'agit sans nul doute d'une épizootie de peste bovine. De Sauvages fit un rapport qui fut imprimé en 1746. A la suite de ce mémoire se trouve un : « Avis de Messieurs les Professeurs en Médecine de l'Université de Montpellier sur la maladie des Bœufs », signé, le 28 décembre 1745, par RIDEUX, doyen, FITZ-GÉRALD, FIZES, DE SAUVAGES, MAGNOL, HAGUENOT, LAZERME.

2^o Mémoire sur la Maladie des Bœufs du Vivarais. Par M. de SAUVAGES, Conseiller, Médecin du Roi, Professeur en Médecine, Membre des Sociétés Royales des Sciences de Montpellier et de Suède. Du 20 décembre 1746. *A Montpellier, de l'imprimerie Rochard*, 1746, in-4^o, 27 pages non paginées.

Seconde édition. *A Montpellier, de l'Imprimerie de Jean Martel*, 1746, in-4^o, 27 p. Bibl. Alfort, F. 663 et 1226. — Bibl. nat., Tg 29/9.

Le mémoire de de Sauvages se trouve aussi inséré dans : *Journal des Scavans*, juillet 1746, p. 339-350 ; janvier 1747, p. 140-144. *Mémoires de Trévoux*, octobre 1746, 2097 à 2101. *Recueil des édits, déclarations, arrêts et ordonnances de la province du Languedoc pour l'année 1746*. D'après Amoureux (p. 214), il aurait été traduit en Suédois par LINNÉ.

SCHROCK (Lucas), médecin allemand, plus connu sous le nom de Skröckius, né à Augsbourg, le 30 septembre 1646, mort le 3 janvier 1730. Il fit ses études médicales à Iéna, où il fut reçu docteur. Plus tard il devint médecin de l'hôpital d'Augsbourg. Il aurait publié une observation sur la peste bovine de 1711.

TURSEN, jeune médecin suédois sur lequel nous ne possédons aucun renseignement.

A la suite d'une épizootie qui ravagea la Suède, le gouvernement résolut d'envoyer en 1756 une personne éclairée, dans plusieurs contrées de l'Europe, pour étudier à fond cette maladie. Le choix se fixa sur un jeune médecin, nommé Tursen, qui, pendant sa mission, envoya plusieurs mémoires qui furent insérés dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* de Stockholm, et dont de BAER, aumônier du roi de Suède, a donné une traduction française (voir de Baër). D'après Tursen, la meilleure description qui ait été faite est celle qui parut en Angleterre, en 1755. Pour lui les animaux ne contractent la maladie que lorsqu'ils ont avalé la vapeur émanant d'une bête, dont la maladie est parvenue au degré de maturité.

VALLISNIERI (Antoine), médecin et naturaliste italien, né le 3 mai 1661 à Trasilico, dans le Modénois ; mort le 28 janvier 1730. Il fut professeur de médecine à Padoue. Ses travaux sur les vers du corps humain l'ont immortalisé.

Dans un mémoire, en réponse à une lettre adressée par Cogrossi, Vallisnieri lui répond qu'il a eu la même idée que lui au sujet de l'épizootie régnante (la peste bovine), qui lui paraît être la cause de la pullulation de vers dans le sang. Et il ajoute que, par le moyen d'un bon microscope, « il avait vu, avec le docteur BONO, des vers extrêmement petits dans le sang des animaux malades ». Indépendamment des vers habitant notre organisme, il y en a d'autres plus petits, qui ne sont visibles qu'au microscope et qui sont cause de tout le mal. Il soupçonne que « la plupart des accidents mortels viennent de ce que les petits vers ordinaires, habitants dans notre corps, apercevant

cette armée de vers étrangers, pour défendre leur gîte, livrent contre eux un combat, ver contre ver, qui détruit avec rapidité l'économie de la machine animale ».

Nuova idea del mal contagioso de' buoi. Lettera responsiva al sig. Carlo Francesco Cogrossi, nella quale si apportano dal sign. Vallisnieri nuove osservazione, e riflessioni, si cavano nuovi indicante', e nuovi rimedi si propagano. *Milano*, 1714, in-12.

Se trouve aussi dans *Raccolta di vari trattati del sig. Ant. Vallisnieri*. Venez., 1715. — Dans le *Journal de Venise*, T. XIV, p. 141. — Dans *Réflexions*, p. 208-242. Il a été traduit en français et inséré dans *Réflexions* sous le titre suivant : Nouvelle Idée de la Maladie des Bœufs, communiquée par M. Charles Dogrossi (sic), Philosophe et Médecin dans la ville de Crème, à M. Antoine Vallisnieri, Premier Professeur en Médecine à Padoue, avec les réflexions de celui-ci, de nouvelles indications et de nouveaux remèdes. *A Milan*, 1714, in-12.

VICQ-D'AZYR (Félix). Vicq-d'Azyr, médecin français et littérateur, naquit à Valogne le 23 avril 1748, il mourut le 20 juin 1794. Il était membre de l'Académie des Sciences en 1774, secrétaire perpétuel de la Société Royale de Médecine, dont il fut le fondateur, membre de l'Académie française, etc. En 1789, il succéda à LASSONNE, comme premier médecin de Marie-Antoinette et médecin consultant de Louis XVI.

Vicq-d'Azyr fut avant tout un anatomiste, et sa réputation en anatomie comparée était mondiale. Nul plus que lui ne s'intéressa à la médecine vétérinaire, ses travaux sur les épizooties sont très nombreux. C'est à l'estime et à l'amitié de Lassonne qu'il dut de se lancer dans cette voie, où il se surpassa. Lassonne, qui voulait l'employer dans les parties de l'Administration alors attachées à la place de premier médecin du roi, l'envoya, en 1775, porter des secours dans quelques provinces du Midi ravagées par une épizootie meurtrière. Ce fut une révélation. La place nous étant strictement mesurée, nous ne pouvons énumérer ici les mémoires de Vicq-d'Azyr sur les maladies contagieuses des animaux. De 1774 à 1787, environ 15 mémoires parurent sur cette importante question. Nous y reviendrons plus longuement quand nous traiterons des travaux médicaux sur les épizooties en général.

ZAMONCELLI (Girol.), chirurgien italien.

Riflessioni pratiche sull' epidemia de' Bovini. Lettera del Chirurgico Zamoncelli all Dott. P. de Ho'. In *Milano*, 1796, in-8, 31 p.

ANONYMES

1^o Consultation de l'université de médecine de Montpellier, sur la Maladie Épidémique qui règne parmi les bêtes à cornes, et qui menace d'une invasion prochaine la Province du Languedoc.

A Montpellier, de l'Imprimerie de Jean Martel aîné, Imprimeur ordinaire du Roi et de Nos seigneurs des États, 1775, in-4, 19 p. Cette brochure n'est pas datée, cependant on lit à la dernière page : délibéré à Montpellier ce 30 décembre 1774. Bibl. Alfort, F. 622. Bibl. nat., Tg 29/23, Pièce.

Cette consultation commence par un historique de la maladie, puis se continue par la description des symptômes, des lésions et des traitements curatifs et préventifs. A propos des traitements nous lisons ce qui suit : « Nous croyons que l'imperfection de nos connaissances sur la nature de cette maladie ne peut nous faire proposer aucune méthode de traitement. » Les auteurs conseillent néanmoins des boutons de feu de chaque côté de l'épine dorsale, ainsi que 5 ou 6 entailles dans le cuir, de l'épaule à la queue, dans lesquelles on introduit de la racine d'ellébore noir, ou de l'ail mêlé de sel et de vinaigre. Ce traitement aurait réussi à Malzac, « habile médecin de Castres ».

Cette consultation est signée de BARTHEZ, chancelier de l'université de médecine, LA MURE, VENEL, LE ROI, RENÉ, BROUSSONNET, FITZ-MAURICE, CHAPTAL, FARJON, HENRY FOUQUET.

2° Jugement de la Faculté de Médecine de Paris sur les Mémoires qui courent dans Paris touchant la mortalité des bestiaux. *A Paris, de l'Imprimerie de J. Quilliau, Imp. Jur. Lib. de l'Université et de la Faculté de Médecine, rue Galande, près la rue du Fouarre, in-4, 4 p. Bibl. Alfort, F. 1225.*

Il est question d'un mémoire nouvellement publié sous la direction d'Helvétius. La faculté de médecine déclare que, des trois médecins qui ont signé ce mémoire, « le Sieur Malouët, qui ose y prendre la qualité de *Docteur Régent en la Faculté de Médecine de Paris*, n'a pas l'honneur de lui appartenir. Les deux autres sont à la vérité du nombre de ses docteurs, mais s'étant oubliés jusqu'au point de se prêter, ou leur ministère, pour approuver un Mémoire, dont la sagesse et l'habileté de la Faculté de Paris ne peut s'honorer, elle déclare qu'elle ne prend aucune part à l'approbation que ces deux Docteurs y ont donnée, ni à la méthode de guérir qu'ils y ont approuvée ; parce que cette méthode est mal fondée, dénuée de principes et d'observations, établissant un usage de remèdes pour une maladie qui n'y est ni caractérisée, ni définie, ni nommée. »

3° Lettre écrite de Bayeux par M. L..., Médecin de Caen, à M. l'Abbé J..., au Collège d'Har-court, à Paris, sur les maladies des bestiaux qui souvent annoncent les maladies épidémiques de l'homme. *Mercur de France, avril 1747, p. 31. Bibliothèque de Planque, article Bestiaux (cf. Amoureux, p. 223).*

Ce médecin anonyme demandait un avis à Malouin, un des commissaires que la faculté de médecine de Paris avait nommé pour étudier l'épizootie de peste bovine qui décimait les vaches des environs de Paris. Malouin lui répondit qu'il s'agissait d'un scorbut. L'auteur de cette lettre se borne à reproduire les commentaires de Malouin.

4° Lettre sur la maladie contagieuse des bœufs, qui a fait des ravages dans les Provinces de Béarn et de Guienne et qui commence à pénétrer dans le Languedoc A. M. L. D. E. M. *A Toulouse, chez Simon Sacarœau, Libraire, rue Saint-Rome, au Parnasse, 1775, in-8, 44 p. Bibl. Alfort, F. 538.*

A la lecture on voit que cette lettre émane d'un médecin qui passe en revue ce qui a été dit et imprimé sur ce sujet. Il conseille de lire un ouvrage de M^e GIGNOUX, médecin de Valence d'Agen, sur l'épidémie actuelle et intitulé : « Description et traitement méthodique, etc. », imprimé à Montauban, dans les premiers jours de janvier.

Dans cette lettre, datée de Toulouse, le 15 janvier 1775, il ajoute p. 37 : « Je joins ici ce qui a été fait à ce sujet par la Faculté de Médecine de cette Ville. » La faculté de Toulouse avait été invitée à donner son avis sur cette maladie. Dans une assemblée générale, du 22 novembre 1774, furent lus cinq Mémoires présentés. A la suite de cette lecture, à laquelle tous les médecins avaient été invités, la Faculté fit observer que des cinq mémoires un seul contenait une exposition des symptômes. Ce mémoire était de M. GIGNOUX, docteur de la faculté de Toulouse. Toutefois, les commissaires font observer qu'ils ne pouvaient donner leur avis sans plus ample information et se bornèrent à indiquer des mesures prophylactiques. Ils recommandèrent surtout de ne pas manger de la viande des bœufs malades.

5° Réflexions sur la Maladie qui a commencé depuis quelques années à attaquer le Gros Bétail.

en divers endroits de l'Europe. Par la Société de Médecins de Genève. Avec un Recueil de quelques autres Pièces sur ce sujet. *Genève, Kramer et Perachon, 1716, in-12, 296 p.*

Réimpression. Paris, Piget, 1745, in-12, 8 feuillets non paginés, 292 p. Bibl. Alfort, F. 251-256.
— Bibl. nat., Tg 29/10.

La Société des Médecins de Genève publia sous ce titre des observations sur la peste bovine qui, en 1714, décimait le Milanais, le Piémont et les contrées voisines. Les médecins de Genève admettent la théorie vermineuse de Cogrossi et de Vallisnieri. « Il est, disent-ils, assez vraisemblable que des vers d'une autre espèce, et si petits qu'on ne peut les apercevoir qu'à l'aide du microscope, produisent dans les bœufs une maladie contagieuse ; qu'en un mot la peste dans chaque espèce animale vient de vers qui soient particuliers à cette espèce. »

A la suite de ces *Réflexions* se trouvent analysés les ouvrages sur les épizooties de Cogrossi, Drouin, Fantasti, Guillo, Herment, Lancisi, Nigrisoli, Ramazzini, Vallisnieri, ainsi que d'autres travaux anonymes.

VII

DANTE ET LA MÉDECINE DE SON TEMPS

PAR Marcel FOSSEYEUX

Tout d'abord écartons ici toute idée d'explication de l'œuvre du Dante par son tempérament. Nous n'avons aucune donnée suffisamment précise pour nous lancer dans une analyse de ce genre. Elle n'a réussi d'ailleurs ni au psychiatre italien Lombroso, se fondant sur le dernier vers du V^e chant de l'*Enfer* : « E caddi come corpo morto cade », je tombai comme tombe un corps sans vie, pour prétendre que le poète avait dû souffrir de crises épileptiques, ni à l'écrivain français Durand Fardel¹ cherchant à établir qu'il avait été toute sa vie sujet à des visions et des hallucinations, se rapprochant de l'hystérie.

Nous savons même peu de choses de son physique, bien qu'un biographe l'ait décrit comme « un petit homme noir qui se tenait penché, un peu bossu, et comme une demi-arche de pont », tel nous le représente dans une stylisation un peu hiératique le sculpteur Aubé, dans son Dante, exposé au Petit-Palais. M. Passerini, spécialiste d'études dantesques, dans le volume qu'il vient de faire paraître à Florence : *Il ritratto di Dante*, 1921, nous apprend combien il faut être prudent dans les attributions des effigies du Dante, dont le portrait le plus ressemblant figurait sur la fresque de Taddeo Gaddi à Santa Croce, détruite malheureusement, et dont dérive le portrait du ms. 320 de la Bibliothèque Nationale de Florence, le buste de Naples, et le Dante quatorcentesque de Sainte-Marie des Fleurs.

En ce qui concerne sa santé, il n'a parlé clairement que d'un mal d'yeux qu'il a guéri dans une pièce faiblement éclairée et par de simples lavages à l'eau fraîche², ce qui n'est pas d'une thérapeutique bien compliquée mais laisserait entendre qu'on commençait à accorder la préférence aux remèdes naturels sur les formules compliquées venues des Arabes.

Dans la *Vita Nova*³ il fait allusion à une cruelle maladie qui le tortura neuf jours et l'affaiblit à l'extrême ; dans une vision terrible que la douleur lui apportait, une dame pieuse et noble, peut-être une sœur ou une demi-sœur, nous dit M. Pierre Gauthiez (*Dante*, 1908), se mit à pleurer elle aussi parce qu'elle l'avait vu pleurer et gémir. Et c'est tout.

Mais une autre question plus large se pose : quelles étaient les connaissances médi-

1. La personne de Dante dans la *Divine Comédie*, 1896.

2. *Convito*, III, 9.

3. XXIII, p. 58.

cales de Dante, et comment apparaissent-elles dans son œuvre ? Il a parlé des pestilences de l'Éthiopie, de la peste d'Égine, des marécages du Mincio et de cette Maremme toscane, région impaludée par excellence, plaine immense avec des ruisseaux sans issue vers la mer, et des fourrés épineux que les Italiens appellent la *Macchia*, qui s'étend depuis l'embouchure de la Magra jusqu'à celle du Volturne. Dans l'*Enfer*¹ il décrit le frisson du stade algide de la Malaria qu'il appelle la fièvre quarte, suivant la division alors adoptée de fièvres semi-tierces, tierces, quartes, quintes, septimes et nonantes. « Tel celui qui est si proche du frisson de la fièvre quarte que déjà ses ongles sont livides, et rien qu'à regarder un endroit ombragé tremble de tous ses membres ». On pourrait aussi citer la gale, la paralysie, l'hydropisie, la phthisie, le rachitisme, le mal des yeux. Grâce à des exemples bien choisis, un médecin américain, le Dr Dernehl, de Milwaukee (Wisconsin), prétend même² qu'il avait des connaissances médicales supérieures à celle d'un profane.

On a remarqué en particulier qu'il a parlé de la lèpre, si fréquente à son époque, et qu'il avait décrit en termes expressifs la variété que l'on nomme aujourd'hui la lèpre nodulaire ou tuberculeuse dont l'un des principaux symptômes est la perte des ongles ; car il met dans la bouche de Virgile s'adressant à un lépreux en train de se gratter, ces mots : « Puissent tes ongles te suffire pour ce travail durant l'éternité³ ». Il est encore question de la même affection dans d'autres passages de l'*Enfer* et du *Purgatoire*.

Il emprunte, semblé-t-il, à Ovide sa description de la peste d'Égine⁴ lorsqu'au dixième cercle de l'*Enfer* il compare l'intensité des souffrances des faussaires avec celles de la peste⁵ : « Je ne saurais imaginer plus triste spectacle ; à Égine tout ce peuple était atteint, lorsque l'air était si plein de pestilence, que tous les animaux jusques aux vermisseaux tombaient tous. Celui-ci couché sur le ventre, celui-là sur le dos, d'autres gisant les uns sur les autres, et d'autres encore rampant et se trouvant sur la sinistre route ; nous avançons silencieux, regardant les malades et écoutant leurs plaintes ; la force leur manquait pour soulever leur corps. »

Dante cite dans ses écrits Thalès de Milet, Anaxagore, Empédocle, Héraclite, Démocrite, Épicure, Zénon. Il semble avoir connu également les ouvrages d'Aristote, Galien, Hippocrate, Avicenne, Averroès, ainsi que la « Matière Médicale » de Dioscoride.

Ces hommes illustres du temps passé sont placés par lui avec les non-baptisés, dans les Limbes.

Dante avait donc, non seulement des connaissances littéraires et philosophiques approfondies, mais encore une culture presque encyclopédique ; scientifiquement il annonce, comme l'a écrit Maurice Paléologue, Léonard de Vinci par sa curiosité des problèmes naturels et par la sympathie compréhensive qu'éveillent en lui toutes les formes du monde physique⁶.

Bien entendu, il s'agit du monde de son temps, celui dont il trouvait la description

1. Ch. XVII, v. 85-87.

2. Notes médicales sur la Divine Comédie de Dante dans *Repertoire de médecine internationale*, 1911 (n° 12) et 1912 (n° 15, 16, 18).

3. *Enfer*, XXIX, 89.

4. *Métam.*, VII.

5. *Enfer*, XXIX, 58.

6. M. PALÉOLOGUE. *Dante*, p. 252.

et l'explication dans le Trésor de Brunetto Latini, son premier maître, dans le *Traité de Anima*, d'Hugues de Saint-Victor, dans les encyclopédies d'Albert le Grand et de Vincent de Beauvais, l'Aristote et le Plin du moyen âge ¹. Depuis la minutieuse description de la flore et de la faune terrestres jusqu'aux causes des phénomènes météorologiques et astronomiques, il applique à tout une remarquable faculté d'analyse et d'intuition ².

Pour ce qui nous occupe plus particulièrement, nous le voyons ébaucher dans le *Purgatoire* ³ une théorie du devenir embryogénique. Les catégories de l'école l'aident à expliquer les métamorphoses et les progrès de la semence humaine à travers les trois règnes, quand elle commence par être animée de la vie végétale, puis acquiert l'organisation du fungus marin.

D'après lui, *Vita nova*, les plus nobles pensées naissent de l'ébranlement de « cet esprit de vie qui réside dans la voûte la plus secrète du cœur », qu'éveille la première vue de Béatrix et qui dès cet instant « commença à trembler avec tant de force que ce mouvement se fit sentir dans les plus petites veines ».

Une psycho-physiologie nouvelle s'était fait jour avec saint Thomas d'Aquin; Dante en résume l'idée principale lorsqu'il montre au chant XXV du *Purgatoire* « comment il y a une âme unique qui vit, sent et tournoie sur elle-même », ou encore lorsqu'il explique dans le *Banquet* ⁴ comment « la vie comporte bien des modalités : pour les plantes, c'est végéter, pour les animaux c'est végéter, sentir et se mouvoir, pour les hommes c'est végéter, sentir, se mouvoir et raisonner ou entendre ». La chirurgie avec Ruggiero de Salerne commence à se traduire dans la pratique avant de passer dans les chaires et dans les livres. Sa doctrine, adoptée par les chirurgiens italiens, fut peu après enseignée et codifiée par Roland de Parme, puis commentée par les maîtres de Salerne.

Diverses écoles enfin surgissent dans d'autres provinces d'Italie, qui allaient amener une réaction contre les doctrines traditionnelles de Salerne. Frédéric II, empereur et roi de Sicile, avait fondé en 1224 l'Université de Naples et ordonné dès cette époque l'étude de l'anatomie sur les cadavres humains, devançant de plus de quatre-vingts ans l'édit au Grand Conseil de Venise de 1308, prescrivant qu'il fût chaque année procédé à la dissection d'un cadavre. C'est à la cour de Naples que le médecin de Frédéric II, Jean de Procida, spolié, poursuivi, passait sa vie à lutter contre les papes; que se réfugiait pour des raisons politiques Pietro de Crescenzi de Bologne, exilé de sa patrie, initiateur dans les provinces méridionales des jardins botaniques déjà introduits à Salerne et peu à peu imités dans toutes les autres universités d'Italie; que Nicolas de Reggio traduisait Galien, abandonnant la scholastique pour retourner aux pures sources des Grecs. A l'époque de Charles I, Jean de Casamiciola occupait la principale

1. A. REUNIER. *Quelques mots sur la médecine au moyen âge, d'après le speculum majus de Vincent de Beauvais*, 1893.

2. I. CANTU. *Dante considerato come uomo di scienza*, Milano, 1847, et *The astronomy of Dante*, dans *Quarterly Review*, avril 1898.

3. Chant. XXV.

4. II.

5. Salvatore de Renzi. *La medicina in Italia di tempi di Dante*, dans le volume *Dante e il suo secolo*, Florence, 1865, p. 533-544, et Michelangelo Asson, *La Conoscenza biologiche e mediche di Dante Alighieri (Atti dell'Istituto veneto, vol. VI, 3^e série, 1861)*.

6. IV, 7.

chaire de médecine à l'Université de Naples, et un de ses disciples, Arnauld (qu'il ne faut pas confondre avec Arnauld de Villeneuve), se retirait au monastère cistercien de Casanova dans les Abruzzes, pour écrire un *Abrégé de la pratique*, qui se trouve compris dans les œuvres attribuées à Arnauld de Villeneuve. Les œuvres d'un autre disciple de Jean de Casamiciola, François de Piémont, médecin de Charles II, figurent de même faussement dans l'édition des œuvres de Mesué.

A Bologne, Ugo du Lucca avait restauré la chirurgie et formé une école qui, aux enseignements traditionnels, ajoutait les doctrines des Arabes connues alors par les traductions de Girard de Crémone, et accueillies avec enthousiasme. Taddeo, fils d'Alderetto, né en 1223, y enseignait avec éclat, recueillant la richesse et les honneurs. Dans la cité adoptive où il mourut en 1295 ; il recevait des seigneurs, ses clients ordinaires, 50 ducats par visite ; il en exigeait 100 du pape Honorius IV ; il le guérit de la goutte et pour cela reçut 10.000 ducats (240.000 frs). Dante le surnomme, dans le *Convito*, « l'Hippocratista », rappelant ainsi à propos de sa traduction de l'*Éthique* d'Aristote en italien vulgaire, qu'il fut le promoteur des doctrines hippocratiques ¹.

Peut-être Dante qui fait allusion à Taddeo, dans le *Paradis*, pensait à lui ² quand, louant dans la philosophie l'amour de la sagesse qui ne recule pas devant le sacrifice et ne cherche pas de récompenses dans l'étude, il condamne âprement tout but intéressé. « Il ne doit pas s'appeler vrai philosophe celui qui est ami de la sagesse pour son utilité. Ainsi sont les légistes, les médecins et presque tous les religieux qui étudient non pour savoir mais pour conquérir argent et dignités ³. »

Taddeo dans une de ses leçons démontrait d'après les lois de la physique, que qui mangerait neuf jours durant des aubergines (pietrunciana) perdrait l'esprit. Neuf jours après se lève un des écoliers : « maître, dit-il, tel chapitre que vous avez lu, n'est pas vrai ; j'en ai fait l'expérience et je ne suis pas fou ». Ce disant, il tourne le dos et trousse irrévérencieusement ses habits. Écrivez, dit Taddeo, que tout ce chapitre est prouvé et qu'on en fasse une nouvelle glose ⁴.

Il fut maître de Dino del Garbo, dont le fils Tommaseo écrivit des commentaires sur Galien, Avicenne, Aristote ⁵. Il mourut à l'heure que lui-même avait prédite. Lui disparu, pour le remplacer, s'abattit sur Florence une nuée de médecins qui, dit Sacchetti, n'auraient pas su trouver le poulx d'un moulin.

A Bologne, Dante a suivi très probablement les cours de Taddeo, qui monte dans sa chaire vers 1260 ; c'est là aussi qu'il a connu Cocco d'Ascoli, prince des Astrologues, brûlé plus tard par l'inquisition florentine. Il y avait à la Faculté un professeur d'astrologie, et les médecins se voyaient obligés à tirer les horoscopes, « car un médecin sans l'astrologie c'est un œil qui ne peut pas voir ⁶ », disait-on.

Peut-être aussi Dante fut-il initié aux pratiques de la magie, comme le laisseraient

1. Sur Taddeo, voir Filippo VILLANI, *vita di Taddeo*, apud oss. fior. I-434, et Giuseppe PINO, *Taddeo da Firenze e la medicina in Bologna nel XIII secolo*, Roma, 1886.

2. Non per lo mundo per cui un o s'affama Di retro ad Ostieuse ed a Taddeo ma per amor della verace manna In picciol tempo gran dottor si feo, *Parad.* XII, 84.

3. *Conv.* III, 11.

4. II, *Novelline*, nov. 34, p. 36.

5. Ses œuvres se trouvent à la Bib. nat., ms. 6964. D'après le Dr Pansier, il aurait professé à Montpellier. *Hist. de la Fac. de Montpellier au Moyen-Age*, Janus, 1904.

6. Voir à ce sujet, RODOCANACHI, Les médecins et les astrologues italiens en France, dans son vol. *Études historiques*, 2^e série, 1919.

croire certains passages de l'*Enfer*¹ concernant sa croyance aux maléfices. Sa déposition faite en faveur de Galeazzo et de Matteo Visconti à Plaisance, en 1320, dans le procès d'envoûtement contre le pape Jean XXII, le fit même accuser de sorcellerie, mais sans aucune preuve².

N'a-t-il pas condamné à marcher et à regarder en arrière³ les esprits qui font des prédictions. « Ils semblaient littéralement tordus depuis le menton jusqu'au début du thorax, car la face était tournée vers les reins et ils devaient marcher à reculons, comme s'ils avaient perdu la faculté de regarder en avant. C'est peut-être par la violence de la paralysie que quelques-uns ont été ainsi tordus, mais je n'ai jamais vu cela ni ne le crois pas. »

Les médecins qui avaient fait leurs études à Bologne⁴ ne passaient pas d'ailleurs pour en avoir rapporté des connaissances approfondies, si nous en croyons Boccace, qui cependant dans les divers passages du *Décameron*, leur témoigne une bienveillante sympathie. « Un médecin né à Florence, dit-il, dans la nouvelle IX de la 8^e journée, avait été faire ses études et prendre ses grades à Bologne. De retour dans sa patrie, décoré du bonnet et de la robe du docteur, on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était aussi ignorant qu'avant son départ. Et véritablement rien n'est plus ordinaire dans notre bonne ville de Florence, que de voir ceux qui ont été prendre à l'Université de Bologne soit le grade d'avocat, soit celui de médecin, soit celui de notaire, ne cacher sous leur longue robe qu'une sotte présomption, fruit de leur crasse ignorance. C'est surtout ce qu'on remarqua autre fois dans le nommé Simon de Villa, plus riche en biens patrimoniaux qu'en qualités acquises ».

Il ne suffisait pas toutefois, pour exercer à Florence, d'avoir subi ses examens à Bologne ; il en fallait subir un à nouveau devant les consuls de l'art¹. Le médecin qui revenait de cette Université paraissait dans les rues avec des vêtements ornés d'écarlate et de vair, le chaperon retombant sur les épaules, la barrette de velours, les gants aux mains, accompagné d'un serviteur et d'un bidet. Il abandonnait au chirurgien la saignée, mais se réservait toutes les opérations délicates. Souvent il demeurait dans la boutique d'un apothicaire ou tenait boutique lui-même. Les apothicaires étaient alors en faveur et formaient avec les médecins et les merciers, le 5^e art, dans lequel Dante s'était fait immatriculer. Ce n'était d'ailleurs qu'une formalité, car il fallait appartenir à l'une des 21 corporations officielles², mais rien n'indique que Dante ait jamais professé la médecine ni vendu des épices d'Orient, car c'était là le plus gros trafic des *speziali* ou apothicaires qui vendaient aussi des simples, des sucreries, du juleps et des cercueils. Il y avait au XIV^e siècle, 100 boutiques³ d'apothicaires et 60 médecins. Les traitements étaient généralement très simples ; on consultait surtout les urines. Un certain Macheruffo, venu de Padoue à Florence exercer les fonctions

1. *Inf.* xx, 121-23, xxiv, 112-14, xxviii, 267.

2. Robert MICHEL. Le procès de Matteo et de Galeazzo Visconti, l'accusation de sorcellerie et d'hérésie du Dante dans l'affaire d'envoûtement in *mél. d'archéol. et d'histoire de l'Ecole française de Rome*, t. XXIX, 1909, et Girolamo Biscaro, Dante Alighieri et les sortilèges de Matteo et de Galeazzo Visconti contre le pape Jean XXII, in *Archivio storico lombardi*, fasc. 4, de 1920.

3. *Enfer.* XIX, II.

4. Voir MALAGOLA. *Statuti della università et di collegi dello studio Bolognese*, Bologne, 188., et Puccinotti. *Storia della medicina*. Livorna 1863, t. II.

5. Statuti dei medici, *speziali* e *mercieri*, 1313-16, in Gherardi, *gli statute della Università e studio fiorentino*.

6. PERRÈNS. *La civilisation florentine*. t. III, liv. 7.

de potentat avec un manteau et un chaperon identiques à ceux des médecins, trouva le lendemain à sa porte nombre de vases de nuit en verre, selon l'usage.

Des contemporains nous ont laissé quelques précisions sur la thérapeutique d'alors. On utilisait beaucoup les simples, et Sprengel nous dit que toutes les plantes furent essayées à tour de rôle ¹. Ils recommandaient pour les maux d'estomac, les bains de Sienne et de San Casciano ; ils y préparaient leurs clients en leur faisant prendre des sirops et des purgatifs. L'eau même de l'Arno passait pour spécifique ; il y avait des bains sur la loggia du Ponte Vecchio. On envoyait aussi à la mer. Toutes les drogues ne réussissaient pas ; Peruzzi rapporte que des pilules, composées de 10 substances délayées dans du vin blanc, tuèrent net un jour Piero Guiccardini. On arrêtait, raconte Boccace ², une hémorragie en brûlant le patient avec une chandelle après l'avoir attaché avec de grosses cordes. On croyait enfin au pouvoir des pierres précieuses, et Dante fait allusion au rubis qui, pulvérisé dans l'eau, guérissait les maladies d'yeux. (*Parad.* XXX 96,6).

Le prix des consultations variait entre 2, 4 et 5 florins.

Bien entendu, l'intercession des Saints était en grande faveur. L'image de la Vierge de l'Annonciation guérissait les infirmes et les possédés. Dans le cortège de l'Église militante, Dante montrait saint Luc comme un disciple du grand maître Hippocrate. Aux fous on mettait sur la tête la mitre de saint Zanobi, et sur les épaules le manteau de saint Gualbert, ou de quelque autre bienheureux.

L'Ermite Gualberti avait rendu la vue à un aveugle en lui frottant les yeux avec une bouse de vache, et cette cure merveilleuse était retracée dans un tableau qui se voit encore sur les murs de l'abbaye de Vallombrosa.

Enfin, les médecins avaient encore la concurrence gratuite des frères mineurs et des frères prêcheurs, et aussi celle des Juifs.

Je rappellerai d'un mot, pendant la peste de Toscane en 1374 ³, l'œuvre des tertiaires de saint Dominique et de sainte Catherine, la figure la plus séduisante du XIV^e siècle. Les pestes antérieures, celle de 1340, celle de 1347 rendue célèbre par Boccace, furent terribles. On en vint à ne plus pouvoir ensevelir les morts, et à ne jeter sur eux que quelques pelletées de terre, comme on saupoudre de fromage les vermicelles, Come 'so ministrasse lasagne a fornire di formaggio ⁴.

A Sienne surtout la peste fut terrible ; plus de 60.000 personnes périrent, il ne resta que 15.000 habitants.

« Dans beaucoup d'endroits on avait ouvert de vastes tranchées où l'on jetait les corps en les recouvrant d'un peu de terre. Ensuite on plaçait d'autres corps par-dessus en les recouvrant encore de terre, et ainsi on les étendait, par couches successives, jusqu'à ce que la tranchée fut remplie. Et moi Agnolo di Tura qu'on appelle Grasso ⁵, j'ai enterré de mes propres mains cinq de mes enfants dans une tranchée et bien d'autres firent de même. Et quelques-uns des cadavres étaient si mal recouverts que les chiens les déterraient et les dévoraient ; et les cloches ne sonnaient pas et personne ne pleurait, quelque fut la grandeur de son deuil, car chacun songeait que sa fin était

1. *Hist. de la méd.*, I. 138.

2. *Giorno*, 10 novembre.

3. CAPECALATRO. *Storia di S. Catarina de Siena*, Sienne, 1870.

4. *March.* de Coppe, VIII, 634.

5. *Cronica Senese di Andrea Dei e Agnolo di Tura*, in *Muratori. Re. Ital., script.*, t. XV.

proche. Et cela continua ainsi au point que nul ne croyait qu'une seule âme survivrait. »

C'est à Sienne ¹ que se trouvait le grand hôpital Santa Maria della Scala, qui existe encore, avec sa vaste et longue salle aux arceaux gothiques, fondé pour les pèlerins en 832, enrichi par les marchands de la ville, et où Bernardin devait faire en 1400, lors d'une épidémie de peste, l'apprentissage de la sainteté. C'est de Sienne que vint en France le célèbre Hugues de Saint-Victor ; c'est à Sienne qu'Aldebrandini avait écrit en 1256 son *Régime du corps*, traité de puériculture réédité par Landouzy en 1911 ², et que Pierre d'Espagne, le futur Jean XXI, avait enseigné la thérapeutique, la chirurgie, la dialectique. Sienne la ville propre, aux rues dallées, aux bains nombreux, en avance sur l'hygiène de son temps, était célèbre par la coquetterie de ses femmes, couvertes de fards et de postiches et dont saint Bernardin devait censurer la futilité en phrases enflammées.

De ce trop rapide aperçu à travers les écoles et les villes de l'Italie à cette époque, il résulte que Florence n'ayant pas d'Université ³, c'est en définitive grâce à son travail et à sa volonté personnelle que Dante découvrit lui-même la science de son temps. S'il ne fut pas à proprement parler un autodidacte, du moins il trouva autour de lui un groupe intellectuel de gens du monde, d'amis, adonnés à l'amour de la science, et parmi eux son fidèle Guido Cavalcanti, celui qu'on appelait à Florence Guido Compostelle, parce que, parti en pèlerinage pour Saint-Jacques, il s'était attardé à Toulouse et à Nîmes à divers amours, oubliant les dévotions qui l'attendaient en Galice.

Mais, aucun de ses amis n'aurait pu le mettre dans la voie, s'il n'y avait eu en lui, comme l'a montré M. Henry Cochin, dans la Préface de sa traduction de la *Vita nova*, ce désir illimité de posséder, pour trouver en elle la béatitude, cette science encyclopédique, immense et sans limite, s'étendant depuis les connaissances sensibles les plus précises jusqu'à la raison pure, jusqu'à la contemplation extatique de la vérité absolue. Cette science comprenait toutes les sciences humaines, et les ordonnait toutes en Dieu : « Pensez, écrit Ruskin, dans *Fors Clavigera*, au goût délicieux et délicat qu'on trouvait jadis à cette nourriture-là quand elle n'était pas aussi commune qu'aujourd'hui, quand les jeunes hommes — ceux de la belle race — en avaient faim et soif. » Pour reprendre une expression du *Paradis* : « Le ciel est une lumière intellectuelle pleine d'amour, amour du vrai bien plein de joie, joie qui passe toute douceur » ⁴. Et nous pouvons évoquer en terminant, non plus l'image d'un Dante « sombre », contre laquelle protestait M. Barrès dans un récent discours, à la Sorbonne, mais l'homme d'étude, tout illuminé des divines clartés de la science, celui qui disait, en parlant de Béatrix, au 2^e chant du *Paradis* : « Elle regardait en haut, je regardais en elle » ⁴.

1. Aldebrandin de Sienne. *Le régime du corps, texte françois du XIII^e siècle*, par G. LANDOUZY et R. PEPIN, 1911.

2. LANGTON-DOUGLAS, *Hist. de Sienne*, 2 vol.

3... Il ciel ch'e pura luce Luce intellectual piena d'amore, Amor di vero ben pien di letizia, Letizia che transcende ogni dolzore. Par. xxx, 39-42.

4. Beatrice in suso ed io in lei guardava.

VIII

NOTICE SUR QUELQUES OBJETS DE TERRE SIGILLÉE PRÉTENDUS ANTITOXIQUES

PAR J.-W.-S. JOHNSON (DE COPENHAGUE)

L'histoire des empoisonnements et celle des empoisonneurs ont été étudiées maintes fois, mais jusqu'ici on n'a pas pris grand intérêt aux méthodes employées pour se garder contre les poisons. De nos jours il n'y a pas grand intérêt à discuter cette question, car les empoisonnements sont rares et employés à peu près exclusivement pour les suicides. Autrefois cette manière de tuer était plus en vogue ; beaucoup de monde se souvient encore des meurtres faits par l'acide phénique ; pendant une période un peu plus reculée on employait les allumettes au phosphore, et ainsi il est facile de démontrer que chaque époque a eu son poison préféré, on pourrait dire son poison à la mode.

L'empoisonnement fut peu en usage pendant les derniers siècles, bien qu'il ait été jadis la manière spéciale de tuer, surtout sous l'empire romain. Pour la Renaissance aussi, c'est un trait caractéristique qu'on employait du poison pour se débarrasser de ses adversaires, de ses ennemis ou même des personnages qu'on redoutait, et l'usage en était tellement fréquent, qu'aucun prince, aucun homme de qualité ne mourait, sans que l'opinion populaire ne dit qu'il avait été empoisonné, surtout quand il était mort subitement ou après une maladie de courte durée.

La crainte du poison était très répandue et on cherchait les moyens d'en préserver tout le monde. On connaît depuis le commencement du moyen âge de tels préservatifs. Beaucoup de ceux-ci s'appuient sur des croyances superstitieuses. On se rappelle à cet égard les *Experimenta duodecim Johannis Paulini*¹, écrits par un auteur, dont on ne sait rien, si ce n'est qu'il a vécu au XIII^e siècle et qu'il semble avoir appartenu à l'École de Montpellier. Son petit traité fait mention des vertus de la peau de serpent, brûlée et pulvérisée, et la dixième expérience dit :

Si aliquis rex vel princeps vel aliquis alter timens de veneno ponat pulverem in aliquam perapsidem ligni vel metalli supra mensam, pulvis dispergetur a scutella tamquam pulvis quem proicit ventus a facie terre.

L'exemple est le type des contrepoisons superstitieux : la poudre s'envole quand

1. JOHNSON (Dr). Les « *experimenta duodecim Johannis Paulini* » (*Bulletin de la Société française d'histoire de la médecine*, t. XII, p. 257-267, 1913).



Quatre coupes

le poison s'approche. Les prescriptions superstitieuses seront hors du cadre de cet article. Quelque valeur qu'elles possèdent au point de vue de la culture générale, elles doivent être mises de côté. Si l'on pouvait trouver des choses réelles, des objets de quelque période (de la Renaissance principalement) desquels la tradition disait qu'ils pouvaient servir de contrepoisons ; si l'on possédait de tels objets, la possibilité d'éclaircir la tradition augmenterait beaucoup.

Dans beaucoup de musées d'Europe existent des coupes, des pots, des tasses, des gobelets et des assiettes auxquels la tradition attache une efficacité certaine contre les poisons. Tous sont différents d'extérieur, mais tous sont formés d'une argile, qui est nommée *terre sigillée*. Ce sont tous ustensiles de la vie courante, autrefois employés un peu partout pendant la Renaissance, mais à présent rares, car un petit nombre seulement est parvenu jusqu'à nous. Le Musée des Arts industriels à Berlin possède quatre coupes à anse, deux gobelets et une assiette de ce genre. Dans la collection pour servir à l'ethnographie allemande (*Volkskunde*), on trouve une coupe et un gobelet. Quelques assiettes existent à Breslau (Musée silésien). Encore d'autres objets analogues se rencontrent à Munich (Musée National de la Bavière) et au Musée National de Danemark à Copenhague (section II) où l'on garde quatre coupes, toutes formées de ladite argile et remontant à la période de 1600 à 1650. La planche ci-jointe donne une idée de leur forme et elles sont décrites dans le Catalogue du musée de la façon suivante :

DLXX. — Coupe grise, en forme d'un pot de fleurs à anse. La moitié supérieure a une ceinture décorative, dont les deux champs sont remplis d'une demi-rosette noire et en outre de hachures, de carreaux et de points rouges. Au-dessus et au-dessous de cette décoration, une barre rouge.

10819. — Coupe en argile claire, rouge-brune (terre sigillée), en forme d'un barillet à anse. La partie supérieure montre entre des cannelures profondes un tour saillant entre deux barres de peinture blanche. Des restes d'une inscription en couleur jaune [GLORIA]. Le centre porte des fleurs rouges, blanches, bleues. Opposé à l'anse, le même sceau que porte 10819 a. Sur la partie en bas une bordure blanche, divisée par trois, et trois cercles.

s. n. (E. M. c. 19.) — Coupe de terre sigillée, en forme de tuyau, mais se rétrécissant vers le haut. Sans couvercle ni anse. La partie supérieure porte deux ceintures lisses et deux barres élevées. Le centre est décoré par des ornements en forme de ferrures et de sarments, et par un médaillon au milieu, dans lequel il y a les restes d'un blason. Les décorations se détachent en beaucoup d'endroits. Bord inférieur saillant.

10819 a. — Coupe de terre sigillée blanche à anse, en forme de tuyau, à faibles profils, se rétrécissant en haut. La partie supérieure porte une inscription en lettres noires sur un fond jaune : DAS. WALT. MEIN. GOTT. En bas la fin : VND. SEIN. HEILIGS. WORT. Autour de la partie centrale, des fleurs en diverses couleurs. Opposé à l'anse, un sceau.

Ces objets ne sont pas de provenance danoise, ils sont originaires d'Allemagne, spécialement de la Haute-Silésie, ce que montrent les sceaux. Autrefois ils ont fait partie

du *Museum Wormianum*, collection énormément riche, dont notre Musée National s'est accru.

La forme toujours variable de ces objets et leurs différentes décorations montrent que seule la matière dont on a formé les coupes peut donner des indications sur l'origine de la tradition. C'est donc à la terre sigillée qu'il faut se tenir.

Parmi les multiples terres employées dans l'antiquité, la seule en usage comme médicament fut la terre sigillée. PLINÉ donne une énumération des terres qui furent employées dans la technique ou d'autre manière : terres cimolée, érétrienne, de Chio, de Malte, de Samos, de Sinope, etc. ; mais il dit de la terre de Lemnos qu'elle était en usage depuis les temps les plus reculés. En examinant les sources, il apparaît aussi que l'emploi de la terre de Lemnos remonte aux temps héroïques. Le remède existait sous deux formes : rouge et blanc, et il fut employé contre les morsures venimeuses, comme contrepoison dans la nourriture et les boissons, et encore contre la diarrhée subite, surtout la dysenterie.

Pour chercher le fondement de la tradition il faut répéter encore une fois les faits bien connus, recueillis par HASLUCK¹, THOMPSON² et d'autres.

Je ne ferai qu'une courte excursion à travers les œuvres des anciens auteurs, parce que quelques notes suffiront à mon propos. Je suivrai principalement M. HASLUCK, qui a mis ses énormes connaissances en cette question à ma disposition, et je prends l'occasion pour lui adresser mes remerciements bien sincères.

Dioscoride raconte qu'une terre médicamenteuse se trouvait dans quelques cavernes à Lemnos, et qu'on en préparait des pastilles après y avoir ajouté du sang de bouc. Les pastilles reçurent un bouc comme empreinte et elles furent appelées des « sceaux à bouc ». L'auteur fait ample mention de l'action de cette terre comme contrepoison. Si l'on mangeait de la terre de Lemnos puis que l'on avalât quelque poison, on le vomissait de suite.

Galien fit deux voyages à Lemnos pour voir la préparation des tablettes sigillées. L'endroit où l'on prenait de la terre était situé près de la ville de Héphéstias et était une colline de couleur rougeâtre, qui semblait être brûlée, étant toute nue et sans végétation. Les prêtresses du Temple de la ville dirigeaient la fabrication. On préparait trois sortes de pastilles, dont celles qui servaient comme remède furent appelées sacrées et ne devaient pas être touchées par d'autres que les serviteurs du Temple. Galien assista à la préparation, qui commença par des cérémonies religieuses, entre autres une offrande de blé, déposée sur la terre. La prêtresse remplit un baquet de la terre extraite et le transporta chez elle. Plus tard on élimina le sable et les impuretés par un lavage, la matière restante fut un peu séchée avant d'être coupée en tablettes et marquée avec le sceau sacré de Diane. Finalement on séchait les pastilles complètement.

Au temps de Galien on n'y mettait plus de sang de bouc ; personne ne se rappelait plus qu'une telle addition eût été faite autrefois. Quand Galien quitta Lemnos, il n'emporta pas moins de 20.000 tablettes avec soi ; c'est dire que de son temps on avait organisé une sorte de fabrication industrielle. Il parle de l'effet antitoxique, et

1. HASLUCK (F.-W.). Terra Lemnia (*Annual of the British School at Athens*. N° XVI. Session 1909-1910, pp. 220-231).

2. THOMPSON (C.-J.-S.). Terra sigillata (*XVII th. International Congress of Medicine, London, 1913. Section XXIII : History of Medicine*, London 1914, pp. 433-444).

dit qu'il vaut mieux prendre le remède après, car la terre de Lemnos donne de suite des vomissements.

Il ne semble pas exister chez les anciens auteurs d'autres comptes rendus sur les fouilles de la terre de Lemnos. On parle en vérité souvent du médicament, mais toujours d'après Dioscoride et Galien, et la fabrication des tablettes durait encore en 1530.

A cette date, AGRICOLA ¹ pouvait constater une exportation à l'étranger. En 1553, PIERRE BELON faisait une visite à Lemnos et ses *Observations* ² montrent que rien n'avait changé, sauf le sceau. La marque de Diane avait été remplacée par une marque turque. A Lemnos, on creusait la terre d'une colline dénudée près de Cochyno, ou Cocino, ville appelée jadis *Hephaestia* ³. Deux sources s'échappaient sur les flancs de cette colline : l'une ne tarissait jamais, l'autre était à sec pendant l'été ; un saule se penchait sur les sources, et au sommet de la colline croissaient un sureau et un caroubier ⁴.

On creusait la terre avec grande solennité le 6 août, non pour des causes superstitieuses, comme le dit SCHRÖDER, mais parce qu'elle n'avait pas de vertu aux autres jours. Le 6 août était la fête de la Transfiguration ; c'est pourquoi la fouille commençait par une messe dite par le prêtre grec de la chapelle du Saint-Sauveur au pied de la colline. On lisait une proclamation et on faisait l'offrande d'une brebis, qui était mangée par les Turcs assistant aux cérémonies, à l'exclusion des Grecs astreints à jeûner jusqu'au 15 août, fête de l'Assomption. Une cinquantaine d'hommes enlevaient la couche d'humus qui couvrait la terre médicammenteuse. Ce qu'on prenait de celle-ci était envoyé au Sultan, qui employait une partie des pastilles fabriquées avec cette argile comme cadeaux pour les ambassadeurs étrangers.

C'est vers le milieu du XVI^e siècle que l'on trouve les coupes et les gobelets mentionnés pour la première fois.

Les sceaux avec lesquels on marquait les pastilles portaient l'inscription arabe : *tin imachton* ⁵, mais étaient tous différents, chaque gouverneur ayant son sceau particulier.

En 1890, Tozer ⁶ fit un voyage à Cochyno, où il vit que la terre était fouillée et employée pour faire des gobelets et des tablettes, de la même manière que dans les siècles passés. Les cérémonies étaient toujours les mêmes. L'offrande des Grecs consistait en poisson, celle des Turcs en une brebis. Tozer raconte que les gobelets portaient en cinq endroits la marque du gouvernement et l'inscription — déjà lue par O. Worm — qui était toujours : *tin imachton*.

A présent l'endroit est cultivé et la fabrication n'existe plus. Les cérémonies sont

1. AGRICOLA (Georg.). *Bermannus, sive de re metallica dialogus*. Bâle, 1530.

2. BELON (Pierre). *Les Observations de plusieurs singularitez et choses mémorables, trouvées en Grèce, Asie, Judée, Egypte, Arabie...* Anvers, Christophe Plantin, 1553, fol. 41 et suivants.

3. *Dictionnaire des antiquités grecques et latines*, par DAREMBERG, SAGLIO, etc., t. IX, p. 987, art. *Vulcanus*.

4. O. Worm (*Museum Wormianum*, Leyde, 1635, p. 9) fait quelques remarques critiques sur cette description. Les habitants de Lemnos affirment que la terre fut toujours creusée au même endroit : une colline fertile près de Respondi. C'est probablement une erreur, car l'argile qu'on retirait et employait au XVI^e siècle était blanche, rarement rougeâtre, et la terre décrite par Galien, au contraire, était rouge. Aussi O. Worm pense que la première se trouvait dans une autre localité que celle-ci.

5. L'expression arabe qui signifie terre sigillée a été transcrite : *tin imachton*, par Pierre Belon (*Observations*, fol. 41 v^o) ; *thin mahhtoum*, par le Dr Lucien Leclerc (*Kachef er-roumoutz*, Paris, 1874, p. 167, et *Traité des simples par Ibn El-Beithar*, chapitre 1488) ; *lyn mahhtoum*, par le Dr Pierre Guigues (*Les noms arabes dans Sérapion*, Paris, 1903, p. 110) ; etc.

6. TOZER (H.-F.). *Islands of the Aegean*. Oxford, 1890.

tombées en désuétude. Les renseignements que j'ai demandés à Lemnos en 1914 n'ont donné aucun résultat.

Les pastilles de terre sigillée devenaient peu à peu une panacée, surtout contre la peste et la dysenterie. On ne sait pas précisément si Lemnos n'a pas pu produire un nombre suffisant de tablettes, ni si celles-ci ne sont pas devenues trop coûteuses ; toujours est-il qu'au commencement du XIII^e siècle chaque pays essaya de substituer au produit original des terres indigènes. On mit en vente des pastilles blanches et jaunes, mais les rouges étaient toujours préférées comme les plus fortes. La forme et la grandeur variaient peu et les pastilles portaient toujours un sceau quelconque, très souvent la marque héraldique de la localité. Bien qu'il y eût de rares exceptions, on peut dire qu'en général aucune idée religieuse ou mystique n'était attachée à ces pastilles, même quand elles portaient l'image de quelque saint patron. Des pastilles furent fabriquées en tant d'endroits, à peu près dans tous les pays, qu'il serait impossible de donner une énumération complète de leurs diverses marques. Aussi je me bornerai à parler de quelques-unes possédant une valeur spéciale pour notre mémoire.

Parmi les terres italiennes, celle de Malte ¹ était plus réputée que les autres. Elle fut trouvée dans une caverne, où saint Paul avait eu son domicile, et elle était un remède contre les morsures de serpents venimeux. La terre de Malte fut aussi employée pour la fabrication des gobelets. O. WORM en décrit un, qui était orné de reptiles et portait l'inscription : DIVINO HOC PAULI ANTIDOTO ATRA VENENA FUGABIS. Il dit que ces gobelets se cassaient quand on y mettait du poison. Les tablettes et les gobelets de terre de Malte formèrent autrefois des articles très connus, en vente partout en Italie.

Certaines villes allemandes et autrichiennes devenaient des concurrents dangereux pour la fabrication d'origine italienne. Des centres pour cette industrie se constituèrent en Bohême, en Silésie et en Autriche, et les deux produits, dits *Terra Lignicensis* et *Terra Strigoniensis*, menaient un combat acharné pour obtenir la suprématie surtout dans les pays au nord des Alpes. La première terre était originaire de la ville Liegnitz en Silésie, mais la seconde fut, d'après des auteurs anciens, préparée dans une autre ville silésienne, Striegau. Cependant HASLUCK prétend que Striegau est la ville hongroise appelée *Strigonium* en latin, *Eszertgom* en hongrois et *Gran* en allemand, et il affirme, d'après ZEDLER ², que la fabrication des pastilles y commença en 1578, c'est-à-dire à une époque où Gran était au pouvoir des Turcs.

C'est, à vrai dire, avec des argiles silésiennes que furent fabriqués les gobelets, qui étaient dans les mains de tout le monde pendant la Renaissance. JOHAN SCHRÖDER touche, en 1693, à la pensée fondamentale pour la fabrication, quand il dit, que du vin ou de l'eau ayant séjourné dans un gobelet de terre sigillée, acquièrent les vertus de cette terre. Ainsi le motif folkloristique a été transformé en un motif chimique. Pour Worm, les gobelets de terre sigillée bohémienne ont seulement les qualités communes.

Le Danemark aussi comptait parmi les pays qui produisaient des tablettes de terre sigillée. L'argile s'y trouve un peu partout et O. WORM parle de terre sigillée, originaire de diverses régions du royaume. Celle qui venait des îles de Faëre était blanche, légère, fragile et possédait une action astringente, tandis que celle de la Fionie, qui

1. *La Pharmacopée raisonnée* de SCHRODER, commentée par Michel ETTMULLER, t. II, p. 244, Lyon, 1698.

2. ZEDLER. *Grosses vollständiges Lexicon aller Wissenschaften und Künste*, 1732-1754, article *Siegel-erde*.

avait à peu près les mêmes qualités, était jaune. La-terre sigillée de Bornholm (île dans la mer Baltique) était connue sous deux formes : une grise, l'autre noire. Elle résistait au feu et en Scanie on en faisait des creusets. En Sélande se trouvait près de la source d'Hélène (lieu très connu pour des cures superstitieuses qui s'y faisaient) une argile « qui paraissait ressembler beaucoup à la terre sigillée ». Elle était grise, mais souvent jaune, contenant de l'ocre. Worm dit aussi que d'autres terres jaunes venaient de Scanderbourg (*ochra scanderburgica lutea*) et d'Islande. Les pastilles de Scanderbourg étaient marquées d'une rose, empreinte sans signification héraldique.

Des tablettes de cette sorte se trouvent encore de nos jours dans quelques vieilles pharmacies. Moi-même j'en ai acheté chez un pharmacien de province, c'est un remède vétérinaire, employé par les paysans pour laver leur bétail.

D'anciennes pastilles ont été trouvées en fouillant le sol de Copenhague pour des buts archéologiques. Le Musée National de cette ville possède une statuette faite de terre sigillée et contemporaine d'Ole Worm, laquelle représente la Vierge portant l'Enfant Jésus sur le bras. On pourrait facilement croire que cette statuette était faite de « lait de Marie », une sorte de terre sigillée, provenant d'une caverne près de Bethléem où la Vierge couchait avec son enfant. On fabriquait autrefois avec la terre de cette grotte : des tablettes, portant la marque du Crucifié, des statuettes de sainte Marie, des croix ou d'autres symboles chrétiens. Elle servait aussi comme galactagène. Cependant, il n'y a aucune analogie possible, car Worm donne des renseignements bien précis non seulement sur la terre cimbrique, mais aussi sur la statuette elle-même.

Il dit qu'à Björnshoved (tête de l'ours) on trouve deux sortes de terre, l'une jaune, l'autre grise, qui toutes les deux possèdent les qualités de la terre sigillée, et dont il donne une description. Il raconte aussi qu'il a reçu comme cadeau d'une dame noble, Madame BIRGITTE THOTT, de Tureby, une petite statuette mesurant trois pouces de haut, représentant la Vierge et l'Enfant. Il n'y a pas de doute qu'elle ne puisse servir contre les influences nocives, qu'elle peut provoquer des sueurs, surtout en cas de dysenterie ou d'autres diarrhées.

On voit que la confiance dans les vertus de la terre sigillée était répandue partout ; aussi il faut quelque idée primitive qui en était la cause. En cherchant cette idée fondamentale, il faut éliminer les motifs récents, ce qui veut dire qu'il faut se tenir exclusivement aux récits les plus anciens. Premièrement, il faut examiner les endroits où la terre se trouve. Ce sont des localités remarquables, à peu près des curiosités de la nature. La colline qui contient la terre a attiré l'attention des passants, elle est rougeâtre, sans végétation, sauf quelques arbres isolés, elle a l'air d'être brûlée. Autre chose merveilleuse est qu'elle contient une argile colorée qu'on ne peut pas se procurer sans beaucoup de peine, elle est à chercher à l'intérieur, une cinquantaine d'hommes sont en action pour enlever la couche couvrante d'humus. D'après une autre série de récits, la terre se trouve seulement dans des cavernes mystiques. Tout cela veut dire que ce n'est point la couche supérieure, sale, de la terre qui est en question, c'est la terre-mère elle-même, à laquelle il faut atteindre et qu'on découvre avec beaucoup de cérémonies.

Les récits de Galien et de Belon sont réellement conformes, même qu'ils sont écrits d'après deux systèmes religieux différents. Chez Galien on offre du blé qu'on pose sur la terre, à laquelle il semble être une offrande, car le récit ne parle pas d'un autel. Chez Belon (et Tozer) les Grecs offrent du poisson et les Turcs une brebis ; mais la significa-

tion de ces offrandes reste incertaine. Les poissons ont sans doute été le plat maigre, et la viande d'une brebis ou d'un mouton est toujours la nourriture ordinaire des Turcs. L'explication folkloristique est donc indéterminable, et il faut remonter aux auteurs encore plus anciens, dont il ne nous reste qu'un seul, Dioscoride, celui qui parlait d'une addition de sang de bouc aux pastilles. Il est permis de supposer que le sang était pris d'un bouc abattu et sacrifié sur l'endroit même d'où l'on extrayait la terre précieuse, c'est-à-dire d'un animal tué à titre d'ex-voto. Le sacrifice d'un bouc était très préconisé en Grèce. Des présentations de tels sacrifices sont souvent trouvées sur des gemmes et sur des reliefs surtout en l'honneur d'Aphrodite, de Dionysos et de plusieurs dieux secondaires de l'art médical (Apollon Karneius, Ἀπόλλων Καρνείος [pasteur], Apollon Epikurios Επικούριος [sauveur] et d'autres). Vénus Pandémios (πάνδημος, publique) aussi avait un bouc comme symbole. Partout le bouc est un symbole de fertilité, mais il faut se souvenir que la fertilité et surtout le rajeunissement de la nature au printemps dans la médecine populaire souvent sont parallélisés avec la transition d'un état malade à un état sain, c'est-à-dire avec la guérison.

L'emploi du sang de bouc montre aussi que c'étaient les qualités renouvelantes et guérissantes de la terre-mère qu'on désirait prendre en usage, car le bouc était un animal *chthonique*. Quand Hermès accompagne les morts et quand il se montre comme dieu de la fertilité, il est entouré de démons à forme de bouc. L'animal lui-même avait aussi en soi des qualités magiques, guérissantes ; tombait-il malade, il se guérissait par une saignée en se blessant d'une épine de ronce. Et comme en sa qualité de bouc émissaire il pouvait prendre les douleurs et les péchés de tout le monde sur lui, ainsi il pouvait incorporer des maladies, il pouvait purifier les autres. « Les boucs ne sont jamais sans », dit Varron. On peut ajouter enfin que Pseudo-Dioscoride (IV^e siècle après Jésus-Christ) affirme que le sang de bouc est bon pour la dysenterie et le poison.

Deux mythes, cités par Hasluck, ont de la valeur pour la question de l'influence du monde chthonique sur les qualités de la terre lemnique. L'un met la colline, Moschylos, dans laquelle la terre fut trouvée, en relation avec la chute d'Hephaistos. L'autre dit (seulement en une version) que les blessures de Philoctète furent guéries par la terre lemnique. On se rappelle que le héros fut abandonné à Lemnos à cause de ses blessures puantes, causées par des flèches empoisonnées par le venin de l'hydre de Lerne.

C'est une chose connue, que tous les remèdes primitifs ont leur origine dans la nature environnante. C'est vrai pour les remèdes à fond superstitieux (par exemple les amulettes) et non moins vrai pour les médicaments à avaler. L'homme a appris leur vertu par voie empirique et nous pouvons maintenant reconstruire la cause pourquoi la terre lemnique est devenue un médicament.

Dans une colline à l'aspect singulier on a trouvé une argile de couleur remarquable. En la goûtant, on a appris qu'elle pouvait donner de la constipation, et ainsi l'emploi contre les diarrhées fut établi. Comme les diarrhées sont des symptômes fréquents en cas de maladies subites, que le peuple attribue toujours à un empoisonnement, la terre sigillée devenait un contrepoison. Une fabrication de pastilles fut commencée, plus tard suivie d'une autre de gobelets, coupes, etc., et à celle-ci on ajoutait une série de cérémonies, bien connues dans les cas où l'on désire profiter du *vis medicatrix naturæ*, en ce cas de la terre-mère, de laquelle tout a son origine et à laquelle tout retourne.

Les gobelets se cassant quand on y mettait du poison agissaient de même que les

pierres précieuses. De cette manière on symbolisait l'anéantissement. En abîmant le poison, le gobelet s'abîmait lui-même.

BIBLIOGRAPHIE

Pour les titres des ouvrages sur la terre lemnick il faut consulter :

HASLUCK (F.-W.). Terra Lemnia (*Annual of the British School at Athens*, n° XVI. Session 1909-1910, pp. 220-231).

Pour le folklore :

HOEFLER (Max). *Die volksmedizinische Organotherapie*, Stuttgart, 1908.

WORM (Ole). *Museum Wormianum*, Leyde, 1655, p. 7-17.

SCHROEDER (J.). *Medicinchemische Apotheke*, Nürnberg, 1685.

BRUNNER (K.). Schlesische Terra sigillata (*Zeitschrift des Vereins für Volkskunde in Berlin*, 1911).

THOMPSON (C.-J.-S.). Terra sigillata (*XVII th International Congress of Medicine, London, 1913. Section XVIII : History of Medicine*, London, 1914, pp. 433-444).

QUATRIÈME JOURNÉE

I

Les anciens ouvrages arméniens sur la médecine, par M. K. J. BASMADJIAN.

II

Les médecins de Molière au théâtre classique des Pays-Bas, par M. le D^r VAN ANDEL.

III

Essai sur l'histoire de la droguerie, par M. Charles BUCHET.

IV

Brèves considérations sur la collection des sceaux académiques anciens espagnols, par M. D. Alfonso Fernandez de ALCALDE.

V

Origines du service de santé militaire, par M. le D^r SIEUR.

VI

Conrad Heingarter, de Zurich, et la médecine astrologique au xv^e siècle, par M. le D^r Henry.-E. SIGERIST (Zurich).

VII

Notice sur la nomenclature anatomique des Égyptiens au temps des anciens pharaons, par M. le D^r J.-G. de LINT.

VIII

La grippe, le typhus et l'encéphalite dans les épidémies historiques du xvi^e siècle, par M. le D^r Ricardo JORGE.

IX

Les plantes dans les maladies des yeux. — Étude de Folklore, par M. le D^r Van SCHEVENSTEEN

I

LES ANCIENS OUVRAGES ARMÉNIENS SUR LA MÉDECINE

PAR M. K. J. BASMADJIAN

VICE-PRÉSIDENT DE L'UNION DES MÉDECINS ARMÉNIENS DE PARIS

C'est au nom de l'Union générale Pharmaceutique Arménienne de Constantinople que je prends la parole pour vous apporter d'abord le salut de nos confrères arméniens de Constantinople, puis pour vous entretenir un petit instant des anciens ouvrages arméniens médico-pharmaceutiques dont je vous présenterai les textes.

Vous avez sans doute lu, dans le *Bulletin de la Société Française d'Histoire de la Médecine*, les beaux travaux de notre éminent collègue, le Dr Vahram Torkomian, sur les anciens médecins arméniens. Ce sont les ouvrages de ces médecins que je tiens à vous présenter aujourd'hui.

La littérature arménienne possède plusieurs ouvrages anciens sur la médecine, dont un seul a été publié jusqu'à présent ; il porte le titre de *La Consolation dans les fièvres*, de MEKHITHAR DE HER, imprimé chez les Mekhitharistes de Venise en 1832, d'après le manuscrit arménien 246 de la Bibliothèque Nationale de Paris. En 1899, le Dr V. Torkomian a lu, sur Mekhithar, un mémoire devant l'Académie de Médecine de Paris, et en 1908, le Dr Ernst Seidel a donné, en allemand, une traduction complète de Mekhithar de Her, à Leipzig. L'original de ce manuscrit a été écrit en 1184, en Cilicie, ainsi que l'indique l'auteur lui-même. L'ouvrage, divisé en quarante-six chapitres, traite de trois sortes de fièvres ; il est suivi d'un recueil d'ordonnances. — Il ne serait peut-être pas inutile d'ajouter ici que Mekhithar de Her a traduit de l'arabe, même avant la rédaction de son ouvrage cité, les *Géoponiques* ou livre sur l'agriculture, imprimé également par les soins des Mekhitharistes de Venise, en 1877. Nous possédons de cet ouvrage différentes traductions en grec, en latin, et même en français. La dernière traduction a été publiée par la Société d'Agriculture du département de la Seine, en 1810 (*Mémoires d'Agriculture*, tome XIII).

Il existe dans la bibliothèque du couvent arménien Saint-Lazare, à Venise, un manuscrit sur vélin, datant de 1294, copié par Vard de Mrtish, et destiné à l'usage de Héthoum (Hayton) l'Historien, comte de Coricus (Cilicie). C'est un *Traité de Médecine*, en majeure partie compilé du livre de Mekhithar de Her et principalement d'un autre ouvrage qui avait été « traduit de l'arabe en arménien sous Gaguik, roi victorieux des Arméniens ». Gaguik I^{er} ayant régné de 989 à 1020, et Gaguik II, le dernier, de 1042 à 1045, l'original de ce manuscrit remonte donc au XI^e siècle. Pour prouver que les Arméniens possédaient au XI^e siècle des livres de médecine, je citerai, d'après le Père

Ghévond Hovnanian, Mekhithariste de Vienne, un autre manuscrit ¹. Ce manuscrit, dont nous possédons un seul exemplaire, lequel est incomplet, fut écrit par ordre « du saint roi Hovhannès ». Hovhannès n'est autre que Hovhannès-Sembat, fils et successeur de Gaguik I^{er}, qui a régné de 1020 à 1042.

Le manuscrit arménien 310 de la bibliothèque des Mekhitharistes de Venise, copié en 1438 par le moine Abraham, pour le médecin Hovhannès, fils de « maître Skandar », médecin également, est un *Traité de médecine* précédé d'une *Pharmacologie*. C'est sans doute ce même Hovhannès auquel fait allusion le médecin Açar de Sébaste, lorsqu'il puise dans son ouvrage. (Voir mon manuscrit d'Açar, fol. 201^r.)

C'est au xv^e siècle que vécut le célèbre AMIR-DOVLAT dont le nom restera immortel dans les annales de la médecine arménienne.

Amir-Dovlat, né en Amasie (Asie Mineure), vers le commencement du xv^e siècle, nous a laissé trois ouvrages : 1^o Celui intitulé *Utile à la Médecine*, que je vous sou mets ici, est écrit à Philippople (Thrace) en 1466, et achevé en 1469. C'est un traité sur la médecine en général, divisé en 208 maladies ou chapitres, et précédé d'un abrégé d'Anatomie, de Physiologie et d'Hygiène. 2^o Son ouvrage capital fut le livre portant ce titre bizarre : *Inutile aux Ignorants*, écrit à Constantinople, de 1474 à 1478. C'est un *Traité de simples* ou dictionnaire de substances médicales du genre de celui d'Ibn el-Beïthar. Nous possédons à la Bibliothèque Nationale de Paris deux exemplaires d'*Inutile aux Ignorants*, sous les numéros : Mss. arm. 244 et 249, qui sont malheureusement incomplets tous les deux. Moi-même je possède deux exemplaires de ce précieux ouvrage : l'un copié et complété par moi d'après différents manuscrits ; et l'autre représentant la photographie de l'ouvrage intégral d'après le manuscrit de British Museum, Or.3712. Je vous sou mets ces deux exemplaires. 3^o Enfin le dernier ouvrage est une *Pharmacologie*, écrite en l'année 1481, que voici.

Je vous présente aussi le manuscrit de *Traité de Médecine* d'un autre médecin arménien, ouvrage que l'on considérerait perdu jusqu'à présent. Je veux parler de BOUNIAT DE SÉBASTE, qui a écrit ce livre à Samsoun (mer Noire), en 1630 ; il l'a divisé en cinquante chapitres, traitant chacun d'une maladie spéciale ².

L'ouvrage d'AÇAR DE SÉBASTE présente le même genre de travail que le traité de médecine d'Amir-Dovlat. Açar vivait du xvi^e au xviii^e siècle. Je suppose, d'après quelques indications, que cet auteur demeurait à Ispahan (Perse), et qu'il a écrit là son *Traité de Médecine*. La Bibliothèque Nationale de Paris possède un manuscrit, c'est-à-dire le manuscrit arménien 245, qui contient plusieurs fragments d'Açar. L'exemplaire que je possède d'Açar est le plus ancien manuscrit de cet auteur, écrit à Surate (Indes) en 1657, et achevé en 1658, par l'écrivain Margar, à l'usage d'un certain Avétiq de Shatlough. Mon manuscrit contient, outre la Pathologie, la Pharmacologie, la Matière médicale, les Poids et Mesures et les équivalents arabes et grecs d'un grand nombre de mots médico-pharmaceutiques. D'après mon manuscrit, l'original du livre d'Açar a été rédigé en 1622.

Nous devons aussi à Açar un *Traité d'Anatomie*, écrit avant 1625, qui est une compilation de l'œuvre d'Abou-Sayid, un médecin syrien. Cet ouvrage se trouve dans mon exemplaire d'Açar où il tient les feuillets 1-29. Les feuillets 29-43 contiennent aussi

1. *Études sur la langue vulgaire de nos ancêtres*, en arménien, page 134, Vienne, 1897.

2. Je suis heureux d'annoncer que les Mekhitharistes de Vienne ont eu la bonne fortune de mettre la main sur un exemplaire complet des œuvres de Bouniat.

le résumé d'Anatomie de Némésius (*De la nature de l'homme*), faussement attribué à Grégoire de Nysse, dont le monde scientifique possède une excellente édition grecque faite par Matthæi (1802), et dont il existe une édition complète en arménien (Venise, 1889) traduite par Stéphanos de Souni en 772.

Je passe maintenant à GALOUST D'AMASIE, qui commença à exercer la médecine en 1669 et qui nous a laissé un *Traité de Médecine* contenant l'Anatomie, la Pathologie et la Pharmacologie, rédigé en cent cinquante chapitres. L'unique manuscrit de cet ouvrage est conservé aujourd'hui à la bibliothèque des Mekhitharistes de Vienne, sous le numéro 540.

La série des anciens médecins arméniens et principalement celle du ^{xvii}e siècle est close avec le prêtre-médecin HACOBY, pour lequel l'écrivain Malkhas a copié, en 1682, à Marounan, près d'Ispahan, le manuscrit arménien 245 de la Bibliothèque Nationale de Paris. Ce qui intéresse dans ce manuscrit, c'est qu'il donne, pages 147^r-177^v, un lexique contenant plus de deux mille mots de substances médicales, que j'ai copiés, et une centaine de noms de différentes maladies. Le manuscrit arménien 244 de la Bibliothèque Nationale renferme aussi ces derniers. J'ai publié avec commentaire les noms des maladies de ces deux manuscrits, en 1907, dans ma revue *Banasêr* et, en 1917, dans la revue *Bazmavep* des Mekhitharistes de Venise.

Je ne puis terminer ma communication sans dire un mot sur les ouvrages d'*Alchimie* que je mets sous vos yeux. Mes manuscrits, comme d'ailleurs tous les travaux alchimiques des anciens, prennent comme base les sept éléments connus par les « chimistes » du moyen âge ; ce sont ☉ l'or (Soleil), ☾ l'argent (Lune), ♀ le cuivre (Vénus), ♀ l'étain (Jupiter), ♄ le plomb (Saturne), ♂ le fer (Mars) et ☿ le mercure (Mercure). A part ces éléments, le soufre et l'arsenic y tiennent une place considérable pour la fabrication, par synthèse, des métaux précieux. Naturellement ces manuscrits traitent aussi la question de la recherche du fameux élixir ou pierre philosophale. Je trouve sur le feuillet 5 de mon premier manuscrit la date de 1412 ; mais cette date est fautive, car l'écriture du manuscrit ne peut pas être antérieure au ^{xvii}e siècle ; c'est, sans doute, la date de l'original même.

Les études philologiques des ouvrages médico-pharmaceutiques arméniens auxquelles je me consacre depuis 35 ans, m'ont permis de constater que la plupart des auteurs mentionnés ont puisé dans les livres arabes qui, à partir du ^{xi}e siècle, étaient également les ressources recherchées par les médecins de l'Europe. Les Arabes eux-mêmes, vous ne l'ignorez point, sont les imitateurs des Hippocrate, des Galien, des Dioscoride, etc.

Comme complément à ma communication, je voudrais aussi ajouter le nom de deux ouvrages.

L'un d'eux est un recueil de mots employés par Galien et concernant les plantes, les animaux, les maladies et les parties du corps humain, recueil rédigé par ordre alphabétique et copié par moi d'après deux manuscrits, inédits jusqu'à présent.

L'autre est une Hippiatrie ou l'art de guérir les chevaux, publiée, en partie, dans la revue *Bazmavep* de Venise, en 1867. Un particulier de Tabriz (Perse) possède un exemplaire de ce dernier ouvrage.

Les auteurs de ces travaux ne sont pas connus, mais ceux-ci datent vraisemblablement du ^{xi}e ou du ^{xii}e siècle.

II

LES MÉDECINS DE MOLIÈRE AU THÉÂTRE CLASSIQUE DES PAYS-BAS

PAR M. LE D^r **VAN ANDEL**

A part le succès artistique si flatteur pour notre patriotisme, l'exposition des chefs-d'œuvre de nos peintres classiques, organisée récemment dans cette ville, a eu un autre résultat non moins important. Non seulement les rapports amicaux entre la France et la Hollande existant depuis si longtemps s'y sont resserrés, mais nous avons eu aussi l'occasion de vous révéler de nouveau l'âme et le caractère de notre peuple, exprimés dans ses œuvres d'art, déjà si bien représentés du reste dans les galeries de votre ville. Sauf pour leur valeur artistique, bon nombre de ces tableaux méritent encore notre intérêt pour des qualités non moins remarquables. Originaires d'une société démocratique, jouissant d'une liberté péniblement conquise et d'une prospérité, fruit d'un labeur opiniâtre, ils en portent la marque et vous introduisent dans la vie intime de nos aïeux d'une manière non moins sûre que les documents littéraires les plus détaillés de ces temps. Le domaine restreint de notre langue offre de sérieux obstacles à quiconque désirerait par ses écrits se renseigner sur les particularités de cette société si attrayante ; heureusement cette difficulté est, en grande partie, surmontée par les nombreux souvenirs artistiques, disséminés dans les collections publiques et particulières des nations civilisées et parlant une langue universelle.

Il est remarquable, que bon nombre de nos peintres de scènes de la vie intime témoignent d'une prédilection marquée pour les sujets médicaux, tant sérieux que drôles. Ainsi il existe de la main de plusieurs d'entre eux, par exemple de Jan Steen, de Dou, d'Ostade et de plusieurs autres, toute une série de malades, de visites du docteur, d'urologues, d'opérateurs et d'autres sujets analogues, dont vous pouvez admirer les reproductions dans le livre érudit du docteur Richet.

A ces tableaux, issus du pinceau ou du burin de nos artistes, correspond une quantité de documents littéraires, spécialement des comédies et des soties, dans lesquelles les auteurs, s'accommodant à la prédilection de leur public pour le genre réaliste ou burlesque, font entrer en scène soit le médecin pédant ou borné, le tête bourrée d'une érudition stérile, soit le charlatan futé, profitant de la stupidité et des faiblesses de son audience ébahie.

Cette figure populaire du médecin sur la scène nous offre l'occasion de nous renseigner sur maintes particularités, qu'on cherchera en vain dans les ouvrages scienti-

fiques de l'époque. Nous pouvons y constater le crédit dont il jouissait auprès de sa clientèle, sa position sociale, sa conduite et ses allures, et d'autres détails, propres à compléter le portrait du praticien de jadis.

Ainsi il existe quelques publications sur ce sujet important médico-historique, dont je signalerai seulement la thèse doctorale du D^r van Gils, qui a fouillé notre littérature classique et qui a réussi à faire revivre nos collègues classiques d'une manière non moins satisfaisante que vos compatriotes Witkowsky et Boutarel, traitant le même sujet, emprunté aux souvenirs littéraires de votre patrie.

La position géographique des Pays-Bas, entre les grandes nations rivales, offre des difficultés dont nous avons à plusieurs reprises fait l'expérience à nos dépens. Cependant cette situation nous a donné aussi des profits réels, en nous offrant une occasion de participer aux résultats de la science et de l'art de nos voisins. Ainsi il a existé pendant des siècles des rapports intimes entre votre patrie et la nôtre, de sorte que les œuvres littéraires françaises, si estimées aujourd'hui par les classes civilisées de notre pays, n'étaient pas moins connues dans les siècles précédents, tandis que les traductions plus ou moins libres suppléaient au besoin de ceux qui étaient incapables de lire les livres originaux.

On ne doit donc pas s'étonner que le phalanx de médecins de notre théâtre autochtone fut renforcé par divers personnages, créés et immortalisés par l'esprit de Molière, dont la réputation croissante devait nécessairement dépasser les frontières de sa patrie. Cette apparition de nouveaux représentants de notre faculté sur la scène ne signifiait pas seulement un accroissement de leur nombre, déjà assez respectable, mais en même temps la critique de la médecine fut portée sur un plan plus élevé. La critique des ridicules que nous rencontrons dans la plupart de nos comédies originales, tout en étant assez juste, se contente généralement de signaler les particularités personnelles des disciples d'Esculape, se glorifiant dans leurs paroles et leurs allures d'une science infaillible dont les résultats cependant s'accordent si mal avec les espérances qu'ils ont éveillées. Ce sont surtout leur suffisance, leurs manières pédantesques et ridicules, leurs discours lardés d'expressions latines superflues et corrompues, les termes scientifiques mal compris ou inexactement employés, qui ont excité la critique de nos auteurs, convaincus que les spectateurs allaient applaudir les coups qu'ils leur portaient.

En divagant sur ces particularités, ils oubliaient cependant qu'il était injuste de désigner les médecins comme les seuls coupables et qu'il fallait chercher ailleurs la cause de leurs erreurs. Il n'y a qu'une seule figure, dans une des comédies d'Asselyn, qui prouve que l'auteur comprend pourquoi une science si répandue, et exigeant tant d'étude et de dévouement de celui qui s'y applique, produit de si maigres résultats. Se rappelant le mot célèbre : « tout leur art est pur grimace », il déclare que l'art médical n'est qu'une énigme et qu'une vaine conjecture, et qu'il préfère les avocats et les juristes, qui voient seulement nos bourses, aux médecins qui jouent avec notre vie. Bien que le système des Galiénistes soit fondé sur des maximes purement hypothétiques, il ne se déclare pas non plus un partisan de la fraction iatro-chimique. Au contraire, il est convaincu que les partisans de cette doctrine, en prescrivant des remèdes héroïques, jouent en banque avec la vie de leurs malades, tandis que les Galiénistes leur accordent un peu plus de temps pour se préparer à la mort. Ces mots font voir que la grande lutte entre les partisans de Galien et ces rénovateurs ardents émouvait les esprits

dans notre pays non moins que dans le vôtre. Les derniers, se basant sur quelques découvertes réelles, mais encore trop rares et incohérentes, croyaient dans leur enthousiasme prématuré être en état de remplacer les doctrines vénérables, qui avaient soutenu le savoir de tant de générations de médecins, par un système entièrement nouveau. Il va sans dire que les comédies de Molière, pénétrant plus au fond de la matière et attaquant avec tant d'esprit les disciples de doctrines surannées, qui irritaient leurs adversaires par leur conservatisme entêté et leur pédantisme borné, plaisaient aux révolutionnaires médicaux et à leurs partisans, impatients de bouleverser toute cette vieille boutique et de la remplacer par leur système moderne.

Une parodie d'un représentant de l'ancien régime comme M. Purgon, qui croit aux règles de la médecine officielle plus qu'à toutes les démonstrations des mathématiques, qui ne voit rien d'obscur dans la médecine et qui expédie ses malades de la meilleure foi du monde, comme il l'a fait avec sa femme et ses enfants, devait plaire à ces rénovateurs partiels, bien qu'elle soit traduite en d'assez mauvais vers.

De tels médecins, absorbés dans une science stérile et refusant d'examiner les découvertes nouvelles, contraires aux théories qu'on leur avait enseigné, vivaient encore en bon nombre parmi nous. Bontekoe, un de leurs adversaires les plus passionnés, les signale de la manière suivante : « Ils éprouvent qu'une grande partie de leurs malades meurt sous leurs mains et qu'une autre partie ne guérit pas, tandis que quelques-uns seulement reviennent à la santé, mais lentement et avec beaucoup de peine. Cependant ils croient qu'ils ont de l'expérience et qu'ils sont des médecins habiles, prétendant que les premiers ont succombé par la volonté invariable de Dieu, que les autres étaient incurables et que ceux qui ont échappé doivent ce résultat non à leur constitution robuste, mais à la science et à l'habileté de leur médecin. »

Pour comprendre une telle mentalité on doit considérer que la doctrine médicale officielle, issue des œuvres des classiques et de leurs commentateurs, était, sous l'influence des divagations dialectiques, si subtilement élaborée dans le cours des siècles, qu'elle offrait à celui qui savait en faire le propre usage un manuel pratique pour interpréter les phénomènes si variables de la vie normale et pathologique. Ceux qui étaient élevés de cette manière, vivaient donc sous la suggestion que ces formules si complètes représentaient un portrait exact de la réalité et, aveuglés par l'éclat de cette construction, en apparence si logique et raisonnable, ils oubliaient qu'elle se basait sur des fictions. Les thèses fondamentales, comme les doctrines des humeurs, des tempéraments et des esprits, acceptées couramment par chaque médecin orthodoxe, suffisaient pour construire la diagnose, reposant moins sur l'observation des symptômes et sur leur juste appréciation, que sur l'interprétation de quelques signes fondamentaux, comme l'urine et le pouls.

Cette interprétation, déduite des sentences des auteurs classiques suivant une formule invariable, donnait dans les consultations des résultats, dépendant plus de la force persuasive d'un des médecins consultants que d'une conception logique. Ainsi elle ressemblait à plusieurs reprises à celle des docteurs Tomès, Desfonandrès, Macroton et Babis dans leur docte colloque sur la maladie de Lucinde.

Cette scène célèbre de l'*Amour médecin*, incorporé par le traducteur hollandais dans sa version du *Médecin malgré lui*, ne doit pas avoir fait sur les spectateurs la même impression d'une parodie exagérée, qu'elle le fait aujourd'hui. Au moins Bontekoe rend compte d'une consultation de quatre médecins notables, offrant une image

fort ressemblante de cette discussion burlesque. Tandis que l'un d'eux prétend qu'une chaleur, enfermée dans le cœur, devait être la cause des symptômes inquiétants, les autres constatent une bile surchauffée ou une humeur putrescente « *in majoribus vasis* », tandis que le dernier approuve toutes ces suppositions. A la fin de la consultation ils tombent tous d'accord pour saigner le malade, sans qu'ils puissent donner un motif raisonnable pour cette opération.

Il résulte de ces exemples que la critique de Molière, appliquée à la médecine comme elle était pratiquée en Hollande, n'était pas déplacée. Ses attaques contre les adversaires de la circulation du sang ne l'étaient pas moins. Quoique la découverte de Harvey eût bientôt trouvé des admirateurs enthousiastes dans notre pays, les adversaires, s'opposant obstinément contre cette nouveauté, ne manquaient pas.

D'ailleurs, les médecins hollandais n'étaient pas exempts d'autres défauts, que Molière reprochait à ses compatriotes ; les discussions odieuses, la cupidité, l'insouciance envers leurs malades et une ostentation ridicule défiguraient plusieurs des membres de notre noble corps. Malgré cette conformité entre les conditions médicales de nos deux pays, il existait cependant des différences réelles. Comme on peut lire dans le livre charmant de votre compatriote Raynaud, les rénovateurs dans votre pays avaient à vaincre la résistance opiniâtre de la faculté de Paris, guidée par des hommes comme Guy Patin et Riolan. Cette résistance d'une organisation si puissante, attachée aux doctrines classiques et imposant ses idées et ses méthodes scolastiques à chacun de ses membres, n'existait pas dans notre pays. Faute d'une corporation centrale dominant les idées de ses membres, la résistance contre les idées nouvelles était moins organisée ; même plusieurs des professeurs de médecine de nos universités, comme de le Boë Sylvius, s'étaient détournés de ces doctrines surannées. Cependant la lutte entre les deux partis n'était pas moins véhémente. Le conservatisme inné dans l'homme, son attachement aux doctrines et aux méthodes accoutumées et l'influence de la routine sont des ennemis qu'on ne doit pas mépriser.

En considérant l'état de la médecine de son temps, le professeur van Hoogstraten se plaint en 1683 de ces défauts de la manière suivante : « Plusieurs de nos collègues n'osent rien entreprendre sans avoir consulté leurs classiques et appliquent ces prescriptions sans critique. Ainsi une mémoire purement mécanique est estimée plus que l'expérience et l'intelligence. Pourtant des hommes tellement bornés se font passer pour maîtres de la vie et de la mort et pronostiquent avec conviction l'issue de chaque maladie. Doit-on s'étonner que le public les regarde comme confus et ignorants ? »

Dans les combats provoqués par de telles différences, l'assistance d'un auxiliaire comme Molière, maniant avec tant de grâce l'arme tranchante du ridicule, était acceptée avec joie.

En commémorant ce rôle, qu'un de vos compatriotes a joué dans cette grande lutte du progrès, je me réjouis de pouvoir faire l'éloge de l'esprit français, dont nous autres avons si souvent profité.

III

ESSAI SUR L'HISTOIRE DE LA DROGUERIE

PAR M. Charles BUCHET

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE LA PHARMACIE

Jusqu'ici, l'attention des chercheurs a été comme accaparée par l'histoire — très captivante certes — de la pharmacie de détail, mais la pharmacie de gros est restée un peu dans l'ombre.

Et pourtant en bonne logique celle-ci aurait dû précéder celle-là, puisque le travail du grossiste précède et rend possible le travail du détaillant. Sans doute il est bon de se demander quels genres de produits l'apothicaire a été appelé à mettre en vente et dans quelles conditions il les a vendus, mais il importe aussi de connaître la provenance de ces produits, de voir de plus près la physionomie du fournisseur.

C'est à quoi nous nous sommes employé. Nos recherches, commencées il y a quelques mois seulement en vue du Congrès actuel, n'ont pas la prétention d'être complètes et définitives, elles n'ont que le mérite de l'inédit.

Histoire du mot. — Le mot *droguerie*, dans le sens étroit où nous le comprenons aujourd'hui — c'est-à-dire commerce en gros des produits minéraux, végétaux ou organiques pouvant servir notamment aux pharmaciens, — est d'origine relativement récente.

Le *Dictionnaire universel du commerce* de Savary le mentionne comme « terme général de marchandise qui signifie toutes sortes de drogues qui se vendent par les marchands du corps de l'épicerie, particulièrement de celles dont on se sert pour les teintures et pour la médecine »¹.

Droguerie signifiait donc l'ensemble des drogues, la marchandise, et non le commerce lui-même : on connaissait les *drogueries* et non la *droguerie*, de même que sous le nom d'*épiceries* on désignait les marchandises trafiquées par les épiciers.

Par contre, les mots *drogue* et *droguiste* sont employés depuis beaucoup plus longtemps dans leur acception actuelle. Dès le XVII^e siècle, Pomet et Lémery publient, le premier, l'*Histoire générale des drogues* ; le second, le *Traité universel des drogues par ordre alphabétique*, qui sont bien de véritables dictionnaires de matière médicale,

1. SAVARY. *Dictionnaire universel du Commerce*, 1723, t. I, col. 1763.

« dont la lecture ne doit pas être négligée des marchands qui se mêlent d'en faire le commerce »¹.

Au XVIII^e siècle, on appelait aussi drogues « les choses de peu de valeur que l'on veut mettre dans le commerce », « les compositions dont les artistes ont le secret », enfin « un sel ou cendre de verre dont on se sert dans quelques blanchisseries pour le blanchissage des toiles »².

Quelle est l'origine du mot *drogue* ? Saumaise et Ménage le font dériver du mot persan *dron*, qui veut dire « odeur ». Les racines celtiques *drug*, *dronk*, *drong*, dont il semble provenir, ont toutes le sens de « mauvais », « amer », qui s'expliquerait par le goût toujours désagréable qu'ont les remèdes. Les racines anglo-saxonne *dryge* et hollandaise *trook* signifient « sec ». Le mot hollandais *drooge*, qui se prononce *drôgue*, signifie « sec », « chose sèche », et c'est de là, dit Savary, que dérive le mot *drogue*, « parce que les simples qui servent à la médecine sont apportés du Levant toujours sous une forme sèche, alors que ceux du pays sont employés ordinairement frais et récents, c'est-à-dire nouvellement tirés de terre. Les Hollandais ont accoutumé d'appeler *droog-goed* tout ce qui est en forme sèche servant à la médecine, et ce sont eux qui en ont toujours fait le plus grand commerce »³. Les étymologistes modernes n'ont pas trouvé mieux : Savary nous semble avoir dit le dernier mot sur la question.

Quant au mot *droguiste*, il désigna de tous temps le marchand de drogues, mais il fut associé jusqu'au XIX^e siècle à celui d'épicier, les deux professions n'en faisant qu'une. « *Droguiste*, nom que l'on donne à ceux d'entre les épiciers qui vendent des drogues pour la pharmacie, la teinturerie, les arts », telle est la définition répétée dans l'Encyclopédie du XVIII^e siècle et le *Dictionnaire du Commerce* de Savary.

La droguerie dans l'antiquité et au moyen âge. — Les seuls droguistes qui nous intéressent au cours de cette étude sont les ancêtres des fournisseurs actuels du pharmacien. Quels étaient les marchands en gros des produits médicinaux ? Où les apothicaires pouvaient-ils se procurer les produits utiles à leur commerce ?

En remontant à la plus haute antiquité, le droguiste nous apparaît en Grèce sous les traits du *rhizotomès*, ou coupeur de racines, qui tient un magasin appelé *apothékè*, d'où nous avons fait *apothicaire*.

À Rome, où la médecine fut exercée pour la première fois par des médecins grecs amenés soit comme esclaves, soit comme hommes libres, la spécialisation qui se produisit dans l'art de guérir fit naître la *pharmaceutique*, qui était la médecine médicalementeuse. Ceux qui l'exerçaient peuvent se diviser en quatre groupes : les *pharmacopoei*, qui préparaient les médicaments, les *pharmacopolæ* qui vendaient les médicaments mais ne les préparaient pas, les *splasiarii*, sorte de droguistes qui vendaient aux peintres et aux parfumeurs, et les *herbarii*, nos herboristes d'aujourd'hui. L'art pharmaceutique ne fut pas longtemps en honneur à Rome, où les boutiques des *splasiarii* remplacèrent, sous la décadence, les officines des vieux maîtres comme celle où Galien composait ses remèdes sur la Voie Sacrée. Dès lors, il fut impossible de se procurer des remèdes bien préparés, malgré les mesures prises pour empêcher les

1. SAVARY. *Dictionnaire du Commerce*, t. I, col. 1762.

2. *Ibidem*.

3. *Ibidem*.

fraudes exercées par tous ces *pharmacopolæ* et préserver la vie de l'empereur et de ses sujets.

Les droguistes romains se montrèrent si peu consciencieux, que les médicaments durent être soumis à la surveillance d'un gouverneur et renfermés dans des paquets sur lesquels étaient inscrits les noms et la provenance des produits, que l'on déposait dans les magasins impériaux avant de les livrer au commerce.

Chez les Gaulois, les premiers guérisseurs arrivèrent avec les premiers missionnaires, qui apportaient du Levant des drogues inconnues : ils constituèrent les premiers apothicaires, plus marchands-droguistes que pharmaciens. Les druides surveillèrent ensuite la pratique médicale : « Longtemps, les simples firent tous les frais de leurs ordonnances : ce furent le selage, la jusquiame, le sureau, la primevère, le trèfle, l'angélique, la sauge, produits naturels du pays ¹. »

L'apothicaire se procurait aisément ces drogues, les achetait aux paysans ou en faisait la cueillette lui-même. Les bons apothicaires au moyen âge avaient un jardin botanique où ils cultivaient les simples nécessaires aux besoins de leur officine. Mais la médecine arabe, qui fut de plus en plus en honneur à partir du XII^e siècle, exigea tout naturellement des produits originaires d'Orient.

Comment nos apothicaires allaient-ils exécuter des ordonnances inspirées par cette médication ? Allaient-ils se joindre aux Croisés en vue de faire leurs achats en Terre Sainte ? Ou bien mettraient-ils en pratique un procédé encore en faveur chez les « lamas » (médecins-apothicaires de la Chine) ? Quand ces excellents confrères ont épuisé leur petite provision de pilules, ils sont autorisés à fournir à leur place de petits carrés de papier contenant le nom des produits qu'ils font avaler au malade après les avoir humectés de salive et roulés dans leurs doigts... ².

Ce *quiproquo* n'étant pas admis chez nous, même aux époques qualifiées de barbares, les apothicaires du moyen âge durent recourir aux bons offices des armateurs méditerranéens qui commerçaient avec l'Asie Mineure. La France recevait déjà des produits d'Orient aux IX^e et X^e siècles, puisque les épiciers de Cambrai en étaient abondamment pourvus (s'il est vrai que le monastère de Corbie pouvait se procurer chez eux tous les produits indiqués dans un memento écrit entre 822 et 986, extrait de l'appendice au Polyptique d'Irminon ³).

Arrivées en France, ces marchandises constituaient le fonds de commerce des marchands étrangers et particulièrement des Italiens. Pendant longtemps, ce sont eux qui détiendront le monopole de ce trafic, soit en parcourant eux-mêmes le pays, soit en cédant leurs produits à des revendeurs français. Plusieurs auteurs déclarent qu'une véritable colonie de marchands vénitiens existait à Limoges, au XI^e siècle.

Les foires. — Le Français commerçant en gros n'est pas une figure du moyen âge : le véritable commerçant est le seigneur privilégié, laïque ou religieux, qui fait vendre par ses prévôts les produits de son domaine. A part les seigneurs, les Juifs seuls avaient assez de capitaux pour se livrer à de vastes et lucratives spéculations

1. BAUDOT. *La pharmacie en Bourgogne, passim*.

2. FR.-J. DORÉ. *La thérapeutique et l'hygiène en Chine*. Paris, 1920, p. 74.

3. *Irminonis polyptychum*, éd. Guérard, II, 336 : *Istæ sunt pigmenta, quas ad Camaracum debemus comparare : ... piper libras CXX, cininum similiter, ginger, lb. LXX, gariofile lb. X, cinamomum lb. XV, galingan lb. X, reopontico lb. X, custo (costus) lb. lbX..., spicum V..., mira (myrrhe), lb. III... ; sanguinem draconis lb. III, indium, etc...*

sur le commerce des objets de luxe ou des métaux précieux. « Ils n'avaient d'autres rivaux que les rares marchands grecs, provençaux ou italiens, qui colportaient dans les villes du Languedoc ou vendaient dans les foires du Nord les produits de l'Orient débarqués à Marseille, Venise ou Amalfi ¹.

Ce sont, en effet, les foires qui, pendant longtemps, constitueront les entrepôts éphémères où pourront se ravitailler les pharmaciens. Les drogues font partie des marchandises dites foraines, c'est-à-dire pouvant être apportées et vendues dans ces réunions commerciales qui, pendant plusieurs siècles, condenseront l'activité économique du pays.

Parmi les marchandises foraines, une catégorie spéciale était désignée sous le nom d'« avoir-de-poids ». C'étaient des objets quise vendaient aux poids connus : les remèdes, les condiments, les matières colorantes ². La plupart des « avoir-de-poids » sont mentionnés dans un compte d'« épices achetées à Troyes et amenées de là à Châlons en 1378 » (citron, rhubarbe, alun, cardamome, garance, cumin, etc.) ³.

Tous les ouvrages consacrés aux foires montrent amplement la place prépondérante occupée par les marchands étrangers comme vendeurs de drogues : « Les denrées qui formaient le fond du commerce de l'épicerie et de la droguerie, dit M. Bourquelot ⁴, étaient débitées par des marchands que Jean de Garlande appelle *apothecarii* et son commentateur *espiciers* : la plupart venaient de l'Inde... Les drogueries étaient transmises par des négociants de Damas et d'Alexandrie aux Flamands, aux Provençaux et surtout aux Italiens qui les portaient et les répandaient en Occident. »

Balducci Pegolotti nous a laissé de très curieux détails sur les épices, drogues, aromates et ingrédients divers, minéraux ou végétaux, que malgré les difficultés du transport, l'Orient nous envoyait en assez grande abondance.

Les foires de Champagne leur servaient d'entrepôt et c'est là que les marchands du Nord venaient les acheter. On y trouvait : safran, noix muscade, macis, zédoaire, réglisse, gingembre, rhubarbe, cubèbe, graine, alun, cardamome, pomme de paradis, cire, garance, aloès, anis, azur, aspic, folium, cannelle, galanga, poivre, cumin, indigo, spode, guède, gravelle, senevé ⁵.

Au ^{xvi}^e siècle, les foires de Champagne déclinèrent au profit de celles de Lyon ⁶, peut-être parce que Lyon était un lieu de rendez-vous plus à la portée du mar-

1. PIGEONNEAU. *Histoire du Commerce de la France*, p. 231.

2. BOURQUELOT. *Les foires de Champagne*, pp. 184-185.

3. « XLII. Apothecarii, causa lucri, cuncumulent confectiones (les médecines) et electuaria, radices cum herbis, zedostrium (le zédoaire) cum zinzibero (le gingembre), piper cum cimino (le cumin), gariaphilos (le clou de girofle), cum cinamomo (la cannelle), anisum cum maratratro (la graine de fenouil), ceram cum cereis ecclesiasticis, zucaram (le sucre), cum liquiricia (la racine de réglisse) » (J. de GARLANDE, *Dictionnaire*, à la suite de *La Taille sous Philippe le Bel*, p. 596). A l'occasion de l'article XLIII, le commentaire porte : « Apothecarii gallice dicuntur espiciers. »

4. *Loco citato*.

5. BOURQUELOT. *Les foires de Champagne*, loc. cit.

6. « ... Les épiceries, denrées de consommation d'origine étrangère pour la plupart et quelquefois lointaine, furent l'objet, aux foires, d'un trafic d'importation des plus considérables. Le terme d'*épiceries* dans son sens le plus large désignait un très grand nombre de marchandises : les épices ou épicerics proprement dites, denrées aromatiques, graines comestibles, enfin toutes les drogueries, résines telles que l'encens, la myrrhe, la gomme adragante, graines à essence, produits chimiques, matières premières de teinture et de pharmacie, noix de galles, cassis, mesque, macis, encens, myrrhe, laque, terra merita, inde, barboina, zedoard, coriandre, greynes, quasse, sené, barbetius, semencine, coquo du Levant, cochenille, sene nardi ; stafizagri, manigète, spicenardi, iris, sandaraque, garance » (*Les Foires de Lyon au ^{xv}^e et au ^{xvi}^e siècle*, par Marc BRÉZARD, 1914, pages 167-169).

chand italien qui avait pour ainsi dire le monopole de la droguerie médicinale ¹.

Il va sans dire que tous les apothicaires de France et de Navarre ne quittaient pas leur boutique deux ou trois fois par an pour aller s'approvisionner dans les grandes foires. Il existait une foule de marchands ambulants qui se procuraient dans les foires en question des marchandises de toutes sortes et les colportaient aux quatre coins du pays. Les apothicaires leur achetaient des drogues en seconde et en troisième main, soit qu'ils les rencontrassent dans des foires locales, soit qu'ils attendissent leur visite à domicile, comme ils attendent aujourd'hui celle du « placier » ou du « voyageur ».

L'entrée en France. — Examinons maintenant comment ces produits exotiques pénétraient en France.

Les ordonnances de Charles VIII, Louis XII et François I^{er} avaient autorisé la « descente des drogueries et épiceries venant du Levant ou du Ponant en tous les ports et havres maritimes de ce royaume, pourvu qu'icelle s'y fist de droite descente des païs et royaumes estrangers, sans avoir esté auparavant regrattées ny vuidées, et en payant les droicts d'entrée establis par les roys » ².

Le 10 septembre 1549, Henri II rendit, à son tour, une ordonnance prescrivant que « la descente » des drogues aurait lieu, à l'avenir seulement, « sçavoir : de celles qui viendroient par l'Océan en la ville, port et havre de Rouen, celles qui viendroient par la Méditerranée par la ville de Marseille et celles qui viendroient par terre, par la ville de Lyon ». Le port de La Rochelle, qui faisait un grand commerce de drogues, éleva des protestations si violentes contre ce règlement que le roi ajouta La Rochelle à la liste des villes qui seraient autorisées à recevoir les drogues (novembre 1550) ³.

Les apothicaires de la région, ceux du Poitou notamment, faisaient à La Rochelle de fréquents voyages ou recouraient aux bons offices de leurs confrères Rochelais pour s'approvisionner de produits pharmaceutiques ⁴. En 1571, un nommé Pierre Guiton a le titre de « contrôleur des drogueries entrantes en Poitou ». Le 21 août 1571, Henri III affirmait à un certain Beaufrémont la moitié des droits sur les « épiceries et drogueries entrant par la mer de Ponant à La Rochelle, ports, havres et isles qui en despendent, amendes, forfaitures et confiscations si elles échoient ».

Il existe aux Archives de la Charente-Inférieure un tarif imprimé du XVII^e siècle indiquant le prix officiel des drogues soumises à « l'un pour cent » à leur entrée dans le port. M. Maurice Soënen, dans son excellente thèse de doctorat sur *La pharmacie à La Rochelle*, publie ce tarif en faisant remarquer les prix élevés du camphre, du jalap, de la cannelle, de la scammonée et de la muscade ⁵.

Ce qui se passait à Rouen est plus curieux : ici, nous trouvons, en plus de la douane, un organisme d'inspection.

1. « Cet intermédiaire latin participe principalement à l'exportation de toute une classe de produits du Levant, tenant à l'épicerie et à la pharmacie, connus sous le nom d'*avoir-de-poids*, en raison de l'évaluation au pesage de leur valeur marchande. Ces marchandises débitées dans les villes italiennes par les apothicaires ou « *speziali* » ne forment pas en nos places foraines un commerce spécial. Drapiers et banquiers de la péninsule vendent couramment l'aloès venu d'Arabie, de Sokotra, notamment employé en médecine, l'alun de Thrace, d'Asie Mineure, des îles grecques d'Alep, indispensable pour la fixation des couleurs sur les étoffes, l'ambre d'Alexandrie, Famagouste, Bayrouth, Tauris, Constantinople, le baume d'Egypte, le benjoin, le camphre, le cardamome, le clou de girofle, la noix muscade... (ALENGRY. *Les foires de Champagne*, pp. 143-144).

2. MAURICE SOËNEN. *La pharmacie à La Rochelle avant 1803*. La Rochelle, 1910, p. 152.

3. *Ibidem*, p. 153.

4. RAMBAUD, *La pharmacie en Poitou*, p. 371.

5. Pages 155 et 156.

Le port de Rouen, qui au ^{xvi}^e siècle, était le seul grand port de la Manche, voyait arriver une quantité considérable d'« épicerie et droguerie » qui étaient indirectement destinées aux pharmaciens du royaume. Or, les apothicaires rouennais s'étaient arrogé le droit de faire visiter ces marchandises par leurs « gardes », c'est-à-dire par les présidents de leur corporation.

« Dans cette fonction, écrivait tout récemment un jeune historien de la pharmacie rouennaise ¹, les gardes étaient secondés par le *grabeleur*. Assisté d'un commis, ce dernier était chargé, sous le contrôle des gardes, de *nettoyer, cribler et grabeler* toutes les épicerie et droguerie qui arrivaient dans le port. Ces marchandises, reconnues loyales et marchandes, étaient mises en sacs et cachetées ; quelquefois elles étaient divisées en deux qualités : celles qui étaient de la meilleure sorte étaient cachetées aux armes de la ville, « assavoir de l'aigle et des fleurs de lys au-dessus » ; celles de même espèce, mais « non si bonnes ni de tel prix », étaient marquées de « l'aigle avec un rond au-dessus seulement sans fleur de lys... » Ces précautions avaient valu aux droguerie débarquées et grabelées à Rouen la première place sur les marchés de France... Quant aux « pousses, grabeleuses ou cribleuses », elles étaient jetées dans la rivière par le grabeleur et les gardes, ainsi que les marchandises qui étaient trouvées cariées, pourries, éteintes ou trésalées... »

Le « grabelage » ou « guerbelage » constituait une importante source de revenus pour la communauté des apothicaires de Rouen. Les statuts qu'elle se donna le 6 mars 1508 consacrent formellement ce droit : « Quand les marchands forains apporteront des drogues ou épicerie en ladite ville de Roüen, ils ne les vendront que, premier, ils ne l'ayent fait sçavoir aux... gardes. » Ceux-ci devaient procéder à la visite dans les 24 heures ². Naturellement, les armateurs et les droguistes essayèrent plus d'une fois d'échapper à ce contrôle ; il y eut des procès. En 1671, Louis XIV, à la requête du prévôt des marchands et des échevins de Lyon, interdisait aux apothicaires de Rouen « de visiter, faire guerbeler, ny marquer aucunes marchandises d'épicerie et de droguerie, qui passeront debout dans ladite ville pour le compte des marchands des autres villes de provinces du royaume ou des pays estrangers » ³.

Quand on aura écrit l'histoire de la pharmacie au Havre, à Nantes, à Bordeaux, à Marseille, etc., nous saurons si le contrôle des produits pharmaceutiques d'importation fut pratiqué dans ces ports comme à Rouen. Si oui, il est fâcheux que ce contrôle judicieusement confié jadis à nos prédécesseurs eux-mêmes, ait été peu à peu supprimé sous la pression des gros trafiquants intéressés à y échapper.

Les premières maisons de droguerie. — « Les Vénitiens, dit Savary ⁴, surtout tant que l'on a cru la route de l'Orient impraticable par l'Océan, sont restés presque seuls maîtres des épicerie, drogues et autres précieuses marchandises qui en viennent et qu'ils tirent de plusieurs villes et ports de l'Égypte et de la Syrie, jusqu'où elles étaient transportées de la mer Rouge et du Caire soit par des caravanes, soit en les embarquant sur le Nil. »

De bonne heure, Venise ne se contenta plus des foires comme champs d'action de son commerce. On vit se créer, dans cette ville, d'importantes maisons de droguerie

1. E. LARUELLE. *Les apothicaires rouennais*, Rouen, 1920, pp. 27-28, p. XXI-XXVII.

2. LARUELLE. *Op. cit.*, p. IX.

3. *Loc. cit.*, pp. 28-30, p. XXXI-XXXVI.

4. *Dictionnaire du Commerce*, t. V, p. 951.

qu'exploitaient, sous la surveillance de l'État, de véritables sociétés en commandite. Ces maisons soumettaient au Conseil des Dix un tarif des produits qu'elles voulaient mettre en vente. Approuvé, ce tarif était ensuite porté à la connaissance des apothicaires de l'Europe entière par un procédé tout moderne, l'envoi de prix courants imprimés.

Un de ces intéressants documents, datant de 1583, a été publié par M. Rambaud, dans le *Bulletin de la Société d'histoire de la Pharmacie*¹. Nous pouvons y constater que le prix des drogues était infiniment plus élevé qu'aujourd'hui. Le tarif comporte d'abord une certaine quantité de drogues simples, ensuite viennent les électuaires, les sirops, pilules, onguents et autres préparations pharmaceutiques de l'époque.

Nous voici au XVII^e siècle. Les foires continuent : Saint-Germain-des-Prés, Saint-Laurent, Saint-Ovide sont les trois grands marchés de la capitale, où s'étaient les produits les plus divers. Mais ces halles aux marchandises, véritables petites villes où chaque rue porte le nom des marchands qui l'occupent, ne durent pas toute l'année. Dans l'intervalle, où vont se fournir MM. les apothicaires dont les fonctions ont singulièrement pris de l'importance ?

Le premier ancêtre de nos Bottins va nous répondre. Il est rédigé précisément par un médecin-apothicaire qui, pour faire sa propre réclame, publie *Le livre commode des Adresses de Paris*, véritable annuaire où l'on trouve le nom et l'adresse de tous les personnages ainsi que ceux des commerçants de la capitale.

« Les marchands épiciers qui s'attachent particulièrement à la droguerie médicinale sont, pour la plupart, dans la rue des Lombards », dit-il, « par exemple MM. Tranchepain, Vilain et Michon. Il y a néanmoins de ces droguistes dans d'autres endroits de la ville : par exemple MM. Audry, rue de la Vieille-Boucherie, Brousset, rue Neuve-Saint-Médéric, Moulin, rue des Trois-Maures, Boileau, rue des Lavandières. Les uns et les autres vendent en gros et en détail tout ce qui peut faire le sujet des opérations de la pharmacie et de la chimie, à l'exception de quelques métaux, de la plupart des herbes qui sont vendues dans les halles et marchés, et des fleurs... » Point d'erreur possible, il s'agit bien des épiciers-droguistes médicaux ; Blégné les distingue des épiciers alimentaires dont il donne la liste plus loin.

« Ils sont, pour la plupart, dans la rue des Lombards », dit Blégné. C'est que les marchands italiens d'origines diverses que l'on appelait au XII^e siècle ultra-montains ou transalpins, furent confondus plus tard sous le nom de Lombards. Pendant longtemps encore, nous trouverons établis dans cette rue la plus grande partie de nos « grossiers-droguistes » (retenez ce terme qui est employé couramment sous l'Ancien Régime dans le sens de « grossistes »).

Pendant tout le XVII^e siècle, le Levant continue à être le grand fournisseur de drogueries de l'Europe : « Smyrne et Alep qui les tiraient de la Perse ou de l'Asie Mineure, l'Égypte qui les recevait de l'Arabie étaient les trois grandes échelles de provenance des drogues. En 1700, les achats furent de 63.000 livres de rhubarbe, 25.000 livres de scammonée, 32.000 de semencine, 10.000 de gomme, 9.000 de storax². »

1. AL NOME DELL'ETERNO DIO ET DEL SALVATOR NOSTRO SIGNOR GIESU CHRISTO, *Tariffa de pretii delle Robbe Medicinali, cossi simplici, come composte, nelle Speciarie Medicinali de Venetia dell' Anno M. D. XXXIII. Giulicali, et terminati per gli sotto-scritti cavati per sorte delli clarissimi Signori Giustitieri Vecchi. In effectione della Parte dell' Eccellentissimo Consiglio di X* (RAMBAUD, in *Bulletin de la Société d'Histoire de la Pharmacie*, n° 24, décembre 1919, pp. 126-133).

2. MASSON. *Histoire du Commerce du Levant au XVII^e siècle*, 1896, p. 505.

Avec le XVIII^e siècle, l'Italie perd sa suprématie commerciale. Les Portugais d'abord, en doublant le Cap de Bonne-Espérance, ont fait passer à Lisbonne le riche commerce des Indes, mais c'est la Hollande surtout qui va devenir la grande puissance maritime, et fournira de drogues et épiceries Venise elle-même et toutes les nations de l'Europe.

Le *Dictionnaire du Commerce* de Savary, qui décrit tout au long le commerce des Hollandais, nous donne le catalogue des drogues qui se trouvent dans les magasins d'Amsterdam, Rotterdam et autres villes de Hollande ¹.

La thériaque elle-même, dont Venise resta si longtemps la grande pourvoyeuse, se

1. Nous croyons intéressant de reproduire cette liste :

« DROGUES »	
Aloë succotrin.	— d'anis.
Aloë de la Barbade.	— de genièvre.
Agaric.	Encens.
Ambre gris.	Esquine.
Ambre noir.	Fleur de grenade.
Assa foetida.	Gomme animée.
Antimoine cru.	— ammoniac.
Antimoine préparé.	— adragant.
Barbotine.	— elemi.
Baume du Pérou.	— caranna.
Baume de Copahu.	— galbanum.
Bézoard d'Orient.	— gutte.
— d'Occident.	— labdanum.
Borax cru.	— opoponax.
Borax raffiné.	— sagapenum.
Benjoin.	— sandarac.
Bois d'aloë.	— tacamahaca.
— de santal blanc.	— laque en bâton.
— de santal citron.	— laque en grain.
— de santal rouge.	— laque en table.
— de sassafras.	Huile de laurier.
Camphre.	Iris de Florence.
Cantharides.	Jalap.
Cardamome.	Jalap du Mexique.
Coque du Levant.	Jus de réglisse.
Casse en bâton.	Manne.
Cassia liguea.	Mastic.
Castoreum du Levant.	Mirrhe.
Coloquinte.	Musc en vessies.
Civette.	Musc hors de vessies.
Corail rouge.	Opium.
Cristal de tartre.	Poudre à vers.
Coquille des Indes.	Perles à piler.
Cubèbes.	— orientales et occidentales.
Café.	Quinquina.
Cacao.	Radix contrayerva.
Ecorces de Winter.	— ellébore noir.
Essence de canelle.	— ellébore blanc.
Essence de bois de roses.	— galanga.
— de girofle.	— china.
— zédoaire.	Sublimé.
Rhubarbe.	Tamarins.
Salsepareille.	Thé.
Storax.	Térébenthine de Venise.
Sang de Dragon.	Térébenthine de Strasbourg.
Sené d'Alexandrie.	Turbith.
Sené commun.	Tutie.
Sperme de baleine.	Tartre blanc.
Spicanardi.	Vitriol bleu.
Spica celtice.	Vitriol blanc.
Scammonée.	Vif argent.
Sel ammoniac.	Yeux d'écrevisses.

(SAVARY. *Dictionnaire du Commerce*, col. 986.)

fabrique en France à partir du XVII^e siècle. A Montpellier, la première « démonstration publique » de la thériaque a lieu en 1606 ; bientôt la France entière y trouvait sa fourniture. Mais des falsifications s'étant produites, deux apothicaires de Paris, Moïse Charras et Henri Rouvière, en fabriquent en 1667 plusieurs milliers de livres qu'ils débitent en gros.

A Rouen, les statuts de 1513 interdisaient déjà aux apothicaires d'acheter aux marchands forains, notamment aux « triacleurs », la thériaque, le mithridat « ni autre quelconque médecine composée ». Ils devaient les fabriquer eux-mêmes ou se les faire céder par un confrère. C'est à partir de 1675 qu'ils procédèrent à la confection publique de la thériaque, probablement dans le laboratoire d'analyses ou « anathomyes » qu'ils possédaient en commun ¹. Successivement les corporations d'apothicaires de la plupart de nos cités prirent l'habitude de fabriquer solennellement la thériaque une fois par an aux frais de tous les apothicaires du lieu, qui se partageaient ensuite la précieuse drogue. Au Mans, la première cérémonie de ce genre eut lieu en 1728 ; un programme était parfois imprimé à cette occasion ².

A Paris, c'est en 1700 que la « Compagnie des marchands apothicaires et épiciers » décida que « pour le bien public et l'honneur du corps, on ferait publiquement chaque année, ou de deux ans en deux ans, les compositions appelées foraines qui sont le mithridat, la thériaque, les confections alkermès et hyacinte, afin d'oster le moyen et le prétexte à ceux qui les falsifient de tromper le public en distribuant comme ils le font maintenant des compositions indignes de rentrer dans le corps humain ».

Une autre société se créa au Jardin des Apothicaires, en 1730, pour la seule confection de la thériaque ; elle décida, en 1763, de « travailler à toutes sortes d'opérations tant chimiques que galéniques » et pour cela émit des actions de 600 livres ³. Nous verrons plus loin que ce ne fut pas la dernière.

Depuis la publication du *Livre Commode des Adresses* de Blégné, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, les annuaires du commerce sont rares. En 1665, un *Almanach parisien en faveur des étrangers et personnes curieuses* (Paris, chez Duchesne, au Temple du Gout, rue Saint-Jacques) nous fournit des renseignements sur des prix de droguerie ⁴.

En 1770, paraît l'*Almanach des marchands, négocians et commerçans de la France et du reste de l'Europe*. Francfort y est mentionné comme un grand centre du commerce de drogues car « elle est comme l'entrepôt de toutes les marchandises de Hollande ». MM. Pignot (père et fils), et Plinguets à Lyon, M^{me} Grasset à Lausanne sont des droguistes en gros. A Paris, dans la liste des marchandises qui se trafiquent, voici au mot « *drogues pour remèdes de toutes sortes* » un spécimen des adresses fournies :

« MM. AUXCOUSTAUX, au Marc d'Or, rue de Condé, au coin de celle des Fossés-Monsieur-le-Prince ; il vend toutes les drogues qui entrent dans la composition des

1. LARUELLE. *Les apothicaires rouennais*, pp. 30-33.

2. Docteur DELAUNAY, in *Bulletin de la Société d'Histoire de la Pharmacie*, n° 23, pp. 159-161.

3. E.-H. GUITARD. *Deux siècles de presse*, pp. 86-87.

4. « La thériaque, que l'on sait très propre contre toutes sortes de poisons, morsures de bêtes venimeuses et enragées, fièvres, pestilences et apoplexies, insomnies, etc. ; le gros coûte 2 sols.

« La confection d'hyacinthe, qui est excellente pour fortifier le cœur dans les défaillances... : le gros coûte 2 s.

« L'eau de mélisse dite des Carmes, dont on se sert dans toutes les syncopes... : la petite bouteille coûte 12 à 14 sols, le gros coûte 2 s.

« Nous ne mettons pas le prix des simples ou herbes et racines médicinales qui entrent dans les remèdes ; elles sont en trop grand nombre pour les spécifier, et d'ailleurs on en a de chacune pour un bas prix. On les trouve chez les herboristes. »

médecines tant pour les hommes que pour les animaux : véritable huile de Gabiens, d'aspic, de cade et de lauriers ; syrops composés, de rhubarbe, etc.

« BLONDELIN, au Mortier d'Or, rue des Cordeliers, vend toutes sortes de drogueries et fabrique d'excellent chocolat de santé et de vanille ¹. »

Pour l'année 1772, l'*Almanach général des marchands, négociants et commerçants de la France et de l'Europe* nous est précieux. Dans la liste qu'il nous donne des épiciers et droguistes principaux, nous relevons 13 noms de marchands de produits pharmaceutiques ².

L'*Almanach des marchands, négociants, armateurs et fabricans de la France et de l'Europe* ne mentionne dans sa liste d'épiciers-droguistes de Paris aucun spécialiste de fournitures pour pharmaciens, alors qu'il remarque que Lyon « fait le commerce en gros de l'épicerie et de la droguerie et qu'elle reçoit les drogues de Hollande et même d'Angleterre ». Cela prouve que jusqu'à la Révolution les deux commerces d'épicerie et de droguerie se confondent.

Les premiers pharmaciens-droguistes. — Ce qui est remarquable, c'est que les apothicaires proprement dits, qui avaient fait un apprentissage et un chef-d'œuvre et qui avaient été admis dans la corporation à la suite d'un examen, ces apothicaires ne songeaient qu'à ouvrir des boutiques de détail et se désintéressaient du commerce de gros. Il est vrai qu'avant la généralisation des remèdes chimiques, la droguerie en gros n'exigeait aucune manipulation, par conséquent aucune science de la part de ceux qui la pratiquaient. A la fin du XVIII^e siècle, la chimie commence à servir grandement la médecine. Aussi voyons-nous les pharmaciens débiter enfin dans la pharmacie en gros ³.

1. Suite de l'énumération :

« BORJEOT, rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés, gros et détail.

« JOSSE, marchand-épiciers-apothicaire, rue des Cinq-Diamans, au coin de celle Oignard ; tient aussi fabrique de chocolat de toutes espèces.

« MONNOT, au Pilon d'Or, rue des Lombards, vis-à-vis celle de la Vieille-Monnoie, tient magasin d'épicerie et de droguerie, fabrique le chocolat, les pastilles à brûler, ambrées et musquées : vend tout ce qui concerne la médecine et les parfums, tient aussi toutes sortes de syrops, ainsi que les drogues pour fabriquer le véritable élixir de vie et les tisanes sudorifiques. Il fait aussi des envois dans les provinces.

« PETIT, à la Tête Noire, rue et porte Saint-Martin, vend tout ce qui concerne la droguerie en gros et en détail.

« PUIS (du), rue Saint-André-des-Arts, WIBERT, rue Saint-Denis, sont aussi des grossiers-droguistes.

« GUILLEZ (les frères), épiciers-droguistes, au Marc-d'Or, rue des Lombards, au coin de celle des Trois-Maures, tiennent magasins de toutes sortes de marchandises d'épicerie, droguerie, préparations de chymie et pharmacie. »

2. « MM. CASTEL, rue des Cinq-Diamans, en gros épicerie et droguerie.

« CHARAS, rue Saint-Jacques, pharmacie.

« CHIQUET, rue Montorgueil, en gros droguerie.

« COZETTE, porte Saint-Jacques, pharmacie.

« DELADREUX, au Vert Galant, rue des Lombards, en gros, particulièrement ce qui concerne la droguerie, la pharmacie, la chymie.

« DELONDRE, rue des Lombards.

« GOBIN, rue Neuve-Saint-Jean, en gros, drogues.

« JOSSE, rue des Cinq-Diamans, en gros tout ce qui tient à la droguerie, la pharmacie, la chymie.

« MONNOT, rue des Lombards, en gros l'épicerie et la droguerie, particulièrement ce qui concerne la médecine.

« OGIER (Veuve), rue du faubourg Saint-Jacques, magasin de droguerie, chymie, fabrique de chocolat et liqueurs.

« ROUX, rue Montmartre, pharmacie.

« TROCHEREAU et PIA, cimetière Saint-Jean.

« TRUDOU, rue Saint-Honoré, pharmacie et chymie. »

3. Nous avons vu plus haut qu'au XVII^e siècle, Charas et Henri Rouvière fabriquaient la thériaque

L'un des premiers pharmaciens-droguistes est le célèbre Baumé, dont M. le D^r Dorveaux nous a donné une savante biographie. Un de ses amis, le médecin Macquer, lui proposa en 1752 « une association, et lui procura les avances nécessaires à la formation d'un établissement de pharmacie »¹. Il s'établit d'abord rue Saint-Denis, en face de l'église Saint-Leu ; puis, le commerce ayant prospéré, il se transporta rue Coquillière, où il n'ouvrit pas moins de sept laboratoires, dont cinq réservés à la fabrication des produits chimiques. Plusieurs de ses prix courants sont parvenus jusqu'à nous : ils ont plus de cent pages.

Baumé se retira des affaires en 1784, après avoir amassé une certaine fortune. Il vendit à un autre apothicaire, François Fourcy, sa pharmacie, sa droguerie et sa fabrique, à laquelle il avait joint, en 1776, une « manufacture de sel ammoniac »². Il semble que Fourcy ait laissé périliter la maison.

Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, nous ne trouverons pas d'autre pharmacien occupé sérieusement au commerce de la droguerie³, car la fabrication de quelques spécialités ne peut être considérée comme telle.

D'ailleurs, la déclaration du roi du 25 avril 1777 séparait bien nettement la profession d'apothicaire et celle d'épicier-droguiste et fixait à chacune d'elles des limites bien définies. Voici le principal article de ce document :

« Art. 6. — Défendons aux épiciers et à toutes autres personnes, de fabriquer, vendre et débiter certains sels, compositions ou préparations entrantes au corps humain en forme de médicaments, ni de faire aucune mixtion de drogues simples pour administrer en forme de médecine, sous peine de 500 livres d'amende et de plus grande, s'il y échoit. »

Plus tard, la loi de Germinal spécifiera « que les épiciers et droguistes ne pourront vendre aucune composition ou préparation pharmaceutiques sous peine de 500 francs d'amende. Ils pourront continuer à faire le commerce en gros des drogues simples sans pouvoir néanmoins en débiter aucune au poids médicinal ».

Malgré la netteté des prescriptions de la déclaration de 1777, des contestations eurent lieu peu après entre les divers intéressés, ainsi que le prouve un *mémoire pour les gardes-épiciers-droguistes de la ville de Paris sur le règlement des limites entre le commerce de l'épicerie et l'art de l'apothicairerie* (1780).

D'après ce mémoire, — naturellement tendancieux, — les marchands épiciers auraient joui, dès leur origine, du droit d'introduire dans Paris les drogues simples et composées qui n'exigent d'autre préparation que de les peser conformément à la dose demandée. « Quant aux apothicaires, ils ne peuvent, en leur simple qualité, avoir le droit de faire venir aucunes drogues simples ou composées à Paris ; ils ne l'avoient pas lorsque le roi Jean les érigea, en 1353, en communauté, puisque ces statuts ne leur accordent que des opérations manuelles et ne leur donnent aucun droit de visite ni d'inspection sur celles que les forains apportent à Paris. Au contraire, il leur est

en gros, mais ce faisant ils agissaient plutôt à la façon des nombreux pharmaciens actuels qui, sans être droguistes, exploitent accessoirement une spécialité.

1. DELUNEL. *Éloge de Baumé*, p. 28, cité par M. le D^r DORVEAUX, art. sur *Baumé*, in *Bulletin de la Société d'Histoire de la Pharmacie*, n° 49, avril 1918, p. 350.

2. DORVEAUX, 2^e article sur *Baumé*, in *Bulletin de la Société d'Histoire de la Pharmacie*, n° 20, sept. 1918, p. 374.

3. Nous avons cependant cité plus haut la note d'après un *Almanach* de 1772, un certain Josse qui s'intitule « marchand-épiciier-apothicaire » et possède une fabrique de chocolat.

enjoint d'avertir le prévôt de Paris, dans le cas où les marchands grossiers (qui ne pouvoient être que les épiciers et les merciers) formeront un complot de monopole sur les drogues de médecine pour occasionner la rareté ou l'augmentation de prix. Cette injonction eut été inutile et dérisoire s'ils avoient eu le droit d'en faire venir eux-mêmes. »

Nous ne savons comment se termina ce procès, mais il était dans l'esprit de l'Ancien Régime de ne pas permettre qu'un métier empiétât sur l'autre. Les apothicaires, ne voulant pas être concurrencés par les droguistes sur le terrain de la pharmacie de détail, s'abstenaient eux-mêmes de pratiquer la pharmacie de gros. Le cas de Baumé est exceptionnel.

L'ère des coopératives. — La suppression en 1777 du Jardin des Apothicaires et la création du Collège de Pharmacie ne semblent pas avoir ralenti l'activité de la société créée antérieurement entre les maîtres apothicaires de Paris pour les « opérations tant chimiques que galéniques ». Ce n'est que vers 1793 que le commerce en question fut, on ne sait pourquoi, interrompu.

Les préoccupations industrielles des confrères de l'époque reparaissent, en 1796, dans les statuts qu'ils donnent à la « Société libre des Pharmaciens de Paris », composée de tous les membres de l'ancien collège. Finalement, une « Société intéressée » est créée le 29 floréal an V. Elle possédera un magasin de drogues simples et préparera en grand les compositions « relatives aux arts et à la médecine » ; les locaux lui seront fournis par l'École de Pharmacie qu'en échange elle subventionnera largement ; les remèdes ne seront pas vendus aux particuliers ; le capital sera constitué par 150 actions de 800 livres chacune.

Cette société, quasi officielle, fut un moment prospère, mais cessa ses opérations en 1803, lorsque l'école gratuite fut transformée en école d'État, dépendant de l'Université parisienne¹.

Et cependant, le besoin d'une maison de droguerie sérieuse se faisait de plus en plus sentir. A la faveur des troubles révolutionnaires, les mercantis s'enrichissaient aux dépens du pharmacien et de ses malheureux clients.

A la fin de 1793, une pétition fut adressée à la Convention Nationale, par un certain Cardon, demandant que, « pour arriver plus sûrement au but de soulager l'humanité, il seroit à désirer que l'on décrétât que dans chacune des principales villes de la République, il sera fait établissement d'une pharmacie nationale dans laquelle toutes les manipulations seront faites en grand par des gens d'une expérience consommée et avec tous les soins que ces objets exigent..., que ces principales pharmacies fourniroient aux hôpitaux... ; enfin qu'il seroit particulièrement décrété qu'outre l'obligation imposée à tous débitants en pharmacie de se fournir aux magasins centraux de ces établissements nationaux, ils seront de plus assujettis à des visites fréquentes »².

Quelques années plus tard, un pharmacien bien connu, Delunel, qui avait été garçon apothicaire chez Baumé, réclamait la création d'un magasin analogue : « Rien n'étant sacré pour la cupidité, on peut établir comme une vérité honteuse que la plupart des substances étrangères qu'on emploie en médecine sont dénaturées au point que le voyageur qui les a vu dans les lieux où elles croissent ne peut plus les reconnaître

1. E.-H. GUITARD. *Deux siècles de presse au service de la pharmacie*, pp. 91-93-95.

2. *Ibidem*, pp. 162-164.

dans les magasins des droguistes. Cette dénonciation, faite aux amis de l'humanité par les pharmaciens a longtemps occupé ces derniers sur les moyens de les prévenir.

« Un projet arrêté par tous les membres du Collège de Pharmacie favorisera avec le temps tout ce que l'on peut désirer à cet égard. Un magasin central de drogues simples formé aux dépens de chaque pharmacie de Paris deviendra le dépôt précieux des échantillons nécessaires à leur comparaison, d'après laquelle le choix des médicaments simples exotiques pourra se faire avec certitude. Geoffroi, notre illustre confrère, possédoit une superbe collection de ce genre... Le cabinet de matière médicale une fois formé seroit ouvert à l'instar des bibliothèques publiques pour offrir une instruction permanente aux pharmaciens ¹. »

Les pharmaciens, qui avaient eu le mérite de cette idée, devaient encore avoir celui de la réaliser définitivement. Vers 1830, les pharmaciens nantais s'étaient associés pour cultiver à frais et bénéfices communs un jardin botanique. En 1849, un pharmacien de Toulouse, Magne-Lahens, écrivait : « Je dirai aux pharmaciens français : voulez-vous vivre en frères ?... Voulez-vous pouvoir créer une maison de droguerie où vous trouverez à un prix très réduit des drogues de première qualité ? Associez-vous sans retard ². »

Nous ne croyons pas qu'aucune société de pharmaciens comme celle dont on réclamait la fondation ait vu le jour avant la création de la Pharmacie Centrale de France par François Dorvault en 1852. Les nombreux annuaires de la première moitié du XIX^e siècle que nous avons soigneusement consultés ne nous fournissent que des noms de particuliers se livrant au commerce de la droguerie pharmaceutique ³.

1. DELUNEL. *Réflexions sur l'état actuel de la pharmacie*, in : *Annuaire du Collège de Pharmacie pour l'an X*, 1802, pp. 51-53.

2. E.-H. GUITARD. *Deux siècles de presse au service de la Pharmacie*, pp. 164-165.

3. Voici quelques noms de droguistes parisiens de cette période recueillis dans quelques annuaires de dates espacées :

Almanach des adresses de tous les Commerçants de Paris pour l'année 1818 :

MM. AUBE, frères, rue des Lombards.

GARNIER, successeur de DELONDRE, rue des Cinq-Diamans, 18.

MARÉCHAL et STOUF, droguistes-pharmaciens, rue des Lombards, 24.

Almanach des Adresses de tous les Commerçants de Paris, pour l'année 1826
Droguistes :

AUBE, rue des Lombards, 8.

DELONDRE (Auguste), rue des Juifs, 20.

DUBAIL oncle, rue des Lombards, 44.

HAUTEFEUILLE (A.), rue des Lombards, 2.

MORAT, rue des Lombards, 40.

PINART (Franc.), rue des Cinq-Diamans, 4.

STOUF, rue des Lombards, 24.

VAILLANT et BORDIN, rue des Lombards, 20.

Almanach des Commerçants de Paris et départements, 1835 :

BORDIN, rue des Lombards, 20.

BUNEL (A.), rue des Blancs-Manteaux, 11.

DELONDRE, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Martin.

DESCAMPS, rue Saint-Denis, 72.

DEVAUREIX aîné, rue des Lombards, 12.

GARNIER et Cie, rue Aubry-le-Boucher, 24.

LAMAILLE et STOUF, rue des Lombards, 24.

MARTIN et GRENELLA, rue du Faubourg-Saint-Denis, 24.

PAYOT et RÉGNIER, rue des Lombards, 28.

RUFFIN et Cie, rue Saint-Merry, 13.

SAUNOIS-LOISKAU, rue de Provence, 63.

TESSIER, rue des Lombards, 14.

VARLET, rue des Lombards, 2 et 4.

ZEDDE, rue des Lombards, 16.

Dorvault, ne l'oublions pas, était originaire de la Loire-Inférieure. Avant de venir à Paris, il fut élevé chez un pharmacien de Nantes et, par conséquent, fut à même d'apprécier l'heureuse tentative des pharmaciens de cette ville cultivant en commun un jardin botanique.

L'organisation moderne : les syndicats. — Nous ne reviendrons pas sur la fondation de la Pharmacie Centrale de France dont on a tracé, à plusieurs reprises, des historiques bien documentés.

Il nous est impossible également de faire figurer dans cette étude purement rétrospective la nomenclature des grandes maisons de gros françaises et étrangères qui se sont multipliées avec une rapidité étonnante. Les Allemands, comme l'on sait, nous concurrençaient vigoureusement avant la guerre, ayant organisé dans la région rhénane de formidables usines de produits chimiques : la lutte que nous avons entreprise contre leur tyrannie industrielle portera peut-être ses fruits.

Pour que cette lutte soit efficace, il est indispensable de réaliser l'union entre producteurs français. Les syndicats patronaux ont été créés dans cet esprit.

La « Chambre syndicale des Produits Chimiques » commença à réaliser cette entente, rendant d'innombrables services à ses adhérents. Elle est devenue plus tard le « Syndicat général des produits chimiques ». Aujourd'hui enfin, transformée en « Union des industries chimiques », elle constitue une sorte de puissant consortium des syndicats particuliers à divers groupes d'industriels.

Le plus intéressant pour nous parmi ces syndicats spéciaux, puisqu'il groupe les fournisseurs des pharmaciens, est le « Syndicat général de la droguerie française », qui a été fondé le 15 mars 1908 et compte déjà plus de 300 membres.

Le 18 décembre 1920, ce syndicat a inauguré dans ses locaux, 7, rue de Jouy à Paris, des cours et conférences avec exercices pratiques destinés aux patrons et employés des maisons de droguerie pharmaceutique. C'est M. le professeur Perrot, de la Faculté de Pharmacie de Paris, qui a été chargé de la direction de cet enseignement. L'inauguration de ces cours professionnels marque une nouvelle et intéressante étape dans l'histoire de la droguerie ; c'est pourquoi j'ai cru devoir parler ici du syndicat qui les a créés, bien que ce soit de l'histoire extrêmement contemporaine.

La profession de droguiste qui autrefois était confondue avec celle de colporteur et d'épicier, cette profession qui fut parfois décriée à cause des fraudes et des abus que commettaient certains de ses membres, cette profession si indispensable à la santé publique s'est aujourd'hui relevée intellectuellement et moralement grâce aux bienfaits de la coopération et de l'union.

IV

BRÈVES CONSIDÉRATIONS

SUR UNE

COLLECTION D'ANCIENS SCEAUX ACADÉMIQUES ESPAGNOLS

PAR M. D. **Alfonso Fernandez de ALCALDE**

DOCTEUR EN MÉDECINE ET EN DROIT

Je vous rappelle à presque tous les présents qui ont assisté au congrès de l'année passée, qui a eu lieu à Anvers où, là-bas comme ici, j'eus l'honneur de représenter le gouvernement espagnol, auprès de vous, illustres intelligences, dans la capitale de cette France persévérante qui aujourd'hui voit couronner ses plus grands désirs, moyennant l'union de tous ses fils, lesquels je salue en vous autres, et êtes les représentants de tous ceux qui firent les grandes entreprises dans ce grand et héroïque pays de France.

Je n'oublie pas, en vous saluant, les représentants des autres nations. Tous je vous considère comme membres de la grande famille de la Science à laquelle avec ce congrès nous rendons l'hommage dû, rappelant les conquêtes de nos ancêtres dans la branche de Esculapio.

Une fois accompli ce devoir, nous passerons au thème que je me propose de présenter comptant sur votre bienveillance.

Sceau de l'Université de Huesca. — C'est le premier qui apparaît sur le meuble que j'apporte à votre haute considération, c'est la démonstration du caractère qui, anciennement, avaient les universités du monde. Dans le centre apparaît la figure du Christ, d'un côté et de l'autre sont saint Martin et la Vierge, en bas desquels sont les petits écus d'armoiries de la cité et du royaume d'Aragon, tenant dans le centre les armes pontificales.

A Huesca, fut la première université de laquelle nous avons des preuves d'avoir été fondée durant la domination romaine l'an 683 par Quintus Sertorius.

Les preuves plus précises des enseignements donnés à Huesca en l'ère chrétienne remontent à 1094, obtenant le privilège d'université de Sancho IV à Alcañiz le 12 mars 1354.

Cette université, malgré l'opinion de M. Renouard appuyé par Villanueva, ne fut pas supprimée, quand Philippe V, le petit-fils de votre Louis XIV, fonda l'université de Cervera ; au contraire, elle continua sa vie scientifique jusqu'aux commencements du XIX^e siècle.

Le célèbre docteur Juan de Dios Huarte fit ses études dans ce reliquaire de la science

espagnole et écrivit dans son œuvre « Examen de Ingenios », 235 années avant Gall, sur bases philosophiques, de l'influence du physique dans le moral ; semant l'origine de la topographie cérébrale, parce qu'il affirmait, que le cerveau devait être composé par si grandes classes d'organes, en rapport de ses fonctions intellectuelles.

Cet éminent médecin arrêta une peste mortelle, laquelle détruisit la ville de Baeza, l'année 1566. Je sens ne pas être d'accord avec votre compatriote Ferdinand Denis, à propos de la vie de ce véritable génie, qui à mon avis, mérite une profonde étude.

Sceau de l'école de médecine de Guadalupe. — C'est dans ce monastère, situé dans la province de Cacérès, la première maison où on a appris en Espagne l'anatomie sur les cadavres humains, pour l'étude pratique de la médecine et chirurgie. Le sceau de cette maison de Dieu était une image de la Vierge assise, tenant dans ses bras son fils, entouré de l'inscription : « Maria Gratia Plena », qui était l'amour des amours de ces moines jérônimes de Lupiana, habitants du monastère dans le XIV^e siècle.

Par une bulle du Pape Jean XX, obtinrent la permission d'ouvrir les cadavres, dans le but de vérifier les causes de leur mort. Ce privilège, obtenu avant la « Carta Real », accordé à Lerida, étant complètement extraordinaire, attirait l'attention des médecins et de tous ceux qui voulaient se faire maîtres dans cette noble science de guérir et à cause de ça, arrivaient au monastère de Guadalupe, à la hâte, en plus des dévôts pèlerins, les fervents amis de la Science, pour apprendre sur les cadavres humains, les positions des organes et maladies que Galeno avait observées sur les singes.

De cette façon, à l'ombre de la religion, la médecine finit par acquérir en toutes parts, la splendeur qu'aujourd'hui nous admirons en elle et ainsi, pensant pour l'avenir, le monastère de Guadalupe fut, pendant plusieurs années, le verger d'où sortaient les médecins qui enseignaient aux universités, comme professeurs et aux chambres royales, pour garder la santé du trône.

Guadalupe fut, pendant plusieurs années, le siège des proto-médecins examinateurs, parmi lesquels nous rappellerons à Maestre Rodrigo, Juan de Guadalupe, Diego Ceballos et autres. Pendant assez longtemps, fut médecin principal de ces hôpitaux, le grand célèbre hygiéniste Sorapan de Rieros, dont le nom se prononce encore respectueusement en ces endroits, et où il y a des murs qui rappellent le lieu de cette pharmacie, sans comparaison en richesses pharmaceutiques, ayant un service entièrement en argent.

Pour toutes ces choses que nous avons fait mention légèrement, le sceau de cette ancienne école de médecins et chirurgiens, est une de nos plus appréciées reliques.

Sceau de l'université de Coïmbra. — Dans notre belle péninsule il y a un ancien et splendide autel, où se rend culte au savoir et qui fut protégé plusieurs fois par ces rois que, en union des châteaux forts et des lions, montraient en ses écus las quinas lusitanas.

L'université de Coïmbra, fut-elle portugaise ou espagnole, était ibérique et pour cette raison, elle mérite le témoignage de notre admiration et affection de sœur.

Son sceau, confectionné en style manuelino, montre sainte Isabelle soutenant le monde dans sa main droite ; aux pieds de la sainte, il y a un coq, symbole de la médecine.

L'origine de l'université, malgré des contredits, est castillane, elle remonte au règne d'Alphonse VI et le fondateur des études de la ville fut son évêque D. Paterno.

Des vicissitudes historiques modifièrent, agrandissant et transférant maintes fois celle qui, après, fut la célèbre université d'une nation si intimement liée à l'Espagne, que en ces moments, célèbrèrent avec enthousiaste union à la ville de Porto, ces deux pays, le congrès de l'association espagnole pour le progrès des sciences.

En cette université de Coïmbra se distinguèrent, comme maîtres, durant le règne de Jean III, vos André Gouveia, Boucharan Vinet, La Coste, etc., presque autant que nos Antonio Reinoso, Enrique Cuellar et le docteur Francisco Franco, lequel pour son mérite et ses talents, fut nommé médecin du roi portugais. Après plusieurs années, le docteur Franco quitta Coïmbra pour Séville, où il fut nommé professeur de Prima du Colegio Mayor de Sta Maria de Jésus. Il laissa entre ses appréciés écrits, son célèbre livre des « Maladies contagieuses et de leur préservation (libro de las enfermedades contagiosas y de la perservacion de ellas) publié à Sévilla en 1569.

Cette œuvre, donne crédit au docteur Franco de grand connaisseur de tout ce qui était pratique courante, en ces temps-là, faire contre les épidémies.

La présence de cet excellent maître à l'école de médecine de Sévilla nous amène, comme par la main, à nous occuper du quatrième sceau de la collection, laquelle je vous présente, appartenant à l'université Hispalense, celle qui, comme attributs de ses enseignements, prit la Sainte Vierge, en bas de laquelle est assis, sur son trône, le roi saint Fernando, tenant d'un côté, de l'autre côté les archevêques saint Léandro et saint Isidoro.

Les écoles d'études générales de la ville, que traverse le Guadalquivir, commencent leur vie le 13 décembre 1256 et leur apogée, durant les règnes des rois catholiques, Isabelle I de Castilla et Fernando V d'Aragon. Le cardinal Belluga fut grand protecteur de cet important centre éducatif, où on étudie la médecine depuis le *xvi*^e siècle.

Sceau de l'université de Zaragoza. — Cette école a aussi une origine ancienne dans l'époque romaine, en l'année 727 avant Jésus-Christ, avec le nom de *Gimnasio Literario*, d'après ce qu'affirment Jeronimo Barao et Clemente.

Durant les premières années de l'ère chrétienne, on a fondé dans l'ancienne Cesar-augusta, un collège de lettres humaines et philosophie, dans lequel profitaient aussi ses enseignements, ceux qui se dédiaient à soulager les maladies.

Ces études continuèrent avec l'invasion mahométane, jointes avec celles qu'enseignèrent les fils de Agar, parmi lesquels excellèrent comme médecins Abdallab ben Aliben, Moyamad, Altaminéo et Abdallab ben Joseph.

Lorsque Alphonse I^{er} le Batailleur fit la conquête de la cité en 1118, rendit à l'école chrétienne son ancienne splendeur, obtenant les statuts d'université, par privilège du 13 décembre 1476 donné en la bulle de Sixte IV et ratifié par Charles V, le 10 septembre 1542 dans les *Cortes de Monzon*. Lisant les statuts du collège de médecine et confrérie de S.-Cosme-et-Damian, qui donna les grades académiques aux médecins, on voit que s'ils n'étaient membres de la confrérie, ne pouvaient exercer la médecine dans les domaines de Zaragoza ; mais l'université arriva à éclipser ces fâcheux privilèges de cette confrérie, qui rappelle les Gildas de Flandre.

Philippe V initia le plan centraliseur et aujourd'hui l'université de Zaragoza est un des légitimes prestiges académiques d'Espagne. Elle a pour attributs la figure de l'apôtre saint Pierre, entouré des écus d'Aragon et Zaragoza, surmontés, les deux, par la couronne de sa souveraineté passée.

Sceau de l'université d'Alcala. — Ce grand centre qui remplit, avec son nom, une des



époques les plus glorieuses de ma patrie, non obstante que postérieurement eut pour emblèmes les armes d'Espagne, néanmoins porta uni, avec sa vie primitive, le symbole distinctif du cardinal Ximénez de Cisneros, lequel fut, au commencement, deux cygnes qui soutiennent l'écu avec escaques gules les uns et or les autres. Plus tard les deux cygnes se changèrent en aigle bicéphale de l'Empire, du quel fut régent jusqu'à ce que Charles V prit le sceptre sur le trône espagnol. Avant que Cisneros fonda en Alcalá le fameux collège de Saint-Ildefonse, l'archevêque Dn. Gonzalo Garcia Gudiel obtint de Sancho IV une royale lettre signée à Valladolid, en 1331, par laquelle il permettait l'érection dans la ville de Alcalá des études des écoles générales.

Cette étude fut confirmée par le Pape Pio II, à pétition de l'archevêque Carrillo, 16 juillet 1459. Des 42 enseignements qui se créèrent, 4 d'entre eux correspondaient à l'anatomie et deux à la médecine et chirurgie; étant les noms des premiers professeurs les docteurs Tarragona, Pedro de Léon, Antonio de Cartagena et Juan Reynoso.

Dans le XIX^e siècle, les vicissitudes de cette intranquille époque de notre histoire, n'obtins annuler l'université complutense. Donc nous la voyons suivre à Madrid constituant le centre qui aujourd'hui s'appelle Université Centrale, celui qui représente, avec orgueil, les armes du cardinal Cisneros et a pour léme *Libertas perfundet omnia luce*.

Sceau du collège université de Murcia. — Murcia n^o 7 de l'estante. Ce centre éducatif installé dans la capitale de l'ancien règne de Levante, est la caractéristique de ce qu'étaient ces collèges qui, maintes fois avec ce nom, et autres, dénommés universités mineures abondaient par toute la péninsule, étant nécessaire le grand nombre de ceux qui existaient, parce que le désir que d'un côté avaient les Espagnols de s'instruire et de l'autre côté, les difficultés que tenaient alors, pour se transférer de l'une à l'autre région, malgré que la distance ne fût pas très grande, faisait nécessaire la fréquence de telles institutions.

L'université de Murcia, eut son origine en 1310 dans un collège fondé par les religieux Dominiques. S'unissant plus tard en 1563, celui qui installa l'évêque de Cartagena, Dn. Esteban de Almeida. Dans le XVIII^e siècle le cardinal Belluga, comptant avec l'appui du ministre Florida-Blanca, donna aux deux collèges fondés sous le titre de « Séminaire de Saint-Fulgencio » le privilège d'Université Mineure, c'est-à-dire : que ceux qui en elle étudièrent, devaient recevoir les grades supérieurs de licencié ou docteur, dans les Universités Majeures du règne. Le sceau dont ce centre usa, ne fut pas unique, mais il variait selon l'évêque qui gouvernait le diocèse.

Celui qu'ici je présente est pris d'un titre de bachelier en droit, expédié l'an 1704. Ce dit sceau a en plus de l'image de San Fulgencio (évêque que les uns affirment, les autres nient être de Cartagena), quelques attributs ecclésiastiques et civils, entre autres, les couronnes ouvertes, qui se trouvent sur l'écu de la ville.

Sceau du Collège Majeure de Sta Cruz de Valladolid. — L'année 1484, le cardinal D. Pedro Gonzalez de Mendoza, parent des Duques de l'Infantado, lequel cardinal jouissait de grande influence auprès des Rois Catholiques, fonda cet important centre d'enseignement, qui se relationnait intimement avec l'université de Valladolid. En ses commencements, fut projeté par son fondateur, pour favoriser ceux qui désiraient suivre la carrière ecclésiastique ; mais se complétèrent les désirs du cardinal, quelques années après, à la lecture dans les archives de la bibliothèque du collège, que nous avons étudiées, la relation de quelques collégiens inscrits à l'école de médecine,

de cette école très célèbre dans les ^{xv^e}, ^{xvi^e} et ^{xvii^e} siècle, qui compte entre ses distingués maîtres, le célèbre docteur Mercado, médecin des rois Philippe II et Philippe III.

Ce médecin fit une parfaite étude sur les fièvres, sans doute à cause d'une épidémie qui envahit Valladolid, selon l'accréditait la copie d'une lettre, dont nous avons lu l'original, dans la bibliothèque nationale de Madrid et avons publié dans l'œuvre qui nous fut lauréate par la Royale Académie Nationale de médecine.

Parmi les chirurgiens qui se distinguèrent dans cette université, on doit mentionner le docteur D. Dionisio Daza y Chacon qui, avant le grand Ambroise Paré, résolut la position la plus favorable, qui se devait donner au blessé, pour l'extraction du projectile qu'il aurait dans le corps.

Les médecins en exercice avaient à Valladolid un collège sous le patronage spécial de l'archange saint Raphael, se donnaient à connaître, entre eux, dans les discussions qu'ils avaient à l'académie de chirurgie, ce centre qui avait pour thème « *Corrando vivifica* ».

Retournant au sceau du collège de Sta Cruz, nous voyons qu'il montre, sur cire rouge, les armoiries du cardinal Mendoza, entourées par la légende pieuse *Ave Maria Gratia Plena*.

Du sceau de la classique *université de Salamanca* nous devons nous occuper de traiter du n° 9 de la collection que je vous présente.

Dans ce dit sceau, est représenté d'une façon très remarquable, la manière dont se faisaient les enseignements dans les époques anciennes. Figure le maître, habillé avec le costume académique, protégé par les armoiries pontificales, assis dans la tribune, lisant et expliquant la leçon à quatre écoliers qui, attentifs, l'écoutent. L'entourent en haut, des figures héraldiques de Castilla et de Léon. L'ensemble est entouré par la légende *Omnium scientiarum princeps salmantica docet*, principe formulé, avec base véritable, par cette université, qui atteignit juste renommée dans le monde, peu de temps après l'étude de Salamanca fondée par Alphonse IX en 1200, étant élevée à la catégorie d'université par le roi saint Fernando, qui lui, comme ses descendants, virent augmenter, chaque jour, les prestiges de ce fameux centre.

A Salamanca, entre autres, étudia le médecin Dn. Antonio Gomez Péreira, à cette époque encore peu connu, et qui, selon la certitude de plusieurs, naquit à Médina del Campo. Dès le premier abord, donna à connaître la véritable fin bienfaitrice de la fièvre, et en même temps démontra, beaucoup d'années avant que Bacon, combattant les erreurs philosophiques d'Aristote et Galien, qu'il fondait la base de la science sur l'expérience, affirmant ce principe : « Dans les sciences humaines à aucun auteur on doit croire s'il ne prouve pas ce qu'il dit. » Ainsi il est démontré que les maîtres de Salamanca firent bien de contourner le sceau de leur université avec les paroles latines à ce que le commencement de ce sujet particulier je fait référence.

Le n° 10 avec lequel, figure l'ex-libris duquel prend le sceau de majeure dimension que je présente, correspond à la dernière étape de la puissance qui entoura le cardinal Mendoza, lorsqu'il fut archevêque de Tolèdo et ordonna d'édifier l'hôpital de Sta Cruz, qui servit énormément à l'apprentissage des étudiants qui, à Tolèdo, suivaient la carrière de médecine, selon les désirs du fondateur de l'université, le maître d'école Dn. Francisco Alvarez de Toledo.

Le sceau duquel maintenant je m'occupe, en plus de montrer la croix de Jérusalem,

a comme base principale de sa composition, la concession que la Vierge fit à saint Ildefonso de la divine chasuble.

Sceau du collège université de Sigüenza. — Ce centre installé dans la province castillane de Cindad Real, fut fondé par inspiration de celui déjà par moi tant de fois cité, cardinal Mendoza, dont le confident et ami l'archidiacre d'Almaraz, Dn. Juan López de Medina, créa cette institution en 1484, suivant les conseils de celui qui fut son condisciple en Bolonia, Francisco de la Rovira et après occupa le trône pontifical, sous le nom de Sixto IV. Vu l'importance que cette Université Mineure acquit, ses professeurs se réunirent le 11 avril 1551 et accordèrent solliciter du Roi et du Pape, la création des études de lois et de médecine, suivant l'institution sous le patronage spirituel de San Antonio de Porta Coeli. Dans cette université, selon ce qui est reconnu dans les actes capitulaires, fut gradé le prince Maximilien. Le sceau académique est l'écu du fondateur : deux bandes et deux étoiles alternées et ayant pour légende « *Exalto* ».

Sceau de l'université de Valencia. — C'est le même distinctif académique qui sert actuellement. En lui, dans un bel ensemble, apparaissent, autour de la Vierge des Désemparés, les armoiries d'Espagne et de l'ancien régné de Valencia, l'écu du Pape Alexandre VI appelé dans le monde Pedro de Borgia qui, en 1502, donna à l'ancien collège les droits d'Université, qui eut son origine chrétienne, au moment où l'invasion des maures, tentait inutilement de faire disparaître en Espagne tout souvenir de ses plus enracinées coutumes. Parmi les médecins distingués qui sortirent de cette université, nous nommerons le docteur Pedro Ximeno, qui, après avoir fait ses premières études, près des insignes professeurs de l'université Valenciana, les agrandit en se mettant en relation avec Brachiolo de Louvain, avec l'éminent galéniste parisien, votre exquis Silvio et avec l'homme de volonté de fer, le grand André Vésalio, retournant à Valencia où lui fut concédée une chaire de professeur, pour laquelle il écrivit en 1517 l'œuvre *Prima primi Canonis Avicena sectio*, en plus d'une autre très remarquable intitulée *Pleuritide Comentariorum*.

Le docteur Pedro Pintor, également, rendit honneur à cette université, étant des premiers à combattre la syphilis ; écrivit son œuvre *De morbo facdo et culto his temporibus affligente*, publiée par lui à Rome en 1500, il existe un exemplaire de ce livre dans l'université de Naples, conservée comme un bijou ; ce centre a payé pour le posséder, 500 pesetas.

Finissons cette relation avec le nom du philosophe Vives, qui tant influait dans la médecine de son temps et dont vous savez qu'originnaire de l'université de Valencia, parcourut le monde, le remplissant de son original savoir.

Sceau du royal Protomedicato. — Pour finir cette légère relation, je dois indiquer que assez de difficultés et quand je croyais que je n'allais pas trouver autant de beaux exemplaires, j'eus l'intime satisfaction de rencontrer premièrement, celui qui figure avec le n° 11, en lequel apparaissent, sous une couronne ouverte, saint Cosme et saint Damian, patrons des médecins. En celui qui figure avec le n° 14 se trouve gravé l'écu de Cataluña.

Le royal Protomedicato était, une corporation qui eut son origine dans l'époque du roi arabe de Cordoba Gehwar-ben-Muhamad-ben-Gehwar, qui, en 1021, ordonna de chasser de ses domaines les charlatans qui, d'après le nom usurpé de médecins, autant de maux causèrent. Pour ce motif, ordonna qu'un tribunal composé de

savants, examinerait ceux qui prétendraient exercer la science de guérir et servir avec elle dans les hôpitaux.

Ainsi fut créé ce tribunal, qui arriva à avoir tant de prépondérance en Espagne, parce qu'en lui figuraient les plus hauts prestiges de la médecine. Pour son importance il mérite un thème à part, auquel je me compromets depuis aujourd'hui pour l'avenir, devant vous, à qui je demande pardon pour les dérangements que je vous ai causés, avec ma lecture, remerciant en même temps votre attention.

Je dois ajouter que, au nom de l'Espagne je fais, très volontiers, donation de cette modeste collection telle et comme je l'ai présenté au centre rétrospectif du très bien doté Welcome Museum de Londres, qui garde tant d'intéressants souvenirs de la médecine de tous les pays, n'étant pas très muni de ce que l'Espagne peut lui proportionner ; ainsi ma patrie comme vous savez conserva avec grande ferveur tout ce qui indique les progrès que ses ascendants firent par les chemins du savoir. J'offre aussi une autre collection pour le musée d'histoire de la médecine de Paris, qui a été fondé après l'inauguration du 2^e congrès de la médecine rétrospective.

V

ORIGINES DU SERVICE DE SANTÉ MILITAIRE

PAR LE MÉDECIN INSPECTEUR GÉNÉRAL **SIEUR**

Au moment où certains prophètes de malheur s'en vont clamant partout « la fin du service de santé militaire », il n'est peut-être pas inutile de rappeler en quelques mots ses origines.

Depuis longtemps on a dit avec raison : « que le degré de perfection du service de santé militaire donne la mesure de l'importance attachée à la conservation du soldat ».

Pendant toute la période grecque et romaine, c'est à peine si l'on trouve mentionnée dans les auteurs la présence de médecins accompagnant les armées en campagne. Jusqu'à la fin du ^{xvi}^e siècle et alors même qu'elles étaient devenues permanentes, les armées modernes furent dépourvues de service de santé dans l'acception actuelle du mot. Les grands seigneurs qui les commandaient se faisaient accompagner par des chirurgiens attachés à leur personne, et ces chirurgiens secouraient bénévolement ceux des blessés qui réclamaient leurs soins. Les régiments avaient des chirurgiens-majors, choisis par les colonels ou mestres de camp, et ces chirurgiens passaient des abonnements avec les corps d'officiers pour les traitements qu'ils étaient dans le cas d'administrer. Enfin, l'armée entière était suivie, en campagne, par une nuée de médicastres empiriques et d'avidés charlatans, attirés par l'appât du lucre et qui distribuaient à haut prix les élixirs, les baumes et même les enchantements, dont ils s'attribuaient le secret ¹.

La découverte de la poudre et l'apparition sur les champs de bataille d'engins qui frappaient indifféremment nobles et vilains fut une des raisons majeures qui firent songer aux blessés, sous peine de voir fondre, à très bref délai, les armées les plus nombreuses et de compromettre dans l'avenir leur recrutement.

C'est à Sully que revient le mérite d'avoir organisé, en 1597, à l'occasion du siège d'Amiens, les premiers hôpitaux militaires que nos armées aient possédés. En agissant ainsi le grand maître de l'artillerie, qui avait connu Ambroise Paré, se rappelait le rôle joué par ce dernier pendant le fameux siège de Metz en 1552. Homme de sens, de raison et de savoir, Paré entrant dans Metz assiégée ranima les courages et contribua au succès de la défense. « Tous les princes, seigneurs et capitaines, écrit-il lui-même, me reçurent avec une grande joie, me faisaient cet honneur de m'embrasser et de me dire que j'étais le bienvenu, ajoutant qu'ils n'avaient plus peur de mourir, s'il arrivait qu'ils fussent blessés. »

1. BÉGIN. *Étude sur le Service de Santé militaire en France.*

Mais les hôpitaux établis par Sully furent une création éphémère et disparurent avec les circonstances qui les avaient motivés. Vers le milieu du siècle suivant, après des années d'oubli pendant lesquelles reparurent toutes les calamités des temps antérieurs, Richelieu constitua les hôpitaux militaires, leur donna plus d'extension ; et s'il ne les rendit pas encore permanents à l'intérieur, il les établit du moins pour toute la durée de la guerre dans les pays qui en étaient le théâtre ¹.

Mieux que personne, Louis XIV devait être à même d'apprécier les services rendus sur les champs de bataille et dans les hôpitaux par les médecins et chirurgiens d'armée. Aussi un édit du 17 janvier 1708 pose les premières bases de la création du corps des officiers de santé en termes que nous croyons devoir rapporter, parce qu'ils expriment avec autant de précision que de noblesse le caractère et le but de l'institution ².

« Les services importants que nos troupes nous rendent, nous engageant de veiller à leur conservation et soulagement dans leurs maladies et blessures, nous avons cru ne le pouvoir faire d'une manière plus avantageuse qu'en établissant pour toujours à la suite de nos armées, et dans les hôpitaux et nos places de guerre, des médecins généraux et particuliers à titre d'office, qui aient les connaissances nécessaires pour bien panser et médicamenter les officiers et soldats qui sont malades ou blessés, et de n'en admettre aucun que ceux qui auraient été approuvés par nos premiers médecins et chirurgiens ; l'emploi desquels étant certain, et leur service continuel auprès de ces mêmes corps de troupe ou dans un même hôpital, ils seront plus en état de secourir utilement les malades et blessés que ceux qui servent par commission, lesquels ne peuvent pas acquérir la même expérience et capacité et ne servent pas avec autant d'affection qu'ils feraient si leur service était continuel et assuré. »

Le style mis à part, je ne crois pas qu'il y ait rien à changer à cette décision du grand roi. Les pertes subies par le service de santé du cadre actif au cours de la guerre, l'obligation dans laquelle il se trouve, depuis la cessation des hostilités, de détacher aux colonies ou dans les pays d'Orient un grand nombre de ses membres, ont amené le ministre de la guerre à recourir aux services de médecins commissionnés. Loin de nous la pensée de suspecter la bonne volonté et la valeur professionnelle de ces derniers, mais, comme le fait remarquer le décret, « ils ne peuvent pas acquérir la même expérience et capacité et ne servent pas avec autant d'affection qu'ils feraient si leur service était *continuel et assuré* ». Les récentes épidémies de grippe ont trop bien fait ressortir l'importance de ces conditions pour qu'il soit nécessaire d'y insister. Si l'on peut, avec quelque apparence de raison, soutenir qu'il n'y a pas de médecine ni de chirurgie d'armée, il y a du moins une hygiène et une prophylaxie militaires que seules la vie au milieu des troupes et une connaissance approfondie de la pathologie du soldat permettent d'acquérir et d'appliquer au moment opportun.

Le moment est donc venu, non de supprimer le service de santé de l'armée, mais bien plutôt de lui accorder le statut définitif qui doit lui permettre de remplir son rôle au mieux des intérêts du pays.

1. *Détails militaires*, par DE CHENNEVIÈRES, Paris, 1750, t. II.

2. BÉGIN. *Loc cit.*

VI

CONRAD HEINGARTER, DE ZURICH ET LA MÉDECINE ASTROLOGIQUE AU XV^e SIÈCLE

PAR LE D^r **Henry.-E. SIGERIST** (ZURICH)

Malgré plusieurs excellents travaux ¹, l'influence de l'astrologie sur les théories médicales est encore très peu étudiée. Et pourtant cette influence a été pendant des siècles des plus profondes. Elle persiste même, quoique modestement, encore aujourd'hui dans la médecine populaire, ainsi que l'attestent certains almanachs ².

Permettez-moi de vous parler d'un médecin suisse qui passa presque toute sa vie en France et qui fut un représentant très caractéristique de la médecine astrologique. Grâce aux savantes recherches de M. WICKERSHEIMER ³, HEINGARTER n'est plus un inconnu. En effet, M. WICKERSHEIMER a retrouvé son nom dans le chartularium de l'université de Paris et dans les commentaires de la faculté de médecine. Il nous a parlé de deux ouvrages manuscrits d'HEINGARTER conservés à la Bibliothèque nationale et il a rassemblé plusieurs documents concernant la vie de l'auteur.

Au cours de recherches ayant pour but de dresser un catalogue complet de tous les manuscrits médicaux et d'histoire naturelle conservés dans les bibliothèques suisses, j'ai trouvé à la bibliothèque centrale de Zurich deux autres ouvrages d'HEINGARTER, manuscrits également, sa *Defensio astronomie* mentionnée par GESNER ⁴ qu'on croyait perdue et un *Regimen sanitatis* pour la duchesse JEANNE DE BOURBON dont on ignorait l'existence. Grâce à ces deux manuscrits je pourrai compléter en quelques points la biographie d'HEINGARTER et en analysant en quelques mots son *Regimen* je tâcherai de vous exposer ses idées sur la médecine en général et de vous montrer de quelle manière se comportait un médecin astrologue en face d'un cas concret.

Nous ne connaissons pas la date de naissance de CONRAD HEINGARTER ⁵. Nous savons

1. A. BOUCHÉ-LECLERCQ, *L'Astrologie grecque*, Paris, 1899. Maurice ROLLET, *Médecins astrologues. Thèse de Paris*, 1910. Karl SUDHOFF, *Iatromathematiker vornehmlich im 15. und 16. Jahrhundert*, Breslau, 1902.

2. E. WICKERSHEIMER, La médecine astrologique dans les almanachs populaires du xx^e siècle. *Bull. Soc. franç. hist. méd.*, X, 1911, 26-39. L'almanach le plus répandu en Suisse, le *Hinkende Bot*, supprima les indications médicales en 1826, mais il fut obligé de les reprendre en 1829 et ce n'est qu'en 1874 qu'elles disparurent définitivement. GRAF, *Historischer Kalender oder der Hinkende Bot*, Berne, 1896.

3. E. WICKERSHEIMER, Les médecins de la nation anglaise (ou allemande) de l'Université de Paris aux xiv^e et xv^e siècles. *Bull. Soc. franç. hist. méd.*, XII, 1913, 321-326.

4. Conrad GESNER, *Bibliotheca*, 1545, f. 185 r : « Conradus Heingarter Tigurinus medicinæ doctor et Caroli VIII Francorum regis physicus scripsit defensionem astronomiæ quam vidi manu scriptam apud Christophorum Clauserum nostrum. »

5. Jusqu'en 1477, je suis la biographie donnée par M. WICKERSHEIMER. *L. c.*

seulement qu'il est né à Horgen, petit village sur la rive gauche du lac de Zurich. Il était issu d'une famille appenzelloise ¹, mais en novembre 1440, il acquit gratuitement le droit de bourgeoisie de Zurich. Il est probable qu'il puisa sa première instruction dans les écoles de Zurich peu fameuses à cette époque. Puis comme tous les jeunes étudiants suisses désireux de faire des études universitaires il fut obligé d'aller à l'étranger. Bologne, Padoue, Montpellier, Paris étaient alors les centres d'attraction. Il choisit Paris. En 1454, il passe bachelier, l'année suivante licencié puis maître à la faculté des arts. En 1464, il fait son baccalauréat en médecine et obtient la licence le 29 mars 1466. Dès 1463 ou 1464 il était attaché au service du duc JEAN II DE BOURBON en qualité de médecin astrologue.

HEINGARTER a écrit plusieurs ouvrages, tous en latin, qui tous sont restés manuscrits. En 1469, il fit « sur la conjoncture de Saturne et de Mars ung beau traité pour le roy Loys de France très chrestien » ², puis vers 1476 un commentaire du *Tetraptitum de Ptolémée* ³. L'année suivante il composa un *Regimen sanitatis* pour JEAN DE BOURBON ⁴ qui souffrait de la goutte.

Dans la suite HEINGARTER se trouvait surtout attaché au service de la duchesse JEANNE DE BOURBON, fille de Charles VII, qui habitait alors le château de Belleperche près de Bagneux (Allier) pendant que le duc tenait sa cour à Moulins-en-Bourbonnais. HEINGARTER vante la solitude et la belle bibliothèque du château ⁵. Après avoir écrit déjà antérieurement un *Liber de nativitate* de la duchesse ⁶ il termine le 26 août 1480 un *Regimen sanitatis* pour Jeanne qui souffrait d'une inflammation chronique de la matrice, probablement la cause de sa stérilité. L'exemplaire du *Regimen* conservé à Zurich ⁷ est un joli petit manuscrit en parchemin très soigneusement

1. Les archives appenzelloises connaissent plusieurs personnes du nom d'Heingarter, notamment une famille habitant le Buhl. Appenzeller Urkundenbuch. Trogen, 1913.

2. SIMON DE PHARES. V. WICKERSHEIMER, l. c., p. 323.

3. Bibl. nat., ms. lat. 7305.

4. Bibl. nat., ms. lat. 11232.

5. *Regimen Johannaë*, folio 2 r. : « Nunc tandem vero tuis in me beneficiis adiutus, cum ea mihi studiorum presidia suppeterent, librorum clara suppellex, loci solitudo, utpote aras bellepartice et animi quoque (cum illustrissimus me a sua curia propter te abesse sinis) vacuitas... »

6. *Regimen Johannaë*, folio 9 r. : « Et quamvis iam dudum in libro de tua nativitate ex sententia haly (viri clarissimi) scripserim... »

7. Bibl. centrale Zurich, Ms. C 131/27, parchemin 195 x 128, 49 feuilles. Inc. folio 1 r. : « Vellem nunc, dux optima maxima, christianissimorum soboles regum, stellas ipsas altas conscendere, philosophorum secreta naturamque mundi et ornatum cœli conspiciere mihi liceret... — folio 2 r. Itaque dux magnifica, novum hoc opus, pro tui corporis regimine, non magno sine studio multis vigiliis, multoque labore edidi. Tuum erit princeps clarissima, hunc tui Conradi heingarter laborem benivolo grato memorique animo suscipere. — Folio 2 v. : Distinctio huius libri. — Totus hic liber in duo distinguitur volumina. Quorum primum de causa efficiente celesti tuarum valitudinum tractat, folio iii. — Secundum curam tam preservativam quam cum actu in lapsu fueris edocet, folio xxi. — Rursus volumen quodque suis distinguitur capitulis. — Volumen primum in septem subdistinguitur capitula. Quorum primum est de causis efficientibus tuarum valitudinum in universali, folio iii. — Secundum de utilitate sciencie astrorum et quod sit medicis proficua et necessaria, folio v. — Tercium de tuarum valitudinum causis celestibus in speciali, folio ix. — Quartum quos morbos celi significantes influant et quibus temporibus, folio xi. — Quintum de membris magis dispositis ad infirmitates capiendas, folio xiii. — Sextum quod membrum quem humorem quilibet planetarum regat, folio xiiii — (folio 3 r.) Septimum et ultimum de temporibus componendorum atque administrandorum medicaminum, folio xvi.

Volumen vero secundum in tres pariter differencias. Quarum prima causam compositionis atque destructionis humani corporis atque de humiditatum generatione raciocinatur, folio xxi. — Secunda de sex rebus humanum corpus conservantibus perquirat, folio xxix. — Tercia vero de restauracione amisse sanitatis et regimine pregnantium sermonem facit, folio xxxiiii. — Rursus differencia queque suis distinguitur capitulis. Differencia namque prima in duo secatur capitula. Quorum primum causam compositionis et destructionis humani corporis assignat. — Secundum de causis superfluarum humiditatum

exécuté avec de belles initiales en couleur. Sur une initiale de la première page HEINGARTER est représenté à genoux offrant son livre à la duchesse, et à plusieurs endroits nous trouvons les armes de Jeanne, les lis de France et de Bourbon. Il est très probable qu'il s'agit de la copie originale, quoique Jeanne devait avoir en 1480, quarante ans passés ¹ et que l'espoir qu'elle eût encore des enfants ne devait plus être grand. Deux ans plus tard, selon JEAN DE TROYES ², lors d'une famine suivie d'une peste, Jeanne « expira et rendit l'âme à Dieu en son château de Molins en Bourbonnois, par le moyen d'une forte fièvre si merveilleuse que l'art de médecine n'y peut pourvoir ». JEAN DE BOURBON se remaria deux fois et mourut le 1^{er} avril 1488. Ses maîtres morts, HEINGARTER resta à la cour de Bourbon à Moulins, mais son ambition le poussait vers la cour du roi CHARLES VIII. Or, qui aurait pu le recommander plus efficacement que LOUIS MALET, seigneur de GRAVILLE, qui avait été nommé en 1487 amiral de France ³ et qui jouissait de la confiance absolue du roi ? C'est donc à GRAVILLE qu'il s'adresse. De Moulins il lui dédie le dernier novembre 1488 sa *Defensio astronomie*, un⁴ court traité de quatre feuilles dans lequel il prouve à force d'autorité, selon la méthode scolastique, que l'astrologie est une science utile et nécessaire. Dans la préface il prie GRAVILLE « de bien vouloir le rappeler au roi et de daigner le recommander ». HEINGARTER a-t-il obtenu un emploi à la cour de France ? Nous l'ignorons. L'astrologue SIMON DE PHARES, qui pendant trois ans fut son élève, n'en dit rien ⁵. Par contre, CONRAD GESNER, l'éminent humaniste Zurichois, nomme HEINGARTER « physicus regis Caroli VIII ». Nous ignorons de même la date de sa mort. En 1488 nous perdons toute trace de sa personne et de son activité.

Au x^ve siècle l'astrologie était à son apogée. Chaque prince avait son astrologue; aucun enfant de qualité ne naissait sans que l'horoscope fût dressé, aucune action

quo ad radicem inferiorem indagat, folio xxiii. — Differencia secunda sex absolvitur capitulis. Quorum primum de aere, folio xxix. — Secundum de exercicio et quiete, folio xxx. — Tercium de somno et vigilia, folio xxx. — Quartum de inanitione et replectione, folio xxxi. — Quintum de anime accidentibus, folio xxxii. — Sextum et ultimum de cibo et potu edocent, folio xxxii. — (Folio 3 v.) Differencia tertia que est de regimine curativo et restaurativo lapsus in duos subdividitur tractatus. Quorum primus est de correccionem matricis, folio xxxiiii. — Secundus est de confortacione atque conservacione fetus in matrice post conceptionem, folio xliii. — Tractatus primus capitula quinque continet. Quorum primum est de equacione materie corrupte in epate, stomacho sive in matrice existentis, folio xxxiiii. — Secundum de ipsarum diversione, folio xxxvi. — Tercium de eradicatione ipsarum evacuacione, folio xxxvii. — Quartum de curacione particulari membrorum mandancium et recipiencium, folio xxxviii. — Quintum de quibusdam medicinis tam simplicibus quam compositis lapsui stomachi epatis et matricis conferentibus, folio xliii. — Tractatus secundus in duo secatur capitula. Quorum primum est de regimine universali pregnantium, folio xliii. — Secundum de matricis pregnantis confortacione, folio xlv. — Expl. 49 v. Conclusio. Hec sunt theria optima maxima que ego Conradus heingarter tuo potissimum nomine edidi, que si perlegere ac attendere velis meam percipies fidelitatem et tibi (quo nihil iocundius delectabilius nihil denique utilius) sanitatem preservabis et amissam recuperabis et tuam vitam efficies longevam valde. Vale ducum decus optimum. Et valeant qui tuam dominacionem ac pudiciciam valere desiderant. Finit anno 1480 die augusti 26.

1. Son contrat de mariage date du 23 décembre 1446, mais à cette époque elle n'était pas encore nubile. LAMURE. *Histoire des ducs de Bourbon et des comtes de Forez*, éd. Chantelauze. Paris, 1860-97. II, 491.

2. LAMURE. *L. c.*, II, 318 n.

3. P.-M. PERRET. *Notice biographique sur Louis Malet de Gravelle*, Paris, 1889.

4. Bibl. centrale Zurich. Ms. Stadtbibl. B. 244. papier 220 × 320, 4 feuilles... dno de Granwil regio admiraldo Con Heingarter... Inc. folio 1 r. : « In gubernandis rebus publicis soliti sunt veteres. folio 1 r., ligne 32 : Item esto felix. Ex molinis pridie calendas decembris anno 1488. — Ligne 34 : Conradi heingarter doctoris medici et astrologi defensio astronomie feliciter incipit. Tam et si comperit habemus apud veteres... — Expl. folio 4 r., ligne 18 : Hec obiter inter curiales tumultus laboresque nostros medicinales pro astrologie dixerim defensione.

5. WICKERSHEIMER. *L. c.*

d'importance n'était entreprise sans qu'on eût consulté préalablement le ciel. Sous l'influence des Arabes l'astrologie avait envahi la médecine. Au XIII^e siècle, PIERRE D'ABANO et ARNAUD DE VILLENEUVE avaient pris chaudement parti pour la médecine astrologique et avaient contribué de beaucoup à sa propagation. Elle s'était imposée aux facultés, avait pris sa part dans l'enseignement et obligé l'Église à la tolérer. Les médecins humanistes du XV^e siècle, tel MARSILIO FICINO, s'étaient vu poussés dans le courant de l'astrologie sous l'influence du néo-platonisme et même la violente attaque de PIC DE LA MIRANDOLE en 1495 n'était pas parvenue à exterminer l'astrologie qui eut encore de fervents adeptes pendant les deux siècles suivants.

Selon HEINGARTER la connaissance des astres est absolument nécessaire au médecin. Ne voyons-nous pas les saisons se succéder, la nature se renouveler sous l'influence du soleil ? N'est-ce pas lui qui fait le jour et la nuit ? De même tous les changements de l'organisme sont provoqués par l'influence des astres. Que l'astrologie ne se trouve pas contraire à la foi catholique est prouvé par un passage du livre des *Juges* (V, 20) : « On a combattu des cieux ; même les étoiles ont combattu contre Siséra, du lieu où elles font leurs cours. » Enfin, digne adepte de l'enseignement scolastique de la faculté, HEINGARTER cite des autorités à l'appui de sa thèse, tels les médecins RASÈS, BERNARD DE GORDON, ARNAUD DE VILLENEUVE, HIPPOCRATE, ALEXANDRE ou les philosophes ARISTOTE, ALBERT LE GRAND, ALBUMASAR et avant tous, PTOLÉMÉE, hic divine sciencie simpliciter dux.

Je n'ai pas l'intention d'exposer tout le système astrologique infiniment compliqué. Permettez-moi seulement de vous rappeler que les planètes, ainsi que les signes du zodiaque, domiciles des planètes, avaient chacun un caractère très distinct et correspondaient à certaines parties du corps. En observant à un moment donné la position des planètes et leurs relations mutuelles avec les signes du zodiaque on pouvait tirer certaines conclusions d'après un système des plus subtils. Pour pouvoir être appliquées avec succès à la médecine les théories astrologiques étaient mises en relation avec le système physiologique et pathologique de GALIEN. Ainsi les quatre humeurs composant l'organisme, le sang, la pituite, la bile jaune et la bile noire, correspondent au soleil, à la lune, à Mars et à Saturne. De même que les humeurs sont considérées porteurs des qualités formant le tempérament, de même les planètes ont leurs qualités. Ainsi le soleil est chaud et sec, la lune est humide, Vénus est chaude et humide, etc. De façon analogue les *vertues principales* (génération, vitale, naturelle, animale) et les *vertues administrantes* (attractive, digestive, retentive et expulsive) correspondent à certaines planètes dont elles subissent l'influence. Le sperme humain étant chaud et humide, l'organisme a naturellement le même tempérament. Mais comme le printemps qui est chaud et humide et l'été qui est chaud et sec peuvent être froids si Mars et Saturne sont en conjonction, de même le tempérament humain peut être altéré par l'influence des astres. Cette influence ne s'étend pas seulement au corps humain. Toute la nature étant composée des éléments qui correspondent aux humeurs, les plantes, les minéraux, bref toutes les substances dont on se sert en thérapeutique subissent les mêmes lois célestes, et le médecin devra donc choisir le bon moment pour rechercher, confectionner et administrer les médicaments.

La médecine astrologique n'est pas fataliste. Il suffit de connaître les malheurs à venir pour y remédier. D'où l'importance d'avoir un médecin sachant interpréter les signes. Naturellement, il ne suffit pas d'être bon astrologue pour être bon médecin.

L'observation clinique n'est pas superflue. HEINGARTER nous dit expressément que pour traiter une maladie il faut connaître deux choses :

1^o Significatores qui infirmitates influunt, soit les astres.

2^o Signa philosophorum naturalia humorum peccata manifestantia, soit les symptômes de la maladie proprement dits.

Voyons maintenant de quelle façon la théorie fut appliquée à la pratique et suivons comme exemple le cas de JEANNE DE BOURBON. Nous n'avons plus le livre sur la nativité de Jeanne que HEINGARTER avait écrit, cependant le *Regimen* nous apprend, que, selon son horoscope, Jeanne serait en général bien portante, de longue vie, d'une complexion tempérée, non sujette aux maladies. Pourtant certains signes néfastes ne manquaient pas. Ainsi HEINGARTER trouve dans le domicile ascendant et dans le septième domicile quatre rayons d'infortune. De même le troisième degré du Cancer et du Capricorne est de mauvaise augure par le quatrième aspect de Mars. Ces degrés sont sous l'influence de Mercure et de Mars. Donc chez Jeanne les organes correspondant à ces deux planètes seront plus faibles, plus disposés à la maladie. Ce sont la langue, les cellules du cerveau contenant la raison et la pensée, la bile et le fundamentum a parte inferiori pour Mercure, l'oreille gauche, les reins, les veines et les ovaires pour Mars. De même le vingt et unième degré du Cancer et du Capricorne est de mauvaise augure par le quatrième aspect de Saturne, degré sous l'influence de Vénus et Jupiter. Les parties correspondantes sont l'odorat, le foie et les muscles pour Vénus, le toucher, les poudrons et les flancs, le poulx et le sperme pour Jupiter. Tous ces organes sont donc d'une certaine faiblesse et il faudra faire grand attention aux évolutions des planètes indiquées afin que si elles annoncent un malheur on puisse y remédier à temps.

Quant aux signes du zodiaque favorables à Jeanne ce sont les Jumeaux, la Vierge, le Sagittaire et les Poissons (signa communia). Les organes correspondants seront les plus robustes et quand la lune ou une planète favorable passera ces signes, les jours seront heureux. Par contre ils seront tristes quand la lune passera le Bélier, le Cancer, la Balance et le Capricorne (signa mobilia). Lors de la naissance de Jeanne, Mercure était dans le sixième domicile, indicateur de la maladie, le soleil dans le huitième domicile, indicateur de la mort. Jeanne sera donc sujette aux maladies de Mercure, qui sont les maladies mentales, la manie, la mélancolie, l'épilepsie, la toux, l'abondance des crachats et les maladies provoquées par une certaine sécheresse. Elle mourra d'une maladie du soleil.

Après avoir exposé ainsi dans la première partie du *Regimen* les principes de la médecine astrologique et leur application à Jeanne en général, HEINGARTER s'occupe dans la seconde partie de son ouvrage de la maladie actuelle de la duchesse, de ses pertes utérines. Or ce qui est très curieux, c'est qu'il n'y est pour ainsi dire plus question d'astrologie. Heingarter n'essaye même pas de mettre la maladie d'accord avec l'horoscope ou de l'expliquer par une constellation ou de tirer un pronostic des astres. Il se montre simple et pur disciple de GALIEN.

La maladie de Jeanne consiste en une complexion froide et humide. Par suite de cette complexion, l'estomac digère mal les aliments, le chyle augmente la pituite des veines, le foie diminue la production du sang, tandis que le cerveau produit trop de pituite qui naturellement s'épanche par la matrice. Le régime sera avant tout étiologique et combattra la disposition morbide. Jeanne devra donc habiter des chambres

chaudes et sèches donnant à l'est ou au midi, elle devra éviter le brouillard et l'air où le soleil ne parvient pas. Elle se donnera beaucoup d'exercice, fera de longues promenades à pied ou à cheval. En cas d'empêchement elle se fera frictionner avec un linge rude. Elle ne prendra pas de repos, excepté après le repas, dormira peu, afin que les superfluités du corps soient consommées. Ses repas seront frugaux. Elle évitera les tristesses et la contemplation. Par contre, il ne lui serait pas mauvais de s'échauffer de temps en temps. Enfin elle évitera les aliments froids et humides et recherchera ceux qui sont chauds et secs. Une longue liste en est donnée. La médication suivra les mêmes principes. Les remèdes seront chauds et secs. Les matières seront révulsées *a profundo ad circumferentiam* par des frictions, des ventouses, des bains de pieds, elles seront évacuées par des purges, des clistères, des saignées, des vomissements et par la diurèse. Enfin, on traitera les organes vicieux, l'estomac, le foie, le cerveau et la matrice qui sera fortifiée par des fumigations de plantes aromatiques, par des pes-saires et des compresses.

Le livre est terminé par un court régime pour les femmes enceintes.

Vous voyez donc que, malgré ses théories, un fervent astrologue comme HEINGARTER traitait ses malades absolument de la même façon et suivant les mêmes principes que ses confrères moins crédules. Il ne cherchait dans l'astrologie qu'une explication des causes finales, des grandes lois qui relient l'homme à la nature, à l'univers.

Nous sourions volontiers des erreurs et des superstitions de la médecine astrologique. Et pourtant elle n'est autre chose qu'un des nombreux efforts de faire de la médecine une science exacte.

M. JEANSELME : Je voudrais ajouter quelques mots.

Il existe beaucoup de calendriers astrologiques, et ce, depuis un temps immémorial. La Bibliothèque nationale où nous allons aller ce soir possède un nombre considérable de ces calendriers. Bien que je n'aie pas remonté très loin dans mes recherches, je suis certain qu'à la période gréco-romaine ils étaient extrêmement nombreux. Il y en a un fort détaillé : « Les Geopomithes » (?) qui est la réunion des constellations des 40 agricultures. Ce calendrier est construit avec ce que l'on pourrait appeler un système duodécimal ; le soleil passe successivement par ses douze demeures, autrement dit par les douze signes du zodiaque, indiquant suivant la conjonction avec telle ou telle planète, si l'année sera bonne ou mauvaise au point de vue agriculture, quelles seront les maladies épidémiques de l'année — il y a donc là un côté médical qui nous intéresse — toutes les calamités qui auront lieu dans tel ou tel mois de l'année — prédit les inondations, etc. D'après ce calendrier très développé on voit qu'il y avait un fond de médecine populaire à l'époque gréco-romaine. Ce qu'il est intéressant aussi de constater ce sont les modifications que la civilisation arabe à la période arabe a apporté à ces calendriers. Ceci est très facile à voir d'après les manuscrits. Encore une fois, je remercie M. SIGERIST de sa très intéressante, très lucide, et très claire communication....

M. WICKERSHEIMER : Je veux rappeler, à propos de la médecine astrologique et des almanachs, que dans certains almanachs populaires des États-Unis il existe encore une partie médicale où les parties du corps sont mises en rapport avec les signes du zodiaque et il est dit que lorsque le soleil passe dans l'un des signes il faut se garder de

soigner la partie correspondante du corps. En France cette partie a disparu ; pourtant dans certaines contrées, en Bourgogne notamment, on trouve de ces calendriers qui indiquent les jours où il faut donner, où il faut prendre médecine....

Par contre, je me souviens d'avoir vu une sorte d'almanach également, tout entier composé de signes dont la clef était au verso de la première page et donnait toutes sortes d'indications ; par exemple, le jour où il fallait se couper les ongles.

VII

NOTICE SUR LA NOMENCLATURE ANATOMIQUE DES ÉGYPTIENS AU TEMPS DES ANCIENS PHARAONS

PAR LE D^r J.-G. de LINT

La France peut se vanter d'avoir vu naître l'homme qui a fondé l'égyptologie en découvrant la signification des hiéroglyphes, et par là nous apprit à déchiffrer ces monuments, témoins d'une civilisation si ancienne. Le 21 décembre de cette année il y aura justement cent ans que dans le cerveau de Champollion germa l'idée que les hiéroglyphes étaient autre chose que des caractères exclusivement symboliques, comme ses devanciers l'avaient cru.

Vous savez que c'était le nom de la reine Cléopâtre, qu'il avait déchiffré le premier. Le 27 septembre 1822, Champollion pouvait déclarer dans une séance de l'Académie française que désormais les hiéroglyphes pouvaient être déchiffrés.

Le deuxième Congrès de l'histoire de la médecine se tenant à Paris, je me fais un honneur de vous lire une communication sur les études que j'ai pu entreprendre grâce à la découverte de votre célèbre compatriote.

Je me suis proposé de reconstituer une nomenclature anatomique, de rechercher les combinaisons d'hiéroglyphes employées par les Égyptiens au temps des anciens pharaons pour désigner les différentes parties du corps humain. Dans la littérature je n'ai trouvé qu'une seule étude, traitant ce sujet, celle de Georges Ebers ¹; il n'en a paru que la première partie, la suite, se rapportant plus en particulier au sujet qui nous intéresse, n'ayant jamais été publiée.

Les sources à consulter sont de différents genres : il y a d'abord les papyrus médicaux, puis les papyrus funéraires, et ensuite les inscriptions sur quelques stèles et sarcophages.

Le champ d'exploration est si vaste que j'ai dû me borner à l'examen de quelques papyrus et de quelques inscriptions, me réservant pour plus tard une étude plus étendue.

Dans le papyrus Ebers comme dans plusieurs autres papyrus on trouve souvent, parmi les indications des médicaments, la désignation des parties du corps humain ou des parties d'animaux. Cette trouvaille aurait pu faire supposer que les Égyptiens usaient déjà de l'organothérapie, mais ce qui était remarquable c'est que ces produits

1. Georges EBERS. Die Körpertheile, ihre Bedeutung und Namen im Altaegyptischen. *Abh. der Philos. Philol. Classe der Kön. Bayer. Akademie der Wissensch.*, t. XXI, p. 79.

animaux se retrouvaient tant de fois dans les prescriptions et que d'autre part, en beaucoup de cas, il était très difficile sinon impossible de se procurer ces médicaments. Le papyrus Ebers nomme par exemple les os de l'ibis, les larmes et les excréments des crocodiles. On y trouve un remède pour guérir une blessure de l'œil composé avec les excréments de l'oiseau Hennut ². Des gouttes pour instiller dans l'œil contiennent les excréments des antilopes ³, un onguent pour les yeux est composé de ceux d'un crocodile ⁴.

Plutarque raconte dans son livre d'*Isis et Osiris* ⁵ qu'on nommait le fer : *ὀστίων Τυφῶνος* et l'aimant était caché sous le nom « os de Horus », de même que nous employons encore de nos jours les mots Mercure et Saturne pour désigner le vif-argent et le plomb (arbre de Saturne).

Au musée de Leyde on conserve un papyrus qui nous donne la solution de cette question obscure. Leemans l'a traduit et publié en 1885. Il ressort de cette étude qu'on se servait autrefois de périphrases pour détourner les curieux. Cette façon de s'exprimer est si familière aux Égyptiens qu'on aurait pu le soupçonner d'avance, car presque toutes ces anciennes inscriptions sont écrites dans un langage figuré. On trouve dans ce papyrus maint exemple que les prêtres et les médecins se servaient d'expressions tout à fait incompréhensibles pour les personnes non initiées quand on voulait désigner des médicaments, tirés du règne végétal, animal et minéral.

Voici quelques exemples : au lieu de dire *αἷματεῖτις λίθος* : le lapis haematitis, le sanguin, on parle de *αἷμα ὄφραως*, le sang du saint serpent ; au lieu du nom de la plante *ῥαμνος*, on dit : *ὀστοῦν ἰβέως*, les os du oiseau Ibis. Les excréments du crocodile que nous avons trouvé dans une prescription dans le papyrus Ebers pour guérir une maladie des yeux : *ἰσφόδευμα κροκοδείλου* doit se lire : *αἰθιοπικὴ πόνη*, herbe éthiopique. N'est-ce pas très curieux que dans cette même prescription se trouve aussi le sulphas plumbicus, remède employé encore de nos jours dans différentes lotions ophtalmiques ?

La papyrus de Leyde donne une grande liste de noms secrets : le sang du serpent saint, les larmes du singe à la tête de chien, la queue d'un porc, la semence d'un taureau, puis on y trouve des parties du corps humain : sang de l'épaule, la bile et les os d'un médecin. Enfin on y trouve des parties de divinités comme la semence de Heraclès, d'Ammon et d'Ares. En Hollande le peuple désigne avec le vocable d'excréments du diable l'asa fœtida, tout comme en France on appelle l'euphorbe : lait de loup.

Dans l'alphabet égyptien se rencontrent quatre figures de parties du corps humain : le bras —, *a*, la jambe —, *b*, la bouche, —, *r*, et la main —, *t*. Dans les textes, les parties du corps humain sont toujours déterminées par le signe —, qui se rapporte à une pièce de viande ou à un muscle. Quand le signe — est employé à la fin d'un groupe de hiéroglyphes il y est toujours question d'une partie du corps humain, quelquefois il détermine une partie d'un animal. A côté de ces déterminatifs, qui indiquent à première vue dans quel ordre d'idées le sens doit être recherché, on a les déterminatifs







2. Papyrus Ebers, LIX.


3. Papyrus Ebers, LVI.





4. Papyrus Ebers, LVII.

5. PLUTARQUE, *Isis et Osiris*, cap. LXII.

spéciaux et parmi ces derniers se trouvent aussi des figures de parties du corps humain. Prenons par exemple la phrase :







 ar-ti en suten, anch-ti en chab.




Elle veut dire : les deux yeux du roi de la haute Égypte et les deux oreilles du roi de la basse Égypte. Le mot « œil », *ar*, s'y trouve au pluriel, indiqué par la répétition de l'hieroglyphe représentant l'œil, un déterminatif spécial. Les deux oreilles sont désignées en répétant deux fois le signe , qui se lit : « anch », et en outre on y a ajouté deux fois le déterminatif spécial pour l'oreille.

Pour désigner la lèvre on emploie le signe , mais ce même signe est aussi employé pour représenter le groupe de lettres : *s, p, t*, qui forment ensemble le substantif : « lèvre ». C'est pourquoi la figure  a la signification de *s, p, t*, . Pour que ces lettres signifient « la lèvre », il est pourtant nécessaire qu'elles soient accompagnées du déterminatif général pour les parties du corps humain  accompagné ou non du déterminatif spécial de la lèvre. Les verbes aussi sont écrits avec les mêmes déterminatifs. Par exemple le déterminatif pour l'œil ne détermine pas seulement l'organe de la vue, mais aussi le verbe voir, le déterminatif pour les jambes se retrouve derrière tous les verbes qui expriment un mouvement. Le mot pour décrire l'idée « juger de » montre quelque chose de très curieux : il s'écrit avec le déterminatif pour le vertex. Les Égyptiens soupçonnaient-ils que la partie du cerveau qui se trouve au-dessous du sommet de la tête serait le siège de la pensée ?

La langue égyptienne s'étant perdue, les savants ont dû l'identifier à nouveau, ce qui leur est devenu possible par la science créée par Champollion. A présent le vocabulaire égyptien est encore loin d'être complet ; ainsi beaucoup de mots déterminés par le signe « pour les parties du corps humain » ne sont pas encore interprétés. Quelquefois la langue copte donne une solution, mais l'espoir que cette langue, ayant conservé certaines voyelles médiales, omises dans les mots égyptiens, donnerait une solution facile des hiéroglyphes, ne s'est pas réalisé. Reste la comparaison avec d'autres textes semblables. Parfois on se voit réduit à deviner la signification ou de faire des conjectures plus ou moins vraisemblables.

Enfin on ne doit pas oublier que la science de l'anatomie était à cette époque dans sa première enfance. De nos jours encore le peuple parle du cœur quand il veut dire l'estomac. Hippocrate ne faisait pas de distinction entre les nerfs et les vaisseaux. De même dans les textes hiéroglyphiques le cœur et l'estomac sont parfois désignés par les mêmes mots, tout comme une confusion semblable se rencontre quand les Égyptiens parlaient des nerfs et des vaisseaux.

1° Au musée de Leyde on conserve sous le numéro 348 un papyrus hiératique. D'après W. Pleyte, l'égyptologue néerlandais qui a publié une traduction analytique et commentée de ce papyrus, le type graphique appartient à la dix-neuvième dynastie. C'est un traité médical, plein de formules conjuratrices. Auparavant, M. F. Chabas avait déjà décrit le document et publié quelques notices sommaires. Il dit : « Le manuscrit, d'une écriture large et assurée, contient un recueil de *S'enti* contre les maladies qui ont leur siège dans la tête, etc. » Le papyrus commence par le fragment d'une page,

c'est la finale d'une formule précédente ⁶. Le chapitre suivant commence : « La tête est à Horus, le lieu de la tête à Thot, le sommet de la tête à l'épervier divin. » On y trouve deux fois le mot pour la tête et une fois le mot pour le vertex. La tête s'écrit *t*, *p*, d'accord avec la traduction qu'Emmanuel de Rougé donne dans son dictionnaire du déterminatif pour la tête. Le papyrus magique de Turin ⁷ contient une énumération des parties du corps humain en rapport avec les divinités qui protègent ces différentes parties. La tête y est écrite seulement avec la figure de la tête et le déterminatif pour les parties du corps humain : . Dans l'œuvre monumentale de Mariette sur le temple de Dendérah ⁸ on trouve dans le tome quatrième une reproduction des inscriptions qui occupent la paroi nord de la première chambre du temple d'Osiris. Ces inscriptions ont rapport à un épisode de la grande fête de l'enterrement d'Osiris. De la main droite le roi laisse tomber sur le sol des lingots de plusieurs métaux précieux. Il s'agit ici des métaux et pierres précieuses qu'on dépose dans le « vase du dieu » et dont doivent être formées les quatorze parties du corps d'Osiris, correspondant aux quatorze amulettes appelées : « les amulettes de Sokar » ⁹. La première des parties du corps divin est la tête, qui est faite d'argent. Ici la tête est écrite seulement avec le *t* accompagné par le déterminatif pour les parties du corps humain. La tête est nommée encore plusieurs fois dans le papyrus 348 de Leyde. Une seule fois la tête est employée figurément. Pleyte traduit ce passage : « Paroles sur les bouts des ongles d'un épervier » ¹⁰ et le texte donne les lettres : *t*, *p*, *u*, le pluriel du mot pour la tête. Littéralement traduit le texte donne : « Paroles sur les têtes des ongles. » Une autre fois le mot pour la tête s'écrit en hiératique :  *t' at' a*, accompagné du déterminatif pour la tête . « La tête sera rétablie », dit le texte, « si le malade observe les prescriptions » ¹¹.

Dans le papyrus Ebers on retrouve les deux mots pour la tête. Le chapitre 47 donne la continuation des remèdes que les dieux avaient préparés pour eux-mêmes. Le sixième remède est préparé par la déesse Ast (Isis) pour chasser le mal de tête du dieu Ra. Le mot employé pour la tête est écrit *p*, *t*, avec le déterminatif spécial. Le chapitre 90 mentionne des prescriptions pour le rhume. L'auteur commence par un remède innocent, il continue par des remèdes plus forts, quand le mal s'empire, et la troisième prescription est destinée à une inflammation beaucoup plus étendue, quand une odeur mauvaise se fait sentir. Joachim ¹² traduit ce passage : « Donnez au malade sept ouvertures dans sa tête », traduction qui n'a pas de sens. Plutôt on doit traduire : « quand les sept ouvertures de la tête sont malades », car l'auteur continue : « alors il n'y reste que servir le dieu », c'est-à-dire : au comble de l'inflammation on ne peut faire autre chose que prier le dieu. Il me semble que l'auteur a voulu dire : quand toutes les ouvertures de la tête, c'est-à-dire les membranes muqueuses de ces ouvertures, des

6. W. PLEYTE. *Étude sur un rouleau magique du musée de Leide*, publié par E.-J. Brill, 1869, p. 4.

7. *Papyrus de Turin*, éd. Pleyte et Rossi.


8. Auguste MARIETTE Bey. *Dendérah, description générale du grand temple de cette ville*. Paris, 1875.






9. MARIETTE. *Dendérah*, p. 127.









10. PLEYTE, p. 106.






11. PLEYTE, p. 29.



12. H. JOACHIM. *Papyrus Ebers, Das älteste Buch über Heilkunde, Aus dem Aegyptischen zum ersten mal vollständig übersetzt.*, Berlin, 1890, p. 165.

yeux, des tubae Eustachii, de la gorge, etc., sont enflammées, alors la maladie ne peut plus être guérie et le malade n'a plus d'autre refuge que dans la prière. Le papyrus Ebers donne dans ce passage pour désigner la tête les lettres : *t', at', a*, avec le déterminatif spécial : .

Dans le papyrus de Leyde se rencontre le mot  *at, t*, qui par le déterminatif  doit représenter une partie du corps humain. Pleyte en dit : « La partie du corps *at, t*, ne m'est connue d'autre part. Il me semble qu'il ne peut être qu'une nouvelle dénomination de la tête, mais je n'ai pas des preuves à l'appui; la polyphonie de ce signe me défend de chercher quelque analogue dans le copte. »¹³ Ici nous rencontrons le déterminatif  qui signifie un nome ou district, dans lesquelles l'Égypte était divisée. Le mot grec *νομός* est la traduction du mot égyptien  *hesep*¹⁴. Pleyte dit qu'il avait aussi les valeurs : *set* et *aatu* et il lit : *at, t* et traduit : « la tête ». De Rougé donne au déterminatif  la signification : *t' t' t'*¹⁵.

2° Le vertex, le sommet de la tête est désigné par De Rougé par le déterminatif  qui se traduit par les lettres *a, p*. Le papyrus magique du Vatican¹⁶ donne  = *a, p, t*, de même que le papyrus de Leyde. Le sommet de la tête est nommé deux fois dans ce dernier. On le rencontre dans la phrase déjà citée : « le sommet de la tête est à l'épervier divin »¹⁷. A la fin du papyrus il est encore une fois nommé dans un passage en encre rouge (indiquant l'emploi de l'amulette) restitué par Pleyte  et traduit par lui : Placer sur le sommet de la tête d'un individu quelconque pour sa guérison¹⁸. Par l'accumulation des déterminatifs la langue égyptienne donne souvent lieu à des pléonasmes. Le papyrus de Leyde nous donne par un tel abus la preuve que le déterminatif en question est bien celui qui doit déterminer le vertex :      *t, p, t, a, h, r, i*, ce qui veut dire : « le sommet de la tête, la partie supérieure. » L'addition de la partie supérieure ne laisse plus de doute¹⁸.

3° La liste des parties du corps humain qui se trouve dans le papyrus 34 du Vatican donne les mots pour le front :   et  *t, h, n*, déterminé par la tête. et le déterminatif pour les parties du corps. Le même mot se rencontre dans le papyrus de Leyde : « mets cela sur ton front, pour tranquilliser la peine de tes yeux »¹⁹. Le mot pour le front est écrit en écriture hiératique :   *t, h, n*, accompagné par le caractère pour désigner la tête. Le dictionnaire de Brugsch donne au mot pour le front la même combinaison de caractères.

Parfois on rencontre dans la langue égyptienne des énigmes qu'on peut seulement comprendre en considérant que les Égyptiens s'exprimaient de préférence dans un langage figuré. Le  représente la partie antérieure du lion et se lit : *h, a*. On emploie ce déterminatif partout où l'on veut désigner le commencement d'une chose. Le mot  qu'on trouve déjà parmi les hiéroglyphes des pyramides est com

13. PLEYTE, p. 49.

14. Dictionnaire d'archéologie égyptienne, par Paul PIERRET, p. 370.

15. Emmanuel DE ROUGÉ. *Chrestomathie Égyptienne*, Paris.

16. O. MARRUCHI. *Monumenta papyracea Aegyptia bibliothecae Vaticanae*.




17. PLEYTE, p. 33.

18. PLEYTE, p. 163.

18 a. PLEYTE, p. 44.

19. PLEYTE, p. 34.

déterminé par les sourcils, se retrouve dans le copte *maxenz*, *supercilia*²⁸.

Plutarque raconte que Typhon avait coupé le cadavre d'Osiris en quatorze pièces et qu'il les avait éparpillées. Isis l'ayant appris alla chercher les parties du corps de son mari. Partout où elle trouva une pièce elle la fit enterrer, et par cette raison il y avait en Égypte tant de villes qui gardaient dans leurs temples une relique d'Osiris²⁹. La ville reçut alors le surnom de la partie d'Osiris qui s'y trouvait. Ainsi on surnommait Bouto, la capitale du nome Phtheneotes dans la basse Égypte : « la ville des saints sourcils, » parce que la tradition disait qu'on y gardait les sourcils d'Osiris. C'est pourquoi on trouve le nom de cette ville écrit par les figures  *i, m*. Une troisième version du nom pour les sourcils se trouve dans les inscriptions du temple de Horus à Edfu³⁰. Dans cette inscription les sourcils sont mentionnés de la manière suivante :  *s, m, d*. Une quatrième combinaison de hiéroglyphes se lit dans le grand papyrus médicinal de Londres³¹. Hélas, cette partie du texte est très corrompue, on ne trouve que de temps en temps quelques signes lisibles. Walter Wreszinski a traduit ce papyrus, il l'a commenté et publié en 1912. Il lit :  *s, t, r*, accompagné d'un déterminatif inconnu.

Ces quelques exemples suffiront pour former une idée de cette étude, qui sera publiée plus tard, et qui contiendra la description d'environ une centaine de mots, employés en Égypte pour désigner les différentes parties du corps humain.

M. GUIART : M. de Lint vient d'employer un certain nombre de fois le mot déterminatif ; pour les personnes qui ne connaîtraient pas l'égyptologie j'expliquerai que les mots égyptiens sont formés par des lettres, comme les nôtres ; à la fin du mot les Égyptiens plaçaient un déterminatif indiquant l'action exprimée d'une façon aussi précise que possible. Quant à ce que vous nous avez dit au début sur la magie, il est reconnu que la magie est toujours absolument mêlée à la thérapeutique.

28. PLEYTE, p. 42.

29. PLUTARQUE. *Isis et Osiris*, cap. XVIII.

30. DUMICHEN. *Altaegyptische Tempelinschriften*, I, Taf. XL.

31. W. WRESZINSKI. *Der Londoner Papyrus*, Leipzig, 1912, p. 154.

VIII

LA GRIPPE, LE TYPHUS ET L'ENCÉPHALITE DANS LES ÉPIDÉMIES HISTORIQUES DU XVI^e SIÈCLE

PAR LE P^r **Ricardo JORGE**. DE LISBONNE.

Dans ces dernières années de guerre et d'après-guerre trois grandes infections se sont déchainées avec un fracas retentissant, confondant parfois leurs ravages : la *grippe*, le *typhus* et l'*encéphalite*. On peut dire que cette trinité sinistre signale, épidémiquement, la période morbide que nous venons de traverser.

Or, cette conjonction infectieuse, nous l'avons trouvée reproduite dans des épidémies historiques du XVI^e siècle, et cette répétition de moments poly-épidémiques semblables, à quatre cents ans de distance, nous paraît assez intéressante, comme témoignage des évolutions séculaires de la démo-pathologie, pour mériter ce bref aperçu qui s'appuie sur des recherches faites dans les chroniques médicales du Portugal et de l'Espagne.

La grande *grippe* de 1918 a eu pour caractéristiques, qu'on a cru devoir accoler à son titre, sa soi-disant origine espagnole et sa malignité pestilentielle inouïe, due principalement à la localisation pulmonaire. Elle a cependant à cet égard des devancières dans les influenzas du XVI^e siècle.

L'intrusion pandémique de 1557 était caractérisée par « des maux de tête, de l'enrouement et du catarrhe, qui dégénéraient facilement en pleurésies (pneumonies) et tuaient beaucoup de monde », dans le langage expressif du grand médecin Gomes Pereira, selon lequel ce catarrhe pneumonique se propagea de l'Espagne aux Flandres et à la Germanie. Mais le portrait le plus fidèle du monstre grippal d'il y a trois ans est la terrible pandémie de 1580. Elle lui ressemble jusque dans son nom, car, ayant paru, comme à présent, avoir pour foyer l'Espagne, elle avait aussi été baptisée du nom de *grippe espagnole*, *Spanische Ziepe*. Ayant surgi comme la nôtre en mai et juin et ayant atteint également toute son acuité à partir de la fin d'août, elle causa une énorme mortalité à Madrid, et, en l'espace de dix jours, elle compta, en chiffres ronds, vingt mille cas à Barcelone.

A ce moment-là, la cour espagnole était à Badajoz, à cause de l'expédition militaire pour la conquête du Portugal ; la maladie y pénétra en même temps qu'elle et celle-là avait une telle acuité qu'elle tua la reine et conduisit au seuil de la tombe D. Philippe II, faisant ainsi tenir à un fil la réunion du Portugal à l'Espagne. Elle emplit de deuil l'Europe entière ; rien qu'à Rome elle faucha mille vies.

Ils se trompent donc, ceux qui s'imaginent que l'épidémie de 1918 était inédite, qui vont jusqu'à hésiter sur son diagnostic et à inventer des virulences fantaisistes ou de nouvelles formes de la grippe. En tant que fléau dévastateur, elle avait déjà été ainsi autrefois. C'est encore un enseignement profitable de l'épidémiologie historique.

On sait que le *typhus exanthématique* a été dégagé du chaos des pestilences et de sa confusion commune avec la peste asiatique, grâce aux travaux mémorables de Fracastor qui l'a étudié dans ses atteintes de 1505, 1528 et autres, lui donnant le droit de cité nosographique, enregistré dans son magnifique essai *De morbis contagiosis* (1546). La leçon du maître italien n'a pas été perdue dans la péninsule hispanique ; au contraire, elle y a porté des fruits, peut-être comme nulle part ailleurs. Ses médecins apprirent à l'étudier aussi bien dans les armées de Charles V, décimées plus d'une fois par le fléau, dans leurs guerres en Europe, par exemple au siège de Metz, que dans les poussées épidémiques ayant sévi en Espagne et au Portugal, faisant ainsi concurrence aux dévastations de la peste du Levant.

C'était dans les deux pays une maladie courante, que le peuple appelait *tabardilho*, nom dont on ignore la dérivation et qui, ne signifiant rien par lui-même, vaut mieux que la vicieuse terminologie actuelle, typhus exanthématique. Les auteurs, tout en mentionnant le nom de *tabardilho*, l'appellent fièvre *punctularis* ou *pulicularis*, de la forme des efflorescences cutanées, comparables à des points rouges ou aux piqûres des puces. Son extrême contagiosité était devenue proverbiale. Les pathologistes portugais et espagnols, à partir du milieu du siècle, s'occupèrent beaucoup de l'infection et de ses symptômes, aussi bien dans des chapitres des traités, que dans des monographies spéciales, dont quelques-unes sont d'excellents travaux, comme celle de Luiz de Toro, qui fait honneur à la médecine de son temps. C'est une bibliographie digne d'estime, d'autant plus qu'à des époques récentes, chez nous et dans l'Europe occidentale, le concept du typhus s'était oblitéré chez les médecins, qui étaient portés à le confondre avec la fièvre typhoïde commune.

On trouve la trace du fléau à partir de la guerre pour la prise de Grenade (1492) et, à la suite, de l'émigration forcée des juifs de Castille au Portugal, troupe de près de 90.000 personnes, expulsées par les rois catholiques et qui apportèrent dans notre pays une traînée typhique mortifère.

Entre autres épidémies mal définies on enregistre encore celle de 1505 où le mal fut apporté à Lisbonne, par voie de mer, de Rome, où sévissait l'épidémie fracastorienne, et celle de 1574, année où elle a sévi avec intensité dans l'Extramadoure portugaise.

La contagion fut portée dans les nouvelles conquêtes de l'Amérique, notamment au Mexique, où elle est restée enracinée jusqu'à nos jours, en conservant le nom de *tabardilho* qui avait presque disparu dans la métropole, tant dans le langage du peuple que dans celui des savants. Une des monographies de la maladie, celle de Francisco Bravo, a même été imprimée au Mexique, comme un produit de l'observation locale. Cette filiation historique démontre à elle seule l'identité du *tabardilho* mexicain avec le typhus exanthématique, identité que Ricketts, en 1910, a essayé de démontrer expérimentalement.

Dans ce coup d'œil rétrospectif le point qui retient le plus l'intérêt est l'*encéphalite léthargique*, la nouvelle et extraordinaire maladie qui depuis trois ans attire l'attention du monde médical.

On trouve des indices certains de son existence dans des observations recueillies au XVII^e siècle. Nous avons produit nous-même un témoignage vraisemblable et plus ancien avec la casuistique tirée des *Centuries* (Cent. II, *Curationes* 26 et 27) de Amatus Lusitanus, le célèbre médecin juif portugais qui fut professeur à Ferrare et l'un des hommes qui ont le mieux personnifié la renaissance médicale.

Il s'agit de trois cas dans une famille à Ancône (1561). D'abord une servante négresse, atteinte de fièvre et en même temps d'un sommeil très profond et lourd ; si on la stimulait pour la faire éveiller, elle ne soufflait mot et n'ouvrait même pas les yeux : « ...*somno profundissimo et gravi ita opprimebatur, ut stimulata (et si sentiebat) nihil tamen dicebat nec oculos aperiebat* ». Elle est morte en peu de jours. Trois jours après son décès, la maîtresse de la maison tombe malade ; de la fièvre aussi, suivie d'une envie invincible de dormir. Si on l'appelait, elle répondait, mais aussitôt fermait les yeux et retombait dans le sommeil : « ...*febri sanguinea correpta fuit, quam insequeretur inevitabilis dormiendi cupiditas, quae vocata utcumque respondebat sed iterum oculos clauderat, et ad soporem revertebat* ». Au quatrième jour il survint un accès de *rigor* et un autre le septième jour, qui fut très violent et dura deux heures. Des sueurs copieuses se produisirent, et la malade guérit. Sa fille, âgée de dix ans, devint malade en même temps que sa mère, et avec des symptômes pareils ; elle aussi se tira d'affaire. Les observations sont très simples, mais la ressemblance est frappante.

Le fait que le fléau ait atteint trois victimes, en même temps, dans la même famille, ne contredit en rien le diagnostic présumé, car, quoique ordinairement sporadique, l'encéphalite peut aussi donner naissance à des cas multiples sous le même toit, cas qui ont été invoqués à l'appui de la contagiosité.

Un autre témoignage d'observation de la fièvre léthargique est celui de Gomes Pereira, médecin et philosophe de marque, qui, dans l'histoire de la philosophie, s'est rendu célèbre comme précurseur de Descartes, par l'énonciation du principe de l'automatisme des animaux. Les observations de Gomes Pereira datent de 1557 (*Novae veraeque medicinae*, 1558).

La maladie commence par la fièvre et ordinairement la léthargie apparaît le cinquième ou le sixième jour ; le fébricitant est pris d'un sommeil si lourd que ni cris ni secousses ne peuvent le réveiller : *sopor inexpugnabilis febrientum corripere ut nisi cum alta voce oculos somno gravatos aperire nequeat quos statim ut vocanti respondet iterum claudit*. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'il peut ouvrir les yeux et, s'il le fait, il les referme immédiatement. Le sommeil est continu, le corps gît inerte sur le côté, en résolution, rappelant parfois l'état apoplectique. Très souvent le malade se réveille et reprend ses sens, réagissant contre le sommeil ; bien que la fièvre reprenne, il arrive que la léthargie vienne par crises intermittentes, plus ou moins longues, et ces répétitions finissent par perdre le patient, *agri perniciem finire solent*. L'hypersomnie arrive à s'associer au délire, *et si quod delirium somnum committabatur*.

Cette description ressemble singulièrement à celle de l'encéphalite léthargique ; plus significative et prenante que la casuistique de Amatus, elle la complète et la renforce. Gomes Pereira paraît même vouloir esquisser un symptôme caractéristique : la chute des paupières, la ptose. Il explique que les muscles qui ouvrent les paupières sont paralysés, par suite d'une altération originaire des parties du cerveau d'où procède l'innervation palpébrale, *in aliquibus cerebri locis, unde nonnulli nervi genarum*

oculorum oriuntur. Les traits nosologiques principaux, somnolence et perturbations oculaires, ne lui échappent pas, pas plus que ne lui échappe, comme interprétation pathogénique, la lésion cérébrale. On ne nous taxera pas de témérité si nous supposons que Gomes Pereira a eu en vue le cadre de l'encéphalite épidémique dans sa forme la plus vulgaire et la plus courante, la *léthargique* et *oculo-paralytique*.

Les idées du temps sur les humeurs se mélangent à ce concept nosographique des deux auteurs ; c'était la pituite qui montait au cerveau et se localisait dans les régions affectées.

Amatus aussi bien que Gomes Pereira font remarquer que ces états morbides qu'ils appellent de noms gréco-latins, pour la plupart désuets de nos jours (cataphora, veternus), étaient connus du vulgaire sous le nom de *modorra*, le vocable populaire en Espagne et au Portugal de la somnolence morbide. L'un et l'autre la donnent comme ayant sévi épidémiquement sous ce titre. Gomes Pereira déclare même avoir observé l'épidémie soporeuse en 1557-58. Cela veut dire qu'au XVI^e siècle la fièvre de *modorra* était une maladie courante et épidémique dans la péninsule.

J'ai retrouvé trace d'une de ces épidémies dans les chroniques portugaises qui la mentionnent comme ayant sévi à Lisbonne à la fin de l'année 1521. Ce fut un fléau mortifère qui ne conduisit pas au tombeau moins de 200 personnes de qualité, dont le roi D. Manuel lui-même. L'encéphalite léthargique a montré, c'est certain, une mortalité clinique marquée, mais une faible mortalité démique. Nous ne sommes cependant pas à l'abri d'une mortalité aussi élevée qu'alors, car la polyomyélite, sa proche parente, ne s'est montrée que tardivement susceptible d'une sérieuse force de propagation, ainsi qu'on l'a constaté pour la première fois dans les épidémies suédoises et ensuite dans la récente épidémie de New-York.

Gomes Pereira examine conjointement les trois fléaux dans une page qui suffit à lui assigner un rang distingué parmi les épidémiologistes : « Il y a de multiples conjonctions de fièvres pestilentiellles (*contingunt innumeri pestilentium febrium congressus*), ou dans la constitution morbide de l'année, ou à diverses époques de la même année, ou à des années d'intervalle ; ; donc tout médecin qui a exercé sa profession pendant les deux années dernières de 1556-57 et au cours de l'année actuelle de 58, a vu clairement comment en un si court laps de temps différentes modalités de fièvres ont sévi, aussi bien en territoire espagnol, que chez les autres peuples de l'Europe tout entière ; les unes avec la cataphora, celle que les Espagnols appellent vulgairement *modorra* ; les autres avec piqures de puces, et que le même peuple appelle *tabardilho* ; — les autres enfin avec du coryza et de l'enrouement, et que le vulgaire appelle catharre et *moquillo*. »

Voilà donc une conjonction épidémique de *typhus exanthématique*, d'*influenza* et de *fièvre léthargique*, exactement semblable à celle qui nous a éprouvés dernièrement.

IX

LES PLANTES DANS LES MALADIES DES YEUX

ÉTUDE DE FOLKLORE

PAR LE D^r Van SCHEVENSTEEN

MÉDECIN EN CHEF DE L'INSTITUT OPHTALMIQUE DE LA VILLE D'ANVERS
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DU PREMIER CONGRÈS DE L'HISTOIRE DE L'ART DE GUÉRIR

Depuis les temps les plus reculés, l'homme a manifesté une prédilection marquée pour les moyens médicaux d'origine végétale, ainsi l'apprennent l'étude des documents les plus antiques, tout comme celle des pratiques médicales des peuples primitifs de nos jours, qui à ce point de vue semblent se trouver au même rang de connaissance scientifique que nos lointains ancêtres. Cette prédilection s'est affirmée au cours des siècles, et si de nos jours la réputation des plantes paraît un peu diminuée, il importe de noter que leurs « quintessences », intraits, extraits et alcaloïdes ont pris leur place dans les officines et dans les prescriptions doctrinales. Mais le peuple ne s'est pas fait à ces changements, les manipulations complexes de la chimie sont pour lui entachées de mystère et de sorcellerie ; ces produits enfermés dans des fioles cachetées sur toutes leurs faces de têtes de mort et enveloppées de papiers multicolores bourrés de conseils de prudence, ne lui disent pas autant que toute la série de plantes serrées dans les tiroirs de la pharmacie domestique, où les grand'mères puisaient leurs panacées les plus efficaces.

J'ai étudié une série de médicaments végétaux que le peuple emploie encore dans nos régions et dans les contrées voisines pour traiter les maladies oculaires.

Comment les connaît-il ? D'abord par la tradition orale : les commères se sont chargées de cette éducation... ce qu'elles enseignent c'est « la vérité vraie », que l'on applique sans demander le pourquoi.

Viennent ensuite les écrits : les ballots de publications de mauvaise vulgarisation médicale qui flattent le petit esprit populaire parce qu'elles condensent, en quelques pages de méchant papier, « tout » ce que les médecins ont dû s'assimiler lentement et péniblement.

Où ces conseillers de santé ont-ils déniché leur copie ?

Il faut avouer que leurs références sont parfois des plus respectables, leurs origines remontent souvent jusqu'à l'antiquité classique et même au delà ! Mais ces auteurs grecs, latins et arabes n'étaient pas d'un abord facile pour la généralité même des gens instruits, les compilateurs se sont arrêtés à un jalon plus proche de la science :

notamment aux botanistes de la fin du XVI^e et du XVII^e siècle ¹. Ces savants ont beaucoup contribué à rendre assimilables au public les œuvres de l'antiquité. D'autre part, les travaux des savants et médecins ayant écrit en langue vulgaire, des Henri de Mondeville, des Guy de Chauliac, des Ambroise Paré et d'autres ont été mis aussi à contribution. Nourris par ces écrits, ils ont donné le jour à foule de petits traités destinés à aider le public ; au moment de leur apparition, il faut en convenir, ces tracts répondaient à un véritable besoin, les médecins étaient rares, les campagnes en étaient dépourvues ; aussi tout ce qui y est écrit n'est pas à rejeter de prime abord.

J'ai parcouru bon nombre de ces opuscules ayant circulé vers les XVII^e et XVIII^e siècles en Belgique et dans les Provinces-Unies, j'ai comparé les prescriptions d'origine végétale relatives à l'ophtalmologie avec celles des tracts modernes et avec les enseignements transmis par voie orale encore suivis dans nos régions et dans les contrées voisines ; pour beaucoup d'entre ces plantes j'ai pu établir le certificat d'origine de leur emploi... c'est ce travail que je sou mets à l'indulgence du 2^e Congrès de l'histoire de l'art de guérir. Dans cette étude comparative, le travail de V. Heursel Demeester m'a été un guide fidèle et précieux ².

Acorus Calamus L. — Acore odorant. Pupille de l'œil.

Dioscoride (I, 2) et Pline (XXV, 100) recommandent en breuvage le suc de la racine de cette plante à ceux qui souffrent de « suffusio » et de calligo ³.

Platearius le cite ⁴.

Dodoens dit : « Het sap van den wortel vaegt af ende verdryft al tgene dat de oogen belemmert ende claerheyt van dien hinderlyck is als syn de schellen vleecken en dergelycke ghebrecken. »

De Lobel et Munting parlent dans le même sens ⁵.

En Chine, le jus d'acore est encore employé couramment en ophtalmologie populaire ⁶.

Allium cepa L. — Oignon commun.

Pline (XX, 20) dit de l'oignon cultivé qu'il éclaircit la vue : pour cela on le flaire et il fait pleurer, ou encore mieux on se frotte les yeux avec le suc... On emploie le suc en onctions contre les cicatrices des yeux, les albugos et les taches ⁷.

On retrouve ces préceptes dans la plupart des ouvrages médicaux des siècles passés ainsi que dans les traités de vulgarisation ⁸.

1. R. DODOENS. *Herbarium oft Cruydtboeck, gedrukt tot Leyden in de Plantjnsche*. Druckerje van François van Ravelingen, 1608. — DE LOBEL. *Kruydtboeck oft Beschryuinghe van allerlege ghewassen, kruyderen ende gheboomten*. T'Antwerpen. Chr. Plantyn, 1581. — A. MUNTING. *Nauwkeurige Beschryving der Aardgewassn*. Te Leyden, t'Utrecht by Pieter vander Aa, François Halma, 1696. — *De Nederlandtse Herbarius of Kruydt-Boeck*, P. Nylandt, t'Amsterdam. Marcus Doornick- 1670. — *De Nederlandschen Herbarius of Kruidboek*. Steph. Blankaart, t'Amsterdam. Nicolaas ten Hoorn, 1714.

2. *Archéologie végétale des Simples*. V. HEURSEL DE MEESTER, Ypres, J. Tyberghien. Fraeys, 1912.

3. HUGO MAGNUS. *Die Augenheilkunde der Alten*, Breslau. J.-U. Kern's Verlag (Max Müller), 1901 p. 336. — PLINE. *Histoire naturelle* (Trad. Littré, Paris, Firmin Didot, 1883).

4. *Le Livre des Simples Médecines*. Trad. française du XIII^e siècle du *Circa instans* de Platearius, publié par le Dr Dorveaux, Paris, Bureau de la Soc. Française d'Histoire de la Médecine 1913 ; art. 45.

5. DODOENS. *Op. cit.*, p. 422 b. — DE LOBEL. *Op. cit.*, p. 82. — MUNTING. *Op. cit.*, p. 428.

6. Dr E. VINCENT. *La Médecine en Chine au XX^e siècle*, Paris, G. Steinheil, 1915, p. 83.

7. Voir aussi DIOSCORIDE (II, 180, 200), d'après MAGNUS. *Op. cit.*, p. 361.

8. *Medicina Salernitana. per Joannem Curionem recognita et repurgata*, Francoforti, J. Savrius, 1612,

Hovorka renseigne qu'en Allemagne et en Autriche on emploie beaucoup un collyre composé à parties égales de suc d'oignons blancs et de miel d'abeilles. Pour guérir les taies de l'œil, on instille trois fois par jour une goutte de ce mélange dans le coin de l'œil ¹. D'autres se contentent dans ces cas d'employer la mixture en frictions péri-oculaires ². Plus loin l'auteur relate que les instillations de jus d'oignon se pratiquent aux Indes anglaises pour les cas similaires.

Cet usage paraît abandonné dans nos contrées.

Allium porrum L. — *Ail poireau*.

Pour Dioscoride (II, 178) et Archigène (pg. 799), l'usage excessif entraîne l'affaiblissement de la vue, le suc favorise la croissance des cils ³.

De Lobel ⁴ note « met honich gemenjt (seght Plinius) gheneest de sweerkens die tgesichte verduysteren ende oock d'eenparich draegen indenhoeck vander ooghen ende ander sweeren ».

Höfler renseigne que le suc de poireau est instillé dans les affections inflammatoires des yeux, en Dalmatie. Cette assertion est à rapprocher de celle d'Hovorka, quand il parle de l'ail ⁵.

Allium sativum L. — *Ail cultivé*.

Comme médicament externe, Dioscoride ⁶ le recommande dans les suffusions sanguines, il convient de le griller et de le mélanger avec du miel.

En Bosnie ⁷, les paysans prétendent qu'en mangeant de l'ail quarante jours en suivant, la vue affaiblie se régénère avec une telle acuité que le patient parviendra à compter les étoiles du ciel. En Dalmatie ⁸ on recommande de toucher les taies de la cornée avec le bulbe de la plante ou bien d'instiller le suc dans l'œil suivant le précepte de Pline.

Au Maroc ⁹ l'ail entre dans la composition des collyres fabriqués par les praticiens indigènes.

Dans nos contrées l'usage de l'ail est loin d'être aussi exagéré que dans les pays du Centre ou du Midi ; aussi on ne trouve pas d'indication de son emploi en thérapeutique oculaire.

Aloë L.

Le suc épais retiré de plusieurs plantes appartenant au genre aloë de la famille des

p. 276. — *Hugonis Fridaevalis de tuenda sanitate*, Antverpiae, Chr. Plantin, 1588, p. 96. — DE LOBEL. *Op. cit.*, p. 186. — NYLANDT. *Op. cit.*, 314 b. — *Den verstandighen Hovenier*. Door F. V. S. Antwerpen. G. van Gaesbeeck, 5 den druk, 1698, p. 37. — *Van den Schat der Armen oft een Medecyn Boecksken dienstelyk voor alle Menschen*. Opeja Heym. JACOBI, Antwerpen, G. Verhulst, 1641, p. 77.

1. Dr O.-V. HOVORKA et KRONFELD. *Vergleichende Volksmedizin*, Stuttgart, Strecker et Schröder, 1908, t. I, p. 459.

2. *Ibid.*, t. II, p. 786.

3. MAGNUS. *Op. cit.*, p. 344.

4. DE LOBEL. *Op. cit.*, p. 192.

5. HOFFLER. *Volksmedizinische Botanik der Germanen*, Wien, R. Ludwig, 1908, p. 104.

6. MAGNUS. *Op. cit.*, p. 342.

7. HOVORKA. *Op. cit.*, t. II, p. 790.

8. *Ibid.*, t. I, p. 241.

9. H. THIERRY. *Étude sur les pratiques et superstitions médicales des Marocains*, Paris, Le François, 1917.

Liliacées a été employé en médecine depuis les temps les plus reculés. Dans le papyrus d'Ebers il est déjà renseigné comme médicament. Hippocrate, Galien et Arrian le mentionnent. Au temps de sainte Hildegarde le végétal Aloës et le suc sont souvent indiqués ¹. Les auteurs de l'antiquité mentionnent fréquemment son usage dans le traitement des affections oculaires ². Yperman en donne une préparation compliquée ³. Dodoens (p. 632) vante ses propriétés en s'inspirant de Dioscoride, tout comme de Lobel (p. 456 et 457) et Nylandt (p. 338).

Dans les livres de vulgarisation médicale des XVII^e et XVIII^e siècle on retrouve des recettes de collyres dont il constitue la partie essentielle ⁴.

On retrouve des indications à peu près semblables dans les productions demi-médicales ⁵ du temps présent.

Althaea officinalis L. — Guimauve officinale.

Les propriétés émollientes et adoucissantes de cette plante, dues à la grande quantité de mucilage qu'elle cède à l'eau, l'ont fait employer de tout temps dans les affections inflammatoires aiguës des yeux ⁶. D'habitude on recommande la décoction de racines à laquelle s'ajoutent les substances calmantes habituelles, parfois certains recommandent les graines ⁷. Le médicament conseillé dans presque tous les traités de « médecine charitable » des siècles passés, se retrouve dans la plupart des publications de vulgarisation actuelles ⁸, aussi le peuple est-il resté fidèle à son emploi.

Alsine media L. — Mouron des oiseaux ⁹.

Dodoens renseigne : « Muer met meel oft wort (soo Dioscorides schrijft) op de verhitte ende syeeringen der oogen ghedaen /gheneest die¹⁰. Actuellement on emploie encore la plante en applications externes contre les inflammations oculaires, peut-être son emploi serait-il la conséquence d'une signature¹¹ ?

1. DRAGENDORFF. *Die Heilpflanzen der verschiedenen Völker und Zeiten*, Stuttgart, F. Enke, 1898, p. 418.

2. Notamment ARCHIGÈNE (p. 794), PLINIE (XXVII, 5), SRIBONIUS LARGUS (23, 30), DIOSCORIDES (III, 22), d'après MAGNUS. *Op. cit.*, p. 332.

3. D^r E.-C. VAN LEERSUM. *De « Cyrurgie » van Meester Jan Yperman*, Leiden, Sijthof, 1912, p. 77.

4. *De Secreten van den Eerweerdigen Heere Alexis Piemontois...*, Amsterdam, Hendrick Laurentz, 1636, p. 149. — SCHAT DER ARMEN. *Op. cit.*, p. 77. — Verstandighen Hovenier. *Op. cit.*, 36. — *Vorstelyck Geschenck dat is een Medecyn Boeck...*, Amsterdam, Barent Adriaenssz, 1604, p. art. 157.

5. TROOST DER ZIEKEN. *Eene verhandeling over ongeveer 200 beproefde geneeskundige planten over wateraanwendungen, huismiddelen en ziekten door Br. Aloysius, van de congregatie der Pius Broeders Heerlen, Limburg (s. d., N. Alberts, Kerkrade)*, p. 6.

6. Les racines sont l'Althaea de Dioscoride et de Galien (celui-ci l'appelle aussi Ebiscus). Chez Théophraste ce serait la « Malache he agria ». Scribonius Largus l'appelle tour à tour Ebiscus et Hibiscum. Charlemagne Mismalva ou Ibischa, i. e. Altheas, Ste Hildegarde l'appelle aussi Ibischa (DRAGENDORFF. *Op. cit.*, p. 422).

7. VORSTELYCK GESCHENCK. *Op. cit.*, art. 162.

8. *Botanique médicale au Presbytère*, par un curé de campagne, Paris, Savaète, S. D., p. 119. — *Plantes du Pays, dont les vertus bienfaisantes sont propres à soulager et à guérir nos maux et nos maladies*. A. CROWET et A.-J. NOEL, Namur, E. Wesmael, 1883, p. 112.

9. La *Stellaria Holostea* L., et la *St. nemorum*, qui sont des espèces voisines, ont les mêmes indications populaires que l'*Alsine media* L.

10. DODONÆUS. *Op. cit.*, p. 43 a. — Voir aussi, MUNTING. *Op. cit.*, p. 308, d'après DIOSCORIDE (L. IV, c. 87) et RUELL, L. II, c. 113.

11. DRAGENDORFF. *Op. cit.*, p. 208. — VAN ANDEL. *Op. cit.*, p. 186.

Anagallis arvensis L. — *Mouron des champs. Mouron rouge*¹.

Dioscoride (II, 209) et Pline (XXV, 92) préconisent l'usage de cette plante mêlée à du miel dans les affections de la cornée et contre la faiblesse de la vue. A propos du passage de Pline (XXV, 92,1) : « Pupillas dilatat; et ideo hoc inunguntur ante, quibus paracenteses fit », Magnus.² fait remarquer que l'*Anagallis* des anciens doit être probablement une autre plante que celle désignée actuellement sous le vocable d'*Anagallis arvensis* L., il a essayé d'obtenir des effets mydriatiques, comme le renseigne Pline sans y parvenir.

Dodoens (p. 46 b), De Lobel (p. 550) et Munting (p. 324)³ ont repris la prescription de Pline.

L'emploi de l'*Anagallis* s'est bien restreint ; Dragendorff⁴ note l'usage antiophtalmique d'une variété de cette plante croissant au Chili (l'*Anagallis myrtifolia* Kostl.).

Ces idées, plus ou moins modifiées, sont reprises dans les publications subséquentes, ainsi : « L'eau distillée est fort bonne aux inflammations, nuages et ulcères des yeux, à son défaut on peut appliquer l'herbe pilée, ou instiller son suc dans les yeux⁵. »

Dans Hock⁶ et Poskin⁷ on trouve qu'en Wallonie les bonnes femmes appliquent le mouron derrière les oreilles des enfants atteints de mal aux yeux, afin de déterminer une révulsion, « dérivation de la maladie », au sens populaire.

Anemone nemorosa L. — *Anémone des bois.*

Dioscoride (II, 207) mentionne son emploi dans les affections suppuratives des yeux¹.

Pline (XXI, 94, 8), dit que la décoction de la racine guérit les fluxions des yeux et efface les cicatrices.

Leurs indications sont reprises par Dodoens⁸ et ses contemporains⁹. Van Beverwyck émet déjà l'opinion que l'emploi de l'anémone en ophtalmologie serait dû à une application de théorie des « signatures »¹⁰. Ces idées sont reproduites ailleurs¹¹.

De Cock signale l'emploi de l'anémone en Flandre¹². Pour certains cependant l'usage de la plante exposerait à des mécomptes, puisqu'aux environs de Lebbeck on lui a donné le nom de « kwaâ-oogenbloem ».

1. DRAGENDORFF (*Op. cit.*, p. 513) pense que l'*Anagallis* de Galien et la *Macia* de Marcellus Empiricus seraient l'*A. arv.* L.

2. MAGNUS. *Op. cit.*, p. 340.

3. *Dictionnaire botanique et pharmaceutique*, par ..., Paris, Nyon, 1768, p. 336.

4. DRAGENDORFF. *Op. cit.*, p. 513.

5. HOCK. *Croyances et remèdes populaires au pays de Liège*, Liège, H. Vaillant-Carmanne, 1888, p. 47.

6. Dr A. POSKIN. *Préjugés populaires relatifs à la Médecine et à l'Hygiène*, Bruxelles, Société belge de Librairie (O. Schepens), 1898, p. 62.

7. MAGNUS. *Op. cit.*, p. 334.

8. DODOENS. *Op. cit.*, p. 781.

9. MUNTING, p. 326. — DE LOBEL, p. 344.

10. Joh. van Beverwycks *Schat der Ongesontheydt, ofte Genees-konste van de Siekten*, Amsterdam, J.-J. Schipper, 1656.

11. CABANÈS et BARRAUD. *Remèdes de bonne femme*, Paris, A. Maloine, 1907, p. 142 et *passim*. — MAGNUS. *Die Volksmedizin. Ihre geschichtliche Entwicklung und ihre Beziehungen zur Kultur*, Breslau, Ker's Verlag, 1905, p. 70.

12. A. DE COCK. *Volksgeneeskunde in Vlaanderen*, Gent. J. Vuylsteke, 1891, p. 127.

L'emploi d'autres variétés, l'A. pratensis et l'A. pulsatilla, a été vanté dans le temps par Storck dans l'amaurose et quelques autres maladies des yeux ¹.

Toutefois, sauf en médecine populaire, les différentes variétés d'anémone paraissent être actuellement abandonnées.

Anethum Foeniculum L. — Fenouil officinal ².

Dioscoride (III, 74), Archigène (p. 792) et Scribonius Largus (C, 38) vantent vivement l'emploi de cette plante comme ophtalmique ³.

Pline (XX, 95) raconte : « foeniculum nobilitavere serpentes gustatu, ut diximus, senectam exuendo, oculorum aciem succo ejus reficiendo ; unde intellectum est, hominum quoque calliginem praecipue eo levare. » Le roman des serpents donnant ainsi des leçons pratiques aux hommes a eu la fortune de passer fréquemment dans la littérature médicale postérieure ⁴.

Pergens donne ses indications dans la médecine anglaise ancienne ⁵.

Les calendriers anciens qui donnent des règles de santé le vantent ⁶.

L'école de Salerne le note comme pouvant fournir une eau bonne pour la vue :

Foeniculus, verbenna, rosae, chelidonia, ruta
Ex illis aqua fit, quae lumina redidit acuta ⁷.

Platearius en donne une prescription composée. Coulon ⁸ donne la formule suivante; elle a comme parrains Dioscoride, Rufus d'Éphèse et Aétius :

A cheus ki ont tourble veue, prendès fenoul et prendès rue et fiel de pietris, et si metes miel. Et si le dégoutés à une penne en vos iex au couchier.

Une prescription assez semblable est contenue dans un manuscrit roman de la bibliothèque d'Évreux ⁹ :

Pour les eux qui sont usez et occurs, prenez le jus de fauneil et de la rue, autant de l'un comme de l'autre, et du miel avec, et si le boulez tant qu'il soit espès ; si le metez jus du feu ; si metez ens les fielz de Ij. oisiaus qui vivent de proie, et merllez ensemble et le gardez et metez sus les eux, si garront.

Une variante se trouve dans un des premiers livres de médecine populaire édités en Flandre : « Chi sult int Oge doen van desen watere drie oft vier reusen op enen dach /Venckelwater /rute water /selde water va elcx eeue vele Daer doet in tutie prepareate in een pont waters se once suycker cadijs.... ¹⁰ »

1. HENRI VAN HEURCK et V. GUIBERT. *Flore médicale belge*, Louvain, C.-J. Fonteyn, 1864, p. 4 et *passim*. — HENRI COUPIN. *Guérissons-nous par les Plantes*, Paris, Schleicher, S. D., p. 79.

2. Galien et Columella l'appelaient Marathron. Largus : Foeniculum, Apicius : Careum et Caraeum. Charlemagne : Feniculum (DRAGENDORFF. *Op. cit.*, p. 492).

3. MAGNUS. *Augenheilkunde*. *Op. cit.*, p. 338.

4. FRIDAERVALLIS. *Op. cit.*, p. 77.

5. PERGENS. *Contributions à l'Ophtalmologie et à la Médecine anglaises aux XIII^e et XIV^e siècles*, Janus, t. V, 1900.

6. P. ALBERDINCK THÏM. *Kalender en Gezondheidsregels...*, Gent Siffer, 1892, p. 38.

7. *L'art de conserver sa santé composé par l'Ecole de Salerne*, par B. L. M., Paris, J. Morris, 1759, paragr. CVI, 71.

8. COULON. *Curiosités de l'Histoire des remèdes comprenant les recettes employées dans le Cambrésis au moyen âge*, Rognier, Cambrai, 1892, p. 53.

9. H. BERTHAUD. *La Médecine populaire dans la Littérature romane*, Paris, Bonvalot-Jouve, 1907, p. 81.

10. Den troost der cranker meschen, inhoudede die rechte Cure en genesinge van allen siecte die den

Dodoens (p. 515, 516), Munting (p. 590) et de Lobel (94, b) ne font que reproduire les prescriptions anciennes. Nylandt (p. 284, b) vante l'emploi du suc de fenouil mélangé au sucre candi, il base sa prescription sur Dioscoride, Galien et Salomon Albertus.

La plupart des livres de médecine familiale ancienne et moderne ont gardé une bonne place au fenouil comme médicament oculaire, les prescriptions se ressemblent étonnamment ¹.

Si le fenouil a toujours gardé bonne réputation dans le peuple, tant dans nos contrées qu'ailleurs ², bien des oculistes ne dédaignent pas de faire entrer le fenouil dans leurs formules magistrales ; est-ce par conviction ou par atavisme médical ?

Apium petroselinum-L. — Persil cultivé ³.

Ravelingius ⁴ dit qu'un cataplasme de persil et de mie de pain blanc guérit les yeux rouges et gonflés.

De Lobel emprunte à Dioscoride l'indication suivante : « Petercelie is goedt tot tselve daer de Coliander toe dient/in vueghen dat de bladers met broot oft naerbier ghemengt/de roode gheswollen ooghen ghenesen » (p. 862) ⁵.

Dans les écrits modernes on trouve que le suc instillé dans l'œil a guéri plusieurs cas d'ophtalmie purulente. ⁶ Quelques livres de vulgarisation le préconisent encore contre les ophtalmies en général ⁷.

Artemisia Absinthium L. — Artemise absinthe ⁸.

Dioscoride (III, 23) et Pline recommandent l'emploi de la plante tant à l'intérieur, comme fortifiant de la vue, qu'en applications externes, décoctions et instillations, contre les épiphoras et les suffusions sanguines ⁹.

mensche va binne aencome moge Altesame met schone conste en wel geprobeerde Recepten geciert so dat he een yegelik hier wet sal moege in rechter ghesontheit houde sonder grote cost der Medicijne. Anno M. D. LI. Door den hoochgeleerden Franciscum Henrici Medicijn ende Churgijn. — A la fin du livre se trouve : Gheprent Typer Inden Rooden Pelicaen By My Joos Destree int Jaer ons Heeren M. CCCCC ende, IJJ. (Fo. V).

1. Voir notamment : VORSTELYCK GESCHENCK. *Op. cit.*, p. art. 158. — *Den Antwerpschen Leydsman-der Gesondhejd ofte Schat des Menschdoms door*, Heym. JACOBI, T'Antwerpen, 1796, p. 181 et *passim*. — Van den Schat der Armen. *Op. cit.*, p. 77, 108 et *passim*. — De secreeten van A. Piemontois. *Op. cit.*, 150 et *passim*. — Den verstandighen Hovenier. *Op. cit.*, art. 36. — Van Beverwijck. *Op. cit.*, p. 8 a. — Dictionnaire de Botanique. *Op. cit.*, p. 168. — Lodovico LOCATELLE. *Theatro d'Arcani*. In Venetia, MDCLXVII, P. Baglioli, p. 131. — J.-M.-L. VAN DEN BOSCH. *Handboek voor Lijdenden of genezing zonder Geneesheer...* Ilde uitgave, Leuven, K. Fonteyn, 1887, p. 45 et sa traduction française : *Manuel des Malades ou Guérison sans Médecin*, par J.-M.-L. VAN DEN BOSCH, Louvain, Ch. Fonteyn, 1867. — Troost der Zieken. Br. Aloysius. *Op. cit.*, p. 129. — S. KNEIPP. *Ma cure d'eau...*, Paris, Reteaux-Bray, 1891, p. 93, 113 et *passim*. — S. KNEIPP. *Vivez ainsi...*, 8^e éd., Bruxelles, Soc. belge de Librairie, 1891, p. 429 et *passim*.

2. HOVORKA. *Op. cit.*, t. II, p. 783.

3. L'A. Petroselinum serait le Selinon d'Hippocrate, le Petrosilinon et Apium de Galien ; Petroselinum des auteurs romains et de Charlemagne (aussi Petrosilum). Le Petrosilinum de Ste Hildegarde (DRAGENDORFF. *Op. cit.*, p. 488).

4. IN DODOENS. *Op. cit.*, p. 1176 a.

5. Mêmes indications in MUNTING. *Op. cit.*, p. 345. — Dictionnaire de Botanique. *Op. cit.*, p. 404.

6. VAN HEURCK. *Op. cit.*, p. 141.

7. CROWET et NOEL. *Op. cit.*, p. 50 et 112.

8. La plante serait déjà mentionnée dans le Papyrus d'Ebers, Dioscoride cite trois espèces d'Absinthion. Galien parle d'Absintion et de Seriphon ; l'Absintium des Romains est notre A. A. (DRAGENDORFF, p. 677).

9. MAGNUS. *Augenheilkunde. Op. cit.*, p. 335.

Les indications de l'emploi de cette plante se sont conservées très longtemps dans la thérapeutique générale et oculaire.

Platearius recommande « as esclazir la veue et por oster le rogeur des ieuz. Donnez à boire le jus d'aluisne ¹ ».

Les traités de médecine familiale le mentionnent souvent ², tant dans les anciens que les livres actuels ³. Ensuite dans nos contrées comme ailleurs elle est fréquemment préconisée en médecine populaire ⁴.

Aster Amellus L. — Aster œil du Christ.

Dodoens (p. 454), De Lobel (p. 425), Munting (p. 376) et Nylandt (p. 272) reproduisent l'avis de Dioscoride qui préconise l'usage des feuilles de cette plante contre les rougeurs et les inflammations des yeux. A propos de l'*Anemona nemorosa*, on peut lire l'avis de van Beverwyck qui voit une relation entre l'usage de cette plante et la théorie des signatures.

Dragendorff signale que les racines et la plante de l'*Aster tripolium* L. (une espèce voisine) sont employées en Europe centrale dans le traitement des inflammations oculaires ⁵.

Atropa Belladonna L. — Atrope Belladone.

Les auteurs anciens ne parlent pas des propriétés mydriatiques de cette plante ; l'action de la belladone sur l'iris n'avait été remarquée qu'en 1693 par le botaniste Jean Rav, puis signalée par Daries dans sa thèse en 1776 ⁶.

De Lobel note (p. 319) : « Tsap vande wortel met honich ghemengt /is goedt geleyt op d'ooghen /om tgesichte te verscherpen. » La plante était donc employée comme sédatrice, à ce titre elle est encore parfois utilisée aujourd'hui. Il faut arriver à la fin du XVIII^e siècle pour l'utilisation de ses propriétés mydriatiques, usage qui s'est encore généralisé davantage après que l'on eut découvert et isolé les alcaloïdes, l'hyocyamine et l'atropine.

Betula alba L. — Bouleau blanc.

On trouve dans Munting (p. 133) : « Hout van Berckenboom gebrand, en de vochtigheyd, welke daer uyt zijpeld, bijeen vergaderd, dan vermengd met een weynig fijne Canary-zuycker en Sal Ammiacum, neemt wech de Vliezen en onzuyverheyd der oogen ⁸. »

Cette prescription est littéralement copiée dans un livre moderne, qui est dans bien des mains ⁹ : « ... tenez une petite branche de bouleau par un bout dans le feu, jus-

1. PLATEARIUS, d'après Dorveaux. *Op. cit.*, art. 72.

2. Voir aussi DODOENS. *Op. cit.*, p. 31. — DE LOBEL, p. 918. — MUNTING, p. 224. — NYLANDT, p. 119. — Den Schat der Armen. *Op. cit.*, 109 et 111. — Alexis Piemontois. *Op. cit.*, p. 150. — Botanique médicale au Presbytère. *Op. cit.*, p. 7.

3. VAN DEN BOSCH, p. 30 et *passim*.

4. HOVORKA et KRONFELD. *Op. cit.*, t. I, p. 449, t. II, p. 786.

5. DRAGENDORFF. *Op. cit.*, p. 663.

6. *Encyclopédie française d'Ophthalmologie*. LAGRANGE et VALUDE, Paris, 1903, Octave Doin. T. I, Histoire de l'ophtalmologie, Pansier, p. 65.

7. DRAGENDORFF. *Op. cit.*, p. 589.

8. Voir aussi DE LOBEL, p. 222.

9. VAN DEN BOSCH. *Op. cit.*, p. 33.

qu'à ce que par l'autre bout il vienne suinter un jus brunâtre, dont on peut encore toucher la taie. »

Brassica Napus L. — Navet.

Nous avons trouvé la prescription suivante qui le renseigne : « Als imant eenen slag of stoot in de ooge heeft, dat'er perijckel is van de ooge te verliesen, neemt eene Raepe, schrabt die met een mes soo fijn als t'mogelijk is, doet dat in een aerden panneken met wat olijfolie, laet die wat flokkeren ; dat gedaen sijnde, neemt daer van wat warm tusschen fijne doekskens¹ »

Les cataplasmes de navets sont encore employés en médecine populaire, tant dans nos contrées qu'ailleurs².

Brassica oleracea L. — Chou.

La médecine antique a fait une réputation formidable à cette plante. Pline avance : Suivant le conseil de Caton dans son *De re rustica*, le chou éclaircit beaucoup la vue, mais le suc du chou opère encore mieux, même si l'on ne fait que toucher le coin de l'œil avec ce suc et du miel attique (XX, 34), mais ce n'est pas tout ; si le chou est efficace dans les traumatismes oculaires, l'urine de celui qui en a mangé ne possède pas moins de vertus : « Avec une pareille urine oins ceux dont les yeux sont peu clairs, ils y verront mieux³. »

Dioscoride (II, 146) et Archigène (p. 793)⁴ lui reconnaissent des propriétés particulières dans le traitement des affections oculaires. Les indications données par les auteurs anciens ont été recueillies par les auteurs des siècles suivants⁵ avec plus ou moins de modifications.

A présent la réputation du chou comme médicament oculaire a bien périclité, à peine quelque campagnard ose-t-il se mettre un cataplasme adoucissant dans quelque inflammation aiguë.

Calendula arvensis L. — Souci des champs.

Dodoens relate que l'eau distillée de souci guérit les yeux rouges soit en instillations, soit en compresses ; de plus, elle donne une vue perçante (*Op. cit.*, p. 431, a).

Munting (p. 435) mentionne de son côté, en se basant sur Mathiole (L. 4, C. 186), que la plante éclaircit la vue ; il donne la même indication pour l'eau distillée de la plante en citant Tragus (Lib. I, cap. 46) et Camerar (L. 4, C. 133). Nylandt parle de même (270, b) en s'appuyant sur l'avis de Bayrus.

Van Beverwyck fait aussi allusion à ces propriétés, mais pense que son emploi serait dû à une signature⁶.

L'emploi actuel est très restreint, on le trouve cependant renseigné⁷.

1. Den Antwerpschen Leydsman. *Op. cit.*, p. 92. — Même prescription dans « Troost der Armen ». *Op. cit.*, p. 10.

2. HOVORKA et KRONFELD. *Op. cit.*, t. II, p. 783.

3. Encyclopédie fr. d'Opht. *Op. cit.*, t. I, p. 5.

4. MAGNUS. Augenheilkunde. *Op. cit.*, p. 343.

5. DE LOBEL, p. 296. — MUNTING, p. 410. — FRIDEVALLIS. *Op. cit.*, p. 72. — Vorstelyck Geschenck. *Op. cit.*, art. 160.

6. VAN BEVERWYCK. *Op. cit.*, p. 8 b. et 19 b. (hollantsche geneesmiddelen). Voir aussi CABANÈS et BARAUD. *Op. cit.*, p. 142.

7. CROWET et NOEL. *Op. cit.*, p. 50.

Capsella Bursa Pastoris. Mœnch. — Bourse à pasteur.

Munting (p. 914) dit que les feuilles bouillies et mises dans un linge sur les yeux d'enfants atteints de pustules varioliques (poksken) font disparaître l'inflammation et éclaircissent la vue; de plus, elles conviennent pour toutes les « incommodités » de l'œil.

Le chapelain Vandenbosch s'est souvenu de la réputation que les anciens lui avaient faite « d'attirer le sang épanché » quand il la préconise pour guérir les yeux pochés¹. C'est tout l'usage ophtalmique que j'ai retrouvé.

Centaurea Cyanus L. — Bleuet, casse-lunettes.

La renommée des vertus ophtalmiques si vantées de cette plante ne doit pas remonter à bien loin, puisque Dodoens dit d'elle : « Den aert van dese bloemen endehun cracht en is nochniet wel bekent /ende ondersocht gemeret dat sy nergens inde medicijne ghebruyct en worden. Nochtans schijnt dat de ghemeyne oft cleyne Corenbloemen wat vercoelende van crachten sijn ende daerom van sommige veel gebruyct worden /gestooten zijnde geleyt op de verhitte /roode en loopende oogen ende op de heete geswillen ende ontstekingen ontrent de oogen die eensdeels te vercoelen eensdeels te verdroogen » (*Op. cit.*, p. 425). Ces propriétés sont encore remémorées dans les commentaires de Ravelingius. Cette absence d'indications dans la littérature antérieure semble justifier la remarque de Kaufmann² qui dit : « Au XVII^e siècle le bleuet était considéré comme une couleur très favorable aux yeux, en conséquence toutes les plantes dont la floraison avait cette couleur étaient choisies comme médicaments oculaires, telles la violette, la chicorée, et d'autres... »

Dans les contemporains de Dodoens et ses successeurs on trouve les mêmes indications³.

La réputation du bleuet n'a pas encore diminué, et actuellement il fournit un médicament très en vogue dans la pharmacie populaire, tant dans nos contrées⁴ qu'ailleurs⁵.

Cerinth major L.

Dodoens note que la plante entre dans la composition des pommades et autres préparations ophtalmiques (p. 1072, a).

Il paraîtrait que la C. major et C. minor seraient employées en Allemagne par le peuple pour combattre les inflammations oculaires⁶.

1. Manuel des Malades... *Op. cit.*, p. 30 (éd. fr.), p. 40 (éd. flam.).

2. Cité d'après *Die Ophthalmologie bei den Alten Hebräern*. L. KOTELMANN, Hamburg, L. Voss, 1910, p. 396, note 3706.

3. DE LOBEL. *Op. cit.*, p. 647. — MUNTING. *Op. cit.*, p. 529. — NYLANDT. *Op. cit.*, p. 63 a (ce dernier donne comme références FUCHSIUS. *Hist. Plant.*, c. 162. — Schat der Armen, p. 77. — Den Verstandighen hovenier. *Op. cit.*, art. 37. — VAN BEVERWYCK (Ongesontheyd, p. 8 b., Geneesmiddelen, p. 19 b). — Dictionnaire de Botanique. *Op. cit.*, p. 19 (distillée avec eau de nège (*sic*) on en tire l'eau de casse-lunettes) et p. 103.

4. VAN HEURCK. *Op. cit.*, p. 278. — Botanique méd. au Presb. *Op. cit.*, p. 49. — PAQUE. *De vlaamsche volksnamen...* *Op. cit.*, p. 24. — CH. SERMERTIER. *Vocabulaire de l'Apothicaire-Pharmacien*, Liège, Vailant-Carmanne, 1891, p. 12.

5. DRAGENDORFF. *Op. cit.*, p. 685. — VAN ANDEL. *Op. cit.*, p. 126. — HOVORKA et KRONFELD. *Op. cit.*, t. I, p. 246 et *passim*.

6. DRAGENDORFF. *Op. cit.*, p. 563.

Chelidonium majus L. — Grande Chélidoine¹.

Voici ce que Pline raconte à son sujet : « Des animaux ont aussi découvert des plantes et entre autres la chélidoine. C'est avec cette plante que les hirondelles rétablissent la vue de leurs petits dans le nid même, assurent quelques-uns, quand ils ont les yeux crevés..... Le suc est un remède souverain pour les taies des yeux » (XXV, 51).

L'histoire des hirondelles guérissant leurs petits avec le suc de chélidoine si avantageusement mis à leur portée a fait fortune; le fait qu'elle fleurit au moment de leur arrivée et qu'elle se fane à leur départ, est-il la cause de cette réputation... on ne peut le trancher; toujours est-il qu'à travers de longs siècles, et jusqu'à nos jours encore, son antique et inexplicable vogue s'est conservée².

Elle a passé dans toute la littérature médicale et familiale.

Quintus Serenus Samonicus³ la conseille contre les obscurcissements de la vue dus à la « pigra senectus ».

Dans la médecine de Howel, il existe plusieurs prescriptions à base de chélidoine, notamment : « Contre l'irritation et l'obscurcissement de l'œil : prenez le suc de chelidonium, triturez-le avec du lait de femme nourrissant un garçon, ou l'urine d'un enfant d'un an. Filtrez à travers une toile-pressée, et appliquez le suc à l'œil au moyen d'une plume » (751)⁴.

Dans les préceptes de l'école de Salerne on trouve les mêmes préceptes⁵.

Coulon rapporte la prescription suivante⁶ : « ... le celidoine me prendres à lait de femme le melles ; ce garist les iex cachieus. »

Yperman la recommande à plusieurs reprises, notamment dans un onguent à base d'aloès et de myrrhe, pour la guérison des fistules venant aux angles des yeux⁷. Ainsi fait aussi Ambroise Paré⁸.

Dodoens et ses contemporains reproduisent avec des variantes les prescriptions que les siècles antérieurs leur ont léguées⁹; les livres de médecine familiale de l'époque n'omettent guère de la signaler¹⁰. Dans le *Vorstelyck geschenck*... se trouve une prescription curieuse, avec le mode d'emploi et l'essai de ce médicament (*Op. cit.*, art. 547).

1. Elle est le Cheledonion to makron de Dioscoride et de Galien, par opposition au Chelidonium to mikron qui serait pour certains la Ficaria (*Ranunculus Ficaria* L.). Scribonius Largus appelle la plante Chelidonium. Ste Hildegarde la désigne sous le nom de Grintwurtz (*DRAGENDORFF. Op. cit.*, p. 248).

2. Voir notamment Hovorka et Kronfeld, t. II, p. 782.

3. Quinti Sereni Sammonici Poetae et medici veteris, De re medica, sive Morborum curatione Liber cum Gabrielis Humelbergij Rauenspurgensis medici doctissimi Commentarijs, S. L., 1581, p. 84 a.

4. PERGENS, in Janus. *Op. cit.*

5. L'art de conserver sa santé... *Op. cit.*, p. 71. — *Medicina Salernitana*, per J. GURIONEM. *Op. cit.* p. 289. — *Schoola Salernitana berstuande in regelen tot Behoudenis der Gesontheydt*..., Amsterdam, Jan Hendriksz, 1658, p. 289.

6. COULON. *Op. cit.*, p. 53.

7. YPERMAN (van Leersum). *Op. cit.*, p. 93 a.

8. PERGENS. L'ophtalmologie d'Ambroise Paré. *Annales d'oculistique*, août 1896.

9. DODOENS. *Op. cit.*, p. 71 a et commentaires de Ravelingius. — DE LOBEL. *Op. cit.*, p. 927, d'après Dioscoride, Pline et Galien. — MÜNTING. *Op. cit.*, 480 (dans les dénominations de la plante il donne l'étymologie de Cœli donum : « dat is een gaaf vanden Hemel » un don du Ciel !); comme références, FUCHSIUS. *Hist. plant.*, c. 333. — NYLANDT. *Op. cit.*, p. 98 b, d'après Dioscoride et Galien.

10. SCHAT DER ARMEN. *Op. cit.*, p. 110. — Verstandighen Hovenier. *Op. cit.*, art. 38 et *passim*. — VAN BEVERWYCK. *Op. cit.* Holl. geneesm., 19 b. — Antwerpschen Leydsman. *Op. cit.*, p. 181. — Dictionnaire de botanique. *Op. cit.*, p. 64, etc, etc.

Plus près de nous on trouve : « Que la plante a été préconisée jadis contre les taies de la cornée, d'où son nom d'éclaire. » Roques a vanté le suc comme efficace dans les ophtalmies scrofuleuses ¹. On la trouve encore citée dans d'autres ouvrages actuels ².

La médecine populaire a volontiers recours à la chélidoine tant dans nos contrées ³ qu'en Hollande ⁴; en Allemagne ⁵, voire même en Chine ⁶.

Citrus medica L. — Citronnier.

Dodoens (p. 1332, b) dit que le citron est bon contre les vices des yeux. Actuellement le jus de citron est employé contre certaines affections conjonctivales suppuratives. En certaines parties de l'Europe centrale c'est encore un médicament populaire courant contre la conjonctivite purulente des nouveau-nés ⁷. En Algérie et au Maroc il est employé dans le traitement du trachome ⁸.

Convallaria majalis L. — Muguet de mai.

Dodoens (p. 339, a) dit que le suc ou l'eau distillée des plantes est bonne contre l'affaiblissement de la vue. Cet avis est reproduit par ses contemporains et successeurs ⁹.

Van Heurck dit que les fleurs sèches et pulvérisées constituent un bon sternutatoire, utile dans les fluxions chroniques des yeux et des oreilles ¹⁰... la médecine des dérivations. C'est à ce titre que la prescription est encore conservée dans nos populations ¹¹.

Crataegus oxyacantha L. — Aubépine épineuse.

Pergens signale l'emploi de fleurs de crataegon oxyacantha et de saule distillées (avec de l'eau ?) : « employez cela matin et soir ; c'est bon aussi contre les yeux enflammés, douloureux et larmoyants ¹². »

De Vreese renseigne que l'écorce moyenne de l'aubépine était employée en Hollande comme une amulette contre les pleurs intempestifs des enfants ¹³.

Coriandrum sativum L. — Coriandre officinal ¹.

Archigène (p. 792, 795), Dioscoride (III, 64) et Pline (XX, 82 ¹⁴), l'employent avec

1. VAN HEURCK. *Op. cit.*, p. 63.

2. CROWET et NOEL. *Op. cit.*, p. 112. — VAN DEN BOSCH. *Op. cit.*, éd. fl., p. 6 ; éd. fr., p. 33. — Troost der Zieken. Br. Aloysius. *Op. cit.*, *passim*.

3. PAQUE. *Op. cit.*, p. 113. — Bot. médic. au presb. *Op. cit.*, p. 67.

4. VAN ANDEL. *Op. cit.*, p. 191.

5. HOVORKA et KRONFELD. *Op. cit.*, t. II, p. 782.

6. VINCENT. *Op. cit.*, p. 82 (la racine de la chélidoine éclaire avec le foie de bouc ou le lait de femme est préconisée dans toutes les affections oculaires).

7. HOVORKA et KRONFELD. *Op. cit.*, t. II, p. 786.

8. *Ibid.*, t. II, p. 790. — KOTELMANN. *Op. cit.*, p. 398, note 2716.

9. DE LOBEL. *Op. cit.*, p. 211 (référence Dodoens et Fuschsius). — MUNTING. *Op. cit.*, p. 716. — NYLANDT. *Op. cit.*, p. 261 a. — SCHAT DER ARMEN. *Op. cit.*, p. 3. — VAN BEVERWYCK. *Op. cit.* Schat der Ong., p. 8 b et Geneesim., 49 b.

10. VAN HEURCK. *Op. cit.*, p. 383.

11. PAQUE. *Op. cit.*, p. 497.

12. PERGENS. Méd. anglaise. *Op. cit.*, p. 10.

13. HÖFFLER. *Op. cit.*, p. 89.

14. Cette plante est déjà citée dans le Papyrus d'Ebers, comme médicament. Hippocrate l'appelle

du lait de femme contre les épiphoras et les douleurs oculaires ¹. Les compresses de décoction de coriandre ont été indiquées dans le Talmud, quoique la plante ait été considérée comme nocive pour les yeux ².

Dodoens et ses contemporains ne parlent pas de son emploi oculaire. Dans le Schat der Armen (p. 109), on recommande de prendre après le repas un morceau de coriandre pour empêcher la montée vers la tête des vapeurs qui pourraient obnubiler les yeux ³.

Thierry ⁴ relate un emploi un peu particulier de la plante au Maroc. « Pour guérir une ophtalmie, le taleb écrit sur un papier bleu un verset du Coran et le plie en y renfermant quelques graines de « harmel » ou de coriandre. Rentré chez lui, le malade s'enferme, brûle dans une cassolette ou sur un canoun, le précieux papier et ouvre les yeux dans la fumée produite. »

Crocus sativus L. — Safran d'automne.

Le safran est un médicament connu depuis la plus haute antiquité ; il est renseigné dans le papyrus d'Ebers, dans la Bible, Homère, Hippocrate, Théophraste ⁵. Dioscoride (I, 64), Démosthène, Aetius (p. 133), Archigène (791), Pline, Celse, Scribonius Largus (C. 21, 37) le font entrer dans les collyres destinés à combattre les affections douloureuses des yeux ⁶. Pline (XXI, 81, 1) dit qu'appliqué avec de l'œuf il dissipe toutes les inflammations mais surtout celles des yeux.

Celse ⁷ (L. VI, c. 6) le mêle à la plupart des collyres qu'il cite, tels ceux de Cléon, de Théodote, Cythion, etc... il note tout particulièrement le collyre dia krokou contre l'obscurcissement de la vue (calligo). Les indications des anciens ont trouvé leur écho dans Dodoens et ses contemporains ⁸.

Le safran n'a rien perdu de son ancienne réputation, il trouve encore sa place dans mainte ordonnance magistrale actuelle, tout comme le peuple lui a gardé ses préférences, tant ici qu'ailleurs ⁹.

Delphinium Consolida L. — Dauphinelle. Pied-d'alouette des champs.

Dodoens dit que l'eau distillée des fleurs est très vantée contre les yeux enflammés et irrités: elle réconforte la vue affaiblie et éloigne les obscurités ¹⁰.

Chez les modernes on trouve que l'astringence des fleurs de dauphinelle les a fait vanter autrefois comme anti-ophtalmiques ¹¹. Les vertus anesthésiques de l'infusion de fleurs les font recommander pour soulager les douleurs ¹².

Korion ; Archigène, Dioscoride, Galien : Korion ; Pline et Scribonius Largus : Coriandrum ; Charlemagne et Siméon Sethus : Coliandrum. In DRAGENDORFF. *Op. cit.*, p. 500.

1. MAGNUS. *Augenheilkunde. Op. cit.*, p. 337.

2. KOTELMANN. *Op. cit.*, p. 395.

3. Même prescription dans l'Antwerpschen Leydsman, p. 131.

4. THIERRY. *Op. cit.*, p. 39.

5. DRAGENDORFF. *Op. cit.*, p. 139.

6. MAGNUS. *Augenheilkunde. Op. cit.*, p. 355.

7. CELSE. *Traité de Médecine* (trad. A. Védrières, Paris, 1876, G. Masson), p. 397 et *passim*.

8. MUNTING. *Op. cit.*, 549. — NYLANDT. *Op. cit.*, p. 266 b (Ravelingius). — SCHAT DER ARMEN. *Op. cit.*, p. 108.

9. THIERRY. *Op. cit.*, p. 40. — VINCENT. *Op. cit.*, p. 83.

10. DODOENS. *Op. cit.*, p. 428. — De même : MUNTING. *Op. cit.*, p. 547. — NYLANDT. *Op. cit.*, p. 269 b.

11. VAN HEURCK. *Op. cit.*, p. 19.

12. Bot. méd. au Presb. *Op. cit.*, p. 194.

Coremans relate un petit à côté superstitieux se rattachant à la dauphinelle ¹. « Trois fleurs de cette plante enduites de cire vierge sont un remède contre les maux d'yeux, pour ceux qui en les portant s'abstiennent d'actions immorales. Dans le Luxembourg, la Lorraine et l'Alsace, cette plante se rattache à la dévotion de sainte Otilie, à l'égard de laquelle on raconte des « saga » très poétiques. »

Dipsacus fullonum sativus L. — *Chardon à foulon.*

Dodoens mentionne que l'eau qui se rassemble dans le creux formé par deux feuilles de chardon guérit l'obscurcissement de la vue et la rougeur des yeux ².

Cette pratique, encore en usage dans nos contrées, est aussi notée par Dragendorff ³.

Erica vulgaris L. — *Bruyère commune.*

De Lobel mentionne que l'eau distillée des fleurs calme et guérit les douleurs des yeux ⁴. Le jus des fleurs jouissait des mêmes propriétés ⁵, on l'emploie encore actuellement ⁶.

Euphorbia Chamaesyca L.

Pline dit que le chamaesyce, cuit dans du vin, est un très bon collyre pour éclaircir les yeux, et contre les cataractes (suffusiones), les cicatrices et les brouillards, les nuages (XXIV, 83).

Dodoens donne le même avis qu'il base aussi sur l'autorité de Dioscoride (p. 666). Même avis dans de Lobel (p. 441).

Dragendorff ⁷ ajoute que cette plante (le chamaisykes de Dioscoride, Galien et peut-être aussi de Stephanus Magnetes) est employée encore contre les taies oculaires.

Pline (XXV, 86) parle de l'E. officinarum et dit d'elle qu'en frictions elle guérit la vue ⁸.

Dans un manuel de médecine familiale ⁹ j'ai trouvé une prescription assez compliquée : « onguent vésicatoire perpétuel, dans les fluxions et douleurs opiniâtres des yeux » ; il est à base de cantharides, d'euphorbe, etc., et sert « à attirer les sérosités qui encombrant la vue ». Les révulsions à l'emplâtre d'euphorbe sont encore à l'ordre du jour de la médecine populaire. Dans le traitement des ulcères de la cornée, on recommande, en certaines parties de l'Autriche, d'appliquer un de ces emplâtres (Zengerpflastern) aux tempes ou derrière l'oreille ¹⁰.

1. D^r COREMANS. *L'année de l'ancienne Belgique*, Bruxelles, Hayez, 1841, p. 142.

2. DODOENS. *Op. cit.*, p. 1242 b. — NYLANDT, p. 171 b.

3. *Op. cit.*, p. 645.

4. DE LOBEL. *Op. cit.*, p. 250.

5. *Dictionnaire botanique*, p. 42.

6. DRAGENDORFF. *Op. cit.*, p. 511.

7. DRAGENDORFF. *Op. cit.*, p. 387.

8. MAGNUS (*Op. cit.*, p. 361) cite aussi Dioscoride, III, 86. Quant aux autres références, elles se rapportent à l'E. Chamaesyce.

9. Le manuel des Dames de Charité, ou formules de médicaments faciles à préparer, dressées en faveur des personnes charitables qui distribuent les remèdes aux pauvres dans les villes et dans les campagnes. Paris, Debure aîné, 1765, p. 383 (sans indication d'auteur).

10. HOVORKA et KRONFELD. *Op. cit.*, t. II, p. 786.

Euphrasia officinalis L. — *Euphrase officinale*; casse-lunettes;
brise-lunettes; luminet; herbe aux yeux.

Dodoens (p. 79, b) renseigne que l'usage de la plante est très prisé dans les affections oculaires; on l'emploie sous des formes diverses, mais la façon la plus aisée de l'administrer est la poudre mêlée à la semence de fenouil, le macis et le sucre ¹. Une autre préparation est le vin d'euphrase, recommandé par Arnaud de Villeneuve. De Lobel (p. 581) avertit cependant qu'on ne doit en user qu'avec circonspection, car un de ses compagnons, qui n'en avait usé que pendant trois mois, a risqué d'en perdre la vue ! Cette même histoire est contée dans le Dictionnaire de botanique (*Op. cit.*, p. 164), elle venait d'arriver à l'ami d'un certain Pena, après trois mois d'usage de ce vin... à près de trois siècles de distance, les histoires se répètent...

Le médicament est préconisé dans la plupart des écrits de l'époque, tant populaires que dogmatiques ².

Plus près de nous on trouve dans van Heurck (*Op. cit.*, p. 224): « On lui a fait autrefois une grande réputation dans le traitement des ophtalmies... Il paraît que cette grande vertu anti-ophtalmique n'est qu'une signature motivée sur la tache jaune de ses fleurs qui simule un peu la forme d'un œil. »

Bien s'en faut cependant que la plante ait disparu du trésor pharmaceutique populaire ou familial; en Belgique son usage est encore très répandu ³, de même en France ⁴, en Hollande ⁵, en diverses parties d'Allemagne et d'Autriche ⁶.

Faba vulgaris Mönch. — *Fève* ⁷.

Dodoens, dit d'après Dioscoride (III, 127), que la farine de fèves avec l'eau de roses, l'encens et le blanc d'œuf est bonne contre les défauts des yeux ⁸.

Les cataplasmes de diverses farines, notamment de farine de fèves, sont encore employés actuellement dans les affections inflammatoires aiguës.

Il paraît qu'en Chine, la tisane de haricots noirs serait ordonnée contre l'amaurose ⁹.

Gentiana Centaurium L. — *Petite centaurée* ¹⁰.

Pline (XXV, 91, 2) renseigne que le suc de la petite centaurée avec du miel dissipe

1. Manuel des Dames de Charité. *Op. cit.*, p. 225.

2. MÜNTING. *Op. cit.*, p. 570. — SCHAT DER ARMEN. *Op. cit.*, p. 108. — Antwerpschen Leydsman. *Op. cit.*, p. 181. — NYLANDT. *Op. cit.*, 159 b, d'après C. Bauhinus. — Vorstelyck Geschenck. *Op. cit.*, art. 274. — VAN BEVERWYCK. *Op. cit.* Siekten der Hoofts, p. 8 b, geneesm, 16 b et 19 b, il mentionne que son usage serait dû à une signature. — PERGENS. L'opht. d'A. Paré. *Op. cit.*, et du même l'Opht. anglaise. *Op. cit.*, *passim*. — LOCATILLI. *Op. cit.*, p. 131.

3. DE COCK. *Op. cit.*, p. 127. — PAQUE. *Op. cit.*, p. 112.

4. Bot. méd. au presb., p. 97.

5. VAN ANDEL. *Op. cit.*, p. 186 et *passim*.

6. DRAGENDORFF. *Op. cit.*, p. 608. — HOVORKA et KRONFELD. *Op. cit.*, t. I, p. 43; t. II, p. 783, 786. — TROOST DER [ZIEKEN (B. Aloysius). *Op. cit.*, p. 105. — KNEIPP. Ma cure d'eau. *Op. cit.*, p. 93, 113 et *passim*.

7. La plante serait le Kyamos hellekos de Dioscoride, le Kyamos de Galien, la Faba major de Charlemagne. DRAGENDORFF. *Op. cit.*, p. 330.

8. DODOENS. *Op. cit.*, p. 907 a. — Voir aussi : DE LOBEL. *Op. cit.*, p. 67. — MÜNTING. *Op. cit.*, p. 486. — SCHAT DER ARMEN. *Op. cit.*, p. III.

9. VINCENT. *Op. cit.*, p. 83.

10. Serait le Kentaursion to mikron de Galien, probablement aussi le Centaurium de Largus (DRAGENDORFF, p. 529).

les mouches volantes de la vue, les nuages et l'obscurcissement, et fait disparaître les cicatrices ; le suc de la gentiane est aussi mis dans les collyres au lieu du suc de pavot ¹.

Une espèce voisine, la *Gentiana Asclepiada* L., serait actuellement encore employée contre les ophtalmies ².

Geranium Robertianum L. — Herbe-à-Robert.

Yperman ³ préconise le suc de l'Herba Robberti contre les fistules du coin de l'œil.

Actuellement, en certaines parties de l'Allemagne, on emploie l'eau distillée de la plante pour fortifier la vue ⁴. Chez les Slovaques on lierait la plante dans la nuque pour dissiper la cataracte ⁵.

Helianthus annuus L. — Grand soleil. Tournesol.

Munting seul renseigne d'après Camerarius (L. 3, c. 49) que l'eau distillée des fleurs instillée dans les yeux enlève l'obscurité et les taches et donne une vue claire (*Op. cit.*, p. 582).

Aux environs de Liège les gamins mangent les semences noires, intérieurement blanches, pour avoir une belle voix et une bonne vue ⁶.

Hordeum vulgare L. — Orge ⁷.

Les auteurs anciens font mainte allusion à l'emploi de la farine d'orge pour la confection des cataplasmes émollients, avec ou sans l'adjonction d'autres substances comme le vin, l'huile et les plantes variées. Nylandt recommande une prescription de Joh. Schroderus ⁸.

L'orge trouverait encore un emploi peut-être en relation avec les « signatures » quand on applique quelques grains mâchés sur l'orgelet ou compère-loriot ⁹, ou les gens qui ont recours à ce mode d'emploi n'envisagent-ils que l'action lénitive du cataplasme réduit ?

Hyssopus officinalis L. — Hyssope officinale.

Dioscoride (III, 27), et Archigène (797) recommandaient de mettre la plante froissée dans un linge, de tremper celui-ci dans l'eau chaude et de s'en servir comme cataplasme oculaire surtout dans les suffusions sanguines ¹⁰.

Ces idées plus ou moins modifiées se retrouvent dans les publications subséquentes ¹¹.

1. Dodoens reproduit les mêmes indications (*Op. cit.*, p. 586 b.) — Voir aussi : DE LOBEL. *Op. cit.*, p. 487, d'après Dioscoride (III, p. 3) et Galien. — MUNTING. *Op. cit.*, p. 466 d'après SERAPIO (*Lib. simp.* cap. 305). — NYLANDT. *Op. cit.*, p. 121 b, d'après Pline et Fuchsius.

2. DRAGENDORFF. *Op. cit.*, p. 529.

3. YPERMAN (van Leersum). *Op. cit.*, p. 93.

4. HOVOŔKA et KRONFELD. *Op. cit.*, t. II, p. 783.

5. *Ibid.*, t. II, p. 804.

6. SEMERTIER. *Op. cit.*, p. 106.

7. Serait le Krithai de Théophraste et Galien, Hordeum de Scr. Largus. DRAGENDORFF. *Op. cit.*, p. 88.

8. Voir aussi Schat der Armen. *Op. cit.*, p. 112. Contre les yeux enflammés emploi d'un cataplasme de violettes broyées et du malt d'orge.

9. CABANÈS et BARRAUD. *Op. cit.*, p. 145.

10. MAGNUS. *Augenheilkunde. Op. cit.*, p. 361.

11. DODOENS. *Op. cit.*, p. 497, 521. — De même : DE LOBEL. *Op. cit.*, (usage de l'hyssope à l'in-

Iris Pseudo-acorus L. — Iris faux-acore.

Celse¹ recommande entre autres remèdes contre l'obscurcissement de la vue qui provient de la vieillesse ou d'une autre infirmité et dans la mydriase des yeux, des frictions de tout le corps et surtout de la tête avec de l'huile d'iris jusqu'à ce que la sueur arrive.

Van Heurck² mentionne que le suc de cette plante irrite la membrane pituitaire et qu'on l'a utilisée pour combattre l'amaurose débutante, nouvel exemple de médecine dérivative.

Juglans regia L. — Noyer commun.

Dodoens (p. 1372) dit que l'huile de noix est bonne pour guérir les suffusions sanguines survenant après les contusions, qu'elles soient aux yeux ou à d'autres parties du corps.

De Lobel rapporte : « de Keesten oft kerne van oude noten ghenesen de Carbunkel / gangrene ende fistel der ooghen daerop gheleyt. » (p. 128). Le noyer a gardé une certaine réputation en médecine familiale et populaire³. Van Andl (*op. cit.* p. 196) relate l'emploi de coques de noix percées d'un trou et placées devant les yeux d'enfants atteints de strabisme. (Aussi noté dans Van Beverwyck (*op. cit.*) et dans Hovorka (*op. cit.*, t. II, p. 804) qui note cet usage en Basse-Autriche.

Lactuca Scariola L. — Laitue, scariole.

Dodoens (1095, a) rapporte l'avis de Dioscoride en ces termes : « Tselve sap inde oogen gedaen oft ghedruypt maect claer gesicht / ende neemt de duysterheyt ende schellen daer af. » Dans les commentaires de Ravelingius on trouve : « Apulcius schrijft van de Wilde Lattouwe / dat den Arent als hij seer hooge vliegen wilt / een blad van de selve afbijt ende met dat sap siin oogen nat maect / ende daer door sijn gesicht seer verclaert⁴. »

Berthaud rapporte la prescription ancienne suivante : « As oilz (yeux) malades qui mut curunt equisent (?) »

45. Cuisez latue en vin od sel dedens, lavez vos oils. VIII jurs v. VII. Probatum est . »

Les anciens pensaient cependant que l'usage de laitue pouvait affaiblir la vue, et n'en usaient qu'avec circonspection⁵.

La laitue sauvage a été employée assez souvent comme médicament externe, elle est signalée de-ci de-là (même encore actuellement)⁶.

térieur). — MUNTING. *Op. cit.*, p. 653. — L'art de conserver sa Santé composé par l'Ecole de Salerne. *Op. cit.*, p. 115. — Dictionnaire botanique. *Op. cit.*, p. 243. — Manuel des Dames de Charité. *Op. cit.*, p. 325. — Bot. médicale au Presb. *Op. cit.*, p. 125.

1. CELSE. *Op. cit.* Trad. Védrenes, p. 418 et *passim*.

2. VAN HEURCK. *Op. cit.*, p. 389.

3. Bot. méd. au Presb. *Op. cit.*, p. 180. — PAQUE. *Op. cit.*, p. 516. — VAN HEURCK. *Op. cit.*, p. 350. — CROWET et NOEL. *Op. cit.*, p. 112. — HOVORKA et KRONFELD. *Op. cit.*, t. II, p. 784 et *passim*. — Volkskunde. Tijdschrift voor Nederlandsche Folklore. Pol de Mont et A. de Cock, Gent. 14 de jaargang. « De noot in de Volksgeneeskunde », p. 112.

4. Voir aussi DE LOBEL. *Op. cit.*, p. 290. Même avis que Dodoens, d'après Apulée.

5. H. BERTHAUD. *Op. cit.*, p. 89.

6. JEANSELME. In *Bulletin de la Soc. Fr. d'hist de la Méd.*, Paris, 1921, p. 403.

7. Dictionnaire de Botanique. *Op. cit.*, p. 258. — CROWET et NOEL. *Op. cit.*, p. 50.

Lactuca sativa L. — Laitue cultivée ¹.

Dioscoride (II, 164, 165) préconisait le suc contre les ulcères de la cornée ².

Dodoens et ses contemporains ne font pas de distinction au point de vue des propriétés médicales entre les différentes espèces de laitues. Le suc ou lactucarium est parfois incorporé aux collyres ³.

La laitue cuite sert de cataplasme dans l'ophtalmie aiguë et dans tous les cas où les émollients sont indiqués ⁴.

Le suc frais d'une autre variété, la *L. virosa* L., est aussi employé dans les affections oculaires, comme médicament externe ⁵.

Laurus Camphora L. — Camphrier officinal.

Dodoens (p. 1463, b) dit à propos du camphrier : la gomme que l'on appelle camphre (canfer) n'a pas été connue des anciens auteurs ; Aëtius a été le premier parmi les Grecs qui l'ait mentionné, comme le témoigne Garcias ab Horto ⁶.

Platearius dit du camphre : « Il vault contra l'ardor des iouez et contra l'asprece et contra la rogour ⁷ ».

Nylandt renseigne son utilisation dans la préparation des collyres ⁸. Vincent note son emploi en Chine contre l'ophtalmie ⁹.

Leontodon Taraxacum L. — Liondent.

Ravelingius s'étend assez longuement sur les propriétés de la plante : « Door dese seer afva /gende /teerende /ende suyverende cracht /can het sap van dese cruyden in de oogen ghelaten /de vellen oft schellen van de selve wechnemen : maer sommige slaen wel gade dat sij tselve in't wassen van de Mane doen /ende de oogen te voren wel met Venckel water reynigen. Anderseggen dat Papencruyt alleenmet de wortelaenden hals gehangen ende gedragen /geen sweeringe in de oogen laet comen. Van tselve Papencruyt wort een water gedistilleert /dat den oogen seer goet is /alsse dickwijlen daer mede genett worden ¹⁰.

Dans certaines contrées le suc est encore employé actuellement dans les affections oculaires ¹¹. Cet usage est inconnu dans nos régions.

1. La *L. sativa* et ses variétés (elle-même serait une variété de la *L. Scariola* L.) étaient utilisées déjà chez les anciens Égyptiens. Hippocrate la désigne sous le nom de Thridax. Siméon Sethi l'appelle Marullia (ou Thridakinai). Chez Charlemagne elle apparaît comme *Lactuca*. DRAGENDORFF. *Op. cit.*, p. 691.

2. MAGNUS. *Augenheilkunde. Op. cit.*, p. 344.

3. VAN HEURCK. *Op. cit.*, p. 310.

4. Botan. médic. au Presb. *Op. cit.*, p. 3.

5. DRAGENDORFF. *Op. cit.*, p. 691.

6. Dragendorff note que sous le nom de Kafur, il est renseigné par Ebn Sina et Ibn et Baithar Ste. Hildegard connaît aussi le Ganphora ; mais avant eux le camphre paraît avoir été ignoré dans la plus grande partie de l'Europe. *Op. cit.*, p. 240.

7. PLATEARIUS. Trad. Dorveaux. *Op. cit.*, art. 211.

8. *Op. cit.*, p. 323 a.

9. *Op. cit.*, p. 83.

10. DODOENS. *Op. cit.*, p. 1079 b. — Voir aussi NYLANDT. *Op. cit.*, p. 137 a, d'après RAVELINGIUS et Joh. SCHRODERUS. — Dictionnaire botanique. *Op. cit.*, p. 429.

11. DRAGENDORFF. *Op. cit.*, p. 690.

Lilium candidum L. — Lis blanc.

En médecine populaire on y a volontiers recours. En Hollande ¹ on emploie l'huile d'olives dans laquelle on a laissé macérer des feuilles de lis blanc.

A plusieurs reprises j'ai constaté dans nos régions l'emploi de cette prescription, notamment dans des cas de brûlures des yeux et des paupières (par exemple dans des retours de flammes, explosions de gaz...).

Linum usitatissimum L. — Lin cultivé.

Dioscoride (II, 125) enseigne que les graines de lin conviennent contre toute inflammation oculaire ².

Pline (XX, 92, 1) dit que le suc éclaircit la vue.

Celse, en parlant du petit charbon des yeux (carbunculus), dit que le meilleur cataplasme est celui de graine de lin bouillie dans du vin miellé, ou, à défaut de graine de lin, de la farine de froment bouillie de la même manière ³.

Ravelingius ⁴ dit : « Twater daer Lijnsaet in gesoden is /scherpt het gesicht dick-wills in d'oogen gedruypt. »

Le cataplasme de farine de lin est un remède toujours en vogue dans le traitement des affections oculaires aiguës; aussi le trouve-t-on recommandé dans la plupart des opuscules de médecine familiale.

Pour l'extraction des corps étrangers qui se seraient cachés sous la paupière, on conseille de glisser sous la paupière une graine de lin; cette pratique m'a été plusieurs fois révélée ⁵.

Malva sylvestris L. — Mauve sauvage.

Ravelingius note : « De rauwe bladers van Maeluwe met een weinich Saut ende Honich tsamen gecnouwt /ghenesen de sweeringen bij de oogen/daer op geleyt; maer om de selve te doen sluyten /maet de Maluwe sonder Saut gebroyct worden ⁶. »

Munting (p. 318) conseille les feuilles broyées et mêlées avec un peu de sucre contre les douleurs oculaires.

On recommande aussi « pour garder les yeux de pleurer et les tenir beaux et nets de les baigner avec des feuilles de mauve distillées dans du vin blanc ou rouge » ⁷.

La décoction de fleurs, de racine de mauve ou de guimauve, trouve sa place dans toute pharmacie familiale comme dans la pratique populaire. Nous l'avons entendu prôner un grand nombre de fois, tant dans nos régions qu'ailleurs ⁸.

1. VAN ANDEL. *Op. cit.*, p. 189.

2. MAGNUS. *Augenheilkunde. Op. cit.*, p. 339.

3. CELSE. Trad. Védrenes. *Op. cit.*, p. 406.

4. In DODOENS. *Op. cit.*, p. 930 b. — Voir aussi MUNTING. *Op. cit.*, p. 718 avec référence à DURANTES (*Lib. Herb.*, fol. 262). — Dictionnaire de Bot. *Op. cit.*, p. 270 : « l'huile extraite des semences est distillée dans les yeux contre les ongles ».

5. Voir notamment CROWET et NOEL. *Op. cit.*, p. 112. — VANDEN BOSCH. Ed. flam., p. 39, éd. fr., p. 29.

6. In DODOENS. *Op. cit.*, p. 1107 a. — Aussi DE LOBEL. *Op. cit.*, p. 797.

7. L'art de conserver sa Santé... *Op. cit.*, p. 115.

8. CROWET et NOEL. *Op. cit.*, p. 112. — A. DE COCK. *Op. cit.*, p. 126, etc.

Matricaria Chamomilla L. — Matricaire.

Les espèces *Matricaria*, *Chamomilla* et *Santolina* semblent correspondre aux espèces médicales dénommées *Anthemis* et *Anthyllis* chez Dioscoride. Les espèces *Anthemis* et *Matricaria Chamomilla* seraient l'*Euanthemum* d'Hippocrate, l'*Anthemis* et le *Chamaimelon* de Galien ¹.

Plusieurs plantes appartenant à la famille des composées, notamment l'*Anthemis nobilis* L., l'*A. arvensis* L., le *Chrysanthemum Parthenium* pers. (*Matricaria Parthenium* L.) ainsi que la *Matricaria Chamomilla* L., ont été confondues par le peuple pour leurs applications médicales et particulièrement oculaires ; on peut croire que la question des signatures n'a pas aidé un peu dans ce choix spécial, ainsi l'insinue déjà Van Beverwyck ².

Dioscoride (III, 144) la renseigne, Pline (XXII, 26) note qu'elle est bonne contre l'aéglips. Ses vertus anti-ophtalmiques ont été retenues dans beaucoup de traités de médecine ³. Dodoens et ses contemporains ne les mentionnent cependant pas ⁴.

Le peuple a gardé toujours la camomille parmi ses médicaments oculaires préférés, tant dans nos régions, comme nous l'avons souvent constaté, que dans les pays voisins, même en Chine ⁵.

Trifolium melilotus officinalis L. — Mélilot officinal.

Dioscoride (III, 41) et Archigène (791, 797) prescrivent le mélilot bouilli dans le vin en compresses dans les fluxions et les traumatismes ⁶. Pline (XXX, 87) dit que le mélilot avec un jaune d'œuf ou de la graine de lin guérit les maux d'yeux, plus loin il dit que les feuilles du lotos avec du miel dissipent les taies, les ulcérations, les nuages des yeux.

Celse ⁷ recommande de faire bouillir le mélilot champêtre dans du vin et de l'appliquer sur les yeux fortement enflammés.

Dodoens mentionne ⁸ que le mélilot convient particulièrement comme fondant de toutes les tuméfactions siégeant aux yeux, soit qu'on le cuise avec du vin, qu'on y ajoute des œufs, ou qu'on le mélange avec la farine de Fénugrec, de lin ou de froment, des têtes de pavot ou de la chicorée. Ces indications plus ou moins modifiées se retrouvent dans une foule d'ouvrages de vulgarisation, anciens et actuels ⁹.

Myosotis scorpioides L. — Myosotis des marais.

Dans le Schat der Armen on trouve : « die ervaren Medicyn meesters seggen dat

1. DRAGENDORFF. *Op. cit.*, p. 677.

2. VAN BEVERWYCK. *Op. cit.*, Geneesmiddelen, p. 16 b.

3. YPERMAN (van Leersum). *Op. cit.*, p. 74 b, 78 b.

4. SCHAT DER ARMEN. *Op. cit.*, p. 112.

5. VAN ANDEL. *Op. cit.*, p. 48. — VINGENT. *Op. cit.*, p. 83.

6. MAGNUS. *Augenheilkunde. Op. cit.*, p. 358.

7. CELSE. Trad. de Védreñes. *Op. cit.*, p. 404.

8. DODOENS, *Op. cit.*, p. 918.

9. DE LOBEL. *Op. cit.*, p. 49. — MUNTING. *Op. cit.*, p. 725. — SCHAT DER ARMEN. *Op. cit.*, p. 77 et 113. — VAN BEVERWYCK. *Op. cit.* Schat der Ong., 8 b, Geneesm., 19 b. — VAN HEURCK. *Op. cit.*, p. 401. — Bot. méd. au Presb. *Op. cit.*, p. 133. — CROWET et NOEL. *Op. cit.*, p. 112.

het sappe van muisbloemen inde oogen gedruypt neemt wech de duysterheyt ¹. » La dénomination de « muisbloemen » s'applique encore actuellement dans nos régions au *Myosotis palustris* ².

La racine du *M. silvatica* Hoffm. serait employée dans les affections oculaires ³.

Pirus Cydonia L. — Cognassier commun ⁴.

Pline (XXIII, 54, 3) dit que ses feuilles fraîches ou séchées s'emploient dans les inflammations des yeux.

Dans ces mêmes circonstances Celse ⁵ recommande de la farine bouillie, avec une pomme de coing également bouillie.

Ravelingius répète l'avis de Pline, tout comme ses contemporains ⁶. Les propriétés adoucissantes du mucilage de coings ont été utilisées dans beaucoup d'endroits pour la confection de collyres, ou de cataplasmes ⁷.

Pirus Malus L. — Pommier sauvage.

Ravelingius dit : « Deverrotte oft platte Appelen op de verbrantheyt geleyt /zijn daer seer goet tegen. Wt dese verotte Appelen wort een water gedistilleert /seer goet op alle ontsinckingen ende verhittingen /ende de voortsetende zeeren /met doexckens daerop geleyt : ende twee op drii druppelsdaeraf in d'ooge gedaen /is goet tegen het cranck gesicht ⁸.

Les pommes cuites, douces ou aigres, comme telles ou additionnées de blanc d'œuf ⁹ et d'autres substances ¹⁰, ou pourries ¹¹, ont été au temps passé un médicament de choix dans toutes les inflammations aiguës. La médecine populaire actuelle ¹² n'a pas abandonné les pommes crues, cuites ou pourries dans le traitement des affections inflammatoires douloureuses, tant dans nos régions, comme nous l'avons constaté souvent, que dans les contrées voisines ¹³.

Plantago major L. — Grand plantain ¹⁴.

Pline (XXV, 91) dit que le Psyllion appliqué au front arrête les fluxions oculaires.

1. SCHAT DER ARMEN. *Op. cit.*, p. III.

2. PAQUE. *De Vlaamsche Volksnamen der Planten*. Namen Ad. Wesmael-Charlier, 1896, p. 260.

3. DRAGENDORFF. *Op. cit.*, p. 563.

4. Le *Pirus Cydonia* est la *Kydonia* d'Hippocrate et de Théophraste (aussi *Kydonia* et le fruit *Kydonium*). Dioscoride et Pline désignent sous le nom de *Strouthia* une variété très grosse de pomme de coing. Scribonius Largus l'appelle *Cydonia Mala*. Dans les Capitulaires de Charlemagne il est parlé du *Cotonarius*. Sainte Hildegarde l'appelle *Quitenbaum* et Quotanus (*DRAGENDORFF. Op. cit.*, p. 274).

5. CELSE. *Op. cit.* Trad. Védrenes, p. 398.

6. In DODOENS. *Op. cit.*, p. 1338 a. — Voir aussi DE LOBEL. *Op. cit.*, p. 180. — MUNTING. *Op. cit.* p. 31. — NYLANDT. *Op. cit.*, p. 11 b, d'après Brunselsus.

7. VAN HEURCK. *Op. cit.*, p. 121. — Bot. médic. au Presb. *Op. cit.*, p. 80. — DRAGENDORFF. *Op. cit.* p. 274. — HOVORCA et KRONFELD. *Op. cit.*, t. II, p. 783, 797 et *passim*. — VAN ANDEL. *Op. cit.*, p. 92 (*Oogenbalsem uit Middelburg*).

8. In DODOENS. *Op. cit.*, p. 1328 b. — MUNTING. *Op. cit.*, p. 7.

9. YPERMAN (van Leersum). *Op. cit.*, p. 79 b.

10. Ambroise PARÉ (Pergens). *Op. cit.*, *passim*. — Manuel des Dames... *Op. cit.*, p. 301.

11. Médecine anglaise (Pergens). *Op. cit.*, p. 372 et 451. — SCHAT DER ARMEN. *Op. cit.*, p. 110.

12. CROWET et NOEL, p. 112.

13. VAN ANDEL. *Op. cit.*, p. 190.

14. Serait le *Arnoglossum* de Galien, ou le *Plantago* de Scr. Largus, l'*Arnoglossa* de Marcellus Empi-

Le plantain a toujours joui d'une grande réputation dans le traitement des affections oculaires; notons la prescription de Coulon¹: « A tenres eus et a calour/le plantain o aisel triblés. Le jus apres fors presses /et s'i metes l'aubun d'unf. Le lin metes dedens che jus. Quant il ira coucier /vous en plasteres vos iex de çou et che vaut². »

Les ordonnances anciennes où figure le plantain sont nombreuses; on prend soit les feuilles, fraîches, froissées, bouillies ou sa racine, ou le suc d'une de ces parties, comme tels ou mélangés à d'autres substances³. La médecine familiale et populaire actuelle est restée fidèle à ces enseignements⁴, tant dans les pays d'Europe que dans les contrées lointaines⁵.

Polypodium vulgare L. — Polypode.

Polypode commun. P. du Chêne. Gewone naaktvaren; boomvaren; eikvaren⁶.

Yperman⁷ renseigne une prescription où figure le Polypodium; elle est préconisée contre les plus graves ophtalmies, notamment les cataractes: « nemt polipodium, esula (Euphorbia Cyparissias L.) mirobolani elx. I. Z. mastic. cubeben, soffraen. spica nardi. neutre van inde. canele elx. I. Z. ende metmelk van sicamore (Ficus Carica L.) so maecteraf pillen.... c'est donc un médicament interne ophtalmique. Dans la province d'Anvers il m'est revenu à plusieurs reprises l'ordonnance suivante qu'une rebouteuse recommandait à tous les patients qui venaient lui demander conseil pour une diminution quelconque de la vue. Cette prescription donnée aussi bien pour des troubles de la réfraction que pour n'importe quelle affection interne, devait agir comme dérivative, elle se composait des substances suivantes: parties égales d'oseille sauvage (Rumex Acetosa L.) et de polypode; froissez les feuilles et faites une décoction avec une cuillère de vinaigre fort. Appliquez cette mixture sur le poignet droit quand l'œil gauche est atteint, et vice versa, jusqu'à vésication, puis pansez avec de la graisse de porc non salée. Répétez la manœuvre jusqu'à guérison!

Potentilla reptans L. — Potentille rampante⁸.

Les indications dans la littérature ancienne sont des plus claires⁹. Dans un

ricus. Le Plantago Psyllium L. est le Psyllium de Pline et de Galien, le Psyllium de sainte Hildegarde (DRAGENDORFF. *Op. cit.*, p. 619). Les deux espèces de Plantago (Pl. major L., et Pl. Psyllium L.) ont été souvent substituées l'une à l'autre dans le traitement des ophtalmies, leurs propriétés se ressemblant beaucoup.

1. COULON. *Op. cit.*, p. 53.

2. Voir aussi DODOENS. *Op. cit.*, p. 161 b. — DE LOBEL. *Op. cit.*, p. 374: « les feuilles mélangées à du sel guérissent l'aegilops ». — MÜNTING. *Op. cit.*, p. 825, d'après Dioscoride (II, c. 153) et Paul d'Egine (L. 7, c. 3). — NYLANDT. *Op. cit.*, p. 181 a, d'après Fuchsius.

3. L'art de conserver sa santé (Ec. de Salerne). *Op. cit.*, p. 115. — VAN BEVERWYCK. *Op. cit.*, Geneesm., p. 10 a. — Den Antwerpischen Leydsman. *Op. cit.*, p. 150. — Dictionnaire de Botanique. *Op. cit.*, p. 112. — Manuel de Dames... *Op. cit.*, p. 360.

4. VAN HEURCK. *Op. cit.*, p. 171. — Bot. méd. au Presb. *Op. cit.*, p. 197. — VAN DEN BOSCH. *Op. cit.* éd. fl., p. 41; éd. fr., p. 31. — CROWET et NOEL. *Op. cit.*, p. 50. — DRAGENDORFF. *Op. cit.*, p. 618.

5. VINCENT. *Op. cit.*, p. 83.

6. Est le Polypodium de Théophraste; Dioscoride, Galien et sainte Hildegarde. DRAGENDORFF. *Op. cit.*, p. 57.

7. YPERMAN (van Leersum). *Op. cit.*, p. 76 b et lexique.

8. Cette espèce est considérée comme le Pentaphyllum de Galien, le Quinquifolium des Romains (Pline, Scribonius Largus). DRAGENDORFF. *Op. cit.*, p. 277.

9. NYLANDT. *Op. cit.*, p. 105 b, indique d'après Joh. Schroderus un collyre contre les inflammations. — Mêmes indications dans le Dictionnaire de Botanique. *Op. cit.*, p. 467.

livre de vulgarisation ¹, on trouve la prescription suivante, pour guérir les « opacités de la cornée transparente » : certains mettent sur le poignet opposé à la lésion deux ou trois feuilles froissées de quintefeuille avec un peu de sel... sans autres indications, bref un dérivatif comme le polypodium.

Ranunculus bulbosus L. — Renoncule bulbeuse.

La renoncule bulbeuse et les autres variétés de sa classe ne sont des plantes anti-ophtalmiques que d'une façon détournée, si l'on peut s'exprimer ainsi; dans la médecine populaire elles sont employées comme dérivatives; comme telles, elles doivent assurer une « dérivation » des humeurs peccantes, en déterminant par exemple une vésication à quelqu'endroit particulier (lobule de l'oreille, région mastoïdienne, front, poignet), ou une irritation « compensatrice » de la muqueuse nasale par l'action des poudres sternutatoires (telles la convalaria, la racine de galanga). C'est pour ces indications précises qu'on la trouve renseignée dans les écrits médicaux anciens ² et actuels ³, comme d'ailleurs nous avons eu plusieurs fois l'occasion de le constater.

Ricinus communis L. — Ricin commun.

Les propriétés adoucissantes de l'huile en général, et de celle de ricin en particulier, sont connues depuis la plus haute antiquité; les anciens Égyptiens l'incorporaient dans les onguents oculaires ⁴, le peuple est resté fidèle à cet usage; plusieurs fois des paysans de la Campine anversoise m'ont déclaré l'avoir employée en instillations (sans grand succès d'ailleurs) dans des cas de kératite.

**R. moschata Mill., R. Gallica L., R. canina L.,
R. Eglantaria. — Rose et toutes ses variétés.**

Les anciens employaient l'huile de roses, le suc, les fleurs fraîches ou séchées pour la confection des collyres ⁵.

Pline (XXI, 73, [2] note que les pétales brûlés entrent dans le calliblépharon (cosmétique des paupières); secs, ils adoucissent l'épiphora; plus loin il dit encore que les ongles sont utiles contre l'épiphora... la rose rend sordides les ulcères des yeux, si ce n'est au commencement de l'épiphora, appliquée sèche avec du pain...

Les indications des auteurs anciens se retrouvent avec quelques variantes dans les écrits médicaux du moyen âge et des siècles suivants ⁶. Les modernes lui sont restés tout aussi fidèles ⁷, à telle enseigne que l'eau de roses « boriquée ou non » acquiert en médecine populaire et familiale une réputation de panacée.

1. VAN DEN BOSCH. *Op. cit.*, p. 45, éd. flam.

2. De verstandighen hovenier. *Op. cit.*, art. 39.

3. VANDENOSCH. *O. cit.*, éd. fr. p. 36.

4. KOTELMAN. *Op. cit.*, p. 398, note 2715.

5. Archigène (793), Celse (vi, 6), Scribonius Largus (c. 4), d'après MAGNUS. *Op. cit.* Augenheilkunde, p. 355.

6. PLATEARIUS (Dorveaux). *Op. cit.*, art. 967. — L'art de conserver sa santé... *Op. cit.*, p. 71, 114. — YPERMAN (van Leersum). *Op. cit.*, p. 74 b. — DODOENS. *Op. cit.*, p. 306 a et *passim*. — DE LOBEL. *Op. cit.*, p. 243. — MÜNTING. *Op. cit.*, p. 199. — NYLANDT. *Op. cit.*, p. 40 b. — Vorstelyck Geschenck. *Op. cit.*, art. 333. — Den Verstandighen Hovenier. *Op. cit.*, art. 39. — Dictionnaire de Botanique. *Op. cit.*, p. 115, 116.

7. VAN HEURCK. *Op. cit.*, p. 127. — Botanique méd. au Presb. *Op. cit.*, p. 211. — TROOST DER ZIEKEN (art. oogziekten). Br. Aloysius. *Op. cit.* — VAN DEN BOSCH. *Op. cit.*, éd. fl., p. 38, éd. fr., p. 28. — DRAGENDORFF. *Op. cit.*, p. 282.

Ruta graveolens L. — Rue odorante ¹.

Pline (XX, 51, 4) parle de la rue dans les termes suivants : « Pythagore... l'a crue nuisible aux yeux ; c'est une erreur, car les graveurs et les peintres en mangent, pour leur vue, avec du miel et du cresson ; les chèvres sauvages en mangent, dit-on, aussi pour leur vue. Beaucoup se sont guéris de taches sur les yeux en se les frottant avec du suc mêlé à du miel attique, ou à du lait d'une femme qui vient d'accoucher d'un garçon, ou en se frottant le coin des yeux avec le suc pur ².

Comme aliment ou comme médicament externe, seule ou avec d'autres ingrédients, elle est vantée dans tous les écrits des siècles passés ³. Mais sa gloire d'antan a bien périclité, et les écrits actuels n'en ont plus gardé le souvenir.

Sambucus nigra L. — Sureau commun ⁴.

Ravelingius ⁵ dit : « Het water van den bladeren gedistilleert versoet de verhittinge der oogen /ontdoet de schellen der selver. »

Dans les livres de médecine familiale on a souvent recours au sureau comme anti-ophtalmique ⁶. On emploie l'infusion de fleurs, comme telle ou comme véhicule d'autres substances médicamenteuses, ou bien on en prépare un cataplasme avec la mie de pain ou la fécule.

Comme remède populaire il est beaucoup utilisé dans nos régions ⁷ et ailleurs ⁸.

Le champignon qui végète en parasite sur le sureau (*Tremella Auricula* L., *Auricularia Sambucina*) est souvent employé comme cataplasme, à cause de sa structure très poreuse qui est susceptible d'emprisonner une grande quantité d'eau ⁹.

Sempervivum tectorum L. — Joubarbe des toits.

Pline (XXV 103) dit de cette plante et des espèces voisines que les feuilles en topique ou le suc en onction guérissent les fluxions oculaires. Ce suc déterge les ulcères des yeux, les remplit et les cicatrise ; il décolle les paupières ¹⁰.

Ces prescriptions se retrouvent dans les écrits du moyen âge ¹¹, dans ceux des bota-

1. Elle serait le Peganon kepeuton de Dioscoride : Peganon de Galien (qui s'appliquerait aussi au Peganum Harmala) ; la Ruta de Charlemagne et de sainte Hildegarde (DRAGENDORFF. *Op. cit.*, p. 352).

2. A consulter aussi Dioscoride (III, 45) et Archigène (793). MAGNUS. *Augenheilkunde. Op. cit.*, p. 354.

3. L'art de conserver sa santé... *Op. cit.*, p. 71. — COULON. *Op. cit.*, p. 52. — YPERMAN (van Leersum). *Op. cit.*, p. 78 b. — Alberdinck Thym. *Op. cit.*, p. 38. — DODOENS. *Op. cit.*, p. 180 b et Ravelingius, *ibid.*, p. 182 b. — DE LOBEL. *Op. cit.*, p. 60. — MUNTING. *Op. cit.*, p. 855 et 856. — NYLANDT. *Op. cit.*, p. 237 b, d'après Dioscoride. — FRIDAEVALLIS. *Op. cit.*, p. 82. — SCHAT DER ARMEN. *Op. cit.*, p. 77. et 108. — Den Verstandighen hovenier. *Op. cit.*, art. 87. — VAN BEVERWYCK. *Op. cit.* Schat der ongesontheit, p. 8 b. — Den Antwerpschen Leydsman. *Op. cit.*, p. 181.

4. Correspond à l'Akte d'Hippocrate, Théophraste et Galien (DRAGENDORFF. *Op. cit.*, p. 640).

5. DODOENS. *Op. cit.*, p. 1418 a. — Voir aussi MUNTING. *Op. cit.*, p. 80. — NYLANDT. *Op. cit.*, p. 8 b.

6. VAN DEN BOSCH. *Op. cit.*, éd. fr., p. 29. — Bot. méd. au Presb. *Op. cit.*, p. 227. — CROWET et NOEL. *Op. cit.*, p. 112. — TROOST DER ZIEKEN. Br. Aloysius. *Op. cit.*, art. « oogziekten », *passim*.

7. DE COCK. *Op. cit.*, p. 126.

8. VAN ANDEL. *Op. cit.*, p. 189.

9. HOFFLER. *Op. cit.*, p. 30. — HOVORKA et KRONFELD. *Op. cit.*, t. II, p. 785. — DRAGENDORFF. *Op. cit.*, p. 34.

10. Voir aussi Dioscoride, III, 88, d'après MAGNUS. *Augenheilkunde. Op. cit.*, p. 342.

11. PERGENS. *Ophthalmologie anglaise. Op. cit.*, *passim*. — YPERMAN (van Leersum). *Op. cit.*, p. 86 b.

nistes ¹, et dans les livres de vulgarisation de l'époque ² et quelques modernes ³.

Le peuple y a volontiers recours, tant dans nos contrées ⁴ que dans les régions de l'Europe centrale, notamment contre les ophtalmies des nouveau-nés et les ophtalmies catarrhales de l'adulte ⁵.

Solanum tuberosum L. — Pomme de terre.

Les pommes de terre crues ou râpées, ou cuites, font un cataplasme très en honneur tant dans nos campagnes qu'ailleurs. Son action lénitive est recherchée dans toutes les affections douloureuses et inflammatoires aiguës des yeux, comme aussi des autres organes.

Thea sinensis Sims.

L'infusion de thé ou les feuilles de thé enveloppées dans un linge servent fréquemment en médecine populaire comme compresses ou cataplasmes. Nous avons rencontré son emploi dans nos parages, comme on le signale dans d'autres parties de la Belgique ⁶, de la Hollande ⁷ et ailleurs.

Tilia europaea L. — Tilleul.

Munting (p. 86) dit : « Twater, uyt den Bloemen gedistilleert t'suyvert de oogen. »

La décoction d'écorce de tilleul serait employée en France en compresses contre les inflammations oculaires. Elle jouerait un certain rôle dans le transfert des maladies ; dans l'idée du peuple on pourrait ainsi faire passer l'esprit de la maladie dans cette écorce, et en jetant celle-ci on se débarrasserait par le fait du mal ⁸.

Triticum vulgare Vill. — Froment cultivé.

Dioscoride (II, 107) et Archigène (p. 796) recommandent la farine de froment avec le vin doux et du blanc d'œuf en cataplasmes contre les inflammations violentes ⁹.

Pline (XXII, 57, 1) préconise les grains de siligo grillés et broyés dans du vin ammi-néen en topique sur les fluxions des yeux. Dodoens (p. 864) répète les idées générales énoncées par Dioscoride et Pline. Le pain sous diverses formes, avec ou sans autres ingrédients, a été employé de tout temps ¹⁰, comme il l'est d'ailleurs encore maintenant.

1. DODOENS. *Op. cit.*, d'après Pline, p. 196 b. — DE LOBEL. *Op. cit.*, p. 435, d'après Dioscoride. — MUNTING. *Op. cit.*, p. 467, d'après DURANTE. *Herb. fol.*, p. 426. — NYLANDT. *Op. cit.*, p. 110 a, d'après Galien, Dioscoride et Pline.

2. VORSTELYCK GESCHENCK. *Op. cit.*, art. 159.

3. VAN HEURCK. *Op. cit.*, p. 109. — TROOST DER ZIEKEN. Br. Aloysius. *Op. cit.*, p. 71 et *passim*.

4. DE COCK. *Op. cit.*, p. 126.

5. HOFFLER. *Op. cit.*, p. 81. — HOVORKA et KRONFELD. *Op. cit.*, t. II, p. 783 et 786. — DRAGENDORFF. *Op. cit.*, p. 267.

6. HOCK. *Op. cit.*, p. 47. — SEMERTIER. *Op. cit.*, p. 112.

7. VAN ANDEL. *Op. cit.*, p. 190.

8. HOFFLER. *Op. cit.*, p. 36.

9. MAGNUS. *Op. cit.*, Augenheilkunde, p. 360.

10. PLINE, XXII, 68. — CELSE, L. 6, c. 6 (trad. Védrenes. *Op. cit.*, p. 398 et *passim*). — Manuel des Dames de Charité. *Op. cit.*, p. 362, etc., etc.

Tussilago Farfara L. — Pas d'âne¹.

Ravelingius² mentionne : « Het cruydt /selve is goet voor de loopende gaten /als de bladeren daer op geleydt worden : ende den kinderen die loopende oogen hebben. »

Les feuilles pilées de pas d'âne sont encore toujours employées comme remède populaire et calmant émollient, soit comme cataplasme, soit la décoction comme collyre³.

Valeriana officinalis L. — Herbe aux chats.

Ravelingius⁴ dit : « Het water dat in de Mey van het geheel gewas gedistilleert wort /drij oncen tseffens tsmengens ende tsaunts ghedroncken verclaert het gesicht. Den Wijn daer sij in ghesoden is /gheneest decoude gebreken der oogen /alsmen die dikwijls daer in druypt. »

Comme remède populaire la valériane trouve encore parfois son emploi, la racine de valériane passe ainsi comme excellente pour fortifier la vue⁵.

Veronica officinalis L. — Véronique officinale.

L'infusion serait employée en Allemagne dans les inflammations des yeux, peut-être cet usage serait-il dû à une signature⁶.

Viola odorata L. — Violette odorante.

Dioscoride (IV, 120) emploie les feuilles comme telles ou avec du gruau en cataplasme contre les inflammations oculaires⁷.

Pline (XXI, 76, 1) dit qu'on se sert des violettes pourpres contre les fluxions des yeux.

Dodoens dit : « Men leytsse oock op de ontsteken oogen /als Galenus betuygt⁸. »

Les violettes sont encore employées actuellement à cet usage, certains y verraient encore une signature⁹.

Vitis vinifera L.

Dioscoride (L. V, c. 5) dit que l'Omphakion (suc exprimé des raisins non mûrs de Thasos et d'Aminée) augmente l'acuité de la vue, il est aussi bon pour guérir les inflammations des yeux et des paupières.

Pline (XXIII, 4) dit à peu près la même chose.

1. Correspond au Bechion d'Hippocrate, Pline et Galien (ce dernier l'appelle aussi Chamaileuke). Sainte Hildegarde le désigne sous le nom d'Hufflata minor. DRAGENDORFF. *Op. cit.*, p. 684.

2. In DODOENS. *Op. cit.*, p. 1027 a.

3. Botanique méd. au Presb. *Op. cit.*, p. 235. — CROWET et NOEL. *Op. cit.*, p. 50.

4. In DODOENS. *Op. cit.*, p. 614 a. — Voir aussi MUNTING. *Op. cit.*, p. 784. — NYLANDT. *Op. cit.*, pris à l'intérieur, pour fortifier la vue, d'après Galien, Brunfelsus, Fuchsius, p. 192 b. — Dictionnaire de Botanique. *Op. cit.*, p. 598. — Manuel des dames de Charité. *Op. cit.*, p. 441.

5. HOVORKA et KRONFELD. *Op. cit.*, t. II, p. 783.

6. VAN ANDEL. *Op. cit.*, p. 186.

7. Des Pedanios Dioskurides aus Anazarbos Arzneimittellehre. Berendes, Stuttgart, F. Enke, 1902, p. 432.

8. DODOENS. *Op. cit.*, p. 248 a. — Voir aussi DE LOBEL. *Op. cit.*, p. 726. — MUNTING. *Op. cit.*, p. 926. — SCHAT DER ARMEN. *Op. cit.*, p. 112. — VAN BEVERDICK. *Op. cit.* Schat der Ongez., p. 8 b, Geneesm., p. 19 b.

9. VAN ANDEL. *Op. cit.*, p. 189.

La vigne est citée dans la Bible comme étant favorable aux yeux ¹.

Dodoens, Ravelingius et leurs contemporains répètent les enseignements de Dioscoride et de Pline ².

Dans la médecine populaire actuelle, le suc découlant de la vigne au moment de l'élagage jouit de propriétés tout à fait merveilleuses, il y a peu de campagnards et même de gens de la ville qui ne l'ont pas essayé à l'occasion de quelque affection oculaire ; cet usage est d'ailleurs des plus répandus ³.

Le vin a été utilisé comme médicament oculaire depuis la plus haute antiquité ⁴.

Pline enseigne encore que le vinaigre en fomentations est bon pour les yeux (XXIII 27⁵).

1. KOTELMANN. *Op. cit.*, p. 394.

2. DODOENS. *Op. cit.*, p. 745 a et 746 b. — DE LOBEL. *Op. cit.*, p. 754, donne une traduction fidèle de tout ce que dit Dioscoride au début de son L. V. concernant la vigne cultivée, sauvage et tous leurs dérivés. — MÜNTING. *Op. cit.*, p. 240. — NYLANDT. *Op. cit.*, p. 56 b., d'après Schroderus. — Dictionnaire bot. *Op. cit.*, p. 170 (les larmes de la vigne). — Verstandigen Hovenier. *Op. cit.*, art. 37.

3. PAQUE. *Op. cit.*, p. 566. — SEMERTIER. *Op. cit.*, p. 116. — DE COCK. *Op. cit.*, p. 126. — HOVORKA et KRONFELD. *Op. cit.*, t. II, p. 783. — VAN ANDEL. *Op. cit.*, p. 189. — DRAGENDORFF. *Op. cit.*, p. 415. — Berendes, p. 478.

4. KOTELMANN. *Op. cit.*, p. 398 et notes 2717, 2719, 2721. — Dictionnaire de Botanique. *Op. cit.*, p. 610 : « le vin bu guérit même les douleurs et les rougeurs des yeux », d'après Hippocrate. — SCHAT DER ARMEN. *Op. cit.*, p. 110. — VAN DEN BOSCH. *Op. cit.*, p. 29 : « La lotion avec du vin de Moselle fortifie les yeux. »

5. Les auteurs anciens, tout comme les botanistes des xvi^e et xvii^e siècles et les modernes (comme Dragendorff), donnent un nombre beaucoup plus considérable de plantes employées en thérapeutique oculaire ; il n'a été tenu compte dans ce travail que des végétaux trouvant encore actuellement leur emploi dans la médecine populaire.

CINQUIÈME JOURNÉE

I

Les guérisons miraculeuses du cardinal Pierre de Luxembourg (1387-1390), par M. le D^r Ernest WICKERSHEIMER.

II

Charles Bouchard, étudiant à Lyon (1855-1861), par M. le D^r Paul LE GENDRE.

III

Calcul de la ration alimentaire des malades de l'hôpital et de l'asile des vieillards annexés au monastère du Pantocrator à Byzance (1136), par M. le P^r JEANSELME.

IV

Histoire du pruneau, par M. le D^r Henri LECLERC.

V

Les plus anciens statuts de la corporation des apothicaires de Toulouse, par M. E.-H. GUITARD.

VI

L'assistance aux lépreux dans le Maine, par M. le D^r MORISSET.

VII

Les chirurgiens de Metz, par M. le D^r Paul DORVEAUX.

VIII

D^r William Harvey as a man and an art connoisseur, by Sir D'ARCY POWER.

IX

L'outillage thérapeutique thermal à l'époque gallo-romaine, par M. le D^r Alexandre MAZERAN, de Châtel-Guyon.

X

Quelques prospectus charlatanesques du XVIII^e siècle, par M. Charles-Henri FIALON.

LES GUÉRISONS MIRACULEUSES

DU CARDINAL PIERRE DE LUXEMBOURG (1387-1390)

PAR LE D^r Ernest WICKERSHEIMER

Pierre de Luxembourg, fils de Gui I^{er} de Luxembourg, comte de Ligny et de Saint-Pol et de Mahaut de Châtillon, est né à Ligny le 20 juillet 1369. Dès l'enfance il se consacra à l'état ecclésiastique et pendant le peu d'années qu'il passa sur la terre, il revêtit successivement les dignités de chanoine de Paris et de Cambrai, d'archidiaque de Dreux et de Bruxelles, d'évêque de Metz et de cardinal. Les austérités auxquelles il se soumit de bonne heure et dont une conséquence des moins graves fut une phthiriasse intense¹, les fatigues d'une campagne entreprise en 1385 contre les bourgeois rebelles de Metz, — « il se trouva une fois engagé dans l'eau jusqu'à la ceinture par une inondation extraordinaire qui surprit le camp où il étoit couché sur la dure »² — ébranlèrent profondément une santé qui n'avait jamais été robuste³ et qui s'altéra surtout à partir de 1386, tandis que le cardinal se trouvait à la cour pontificale d'Avignon.

D'abord apparut à la jambe droite un large ulcère qu'il conserva jusqu'à sa mort⁴, puis se déclarèrent les symptômes de la phthisie, le malade rejetant par la bouche du sang et des fragments de substance pulmonaire. Des pustules se développèrent dans le pharynx et dans les bronches, gênant la déglutition des aliments, même liquides⁵. Enfin le ventre étoit dur et ballonné⁶, ce qui nous fait penser à une infiltration tuberculeuse du péritoine.

Plusieurs médecins furent appelés à traiter Pierre de Luxembourg dans sa dernière

1. *Acta sanctorum julii... tomus 1^{us}*, Antverpiæ, ap. Jac. Du Moulin, 1719, in fol., p. 534, 536-537, 539. La plupart des éléments de ce travail sont empruntés aux pages 486-628 de ce volume, qui sera désormais désigné par les lettres A. S. Quelques erreurs ont été corrigées au moyen du manuscrit 56 de la Bibliothèque universitaire et régionale de Strasbourg (procès de béatification de Pierre de Luxembourg) qui sera désigné par la lettre M.

2. Nicolas LE TOURNEUX, *La vie du bienheureux Pierre de Luxembourg...*, Paris, Hélie Josset, 1681, in-12, p. 67.

3. A. S., p. 513, 533. FOURIER DE BACOURT, *Vie du bienheureux Pierre de Luxembourg...*, Paris, Berche et Tralin, 1882, in-16, p. 57. On a dit aussi que le cardinal étoit enclin à la gravelle. « Medici Parisius bene consulebant dicto domino Petro quod surgeret de lecto ad mingendum. Quia, ut dicebant medici, inclinatus erat ad gravellam habendam. » M, fol. 153 v^o.

4. A. S., p. 532.

5. A. S., p. 559.

6. A. S., p. 538.

maladie ¹. L'un d'eux, Blaise de Fortin (*magister Blasius de Fortino, physicus*), fut en 1390 appelé à déposer au procès de béatification du cardinal ; il était alors âgé de quarante-huit ans ². C'est le même personnage que le médecin italien, évoqué à plusieurs reprises au cours de ce procès ³. L'ulcère de la jambe fut traité par un Juif, nommé Vital ⁴.

Le cardinal montra beaucoup de résignation ⁵, mais fort peu de docilité à ses médecins. Contrairement à leur avis, il persistait dans le jeûne et l'abstinence, et si parfois il semblait céder aux prélats de la cour pontificale qui le pressaient de prendre une nourriture plus substantielle, il retirait à la dérobée de sa bouche les morceaux de viande qu'il venait d'y introduire ⁶. Il fallut de la part du pape un ordre formel et une menace d'excommunication pour le décider à user d'une alimentation carnée pendant l'Avent ⁷. Déjà gravement atteint et en dépit des objurgations des médecins, il assistait aux offices en plein hiver, la tête découverte et les genoux fléchis ⁸. Il refusait parfois de se laisser examiner ou palper, de peur qu'on ne découvrit sous ses vêtements la corde nouée qu'il portait par pénitence et reprochait sa curiosité à maître Blaise de Fortin, qui lui demandait l'origine des ecchymoses et des plaies dont son corps était couvert ⁹.

Ledit maître Blaise ne se faisait guère d'illusions ; il avait promis de faire de son mieux, mais non de sauver le cardinal ¹⁰. Un changement d'air fut décidé et en mars 1387 le malade émigra sur la rive droite du Rhône, à Villeneuve-lès-Avignon, où, pendant quelques semaines, il put encore assister aux offices des Chartreux ; les médecins avaient dû renoncer à l'envoyer à Paris ¹¹. A dater du jour de l'Ascension il garda la chambre, à dater du 24 juin le lit ¹².

Sur les soins qui lui furent donnés on n'a que fort peu de renseignements. Des bains furent prescrits ¹³. Un petit lit fut disposé dans la chambre du malade qu'on y portait aux heures où on renouvelait sa couche habituelle ¹⁴.

Il mourut au soir du 2 juillet 1387. Quelques instants avant sa mort, il avait demandé à boire ; on lui donna un verre de vin, mais la gorgée qu'il prit ne parvint sans doute pas jusqu'à l'estomac ¹⁵.

La mort n'était-elle qu'apparente ? Des plumes placées à l'entrée des narines s'agitèrent suivant les uns, restèrent immobiles suivant les autres. On interrogea le

1. Quatre, au dire du P. Alby. A. S., p. 521.

2. A. S., p. 526.

3. A. S., p. 557-560. Aux fol. 6 v°, 8 v°, 10 et 12 de M, il est appelé « *magister Blasius, medicus italicus* ».

4. M, fol. 173 v°. Cf. N. LE TOURNEUX, p. 110. *

5. A. S., p. 557, 560.

6. A. S., p. 535-536.

7. A. S., p. 535-537.

8. A. S., p. 543, 561.

9. A. S., p. 539.

10. A. S., p. 562.

11. A. S., p. 557, 560-561.

12. A. S., p. 557. Cf. N. LE TOURNEUX, p. 152.

13. A. S., p. 557, 559.

14. A. S., p. 557, 560.

15. A. S., p. 561.

pouls et on rechercha si les extrémités étaient chaudes ou refroidies ¹. Le lendemain 3 juillet et les jours suivants, le cardinal semblait toujours dormir ; son visage était clair ², ses membres souples, son corps répandait une odeur suave d'aromates ³ et, suivant certains témoins, il lui arrivait même d'ouvrir les yeux, puis de les refermer. Pourtant il était bien mort. Le médecin du pape, Jean de Tournemire, dont il sera question plus bas, fut interrogé sur les causes de l'absence de rigidité cadavérique ; il déclara que ces causes ne pouvaient être que surnaturelles ⁴.

Conformément à ses dernières volontés, Pierre de Luxembourg fut enterré à Avignon, au cimetière Saint-Michel, parmi les sépultures des pauvres. En 1393, la garde de sa tombe fut confiée aux religieux Célestins.

Les miracles qui s'accomplissaient sur cette tombe et le souvenir des vertus du défunt déterminèrent son parent, le roi de France Charles VI et l'université de Paris à demander au pape la béatification de Pierre de Luxembourg.

Cette requête fut favorablement accueillie et le 18 janvier 1390 les débats du procès s'ouvrirent à Avignon, dans l'hôpital voisin du cimetière Saint-Michel, sous la présidence de Guillaume de Poitiers, évêque de Viviers ⁵.

Pierre de Luxembourg à qui on n'a, de son vivant, attribué aucun miracle, passa pour en opérer beaucoup après sa mort. Le 4 octobre 1388, on en comptait déjà dix-neuf cent soixante-quatre ⁶. Lors du procès de béatification on se borna à en alléguer cent soixante-dix-huit, qui s'étaient produits pour la plupart à Avignon, dans le Midi et le Centre de la France, mais dont quelques-uns avaient eu pour théâtre des régions plus lointaines, les diocèses de Genève, Besançon, Paris, Arras ou même l'Italie méridionale. Quatre-vingt-dix témoins furent entendus et parmi eux beaucoup de personnes en faveur desquelles les miracles avaient été accomplis. Le cardinal aurait délivré des captifs, protégé des voyageurs attaqués par des brigands, empêché des naufrages, retrouvé des biens perdus ou volés, éteint des incendies. Ces miracles ne nous occuperont pas, mais les relations des cent cinquante-huit résurrections et guérisons miraculeuses constituent un véritable catalogue des maladies et accidents réputés incurables, dont l'intérêt est évident pour l'histoire de la médecine médiévale. Ces relations, en même temps qu'elles montrent sur le vif ce qu'est le miracle thérapeutique à la fin du XIV^e siècle, nous permettent, dans une certaine mesure, de nous faire une idée de ce qu'à cette époque les personnes étrangères à l'art de guérir pensaient des maladies. Enfin elles donnent des indications sur la thérapeutique naturelle dont les patients avaient essayé l'efficacité avant de recourir au thaumaturge. Une de ces relations, l'histoire d'une tumeur du sein, est bien plus longue que les autres ; c'est la seule qui ait pour auteur un médecin, et il se trouve que ce médecin, Jean de Tournemire,

1. A. S., p. 559-560.

2. Il avait recommandé qu'on ne peignît pas sa figure après sa mort, comme c'était la coutume pour les personnages d'un rang élevé (A. S., p. 562), et « il n'en estoit nullement besoin, puisqu'on voyoit qu'un pinceau divin luy avoit donné un très beau teint ». Martin de Bourey, *La vie du bienheureux Pierre, cardinal de Luxembourg...*, Paris, Mettayer, 1630, in-42, p. 84-85.

3. Suivant le P. Alby, le corps du Bienheureux exhalait déjà de son vivant une odeur agréable semblable à celle d'un onguent. A. S., p. 520.

4. « Qui magister Joannes respondit, quod mirandum erat, quod ex quo sanguis erat congelatus, nervi erant frigidi, membra debebant esse rigida, secundum morem et cursum nature ». A. S., p. 563.

5. Pierre de Luxembourg ne fut proclamé bienheureux que cent trente-sept ans plus tard, le 9 avril 1527.

6. A. S., p. 495.

est l'un des plus célèbres parmi les maîtres de la médecine française au moyen âge.

Les guérisons miraculeuses sur lesquelles porte l'enquête de la commission, présidée par l'évêque Guillaume de Poitiers, sont toujours provoquées par une prière adressée au cardinal, soit par le malade lui-même, soit par quelqu'un de ses parents ou de ses amis.

Cette prière est habituellement accompagnée du vœu de visiter le tombeau de Pierre de Luxembourg et de la promesse d'une offrande de cire ; plus rarement l'impétrant s'engage à faire célébrer des messes ¹. Souvent les pèlerins s'engagent à venir pieds nus ², ou vêtus seulement d'une chemise et d'un caleçon ³ ; ils ne s'armeront pas en guerre ou ne monteront pas à cheval avant d'avoir accompli leur vœu ⁴. Ils s'abstiendront d'aliments ou au moins de certains aliments, tels que la viande et le vin ⁵ ; l'un d'eux ne prendra chemin faisant d'autre nourriture que du gingembre et du sucre ⁶. La cire, qu'on se procure chez un épicier d'Avignon ⁷, est offerte à l'état brut ou à l'état de cierge, quelquefois sous forme d'objets représentant le bénéficiaire du miracle ⁸ ou les parties du corps (bras, jambes, mamelles, ventre), qui ont été guéries ⁹. Des impotents offrent leur bâton ¹⁰, des mourants leur suaire ¹¹.

La plupart du temps la guérison est complète et suit immédiatement l'émission du vœu ou son accomplissement ; elle peut apparaître aussi après que le malade s'est confessé ¹² ou qu'il a dit sept fois les sept psaumes de la pénitence ¹³, après des pratiques d'exorcisme ¹⁴, au bout d'une neuvaine ¹⁵. Il arrive qu'elle se fasse attendre ou qu'elle demeure incomplète ¹⁶.

Plusieurs guérisons sont accompagnées de songes et d'apparitions. Un chambellan du duc de Bourgogne rêve que la Sainte Vierge et le cardinal le présentent à Dieu le Père, en demandant sa guérison ; il se souvient à son réveil des vêtements que portait le cardinal, de la beauté de son visage, de ses gestes, de ses doigts longs et subtils ¹⁷ ; on verra plus bas que deux déments font des rêves analogues. Le cardinal apparaît en songe à un autre malade et le charge de dire au peuple d'Avignon d'élever un clocher sur sa tombe avec une grosse cloche bien claire qui sonnera lors de l'Élévation et à l'approche de l'orage, du tonnerre, des éclairs et de la foudre, pour la conservation des fruits de la terre ¹⁸. C'est par un songe qu'une aveugle est avertie que

1. A. S., p. 587 (CCLXV), 598 (231).

2. A. S., p. 569 (CXVIII), 581 (CCXVII-CCXVIII), 583 (CCXXXIX), 598 (231).

3. A. S., p. 585 (CCLV).

4. A. S., p. 571 (CXXVI), 591 (202).

5. A. S., p. 567 (CVI), 578 (CXC), 580 (CCXIII), 589 (189).

6. A. S., p. 573 (CXLII).

7. A. S., p. 594 (210), 604 (272).

8. A. S., p. 586 (CCLVIII), 590 (196), 600 (244), 603 (266). Le roi de France Charles VI envoya un ex-voto à sa ressemblance et le comte de Vertus à celle de son fils. A. S., p. 588 et M, fol. 91 v°.

9. A. S., p. 578 (CLXXXIX), 591 (199), 595 (217), 596 (220), 598 (231), 599 (238), 602 (253), 604 (272). Le duc de Bretagne offrit une jambe en argent doré. A. S., p. 588.

10. A. S., p. 574 (CLVI).

11. A. S., p. 586 (CCLXI).

12. A. S., p. 575 (CLXX).

13. A. S., p. 587 (CCLXV).

14. A. S., p. 576 (CLXXII).

15. A. S., p. 574-575 (CLV, CLVIII, CLXI), 592 (204), 597 (231).

16. A. S., p. 569 (CXVI), 571 (CXXV), 592 (204), 596 (220), 597 (229), 599 (239).

17. A. S., p. 571 (CXXVI).

18. A. S., p. 585 (CCLV).

Pierre de Luxembourg obtiendra de Dieu sa guérison¹. Il semble à un impotent, comme il s'approche du tombeau du thaumaturge, que des mains invisibles frottent doucement ses membres², à un malade qui avait perdu l'usage de la parole, qu'un enfant d'une merveilleuse beauté lui touche la figure³ et une femme paralysée de l'avant-bras éprouve au moment de sa guérison comme un coup de marteau sur le coude⁴.

On a rapporté une série de cas où la guérison est obtenue par l'intermédiaire de substances ou d'objets qui ont été en contact avec le corps du défunt. Lors de ses obsèques, un marchand avignonnais est guéri d'une goutte rebelle pour avoir touché la civière⁵. On frotte les yeux d'une aveugle avec du bois provenant de la litière du cardinal⁶. La terre du cimetière dont, le jour même de l'enterrement, des dévots emplissent leur sac ou leur capuchon, tandis que d'autres mettent en pièces la civière, les couvertures et les coussins pour en faire des reliques⁷, est employée en applications externes ou à l'intérieur, mélangée de vin⁸; l'eau des bains que le cardinal prit dans sa dernière maladie et qu'on a eu soin de ne pas répandre⁹, des fragments de son linceul ou de sa discipline¹⁰ font des cures merveilleuses.

Ses images, en présence desquelles sont parfois prononcés les vœux¹¹, jouent aussi un rôle dans ces guérisons. La duchesse de Bourbon, étant en travail, fit appliquer une de ces images sur son ventre et bientôt après accoucha d'une jolie fillette¹². Un gentilhomme du Languedoc avait été guéri par une visite au cimetière Saint-Michel des suites d'une contusion de l'épaule droite que les médecins, tant d'Avignon que de Montpellier, avaient traitée jusque-là sans succès. Il rapporta de son pèlerinage un portrait de Pierre de Luxembourg et, comme sa femme était arrivée au terme de sa grossesse, elle accoucha sans douleur d'un garçon dont les traits offraient une ressemblance surprenante avec ceux du portrait¹³.

Lorsque le malade est négligent dans l'accomplissement de son vœu, il s'expose à des rechutes¹⁴; de même les incrédules sont frappés de maladies dont le cardinal ne les délivrera que lorsqu'ils auront reconnu sa puissance et imploré son secours¹⁵.

Les résurrections, au nombre de treize, se décomposent ainsi : deux morts subites¹⁶, quatre noyés¹⁷, deux asphyxiés¹⁸, trois enfants mort-nés¹⁹ et deux fiévreux²⁰.

1. A. S., p. 573 (CXLIV).

2. A. S., p. 574 (CLIV).

3. A. S., p. 601 (247).

4. A. S., p. 575 (CLXII).

5. A. S., p. 562 (C).

6. A. S., p. 572 (CXXXII).

7. A. S., p. 562 (CII).

8. A. S., p. 572 (CXXXVI), 577 (CLXXXIII), 582 (CCXXVI-CCXXVII), 585 (CCLII, CCLIV).

9. A. S., p. 573 (CXXXIX) et 600 (242-243), 585 (CCLI).

10. A. S., p. 577 (CLXXXII), 598-599 (233-234, 238).

11. A. S., p. 583 (CCXXXVIII), 589 (192), 598 (233), 600 (245), 601 (247).

12. A. S., p. 579 (CII).

13. A. S., p. 579 (CCI). M, fol. 261 v^o-262 v^o.

14. A. S., p. 572 (CXXXII), 574 (CLVI), 577 (CLXXXVI), 583 (CCXXXIV).

15. A. S., p. 581-582 (CCXXIV-CCXXVII).

16. A. S., p. 567 (CVI) et 589 (193), 569 (CXVII).

17. A. S., p. 567-569 (CVII, CX-CXI, CXVI) et 600 (244), 602-604 (252, 260-262, 265-267, 269-271).

18. A. S., p. 568-569 (CXII-CXIII).

19. A. S., p. 568-569 (CIX, CXIV, CXVIII) et 594-595 (214-216).

20. A. S., p. 568-569 (CVIII, CXV).

Les témoins sont appelés à déposer sur les signes de mort qu'ils ont constatés : refroidissement, raideur, suppression des mouvements et de la parole, de la respiration et du pouls, couleur des téguments, pâles ou cyanosés (un noyé avait les lèvres enflées et noires), aspect des yeux clos ou révulsés. Ils sont invités à dire combien d'heures a persisté cet état et comment ils se sont assurés de la réalité de ce qu'ils avancent ; ainsi une femme de Barbantane déclare-t-elle avoir cherché vainement à étendre les doigts contractés d'un jeune homme qui était tombé dans la Durance et avoir à plusieurs reprises placé la main devant la bouche du noyé pour s'assurer s'il respirait.

Pour les noyés, dont trois s'étaient fracturé la tête ou les membres, on s'informe des circonstances de l'accident, de la durée de l'immersion ; on demande s'ils ont rejeté de l'eau ou du sang par la bouche. On trouve dans un interrogatoire la description des premiers secours : le corps suspendu par les pieds, la tête en bas soutenue par une femme qui pèse avec une main sur l'estomac du patient.

Un des cas d'asphyxie se rapporte à un voyageur qui avait péri dans une maison abandonnée où il avait passé la nuit ; l'autre à un enfant nouveau-né qu'on avait trouvé étouffé dans son lit, et qui, ayant reçu le nom de Pierre en l'honneur du cardinal, se rétablit si bien qu'il grandit deux fois plus vite qu'un autre enfant.

Des trois cas d'enfants mort-nés, il en est un qui mérite une attention particulière à cause de la déposition de la sage-femme (*bajula* ¹ *sive obstetrix*), Huguette de Cavailon, épouse de Gérard de Montagu, âgée de cinquante-six ans. Il s'agit d'une petite fille qui, suivant certains témoignages, était restée froide, noire et inanimée une heure et demie après sa naissance. La sage-femme, qui exerçait son art depuis trente ans, se borne à déclarer que l'enfant semblait morte, qu'elle était blanche et molle et qu'elle avait les yeux clos. Une voisine plongea le nouveau-né dans un bain chaud et lui insuffla dans la bouche des épices et du vin chaud pour le faire respirer, ceci sans résultat. Au bout d'une heure de prières, le pouls commença à battre, l'enfant remua les bras et les pieds, son teint devint meilleur et ses chairs se raffermirent ; elle put être baptisée ² et vécut trois mois.

Les deux malades morts de la fièvre étaient deux enfants, un garçon et une fillette. Celle-ci, âgée de quatre ans, avait été prise de fièvre pendant la nuit et avait expiré, après avoir avalé un peu d'eau ; dès qu'elle fut revenue à elle, elle eut des sueurs, puis guérit.

Les cent quarante-cinq cas de guérisons miraculeuses, si on adopte la classification des maladies « a capite ad pedes », la plus usitée au moyen âge, peuvent se répartir en trente-trois groupes.

I. Céphalée. — 7 cas. A. S., p. 581 (CCXXIV), 583 (CCXXXII-CCXXXVII).

L'un d'eux était une punition céleste. Une Avignonnaise, habitant près de l'église Notre-Dame-d'Espérance, avait déploré que les fidèles délaissassent ce sanctuaire pour le tombeau de Pierre de Luxembourg et « abandonnassent ainsi le maître pour le disciple ». Elle fut prise la nuit suivante de vives douleurs dans la tête et s'aperçut le lendemain que son nez était tordu.

1. Et non « bainta ». M, fol. 112. Cf. DU CANGE, *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*, ed. L. Favre, I, p. 525.

2. Un autre témoin assure que, comme on portait l'enfant à l'église pour le baptême, un apostème se vida par sa bouche.

Les autres cas remontaient à un, deux, sept, dix et douze ans et avaient été rebelles à toute médication. Dans l'un, la céphalée était aggravée de douleurs au cœur et à la jambe ; dans un autre, il semblait à la malade que la terre tournait ; dans un autre, les accès apparaissaient plusieurs fois par an et duraient chacun huit jours et au delà.

II. Blessure de la tête. — 1 cas. A. S., p. 590 (196).

André, dit Albenar de Durazzo, avait été blessé près de Naples par un trait qui, ayant traversé le bassinet, était entré dans l'occiput et avait pénétré si profondément dans la tête qu'il était arrivé jusqu'à l'œil droit. Sur le conseil d'un Français de ses compagnons, il implora le secours du cardinal et quarante-sept jours plus tard il était guéri. Quatre chirurgiens napolitains, Joannot, Laurent, Segrin¹ et Paul, qui avaient extrait le projectile dans la nuit qui avait suivi la blessure, et ayant pratiqué une incision cruciale, avaient appliqué sur la plaie un emplâtre de blanc d'œuf, s'étaient refusés à accepter les deux cents ducats que le blessé leur offrait « sub periculo eorum », c'est-à-dire à condition de prendre la responsabilité d'un échec².

III. Maladies mentales. — 5 cas. A. S., p. 575-576 (CLXIX-CLXXIII).

1° Perte des sens et de la mémoire.

2° Avignonuais devenu comme dément et enragé, après avoir pris des potions et des médecines que lui avaient ordonnées le Juif Abraham. Il poussait des cris affreux et quatre hommes suffisaient à peine à le maintenir. Croyant voir des multitudes de démons, il s'écriait par moments : « Jetez ces démons dans des puits ! » Il crachait lorsqu'on l'aspergeait d'eau bénite. Un jour qu'il avait pris un peu de repos, le cardinal lui apparut, précédé de deux étoiles et lui dit : « Ne crains pas ces démons, car ils ne te feront nul mal », et chaque fois que le malade regardait le cardinal, il se sentait soulagé. A son réveil les démons avaient disparu et, s'étant confessé, il revint entièrement à la santé.

3° Une jeune fille, pendant trois ans, perdait les sens et poussait des cris horribles, sans que ses parents pussent la faire taire.

4° Une autre, tourmentée par les démons, déchirait son corps et ses vêtements et faisait entendre de véritables mugissements ; ces accès duraient six heures. Un prêtre fit lire sur elle une prière en l'honneur du cardinal. Aussitôt elle poussa deux soupirs, une fumée noire s'échappa de sa bouche et la chambre se remplit d'une odeur si fétide que les assistants prirent la fuite ; la jeune fille était guérie.

5° Un homme fut pris subitement de démençe, tandis qu'il abattait un arbre. Personne n'osait l'approcher ; il croyait voir des démons dans les airs et se comportait comme un enragé. Au bout de trois semaines il fit vœu de visiter le tombeau du cardinal ; celui-ci lui apparut et les démons cessèrent de le tourmenter.

IV. Mal caduc³ (ou mal de Saint-Jean³). — 9 cas. A. S., p. 580-581 (CCXII-CCXIX), 591 (204).

1. Ou Seguin, M, fol. 268.

2. D'autre part Louis de Montjoie, maréchal de l'armée du pape d'Avignon, avait menacé les dits chirurgiens de les jeter à la mer, s'ils ne parvenaient à guérir le blessé.

3. Il s'agit de saint Jean-Baptiste dont le chef conservé à la cathédrale d'Amiens attirait de tous côtés les épileptiques. L. DU BROU DE SEGANGE, *Les saints patrons des corporations et protecteurs spécialement invoqués dans les maladies et dans les circonstances critiques de la vie*. Paris, Bloud et Barral. s. d., 2 vol. in-8°, I, p. 507-508.

Un de ces cas remontait à plus de trente ans. On note les intervalles des accès, chaque mois, plusieurs fois par mois, tous les huit, quatre, trois, deux jours, accès quotidiens. On indique aussi la durée de la perte de connaissance, deux à quatre heures, et dans un cas celle des tremblements qui lui succèdent, trois à quatre jours. Un malade, laboureur à Château-Neuf d'Isère, ne pouvait plus marcher sans deux béquilles et avait fait en vain le pèlerinage de Notre-Dame-d'Espérance, à Avignon ; il fut plus heureux au tombeau du cardinal. Comme il rentrait chez lui, ayant fait une neuvaine, il put, dès Pont-de-Sorgues, se passer d'une béquille et à Orange, dans l'hospice où il passa la nuit, il déclara à l'hospitalier, qu'il se tenait pour guéri ; en effet, peu de temps après, il poussait la charrue.

V. Paralysie. — 14 cas. A. S., p. 570 (CXIX), 574 (CLIV-CLV, CLVII-CLXI), 581 (CCXXV), 586 (CCLVII), 587 (CCLXV), et 599-601 (240, 248), 589 (195), 596 (220), 597 (231).

On trouvera plus bas les paralysies et impotences fonctionnelles d'un seul bras ou d'une seule jambe ; dans le présent article figurent les maladies, la plupart nerveuses ou rhumatismales, par lesquelles les mouvements de tout le corps ou de plusieurs membres sont gênés ou abolis.

1° Affection remontant à un peu plus d'une semaine, empêchant tout mouvement ; la faiblesse ne cessait d'augmenter et la malade était entrée en agonie.

2° Chute remontant à cinq ans ; le malade était resté courbé.

3° Impotence ; le malade ne pouvait marcher sans béquilles depuis six semaines.

4° Impotence depuis plus de deux ans ; la malade ne se déplaçait qu'en se traînant sur le sol.

5° Impotence et courbature depuis plus d'un an ; tous les membres étaient pris, jusqu'à la plante du pied.

6° Impotence complète depuis vingt-quatre semaines.

7° Hémiplegie droite.

8° Impotence remontant à douze ans ; marche impossible sans béquilles.

9° Jean-Étienne, de Châteaurenard, s'étant permis des railleries au sujet des miracles du cardinal et en particulier au sujet de la guérison d'une femme, impotente d'un bras, se réveilla le lendemain, débile et les membres rompus.

10° Hémiplegie gauche par fulguration. Robin Prévôt, pannetier du duc de Bourbon, fut frappé de la foudre alors qu'il était assis sur un escabeau ; il roula sur le sol et resta paralysé du côté gauche. Au bout de trois jours il fit vœu de visiter le tombeau du cardinal ; aussitôt ses membres reprirent leur force et se dressèrent en faisant entendre un bruit. Après de fortes sueurs il fut guéri.

11° Le malade ne pouvait faire quelques pas qu'en s'appuyant sur un bâton et depuis deux ans l'impotence ne s'était pas amendée, « bien qu'il eût été visité par plusieurs bons et solennels médecins ».

12° Tailleur de Montélimar, incapable de poser son capuchon sur sa tête, de se vêtir, de couper son pain et de travailler de son métier. Sur le conseil des médecins il était allé à Saint-Laurent-les-Bains, dans le Vivarais¹, mais ni ces eaux, ni les étuves dont il avait fait usage, n'avaient amélioré son état. Aux eaux un barbier lui

1. Ces sources et leurs propriétés étaient donc connues avant 1400, date à laquelle on a dit qu'elles avaient été découvertes. (*Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, 2^e série, t. II, p. 27.)

avait conseillé de tenir dans la main une plante de sauge, et un médecin juif de Montélimar, nommé Isaac, l'avait oint de petit-lait près du feu ¹.

13^o Veuve âgée de quarante-six ans et habitant près du cimetière Saint-Michel, où le cardinal était enterré. Elle avait pendant trente-six jours perdu l'usage des membres et la mémoire au point d'avoir oublié où était son domicile. Un jour elle vit de sa fenêtre un orme planté devant sa maison ; cet orme lui ayant rendu un peu de mémoire, elle fit une prière et un signe de croix. Aussitôt elle put remuer les membres et peu à peu en retrouva complètement l'usage.

14^o Paralyse totale ayant duré quatre mois ; la malade se bornait à remuer la langue et à manger. Deux médecins juifs, Jacob et Abraham, l'avaient traitée sans succès. Dès qu'elle se fût recommandée au cardinal, elle sentit une légère amélioration et put porter lentement à sa bouche un peu de gruau. Trois jours après, avec l'aide de voisins charitables, elle gagna le tombeau miraculeux.

VI. Maladies oculaires. — 8 cas, auxquels viennent s'en ajouter 3 autres, relatés plus bas aux articles VII, X et XXXI. A. S., p. 572 (CXXXII-CXXXVIII), 589 (192).

Sujets dont un œil ou les deux yeux ont, par maladie ou par accident, perdu la faculté visuelle. Chez l'un, la corde d'un puits a frappé l'œil gauche, chez l'autre, la pointe d'un couteau a « tranché la pupille par le milieu ». Deux cas de toiles ou taies de l'œil ; à propos de l'un d'eux est cité le nom de Giraud de Combe (*Giraldus de Cumba*), médecin et chirurgien lyonnais.

VII. Surdité. — 7 cas, dont un compliqué de cécité. A. S., p. 573 (CXL-CXLVI).

L'infirmité est vieille de six mois, de deux, cinq et sept ans ; elle peut même remonter à l'enfance. Dans un cas de surdité de l'oreille gauche, le malade éprouve, au moment de la guérison, la sensation d'un souffle s'échappant de cette oreille.

VIII. Épistaxis. — 3 cas. A. S., p. 578 (CXC-CXCI, CXCV).

1^o Un barbier de Beaucuire, Jean Fournier ², saignait du nez depuis huit jours et « bien qu'il fût expert en art de chirurgie, n'avait pu, ni par lui-même, ni par un autre, trouver de remède ».

2^o Hémorragie persistant depuis plus de sept semaines, « malgré ce qui avait été tenté par plusieurs, tant médecins que non médecins ».

3^o Hémorragie ayant duré quatre jours sans interruption.

IX. Maladies des lèvres et de la bouche. — 4 cas. A. S., p. 582 (CCXXVII), 585 (CCLV), 586 (CCLXI), 587 (COLXIV).

1^o Prêtre du diocèse de Fréjus qui, n'ajoutant pas foi à ce qu'on disait des miracles du cardinal, n'en baisa pas moins la grille du tombeau. Il ressentit bientôt aux lèvres une chaleur et une douleur telles qu'il lui fut impossible de prendre du repos ou de demeurer dans son lit. Il ne fut soulagé qu'après être revenu de son erreur.

2^o Maladie générale, par suite de laquelle les lèvres étaient fort enflées. Pendant huit jours le malade avait été empêché de prendre aucune nourriture.

1. M., fol. 267.

2. « Johannes Fornerii », et non « Fornam », comme il est dit dans l'édition. M., fol. 72.

3° Femme ayant émis un apostème par la bouche, ce qui est signe de mort prochaine ¹.

4° Enfant de quatorze mois, chez qui un chancre de la bouche gênait l'alimentation ; au bout de huit jours la mort semblait prochaine.

X. Mutisme. — 7 cas. A. S., p. 571-572 (CXXVI-CXXXI), 601 (247).

1° Gilbert de Labregaren ², chevalier et chambellan du duc de Bourgogne, s'était tant fatigué à un tournoi qui avait eu lieu à Paris sur l'ordre du roi de France, qu'il en perdit la parole pendant trois jours.

2° Un laboureur, âgé d'une trentaine d'années, avait par maladie perdu la vue et la parole pendant onze jours et pensait mourir.

3° Mutisme ayant duré trois ans.

4° Mutisme et perte de connaissance pendant trois semaines.

5° Enfant de quatre ans et demi, muet de naissance.

6° Enfant de cinq ans, muet depuis l'âge de trois ans.

7° Enfant de cinq ans, qui perdit subitement la parole. Ses parents, prévenus par une servante, accoururent et constatèrent qu'il avait la figure rouge et qu'il montrait sa bouche du doigt. Ils lui firent absorber de l'eau de sureau, mais sans succès.

XI. Angine. — 1 cas. A. S., p. 585 (CCLI).

XII. Maladies et blessures du membre supérieur. — 5 cas. A. S., 575 (CLXII-CLXVI) et 595-597 (218-219, 221-224, 226-229), 603-604 (264, 272-273).

1° Impotence de la main gauche à la suite d'une chute sur le coude. Les trois derniers doigts restèrent pendant quatre ans immobilisés en flexion, la main et le bras à peu près desséchés (*manus quasi arida cum brachio*). La sensibilité du membre était abolie, au point que la malade ne percevait ni la chaleur du feu, ni la piqûre d'une aiguille. Elle avait consulté bien des médecins parmi lesquels un nommé Jean qui habitait près de l'église Notre-Dame-des-Fours, un chirurgien rouge de visage dont le nom n'est pas indiqué, et qui habitait « in carreria de Massis », deux barbiers Vincent et Valentin de Colla de Foligno. Ni le chaud, ni les décoctions d'herbes, ni les onguents et autres médicaments, pour lesquels elle avait dépensé plus de vingt-cinq florins, n'avaient amélioré son état. Comme huit ans plus tôt elle avait été guérie d'un mal au bras à la suite d'un pèlerinage à Saint-Maur, au diocèse de Paris, elle implora le cardinal, agenouillée sur son tombeau ; il lui sembla qu'elle recevait un coup de marteau sur le coude et ses doigts contractés se détendirent. Elle put se servir de sa main gauche jusqu'à sa mort qui survint une vingtaine de mois plus tard, mais jamais cette main ni le bras ne retrouvèrent entièrement leur force, leur volume et leur sensibilité ³.

2° Femme d'une cinquantaine d'années, atteinte de douleurs et d'impotence du bras droit depuis plus de dix-huit ans.

3° Enflure et impotence du bras droit pendant trois mois, chez une femme d'une soixantaine d'années.

1. Cf. article XXVIII.

2. Ou Lebrengaren. M, fol. 57 v°.

3. Cf. M, fol. 293 v°-304, 332 v°.

4° Un fournier d'Avignon, âgé de trente-six ans, sept ou huit jours après une chute, s'aperçut que son bras droit était fort affaibli et, bien qu'il pût le mouvoir, il lui était devenu impossible de le porter à la tête, derrière le dos ou à la bouche et de s'en servir pour se vêtir. Les médecins le traitèrent pendant cinq mois et lui administrèrent des médicaments qui lui coûtèrent bien dix florins, mais n'amenèrent aucune amélioration. Le barbier Julien de Darney et sa femme furent témoins du miracle¹.

5° A la suite d'un coup d'épée, pendant plus de dix ans immobilisation en flexion des deux derniers doigts de la main gauche ; il était impossible de les séparer.

XIII. Blessure de la poitrine. — 1 cas. A. S., p. 594 (211-213).

Pierre de Prague avait été frappé par un Allemand de deux coups de couteau dont l'un avait pénétré dans le sein droit, près du creux de l'aisselle, tandis que l'autre avait blessé le côté droit de la mâchoire². La plaie du sein était assez profonde pour admettre l'index. Un barbier d'Avignon, maître Henri de Mayence, qui demeurait près du couvent des Augustins, y introduisit pour le drainage un appareil dit « caliga »³ de la grosseur du petit doigt. Le blessé, ayant passé la moitié de la nuit à invoquer le cardinal, s'aperçut au matin que la plaie du sein était guérie et que la « caliga » était remplie de sang ; il ne resta plus au barbier qu'à panser la plaie de la mâchoire.

XIV. Fistule du dos. — 1 cas. A. S., p. 577 (CLXXXI).

Maladie remontant à dix ans ; des matières immondes et horriblement fétides s'échappaient continuellement de la fistule.

XV. Tumeur du sein. — 1 cas. A. S., p. 577 (CLXXXII) et 598-599 (232-238).

Nous possédons sur ce cas la déposition de Jean de Tournemire, de Pouzols (diocèse d'Albi), maître de la faculté de médecine de Montpellier et médecin du pape d'Avignon Clément VII, âgé en 1390 d'environ soixante ans⁴. A noter que dans les deux ouvrages didactiques de Jean de Tournemire qui ont été publiés (*Clarificatorium in nonum ad Almansorem* et *Tractatus de febribus*), il n'est pas question de tumeur du sein⁵. Sa déposition est une véritable observation clinique et j'ai pensé qu'elle méritait d'être traduite intégralement.

Jean de Tournemire raconte qu'au début de septembre il s'était absenté de la cour pontificale pour visiter sa famille à Montpellier.

« Il y trouva sa fille Marguerite, épouse de Pierre Saisse, âgée de dix-huit ans, affligée à la mamelle gauche d'une tumeur dure et douloureuse. Il lui demanda comment cela lui était arrivé. Elle dit et répondit en présence de sa mère qu'il lui était survenu une nodosité à la façon d'une aveline, dure et douloureuse au toucher, et que finalement la nodosité et la dureté avaient gagné une grande partie de la mamelle. Comme il vit que sa fille était enceinte, il lui dit de ne pas douter que la tumeur provenait du

1. M, fol. 324, 332.

2. « In maxilla » et non « in mamilla » ; l'examen des lignes suivantes permet de corriger cette faute typographique. Cf. M, fol. 285 v°.

3. Ou « calga ». M. fol. 285 v°.

4. La biographie la plus complète de ce personnage bien connu est de P. PANSIER (Les maîtres de la Faculté de médecine de Montpellier au moyen âge, *Janus*, X (1905), p. 2-3).

5. Toutefois, dans l'ouvrage de VALESICO DE TARANTA : *Practica quæ alias Philonium dicitur, una cum domini Joannis de Tornamira introductorio*, plusieurs chapitres sont consacrés aux maladies du sein et aux troubles de la lactation, ainsi qu'au cancer en général.

foetus, à quoi la mère répondit : « Comment en serait-il ainsi, puisqu'il n'en est pas de même à l'autre mamelle ? » Mais le témoin cachait la vérité autant que possible, car il avait vu que la maladie était cancéreuse et qu'il s'agissait d'un cancer abscons, qui est maladie mortelle la plupart du temps. La mamelle finissant par s'ouvrir et par crever, les malades meurent en l'espace d'un an ou d'un an et demi, par corrosion de la chair, car la mamelle se corrode peu à peu en entier et jamais le témoin n'a vu une personne vivre un an, deux ans tout au plus, si elle souffrait de cette affection. Bien que la corrosion puisse être retardée au moyen d'onguents appliqués par un médecin, jamais le témoin n'a vu une malade aller au delà de deux ans, sans mourir. Cette forte corrosion est véhémentement fétide dans son évolution, et, quelle que soit la vigueur des femmes, ordinairement elles ne passent pas la seconde année, car dans cet espace de temps la mamelle est quasi corrodée. Certains appellent cette infirmité *noli me tangere*, car plus on la traite, plus elle empire, à moins d'y appliquer un onguent choisi par un très excellent médecin.

Voyant cela le témoin fut troublé au plus profond de son cœur. Il dit à la mère de sa fille : « Ne faites rien, sinon d'éviter certaines choses, telles que viandes salées, fromage, la substance des légumes, les fruits de dure substance, les châtaignes, les poires. Ayez en dévotion ce très glorieux cardinal, le seigneur Pierre de Luxembourg, et permettez à votre fille de visiter son image à l'église Notre-Dame-des-Tables, en lui portant vos offrandes ; faites-lui vos dévotions deux fois par jour, soir et matin, les genoux fléchis et nus, et invoquez-le, lui et son secours. Sa fille le pria de lui envoyer un fragment de la robe dudit seigneur cardinal, afin d'en toucher sa mamelle.

Il prit congé de sa famille en pleurant et vint à la cour, où l'appelait le service de notre seigneur le pape. Le lendemain même¹ il se rendit au tombeau du cardinal pour lui présenter ses respects et en pleurant lui exposa sa plainte, le priant de vouloir bien manifester son pouvoir et son influence auprès de la sainte Divinité. Quelques jours plus tard il alla chez l'évêque alors élu, maintenant consacré, de Coutances² et le pria de lui donner un peu de la robe dudit seigneur cardinal. L'évêque répondit qu'il n'en avait pas, mais qu'il avait seulement quelques-uns des linges dans lesquels le cardinal était mort ; il ouvrit son coffre et donna au témoin un petit fragment de l'un des linges. Il lui montra ensuite une corde nouée et sanguinolente et, comme l'ayant vue, le témoin en sollicitait un fragment, l'évêque répondit n'en pouvoir disposer sans un ordre du pape ; il lui donna toutefois par grâce spéciale un peu de fil d'une houppe de la dite corde, autant qu'une pointe d'aiguille.

Le témoin reçut avec la plus grande humilité ce présent et l'enveloppa d'une toile fine. Là-dessus il vint à sa connaissance que la mamelle s'était ouverte et commençait à devenir douloureuse, car le temps de la corrosion était venu, comme il est naturel dans le cancer. A cette nouvelle, il envoya à son épouse le linge et le fil enveloppés tous deux dans la toile fine, recommandant de frotter soir et matin ladite mamelle et surtout la dureté cancéreuse avec le linge, et d'introduire le fil dans l'orifice de la crevasse. Comme arrivait la fête de la Toussaint, il fut notifié au témoin que sa fille était en mauvais état et qu'elle avait avorté. Cette nouvelle l'ayant troublé, il demanda au pape son congé et ayant entendu la messe le jour de la Toussaint il sortit de la

1. « In crastinum » et non « in æstivum ». M, fol. 303.

2. Et non de Constance ; cf. A. S., p. 559. Guillaume de Crèvecœur fut élu évêque de Coutances en 1387.

présente ville et le jour même fit onze lieues à cheval malgré la brièveté des jours en cette saison. Le lendemain vers quatre heures il arriva chez lui et trouva ladite Marguerite, sa fille, très faible, mais il ne s'arrêta pas à cela et voulut voir la mamelle cancéreuse ; il constata ainsi que la dureté se résolvait en un pus louable, non fétide, ce qui est contraire à la nature du cancer. Il trouva en outre que la mamelle n'était pas corrodée autour de la crevasse, ce qui est également contraire à la nature du cancer. Ceci, tout bien vu et bien considéré, ne peut être attribué qu'à Dieu et au dit glorieux cardinal, car il est impossible que la nature change si rapidement une dureté cancéreuse en un pus louable sans fétidité et sans corrosion. C'est l'œuvre de Dieu, par l'intercession du glorieux seigneur cardinal, et le témoin ajoute dans le for de sa conscience qu'il a pratiqué la médecine pendant quarante ans et que jamais il n'a vu une malade guérir si elle souffrait d'une semblable maladie.

Au contraire, quels que soient les remèdes appliqués, une telle malade meurt en un an, un an et demi, deux ans au plus ; il y a expulsion d'une sanie très fétide et corrosion de la mamelle, car dans cet espace de temps la mamelle est corrodée, rongée, et c'est de la corrosion et de l'intolérable fétidité qui s'en dégage que meurent les malades. Pour conclure, puisqu'il n'y a pas eu là de corrosion de la chair, ce qui serait naturel dans un cancer ulcéré et puisqu'il n'y a pas eu de sanie fétide et horrible, ce qui serait également naturel en pareil cas, puisque la guérison eut lieu en cinq semaines, en appliquant quelques remèdes simples et en évitant les aliments énumérés ci-dessus, le témoin est d'avis qu'il s'agit d'un don spécial de Dieu et que la guérison a été faite par Dieu, grâce à l'intercession dudit seigneur cardinal.

Interrogé sur ce qui lui avait fait croire qu'il s'agissait d'une maladie cancéreuse ou d'un apostème dit cancer, il répondit que le mode d'apparition de la maladie lui avait fait juger que cet apostème était un cancer abscons, ceci pour deux raisons : 1^o dureté moyenne de la tumeur, qui était du volume d'une aveline ; 2^o absence de douleur, sauf au toucher de la partie malade. Ce sont là deux conditions spéciales qui manquent dans les autres apostèmes, flegmatiques, sanguins et cholériques, mais qui sont propres à l'apostème mélancolique, engendré par la matière mélancolique enflammée ; cet apostème est dit abscons par les médecins et un tel cancer abscons n'est pas mortel, les malades ne mourant que si l'apostème vient à s'ouvrir en s'ulcérant. C'est pourquoi Hippocrate a dit : « Il est meilleur et plus sûr de ne pas soigner le cancer abscons que de le soigner ; qu'il suffise d'instituer un bon régime »¹. Hippocrate a parlé ainsi parce que si on soigne un tel apostème cancéreux au moyen d'onguents résolutifs, on hâte son ouverture et l'ouverture, corrosive en raison de la nature de la matière enflammée, hâte la mort de la malade.

En effet, le cancer, une fois ulcéré, est une maladie tout à fait incurable, surtout à la mamelle, et en tout autre lieu où il ne peut être excisé jusqu'aux racines par le rasoir, car en un lieu où il peut être excisé jusqu'aux racines par le rasoir, il est curable. Rasès dit à la vérité, dans le *Totum continens*, que de son temps on tenta de guérir un cancer ulcéré de la mamelle et il fut décidé que la mamelle tout entière serait excisée par le rasoir. La femme fut par la douleur mise en péril de mort, mais, comme elle devait en tout état de cause mourir sous peu, on voulut tenter cette cure avec l'assentiment de ses amis. Toutefois, quelques têtes de cancer avaient

1. Aphorisme 38 de la 6^e section : «Οκόσοισι κρυπτοὶ καρκίνοι γίνονται μὴ θεραπεύει βέλτιον, θεραπευόμενοι γὰρ ἀπόλλυνται ταχέως, μὴ θεραπευόμενοι, δὲ πολὺν χρόνον διατελοῦσιν. »

pénétré dans l'autre mamelle et ne furent pas excisées, ainsi le cancer resta dans l'autre mamelle. Au bout de peu de temps il vint à se corroder et la malade mourut dans l'année ¹. On demanda au témoin s'il croyait que sa fille avait été guérie par les prières dudit seigneur cardinal ; il répondit que oui, car la maladie est incurable à la mamelle.

On lui demanda ce qu'il faisait du fil. Il dit que deux fois par jour, la mère et la fille l'introduisaient dans l'orifice du cancer et que sa fille Marguerite lui avait dit qu'après cette introduction elle éprouvait un grand soulagement. On lui demanda combien de temps s'était passé entre l'ouverture du cancer et la guérison complète. Il dit qu'en cinq semaines sa fille fut entièrement guérie, sans appliquer d'autres médicaments que la toile de lin sur la mamelle et le fil dans l'orifice. On lui demanda s'il avait émis un vœu. Il dit que oui, à peu près en ces termes : « Glorieux cardinal, si tu as quelque pouvoir auprès de Dieu, guéris ma fille. » Ces paroles furent prononcées avec grande contrition et en versant des larmes ; le témoin promit aussi de porter une paire de mamelles de cire au tombeau de son bienfaiteur. On lui demanda le motif de sa dévotion envers le cardinal. Il répondit qu'elle tenait tant aux miracles qu'on disait avoir été accomplis après sa mort par l'effet de ses prières qu'à la manière dont il avait vécu, car, bien que la maladie dont il souffrait soit propre à engendrer colère et irritation, il supportait avec beaucoup de patience la phtisie, ne se laissait pas aller à la colère et à la tristesse, mais souriait la plupart du temps au milieu de ses afflictions. Comment le témoin sait-il ce qu'il avance ? C'est qu'il visita souvent le cardinal pendant sa dernière maladie et qu'il vit la corde nouée et sanguinolente qu'il porta, dit-on, sa vie durant. Comme on demandait au témoin si quelqu'un avait été présent lorsqu'il émit son vœu, il répondit que non. »

XVI. Hématémèse. — 1 cas. A. S., p. 586 (CCLVI).

Une Lyonnaise, femme d'un sergent d'armes du roi de France, présentait depuis plus de dix ans des accidents qui survenaient de quinze en quinze jours. Les pieds se refroidissaient, puis une douleur montait à la bouche et provoquait un vomissement de sang de plus d'une écuëlle ; la douleur montait enfin au cerveau et devenait si violente qu'elle laissait la malade froide, pâle et inanimée.

XVII. Coliques et flux de ventre. — 7 cas aigus ou chroniques. A. S., p. 570 (CXXI), 584-585 (CCXLI-CCXLIV, CCL), 600 (245).

Dans l'un, le flux intestinal était accompagné de vomissements. Dans un autre, flux de sang qui, persistant pendant cinq années chez un malade âgé de soixante-dix ans, avait amené un état de faiblesse extrême par la déperdition excessive des humeurs. Chez un autre, ce sont depuis vingt ans et plus des douleurs abdominales semblables à celles d'une femme en travail ; cette affection (*laia passio vulgariter nuncupata*) ² paraît être la même que la colique de l'iléon (*passio iliaca*) des médecins du moyen âge. Le malade avait dépensé en médicaments la plus grande partie de sa fortune.

Voici enfin, à propos du dernier cas allégué, quelques notes sur une épidémie qui

1. Les chapitres 1 et 11 du livre XIII du *Totum continens* sont consacrés aux maladies cancéreuses (Hain, n° 13894, fol. 255-257 v°, exemplaire de la Faculté de médecine de Paris). Je n'y ai pas trouvé le passage cité par Jean de Tournemire.

2. Et non « large passio ». M., fol. 85 v°.

régnait à Beaulieu-en-Limousin, deux ans avant le procès, vers la Saint-Michel, en 1387, par conséquent. Cette épidémie « *quæ dicitur dysenteria seu fluxus ventris* », causa à Beaulieu la mort de deux cents personnes et de nombreux enfants¹ ; lorsqu'elle envahissait une demeure, c'était à peine si un enfant en réchappait.

XVIII. Vers parasites du tube digestif. — 2 cas. A. S., p. 570 (CXX) et 593-594 (210), 585 (CCLIII).

1^o Jeune garçon que les fièvres avaient amené à un tel état de dépression que pendant quinze jours il avait été privé de tout mouvement des membres et que pendant trois jours il n'avait plus absorbé ni nourriture, ni boisson, sauf un peu d'eau sucrée qu'on introduisait dans sa bouche avec une plume, car il n'aurait su admettre de cuillère. Il avait les yeux réversés, répandait une odeur de terre humide et resta pendant quatre heures en état de mort apparente ; au moyen d'une chandelle approchée à plusieurs reprises de son visage, son père avait pu constater qu'il ne respirait plus. L'enfant, après que son père eût invoqué le cardinal, rendit par la bouche un ver noir et velu, long d'une palme (environ 25 centimètres), gros comme une chandelle de cire et du poids (le texte porte *valore*) d'un patac, monnaie provençale de deux deniers ; le lendemain il rejeta seize vers plus petits et de couleur différente.

2^o Rejet par l'anus de tronçons de vers en grande quantité. Ces vers avaient amené leur hôte au seuil de la mort.

XIX. Hydropisie. — 2 cas. A. S., p. 583 (CCXXXVIII), 591 (202-203).

1^o Cas d'enflure compliqué de gravelle qui portait obstacle à l'émission de l'urine. Au dire des médecins le cas était incurable, la maladie étant parvenue au troisième degré ; le malade mourait aux premières chutes de feuilles. L'affection est appelée *agagnes* dans l'édition, *aganos* dans le manuscrit de Strasbourg² ; ce mot que je n'ai pas rencontré ailleurs est sans doute à rapprocher de l'adjectif *aigage*³, du latin *aquaticus*.

2^o Enflure du corps, des jambes et des bras, chez une veuve d'une quarantaine d'années. Les médecins, parmi lesquels ceux du comte et de la comtesse de Savoie, avaient fait le diagnostic d'hydropisie et déclaré la maladie incurable. La guérison fut précédée de sueurs qui persistèrent pendant trois jours.

XX. Douleurs lombaires. — 1 cas. A. S., p. 602 (258).

On demanda au témoin si des onguents ou des bains avaient été appliqués.

XXI. Maladies des voies urinaires. — 2 cas. A. S., p. 583 (CCXXXIX-CCXL).

Chez le premier malade, drapier à Uzès, la miction était précédée d'une émission de pus, suivie d'une émission de sang et accompagnée de cruelles douleurs. Le deuxième, laboureur avignonnais, souffrait depuis trois ans de la gravelle.

XXII. Impuissance virile. — 1 cas. A. S., p. 586 (CCLVIII).

Un habitant du Puy avait épousé une jeune femme. Une prière au cardinal l'ayant déjà guéri de la goutte, il lui demanda le pouvoir d'accomplir l'acte conjugal, ce dont il était empêché après dix-huit mois de mariage.

1. « Multi pueri » et non « multi plurimi ». M, fol. 309 v^o.

2. M, fol. 82 v^o et 83.

3. Fr. GODEFROY, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, I, p. 182-183.

XXIII. Stérilité de la femme. — 1 cas. A. S., p. 586 (CCLXII-CCLXIII) et 602 (253-257).

Cette femme avait été en outre atteinte de douleurs des deux jambes, si vives qu'elle pouvait à peine se tenir debout. La naissance de l'enfant fut signalée par un nouveau miracle. Il était devenu presque noir et comme on l'avait démailloté pour le montrer à son père, il étendit les bras et les jambes tout en bâillant, de sorte qu'on le crut mort. A la suite d'une prière de son père, il vomit, pleura et reprit sa couleur naturelle.

XXIV. Hémorragies des femmes. — 4 cas. A. S., p. 578 (CXCII-CXCIV), 600 (246).

Une seule fois il est dit que le flux de sang provient d'un mal de la matrice.

Le dernier cas allégué est celui d'une femme de Beaulieu-en-Limousin, qui avait consulté des médecins de Limoges, puis avait été visitée par eux, et dont le mari avait même fait venir un médecin d'Aurillac. Elle avait perdu du sang tous les deux jours pendant deux ans et demi et ces pertes avaient, au jugement des médecins, provoqué une sorte de phtisie.

XXV. Accouchements difficiles. — 8 cas. A. S., p. 578-579 (CXCVI-CCII), 586 (CCLX).

Une des parturientes avait été en travail depuis la Toussaint jusqu'au 17 décembre.

XXVI. Hernies. — 9 cas. A. S., p. 576 (CLXXIV-CLXXIX), 585 (CCLII), 589 (189), 595 (217).

Une veuve d'une soixantaine d'années eut, à la suite d'efforts de toux, un boyau disloqué (*budellus dislocatus*), qui se porta au côté et pendant deux ans causa des douleurs mortelles.

Les huit autres cas concernent des hommes ; il n'est pas toujours possible de savoir si, au lieu de hernie, il ne s'agit pas d'affections des bourses, du testicule ou du cordon, ou encore d'œdème des parties génitales.

1^o Montpelliérain âgé d'une quarantaine d'années. La toile du ventre était rompue, les intestins et les humeurs étaient descendus dans les bourses, devenues plus grosses qu'une tête d'homme. Le malade resta plus de huit ans dans cet état et aucun des médecins de Montpellier ne put le soulager. Un jour à la foire de Pézenas, des médecins lui dirent qu'une incision serait nécessaire et qu'il devrait être ligotté pendant trois jours afin d'empêcher tout mouvement.

2^o Enflure de la verge et des génitoires par l'afflux d'humeurs consécutif à une hernie (*crepatura*) ; douleurs intolérables et hémiplégie.

3^o Rompure ou hernie inguinale droite. Affection congénitale, constatée sur un enfant de huit ans, chez qui elle avait provoqué des lésions du testicule.

4^o Rompure du côté droit, suivie d'un afflux d'humeurs vers le testicule du même côté.

5^o Hernie double chez un adolescent de seize ans.

6^o Rompure du côté droit depuis plus de dix-huit ans.

7^o Hernie inguinale remontant à trois ans. Le malade avait remarqué lui-même l'énorme volume des bourses lorsqu'il marchait ou faisait un effort, leur aspect normal lorsqu'il était couché. Les médecins avaient parlé de l'inciser.

8° L'intestin supérieur descendait au niveau des parties génitales, mais le patient pouvait le réduire avec la main ; borborygmes. Plusieurs vœux émis à Notre-Dame-des-Tables et à Saint-Firmin, deux églises de Montpellier, étaient restés inefficaces.

XXVII. Maladies et blessures du membre inférieur. — 10 cas. A. S., p. 574 (CLVI), et 590-591 (198-200), 575 (CLXVII-CLXVIII), 577 (CLXXXIII-CLXXXV), 582-583 (CCXXVIII-CCXXXI) et 600 (241).

1° Jean Hélie, précepteur d'une maison de l'ordre de Saint-Antoine-de-Viennois, établie à Eguilles (diocèse d'Aix). La jambe droite était rouge et fort enflée depuis un an et demi ; un des témoins ajoute « quod rauba esset super dictam tibiam », sans qu'il soit possible de savoir si le mot *rauba* désigne un pansement ou une croûte qui se serait développée sur la jambe ¹. L'impotence fut telle pendant les six derniers mois que le malade devait pour célébrer la messe, s'appuyer sur un bâton.

2° Fracture de jambe à la suite d'une chute. Abolition de la sensibilité.

3° Pied bot congénital.

4° Fistule au niveau de la cheville.

5° Fistule au niveau de la hanche ou de la cuisse du côté droit, se dirigeant en arrière « usque versus mediam partem eschinarum »². Chaque fois qu'elle s'était vidée, on pouvait y introduire une grande chandelle de cire. La malade, âgée de neuf ans, souffrait depuis plus de cinq ans.

6° Fistules aux deux jambes, au niveau de la cheville, depuis plus d'un an ; il s'en échappait des matières immondes et fétides.

7° Plaie de la jambe. Le sujet s'était blessé en fendant du bois.

8° Fracture de la jambe droite, au niveau de la cheville, à la suite d'une chute. Dislocation de l'articulation.

9° Piqûre du pied gauche par une épine. La jambe enfla au point de devenir plus grosse que le corps. Deux fistules y apparurent par lesquelles s'écoulaient constamment des matières immondes et fétides. Douleurs telles que la malade, qui avait été traitée par l'apothicaire Sigefroy de Carpentras ³, souhaitait sa délivrance par la mort.

10° Jambe enflée au point que la peau paraissait près de se fendre.

XXVIII. Fièvres. — 10 cas. A. S., p. 570 (CXXII, CXXV), et 596 (225), 601 (249), 573-574 (CXLVII-CLIII) et 603 (263), 585 (CCLIV).

Quatre cas de fièvre quarte, dont l'un remontait à six ans et s'accompagnait de douleurs des jambes. Un cas de fièvre continue avec enflure du genou droit. Le dernier cas allégué est celui d'un jeune garçon atteint de fièvre et de divers accidents ; un abcès s'était vidé par la bouche, ce qui est signe de mort très prochaine ⁴.

L'une des malades était mariée au barbier Béranger, d'Avignon, qui occupait un emploi à la cour pontificale. Deux noms de médecins sont cités à propos d'un autre

1. Le passage est cité dans le *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis* de DU CANGE (ed. Favre, VI, p. 30) avec cette seule explication : « Quodvis tegmen, ut exponunt viri docti. »

2. M, fol. 70 v°.

3. M, fol. 306 v°.

4. Cf. article ix.

cas : Jean de Nîmes et Jean Danson, médecins de l'évêque d'Amiens, qui furent appelés tous deux auprès du fils d'un marchand avignonnais ¹.

XXIX. Goutte. — 5 cas. A. S., p. 562 (c), 577-578 (CLXXXVI-CLXXXIX).

Généralisée ou localisée au membre inférieur (pied gauche, jambe droite avec symptômes accusés surtout au niveau de la cheville, jambe gauche). Douleurs et impotence. Dans un cas il s'agit d'une goutte froide remontant à trois ans.

XXX. Lèpre. — 1 cas. A. S., p. 577 (CLXXX).

Lèpre du nez depuis plus de deux ans ; beaucoup de remèdes avaient été appliqués sans succès.

XXXI. Feu saint Antoine. — 2 cas. A. S., p. 572 (CXXXIX) et 600 (242), 586 (COLIX).

1^o Femme d'une quarantaine d'années, mariée à un cabaretier d'Avignon. Elle présentait en plusieurs endroits des pustules charbonneuses et une gale des plus malignes. Elle avait aussi perdu depuis six ans la vue et l'ouïe du côté gauche et rapportait cette dernière infirmité au sang qui s'était coagulé dans son oreille, après qu'elle avait reçu un soufflet de son mari ².

2^o Veuve habitant Avignon. Jambes enflées et rouges. Beaucoup disaient que c'était le mal de Saint-Antoine.

XXXII. Gale. — 2 cas. A. S., p. 582 (CCXXVI), 599 (239).

Gales ulcérées des jambes. Un des cas remontait à vingt mois.

XXXIII. Submersion. — 3 cas. A. S., p. 570 (CXXIII-CXXIV) et 591-593 (201, 206-207), 589 (190-191).

M. MÉNÉTRIER : L'observation XV (tumeur du sein) est extrêmement intéressante puisqu'elle nous présente, complètement décrites par le médecin, l'erreur de diagnostic et la guérison de la maladie cancéreuse. Je rapprocherai ce cas d'une observation que j'ai relevée il y a quelque temps sur la guérison du cancer du sein de la reine Atosa. Là aussi nous avons une exposition très complète de la maladie chez une femme enceinte, de 18 ans ; on sait que chez les femmes enceintes les mamelles sont très exposées à avoir des abcès du sein. L'histoire clinique est très facile à reconstituer. L'évolution habituelle du cancer explique que le médecin ait été étonné de voir cette guérison. L'histoire est très complète et nous renseigne sur ces faits qui ne peuvent être considérés comme de vraies observations de cancer.

D'autre part, j'ajouterai que M. Wickersheimer a, dans l'étude des procès de canonisation, une source de renseignements bien intéressante puisque l'on trouve dans plusieurs de ces procès des observations médicales très curieuses.

1. M, fol. 323 v^o. J'ai publié précédemment des *Consilia* du médecin Danson (ou Danson), que j'ai cru pouvoir identifier avec Pierre d'Ausson (ou d'Auxonno). Cf. Ernest WICKERSHEIMER, Les secrets et les conseils de maître Guillaume Boucher et de ses confrères ; contribution à l'histoire de la médecine à Paris vers 1400, *Bulletin de la Société française d'histoire de la médecine*, VIII (1909), p. 207. — *Commentaires de la Faculté de médecine de l'Université de Paris* (1395-1516), publiés... par Ernest WICKERSHEIMER, Paris, imprimerie nationale, 1915, in-4^o, p. 2, col. 2, note 3.

2. M, fol. 307 v^o.

A ce point de vue je signale l'histoire d'un médecin de saint Louis qui figure non pas comme ayant guéri le roi, mais comme ayant été guéri par lui. Le cas a été publié plusieurs fois, notamment dans Chomel¹ : on y voit ce bon médecin très fatigué qui se met au lit, près de confrères qui tous disent que c'est une maladie extrêmement grave, invoque son saint patron, et voilà que dans la nuit son roi vient et lui retire une matière purulente : le médecin est miraculeusement guéri. L'amusant, c'est que le médecin ait été guéri par son roi au lieu d'avoir guéri le roi.

M. GIORDANO : Évidemment, il y a erreur de diagnostic ; il devait s'agir là ou d'une tuberculose du sein, assez fréquente, ou bien la femme de 18 ans avait fait une fausse couche et il se pourrait très bien que le sein se fût trouvé engorgé.

1. Louis CHOMEL, *Essai historique sur la médecine en France*, Paris, Lottin, 1762, in-12, p. 247.

II

CHARLES BOUCHARD ÉTUDIANT A LYON (1855-1861)

PAR M. LE D^r Paul LE GENDRE

MÉDECIN HONORAIRE DES HÔPITAUX DE PARIS,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

Ces pages sont détachées d'une étude sur *Charles Bouchard et son temps*, entreprise de documentation sincère et non d'hagiographie, où la reconnaissance et l'affection n'excluent pas la liberté du jugement et la critique.

L'œuvre considérable de Bouchard est double. Non seulement il a fait de belles découvertes, mais « il a semé avec abondance et largement distribué des idées » (Desgrez). Il a aussi cherché à concilier dans une puissante synthèse doctrinale les plus solides traditions du passé avec les nouveautés presque aveuglantes que venait de révéler Pasteur. Désireux d'indiquer la voie qui lui paraissait désormais la plus sûre vers le Progrès en médecine, il a pendant un quart de siècle fait rayonner sur la pathologie et la thérapeutique générales sa philosophie médicale personnelle, la *doctrine pathogénique*, et les méthodes de traitement qu'il en avait déduites.

Son œuvre a soulevé tour à tour l'enthousiasme et le dénigrement. L'heure n'a pas sonné de la critique impartiale : les inimitiés et les rancunes de certains de ses contemporains subsistent ; quelques amitiés, qui n'étaient pas toujours désintéressées, ont paru se refroidir. Les générations montantes ne pourraient apprécier équitablement cette grande voix éteinte, si elle était dénaturée par des échos trop peu fidèles, ni juger une cause dont on ne mettrait pas sous leurs yeux le dossier complet. C'est à colliger les pièces nécessaires aux enquêtes critiques des historiens de la médecine que je me suis consacré.

L'ingénieuse théorie de Taine sur l'influence des milieux est impuissante à expliquer seule la formation de toutes les œuvres, de tous les esprits et de tous les caractères ; mais elle y contribue. A propos de Bouchard on peut avancer que son orientation eût été autre, s'il avait commencé ses études à Montpellier plutôt qu'à Lyon. Garin, un de ses maîtres, écrivait en 1857 : « Lyon est à moitié chemin de Paris à Montpellier. « Poussé par ses instincts les plus intimes, il tend les deux mains vers les deux pôles « de la science, la tradition dogmatique et le libre examen » — et J. Rollet complétait la définition du caractère médical lyonnais : « On aime à Lyon le langage un peu mystique, mais on sait l'allier dans de justes proportions à la formule moins sublime « et plus saisissable de l'observation pratique. »

L'empreinte lyonnaise a paru si nette sur Bouchard qu'il a souvent passé à Paris

pour un pur Lyonnais transplanté. En réalité, ses origines sont plus complexes et, si Lyon peut revendiquer une influence sur sa formation médicale, les traits dominants de son caractère doivent être attribués à son hérédité et à sa première éducation.

LES ASCENDANTS. — L'ÉDUCATION FAMILIALE. — PREMIÈRES ÉTUDES

La souche familiale est de Saône-et-Loire, aux environs d'Autun. Le bisaïeul paternel, serrurier à Chalon, mourut jeune, laissant un fils, qui, ayant quatorze ans quand la Révolution éclata, s'engagea comme volontaire et parcourut pendant dix-huit ans les champs de bataille sans donner de ses nouvelles. C'était un soldat d'une énergie et d'une endurance rares, ce Jacques Bouchard. Sa famille a conservé le *Brevet d'Honneur*, signé Bonaparte, en l'an XI, où il est rendu témoignage de la « bravoure éclatante » du citoyen Bouchard, fusilier dans la 79^e demi-brigade d'infanterie de ligne, « qui a fait à la nage dans les isles du Levant le trajet de Nicopolis à Prevezza, distant de six milles, pour porter une dépêche au général La Valette à une bombarde française et, ne l'ayant pas trouvée, poussa également à la nage jusqu'à Sainte-Maure, où il fut fait prisonnier de guerre et conduit dans les bagnes de Constantinople. » Le premier Consul lui décerne, à titre de récompense nationale, un Fusil d'Honneur, et dit qu'il jouira des prérogatives attachées à ladite récompense.

Cet intrépide nageur, sorti des bagnes turcs à la paix, avait tout de même assez du service. Déclinant l'avancement que lui offrait le général Berthier, il rentra à Chalon, où sa mère, qui avait reçu plusieurs actes de décès portant le nom de Bouchard, refusait de le reconnaître. Dès la proclamation de l'empire, fait chevalier de la Légion d'Honneur, il entra dans l'administration des Eaux et Forêts, épousait à trente-trois ans Jeanne Ibry, dotée par l'Empereur de 600 francs en souvenir des services rendus par son fiancé, et occupait d'abord un poste dans la commune d'Etrigny, près de Sennecey-le-Grand (Saône-et-Loire). Là naquit Jean-Baptiste, qui fut le père de Charles. Dans un nouveau poste où ses parents furent transférés, ce Jean-Baptiste fut remarqué par le curé, qui, appréciant son intelligence, le fit entrer au Séminaire. L'enfant ne s'y plut pas et, après avoir été placé quelque temps dans une maison de commerce, termina ses études au collège de Chalon, puis devint professeur au collège de Cluny (Saône-et-Loire). Il épousa jeune Catherine Pennet, née à Cluny, et fut envoyé au collège de Montier-en-Der (Haute-Marne), où naquit, le 6 septembre 1837, Charles, qui se trouvait donc par hasard un Haut-Marnais, c'est-à-dire Champenois, mais d'ascendants Bourguignons.

Deux ans plus tard, ses parents, dont les caractères bien remarquables mériteront d'être étudiés, se transportaient à Joinville, où le professeur devenait Principal du collège.

C'est dans cette petite ville de 4.000 habitants que Charles vécut jusqu'à quatorze ans. Si les souvenirs d'enfance devaient être évoqués pour expliquer l'orientation de toute vocation, on n'aurait ici que ceux du « Bon Sire », l'historien de saint Louis, dont la statue s'élevait dans le cimetière, et d'usines métallurgiques. Mais l'influence du milieu familial me paraît avoir primé toute autre dans la formation du caractère de l'enfant. C'étaient de hautes âmes, les père et mère de Charles Bouchard. Le Principal était un excellent pédagogue, caractère ferme, esprit méthodique, qui dirigea

les premières études de son fils avec un soin particulier. Celui-ci, bien qu'enfant unique, ne fut pas gâté.

M^{me} Catherine Bouchard, âme d'élite, d'une bonté et d'une délicatesse exquis, mais aussi d'une droiture intransigeante, d'une intelligence ouverte et pratique, telle qu'ont pu l'admirer jusque dans son extrême vieillesse les amis et les élèves de son fils, assurait la marche économique du collège et le bien-être de tous en ménagère modèle. Aussi l'établissement était-il en pleine prospérité et le nombre des pensionnaires sans cesse croissant, lorsque survint la Révolution de 1848.

Le principal fit pavoiser avec entrain pour la proclamation de la République ; mais il n'était pas seulement républicain, on le savait aussi libre penseur. En 1852, une des commissions mixtes, qui préparaient l'avènement du Prince Président, jugea que le Collège de Joinville, foyer d'esprit républicain, devait être fermé. Son principal, traduit devant le conseil académique de Chaumont, convaincu de libéralisme intransigeant, se vit interdire le droit d'enseigner.

Obligé de chercher une nouvelle profession, Jean-Baptiste Bouchard partit pour Lyon. Charles entra au lycée en seconde : il lisait le latin et le grec sans difficulté, parlait l'allemand, mais commençait à marquer une prédilection pour les sciences.

Pendant que ses parents vivaient courageusement de leur travail, le père teneur de livres et caissier, la mère contribuant au budget par un petit commerce de rubans dans son appartement, — Charles termina ses études de la façon la plus brillante et la plus solide, menant de front sciences et lettres avec le même succès, au témoignage de son condisciple Mayet, futur professeur à la faculté de médecine de Lyon ¹. Quand il eut conquis le diplôme de bachelier, docile au conseil de son père, Charles s'astreignit à une année d'études scientifiques exclusives, en retournant s'asseoir sur les bancs du lycée, tandis que la plupart de ses camarades, n'aspirant qu'à fuir la discipline importune, se hâtaient vers l'indépendance enviée de l'étudiant.

« Ce détail biographique », dit avec beaucoup d'à-propos le professeur A. Desgrez, dans le résumé si bien documenté et d'une si belle allure qu'il a consacré à notre maître commun ², « est utile pour mettre en lumière les principes directeurs qui ont présidé à l'orientation des débuts d'un grand médecin. Il montre quelle influence favorable un père peut exercer sur l'esprit de son fils, en lui apprenant qu'un sacrifice de temps et d'argent n'est jamais trop pénible, s'il doit donner une base solide à toute une carrière... La profession médicale exige à la fois la souplesse de la pensée, le jugement que développent les études littéraires, et l'esprit de rigueur, d'exactitude que seule peut donner la culture scientifique. »

A vrai dire, Bouchard père n'ambitionnait pas pour son fils la carrière médicale. Petit professeur, mais passionné pour l'enseignement, il aurait rêvé que son fils s'élevât seulement sur une branche plus haute, en entrant à l'École normale supérieure. Le fils exposa au père combien l'indépendance du médecin de Joinville, qui avait été et était resté leur ami, libre, pourvu qu'il gardât la confiance de ses clients, d'affirmer sans danger ses opinions politiques, était préférable à l'insécurité d'une profession où la situation, tout au moins l'avancement, est à la merci des supérieurs hiérarchiques.

En dehors de cette considération d'ordre pratique, il ne semble d'ailleurs pas que

1. Hommage au professeur Bouchard. Allocution du professeur Mayet, 1904.

2. *Revue scientifique*, 9 octobre 1920.

le jeune homme se soit senti attiré principalement vers la médecine, ni par la curiosité de connaître les maladies, ni par la vocation de soigner les malades, mais plutôt par un cycle d'études où toutes les sciences pouvaient et devaient être tour à tour abordées ; c'était une curiosité scientifique universelle que la préparation au doctorat en médecine allait lui permettre de satisfaire. J'ai entendu mon maître dire qu'il avait été tout d'abord séduit par la précision de la mécanique et de la physique : même avant la fin de ses études secondaires, il avait imaginé un système de frein pneumatique pour les chemins de fer, dont la conception, soumise à des hommes compétents, parut ingénieuse et réalisable. Je rappelle que, peu avant la guerre de 1914, il faisait sa dernière communication à l'Académie des Sciences sur un *Moyen de contribuer à la sécurité des aviateurs*.

Bouchard père, pressé peut-être quelque peu par M^{me} Bouchard mère, qui jugeait tout projet de Charles assuré de réussir, consentit à ce que leur fils entreprît des études inévitablement longues et coûteuses et s'inscrivit à l'École préparatoire de médecine et de pharmacie de Lyon.

A partir de ce jour l'étudiant s'avança dans la voie de son choix avec ardeur et méthode, déployant un mélange d'ingéniosité et de sens pratique, de finesse et de ténacité qui constituait une intelligence des plus rares et un des caractères les mieux faits pour tenir pendant soixante ans la première place parmi les étudiants et les médecins de sa génération.

L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE LYON

Lyon est le plus ancien foyer d'instruction médicale en France après Montpellier et Paris. Cette intelligente cité avait connu dès le xvi^e siècle un remarquable collège médical, grâce à « cet extraordinaire Symphorien Champier », dont le professeur Joseph Teissier a évoqué la figure dans un rapport d'une solide érudition¹. « A la fois reître et héros, helléniste et philanthrope, poète et médecin du duc de Lorraine », qui le fit chevalier de Saint-Georges sur le champ de bataille de Marignan pour l'avoir vu besogner d'estoc et de taille à ses côtés, — Champier, ce confrère, apte à tout comme tant d'hommes de la Renaissance, était devenu échevin de Lyon. Il avait obtenu que des propriétés confisquées à la Confrérie de la Trinité servissent à la construction d'un collège d'enseignement « où seraient conviés les professeurs les plus illustres, et qui serait en même temps un contrôle de garantie pour la science et la dignité professionnelle ». Il sut y attirer Michel Servet et Étienne Dolet. Ce premier établissement pour l'enseignement de la médecine reçut l'existence légale par des lettres patentes d'Henri III en 1576.

Avec de pareils titres de noblesse et malgré ses vicissitudes à travers les siècles, l'École de Lyon devait rester digne de la seconde ville de France et, à l'époque où Bouchard y paraissait, passait à bon droit pour la première des écoles secondaires avec ses 76 étudiants, puisqu'elle en avait 10 de plus que Toulouse et Rennes. Chiffre bien faible sans doute : sans notre centralisation parisienne abusive, elle eût dû en instruire un bien plus grand nombre ; elle offrait tant de facilités pour la dissection et la chirurgie, grâce au vaste champ d'études et d'observations, qu'une cité indus-

1. Deuxième centenaire de l'Académie de Lyon, 1900.

trielle de 292.721 habitants fournissait par ses hôpitaux où passaient, en 1856, 27.115 malades (16.314 à l'Hôtel-Dieu, 8.094 à la Charité, 2.707 à l'Antiquaille).

Les chirurgiens de Lyon étaient surtout célèbres ; les concours périodiques pour le Majorat de l'Hôtel-Dieu et de l'Antiquaille avaient mis en lumière des hommes aussi éminents dans la pratique que dans la théorie, un Gensoul, et à ce moment un Amédée Bonnet.

Mais en 1855 l'installation matérielle de l'École n'était guère brillante, malgré la construction relativement récente rue de la Barre d'un bâtiment inauguré en 1844 et dont « un escalier monumental faisait le principal ornement ¹ ». Les directeurs y étaient logés, mais combien modestement, à en croire l'un d'entre eux, Glénard, qui enseignait la toxicologie ! « J'avais pour local une pièce étroite, espèce de cave où le jour pénétrait à peine, et une cour ; la cave faisait mon cabinet et la cour humide, où la pluie et la neige pénétraient souvent, c'était mon laboratoire. Quelques rares instruments ; pas de gaz, des ressources absolument insuffisantes. » Un professeur recevait 1.500 francs d'appointements, et le directeur, titulaire d'une Chaire, 2.500 francs.

En 1854 ou 1855, un arrêté ministériel avait modifié l'organisation des écoles préparatoires d'une façon peu heureuse. On avait fusionné la médecine opératoire et la pathologie chirurgicale. On avait supprimé le cours de pathologie générale, qui doit être à la fois la base et le couronnement des études médicales, ainsi que l'a si bien montré Bouchard par son exemple, mais qui alors ne paraissait à beaucoup qu'une sorte de métaphysique médicale, indigne d'une époque éprise de notions uniquement positives.

Heureusement, l'École possédait un corps enseignant qui, par ses multiples qualités, devait attirer les étudiants et en peu d'années amener les pouvoirs publics à transformer l'École secondaire en Faculté. Voici quelle en était la composition : Semestre d'hiver. Anatomie et physiologie : Richard (de Nancy). — Pharmacie et toxicologie : Glénard. — Pathologie chirurgicale et médecine opératoire : Pétrequin. — Cliniques : chirurgicale, à l'Hôtel-Dieu : Amédée Bonnet ; — médicale : Devay ; — obstétricale : Colrat. — Semestre d'été. Matière médicale et thérapeutique : Brachet. — Pharmacie : Davallon. — Pathologie médicale : Sénac. — Physiologie : Foltz. — Cliniques : obstétricale : Bouchacourt ; — médicale : B. Teissier. — Trois suppléants étaient : pour la chirurgie, Barrier ; — pour la médecine, Gromier ; — pour les sciences accessoires, Socquet.

Tout en assistant aux cours théoriques, qu'il recueillait très complets grâce à la sténographie qu'il avait apprise dès son temps de collège, Bouchard commença à suivre chaque matin les visites dans les hôpitaux, tour à tour celles du célèbre A. Bonnet, de Devay, puis de B. Teissier, dans le service duquel nous le trouvons fixé comme externe en 1856.

Bouchard a déclaré que B. Teissier et J. Rollet étaient les deux premiers maîtres qui lui avaient fait « aimer et comprendre la médecine ». Pouvons-nous démêler, en analysant les caractères et les travaux de ces deux hommes supérieurs, de quelle façon leur influence s'est exercée sur lui ?

1. CHAPPET. *L'Enseignement de la médecine à Lyon depuis 1789*. Lyon, 1893.

BENOIT TEISSIER, LE « TROUSSEAU LYONNAIS »

Teissier (Benoît), — que Diday a latinisé Benedict, je ne sais pourquoi, — père de Joseph Teissier, l'actuel et éminent professeur de clinique à Lyon, était fils d'un petit chapelier. Il avait été un brillant élève au lycée de Lyon, comme Bouchard, et avait, comme lui, goût et aptitude pour les mathématiques, au point d'avoir été remarqué par Ampère et d'avoir songé à l'École Polytechnique, quand sa vocation s'éveilla à la lecture d'un lot de livres de médecine légués par un voisin de son père.

Après ses études médicales à Paris, il avait failli être entraîné par son amitié pour Amédée Bonnet vers la chirurgie triomphante et concourir pour le Majorat, qui absorbait la faveur publique à Lyon au point que, fascinée par le prestige de ce titre, la clientèle médicale même avait passé aux chirurgiens. Tel était encore dans les années soixante ce prestige que le père de Bouchard, rêvant de voir son fils chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu de Lyon, lui en voulut longtemps d'avoir abandonné son berceau médical pour la « Grand-Ville », où l'attendaient pourtant tous les sourires de la gloire, et ne pardonna que quand Charles fut élu membre de l'Institut : alors seulement il jugea « la situation convenable ».

Pour B. Teissier, ce fut une maladie qui, l'ayant obligé à passer quelques mois dans le Midi, l'empêcha de concourir pour le Majorat. Devenu médecin des hôpitaux, il fonda une espèce de polyclinique libre et officieuse, où il enseigna avec tant de succès que, remarqué par les inspecteurs généraux Bérard et Denonvilliers (celui-ci disait n'avoir vu nulle part, même à Paris, un enseignement mieux approprié à son objet), il fut nommé, à la réorganisation de l'École en 1854, professeur adjoint de clinique. Tous les contemporains s'accordèrent à proclamer que son enseignement, son caractère et sa pratique relevèrent la médecine au niveau de la chirurgie qui régnait en souveraine (Bondet). « La clinique médicale, a écrit P. Diday, si elle figurait « sur l'affiche bisannuelle, et sans doute aussi sur la feuille d'émargement, n'était « guère enseignée, si bien que l'amphithéâtre officiel était officiellement vide et les « malheureux élèves assoiffés de clinique. » Or, B. Teissier était si bien doué pour la clinique, que plus d'une fois on l'a appelé le *Trousseau Lyonnais*. Potain lui a rendu cet hommage : « Très soucieux des idées générales, très attentif aussi à tenir son enseignement au courant des découvertes les plus récentes, n'ayant jamais oublié que le but véritable de la médecine est de soulager et de guérir », il avait su grouper, outre les élèves, des médecins de tout âge, charmés d'entendre cet enseignement toujours simple, précis et pratique, rehaussé d'anecdotes, d'exemples et de malicieuses observations ; il savait intéresser également les vieux et les jeunes, pour ceux-ci exposant avec clarté et précision les détails du cas clinique, pour ceux-là faisant jaillir de l'interprétation des phénomènes morbides des déductions de haute et féconde pathologie générale.

D'une exactitude scrupuleuse comme chef de service, il n'était pas moins exact comme professeur ; s'il avouait avoir quatre ou cinq fois en vingt-cinq ans manqué de faire sa leçon, jamais il ne manqua de la préparer, « dès la veille, pour laisser place au scrupule nocturne, père de l'insomnie », écrit si joliment Diday. Sa vieille bonne disait de lui : « Quand Monsieur prépare sa leçon, je ne le dérangerai pour M^{re} l'Archevêque. » — Scrupule que son élève Bouchard s'appropriâ plus tard : malgré l'entraî-

nement d'une immense clientèle et les multiples obligations d'un médecin monté à la plus haute situation scientifique et professionnelle, le professeur de pathologie générale, de 1879 à 1908, ne faillit jamais à réserver tout le temps nécessaire à la préparation écrite de chacune de ses leçons, avec une méthode imposant l'admiration à ceux qui ont eu l'avantage d'en tenir sous leurs yeux les canevas minutieusement tracés.

Au moral, B. Teissier n'était pas moins digne d'être pris pour modèle. « Considérant « la bonté comme la qualité la plus haute, estimant le caractère au-dessus du talent, « sévère pour lui, toujours indulgent à autrui, n'ayant jamais connu l'envie..., sa « vie a été un perpétuel labeur, et le meilleur, il l'a donné aux déshérités de ce monde, « mettant ainsi en constante pratique sa conception du rôle social que le médecin doit « avoir pour éternel objectif et dont il a tracé l'idéal dans un discours de réception : « *De la mission sociale de la médecine* ¹. »

B. Teissier avait le respect des malades d'hôpital et ne consentit jamais à imiter certains professeurs d'outre-Rhin, en exposant nus sur une estrade de pauvres diables au risque d'aggraver leur état. Il les traitait avec une affection si évidente et une délicatesse si absolue, qu'un d'eux s'écriait un jour : « Il nous soigne tous comme si nous étions des millionnaires ! » Il faisait dans son service avec une discrétion extrême des libéralités abondantes, exemple suivi plus tard aussi par Bouchard.

Pour compléter cette physionomie morale, dont j'ai emprunté tous les traits à ses contemporains, sur sa bouche se jouait un sourire immuable, mais naturel et non de commande, fin et bienveillant, comme on peut le voir sur le beau buste de Chapu érigé par souscription à la clinique de l'Hôtel-Dieu et sur un portrait peint par de la Brély. Diday, toujours heureux dans ses formules, définit ce mélange d'austérité et d'indulgence un « Jansénisme souriant ² ». B. Teissier n'en était pas moins un causeur toujours en verve : ses souvenirs sur les hommes qu'il avait connus étaient relevés par quelques pincées d'un sel à la fois attique et gaulois, ménageant toutefois assez le prochain pour qu'une religieuse qui l'entendait se soit écriée : « Oh ! Docteur, que vous seriez donc méchant si vous n'étiez pas si bon ! »

En retraçant avec complaisance les lignes de cette séduisante figure médicale, je n'oublie pas que mon but est surtout d'indiquer quelles influences ont pu rayonner de son enseignement. En 1855 il avait commencé ses leçons par un exposé des *principes généraux relatifs à la meilleure méthode d'observation*. Il déclare se ranger sous le drapeau de l'école organo-vitaliste ; entendez par là qu'il se dégageait de l'organisme pur où s'enlisait la génération précédente, dans l'étude presque exclusive de l'anatomie pathologique des lésions, et qu'il s'orientait vers la physiologie pathologique, vers la recherche de la maladie générale, qui commande et enchaîne les diverses lésions viscérales.

Il signale avec insistance aux jeunes gens l'utilité de l'étude, trop souvent négligée par eux, des maladies chroniques, — et c'est une opinion que nous avons souvent retrouvée dans l'enseignement de Bouchard, — parce qu'elles démontrent mieux que les affections aiguës l'utilité de la thérapeutique, n'étant chroniques que par l'insuffisante réaction de l'organisme, qu'il appartient au médecin de provoquer.

Il montrait l'influence de la clinique sur le progrès des sciences médicales, qui l'éclairaient à leur tour.

1. *Comptes rendus de l'Académie de Lyon*, 1864.

2. Notice biographique lue à la Société de médecine de Lyon, 1891.

La question des Diathèses, qui devait être reprise et si remarquablement clarifiée par Bouchard, était souvent discutée par B. Teissier. Naguère Baumès, qui avait régné à l'Antiquaille assez despotiquement, avait publié sur les états diathésiques du corps de l'homme un traité, dont les conclusions n'étaient pas pour simplifier les idées antérieures (il admettait 22 diathèses). B. Teissier, en 1857, essaya d'y apporter plus de lumière. En raccourci, il montrait que l'étude de l'étiologie devait maintenant préoccuper surtout les médecins, que l'influence de l'état général était capitale pour expliquer l'évolution de certaines lésions. Il affirmait qu'un grand nombre de maladies, même les plus simples et les plus locales, tiennent à un état général de l'économie, à une modification par exemple du liquide sanguin, et qu'il n'y a de guérison possible qu'à la condition d'avoir remédié à l'état constitutionnel. Il définissait la diathèse « une affection morbide latente, qui dispose l'économie à contracter des maladies dont les manifestations, ordinairement successives et mobiles, sont identiques par leur nature, quels que soient leurs formes et leur siège ». En substituant prédisposition à affection, on est bien près de la définition de Bouchard.

B. Teissier disait encore : « Depuis que Bichat a écrit cette phrase, qui a révolutionné « la médecine : « Qu'est-ce qu'une maladie si on n'en connaît pas le siège ? » on s'est « principalement préoccupé des lésions locales et l'on a trop négligé les états généraux. « Bichat et son école ont fait faire un grand progrès à notre science en l'arrachant « surtout au vague et à la confusion, mais on s'est laissé entraîner trop loin. Les « rhumatismes ont été considérés comme des arthrites ou de simples névralgies ; la « goutte, comme une forme particulière du rhumatisme ; les affections psoriques « comme des maladies de l'organe cutané, et les scrofules comme des lésions du sys- « tème lymphatique. Pendant trente années la thérapeutique a été appauvrie par « l'influence de l'organisme exclusif. Depuis quelque temps, un mouvement prononcé « se dessine vers l'étude étiologique des maladies et vers les états constitutionnels, « l'art médical en a reçu une heureuse influence. Les traditions de l'École de Lyon, « qui s'est toujours éloignée des doctrines exclusives, est de chercher à concilier ce « qui ne devrait jamais être séparé, le vitalisme de l'École de Montpellier et l'orga- « nicisme de celle de Paris. »

Il est certain qu'un tel enseignement a laissé des traces profondes et des suggestions en vue d'études futures dans l'esprit de Bouchard.

Celui-ci conserva les meilleures relations avec B. Teissier, qu'il appelait toujours son premier maître. D'ailleurs, B. Teissier avait pressenti ce que promettait d'être son disciple. Ambitionnant pour l'éclat de l'École de Lyon d'y voir revenir ce brillant élève, n'alla-t-il pas jusqu'à lui offrir, alors que Bouchard n'était encore que chef de clinique de Béhier, de donner sa démission s'il consentait à venir lui succéder dans sa chaire ?

Bouchard reporta sur le fils, Joseph Teissier, qui devait, après Bondet, professer à son tour la clinique à l'Hôtel-Dieu, ses sentiments affectueux. Quand la maladie et la guerre ramenèrent à Lyon en 1915 Bouchard mourant, Joseph Teissier eut à lui donner ses soins et, l'ayant assisté pendant les derniers moments, a porté témoignage de « sa majestueuse résignation¹ ».

1. Joseph TEISSIER. Communications personnelles.

LES VACANCES. — GRATITUDE FILIALE

Au mois d'août 1856, sa première année terminée, Bouchard passait ses vacances dans la famille d'un de ses camarades, Louis Nodet, qui devait rester son ami jusqu'à sa mort, en 1913. C'était à Collonges que vivait la famille Nodet où Bouchard trouva le plus cordial accueil. Le récit de ce premier éloignement du foyer paternel n'est pas dénué d'intérêt dans deux lettres à ses parents. Si peu élevée que fût la somme nécessaire aux frais de ce petit voyage, elle grevait sans doute assez lourdement le budget familial ; car le fils termine la première lettre, après l'énumération des distractions qu'il goûte, par cette phrase : « Faut-il, chers bons parents, que tous ces plaisirs vous coûtent tant de fatigues et de soucis ? »

Le jeune homme unissait un vif sentiment des beautés du paysage à une habitude d'observation précise. « Au lieu de ces jolies collines qui bordent le Rhône près de « Lyon, au lieu de cette plaine immense qui s'étend sur la rive gauche du fleuve, ce « n'était partout que montagnes escarpées, dont les flancs couverts de sapins, hérissés « de rochers ou crevassés de ravins, étaient pour moi d'un effet tout nouveau. Une « chose surtout fixait mon attention, c'était ces nuages qui se forment après la pluie « en s'étendant comme un rideau sur les flancs des montagnes, dont ils ne laissent « apercevoir que le sommet et la base. »

Et la note humoristique : « Nous arrivâmes à Seyssel, où mon passeport me fut « demandé par un gendarme. Je répondis à ce représentant du principe d'autorité « que j'allais en vacances, il n'insista pas davantage et je pus sans encombre pénétrer « sur le territoire de la Savoie. Pendant que la douane sarde fouillait nos malles, office « dont elle s'acquitte avec beaucoup trop de minutie pour la propreté des chemises « des pauvres voyageurs, je visitai la partie sarde de Seyssel, et en vérité je la déclara « rais très vilaine, si je n'avais eu l'honneur d'y être salué par plusieurs carabiniers « royaux. »

Dans ce voyage de vacances, Bouchard visita Ferney, tenant à voir le château de Voltaire, et Genève, puis le fort l'Écluse. Il termine le récit de ses impressions par cette déclaration, où se mêlent l'amour filial, le goût du travail et la bonne éducation : « Vous voyez les superbes vacances que vous me faites passer. Croyez bien que j'apprécie toute votre bonté pour moi, ce que je vous témoignerai d'ailleurs par mon affection et par une rude année de travail à la rentrée prochaine, car je veux être en mesure pour le prochain concours de passer à l'internat. Croyez aussi que je mets à profit les conseils de mon père et que je fais en sorte d'user avec discrétion des bontés que l'on a pour moi. »

LE CONCOURS D'INTERNAT A LYON

En 1857, Bouchard concourut pour l'internat.

Le concours se faisait en novembre et les changements de service tous les six mois ; plus tard ils furent seulement annuels. Les fonctions comprenaient une année de suppléance et trois de titulariat. — Les épreuves étaient difficiles : trois séances comportaient une question verbale d'anatomie, une écrite de pathologie chirurgicale, une d'interrogations sur divers sujets de pathologie. — Les internes étaient logés et nourris ; leurs émoluments annuels, suivant les hôpitaux, allaient de 260 francs

à 400 francs. Il paraît qu'ils avaient droit à une certaine quantité de chandelles et de l'étoffe qui servait à confectionner les capotes des malades.

Cette année le jury était composé de Bonnarie, Desgranges, Frène, Garin, Gromier, Rollet et Valette. — Les questions posées furent : dissection de l'articulation du genou et description orale des muscles pelvi-trochantériens. Question écrite : Luxations traumatiques de l'épaule. Interrogations : Valeur séméiologique d'un point douloureux dans le côté droit de la poitrine. — Éclampsie puerpérale — Symptômes de l'iritis.

Il faut reconnaître que la variété de ces épreuves et la nature des questions sont de nature à embarrasser un étudiant de seconde année. C'était le cas de Bouchard, qui fut pourtant nommé premier ; il avait tenu sa promesse de fournir une rude année de travail.

Une particularité des plus heureuses du règlement de l'internat assurait au premier de la promotion le droit à un séjour de six mois à Paris. Ce fut pour ce jeune homme de vingt ans une occasion précieuse d'élargir son horizon.

SIX MOIS A PARIS

Je ne puis relater ici les détails de cette première apparition de Bouchard à Paris comme étudiant, puisque je n'ai en vue en ce moment que l'influence lyonnaise sur sa formation. Très modestement logé rue du Dragon, astreint à une extrême parcimonie malgré les sacrifices de ses parents, il ne se permettait que le soir un repas au restaurant et déjeunait de pain et de fruits. Son temps était partagé entre la fréquentation des hôpitaux, notamment du service de Beau, à Cochin, où il se lia avec l'interne Marey, qui devait plus tard l'accueillir à l'Académie des Sciences ; — le laboratoire de Charles Robin, où, dans un rez-de-chaussée de la rue Saint-Hyacinthe, le champion de la micrographie en France réunissait 30 élèves, dont 2 Français seulement outre lui : Lortet, futur doyen à Lyon, et de Seynes, futur agrégé d'histoire naturelle à Paris ; — enfin le Dispensaire d'ophtalmologie de Desmarre, rue Hautefeuille, auquel était à l'occasion annexé, disait Bouchard plaisamment, en cas d'insuffisance de malades gratuits, l'aveugle du Pont des Arts au prix d'une modique rétribution.

De ce bain dans les eaux médicales parisiennes Bouchard sortit le cerveau enrichi, mais le tube digestif fort délabré, et dut se refaire à la table de sa bonne mère et dans les salles de garde des hôpitaux de Lyon, où la cuisine, sans être raffinée, était cependant plus convenable à un estomac de vingt ans que la maigre chère du quartier Latin.

IMPRESSIONS D'INTERNAT. — PREMIERS TRAVAUX

A son retour de Paris, Bouchard commença ses fonctions d'interne dans le service d'Antoine Lacour, à l'Antiquaille.

Les internes n'étaient sans doute plus aussi sévèrement réglementés qu'en 1806, époque où ils s'appelaient « aides en chirurgie », travaillaient depuis cinq heures et demie du matin, après avoir pris la « goutte de vin », sauf les heures où ils étaient autorisés à rentrer dans leur appartement « pour méditer » sur les leçons qu'ils avaient suivies, mais sans autre éclairage, après neuf heures et demie du soir, qu'une lampe élevée dans le vestibule, vêtus d'un habit uniforme, n'étant jamais autorisés à coucher

au dehors, ayant interdiction de se marier (comme les chirurgiens-majors et aides-majors d'ailleurs), de peur que les « séductions de la couche nuptiale » ne les rendissent moins prompts à venir « au secours des pauvres, dont l'intérêt est la loi suprême », et qu'ils n'eussent plus qu'une main tremblante et inhabile aux opérations ! Il leur fallait, encore en 1817, fournir une caution, qui s'engageait à payer 1.200 francs à la caisse de l'hôpital, si l'interne quittait son poste avant trois ans ¹.

Ces règlements monastico-draconiens étaient sans doute notablement adoucis, car Bouchard gardait un souvenir des plus agréables de l'internat lyonnais. Je n'ai pas de renseignements précis sur la composition de la salle de garde de l'Antiquaille en 1858. Parmi ses collègues des divers hôpitaux se trouvaient Polaillon, Raphael Lépine, Mayet, les frères Tripier, Chambard, Hénon, Magnan. La vie des internes de Lyon ne devait pas différer beaucoup de celle qui fut encore celle des internes de Paris dans ma jeunesse. On devait voir côte à côte de grands travailleurs et des amis du plaisir ; quelques natures d'exception arrivaient à concilier le travail et les distractions. On devait y discuter beaucoup à table, tantôt à propos de faits cliniques vus dans les services, en s'égayant parfois aux dépens des chefs, tantôt sur les événements politiques ou les aventures passionnelles. Les conversations devaient être mouvementées et les divers caractères des Méridionaux ardents et loquaces, des Champenois, des Bourguignons malicieux, des Lorrains plus froids et plus raisonneurs devaient se mêler agréablement dans ces hôpitaux de Lyon où la richesse des moyens d'étude attirait des jeunes gens de départements assez éloignés.

Bouchard, nous en avons plusieurs témoignages, était déjà ce caractère si particulier, qui put déplaire à quelques contemporains, mais qu'un beaucoup plus grand nombre a toujours trouvé savoureux.

C'était, au physique, un grand garçon, large d'épaules, marchant très droit, tête haute, avec des cheveux tout à fait blonds, alors longs (mais qu'il perdit de bonne heure), des yeux d'un gris vert dont le regard était tantôt rêveur et comme lointain, tantôt vif, brillant, malicieux. Sa bouche un peu déviée à droite esquissait alors un sourire railleur.

Au moral, à l'ordinaire tranquille et difficile à émouvoir par la contradiction, il était capable d'accès de colère subits, si on heurtait trop ses opinions, surtout sans lui fournir d'arguments sérieux.

On le trouvait souvent distrait, quelquefois froid et même distant, mais on ne lui vit jamais sans doute l'air « méprisant », qui lui a été imputé un jour bien à tort, au profond étonnement de ceux qui l'ont le mieux connu ; car, s'il apprit de bonne heure dans les luttes scientifiques et professionnelles à juger les hommes sans illusion, ce fut toujours plutôt avec indulgence, et je ne crois pas qu'il ait jamais méprisé d'autres adversaires que ceux qui le calomniaient, en dénaturant ses opinions ou ses intentions.

« Ce travailleur infatigable n'était point ennemi de la gaieté, bien que son masque « impassible n'en laissât point paraître la moindre trace. Il soutenait, sans un sourire, « les théories les plus abracadabrantes devant des naïfs qui sortaient de l'entretien « absolument mystifiés ². » Il conserva toujours beaucoup d'humour sous son air froid. Mais quel fin causeur, quand il se trouvait avec ses intimes camarades ! Il ne

1. Jules DRIVON. La journée d'un interne de Lyon en 1806 (*Lyon médical*, 1907) et Les anciens hôpitaux de Lyon. (*Lyon médical*, *passim*, de 1902 à 1914.)

2. Dr Pierre LACOUR. Communication épistolaire.

se payait jamais de phrases banales, ni de mots imprécis. Dans chaque sujet il s'attachait au point central, fondamental, qui appelait la discussion et, laissant volontiers les autres émettre des opinions, parfois trop peu réfléchies, il attendait pour placer un mot choisi, qui frappait alors comme un trait décisif.

Le souvenir du passage de Bouchard dans l'internat de Lyon, dont il avait été un des plus brillants coryphées, fut conservé longtemps sous la forme d'une effigie de grandeur naturelle, au milieu de ses camarades, à côté de son intime ami, Raymond Tripier, dans une fresque célèbre du *Tiercelet*, demeure légendaire des internes, qu'ils ont quittée en 1887 ; elle a fait place aux nouveaux bâtiments du télégraphe ¹.

Le service de A. Lacour, auquel Bouchard fut d'abord attaché, était celui des femmes aliénées. Les rapports entre le chef et l'interne furent excellents ; toute sa vie, l'élève témoigna à son maître une affectueuse déférence ; il ne manqua pas, quand le fils de celui-ci, P. Lacour, vint terminer ses études à Paris, de lui faire un accueil particulièrement aimable. Je ne sais s'il s'intéressa beaucoup à la médecine mentale ; il dut en tout cas en parler bien souvent dans sa vie, par suite de son étroite amitié avec Magnan, qui ne s'affaiblit jamais.

En 1859, nous trouvons Bouchard à l'Hôtel-Dieu, interne de Garin, dans un service de médecine générale. Garin, médecin distingué, qui fut rédacteur en chef de la *Gazette médicale de Lyon*, était un esprit cultivé ; chef et élève aimaient à s'entretenir non seulement des malades du service, mais du curieux passé de leur hôpital. C'était un cadre imposant, ce grand *Hôtel-Dieu de Notre Dame de Pitié du Pont du Rhône*, où maistre François Rabelais fut médecin en 1533 : ses successives transformations depuis l'année 1180 avaient abouti à un corps de bâtiment central, flanqué de quatre tourelles aux angles, sur lequel s'embranchaient en croix quatre corps de logis. Au centre s'élevait un autel entouré de balustres, qui faisaient face des quatre côtés aux salles pour permettre à tous les malades d'entendre la messe. Au-dessus s'élevait un grand dôme. Je sais, par des conversations au temps où j'étais son interne, que Bouchard avait toujours été sensible à l'architecture et aux souvenirs archéologiques des hôpitaux où il avait passé. Aussi avait-il dû, quand il traversait les cours intérieures du vieil édifice, éprouver la jouissance artistique exprimée si bien par le Dr Louis Rimaud ², en regardant les arcades du cloître aux piliers bas, où sur les murs noircis des plaques de marbre conservaient les noms des bienfaiteurs de l'hôpital depuis le ^{xv}e siècle et au centre duquel une vieille croix a été érigée avec le legs d'une sœur hospitalière.

Pendant les nuits de garde, l'interne, qui n'avait pas encore eu le temps de se blaser sur les impressions inhérentes à l'exercice de ses fonctions dans un milieu si propice aux rêveries, pouvait-il « entendre sans émotion ses pas résonner sous la voûte immense du Grand Dôme et réveiller les âges endormis », en songeant aux anciens médecins et chirurgiens, qui avaient illustré leur profession à Lyon et dont il voyait les bustes autour de lui, « non loin du vieux vase de bronze où l'on conservait jadis la thériaque ³ ? »

Le second semestre de 1859 amena Bouchard à la Charité, dans le service de Pey-

1. Professeur Joseph TEISSIER. Communication épistolaire.

2. Dr L. RIMAUD. Histoire de l'Hôtel-Dieu de Lyon (*L'Esculape*, 1913).

3. RIMAUD. *Eod. loco*.

rand, consacré aux maladies infantiles. C'est alors qu'il publia son premier travail, en collaboration avec son collègue d'internat Sordet, dans l'Annuaire de la syphilis et des maladies de la peau (résumé dans la *Gazette médicale de Lyon*, p. 69), sous le titre *Recherches sur les éruptions générales de vaccine*. Le point de départ était un cas observé en commun, encadré par une analyse des faits antérieurs, une discussion des opinions en cours et un diagnostic différentiel des autres affections cutanées que peut provoquer la vaccination. Rien à dire sur ces quelques pages signées de deux jeunes « internes des hospices civils » ; je n'ai pu savoir si Sordet a laissé des travaux personnels ultérieurs ; il est probable que la rédaction était principalement de Bouchard ; on y trouve la sobriété et la clarté qui ont toujours caractérisé son style.

L'HERPÈS CIRCINÉ. — L'AUTO-EXPÉRIMENTATION

Mais voici son premier travail personnel, fait en 1859 et publié en 1860¹, dans lequel il démontra, par l'expérimentation sur lui-même, l'identité de l'herpès circiné et de l'herpès tonsurant. On savait que sur le cuir chevelu des enfants atteints de l'affection décrite depuis 1829 par Mahon sous le nom de teigne tondante existe un végétal, le trichophyton. Ce parasite avait été découvert en 1844 par le Viennois Gruby qui, beaucoup plus tard, devait acquérir dans la société parisienne une si curieuse vogue par l'étrangeté de ses prescriptions, mélanges de bon sens, d'ingéniosité et de charlatanisme. Le Suédois Malmsten en avait donné en 1846 une description, reproduite par Ch. Robin en 1853 et Küchenmeister en 1855 : le trichophyton était considéré comme uniquement composé de spores, sans mycélium. Bouchard, qui avait observé deux épidémies d'herpès circiné, rechercha si cette affection, qui peut coexister chez des malades avec la teigne tondante, ne serait pas de même nature. Bærensprung en 1855 avait signalé le trichophyton dans l'herpès circiné, mais n'avait vu et décrit que des spores et des tubes moniliformes. Chacune des deux maladies était réputée contagieuse depuis l'inoculation faite par Deffis en 1856. Mais « il fallait voir si le parasite de la teigne tondante, inoculé sur une partie du corps recouverte de poils follets, donnerait un herpès circiné ».

Le 29 juillet 1859, Bouchard s'inocula d'abord au poignet, puis à l'avant-bras droit des cheveux de teigne tonsurante pris sur un enfant du service de Gailleton, devenu depuis 1858 major de l'Antiquaille, et dont il était l'interne. Puis il procéda à une minutieuse observation quotidienne, qui lui permit de constater les détails suivants. La période d'incubation fut de dix jours ; pendant les premiers, le végétal apparut exclusivement constitué par un mycélium, qui avait échappé aux observateurs antérieurs et dont les tubes ramifiés et anastomosés renfermaient pour la plupart des spores très petites. Il vit que le système végétatif du trichophyton siège exclusivement dans la couche profonde de l'épiderme et dans la gaine épidermique des poils ; que la substance pileuse, qu'on avait donnée comme l'habitat exclusif du trichophyton, ne se laisse pénétrer que par le système reproducteur ; que, la durée du mycélium étant très courte, on ne le trouve que sur la périphérie de l'herpès dans les points envahissants, tandis qu'on ne trouve que des spores dans la partie évidée ; cette particularité rendait compte de la forme circulaire et circinée, jusqu'alors inexpiquée. —

1. *Gaz. méd. de Lyon*, p. 378, nos 16, 17, 18.

Bouchard constata aussi le mycélium du trichophyton dans la teigne tondante à sa période initiale et dans le sycosis aigu, siégeant toujours dans la gaine épidermique. — Il concluait par une déduction thérapeutique : « Dût-on crier à l'hérésie, je crois « être en droit de dire, au nom de la théorie et de l'observation, que l'épilation (alors « préconisée dans toutes les affections parasitaires des régions pileuses) doit être « bannie du traitement de l'herpès circiné, parce qu'elle peut le transformer en herpès « tonsurant, changeant ainsi une maladie bénigne en une maladie très rebelle. » Il préconise la friction pendant deux minutes avec le chloroforme pur, qui, très fluide, mouillant l'épiderme, dissolvant les graisses et coagulant les matières azotées qui constituent l'utricule interne, détruit le parasite.

Ce premier mémoire original d'un jeune homme de vingt-deux ans, où s'associent l'expérimentation démonstrative sur soi-même pour trancher une hypothèse litigieuse, la minutie dans l'observation des faits, la logique dans leur discussion et la précision des conclusions, donnait à prévoir à ses maîtres un avenir scientifique. On comprend pourquoi ce fut lui que mit en avant J. Rollet, lorsqu'en mai 1861 s'éleva, au sein de la Société de médecine de Lyon, un débat sur la nature de la pellagre sporadique, dont les cas se multipliaient dans la région.

Mais, avant d'arriver au second semestre de 1861 où Bouchard fut interne de Rollet, je dois signaler sa présence pendant les mois précédents à l'Antiquaille, dans un service d'obstétrique, où, ayant pour chef le chirurgien Berne, il recueillit avec le plus grand soin 60 observations avec autopsies en vue de contribuer à l'étude de la fièvre puerpérale, qui était à cette époque l'objet de débats obscurs à la tribune académique de Paris. Qui a vu Bouchard prendre une observation avec une exceptionnelle minutie et, en ayant pris sous sa direction, se rappelle les vifs reproches encourus par ses élèves quand ils avaient négligé le moindre antécédent ou la description de la plus mince particularité objective (je n'ai vu qu'Ernest Besnier à l'hôpital Saint-Louis plus minutieux encore), comprendra facilement le vif regret qu'il exprimait plus tard que ces observations eussent été inutilement versées aux archives du service par son chef qui n'en tira jamais parti.

JOSEPH ROLLET

Venons au deuxième maître auquel il est juste d'attribuer, comme l'a fait Bouchard lui-même, une influence prépondérante sur sa carrière.

Joseph Rollet, né en 1824, était en pleine maturité, chirurgien de l'Antiquaille depuis 1850, lorsque Bouchard devint son interne, déjà mûri lui-même par cinq années d'études variées et d'acharné labeur, en état d'être un collaborateur de confiance. Rollet avait toutes les qualités de nature à mettre leurs empreintes sur un élève aussi réceptif.

On peut dire que ce syphiligraphe est une figure de premier plan, en plein rendement de travail scientifique à cette époque. Il avait eu des maîtres éminents en médecine comme en chirurgie à Paris : Trousseau, Piorry, Laugier qui avait inspiré sa thèse, Lisfranc dont il fut le dernier interne. Ses condisciples et amis étaient P. Broca, Follin, Verneuil. Quand il aborda l'étude des maladies vénériennes, il n'avait pas subi l'influence oppressive du grand talent de Ricord, qui imposa de son vivant certaines erreurs à son entourage ; on a pu dire qu'il avait eu la bonne fortune de n'être

pas son élève, comme l'avait été P. Diday qui ne put se dégager que lentement des vues de Ricord. C'est en observant seul à l'Antiquaille que Rollet s'est fait ses idées. Ce qui a dû entraîner l'admiration de Bouchard, c'est la minutie avec laquelle il recueillait les faits, la rigueur avec laquelle il les enchaînait pour arriver à établir « la doctrine », ainsi que disaient ses élèves.

Il put ainsi corriger les erreurs de Ricord, qui n'admettait pas la contagion de la blennorrhagie et n'y voyait que la conséquence d'une leucorrhée inflammatoire. Rollet comprit qu'il s'agissait d'un virus et en vit le lien avec les manifestations articulaires, en décrivant un rhumatisme symptomatique de la blennorrhagie.

Pour la syphilis, alors que Ricord n'admettait pas la contagiosité des accidents secondaires, Rollet démontra que c'étaient les plaques muqueuses qui donnaient le chancre buccal des verriers, que les plaques muqueuses de l'enfant produisaient le chancre du mamelon. Comme c'est dans le sang que circule le virus syphilitique, Rollet explique le chancre vaccinal et propose de ne plus pratiquer que la vaccination animale, pour ne plus exposer les enfants aux contagions qui avaient été observées à l'Académie de médecine après les vaccinations de bras à bras.

C'est Rollet qui a tranché la question du chancre mou, en démontrant qu'il est indéfiniment « réinoculable » au porteur (le mot est de lui) ; le chancre syphilitique ne l'est pas. Le premier est une maladie locale qui ne dépasse pas la barrière ganglionnaire ; l'autre est la signature d'une maladie générale.

Le chancre mou qui, tout en étant réinoculable, est suivi d'accidents secondaires, c'est le chancre « mou qui s'indure » ; c'est le chancre mixte, le « chancre de Rollet », comme disent les classiques.

Ainsi de l'obscurité, en quelques années d'observation et d'expérimentation, on arrivait à la lumière.

Rollet était en outre un expérimentateur prudent ; il n'a jamais inoculé de chancre syphilitique, sachant les dangers de cette affection contagieuse et virulente, si différente de la maladie locale par ses conséquences lointaines, et cette prudence contraste avec la conduite d'Auzias Turenne, qui au même moment et avec des idées très différentes, uniciste et non dualiste, prétendait réaliser sa « syphilisation » et s'inoculait 1.100 chancres, comme l'indique son protocole d'autopsie, en tête de son ouvrage posthume, à côté de sa photographie.

On comprend qu'un esprit comme Bouchard, porté aux idées générales, à l'observation, à l'expérimentation, a dû être rapidement conquis par les idées de J. Rollet et devenir un admirateur enthousiaste du maître et de sa méthode. Aussi n'est-on pas surpris qu'il ait imité à son tour l'expérimentation raisonnée et prudente ; nous l'avons vu, pendant qu'il étudiait la trichophytie, s'inoculer le parasite supposé pathogène, si bien qu'on trouve dans *l'Atlas de l'Antiquaille* le dessin de son bras avec la lésion d'herpès circiné produite par le trichophyton.

Il faut donc placer J. Rollet au premier plan des maîtres qui ont influé sur sa formation, en le conquérant à l'expérimentation, comme B. Teissier l'avait conquis à la pathologie générale.

J. Rollet, d'ailleurs, avait vite apprécié la valeur et les aptitudes de son disciple, puisque c'est lui qui, au cours d'une discussion engagée à la Société impériale de médecine de Lyon sur la pellagre, proposa de confier à son interne une mission, qui le mit en évidence. Les relations amicales entre eux, avec déférence et reconnaissance de

la part de Bouchard, ne se relâchèrent jamais. Il est intéressant d'en voir la première preuve dans une lettre écrite par lui à la fin de 1861, quand il était parti pour Paris afin d'y continuer ses études en y concourant pour l'externat ; je dois la connaissance de cette lettre à la bienveillance de l'éminent professeur de clinique ophtalmologique à la faculté de Lyon, M. Étienne Rollet, que je ne saurais trop remercier au sujet des renseignements qu'il m'a communiqués sur son illustre père. On y trouve des allusions aux travaux que Bouchard avait commencés à Lyon sur l'herpès circiné et la pellagre, sous la direction de son maître, et d'autres qu'il continuait à Paris ; nous y lisons aussi que J. Rollet avait fait profiter son élève de ses amitiés parisiennes et les péripéties du concours d'externat, d'où Bouchard devait sortir premier, comme de tous les concours de sa carrière. Bouchard ne cessa jamais de témoigner sa gratitude affectueuse à son maître et, aussitôt qu'il fut membre de l'Académie des sciences, il s'empressa pour le faire élire membre correspondant.

En 1867, rendant compte dans un feuilleton de la *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie* d'une étude publiée par J. Rollet et intitulée *Nouvelles conjectures sur la maladie de Job*, Bouchard écrivait : « La consultation de Rollet sur la maladie « du patriarche, est l'occupation ingénieuse d'un esprit curieux et délicat, qui se sent « assez riche pour ne pas craindre d'être prodigue, et qui s'inquiète peu de dépenser sa « science et ses efforts sans proportion avec l'importance du but qu'il veut atteindre, « comme ce général qui, la paix venue, montrait dans une partie d'échecs autant de « tactique, d'audace ou de circonspection que lorsqu'il faisait manœuvrer ses armées « sur le champ de bataille. » Rollet, après avoir repoussé les hypothèses de la syphilis et de la lèpre, avait conclu au scorbut. Bouchard couronne la critique pittoresque et quelque peu hypothétique de son ancien maître par cette phrase, où perce l'ironie tranquille d'une exégèse à la Renan, dont nous trouverons plus d'un exemple sous sa plume : « Je n'hésiterais pas à admettre que Job était réellement scorbutique, si je n'étais retenu par cette arrière-pensée qu'il pourrait bien n'avoir jamais existé. »

L'ENQUÊTE ET LES MÉMOIRES SUR LA PELLAGRE. — HAMEAU

J'ai dit comment Rollet avait aiguillé Bouchard vers l'étude de la pellagre, sur laquelle il a fait deux publications. La première résumait les résultats de la mission dont il avait été chargé et les conclusions fondamentales déduites de ses enquêtes sous la forme d'un Rapport à la société de médecine, se trouve dans les Bulletins de celle-ci (1861) et est intitulée : *La pellagre observée à Lyon*. La seconde n'a paru qu'en 1862 ; c'est un volume de 400 pages, édité par un libraire lyonnais qui avait émigré à Paris, Savy ; il est intitulé : *Recherches nouvelles sur la pellagre*, par Ch. Bouchard, ancien interne des hôpitaux de Lyon, lauréat de l'École et de la Société impériale de médecine, membre de la Société linnéenne et de la Société des sciences médicales de la même ville, et dédié à M. J. Rollet, chirurgien en chef de l'Antiquaille, en hommage d'affection et de reconnaissance.

L'auteur, qui n'était encore qu'externe des hôpitaux de Paris, avait réuni tous les renseignements historiques et bibliographiques et un faisceau d'expérimentations complémentaires à l'appui de ses conclusions premières. C'est l'œuvre d'un homme fait, à laquelle bien peu d'acquisitions se sont ajoutées depuis soixante ans qu'elle a été composée et qui met en évidence la diversité des qualités de ce jeune auteur.

Le point de départ de la mission confiée à Bouchard était, je l'ai dit, un débat sur la nature de la pellagre observée à l'état sporadique dans la région de Lyon, après avoir été signalée par Landouzy père à Reims, par Billod dans un asile d'aliénés de Maine-et-Loire.

Était-ce la même affection que celle qui avait été vue à l'état endémique depuis 1730 dans les Asturies, depuis 1755 en Lombardie, depuis 1829 dans les Landes ? Mon intention n'est pas, bien entendu, de refaire ici l'historique ni la description de la pellagre ; mais mon sujet, le développement de la carrière de Bouchard et ce qu'il a tiré de son temps, m'obligent à caractériser la méthode avec laquelle il abordait une question obscure.

On peut se représenter la satisfaction, mais aussi l'embarras d'un si jeune homme qui partait avec un viatique de 300 francs (pour frais de voyage) dans des régions si différentes et qui semblaient alors si éloignées de celles qu'il connaissait : sa curiosité scientifique se doublait de l'entrée dans des milieux et des paysages nouveaux. Mais cette tenue correcte, sérieuse, sans timidité apparente, cet alliage original d'une réserve un peu froide, coupée de boutades spirituelles et ironiques décochées sans sourire, le firent bien venir partout où il se présenta et il rencontra le meilleur accueil de la part des médecins auprès desquels il allait faire son enquête.

Le voilà au grand asile d'aliénés de Saint-Gemmes, en Maine-et-Loire. Le Dr Billod, qui en est le directeur depuis 1858, facilite ses investigations et lui montre les malades dont l'interne Salet, plein de complaisance, lui communique les observations. Bouchard constate que dans l'établissement la pellagre n'a frappé que des aliénés et parmi ceux-ci les indigents, ceux qui sont depuis longtemps cachectisés, avec des troubles de la nutrition attestés par une odeur spéciale de la peau dont les sécrétions sont viciées, qui sont atteints de formes mentales dépressives avec démence et stupeur, ces êtres qui restent immobiles dans la même attitude, indifférents à la morsure des rayons solaires dans les préaux, les mains sur les genoux.

Bouchard se rend à Bordeaux, où des pellagreaux étaient admis à l'hôpital Saint-André, venant tous des Landes. C'est là qu'il faut visiter le foyer endémique, dont le premier cas avait été vu dès 1818 par Hameau. Ces Landes, région inconnue des touristes, presque sans routes et sans arbres — les plantations de pins n'y existaient pas alors — étaient de vastes espaces où dans des villages primitifs vivait une population très pauvre et mal nourrie. Bouchard y fut guidé par G. Hameau, fils de ce médecin si digne de la belle page qu'il lui a consacrée. « C'est parmi les misérables habitants des « Landes que la maladie fut reconnue et, disons-le à sa gloire, par un médecin qui « vivait loin des lieux où régnait l'endémie et qui sut, par une rare sagacité, découvrir « une maladie mortelle, près de laquelle tant de praticiens avaient passé sans la reconnaître et qui réduisait les malheureux qui en étaient atteints à demander parfois à « l'hôpital de Bordeaux les secours qu'on y accordait avec tant de libéralité. Le Dr « Hameau, auquel revient l'honneur de cette découverte, ne pratiquait pas en effet « dans les Landes où la pellagre est endémique. Ce n'est que dans un ou deux villages, « situés sur les confins de sa circonscription médicale, qu'il put observer quelques cas « isolés. La pellagre y est même si rare que son fils, digne continuateur de l'œuvre « paternelle par ses intéressants travaux non moins que par son empressement à faciliter les recherches des autres, a été obligé de s'avancer dans les Landes bien plus « loin vers le sud pour recueillir les matériaux de sa thèse inaugurale. Le Dr Hameau

« exerçait dans la petite ville de la Teste-du-Buch, dont l'état sanitaire peut être considéré comme exceptionnel en France, puisque, malgré les naufrages qui viennent assez souvent jeter le deuil dans les familles des pêcheurs, la mortalité annuelle n'est que de 1 sur 45, admirablement située sur la plage ravissante du bassin d'Arcachon, où des milliers de baigneurs viennent chaque année raffermir leur santé, et sur la lisière de cette antique forêt de pins dont l'atmosphère résineuse semble exercer une si heureuse influence sur les constitutions languissantes. »

En août 1818, l'attention de Hameau est attirée par le décès d'une femme démente ayant l'érythème du dos des mains, des troubles digestifs, la faiblesse absolue des jambes et l'anasarque. Près d'elle sa fille est dans un état identique, mais sans troubles intellectuels. Les deux malades ont présenté des recrudescences vernales de la curieuse localisation cutanée. Hameau s'informe, recueille peu à peu quelques cas nouveaux, étudie cette maladie pendant dix ans avec une scrupuleuse attention et trace en 1829 une description à laquelle on n'a rien ajouté. « Sur une maladie de la peau peu connue, observée dans les environs de La Teste. »

Mais cette maladie inconnue en France jusque-là, c'est bien celle qu'on avait observée en Espagne dans les Asturies au XVIII^e siècle, et Bouchard reconstitue avec précision l'histoire de la pellagre espagnole. En 1755 Thiery, médecin français à l'ambassade d'Espagne, avait communiqué à la faculté de médecine de Paris les premiers cas de cette affection singulière, appelée alors le *mal de la Rosa* ; mais il les connaissait par les conversations et les manuscrits de don Gaspar Casal, qui, après vingt-cinq ans d'exercice à Oviedo où il avait recueilli dès 1730 les premières observations, avait été appelé à la cour de Philippe V ; les notes de Casal ne furent imprimées qu'en 1762 par les soins de don Juan Garcia (de Séville).

C'était aussi le même mal qu'en Vénétie dès 1755 Pujati avait vu dans le district de Feltre et décrit sous le nom de *scorbut alpin* ; ses idées avaient été publiées en 1776 par son élève Odoardi ; mais dès 1771 Frapolli, à l'hôpital de Milan, le faisait connaître sous le nom de *pellagre*, terme usité par les habitants des pays où on le voyait.

Bouchard complète ses enquêtes par une correspondance avec le professeur Siegmund (de Vienne) qui lui fait connaître l'existence de la pellagre en Hongrie.

Il discute l'étymologie du mot. Ce n'est pas *pellis ægra*, peau malade, comme l'ont avancé quelques auteurs : cette étymologie savante est contraire aux règles de composition des termes choisis par les médecins et qui sont tirés du grec (*podagra*, *chiragra*) ; on aurait dit *dermatagra*. Le mot pellagre a été trouvé tout fait et déjà d'un usage vulgaire chez les populations lombardes, alors que les médecins ne se doutaient pas de l'existence de la maladie qu'il désigne. Les paysans exprimaient par ce mot le symptôme dominant, la desquamation du dos des mains, du mot *pellarsi*, se peler, de la même façon qu'en Vénétie le mot *pellarina* était employé dans les campagnes pour dénommer la même affection qui s'appelait *pelade* dans les Landes, *pelagra* dans les Basses-Pyrénées.

La définition adoptée par Bouchard est « maladie générale, chronique, caractérisée plus particulièrement par des désordres variés du tube digestif et de l'axe cérébro-spinal et amenant, sous l'influence de l'insolation, des érythèmes limités aux parties frappées directement par les rayons solaires ».

Les questions principales en litige jusqu'alors étaient les suivantes : la maladie était-elle le résultat d'un empoisonnement dû au maïs (avarié par le verdet), cet

aliment étant usité dans les pays où était vue la pellagre ? — A quoi tiennent les accidents mentaux et nerveux ? — Et les singulières manifestations cutanées à recrudescence vernale ? — L'affection endémique dans les Landes, la Lombardie et les Asturies est-elle de même nature que les cas sporadiques vus dans les asiles et dépôts de mendicité ?

Bouchard soumit à la Société les six conclusions suivantes :

1° La pellagre peut s'observer à l'état sporadique, loin de tout foyer endémique et particulièrement dans la région du Rhône. — 2° En admettant que le maïs, altéré ou non par le verdet, agisse réellement dans la production de la pellagre, cette cause n'est ni exclusive, ni indispensable : le maïs n'a été cultivé dans les Landes qu'en 1819 et Hameau observait la pellagre depuis 1818. — 3° La production de la pellagre suppose la réunion de deux conditions : l'une, constante, l'insolation ; l'autre, également indispensable, mais comprenant une série de causes variables, qui sont d'ailleurs toutes dépressives et débilitantes, tendant à amener un état cachectique. — 4° C'est à ce second ordre de causes que doit être rattachée l'aliénation mentale. — 5° L'érythème pellagreux n'est pas spécifique et peut manquer quelquefois : il est toujours déterminé par l'action locale de l'insolation, la pellagre agissant seulement comme cause prédisposante. — 6° Enfin c'est peut-être à tort qu'on considère la pellagre comme une maladie essentielle ; il vaudrait mieux n'y voir qu'une modalité spéciale imprimée par l'insolation à un état cachectique quelconque, qui serait dû à l'une des causes susmentionnées.

La Société consacra quatre séances à l'audition du mémoire et du rapport de Létievain, qui, acceptant les conclusions 1, 2, 5, fit des réserves sur les nos 3, 4 et 6 et admit une maladie primitive du système nerveux par causes encore inconnues.

A la discussion prirent part B. Teissier, Diday, Arthaud, Pasquier, Saint-Cyr. — Gailleton admit les troubles de la nutrition et de l'assimilation, ainsi que l'insolation. — Perroud insista sur les rayons chimiques, qui, particulièrement actifs au printemps, altèrent la défense que l'épiderme doit à sa fluorescence ; il fit valoir que le sable des Landes contribue à réfléchir les rayons chimiques, ainsi que les murs blancs des asiles, et conclut à l'utilité d'enduire de substances fluorescentes le crépi des murs de ces établissements.

Parmi les symptômes de la pellagre, celui dont la signification avait le plus embarrassé les observateurs, c'était l'érythème vernal et estival. Il avait soulevé « les plus bizarres imaginations de l'humorisme ». On y avait vu « une écume critique », dont la rétention et la répercussion engendrent les troubles digestifs et nerveux (Zanetti), une « acrimonie acide amassée pendant l'hiver et mise en mouvement par la chaleur du printemps », la sympathie entre les muqueuses et la peau (Jourdan). — Diday la comparait aux exanthèmes de la fièvre typhoïde.

Bouchard adopta résolument l'opinion « émise avec une certaine timidité » par quelques observateurs, l'influence exclusive de l'insolation ; mais il fournissait des arguments péremptoirs, tirés du siège sur les parties découvertes, de l'époque d'apparition périodique, du traitement et de la prophylaxie et de la description clinique des lésions, identiques à celles de l'érythème solaire : il avait suivi jour par jour la rougeur, un état pityriasique et furfuracé précédant la desquamation, furfur non encore signalé, quoique Siegmund l'eût observé de son côté (Bouchard ne manque pas de le dire). Il donna l'explication d'un sillon transverse sur la lèvre inférieure

d'une commissure à l'autre, bandelette d'épiderme noir et épaissi, qui desquame, récidive et laisse une dépression linéaire cicatricielle persistant longtemps.

Pour expliquer la pathogénie solaire, il invoqua une communication de Charcot à la Société de biologie (1858) sur le rayonnement de l'étincelle électrique et son action sur la peau due aux rayons chimiques. « Mais, quelque ingénieuse et séduisante que soit une théorie, elle a besoin de s'appuyer sur des faits rigoureusement constatés. » Aussi Bouchard a-t-il institué une série d'expériences sur son propre avant-bras, en dissociant les divers rayons solaires condensés par une lentille ; il montre qu'on produit la rubéfaction, puis la dermite exfoliante d'autant plus vite et plus fort qu'on se rapproche des rayons violets et d'autant moins qu'on se rapproche des rouges, et, en variant le dispositif, que, pour produire un même effet, il faut plus de temps avec les rouges et moins avec les violets.

Quant aux troubles de la nutrition qui sont à la base de l'affection, chez les malades qui ont été victimes d'une alimentation insuffisante ou défectueuse, l'amélioration en est obtenue par l'usage du lait, du vin, du poisson frais et de la viande fraîche. Bouchard termine son mémoire par des vues médico-légales sur le délire pellagreux.

AMITIÉS LYONNAISES

Parmi les autres Lyonnais célèbres qui ont pu influencer sur l'esprit de Bouchard, sans qu'il ait été leur élève, faut-il citer Diday, dont l'activité inlassable comme professeur et comme écrivain est si remarquable ? — J'ai lieu de penser, d'après le souvenir de ses conversations sur sa jeunesse, qu'il n'eut jamais la tentation de prendre modèle sur lui, tout en admirant son esprit, sa verve de polémiste.

Mais il admirait Chauveau, qui produisait alors ses recherches expérimentales sur la physiologie du cœur, et toute sa vie il entretenait avec ce grand chercheur les plus amicales relations.

Une place doit être réservée à ses amitiés d'internat. J'ai nommé Magnan, Villaret ; au premier rang il faut placer son meilleur ami, Léon Tripier, chirurgien distingué qui fut professeur à la Faculté de Lyon, puis son frère Raymond, futur professeur d'anatomie pathologique. Rien ne donnera mieux l'idée de l'ardeur avec laquelle Bouchard comprenait l'amitié, que deux échantillons de sa correspondance avec Raymond Tripier.

En mars 1861 celui-ci était allé passer des examens de doctorat à Montpellier et désirait une prolongation de congé ; son remplaçant étant tombé malade, il se voyait menacé non seulement de rappel, mais de suspension temporaire de ses fonctions, par suite de bizarreries du règlement. Bouchard lui écrit les multiples démarches qu'il a faites en sa faveur et lui explique les difficultés de son cas avec une ironie enjouée et même caustique : « A s'en tenir à la lettre stricte du règlement, « au Droit écrit, tu pourrais, je crois, dormir sur les deux oreilles. Mais un autre Droit « tend à triompher. Il s'insinue dans les administrations comme il s'est glissé dans « les peuples ; c'est le Droit révolutionnaire. Seulement, de toutes parts, et c'est le « trait caractéristique de notre époque, ce droit révolutionnaire est exploité par les « hommes qui sont au pouvoir. Crains donc, ô noble victime, crains de te voir, par « suite d'une violation de ton droit de possession, réduit à un sort semblable à celui

« de tant de princes malheureux et à quitter quelque temps ton service, qu'on annexe-
« rait à un suppléant. »

Il existe une autre lettre au même R. Tripier, au sujet de l'achat d'un microscope, où s'avèrent plusieurs traits du caractère de l'écrivain. L'usage du microscope était encore peu vulgarisé parmi les étudiants et même les médecins ; Bouchard avait dû à une bonne fortune la joie de pouvoir acquérir cet instrument de travail, mais la fortune ne visite guère que ceux qui se sont préparés à la recevoir.

J'ai dit que Bouchard, curieux de toutes les techniques propres à faciliter le travail, avait dès le lycée appris la sténographie, qui lui permit de recueillir plus complètement les leçons de ses maîtres. Aux obsèques d'Amédée Bonnet en 1858 on lui avait demandé de recueillir un discours prononcé par Paul Sauzet, ancien président de la Chambre des Députés. Son petit talent étant connu, on eut recours à lui pour sténographier des plaidoiries de Jules Favre devant le tribunal de Lyon ; avec les 500 francs qu'il toucha il acquit son premier microscope. Chargé par son ami R. Tripier de lui en procurer un à Paris, il énumère longuement toutes les précautions qu'il a prises pour lui obtenir le meilleur instrument au meilleur prix possible, déployant dans le choix des accessoires toute son expérience de micrographe déjà nanti, toute son ingéniosité et même quelque astuce au profit de la bourse du « Carissimo », comme il l'appelle.

Avec l'année 1861 se termine la période lyonnaise de la vie de Bouchard. Il part pour Paris en octobre, afin de prendre part au concours d'externat, pour lequel Ravier, qui l'avait précédé, l'avait déjà fait inscrire.

Il part muni déjà d'un fond d'idées générales, d'une méthode de travail, ayant donné par des recherches personnelles la mesure de ses aptitudes à la conquête scientifique, soutenu par l'estime de ses maîtres lyonnais qui le recommandèrent à leurs collègues parisiens, en résumé armé pour les triomphes futurs.

III

CALCUL DE LA RATION ALIMENTAIRE DES MALADES DE L'HOPITAL ET DE L'ASILE DES VIEILLARDS ANNEXÉS AU MONASTÈRE DU PANTOCRATOR A BYZANCE (1136)

PAR M. E. JEANSELME

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MÉDECINE, MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

Tout ce qui concerne les institutions charitables dépendant du monastère du Seigneur Tout-Puissant (Παντοκράτωρ), est exposé avec le plus grand détail dans la charte de fondation¹ rédigée par le basileus Jean II Commène ou sur son ordre.

Rien n'est laissé à la décision du cathigoumène du monastère : répartition des malades en sections distinctes ; — nombre et solde des fonctionnaires ; — attributions du personnel médical et administratif ; — nature et quantité de chacun des médicaments dont l'Officine doit être pourvue ; — emplois subalternes, depuis celui d'infirmier jusqu'à ceux de portier, de cuisiniers et de croque-morts ; — mobilier et chauffage des salles, trousseaux et literie, aliments délivrés aux malades..., tout est prévu dans ce règlement d'administration intérieure.

* * *

La ration alimentaire allouée aux malades de l'hôpital est énoncée avec une telle précision qu'il est possible d'établir sa constitution chimique et de calculer le nombre de calories utiles qu'elle dégage.

« Nous prescrivons, dit le *typikon*, que les cinquante malades, les quatre auxiliaires qu'on nomme excubiteurs, l'aide-femme, la servante et le nettoyeur de chaudron (λεβητάριος), reçoivent tous les jours, chacun (ἕν), un pain de farine pure, de ceux qui sont faits d'un quinzième de modius maritime², et qu'à titre d'aliments solides (προσφάγιον) il leur soit donné, à tous en commun, un modius semblable de fèves et un autre modius de légumes secs³. Si l'on distribue des pois, on donnera,

1. DMITRIEVSKIJ. Τυπικά, t. I, p. 636-702, Kiev, 1895. Lire pour ce qui a trait aux soins donnés aux malades les pages 682-696.

2. ψωμίον ἐν καθαρὸν ἐκ τῶν πεντεκαίδεκα τῶν θαλασσίῳ μωδίῳ.

3. ὑπὲρ προσφάγιου κοινῶς δίδοσθαι πᾶσι φάβατος μωδιον ὁμοιον ἓνα καὶ ἑτέρου ὕσπριου μωδιον ἕτερον.

au lieu d'un modius, un demi modius (διμοριον) et, pour ces deux plats, on emploiera cent têtes d'oignon. Souvent, au lieu de légumes secs, on servira des légumes frais. Pour l'assaisonnement de ces deux plats, l'intendant délivrera de l'huile en quantité suffisante. Pour se procurer du vin, les malades recevront une pièce de monnaie dite *τραχύ* ¹. »

* * *

Les mesures de capacité en usage, à Byzance, pour les céréales et légumes secs sont de trois sortes :

Le modius marin ou thalassique, le modius de monastère et le modius annonique. Pour les liquides, on emploie des récipients, appelés mesures, de même contenance que les modii correspondants.

Le typikon a le soin de nous indiquer les rapports qui existent entre ces diverses unités de volume : le modius ou la mesure de monastère vaut les quatre cinquièmes du modius ou de la mesure thalassique ; le modius ou la mesure annonique en est les deux tiers ². D'où il résulte que la contenance du modius ou de la mesure thalassique étant de 16^{lit},41, celle du modius ou de la mesure de monastère est de 13^{lit},28, et celle du modius ou de la mesure annonique de 10^{lit},94.

Un modius marin rempli de grain non gâté, soigneusement nettoyé et passé au crible, doit peser quarante livres, ainsi que l'établissent un fragment de Florentinus contenu dans les Géoponiques et un passage d'une vieille arithmétique anonyme cité par Du Cange ³.

La livre byzantine, identique à la livre romaine, pesait 327^{gr},4 ⁴. Le poids du modius marin de blé était donc de 13^{ks},096, celui du modius monastique de 10^{ks},47, celui du modius annonique (qui était l'ancien modius romain), de 8^{ks},70.

Nous possédons ainsi tous les éléments nécessaires pour calculer la ration quotidienne des malades admis à l'hôpital du Pantocrator.

* * *

I. — Ils reçoivent, chaque jour, un *pain* de pure farine, fait d'un quinzième de modius maritime.

Si ce modius de grain pèse 13^{ks},096, la part allouée à chacun sera de 0^{ks},873.

On admet généralement que le poids du pain égale le poids du blé qui a servi à le confectionner. Il en était de même chez les Anciens et les Grecs du moyen âge. Si tu pèses, dit Florentinus, un modius de blé et que tu trouves quarante livres, tu

1. P. 685.

2. τὰ μέντοι μοναστηριακά μόδια καὶ μέτρα ὀφείλουσι ποιεῖν τὰ πέντε θαλάσσια τέσσαρα, τὰ δὲ ἀννονικά τὰ τρία θαλάσσια δύο, *l. c.*, p. 694.

3. *Geopon.*, II, 32 : ... εὐρης ἔχοντα τὸν μόδιον λίτρας μ'. — *Gloss. med. et infim. graec.*, sub. voc. Μόδης : *Arithmetica Adespota* : ὁ θαλάσσιος μόδης ὀφείλει χωρεῖν σίτου καθαροῦ καὶ ἀρύπου (sans doute pour ἀπύρου : non cuit) λίτρας τεσσαράκοντα.

4. Un poids byzantin provenant de Samos pèse 972^{gr},359, ce qui fait exactement 3 livres romaines de 327^{gr},433. Ce poids qui date de l'époque de Léon le Sage (ix-x^e siècle) ou de Constantin Porphyrogénète (x^e siècle) était donc un multiple de la livre romaine ; ce qui tend à prouver que la livre à la période byzantine avait le même poids qu'à l'époque classique.

devras exiger la même quantité de pain ; car ce qu'enlève l'extraction du son, l'addition de l'eau dans la mouture et les autres opérations le restituent ¹.

Mais cette identité de poids n'existe que si l'on pèse la pâte panifiable *avant de la cuire*. En effet la cuisson, ajoute Florentinus, soustrait au pain le dixième et le vingtième de son poids, en sorte que le pain cuit perd une livre et demie pour dix livres ².

Comme cette diminution de poids ne porte que sur l'eau, et qu'elle n'enlève aucun principe nutritif, il n'y a pas lieu d'en tenir compte. Nous considérons donc que chaque malade recevait une ration quotidienne équivalant à 0^{kg},873 de pain. Si l'on admet que sa composition centésimale était la même que celle de notre *pain blanc moyen* ³, on obtient les chiffres suivants :

	MATIÈRES AZOTÉES	MATIÈRES HYDRO-CARBONÉES	MATIÈRES GRASSES
	60,58	458,98	8,29
Calories dégagées	242,32	1.881.81	77,92
	2.202 ^{cal} ,05 ⁴		

II. — Tandis que la ration de pain est *individuelle*, les rations de légumes secs sont *collectives* et distribuées à l'ensemble des coparticipants. En général, le nombre des malades hospitalisés est de cinquante ⁵. En outre, sept infirmiers ou serviteurs prennent avec eux leurs repas ⁶. Le modius maritime de fèves et le modius maritime de légumes secs, alloués chaque jour, doivent donc être répartis entre cinquante-sept personnes.

a. — Un modius maritime de *fèves* (16^{lit},41 × 0^{kg},740, poids d'un litre de fèves) pèse 12^{kg},14 ; — 12^{kg},14 : 57 = 0^{kg},213 grammes. Il est donc distribué à chacun des

1. *Geopon.*, II, 32 : ὅσον γὰρ ἀπὸ τῆς τῶν πιτύρων ἀφαίρεσεως μειωθήσεται, τοσοῦτον τὸ ἐν τῇ ἀλέσει καὶ λοιπῇ ἐργασίᾳ καταρῶνθ' ἐν ὕδρῳ ἀποσώσει.

2. *Ibid.* : Ἡ δὲ τοῦ ἄρτου ὀπτησις τοῦ σαθμοῦ ἀφαίρεται τὸ δέκατον καὶ εἰκοστὸν, ὥστε ἐν τῇ ὀπτήσει ἐλαττωσθ... ἐν ταῖς δέκα, λίτραν μίαν ἡμισυ. — Si notre pain ne subit pas la même perte de poids, c'est que la cuisson au four, et non à ciel ouvert, — pratique courante chez les anciens, — entoure la mie d'une croûte imperméable qui ne permet pas aisément l'évaporation de l'eau. La soustraction d' $\frac{1}{10}$ et d' $\frac{1}{20}$, soit de $\frac{3}{20}$ enlève à chaque modius maritime 1^{kg},964, car $\frac{1}{10}$ (1^{kg},3097) + $\frac{1}{20}$

(0^{kg},65450) = 1^{kg},964. Cette perte de $\frac{3}{20}$ équivaut bien, comme le dit Florentinus, à 1 livre et demie par 10 livres. En effet, 1 livre (327^{gr},453) + une demi-livre (163^{gr},726) = 491^{gr},179. En multipliant 491^{gr},179 × 4, puisque le modius marin contient 40 livres, on obtient le chiffre de 1^{kg},964, représentant les $\frac{3}{20}$.

3. Composition centésimale du pain blanc moyen : mat. azotées : 6,94 ; — mat. hydro-carb. : 52,69 ; — mat. grasses : 0,95. Les données numériques contenues dans ce travail sont empruntées à J. ALQUIER. Les aliments de l'homme, *Rev. de la Soc. scientif. d'hyg. aliment.*, t. II, n° 1, 1906.

4. Les coefficients employés pour calculer les calories utilisables sont, pour les mat. azotées : 4,4 ; pour les hydro-carb. : 4,1 ; pour les graisses : 9,4.

5. Toutefois, il y a 5 lits supplémentaires et 5 lits « percés » pour les infirmes et les gâteux. Lorsqu'ils sont occupés, la ration commune doit être divisée en 55 et même 60 parts.

6. En réalité, le personnel servant est divisé en deux équipes. Un jour sur deux, une série des serviteurs et des servantes ne participent pas aux distributions faites aux malades et s'entretiennent avec leur *προσφάγιον* qui est, par an, de quatre hyperpres, trente modii annoniqnes de blé et un quart d'hyperpré pour certains frais d'alimentation (*l. c.*, p. 686). Mais ce roulement ne modifie pas le nombre des parts qui reste de 57.

bénéficiaires une portion de 213 grammes de fèves dont la teneur en principes nutritifs est la suivante ¹ :

	MATIÈRES AZOTÉES	MATIÈRES HYDRO-CARBONÉES	GRAISSES
	44 ^{sr} ,75	117 ^{sr} ,68	3 ^{sr} ,04
Calories utilisables	196,9	482,48	28,57
	707 ^{cal} ,95		

b. — Le deuxième modius de *légumes secs* apporte à peu près les mêmes proportions de matières nutritives et dégage par conséquent un nombre sensiblement égal de calories utilisables.

Si l'on suppose que le deuxième modius maritime se compose de *haricots secs*, il pèsera 12^{kg},30 (16^{lit},41 × 0^{kg},750, poids d'un litre de haricots secs). Ces 12^{kg},30, répartis entre cinquante-sept personnes, fourniront une ration individuelle de 215 grammes, dont la composition sera la suivante ² :

	MATIÈRES AZOTÉES	MATIÈRES HYDRO-CARBONÉES	GRAISSES
	37 ^{sr} ,51	128 ^{sr} ,33	2 ^{sr} ,98
Calories utilisables	165,04	526,15	28,01
	719 ^{cal} ,20		

Les deux portions quotidiennes de fèves et de haricots secs fourniront les principes nutritifs suivants :

	MATIÈRES AZOTÉES	MATIÈRES HYDRO-CARBONÉES	GRAISSES
Fèves	44 ^{sr} ,75	117 ^{sr} ,68	3 ^{sr} ,04
Haricots secs	37 ^{sr} ,51	128 ^{sr} ,33	2 ^{sr} ,98
	82 ^{sr} ,26	246 ^{sr} ,01	6 ^{sr} ,02
Calories utilisables	361,9	1.008,63	56,28
	1.427 ^{cal} ,1		

c. — Les cent têtes d'*oignons*, réparties dans les cinquante-sept rations alimentaires, ne représentent qu'un nombre de calories négligeable ³. Ingré en quantité aussi faible, l'oignon n'est qu'un simple condiment, sans valeur nutritive.

d. — Le *typikon* a omis d'indiquer ce qu'il faut employer d'*huile*, chaque jour, pour assaisonner les deux plats de légumes servis aux malades de l'hôpital. Mais, comme le fondateur alloue à chacun des pensionnaires de l'Asile des Vieillards une ration quotidienne d'huile de 41 grammes environ, il est vraisemblable que les malades de l'hôpital disposent de la même quantité. Si cette supposition est exacte, les 41 grammes d'huile fourniraient, par jour, à chaque participant, 36^{sr},9 de matières grasses utilisables et 346^{cal},86.

1. Composition centésimale des fèves : mat. azotées : 21,04 ; — mat. hydro-carb. : 55,25 ; — mat. grasses : 1,43. — Calories utilisables dégagées : 332,40.

2. Composition centésimale des haricots secs : matières azotées : 17,45 ; matières hydro-carbonées : 59,69 ; — matières grasses : 1,39. — Calories utilisables dégagées : 331,58.

3. A moins, toutefois, qu'il ne s'agisse de gros oignons d'Égypte, dont la pièce peut peser de 160 à 200 grammes. Mais cette hypothèse paraît inadmissible.

En totalisant ces différents apports, on obtient les chiffres suivants :

	MATIÈRES AZOTÉES	MATIÈRES HYDRO-CARBON.	MATIÈRES GRASSES	CALORIES UTILISABLES
Pain.	60 ^{gr} ,58	458 ^{gr} ,98	8 ^{gr} ,29	2.202,05
Fèves	44 ^{gr} ,75	117 ^{gr} ,68	3 ^{gr} ,04	707,95
Légumes secs (hari- cots).	37 ^{gr} ,51	128 ^{gr} ,33	2 ^{gr} ,98	719,20
Huile	»	»	36 ^{gr} ,90	346,86
Totaux . . .	142 ^{gr} ,84	704 ^{gr} ,99	51 ^{gr} ,21	3.976,06

Cette ration est trop généreuse, car elle contient 428 grammes de légumes secs, ce qui représente plus de quatre fois une portion forte (100 grammes) et plus de sept fois une portion normale (60 grammes). Mais cette ration de légumes secs n'est pas celle d'un repas, mais de tout un jour, et d'autre part, notre régime mixte est bien différent de celui du Pantocrator qui est *exclusivement végétarien*. En général, nous mangeons un plat de viande et un plat de légumes à chaque repas, donc quatre plats chaque jour. A l'hôpital du Pantocrator, les quatre plats quotidiens se composent tous de farineux, il n'est donc pas surprenant que la quantité de légumes secs soit portée au quadruple.

Néanmoins, les apports en matériaux azotés et hydro-carbonés seraient trop forts s'ils se renouvelaient tous les jours.

Mais le *typikon* prend le soin de dire que des légumes verts seront servis souvent à la place de légumes secs. Si l'on suppose qu'un jour sur deux, des choux ou des épinards remplacent l'un des plats de farineux, la ration alimentaire devient normale.

En effet, 213 grammes de *choux* ¹ ne fournissent que 45^{cal},85 utilisables et n'apportent que les principes nutritifs suivants :

MATIÈRES AZOTÉES	MATIÈRES HYDRO-CARBONÉES	GRAISSES
3 ^{gr} ,53	6 ^{gr} ,36	0 ^{gr} ,44

213 grammes d'*épinards* ² ne dégagent que 57^{cal},06 et n'introduisent dans l'organisme que :

MATIÈRES AZOTÉES	MATIÈRES HYDRO-CARBONÉES	GRAISSES
4 ^{gr} ,64	7 ^{gr} ,51	0 ^{gr} ,63

Donc, le jour où la portion de légumes secs est remplacée par une portion de *choux*, le nombre des calories utilisables de la ration quotidienne tombe à 3.302,71, l'apport de matières azotées est de 108^{gr},86, celui des matières hydro-carbonées est de 583,02, ce qui est à peu près la ration moyenne d'un Parisien ³.

Si la part de légumes verts se compose d'*épinards*, le nombre des calories de la

1. Composition centésimale des choux : mat. azotées : 1,66 ; — mat. hydro-carb., 2,99 ; — graisses, 0,24 ; calories, 21,53.

2. Composition centésimale des épinards : mat. azotées : 2,18 ; — mat. hydro-carb., 3,52 ; — graisses, 0,30 ; calories, 26,79.

3. A Paris, la ration alimentaire d'un homme moyen est de 418 grammes de matières azotées ; — de 506 de matières hydro-carbonées ; — de 69 de matières grasses. Cette ration dégage 3.310 calories. D'après J. ALQUIER, *Bull. de la Soc. scientif. d'hyg. aliment.*, 1920, n° 5, p. 302.

ration est de 3.313,92, la quantité de matières azotées utilisables par l'organisme est de 109,97, et celle des matières hydro-carbonées de 584,17.

Au surplus, il ne faut pas oublier que durant les trois carêmes, chaque jour, et pendant le reste de l'année, deux fois par semaine, le jeûne était de rigueur, si bien que les jours d'alimentation réduite étaient presque aussi nombreux que les jours où la ration était délivrée tout entière¹.

Le texte du *typikon* dit que si la deuxième portion de légumes secs se compose de *pois*, il ne sera alloué à l'ensemble des participants qu'un demi-modius maritime, au lieu d'un modius entier.

Rien ne paraît justifier cette restriction, car la valeur alimentaire des pois ne s'écarte pas sensiblement de celle des autres légumes secs².

* * *

A chacun des pensionnaires admis au *γρηγοριεύον* du Tout-Puissant, est alloué par an :

20 modii maritimes de blé;
2 — — de légumes secs.
50 livres de fromages;
1 modius (*μέτρον*) d'huile d'olives.

1^o BLÉ. — 20 modii maritimes de blé ($13^{\text{kg}},096 \times 20$) pèsent $261^{\text{kg}},920$. La ration quotidienne ($261^{\text{kg}},920 : 365$) est donc de $0^{\text{kg}},717,5$ de blé. Transformée en pain, elle fournit :

MATIÈRES AZOTÉES	MATIÈRES HYDRO-CARBONÉES	GRAISSES
49 ^{gr} ,79	378 ^{gr} ,05	68 ^{gr} ,81
219 ^{cal} ,07	1.550 ^{cal} ,00	64 ^{cal} ,01
1.833 ^{cal} ,08		

2^o LÉGUMES SECS. — Si l'on suppose que les légumes secs délivrés aux vieillards sont des *fèves*, les deux *modii* maritimes ($32^{\text{lit}},82 \times 0^{\text{kg}},740$) pèsent $24^{\text{kg}},287$; la ration quotidienne est donc de $66^{\text{gr}},53$, elle fournit :

MATIÈRES AZOTÉES	MATIÈRES HYDRO-CARBONÉES	GRAISSES
13 ^{gr} ,97	36 ^{gr} ,75	08 ^{gr} ,93
61 ^{cal} ,46	150 ^{cal} ,75	8 ^{cal} ,74
220 ^{cal} ,95		

Deux *modii* maritimes de *haricots secs* fourniraient une ration journalière de $67^{\text{gr}},43$ dégageant $225^{\text{cal}},21$ utilisables.

Deux *modii* maritimes de *lentilles* donneraient, chaque jour, une ration de $69^{\text{gr}},20$ produisant $233^{\text{cal}},20$ utilisables.

1. Toutefois il est interdit de jeûner durant les deux semaines qui précèdent le « dimanche du fromage », pendant cinquante jours après Pâques et douze jours après Noël. Cette restriction réduit à cinquante le nombre des jours de jeûne en dehors des Carêmes. Comme la durée de ceux-ci était de cent treize jours, les byzantins jeûnaient en moyenne cent soixante-trois jours par an.

2. Composition centésimale des pois : mat. azotées, 49,35; — mat. hydro-carb., 57,71; — matières grasses, 1,54; — calories dégagées, 336,23.

Si donc la ration quotidienne de légumes secs consistait en fèves, en haricots ou en lentilles, elle fournissait, en chiffres ronds, 230 calories utilisables.

3° FROMAGE. — Chaque pensionnaire disposant de 50 livres¹ de fromage par an, sa consommation journalière est de 45 grammes, poids d'une ration normale.

Le texte n'indique pas quels étaient les fromages servis sur la table du γειροκομείον. Or, ils diffèrent notablement les uns des autres par leur constitution chimique. La plupart sont riches en matières grasses et azotées. Ils fournissent en moyenne de 3 à 400 calories utilisables par 100 grammes. Mais quelques-uns sont pauvres en graisses, tel le fromage blanc, et dégagent à peine 200 calories. Le nombre de calories produites par les 45 grammes de fromage pouvait donc osciller entre 84 et 176.

Si l'on suppose que les vieillards reçoivent du *fromage de chèvre*², la ration journalière fournissait :

MATIÈRES AZOTÉES	MATIÈRES HYDRO-CARBONÉES	GRAISSES	CALORIES
13 ^{sr} ,36	6 ^{sr} ,14	6 ^{sr} ,21	142,41

4° HUILE. — Un μέτρον d'huile d'olive est alloué par an à chaque pensionnaire. S'agit-il du μ. θαλάσσιον, μοναστηριακόν ou άννονικόν ? Le texte ne le précise pas. Mais il est vraisemblable qu'il entend parler de la mesure maritime, puisque les autres éléments de la ration, blé et légumes secs, sont exprimés en modii de mer. Le μέτρον θαλάσσιον (16^{lit},41 × 0^{kg},917, poids d'un litre d'huile d'olives) pèse 15^{kg},048. La ration quotidienne est donc de 41 grammes et dégage 346^{cal},86.

En totalisant l'ensemble des apports, on obtient les chiffres suivants :

	MATIÈRES AZOTÉES	MATIÈRES HYDRO-CARBON.	MATIÈRES GRASSES	CALORIES
Pain	49 ^{sr} ,79	378 ^{sr} ,05	6 ^{sr} ,81	1.833,08
Légumes secs	13 ^{sr} ,97	36 ^{sr} ,75	0 ^{sr} ,93	230,00
Fromages	13 ^{sr} ,36	6 ^{sr} ,14	6 ^{sr} ,21	142,41
Huile	»	»	36 ^{sr} ,90	346,86
	<u>77^{sr},12</u>	<u>420^{sr},94</u>	<u>50^{sr},85</u>	<u>2.552,35</u>

Cette ration d'entretien est suffisante pour des vieillards et des infirmes qui ne se livrent à aucun travail manuel.

* * *

Chacun des six serviteurs attachés au γειροκομείον reçoit par tête et par an :

20 modii maritimes de blé ;
2 — de légumes secs ;
50 livres de fromage.

Cette ration, sauf en ce qui concerne l'huile qui fait défaut, est identique à celle des vieillards. Elle est très pauvre en matières grasses (14^{sr},95) et ne produit que 2.205^{cal},49. Il est présumable que les serviteurs recevaient une allocation en argent pour se procurer de l'huile ou d'autres matières grasses.

Chacun des serviteurs recevait en plus 16 mesures de *vin* par an, soit 262^{lit},56,

1. Se rappeler que la livre byzantine, comme la livre romaine, pesait 327^{sr},4.

2. Composition centésimale du fromage de chèvre : mat. azotées, 32^{sr},59 ; — mat. hydro-carb., 14^{sr},99 ; — mat. grasses, 15,16 ; — calories, 347,36.

ce qui fait, 0^{lit},720 par jour. Il s'agissait certainement d'*abondance*, car les Byzantins ne buvaient pas le vin pur.

* * *

Il est intéressant de comparer le régime alimentaire des hôpitaux et hospices de Byzance à celui de nos établissements modernes.

I. — Dans les hôpitaux de l'Assistance Publique de Paris, les malades au 4^e degré, c'est-à-dire ayant le plein régime, reçoivent chaque jour les quantités ci-dessous ¹ :

NATURE DES ALIMENTS	QUANTITÉS	MATIÈRES AZOTÉES	M. HYDRO- CARBON.	GRAISSES	CALORIES
Pain blanc ²	480 gr.	33 ^{gr} ,31	252 ^{gr} ,91	4 ^{gr} ,56	1.226,1
<i>Petit déjeuner :</i>					
Soupe maigre ³	30 centil.	4 ^{gr} ,45	12 ^{gr} ,91	6 ^{gr} ,85	137,9
<i>Déjeuner :</i>					
1 ^o Viande rôtie	90 gr.	20 ^{gr} ,04	0	20 ^{gr} ,19	278,0
2 ^o Légumes secs	8 centil.	10 ^{gr} ,47	35 ^{gr} ,81	0 ^{gr} ,83	200,7
<i>Dîner :</i>					
1 ^o Soupe grasse	30 centil.	3 ^{gr} ,63	0	0 ^{gr} ,96	24,8
2 ^o Viande bouillie	120 gr.	33 ^{gr} ,88	0	12 ^{gr} ,65	267,0
3 ^o Pommes de terre	24 centil.	5 ^{gr} ,20	49 ^{gr} ,44	2 ^{gr} ,16	228,0
		110 ^{gr} ,98	351 ^{gr} ,07	48 ^{gr} ,20	2.362,5

Le régime n'est pas uniforme ; il peut comporter du poisson, des légumes verts, des œufs, du riz au beurre, etc.

NATURE DES ALIMENTS	QUANTITÉS	MATIÈRES AZOTÉES	M. HYDRO- CARBON.	GRAISSES	CALORIES
Pain blanc	480 gr.	33 ^{gr} ,31	252 ^{gr} ,91	4 ^{gr} ,56	1.226,4
<i>Petit déjeuner :</i>					
Soupe maigre	30 centil.	4 ^{gr} ,45	12 ^{gr} ,91	6 ^{gr} ,85	137,9
<i>Déjeuner :</i>					
1 ^o Bouilli accommodé	90 gr.	25 ^{gr} ,31	0	9 ^{gr} ,41	200,3
2 ^o Légumes de saison	24 centil.	6 ^{gr} ,30	10 ^{gr} ,29	0 ^{gr} ,86	78,3
<i>Dîner :</i>					
1 ^o Soupe grasse	30 centil.	3 ^{gr} ,63	0	0 ^{gr} ,96	24,8
2 ^o Poisson (ex. maquereau)	24 centil.	44 ^{gr} ,25	0	19 ^{gr} ,94	382,2
3 ^o Pommes de terre	24 centil.	5 ^{gr} ,20	49 ^{gr} ,44	2 ^{gr} ,16	228,0
		122 ^{gr} ,45	325 ^{gr} ,55	44 ^{gr} ,74	2.278,9

1. Règlement sur le régime alimentaire des hôpitaux et hospices civils de Paris (28 décembre 1867).
— Une circulaire du 13 juin 1913 apporte quelques modifications à ce règlement. Le régime, dit normal, diffère peu du régime des malades au 4^e degré. Toutefois la portion de viande, rôtie ou bouillie, allouée au repas du soir, est réduite à 90 grammes.

2. Pour les femmes la quantité de pain est réduite à 400 grammes.

3. La soupe aux légumes secs contient, pour 100 centilitres : beurre ou graisse 2^{gr},75 ; sel 1^{gr},20 ; poivre

Chaque malade reçoit en outre 48 centilitres de vin ¹.

II. — Dans les Asiles de Vieillards de l'Assistance Publique de Paris, le régime est *gras*, cinq jours par semaine, et *maigre* le vendredi et le samedi.

Le régime gras comporte :

NATURE DES ALIMENTS	QUANTITÉS	TENEUR EN PRINCIPES NUTRITIFS			CALORIES
		MATIÈRES AZOTÉES	M. HYDRO- CARBON.	GRAISSES	
Pain blanc.	600 gr. ²	41 ^{gr} ,64	316 ^{gr} ,14	5 ^{gr} ,70	1.533,00
<i>Déjeuner :</i>					
Bouillon maigre	50 centil.	0 ^{gr} ,65	0	0 ^{gr} ,16	4,15
<i>Dîner :</i>					
1 ^o Légumes secs ³	10 centil.	13 ^{gr} ,08	44 ^{gr} ,76	1 ^{gr} ,04	260,93
2 ^o Fromage (4)	40 gr.	6 ^{gr} ,69	1 ^{gr} ,39	9 ^{gr} ,88	128,11
<i>Souper :</i>					
1 ^o Bouillon gras	45 centil.	0 ^{gr} ,54	0	0 ^{gr} ,14	3,73
2 ^o Viande bouillie.	120 gr.	33 ^{gr} ,88	0	12 ^{gr} ,55	267,09
		96 ^{gr} ,48	362 ^{gr} ,29	29 ^{gr} ,47	2.197,01

Le régime des jours maigres est le suivant :

NATURE DES ALIMENTS	QUANTITÉS	TENEUR EN PRINCIPES NUTRITIFS			CALORIES
		MATIÈRES AZOTÉES	M. HYDRO- CARBON.	GRAISSES	
Pain blanc.	600 gr.	41 ^{gr} ,64	316 ^{gr} ,14	5 ^{gr} ,70	1.533,00
<i>Déjeuner :</i>					
Bouillon maigre	50 centil.	0 ^{gr} ,65	0	0 ^{gr} ,16	4,15
<i>Dîner :</i>					
1 ^o Légumes secs	10 centil.	13 ^{gr} ,08	44 ^{gr} ,76	1 ^{gr} ,04	260,93
2 ^o Fromage	40 gr.	6 ^{gr} ,69	1 ^{gr} ,39	9 ^{gr} ,88	128,11
<i>Souper :</i>					
Bouillon maigre.	50 centil.	0 ^{gr} ,65	0	0 ^{gr} ,16	4,15
Poisson salé (morue)	110 gr.	29 ^{gr} ,59	0	0 ^{gr} ,45	134,43
		92 ^{gr} ,30	362 ^{gr} ,29	17 ^{gr} ,39	2.064,77

Les hommes reçoivent en outre 14 centilitres de vin, et les femmes 12.

Au petit déjeuner, le bouillon peut être remplacé par du lait (25 centilitres). Des

0^{gr},005; légumes secs 40 centilitres; oignons 0^{gr},50. — Les seuls éléments qui apportent des principes nutritifs sont les 10 centilitres de légumes secs $\times 3 \times 0^{\text{gr}},750 = 22$ grammes, et le beurre $2^{\text{gr}},75 \times 3 = 8^{\text{gr}}, 25$.

1. Pour les femmes, la quantité de vin est réduite à 40 centilitres.
2. Pour les femmes la quantité de pain est réduite à 500 grammes.
3. J'ai pris pour type les haricots.
4. J'ai pris pour type le brie.

légumes frais (22 centilitres), des pommes de terre (33 centilitres), du riz (20 centilitres), des pruneaux (15 centilitres) ou du raisiné (60 grammes), peuvent être introduits dans la ration.

CONCLUSIONS

A ne considérer que les chiffres, les rations alimentaires de l'Hôpital et de l'Asile du Pantocrator sont bien plus copieuses que celles de nos établissements parisiens. Mais cette différence à l'avantage des fondations byzantines s'atténue et disparaît même si l'on tient compte des longues périodes de jeûne auxquelles se soumettaient les Grecs du moyen âge. En réalité, leur bilan alimentaire annuel était le même que le nôtre.

La ration de pain allouée aux malades et aux vieillards du Pantocrator diffère peu de celle qui est fournie par l'Assistance Publique de Paris. Mais la composition des repas est infiniment moins variée. Le menu ne comporte jamais ni viande, — elle était bannie de la table de tous les établissements soumis à l'autorité religieuse, — ni même de poissons ou de coquillages dont les Byzantins étaient pourtant si friands. Chaque jour, au déjeuner et au dîner sont servis les mêmes plats de légumes assaisonnés avec de l'huile. La monotonie d'un tel régime est bien faite pour inspirer le dégoût. Sans doute les malades reçoivent quelque argent pour améliorer leur ordinaire, mais malgré cet appoint ils font maigre chère. Au moyen âge, les malades de l'Hôtel-Dieu de Paris mangent, cent quatre-vingt-cinq jours par an, du mouton ou du bœuf, du poisson de mer ou d'eau douce, des œufs, du lait, du fromage et des fruits ; aux « griefs malades » on sert de la volaille ¹. Quel contraste entre la cuisine du Pantocrator et celle de notre vieil hôpital parisien !

1. Comptes aux Arch. de l'Assist. publiq., III, 274 ; — IV, 260 ; — X, 260 ; — Arch. nat., H 3664, 32.

IV

HISTOIRE DU PRUNEAU

PAR M. LE D^r **HENRI LECLERC**

Bien qu'il y ait un intérêt historique à passer en revue ce que nos devanciers ont écrit, tant au point de vue bromatologique qu'au point de vue thérapeutique, sur le pruneau, j'ai peut-être à m'excuser d'aborder un sujet si peu adéquat à la solennité des circonstances qui nous réunissent ici et de solliciter votre bienveillante attention — passez-moi l'expression — pour des prunes : j'en prendrai, du moins, occasion de vous dire, comme préambule, un mot de cette locution populaire. On sait que la ville de Damas s'enorgueillissait à juste titre de l'excellence de ses prunes : elles ont été magnifiées par deux poètes apothicaires poitevins, les Contant père et fils :

L'appétissante prune au fruit délicieux,
Que Damas nous produit en ses fertiles lieux,
Par sa perfection toutes les autres prunes
Surpasse de valeur, tant rares que communes.
Fruit rustique repas qui favorable esmeut
Le ventre constipé qui vuidier ne se peut ¹.

On raconte que, lors de l'expédition de 1148 contre Damas, les croisés n'ayant pu réussir à s'emparer de la ville furent accusés ironiquement d'y être allés pour des prunes ². On ne saurait dire, toutefois, que leur entreprise ne produisit pas ses fruits : car c'est à leur retour en Europe qu'ils y introduisirent la variété de prunes qui, sous les noms de prune de Damas, de gros Damas noir, de prune de Saint-Cyr, de gros Damas violet de Tours, constitue le plus bénin, le plus populaire et le plus agréable des laxatifs.

Bien que Dioscoride ³ ait attribué aux prunes de Syrie et surtout à celles de Damas, lorsqu'elles sont sèches, la vertu d'être astringentes et de resserrer le ventre, leur puissance ecceprotique, établie sur d'éclatants succès, a été célébrée par de nombreuses générations de thérapeutes : « Je ne sais, disait Galien ⁴, pourquoi Dioscoride soutient

1. *Le second Eden* de P. CONTANT, *maistre apothicaire de la ville de Poitiers*, 1628.

2. Ch. ROZAN attribue à cette locution une autre origine : un doyen de Sorbonne avait reçu d'excellentes prunes ; malgré toutes ses précautions, il eut la douleur de les laisser manger par ses écoliers ; dans sa fureur, il voulut les chasser tous, mais l'un d'eux eut l'heureuse inspiration de se jeter à ses pieds en s'écriant : « Eh ! Monsieur, voulez-vous donc qu'on dise que vous nous avez chassés pour des prunes ? » (*Les Végétaux dans les proverbes*).

3. DIOSCORIDE. *De Materia medica*. Lib. I. Cap. CXXXVII.

4. GALIEN. *De simplicium medicamentorum facultatibus*. Lib. VII.

que la prune de Damas desséchée constipe, alors qu'il est notoire qu'elle est laxative. » Le nom que portait le fruit chez les Grecs renferme d'ailleurs une allusion à cette action : ils l'appelaient βράβυλα, ce qui signifie, d'après Athénée, propre à expulser les aliments (βράβην βάλλον). Le poète Martial le savait bien, lui dont la muse se montre si compatissante aux constipés : « Prends, dit-il, des prunes qu'ont ridées la vieillesse et de lointains voyages : elles soulagent de son fardeau le ventre dur :

*Pruna peregrinae carie rugosa senectae
Sume : solent duri solvere ventris onus.*

C'est encore comme laxative que nous voyons la prune (*iddjâs*) figurer en maint endroit de la pharmacopée des Arabes. Ibn Massouih dit qu'elle relâche le ventre et qu'elle évacue la bile à cause de sa viscosité, propriété plus accentuée chez la noire, en raison de sa grande acidité; Ishak Ibn Soleiman donne la préférence à celle qui est bien mûre : si on la fait bouillir, que l'on décante l'eau et que l'on en boive avec du sucre ou avec du miel, c'est un excellent laxatif, surtout si l'on garde longtemps l'abstinence après son ingestion ¹. D'après Mésué, le condit de prunes calme l'ardeur de l'estomac, tempère la fièvre, étanche la soif, exonère le ventre : on les rend plus actives en perforant par places le tronc du prunier et en y introduisant, suivant la pratique des Arméniens, de la scammonée ². Plus tard on perfectionna cette technique en pratiquant sur le tronc d'un nerprun une greffe de prunier. Garidel raconte que « M. de Thoron, conseiller au Parlement, avoit fait enter des greffes de prunier de la Perdigone sur le nerprun qui avaient bien pris et qui étoient parvenues jusqu'à l'état de donner du fruit : mais les vomissemens et les violentes purgations que cau-soient ces fruits l'obligèrent à les faire couper ³. »

Au moyen âge, nous voyons maître Aldebrandin de Sienne imiter la conduite de l'âne de Bridan et, bien qu'Italien, traiter des vertus pharmaco-dynamiques de la prune en véritable Normand : « Autres manieres de prounes, dit-il, si com avoïsnés (prunes de Damas) dont maint philosophe dient qu elles alaskent le ventre, si com dist Galiens, autres sont si com Dioscorides qui dient qu eles restreignent et por savoir li quex dist miex, esprovance iuge entre ii ⁴. » Malgré ces réticences, tous les simplistes de la période médiévale s'accordent à prôner les effets exonérants des prunes : c'est du moins l'avis de l'École de Salerne :

Frigida sunt, laxant, multum prosunt tibi pruna.

Deux passages empruntés l'un à l'*Arbolayre*, l'autre à Platine de Crémone, nous montrent à quelles lois était soumis l'art de fabriquer les pruneaux : « Prunes sont froydes et moytes, il en est de deux manieres de noires et de rouges. Celles qui sont noires et sont un peu dures sont les meilleures et entre elles encore valent mieulx celles qu'on appelle prunes de Damas ou Damascenes. On les doit cueillir quand elles sont meures et qui les veult garder si les fende et puis les arrose de vin aigre et ainsi

1. IBN. EL BEÏTHAR. *Traité des simples*.

2. MÉSUE. *De re medica libri tres*. Lib. II.

3. GARIDEL. *Histoire des plantes qui naissent aux environs d'Aix*, 1715. Consulter sur le même sujet : H. LECLER. L'art d'obtenir des fruits laxatifs d'après Antoine Mizauld. *Bull. de la Société d'Histoire de la médecine*, mars-avril 1921.

4. *Le régime du corps de maître ALDEBRANDIN DE SIENNE*. Texte français du XIII^e siècle publié par les Drs L. LANDOUZY et R. PÉPIN.

se pourront garder en un vaissel de boys. Mais quand elles sont fendues, il les fault mettre seicher au soleil par quinze jours puis mettre en sirop : elles ont vertu d'adoucir et polir les boyaulx et pour ce valent en fièvres agües et pour ceulx qui ont le ventre serré par cause de seicheté ou par humeur colericque ¹. » « Aucuns font seicher les dictes prunes lesquelles bien lavees et destrempees avec du vin blanc ou pour les faire plus laxatives les mettent (avec de l'eau entre deux escuelles) sur le feu et après jettent du sucre par dessus puis les presentent au commencement de table et sont fort laxatives, saines, appetissantes et bonnes à gens desgoutez et malades et est a noter que les prunes fresches et moistes sont plus altératives, de pire nourrissement et de plus grand superfluité que ne sont les seiches lesquelles sont moult confortatives et donnent meilleur nourrissement au corps ². »

A l'époque de la Renaissance deux camps adverses bataillent sur cette question troublante : la prune constipe-t-elle ou relâche-t-elle ? Les uns, avec Brassavole, en tiennent pour Dioscoride et pour l'astringence du pruneau ; les autres, comme Matthiole, défendent la thèse opposée. Mais Matthiole, ne pouvant admettre que ni Galien, ni Dioscoride se soient trompés, tranche le problème d'une façon aussi ingénieuse que conciliante : « Il est tout notoire que les prunes de Damas laschent commodement le ventre quand on en mange ; mais néantmoins par après, elles le tiennent clos et resserré » ; puis, selon son habitude, il malmène quelque peu Brassavole « homme docte et bien versé en la médecine » pour ne pas avoir reconnu un fait si évident : « En quoy Brassavolus me pardonnera : car il n'approche de la vérité, ny loing, ny près : et ne s'est souvenu le bonhomme que, non seulement les prunes de Damas sèches, mais aussi plusieurs autres simples sont ensemblément laxatifz et astringens ³. »

Tandis que les savants se disputent ainsi pour des prunes, le pruneau continue à être de la part des médecins, des apothicaires et de leurs clients, malades ou bien portants, l'objet d'un crédit mérité. Les médecins, d'accord avec la servante du *Malade imaginaire* prescrivent « le soir, de petits pruneaux pour relâcher le ventre » : un auteur allemand, Rolfink, déclare qu'ils « agissent en obéissant à la nature et non par violence » : il rapporte qu'ils aidèrent à vaincre « une incroyable siccité du ventre » très illustre et très généreux seigneur Henry Sigismon de Vippach, conseiller et capitaine du duc de Saxe et que ce noble constipé avait l'habitude d'en absorber huit avant de se mettre à table « ce qui lui arrivait plus d'une fois par jour ⁴. » Les apothicaires en font la base d'électuaires insignes : Confection Hamech, lénitif de la pharmacopée de Paris, diaprun (*Electarium diaprunum*) : ce dernier a joué dans la thérapeutique de nos pères un rôle assez important pour qu'on lui accorde une mention spéciale : voici quel en était le mode de préparation : « Racines contuses de polypode deux onces, semences d'oxyacantha (épine-vinette), réglisse ratissée et contuse ââ une once ; fleurs de violettes récentes quatre onces ou, en leur place, semences de violettes une once. Faites cuire dans : eau très pure huit livres jusqu'à consommation

1. *Arbolayre contenant la qualitez et virtus, proprietez des arbres, gommess et semences, extrait de plusieurs tratiers de médecine comment d'Avicenne, de Rasis, de Constantin, de Ysaac et Plateaire selon le commun usage bien correct.* F° cxxviii (Besançon vers 1480).

2. *Le grand cuisinier* de B. PLATINE de Crémone, 1588.

3. *Les six livres de Dioscoride commentés par MATTHIOLE Sienois.* Traduction A. du Pinet, 1560.

4. ROLFINK. *Liber de purgantibus vegetabilibus*, 1667.

du tiers. Dans la colature décantée faites cuire prunes acides de Damas noires une livre et demie jusqu'à ce qu'elles paraissent se dissoudre. Mettez de côté la pulpe après l'avoir passée à travers un tamis de soie. Dans le jus exprimé faites cuire à consistance sirupeuse : de sucre de bonne qualité deux livres, de suc de coings acides six onces. Ajoutez et faites dissoudre : de la pulpe des prunes, épaissie au B.M. une livre : enfin incorporez : poudres de santal citrin, de santal rouge ââ une demi-once ; de semences de violettes, de pourpier, de fleurs de roses sèches ââ une once : faites un électuaire ². » Si nous sommes tentés de sourire en lisant cette archaïque formule, prenons garde qu'elle représentait une association polypharmaceutique très judicieusement combinée : on y trouvait réunis un cholagogue (polypode) ¹, un émétocathartique (violettes) ², un laxatif (pruneau), des toniques du tube digestif (épine-vinette, santals, roses), un mucilagineux adoucissant de la muqueuse intestinale (pourpier) ³ : rien d'étonnant qu'elle produisit les effets que signale Dufour de la Crespelière dans son commentaire burlesque de l'École de Salerne :

La Prune fraîche estant humide
Fait le ventre mol et fluide
.
Et l'on sçait que les Apothicaires
Qui sont gens un peu mercenaires
De la pulpe font le Diaprun
Ou le *Diaprunum* c'est tout un,
Composition laxative,
Excellente, et fort purgative,
Et propre en tous lieux, en tout temps
Pour potions et lavemens ⁴.

Non moins que les gens de l'art médical ou pharmaceutique, ceux du *profanum vulgus* pratiquaient largement le pruneau : mon cher et savant ami, le Dr Paul Dorveaux, m'a signalé un plat de « Proniaux estuvez » figurant au menu d'un repas de noces qui se fit à Lille, le 16 juin 1507 ; les marchands ambulants les annonçaient dans les rues de Paris assaisonnés d'allègres refrains :

Pruneaux de Tours, pruneaux
La qui en veut qu'on se délivre
Je les vens huict tournois la livre
Aussi bon marché que dedans Tours.

Prunes, prunes de Damas
On en fait les bons pruneaux
Mais qu'on revienne aux nouveaux
J'en feray grand amas.

Enfin, Bruyerin Champier nous apprend que les courtisans de son temps recher-

1. *Codex medicamentarius seu pharmacopœa parisiensis*, 1758.

2. H. LECLERC. Note sur l'action cholagogue du polypodium vulgare. *Bull. de la Société de thérapeutique*, 9 février 1921.

3. H. LECLERC. La Violettes. *Courrier médical*, 18 avril 1920.

4. H. LECLERC. Histoire du pourpier. *Bull. de la Société d'Histoire de la Pharmacie*, 1916.

5. *Commentaire en vers françois sur l'Ecole de Salerne contenant les moyens de se passer de médecin, etc., par Monsieur D. F. C. docteur en la Faculté de médecine*, 1671.

chaient avidement les prunes sèches de Reims et qu'ils avaient accoutumé d'en faire présent à leurs amis, *pro gratissimo munusculo*, dans de petites corbeilles oblongues ¹. C'était encore, au XVIII^e siècle, un cadeau fort galant, ainsi qu'il appert de ce couplet de la *Chanson de M. et M^{me} Denis* :

C'est de vous qu'en sept cent un
Une anguille de Melun
M'arriva si galamment
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en
Avec des pruneaux de Tours
Que je crois manger toujours.

Nous ne nous représentons guère, aujourd'hui, un soupirant offrant à l'objet de sa flamme une livre de pruneaux, fussent-ils de Tours, d'Agen ou d'autres lieux ; mais si l'estimable fruit sec a disparu de la carte du Tendre, il occupe toujours, dans le domaine de la matière médicale et dans celui de la diététique, une place avantageuse : c'est lui qu'en des pages inoubliables Alphonse Daudet nous montre voisinant, sur les tables d'hôte, avec son rival et antagoniste, le riz ; c'est à sa pulpe salutaire et benoîte qu'une partie de l'humanité, celle dont les entrailles ont horreur du vide, demande le couronnement d'efforts trop souvent impuissants. Ne sont-ce pas là d'assez sérieux états de service pour que le nom du pruneau mérite d'être inscrit dans les fastes de l'histoire de la médecine ?

1. BRUYERINI. *De re cibaria libri XXII*, 1560.

V

LES PLUS ANCIENS STATUTS DE LA CORPORATION DES APOTHICAIRES DE TOULOUSE

PAR M. E.-H. GUITARD

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE LA PHARMACIE

Un vieil inventaire des archives municipales de Toulouse, antérieur à la Révolution, signale la présence dans ces archives d'un document qu'il eût été bien curieux de retrouver : c'est le texte des statuts qui réglementaient l'exercice de la pharmacie à Toulouse en 1309.

Le découvrira-t-on un jour ? Cela n'est pas impossible. En attendant, contentons-nous de lire et d'analyser les ordonnances des Capitouls du 1^{er} avril 1471 et du 9 avril 1513, qui contiennent des statuts d'apothicaires déjà bien suffisamment vénérables.

Il existe deux copies intégrales des statuts de 1471, l'une dans le registre HH 2 des archives municipales de Toulouse aux feuillets 294-298, l'autre dans le registre E 1193 des archives départementales de la Haute-Garonne (f^o 1 sqq.). Il subsiste trois copies des statuts de 1513 (sans compter des paraphrases en français), la première aux feuillets 21 à 47 du registre HH 3 des mêmes archives municipales, l'autre aux feuillets 241 et suivants du registre E 1193 du dépôt départemental, la 3^e remplissant entièrement un petit registre de ce dernier dépôt qui est coté E 1141.

Les statuts de 1471 ne sont qu'une version réformée de statuts antérieurs arrêtés le 10 octobre 1464. Ceux-ci ont été perdus, mais nous savons qu'ils attribuaient pour chefs à la corporation des apothicaires un baile apothicaire et un baile médecin. Cette situation était humiliante pour nos prédécesseurs toulousains qui, en 1471, réussirent à s'affranchir officiellement de la tutelle médicale et obtinrent que les deux bailes seraient choisis parmi eux. Quant aux statuts de 1513, ils consacrent des modifications assez intéressantes suggérées par la pratique et surtout ils sont beaucoup plus explicites que les précédents (65 articles au lieu de 19).

Les uns et les autres sont en forme d'ordonnances rendues par les Capitouls, c'est-à-dire les consuls de la commune de Toulouse. Bien qu'établis théoriquement à la requête des maîtres apothicaires, ces actes contiennent de nombreuses prescriptions uniquement inspirées par l'intérêt public (police sanitaire, législation commerciale, etc.). Cela n'a rien de particulier à nos statuts : la plupart des règlements de l'Ancien Régime sont en effet la résultante d'influences diverses et parfois contraires, la sentence rendue par une autorité reconnue de tous dans un conflit latent.

Je n'insisterai pas davantage sur la forme de ces documents. Je négligerai l'interminable et pompeux préambule qui orne l'ordonnance de 1513. Je renonce également à fournir le détail des innombrables amendes qui s'abattent sur le délinquant éventuel à la fin de chaque paragraphe.

Au lieu d'énumérer dans l'ordre souvent peu logique dans lequel ils se présentent les statuts de 1471, puis les statuts de 1513, j'étudierai parallèlement les uns et les autres en les regroupant aussi méthodiquement que cela m'a été possible. Nous nous occuperons d'abord de l'organisation de la corporation et de la confrérie (nomination des bailes, cérémonies religieuses, secours mutuels, fermeture des boutiques). En second lieu, nous examinerons les questions déontologiques : réception des maîtres, leur succession, leurs rapports avec leurs confrères, avec leurs élèves et avec les individus exerçant des professions voisines. Enfin, nous passerons en revue les prescriptions de police sanitaire et de police commerciale, telles que visites des officines et taxations.

L'ordonnance du 1^{er} avril 1471 dispose que chaque année au début de janvier les deux bailes, c'est-à-dire les deux chefs annuels de la corporation, nommeront deux autres bailes choisis parmi les maîtres de la corporation (*bajuli apothecarii*). Ces deux nouveaux bailes jureront immédiatement entre les mains des Capitouls de bien observer les statuts et de les faire observer. A la fin de la législature, ils nommeront leurs successeurs.

L'ordonnance du 9 avril 1513 vient modifier sensiblement ces dispositions. Il n'y aura plus deux bailes, mais quatre. Leur élection aura lieu le 8 mai de chaque année, jour de la Saint-Michel, et de la façon suivante : chaque baile sortant proposera deux noms entre lesquels l'assemblée générale des maîtres aura à se prononcer à la majorité des voix.

Les bailes recevront une indemnité annuelle de deux livres tournois et un certain nombre de gratifications à l'occasion de leur intervention dans les affaires de leurs confrères. Mais ils sont eux-mêmes pécuniairement responsables des deniers de la corporation. La caisse est alimentée par les amendes, par le droit d'installation exigé des nouveaux maîtres et aussi par les cotisations annuelles imposées aux membres (8 à 10 sous tournois).

Les bailes ont, comme nous le verrons par la suite, des attributions très étendues, mais leur arbitraire est sagement limité. C'est ainsi que, toujours d'après les statuts de 1513, il leur est interdit d'intenter aucune action contre un membre sans le consentement de la corporation tout entière. D'autre part, ils ne peuvent faire comparaître un maître devant eux qu'en présence des Capitouls.

Les statuts de 1471 ne mentionnent pas l'existence d'une confrérie religieuse annexée au syndicat professionnel ; ceux de 1513 semblent l'avoir créée. Cette confrérie, placée sous le patronage de saint Michel l'Archange, aura son siège dans la chapelle de Rieux au couvent des Jacobins. Elle célébrera sa fête le 8 mai de chaque année, jour de la fête de l'ange. Tous les maîtres seront tenus sous peine d'amende d'assister à toutes les cérémonies de cette fête. Le lendemain, une messe de *Requiem* sera dite pour le repos de l'âme des confrères disparus, ce qui n'empêchera point les bons frères de dire à cette intention deux messes basses par semaine d'un bout de l'année à l'autre.

Si un maître apothicaire ou sa femme vient à mourir, tous les maîtres seront tenus

de l'accompagner à sa dernière demeure. Si l'un d'eux tombe malade, les bailes ont le devoir de le visiter et de le secourir.

Les boutiques seront fermées tous les dimanches, le jour de la Saint-Michel, le jour de Noël et les deux jours qui suivent, ceux de la Circoncision, de l'Épiphanie, Pâques, Ascension, Pentecôte, *Corpus Christi*, Toussaint, Fête de la Vierge, Nativité de saint Jean-Baptiste et des douze apôtres. Les contrevenants seront redevables de deux livres de cire dont la moitié applicable à la confrérie, l'autre moitié à l'œuvre des Corps saints de la basilique Saint-Sernin.

On sait que sous l'ancien Régime toutes les corporations étaient extrêmement fermées : pour exercer un métier quelconque, il fallait subir un examen et être agréé par les maîtres en exercice. La pharmacie avait moins de raison que tout autre art d'échapper à cette loi plutôt bienfaisante.

Les statuts de 1471 se bornent à indiquer qu'il est interdit d'ouvrir boutique d'apothicaire à Toulouse si l'on n'a subi avec succès un examen devant les bailes et acquitté au profit de la ville un droit de trente sous toulousains, droit dont sont dispensés les fils de maîtres, qui doivent toutefois faire preuve de moralité et de capacité. En outre, les nouveaux maîtres doivent à la corporation un droit d'entrée d'une livre tournoi, somme réduite à dix sous pour les fils de maîtres.

En 1513, on semble être devenu beaucoup plus sévère. Il faut d'abord prouver qu'on réside depuis au moins huit ans à Toulouse et ensuite qu'on a toujours respecté les femmes et les parentes des futurs collègues : « *neque etiam rem inhonestam cum uxore, filia vel cumsanguinea alicujus magistri commiserit, vel non sit leno, homicida, fur, raptor, vel etiam maculatus aliquo gravi crimine, neque vagabundus extitit.* »

Le candidat sera interrogé par les bailes sur l'Antidotaire de Nicolas, sur les Pandectes et sur l'usage des poids ; il préparera quatre remèdes composés (*dispensationes*), un pour chaque baile. Avant l'ouverture de la boutique, les bailes seront appelés à s'y rendre pour approuver la situation, l'agencement, le contenu. Les nouveaux maîtres prêteront serment et paieront 20 livres tournois, somme considérable pour l'époque, dont la moitié est destinée à la corporation, l'autre moitié à la ville.

Un fils peut être reçu du vivant de son père ; il ne peut ouvrir boutique sans l'assentiment de celui-ci. Tout comme aujourd'hui un maître ne peut tenir plus d'une boutique, et cette boutique il ne doit ni l'affermier, ni la louer, mais bien l'exploiter lui-même ou se faire remplacer soit par son fils, soit par un employé suffisant et capable. Ces mêmes statuts contiennent relativement aux successions des dispositions minutieuses qu'il serait trop long de détailler. Les veuves ont la faculté d'exploiter l'officine pendant l'année qui suit le décès de leur mari, à condition qu'elles se fassent aider par un employé capable.

Les statuts de 1471 aussi bien que les suivants interdisent aux apothicaires de débaucher les employés ou élèves de leurs confrères, « *aliquem servitorem seu famulum desbochatum ab alio magistro nisi prius primo magistro certiorato* ».

Les statuts de 1513 précisent que si un maître prend un nouvel employé à titre d'apprenti (*aprendiz*), il doit le prendre pour trois ans et lui faire connaître dans les huit jours toutes les obligations du métier, notamment lui faire jurer d'observer les statuts. L'apprenti qui quitterait son patron avant ce terme se verrait infliger une amende de deux livres tournois.

Voici maintenant comment sont réglés les rapports des pharmaciens avec les membres des autres corporations. D'après l'ordonnance de 1471, il est formellement interdit aux médecins de fabriquer et de vendre chez eux ou ailleurs des remèdes, ou encore de faire partie d'une association (*societatem seu companiam*) qui serait créée dans ce but. De même, il est défendu aux épiciers (*specierii*) de vendre des médecines composées, mais ils peuvent tenir des simples comme la rhubarbe, l'agoric, etc.

Quant aux charlatans, « comme il est notoire que de nombreux ambulants (*vagabundi ex partibus extraneis*) colportent de la thériaque, du mithridate et autres produits à l'usage de la médecine, les bailes sont autorisés à saisir leurs drogues et à les placer sous le séquestre des Capitouls jusqu'à ce qu'une visite en soit faite par les dits bailes et les experts de la Faculté ».

Les statuts de 1513 sont encore plus rigoureux à cet égard : ils défendent formellement aux apothicaires étrangers de colporter et vendre aucun remède dans la viguerie de Toulouse. Même défense est faite bien entendu aux médecins, aux chirurgiens et aux épiciers. Enfin les apothicaires de la ville s'interdisent de faire alliance avec un médecin ou un chirurgien, ainsi que de leur promettre une commission sur leurs ordonnances.

Cette dernière mesure peut être considérée comme une de celles — et nous allons voir qu'elles sont minutieuses — qui ont pour but de protéger le public contre les abus possibles des maîtres apothicaires. Ainsi il leur est défendu par les deux séries de statuts de confier la fabrication des médicaments à des serviteurs ignares. La confection d'un certain nombre de compositions dont le nom est indiqué (thériaque *leitiæ Galienî*, etc.), doit avoir lieu seulement en présence des bailes. Les fioles contenant les eaux distillées et les sirops devront porter une étiquette indiquant l'âge de leur contenu. Toutes les mesures nécessaires à la bonne conservation des médicaments devront être prises et ils devront jurer que leurs produits sont de bonne qualité.

Les poisons tels que l'arsenic ou réalgar et le vif argent sublimé devront être mis sous clef et livrés seulement à des personnes connues qui indiqueront l'usage qu'elles veulent en faire. L'ordonnance de 1513 défend en outre de délivrer aux femmes jeunes ou vieilles et même aux hommes des drogues abortives, si ce n'est sur ordonnance d'un médecin dûment connu et autorisé.

Les apothicaires seront tenus d'avoir toujours dans leurs boutiques un certain nombre de médicaments dont les statuts donnent la liste détaillée.

Les médicaments usuels sont tarifés : par exemple en 1513, une once d'eau distillée quelconque ne doit pas se vendre plus de trois deniers, une once de sirop composite pas plus d'un sou, de sirop simple, pas plus de 10 deniers. Le prix maximum d'un clystère simple est de sept sous cinq deniers, d'un clystère composite dix sous. En cas de contestation entre un apothicaire et son client, les bailes seuls auront qualité pour taxer ; s'il y a un conflit important, la cour des Capitouls jugera.

La grande occupation des bailes est de visiter les boutiques des maîtres. Ils pourront le faire aussi souvent qu'il leur plaira, distribuant des amendes et jetant les mauvaises drogues. Si on les injurie *verbo vel facto* au cours de ces visites, ils feront arrêter les récalcitrants (statuts de 1471) ou bien leur infligeront une amende de cinq sous tournois (1513).

Comme l'on voit, les statuts des apothicaires toulousains que nous venons d'analyser à grands traits, présentent à cause de leur ancienneté et de leur précision un intérêt de premier ordre. Nous ne pouvons les suivre dans leurs transformations successives jusqu'à la Révolution. Ce serait tracer une histoire presque complète de la pharmacie toulousaine, beau sujet qui a déjà tenté quelques jeunes cerveaux sans expérience, mais qui va maintenant, croyons-nous, bénéficier du zèle avisé d'un maître.

VI

L'ASSISTANCE AUX LÉPREUX DANS LE MAINE

PAR M. LE D^r MORISSET

L'assistance aux lépreux est une des premières manifestations charitables auxquelles ont participé les médecins, chirurgiens, les autorités civiles et religieuses, et certains ordres militaires et hospitaliers. Longtemps avant les croisades, la lèpre qui, contrairement à l'assertion de Michelet, n'en était pas le résidu, est signalée par les Capitulaires de Charlemagne et les chroniques de Grégoire de Tours. Mais, comme au moment de ces expéditions le fléau prit une extension considérable, saint Louis, très averti sur cette question, ramena en France des membres des ordres qui soignaient les lépreux en Palestine : ordre du Temple, ordre de Saint-Jean de Jérusalem, ordre de Saint-Lazare de Jérusalem dont j'ai l'honneur de vous présenter le manuscrit de la nomination d'un frère servant d'armes avec le parchemin, sceaux, et la croix : insigne de cette dernière institution.

Ces religieux fondèrent dans différentes régions des Commanderies qui, sous la direction de leurs grands maîtres, coordonnèrent l'action secourable des personnes préposées à la lutte contre cette maladie dans les léproseries nombreuses à cette époque. On en comptait 2.000 en France, 99 dans la province du Maine.

Il est assez difficile de préciser le rôle médical de ces religieux hospitaliers dans le haut moyen âge. Les archives de ces premières formations hospitalières, riches en pièces de féodalité, procédures dons, etc., sont d'une pauvreté lamentable au point de vue du service sanitaire.

Si je prends comme exemple la Commanderie de Quittay, située à Saint-Georges-Buttavent, près Mayenne, je constate que, en 1262, elle est occupée par les Frères Militie de Templi de Quitteio, qu'après l'expulsion des Templiers elle passe aux hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem dont le grand maître se qualifie (1396) de Commandour de l'hospital de Quittay, enfin qu'au XVIII^e siècle, elle est désignée sous le nom de « sacrée infirmerie » par le prieur Jean Bodin.

Au XVIII^e siècle, 14 juin 1722, la lettre de réception de Pierre Bouessay, lieutenant général de Mayenne, comme frère servant d'armes de l'ordre de Saint-Lazare de Jérusalem par le duc de Chartres, premier prince du sang, donne bien au récipiendaire les fonctions, libertés, droits et privilèges accordés par les Souverains Pontifes, Empereurs et rois chrétiens, le droit de tenir rang parmi les frères servants d'armes de l'ordre, posséder des Commanderies, porter la croix du dit ordre en médaille attachée à une

chaîne d'or sans ruban, et le devoir de se rendre au service du Roy toutes et quantes fois qu'il en sera requis. Mais rien n'est spécifié pour le service des malades.

Les insignes sculptées sur les panneaux de la porte de la chapelle de la Commanderie de Coudrie (Vendée) dont je vous sou mets la photographie, le Saint Sacrement, les étoiles, les trèfles, les trois maillets, les équerres avec le collier ou le chapelet autour des bras de la Croix de Malte peuvent représenter ou l'ordre du Temple, ou la franc-maçonnerie, ou les armes du commandeur de l'époque. Mais elles ne révèlent aucun symbolisme médical.

Si l'on interroge les ruines de ces Commanderies on remarque par exemple, à Quittay et à Coudrie, l'emplacement de la prison, témoignage lapidaire de l'origine militaire de l'ordre ; un calice et une hostie en granit, une statue de saint Jean, patron de l'ordre, y associent le caractère également religieux de l'institution. Enfin une remarquable statue en pierre de la Vierge allaitant l'Enfant Jésus soutenant avec la main « les mamelles virginales nourricières du nourricier de l'Univers, aumônières de « l'indigence et de la pauvreté de Dieu », évoque l'action secourable qui incombe aux hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Il faut arriver au xvi^e siècle pour trouver des documents attestant le caractère nosocomial de la Commanderie.

La « sacrée infirmerie » a une apothicairerie dont il ne reste plus qu'un seul mortier en granit. A la fin du xvi^e siècle, en 1588, on trouve des statuts établis par le Chapitre Général de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem mais qui ne semblent pas viser exclusivement la lèpre, d'ailleurs en voie de décroissance à cette époque.

Ils sont relatifs à la visite de l'infirmerie et à l'intervention des médecins et chirurgiens.

« Pour empêcher que la mauvaise qualité des médicaments n'incomode les « malades nous ordonnons que l'apothicairerie sera visitée des médecins aussi souvent « qu'ils jugeront à propos, et qu'en leur présence les médecins visitent et examinent « les drogues avec beaucoup de soin ; si la boutique est bien fournie, qui sont celles « qui y manquent afin qu'il n'y aille pas de la faute de l'apothicaire si les malades « ne sont pas soulagés. »

Le rôle des médecins et chirurgiens de l'infirmerie est ainsi défini :

« L'on appellera pour le secours des malades des médecins scavans et expérimentés « lesquels prêteront le serment devant huit frères de langues, de travailler au soulagement des malades avec beaucoup de fidélité suivant les sentimens des médecins « les plus approuvés, qu'ils visiteront du moins deux fois le jour pour donner des « ordonnances sans y manquer quelqu'autre affaire qui puisse leur survenir. L'infirmerier s'y trouvera avec le secrétaire pour écrire exactement tout ce qu'ils auront « ordonné. Les médecins seront stipendiés par le commun trésor et ne pourront « recevoir aucune chose des malades même pour leurs salaires. »

« Nous ordonnons que pour le service des mêmes malades l'on choisira deux chirurgiens prudents, discrets et très habiles dans leur profession après les avoir fait « examiner et approuver par les médecins de l'infirmerie sans quoi nous défendons « de les recevoir. »

On retrouve là la subordination du chirurgien le manuel, au médecin, l'intellectuel suggérée autant par l'esprit de caste que par l'intérêt des malades.

Ces malades sont l'objet de la sollicitude la plus touchante :

« L'infirmier, ajoutent les statuts, doit avoir grand soin des malades afin qu'il ne leur arrive aucun accident par la négligence. Nous voulons donc qu'accompagné d'un serviteur fidèle il aille voir, avec prudence, discrétion à l'heure des Complices et au lever de l'aurore, qu'il leur parle, qu'il les exhorte, qu'il leur donne courage et tout ce qu'ils auront besoin. Les prud'hommes en y allant le matin s'informeront s'il a fait son devoir ; s'il y a manqué ils lui en feront une réprimande, et lui ordonneront d'être plus exact à l'avenir, faute de quoy ils en nommeront un autre. L'infirmier aura soin de ne donner aux malades que les viandes les meilleures et les plus délicates, des poulets, des poules, de bon pain et de bon vin pour leur fournir une bonne nourriture. »

Les prud'hommes devaient gouverner l'infirmerie avec exactitude et diligence pour le soulagement de Messieurs les malades ».

Et pour que les malades n'ignorent rien des statuts « nous ordonnons à l'infirmier et aux prud'hommes de faire écrire sur une peau de parchemin les statuts qui concernent l'hospitalité ; laquelle sera attachée sur une planche suspendue dans le palais des malades et exposée à la vue de tout le monde afin que les statuts qui sont faits pour eux soient exactement observés ».

Mais cette réglementation instituée pour les grandes Commanderies de France, celle de Malte surtout, ne fut certainement pas appliquée dans les établissements du même ordre mais de moindre importance installés dans nos provinces de l'Ouest. Les ordres hospitaliers de Saint-Jean et Saint-Lazare de Jérusalem continuèrent en France la mission qui leur avait été confiée en 1103, de secourir et protéger les pauvres pèlerins qui allaient en Terre sainte à Jérusalem. Ils construisirent leur commanderie sur le bord d'une route, près d'une source vive, au voisinage d'une léproserie. Celle de Quittay est située à deux kilomètres de la léproserie Saint-Jacques de Mayenne disparue depuis le XVI^e siècle et à quelques pas du village de la Malardière, qui n'était qu'une de ces maladreries attachées aux prieurés qui jalonnaient le chemin Montais conduisant au Mont-Saint-Michel au péril de la mer. Ils exercèrent en outre dans leur entourage une action qui est révélée par la désignation actuelle des villages voisins : maison rouge, porte rouge, croix rouge, tête rouge rappelant soit la coloration des lépreux soit la marque distinctive de leurs habitations. Il est probable que les chevaliers de Saint-Jean et Saint-Lazare de Jérusalem hospitalisèrent plus qu'ils ne médicamentèrent les lépreux malades incurables, leurs frères en Jésus-Christ, placés sous sa protection divine, dignes d'une sollicitude plus chrétienne que thérapeutique.

Il faut dire aussi que l'intervention des médecins et des chirurgiens au point de vue curatif fut aussi nulle. Le barbier ou le chirurgien se contentait de faire le dépistage et le diagnostic de la personne suspecte de mésellerie qui lui était signalée par le procureur syndic de la communauté des habitants de la paroisse ou qui entendait se soumettre à l'examen de l'expert chargé de reconnaître les vingt-huit signes de la lèpre dont dix à la tête. Si les deux barbiers n'apportaient pas un rapport concluant, on en appelait à un troisième chirurgien pour départager les avis.

Si enfin le désaccord persistait on recourait à deux épreuves. On faisait, comme de nos jours, une prise de sang qu'on divisait en trois parties, qu'on passait à travers un linge, qu'on mélangeait à du sel, du vinaigre, de l'urine de jeune garçon et suivant des réactions spéciales, l'épreuve était positive ou négative. Dans le Maine, où le

culte de la pierre était conservé, on conduisait la personne soupçonnée de mésellerie rue Dorée au Mans, où une table de marbre avait la puissance de révéler la lèpre : épreuve souveraine confiée par le roi Charles VI à l'évêque du Mans, coûtant de cinq à vingt-cinq sols tournois, et pratiquée en présence de barbiers clercs d'office, un appariteur et un greffier. En 1485, les habitants de Villaines-la-Juhel reçoivent soixante-quatre sous quatre deniers pour envoyer au Mans à l'épreuve Raoul Brousset.

« Item pour les coutz et mises de mener Raoulin Brousset au Mans à l'épreuve et « pour le faire esprouver tant aux barbiers, garde de la pierre de marbre, clercs d'office, « appariteurs, ouverture de chambre, sel, eau pour la lèpre et autres chouses LXIII sols IIII deniers. »

Les chirurgiens avaient des honoraires : « Item a fait visiter le dit Guerençière, « la femme de Jehan Constant par deux serychiens et fut visitée au lieu de la Bluttière « et pouya XX sols. »

C'était aux communautés d'habitants qu'incombaient le soin et la charge des lépreux ; souvent aussi les ladres réclamaient aux procureurs syndics des paroisses le diagnostic, la séquestration ou une pension. Au commencement du xvi^e siècle une femme de Souvigné au Maine intente un procès au procureur syndic de sa paroisse devant l'officialité du Mans où les juges condamnent les paroissiens quoique présentateurs de cadeaux, à payer à la lépreuse une rente de six livres. A Assé-le-Riboul, une femme, Ambroise la Brunette, appelle d'une sentence de l'officialité du Mans à la juridiction souveraine de Tours, et oblige le mandataire de ses paroissiens « à « vacquer par plusieurs termes tant à Tours, au Mans qu'autres lieux, ce qui lui occa- « sionna de nombreux frais ».

Le rôle du chirurgien dépisteur diagnostiqueur est terminé. C'est au pouvoir religieux qu'appartiendra le soin de prendre la mesure préventive de la séparation qui sera ordonnée par le juge ecclésiastique et exécutée par le clergé paroissial. On a dramatisé le cérémonial de la séquestration du malheureux lépreux, depuis l'assistance à l'office du Requiem sous le drap mortuaire jusqu'à la conduite à la léproserie où le prêtre, après lui avoir remis la cliquette, le chaperon, lui jetait sur la tête un peu de terre du cimetière et lui disait : « Sois mort au monde mais pas à Dieu. » Il s'agissait plutôt d'une cérémonie qui rappelle les rites d'une prise de voile ou d'une profession dans le cloître d'un monastère moderne. La léproserie n'était pas l'Enfer du Dante avec l'inscription désespérante de son frontispice « ogni lasciate speranza ». L'Église par ses instructions indiquait au lépreux qu'il était exclu du monde mais pas de la communauté des fidèles. Il assistait en effet dans des conditions spéciales aux cérémonies religieuses.

En 1485 à Assé-le-Riboul (Maine) une lépreuse était logée dans la tour de l'église : « Item a poyé Guarancières à Guillaume Corde pour avoir faict ung petit ballet fer- « mant de clef mys en dehors de la Tour d'Assé pour loger la femme du dict Maulny « afin qu'elle ouyst messe sans estre dans la communauté des autres. »

Quelquefois on séquestrait la lépreuse dans une hutte, habitaculum, construit dans un champ dit de la « Maladrerie », mot qu'on retrouve de nos jours : « Item dict « le dit Viette n'avoir rien reçu du champ de la Maladrerie pour la présente année 1545 « parce que a esté empesché pour la façon de la maison qui a été faicte au dit champ « pour loger Guillaume Gaulier à cause de la maladie d'espre. »

Les abbayes avaient aussi des infirmeries avec salles, chapelle, réservées aux lépreux.

A Savigny, dans la Manche, sur les frontières du Maine, de l'opulente abbaye qui avait, suivant le dicton, des rentes de tous les côtés que vent vente, un seul vestige subsiste. C'est ce que nous appellerions aujourd'hui le pavillon d'isolement, une construction reproduite par la photographie ci-jointe, située, dit le cartulaire, à un jet de pierre du monastère. Au XIII^e siècle, un novice, Hamon, soupçonné de mésellerie, ne pouvant pour ce motif être admis à l'abbaye, demanda à l'abbé de soigner deux lépreux internés dans l'infirmierie ou léproserie établie au lieu appelé le Désert. Là, dit l'annaliste de Savigny, Hamon « servait avec soin et une affection particulière « ces pauvres lépreux avec lesquels il demeurait, et bien loin d'avoir de l'horreur et « du dégoût de l'infection et de la corruption de leur maladie, il lavait souvent leurs « pieds, les embrassait et les baisait avec beaucoup de tendresse ».

Au moyen âge la prophylaxie fut l'isolement prescrit et exécuté par l'autorité civile et religieuse avec une intransigeance qui faisait dire à Ambroise Paré : « Je « conseille, lorsqu'on voudra les séparer, on le fasse le plus doucement et amiable- « ment qu'il sera possible, ayant mémoire qu'ils sont semblables à nous. » Ce qui n'empêchait pas le bon et opportuniste chirurgien Manceau de conseiller, en douceur, la castration des lépreux.

Aujourd'hui on a à lutter contre une autre maladie sociale, la tuberculose, dont le microbe n'est pas sans analogie avec celui de la lèpre ; et il est assez curieux de remarquer que les moyens de prophylaxie moyenâgeuse sont loin de présenter un caractère purement rétrospectif et désuet. La déclaration obligatoire, le dépistage de la lèpre, l'assistance médicale des lépreux par la communauté des habitants de la paroisse, leur droit à l'hospitalisation analogue à celui des blessés de la grande guerre, voilà des réalisations qu'on attend encore pour la tuberculose.

On a sans raison établi un parallélisme entre la tuberculoserie moderne et la léproserie puisqu'au frontispice de la première est inscrit l'espoir de la guérison impitoyablement refusé à l'autre.

S'il a fallu des siècles pour atténuer la lèpre à cause de la diversité, de la multiplicité des réglementations sanitaires variables suivant les divisions ecclésiastiques, les régions, provinces, bailliages ou paroisses, aujourd'hui, avec la centralisation moderne, une unité de tactique dans la guerre contre la tuberculose triomphera plus facilement et plus rapidement de ce nouveau fléau.

VII

LES CHIRURGIENS DE METZ

PAR M. LE D^r **Paul DORVEAUX**

BIBLIOTHÉCAIRE EN CHEF A LA FACULTÉ DE PHARMACIE DE PARIS

A l'origine, les médecins pratiquaient à la fois la médecine, la chirurgie et la pharmacie. Dans la suite, ils abandonnèrent la chirurgie aux barbiers et aux chirurgiens, et la pharmacie aux apothicaires ; mais ils s'attribuèrent sur ces gens de métier une prééminence et une autorité qui furent confirmées par de nombreuses ordonnances. Médecins, barbiers, chirurgiens et apothicaires ne résidaient que dans les villes : les campagnes en étaient totalement dépourvues. Si, dans quelques villes importantes, de rares chirurgiens exerçaient leur art en même temps que les barbiers, dans les autres, les barbiers seuls pratiquaient la chirurgie.

LES BARBIERS DE METZ

Au moyen âge, les bonnes gens de Metz disaient : « s'en aller à barbier¹ », pour : avoir recours aux bons soins d'un chirurgien, ce qui prouve que l'homme de l'art appelé chirurgien y était à peu près inconnu ; cependant quelques « serorgiens » sont mentionnés dans les chroniques messines.

Les barbiers de Metz étaient, comme tous les artisans, tenus de concourir à la défense de la ville dans une des tours de son enceinte : cette tour, qu'ils occupaient avec les chandeliers de cire, était située entre le quartier de la Basse-Seille et la porte des Allemands. Pour parvenir à la maîtrise, ils devaient payer « vingt gros d'establie » et prêter par devant les Treize² le serment de « rapporter au changeur³ ou [au] greffier⁴ tout sang, débats, playes et tallé⁵ venus à leur connoissance, et d'exercer leur art le mieux et le plus fidèlement possible, à leur loyal pouvoir⁶ ».

1. L'expression « s'en aller à barbier » se trouve dans la partie des *Chroniques* de Philippe de Vigneulles que Henri Michelant a publiée dans la collection allemande : *Bibliothek des litterarischen Vereins in Stuttgart*, sous le titre : *Gedenkbuch des Metzzer Bürgers* Philippe von Vigneulles aus den Jahren 1471 bis 1522 (Stuttgart, 1852, p. 12).

2. « Le second corps de magistrature, connu à Metz du temps de la république, étoit celui des Treize, ainsi nommé du nombre des membres qui le composoit » (*Histoire de Metz*, par des Religieux Bénédictins [dom Jean François et dom Nicolas Tabouillot], t. II, p. 370, Metz, 1775).

3. « Un autre officier, non moins important de la république, étoit le changeur ou receveur des deniers publics. » (*Histoire de Metz*, t. II, p. 393).

4. On trouve dans l'*Histoire de Metz* (t. II, p. 384) « le serment du greffier et secrétaire de la ville ».

5. Tallé, contusion, ecchymose. Cf. « Synonymes anciens et modernes d'ecchymose », par P. Dorveaux, in *Mélanges offerts à M. Emile Picot* (Paris, 1913) et la *France médicale*, 1913, p. 321-323.

6. *Histoire de Metz*, t. II, p. 387.

D'après un dénombrement fait à Metz en 1444 et mentionné par Charles Abel ¹, il y avait alors dans cette ville « une vingtaine de barbiers, qui, dit-il, faisaient de la petite (*sic*) chirurgie ».

Barbiers et chirurgiens figurent dans le *Journal* de Jehan Aubrion et dans les *Chroniques* de Philippe de Vigneulles.

Aubrion ² signale un « serorgien », appelé maître Jacques, qui, le 6 avril 1470, part de Metz pour aller en pèlerinage à Jérusalem, à la suite d'Andreu de Rinecque et de Jehan le Gornaix, tous deux anciens maîtres-échevins ³. En 1488, ce maître Jacques, qui demeure près des Cordeliers ⁴, loge dans son « ostel » le comte de Saverne, « venu au médecin à Mets, pour certaine maladie qu'il avoit ».

Charles Abel ⁵ nous donne le nom de ce chirurgien, qui s'appelait Jacques Ruesse. Il en signale un autre du nom de Sixte, « qui s'établit à Metz en 1490, y menant un « train princier : ce personnage se déclarait chevalier et se donnait du sire ; il dut quitter la ville pour des raisons que les chroniqueurs ont tenu à voiler, tout en reconnaissant son mérite comme opérateur ».

Le 14 novembre 1488, une rixe éclate au cabaret du grand Guillaume entre Jehan Ernest et un marchand bourguignon nommé Hainselin, qui frappe son adversaire d'un coup de couteau « en l'estomach ». Jehan Ernest, blessé grièvement, se dirige vers sa demeure ; mais il ne peut y arriver, il est obligé de s'arrêter en chemin et de demander l'hospitalité au marchand Pierre Chavel. Immédiatement celui-ci fait venir « les physicien, barbiez et serorgiens pour le mettre à point, car il est riche homme et puissant ; toutesfois, le landemain, il mourut. »

En 1490, les Messins, en guerre avec le duc de Lorraine qui occupe le château de Moulins-lez-Metz, opèrent une sortie du côté de Longeville et font prisonnier « le sirorgien du dit S^r duc ».

Deux ans après, la dame Yollant, internée dans l'abbaye de Saint-Pierre-aux-Nonnains ⁶ à Metz, tente de s'évader ; elle s'introduit dans le jardin du couvent « qui va près du Temple », saute le mur et se réfugie « en l'ostel d'un appelé Pieresson le barbiez, en la grant rue de Porte Serpenoise », d'où elle est ramenée au monastère par deux religieuses envoyées à sa poursuite.

Cette même année 1492, quelques jeunes gens de riches familles se livrent à des désordres tellement scandaleux que « messieurs de justice » les font comparaître et menacent de les punir sévèrement s'ils continuent. Ils n'en tiennent aucun compte, et quelques jours après, dans une rixe nocturne, ils blessent grièvement deux d'entre eux, puis les plus coupables, au nombre de cinq, s'enfuient « aux Carmes, à franchises ⁷ ».

1. ABEL (Charles). Rabelais, médecin stipendié de la cité de Metz (*Mémoires de l'Académie impériale de Metz* : année 1868-1869, Metz, 1870, p. 557).

2. *Journal de Jehan Aubrion, bourgeois de Metz, avec sa continuation par Pierre Aubrion* (1465-1512), publié en entier pour la première fois par Lorédan Larchey, Metz, 1857, in-8°. Les passages cités s'y trouvent aux pages 39, 204, 206, 242, 308, 310-311, 316, 375.

3. Le maître-échevin était le premier magistrat de la ville de Metz. Il était élu pour un an. Son élection, ses obligations, ses fonctions, etc., sont exposées tout au long dans l'*Histoire de Metz*, t. II, pp. 335 et suivantes.

4. Le couvent des Cordeliers se trouvait en haut de la rue des Murs actuelle.

5. ABEL (Charles), *loc. cit.*, p. 560.

6. L'abbaye de Saint-Pierre-aux-Nonnains, dite aussi Saint-Pierre-aux-Dames, était située sur l'Esplanade actuelle, près du Temple dont il subsistait encore des restes en 1870.

7. Les Carmes avaient au bas de la rue des Grands-Carmes un couvent qui jouissait du droit d'asile, de même que toutes les églises et tous les monastères de la ville.

Ils sont condamnés « à paier 120 livres d'amende ou à perdre chacun ung poing », et à rétribuer le barbier et la garde-malade (on disait à Metz la *gitte-jeus*) qui soignaient les deux blessés. Sur ces entrefaites, Maximilien I^{er}, « roy des Romains », arrive à Metz et les gracie, « réservez qu'ilz paient le barbiez et la gitte-jeus ».

Enfin, à la mi-carême de 1496, un barbier de Metz, « appelé maistre Phelippe », revenant d'Ancerville ¹, eut en route une défaillance telle qu'« il cheüt de dessus son cheval tout mort ».

Dans ses *Chroniques* ², Philippe de Vigneulles (né en juin 1471) a consigné non seulement le récit des événements survenus de son temps, mais encore quantité de détails concernant lui-même et les siens. A l'âge de treize ou quatorze ans, il est à Metz chez Jennat de Hannonville, l'aman ³, « pour apprendre le stille ». Ce Jennat était un « terrible homme » ; mais il avait une domestique allemande ⁴ encore plus terrible que lui, car « elle vailloit ung diable ». Un jour il surgit une querelle entre Philippe et la servante, qui s'arme « d'ung wain de cheminée », c'est-à-dire d'une lourde pelle à feu, et en menace Philippe. Celui-ci arrache le « wain » des mains de la domestique, l'en frappe et lui fait une plaie « sur la cheville de la main ⁵ ». La bonne se met à hurler de douleur, et « s'en va » immédiatement « à bairbier » pour se faire panser.

En 1489, Philippe revenant d'Italie après une longue absence, arrive à Metz à l'improviste et se rend chez l'abbé de Saint-Martin ⁶, qui, lui avait-on dit, donnait l'hospitalité à son père. En attendant son père absent, qu'il espérait surprendre, il se fait « rongnier les cheveulx » par un barbier bavard comme tous ceux de sa profession, lequel s'empresse d'annoncer au père, qu'il rencontre en ville, le retour inopiné de son fils.

Deux ans plus tard, Philippe et son père, faits prisonniers par un parti lorrain, sont enfermés au haut d'une tour du château de Chauvency ⁷, d'où ils tentent de s'échapper au moyen d'une corde faite de leurs draps de lits. Philippe réussit à descendre sans graves lésions ; mais son père lâche la corde et tombe en se fracturant une jambe et en se faisant de nombreuses blessures ; il est soigné par « ung médecin « nommé Jehan Belzvelz qui estoit bairbier » et dont les bons soins le remirent sur pied au bout de quelque temps.

Le 9 octobre 1507, il survint à Metz, dit Philippe, « une aventure assés étrange « d'ung homme qui par fortune se tuait, et ne vit-on, se croyiez, jamais homme

1. Ancerville, village du canton de Pange, sur la Nied française. Il y avait un château fort dont il subsiste des restes considérables.

2. Philippe DE VIGNEULLES, *loc. cit.*, pp. 12, 33, 59, 60, 147-148, 161, 247.

3. Les Religieux Bénédictins, auteurs de l'*Histoire de Metz* (t. II, p. 406), écrivaient, en 1775 : « Les amans étoient autrefois, à Metz et dans le Pays Messin, ce que sont à peu près aujourd'hui les notaires et les tabellions, avec cette différence que cet emploi n'y étoit, avec raison, confié qu'aux premières familles. »

4. A Metz, ville de langue française, on appelait *allemands* tous ceux qui parlaient la langue allemande, même les habitants de la partie de la Lorraine où l'on ne parlait que cette langue. Cette appellation est encore donnée de nos jours par les villageois de l'arrondissement de Metz, aux Lorrains de langue allemande.

5. Jusqu'à ce jour je n'ai rencontré dans aucun autre ouvrage l'expression *cheville de la main*. Par analogie avec la cheville du pied, qui est double et comprend les saillies osseuses, dites malléoles interne et externe, la cheville de la main doit être double également et comprendre les saillies des apophyses styloïdes du cubitus et du radius.

6. L'abbaye de Saint-Martin était au Ban Saint-Martin. Fondée en 648, elle fut ruinée en 1427 et rasée en 1444. Relevée en partie, elle fut détruite de nouveau en 1552 par les Français avant l'arrivée des troupes de Charles-Quint sous les murs de Metz.

7. *Chauvency*, c'est Chauvency-le-Château (Meuse), arrondissement et canton de Montmédy.

« mourir de mort pareille, ne se tuer en la manière qu'il se tuait ». Ce dit jour, il y avait, à l'occasion des noces de Jehan Blanchair, fils de Baudat Blanchair l'aman, un bal auquel prenait une part très active un boucher de la ville, en tenue de travail, avec ses couteaux pendus à la ceinture. Pendant qu'il faisait une série de culbutes, dites « cul tumerel », un de ses couteaux qui était sorti de sa gaine, lui entra dans le corps « par entre le pourpoint et les chausses », avec une telle force qu'il y disparut presque complètement. La pointe pénétra dans le bassin et y adhéra si bien qu'il fallut deux maîtres barbiers, munis de tricoises, pour extraire le couteau. Le boucher mourut trois jours après.

En 1508, la peste ravage le Pays Messin. Le père de Philippe, âgé de plus de quatre-vingts ans, en est atteint. Il est soigné par un barbier qui lui ouvre un bubon et le remet sur pied ; mais bientôt survient une rechute, et le bubon opéré se remet à sup-purer (Philippe dit : « courir ») « plus que devant n'avoit fait ».

Cinq ans plus tard, le dimanche 31 juin 1513, et les jours suivants, les paroissiens de l'église Saint Jacques¹ célèbrent en grande pompe la fête de leur saint patron. Des réjouissances publiques sont organisées par un comité dans lequel figurent « Pierre le bairbier et Hannez le bairbier ».

Enfin, Klipffel² signale un chirurgien stipendié³, « maître Collignon Evrard », qui reçut de la ville de Metz la somme de 18 livres pour les services qu'il avait rendus pendant l'année 1535. Cet Evrard est sans doute l'ancêtre de Claude Evrard, qui contribua, en 1602, à la création du « corps des maîtres chirurgiens de Metz ».

Metz, ville libre du Saint-Empire Romain Germanique, devint française en avril 1552. A peine était-elle passée sous le protectorat de Henri II, que Charles-Quint entreprit de l'arracher à la France. Dans ce but, il rassembla une armée formidable, munie d'une nombreuse artillerie, dont l'avant-garde parut sous les murs de Metz le 17 octobre, et il attaqua immédiatement.

À l'approche des impériaux, le duc de Guise, gouverneur de Metz, fit sortir de la cité toutes les bouches inutiles : il n'y conserva que les gens indispensables, « et par « exprès, dit Bertrand de Salignac⁴, les barbiers-chirurgiens, esquels il fit avancer « de l'argent pour se fournir de drogues et unguents requis à la cure des blessures ».

La ville fut bientôt investie et canonnée sans relâche. Parmi les assiégés, le nombre des blessés fut tout de suite considérable. Il s'abattit sur eux une mortalité telle que les barbiers-chirurgiens qui les soignaient furent soupçonnés d'introduire dans leurs pansements des drogues empoisonnées. Le duc de Guise, frappé de cette mortalité excessive, demanda au roi le secours de son premier chirurgien, Ambroise Paré. Celui-ci fut immédiatement envoyé à Metz, avec tout un chargement de drogues préparées par Daigne, apothicaire du roi. Guidé par un capitaine italien, il put sans

1. L'église [Saint-Jacques se trouvait sur l'emplacement de la place Saint-Jacques actuelle, du côté de la rue de Ladoucette.

2. KLIPFFEL (H.). *Metz, cité épiscopale et impériale (dixième au seizième siècle). Un épisode de l'histoire du régime municipal dans les villes romaines de l'Empire Germanique*. Bruxelles, 1867, p. 350, note.

3. Ce chirurgien stipendié était aux gages de la ville pour un laps de temps déterminé : il devait soigner les malades des hôpitaux, les pestilérés, etc. Il y avait à Metz des médecins, des chirurgiens et des apothicaires stipendiés ; quelques-uns d'entre eux étaient stipendiés de la ville et du roi, ces derniers donnaient leurs soins aux troupes de la garnison. D'après MÉRAT (*Dictionnaire des sciences médicales*, t. XXXI, p. 531, Paris 1819), le terme de *médecin stipendié* est originaire d'Allemagne.

4. *Le siège de Metz par l'Empereur Charles V, en l'an M. D. LII* (par M. B. DE SALIGNAC), Metz P. Collignon, 1665, p. 53.

trop de peine franchir les lignes ennemies et arriver à destination. Sa science, son habileté et les excellentes drogues apportées de Paris, eurent bien vite enrayé la grande mortalité qui décimait la garnison et ramené la confiance parmi les assiégés.

Ambroise Paré a fait, dans la 4^e édition de ses *Œuvres*¹, le récit de son « Voyage de Mets » : « Nos gens blessez mouroyent quasi tous, dit-il, et pensoit-on que les drogues « dont ils estoient pensez, fussent empoisonnées. Qui fut cause que monsieur de « Guise, et messieurs les Princes, feirent tant qu'ils mandèrent au Roy que s'il estoit « possible, on m'envoyast vers eux avec des drogues, et qu'ils croyoyent que les leurs « fussent empoisonnées, veu que de leurs blessez peu reschappoyent. Je croy qu'il « n'y avoit aucune poison, mais les grands coups de coutelas, et d'hacquebuttes, et « l'extrême froid en estoient cause. »

La défense de Metz fut conduite par le duc de Guise de telle façon que Charles-Quint dut lever le siège le premier janvier 1553. « Après que le camp fut entièrement rompu, « dit Ambroise Paré, je distribuay mes malades entre les mains des chirurgiens (*sic*) « de la ville, pour les parachever de penser : puis je pris congé de monsieur de Guise, « et m'en revins devers le Roy, qui me receut avec bon visage, lequel me demanda « comment j'avois peu entrer en la ville de Metz... »

Dans ce dernier passage de son récit, Ambroise Paré honore du titre de chirurgiens les barbiers qui l'assistèrent pendant le siège. Cinquante ans après, les barbiers de Metz, au nombre de 24, obtenaient des autorités la création d'un corps de chirurgiens, dans lequel ils entraient presque tous. Cette création, faite à la date du 17 décembre 1602, le fut, non pas en vertu d'une ordonnance du roi de France, mais par un *atour*² octroyé par le maître-échevin, son conseil et les treize de la ville, conformément à l'ancien usage, Metz ayant conservé son organisation administrative et sa législation du temps de la République³.

LA COMMUNAUTÉ DES CHIRURGIENS

Élaboré par les barbiers Claude Evrard, Michel du Neuf-Chateau, Noël Bigot et Henry Wirion, nouvellement promus chirurgiens, et par les docteurs-médecins stipendiés François Louis⁴ et François Foës⁵, l'« atour des chirurgiens de la ville et

1. *Les œuvres d'Ambroise PARÉ, conseiller et premier chirurgien du Roy. Divisées en vingt huit livres avec les figures et portraicts tant de l'anatomie, que des instruments de chirurgie, et de plusieurs monstres. Reveüs et augmentées par l'auteur. Quatriesme édition.* A Paris, chez Gabriel Buon, 1585, pp. M.CCXXII-M.CCXXVII. Le « Voyage de Mets » a été publié pour la première fois dans cette quatrième édition, qui a été suivie de plusieurs autres. La dernière édition, publiée par MALGAIGNE (Paris, 1840-1841, 3 vol. gr. in-8°), n'est pas à citer, parce que le texte en a été rajeuni.

2. « *Atour*, substantif masculin. Terme qu'on trouve dans les anciennes coutumes de Metz, qui signifie règlement. Ainsi *atour ancien* veut dire : les anciens règlements, les anciennes ordonnances du pays. » (*Encyclopédie méthodique. Jurisprudence*, t. I, p. 543, col. 1, Paris 1782).

3. Le maître-échevin, son conseil et les treize ont légiféré jusqu'à la création du parlement de Metz par Louis XIII en 1633.

A Verdun, des « articles », c'est-à-dire des statuts, avaient été « donnez et accordez par Messieurs les gens du Conseil et Magistratz de la cité, sur la reformation et règlement des troys estatiz de la médecine, ditz vulgairement medecin, apoticaire et cirurgien », à la date du 6 juillet 1602. Ils ont été publiés par Charles BUVIGNIER, dans le *Journal de la Société d'Archéologie et du Comité du Musée Lorrain*, 6^e année : 1857, Nancy, 1857, pp. 38-42.

4. François Louis qui signait Loïs était protestant. Il figure à l'article *Louis* dans le dictionnaire publié par l'abbé F.-J. POIRIER, sous le titre : *Metz. Documents généalogiques : armée, noblesse, magistrature, haute bourgeoisie, d'après les registres des paroisses* (1561-1792), Paris, 1899, p. 398.

5. François Foës était le sixième enfant du célèbre médecin Anuce Foës. Cf. l'abbé POIRIER, *loc. cit.*, p. 240.

« cité de Metz » contient des « reigles et ordonnances » dont les unes figurent dans les statuts de toutes les communautés du même ordre, et les autres sont ou spéciales à Metz, ou appropriées au cas particulier de l'érection des barbiers messins en chirurgiens.

D'après sa teneur¹, aucun barbier ne pourra s'attribuer les titre et qualité de maître chirurgien qu'il n'ait au préalable subi un examen, sauf toutefois Claude Evrard, Michel du Neuf-Château, Noël Bigot, Henry Wirion et Jean Demoullin, qui pourront prendre « dès à présent » les dits titre et qualité sans avoir subi l'examen, « en considération de la longue expérience qu'ils ont acquis en l'art de chirurgie ».

Seuls, les chirurgiens reçus à l'examen pourront « pendre devant leur logis une boette avec le bassin ».

Défense aux chirurgiens et aux barbiers « de donner ni ordonner aucuns médicaments purgatifs », les purgatifs, médicaments internes, relevant de la médecine.

Le 28 décembre de chaque année, les chirurgiens éliront « les maître et six jurés », qui, pour la conservation de leur charge, devront prêter, « en présence du sieur treize qui leur sera donné », le serment d'observer et de faire observer les statuts de la corporation.

L'aspirant à la maîtrise de chirurgie adressera une demande au maître juré, qui la communiquera aux docteurs stipendiés et aux six jurés. Le jour de l'examen fixé, l'aspirant recevra des docteurs stipendiés, en présence du maître et des six², « quatre questions quodlibétaires », dont il sera tenu de « faire les conclusions » et qu'il devra soutenir « deux heures durantes », sous la présidence des docteurs stipendiés, un jour contre tous les membres de la corporation sauf le maître et les six, le lendemain contre les dits maître et six.

Si le candidat est jugé incapable, il sera invité à étudier davantage et à repasser l'examen à une date qui lui sera fixée par les docteurs, le maître et les six.

S'il est jugé capable, il sera autorisé à faire le chef-d'œuvre, lequel devra être suffisant, sinon le candidat sera renvoyé à plus tard.

Le chef-d'œuvre ayant satisfait les examinateurs, le candidat sera jugé digne d'être reçu au nombre des maîtres chirurgiens, et sa réception à la maîtrise sera consignée « au livre des actes du dit art de chirurgie, sous les seings des dits sieurs docteurs « et maistre et six » ; puis il payera entre les mains du maître juré « l'establie », qui sera de « quinze livres messein » pour le fils ou le gendre d'un maître, et de trente livres pour tout autre ; enfin il prêtera serment par devant le treize des chirurgiens, en présence du maître et de deux des six.

Le jour de la prestation du serment, le nouveau maître « sera tenu de donner ung « disner honneste à son sieur treize et aux maistre et six ».

Pour avoir le droit d'exercer à Metz, les chirurgiens « forains » devront subir l'examen, verser 30 livres « pour l'establie » et « prester serment au sieur treize ».

Tous les chirurgiens assisteront régulièrement aux assemblées corporatives, lorsqu' « il y sera question d'affaires d'importance concernant l'art chirurgical ».

1. J'indique les grandes lignes de cet atour d'après une copie qui en a été faite par Charles Abel et qui me paraît incomplète. Cette copie qui appartient à la Bibliothèque publique de Nancy, m'a été signalée et communiquée par mon vieil ami, Justin Favier, conservateur de ladite bibliothèque.

2. A Metz, on disait *un six* pour un des six maîtres jurés des corporations, de même qu'on disait *un treize* pour un des treize de la justice.

Ils verseront chaque année dix gros entre les mains du maître juré « pour subvenir « aux nécessités de l'art ».

Les deniers provenant de « l'establie », des taxes et des amendes, « seront mis en une bourse », dont le maître juré aura la garde, qu'il remettra à son successeur « lorsqu'il sortira de la charge », et dont il lui rendra compte, en présence des autres maîtres.

Grâce au maintien des anciens privilèges de leur cité, les chirurgiens de Metz échappaient à l'autorité du premier barbier du roi de France, dont la juridiction s'étendait sur les barbiers et les chirurgiens de tout le royaume, et leur communauté était régie par un maître juré, relevant d'un des « treize de la justice » et des médecins stipendiés de la ville, au lieu de l'être par un lieutenant du premier barbier du roi. Néanmoins la dénomination de lieutenant fut bientôt adoptée, ainsi que nous allons le voir, pour désigner le premier des six jurés.

Les statuts des chirurgiens avaient été établis sur le modèle de ceux des autres corporations messines. Ils ne furent pas plus tôt en vigueur, qu'ils suscitèrent, de la part de tout le corps chirurgical, des réclamations contenues dans une délibération datée du 1^{er} juin 1603 et intitulée : « Ordonnance de tout l'estat chirurgical. » Humiliés de voir leur « art si noble et si digne » assimilé aux « aultres arts viles et abgetes » [vils et abjects], les chirurgiens décidèrent que dorénavant leur « maistre » serait appelé « premier » et que de ses « six conseillers », le premier serait dénommé « lieutenant », et les cinq autres, « maistres chirurgiens jurés », les dénominations de « vieux et jeunes six, à la façon des cordonniers », étant formellement interdites. La suite de l'« ordonnance » concerne surtout les querelles survenues entre les membres de la communauté. Enfin un paragraphe a trait au coffre contenant « l'argent qui proviendra de toutes et chacunes choses » : ce coffre aura deux clefs, dont l'une sera en la possession du maître, et l'autre, entre les mains de son lieutenant.

Bien qu'il y eût des sanctions pénales spécifiées pour chaque contravention aux nouvelles obligations contractées par tout le corps chirurgical, l'« ordonnance » du 1^{er} juin 1603 resta lettre morte : les termes bannis reparurent constamment et les querelles continuèrent. Dans le procès-verbal de l'élection pour l'an 1637, il est constaté que François Despinal est « en procès avec tout le corps », et dans celui pour l'année 1638, Paul Guyot, élu « premier » est dit « maistre des chirurgiens », son lieutenant est appelé « vieulx maistre », et les cinq maîtres jurés, « vieulx six et jeune six ».

Une nouvelle « ordonnance », du 4 octobre 1628, spécifie que dorénavant les nouveaux maîtres devront, pour être inscrits sur le registre des réceptions, faire présent d'une « honneste » paire de gants à chacun des maîtres jurés, « en recognoissance de « la peine qu'ilz auront pris de s'assembler tant de fois pour leurs affaires » ; cependant une exception est faite en faveur des fils des maîtres, qui « n'y seront obligés si bon ne leur semble ».

Enfin une délibération du 21 septembre 1629 enjoint à tous les chirurgiens « de « taire et celer les parolles et actions qui se feront et délibéreront cy après en leurs « assemblées » et « de se trouver aux semonces et assignations tant particulières que « générales ».

La création du Parlement de Metz, en 1633, fit disparaître ce qui restait des anciens privilèges de cette ville et amena de profondes perturbations¹, dont les chirurgiens

1. MICHEL (Emmanuel). *Histoire du parlement de Metz*. Paris, J. Techener, 1845.

ne paraissent point avoir souffert. Le 4 mai 1635, il leur fut octroyé de nouveaux statuts, qui furent homologués par arrêt du Parlement de Metz le 31 juillet suivant. Verdier ¹, qui les signale, n'en donne pas le moindre extrait. D'après la teneur des « actes » chirurgicaux postérieurs à cette date, il y eut sans doute peu d'innovations introduites dans le corps, car les procès-verbaux des réceptions et des élections continuèrent à être rédigés comme auparavant, sauf que les maîtres en chirurgie furent appelés dans les réceptions : « maîtres chirurgiens de chef-d'œuvre ».

C'est seulement entre les années 1664 et 1667 que l'autorité et la juridiction du premier barbier du roi s'étendirent sur la communauté des chirurgiens de Metz. Le dernier maître reçu par les docteurs médecins stipendiés et par tous les maîtres chirurgiens jurés de chef-d'œuvre, le fut à la date du 28 février 1664, et le 4 mars 1667, le lieutenant et le greffier du premier barbier du roi, nouvellement promus, délivraient pour la première fois des lettres de maîtrise « suivant et conformément aux reiglemens « et statuts donnés par le Roy à monsieur son premier barbier ».

Cette innovation était à peine introduite, que « Louis XIV, trouvant la juridiction du premier barbier extraordinaire et peu sortable avec les fonctions de son office », décidait de réunir sur la même tête les charges de premier barbier et de premier chirurgien. « Sur « les ordres de Sa Majesté, dit Verdier ², M. Félix, son premier chirurgien, traita de la « charge de premier barbier et de tous les droits y appartenans, avec Jean de Rety, sieur « de Villeneuve, en 1668. Il en fut pourvu, et en fit unir les droits à son office ; et « depuis cette époque le premier chirurgien a toujours eu sur la chirurgie et la barberie « toute l'autorité et la juridiction qui auparavant apartenoient au premier barbier. »

Les droits du premier chirurgien sur la chirurgie furent réglés, tant pour Paris que pour les provinces, par l'arrêt du Conseil du 28 juillet 1671, lequel fut adopté par le corps chirurgical de Metz ; mais ils ne furent pas maintenus bien longtemps en totalité. Louis XIV les supprima pour les provinces par l'édit de février 1692 ³ ; il supprima du même coup les lieutenants et les greffiers du premier chirurgien, qu'il remplaça immédiatement, car, par ce même édit il créait, dans chaque communauté de chirurgiens, deux « chirurgiens-jurés-royaux », auxquels il « attribuait les mêmes « fonctions, juridictions, droits utiles et honorifiques, dont jouissoient avant eux les « lieutenants et greffiers du premier chirurgien ».

Le premier acte où figurent les « chirurgiens-jurés-royaux » de Metz, porte la date du 10 novembre 1693 : c'est la réception à la maîtrise de Jacques Duolos, qui fut examiné en présence du médecin du roi par les deux chirurgiens-jurés-royaux, dits « chirurgiens du roy », et par les autres maîtres nommés à cet effet.

Les titres de lieutenant et de greffier, supprimés en 1692, reparaissent en 1704 dans l'acte de réception de Rodolphe Gény dit La Croix. Ils redeviennent officiels en 1720, à la suite de l'octroi de nouveaux statuts, dont Verdier raconte la genèse de la façon suivante :

1. VERDIER. *La jurisprudence particulière de la chirurgie en France*, t. I, p. 464, Paris, 1764.

2. VERDIER, *loc. cit.*, t. I, p. 12.

3. Supprimés en 1692, les droits du premier chirurgien du roi sur les chirurgiens des provinces furent rétablis par un édit de septembre 1723, et ils s'affirmèrent de nouveau par la nomination du lieutenant et du greffier de la communauté. Ce nouveau changement fit rentrer le corps chirurgical de Metz dans la catégorie des « communautés de chirurgiens soumises à la juridiction du premier chirurgien, sous des statuts particuliers », et il transforma les chirurgiens-jurés-royaux en « chirurgiens « jurés aux rapports ».

« En 1692, le roi ayant créé des chirurgiens-jurés[-royaux], ces offices eurent lieu
 « dans cette ville [de Metz], et la communauté [des chirurgiens] fut régie suivant les
 « dispositions de l'édit de leur création. Quelques années après, il s'éleva dans cette
 « communauté des contestations qui furent terminées par un arrêt du Parlement
 « de Metz du 29 juillet 1716. Dans cet arrêt, il fut ordonné, entr'autres choses, sur les
 « réquisitions de M. le procureur général du roi, que les chirurgiens de cette ville dres-
 « seroient dans trois mois des statuts et atours, conformément à l'édit du mois de
 « février 1692 et aux arrêts du conseil des 28 mars 1611 et 28 juillet 1671, dans lesquels
 « ils inscriroient tous les articles convenables en l'art et profession de chirurgie,
 « et les droits qui pourront être perçus pour les examens et réceptions des aspirans,
 « et en poursuivroient l'homologation en la cour.

« Ces chirurgiens, en exécution de cet arrêt, rectifièrent leurs anciens statuts de
 « 1602 et 1635, et en dressèrent de nouveaux, conformément ausdits édit et arrêts du
 « conseil, les arrêterent le 15 mai 1720, en forme d'annexes, en 48 articles, et les
 « présentèrent au lieutenant général de police. Dans l'examen qu'en fit ce magistrat,
 « il reconnut qu'ils ne contenoient rien de contraire à l'art de chirurgie ni à l'intérêt
 « du public, les parapha *ne varietur*, et, par sentence du 16 mai de la même année,
 « les approuva, agréa et ratifia, et iceux homologua pour être exécutés selon leur
 « forme et teneur, après néanmoins qu'ils auroient été approuvés et homologués par
 « arrêt de la cour de Parlement, et ensuite registrés au greffe de police, pour y avoir
 « recours, le cas échéant.

« Ces statuts furent ensuite présentés au parlement, qui par arrêt du 18 juin suivant
 « les homologua, et ordonna qu'ils seroient enregistrés au greffe de la cour, pour être
 « exécutés aux modifications portées par le même arrêt ¹. »

Des statuts octroyés aux chirurgiens de Metz en 1720, Verdier ² n'a publié que les
 articles « qui règlent le régime de la communauté » et ceux qui traitent de la réception
 à la maîtrise. D'après leur teneur, la communauté des maîtres chirurgiens s'assem-
 blera le 25 mai de chaque année, « pour convenir des deux d'entr'eux qui doivent
 « exercer et tenir pendant une année les places de lieutenant et greffier des chirurgiens
 « jurés et créés par édit du mois de février 1692, et réunis au corps par arrêt du conseil
 « du 10 du même mois, dont le premier sera de la première classe, et le second de
 « la seconde ».

« Ceux qui auront été ainsi nommés pour lieutenant et greffier en exerceront alter-
 « nativement les fonctions » de la façon suivante : pendant les six premiers mois de
 l'année, le plus ancien en réception sera lieutenant, et l'autre greffier, et *vice versa*
 pendant le reste de l'année.

A la même assemblée, on procédera à l'élection de quatre jurés, dont deux seront
 de la première classe, et deux de la seconde. Ces jurés, qui auront au moins quatre
 années de maîtrise, veilleront à la conservation des intérêts de la communauté.

Le lieutenant et le greffier « jouiront de tous les honneurs, droits et exemptions
 attribués par l'édit de 1692, et feront, à l'exclusion de tous les autres chirurgiens,
 les visites et rapports ordonnés en justice.

« Pour renfermer les titres et papiers de la communauté », il sera fait un coffre à

1: VERDIER, *loc. cit.*, t. I, pp. 461-463.

2. VERDIER, *loc. cit.*, t. I, pp. 463-473.

trois serrures, dont les clefs seront remises : la première au lieutenant, la deuxième au greffier et la troisième au plus ancien des jurés. Ce coffre sera déposé dans la maison du lieutenant.

Il sera fait aussi « quatre livres reliés et paraphés par M. le lieutenant général de police », dont le premier concernera les apprentis, le deuxième contiendra les délibérations de la communauté, le troisième « registrera les visites et rapports », et le quatrième sera affecté aux réceptions à la maîtrise.

Le lieutenant, le greffier et le plus ancien juré sortants seront tenus de remettre à leurs successeurs le coffre avec ses clefs et son contenu.

Le lieutenant et le greffier géreront la fortune de la communauté et rendront compte de leur gérance à leur sortie de fonctions.

« Toutes les assemblées pour affaires de la communauté seront faites chez le lieutenant en exercice et tous les maîtres seront tenus d'y assister à peine de 20 sols d'amende. »

Dans les assemblées, le lieutenant présidera, ou en son absence le greffier ; les quatre jurés tiendront les premières places, et les suivantes seront occupées par les maîtres chirurgiens, suivant l'ordre de leur réception ; chacun donnera son avis successivement et dans son rang, et « l'on procédera l'un envers l'autre avec la modération et le respect que les jeunes doivent à leurs anciens ».

« Nul ne pourra tenir boutique ouverte, pendre bassins ou autres marques de barbier-chirurgien en cette ville, faubourgs, Pais Messin et juridiction de Metz, qu'au préalable il n'ait été ouï, examiné et approuvé par les médecins et chirurgiens de cette ville, à peine de 50 livres d'amende. »

« Lorsque la place de l'un des maîtres en exercice vaquera par mort, longue absence ou autrement, elle sera remplie par celui de la classe qui le suivra dans l'ordre des réceptions. »

Il sera convenu d'une église dans laquelle sera célébrée annuellement une messe solennelle en l'honneur de saint Cosme et de saint Damien, patrons de la communauté.

Pour parvenir à la maîtrise, l'aspirant devra être assisté d'un « conducteur » ayant au moins dix années de réception et subir le « chef-d'œuvre », composé des opérations suivantes : 1^o « immatricule » ; 2^o quarante jours après, « premier acte, appelé tentative » ; 3^o trois mois plus tard, « premier examen », oral et roulant « sur les premiers principes de la chirurgie, les connoissances du corps humain et des maladies qui y aviennent » ; 4^o « entrée en semaine », comprenant quatre semaines, dont la première est consacrée à l'« acte d'ostéologie », la deuxième à l'« acte d'anatomie », les troisième et quatrième aux saignées et aux médicaments tant simples que composés ; 5^o « dernier examen », dit « examen général ou de rigueur, sur tous les objets de la chirurgie » ; 6^o « dernier acte, appelé de réception ou de prestation de serment », accompagné d'une épreuve écrite ; 7^o prestation de serment entre les mains du lieutenant des chirurgiens.

Pour le « chef-d'œuvre », l'aspirant devait payer diverses sommes dont le total, qui s'élevait primitivement à 1.160 livres, fut ramené par la suite à 1.000 livres ; mais les fils de maîtres ne payaient que la moitié de ces droits.

Pour la rédaction de leurs statuts, les chirurgiens de Metz s'étaient inspirés de

ceux des chirurgiens de Paris, publiés en 1701¹, et de ceux donnés au mois de mars 1719 pour les chirurgiens de Versailles.

Les statuts de 1720 furent en vigueur jusqu'au jour (2 mars 1791) où l'Assemblée Nationale supprima toutes les maîtrises et jurandes du royaume, y compris les corporations de chirurgiens. Cette suppression, suivie de celle des facultés de médecine, rendit libre l'exercice de la médecine et de la chirurgie. Il en résulta de tels inconvénients que la Convention dut réorganiser la profession médicale : elle fonda alors les « Écoles de santé », où l'enseignement de la médecine et de la chirurgie fut distribué à tous les aspirants « officiers de santé ». C'est donc du décret du 14 frimaire an III (4 décembre 1794), portant établissement de trois Écoles de santé à Paris, Montpellier et Strasbourg, que date la fusion de la médecine et de la chirurgie.

A Metz, comme partout ailleurs, le nombre des chirurgiens a toujours été supérieur à celui des médecins : en 1776, on y comptait 6 médecins et 24 chirurgiens² ; en 1783, 10 médecins et 24 chirurgiens ; et en 1789, 9 médecins et 26 chirurgiens³.

LE REGISTRE DES CHIRURGIENS

Les faits et gestes du corps des chirurgiens de Metz pendant le xviii^e siècle ont été consignés en partie dans un registre in-folio en papier, haut de 31 centimètres et large de 20, dont la couverture en parchemin porte sur le plat supérieur l'inscription suivante : « Livre de la Réception des Maîtres chirurgiens, de 1603 jusqu'en 1715 », et dont le titre, qui occupe le recto du premier feuillet chiffré, est ainsi conçu : « Livre des actes des maîtres chirurgiens depuis l'an 1603. » Ce registre, qui appartient à la bibliothèque de l'Académie de Médecine de Paris, est malheureusement incomplet ; il ne contient plus que 75 feuillets, numérotés de la façon suivante : 1 à 41, 41 bis, 42 à 47, 49 à 51, 56 à 79 ; il est donc incomplet des feuillets 48, 52 à 55, sans compter quelques autres, compris entre ceux chiffrés 26 et 27, 58 et 59, le numérotage ayant été fait après l'enlèvement de ces derniers. On y trouve la réception des aspirants à la maîtrise depuis le 28 février 1603 jusqu'au 21 janvier 1715, avec l'élection des maître et six jurés depuis le 28 janvier 1603 jusqu'au 28 décembre 1663. Il y manque un certain nombre de réceptions et les élections des maître et six pour les années suivantes : 1618, 1619, 1627, 1628, 1629, 1630, 1631, 1632, 1633, 1635, 1646, 1650, 1651, 1652, 1653, 1654, 1659 et 1660. Le feuillet 76, dont le recto est occupé par l'admission à la maîtrise de quatre aspirants reçus le 21 janvier 1715 (le verso est blanc), est coté : « 76 et dernier ». Les suivants, qui sont mobiles et chiffrés 77, 78 et 79, contiennent trois délibérations importantes : du 1^{er} juin 1603, du 4 octobre 1628 et du 21 septembre 1629.

Comme tous les registres des corporations, celui des chirurgiens a été assez mal tenu : les actes y sont souvent abrégés, les erreurs de dates et les omissions y sont fréquentes, et l'orthographe du nom des maîtres varie avec chacun des nombreux greffiers de la communauté.

Ce registre débute de la façon suivante :

Les noms des maîtres chirurgiens et barbiers en l'an 1603.

1. *Statuts pour la communauté des M^{rs} Chirurgiens jurez de Paris*. Paris, 1701, in-4^o.

2. *État de la médecine, chirurgie et pharmacie... pour l'année 1777*, p. 432 (Paris, 1777).

3. *Almanach des Trois-Évêchés*, années 1783 et 1789.

Le vingt-huitiesme jour du mois de janvier [1603], a esté faite l'élection des maistre et six en l'art de chirurgie et la prestation du serment sur ce requis entre les mains du sieur Jean COLIN leur treize, et a esté pour maistre : maistre Michel du NEUF-CHASTEAU, chirurgien. Et y sont les six jurés : M^e Noel BIGOT¹, chirurgien ; M^e Henry WYRION, chirurgien ; M^e Jean DEMOULLIN, chirurgien ; M^e Jacob ROUYER, barbier ; M^e Jérémie GOUGET, barbier ; M^e Élie GUIOT, barbier.

Lesquelz trois derniers ont esté esleüz pour le deffault du nombre suffisant des maîtres chirurgiens et à la charge qu'ils subiront l'examen mentionné en l'attour desdicts chirurgiens en dacte du xvij^e jour du mois de décembre mil six cents et deux, pour par icelluy examen s'acquérir la qualité de maîtres chirurgiens sans laquelle ils ne pourront avoir voix délibérative es susdicts examens.

Le reste des chirurgiens et barbiers : M^e Claude EVRARD, chirurgien ; M^e Jean PELTRE, barbier ; M^e Estienne DENIS, barbier ; M^e Jacques HANRY, barbier ; M^e Clément HALBRAND, barbier ; M^e Daniel HERTER, barbier ; M^e Jean VALEROY, barbier ; M^e Jean DINAN, barbier ; M^e Jean EVRARD, barbier ; M^e Jérémie GUYOT, barbier ; M^e Isaac ZAMBIN, barbier ; M^e Claude QUICHTAIN, barbier ; M^e Marian ROLAND, barbier ; M^e Didier LUCEMBOURG, barbier ; M^e Daniel du NEUF-CHASTEAU, barbier ; M^e Benoist DE LA FORGE, barbier ; M^e Martin DAULPHIN, barbier.

La communauté des chirurgiens de Metz est donc constituée avec 24 maîtres, dont 5 chirurgiens et 19 barbiers. Ceux-ci s'empressent d'« acquérir la qualité de maîtres chirurgiens » pour « avoir voix délibérative » aux examens pour la maîtrise.

En 1603, treize sont reçus : 1^o Marian ROLAND (28 février) ; 2^o Jacques HANRY (7 mars) ; 3^o Élie GUIOT (7 avril) ; 4^o et 5^o Jacob ROUYER et Estienne DENIS (14 avril) ; 6^o Jérémie GOUGET (21 avril) ; 7^o Jean EVRARD² (28 avril) ; 8^o et 9^o Isaac ZAMBIN et Jérémie GUYOT (14 mai) ; 10^o et 11^o Didier LUCEMBOURG et Claude QUICHTAIN (20 mai) ; 12^o Jean PELTRE (1^{er} décembre) ; 13^o Daniel HERTER (22 décembre). En 1604, c'est le tour de Benoist DE LA FORGE (27 juillet), et, l'année suivante, celui de Daniel du NEUF-CHASTEAU (22 mars 1605).

Quatre barbiers ne sont pas devenus maîtres chirurgiens : 1^o Clément HALBRAND ; 2^o Jean VALEROY ; 3^o Jean DINAN ; 4^o Martin DAULPHIN. DINAN n'est plus mentionné après le 28 janvier 1603, et HALBRAND, après le 28 décembre de la même année. VALEROY et DAULPHIN continuent à siéger dans la communauté des maîtres chirurgiens, avec leur qualité de barbiers : le premier, jusqu'en 1617, et le second jusqu'en 1625.

Pour parvenir à la maîtrise, il suffit aux candidats de faire plusieurs chefs-d'œuvre, en présence des deux docteurs stipendiés de la ville et des maîtres chirurgiens jurés.

Après la forte promotion de 1603, les réceptions se font plus rares. Voici celles qui sont mentionnées dans le registre des chirurgiens de Metz :

1607 : Samuel de VIGNEULLE (28 mai) ; François COSTE (30 juillet) ;
 1611 : Daniel MANGEOT (6 avril) ; Sébastien FRANÇOIS (12 avril) ;
 1621 : Paul HOULLON (3 février) ; Jacques ROLAND (2 juillet) ;
 1622 : Michel BOURGEOIS (5 février) ;
 1623 : Didier VITRY (27 décembre) ;
 1624 : Jérémie GUYOT le jeune (11 avril) ;
 1626 : Jean AUBERTIN (20 avril) ; Abraham ROC (29 septembre) ;
 1627 : Daniel PÉRIGNON (24 avril) ;
 1628 : François d'ESPINAL (3 mars) ; Élie GUYOT fils (4 septembre) ;
 1634 : Paul GUYOT (30 avril) ; Jacques HANRY le jeune (28 juin) ; Isaye GUERLANGE (22 décembre) ;

1. Noël Bigot signe habituellement : N. BIGOT ANGEVIN.

2. Le 11 mai 1660 le corps des chirurgiens, assemblés au lieu accoutumé de l'église Saint-Pierre, décide à l'unanimité que Jean EVRARD sera « raclé entièrement de dessus le livre des maîtres comme indigne et incapable de sa charge, à la suite du grand scandale par lui fait aux dits maîtres ». A la suite de cette décision, le nom d'Evrard a été raturé dans tous les actes où il figurait.

- 1635 : César HILLAIRE (14 février) ; Jacques BARRET (15 février) ; Jean COLTER (18 décembre) ;
 1637 : Jacques DE VIGNEULLE (10 août) ; Jean DUDON (20 septembre) ;
 1638 : André ISNARD (26 juillet) ;
 1644 : Pierre ANCILLON (22 décembre) ;
 1645 : Louis GAUTHIÉ (26 février) ; Jean MOUGÉ (28 mai) ;
 1647 : Estienne CAPUSSON (15 mars) ;
 1649 : Pierre DEBIZE (14 juin) ; Jean FONTAINE (17 décembre) ;
 1650 : Jacob LE COQ (15 avril) ; Jean LUXEMBOURG (20 avril) ;
 (Lacune de 4 feuillets sur lesquels figuraient les réceptions de : Jean BERNE, Jean de LAR-
 TIGUES et Isaac PIERSON.)
 1655 : Paul BOURGEOIS (18 février) ; Marien PHILIPPON (11 juin) ; Claude MARIEN (4 juillet) ;
 1662 : Jean MATHIEU dit MAURICE (17 juillet) ;
 1664 : François de LESCURE (23 janvier) ; César HILLAIRE (28 février) ;
 1667 : Élie GUYOT le jeune (4 mars) ; Louis SENAULT (4 avril) ; Nicolas HENRY (16 mai) ; Fran-
 çois MÉNOT (14 novembre) ;
 1670 : Raimond DARROUX (6 février) ;
 1671 : Estienne GAUTHIÉ (23 mars) ; Daniel MOGIN (15 octobre) ;
 1674 : François FRANÇOIS (31 décembre) ;
 1678 : Alexandre LUXEMBOURG (1^{er} juillet) ;
 1680 : Pierre JOUDREVILLE (10 septembre) ;
 1683 : Guillaume JUZAN (17 juillet) ; François BEAUJEAN (17 août) ;
 1684 : Claude BURLOT (17 août) ; David DEBIZE (17 septembre) ;
 1688 : Gilles GAUTHIER (23 août) ; Joseph LE BACHELÉ (25 novembre) ;
 1689 : Nicolas LUXEMBOURG (14 janvier) ; Jacques HILLAIRE (14 janvier) ; Pierre LAFOUR-
 CADE (20 mars) ;
 1691 : Bernard ANTHOINE (27 mars) ; Jean-Louis MICHEL (28 mars) ;
 1693 : Jacques DUCLOS (10 novembre) ;
 1695 : Nicolas BÉRARD (30 septembre) ;
 1698 : Jacques WAUTHIER (18 mai) ; Jacques THOYARD (25 juillet) ;
 1702 : Laurent MIDART (8 mars) ;
 1703 : Daniel de MARSAL (26 avril) ;
 1704 : Rodolphe GÉNY (5 juillet) ; Nicolas AUBERT (5 juillet) ;
 1707 : Louis RICHARD (8 juin) ; Christophe-Albert VANDERPOL (27 juin) ;
 1709 : Bernard COMMUN (7 mars) ;
 1713 : Jean ARNOULD (1^{er} août) ;
 1715 : Jean-Louis MICHEL (21 janvier).

Les candidats à la maîtrise n'y parvenaient pas toujours : certains étaient reçus conditionnellement et devaient passer un nouvel examen qui quelquefois aboutissait à un échec. Ainsi Jean Canelle, en février 1606, est « renvoyé pour quatre mois, vu « son peu de suffisance et capacité ; toutefois, pour certaines considérations, il lui « est accordé de pouvoir travailler en sa boutique durant ces quatre mois, sans plus, « à condition qu'il ne pendra aucun bassin devant sa boutique et n'entreprendra « de faire aucune chose que de couper les cheveux et la barbe, tirer des dents, ven- « touser, phlébotomiser, avec défense de nullement toucher ni entreprendre à ce « qui est des autres œuvres de chirurgie, sinon qu'il ait un des maîtres chirurgiens « de la ville avec lui ».

Le 28 août, Canelle est derechef examiné et il échoue de nouveau. Cette fois, il est condamné à fermer sa boutique, à dépendre ses bassins (*sic*) et à s'abstenir de toute pratique chirurgicale. Cependant on l'autorise à se représenter « dedans un an comptant du jourd'huy » ; alors il renonce à la maîtrise.

En 1628, un autre candidat, François Despinal, qui avait eu des démêlés avec la

communauté des chirurgiens, fut reçu conditionnellement. Devenu maître, il lui intenta un procès, qui est mentionné à la suite de l'élection du 28 décembre 1636.

Dans le registre des chirurgiens de Metz, les réceptions à la maîtrise alternent, jusqu'en 1664, avec les procès-verbaux des élections des maître et six jurés, lesquelles se font généralement le 28 décembre, pour l'année suivante, sous la présidence du treize des chirurgiens jusqu'en 1641, puis par devant le lieutenant général au bailliage et siège royal de Metz. Chaque procès-verbal se termine par la nomenclature de tous les membres de la communauté, à l'exception des élus. Celui de 1603 est ainsi conçu :

Pour l'an mil six cens et quatre.

Le xxviii^e jour de décembre mil six cens et trois, a esté faite élection du maistre et six jurez pour l'année que dessus en laquelle élection maistre Noel BIGOT a esté choisy pour premier, et pour lieutenant et six jurez les dessoubz nommés : premier, maistre Michel du NEUF-CHATEAU pour lieutenant ; maistre Jehan PELTRE, vieux jurez ; maistre Jacques HANRY, vieux jurez ; maistre Estienne DENIS, maistre Daniel HERTER, maistre Jehan EVRARD, pour jeunes jurez.

Le reste des chirurgiens et barbiers : M^e Claude EVRARD, M^e Henry WYRION ; M^e ROLAND ; M^e Élie GUIOT, M^e Jacob ROUYER, M^e Jérémie GOUGET, M^e ZAMBIN, M^e Jérémie GUYOT, M^e Didier de LUCEMBOURG, M^e Claude QUICHTAIN, tous maistres chirurgiens.

Les barbiers : M^e Clément HALBRAND, M^e Jehan VALLEROY, M^e Martin DAUFIN.

L'avant-dernier, plus explicite que le dernier, est rédigé de la façon suivante :

Pour l'année 1663.

Le 28^e décembre mil six cents soixante deux, a esté faite élection du maistre et des jurés entre le corps et communauté des maistres chirurgiens jurés et de chef-d'œuvre de la ville de Metz et par iceulx deuement convoqués par devant monsieur le lieutenant général au bailliage et siège royal de la dite ville ainsi qu'il est d'usage, entre les mains duquel le maistre esleu et les six jurés ont presté le serment en présence des autres maistres de ladite communauté, d'observer et faire garder les statuts et attours desdits maistres chirurgiens en tant qu'en eux est et de ne rien faire au contraire de leurs privilèges et libertés. Et ont esté esleus, pour maistre et premier juré en ladite année : maistre Elie GUYOT, et pour jurés : M^e Claude MARIEN vieux maistre, M^e Daniel MOUGEOT ; M^e Jean MOCÉ, M^e Louys GAULTIER ; M^e Jean de LARTIGUE, M^e Jean BERNE.

Les non jurés en ladite année sont : M^e Abraham ROC, M^e Paul GUYOT, M^e André ISNARD M^e Jean FONTAINE, M^e Pierre ANCILLON, M^e Etienne CAPUSSON, M^e Pierre DEBIZE, M^e Jean LUCEMBOURG, M^e Jacob LE COQ, M^e Marien PHILIPPON. M^e Isaac PIERSON, M^e Paul BOURGEOIS, M^e MATHIEU [dit] MAURICE.

Tous ces chirurgiens sont oubliés depuis longtemps, sauf l'un d'eux, Marian Roland, qui est l'auteur d'un traité de la peste très intéressant. Voici une courte biographie de ce personnage :

MARIAN ROLAND

Marian Roland, né probablement à Metz vers 1570, fit son apprentissage dans cette ville, chez Henry Wyrion, « chirurgien très expert », qu'il considéra toujours comme son « bienfaiteur », et il devint maître barbier de la ville et cité de Metz. Désirant compléter ses études chirurgicales, il se rendit à Paris, où il servit chez l'illustre médecin Pierre Seguin, qui enseignait alors la chirurgie au Collège Royal de France ¹.

1. GOUJET (Cl.-P.). *Mémoire historique et littéraire sur le Collège Royal de France*, t. III, p. 77 Paris, 1758.

En 1600, il « eut l'honneur d'être le premier officier de son estude, et il recueillit ses leçons en chirurgie aussi parfaitement que pas un de ses auditeurs ». Il « pratiqua aussi sous les ordonnances de monsieur de la Rivière ¹, premier médecin du roy Henry le Grand, médecin célèbre entre tous ».

Pendant son séjour à Paris, Roland eut à traiter, pour la première fois, des malades atteints de la peste, à l'Hôtel-Dieu de cette ville : il en mourait, dit-il, 80, 100 et 120 par 24 heures presque tous les jours. Puis il donne ses soins aux pestiférés de Neuilly-Saint-Front, où trois chirurgiens ont péri de la contagion. Enfin il revient à Metz. Dès que la communauté des chirurgiens est constituée, il se présente pour subir le nouvel acte probatoire : vu sa grande pratique de l'art, les maîtres jurés lui assignent deux chefs-d'œuvre seulement, et le 28 février 1603, il obtient la maîtrise de chirurgie.

La peste envahit Metz en 1625. Roland, qui est chirurgien stipendié du roi, est appelé un beau jour à la Citadelle. Il s'y rend, croyant avoir à donner ses soins à un militaire quelconque ; mais on l'y enferme et il doit y séjourner, sans pouvoir en sortir sous aucun prétexte, pour soigner les soldats atteints de la contagion. C'est pendant son séjour forcé à la Citadelle que son neveu, Jacques Roland, chirurgien des pestiférés, mourut de la maladie régnante (13 août 1625).

Dès que l'épidémie fut passée, Roland se mit à rédiger un traité de la peste, qu'il publia en 1626 et auquel il donna le titre suivant : « *Le Cadet d'Apollon*, nay, nourry, et eslevé, sur les ramparts de la fameuse citadelle de Metz, pendant la contagion de l'année passée, 1625. Endoctriné des meilleurs préceptes des plus excellents médecins, et plus experts chirurgiens. Pour s'opposer à la furie de la plus cruelle maladie du genre humain, qui est la peste. Présenté à Messieurs de la ville de Metz, par maistre R. ROLAND, leur très-affectionné concitoyen, chirurgien stipendié du Roy et de la dicte Ville. Très-util pour se préserver de peste, ou s'en guérir en estant atteint. Imprimé à Vic, par Claude FÉLIX, imprimeur de Monseigneur l'Evesque de Metz. Avec approbation et privilège ². »

Ce petit volume (in-8 de VIII-170 pages) contient 42 chapitres, dans quelques-uns desquels on trouve des renseignements sur la vie de l'auteur. Le quarantième est particulièrement intéressant : il y est question de l'hôpital de la Cornue-Géline ³, qui, à cette époque, était réservé aux pestiférés civils.

Marian Roland a dû mourir en 1627 : à partir de cette année, il n'est plus mentionné dans le registre des chirurgiens de Metz.

Les médecins stipendiés de la ville ont présidé les examens des chirurgiens depuis 1602 jusqu'à 1665. En 1607, il leur a été adjoint un médecin du roi, nommé Du Vivier, qui a fonctionné jusqu'au 15 février 1635. Aux examens probatoires, les médecins sont généralement au nombre de deux, quelquefois trois, et même une fois quatre

1. *Monsieur de la Rivière*, c'est Roch Le Baillif de La Rivière, mort à Paris le 5 novembre 1605 ; il figure dans tous les recueils de biographies.

2. Tous les passages de la biographie de Roland, mis entre guillemets, sont extraits du *Cadet d'Apollon*.

3. *Cornue Géline* (poule cornue) est peut-être un ancien nom de la pintade. Ce nom a été donné, vers 1400, à une ferme située à la pointe nord de l'île Chambière. En 1580, on la transforma en un hôpital pour les pestiférés, lequel par la suite, fut affecté à la garnison de Metz. Après la construction de l'hôpital militaire (1734), la *Cornue Géline*, dite alors *Cour aux Gélines*, servit de blanchisserie pour les troupes.

(trois stipendiés et le médecin du roi). Voici les noms des médecins stipendiés, mentionnés dans le registre des chirurgiens, avec les dates de leurs présidences :

François Loïs (ou Louis), 1602 à 1607 ;
François Foës père, 1602 à 1635 ;
Nicolas d'Armène, 1611 à 1626 ;
Jean Braconnier, 1622 à 1637 ;
François Foës fils, 1637 à 1650 ;
Samuel Du Clos père, 1644 à 1650 ;
Philippe d'Armène, fils de Nicolas, 1655 à 1664 ;
Samuel Du Clos fils, 1655 à 1664 ¹.

L'élection annuelle des maître et six jurés ² était présidée par le « treize des chirurgiens », qui recevait leur serment. Voici les noms de quelques-uns de ces treize : Jean Colin, 1603 ; Claude Jallon, 1612-1613 ; de la Hiere, 1614 ; Abraham Brouart, 1615-1616 ; Jacques Ferry, 1619 ; Cartier, 1620 ; de Paulo, 1621 ; Jacques Triplot, 1622-1623 ; César de Goize, 1624 ; Jacques de Saint-Aubin, 1635-1637 ; François Bancelin, 1638 ; Antoine Andry, 1639 ; Paul Jolly, 1640.

En 1641, l'élection est présidée par Jean Grandjambe, conseiller échevin ; en 1642, par Philippe Praillon, lieutenant général au bailliage et siège royal de Metz ; en 1643, par de Paulo, lieutenant particulier au bailliage et siège royal de Metz, remplaçant Philippe Praillon absent ; en 1644, par Philippe Praillon ; et de 1645 à 1663, par monsieur le lieutenant général au bailliage et siège royal de Metz.

1. Tous ces médecins stipendiés figurent dans l'ouvrage de l'abbé F.-J. Poirier, intitulé : *Metz, documents généalogiques* (Paris, 1899).

2. Jusqu'en 1614, cette élection s'est faite en l'église Saint-Pierre-aux-Images qui était comprise dans le cloître de la cathédrale et située sur l'emplacement de la statue du maréchal Fabert. En 1615, elle eut lieu au « Haut Palais », c'est-à-dire à l'étage supérieur du palais du gouvernement qui occupait le pâté de maisons comprises entre la Place d'armes et la rue du Palais, dite autrefois rue Derrière-le-Palais ; en 1624 et 1625, « en la chambre des sept » ; en 1635 et 1636, au logis du sieur de Saint-Aubin, treize en la justice.

VIII

Dr WILLIAM HARVEY AS A MAN AND AN ART CONNOISSEUR

By SIR D'ARCY POWER, K. B. E., F. R. C. S. ENG., F. S. A.

EX-PRESIDENT OF THE SECTION OF THE HISTORY OF MEDICINE
OF THE ROYAL SOCIETY OF MEDICINE

The hobbies of great men are always interesting because they show in what different ways the human brain rests itself. Many have found relaxation in hard physical exercise; others in such sports as hunting, shooting and fishing; some in art and the study of archaeology. Some, like John Hunter, have frequented theatres and damned plays whilst others again have turned from the most severe mental labour to the reading of modern fiction.

Until lately very little attention has been called to the human side of Dr William Harvey, the discoverer of the circulation of the blood. His biographers have concentrated upon his scientific attainments and few have thought of him as a man with like parts and passions as ourselves. John Aubrey in his « *Brief Lives* » gives some account of Harvey from personal knowledge and Dr. Ent wrote that charming word picture of him as an old man with which he prefaces the treatise « *De Generatione* ». But of his hobbies and of his younger years we are only beginning to learn something now that historians are dealing more with the social life of the early Stuart period and less with its religious and political aspects.

The roughness of the sixteenth century with its veneer of polish gave place under King James 1st and still more under King Charles, to a real renaissance of art in England. A few great collectors, indeed, existed during the later years of Queen Elizabeth and foremost amongst them was John, Lord Lumley, who dying childless founded in 1582 the Lumleian lectures at which Harvey was destined to announce his great discovery of the circulation of the blood. Such dilettanti, however, were as rare under Elizabeth as they were numerous under James. Within ten years of Elizabeth's death the Earl of Arundel, the Earl of Essex, the Duke of Buckingham and Lord Pembroke were buying art treasures in Italy, in Spain and in the Levant; were commissioning artists like Rubens and Van Dyck; and were employing such agents as Inigo Jones and the Rev. William Petty to advise and help them. By this time, too, Prince Henry — who like Marcellus died all too early — had also become a collector. He showed such keenness and taste that had he lived he would in all probability have excelled his younger brother Charles whose art collections before the Civil War had gained a European reputation.

The English renaissance in art which marked the first quarter of the seventeenth century was undoubtedly due to the peace which Europe enjoyed until the thirty years war began in 1618. For a time Europe was comparatively safe for those who chose to travel — as was then the fashion — with an armed retinue. Spa and Padua became the chief continental health resorts for wealthy Englishmen. Both had baths and Padua had the additional advantage of being near Genoa, Venice, Florence and Milan. Further than this it was inadvisable to travel in Italy. No wise Protestant visited Rome except as a passing traveller unless he wished to excite suspicion as to his orthodoxy when he returned home. He was welcome to stay as long as he liked at Padua or at Venice or at any rate as long as his king would grant him permission to be away from England. It thus happened that both these cities had an English colony and we are not justified in thinking of Padua merely as a University town where the best of the rising generation of English physicians — Harvey amongst them — went to obtain a medical degree or a post graduate course.

Whilst Harvey was at Padua, Inigo Jones was in Northern Italy and it would be of the greatest interest to ascertain when the two men became acquainted. Inigo Jones, the architect of the Banqueting House in Whitehall, the introducer of the classic style in English Buildings and Surveyor-General to the King was five years older than Harvey. The son of a London clothworker, he was baptised in the Church of St. Bartholomew the. Less so that his parents must have lived in or very near St. Bartholomew's Hospital. He never married and throughout his life his home was in the Parish of St. Benet, Paul's Wharf, just on the other side of St Paul's Cathedral and less than half a mile from the hospital.

Inigo Jones was sent to Italy in 1597 to study painting and architecture at the expence of his patron William Herbert, third Earl of Pembroke, and returned to England in 1604 after visiting Denmark. Much of his time in Italy was spent at Venice. Harvey went to Padua in 1598 and graduated in the University in 1602. Harvey and Inigo Jones certainly knew each other later in life for in 1655, three years after the death of Jones, John Webb published « Stonehenge Restored » at the instigation of Harvey and Selden, a work which Jones had left unfinished. It is possible that the two young geniuses met at Padua or at Venice and that when Harvey came home he brought news of their brother to Joan, Judith and Mary Jones who were living by themselves in Paul's Wharf, for their father had died just before Jones went to Italy. The sisters were in some way associated with St. Bartholomew's Hospital and the lively young doctor from Padua may have been introduced to them to Dr. Lancelot Browne, the physician to the Hospital with the result that Harvey married his daughter Elizabeth at St. Sepulchre's Church on November 24th. 1604. The speculation is plausible but it is unsupported by the least particle of evidence and it is much more likely that Inigo Jones and Harvey became known to each other whilst they were engaged at Court under the general supervision of Thomas, Earl of Arundel.

At the suggestion of Sir William Osler I edited in 1913 a volume of the portraits of Dr. William Harvey which was published by the Clarendon Press at Oxford for the Section of the History of Medicine of the Royal Society of Medicine. Both Sir William Osler and myself were somewhat surprised at the results of our enquiries about portraits of Harvey. We each knew of one or two but investigation showed there were at least thirteen contemporary pictures in oils and one engraving by

William Faithorne the elder. The portraits are attributed to M. C. Mierevelt, Janssen, Van Dyck, and Peter Lely. It is impossible, therefore not to arrive at the conclusion that Harvey must have been an unusually good sitter who liked to be painted and that he must have been thrown much into the company of artists.

Recent research has afforded fresh information about the relationship which existed between Thomas, second Earl of Arundel and Dr. William Harvey. It had long been known that the Earl was treated by Harvey for some rheumatic or more probably tuberculous arthritis, that the two were associated in the case of « Old Parr ». The Earl brought the old man to London from Shropshire at the reputed age of 152 to show him to the King and Harvey made an examination of the body after he had died in London. It was known, too, that Harvey travelled in the suite of the Earl Marshall in 1636 when that nobleman was sent as Ambassador Extraordinary to the Emperor Ferdinand IInd. in the final stage of the Palatinate discussion. I have already given details of Harvey's travels on this occasion (A Revised Chapter in the Life of Dr. William Harvey 1636. Proceedings of the Royal Society of Medicine 1916 Vol. X. Section of the History of Medicine, pp. 33-59) but Miss Mary Hervey gives some additional letters showing the sincere regard which the great nobleman felt for his little physician. (The Life, Correspondence and Collections of Thomas Howard, Earl of Arundel. Cambridge, at the University Press, 1921.)

Harvey started with the Embassy but was left behind for a few days at Leyden on account of the illness of one of the members of the party. He overtook the main party at Cologne where Lord Arundel, speaking of a visit to the Jesuit College and Church says, « they received me with all civility » and then adds jokingly « I found in the College honest little Doctor Harvey, who means to convert them ». The journey up the Rhine was hazardous as it was close to the area of military operations and the country had been so wasted that « poore people were found dead with grass in their mouths ». Hollar, the engraver, probably referred to this part of the journey when he told Aubrey that « Dr. Harvey would still be making observations of strange trees and plants, earths, etc., naturalls and sometimes like to be lost, so that my Lord Ambassador would be really angry with him for there was not only a danger of thieves but also of wild beasts. »

Lord Arundel, writing to Mr. Secretary Windebank from Ratisbon on July 20/30 1636 says « Honest little Harvey is going a little start into Italy and I give him some employment to Mr. Pettye, about pictures for his Majesty. I hope ere long he will be back ».

The Rev. William Petty was one of Lord Arundel's agents and collectors of art treasures. We are mainly indebted to his artistic acumen for the Arundel marbles. Sir Thomas Roe, the Minister at Constantinople once bore abundant testimony to his zeal as a collector for he says « There never was a man so fitted to an employment, that encounters all accidents with so unwearied patience ; eats with Greeks on their worst days ; lies with fishermen on planks at the best ; is all things to all men that he may obtain his ends which are your lordship's service.

Harvey's journey from Ratisbon to Venice was not without adventure. On the pretence of an irregularity in his passport he was held up at Treviso and was treated so scurvily that he was at first furiously angry and then seriously frightened for he thought it quite possible that he might be made to sleep in a plague infected bed

to show that his detention was justified. His letters to Lord Feilding on the occasion I have already published. (*Op. cit.*, pp. 11-21.)

The Earl of Arundel, not knowing of this episode, became anxious for his safety and wrote to The Rev. William Petty at Florence. « Doctor Hervye parted from hence ; tomorrow shall be five weeks and since we have never heard a word from him ; but of him once that he was in ; he means to come to you. I pray you go on with buying some of Ludovisio's best pictures for our King. » The letter is dated from Ratisbon 2nd. September 1636 new style.

Lord Arundel writes again to M^r. Petty on the following day ; « I have sent with the Doctor Harvey a youth called Henry van de Burg, son of a painter in Frankfort, to attend you and return hither with you. He is a very honest youth and loves all matters of art dearly. I pray you have care of him and let him see all things of art you may. »

Five days later Lord Arundel writes that he had heard of Harvey's difficulties on the way. He tells M^r. Petty on September 8th. « I hope poor D^r. Harvey is with you by this. I received a letter from him yesterday that he has been miserably vexed in the lazaretto at Treviso. I hope he will recover his time lost with satisfying his curiosity, which you will assist him in at Florence and Rome ».

D^r. Harvey continued in the Earl's thoughts for he writes to Petty again on 16th. September ; « I hope ere this you have despatched our business, and that little D^r. Hervye is with you who will assist for the buying the King's Ludovisio. » There is an interesting sidelight on Harvey's energy in a letter from the Earl to M^r. Petty dated from Ratisbon 28th. October 1636 in which he says ; « I hope I shall see the little perpetual mov(ement) called D^r. Hervye here before my go(ing) ».

He writes again on November 11th. « D^r. Harvey wee heare hath bin tenne dayes on his way hither frome as wee dayley expect him and de(sire if) he come well to have long disc(ourse of his tr)availes and adventures. »

The result of his journey to buy pictures for the King does not seem to have quite come up to Harvey's expectations possibly because of the great price asked for them. The Earl writes again to M^r. Petty from Mayence on December 7th ; « D^r. Harvey told mee heere yesterday that he is confidante one thousande poundes sterlinge would buy all Bartholomeo della Nave's collection. I doubt his memory is quicker heere upon the water than it was on the lande, and his fancye outrunnes his desire of buyinge, especially good thinges, having only made such an unknowne collection as you mention at Rome, whither he went with such a desire to buy some excellent thinges and had creditte at will. But nowe he layes all upon want of seeing the collection of Ludovisio and that he could find nothinge good to be sold. »

Harvey visited Rome and dined with D^r. Ent at the English College on October 5th. 1636. It is evident that he received much kindness in the Eternal City for George Conn, the Papal Agent in England, writing to Cardinal Francesco Berberini on 5th. January 1637 in speaking of the safe return of the Earl of Arundel says « with the Earl there returned that doctor (Harvey) who at Rome received so many favours from your Eminence for whose kindness he declares himself eternally obliged ».

These letters show, I think, that Harvey was held in high estimation for his personal qualities and that so great a judge of men and of art as the Earl of Arundel thought him worthy to be entrusted with a commission to buy art treasures at Rome for the

King who was himself an expert in such matters. It is true that the Earl considered Harvey an amateur and that he entrusted him to the care of The Rev. William Petty who was a professional in the art of collecting. It is also true that the Earl looked with a compassionate tolerance on Harvey's purchases but it must be remembered that he was the Prince of Collectors and was only satisfied with the very best that could be procured. At any rate the correspondence bears out what we know from other sources that Harvey in his prime was a genial and lovable little man with some artistic tastes which ran rather in the direction of pictures than of books or bric-à-brac.

IX

L'OUTILLAGE THÉRAPEUTIQUE THERMAL A L'ÉPOQUE GALLO-ROMAINE

PAR M. LE D^r **Alexandre MAZERAN**, DE CHATEL-GUYON

Les eaux minérales, remèdes naturels, ont eu de tout temps une incontestable notoriété ; elles constituent, par excellence, la médication des affections chroniques qu'elles guérissent parfois, qu'elles soulagent toujours. Leur pouvoir thérapeutique n'a jamais été mis en question, et s'il fut entouré à l'origine de mystérieuses légendes, il s'affirma toujours par la pratique thermale dont les directives, résultat de longs siècles d'expérience, ont certainement évolué, mais sont toujours restées dans la voie que leur avait tracée les Gallo-Romains.

Aussi ne devons-nous pas nous étonner de voir notre médecine thermale, forte de ses titres de noblesse, s'étayer encore sur les assises puissantes qu'elle trouve à l'origine de son histoire.

L'outillage thérapeutique thermal de l'époque gallo-romaine que nous nous proposons de vous exposer représente les recherches qui ont été faites soit dans les ruines d'établissements antiques, soit auprès des sources éternellement jaillissantes. L'examen minutieux, auquel on s'est livré, pour déchiffrer les inscriptions des monuments votifs, nous renseigne également sur les destinations thérapeutiques des différents édifices et objets qui ont été reconnus. Enfin dans les archives de certaines stations, où ont été consignés les documents locaux, on trouve des renseignements précieux sur l'utilisation de matériaux rencontrés dans les fouilles.

Ce n'est qu'à l'époque qui précède la conquête romaine que l'on peut affirmer l'utilisation, dans un but thérapeutique, des sources hydro-minérales. Primitivement et dans les travaux exécutés bien au-dessous des captages gallo-romains, on trouva bien, près de ces mêmes sources, des silex taillés qui permettent de croire à l'emploi des eaux, mais sans qu'il soit possible de préciser si c'était dans un but thérapeutique, ou si, plus simplement, on s'en servait pour satisfaire aux nécessités de l'hygiène et des besoins courants.

Les différents silex polis ou taillés signalés dans les fouilles de Nérès, Vichy, Saint-Honoré et Bourbonne, n'ont aucune originalité thermale : ce sont des haches, des grattoirs, des couteaux ; ils n'offrent aucun caractère qui permette de les assimiler à un assortiment thérapeutique quelconque.

Au contraire, dans toute la période de l'histoire qui précéda la conquête romaine

et surtout après celle-ci, les documents abondent et il est possible de reconstituer l'arsenal thérapeutique thermal.

Une cure hydro-minérale, *au temps de César*, comportait : l'usage de l'eau en boisson, la pratique des bains, douches et procédés hydrothérapiques, enfin les éléments de physiothérapie et de bonne hygiène.

1^o *L'eau en boisson*. — L'usage de l'eau en boisson est établi par les écrits : Pline fait déjà un dithyrambe contre les malades qui boivent trop et compromettent ainsi le bon effet de leur cure ; Hérodote tient à peu près le même langage.

Les vases que l'on a retrouvés témoignent également en faveur de la cure de boisson. A *Luxeuil* existe une collection de céramiques remarquables et variées, dont les échantillons semblent avoir été apportés de tous les coins du monde romain. Au musée du Louvre, un document iconographique important est constitué par la statuette en bronze connue sous le nom du *buveur de Vichy*. C'est un malade qui tient en main une coupe. Dans cette même station on a retrouvé de nombreuses coupes en terre.

Au Mont-Dore on trouve les premiers vestiges de fontaines : il fut mis au jour des colonnes placées au-dessus des captages, qui portaient à leur base des ouvertures pour l'adaptation des tuyaux d'échappement. C'est là que le baigneur venait y puiser son eau.

La *fameuse coupe d'Otanez*, qui malheureusement a disparu, mais dont l'Académie d'histoire de Madrid a conservé le dessin, nous apporte un document d'une valeur inestimable relativement à l'eau transportée. On y voit une nymphe, au pied de laquelle jaillit une source, un homme y puise de l'eau, un autre en offre une coupe à un vieillard, un troisième remplit une outre placée sur un char trainé par des bœufs. Évidemment, comme moyen de transport, on peut discuter si cette eau ne servait pas à alimenter une baignoire placée à proximité, ou à abreuver des malades incapables de se mouvoir ; on peut, en tout cas, admettre qu'elle était utilisée à distance et accepter ce document comme pièce justificatrice de l'eau transportée.

Un usage établi par les Romains, et respecté encore aujourd'hui dans certaines stations, était d'administrer en même temps que l'eau des tisanes chaudes qui devaient faciliter la diurèse et provoquer parfois un effet sudorifique : on trouve à la manufacture de Sèvres un *vase à infusion*, provenant de Vichy, qui présente un caractère pratique très original. C'est une écuelle, au fond de laquelle repose un vase de forme ampullaire ; une série de trous circulaires occupent la partie moyenne de cette ampoule. La substance à infuser était placée au fond du vase et l'eau chaude par-dessus ; le produit de l'infusion ressortait par les trous et se répandait dans l'écuelle, laissant au fond de l'ampoule le résidu des herbes.

2^o *Les bains*. — Le bain fut de tout temps d'un usage courant bien avant même la période qui nous occupe. Chez les Grecs il se prenait dans une cuve reposant sur un trépied au-dessous duquel se trouvait le foyer. Homère le décrit à propos du bain d'Ulysse entouré de Calypso et Circé. Il existe au Louvre un vase signé Androkidès où l'on voit une piscine en forme de navire (σκάφη).

A Rome le *Lavatriva* était une petitesalle voisine de la cuisine où, à la faveur de la chaleur, on prenait des bains.

Mais c'est surtout à la période qui précède l'avènement du Christianisme que le bain romain se développe. Ce ne fut plus à ce moment-là une simple mesure d'hygiène,

mais un ensemble de pratiques thermales qui nécessita la construction de ces merveilleux édifices, dont nous conservons les traces encore aujourd'hui et dont l'un des plus beaux spécimens est représenté par les Thermes de Stabies à Pompéi (Thedemat).

Le bain romain, à partir de cette époque, représente une série d'opérations thermales qu'il est nécessaire de mettre en évidence :

L'ouverture des établissements était annoncée au son de la trompette, des cloches ou de gongs : « Sonnat aes thermarum », dit Martial. On retrouve au Musée du Louvre des clochettes découvertes à Vichy, au musée de Moulins 2 grands timbres de 0^m,18 de diamètre : au musée de Cahors un grand disque en bronze (Momméja).

A ce moment le baigneur pénétrait dans les thermes où il était reçu par les « præfecti balneis » qui étaient les administrateurs. Il était confié aux aliptæ, préposés aux malades, aidés des « balnatores », vulgaires manœuvres.

Alors commençait la série des opérations qui constitue le bain entier. D'abord le passage à « l'apodyterium » où le malade se déshabillait, y revêtait une longue braie et se chaussait « d'olatrigrille » ou sandales en bois. Il entraît ensuite dans le sudatorium, pour y subir l'action des vapeurs chaudes, il en sortait bientôt tout en sueur, enveloppé dans une couverture de laine. Puis après avoir fait des ablutions chaudes il se jetait dans l'alveus du « frigidarium ».

De là on le conduisait au « tepidarium » où il se livrait aux mains des masseurs. Après un séjour dans la salle de repos et un arrêt au buffet, il avait terminé son cycle balnéaire.

3° *Hydrothérapie*. — L'usage des douches fut en honneur dans l'antiquité, au même titre que les bains. MM. Daremberg et Saglio, dans le *Dictionnaire des antiquités*, signalent l'utilisation des cascades naturelles chez les Grecs. On trouve, au musée de Leyde, sur un vase peint, des mufles de panthères d'où jaillit de l'eau qui asperge deux hommes. Sur un autre vase à Berlin (collection Canino) on voit des femmes nues, dont les vêtements sont suspendus auprès d'elles, qui reçoivent de museaux d'animaux des jets d'eau jaillissante. Si ces documents établissent l'existence de la douche en pluie, il est plus difficile d'affirmer celle de la douche à la lance, malgré la reconnaissance dans certains établissements, à Triguètes (Loiret) par exemple, de tuyaux de plomb débouchant à une certaine hauteur d'un mur. Ces tuyaux pouvant à la rigueur être l'aboutissant d'une conduite flexible pour la douche en question. Grâce aux fouilles du P. de La Croix à Sauxay (Poitou), il a été possible de reconstituer une salle de douches, œuvre de la seconde époque.

4° *Massage*. — Le massage a de tout temps été en faveur. Il n'était pas de séance balnéaire qui ne comportât une opération de ce genre. C'est au sortir de l'alveus du frigidarium que le baigneur, passant au tepidarium, se livrait aux mains des masseurs. Ceux-ci commençaient à promener sur le corps du sujet le « strigile », sorte de racloir en bois, corne ou métal, dans le but d'enlever la sueur et de décaper la peau. Puis les « fricatores » parfumaient et huilaient, tandis que les « tractatores » pratiquaient le massage proprement dit. Enfin les « aliparii », armés d'une pince à épiler, la vulcella, exerçaient leur art, et les complices et ornatrices enduisaient les épidermes de parfums savants, d'onguents variés et de poudres rares.

A ce moment, légèrement séché avec le molleton le plus doux, le baigneur était enveloppé de peluche et placé dans une litière.

5° *Gymnastique*. — Peu de documents existent pour consacrer l'existence de cette thérapie physique ; ce que l'on peut supposer c'est que, de même que les Grecs, les Gallo-Romains utilisaient les palestres, qui étaient des lieux publics pour les exercices du corps. Certains thermes d'ailleurs, comme ceux de Stabies, à Pompéi, en étaient pourvus.

6° *Étuves*. — Le cycle balnéaire, comme nous l'avons décrit, comprenait le passage dans le sudatorium, mais en dehors de cette opération accessoire les Romains usaient également de la vapeur directement. L'étuve la plus simple fut l'étuve naturelle en plein air, dans laquelle on utilisait les vapeurs sortant de terre ; à Baïes, près de Naples, et à Pouzzoles ces procédés étaient en honneur. Dans cette dernière ville surtout existait à proximité un plateau : le Forum Vulcani, d'où se dégageaient des vapeurs épaisses sulfureuses. Ils employaient également, au dire de Celse, les vapeurs qui s'exhalaient des sources chaudes.

Mais à côté de ces procédés d'exploitation de la nature, ils possédaient déjà des installations artificielles.

L'étuve sèche était réalisée dans leurs Thermes par le caldarum ou sudatorium. Elle fonctionnait grâce à une canalisation extrêmement curieuse, dont nous possédons la description exacte et qui répondait au nom d' « hypocauste ».

Il existait aussi des étuves sèches partielles, réservées à ceux dont l'état congestif ne permettait pas un séjour prolongé dans la chambre de chauffe. Ces étuves, signalées par Galien, Aetius, étaient de véritables caisses laissant passer la tête au dehors et réalisant, de nombreux siècles avant, notre étuve de Berthe actuelle, dont l'usage est si répandu aujourd'hui.

Une étuve sèche pouvait se transformer en étuve humide grâce à la projection, sur le sol du caldarium, d'eau minérale amenée par une conduite, dont on retrouve des vestiges (Triguères, Marienfels).

Enfin l'étuve humide était utilisée, partout où la température des sources le permettait. C'est dire qu'elle était située presque à l'émergence de celles-ci. L'eau arrivait dans un réservoir placé dans le sous-sol et la vapeur humide, captée dans des conduites ascendantes, arrivait dans le caldarium où on l'utilisait directement. Le réservoir sous-jacent jouait le rôle de l'hypocauste dans l'étuve sèche.

7° *Inhalation. Humage*. — Les Gallo-Romains ne se contentaient pas d'utiliser les vapeurs hydro-minérales pour obtenir la sudation, ils les employaient aussi pour agir sur l'arbre respiratoire. Un texte d'Oribase recommande les vapeurs médicinales aux asthmatiques et aux catarrheux humides, et proscrit cette méthode aux catarrheux secs et congestifs. Pline vante les fumigations sèches de jusquiame contre la toux.

Dans une salle de l'Établissement d'Amélie-les-Bains, on retrouve deux colonnes de 2 mètres de hauteur, ayant des ouvertures d'entrée et de sortie à des niveaux différents. Un courant d'eau chaude y circulait et les malades se trouvaient là dans une véritable cage d'inhalation. A Luchon, on découvrit une salle directement en contact avec un réservoir sous-jacent, communiquant avec elle par de nombreux trous, d'où passait la vapeur produite par le courant d'eau minérale. Le malade, séjournant dans cette salle, était plongé dans une atmosphère de vapeur, réalisant de la sorte la plus parfaite des inhalations.

8° *Boues*. — Les Gallo-Romains connaissaient l'usage thérapeutique des boues,

comme l'attestent les ruines de Baristan et de Dax. Galien les préconisait dans les vieilles inflammations, le flux hémorroïdaire exagéré, les douleurs rhumatismales, la calvitie. On utilisait ces boues en bains, cataplasmes et frictions, comme de nos jours à Dax, Barlstan, Châtelguyon.

9° *Les cures d'air, de soleil, d'altitude.* — Pour être complet, nous devons ajouter que nos ancêtres ne se contentaient pas d'utiliser dans leurs prescriptions l'eau, la chaleur et le mouvement, ils étaient encore partisans de tous les autres éléments que nous offre la nature : l'air, le soleil, l'altitude.

Déjà, chez les Grecs, le Sanatorium était en faveur, on traitait les tuberculeux dans les ἀσκλητεια, qui étaient des établissements analogues à ceux qui abritent aujourd'hui cette grande classe de malades.

La puissance thérapeutique du soleil était reconnue, puisque, selon Pline l'Ancien, « sol est remediorum maximum ».

Enfin la cure d'altitude était fréquemment ordonnée, et Galien de Pergame signale les stations climatériques de Lydie et de la Haute-Égypte.

En matière de conclusion et pour tirer la pensée philosophique qui se dégage de cette esquisse de la médecine du passé, nous ne saurions mieux faire que de répéter avec le professeur Chauffard, contemplant l'œuvre de la médecine à travers les siècles :

« Les siècles ont passé et, dans le recul des âges, la Médecine antique reste debout comme un portique majestueux, beau par la grandeur et la simplicité éternelle de ses lignes. Sous ce portique ont passé et passeront toutes les générations médicales. »

X

QUELQUES PROSPECTUS CHARLATANESQUES DU XVIII^e SIÈCLE

Par M. Charles-Henri FIALON

MEMBRE FONDATEUR DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE LA PHARMACIE

Un excellent collaborateur du *Bulletin de la Société d'Histoire de la Pharmacie*, qui est en même temps un bon félibre, M. J. Plantadis, a soutenu récemment une polémique avec un correspondant du *Journal des Débats* au sujet de la pharmacie Clérambourg. Le contradicteur de M. Plantadis semble mettre en doute l'existence de cette vieille pharmacie ; j'ai eu la bonne fortune de découvrir un document qui réduit à néant ces allégations et confirme par contre la thèse de M. Plantadis.

Ce document est un prospectus pharmaceutique conservé à la Bibliothèque Nationale sous la cote Te 151-599 : il vante les mérites des « Grains de vie de Clérambourg », qui étaient, semble-t-il, des pilules fortifiantes et purgatives. J'ai fait copier ce prospectus à votre intention et je ferai suivre sa lecture de l'analyse de trois autres prospectus de la même époque, extraits de la même source et qui m'ont paru particulièrement suggestifs. Il s'agit du fameux élixir de Garus dont on se sert encore dans les campagnes, de l'eau de Villars et de l'eau de Saint-Romain, qui, vous allez le voir, sont des panacées extraordinaires.

Commençons par Clérambourg :

GRAINS DE VIE DE CHEZ CLÉRAMBOURG

LEURS QUALITÉS, USAGES ET MANIÈRE DE S'EN SERVIR

« Ces grains fortifient, donnent de l'appétit dans le dégoût. Leur propre est de fortifier le tempérament qui est altéré et affoibli par l'âge ou par l'excès du travail et des maladies, purgeant la bile doucement et sans violence, ni aucune tranchées ; attirant imperceptiblement toutes les sérosités et pituites ; purifiant le sang, ne souffrant aucunes intempéries ni mauvaises qualités auxquelles le corps est sujet par tous les accidents qui surviennent. Par la vertu de ces grains on se garantit de toutes sortes de maladies.

« Ces grains se peuvent prendre jusqu'à trois prises différentes de deux jours l'un, avant dîner ou souper ; mangeant et buvant toujours là-dessus, afin que l'effet s'en fasse plus favorablement, enveloppés entre deux tailles de soupe ou de pain

à chanter. Chaque prise est composée de cinq, sept à neuf grains pour ceux qui sont difficiles à purger ; et ceux qui sont faciles à émouvoir en prendront depuis cinq jusqu'à sept ; et pour les enfants on en donnera deux grains jusqu'à quatre suivant leur âge. En usant de ce remède on peut vaquer à ses affaires, vivre à son ordinaire. Comme il y a plusieurs personnes qui les contrefont sous le nom de *Véritables grains de vie* et qui prennent mon nom, je me trouve obligé pour le bien public, de mettre mon cachet sur mon imprimé qui sera de même sur la boîte, et j'avertis que mon enseigne est *Le Bourdon d'Or* et non le *Baton d'Or*, ni le *Pilon d'Or*.

« Ces grains se vendent dans la rue Saint-Honoré, au Bourdon d'Or, vis à vis la rue de Four entre la rue de Roule et la rue de l'Arbre Sec, chez Clérambourg, maître apothicaire de Paris.

« *Nota. — CLÉRAMBOURG-DELONDRE, Maître apothicaire, successeur des sieurs CLÉRAMBOURG-MORINGLANE, a seul le secret.* »

Comme vous le voyez, ce prospectus nous donne des renseignements intéressants sur l'existence des Clérambourg, niée par le correspondant du *Journal des Débats*, et je suis heureux de pouvoir, par cette petite découverte, appuyer la savante étude de M. Plantadis sur le passage du cardinal Dubois à la pharmacie Clérambourg.

Garus était un apothicaire du ^{xviii}e siècle qui se rendit célèbre par l'invention du fameux élixir dont quatre siècles n'ont pu détruire tout à fait le crédit.

Le prospectus que j'ai sous les yeux ne fut pas publié par Garus lui-même ; il faut croire qu'il n'eut pas besoin de réclame de son vivant : les attaques dont il fut l'objet et la sentence rendue contre lui en 1698 par la Faculté de médecine de Paris, durent suffire à sa célébrité. Après sa mort, sa veuve continua la confection de l'élixir et obtint brevet, pension et permission de le vendre, après en avoir révélé le secret au roi.

Au ^{xviii}e siècle, le privilège passa à un nommé Benoît, dont les affaires furent sans doute quelquefois moins brillantes, puisqu'il crut nécessaire de rappeler à ses contemporains l'histoire et les propriétés de sa spécialité.

« ELIXIR DE GARRUS »

« Avec privilège du Roy.

« Et permission de M. le lieutenant Général de Police de Paris *signée* FEYDAU.

« Le sieur Benoît, connu des Grands du Royaume pour faire l'élixir de Garus dans toute sa pureté, continue depuis la mort de la veuve Garrus à le faire à la satisfaction de la cour et du public, et notamment de la Reine dont sa Majesté fait usage.

« M. Sénac, conseiller d'Etat, premier médecin du Roy, voulant que le public jouisse des avantages d'un si parfait élixir à engager le sieur Benoît à donner au public rendu à Rouen frais de caisse, d'emballage et de voiture, à huit livres, ce que la veuve Garrus vendait douze livres, et à quatre ce qu'elle vendait six livres. »

« Les bouteilles seront cachetées du cachet ci-après. »

(Suit un long exposé des propriétés de l'élixir et de la manière de s'en servir.)

« Après la mort du sieur Garrus, M. le Maréchal de Villars fit donner par la veuve

au Roi le secret de cet élixir ; et sa Majesté en considération des effets merveilleux et extraordinaires qu'il fait, luy a promis qu'il ne serait pas mis au jour pendant qu'elle vivrait et luy a donné par brevet du 21 May 1723 une pension de 2000 livres avec permission de le vendre et débiter. »

Bien que les Grains de Vie de Clérambourg et l'élixir de Garrus rentrent dans la catégorie des remèdes secrets dont la composition était connue seulement de leur inventeur, il nous semblerait injuste de les ranger parmi les remèdes charlatanesques si nombreux au XVII^e et au XVIII^e siècle. Clérambourg et Garrus, ne l'oublions pas, étaient deux apothicaires établis, tenant officines, deux spécialistes auxquels, comme aujourd'hui, la réclame était indispensable.

Les sieurs Villars et Saint-Romain, qui nous vantent dans les deux autres publications les vertus de leur panacée, ont bien moins de droits à notre confiance. Leur style seul révèle le charlatan ; il est digne d'un Tabarin, attirant par ses hableries la foule crédule sur la place publique. S'il faut les croire, ils sont des envoyés de Dieu, des bienfaiteurs de l'humanité, chargés de remplir une véritable mission sur la terre pour procurer santé et bonheur à leurs semblables.

Villars a inventé une eau merveilleuse qu'il n'hésite pas à qualifier de remède universel, car il prouve dans une très scientifique théorie que, toutes nos infirmités dérivant de la même cause, il n'est pas étonnant qu'elles cèdent toutes à un seul remède : le sien, bien entendu.

Voici quelques extraits de cette longue notice de 42 pages, conservée à la Bibliothèque Nationale sous la cote Te¹⁰¹ 322 et qui ne porte pas de date, mais dont les caractères d'imprimerie permettent sans hésitation de la situer au XVIII^e siècle.

« MÉMOIRE DU SIEUR VILLARS,

CONCERNANT UNE EAU DE COMPOSITION, QU'IL QUALIFIE

REMÈDE UNIVERSEL »

« Elle est claire, transparente, sans dégoût, sans saveur qui puisse accuser la moindre composition et la faire distinguer de l'*Eau de Fontaine* la plus pure. »

« Toutes les maladies tant internes qu'externes, de quelque cause qu'elles procèdent, cèdent à l'efficacité de cette eau. On en boit pour les unes et pour les autres, et outre cela on lave les playes, les meurtrissures, les brûlures, les dartres, les tumeurs, les loupes et généralement toutes les excressences et inflammations dans quelque partie du corps qu'elles se trouvent, et quelque corruption qu'il y ait, soit gangrenne, soit cancer, soit escrouelle, soit vérole, fut-ce la peste elle-même. »

« Dans les maladies aiguës, il en faut boire sans discontinuation et ne point craindre que l'excès en soit préjudiciable. Pour les maladies qui ne sont ni si précipitées ni si dangereuses, il suffit d'en boire à trois tems par jour, le matin en se levant, avant diné et avant de se coucher, environ chopine chaque fois. On peut la boire froide ; il est pourtant mieux de la faire un peu tiédir surtout lorsqu'on s'en sert comme topique On peut boire et manger à son ordinaire sans se gêner. Je crois qu'il y a lieu d'examiner s'il y a absurdité à croire qu'un seul remède puisse guérir indistinctement toutes sortes de maladies. Il n'y a qu'une seule et unique cause, principe commun de toutes nos différentes maladies. La santé de l'homme consiste dans la circulation parfaite des différentes liqueurs (sang, suc

nerveux, lymphes, bile) ; toute maladie vient de l'épaississement de ces liquides et du ralentissement de leur circulation. Un remède universel sera donc celui qui aura la vertu de restituer au sang et aux autres liqueurs la fluidité qui leur est si nécessaire. Or voilà le vertu que j'attribue à mon Eau.

« J'avertis que je ne vais chez aucun malade, et que je n'ai point l'honneur d'être médecin. Ceux qui voudront essayer mon Eau se passeront s'il leur plaît de moi. Elle n'a pas besoin pour agir avec efficacité que je la somme de son devoir à la vue du malade. Elle agit à cent lieues de moi comme sous mes yeux. Je l'envoie hors du royaume et ne se corrompt point, et pourvu qu'elle soit transférée dans des bouteilles bien bouchées, elle portera sa vertu au bout du monde. »

Suit un mémoire sur la manière de s'en servir dans tous les cas : apoplexie, goutte, démence, hydropisie, dysenterie, épilepsie, et même surdité.

« Les lettres doivent être adressées à M. Villars, rue Poissonnière, quartier de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, à Paris. »

Le sieur de Saint-Romain n'est pas moins convaincu de son rôle miraculeux ; son style se ressent dès les premières lignes de l'influence des philosophes précurseurs de la Révolution, et l'expression d' « Être suprême » dont il se sert nous suffit, malgré l'absence d'autres indications, à dater son prospectus de la fin du XVIII^e siècle. C'est un long mémoire de 12 pages, catalogué à la Bibliothèque Nationale sous le n^o Te¹⁵¹ 388. En voici quelques extraits, les plus savoureux :

« L'EAU DE SAINT-ROMAIN »

« Avis au public sur sa santé.

« Le premier et sans doute le plus sacré des devoirs de l'homme est de se rendre utile à sa patrie ; dès l'instant que son âme s'ouvre aux vives impressions de la raison, il apprend qu'il va bientôt contracter une alliance auguste avec tout ce qui l'environne, et que s'il a reçu quelques talens de l'Être Suprême, ils ne lui ont été accordés que pour concourir au bonheur de ses semblables.

« Pénétré de ces sentiments, le sieur de Saint-Romain a, depuis plus de soixante ans, consacré ses veilles et ses soins à remplir cet objet important par la composition d'une eau unique et vrai dépuratif du sang qui se nomme Eau Balsamique.

« Outre que par sa bénignité, l'eau de composition du sieur de Saint-Romain soit à la portée de tous les âges, mêmes des femmes enceintes, et des enfants qui peuvent en faire usage avec sûreté et confiance, elle est encore unique et universellement bonne pour tous les maux vénériens..... » (Elle a guéri plus de 30.000 personnes en quinze jours, trois semaines, un mois au plus).« Il n'entre dans sa composition ni mercure, ni corrosif, ni aucuns minéraux quelconques, fléaux et destructeurs de l'humanité souffrante, et qui la laissent ordinairement en proie aux douleurs les plus désespérantes et à désirer la mort.

« Elle est composée de plantes usuelles, elle ne donne ni coliques, ni tranchéesc'est le plus doux, le plus agréable de tous les purgatifs rafraichissants..... Elle guérit les dépôts de lait, la jaunisse d'une bile répandue, les tremblements, les hémorroïdes, les éblouissements, les rétentions d'urine, les dartres ; elle est excellente pour faciliter la digestion, empêcher et prévenir les douleurs d'estomach, enlever la difficulté de respirer (etc.). »

« Elle se prend le matin à jeun, savoir : un verre de 1/4 d'heure en 1/4 d'heure jusqu'à la concurrence d'une bouteille par matinée, et, chaque fois qu'on se présente à la garde-robe on prend une cueillerée de syrop de groseille dans un verre d'eau.....

« Le sieur de Saint-Romain offre aussi une Eau Royale qui dissipe en peu de temps les maladies énoncées. Elle est souveraine pour les catarres, et dissipe les plus grands maux de tête, les enchifrenemens du cerveau, les maux de gorge ; elle tient le ventre libre et dissous toutes les obstructions, la goutte, sciatiques, paralysies, ainsi que la gale, cancer et glandes au sein. On peut donc sans balancer lui attribuer le nom de remède unique puisqu'elle guérit la presque totalité des maladies.

« Le prix de chaque bouteille est de 6 livres.....

« Le sieur de Saint-Romain offre encore un syrop de sa composition qui est un restaurant apéritif et qui fortifie la corps et l'estomach ; le prix est de 12 livres la chopine ; la dose d'une cueillerée le soir en se couchant. »

(Suit la citation de nombreuses guérisons.)

Il ajoute « qu'il tient aussi une pommade pour la galle dont on peut se frotter le corps sans danger, soir et matin, car il n'y entre point de mercure..... »

« Sa demeure est rue Mazarine, Cour Munster, la porte cochère entre le parfumeur et le traiteur, vis à vis un boulanger au n° 20. »

L'histoire des charlatans serait longue. Ces quelques spécimens ne donnent qu'une faible idée de la quantité et de l'audace des empiriques qui de tous temps ont abusé de la crédulité humaine. Souhaitons que ce sujet fécond tente un pharmacien chercheur et érudit, et qu'il nous en donne une étude complète.

SIXIÈME JOURNÉE

I

Un poitevin spécialiste pour la « caroncule uréthrale », à Venise, au xvi^e siècle : Pierre Sivos
par M. le P^r D. GIORDANO (Venise).

II

Scrittori italiani di pediatria nel medio evo, par M. le P^r Riccardo Simonini.

III

Liste des médecins arméniens, diplômés de la Faculté de Paris (1843-1921), par M. le D^r Vahram TORKOMIAN.

IV

Pages inédites de l'histoire de l'ostéoplastie et du choléra par M. le D^r Vahram H. TORKOMIAN
de Constantinople.

V

La psychiâtrie en Alsace à travers les âges, par M. le D^r Paul Courbon.

VI

Le Journal de Luchon ou l'Histoire d'une famille d'Hydrologistes (Les Barrié, aux xvii^e, xviii^e,
xix^e, xx^e siècles, par M. le D^r Raymond MOLINÉRY.

VII

L'inspection des eaux minérales existe-t-il encore en France ? par M. A. MALLAT, de Vichy.

VIII

L'état actuel des études de l'histoire de la médecine en Pologne, par M. le D^r V. BUGIEL.

IX

La tutelle de l'enfant dans l'empire grec-égyptien et dans l'empire romain, par M. le D^r FER-
RUCCIO ZIBORDI.

I

UN POITEVIN SPÉCIALISTE POUR LA « CARONCULE URÉTHRALE », A VENISE, AU XVI^e SIÈCLE : PIERRE SIVOS

PAR M. LE PR D. GIORDANO (VENISE)

Pierre Sivos dort depuis plus de trois siècles sous une pierre tombale dans l'église de *S. Maria gloriosa dei Frari* : je pense que son esprit se réjouira d'être convié à Paris, à l'occasion d'un Congrès d'Histoire de la Médecine, voisinant avec un Congrès d'Urologie. Il y eut un temps où je ne connaissais de Sivos que l'inscription de sa tombe, en la dite église des *Frari*, dans l'ancienne chapelle de Saint-Jérôme, du côté de la sacristie, ainsi libellée :

Petro Sivos Gallo — medico — nostra tempestate celeberrimo — et curandæ carunculæ vesicæ — collo adnatæ — Authori vere principi — Jo Carolus F. mæstiss. — eiusdem artis professor — sibique et hæredibus P. C. — Obiit anno — MDXCIII. IV Kal. Apr.

En ce temps-là, les ischuriques qui venaient heurter la pierre sépulcrale de Pierre Sivos, pouvaient au moins apprendre qu'il avait légué son art à son fils, à qui ils pouvaient s'adresser ; mais aujourd'hui, cette inscription ne dit pas grand'chose au prostatique, qui n'entend plus parler de *caroncule*, et n'éveille même pas de souvenirs bien précis chez le médecin, qui ne connaît guère un Sivos parmi les ancêtres de l'urologie. Cet « auteur prince » n'a en effet rien laissé qui vaille à éclairer la postérité sur son art : tout au plus si quelques-uns de ses contemporains, et non des moindres, se sont chargés de nous dire que c'était un virtuose du cathéter.

Ainsi *Gio. Andrea Dalla Croce* (André a Cruce), lorsqu'il parle des obstacles au cours de l'urine opposés par des « carnosités », et des remèdes aptes à les dessécher ¹, ajoute « qu'il ne saurait taire qu'en la ville de Venise habite ce fameux Français Maître Pierre Sivos, connu et honoré par toute l'Italie, lequel au moyen de certains onguents miraculeux particuliers a guéri et continue à guérir tous ceux qui s'adressent à lui, et c'est vraiment chose étonnante que tandis que tous les autres remèdes ou en partie ou chez quelques-uns sont défectueux, lui seul avec son secret a des résultats infaillibles, et non seulement arrive à corroder toute carnosité dure et calleuse, mais sait induire telle cicatrisation qui en empêche toute régénération. Et il a une telle pratique du cathétérisme, que sitôt introduit le cathéter il reconnoit sûrement quelle

1. Gio. Andrea DALLA CROCE. *Cirugia universale e perfetta in Venetia*, M. DCLXI. Pezzana, p. 383.

est la cause qui produit la rétention de l'urine : comme on l'a pu très souvent constater à son honneur soit dans notre ville, et soit ailleurs. »

De même Fallope¹, lorsqu'il parle des « carnosités du canal de l'urine », affirme que plusieurs « disent là-dessus beaucoup de choses, mais il y en a peu qui touchent le but, et disent bien ». « Cependant », ajoute-t-il, « un certain homme de bien, appelé Pierre Français (*Pietro Francese*) surpasse tous les autres, dans l'art de guérir cette excroissance, comme le démontre l'expérience. Il obtient ce résultat avec un médicament, qui vaut plus que tous les autres ; et maintenant ce Français se trouve à Venise, et je confesse, et soit dit à sa louange, que j'ignore ce que soit son médicament, qui est réellement merveilleux. »

C'est à peu près tout ce que j'avais pu lire, regardant notre urologue, enterré si honorablement, et rappelé à la postérité par sa pompeuse épitaphe, lorsque, en compulsant les Actes manuscrits du *Collège Vénitien des Chirurgiens*, qui est conservé en la Bibliothèque de Saint-Marc, je trouvais que son fils Jean-Charles (l'auteur de l'épitaphe), en 1592, et par conséquent deux ans avant la mort de son père Pierre, avait été élevé à l'honneur de *Prieur* du Collège, charge qu'il ne tint pas longtemps, appelé qu'il fut par un noble dysurique à Udine, où il s'arrêta un mois pour le panser, selon ses talents, « quippe qui hereditariam quondam ad hunc morbum profligandum ac curandum habebat cognitionem² ».

Ce Jean-Charles Sivos (ou Scivos) a laissé un manuscrit intitulé « *l'Arme dei Nobili* », qui est conservé avec le « *Codice Cicogna* » au *Musée* de la Ville de Venise³. Aux pages 291 et suivantes, nous trouvons ces données, jusqu'ici inédites, sur Pierre Sivos : « La bonne et heureuse mémoire du très excellent maître Pierre Sivos médecin, mon père, né en la Ville de Peotiers (*sic*) en France, s'en vint âgé de 18 ans, habiter en cette très noble ville de Venise ; et il a été le premier inventeur de la manière de panser les empêchements de l'urine occasionnés par une méchante carnosité du canal de l'urine ; qu'il enlevait et consumait sans aucune douleur avec des médicaments extrêmement doux et délicats appliqués au sommet d'une sonde de cire fabriquée à ce but. Ensuite il consolidait et cicatrisait ces parties si bien, qu'il n'y avait lieu pour le retour de semblable maladie. Mon père fut l'inventeur de ces secrets vraiment saints et bénis.

Il eut la crainte du Seigneur, et vécut saintement et de manière exemplaire : large en aumones, modeste dans sa manière de vivre et de se vêtir, dédaignant les ambitions, les honneurs et les cérémonies, rendant de continuels services à un chacun. Mon père, au nom du Seigneur Dieu, a dans sa profession fait des cures presque incroyables, et plusieurs auteurs en ont fait mention avec éloges : parmi lesquels l'excellent M. Victor Trincavella, et l'excellent Gabriel Fallopi, et l'excellent M. André Dalla Croce, et d'autres hommes très graves, comme l'on peut voir dans leurs œuvres.

Il a rendu l'âme au Seigneur, avec un déplaisir universel de toute la Ville, le 30 mars de l'an 1594. Que Dieu lui donne paix et repos. »

Après quoi le fils, « urologue par héritage », ajoute « avoir hérité tous les secrets

1. *La Chirurgia*, di Gabriel FALLOPIO. In Venetia. MDCLXXV, per Curti, p. 345.

2. D. GIORDANO. Venezia ne' suoi Chirurghi, in *Atti della II Riunione della Ass. Italiana di Storia Critica delle Scienze Mediche*, ec. Venezia, tip. Pellizzato, 1909.

3. N° 3700. Les D^{rs} M. Brunetti, Gallo et Tapparini ont ici droit à mes remerciements pour la bonne grâce avec laquelle ils m'ont facilité ces recherches.

de son père, et les avoir avec l'aide divin perfectionnés pour le bien de tout le monde et appliqués avec beaucoup d'honneur et de profit ». Il continue narrant de la tombe qu'il fit fabriquer pour son père, et de l'inscription lapidaire, et de l'éloge, en termes peu différents de ceux que nous venons de lire, laissé du même Pierre Sivos par le chanoine Jean Stringa dans le livre *Venetia nobilissima* de Sansovino.

Suivent des vers latins dédiés par différents collègues à Pierre Sivos, « descendu du ciel pour soulager les dysuriques, et y retourné dès que son fils en eut appris l'art ». Je n'en citerai que deux, qui présenteraient Pierre non seulement comme un démolisseur de caroncules, mais aussi de calculs :

*Petra regit Petrum,, multos discrimine petræ
Qui eripuit. Natus hunc posuit tumulum.*

La pierre tombale porte aussi un blason, très effacé par les pieds qui le foulent depuis 327 ans, mais qui est conservé dans la *Chronique* manuscrite de J.-Ch. Sivos sur l'origine de toutes les familles nobles vénitiennes avec leurs armes peintes. Et l'armoirie des Sivos est représentée par un écu écartelé, du premier qui est d'argent, à l'arbre et trois monticules verts ; du second qui est d'or à l'aigle à deux têtes d'argent couronné (sur la tombe, car la *Chronique* donne un aigle non couronné à un seul chef) ; du troisième, qui est d'or aux trois lys d'azur et tête de lion arrachée, languée, de gueules ; et du quatrième, qui est de gueules, aux bandes d'or.

Ces armes, évidemment arbitraires, pourraient cependant nous permettre de tenter de lever un coin du voile sur les secrets « saints et bénis trouvés » par Pierre Sivos.

Les lys, la tête de lion *arrachée*, devaient évidemment rappeler au *déraciné* sa lointaine ville de Poitiers. Peut-être que l'aigle était emprunté au blason de quelque noble vénitien protecteur de Sivos. Et alors pourrait-on chercher au premier et au quatrième quart de l'écu le secret des médicaments de la caroncule ? L'alun dans la montagne, le tanin dans l'arbre (chêne ?), des sels métalliques, cinabre, orpiment, dans les bandes rouge et or ? Il est bien probable, en effet, que les ingrédients de Pierre Sivos ne devaient pas s'éloigner énormément de ceux employés par tant d'autres empiriques, qui circulaient alors d'Italie en France, de France en Italie, et en d'autres pays d'Europe.

Probablement Sivos eut la main plus légère : il eut plus de tact dans cette *division* ou *forage* chimique de la prostate. Le *secret* devait être bien secondaire, s'il paraît avoir disparu à la première génération des héritiers, avec Jean-Charles. Il ne paraît pas que Pierre Sivos vint d'une famille de médecins, de qui il eût pu hériter son *secret*. Pierre Rambaud, dans son livre si documenté sur l'*Assistance publique à Poitiers*¹, ne cite pas le nom de Sivos, ou tel autre dont Sivos ait pu venir par corruption. Pierre Sivos, venu, nous ne savons pourquoi ni comment, à Venise, y épousa une femme, Angélique, dont il eut une fille, Jeannette (*Zanetta*), mariée Dolce, et un fils, le médecin Jean-Charles, né à Belluno en 1557. De Jean-Charles et Lucie Cardinali naquirent François, Claire, Pierre, Jean-Dominique, Jean.

Pierre s'établit à Udine comme *tailleur*, et nous ne trouvons de lui que l'ébauche d'un contrat pour y acheter une possession. Mais il est rappelé aussi dans le testament de son frère Jean-Dominique, mort le 25 août 1630 et qui lui léguait, le 12 novembre

1. Paris, Librairie ancienne, éd. Champion, 1914.

1629 ¹, la moitié de sa possession à Monastier (Trévis). L'autre moitié devait échoir à sa sœur Claire, tandis qu'au frère Jean reviendrait deux ducats.

Je ne connais pas de testament de Pierre Sivos ; sa femme Angélique rédigea le sien ² le 19 novembre 1602 : elle léguait à sa fille Jeannette Dolce ses robes et linge ; et tout le reste devait être partagé avec le fils Charles.

Il paraîtrait donc que, quoi qu'en ait écrit Jean-Charles, en creusant la caroncule les Sivos ne soient pas arrivés à exploiter une minière si riche en « honneur et profit ». La dynastie médicale s'assied bientôt au banc du tailleur ; et je n'ai pu suivre plus loin les Sivos. Il se peut même que le nom se soit perdu, troqué contre celui de *Francesce* (donné déjà par Fallope) ou de *Gallo*, significatifs du pays d'origine, et qui se trouvent encore chez nous. Quoi qu'il en soit, *Petrus Sivos*, *Gallus*, nous dit depuis sa tombe que quelques siècles passés il suffisait de savoir d'une main légère conduire un cathéter à travers l'urèthre et y porter pour deux sous d'une pommade astringente ou corrosive, pour risquer l'immortalité.

1. Rog. du notaire Camillo Pincio, in *Archivio di Stato*, sect. Test., B. 788, cart. 214.

2. Not. Francesco de Medici, *Ibid.*, B. 698, cart. 76.

II

SCRITTORI ITALIANI DI PEDIATRIA NEL MÈDIO ÈVO

PAR M. LE P^r **Riccardo SIMONINI**

DIRETTORE DELLA CLINICA PEDIATRICA DI MODENA (ITALIA)

DOCENTE DISTORIA DELLA MEDICINA

L'evoluzione storica del bambino può dirsi quella dell'umanità, di cui segue le tappe, le vicende, il progresso.

Si confonde con l'origine dell' uomo nei tempi favolosi ed oscuri ; appare incerta, timida da prima, poi circondata d'amorose cure nel periodo eroico ; e più sicure tracce di sè lascia in quello sacerdotale della medicina ; fa parte importante degli studi filosofici delle prime scuole mediche italo-greche, per affermarsi più sicuramente nel periodo storico propriamente detto quale elemento medico, politico, economico, allora che il suo riconoscimento morale s'impone in Egitto e nelle regioni limitrofe, in Grecia, in Roma.

Opere, contratti, istituzioni diverse per la tutela dell'infanzia si conoscono ormai e dell'impero greco-egizio e in quello romano, che ci attestano il riconoscimento di quei popoli del valore morale ed economico del bambino, il quale, dalla protezione esclusivamente affidata all'affetto delle madri, delle nutrici e degli dei (Euriclea, Eurimedusa, Demetra, Alcmena, Esculapio, Melampo, Oro), dalla considerazione a lui data da medici-filosofi (Alcmeone, Anassagora, Pitagora, Epicuro, Parmenide, Podalirio, etc.), lentamente aveva potuto ottenere la protezione ed il riconoscimento legale dei reggitori della cosa pubblica, e l'attenzione dei benefattori privati.

Quei primi filosofi e medici avevano iniziato le discussioni sopra la generazione, sopra gli elementi di essa, come anche intorno alle principali funzioni dell'organismo, come la nutrizione del feto e del neonato, la respirazione, lo svolgersi della vita umana : avevano pur date norme d'igiene, di dietetica (Talete, Alcmeone, Pitagora) ; ma non ancora disegnate forme patologiche dell'infanzia. Fu detto da qualche scrittore antico della medicina che Podalirio avesse scritto un primo trattatello di medicina infantile, di cui nulla pervenne a noi all'in fuori della tradizione, e di qualche accenno raccolto da medicidella scuola araba.

Pure ad Ippocrate si attribuisce un libro della stessa specie, di cui non abbiamo tracce : certamente è da riconoscersi che la sua mente universale abbia potuto estendersi alle malattie dei bambini, o almeno a qualcuna di esse, alla dietetica loro speciale ; ma dell'opera sua non ci restano che pochi aforismi (A. 24, 25, 26, etc.), e qualche sentenza raccolta e tramandata da medici arabi.

Aezio, Paolo, Galenó e qualche altro, nelle loro opere, hanno accenni non rari a malattie dei bambini, che troviamo spesso ricordati nei trattati di medicina generale e di Pediatria del basso ed alto Medio Evo. Con tutto ciò, pur anche ammettendo che assai più sia stato scritto da questi ed altri medici di quei tempi, e sperdutosi nel volgersi tanti secoli, non possiamo riconoscere che la medicina infantile abbia fatti progressi notevoli, o almeno tanti, quanti sembra ne abbiano compiuti la filosofia e la pedagogia con Platone, Plutarco, Senofonte, Aristippo, Favorino ed altri. Sorano che visse ai tempi di Traiano, lasciò alcune singolari ed utili cognizioni sopra l'allattamento: Marino, ricordato da Galeno, studiò per il primo il sistema linfatico del bambino, Antillo, contemporaneo di Galeno diede una buona descrizione dell'idrocefalo; Celsio quasi nulla aggiunse a quanto era stato scritto prima di lui.

*
* *

La scuola araba viene considerata quale una buona raccoglitrice e trasmettitrice del sapere greco e latino, più che generatrice per se stessa di opere mediche: certamente il giudizio appare giusto, forse un pò severo e troppo assoluto, perchè, pur giurando essa stessa in « verba magistri », cionondimeno potè dare qualcosa di proprio.

Infatti, di questa scuola, Izhak, figlio di Honain, lasciò qualche considerazione sopra l'encefalite dell'infanzia, in cui vi è un'impronta del sapere personale: Mesue, seniore, compie delle considerazioni sopra l'uraco, che si scostano dalle comuni credenze trasmesse; Rasis riprende lo studio sulla generazione, che giudica determinato da un miscuglio di seme maschile con quello femminile, ed accetta il concetto dei filosofi medici antichi, che riferiva il sesso forte al prevalere di quello su questo seme. Inoltre lo stesso Rasis descrive il morbillo, che riferisce a materia vaiolosa, già nel sangue dell'embrione contenuta; ne disegna la cura, razionale, invero, con vapori caldi, bagni, trattamento particolare delle pustole, I medici docenti del Medio Evo (Bagellardo) ricordano di lui un trattatello « De egrotudinibus puerorum » che non è pervenuto a noi e che, forse, è il primo del genere. Infine accenni, che ci addimostrano una certa attenzione anche per il bambino malato, troviamo in Ali, subito dopo Rasis venuto, il quale riferisce di casi rari osservati nell'infanzia, come ad es. di quel neonato che aveva emesso urina nerastra contro ogni norma. Ed ecco Avicenna, il cosiddetto principe dei medici, imporre un suo sistema di medicina, che doveva dominare per quasi settecento anni, il quale esponeva nella sua « Opera Omnia », un breve capitolosopra le cure e le malattie dei bambini (Doctrina I, dictionis III De regimine infantis ex quo tempore nascitur, usque incedat), nel quale sbriga ogni cosa in poche pagine, trattando del neonato, della nutrice, e di qualche malattia.

Nella prima metà del Medio Evo troviamo studiosi di Ippocrate, di Aristotile e di Galeno, affaticati ad interpretarne ed armonizzarne i dettami più che scoprire cose e concetti nuovi: anche le prime Università o scuole parvero tutte intente allo studio della medicina antica; alla traduzione ed alla interpretazione di quelle opere classiche, ed alla compilazione di libri di testi, fatti su quella stessa dottrina.

Il più antico trattato sulle malattie dei bambini, condotto con una buona tecnica ed indirizzo pratico, credo sia quello del Bagellardo da Flumene, nato a Padova all'inizio del 1400 e morto sul finire di quel secolo. Dalle ricerche fatte appare oriundo di nobilissima famiglia; uomo di molto ingegno, addottorato in filosofia ed in medicina

come si costumava a quei tempi. Per anni trenta circa fu docente nell'università di Padova, tenendovi il primato universale, come asserisce lo Scordeon. Dalle autorità civili, sia di Padova che di Venezia, venne più volte chiamato ad uffici elevati, delicatissimi, che seppe tenere con sommo decoro.

Il suo trattato « *Libellus de egrotudinibus infantium ac remedis* », diviso in 22 capitoli e dedicato al Doge Niccolauum Tron, può presumersi composto verso il 1450, e pubblicato per la prima volta nel 1472, ebbe poi diverse edizioni con aggiunte di altri, l'ultima delle quali appare nel 1538.

È diviso in due parti: l'una più breve, di un capitolo solo, col titolo « *De regimine infantium in primo mese* », nel quale l'A. dà una completa ed ampia descrizione del modo di esaminare il neonato in generale, del modo di fasciarlo; di compierne il bagno; quindi dei caratteri della nutrice, del latte, etc.: dona pure consigli dietetici per la nutrice, per addormentare il bimbo, che ricordano quelli dati da autori più antichi (Aristippo, Teocrito, Sorano d'Efeso e di Avicenna), ma che però contengono anche una parte originale, personale.

Questo capitolo, assai ben fatto, è molto più completo di quello di Avicenna sopra lo stesso argomento.

La seconda parte del trattato contiene la trattazione delle diverse malattie, esposte in 22 capitoli, di cui i titoli sono i seguenti: *de sapeti favisitate et eius cura*; *de epilessia*; *de spasmus puerorum*; *de insomnia infantium*; *de morbis oculorum*; *de morbis aurium*; *de apostema auris*; *de pustulis sive acula aures*; *de dolore gengivarum*; *de scissuris labiorum*; *de apostema guturis*; *de tussis*; *de vomitu*; *de fluxu*; *de stip-ticitate*; *de tenasmone infantium sive continua voluntate egerendi*; *de verminibus sive lombricis infantium*; *de tumore ventris infantium*; *de difficultate urine*; *de impotentia astinendi urina mictu lecto*; *de roptura sive ernia infantis*; *de prurito aut pustulis aut excoriatione accidentibus cruribus et coxis, et in toto corpore*.

Come appare da tutto questo, il libello del Bagellardo può definirsi un breve compendio di quanto si poteva conoscere a quei tempi sulle malattie infantili; la patogenesi delle quali è ridotta a ben poco e cioè ad errori dietetici, ad alterazioni del latte, a modificazioni dell'aria, dell'ambiente, a pregiudizi, etc. La diagnosi differenziale è tentata più volte ad es. nel cap. I della seconda parte in cui si sforza per distinguere e tener separate le varie forme crostose della cute del bambino, nelle poche malattie descritte degli occhi; così nell'epilessia, di cui dà una definizione curiosa sì, ma non del tutto disprezzabile: sopra tutto nel cap. XII in cui tenta distinguere le varie forme di tosse.

Di maggiore importanza ci pare il cap. che tratta del vomito, in cui è accennata la forma *acetosa*, o vomito acido che molto ricorda quella dei « vomiti ciclici » d'oggi. Anche buono è il cap. in cui tratta del tenesmo rettale, che distingue in vero e falso; di cui la cura varia secondo devesi vincere lo stimolo, frenare l'emorragia, riporre l'intestino prolassato. I criteri esposti a proposito dell'elmintiasi possono essere accettati anche oggi.

Nel cap. XIII si trova accennato il valore della percussione per distinguere se il ventre sia per gas disteso o per liquidi.

Il cap. che tratta dell'ernia, sive roptura, mostra tutta l'incertezza diagnostica per distinguere quella dal varicocele, e dall'idrocele.

Trova ragioni diverse per spiegare la ritenzione urinaria e si dilunga alquanto

per trattare della calcolosi e della sua cura, riferendo diversi mezzi e metodi, facendone anche una breve analisi critica.

Nel capitolo dell'incontinenza di urina (enuresi diurna e notturna), dopo aver descritto lo stato morale del malato, riferisce sui mezzi terapeutici fra cui accenna all'opoterapia usata ai suoi tempi, commendando alcune carni, come quella del riccio, del topo terrestre, le quali (noi ora sappiamo mo) agiscono favorevolmente allora che l'enuresi è da ritenersi dovuta ad atonia delle fibre lisce dei muscoli uretro-vescicali; essendo dette carni ricche di paraganglina.

La parte terapeutica di ciascuna delle forme patologiche, esposte dal Bagellardo è ampiamente trattata, ricordando sciroppi, elettuari, polveri, pillole di composizione varia, complessa spesso, dettata dagli autori precedenti, scelte dall'A., con giudizi personali sul loro valore ed efficacia, non tacendo spesso il proprio parere contrario, anche di fronte a maestri d'allora. Anche per ciò il libellus del Bagellardo riesce di grande interesse per la storia della medicina, perchè ricorda un numero ragguardevole di autori, soprattutto della scuola araba, le loro opinioni, i metodi di cura; specialmente Avicenna, Fidelis, Averroè, Rasis, Mesue, Isaac, Dioscoride, Polibio, Serapione sono i più frequentemente citati, meno Ippocrate, Galeno, quasi affatto Celso.

Non tratta di alcuna delle malattie esantematiche dei bambini e questo suo silenzio non deve interpretarsi nel senso che ne ignorasse l'esistenza, poichè ai suoi tempi erano ben noti i capitoli scritti da Avicenna, da Rasis, Mesue, etc., sul vaiolo, sul morbillo che il Bagellardo, studiosissimo di quegli autori non poteva ignorare: la mancata trattazione dunque di tali forme deve essere riferita a proposito stabilito dall'autore medesimo.

Ciò premesso, crediamo che il trattato delle malattie dei bambini del Bagellardo sia stato il migliore di quanti furono scritti nel Medio Evo su lo stesso argomento.

* * *

Un secondo trattato è quello di Leonello De Victoriis, col titolo: *De egrotudinibus infantium*, stampato a Venezia, presso Baldassare Costantino, in officina Divi Georgi, a. 1548, quindi poco dopo la seconda edizione di quello del Bagellardo.

Questo autore nella classifica delle malattie dei bambini segue Avicenna e riferisce tutte le forme morbose a quattro cause, provenienti da cattiva nutrizione, o da malattie trasmesse dalla madre al proprio nato.

Divide il suo trattato in 34 capitoli molto prolissi e di poco interesse soprattutto se il suo lavoro si confronta con quello di Bagellardo. Vi appare, più di questi, ligio verso gli scrittori di medicina, di cui accetta, senza alcun beneficio d'inventario, le sentenze, le conclusioni; meno critico e meno analitico. Il Bagellardo si ribella spesso agli assiomi, fossero emessi da celebrità mediche, quale ad es. Avicenna, ogniqualvolta la sua osservazione ed esperienza glielo impongono; il De Victoriis quasi mai. Ritene costui che l'idrocefalo dipenda dal fatto che la levatrice e l'ostetrico abbiano troppo strettamente legato il capo del bambino, per cui l'umidità del cervello sia fuoruscita, opinione che ha qualche riscontro con quella dei primi scrittori della medicina greca.

Nel cap. xxx parla di una strana forma del capo di alcuni bambini, e cioè: « de

ventositate infantis in capite », per cui : « contigit aliquando in capite ventositas multa extendens panniculos cerebri et autem capitis et contrahitur a puero multa humiditate crassa existente in capite et viscosa obtundentem calorem naturalem cerebri, unde humiditas illam convertitur in ventum ». Dalla quale descrizione ben poco si capisce.

* * *

Un terzo trattato è quello di Omnibonius Ferrarius, pubblicato in Brescia nel 1577, col titolo : « De arte medica infantium » e dedicato : « Ad excellentissimum celeberrimumque Philosophorum ac medicorum Veronensium collegium ». Si divide in quattro libri, di cui due si occupano : « de tuendo sanitate eorum (puerorum) ; gli altri : de curandis morbis. »

Lo Spallicci lo ha recentemente definito : « Un florilegio di definizioni e di giudizi dei classici della medicina antichissima, con ragionevoli commenti, dettati dall'esperienza e dal buon senso. »

Nel primo cap., trattando dell'allattamento, è notevole la raccomandazione di indagare accuratamente che la scelta della balia cada su donna che mai abbia avuto aborti, pur non intendendo riferire questi a causa di sifilide. Ricorda che la balia sia giovane, dai 25 ai 35 anni, in ciò seguendo Avicenna ed i più antichi medici e filosofi greci.

Il latte non deve essere « nimis crassus » perchè « difficultas digestionis et ipsius alimenti nimis crassi per ventrem accidere cruditate humorum, et abundantiam eorum et conversionem in casei substantiam lacti ipsi nutritici ex qua postea infantes facillime incurrunt in perniciosas egritudines. »

Rimedio per ottenere che un latte « nimis acquosus » diventi normale, si è di far poppare il latte della nutrice da adulti ; ovvero farlo estrarre per mezzo di un tira-latte « in Italia facto », il quale serve pure per attivare la secrezione nel caso di ipogalattia.

Descrive quindi l'ambiente in cui deve vivere il lattante, in piena aria pura, lontano da paludi, nè vicino a fiumi, nè circoscritto troppo da monti ; in cui aria abbondante entri da finestre e porte, ad oriente nel mattino, per altre a ponente nel pomeriggio. Come Avicenna, non vuole che il bambino sia tenuto a pianterreno.

Insegna certe norme per il bagno del bambino che deve essere fatto con acqua tepida, bollita, profumata con rose, con decotti di fiori di camomilla, maggiorana, salvia, menta ; e ancora il modo con cui vi deve essere posto e sostenuto il bambino, in ciò quasi uniformandosi alle proposizioni di Avicenna e di Bagellardo.

Come quest'ultimo, consiglia di addormentare il bimbo dondolendolo o cantando le soavi canzoni, siccome solevano i medici antichi e dice che allorquando questi mezzi non raggiungano il fine voluto, si osservi se altra causa estranea non determini l'insonnia od il pianto continuato del bambino e tali cause possono consistere in oggetti (aghi, corpi estranei) ovvero nella stessa fasciatura troppo stretta.

Il lume sia posto ai piedi del letto, per evitare che nel fissarlo, il bimbo diventi strabico, se posto ai lati. Dà quindi consigli per educare il bimbo nella deambulazione, e descrive anche apparecchi, seggioline, indirizzate allo scopo.

Nella seconda parte, in cui parla di alcune malattie dei bambini, l'interesse va scemando. Le convulsioni sono riferite alla dentizione, opinione del resto radicata

anche nei secoli successivi, tanto che un celebre dottore lasciò scritto ; « che un bimbo all'eruzione dei denti ha almeno il diritto de avere delle convulsioni ».

Tratta della diarrea in genere, di « *terribilis somnus* », provocato da dispepsia consecutiva ad iperalimentazione ; dice che la « *siriosi* » è malattia delle meningi ; tenta una distinzione fra tonsilliti semplici e difterica e fra queste e la forma crupale, perchè in quella vi è dolore forte, tumefazione, edema ; ma la difficoltà del respiro è modica, lieve ; però può aversi la morte ugualmente ; in questa le tonsille non sono coperte da essudato, ma appaiono deterse, sebbene dolenti, e l'esito letale egualmente avviene fra il III ed il IV giorno.

Seguono capitoli sopra la dissenteria, sopra l'incontinenza d'urina, sull'ulcerazione ombelicale, sul prollasso del retto, i quali non si discostano per il loro contenuto da quelli del Bagellardo, che certamente erano ben noti allo scrittore.

* * *

Di un altro lavoro sopra l'allattamento si dovrebbe qui trattare, e cioè del : « *Nomothalamus* », seu ratio lactandi infantes « edito a Padova nel 1552, di autore ignoto, ma non contenendo esso che concetti espressi ed illustrati anche dal *Omnibonius*, e già contenuti nel *libellus* del Bagellardo e nel breve capitolo di Avicenna, credo basti farne menzione.

III

LISTE DES MÉDECINS ARMÉNIENS DIPLOMÉS DE LA FACULTÉ DE PARIS DE 1843 à 1921

PAR M. LE D^r **Vahram H. TORKOMIAN**

(CONSTANTINOPLE).

Vers le commencement du XVIII^e siècle, lorsque Constantinople, à son tour, voulut délivrer sa pratique médicale du joug des soi-disant guérisseurs, connus en général sous les noms de barbiers, de sorciers, d'herboristes, d'apothicaires, etc., etc., et quand enfin, la capitale de la Turquie commença, quoique très tardivement, à tourner ses regards vers l'évolution des progrès scientifiques, les Arméniens, parmi les autres nationalités de l'Orient, furent les premiers à s'efforcer de posséder des médecins dûment autorisés par une Faculté ou École de l'Europe.

Attirés par l'encouragement que la grande Colonie Arménienne de Venise d'alors (voir *L'Arméno-Vénète*, ouvrage paru à Venise en 1893, par le père Alischan), ainsi que la Congrégation des Méchitharistes de Saint-Lazare leur offraient, les étudiants en médecine arméniens se sont tout d'abord adressés à l'Italie. C'est ainsi que, vers le milieu du XVIII^e siècle, les facultés de Pise, de Padoue, de Bologne, de Naples et de Rome ont successivement fourni une foule de médecins arméniens instruits, qui plus tard ont réussi à répandre dans leurs pays respectifs le germe de la science de l'école Italienne, et devenir en Turquie, le flambeau des nouvelles acquisitions médicales de l'Europe ; j'ai eu déjà l'occasion de relever ce point dans un travail que j'ai eu l'honneur de présenter sous le titre : *Les anciens Médecins Arméniens diplômés des Universités d'Italie*, au Congrès International des sciences historiques, tenu à Rome, en avril 1903. (Voir les *Comptes rendus de ce congrès*, Rome, 1904, pages 310-237.)

Cependant, lorsque l'immortelle découverte du grand Laënnec vint ouvrir au monde médical des horizons nouveaux, et que l'art de l'auscultation devint, comme par enchantement, obligatoire pour l'investigation clinique, l'attention des médecins arméniens commença, tout d'un coup, à se porter vers la France médicale.

Le promoteur de ce mouvement fut le D^r *Paul Chachian*. Ce médecin était né à Constantinople le 6 janvier 1806 ; il était le petit-fils du célèbre Boghos Chachian, médecin particulier des Sultans ; et le fils d'Emmanuel Chachian, médecin du palais,

qui a suggéré le premier au Sultan Mahmoud l'idée de fonder à Constantinople une École de Médecine ¹.

Paul Chachian a été promu de la faculté de Padoue le 14 août 1830 ; à peine muni de son diplôme de doctorat, il se rendit à Paris pour apprendre l'art de l'auscultation. Deux ans après il retourna à Constantinople, et grâce à son père il y occupa bientôt une situation brillante ; il devint le vulgarisateur le plus fervent de la découverte de Laënnec ; il initia à l'art de l'auscultation tous ses confrères, même son père ; et c'est justement après l'extension à Constantinople de cette méthode d'examen, essentiellement française, que les élèves en médecine arméniens de cette ville commencèrent à se rendre en France.

Le Dr Paul Chachian frappé d'une cécité complète, à la suite d'une maladie des yeux, dut renoncer à sa carrière ; quelques années après la mort de son père, survenue en 1858, il se rendit à Paris, puis se retira à Malzéville de Nancy, où il s'éteignit à l'âge de 81 ans, le 27 juillet 1887.

C'est donc le grand Laënnec avec sa découverte, qui, par le moyen du Dr Paul Chachian, a ouvert devant les élèves arméniens les portes de la faculté de médecine de Paris.

D'après les registres de cette faculté, que j'ai été autorisé à feuilleter en 1881, lorsque j'étais encore étudiant, j'ai pu trouver que le premier élève en médecine arménien à Paris fut un certain *Pascal Ballian*, né à Constantinople, qui a pris sa première inscription en 1842 ² ; malheureusement, cet étudiant n'a pu arriver au terme de ses études, ayant été atteint d'une maladie incurable des poumons ; il succomba le 20 novembre 1851 et fut enterré au cimetière du Père-Lachaise.

Après Ballian, le deuxième élève arménien fut Gaspard Sinapian, qui déjà docteur de la faculté de Pise, obtint en 1843 la faveur de prendre toutes ses inscriptions à Paris, et le 26 août de la même année, soutint sa thèse devant la faculté, ayant comme sujet : *De l'Albuminurie, indiquer les diverses maladies dans lesquelles on la rencontre*.

Il fut ainsi le premier en date des médecins arméniens diplômés de Paris, dont voici la liste jusqu'à ce jour.

1. Inaugurée en 1838, cette école a eu comme directeur le Dr Charles Bernard, né à Prague, qui est mort à Constantinople à l'âge de trente-six ans, le 2 novembre 1844.

2. Nous trouvons qu'avant cette époque un autre étudiant arménien, Séropé Vitchenian ou Servitchen, plus tard professeur émérite de l'École de Médecine de Constantinople, s'est rendu en 1834 à Paris pour ses études médicales. Mais qu'il s'est vu obligé de se transporter à l'Université de Pise, où il prit ses grades académiques en 1840 ; quelque temps après il retourna à Paris et pendant deux ans se consacra à l'étude des maladies des voies urinaires sous les auspices des professeurs Rayer et Civiale.

NOMS ET LIEUX DE NAISSANCE	SUJETS DES THÈSES	DATES DE SOUTENANCE
1. — ROUSSIGNAN (Nahabed) de Césarée	Choix d'une Doctrine médicale.	Le 9 novembre 1849.
2. — BEYRAN (Melcon) d'Andrinople.	Diagnostic différentiel des affections du testicule, leur symptomatologie et leur traitement.	Le 18 juin 1850.
3. — MOZIAN (Krikor) de Constantinople	De la maladie de Bright.	Le 9 novembre 1854.
4. — TAKVORIAN (Kévork) de Constantinople	De l'entéro-mésentérite typhoïde.	Le 30 juin 1855.
5. — ARZOUMAN (Hagop) de Constantinople.	Étude clinique sur les troubles nerveux de la locomotion observés dans la chloroanémie.	Le 20 mars 1858.
6. — TCHAYAN (Artin-O.) de Constantinople	Du rhumatisme articulaire aigu et de son traitement.	Le 24 décembre 1858.
7. — KHORASSANDJIAN (Michel) de Constantinople.	Diagnostic raisonné des affections de larynx.	Le 6 janvier 1859.
8. — KIATIBIAN (Markar) d'Andrinople	De la rupture prématurée des membranes.	Le 18 janvier 1861.
9. — NAFILYAN (Andon) de Constantinople	Opération des fistules vésicovaginales par le procédé américain de M. Marion Sims.	Le 3 juillet 1862.
10. — RAPHAÉLIAN (Mikael) de Constantinople	Quelques considérations sur la nature des angines pharyngées.	Le 18 juin 1862.
11. — NOURIDJAN (Joseph) de Constantinople	De la mortalité des enfants.	Le 12 août 1863.
12. — UTUDJIAN (Emmanuel-P) de Constantinople.	Un quatrième moyen contre l'ivrognerie et toutes les maladies qui résultent de l'ignorance de l'homme sur la physiologie.	Le 24 janvier 1867.
13. — PECHDIMALDJIAN (Dircran) de Constantinople.	Des névralgies congestives.	Le 17 juillet 1867.
14. — LATIF (Jean-Eghia) de Constantinople	Des tumeurs blanches en général.	Le 15 juin 1870.
15. — CONSTANT (Boghos) de Smyrne.	Recherche sur l'action physiologique des alcalins.	Le 4 août 1870.
16. — TURABIAN (B.-K.) de Tallas (Césarée)	Étude expérimentale sur les amers.	Le 24 août 1871.
17. — HÉKIMIAN (Michel) de Constantinople.	Des injections hypodermiques d'eau pure.	Le 19 juin 1872.
18. — ARZEROUNY (Mihran) de Constantinople	Étude expérimentale sur les effets physiologiques et thérapeutiques de la Thébaine.	Le 13 août 1872.
19. — MEZBOURIAN (Nersés) de Constantinople	Du diagnostic des bruits de souffle extracardiaque.	Le 14 décembre 1874.
20. — DJÉRAHIAN (Garabed) de Constantinople	La fracture de l'extrémité inférieure de la jambe.	Le — 1875.

NOMS ET LIEUX DE NAISSANCE	SUJETS DES THÈSES	DATES DE SOUTENANCE
21. — PAPAZIAN (Melkon) de Constantinople . . .	Quelques considérations sur le mal vertébral sans gibbosité et sur la pachyméningite caséreuse.	Le 16 avril 1875.
22. — TÉRDJANIANZ (A.) d'Akoulis, Caucase . . .	Des calculs salivaires et en particulier de leur diagnostic.	Le 8 mars 1878.
23. — TIRYAKIAN (Haroutioun) de Césarée . .	Étude expérimentale et clinique sur la conine et ses sels.	Le 13 mai 1878.
24. — TAKVORIAN (T.-S.) de Constantinople . . .	De la périostite dite albumineuse.	Le 27 mai 1878.
25. — HUNKIARBÉYENDIAN (Copernic) de Constantinople	Des températures locales.	Le 19 mai 1880.
26. — ASLANIAN (Andon) de Constantinople . . .	De la phtisie aiguë pneumonique.	Le 7 août 1880.
27. — ZARTARIAN (Mihran) de Constantinople . . .	Du traitement des ulcères par le sous-carbonate de fer.	Le 6 août 1881.
28. — SIMONOFF (Agop) de Constantinople . . .	Contribution à l'étude de la néphrite parenchymateuse de nature rhumatismale.	Le 11 mai 1882.
29. — CHAHBAZIAN (Carnik) de Constantinople . . .	Des fibromes du col de l'utérus au point de vue de la grossesse et de l'accouchement.	Le 12 mai 1882.
30. — NAKACHIAN (Hampart-zoum) de Césarée . .	De la maladie de Ménière considérée principalement au point de vue de son traitement (sulfate de quinine et salicylate de soude).	Le 31 mai 1882.
31. — KÉMHADJIAN (Mihran) de Constantinople . .	De l'albuminurie consécutive aux excitations cutanées.	Le 31 octobre 1882.
32. — ASLANIAN (T.) de Constantinople	De la tuberculose pulmonaire accompagnée d'accès pseudo-asthmiques. Etude clinique.	Le 22 mars 1883.
33. — PAPÉLIAN (Constantin) Roumanie	Contribution à l'étude des tumeurs malignes de l'œil chez les enfants.	Le 14 avril 1883.
34. — D'ANDRIA (Edouard) de Smyrne.	De la dacryocystite chronique et de son traitement par la dilatation forcée du sac lacrymal.	Le 19 juillet 1883.
35. — CHERBÉTIAN (Maksoud) de Constantinople . .	Étude sur un cas de fibrome malin de la fosse iliaque chez l'homme.	Le 21 décembre 1883
36. — KH'NTIRIAN (K.-C.-S.) de Constantinople . .	De l'embryotomie au point de vue des souffrances qu'elle cause au fœtus et des moyens de les lui éviter.	Le 1 ^{er} août 1884.
37. — TORKOMIAN (Vahram) de Constantinople . .	Étude clinique sur les accidents observés chez les tuberculeux brightiques sans tuberculose rénale.	Le 14 novembre 1884.
38. — ARTZROUNY (Vahan) de Norbajazet	De l'œdème carpo-métacarpien rhumatismal et de sa pathogénie.	Le 3 décembre 1885.

NOMS ET LIEUX DE NAISSANCE	SUJETS DES THÈSES	DATES DE SOUTENANCE
39. — MÉLIKIAN (Lévon) de Constantinople . . .	Des indications du raclage de l'utérus dans le cas de fongosités.	Le 10 février 1887.
40. — MADAME VVE ADÈLE HÉRODINOFF, née Ter-goukasoff de Tiflis. .	Essai sur les myélo-encéphalopathies syphilitiques tertiaires diffuses ou disséminées.	Le 22 juin 1887.
41. — TER-GRIGORIANZ de Tiflis.	Hémiplégies chez les enfants.	Le 26 octobre 1888.
42. — MÉLIKOFF-LORIS (Jean) de Tiflis.	Considérations générales sur l'organisation des Hôpitaux et de l'hôpital-baraque Alexandre de Saint-Petersbourg.	Le 22 novembre 1888.
43. — HANDJIAN (Garabod) d'Andrinople	Contribution à l'étude du pneumothorax artificiel.	Le 6 décembre 1888.
44. — TER-ZAKARIANTZ, d'Arkoulis, Caucase . . .	Études physiologique et thérapeutique de Eschscholtzia-Californica.	Le 12 décembre 1888.
45. — YAHOUBIAN (Garabed) d'Andrinople	De l'action du strophantus dans les maladies du cœur.	Le 23 juillet 1889.
46. — ARCHAGOUNI-UTUDJIAN (Yervanthe) de Brousse.	Forme perforante de l'ulcère simple de l'estomac.	Le 25 juillet 1889.
47. — ELMASSIAN (Agop) de Constantinople. . . .	Contribution à l'étude de la laparotomie dans la péritonite tuberculeuse.	Le 13 novembre 1890.
48. — ATTARIAN-CARACACH (A) de Constantinople.	Étude clinique et statistique sur le traitement des bassins viciés depuis l'antisepsie obstétricale.	Le 14 janvier 1892.
49. — MOSGOFIAN (A) d'Ismid.	Étude sur la néphrite liée à l'aplasie artérielle.	Le 11 janvier 1893.
50. — MAKSD (Edouard) de Smyrne.	Contribution des hémorragies pendant la grossesse et l'accouchement. Diagnostic rétrospectif de l'insertion vicieuse du placenta. Hémorragies dues à la rupture du sinus circulaire.	Le 20 juillet 1893.
51. — DAGAVARIAN (Nazareth) de Sivas	Étude sur l'étiologie et la pathogénie des calculs urinaires.	Le 25 juillet 1893.
52. — TAVITIAN (Krikor) de Sivas.	Étude sur le gaïacol et son emploi dans le traitement de l'Orchite blennorrhagique.	Le 5 décembre 1894.
53. — ASLANIAN (Galoust) de Van	Contribution à l'étude de la péritonite cancéreuse.	Le 14 février 1895.
54. — OUNDJIAN (Stépan-A.) de Constantinople . .	Des éruptions médicamenteuses d'origine interne (éruptions pathogénétiques de Bazin).	Le 8 janvier 1896.

NOMS ET LIEUX DE NAISSANCE	SUJETS DES THÈSES	DATES DE SOUTENANCE
55. — YAZEDJIAN (Haiguchod) d'Andrinople	Étude clinique sur une forme de Kératodermie unilatérale des extrémités.	Le 22 janvier 1896.
56. — GHAZAROSSIAN (Diran) de Constantinople . .	Étude clinique sur la perforation syphilitique de la voûte palatine et de son traitement.	Le 22 avril 1896.
57. — TATHÉOSSIAN (Marcar) de Bagdad	Substitution de la désinfection directe aux quarantaines.	Le 25 juin 1896.
58. — CARACOTCHIAN (Léon-Oski) de Constantinople	De la péricardite à pneumocoques.	Le 25 juin 1896.
59. — MARMARIAN (Jacques) de Trébizonde.	Contribution à l'étude des abcès froids de la paroi thoracique latérale. Des abcès d'origine pleurale.	Le 8 juillet 1896.
60. — DJÉLALIAN (Krikor) de Constantinople	Contribution à l'étude de l'arthropathie tabétique.	Le 25 novembre 1896.
61. — HAZARABÉDIAN (Vahram) de Yozgat (Cilie).	Étude comparative de la castration et de la résection des canaux déférents dans le traitement de l'hypertrophie de la prostate.	Le 18 mars 1897.
62. — GHAZAROSSIAN (Bédros) de Constantinople	Du bérubéri à forme paralytique.	Le 17 juin 1897.
63. — SPARTALI (Dicran) de Smyrne	Contribution au traitement des hernies inguinales récidivées.	Le 20 juillet 1897
64. — HAGOPOFF (Krikor) de Constantinople	Contribution à l'étude de la pathogénie de l'éclampsie puerpérale (étude critique).	Le 20 juillet 1897.
65. — SEKEYAN (HOVANNÈS) de Constantinople	Contribution à l'étude du diabète lévulosurique et du syndrome clinique.	Le 17 novembre 1898.
66. — COLOLIAN (M.-Boghos) de Constantinople	Les alcooliques persécutés.	Le 20 janvier 1898.
67. — GUÉSSARIAN (Kévork) de Constantinople	Incontinence d'urine chez la femme par anomalies de développement des organes génito-urinaires.	Le 21 mai 1898.
68. — TAKVORIAN (Arshag) de Constantinople	Contribution à l'étude des dermatites simples de l'enfance.	Le 22 juin 1898.
69. — AGHAVNIAN (Krikoris) de Van.	Contribution à l'étude des troubles trophiques dans l'hémiplégie organique.	Le 12 juillet 1898.
70. — ZARIFIAN (Nichan) de Constantinople	Contribution à l'étude clinique du traitement des bubons vénériens.	Le 20 juillet 1898.
71. — AYVAZIAN (Zareh) de Constantinople	Études critiques des traitements applicables aux cancers inopérables de l'utérus.	Le 14 décembre 1898.

NOMS ET LIEUX DE NAISSANCE	SUJETS DES THÈSE	DATES DE SOUTÈNANCE
72. — TACHDJIAN (Bedrosse) d'Andrinople	Asystolie provoquée par l'épan- chement pleural dans la myocardite chronique.	Le 19 avril 1899.
73. — NALPAS (Valentin) d'An- drinople	Étude historique et opératoire de la hernie inguinale, sa cure radicale par le procédé du professeur Berger.	Le 20 avril 1899.
74. — MEKHDJIAN (Pascal) d'Ovadjik (d'Ismid).	Contribution à l'étude de la mala- die de Ménière.	Le 15 décembre 1899.
75. — KHORASSANDJI (Ohan- nés) de Constanti- nople.	De la cirrhose biliairespléno-méga- lique (cirrhose biliaire type Gilbert- Fournier).	Le 15 février 1900.
76. — M ^{lle} TARKHANIANTZ (So- phie)	Contribution à l'étude du foie dans la chlorose.	Le 21 mars 1900.
77. — HAGOPIAN (Roupen) de Sivas	De l'emploi de l'eau oxygénée dans les infections urinaires.	Le 15 juillet 1900.
78. — RÉTÉOSSIAN (Mihridjan) de Constantinople . .	L'acide cacodylique dans le trai- tement de la tuberculose pulmonaire.	Le 17 janvier 1901.
79. — TULBENDJIAN (Minas) d'Ada-Bazar d'Ismid.	De la maladie d'Addison et de sa forme prolongée à mélanodermie primitive.	Le 27 juin 1901.
80. — MÉLIKIAN (Hérand) de Constantinople . . .	Contribution à l'étude de l'appen- dicite à forme néoplasique.	Le 11 décembre 1901.
81. — GULBENKIAN (Carnik) de Césarée	Hallucination du moignon (patho- génie et traitement).	Le 5 juin 1902.
82. — HOVNANIAN (Simon) de Van	Rupture de l'artère méningée moyenne sans fracture du crâne.	Le 11 juin 1902.
83. — KÉNDIRDJY (Léon) de Syrie	L'anesthésie chirurgicale par la cocaïne. Rachicocainisation et co- caïne localisée.	Le 9 juillet 1902.
84. — SÉTHIAN (Capriel) de Constantinople . . .	Incontinence d'urines, stigmate de dégénérescence.	Le 17 décembre 1902.
85. — COUYOUMDJIAN (Va- han) de Constanti- nople	Le phlegmon ligneux du cou.	Le 21 mars 1903.
86. — GHAZAROSSIAN (Vahan) de Constantinople . .	Contribution à la pathogénie de l'ovaire scléro-kystique.	Le 25 juin 1903.
87. — MÉZBOURIAN (Artho) de Constantinople . . .	Étude des fractures sur les mem- bres atteints de paralysie infantile.	Le 28 novembre 1903.
88. — MAHAR (Vincent) de Constantinople . . .	Traitement de l'appendicite aiguë. Indications opératoires.	Le 27 avril 1904.
89. — SÉBIAN (Haïk) de Cons- tantinople	Des hernies de la trompe et de l'ovaire.	Le 27 avril 1904.

NOMS ET LIEUX DE NAISSANCE	SUJETS DES THÈSES	DATES DE SOUTENANCE
90. — YUZBACHIAN (Artin) de Césarée.	Considérations étiologiques et anatomo- pathologiques sur les phlébo- scléroses.	Le 13 juillet 1904.
91. — ARCHAROUNI (Edouard) de Constantinople . .	Congestion broncho-pulmonaire du sommet au cours de la fièvre ty- phoïde.	Le 16 juillet 1904.
92. — TCHILIAN (Muron-S.) de Constantinople . . .	La tachycardie d'origine bulbaire dans la fièvre typhoïde.	Le 20 juillet 1905.
93. — TCHAYAN (Yervanthe) de Constantinople . .	Contribution à l'étude physiolo- gique et thérapeutique des dérivés organiques dans l'iode.	Le 26 décembre 1906.
94. — BOULAKIAN (Joseph) de Smyrne.	Traitement des luxations réci- dantes de l'épaule.	Le 27 décembre 1906.
95. — SÉROPIAN (Bedros) de Constantinople . . .	Fréquences comparées des causes de l'accouchement prématuré.	Le 1 ^{er} mai 1907.
96. — FENDEKLIAN (Krikor) de Constantinople . .	Introduction à l'étude de la paren- céphalie traumatique.	Le 9 avril 1908.
97. — MISSAKIAN (Hrand) de Constantinople. . . .	Pleurésie hémorragique tubercu- leuse.	Le 9 avril 1908.
98. — EKMÉKDJIAN (Agop) de Constantinople . . .	L'origine médicale des hémianes- thésies hystériques.	Le 27 mai 1908.
99. — YALDIZDJIAN (Hagop) de Constantinople . .	Les pneumothorax muets.	Le 24 juin 1908.
100. — ROBINSON (Raphaël) de Césarée.	Anatomie et pathologie des séro- appendices.	Le 25 juin 1908.
101. — BÉKIARIAN (Ajof) de Ro- dosto.	Contribution à l'étude de l'abcès froid préaryngé d'origine ganglion- naire.	Le 1 ^{er} juillet 1908.
102. — LÉVENDIAN (M.) d'Is- mid	Contribution à l'étude de l'Ixodès doxagonus Leach ; son parasitisme chez l'homme.	Le 3 juillet 1908.
103. — BALTHAZARIAN (Léon) de Constantinople . .	Essai sur la puériculture de la seconde enfance dans la classe ou- vrière de Paris.	Le 23 juillet 1909.
104. — BAGHDASSARIAN (Mis- sak) d'Erzindjan. . .	Cardiospasme idiopathique avec dilatation consécutive de l'œsophage.	Le 23 décembre 1910.
105. — VARTANIAN (Serge) de Bitlis.	Contribution à l'étude du traite- ment ambulatoire des ulcères vari- queux par la méthode de Unna.	Le 9 mars 1910.
106. — SERTLIAN (Sarkis) d'Er- zeroum	De la physionomie de l'œil nor- mal et pathologique.	Le 21 juillet 1910.
107. — CHAMLIAN (Aramaïs) de Constantinople . . .	De la novocaïne au point de vue chimique, pharmacodynamique et de son emploi en chirurgie.	Le 22 juillet 1910.

NOMS ET LIEUX DE NAISSANCE	SUJETS DES THÈSES	DATES DE SOUTENANCE
108. — DINANIAN (Parsegh) de Rodosto	Un nouveau procédé d'anus iliaque dans le cancer du rectum (opération de Reclus).	Le 15 février 1911.
109. — SLÉPIAN (Malkiel) du Caucase.	Amnésie de fixation. Sa valeur sémiologique et ses conséquences physiologiques.	Le 4 mai 1911.
110. — YUZBACHIAN (Yervant) de Constantinople . . .	Des voies de conduction de la sensibilité dans la moelle épinière.	Le 19 juillet 1911.
111. — MOURADIAN (Tigrane) d'Angora	De la valeur pratique du séro-diagnostic de Wassermann en pathologie oculaire.	Le 21 décembre 1911.
112. — SAMOUELIAN (S.) de Turquie	Le rôle du système nerveux en pathogénie et en psychothérapie.	Le 21 décembre 1911.
113. — NASSIBIAN (Archak) de Turquie.	Contribution à l'étude de la pleurésie syphilitique.	Le 19 juin 1912.
114. — KÉMHADJIAN (Albert) de Paris.	Le cancer de l'appendice iléo-cæcal.	Le 1 ^{er} juillet 1912.
115. — CHICHMANIAN (Z.) de Constantinople . . .	L'incontinence dans la tuberculose des voies urinaires.	Le 17 juillet 1912.
116. — CALLOUST (Joseph) de Constantinople . . .	Kyste hématique de la rate.	Le 26 février 1913.
117. — SERMAKÉCHIAN (Hrand) de Constantinople . .	Zona de la troisième branche du trijumeau (nerf maxillaire inférieur).	Le 17 juillet 1913.
118. — MISKDJIAN (Hagope) de Constantinople . . .	La mort par le 606.	Le 18 juillet 1913.
119. — ASVADOUROW (Antonina) de Russie . . .	Recherche sur la fonction de quelques cellules pigmentaires et des pigments.	Décembre 1913.
120. — MÉLIK-PARSADANIANZ (Smbat) de Tiflis . .	Étude anatomique, clinique et opératoire du fibrome naso-pharyngien.	1914.
121. — NAFILYAN (Edouard) de Constantinople. . . .	Contribution à l'étude expérimentale et critique du lipoïde homostimulant de l'ovaire.	Le 28 mai 1914.
122. — OHANIANZ (Arakel) de Caucase.	Contribution à l'étude de la transparence crânienne.	Le 1915.
123. — KÉTENDJIAN (M ^{lle} Hermine) de Constantinople.	Les pratiques obstétricales en Arménie. (Superstition, magie, sorcellerie, et fétichisme).	Le 1918.
124. — CHISMANIAN (Arpoun) de Turquie	Des fractures du bassin par projectiles de guerre.	Le 1919.
125. — TCHAOUCHIAN (Andranik) d'Ada-Bazard'Is-mid	Contribution à l'étude de la cranioplastie par la méthode de la charnière.	Le 1920.

NOMS ET LIEUX DE NAISSANCE.	SUJETS DES THÈSES	DATES DE SOUTENANCE
126. — HARTGLASS (M ^{me} Sira-nouche, née Ter-Gri-goriantz), de Russie.	Cure d'altitude et sanatorium populaire de haute montagne. Contribution à leur emploi dans la lutte contre la tuberculose.	Le — 1920.
127. — PORCHER (M ^{me} Marie-Hadji Marcarian) de...	Une année dans un centre neurologique d'armées. Contribution à l'étude clinique des états fonctionnels et de leur traitement.	Le 5 février 1920
128. — ALYANAKIAN (Hagop-Mikael) de Constantinople.	Des causes déterminantes de la kératite interstitielle.	Le 21 octobre 1920.
129. — DJISMÉDJIAN (Antoine) de Constantinople . .	Le traitement des affections pulmonaires par l'éther sulfurique de la créosote.	Le 17 mars 1921.

Cette liste eût été beaucoup plus longue, si elle eût contenu tous les étudiants arméniens ayant été inscrits à la Faculté; mais une partie de ceux-ci, ne pouvant continuer à Paris, sont allés terminer leurs études dans d'autres facultés, en France, en Suisse, en Belgique, en Italie, en Russie, et même à Constantinople.

Une vingtaine sont morts pendant le cours de leurs études.

Quelques-uns ont abandonné la médecine pour s'adonner à d'autres carrières : le peintre de natures mortes si bien connu à Paris, M. Zacharian, arménien de Constantinople, est un ancien étudiant en médecine; M. Manouélian, de l'Institut Pasteur de Paris, auteur de travaux biologiques remarquables, et le poète Nazarpéguian, sont des élèves en médecine; ainsi que quelques avocats, dentistes, agriculteurs et bijoutiers, dont les noms figurent toujours dans les registres d'étudiants de la faculté de médecine de Paris.

Je crois devoir rappeler qu'en dehors des élèves arméniens diplômés de Paris, un grand nombre de médecins arméniens sont sortis des facultés de Montpellier, Nancy, Lyon, Bordeaux, Lille, ainsi que de la Faculté française de Beyrouth; j'en réserve la Liste à une occasion ultérieure.

Mais la faculté de médecine de Paris a instruit aussi une autre classe d'étudiants arméniens, ce sont ceux qui ont obtenu leur diplôme dans d'autres facultés, en Russie, en Italie, et à Constantinople. La majeure partie de ces médecins ont été à Paris pour s'y perfectionner ou apprendre une spécialité; les citer un à un serait une tâche bien ardue, car leur nombre dépasse le chiffre de trois cents.

Telle est la Liste des médecins arméniens diplômés de la faculté de Paris, non complète je l'avoue¹, car il y avait encore à y ajouter quelques autres médecins

1. Je tiens à remercier bien sincèrement mon ami Basmadjian, l'érudit philologue arménien résidant à Paris, et mon collègue M. le Dr Chamlian, qui ont bien voulu me prêter leur précieux concours pour mener à bonne fin la liste des médecins arméniens diplômés de la Faculté de Paris. Dr V. T.

arméniens originaires de Hongrie, de Roumanie et de Russie, dont il ne m'a pas été facile de vérifier les noms. Malgré ces lacunes, que je promets de combler à l'avenir, cette liste montre tout de même, que dans l'espace de trois quarts de siècle, les Arméniens se sont toujours orientés vers la France, pour suivre la médecine française avec passion.

Tous ces médecins, après avoir quitté le sol de la France, rentrés dans leur pays en Orient, ont été les plus fervents adeptes et les plus fidèles pionniers de l'extension de la science française ; le petit nombre même des doctresses de cette liste n'est pas resté étranger à ce mouvement.

Je me fais donc un très grand honneur, en ma qualité d'ancien élève diplômé de Paris, de présenter cette Liste au deuxième Congrès International d'histoire de la Médecine ; elle forme l'une des plus belles pages de l'histoire contemporaine de la nation arménienne, non seulement au point de vue médical et scientifique, mais aussi, au point de vue de culture générale ; car, ces médecins ont, avec la science, également répandu les principes et les idées de la civilisation française.

L'école de médecine de Constantinople avait autrefois une très grande renommée, lorsque l'enseignement s'y faisait en français ; le corps enseignant a compté jusqu'à l'époque actuelle, vingt professeurs arméniens émérites, dont cinq figurent dans la Liste ci-dessus ; ce sont : les Dr^s *Sinapian*, pour la pathologie générale ; *Roussignan*, pour la philosophie médicale ; *Nouridjan*, pour la déontologie médicale ; *Khorassandjian*, pour la polyclinique ; *Nafilyan*, pour la clinique des voies urinaires.

26 des médecins de cette liste exercent actuellement à Constantinople¹, 18 à Paris ; 15 dans différentes provinces de la France ; 2 à Smyrne, 6 au Caucase ; 3 en Égypte ; 1 à Salonique. 46 sont morts, et les autres exercent dans différents endroits.

L'un des anciens médecins de notre Liste, le Dr Beyran, né à Andrinople, et mort à Paris en 1866, fut professeur libre à l'école pratique de Paris vers 1864, et a publié sur les maladies vénériennes et voies urinaires des travaux remarquables.

Les doyens actuels de ces médecins sont :

Le Dr *Constans* à Smyrne, le Dr *Hunkiarbeyendian* à Paris ; le Dr *Zartar* à Constantinople.

La faculté de médecine de Paris, à l'heure qu'il est, compte encore parmi ses étudiants un certain nombre d'élèves arméniens et en outre un certain nombre de médecins arméniens diplômés d'autres facultés, qui suivent les services des hôpitaux pour se perfectionner dans différentes spécialités.

Les médecins dentistes, pharmaciens, vétérinaires arméniens, résidant à Paris et en France, viennent de former une association, sous le nom de *l'Union des Médecins Arméniens de Paris*, dont le but, entre autres, est d'aider l'Arménie par des travaux scientifiques, de propager les idées hygiéniques actuelles dans la masse populaire par des publications. Le président de cette association est mon excellent confrère et ami le Dr Cololian de Paris, très favorablement connu par ses travaux scientifiques.

La France est la patrie intellectuelle par excellence des Arméniens. Elle sera toujours considérée comme telle ; les Arméniens continueront à puiser la science dans

1. Ces médecins, d'accord avec leurs collègues arméniens diplômés d'autres facultés, ont fondé, il y a plus de 10 ans, *l'Union des médecins Arméniens de Constantinople*. C'est une union tout à fait scientifique, elle publie un périodique en langue arménienne et française.

la source intarissable de la patrie des Laënnec, Bichat, Pasteur, Villemin, Sappey, Roux, Wurtz ; ils étudieront la médecine, de préférence dans les facultés et écoles françaises, ainsi que le droit, la pharmacie, l'agriculture, l'architecture, les beaux-arts, le génie civil, l'art dentaire et vétérinaire et les autres sciences ; déjà, toutes ces branches ont donné à la nation arménienne une grande légion de diplômés ; désormais certes, elles en fourniront davantage.

Lorsqu'en 1884, le 14 novembre, je soutenais ma thèse de doctorat devant la faculté de Paris, en tête de ma faible dissertation j'écrivais que *je garderais toujours le précieux souvenir des savantes leçons de mes éminents maîtres* ; trente-sept ans après, quand une heureuse occasion me permet d'écrire ces lignes, c'est encore le même serment que je prends pour devise de mon travail ; et c'est avec une non moins profonde émotion que je me rappelle mes chers maîtres, Richet, Hérard, Gosselin, Potain, Ch. Périer, Paul Berger, Pajot, Paul Segond, Pozzi et Ch. Mauriac, tous disparus aujourd'hui.

IV

PAGES INÉDITES

DE L'HISTOIRE DE L'OSTÉOPLASTIE ET DU CHOLÉRA

PAR M. LE D^r **Vahram H. TORKOMIAN** (CONSTANTINOPLE)

I

UNE PAGE DE L'HISTOIRE DE L'OSTÉOPLASTIE OU DE LA GREFFE OSSEUSE LE MÉDECIN ARMÉNIEN KÉVORK D'ÉRIVAN

L'histoire de la chirurgie nous apprend que l'opération de l'ostéoplastie ou de la greffe osseuse fut essayée d'abord, par Hainé et Flourens vers 1834 et 1840 ; mais les tentatives de ceux-ci, ayant abouti à un résultat incertain, furent abandonnées.

Ce n'est qu'en 1858, que cette opération fut de nouveau entreprise par le savant chirurgien Ollier, de Lyon, lequel, après de longues expériences sur les animaux et puis chez l'homme, est arrivé à obtenir de si bons résultats, qu'il a été à juste titre considéré comme le père de l'ostéoplastie.

Ainsi, la vraie date du début de cette opération devant être placée entre les années 1834 et 1840, l'on admet aujourd'hui que c'est plutôt en 1858 que l'ostéoplastie a eu droit de cité dans la pratique chirurgicale, grâce aux travaux remarquables d'Ollier, de Lyon, et puis de Poncet, de Sédillot, etc.

Cependant, une observation publiée le 21 mars 1846, dans la revue arménienne *Azgasser* (Le patriote) de Calcutta (tome II, page 92) déplace un peu ces dates ; elle nous met en présence d'un cas d'ostéoplastie plus vieille que celles de Hainé et d'Ollier, de Lyon.

L'auteur de cette observation, Mésrob-Taghiathiantz, écrivain et historien arménien bien connu, rédacteur en chef de la dite Revue, est le témoin oculaire du fait qu'il nous relate, et que voici :

Vers le commencement du XIX^e siècle, vivait un médecin du nom de Kévork Georges), natif d'Érivan, qui pratiquait son art à Etchmiadzine et dans les environs, tout en étant le médecin attitré du couvent du Catholicossat : la résidence du chef suprême de l'Église Arménienne.

Très renommé pour son habileté, ce médecin était aimé de tous et partout ; il possédait à Érivan de vastes vergers, où il se rendait souvent, pour voir aussi ses parents, qui y demeuraient.

Une fois, c'était dans la saison des mûres, le médecin Kévork se trouvait en compagnie de Mésrob-Taghiathiantz et de quelques autres amis, dans son jardin d'Érivan ; des jeunes filles perchées sur les mûriers étaient en train de cueillir des fruits, mais en voyant arriver le médecin et ses amis, prises de peur, elles descendirent précipitamment des arbres et s'enfuirent ; l'une d'elles, par malheur, posa le pied dans le vide, perdit l'équilibre et fit une chute tellement violente, que l'os de la jambe se fractura.

D'après les phrases de Mésrob-Taghiathiantz, l'os fracturé était le *tibia*, qui avait produit à la jambe plusieurs plaies, accompagnées d'hémorragie abondante.

La pauvre petite aurait certainement succombé, dit-il, à cette grave blessure, si le médecin Kévork ne s'était empressé auprès d'elle pour lui prodiguer ses soins ; voici ce qu'il fit :

Il prit la jeune blessée dans ses bras, la transporta tout de suite dans la maison de ses parents, et après les soins préliminaires, vu que l'os de la jambe était complètement réduit en fragments et esquilles, *il l'enleva en entier*, et sans perdre un moment, *il tua son chien chéri*, gardien de la maison, *il lui extirpa le tibia*, qu'il remplaça immédiatement dans la jambe de la jeune fille ; *il sutura*, et mit dessus des onguents de baume ; *il immobilisa le membre pendant quelques jours, et le guérit*.

Vers l'année 1830, Mésrob-Taghiathiantz, se trouvant à Érivan, reconnut l'ancienne opérée de Kévork, devenue déjà mère de trois beaux enfants. (*Revue Arménienne de Calcutta*, 1846, tome II, page 93.)

L'observation rapportée par Mésrob-Taghiathiantz, que je traduis textuellement, manque malheureusement de beaucoup de détails concernant cette intéressante opération d'ostéoplastie, ou plutôt, de *transplantation*, d'os d'animal à l'homme ; nous ne savons pas au juste comment les fragments osseux furent enlevés ; de quelle manière l'opérateur a remplacé le tibia de la jeune fille par celui du chien ; s'est-il servi d'un simple greffon, ou bien de la totalité de l'os emprunté au chien ; dans ce dernier cas, comment l'a-t-il coadapté dans la jambe blessée ; pratiqua-t-il la suture osseuse ?

Il est hors de toute contestation, qu'il s'agissait d'une fracture communitive très grave, avec plaies et issue au dehors des fragments d'os ; et à en croire Mésrob-Taghiathiantz, c'était le tibia en entier que Kévork a emprunté au chien.

Malgré les grandes lacunes que cette observation contient, et qu'elle ne peut satisfaire la curiosité de l'histoire, il est indéniable qu'au commencement du siècle dernier, une opération d'ostéoplastie fort délicate, *une transplantation d'os d'animal à l'homme*, suivie de succès, fut pratiquée dans la ville d'Érivan par un médecin arménien inconnu et cette opération est d'un quart de siècle antérieure à celle de Haïné et Flourens ; d'un demi-siècle plus ancienne que celles d'Ollier, de Poncet et des autres.

Reste à savoir si une opération de cette nature a pu être pratiquée sans anesthésie ; j'ai hâte d'ajouter, que chez les Arméniens, à l'exemple des autres peuples anciens, dès les temps les plus reculés, le *Mandragor* était très employé comme calmant et hypnotique ; il s'administrait en macération dans du vin, contre les coliques et contre toute sorte de douleurs et principalement pour attaquer l'insomnie des malades ; l'usage de cette solanée avait été importé en Arménie de la Chine vers la fin du III^e siècle de notre ère, en 283, par un prince Chinois du nom de Mangoun, d'où les familles

Mamigonian de l'Arménie (voir l'*Histoire de l'Arménie*, par Tchamitchian, Venise, 1784, tome I, page 414).

Il est très vraisemblable que le médecin Kévork, nous dirions aujourd'hui le chirurgien, a eu recours à ce médicament somnifère et analgésique pour mener à bonne fin son opération, du moment que la narcose par l'éther n'était pas encore connue.

Cette transplantation osseuse a dû être effectuée probablement entre les années 1812-1814 ; en effet, Mésrob-Taghianthiantz dit que Kévork d'Érivan l'a pratiquée bien avant l'émigration du Catholikos d'Etchmiadzine Éphraïm I, sur le territoire russe, au pays des Aghvans, en 1820¹, et peu de temps après l'élection de ce prélat, qui a eu lieu en 1809.

Nous pouvons donc admettre que la date de cette opération ne peut être placée qu'entre les années 1812-1814 approximativement ; et comme Mésrob-Taghiathiantz nous renseigne que l'opérée de Kévork était déjà, en 1830, mère de trois enfants, un simple calcul nous fera dire que l'opération ne pourrait avoir été pratiquée plus tard que les années 1812-1814.

En tirant de l'oubli cette observation publiée, en 1846, dans la revue arménienne de Calcutta, écrite d'ailleurs d'une main non-médicale, je n'ai nullement la prétention de considérer la capitale de l'Arménie comme le berceau de l'ostéoplastie ou de la greffe osseuse ; cela suscite cependant en moi l'idée de supposer, que la patrie de cette opération chirurgicale doit se trouver en Extrême-Orient, d'où elle a dû faire son entrée en Tartarie, en Perse, en Russie et de là, en Arménie.

Le médecin Kévork d'Érivan ne pouvait, certes, l'imaginer séance tenante ; il l'avait sans doute vue pratiquer antérieurement par d'autres médecins ou chirurgiens, ses maîtres, pour oser entreprendre chez la jeune fille une opération aussi délicate et aussi peu connue encore.

Cela n'empêche pourtant, que l'opération entreprise par Kévork d'Érivan ne soit pour le moment la première que l'on puisse trouver mentionnée ; les volumes documentés de Dujardin et de Peyrilhe, sur *l'histoire de la chirurgie*, publiés à Paris en 1774 et 1780, ne parlent même pas de la greffe osseuse.

Le médecin arménien, dont la capacité chirurgicale n'est pas en doute, n'aurait-il donc pas le droit d'être au moins compté parmi les précurseurs de Haïné et Flourens, dans les expériences de l'ostéoplastie ?

Nous ignorons complètement où le médecin Kévork d'Érivan avait fait ses études médicales ; il était probablement de l'ancienne faculté de Moscou, où d'autres médecins arméniens ont conquis leur diplôme vers la fin du XVIII^e siècle.

D'après les renseignements fournis par Mésrob-Taghiathiantz, Kévork a dû vivre tantôt à Etchmiadzine, tantôt à Érivan ; il jouissait d'une très grande réputation ; il était particulièrement connu pour l'abnégation avec laquelle il a soigné les malades, pendant la grande épidémie de choléra, qui a sévi en Russie du Caucase durant les années 1828-1830, et à ce propos, il a mérité les distinctions honorifiques et les déco-

1. Etchmiadzine se trouvait alors sous la domination persane ; les persécutions des Khans devenant de plus en plus insupportables, le catholikos (le Chef suprême de l'Église arménienne) s'est vu obligé de se réfugier au pays des Aghvans ; le Catholikos Ephraïm y est resté jusqu'en 1830.

rations du gouvernement russe ; il a dû mourir vers le milieu du siècle passé. Son nom restera à jamais mémorable dans l'histoire de la médecine arménienne.

En terminant, je me permets de croire qu'il n'y a pas de raison pour mettre en doute l'authenticité des cas analogues que nous rencontrons parfois dans la littérature médicale, comme par exemple celui rapporté par Job. ov. Meckrens en 1680, concernant un seigneur russe chez lequel un chirurgien tartare illustre, mais dont le nom ne nous est pas parvenu, combla une brèche crânienne avec un greffon emprunté au crâne d'un chien ; ce cas, quoique considéré comme légendaire par l'éminent professeur agrégé Mauclaire (*Paris médical*, 19 février 1921, page 155), est un argument de plus en faveur de la thèse de l'origine extrême-orientale de l'opération de l'ostéoplastie ou de la greffe osseuse, si bien perfectionnée aujourd'hui par les célèbres chirurgiens de Lyon, Ollier et Poncet ; par Sédillot, Ferrari, Durante, de Rome, et surtout par Carrel et Mauclaire, de Paris.

II

UNE PAGE DE L'HISTOIRE DU CHOLÉRA

LE MÉDECIN ARMÉNIEN DAVID KHAN DAVDIANTZ

Vers le commencement du siècle dernier, la maladie endémique de l'Inde orientale prit le caractère épidémique et fit sa première apparition dans un village de Bengale, pour envahir de proche en proche toute l'Asie et l'Europe entière ; cette maladie, encore inconnue aux cliniciens de l'époque, commença, sous le nom de Choléra asiatique, à être l'objet d'études de la part des médecins militaires anglais résidant aux Indes. Il y avait parmi ces derniers un médecin arménien qui eut aussi l'occasion d'étudier cette maladie.

Ce médecin s'appelait *David Khan Davdiantz* ; il était né en 1786 à Garbi (dans le district d'Ararat de l'Arménie du Caucase) ; il avait fait ses études à la faculté de médecine de Calcutta et y avait été diplômé vers l'an 1811 ou 1812. Attaché comme médecin militaire à l'armée anglaise des Indes, il assista à l'éclosion de la première épidémie du choléra, et à ce propos il visita toutes les contrées envahies, et observa des milliers de malades ; après la fin de l'épidémie il se mit à rédiger sur le résultat de ses expériences, un travail assez long et très bien documenté, dont une partie seulement fut conservée par le temps. Il quitta Calcutta vers 1821, et après avoir fait un voyage en Angleterre, il se rendit à Tiflis, d'où, quelque temps après, sur une invitation spéciale du gouvernement persan, il alla s'établir définitivement à Téhéran.

Dans la capitale de l'Iran, il occupa une très haute situation, sa renommée fut grande et se répandit partout ; il devint le médecin attitré de la cour et l'inspecteur général sanitaire de l'armée ; il fut honoré du titre de « Khan » et des plus grandes décorations du Chah Fath-Ali. Le Docteur Davdiantz mourut à Téhéran en 1851, à l'âge de 65 ans, victime du devoir, pendant qu'il était allé, par ordre supérieur, visiter l'armée de Chiraze, où une épidémie de fièvre typhoïde faisait des ravages.

C'est en 1823, lors de son séjour à Tiflis, qu'il publia sur le choléra un tout petit mémoire intitulé *Galiramarbes* (choléra-morbus).

Ce mémoire d'il y a à peu près cent ans, tout à fait épuisé actuellement, et dont un heureux hasard m'a fait trouver un exemplaire, est écrit en langue arménienne ancienne ; il est tiré de son *Traité du choléra* que je viens de mentionner plus haut.

Il est divisé en trois parties : la première comprend la préface, la seconde décrit les symptômes de la maladie, et la troisième, le traitement.

Dans un court avertissement, l'auteur dit qu'il destine son travail au peuple, afin de préserver ce dernier du terrible fléau qu'est le choléra ; il fait ensuite l'histoire de la marche de la maladie, en donnant d'abord une explication sur l'étymologie du mot latin *Galiramarbes*, qui vient, dit-il, du grec et signifie « couler la bile »¹, car les malades ne font que vomir sans cesse et perdre la bile ; puis il ajoute que cette maladie a fait sa première apparition en 1816², dans le village de Djéchor de Bengale, et c'est de là qu'elle a envahi Bombay, Madras, et s'est étendue jusqu'à Batavia, Smaran, aux îles de Mala, aussi à Bassra, Bagdad, Pouchair, Chiraze, Téhéran et dans les autres villes de Perse.

Davdiantz prétend que la maladie n'est pas transmissible ou contagieuse, et que la cause de son extension tient à un état malsain de l'air, dont l'agent n'a pu être reconnu encore, malgré les investigations des savants médecins anglais ; il a été pourtant constaté, dit-il, que dans l'air, il se produit une sorte de miasme nuisible pour l'homme ; par bonheur, ce miasme n'agit pas sur tous les hommes, il n'attaque que quelques-uns, mais parfois aussi un grand nombre d'individus.

L'auteur ignore quelles sont les constitutions qui sont épargnées par la maladie ; car, en général, celle-ci s'observe de la même manière à tout âge et chez tous les hommes ; d'après lui, il n'y a que les enfants qui restent indemnes, et encore pas toujours.

On ne sait pas non plus, dit-il, l'époque fixe de l'apparition de la maladie, car elle survient, tant dans la saison chaude qu'en hiver ; cependant, c'est plutôt l'été et pendant les grandes chaleurs qu'elle est la plus fréquente.

Après ces données scientifiques, qui ne diffèrent d'ailleurs pas de celles des auteurs de la même époque, le docteur Davdiantz dit qu'il a été lui-même témoin et observateur de toutes sortes de choléra, ayant parcouru pendant des années avec l'armée anglaise toutes les contrées des Indes envahies par la maladie ; qu'il a étudié celle-ci dans toutes ses phases et expérimenté divers médicaments ; dans son opuscule il indique les plus importants de ces médicaments et recommande au public de s'en servir à temps.

Dans le chapitre des symptômes, Davdiantz admet trois formes de choléra : la première est celle où le sujet sent brusquement des coliques violentes autour de l'ombilic et dans le ventre, suivies immédiatement de vomissements et de diarrhée, qui ne cessent qu'à la mort du patient.

La seconde forme est celle où les mains, ainsi que les pieds et les jambes, commencent tout d'un coup à se crisper et à souffrir de fortes crampes, en même temps que

1. Aujourd'hui nous savons que le mot « choléra » est du composé hébreu *Choli-râ* (Morbus-malus) dont la signification concorde parfaitement avec le sens de plusieurs pages de la Bible (voir l'article « Choléra » du *Dict. de Jaccoud*, p. 322, et la *Chronique Médicale*, Paris, 1905, p. 678).

2. Tous les auteurs qui ont écrit sur le choléra mettent dans l'année 1817 le commencement de la première épidémie.

le malade ressent des douleurs de ventre, accompagnées de vomissements et de selles profuses.

La troisième forme est la forme foudroyante ; le sujet perd subitement connaissance et entre immédiatement dans un état d'algidité.

Après avoir décrit succinctement ces trois formes de choléra, il ajoute qu'elles possèdent des symptômes communs qui sont : les vomissements, la diarrhée, d'abord alimentaires puis bilieux et finalement tout à fait liquides et plus fréquents ; la soif est ardente chez tous les malades ; ils sentent une grande brûlure dans l'intérieur du corps, ils demandent constamment à boire de l'eau fraîche ; leur facies est livide, les lèvres et extrémités sont bleuâtres et froides ; le nez s'effile et tout le corps est baigné de sueurs profuses ; il n'y a pas d'urination, le pouls est misérable, imperceptible, le patient perd la voix, devient aphone et prend un aspect cadavérique ; il a une dyspnée intense, il se plaint de douleurs lombaires intolérables, il est très agité ; les vomissements et la diarrhée continuent, les selles finissent par devenir sanguinolentes ou comme de l'eau, dans laquelle on a lavé de la viande ; ce n'est que la mort qui délivre le patient de ses atroces souffrances.

A la suite du chapitre des symptômes, l'auteur de *Galiramarbes* insère aussi une petite note anatomo-pathologique, disant que, si l'on pratique l'autopsie du corps des sujets morts du choléra, on trouve que tous les organes, c'est-à-dire le cerveau, l'estomac, les entrailles, et principalement les poumons et le foie, sont gorgés de sang, et les intestins complètement déplacés de leur situation normale.

Le chapitre du traitement n'est pas long ; il contient la liste des médicaments que Davdiantz avait l'habitude de préconiser contre le choléra ; ainsi, pour la première forme, il administre le rhum ou le *Rak*, avec de l'huile de menthe et du thériaque ; dans la seconde forme, il fait saigner ses malades et fait faire des inhalations d'ammoniaque versé sur la chaux, tout en administrant des potions stimulantes ; quant à la troisième, il conseille des bains généraux suffisamment chauds, et des boissons au rhum et au *rak* avec de l'opium ; contre les crampes il a recours encore aux saignées et pour l'algidité, aux frictions chaudes ; si l'état du malade commence à s'améliorer il conseille de le tonifier avec du vin et du quinquina.

Tel est, dans son ensemble, le petit travail du docteur Davdiantz ; quoique intéressant en particulier l'histoire de la médecine de l'Arménie, il n'en était pas moins digne d'être tiré de l'oubli, ne fût-ce que pour prouver que la médecine arménienne, il y a un siècle, n'est pas restée étrangère aux recherches et expériences entreprises par des cliniciens de l'Europe au sujet du choléra ; et qu'un médecin arménien de cette époque a écrit aussi sur la même maladie un traité complet, malheureusement disparu, dont nous n'avons hérité que le petit mémoire que je viens d'analyser.

Le *Galiramarbes* du médecin David Khan Davdiantz, publié en 1823, n'a pas de précédent chez les Arméniens ; vu son ancienneté, surtout sa coïncidence avec l'époque de l'éclosion des premières épidémies du choléra asiatique, je crois qu'il a le droit, devant l'histoire de la médecine, d'être compté parmi les premiers ouvrages parus sur la littérature du choléra.

V

LA PSYCHIATRIE EN ALSACE A TRAVERS LES AGES

PAR M. Paul COURBON

MÉDECIN CHEF DE L'ASILE DE STÉPHANSFELD PRÈS STRASBOURG

La psychiatrie a existé de tous temps, non seulement parce que du jour où le cerveau a été constitué il fut soumis à la maladie, mais parce que dans le traitement des maladies de n'importe quel organe la psychothérapie a toujours été très importante. Son importance, peut-on même dire, fut d'autant plus grande que plus primitives furent les sociétés. On sait, depuis les travaux de Durkheim, Lévy-Bruhl, Blondel et d'autres, les caractères mystiques et prélogiques de la mentalité des peuples sauvages. Étant donné le subjectivisme des connaissances de leurs savants, leurs remèdes ne peuvent avoir presque qu'exclusivement une action psychique. Aussi leurs médecins méritent-ils d'être considérés comme de vrais psychiatres.

Assurément, il serait extrêmement intéressant de faire une étude clinique des maladies mentales apparues au cours des âges dans un pays aussi nettement individualisé que l'Alsace. Mais trop souvent, des réactions jugées anormales par un observateur d'un autre temps ne l'auraient pas été par un contemporain. Pour légitimer mes diagnostics, il faudrait les étayer du tableau de la mentalité collective où s'accomplissaient les événements en cause. Ce serait un travail infiniment trop vaste pour le cadre qui m'est donné ici. Je me bornerai donc à esquisser rapidement l'attitude qu'eurent les générations successives d'Alsaciens à l'égard de faits vraisemblablement psychopathiques, mais dont je ne m'aventurerai pas à préciser la nature.

I. — PSYCHIATRIE PRÉHISTORIQUE

L'histoire de l'Alsace pendant les siècles qui précédèrent l'ère chrétienne est beaucoup trop peu connue pour que l'on puisse reconstituer les éléments de la question envisagée ici. Primitivement, comme le prouvent les vestiges des murailles qui courent sur la crête des Vosges sous le nom de Mur Païen, seules les montagnes étaient habitées. Les archéologues considèrent certaines stèles ou blocs de rochers, superposés au-dessus des tombes, comme l'analogue des Menhirs en Bretagne, élevés par nos lointains aïeux pour servir de points de repaire à l'âme des morts revenant sur la terre à certaines dates de l'année. Il est bien certain que plus d'une fois ces pierres préhistoriques, où les vivants venaient communiquer avec les trépassés, entendirent des prières ayant pour but la cessation de quelque trouble mental. Et il en fut de

même pour les tumuli construits un peu plus tard dans les bois comme ceux du bosquet sacré « das heilige Wäldle » que l'on voit dans la forêt sainte de Haguenau.

II. — PSYCHIATRIE RELIGIEUSE

Ce n'est qu'après la conquête romaine, c'est-à-dire peu avant l'ère chrétienne, que commence l'histoire de l'Alsace. Et les documents recueillis sur la matière qui nous occupe nous montrent qu'à cette époque les troubles mentaux sont regardés comme l'expression de la volonté divine, soit comme châtiment, soit comme bénédiction, les intentions de la Providence étant impénétrables. Leur disparition ne saurait donc s'obtenir que par l'intervention de personnages sacrés, doués par le créateur de pouvoirs spéciaux. En d'autres termes, c'est la foi chrétienne qui anime la requête en faveur du malade. *Les guérisseurs sont des Saints et les guérisons sont des miracles.* Très répandue au début du christianisme, cette interprétation est loin d'avoir perdu toute créance de nos jours.

Le premier miracle de l'Alsace est celui de la résurrection de saint Materne sous le contact du bâton de saint Pierre, rapporté par ses compagnons, saint Valère et saint Euchère à Ehl près Benfeld, où ils l'avaient vu mourir. — Sur le tombeau de l'évêque Saint Dizier et de son vicaire Régenfroid, assassinés à Croix près de Porrentruy vers 622 à leur retour de Rome, des générations de malades trouvèrent la guérison. — Saint Amarin ou Marinus, qui habitait dans la seconde moitié du VII^e siècle la vallée qui porte son nom, y fut guéri miraculeusement par son compagnon Priest. — La patronne du pays, sainte Odile, fille du duc d'Alsace, Adalric ou Attic, qui dans la seconde moitié du VII^e siècle vint au monde aveugle, recouvra la vue vers l'âge de douze ans, le jour de son baptême par l'évêque de Trèves, Hydulphe. Plus tard, elle fit jaillir du rocher de la montagne, où elle fonda un couvent, une source qui ressuscita un mort, et à laquelle vont depuis des siècles chercher la guérison les malheureux atteints de maladies des yeux. — Le patron de l'Alsace, saint Arbogast, né en Aquitaine, évêque de Strasbourg à la même époque, guérit à Novientum, aujourd'hui Ebersmunster, le fils de Dagobert II, Sigisbert, blessé à la chasse par un sanglier. — Saint Florent, Irlandais de naissance, le successeur de saint Arbogast sur le siège épiscopal, redonna la parole et la vue à Rathilde, fille muette et aveugle de Dagobert II, dans son château de Kirchheim. — La châsse de saint Léger, en alsacien Léodgard, que possède la fameuse abbaye de Murbach, fondée par Saint Pirmin, et où vécut le célèbre Alcuin, guérissait les membres malades. — La fondatrice du couvent d'Andlau, sainte Richarde, soigna à Kirchheim son mari, l'empereur Charles le Gros, atteint, paraît-il, de troubles mentaux, et, pour prouver son innocence du crime d'adultère, dont elle était accusée avec l'évêque Louitward de Verceil, traversa, vêtue d'une chape de cire, un foyer de flammes sans en être le moins du monde incommodée. — Saint Léon IX, né à Dabo, avant de monter sur le trône pontifical en 1048, faillit mourir de la piqure d'un serpent venimeux au château de son père, le duc de Nordgau à Eguisheim et recouvrit la santé à la suite d'une apparition de saint Benoît. — Saint Morand, qui, au début du XII^e siècle, fonda le prieuré d'Altkirch, où il est enterré, et qu'on vénère comme le patron des vignerons, rappela à la santé, par l'imposition des mains, le comte Frédéric. Il en profita pour obtenir de lui la mise en liberté d'un colon injustement puni. — Saint Pierre le thaumaturge, qui au XII^e siècle fut arche-

vêque de Tarentaise, rendit la vue dans l'église de Rouffach, en célébrant la messe, à un aveugle. On pourrait citer encore de nombreux épisodes de même nature, parler des miracles de saint Théobald ou Thiébaut à Colmar et des processions de malades vers la châsse de sainte Aurélie à la cathédrale de Strasbourg, etc. Mais je me bornerai, insistant seulement sur saint Guy et saint Valentin.

Saint Guy, en alsacien saint Veit, est, chacun le sait, le patron des trembleurs. D'après les Bollandistes, il délivra de l'agitation dans laquelle le diable l'avait plongée, la fille de Dioclétien et en fut récompensé par une immersion dans une cuve de poix et de plomb fondus, dont il sortit d'ailleurs intact. C'est en souvenir de la guérison de l'agitée impériale, disent les uns, de l'invulnérabilité dont il fit preuve dans son bain ardent, alors que les brûlures provoquent des secousses musculaires, rectifient les autres plus soucieux d'explications scientifiques, que ce martyr est devenu le parrain de la chorée. En tout cas, son culte en Alsace ne remonte qu'à 1338 ; cette année aurait eu lieu dans les environs de Saverne le meurtre par les Juifs d'un enfant chrétien, appelé Guy. Dans la caverne même où fut découvert son cadavre, il fut décidé d'élever un autel expiatoire au saint dont il portait le nom. Et les miracles commencèrent. Pendant plusieurs siècles, des processions de danseurs, comme celles d'Echternach en Luxembourg, eurent lieu devant cette grotte. Il est notamment fait mention qu'en 1418 selon les uns, 1518 selon les autres, un pèlerinage eut lieu de plus de 50 malades, frappés subitement, à la saison des marguerites, dans Strasbourg, d'un irrésistible besoin de danser. Et cette danse collective, qui ne cessait ni jour ni nuit, guérit instantanément en arrivant à la Pierre Creuse de Saverne. Ce qu'il faut surtout retenir à ce propos, c'est que ces pèlerinages eurent lieu pendant longtemps et comportaient parfois l'offrande de crapauds en ex-voto. Or, comme l'expose aux congressistes notre confrère le Dr Blind, le crapaud, dès les temps les plus reculés, symbolisa la matrice. On peut donc voir là la preuve de la relation établie par l'opinion publique d'alors entre les épidémies d'astasia trépидante et l'utérus, c'est-à-dire entre la maladie de celui-ci et l'hystérie.

Saint Valentin, lui, est honoré comme le patron des convulsionnaires. Au XIII^e siècle lui fut dédié à Rouffach un prieuré qui possède une relique de sa tête et qui avait été fondé en 1183 sous le vocable de saint Jean-Baptiste. En 1486, on annexa à ce prieuré un hôpital pour épileptiques. Mais depuis longtemps déjà — et il en fut de même ultérieurement — la chapelle était un lieu de pèlerinage pour les gens atteints de convulsions. Une image sur bois de 1480 représente saint Valentin en costume d'évêque, bénissant un jeune homme et une jeune fille qui gisent à terre convulsionnés, avec un chat étendu à leurs pieds. Derrière eux, leurs père et mère offrent au saint une poule, un gâteau et une croix. Un cochon domestique regarde les convulsionnaires. Au mur, une tringle supporte des croix, des filets, des ex-voto.

Catherine de Guebwiller, religieuse et historiographe du couvent des Ursulines de Unterlinden à Colmar au XIII^e siècle, nous apprend qu'une de ses compagnes, Mechtilde de Winzenheim, était soulevée à une coudée au-dessus du sol pendant l'extase de ses prières, et qu'une autre, Hédwig de Logelnheim, souffrait d'attaques de mal caduc si violentes qu'on dut lui interdire l'accès du chœur. — Beaucoup plus tard, dans le premier tiers du XVII^e siècle, vécut à Thann un jeune homme, mort à 20 ans, Louis Rosengardt, plus connu sous le nom d'Illuminat, que lui donnaient ses contemporains à cause des nombreuses apparitions dont il fut privilégié. Dès l'âge de cinq

ans, il volait à sa mère des mailles de fer pour se confectionner un cilice, et pendant le reste de sa courte vie il se signala par son appétit de la douleur, se flagellant et s'imposant toutes espèces de mortifications. Il avait pour frère un déséquilibré impulsif qui essayait de le convertir à l'irréligion par des violences et mauvais traitements. Quant à sa sœur, dont la piété au contraire était grande, elle percevait les auréoles lumineuses qui entouraient la tête d'Illuminat.

Au début du XIX^e siècle sont encore signalées des apparitions chez une religieuse, Élisabeth Epping de Niederbronn. En 1870, deux possédés du diable sont traités par l'exorcisme à Illfurth près d'Altkirch. En 1874, au Val de Villé, plusieurs jeunes filles ont vu la Sainte Vierge. Enfin en 1891 eut lieu à Lourdes la guérison miraculeuse d'une femme de Kaysersberg, Joséphine Claudepierre.

III. — PSYCHIATRIE MAGIQUE

Peu à peu, surtout vers la fin du moyen âge et encore plus à la Renaissance, une conception différente de la conception religieuse se fit des troubles mentaux, et cela par suite de l'évolution générale de la mentalité européenne. Les phénomènes apparurent alors comme l'effet de volontés mystérieuses plus ou moins antagonistes, et dont l'homme pouvait, s'il était assez avisé, mettre quelques-unes à son service. La folie est le résultat de quelque sortilège dont on peut se débarrasser à l'aide de pratiques ésotériques connues de certains initiés. En un mot, c'est la superstition qui inspire les requérants. *Les guérisseurs sont des magiciens et les guérisons sont le résultat d'artifices magiques.*

Les magiciens furent vulgairement appelés *sorciers*, mais d'autres noms les désignèrent : alchimistes, nécromants, chiromanciens, astrologues, thaumaturges, suivant la nature de leurs procédés. Comme il est facile de se l'imaginer, l'attrait de ces croyances fut irrésistible pour tous les cerveaux déséquilibrés. Et à côté de quelques savants tâtonnants dans les ténèbres de ces âges et de beaucoup de fripons, le nombre des psychopathes, se livrant aux exercices de la sorcellerie, fut-il considérable. Si bien qu'en parlant de sorciers, on englobe autant de malades que de médecins. Les syndromes mentaux dont il s'agissait alors furent vraisemblablement des cas de manie, d'hypocondrie, de mélancolie, de zoanthropoïdisme, de suggestibilité collective, d'hallucinations psychomotrices, génitales ou visuelles, de délire de zoopathie, de grandeur, d'indignité avec flagellation.

Les faits de cette nature sur lesquels on ait quelques précisions sont postérieurs à la fondation de l'Office de saint Dominique au début du XIII^e siècle par le pape Innocent III, précisément parce que cet Office, chargé de combattre l'hérésie, les étudia. C'est surtout en Haute-Alsace, où le clergé régulier possédait le plus de couvents, que les procès de sorcellerie furent, du XVI^e au XVII^e siècle, le plus nombreux. Munster, Rouffach, Murbach, Ribeaupierre en furent les témoins. On possède le récit de 48 exécutions de sorciers ou sorcières dans la région de Colmar. En Basse-Alsace, où le scepticisme ethnique est plus grand, il y eut moins d'exécutions. Citons cependant les procès de Haguenau et de Rastatt et les mises à mort de Baer et Wasselonne en 1629. Une publication de Lutz Reinhardt en 1571 s'intitule : « Journal véridique des sorcières et femmes diaboliques qui furent brûlées à Séléstadt. » On a conservé une prière qu'en l'année 1652 on récitait dans les églises de Strasbourg

pour une pauvre fille de dix ans, possédée du diable par suite des maléfices d'une enchanteuse. Une ordonnance de police de 1628 a un chapitre contre les prétendus devins ou magiciens qui prétendent conjurer le diable.

A l'heure actuelle, la croyance aux sorciers est loin d'être éteinte. Nombreux sont les paysans qui n'osent pas sortir dans la nuit du 1 au 2 mai, car c'est le rendez-vous du sabbat sur la montagne, et les sorcières vont à cette nuit de Walpurgis en chantant : « Fabr i, fahr a, Stoss nirgend a, Mach dass du in der Zeit dort bist, nimm di Besen, sitz druf und fahr ab. Chevauche-ci, chevauche-là, ne cogne rien, Tâche d'arriver à l'heure, Prends ton balai, assieds-toi dessus et pars. » Certains endroits portent le nom d'Hexenplatz ou Heidenplatz, place des sorciers ou des païens, comme au Mont Sainte-Odile, à Leutenheim et au Bastberg de Bouxviller. De même, il est encore possible de reconnaître les sorcières en procédant de la manière suivante : On trouve une dent de herse, trouvée sur la route ; on se met au dernier rang de l'église à la messe de minuit, et pendant l'élévation, on regarde à travers le trou de la dent dans la direction de l'autel ; on voit alors les sorcières qui, tournant le dos à l'hostie, vous font face. Il faut alors se hâter de rentrer chez soi avant la fin de la messe, car les sorcières, maintenues à l'église jusque-là, feraient un mauvais parti au curieux qui les a découvertes. — Plus d'une de mes malades m'a raconté avoir consulté le « Hexenmeister », le désensorceleur du village, qui avait guéri d'autres malades en fustigeant ou immolant quelque animal dans lequel il avait reconnu l'incarnation du sorcier jeteur de mauvais sort. Dans plusieurs campagnes, on redoute le « Dorftier », animal du village, tantôt veau, chat ou lièvre qui erre dans les ténèbres et dont la rencontre porte malheur. Les villes elles-mêmes possèdent leur « Schlofer » (Dormeur) ou somnambule, que ne rougit pas de consulter la bourgeoisie. Une brochure, parue à Mulhouse en 1911, fait l'apologie du Somnambule de Mulhouse et raconte les persécutions dont il fut l'objet de la part des médecins. Le dormeur de Dorlisheim, mort il y a quelques années seulement, se conquist une fortune et devint châtelain avec les gains de ses consultations.

Les magnétiseurs de la fin du XVIII^e siècle, par le charlatanisme des uns, par l'extravagante imagination des autres, méritent d'être rangés à côté des sorciers. Mesmer séjourna quelque temps à Strasbourg ; Cagliostro y resta plusieurs années. C'est là qu'il fit connaissance avec le cardinal de Rohan, avec qui il fut compromis dans l'affaire du Collier, c'est là qu'il obtint le gros succès que son historiographe, Saint Félix, décrit ainsi : « L'Alsace était alors habitée par de bonnes gens ; les esprits en général y étaient naïfs et crédules ; la simplicité était dans les mœurs ; Strasbourg, un peu allemand, quoique très français de cœur, participait des deux natures des États dont il touchait les limites. A la loyauté française, cette ville alliait la candeur allemande ; dans ce pays-là, il était donc facile à un charlatan émérite de saisir la crédulité et d'exhalter l'imagination. » Une de ses principales dupes fut le marquis de Puységur, fondateur de la société harmonique des Amis Réunis, dans les Annales de laquelle il publia de 1785 à 1789 des cures merveilleuses. — Un médecin accoucheur, Ostertag, fonda une société rivale, donnant des séances de thérapeutique collective. « C'était, dit Jourdaens, toujours la même mise en scène : au milieu de la salle se trouvait le baquet ou ballon magnétique d'où sortaient les fils conducteurs que les malades, placés en rond, tenaient dans leurs mains, alternativement avec la droite et la gauche. Le silence était absolu ; la présence de dames, de comtes, de princesses,

d'hommes les plus illustres de la ville, donnait à cette réunion un aspect solennel. L'antichambre était remplie de domestiques, et toute la place devant la maison était couverte de carrosses. » Mais cette vogue n'eut que peu de durée. Le brillant thérapeute fut impliqué lui aussi dans l'affaire du Collier, emprisonné, et il mourut peu après sa mise en liberté. — Humble successeur de ces magnétiseurs, un pâtre d'Ottrott, âgé de sept ans, enrichit en 1817 sa famille par la clientèle qui venait de Strasbourg se faire guérir par des frictions ; mais son succès éphémère ne survécut pas à une enquête préfectorale.

IV. — PSYCHIATRIE SCIENTIFIQUE

Avec les progrès de l'instruction, surtout à partir de la Renaissance, c'est par des moyens scientifiques que l'on s'efforce de combattre les désordres psychopathologiques. Mais pendant longtemps, cette science reste empreinte de superstition et de routine. *Les guérisseurs sont des médecins, et les guérisons sont l'effet d'une thérapeutique savante.*

L'origine de la médecine, disent Stoeber et Tourdes, se perd dans la nuit des temps. Dès la fin du ^{xv}^e siècle, il est fait mention d'une école à Strasbourg, où les maîtres venaient pour la plupart de France, d'Allemagne et d'Italie. Mais qu'on juge de la valeur de la science qui y était enseignée par cette parole d'un des professeurs, Hieronymus Massaria, né à Vienne, mort de la peste en 1564, qui écrivait : « Malo cum Galeno errare quam cum neotericis veritatem dicere. Je préfère me tromper avec Galien que d'être dans le vrai avec les modernes. »

J'ai retrouvé des indications sur les maladies du cerveau dans les auteurs suivants : Gersdorff, appelé encore Schielhans, né en Silésie et chirurgien d'armée lors des combats de Granson et de Morat, écrit que toute issue de matière cérébrale étant mortelle, lorsqu'on croit en voir sortir par la blessure, c'est qu'on se trompe et que c'est du sperme qui coule.

Fries ou Phrysius, venu de Montpellier à Strasbourg et qui publia en 1519 « le Medizinspiegel, le miroir de la médecine », préconise l'application de ventouses aux omoplates contre l'épilepsie. Et il termine son ouvrage, où il étale complaisamment de multiples et mirifiques connaissances, par cette modeste conclusion : « Il pourrait en dire davantage, mais il s'en gardera afin de ne pas être pris pour un ange par ses compatriotes, qui refuseraient de croire à la capacité d'une cervelle humaine pour tant de science ! »

Si après la Renaissance l'enseignement médical, donné par l'Académie de Strasbourg, fondée par Maximilien II en 1566, est encore plus ou moins imprégné de magie, c'est l'orthodoxie chrétienne qui l'inspire au siècle suivant. C'est ainsi que, lors de la promulgation des privilèges conférés par Ferdinand II en 1621 à cette Académie qui devint Université, le sujet d'une des dissertations soutenues le jour de l'inauguration par Johannes Carolus fut celui-ci : « Un médecin chrétien peut-il, sans se charger la conscience, traiter des juifs, tures, athées ou ennemis de sa patrie ? »

Jusqu'à la création de l'Université napoléonienne, je ne trouve plus rien à glaner sur la question ici en jeu. Peu après cette époque, il faut citer les efforts de certains médecins de Strasbourg pour obtenir la création d'un établissement spécial consacré au traitement des aliénés. Le besoin urgent s'en faisait sentir, comme on verra plus loin. Ce sont les docteurs Ristelhuber, Schahl, puis Roederer, Hildenbrandt. Mais

trois noms résument la psychiatrie en Alsace avant l'invasion allemande : Fodéré, Renaudin et Dagonet. Fodéré, né à Saint-Jean-de-Maurienne en 1764 et mort en 1835, fut nommé agrégé en 1813 et devint le premier professeur de médecine légale de Strasbourg. Auteur d'un traité du goitre et du crétinisme, d'une « Monographie sur la Folie et le Délire » et de nombreux autres ouvrages, il peut être considéré comme le père de la Médecine légale des aliénés. — Renaudin, né à Saint-Dié en 1808, débuta dans la carrière d'aliéniste à Stéphanfeld, où il fut interne, puis médecin chef de 1835 à 1842. Il mourut à Maréville en 1865, ayant dirigé Fains, Auxerre et Dijon. Psychologue autant que médecin, il se consacra à l'étude de la nature de la folie, s'efforçant de concilier les doctrines matérialistes et spiritualistes par sa conception psychico-somatique de la personnalité humaine. Son principal ouvrage a pour titre : *Études médicopsychologiques sur l'aliénation mentale*, et parut à Paris en 1854. Mais nombre d'autres publications lui avaient attiré une réputation de premier ordre comme psychiatre et surtout comme administrateur.

Henri Dagonet naquit en 1823 à l'asile de Châlons-sur-Marne, dont son père était le directeur, et mourut à Paris en 1902. Il fut médecin chef à Stéphanfeld de 1850 à 1867. En 1853, reçu agrégé à la faculté de médecine de Strasbourg, il y organisa l'enseignement de la psychiatrie. C'est dans son service de l'asile de Stéphanfeld que deux fois par semaine les étudiants venaient suivre ses cours. Lorsque fut fondé à Paris l'asile clinique d'aliénés de Sainte-Anne, un poste de médecin chef lui fut offert. Il accepta et y resta jusqu'en 1888, époque où il prit sa retraite. Son œuvre psychiatrique est considérable. C'est lui qui préconisa la thérapeutique de l'alitement contre l'agitation psychopathique. Défenseur des doctrines françaises et connaissant à merveille la science allemande, son *Traité des Maladies mentales* paru en 1862 et qu'il compléta en une seconde édition, mérita d'être défini : « Le premier inventaire de la science psychiatrique. » A l'heure actuelle, son fils, continuant la tradition familiale, est à son tour médecin chef de l'ancien service paternel à Sainte-Anne.

A ces noms il faut ajouter ceux de Christian, ancien interne à l'asile de Stéphanfeld, et de Ritti, ancien étudiant à la faculté de Strasbourg, qui illustrèrent, comme l'on sait, la science psychiatrique française à Charenton, dont ils furent tous les deux médecins.

Pendant l'occupation allemande, l'étude des maladies mentales en Alsace ne se ralentit pas. Le premier professeur de psychiatrie fut Krafft-Ebbing, que sa renommée mondiale comme aliéniste et médecin légiste dispense de présenter aux lecteurs. Il eut pour successeur Jolly, puis Wollenberg, encore en fonction lors de l'armistice ; Rosenfeld, auteur d'une « Physiologie du cerveau » dans le Manuel d'Aschaffenburg, était assistant. Tous les psychiatres de la faculté allemande de Strasbourg furent des Allemands, sauf notre distingué confrère le professeur Pfersdorff, qui, Alsacien de naissance et de cœur, a été installé par les Français dans la chaire psychiatrique de sa ville natale.

De même à Stéphanfeld, à Hoerdts et à Rouffach, tous les médecins qui se succédèrent furent des Allemands. Le seul Alsacien fut mon collègue Frankhauser, que j'ai le plaisir d'avoir près de moi à Stéphanfeld. De ces médecins je ne citerai que deux, parce que leurs noms restent attachés, celui du premier à la science, celui du second à l'architecture psychiatriques. Le Dr Pelman, d'origine rhénane, fut le pre-

mier directeur allemand de Stéphansfeld. Il était très versé dans la connaissance des doctrines françaises ; — il traduisit en allemand l'ouvrage de Sollier sur la *Psychologie de l'Idiot et de l'Imbécile* et exposa la doctrine de la Responsabilité atténuée. — Il quitta son poste en 1876 pour devenir directeur de l'asile de Greifenberg et être nommé en 1889 professeur de psychiatrie à l'Université de Bonn. Son travail le plus important, intitulé : *Psychiatrische Grentzzustände*, a pour objet les frontières de la folie. En outre, il a publié en 1912 un petit livre de Souvenirs, dont la bonhomie est très savoureuse. — Le Dr Gross, directeur de l'asile de Rouffach jusqu'à l'armistice, fut aussi le fondateur de cet établissement, qui, bien que critiquable à quelques points de vue, n'en est pas moins la réalisation d'un gros et méritoire effort dans l'art d'assister les aliénés.

V. — PSYCHIATRIE LITTÉRAIRE

Mais à côté des catégories précédentes où sont énumérés les spécialistes officiellement reconnus de la thérapeutique des troubles psychiques, il faut ne pas oublier ceux qui dans leurs écrits se sont servis de la folie pour exercer une influence bien-faisante sur la mentalité publique. Le plus représentatif de ces hygiénistes mentaux est le Strasbourgeois Sébastien Brandt, né en 1454 et mort en 1520. Son ouvrage, *Le Narrenschiff ou Nef des Fous* l'apparente en quelques manières à Rabelais. C'est une critique spirituelle des travers de son temps, travers qui sont d'une actualité telle qu'on les croirait notés de nos jours, puisqu'il y est question de profiteurs de guerre, d'accapareurs faiseurs de stocks, de fanatiques de la danse et de graphomanes passionnés de se faire imprimer. Cet ouvrage eut un succès énorme dès sa publication ;

fut traduit en français et en latin, et un contemporain l'illustra de très belles gravures. — L'autre écrivain à signaler est le célèbre auteur de l'*Éloge de la Folie*, Érasme, qui de Bâle, où il vivait, vint souvent à Strasbourg en qualité de membre d'une société littéraire, fondée par Wimpheling à la fin du xiv^e siècle. Dans une lettre sur Strasbourg, il s'écrie que « cette ville, appelée d'argent en latin, Argentoratum, mériterait le nom de ville d'or, et que, si Platon l'avait connue, c'est là qu'il aurait voulu fonder sa république ».

VI. — PSYCHIATRIE ICONOGRAPHIQUE

Plus d'une fois en Alsace comme ailleurs, il arriva que la main d'un artiste fut inspirée par la rencontre d'un psychopathe identifié ou méconnu. L'espace mesuré dont je dispose me force à la concision. — Je citerai d'abord les enluminures du manuscrit célèbre et charmant qu'Herrade de Landsberg, savante abbesse du Couvent du Mont Sainte-Odile, écrivit et peignit à la fin du xii^e siècle sous le titre d'*Hortus Deliciarum*. Elle y avait résumé la totalité des connaissances sacrées et profanes à enseigner à ses religieuses. Les images ne valent pas le texte latin, qui est d'un archaïsme poétique délicieux. Un de ses possédés avec le désordre de sa chevelure qui lui couvre la figure, le mouvement de tout son corps dévêtu jusqu'à la ceinture et qui fonce en avant, illustrerait à merveille le chapitre de la Manie dans un traité de Psychiatrie. Un exorcisé est agenouillé, la face douloureusement levée vers le ciel, avec la bouche large ouverte, d'où s'envole un vautour au bec et aux serres acérés. N'est-ce pas là la figuration d'un délire zoopathique ?

Comme sculpture j'indiquerai d'abord un motif de la frise extérieure de la façade sud de la cathédrale de Strasbourg. Un homme est représenté debout entre deux monstres assis et grimaçants. Tandis que du bras droit il repousse l'un de ces animaux qui lui laboure le ventre d'une patte griffue, l'autre, d'une mâchoire aux dents innombrables, lui broie le bras gauche. Je crois y voir la reproduction des troubles cénesthésiques d'un délirant, mais non d'un halluciné visuel, car le calme regard du patient n'est pas celui du spectateur d'une scène effrayante. On remarquera encore que le bonnet du sujet est celui que portaient les malades et les fous¹. — A retenir encore un buste en bois de la fin du xve siècle que possède l'hôpital de Strasbourg, dont l'auteur serait Nicolas de Haguenau et qui, d'après les uns, aurait servi d'ornement à la chapelle. Le visage allongé et contracté, la bouche expirante, l'arc accusé des sourcils, la fixité hagarde des yeux dégagent une expression étrange. Le geste guindé de la main, et là encore le fameux bonnet font penser à quelque contemplateur d'hallucinations de la vue, ou à un sujet atteint de stupeur.

Comme peinture, il faut savoir que le maître de Colmar, Mathias Grünewald, dont le fameux triptyque d'Egisheim eut les honneurs d'une clause du Traité de Versailles, et fut pour cela restitué par les Allemands, est l'auteur d'une scène d'exorcisme. Elle orne la toile où il a représenté saint Maurice et Érasme, et qui est restée la propriété de la pinacothèque de Munich. — Je rappelle aussi l'interprétation très vraisemblable de Wickersheimer sur La Tentation de saint Antoine, du même peintre qui éveilla la discussion des neurologistes Charcot, Meige, Richer et du syphiligraphe Thibierge. Pour lui, cette peinture, destinée à un hospice où l'on soignait l'ergotisme ou mal des ardents, aurait trouvé son inspiration dans les scènes de confusion mentale et d'onirisme des malades atteints d'intoxication ergotée.

Comme gravure, il est dans l'édition du Nouveau Testament que donna Érasme et qui sortit de la maison Théodosius Riehl de Strasbourg en 1576, un exorcisé que grava le célèbre Tobie Stimmer et qui offre les mêmes caractères que celui d'Herrade de Landsberg.

Enfin l'église de Neuwillé près Saverne possède une tapisserie de la fin du xve siècle, traitant le même sujet.

VII. — LOCAUX D'ASSISTANCE PSYCHIATRIQUE

Après cette revue chronologique de la science psychiatrique et de ses représentants en Alsace, il reste à indiquer l'histoire des locaux affectés dans ce pays à l'hospitalisation des aliénés.

Au moyen âge, dit Martha Goldberg, les fous sont enfermés avec les prisonniers de droit commun dans les tours de l'enceinte des villes, et elle cite une folle qui habitait en 1508 la prison de Colmar. Cependant un document de 1460 fait connaître une décision du Conseil municipal de Strasbourg, prévoyant la création à l'hôpital de deux chambres pour fous, ainsi conçue : chaque chambre aura un lit, une chaise et, fixée au mur, une chaîne assez longue pour que, attachée au pied du locataire, celui-ci puisse faire un pas ou deux. De plus, un gardien, chargé de la surveillance, administrera les repas et s'assurera qu'il n'y a ni couteau, ni objet dangereux à portée des

¹ COURRON. L'hypochondriaque zoopathe de la cathédrale de Strasbourg. *Revue neurologique*, janvier 1922.

malades. — On a vu également, à propos de saint Valentin, qu'un hospice d'épileptiques fut fondé à Rouffach dès le XIII^e siècle. — Ce n'est qu'en 1716 qu'il est question des aliénés à propos d'un incendie de l'hôpital de Strasbourg, dans lequel plusieurs d'entre eux furent brûlés par l'impossibilité de fuir où les maintenait la fameuse chaîne.

En 1784, un pavillon spécial est créé pour les cas de maladies mentales graves, mais il devint encore la proie des flammes. En 1814, Esquirol, venu à Strasbourg, visita le service et en fit la description suivante :

« Il n'y a pas non plus à Strasbourg de maison séparée ou réservée spécialement aux aliénés : ils sont détenus dans un bâtiment détaché de l'hôpital civil au fond de la cour et qui sert en même temps aux salles de clinique de la Faculté. La cour est commune aux insensés, aux malades de l'hôpital et à ceux de la clinique, de manière qu'ils s'y promènent tous pêle-mêle. — Les fous non furieux ou qui ne se salissent pas sont tenus dans les salles basses de ce local au nombre de trois : deux pour les hommes, une pour les femmes, et couchés comme des malades ordinaires dans des rangées de lits ; une cloison les sépare de la salle des femmes, qui est fort peu aérée et si petite que les lits se pressent l'un contre l'autre. Pour les fous importuns qui crient ou qui se salissent, on a imaginé d'établir aux extrémités des salles et à leurs côtés des espèces de cages ou armoires en planches qui peuvent tout au plus contenir un homme de moyenne longueur, élevées d'un demi-pied au-dessus du sol avec un plancher à claire-voie. Ces cages ou armoires sont jonchées de paille, sur laquelle couche l'insensé, nu ou à demi nu, où il prend ses repas et où il rend ses ordures, dont le liquide découle de la claire-voie sur le sol de la salle, ce qui donne à ce malheureux réduit une infection continuelle. J'avoue que j'ai été excessivement affligé de ce spectacle, car je n'avais vu jusqu'alors qu'à Gênes des hommes mis en cage, et c'étaient des galériens. — Point de distinction de sexes : ils se trouvent pêle-mêle ; une femme est dans sa cage à côté d'un homme, qui est dans la sienne, séparés seulement par une cloison en planche, et j'ai vu, à l'extrémité de cette affreuse salle, dont 26 cages font les côtés, l'espace du milieu occupé par un lit dans lequel était une folle de l'âge d'environ trente-six à quarante ans qui me tirait par un pan de mon habit. Il y a fort peu d'années qu'un dragon fut mis dans une de ces cages, ayant pour voisine dans la cage contiguë une jeune paysanne maniaque. Le soldat parvint à enlever une planche de la cloison commune et cohabita avec la paysanne qu'il rendit enceinte. Cette expérience n'a produit aucun changement de disposition, car j'ai encore vu le même arrangement de femmes folles à côté de fous sur la fin de 1814, époque où j'ai écrit ces lignes. »

Les étrangers ne furent pas les seuls à se révolter contre un pareil état de choses. Médecins et édiles strasbourgeois s'émurent, commencèrent des améliorations et proposèrent la création d'un établissement spécial à la campagne. Mais ce n'est qu'en 1835 que furent transférés de l'hôpital de Strasbourg dans l'ancien couvent du Saint-Esprit, fondé à Stéphanfeld au XIII^e siècle et désormais transformé en asile, les aliénés alsaciens. Sous la direction administrative de Richard, homme de la plus haute valeur, qui inventa le système des pavillons séparés, Stéphanfeld devint bientôt un établissement de premier ordre, si bien que le premier médecin allemand, Pelman, qui y arriva en 1871, pouvait écrire que l'Allemagne ne possédait aucun asile qui lui fût comparable. Aux avantages d'une situation climatique excellente, dans une plaine agricole, à la lisière d'une forêt odorante, il était déjà à cette époque relié avec Stras-

bourg par des moyens de transport si commodes, que c'est à Stéphanfeld que, deux fois par semaine, les étudiants en médecine venaient apprendre la psychiatrie.

Sous l'occupation allemande, il s'agrandit peu à peu au point de contenir plus de 1.000 lits, car il fut primitivement destiné à la totalité des pays annexés. En 1880, la fondation de l'asile de Sarreguemines le déchargea du contingent lorrain. — En 1878, on élevait à Hoerdt, à une dizaine de kilomètres à l'est de Stéphanfeld, un hospice pour 300 aliénés incurables d'Alsace et de Lorraine. — En 1909, les aliénés de Haute-Alsace étaient transportés dans le nouvel asile de Rouffach, dont la construction avait pris quatre années et qui peut contenir maintenant près de 1.000 lits. — Enfin en 1912, un quartier de force de 60 cellules pour aliénés criminels d'Alsace et de Lorraine était inauguré à côté de l'hospice d'incurables de Hoerdt. — Outre l'édification de ces asiles, les Allemands entreprirent et menèrent à bien la création du pavillon de la clinique psychiatrique dans l'hôpital de Strasbourg. Commencé en 1883, il fut achevé en 1886. Aujourd'hui, il peut contenir 120 malades. Auparavant, c'est dans un dépôt provisoire que Krafft-Ebbing et Jolly hébergeaient les aliénés qu'ils faisaient venir de Stéphanfeld et d'Illenau (Bade) pour les besoins de leur enseignement.

Comme on le voit, l'assistance des aliénés en Alsace a été laissée par les Allemands dans un bon état d'organisation. Ils avaient conservé la législation française de 1838, en lui faisant subir quelques menues, mais heureuses modifications. Ils introduisirent pour l'assistance des enfants criminels de sages dispositions en créant notamment la colonie pénitentiaire de Haguenau, où les sujets sont périodiquement soumis à une inspection psychiatrique. Par contre, ils négligèrent l'assistance des enfants idiots, imbéciles et anormaux. Les « Hilfsschulen ou écoles de secours », annexes des écoles publiques, font l'office du répétiteur pour les enfants riches, mais ne sont pas des établissements médico-pédagogiques. Enfin c'est au hasard, dans des hôpitaux d'incurables, des dépôts de bienfaisance ou des hôpitaux, dont la direction n'était pas confiée à un aliéniste, qu'étaient et sont encore placés les cas d'idiotie, d'imbécillité et d'épilepsie. Les établissements de Cernay et de Bischwiller sont les plus importants de ces dépôts.

Je terminerai cette énumération des lieux d'assistance psychiatrique par cette simple remarque : C'est à Rouffach que fut construit au XIII^e siècle le premier établissement hospitalier pour psychopathes, et c'est à Rouffach qu'ont été réalisées, il y a douze ans, les plus colossales manifestations de l'architecture d'asile. De plus, ce nom est revenu maintes fois sous ma plume dans les pages précédentes. Le pays semble donc avoir été prédestiné pour la thérapeutique et aussi pour l'observation des troubles mentaux. Et de fait encore aujourd'hui, contrairement à ce qui se passe dans le reste du monde européen, la femme y a sur l'homme un droit, reconnu de primauté, puisqu'elle y occupe le côté droit de l'église. Cet usage remonte à l'aventure suivante, racontée par la Cosmogonie de Munster : Sous l'empereur Henri V, le gouverneur ravit pour le plaisir de son maître une jeune fille. Aucun garçon n'osa aller à son secours. Mais les femmes de la ville, guidées par la mère de la victime, se précipitèrent au château, bousculèrent la garde, délivrèrent la captive, s'emparèrent de la couronne, du sceptre et du manteau impérial et allèrent déposer ces dépouilles en trophée à l'autel de la Vierge, tandis que le coupable, à demi nu, s'enfuyait à Colmar. En souvenir de cet événement, le magistrat concéda aux femmes le pas sur tous les hommes.

On s'explique maintenant pourquoi Madame Sans-Gêne, épouse du Rouffakois Lefebvre, n'avait pas peur de morigéner Napoléon. Et en voyant ainsi aller certaines choses à l'encontre du sens habituel dans ce gentil petit pays, où l'on montre encore le palais de saint Éloi, on est tenté de se demander si, lorsque le bon roi Dagobert mit sa culotte à l'envers, ce n'est pas un jour où il rendait visite à son ministre à Rouffach. Son geste n'eût été qu'une anticipation de tous les actes à contresens qui devaient se produire par la suite dans ces parages.

VIII. — CONCLUSIONS

De cette hâtive excursion dans l'histoire médicale de l'Alsace, on revient donc avec les conclusions suivantes :

Au point de vue étroitement ethnique, si les troubles mentaux n'ont pas plus fait défaut dans cette contrée que partout ailleurs, du moins leur étude n'a-t-elle exercé que peu d'attrait sur les habitants, puisque de tous les aliénistes cités, deux seulement étaient alsaciens.

Au point de vue philosophique général, j'ai essayé de dégager, même là où elle n'était point formulée, la conception qu'à travers les siècles les hommes se firent de la psychiatrie. Cette recherche fut faite dans un pays où pénétra de bonne heure la culture classique de la Grèce et de Rome, et où se confondirent toujours les civilisations contemporaines de France, d'Allemagne et d'Italie. De la sorte, on put observer dans les meilleures conditions réalisables, les étapes successives que, sur une bien petite branche de la science, dut franchir la pensée humaine. Et l'on voit, comme il fallait s'y attendre d'ailleurs, que ce processus a été le même que celui dont s'acquiert la connaissance partout et toujours.

Dans l'illusion animiste qui préside à la naissance de son intelligence, l'homme croit les objets qu'il perçoit être dépendants de volontés individuelles qui lui en imposent. De là son attitude de soumission envers ces volontés. C'est l'étape mystique où il n'aspire qu'à les fléchir. — Plus tard, lorsqu'il a pris conscience de sa propre puissance, il s'efforce non plus d'apitoyer ces volontés étrangères, mais de les contraindre. Il adopte une attitude de révolte à leur égard. C'est, pourrait-on dire, la période magique, où les artifices humains pour conjurer les esprits ne sont en somme que les balbutiements d'une science toute empêtrée de mysticisme. — Enfin, enrichi d'une plus longue expérience, il cesse de considérer comme d'une essence surnaturelle, les phénomènes qui échappent à sa prévision et à sa compréhension. Il vise à découvrir le déterminisme de ces phénomènes, afin de pouvoir agir par celui-là sur ceux-ci. Il prend une posture d'observation objective et d'expérimentation positive. C'est l'étape scientifique.

Mais même à cette étape, le pauvre être humain reste sujet aux erreurs, et son impuissance, si diminuée qu'elle soit, continue néanmoins à être immense. Aussi, plutôt que de m'abandonner au facile plaisir d'opposer la maladresse et la superficialité des recherches de l'homme religieux aux investigations pénétrantes et sagement audacieuses de l'homme devenu savant, préférerais-je conclure par une pensée de M. Guyau, reprise par Anatole France, et que je m'excuse de transformer légèrement : Religion et science ne sont que les formes successives de l'effort de l'intelligence humaine pour s'expliquer ce qu'elle ne comprend pas.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAM (J.). Sankt Veit o. der Hohle Stein bei Zabern. Saverne, 1897. — ADAM. L'asile de Rouffach. *Informat. des alién. et neurol.*, fév. 1920 et le quartier de force d'Hœrdt. *Informat. des alién. et neurol.*, mars 1920. — BAQUOL. L'Alsace ancienne et moderne. Strasbourg, 1849. — BÉGIN. Éloge historique de Fodéré, séance publique de la société de Strasbourg, 24 déc. 1835. — BLIND. Gynäkologisch interessante ex-voto. *Globus*, 31 juillet 1902. — BUSSON. Première lettre sur l'extatique de Niederbronn. Besançon, 1849. — CRISTIAN. Discours lu sur la tombe de Dagonet. *Ann. méd.-psychol.*, 1902. — COURBON. L'assistance psychiatrique en Alsace-Lorraine. *Informateur des aliénistes et neurologistes*, 1920, n° 1. — Première impression de Stéphanfeld à paraître en *Annales médico-psychologiques*. — Zoanthropoïdisme mental. *Congrès des aliénistes de Tunis*, 1911. — La capacité civile des aliénés en Alsace-Lorraine (en collaboration avec Spitz. *Congrès des alién. et neurol.* Strasbourg, 1920. — De l'influence du retour de l'Alsace à la France sur les psychopathes alsaciens. *Annales médico-psychol.*, déc. 1920. — De l'influence de la guerre sur la délinquance juvénile en Alsace-Lorraine. *Encéphale*, 1921. La pratique psychiatrique en Alsace, *Annales médico-psychologiques*, mars 1922. — Formalités de l'internement des aliénés en Alsace-Lorraine (en collaboration avec Spitz). *Soc. clinique de médecine mentale*, nov. 1919. — DONNIOL Charles. La fleur de Frankenberg ou les merveilleuses apparitions en Alsace, 1873. — DIETRICH. La sorcière de Munster, sa torture à Wihr au Val et son exécution à Gunsbach en 1631. Colmar, 1869. — EISSEN. L'asile de Stéphanfeld. *Th. Paris*, 1919. — FISCHER. Exécution de sorciers et de sorcières en 1615 dans la possession de Murbach et le Hant-Mundat. *Rev. d'Alsace*, 1870. — GOLDBERG Martha. Das Armen — n. Krankenwesen des Mittelalterlichen Strasbourg, 1909. — GRAD. L'Alsace. — GRENIER. L'histoire illustrée. Renaissance alsacienne. 14 mai 1921. — HERRAD DE LANDSBERG. Hortus deliciarum, manuscrit brûlé pendant le siège de 1870, mais dont la bibliothèque municipale de Strasbourg conserve encore quelques copies. — HERMAN. Notices sur la ville de Strasbourg. Strasb. 1819. — KLEBE. Hexenwahn u. Hexenprozess in Hagenau u. Rastatt. Hagenau, 1893. — KRIEGER. Topographie der Stadt Strasburg. — LAUGEL et SPINDLER. Coutumes et costumes d'Alsace. Strasbourg, 1902. — MARTIN. Geschichte der Tanzkrankheit in Deutschland. *Zeitschr. des Vereins f. Volkskunde*. Berlin, 2 Band, 1914. — PELMAN. Erinnerungen eines alten Irrenarztes. Bonn, 1912. — REUSS. Lasorcellerie aux xvi^e et xvii^e siècles en Alsace particulièrement, 1871. — RITTI. Éloge de Renaudin. *Annales médico-psychol.*, 1884, vol. I. — DE ROUVROIS. Voyage pittoresque en Alsace. Mulhouse, 1844. — ROSENFELD. Geschichte der psychiatr. Abteilung im Bürgerspital zu Strasbourg von 1782-1882. Strassburger medizinische Zeitung, 1911. — SITZMANN. Aperçu sur l'histoire politique et religieuse de l'Alsace. Berger-Levrault, 1878. — STOEBER et TOURDES. Topographie et histoire médicale de Strasbourg. Strasb., 1864. — STOEBER. Alsatia. 1853 à 1857. — SUDHOF. Rouffach. *Archiv. für Geschichte der Med.*, VI, p. 449. — STAEBLING. Histoire contemporaine de Strasbourg et de l'Alsace. Nice, 1884. — WAGNER. Der Schläfer von Mülhausen. Mulhouse, 1911. — WIEGER. Geschichte der Medizin in Strasbourg. Strasb., 1885. — WINTERER. Quelques Saints de l'Alsace. Rixheim, 1897. — WICKERSHEIMER. Mathias Grünwald et le feu Saint-Antoine. *Congrès d'histoire de la médecine*, 1920. Anvers, Devlijt, impr. — X... Documents relatifs à l'histoire des procès de sorcellerie dans le Haut-Rhin dans la dernière moitié du xvi^e siècle. Colmar, 1869. — BERNARDI PEZU. Bibliotheca ascetica, t. VIII. — CLARUS. Lebensbeschreibung der ersten Schwestern des Klosters Unterlinden. Mauz. Regensburg, 1863. — BUSSIÈRE. Fleurs dominicaines. Poussielgue, Paris 1864. — La chronique de Thann, t. II, p. 342. — CHARCOT et RICHER. Les syphilitiques dans l'art. *Nouv. Iconogr. de la Salpêtrière*, 1888 et les difformes et les malades dans l'art. Paris, Lecrosnier et Bahé, 1889. — MEIGE. La lèpre dans l'art. *Nouv. Iconogr. de la Salpêtrière*, 1897. — THIBIERGE. *Annales de dermatologie*, mars 1920. La chronique alsacienne de Jacques de Konigshofers, 1698. — *La revue alsacienne illustrée*, Strasbourg, 1912.

A tous ces noms je dois ajouter ceux des personnalités savantes ou artistes qui me documentèrent avec une compétence et une amabilité dont je ne saurais trop leur être reconnaissant : BLIND, docteur en médecine à Strasbourg ; — DELAHACHE, bibliothécaire municipal de Strasbourg ; — FORRER, conservateur du musée Rohan ; — GEROCK, bibliothécaire de l'Université ; — HAUG, directeur des musées de Strasbourg ; — KIENER, professeur d'histoire alsacienne à l'Université ; — ERNEST LÉVY, professeur à l'Université ; — WALTER, bibliothécaire de la ville de Sélestadt ; — WICKERSHEIMER, directeur de la bibliothèque de l'Université.



J.-A. de Barrié (1758-1829).



Nestor Barrié (1794-1861).

VI

« LE JOURNAL DE LUCHON » OU HISTOIRE D'UNE FAMILLE MÉDICALE : LES BARRIÉ *depuis le XVII^e siècle jusqu'à nos jours.*

PAR LE D^r **Raymond MOLINÉRY,**

ANCIEN INTERNE DES HÔPITAUX

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

DIRECTEUR TECHNIQUE DES ÉTABLISSEMENTS THERMAUX DE LUCHON

(RÉSUMÉ)

Ce que l'on édifie avec le temps
résiste à son épreuve.

Le *Journal de Barèges*, des Bordeu, avait, au XVIII^e siècle, mis en valeur les stations des Pyrénées. Déjà, à la vérité, le voyage du demi-sang royal, le Duc du Maine conduit par Fagon et M^{me} de Maintenon, avait fait connaître au monde savant les propriétés des vieilles eaux pyrénéennes. Luchon, dont la renommée fut si grande sous la période gallo-romaine, « *Balneum Lixonense post Napolitense primum* » ; Luchon qui, sous la domination des évêques de Comminges, « avait les plus belles foires de ces pays » ; Luchon, vers le milieu du XVII^e siècle et au commencement du XVIII^e, n'était plus connu que des villages voisins. Des incendies successifs, les incursions des Miquelets avaient ruiné cette ville.

D'Étigny, à qui le Sud-Ouest doit une grande partie de sa prospérité, se rendit rapidement compte de toute l'importance que pouvait avoir Luchon : il fallait donc y intéresser le premier médecin du Roi.

Depuis de nombreuses années, les Barrié, de père en fils, donnaient aux quelques malades qui fréquentaient ces sources les conseils qui leur étaient nécessaires. Ne résidant pas à Luchon, mais à Saint-Béat, village distant de quelques lieues, ils se rendaient seulement à leur appel : il n'y avait donc pas à proprement parler de service médical. D'Étigny comprit que l'organisation de ce service devait aller de pair avec la transformation des bains et dès 1761, Barrié de Saint Béat, Campardon de Masseube, Champmartin, apothicaire de Saint-Girons furent attachés officiellement aux thermes de Luchon. Aussitôt, d'Étigny demanda à Campardon quelques observations ; Lorry les transmettait à Roux, rédacteur en chef du *Journal de Médecine*. Grâce à l'extrême obligeance de M. le Baron de Lassus nous avons pu avoir en mains la copie faite par Cazin, en 1858, sur les originaux, copie accompagnée de notes inédites que nous utiliserons au cours de ce travail.

Nous devons aussi tous nos remerciements à notre très distingué confrère M. le Dr J. Barrié, ancien interne des hôpitaux de Paris, qui a mis à notre disposition les documents absolument inédits que nous mettrons en œuvre au cours de cette communication.

Tandis que les Mémoires de Campardon s'imprimaient dans le *Journal de Médecine de Paris*, s'établissait dans un laborieux silence le Journal des Barrié.

Les Barrié ont donné sept générations de médecins qui, sans interruption aucune, depuis 1670 environ jusqu'à notre époque, ont exercé à Luchon ; mais nous croyons à peu près unique, dans l'Histoire de l'art de guérir, le fait de sept générations de médecins vouées, toutes les sept, à la pratique de l'Hydrologie.

Dans notre Midi les Bordeu, les Hameau, ont constitué des sortes de dynasties à Barèges ou à Arcachon mais, dans le premier cas, nous ne relevons que cinq médecins du même nom et dans le second, trois seulement.

Voici la généalogie des Barrié :

GÉRAUD BARRIÉ, 1645-1725 ;

JEAN DE BARRIÉ, 1690-1767 ;

JEAN-BAPTISTE BARRIÉ, 1730-1792 ;

JEAN-ANDRÉ BARRIÉ, 1758-1829 ;

NESTOR BARRIÉ, 1794-1861 ;

ANDRÉ BARRIÉ, 1821-1880 ;

JEAN BARRIÉ, 1864

Les Barrié sont une très ancienne famille du Comminges qui porte comme blason « d'azur à lion d'argent, au chef d'or, chargé de huit croisettes mouvantes de la pointe ».

Or Géraud Barrié, médecin à Saint-Béat, petit village tout en haut niché dans la partie espagnole de la Haute-Garonne, est vraisemblablement le premier de sa famille qui exerça l'art de guérir. Son cahier de comptes, en partie retrouvé, s'étend de 1678 à 1714. Il ne comprend qu'un seul chapitre, il ne comporte qu'un seul compte, celui du sieur Dufrèche. Voici le titre et un extrait de ce curieux mémoire :

« Compte du sieur Dufrèche, marchand à Saint-Béat, doit à moy Géraud Barrié, maître chirurgien de St Béat des opérations exposées dans sa maison :

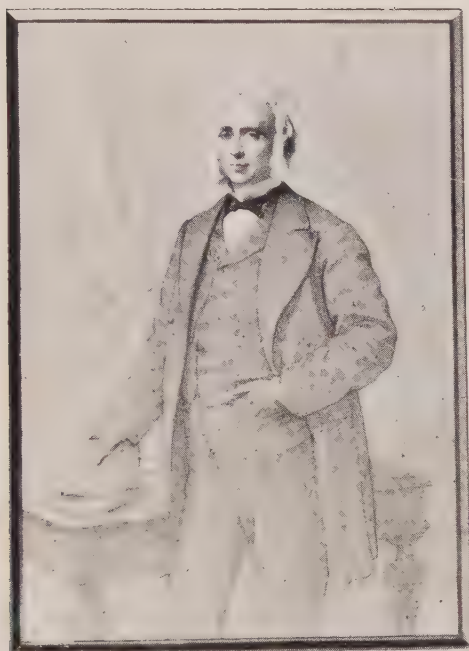
« Doit du 10^e juin 1678, une seignée faicte au dit sieur : 10 sols ; plus le dit sieur doit du 21^e juillet du dit an, deux livres, pour un cataplasme rémolitif que je lui fis pour l'appliquer à une grande tumeur qu'il avait dessous l'aisselle ; plus pour l'avoir pansé, l'espace de 12 jours et lui fournir les onguents nécessaires, 12 livres, etc.

« Le présent compte a été par nous soussignées, vérifié, clos et arrêté ce jourd'huy 25^e janvier 1709 sauf erreur ou omission, s'y point y en a ; en foi de quoi nous sommes signés : Bines, Dufrèche. J'ai reçu le contenu du présent compte du sieur Bernard Dufrèche, fils, le 20^e avril 1714.

BARRIÉ.

Le voisinage autant que le renom de la célèbre École de Montpellier dont le monde entier, peut-on dire, va célébrer dans quelques mois le 7^e centenaire, devait tenter nos futurs hydrologues.

Aussi, tour à tour, Jean de Barrié, son fils Jean-Baptiste et son petit-fils Jean-André revêtirent-ils la robe légendaire de Rabelais. On n'a pas conservé le travail inaugural



André Barrié (1821-1880).

des plus anciens d'entre eux ; par contre, nous possédons la thèse latine de Jean de Barrié sur *la Tympanite*.

A la page 11 nous y lisons une bien remarquable observation d'Appendicite. Mais, fait beaucoup plus notable encore si nous considérons la date : 1780, nous relevons le terme d'ANTISEPTIQUE. Au reste, voici la phrase : « Le ventre une fois aplati, la malade ne voulut plus supporter la canule ; on la ceignit avec une serviette ; les cordiaux acides, les antispasmodiques et les *antiseptiques* qu'on donna à fortes doses avec beaucoup de lavages furent infructueux. »

Le 6 août 1818, Nestor Barrié, élève de l'École de Montpellier, soutenait devant la faculté de médecine de Paris une thèse fort remarquable sur *les Dartres*. L'auteur y consacrait une monographie très substantielle aux Eaux de Luchon dans leur action sur les dermatoses et soulignait les relations des maladies de la peau avec les maladies du tube digestif. « *La sympathie qui existe entre la peau et les voies digestives doit interdire nécessairement tout ce qui peut troubler la marche de la Nature. Les affections cutanées semblent s'être accrues à mesure que le luxe a fait des progrès.* »

André Barrié, son fils, consacra entièrement sa thèse inaugurale aux Eaux sulfureuses de Luchon et à leur emploi dans le traitement des maladies chroniques. Se rappelant l'axiome de Th. de Bordeu : *seules sont incurables les maladies chroniques qui ne cèdent pas à l'action des eaux minérales*, Barrié insiste sur la valeur de l'observation.

Interne des hôpitaux de Paris comme le fut son père et comme le sera son fils, André Barrié est comme le trait d'union entre la période historique de Luchon et la période contemporaine, au seuil de laquelle il convient de nous arrêter.

La personnalité des Barrié fut trop accusée pour ne pas avoir été mêlée à l'Histoire générale de l'Inspectorat des Eaux minérales. Nous n'avons pas à rappeler ici comment les édits et les lettres patentes du roi Henri IV instituèrent cette fonction. Intrigues, bragues, démarches, espoirs, déceptions et enfin triomphe, il y a de tout cela dans les lettres que d'illustres correspondants écrivaient aux Barrié, et plus encore dans celles des Barrié aux mêmes correspondants. Le Comte de Tessé, M. de Belsunce, le Comte de Neuilly, la Marquise de Noailles-Montagu, Talleyrand, etc., furent parmi les correspondants les plus assidus.

Le 5 août 1781, Lassonne, premier médecin du Roi, envoyait le Brevet d'Intendant avec la lettre ci-jointe :

« *Je vous adresse, Monsieur, avec confiance le brevet d'intendant adjoint et en survivance des Eaux minérales de Bagnères de Luchon. Sur les bons témoignages que l'on m'a rendus de vous et d'après l'éloge qu'on me fait de vos talents, j'espère, Monsieur, que vous acquitterez avec dignité des fonctions de cette place, que vous y apporterez le zèle d'un vrai citoyen, ami de l'Humanité et que vous dirigerez sans cesse vos travaux vers la gloire de la science que vous professez.*

« *J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.* »

Et aussitôt connue, la bonne nouvelle de susciter de nombreuses lettres de félicitations de Talleyrand, de Talaru, etc.

Il ne faudrait pas croire que la nomination au poste d'intendant ait satisfait tout le monde. Hélas ! *l'invidia medicorum* que l'on dit être le seul apanage de notre temps

veillait jalousement. D'autre part, la Révolution française qui déclarait ne pas avoir besoin de savants semblait vouloir détruire et fonction et traitement attaché à son exercice, d'où la belle requête adressée au Directoire de Toulouse vers 1791...

Barrié, intendant des Eaux minérales, inspecteur des Thermes de Bagnères-de-Luchon, était également membre correspondant de la Société royale de médecine, et nous possédons quatre lettres signées de Vicq-d'Azyr, secrétaire perpétuel, où nous pouvons suivre, pas à pas, les préoccupations en hydrologie de l'illustre Compagnie. Captages, analyses, observations cliniques, rien ne lui est indifférent, et la Société royale secoue le zèle de ses inspecteurs !...

Les malades des Barrié étaient devenus de vrais amis pour ces médecins dont le nom semblait continuer le même homme !

La maréchale de Castries, le vicomte de Talaru, le baron de Talleyrand, le duc de Doudeauville sont bien autre chose que des consultants et leurs lettres seraient tout entières à citer. Mais parmi les grands clients de Luchon, celui qui domine tous les autres et de son nom et de son titre, c'est le maréchal de Richelieu, gouverneur de Haute et Basse-Guyenne. Nous avons raconté comment ce grand personnage séjourna à Barèges en 1762 ; 1763 le voit à Luchon.

Les Richelieu, Cabanès nous l'a joliment rappelé (*les Goutteux célèbres*) étaient d'une famille de goutteux. Bordeu, vers 1755, rencontrant le maréchal, lui dit la nécessité de se rendre aux Eaux. D'autre part, d'Étigny rendait compte à son gouverneur des miracles des Eaux de Luchon ; Richelieu, allant présider les États de Saint-Gaudens, fut reçu à Montréjeau chez le baron de Lassus et de là se rendit à Luchon où l'on fit à son intention des *auges neuves* à l'Établissement thermal. « Le duc de Richelieu prit les Eaux, dit le Chroniqueur, du 19 septembre jusqu'au 21 octobre. Sa présence y attira beaucoup de visiteurs ; la noblesse du pays vint lui faire sa cour. Il parcourut en chaise les vallées environnantes et, malgré les difficultés de son installation, il parut se plaire dans cette résidence peu faite cependant pour contenter un seigneur aussi raffiné. »

Ce fut à cette occasion que Barrié reçut les magnifiques huiliers en argent dont nous avons envoyé la photographie au Congrès. Par lettre autographe, Richelieu accorde à Barrié le droit de porter l'épée et les pistolets à l'arçon de sa selle.

Il nous a paru intéressant de rechercher quels pouvaient être les honoraires que les médecins de villes d'eaux pouvaient bien percevoir en cette lointaine époque ?

Voici un relevé de sommes payées par les malades :

Monsieur de Saint-Aignan	24 livres.
— de Ginsac	24 —
— de Lassus	24 —
— de Saint-Blancat	24 —
Mademoiselle de Tesan	48 —
Monsieur de Castelnau	6 —

La consultation était donc de 6 livres ; le traitement de la saison, 24 livres, et si le traitement se prolongeait, 48 livres.

Dans l'Histoire du Journal de Barèges que nous avons communiquée au premier congrès pour l'Histoire de l'art de guérir (Anvers, 1920), nous avons montré comment les Bordeu entretenaient une correspondance très active avec les médecins les plus en renom de France et de l'étranger.



Les armes des Barrié.

De véritables mémoires leur étaient adressés et ils y répondaient par de véritables dissertations. Les Barrié en agissaient de même. Parmi ces observations, nous ne pouvons que mentionner celle qu'un médecin de Bordeaux, qui devait jouir d'une célébrité de bon aloi, adressait à notre hydrologue Luchonnais. Nous y relevons le terme de *prophylactique*, employé en messidor an XI. Nous ne savions pas que ce vocable fût déjà en usage à ce moment-là.

Les divers documents dont nous venons de faire état ne constituent pas la part la plus importante de ceux qui nous ont été confiés. De même que les travaux de Campardon ont mérité les honneurs de l'impression, les Mémoires des Barrié eussent dû voir le jour depuis plus de cent ans !

Pourquoi cette famille a-t-elle voulu laisser ignorer du grand public des travaux qui, non seulement eussent servi les intérêts de leur petite patrie, mais encore et surtout qui auraient si fortement contribué à constituer l'histoire médicale de nos eaux à côté des études des Fontan et des Lambron ?...

Les Mémoires des Barrié comprennent trois parties tout à fait distinctes. Le premier de ces mémoires est intitulé :

Mémoires sur les eaux minérales de Bagnères de Luchon dans le pays de Comminges, par M. Jean de Barrié, fils, médecin docteur de l'Université de Montpellier.

Pas de date ! la rédaction et le contexte nous permettent de le situer entre 1759 et 1766, de l'arrivée de d'Étigny à l'année qui précéda sa mort. L'auteur n'entreprend pas de faire un traité sur les Eaux, mais il a seulement en vue d'exposer aux yeux de M. de Sénac, premier médecin du Roi et surintendant général de toutes les eaux salutaires du royaume, un mémoire abrégé de la nature et des propriétés de ces eaux minérales et d'un petit nombre de guérisons.

Description des lieux, aspect sauvage de cette magnifique vallée, état lamentable des fontaines guérisseuses, souvenirs romains, rien n'est omis, non plus que « le suc salin, âpre et vitriolique des glaires », la future barégine.

Nos contemporains l'ont cru : Landouzy, sur les documents fournis par le regretté de Lavarenne, aurait été le premier à proclamer Luchon, *station de la surdité*. Nos maîtres eussent dû citer leurs auteurs, car Jean de Barrié est formel : « *Nous donnons l'eau en injections, en bains, en douches, pour la surdité et le bourdonnement d'oreilles.* »

Le deuxième mémoire, daté de l'an XI, s'occupe déjà de la statistique et par lui nous savons que, tant civils que militaires et indigents, les malades qui fréquentèrent Luchon cette année-là furent au nombre de 560 !

L'auteur divise son travail en autant de paragraphes qu'il a traité de maladies et groupe ainsi plusieurs observations sous la même rubrique. Par lui nous savons que l'eau sulfureuse était coupée d'un tiers de petit-lait et de sirop de douce-amère et de cochléaria.

Ainsi agissaient Jean Moulais à Bagnères-de-Bigorre en 1686 et les Bordeu pendant tout le XVIII^e siècle à Barèges.

Le troisième mémoire est signé de Jean-André. Il a été écrit de 1813 à 1820.

Nestor Barrié en a résumé la plus grande partie dans sa thèse de 1818.

Ce mémoire est particulièrement précieux pour l'histoire générale du pyrénéisme.

Barrié y souligne l'importance des travaux de Ramond, travaux hélas ! bien oubliés aujourd'hui malgré les incessants efforts tentés par MM. Henri Baraldi, Grenier et tous les membres de l'érudite Société Ramond de Bagnères-de-Bigorre.

Que reste-t-il des travaux des Barrié ? Le laboratoire a beau vouloir réglementer toute la science médicale, l'observation et la clinique seront toujours l'apanage du médecin. Or, les travaux des Barrié vivront par les observations cliniques qu'ils nous laissent. Qui saura jamais ce que nous devons à nos aïeux et à ceux qui nous ont précédé dans la profession médicale, en particulier ? Nous avons le devoir de le dire, car c'est justice : si nous voyons plus loin que nos Anciens, n'est-ce pas parce qu'ils ont bâti la base de la Pyramide du haut de laquelle nous pouvons reculer les bornes de notre horizon ? (Grasset).

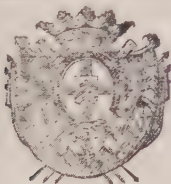
L'Humanité n'est-elle pas faite de plus de morts que de vivants ? Les générations qui se succèdent se doivent jusqu'à la fin des siècles d'apporter chacune une pierre à l'édifice commun en construction... indéfiniment !



LOUIS-FRANÇOIS-ARMAND DUPLESSIS,
DUC DE RICHELIEU ET DE FRONSAC,
PAIRE ET MARÉCHAL DE FRANCE,
CHEVALIER DES ORDRES DU ROI,
PREMIER GENTILHOMME DE LA CHAMBRE DE SA MAJESTÉ,
SON LIEUTENANT GÉNÉRAL,
ET GOUVERNEUR DE LA HAUTE ET BASSE GUYENNE.

NOUS ORDONNONS A TOUS CEUX SUR QUI NOTRE POUVOIR S'ÉTEND;
ET PRIONS TOUS AUTRES, de laisser librement & sûrement passer le
Sieur de Barrié, Médecin de la Ville de St. Beatz
en l'Armée, auquel nous promettons de pourvoir l'argent
nécessaire à l'entretien de sa famille & son cheval toute la fin
qu'il ira visiter les malades de la Ville, de la paroisse de
la Campagne et de la Montagne.

sans lui faire aucun tort ni empêchement, mais lui donner
au contraire toute aide & assistance. FAIT à Bagueres de Luchon
le dix-neuvième jour d'octobre mil sept cent soixante-trois
Le Maréchal de Richelieu



PAR MONSIEUR;
Jausser.

Un sauf-conduit délivré par le Maréchal de Richelieu à Barrié, en 1763.

VII

L'INSPECTORAT DES EAUX MINÉRALES EXISTE-T-IL ENCORE EN FRANCE ?

PAR M. A. MALLAT, DE VICHY.

On croit, généralement, que *l'Inspectorat* des eaux minérales n'existe plus en France. Dans nos stations thermales où, pour l'instant, il n'y a plus de médecins-inspecteurs, les jeunes docteurs qui ne savent pas l'histoire, et, aussi, les vieux qui l'ont oubliée, pratiquent, maintenant, leur grand art en pleine tranquillité d'esprit, en pleine quiétude. Ils n'ont plus la crainte de ce minotaure qui, autrefois, dévorait, paraît-il, grâce à son titre officiel, toutes les clientèles médicales qui naissaient autour de lui ; ils ont la certitude que cet « autrefois » ne peut plus revenir, car, proclament-ils les uns et les autres, *l'Inspectorat* des Établissements d'eaux minérales est mort, et bien mort à tout jamais, depuis que le ministre Constans l'a tué et enterré !

J'estime qu'ils ont grand tort d'être aussi confiants dans l'avenir. Et, puisqu'ils considèrent que le retour des médecins-inspecteurs serait, pour eux, une calamité qu'il leur faut éviter à tout prix, il n'est pas inutile, il me semble, dans leur intérêt, de les mettre en garde contre leur optimisme actuel. Il suffit, pour cela, de leur apprendre le passé, afin qu'ils se gardent, dans le présent, du fléau qu'ils redoutent et qui pourra, un jour, les menacer de nouveau s'ils commettent quelques erreurs telles qu'en haut lieu on ait, pour les réparer, l'obligation de se rappeler et d'appliquer ce passé.

Les arrêtés ministériels de juin 1889 ont, seulement, supprimé, presque dans toutes les stations thermales françaises, les médecins-inspecteurs et leurs adjoints, mais ils n'ont pas touché à *l'Inspectorat* lui-même ; ils ont supprimé les fonctionnaires, mais ils n'ont pu atteindre la *fonction*, qui, comme le *veau d'or*, est toujours debout !

Les médecins-inspecteurs des eaux minérales du XIX^e siècle n'étaient, en effet, que les survivants des Intendants créés et affirmés par toute la législation sur les eaux minérales des XVII^e et XVIII^e siècles, depuis l'Édit de Henri IV du mois de mai 1605, jusqu'à l'Arrêt du Conseil du roi Louis XVI du 5 mai 1781. Ces Intendants, maintenus sous le nom « d'officiers de santé attachés aux eaux minérales », par l'article 2 de l'Arrêté du Directoire du 23 vendémiaire an VI, et dont les pouvoirs, les fonctions et les appointements étaient déterminés très explicitement par l'Arrêté du Directoire exécutif du 27 floréal an VII, et par les Arrêtés des Consuls de la République du 3 floréal an VIII et du 6 nivôse an XI, sont devenus les médecins-inspecteurs des arrêtés et des circulaires ministériels de 1820. Enfin, l'Ordonnance du roi

du 18 juin 1823 maintint et organisa l'inspection de toute entreprise, ayant pour effet de livrer ou d'administrer au public des eaux minérales naturelles ou artificielles, par des docteurs en médecine ou en chirurgie nommés par le ministre, secrétaire d'État de l'intérieur, de manière qu'il n'y ait qu'un inspecteur par établissement et qu'un même inspecteur en inspecte plusieurs lorsque le service le permettrait.

Jamais aucune loi, aucun décret, n'ont encore abrogé ces dispositions légales qui, depuis, ont été au contraire affirmées par la loi du 14 juillet 1856, par les décrets des 8 septembre 1856 et 28 janvier 1860, et par la loi du 12 février 1883.

Donc, indiscutablement, *l'Inspectorat* des eaux minérales existe encore *en droit*. J'ajoute, de suite, qu'il existe toujours *en fait*.

Au reste, si on lit attentivement la teneur des arrêtés de 1889 et les termes des lettres d'envoi de ces arrêtés aux médecins-inspecteurs et médecins-inspecteurs adjoints qu'ils atteignaient¹, on est bien obligé de convenir que le ministre de l'intérieur n'a jamais eu l'intention de toucher à *l'Inspectorat*. Partout il écrit que c'est le *poste* de médecin-inspecteur qui est supprimé et nulle part il ne dit que c'est à cet *Inspectorat*, lui-même, qu'il s'en prend.

Pouvait-il agir comme il l'a fait, sans trop faire échec aux lois et sans que la vie administrative et médicale des établissements hydrominéraux de France en souffrît le moins du monde ? Le régime actuel, sous lequel vivent, depuis 1889, les stations thermales françaises, est-il légal et peut-il légalement se continuer sans qu'il soit besoin d'une législation nouvelle ? En un mot, *l'Inspectorat* des eaux minérales peut-il exister sans qu'il y ait des médecins-inspecteurs près les Établissements thermaux de France ?

La loi semble avoir prévu certains cas d'établissements d'eaux minérales, sans médecins-inspecteurs. L'article 18 de l'Ordonnance du roi du 18 juin 1823, portant règlement de la police des eaux minérales, dit en effet : « Là où il n'aura point été nommé d'Inspecteur tous Établissements d'eaux minérales naturelles ou artificielles » seront soumis aux visites ordonnées par les articles 29, 30 et 31 de la loi du 11 avril « 1803 (21 germinal an XI). »

Il est bien évident que par les mots « là où il n'aura point été nommé d'Inspecteur », il faut entendre « là où, pour une cause quelconque, il n'y aura point ou plus d'Inspecteur ».

C'est ainsi, du reste, que cet article a toujours été interprété depuis 1889, par le pouvoir exécutif, avant même que la loi du 25 juin 1908, portant modification des articles 29, 30 et 31 de la loi du 21 germinal an XI sur l'organisation des Écoles de pharmacie, ait strictement stipulé que les dépôts d'eaux minérales naturelles, les fabriques et dépôts d'eaux minérales artificielles seraient, à l'avenir, assujettis à la visite et à la surveillance de l'Inspection des Pharmacies.

Tout le monde sait que les articles 29, 30 et 31 de la loi du 21 germinal an XI sont ceux qui ont organisé, en France, cette Inspection des pharmacies. La loi du 25 juin 1908 n'a fait seulement que modifier les termes de ces articles pour les mettre en rapport avec ceux de la loi du 1^{er} août 1905 sur la répression des fraudes ; elle n'a nullement abrogé l'article 18 de l'Ordonnance du roi du 18 juin 1823. De telle sorte qu'aujourd'hui les Inspecteurs des pharmacies ont, de par cette ordonnance, dans leurs

¹ J'ai publié ces arrêtés de 1889 et leurs lettres d'envoi, inédits avant moi, dans le t. II de *l'Histoire des Eaux minérales de Vichy*, p. 366 et suivantes.

ressorts respectifs d'action, s'il y existe des Établissements thermaux et hydrominéaux, l'obligation absolue de remplacer les médecins-inspecteurs, révoqués en 1889, pour tout et en tout ce qui concerne, au moins, l'administration proprement dite, la surveillance générale des lieux et du personnel de ces Établissements et leurs exploitations ; pour tout et en tout ce qui ne constitue pas, à leur encontre, le délit d'exercice illégal de la médecine.

Donc, légalement, il existe toujours un rouage administratif auquel est dévolu, depuis la disparition complète des médecins-inspecteurs des Établissements thermaux de France, une grande partie des obligations de ces médecins-inspecteurs. Ce rouage administratif fonctionne, aujourd'hui, ou doit fonctionner partout depuis 1889. En tout cas, il est très facile, là où il ne donne pas encore ce que l'on doit et tout ce que l'on peut attendre de lui, de l'obliger à mieux faire ou de l'organiser en vue de son utilisation complète pour l'inspection des Établissements thermaux dans l'esprit et dans les termes mêmes de l'article 18 de l'Ordonnance du roi du 18 juin 1823, cet article 18 se rapportant, alors, aux trois titres de la loi à laquelle il appartient.

Les Inspecteurs des pharmacies, qui sont les seuls organes de ce rouage administratif dont je parle, les Inspecteurs des pharmacies, dis-je, choisis et nommés par les Doyens des facultés ou les Directeurs des écoles de médecine et de pharmacie et par les Préfets, ont, je l'affirme et je l'atteste, toute la compétence professionnelle et toutes les connaissances scientifiques nécessaires et indispensables pour répondre, comme il convient — c'est-à-dire du mieux possible — au vœu que l'Académie de médecine a émis au commencement de cette année 1921, lorsqu'elle a appelé la bienveillante attention de Monsieur le ministre de l'Hygiène, de l'Assistance et de la Prévoyance sociales « sur la nécessité d'exercer une surveillance efficace sur l'industrie « thermale en vue de répondre aux exigences suivantes :

« Meilleure et plus rigoureuse exécution des prescriptions médicales par les tenanciers d'Établissements thermaux, par trop enclins à introduire la plus grande fantaisie dans les pratiques pro-médicales dont ils sont chargés.

« Meilleures conditions hygiéniques des Établissements thermaux, des hôtels, et de tous les autres locaux ou installations mis à la disposition des personnes qui fréquentent les stations ¹. »

Mais les médecins-inspecteurs du XIX^e siècle, comme les Intendants de l'ancien régime, avaient, en outre de leurs fonctions administratives et de leurs fonctions de surveillance, un autre grand devoir qu'ils ont toujours placé au premier rang de leurs obligations professionnelles. Qu'ils reçoivent un modeste traitement, comme celui qu'ils touchaient ou pouvaient également toucher avant 1883, ou bien qu'ils n'aient plus, depuis la loi du 12 février 1883, pour paie de leur emploi, que « la position « privilégiée qui leur procurait une clientèle fructueuse par laquelle ils étaient suffisamment rémunérés de leurs services », ils ont de tout temps soigné, *gratuitement*, les indigents de toute sorte, hospitalisés ou non, qui avaient besoin de boire les eaux, et, aussi, les fonctionnaires auxquels l'État a, de temps immémorial, toujours accordé la gratuité du traitement dans ses établissements thermaux.

Lorsque, en 1889, le ministre Contans, plus harcelé encore que ses prédécesseurs

1. Bulletin de l'Académie de médecine, n° 3, séance du 18 janvier 1921, p. 98 et 99.

par le monde médical des stations thermales françaises, décida de le satisfaire enfin, en donnant à la loi un de ces « crocs-en-jambe » que le Conseil d'État eût certainement réprimé si on lui avait déféré, pour abus de pouvoirs, les arrêtés supprimant, d'un seul coup, tous ou presque tous les postes de médecins-inspecteurs et de médecins-inspecteurs adjoints des eaux minérales, il prit, avant d'agir, la sage précaution d'exiger de ce monde médical, là où besoin était, l'engagement formel et absolu d'assurer *gratuitement* le service des indigents. « Considérant, lit-on, en effet, dans les « préambules de ces arrêtés ministériels de 1889, que dans d'autres stations thermales, « encore pourvues d'un médecin-inspecteur, les *engagements pris par les docteurs « en médecine, exerçant dans la localité, assurent les soins gratuits à donner aux indi- « gents admis à faire usage des eaux..... »*

Ainsi, d'une part, l'obligation pour les médecins-inspecteurs prévue par l'article 10 de l'Arrêté des consuls du 3 floréal an VIII, de donner leurs conseils et leurs soins aux indigents admis aux eaux, étant, maintenant, due par les médecins traitants de la station ; et, d'autre part, le service administratif ou de surveillance des Établissements thermaux de cette station, service qui n'exige pas que son titulaire soit pourvu du diplôme d'officier de santé ou de docteur en médecine, étant assuré ou pouvant l'être très facilement, grâce aux prescriptions légales de l'article 18 de l'Ordonnance du roi du 18 juin 1823, il n'est pas douteux que l'*Inspectorat* des eaux minérales, prévu par les lois et règlements que l'on sait, peut exister et existe réellement à l'heure actuelle sans médecins-inspecteurs, sans même qu'il soit besoin d'en nommer de nouveau, tant, tout au moins, que les engagements des médecins traitants des stations thermales de soigner *gratuitement* tous les indigents qui ont besoin des eaux minérales, seront tenus par ceux-là qui les ont pris ou par ceux qui sont venus après eux et qui ont bénévolement hérité de cette charge.

Mais il est bien évident que si ces médecins traitants, engagés ou bénévoles, refusaient, un jour ou l'autre, et sous un prétexte quelconque dans lequel l'esprit de lucre ne serait certes pas étranger, de tenir ces engagements de gratuité, affirmés par des signatures sur des documents authentiques, — et si j'examine cette hypothèse c'est que déjà on a esquissé quelque part un geste significatif à cet égard, — il faudrait forcément que l'État en revînt à la loi pour assurer un service *gratuit* qu'il ne peut pas confier à des non-diplômés. Il serait, alors, mis à son tour dans l'obligation de nommer des médecins-inspecteurs là où il se trouverait en présence d'exigences pécuniaires immédiates, contre lesquelles il aurait le droit et le devoir de protester. Rien ne pourrait alors, dans l'état actuel de la législation, l'empêcher d'appliquer entièrement toutes les lois qui ont créé et organisé l'*Inspectorat* des eaux minérales françaises ; ce serait donc le retour pur et simple à ce qui existait avant 1889 ; ce serait le retour à la position privilégiée qui procurerait immédiatement une clientèle fructueuse suffisante pour rémunérer des services médicaux gratuits qui s'offriraient, j'en suis sûr, à foison ; ce serait le retour forcé à l'autocratie de Prunelle, se réclamant contre Petit, d'un certain article du cahier des charges de l'Établissement thermal de Vichy, décidant que le baigneur de cet Établissement ne pouvait donner aucun bain d'eau minérale ou douche sans une autorisation du médecin-inspecteur.

Mais cela ne sera jamais, car les médecins traitants des stations thermales de France sauront, j'en suis sûr, faire partout honneur à leurs signatures ou à celles que leurs anciens, dont ils se déclareront solidaires, ont librement données pour éviter, à tous,

l'autoritarisme dont quelques-uns d'entre eux avaient particulièrement souffert ; cela ne sera jamais, parce que le médecin de ville d'eaux considérera qu'il doit par humanité, sinon par devoir, en l'absence du confrère officiel que le pouvoir exécutif a toujours la faculté de nommer, donner tous ses soins aux indigents thermaux qui peuvent les réclamer à l'État s'ils ne les trouvent pas là où on les a envoyés se soigner ; cela ne sera jamais, parce que, enfin, pour le praticien de ville d'eaux, la crainte du médecin-inspecteur est certainement le commencement de la sagesse.

VIII

L'ÉTAT ACTUEL DES ÉTUDES D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE EN POLOGNE

PAR M. LE D^r V. BUGIEL (PARIS)

Après 150 ans de servitude, la Pologne renaît à l'indépendance. Elle a obtenu sa liberté grâce à la ténacité indomptable avec laquelle elle a résisté à ses trois envahisseurs : les Boches, les Moscovites, les Autrichiens. Mais en même temps elle l'a obtenue grâce aux victoires de la grande et héroïque France, de l'intrépide Belgique, et d'autres alliés, que je n'ai pas à énumérer ici.

C'est à l'appui et au secours de la France qu'elle doit d'avoir revécu dans une partie au moins de ses frontières ; une partie, disons-nous, hélas ! car un nombre de ses territoires lui ont été enlevés et l'injustice qu'on frame envers elle en Haute-Silésie, et contre laquelle la France seule s'insurgea à côté du peuple polonais, cette injustice a pour témoin, le monde entier.

Aussi la nation polonaise saisit-elle toutes les occasions pour exprimer à sa généreuse libératrice sa reconnaissance. Ce désir anime toutes les couches sociales de la Pologne et, partant, le corps médical.

C'est pour cette raison que, dès que dans le milieu médical polonais qui s'intéresse aux travaux d'histoire de la médecine, pénétra la nouvelle qu'un Congrès d'histoire de la médecine se préparait à Paris, ce milieu prit la décision d'y adhérer et d'y porter son salut et l'assurance de la gratitude polonaise. Mais les conditions désastreuses du change — 1 franc valant plus de cent marks — ont rendu l'exécution de cette décision impossible.

« Malgré notre meilleure volonté », m'écrit le professeur d'histoire de la médecine de l'université de Cracovie, M. Vladislav Szumowski, qui m'honore de son amitié, « dans les conditions très difficiles dans lesquelles nous vivons, nous ne pouvons déléguer personne à Paris, la somme en marks devenant fantastique. Personne de nous ne peut subire cette dépense de ses propres fonds, et le gouvernement s'est astreint aussi aux économies. » Aussi le dit milieu a-t-il exprimé le désir que — vu que quelques-uns de mes travaux publiés tantôt en français, tantôt en polonais ont apporté certaines contributions à l'histoire de la médecine — je veuille bien le représenter officiellement et que je porte ses hommages au Congrès actuel.

Je m'acquitte de ma tâche en présentant de la part de ceux du corps médical polonais qui s'intéressent aux travaux faisant le sujet de ce Congrès, les salutations enthousiastes et l'assurance des sentiments très amicaux et infiniment reconnaissants à

toute la noble nation française. à son armée glorieuse dont les deux chefs géniaux, le maréchal Foch et le général Weygand, ont contribué si puissamment au salut de Varsovie, lors de l'invasion bolcheviste ; à son gouvernement dont les illustres chefs M. le Président de la République, M. Millerand, M. le Président des Ministres Briand, M. le ministre de la Guerre Barthou, ont été et sont autant d'anges gardiens de l'indépendance polonaise. Je présente enfin les hommages de la Pologne à la science française et à cet admirable corps médical qui brille par autant de qualités intellectuelles que morales. La Pologne, alliée toujours fidèle et toujours dévouée de la France, élève par ma bouche ce cri qui lui venait toujours du cœur : Vive l'amitié franco-polonaise ! Vive la France !

C'est aussi sur le désir de mes confrères polonais que je retrace devant ce Congrès un court aperçu de l'état actuel des études de l'histoire de la médecine en Pologne.

Je me contenterai des traits les plus saillants.

L'histoire de la médecine trouva en Pologne, comme dans le restant de l'Europe, ses premiers adeptes à la première moitié du XIX^e siècle. Vers 1850, l'université de Cracovie créa une chaire de l'histoire de la médecine et la confia à Joseph Oettinger. Pendant près de 40 ans, Oettinger y lisait son cours. Il a laissé surtout une bonne histoire de la Faculté de médecine de Cracovie depuis 1364 à 1780.

Mais le nom le plus remarquable des historiens de la médecine en Pologne est celui de Louis Gonsiorowski.

Né en 1807, à Ruda, Louis Gonsiorowski s'intéressait dès sa jeunesse à l'histoire de la médecine. Sa thèse de doctorat, « *Brevis rei medicae in Polonia delineatio* », constitue les premières assises de son œuvre. Il la publia en 1835. Depuis il mit vingt ans à parfaire son « *Recueil des matériaux à l'histoire de l'art médical en Pologne, depuis l'époque la plus ancienne jusqu'à nos jours* ». Ce titre modeste abrite un ouvrage de premier ordre, d'une importance capitale et qui est en réalité un traité complet et excessivement bien fait de l'histoire de la médecine en Pologne. Il embrasse 4 volumes, chacun en moyenne de 450 pages (le troisième est de 800 pages), le premier publié en 1839 s'arrêtant au milieu du XVIII^e siècle, le deuxième publié en 1853 allant jusqu'à 1764, les deux derniers conduisant le lecteur jusqu'à 1854. Dans ces 4 volumes Gonsiorowski a créé l'histoire de la médecine polonaise. Tous les travaux qui sont venus depuis, tous les travaux qui viendront encore ne sont que des greffons entés sur l'arbre planté par lui. Chacun des chapitres du fameux « *Recueil* » peut donner lieu à une nouvelle étude ou à un nouveau volume, mais pour chacun les données principales dériveront de cet immortel livre.

Gonsiorowski, qui était en même temps un des meilleurs praticiens de la ville de Posen, est mort peu après la publication de son dernier volume (en 1863). En 1859, il publia encore une monographie sur les chanoines médecins des cathédrales de Posen et de Gnesen. Depuis un temps immémorial régnait en Pologne l'usage de confier un poste de chanoine auprès d'une de ces deux cathédrales à un prêtre qui fût en même temps docteur en médecine.

Avec l'ouvrage de Gonsiorowski la médecine polonaise était créée. En effet, il fut suivi d'un long chapelet de monographies consacrées à notre sujet.

Je me contenterai de donner les noms les plus en vedette de la dernière période.

A Stanislas Kosminski on doit un ouvrage très important : « *Le dictionnaire des*

médecins polonais ». Ce gros in-quarto de 700 pages contient la biographie et bibliographie d'un grand nombre de médecins polonais depuis les temps les plus anciens jusqu'à 1883. Une nouvelle édition de ce livre est en préparation.

Le professeur de botanique à l'université de Cracovie, feu M. Rostafinski, a écrit un bon travail sur la botanique médicale polonaise du ^{xvi}^e siècle. M. Ernest Swiezawski, historien distingué à qui l'histoire de la Pologne doit des travaux remarquables sur différentes questions de la vie intérieure, a publié tantôt seul, tantôt avec M. Wenda des « Contributions à l'histoire de la pharmacie en Pologne », une Contribution à l'histoire de la médecine en Pologne : la liste des anciens médecins polonais. Une place à part tenait Sigismond Kramsztyk récemment décédé. Excellent oculiste, esprit très sensé, il a fondé une bonne revue, *La critique médicale*, qui accorda une place considérable aux études de l'histoire de la médecine. C'est là que parut un herbier inédit de la Pologne du ^{xvi}^e siècle.

Trois jeunes sont à nommer ensuite : A. Wrzosek, Jean Lachs et Vladislav Szumowski. Au premier on doit une excellente publication du texte de la Théorie des êtres organiques du biologiste polonais André Sniadecki ; cette publication est précédée d'une bonne étude. S. Lachs, après des recherches minutieuses dans des archives de Cracovie, a trouvé au moyen âge ainsi qu'au ^{xvi}^e siècle près d'une centaine de médecins cracoviens inconnus et a publié en 1907 des documents relatifs à ces confrères dans le volume intitulé : « La chronique des médecins cracoviens jusqu'à la fin du ^{xvi}^e siècle ». V. Szumowski fit son entrée dans le monde historico-médical en rédigeant une monographie très soignée sur Krupinski, qui avait organisé le service médical en Galicie vers la fin du ^{xviii}^e siècle. Nommé « Docent » à la faculté de médecine de Lemberg, Szumowski y fit de très intéressants cours consacrés surtout au ^{xviii}^e siècle. C'est lui aussi qui essaya de réunir les historiens de la médecine polonaise autour de la « Semaine médicale » de Lemberg. Après la guerre notre collègue passa à l'université de Cracovie où il occupe actuellement la chaire d'Oettinger. Nous ajouterons aussi le nom de Kopaczewski, auteur de l'ouvrage « La Pologne et la Science française ».

Toutefois, comme le plus considérable dans le groupe des historiens contemporains de la médecine polonaise est à indiquer François Giedroyc, de Varsovie. Cet éminent savant est un digne successeur de Gonsiorowski et à lui seul il mériterait une étude.

Dermatologiste et syphiligraphie distingué, établi depuis près de quarante ans à Varsovie, Giedroyc travaille dès 1893 dans la vigne de l'histoire de la médecine.

Il a commencé par « La Pharmacie à Varsovie au ^{xvii}^e siècle », puis il donna « L'expertise médico-légale dans les anciens tribunaux polonais », « L'histoire de l'hôpital de Saint-Lazare à Varsovie », « Les règlements des maîtres barbiers dans l'ancienne Pologne », « L'entente privée des médecins de l'ancienne Pologne », « Les commencements de la réclame médicale en Pologne », « La peste en Pologne aux siècles passés », « La mort de la reine Barbe de Radziwill », « L'organisation hygiénique des salines de Wieliczka dans l'ancienne Pologne », « Les Polonais au service médical des tsars moscovites », « La maladie et la mort du roi Vladislav IV », « Les causes de la mort du roi Étienne Batory », « Contributions à l'histoire des hôpitaux en Pologne », « Les idées médicales de Nicolas Rey, écrivain du ^{xvi}^e siècle », « La syphilis en Pologne depuis les temps les plus anciens », « La canalisation dans l'ancienne Varsovie », et nombre d'autres travaux plus petits.

Cette œuvre si abondante et si variée ne s'arrêta pas là. Justement à la veille de la guerre Giedroyc publia deux énormes volumes, l'un de 700, l'autre de 900 pages d'un grand in-8, le premier retraçant l'histoire de l'organisation médicale de la Pologne entre 1807 et 1863 (« Le conseil médical polonais »), l'autre intitulé : Contributions bio-bibliographiques à l'histoire de la médecine dans l'ancienne Pologne et renfermant des données excessivement riches sur la vie des médecins de la Pologne du ^x^e au ^{xviii}^e siècle. L'auteur fouilla les archives de presque toutes les villes de la Pologne, compulsu des centaines d'imprimés, et on peut dire que s'il n'avait publié que ce volume, il aurait mérité qu'on lui appliquât l'adage : « exegit monumentum aere perennius ».

Cet aperçu rapide permet de conclure que la Pologne, malgré les conditions politiques défavorables, a travaillé et travaille sur le champ des études qui nous sont chères, qu'elle l'aensemencé avec ardeur et que le blé qui s'est levé sur ces guérets nous permet de bien augurer de la moisson.

IX

LA TUTELLE DE L'ENFANT DANS L'EMPIRE GREC-ÉGYPTIEN ET DANS L'EMPIRE ROMAIN

PAR M. LE D^r **FERRUCCIO ZIBORDI**

CLINIQUE PÉDIATRIQUE DE L'UNIVERSITÉ ROYALE A MODENA (ITALIE)

Dans la littérature grecque il ne nous apparaît pas que l'enfance fût encore protégée ni par des lois particulières ni même par des contrats spéciaux.

Selon Plutarque, les femmes des anciens allaitaient, élevaient leurs propres enfants sans encore avoir recours aux nourrices, qui sont souvent mentionnées dans la période héroïque par des très douces expressions dans les vers de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Plus tard elles devinrent d'usage commun, du moins chez les familles riches, et sont fréquemment mentionnées dans les tragédies d'Euripide, aussi bien que dans les chants de Théocrite, de Simonide, des écrivains de l'anthologie grecque, d'où cependant ressortit leur intense amour envers l'enfant plus que le profit matériel qu'elles peuvent en tirer.

Ce peu de documents fragmentaires, quoiqu'ils se rapportent à une seule région limitée de cet empire et qu'ils soient empruntés à des conditions de vie et de droit particulières au pays même, témoignent très vraisemblablement des conditions analogues économiques et sociales de pareils usages ou coutumes dans les autres régions du même empire et peut-être encore chez les autres peuples limitrophes. Tandis que dans la Grèce proprement dite nous n'avons jusqu'à présent encore eu connaissance de documents révélateurs d'un contrat de salaire de nourrice mercenaire, chez les Romains, soit de l'Urbs soit des provinces, il paraît qu'il existait et étaient pratiquées des règles, des clauses pour cette forme d'allaitement ; en faisait foi un passage d'Ulpien in « De omnibus Tribunalibus ».

Je n'ai pu retrouver d'autres pareilles indications, mais par ce qui précède il semble permis d'arguer que chez les Romains aussi bien que plus tard en Égypte, le salaire de nourrice était en quelque sorte réglé par des usages et des statuts légaux. Il n'est cependant pas possible d'établir quels et de quelle nature ils étaient.

Les femmes esclaves et les domestiques des matrones, ou en quelque façon que ce soit des mères pourvues de biens de fortune, étaient à ce qu'il paraît obligées à en allaiter éventuellement les fils, c'est-à-dire que outre aux autres elles dussent aussi remplir cet office pour leur même position et condition sociale ; probablement entre matrone et esclave il n'intervenait pas pour cela de particuliers contrats, puisque le

nouvel office pouvait faire et peut-être devait faire partie des offices communs, habituels. L'esclave-nourrice ne changeait pas pour cela de régime, de conditions, de lieu, etc., de ceux qu'habituellement elle tenait et avait tenus auparavant.

Les contrats de salaire des nourrices dans les papyrus grecs-égyptiens.

Étant donné le voisinage topographique, les relations de commerce, les rapports contractés à l'occasion de guerres avec les régions orientales, l'Égypte devait sentir avant tout autre peuple l'influence de la civilité provenant du Gange et de l'Euphrate et apprendre par cette civilité des connaissances des mœurs et des législations. Dans ces lieux-là Zoroastre avait déjà proclamé que le lait de femme était une eau divine et la seule alimentation de l'enfant ; là les premières formules d'adoption des enfants ; là les premières règles d'hygiène et de protection infantine. Les Égyptiens avaient acquis et absorbé tout cela, en modifiant, en transformant les formules, les principes selon leur tempérament, leur milieu, leurs nécessités, et ils étaient parvenus à des concepts religieux, moraux et sociaux, qui paraissent encore aujourd'hui entre les plus avancés et parfaits de l'antiquité. Ils avaient établi une divinité pour l'enfance, représentée par le dieu Or.

Mais là où nous remarquons des dispositions formulées avec l'expérience la plus pratique, avec les plus grandes circonspections nécessaires pour la tutelle de l'enfant, c'est dans les contrats de salaire des nourrices. Dans ceux-ci le soin le plus méticuleux, le plus exact dans la rédaction des clauses, dans l'établissement des droits et des devoirs réciproques entre donneur et recevant, dans la formule des peines pour celui qui manquerait aux pactes, et tout cela à un seul suprême but : de sauvegarder le nourrisson.

Cela peut se déduire par les 10 papyrus, ou fragments de papyrus connus jusqu'à présent, se rapportant à pareils contrats ; je les énumère ici :

1°	B. G. U.,	n° 1 106,	vol. IV,	p. 75	(a. 13 av. Cr.).
2°	—	n° 1 058,	—	p. 86	(— —).
3°	—	n° 1 107,	—	p. 178	(— —).
4°	—	n° 1 108,	—	p. 180	(a. 5 —).
5°	—	n° 1 109,	—	p. 183	(— —).
6°	—	n° 1 111,	—	p. 186	(a. 15 —).
7°	—	n° 1 153,	—	p. 281	(a. 14 —).
8°	—	n° 1 110.	—	p. 184	(a. 5 —).
9°	—	n° 1 112,	—	p. 188	(a. 4 —).
10°	—	n° 297,	vol. I,	p. 290	(a. 50 d. Cr.).

Pas tous ces papyrus nous réfèrent des contrats complets de salaire de nourrice mercenaire, car de quelques-uns, il ne nous est parvenu que des fragments et par conséquent ils ne nous ont transmis que des indices de vrais contrats.

« La nourrice s'engage à avoir soin d'elle-même et de l'enfant, et de ne pas gâter son lait, et de conduire une vie sans tache, de ne pas avoir d'autres fils, ni d'allaiter aucun autre enfant. La nourrice oblige à demeurer chez la mère chaque mois et continuellement pendant quatre jours en conduisant avec elle l'enfant, afin que celui-ci soit vu par elle. »

Le contrat est souscrit par les deux femmes contractantes et par leurs respectifs patrons.

En outre, la nourrice s'engage à allaiter et tenir chez elle le laitant pour un temps

qui est expressément fixé et qui oscille entre six mois et deux années environ ; en outre elle s'oblige à ne pas quitter l'enfant avant que ce terme soit échu.

C'est avant tout à remarquer la préoccupation de donner à ces précautions à l'égard du temps précis de durée de l'allaitement et par conséquent aussi l'engagement voulu par la cosignataire et accepté par la nourrice, d'avoir soin d'elle-même, de sa propre santé, du lait même ; et encore l'obligation de maintenir une vie immaculée.

Les Égyptiens devaient donc connaître les dangers d'un allaitement non conduit jusqu'au terme nécessaire, les dangers qui pouvaient en dériver à l'enfant par les rapports conjugaux de la nourrice, et les dangers qui pouvaient en provenir à elle-même, etc.

Le salaire changeait, peut-être selon les différentes conditions sociales, les qualités de la nourrice, les obligations que celle-ci s'imposait ; on peut supposer que le prix de 10 drachmes mensuelles représentait un chiffre moyen. A ce qu'il paraît pour quelques contrats, le paiement était effectué d'avance pour la totalité ou pour la moitié ; pour quelques autres à la fin de chaque mois, du semestre ou de l'an.

Le plus souvent on payait au comptant (drachmes), parfois au comptant et en divers objets, soit amulettes, habits, etc. ; ou même encore en produits alimentaires, comme grain, farine, huile, etc.

En outre, il est dit expressément que le salaire est convenu et donné d'avance pour le montant d'environ la moitié de la somme totale.

Le cas où, pour faute de la nourrice, l'enfant est éloigné intempestivement est aussi considéré ; elle devra alors restituer les sommes reçues pour toutes les payes mensuelles écoulées.

Dans les contrats la nourrice s'obligeait aussi à ne donner son lait à aucun autre enfant, pas même au sien propre. Et une telle obligation valait pour toute nourrice, fut-elle mariée, ou esclave, ou libre et durait pendant toute la période de l'allaitement contracté et assumé. L'infraction à ce pacte portait comme conséquence l'immédiate annulation du contrat et en plus la restitution de toute la récompense reçue et dont elle avait déjà joui. Pour toutes ces clauses les contrats grecs-égyptiens assumaient un véritable caractère de la « *locatio operis* » des législateurs.

Dans quelques contrats non seulement on fixe les jours de chaque mois à passer chez les parents ou les tuteurs de l'enfant, mais aussi certaines modalités et les termes de ce séjour, l'obligation de donner le lait à des heures établies, selon le désir de la mère ou de celui qui la remplace.

Le nourrisson, du reste, pouvait être surveillé tous les jours et à toute heure par les parents ou les tuteurs, sans qu'elle pût en aucune façon ni pour aucune raison s'y opposer.

On imposait encore à la nourrice mercenaire de soigner sa personne, soit pour ce qui se rapporte à sa nourriture, soit pour ses occupations et son travail. Elle devait en somme avoir tous les soins pour sauvegarder les qualités nourrissantes de son lait jusqu'au terme de son allaitement. Et puisque les rapports avec son mari ou en tout cas avec l'homme pouvaient amener des altérations de qualité et de quantité du lait, il était convenu irrévocablement que la nourrice devait s'abstenir de tout rapport avec son mari pour vivre exclusivement pour son nourrisson.

Nous ne possédons pas de documents pour connaître ce qu'ont fait la Grèce et Rome pour la protection des enfants avant l'ère vulgaire.

La Grèce, selon Aristote et Plutarque, n'aurait pas même su pourvoir aux orphelins de guerre, malgré les sollicitations de Pisistrate ; Rome eut les *congiari* avec des dispositions transitoires déjà instituées, à ce qu'il paraît, du temps de Romulus, mais mieux rétablies par Auguste.

Ensuite la bienfaisance publique parut venir en aide aux enfants pauvres, comme peuvent le démontrer les legs de Basile aux Altinati, de Cécile Malvina aux Terracinois de Fabie Adrianilla et surtout la grande fondation de Pline à ses concitoyens de Rome. Ce furent seulement Nerva et après ses successeurs, Trajan, Antonin le Pieux, Marc-Aurèle, qui instituèrent de véritables fondations pour l'enfance. Le premier fonda la Tuctela Italiae, riche de copieux capitaux et avec un effet permanent, ainsi que le prouve la monnaie frappée en honneur de cet empereur. Cette institution, grâce à laquelle on procurait la nourriture aux enfants et aux garçons, fut largement agrandie par Trajan et peu à peu étendue à 39 provinces, de façon que plus de 5.000 enfants pouvaient jouir d'un entretien complet, s'il faut en croire Pline.

L'institution fixait que tous les enfants devaient être élevés et nourris par l'État avec un capital, soutenu par une espèce d'emprunt agricole. La table de Veleja atteste que trois cents enfants étaient élevés de la sorte dans cette ville-là.

Adrien donna, paraît-il, encore plus de développement à cette institution.

Mais après, les institutions pour la protection de l'enfance ont languì sous Commode et Pertinax, et les notices sur ce rapport deviennent plus incertaines ; elles disparaissent tout à fait dans le siècle de l'anarchie et avec la décadence de l'empire romain. Ces institutions pouvaient avoir eu un but politique, celui d'exciter à la procréation et d'obtenir un plus grand nombre de soldats aptes aux guerres futures, mais probablement elles démontraient aussi un plus délicat sentiment d'affection envers l'enfance. En tout cas, elles ne furent qu'imitées et non jamais surpassées dans les siècles suivants et elles nous prouvent que dans la déclinante morale païenne survivait toujours, très vif, un sens d'amour profond pour l'enfance.

SEPTIÈME JOURNÉE

I

La peste de Thucydide. — La peste d'Athènes, par M^{me} la Doctoresse PANAYOTATOU.

II

Les étapes de la psycho-pathologie historique. — Les précurseurs, par M. le D^r CABANÈS.

III

Boccace et la médecine, par M. le D^r BUGIEL.

IV

Présentation du premier modèle de forceps, à branches parallèles, de Chassagny (de Lyon), par M. le D^r L. BOUCHACOURT.

V

Présentation du moulage de la statuette en ivoire du musée de Cluny, inscrite au catalogue sous le n° 4210, et portant comme titre : le mystère de la génération, par M. le D^r L. BOUCHACOURT.

VI

L'œuvre de Guillaume Baillou, par M. le D^r L. BRODIER.

VII

La lutte contre les épidémies et les maladies contagieuses dans le Maine sous l'ancien régime, par M. le D^r Paul DELAUNAY (Le Mans).

VIII

Les grands courants de la pensée biologique en France, au début du xix^e siècle, et les idées de Risueno d'Amador sur la méthode en médecine, par M. le D^r R. Mourgue.

IX

La publicité médico-pharmaceutique dans les journaux des xvii^e et xviii^e siècles, par M. Maurice BOUVET.

X

Les échantillons de terre sigillée du musée du Louvre, par M. Maurice BOUVET.

XI

La pharmacie du Taciturne à Anvers, par M. le D^r TRICOT-ROYER.

XII

Anvers nosocomial de l'an mille à nos jours, par M. le D^r TRICOT-ROYER.

I

LA PESTE DE THUCYDIDE. — LA PESTE D'ATHÈNES

PAR M^{me} LA D^{me} PANAYOTATOU (ALEXANDRIE)

Il est digne de remarque qu'Hippocrate et Galien, les deux maîtres de l'ancienne médecine grecque, ne nous ont laissé aucune description minutieuse de l'épidémie d'Athènes, description qui nous aurait fourni une connaissance plus exacte de cette maladie de leur époque ; et si le grand historien n'avait pas décrit dans son histoire la maladie pestilentielle d'Athènes nous n'en aurions aucune description.

En effet, dans le trésor hippocratique, dans le chapitre intitulé « Dogme des Athéniens », il est dit seulement que la maladie pestilentielle arrivant du pays des barbares se propagea en Grèce et qu'Hippocrate envoya ses élèves dans différentes contrées, leur prescrivant la thérapeutique, qui devait arrêter l'épidémie (Δόγμα Ἀθηναίων, Ἱπποκράτους, § 25) :

« ... Καί λοιμοῦ ἴοντος ἀπὸ τῆς βαρβάρων ἐπὶ τὴν ἐλλάδα, κατὰ τόπους ἀποστείλας τοὺς ἑαυτοῦ μαθητάς παράγγειλε τίσι χρὴ θεραπείαις χρωμέ νους ἀσφαλῶς διαφεύξασθαι τὸν ἀπὸντα λοιμόν... »

Selon le médecin Landsberg de Breslau ¹, la maladie pestilentielle d'Athènes, la Peste d'Athènes, était le typhus exanthématique de nos jours ; comme argument à l'appui de son opinion, il mentionne l'afflux dans la ville de Périclès de tous les habitants des environs dévastés par les Péloponésiens. Cependant la maladie ne sévissait pas seulement à Athènes, où, selon l'historien, elle apparut soudainement : « ἐξαπινάϊως ἐνέπεσε », mais elle s'est propagée en Égypte, en Libye et dans une grande partie de la Perse ; par conséquent, elle n'était pas autochtone, née dans la ville même sous des influences topiques.

La maladie d'ailleurs commença au port, attaqua d'abord le Pirée, détail qui affirme l'introduction de l'infection du dehors.

Thucydide nous dit que le Péloponèse a été légèrement frappé (Thucydide, liv. II, § 54) « ... ἐς μὲν Πελοπόννησον οὐκ ἐσῆλθεν ὅ τι ἄξιον καὶ εἰπεῖν... », par conséquent la maladie n'était pas limitée à Athènes. Beaucoup plus persuasive nous paraît l'opinion de Littré et Héker selon laquelle la maladie était grave, destructive, épidémique, et par son éruption pustuleuse et ulcéreuse ressemblait à la variole de notre époque ².

Nous allons maintenant, à l'appui de cette opinion sur l'identité de la *maladie*

1. Ueber die in Attica zur Zeit des peloponnesischen Krieges herrschende Pest, eine Nachlese. Dr Landsberg, Breslau.

2. La variole a été vérifiée au VI^e siècle après J.-C.

décrite par *Thucydide* et de la *variole*, mettre en comparaison la description faite par le grand historien ancien avec celle des principaux symptômes de la variole décrits par un des auteurs contemporains, le professeur B. Auché, agrégé de Bordeaux, dans le traité Gilbert-Thoinot publié ces dernières années (Paris, 1909) et qui, en certains points, paraît être la traduction de la description de *Thucydide*. Nous allons de même comparer l'exposé des principaux symptômes du *typhus exanthématique* décrits par Jeanneret et Minkine (Paris, 1915) qui ont observé le typhus en Serbie en 1914, ce qui nous prouvera la ressemblance de la *peste d'Athènes* avec la *variole* d'un côté et d'autre part la dissemblance entre la maladie de la *guerre du Péloponèse* et le *typhus exanthématique*.

Exanthème. — Le point surtout caractéristique sur lequel peut se baser le diagnostic différentiel des trois maladies c'est l'*exanthème*, voilà pourquoi nous allons y insister plus particulièrement.

Parallèle de l'exanthème aux trois maladies en question. — Le plus caractéristique des symptômes et la base la plus sûre pour le diagnostic des trois maladies (*peste d'Athènes*, *variole*, *typhus exanthématique*) est l'*exanthème*; par conséquent nous n'avons qu'à comparer la description de l'*exanthème* de chacune de ces trois intéressantes affections. *Thucydide* écrit : «... τό μὲν ἔξωθεν ἀπτομένῳ σῶμα... ὑπέρυθρον... φλυκταίναις μικραῖς καὶ ἔλκεσιν ἐξηνηθὴς... » ce qui signifie, que « ... la peau était rougeâtre, couverte de petites pustules ulcérées ». Auché, décrivant les complications de la peau dans la variole, nous dit que « les croûtes sont détachées prématurément par le frottement ... » « le fond des pustules saigne ... et se transforme en ulcérations ... » ; par contre, Jeanneret expose comme suit, ce qui se rapporte à l'*exanthème* du typhus : « Dans 5 p. 100 de mes observations l'*exanthème* manquait ; ni *Thucydide*, ni Auché ne rapportent des cas privés d'*exanthème*... » Puis Jeanneret décrit ainsi l'*exanthème* même : « La « peau se couvre de taches de couleur rose sale *peu visibles*, disparaissant à la pression. « Leurs bords sont *flous* et le *toucher le plus doux ne révèle aucune saillie* à leur niveau. « On les voit au début surtout là où la peau est la plus blanche. » Et plus bas, parlant toujours de l'*exanthème*, il nous dit : « S'il est généralisé, on le retrouve sur toute « la surface du corps, mais jamais au visage. »

L'*exanthème* du typhus exanthématique, comme nous le voyons, ne révèle *aucune saillie* et ne se distingue pas facilement ; *il est peu visible*, tandis que l'*exanthème* de la *peste d'Athènes*, ainsi que celui de la *variole*, se caractérisent par des *pustules*, qui aboutissent à l'*ulcération* ; c'est juste le contraire, c'est-à-dire que c'est l'*exanthème à saillie*, qui se remarque très facilement. Selon Netter l'*exanthème* du typhique peut faire songer à la *rougeole* et en effet tel nous l'avons remarqué à Alexandrie dans plusieurs cas observés à l'hôpital grec au service du docteur Valassopoulos, assez souvent même l'*exanthème* faisait défaut parmi les malades d'Alexandrie. Danielopolu, de Bucarest, d'ailleurs, décrit l'*exanthème* des typhiques, tout d'abord comme *taches lenticulaires*, qui se transforment en taches pétéchiiales mais il ne parle absolument pas de saillie. Selon Jeanneret, si l'*exanthème* du typhus exanthématique est généralisé, on le trouve *sur toute la surface* du corps, mais jamais au visage. — Tout au contraire, selon *Thucydide* : « διεξήκει γὰρ διὰ πάντος τοῦ σώματος ἄνωθεν ἀρχόμενον τὸ ἐν τῇ κεφαλῇ πρῶτον ἰδρυθέν καμὼν » ; le mal commençait *par la tête* et s'étendait sur toute la *surface du corps*, et comme pour nous expliquer qu'il s'agit des complications de la peau, il ajoute aussi-

tôt que le mal se localisait aux *organes génitaux* et aux *extrémités supérieures et inférieures*, provoquant sur plusieurs la gangrène de ces parties.

Et Auché, auteur contemporain, nous répète que « l'exanthème de la variole commençant par la tête, et plus spécialement par le visage, s'étend sur tout le corps et provoque souvent la gangrène des extrémités et des organes génitaux ».

Jeanneret, au contraire, qui a suivi la maladie en Serbie pendant la guerre 1914, nous dit que, parmi les gens sains atteints du typhus, il a *rarement vu des gangrènes*, sauf à l'extrémité du gros orteil ou au nez ; la gangrène survient, selon Jeanneret, lorsque les soldats ont les pieds gelés, et même les cas de gangrène cités par les auteurs ne sont pas provoqués par l'exanthème — ainsi qu'à la *peste d'Athènes* et la *variole*, — mais sont le résultat d'une acrosphyxie présentant les extrémités *bleues, exsangues*, symptôme nullement cité dans la description minutieuse de Thucydide. A l'hôpital grec d'Alexandrie, parmi plus de 1.608 cas pas un seul cas de gangrène. Danielopolu, parmi 608 cas en Roumanie, n'a eu aucun cas de gangrène ; dans les formes hyper-toxiques il note la cyanose chaude ou froide des extrémités, mais les artères étaient *perméables à l'autopsie*. Cantacuzène en Serbie insiste aussi sur l'influence prédisposante des gelures des pieds.

Symptômes oculaires. — Autre point très intéressant pour le diagnostic différentiel des trois maladies, ce sont les symptômes oculaires.

(Comme complications oculaires Thucydide nous raconte que plusieurs malades étaient privés de la vue, tandis que parmi 1.608 cas (Hôpital grec d'Alexandrie) aucun trouble de la vision, et Danielopolu de Bucarest note un seul cas d'atrophie du nerf optique mais pas de kératite. Auché également dit qu'avant la vaccination le 35 p. 100 du chiffre total des aveugles était dû à la variole. Par contre, Jeanneret affirme qu'il n'a observé en Serbie aucun cas de *troubles de la vision* après le typhus ; il cite seulement la conjonctivite passagère, la contraction des pupilles et le strabisme passager, mais pas de kératite.)

Quant à la grande mortalité de la peste d'Athènes, nous n'avons qu'à comparer l'historique de la période prévaccinale de la variole décrite magistralement par Kelsch : « Par la constance de son règne, par la fréquence et la gravité de ses épidémies, « par nos lointaines migrations avec les courants humains, elle a joué un rôle néfaste « dans la destinée des peuples et mêlé son nom redouté aux plus grands événements « de l'histoire. » « Elle a dépeuplé de vastes contrées, détruit des races entières et jus- « qu'au siècle dernier, elle a été l'obstacle le plus sérieux à l'accroissement de l'espèce « humaine. » Et plus bas il continue : « ... Son extension fut effectuée brusquement ou « progressivement par les luttes constantes entre les peuples aux prises les uns avec les « autres... » Il cite même la manifestation de la maladie « dans l'armée abyssinienne « occupée au siège de la Mecque (572) » et son « importation au Sud de l'Europe par « les Sarrasins, qui prirent possession de l'Espagne ». La Peste d'Athènes ne se déclara-t-elle pas quelques jours après l'invasion des Péloponésiens en Attique ? (Thucydide, liv. II, § 47).

En outre, Thucydide cite la congestion du pharynx et de la langue qui devenait sanguine ; de même Auché cite la congestion du *pharynx et de la langue*, et tous nous connaissons l'*enanthème* caractéristique de la variole, tandis qu'à l'hôpital grec d'Alexandrie le manque de vomissements et la *langue cotonneuse* a été la base du dia-

gnostic du *typhus*. Thucydide cite des *embarras gastriques* et des *vomissements bilieux* ; à la variole aussi les embarras gastriques et les vomissements sont caractéristiques, tandis que le manque de vomissements à l'hôpital grec d'Alexandrie a été caractéristique du typhus. Selon les notes du Dr Lyritis, aide du Dr Valassopoulo.

Thucydide cite la raucité de la voix puis la bronchite et la toux ; de même, Auché cite la raucité de la voix, la laryngite et la trachéo-bronchite de la variole, tandis que Netter nous dit que le malade de typhus n'accuse ni toux, ni expectoration ; dans l'hôpital grec d'Alexandrie on a noté, parmi plus de 1.000 cas, parfois seulement une toux légère, et Danielopolu de Bucarest note seulement la congestion des bases des poumons dans la forme hypertoxique.

Conclusion du diagnostic différentiel. — Après ce parallèle entre les principaux symptômes de ces trois maladies nous croyons pouvoir conclure que la peste d'Athènes se rapproche bien plus de la variole que du typhus exanthématique. En ce qui concerne la grande mortalité résultant de la maladie, il faut nous rappeler les immenses ravages causés parmi les populations et surtout les armées, par cette horrible maladie, avant la bienfaisante découverte de Jenner.

Quant à la comparaison avec la « Peste bubonique » elle nous paraît tout à fait insoutenable par la dissemblance des symptômes cliniques. Les anciens Grecs par la dénomination « Peste = λοιμός » entendaient toute maladie pestilentielle ; d'ailleurs Hippocrate cite parmi les maladies épidémiques — *la fièvre avec bubons* — symptôme absolument pas mentionné par Thucydide, qui au contraire cite des *pustules* couvrant la surface de la peau, symptôme n'appartenant pas à la « peste bubonique »¹.

M. JEANSELME : L'intéressante communication de M^{me} Panayotatou, si savamment et consciencieusement exposée, pose un problème maintes fois abordé et jamais résolu.

Cette question historique m'a beaucoup intéressé, il y a quelque vingt ans. Il n'est pas possible, à mon avis, de porter un diagnostic ferme sur la nature de l'épidémie qui décima l'Attique et les troupes athéniennes au v^e siècle avant notre ère. Mais je crois qu'on peut éliminer la peste bubonique et que le λοιμός d'Athènes doit être assimilé plutôt à la variole qu'au typhus pétéchiol².

Voici le résumé de l'admirable description de Thucydide³ qui fut non seulement un témoin oculaire, mais aussi une victime de l'épidémie.

La maladie débute soudainement, en pleine santé, par des chaleurs à la tête et de l'infection des conjonctives. Survient alors un énanthème, caractérisé par de la rougeur de la langue et de la gorge, qui gagne les voies aériennes (éternuement, enrrouement, toux, etc.). L'extension au tube digestif provoque le hoquet et des vomissements bilieux. La peau est rougeâtre, couverte (litt. fleurie) de petites pustules ulcérées⁴. La fièvre s'accompagne d'une soif inextinguible.

La mort a lieu du septième au neuvième jour. Si la maladie dépasse ce terme, elle descend dans le ventre et produit une diarrhée à laquelle beaucoup succombent

1. Voir la description et comparaison minutieuse des trois maladies *in extenso* dans notre chapitre : « L'épidémiologie chez les anciens Grecs », présenté à l'Académie de Médecine par M. le professeur et savant académicien Vaillard.

2. E. JEANSELME et E. RIST. — Précis de Pathologie exotique, Paris, 1909, p. 217 sq.

3. THUCYDIDE. — Histoire de la guerre du Péloponèse, I, II, ch. 47-54.

4. σῶμα ... ὑπέρυθρον ... φλυκταίναις μικραῖς καὶ ἑλκεσιν ἐξηθηχός... ch. 49.

par épuisement. Après avoir débuté par la tête, le mal se répand à tout le corps. Si quelqu'un doit échapper aux accidents les plus graves, l'envahissement des extrémités en est l'indice¹. Il envahit alors les parties naturelles², les extrémités des mains et des pieds, et plusieurs n'échappent que par la perte de ces membres. Quelques-uns aussi perdent la vue.

Je passe sous silence l'origine et la marche de l'épidémie, son effroyable mortalité, l'immunité relative conférée par une atteinte antérieure, car le diagnostic différentiel ne peut faire état de ces indications.

Soudaineté du début, symptômes de la période prodromique, énanthème occupant les muqueuses du nez, de la bouche, de la gorge, du larynx et gagnant l'arbre respiratoire, éruption pustuleuse, durée moyenne de la maladie, pronostic favorable tiré de l'extension du mal aux mains et aux pieds, perte de la vue, voilà tout un ensemble de signes qui sont bien ceux de la variole. Contre l'assimilation avec la peste proprement dite, s'oppose surtout l'absence de bubon. Il est vrai que dans la peste pneumonique le bubon fait défaut et que, dans cette forme, on peut observer des lésions cutanées, ordinairement pustuleuses et suivies d'eschares. Mais ces manifestations éruptives sont inconstantes, en général discrètes, et la mort survient dès les premiers jours de l'infection. Par la brusquerie de son début, la peste d'Athènes rappelle assez bien le typhus pétéchiial, mais les taches sont d'abord érythémateuses, puis purpuriques, et non pustuleuses.

Un point resterait à élucider. D'après Thucydide, « les oiseaux et les quadrupèdes qui se nourrissent de cadavres n'en approchaient pas alors, quoiqu'il y en eût un grand nombre sans sépulture, ou périssaient s'ils y avaient touché »³. Je n'ai trouvé, dans aucun traité de pathologie, la mention de cette particularité, aux chapitres de la peste, du typhus pétéchiial ou de la variole.

M. GIORDANO : Si les carnassiers s'étaient écartés des cadavres le point serait capital et aurait été remarqué par tous les auteurs qui se sont occupés de la question. On sait bien que dans les épidémies de variole on voit les animaux mourir.

On demande à M^{me} Panayotatou comment il se fait que dans certains récits grecs il est souvent question de rats ou de souris, et M^{me} Panayotatou répond que les Égyptiens symbolisaient la peste par une souris.

M. de ALCALÉ présente ses hommages à M^{me} la D^r. pour sa belle dissertation apportée au Congrès de l'Histoire de la Médecine et ses compliments au sujet de la femme française « aussi belle que savante », mais M^{me} Panayotatou, après avoir remercié, fait remarquer qu'elle est grecque.

1. τῶν γε ἀκρωτηρίων ἀντίληψις αὐτοῦ ἐπεσήμεινε, ch. 49.

2. αἰδοῖα. HAESER tend à penser que ce mot désignerait le bubon de la peste, mais ce mot a-t-il jamais eu ce sens ? (Haeser, *Lehrb. d. Geschichte der Medicin und der epidem. Krankheiten*, Iena, 1882, t. III). — D'ailleurs, le bubon n'est pas un accident tardif, mais précoce.

3. Ch. 50.

II

LES ÉTAPES DE LA PSYCHO-PATHOLOGIE HISTORIQUE LES PRÉCURSEURS

PAR LE D^r CABANÈS

On conte qu'un jour, Claude Bernard, conversant avec un philosophe, répondit aux interrogations inquiètes de son interlocuteur, sur la connaissance première des phénomènes, par l'aveu de son ignorance. « Mais vous ne savez donc rien ! Il n'y a donc pas le plus petit point sur lequel vous ayez atteint la vérité complète ? — Aucun, répliqua le grand physiologiste, car la vérité n'est jamais complète, elle est toujours relative, et *la recherche n'est jamais finie.* » Le mot de l'abbé de Vertot : *Mon siège est fait*, nous a toujours paru une absurdité ; une telle outrecuidance prouve, pour le moins, que cet historiographe était totalement dépourvu d'esprit scientifique. S'il avait étudié l'histoire à la manière des physiologistes, s'il avait adapté à la matière morale et politique les procédés de la science, il n'aurait pas écrit la phrase malencontreuse qui l'a fait passer à la postérité, il se serait épargné de dire une sottise.

Claude Bernard a raison contre l'historien ; la recherche n'est jamais terminée. Nous pensions bien n'avoir pas à revenir de sitôt sur une question que nous venions de traiter, mais voici que des documents nouveaux nous obligent à y apporter quelques rectifications et additions qui la compléteront sur certains points.

Étudiant récemment les origines de la psycho-pathologie historique, nous écrivions que celles-ci ne remontaient guère à plus de trois quarts de siècle ; en réalité, il faut les reculer beaucoup plus loin dans le passé. Lélut, Moreau de Tours, Calmeil, ont eu des précurseurs ; seulement, il est juste de le proclamer, Lélut a le premier démontré ce qui n'avait été avant lui que soupçonné ; il a substitué, à de vagues assertions, une doctrine ; il a créé en fait, ainsi que nous l'avons établi, la psycho-pathologie historique.

Nous nous contenterons de rappeler le début d'un article du médecin-philosophe, article écrit en 1838 ¹, et où sa pensée se trouve assez clairement exprimée, pour qu'il soit inutile de l'accompagner d'oiseux commentaires :

« Il est une espèce d'histoire, la plus intime dans ses sources, la plus élevée dans ses résultats, qui, loin de se borner à rassembler les faits de la vie des peuples et à les enchaîner dans leurs rapports extérieurs, recherche dans les profondeurs de l'âme leurs plus secrètes origines. Elle y saisit à leur naissance, et dès les temps les plus

1. *Gazette médicale de Paris*, 15 septembre 1838.

reculés, les instincts et la raison de l'homme ; elle en suit le développement à travers le cours des nations, et le mélange des races qui les constituent ; elle en signale enfin les variations, les écarts, les folies, comme elle a fait ressortir leur marche fatale vers une intelligence plus claire de l'ordre des choses et une observation plus rigoureuse de ses lois. Si, dans l'accomplissement de cette tâche, la psychologie de l'histoire porte naturellement ses regards sur les masses, en interroge les mouvements, cherche à en pénétrer la pensée, elle ne doit pas une moindre attention à l'étude des hommes supérieurs qui les dominent et les conduisent. Indépendamment des faits psychologiques généraux et communs à chaque période de l'histoire, à chaque grande phase du progrès des races et des nations, il y a, en effet, pour chacune de ces périodes, des hommes, en plus ou moins grand nombre, qui en sont comme l'expression vivante, et qui reflètent, en l'exagérant sans doute, mais aussi en la rendant plus sensible, l'idée de l'époque à laquelle ils appartiennent. La psychologie de ces hommes éminents, lorsque les matériaux nécessaires pour la tracer n'auront pas été détruits par le temps, donnera souvent, à elle seule, le secret des pensées de leur siècle, comme à son tour, elle pourra être éclairée et complétée par ces dernières. » C'est, comme on le voit, tout un programme, tracé de main magistrale, auquel ceux qui viendront après Lélut n'auront que bien peu à ajouter.

Dès ses premiers balbutiements, pourrait-on dire, la psychologie morbide a soulevé des protestations de la part de ceux qui, faute d'une suffisante compréhension, trouvaient qu'on empiétait sur leur domaine. Nous ne rééditerons pas ces polémiques d'un autre âge, qui ont perdu, avec le temps, de leur acuité. A ces littérateurs, à ces philosophes il apparaissait, que c'était commettre un sacrilège, un crime de lèse-génie, d'étudier, par exemple, la vie mentale d'un prophète. Scruter, au point de vue psychopathique, les actes d'un Pascal, d'un Socrate, quelle irrévérence ! Ils n'étaient pas loin de traiter d'iconoclaste celui qui avait une pareille témérité. C'est ce qu'exprimait Renan, avec cette courtoisie d'expression qui était sa marque : « Gardons-nous, écrivait l'immortel auteur de la *Vie de Jésus*, gardons-nous de mutiler l'histoire, pour satisfaire nos mesquines susceptibilités. Qui de nous, pygmées que nous sommes, pourrait faire ce qu'a fait l'extravagant François d'Assise, l'hystérique sainte Thérèse ? Que la médecine ait des noms pour exprimer ces grands écarts de la nature humaine ; qu'elle soutienne que le génie est une maladie du cerveau ; qu'elle voie, dans une certaine délicatesse de moralité, un commencement d'étiologie ; qu'elle classe l'enthousiasme et l'amour parmi les accidents nerveux, peu importe. Les mots de *sain* et de *malade* sont tout relatifs. Qui n'aimerait pas mieux être malade comme Pascal, que bien portant comme le vulgaire ? Les idées étroites qui se sont répandues de nos jours sur la folie, égarent de la façon la plus grave nos jugements historiques dans les questions de ce genre. Un état où l'on dit des choses dont on n'a pas conscience, où la pensée se produit sans que la volonté l'appelle ou la règle, expose maintenant un homme à être séquestré comme halluciné. Autrefois cela s'appelait *prophétie* ou *inspiration*. Les plus belles choses du monde se sont faites à l'état de fièvre ; toute création éminente entraîne une rupture d'équilibre, un état violent pour l'être qui la tire de lui ¹. »

Ne nous laissons pas prendre à la magie des mots, et tout en admirant la belle harmonie des périodes, la puissance prestigieuse d'un verbe enchanteur, gardons-nous de son

1. *Vie de Jésus*, 4^e éd., 1863, ch. xxviii.

enchanteresse séduction. Comme l'observe très judicieusement notre distingué confrère Cullerre, « pour respecter les droits de l'histoire, il n'est point nécessaire de contester à la psychiatrie les siens. En étudiant à son point de vue les événements ou les personnages historiques, elle fait œuvre essentiellement médicale, tout en apportant à l'histoire un concours souvent précieux, parfois indispensable, pour l'intelligence des faits jusqu'ici mal interprétés ou demeurés incompréhensibles. »

N'est-ce point Pascal qui a dit, que « la maladie est l'état naturel du chrétien » ? Il entendait certainement parler du chrétien mystique, du sujet exalté par les macérations et le jeûne, qui s'affranchit de plus en plus de son enveloppe corporelle, trouvant que le corps lui pèse comme une guenille, dont il voudrait pouvoir se débarrasser, pour devenir un pur esprit. Par les pratiques de l'ascétisme, on arrive à cet état extatique, « éminemment favorable à la naissance de ces hallucinations visuelles » qui constituent les visions. Comme le dit encore notre confrère précité, « de toutes les formes de la déséquilibration mentale, celle qui caractérise le mysticisme morbide est peut-être la plus importante ». Et nous pourrions ajouter une des plus anciennes, puisqu'on la retrouve déjà dans Arétée. Le passage vaut d'être cité ¹ : « Les malades déchirent leurs propres membres par esprit de religion et pour en faire une sorte d'hommage aux dieux qui lui demandent ce sacrifice. Ce genre de délire est la conséquence d'une conviction profonde et laisse parfois ceux qu'il tourmente gais malgré les douleurs qu'ils ont. »

On peut dire que « toutes les formes de maladies mentales se rencontrent dans l'histoire et ont contribué dans certaines circonstances, au déterminisme d'événements importants ». Et ce n'est pas, comme il pourrait sembler *a priori*, une notion moderne. Ouvrez Hérodote, et vous lirez ² déjà, dans cet auteur, la description d'une épidémie de nature hystérique qui sévit à Argos, d'abord sur les filles du roi des Argiens, pour s'étendre ensuite à d'autres femmes de la ville, et dont le divin Mélampe parvint à triompher par des prières et des sacrifices, des incantations et des lustrations ; l'eau des fontaines servait pour ces lustrations : c'était comme une sorte d'hydrothérapie avant la lettre.

Le même Hérodote, parlant des accès de délire furieux auxquels était sujet Cambyse, se demande quelle en était la cause, et ayant entendu rapporter que le roi des Perses avait été affecté, dès sa naissance de la *grande maladie*, que d'autres nommaient le *mal sacré*, il n'était point invraisemblable, ajoute le narrateur, que « le corps souffrant d'un si grand mal, l'esprit ne fut pas resté sain ». Des fous couronnés, comme le roi de Sparte, Cléomène, se rencontrent encore dans l'œuvre d'Hérodote, qu'il y aurait grand intérêt à revoir à ce point de vue spécial.

Constatons, en passant, que l'hérédité des maladies mentales et nerveuses se retrouve sans l'y bien chercher, chez Euripide ³ : « Il est fou, c'était la maladie de son père ; c'est, en effet, l'ordinaire que de tarés naisse un taré. »

On a, par ailleurs, fait observer que « si les Grecs n'ont pas négligé, dans l'étude des personnages et des questions historiques, les côtés physiques, physiologiques et pathologiques, c'est à l'influence de l'enseignement d'Hippocrate et d'Aristote qu'ils le doivent ».

1. D'après U. TRÉLAT, *Recherches historiques sur la folie*. Paris, 1839.

2. IX, 34.

3. EURIPIDE, *Fragments*, 166.

On connaît la doctrine d'Hippocrate sur le climat, reprise par Jean Bodin, l'abbé du Bos, Montesquieu, et développée avec ampleur par Hippolyte Taine. Aristote, de son côté, a recherché quel était le tempérament des hommes qui se sont illustrés en philosophie, en politique, en poésie, dans les arts ; et il les place parmi les bilieux ou mélancoliques. Il suit de là, que « tous les mélancoliques sont toujours supérieurs aux autres hommes, non par l'effet d'une maladie, mais en vertu de leur nature ». « Cette page d'Aristote, fait à ce propos remarquer Jules Soury ¹, ne pouvait être bien comprise que de nos jours. Morel, Lélut, Moreau (de Tours), Calmeil, Lasègue, Lombroso, etc., devaient avoir scruté la nature névropathique d'un si grand nombre d'états mentaux, qui font l'artiste, l'écrivain, le penseur, le saint, l'homme politique supérieur. Tous les traits qui servent à décrire les symptômes de la grande névrose dans les livres des neurologistes et des aliénistes contemporains, sont dans ce texte d'Aristote. Naturellement, Aristote ne parle ni de névrose, ni de névropathie : il ignorait les nerfs et le système nerveux. »

La psychologie collective, les psychoses des foules, dont d'aucuns font honneur à M. Gustave Le Bon ou à Tarde ; ou, s'ils veulent faire montre d'érudition, à Scipio Sighele, P. Rossi et Enrico Ferri, c'est dans Plutarque qu'il faut aller en chercher la première mention. Rapportant les crimes commis à Rome pendant les guerres civiles, Plutarque emploie le mot de « démence », pour exprimer l'état mental de la foule criminelle : « Plus d'une fois, écrit-il, l'on ne se séparait qu'après avoir souillé la tribune de sang et de meurtre, et laissé la ville emportée par l'anarchie, comme un vaisseau sans gouvernail ; aussi les hommes sensés eussent-ils regardé comme un bonheur, qu'il ne sortît rien de pire que la monarchie, de cet état de *démence* et de bouleversement ². » Le biographe des hommes illustres a, également, bien mis en relief, notamment dans la vie d'Alexandre, cette sorte de vertige, cette ivresse spéciale qui conduit aux pires folies les détenteurs de la toute-puissance ; c'est ce qui faisait porter, par Napoléon ³, ce jugement, sur l'homme qui, à peine au sortir de l'enfance, avait conquis une partie du globe : « Alexandre se montre tout à la fois grand guerrier, grand politique, grand législateur ; malheureusement, quand il atteint le zénith de la gloire et du succès, *la tête lui tourne*, ou le cœur se gâte : il avait débuté avec l'âme de Trajan, il finit avec le cœur de Néron et les mœurs d'Héliogabale. »

Cet effet corrupteur du pouvoir suprême ne pouvait échapper à l'inimitable peintre de mœurs qu'est Tacite, dont la pénétration psychologique fait toujours notre admiration. *Vi dominationis convulsus et mutatus*, dit l'historien latin, avec son habituelle et si énergique concision. Raconte-t-il la mort de Vitellius, Tacite écrit : « Il tomba enfin percé de mille coups, et le peuple l'outragea mort, avec la même bassesse qu'il l'avait adoré vivant ⁴. » N'évoque-t-on pas, malgré soi, les saturnales de la Terreur, les scènes de cruauté et de débauche qui ont stigmatisé à jamais les massacreurs de septembre 1792 ? N'est-il pas curieux de noter ⁵ que, sous la tyrannie de Robespierre, Camille Desmoulins ait emprunté à Tacite ses passages les plus saillants pour flétrir les tyrans de son temps, dans sa courageuse feuille, le *Vieux Cordelier* ?

1. *Le Système nerveux central*, 224.

2. *Vie de César*, § 28, éd. TALBOT, 1865, 503.

3. Cf. le *Mémorial de Sainte-Hélène*.

4. *Histoires*, livre III, § 85 (éd. J.-L. BURNOUF).

5. La remarque est de M. Louis PROAL (*Revue philosophique*, février 1916).

Plutarque, on le sait, n'oublie aucune des particularités intéressantes de la vie des personnages qu'il met en scène. Au lieu d'exposer les événements historiques dans leur ampleur solennelle et officielle, il s'attache à un détail, à un mot, qui met mieux dans son jour un caractère, que des combats meurtriers, de grandes batailles et des prises de villes. « De même, dit-il, que les peintres cherchent surtout la ressemblance dans les traits du visage et dans les yeux où se montre le naturel, et se préoccupent peu des autres parties, de même il faut nous accorder de pénétrer de préférence dans les signes distinctifs de l'âme, laissant à d'autres les événements importants et les combats meurtriers ¹. »

Tacite, avant Plutarque, avait envisagé ce côté psycho-physiologique de l'histoire : « De grandes guerres, des prises de villes, des rois vaincus et captifs, offraient à leurs récits (les récits des historiens de l'ancienne République) une vaste et libre carrière. La mienne est étroite et mon travail sans gloire... toutefois, il ne sera pas inutile d'observer des faits indifférents au premier aspect, mais d'où l'on peut souvent tirer de grandes leçons ². » Plutarque s'est-il inspiré de Tacite ; l'avait-il seulement lu ? On a tout lieu d'en douter ³, mais il n'importe.

Ne quittons pas Plutarque sans signaler l'intérêt que présentent, pour le psychiatre qui cherche des sujets d'études dans l'histoire, les biographies qu'il a composées, et qu'on aurait tort de regarder comme un simple recueil d'anecdotes. Si sa préoccupation principale est d'être, selon le mot de P.-L. Courier, « un plaisant historien... n'ayant souci que de paraître habile écrivain, s'il se plaît aux images, aux impressions, aux rapprochements qui ont frappé son esprit », il n'omet pas de noter maintes particularités, dont le physiologiste et le pathologiste peuvent tirer leur profit. On retrouve, chez la plupart de ses personnages, les stigmates de la dégénérescence, dont la science moderne fait si grand état.

Galba, fils d'un père presque nain, était bossu et rachitique ; de même, son successeur, Othon. Les membres sont parfois frappés de paralysie partielle ; d'autres fois, ils présentent des anomalies de longueur, comme chez Artaxerxès, « longue main » ; ou des anomalies physiologiques, telles que la polydactylie et la syndactylie.

On relève, chez Alexandre, des yeux vairons : l'un bleu, l'autre noir ; les dents étaient irrégulièrement plantées chez Pyrrhus, et séparées seulement par un sillon très léger. Alcibiade, Démosthène, Caton d'Utique présentaient du bégaiement ou de la blésité.

Alexandre serait classé aujourd'hui parmi les épileptiques ; il était, en plus, atteint d'une névrose des muscles du cou, qui l'obligeait à tenir la tête inclinée sur l'épaule.

César était, lui aussi, atteint du *mal comitial*, dont il eut plusieurs attaques. Combien pourrait-on encore relever de cas de folie impulsive, de déviations psychiques, d'inversions et de perversions sexuelles, voire même de masochisme, chez certains personnages de Plutarque ! Et l'on arrive à cette constatation, que « quels que soient les pays, les sociétés ou les époques, la corrélation du génie avec la dégénérescence mentale a toujours existé ⁴ ».

1. ALEXANDRE (cité par E. TALBOT, dans son Introduction aux *Vies des Hommes Illustres*; Paris, 1865).

2. *Annales*, IV, xxxii et xxxiii, trad. BURNOURF.

3. Cf. la note 1 de la page xix de la traduction de TALBOT.

4. Dr A. BOSC, *Les signes de dégénérescence chez les Hommes illustres de Plutarque*, thèse de Toulouse.

Mais gardons-nous d'en conclure que la névrose soit une condition du génie. Si le délire et le génie ont de communes racines, ils sont loin de se confondre. Il est manifeste que le génie et la névrose peuvent coexister ; mais de ce que nombre d'intellectuels sont des névropathes, il ne s'ensuit nullement que la névrose soit nécessaire pour produire le génie, qu'elle soit le génie lui-même. Les véritables génies, les génies complets sont faits d'équilibre, de mesure, d'harmonie ; le génie ne saurait être que « la résultante du fonctionnement parfait d'un cerveau perfectionné ¹ ».

Ce serait jeter la défaveur sur cette science, encore embryonnaire, qu'est la pathologie historique, malgré ses antiques parchemins, que de se rallier aux conclusions décevantes de Moreau de Tours ou de Lombroso. Laissant de côté ce que leurs théories ont de trop absolu, retenons-en seulement que nombre de faits historiques tombent sous l'empire des lois physiologiques, et que la psychologie morbide a seule le pouvoir de pénétrer certains mystères, d'éclairer certains actes dont l'histoire, livrée à elle-même, n'arriverait pas à trouver la solution.

M. TRICOT-ROYER. — M. Cabanès vient de donner une définition du génie ; mais je trouve que les citations qu'il a faites au sujet de François d'Assise ne sauraient être appliquées à Thérèse d'Avila. François d'Assise est l'homme qui, après le Christ, a certainement montré le plus de philanthropie et de choses raisonnables au monde.

M. CABANÈS. — Je crois qu'il y a confusion ; j'ai dit que le génie pouvait coexister avec la névrose, mais qu'il fallait se garder de dire que la névrose pouvait produire le génie, j'entends le génie complet, le génie absolu.

M. FOSSEYEUX. — A propos de Thérèse d'Avila, je voulais vous signaler un livre nouveau de Fernand Casal. Il remet en question différents problèmes ayant trait à sa vie.

M. LAIGNEL-LAVASTINE. — Je ne dirai qu'un mot, justement à propos de sainte Thérèse d'Avila qui, au point de vue psychologique et au point de vue psychiatrique, est un sujet qui mériterait de très longs développements.

1. A. REGNARD, *Génie et Folie*, 24.

III

BOCCACE ET LA MÉDECINE

PAR M. LE D^r BUGIEL

Il est toujours intéressant de savoir quelle est l'attitude envers nous d'un coryphée de la littérature. Les grands écrivains sont de grands faconnéurs de l'opinion publique, peu importe s'ils vivent ou s'ils sont morts. Leur voix retentit de la tombe nette et sonore, fût cette tombe même plusieurs fois millénaire.

Le persiflage d'un Aristophane arrive aux oreilles de l'humanité deux mille ans après la chute de l'indépendance de la Grèce. Virgile, le cygne de Mantoue, Horace le doux chanteur philosophique, Juvénal ce flagellateur de la société, ont agi sur l'esprit de centaines de générations, l'ont influencé, l'ont plus d'une fois formé.

Aussi, dans n'importe quelles circonstances il est bon de savoir ce qu'ont pensé d'une telle chose ou d'une autre les grands guides de l'humanité.

Notre profession appartient à celles dont on parle le plus. Nous sommes dispensateurs de la santé, laquelle est le bien le plus précieux. D'où observations copieuses sur nous-mêmes, discussions sur notre art, sur l'application de notre savoir.

On nous respecte, mais on nous jalouse, et nous criblé de traits. Maintes fois on nous invective.

Dans toutes ces occurrences, nous devons savoir prendre une posture déterminée, réfuter ce qui est injuste, démentir ce qui est faux. Si on nous jette un gantelet il faut le relever et faire tout effort possible pour être victorieux. Il nous faut accepter le combat, même si le provocateur s'appelle Molière ou Martial.

Ces idées se présentent à un médecin chaque fois qu'il aborde les ouvrages d'un grand écrivain et il arrive fort rarement qu'un écrivain, même s'il ne nous est pas hostile, ne touche plus ou moins à notre art.

Si ce n'est pas du médecin, c'est de la médecine, c'est de la maladie qu'il parle.

Ainsi il a l'occasion de préciser son attitude envers nous.

Parmi les trois écrivains les plus grands de l'Italie, Dante, Pétrarque et Boccace, chacun a eu sa façon spéciale de juger la médecine et les médecins. Dante, esprit immense, une véritable encyclopédie de l'époque, s'occupa de notre art en tant que manifestation scientifique et intellectuelle.

Sa pensée, pareille à un magnifique papillon de rêve, voltigea au-dessus de toutes les fleurs, glana la rosée dans tous les calices. La médecine fut pour lui une des plus belles efflorescences de l'idée humaine, une branche de la philosophie. Aussi l'admira-t-il et, comme dit un de ses commentateurs, « s'il n'a pas eu l'intention de nous

transmettre ses connaissances en médecine, il s'y appuya, comme il le fit pour toutes les branches de la science que son génie et ses vastes connaissances lui avaient rendues familières et qu'il utilisa pour édifier les majestueux piliers de ce monument éternel : *Divine comédie*, miroir ineffaçable du moyen âge ».

Pétrarque, au contraire, fut un de nos pires détracteurs. Déjà lors de sa jeunesse, pendant son séjour en France, il fit voir sa jalousie et son hostilité envers nous. Il eut alors, comme il dit lui-même ¹, « un débat retentissant » avec les médecins français. Plus tard il écrivit les « *Invectives contre un médecin* », diatribe violente et virulente. Un autre morceau de cette animosité hargneuse nous est conservé dans sa vingtième lettre à Boccace, écrite de Pavie le 10 décembre 1364.

Nous en citerons quelques passages ; contre leur caractère antipathique tranchera d'autant plus agréablement l'aménité de Boccace, lequel, déclarons-le dès maintenant, se montra plein de déférence, d'amitié et d'urbanité envers notre profession.

Boccace a été deux fois malade : une fois il fut obligé de recourir à notre art et guérit parfaitement ; une autrefois il se rétablit sans soins médicaux. C'est au sujet de ces deux maladies que lui écrit Pétrarque. Voici l'exorde de cette lettre qui porte comme sous-titre : « *Réquisitoire en forme contre les médecins* ². »

« Vous m'avez écrit, je ne sais quand (j'ai oublié l'époque, je me rappelle le fait) que vous aviez été gravement malade, mais que vous aviez été guéri par la grâce de Dieu et le secours du médecin. Je vous répondis alors (car je m'en souviens aussi) que j'étais extrêmement surpris de voir par quelle voie cette erreur vulgaire avait monté vers un esprit aussi élevé ; que Dieu et votre forte constitution avaient tout fait ; que le médecin n'avait rien fait du tout, ni rien pu faire, sauf ce que peut un dialecticien bavard, riche d'ennui et pauvre de remède. Mais aujourd'hui vous m'écrivez que pour votre maladie vous n'avez point appelé le médecin. Je ne m'étonne plus que vous ayez été sitôt guéri. Le meilleur moyen de guérir, pour un malade, c'est de se passer de médecin. Ce langage semble étrange aux oreilles qui ne l'ont pas éprouvé, mais, pour celles qui en ont fait l'expérience, ce que je dis est connu, clair, avéré, plein de vérité.

« Les médecins se vantent d'être les auxiliaires de la nature. Ils combattent souvent contre la nature et pour les maladies. Les moins mauvais gardent la neutralité et attendent le dénouement. D'une sincérité et d'une discrétion parfaites, ils se font les spectateurs des malades, et, suivant la fortune du combat, ils joignent leurs enseignes oisives à celles des vainqueurs et s'avancent sans bruit pour partager la gloire. Bon Dieu ! que de Metius Suffetius ³ sans un Tullus Hostilius ! Le monde a été longtemps exempt de cette engeance, surtout tant qu'il fut meilleur ; Rome en a été exempte tant qu'elle fut parfaite. Le Caton qui a mérité chez nous le titre de sage a prévu ce fléau et a averti d'avance de l'éviter. Mais on ne crut point à cet avis salutaire, sort commun de ceux qui donnent de bons conseils. Les médecins envahirent en foule notre pays. »

Et à la guise de Caton l'Ancien, qui guérissait toutes les maladies avec des feuilles et des troncs de choux et qui ne connaissait pas de limites de haine contre les médecins

1. *Lettres de Pétrarque à Boccace*, p. 188-189.

2. *Lettres de François Pétrarque à Jean Boccace*, traduites du latin pour la première fois par Victor DEVELAY. Paris, 1894, p. 200.

3. Général albain que Tullus Hostilius punit de ses tergiversations en le faisant écarteler.

grecs apportant d'autres remèdes ¹, le chantre immortel de Laure, déblatère contre les fils d'Esculape. On serait enclin à supposer que c'est la jalousie qui constitue le mobile principal de son ire. Le costume qui lui semble indigne de la corporation le met surtout hors de lui.

« Quel étalage usurpé d'un costume dont ils sont indignes ! Des robes d'une pourpre cramoisie avec des parements de diverses couleurs, des anneaux étincelants, des éperons dorés ! De quel homme, même sensé, tant d'éclat n'éblouirait-il pas les yeux ? Je le demande, que leur manque-t-il maintenant sinon des chevaux blancs, et des chars couverts de pourpre ? Et même les chevaux ne leur manquent pas, ni les ornements dorés des chevaux ; quant aux chars, ils y arriveront bientôt. Ils ne peuvent pas tous avoir tué cinq mille hommes, comme l'exige l'ancien règlement romain, il leur suffira d'en avoir tué le plus possible. »

Ailleurs on croirait entendre un bolcheviste surveillé par « L'œil de Moscou » :

« Si c'est à cause de l'exercice d'un art plébéen que les médecins s'arrogent de pareils droits, pourquoi les laboureurs, les tisserands et ceux qui professent de pareils métiers, n'osent-ils pas en faire autant, sinon parce qu'aucun corps d'artisans n'a une pareille témérité ? »

Les honoraires quelquefois élevés des médecins de son époque semblent aussi exciter Pétrarque ; avec colère et indignation il raconte quelques cas où les sommes versées aux médecins étaient considérables.

D'ailleurs, qu'est-ce qu'il ne blâme pas en nous ? L'un fait mal en défendant aux malades les fruits, l'autre est reproché car il n'est pas partisan acharné de l'eau. Tous sont invectivés car ils emploient le grec et l'arabe pour dénommer les remèdes et les maladies. Il prétend avoir même des amis parmi les médecins ; à l'heure où il écrit sa récrimination quatre vivent, dit-il, encore, deux à Pavie, un à Venise, un à Milan. Ils passent tous au même étrillage.

« Ce sont — dit ce bizarre ami — des hommes instruits et affables, qui causent parfaitement, qui raisonnent bien, qui pérorent avec assez de véhémence, bref, qui tuent doucement. »

La petite Lisette de *L'Amour médecin*, qui n'est qu'une simple suivante de Lucinde, dit la même chose, mais plus agréablement à M. Tomès ², et encore elle termine sa raillerie par une gentille et spirituelle boutade tandis que la lettre entière de Pétrarque nous fait l'impression d'une lourde attaque contre une porte ouverte, attaque où pleuvent des coups de gourdin.

Dans ce beau morceau littéraire nous trouvons encore des passages comme ceux-ci : « Vous aurez peut-être mandé un médecin pour ne pas dire un bourreau » ; « Les médecins ont coutume de diminuer la fortune des malades et d'augmenter leur mal ; ils sont bons à vider la bourse plutôt que le ventre » ³.

Somme toute, Pétrarque ne nous aimait pas. « J'ai même recommandé, dit-il, aux miens en cas d'accident grave de ne rien faire sur ma personne par ordre des médecins, mais de m'abandonner à ma nature ou plutôt à Dieu qui m'a créé et m'a posé des bornes qui ne peuvent pas être dépassées. »

1. M. ALBERT. *Les médecins grecs à Rome*, Paris, 1894, p. 15-21.

2. MOLIÈRE. *L'Amour médecin*, acte III, sc. II.

3. O. c., p. 197.

4. O. c., p. 198.

Pourtant, quelque temps avant le poète avait été atteint de gale. Dans la 16^e lettre à Boccace il décrit toutes les joies de son affection parasitaire ¹. A-t-il eu le courage de ne pas dépasser ici ses fameuses bornes ? Nous ne le croyons pas. Il n'est pas mort galeux, ces médecins donc qu'il vilipendait d'une façon si vulgaire ont été bourreaux non pas de son corps, mais de ses acares.....

Après ces invectives si pénibles il nous est bien plus agréable d'entrer en contact avec l'illustre auteur du *Décameron*.

Nous rappellerons ici les dates les plus importantes se rapportant à sa vie et à son œuvre.

Né en 1313 à Certaldo, petite ville de Toscane, il fit ses premières études sous Jean de Strada, fameux grammairien qui tenait son école à Florence. C'est là déjà qu'il prit le goût de l'antiquité et de la littérature, goût qui devint décisif pour sa vie. Car malgré l'insistance des parents qui en firent ensuite un commerçant, puis un homme de droit, il ne s'occupa avec zèle que des lettres et de l'étude des auteurs anciens. Il s'y consacra définitivement dès que la mort du père le laissa maître d'une petite fortune. Puis sans briguer les honneurs ni les richesses il passa sa vie à écrire des vers et de la prose et à participer au splendide mouvement de la Renaissance. Il cherchait de vieux manuscrits et rien n'est plus touchant que la description d'une de ses randonnées archéologiques où, dans un castel moitié en ruines, au grenier couvert de lierres et de chèvre-feuilles et hanté de chauves-souris et d'effraies, il trouva une liasse de manuscrits grecs et latins. Un autre événement qui marqua une date dans sa vie fut la visite de la tombe de Virgile ; c'est elle qui le sacra poète.

En latin et en italien il chanta les armes et les muses. Il écrivit l'épopée « Théséide », premier poème en octaves, puis un poème romantique « Philostrate ». Il donna des églogues, des poésies lyriques (Rime), une satire contre les femmes : « Il labirinto d'amore », une belle œuvre en prose « Fiammette amoureuse » (Amorosa Fiammetta), puis des ouvrages latins : *Genealogia deorum gentilium* (généalogie des dieux païens), « De montibus, silvis, fontibus », « De claris mulieribus » et plusieurs autres. Il commenta Dante dont il expliqua les poèmes à une chaire à Florence. Mais l'escarboucle de cette rivière de joaillerie est le *Décameron*, publié en 1353.

Bien que certains récits assez libres aient fait au *Décameron* un renom plutôt fâcheux, ce livre est un des plus beaux chefs-d'œuvre de la littérature universelle. C'est aussi une espèce d'encyclopédie de la vie italienne du Quattrocento dans laquelle se meuvent d'innombrables personnages de toutes classes et de toutes conditions, tous dessinés avec vigueur et pleins de vie. Dans cette brillante fantasmagorie la médecine et les médecins ont pareillement une part.

Commençons par la médecine.

Boccace nous fournit deux documents thérapeutiques. L'un concerne le traitement du rhumatisme articulaire aigu, l'autre l'anesthésie générale.

C'est la nouvelle VII de la huitième journée qui nous parle du rhumatisme. M^{me} Hélène de Florence éconduit un soupirant en le laissant toute la nuit dehors, au froid.

« Accablé de fatigue et de froid, Régnier fut à peine de retour chez lui qu'il se mit au lit. Il eut beaucoup de mal à se réchauffer, il s'endormit et à son réveil il se trouva presque perclus de tous ses membres. Les bras et les jambes lui faisaient un mal hor-

1. O. c., p. 152-154.

rible. Il appela les médecins qui désespérèrent de pouvoir le rétablir. Le froid l'avait tellement saisi que ses nerfs s'étaient retirés. Sa jeunesse, son bon tempérament et les soins des enfants d'Esculape le tirèrent enfin d'affaire ¹. »

Il est hors de doute qu'il s'agit ici d'une affection articulaire. D'une excellente observation est le fait que cette poussée de rhumatisme articulaire aigu est précédée d'une période d'incubation.

Régnier se vengea en laissant une autre fois M^{me} Hélène exposée toute la journée au soleil de la canicule. Il la relâcha ensuite et quand l'espiègle veuve était prête à défaillir, il lui répondit :

« Votre chaud peut se guérir avec de l'eau de rose qui sent bon. Ce qui me fâche c'est que, pour guérir mon froid, il ait fallu me mettre dans la fiente très puante de vache et de cheval ! »

En effet, la thérapeutique populaire dans beaucoup de pays a conservé les excréments des quadrupèdes. Rien d'étonnant donc que l'Italie du XIV^e siècle recourait à ce remède dans les accidents rhumatismaux.

La nouvelle X de la 4^e journée apporte une contribution à l'histoire de l'anesthésie générale.

Les recherches historiques ont établi que, déjà avant le chloroforme, l'éther et le protoxyde d'azote (ce dernier employé avant les deux autres par Humphry Davy en 1799), les chirurgiens d'autrefois ont eu recours à divers anesthésiques généraux.

Plin^e fait mention de la « pierre de Memphis » qui, broyée et mélangée avec du vinaigre, rendait insensibles les parties touchées. Dioscoride, qui parle également de la pierre de Memphis, ajoute que la mandragore est utilisable pour endormir les malades que l'on doit soumettre à une cautérisation ou à une incision.

À la même époque, le célèbre médecin chinois Hoa-tho se servait d'une plante de la famille des Urticées qui rendait insensibles les opérés qu'il amputait ou incisait. Fait nettement établi par Stanislas Julien ².

Quelques siècles plus tard, dans le même but, un chirurgien éminent, Théodoric, en même temps évêque de Cervia († en 1298), faisait usage d'une préparation assez complexe administrée en inhalation. Dans son livre il en donne même deux formules. Jehan Canappe, traducteur de Guy de Chauliac, en répète une en ces termes : « Mais aucuns, comme Théodoric, leurs donnent médecines obdormitives qui les endorment afin que ne sentent incision, comme opium, saccusi, morellae, hyosecyami, mandregorce, hederæ arboreau, cicutæ, lactucæ et plongent dedans esponge et la laissent seicher au soleil et quand il est nécessité ils mettent cette esponge en eaul chaude et leur donnent a odorier tant qu'ils prennent sommeil et s'endorment et quan ils sont endormis il font opération ³. »

Est-ce la mandragore seule, est-ce le liquide composé de Théodoric, est-ce enfin un autre produit qu'utilise le chirurgien de Boccace, toujours est-il que les qualités non seulement hypnotiques mais anesthésiques de ce produit sont décrites d'une

1. Nos citations sont faites d'après la traduction de SABATIER de Castres (*Contes de Boccace*, Paris, 1867).

2. LAGNEAU. Des anesthésiques chirurgicaux dans l'antiquité et le moyen âge, tir. à part des *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres* de 1883, p. 11.

3. D^r LAGNEAU. O. c., p. 8-9. Voyez aussi : DUTERTRE. *Des anesthésiques pendant le moyen âge*, Paris, 1886 ; IDEM, *Des anesthésiques pendant l'antiquité*, Paris, 1883 et *Grande Encycl.*, article Anesthésie, par le D^r ALPHANDÉRY.

façon si suggestive par le grand Italien qu'il n'y a pas de doute qu'il ne s'agisse pas ici d'un mythe. Boccace a dû avoir observé de près l'emploi et les qualités de ce liquide qui était peut-être égal et peut-être même supérieur comme valeur à nos anesthésiques à nous.

Donc un célèbre chirurgien de Salerne, appelé maître Mazzeo de la Montagne, fut appelé un jour à voir un malade « qui avait une jambe toute pourrie. Comme il était fort habile dans son art, il connut d'abord la cause du mal et dit aux parents du malade que s'il ne lui ôtait un os gangrené, il faudrait bientôt lui couper entièrement la jambe, ou s'attendre à le voir mourir dans fort peu de temps ; encore ne voulait-il pas répondre du succès de l'opération. Les parents, aimant mieux hasarder sa guérison que de le laisser mourir faute de secours, donnèrent leur consentement pour que le chirurgien fit ce qu'il jugerait convenable. Maître Mazzeo, craignant que le malade ne pût supporter la douleur de l'opération, résolut de l'endormir auparavant avec une eau dont il avait seul la recette. L'opération fut donc remise à un autre moment. Il se mit aussitôt à distiller cette eau soporifique, et après qu'il en eut une quantité suffisante, il la mit dans une ficelle, qu'il posa sur la fenêtre de sa chambre, sans dire à personne ce que c'était.

« Dans l'après-dînée, étant sur le point d'aller trouver l'homme à la jambe malade, pour lui porter ce breuvage et l'opérer, il reçut de Melfi un exprès, avec une lettre d'un de ses intimes amis qui le pria très instamment de partir tout de suite pour venir panser plusieurs personnes de sa connaissance qui avaient été blessées à une batterie qu'il y avait eu la nuit précédente : il remit donc l'opération de la jambe au lendemain et montant sur un batelet, il partit sur-le-champ pour Melfi. »

L'infortune conjugale se mêle ici à la chirurgie.

« M^{me} Mazzeo avait un ami, un robuste gaillard dit Roger de Jeroli. Pendant l'absence du chirurgien (auquel son épouse n'avait que l'âge à reprocher) Roger fit la visite à la belle. Pendant qu'il était seul dans sa chambre il se sentit une soif inextinguible. Ne trouvant dans la chambre d'autre eau que celle que le chirurgien avait mise sur la fenêtre, il ne fit aucune difficulté de l'avalier jusqu'à la dernière goutte. L'eau fit son effet et notre homme s'endormit un moment après. La belle vint le trouver aussitôt qu'elle fut libre. Le voyant dans cet état, elle se met à le secouer, lui disant tout bas de se lever ; mais à tout cela, ni mouvement, ni réponse. Dépitée de sa lenteur à s'éveiller, elle le secoua beaucoup plus fort, en lui disant : « Lève-toi donc, gros dormeur ; si tu avais tant envie de dormir, fallait-il donc venir ici. » La secousse qu'elle lui donna fut si forte qu'il tomba de dessus un coffre sur lequel il s'était endormi. Cette chute ne fit pas plus d'effet sur Roger que s'il eût été mort. La dame, un peu surprise de ce qu'il ne donnait aucune marque de sentiment, se met à lui pincer le nez et à lui arracher, par douzaines, les poils de la barbe. Elle n'en est pas plus avancée : pas le moindre signe de vie ; de sorte qu'elle commença à craindre qu'il ne fût mort. Elle l'agite de nouveau, le pince plus vivement, lui pose les doigts sur la flamme de la chandelle et voyant qu'il se brûle sans les retirer, elle ne doute plus qu'il ne soit mort. »

Nous avons donc là une anesthésie complète.

Viennent ensuite des aventures excessivement amusantes, qui arrivent au jeune Jeroli. M^{me} Mazzeo le croyant décédé, le transporte dans la rue. Il se réveille au

bout de quelques heures et passe un fort mauvais quart d'heure. Nous n'en parlons pas, ce qui nous importe c'est le côté médical.

Nous mentionnerons incidemment un autre récit où un hypnotique plutôt qu'un anesthésique est employé (aussi nous estimons différemment de Lagneau qu'il s'agit ici d'un autre breuvage). Nous passons aussi sur un examen des urines (nouvelle III, 9^e journée) et une application de pilules nouvelle (IV^e, 8^e journée) suivis tous les deux d'incidents humoristiques. Nous arrivons au deuxième groupe des contes du *Décameron* qui évoque les figures des médecins.

Une sincère estime et une sympathie s'en dégagent. Rien du persiflage, rien de la vulgarité de Pétrarque. C'est que tout simplement Boccace est un homme juste. Peut-être aussi la sympathie pour l'antiquité qui a été très vive chez les médecins du Quattrocento et qui ainsi les rapprochait de l'écrivain, était-elle pour quelque chose.

Dans le cas du rhumatisant Régnier, nous voyons que la guérison a lieu « grâce aux enfants d'Esculape ». Le maître Mazzeo de la Montagne est représenté sans aucun vestige d'ironie ; très paternel nous apparaît aussi le médecin de la nouvelle III de la 9^e journée, à qui on apporte l'urine à examiner. Un autre médecin est le héros de la nouvelle X de la 1^{re} journée (Les railleurs raillés, ou le vieillard amoureux). Il s'appelle maître Albert et est « un très habile médecin » à Bologne.

A l'âge de soixante ans, « son esprit est encore vert et plein d'agrément ». Nous voyons qu'il n'y a pas ici de parler à la Pétrarque ni même à la Molière. Cet homme charmant s'éprend d'une jolie veuve, Marguerite Chisolieri, et lorsque cette dame en rit, vu son âge, il couvre de confusion par une réponse spirituelle et sensée la belle prude et ses railleuses compagnes. Ce récit anecdotique se termine de la façon la plus aimable : les deux partis gardent l'un pour l'autre des sentiments fort sympathiques.

La même bienveillance enveloppe la nouvelle IX de la 3^e journée. L'héroïne de cette nouvelle, Gillette, est une fille de médecin. Le père est médecin attitré d'Esnard, comte de Roussillon. La fillette s'élève avec le fils du comte, a beaucoup d'attachement pour celui-ci dès son enfance et arrive, grâce à son dévouement et à ses brillantes qualités morales, à gagner le cœur du jeune homme. « La femme courageuse », — tel est le titre de cette nouvelle — est un des plus touchants récits de Boccace.

Gillette nous apparaît en même temps comme élève de son père. Elle guérit le roi de France d'une fistule, cas dans lequel avaient échoué tous les médecins de Paris. Naturellement, cette guérison joue un rôle important dans son histoire.

Bref, la sympathie pour la grande famille médicale ne se dément nulle part chez Boccace.

Une seule fois il nous fait rire aux dépens d'un docteur de Bologne (nouvelle IX de la 8^e journée, « Le médecin joué »). Mais nous ne lui en voudrions pas après avoir lu rien que l'exposition :

« Un médecin, né à Florence, avait été faire ses études et prendre ses grades à Bologne. De retour dans sa patrie, décoré du bonnet et de la robe de docteur, on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était tout aussi ignorant qu'avant son départ. Et véritablement rien n'est plus ordinaire, dans notre bonne ville de Florence, que de voir ceux qui ont été prendre à l'université de Bologne soit le grade d'avocat, soit celui de médecin, soit celui de notaire, ne cacher sous leur longue robe qu'une sottise présomption, fruit de leur crasse ignorance. C'est surtout ce qu'on remarqua autrefois dans le nommé Simon de Villa, plus riche en biens patrimoniaux qu'en qualités acquises. »

Deux peintres qui aiment à s'amuser, Lebrun et Bufalmaque, jouent à ce monsieur fort simple d'esprit et fort vaniteux une farce bien drôle, mais à lire cette histoire nous rirons de tout notre cœur avec le grand écrivain italien, car il y fustige non pas une profession déterminée, mais la bêtise humaine en général.

Il s'agit d'ailleurs ici d'un cas précis et local. Le récit est doublé d'une satire contre la faculté célèbre de Bologne.

En résumé, dans Boccace, l'histoire de la médecine trouve à glaner des détails intéressants se rapportant à la médecine italienne du ^{xiv}^e siècle. On y rencontre certaines données thérapeutiques. En plus on y voit en pleine lumière et en relief parfait nos confrères tels qu'ils vivent et peignent au Quattrocento. Or, ce tableau est loin de constituer une tache sur les atours de notre passé professionnel. Nous dirons même que dans Boccace force nous est de saluer un prédécesseur de ceux qui ont pris vigoureusement la défense de notre profession, à savoir de Balzac et d'Émile Zola. On sait que le premier dans son beau livre le *Médecin de campagne*, le second dans le *Docteur Pascal*, ont évoqué des figures médicales dont s'honorera toujours notre ordre. Et si le nom de Boccace brillera éternellement, du plus pur éclat, à l'horizon de la littérature, nous autres médecins aurons en plus un autre titre encore à aimer le grand écrivain. C'est qu'au moment où plus d'une main lascive lançait des pierres dans notre jardin, lui n'a pas hésité de dire du bien de cette si tourmentée profession médicale et de nous vouer des sentiments amicaux et respectueux.

IV

PRÉSENTATION DU PREMIER MODÈLE DE FORCEPS A BRANCHES PARALLÈLES DE CHASSAGNY (DE LYON)

PAR L. BOUCHACOURT

ANCIEN CHEF DE CLINIQUE OBSTÉTRICALE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

J'ai l'honneur de vous présenter, en mon nom et au nom de mon maître et ami, le Dr Demelin, un forceps qui a été construit à Lyon vers 1860, et qui présente un réel intérêt, au point de vue de l'histoire de l'obstétricie.

Cet instrument, qui provient de la collection de mon père (qui fut professeur de clinique obstétricale à la faculté de Lyon), représente, en effet, une étape importante dans l'évolution des idées relatives au forceps.

C'est un type à *branches strictement parallèles*, et à tractions soutenues, qui est figuré dans son ensemble (en y comprenant l'appareil tracteur), dans le tome IV du *Traité d'Accouchements de Tarnier et Budin*¹, à l'article *forceps*, dont les signataires furent MM. Budin et Demelin.

Dans ce modèle de forceps, l'appareil tracteur s'insère aussi près que possible du centre de figure, au moyen de lacs souples, qui s'attachent à quatre œillets placés dans le voisinage des centres des jumelles en A et A'. Vers l'extrémité inférieure des deux branches, on voit un petit bouton à tête débordante en B et B' qui jouait le rôle de poulie de renvoi dans les tractions sur les lacs L et L'. Ces tractions pouvaient donc se faire dans des sens très différents, sans cesser, pour cela, d'être des tractions dans l'axe.

Continuateur de Palfyn (de Gand, 1723), de Mesnard (de Rouen, 1741), et de Coutouly (de Paris, 1788), Chassagny se

posa, dès le début, en adversaire déclaré des forceps croisés, dont le grand nom et la grande autorité de Tarnier sont venus, hélas ! consacrer le succès depuis fort longtemps.

Mais ce succès ne peut pas être définitif ; car le croisement des cuillères constitue certainement une erreur, au point de vue mécanique, non seulement par son action

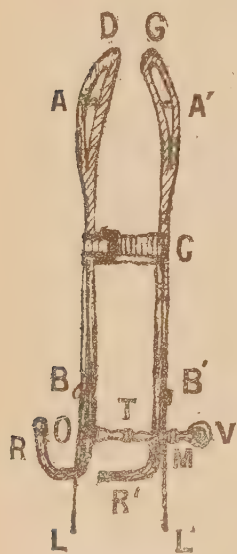


Fig 1. — Premier forceps de Chassagny à tractions mécaniques.

¹. 1901, t. IV, p. 209, fig. 41, Steinheil, édit.

si facilement traumatisante sur la tête fœtale, — surtout quand ces instruments sont maniés par des mains peu expérimentées —, mais encore par la fixité absolue de l'articulation, ce qui ne permet pas de suivre une tête placée dans une position asynclitique.

Le forceps que je vous présente, ne fut d'ailleurs, pour Chassagny, qu'un modèle d'étude, et pour ainsi dire de transition, qui le rend particulièrement intéressant pour l'étude de l'histoire du forceps. Les deux branches s'articulent d'une manière très lâche, au moyen d'une tige T articulée en O sur la branche droite D, tige qui vient s'abattre en M, sur une mortaise à encoche de la branche gauche G; puis on serre l'écrou à vis V, de façon à fixer la tige T en M.

On voit que cette articulation est lâche, puisque l'articulation O reste mobile dans le plan correspondant à l'axe des cuillères, dont le rapprochement se fait très simplement, au moyen de la courroie mobile à boucle C, qui constitue le seul mode de pression sur la tête fœtale.

Dans les modèles qui suivirent, Chassagny abandonna peu à peu sa conception du forceps comme *appareil à tout faire*. C'est ainsi qu'il supprima bientôt les crochets inégaux R et R, qui terminaient les extrémités inférieures des deux branches de son premier modèle. Ces crochets, qui devaient servir dans les accouchements par le siège, et dans les embryotomies avec les ciseaux de Dubois, étaient certainement gênants au moment de l'application du forceps.

Puis Chassagny apporta des perfectionnements importants à la pince de préhension, tout en lui laissant ce mouvement d'avance et de recul, qui a le grand avantage de suivre la tête en asynclitisme et d'assurer, dans tous les cas, une *bonne prise*.

Ainsi il renonça à ce parallélisme strict des branches, dont le grand inconvénient consistait certainement dans la production d'un écartement dangereux, au point de vue de la prédisposition aux déchirures de tout le canal vulvo-vaginal, et cela dès le début de l'application, et avant même les tractions.

C'est alors que Chassagny adopta le principe de la convergence des cuillères vers la tête fœtale, principe qui rend son second modèle si intéressant, et dont s'inspira plus tard M. Demelin, dans la création du forceps qui porte son nom, et dont le type définitif (n° 8), remontant à 1908, n'a pas été modifié depuis cette date.

Mais Chassagny resta fidèle au principe de la traction exercée sur la tête fœtale, au voisinage du centre de figure, principe qui n'était d'ailleurs pas nouveau, puisque déjà en 1717, Van de Laar (de La Haye) avait percé des fentes au milieu des jumelles, avec l'idée de pouvoir y attacher des lacs souples de traction.

Vous voyez donc que le forceps que je vous présente eut le grand mérite de préliminer à des progrès de premier ordre, que réalisa dans la suite le groupement de plusieurs principes d'abord isolés.

Il serait d'ailleurs à souhaiter que ces progrès fussent mieux connus, surtout en France naturellement.

Alors que ma ville natale, Lyon, revendique volontiers l'honneur d'être le berceau du forceps à branches parallèles (dénomination d'ailleurs erronée au sens strict du mot), elle ne l'utilise plus jamais, depuis la mort de Chassagny, de mon père et de Poulet.

A Paris, l'influence de Tarnier est encore tellement puissante, que la plupart de ses élèves croiraient faire injure à la mémoire du Maître, en utilisant un autre forceps que celui qui porte son nom, et qui, sous son égide, a fait le tour du monde.

C'est tout au plus si on ne considère pas que M. Demelin a manqué au respect dû au Maître, en montrant les graves défauts des forceps croisés.

Quelques départements français paraissent cependant être plus accessibles à ces vieilles nouveautés de la mécanique obstétricale. Mais, d'après les renseignements qui m'ont été communiqués par M. Demelin, ce serait surtout dans l'Amérique du Sud, et notamment à Rio de Janeiro, à Belem et à Buenos-Ayres, que les idées de progrès auraient germé, et se seraient développées puissamment.

Permettez-moi, en terminant, de vous faire connaître un détail, que je tiens de mon père, et qui est certainement ignoré de beaucoup d'entre vous : dans la conception et dans la réalisation de son forceps, Tarnier fut beaucoup aidé par un de ses neveux, qui était alors capitaine d'artillerie.

On comprend, dès lors, que le fœtus ait été un peu trop considéré comme un simple corps étranger, dont l'extraction s'imposait, par des moyens dont la violence était peut-être exclue en principe, en ce qui concerne la traction, mais nullement en ce qui concerne la préhension instrumentale, surtout, je le répète, entre des mains peu expérimentées.

Si le forceps Tarnier a sauvé bien des enfants, on peut affirmer qu'il en a tué aussi beaucoup d'autres, en se prêtant trop facilement à une céphalotripsie déguisée, surtout, bien entendu, quand il s'agissait d'applications au détroit supérieur.

Le forceps à branches parallèles (ou convergentes), étant beaucoup plus difficilement meurtrier que le forceps croisé, vous voyez que ma communication présente un réel intérêt rétrospectif, au point de vue de l'histoire de l'obstétricie, et qu'on ne peut que regretter que les idées de Chassagny n'aient pas prévalu plus tôt.

V

PRÉSENTATION DU MOULAGE DE LA STATUETTE EN IVOIRE DU MUSÉE DE CLUNY, INSCRITE AU CATALOGUE SOUS LE N° 1210, ET PORTANT COMME TITRE : LE MYSTÈRE DE LA GÉNÉRATION

PAR **L. BOUCHACOURT**

ANCIEN CHEF DE CLINIQUE OBSTÉTRICALE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

J'ai l'honneur de vous présenter le moulage d'une pièce qui provient du musée de Cluny, et dont vous ne verrez certainement pas l'original, d'abord parce que notre programme ne comporte pas de visite aux musées de la rive gauche, et ensuite parce que cette pièce n'est pas exposée au public au musée de Cluny.

J'en avais connu l'existence en 1905, grâce à l'obligeance de M. Edmond Haraucourt, le très distingué directeur de ce musée, qui voulut bien m'autoriser à la présenter à la *Société Obstétricale de France* et à en faire prendre le moulage que vous avez devant les yeux. Ce moulage, fait sous la direction de M. Verneau, le professeur de l'École d'anthropologie, est d'ailleurs excellent.

Cette figurine représente une femme en ivoire couchée sur un matelas de soie, et ayant sous la tête une plaquette carrée également en ivoire, qui figure un oreiller, dont le pourtour est orné d'une large broderie ; le tout est sur un socle en bois, qui déborde de toute part.

Cette statuette, dont la longueur est de près de 18 centimètres, présente les particularités suivantes : la physionomie du sujet est marquée d'un pli douloureux de chaque côté de la bouche ; les paupières sont baissées comme dans le sommeil ; les cheveux sont relevés en arrière, et réunis de chaque côté sous forme d'une natte, qui passe derrière les épaules du sujet. Les membres supérieurs sont articulés aux épaules : le droit en extension de l'avant-bras sur le bras, le gauche en flexion à angle droit, de telle sorte que la main droite arrive au-devant du pli inguinal droit, tandis que la main gauche se place au-devant du creux épigastrique.

Notons, en passant, que les artistes ont toujours considéré ce geste de la main gauche comme la caractéristique de l'état de gravidité. On le retrouve, en effet, dans la plupart des scènes de la *Visitation*, dans le *Bourgeois et sa femme* de Jan van Eyck, à la National Gallery (de Londres) ¹, et dans la *Donna gravida* de Raphaël, à la galerie Pitti de Florence.

Au-dessus de cette main gauche, se trouvent deux seins globuleux et turgescents,

1. Que MM. BAR et BRINDEAU ont reproduit dans leur *Traité d'accouchements*.

mais placés manifestement un peu trop bas sur le thorax ; au-dessous, on voit un ventre volumineux, manifestement en état de gravidité avancée.

Quand on remonte cette main gauche, jusqu'à ce qu'elle repose sur le visage du sujet, on remarque qu'elle se place au-devant des yeux, dans ce geste instinctif, qu'on considère généralement comme une gracieuse manifestation de la pudeur.

Les deux bras étant ainsi relevés, on se trouve en présence d'une sorte de couvercle de boîte, fixé en haut et en bas par deux tenons, et qui est constitué par toute la paroi abdomino-thoracique antérieure.

Au-dessous se trouve une grande cavité, ayant la même forme que le couvercle, et qui est divisée en deux compartiments par une cloison transversale, qui a certainement la prétention de représenter le diaphragme, d'une façon bien schématique. Au-dessus de cette cloison se trouve un compartiment presque carré, dans lequel sont logés des rudiments de viscères thoraciques, sous la forme du cœur à gauche, et, à droite, de la trachée et d'un rudiment de poumon droit.

Dans le ventre, immédiatement au-dessous du diaphragme, on voit un volumineux boudin, allongé lui-même transversalement comme le diaphragme, et représentant certainement le foie ; à sa gauche est une petite masse arrondie qui est la rate. Au-dessous de ces organes, se trouve une sorte de tablier en baudruche, inséré en haut dans la profondeur, au-dessous du foie, et qui est le grand épiploon.

Quand on relève cette membrane, qui est transparente, on voit, immédiatement au-dessous d'elle en haut, deux saillies en forme de haricots, qui représentent les reins. Ces organes sont placés très loin de la ligne médiane, tout à fait latéralement, et, de leur pôle supérieur, part une sorte de cordon, qui se dirige en dedans et un peu en bas, et qui ne peut être que l'uretère.

Si maintenant on enlève une sorte de couvercle ovale, sur lequel sont dessinées des saillies transversales, représentant des anses intestinales, on voit, sur la ligne médiane, entre les pôles inférieurs des deux reins, une petite saillie allongée transversalement, qui est certainement la vessie, car les deux cordonnets représentant les uretères, après s'être entre-croisés¹, viennent s'insérer à la partie externe de cette saillie, paraissant se continuer d'ailleurs jusqu'au niveau du pôle inférieur des reins.

Au-dessous de la vessie, se trouve l'utérus, sous la forme d'une volumineuse masse ovoïde, qui a fait donner à cette statuette son titre de : *mystère de la génération*.

La paroi utérine antérieure est représentée par un couvercle ovale lisse (le quatrième en y comprenant le grand épiploon). Au-dessous de ce couvercle est une cavité ovoïde, ouverte inférieurement (cet orifice inférieur représente évidemment le col utérin également ouvert).

Dans cette cavité se loge un fœtus finement ciselé, qui est dans une attitude accroupie, ne rappelant que de loin la flexion forcée physiologique, car cet enfant se tient la tête à deux mains au niveau du front. Ce fœtus est relié à sa mère par un mince cordonnet flexible, qui part de son ombilic pour aller se fixer au fond de la cavité utérine, où le placenta est représenté schématiquement par un léger épaissement.

Les erreurs et les omissions grossières, au point de vue anatomique, s'expliquent

1. Cet entrecroisement des uretères sur la ligne médiane constitue, de la part de l'auteur, une conception anatomique vraiment singulière.

par ce fait que cette statuette est de date ancienne, et qu'elle a été faite par un artiste, qui n'était certainement pas un anatomiste.

D'après M. Haraucourt, ce serait un travail français du XVII^e siècle. Mais, d'après d'autres auteurs, la forme de la dentelle de l'oreiller ferait penser que cet ivoire a une origine italienne.

En réalité, on ne sait rien de précis sur cette statuette, qui fut apportée au musée de Cluny par M. du Sommerard, et qui ne quitta jamais, depuis, le cabinet directorial.

Ce genre de reproduction de pièces anatomiques féminines en ivoire, en y comprenant le fœtus dans le ventre de sa mère, ne devait pas être rare à une certaine époque, si on en juge par le nombre relativement important de pièces de ce genre qui sont parvenues jusqu'à nous.

Ainsi dans le musée de l'Histoire de la médecine, que nous venons d'inaugurer dans la salle Debove, j'en ai compté deux exemplaires : l'un appartenant à M. Brunon (de Rouen), l'autre à M. Hamonic.

Mais la statuette que je vous ai présentée me paraît particulièrement intéressante, par la reproduction d'organes qu'on ne retrouve généralement pas dans les pièces de ce genre. Il en est ainsi, notamment, du grand épiploon et du cordon ombilical, qui n'existent pas — ou tout au moins à l'heure actuelle — dans les statuettes de MM. Brunon et Hamonic.

Ces figurines, qui sont souvent cataloguées sous le nom de *Vénus anatomiques*, sont d'ailleurs généralement très différentes les unes des autres, suivant les époques et les lieux de leur fabrication, et aussi suivant, sans doute, les connaissances anatomiques de l'artiste qui les sculptait dans l'ivoire.

Il serait donc très intéressant de constituer, dans le musée d'Histoire de la médecine, une vitrine spécialement affectée à ce genre de statuettes (pièces originales ou moulages). On pourrait même peut-être, à cette occasion, demander à la Direction des Beaux-Arts qu'elle nous cède l'original de cette statuette, qui n'est certainement pas à sa place au musée de Cluny, d'autant plus, je le répète, qu'elle n'est pas visible pour le public.

Enfin, je voudrais terminer par un vœu : c'est que, d'une façon générale, le musée d'Histoire de la médecine, dont nous venons de voir une première ébauche un peu trop disparate, adopte la classification par *spécialités*, et suivant l'*ordre chronologique*, de façon à ce que les chercheurs puissent se faire facilement une idée d'ensemble, du sujet qui les intéresse, en procédant par comparaison.

La classification actuelle par origine, et par droits de propriété des exposants, n'ayant que l'avantage de flatter l'amour-propre de ces derniers, ne me paraît pas devoir être maintenue, et cela, bien entendu, dans l'intérêt des chercheurs.

M. WICKERSHEIMER fait remarquer qu'il y a de nombreux exemplaires de la *Vénus anatomique* que présente M. Bouchacourt.

M. DE LINT précise qu'il y en a un au Musée d'Amsterdam. Mais ce que je voulais demander, c'est si vous aviez quelques indications sur l'origine de ces statuettes. J'ai remarqué que la tête repose sur un petit coussin de dentelle vénitienne ; cela me fait dire que ces figurines seraient peut-être d'origine italienne ? Auriez-vous quelque renseignement ?

M. BOUCHACOURT. — Je n'ignore pas qu'il en existe plusieurs exemplaires, mais elles sont toutes différentes les unes des autres. Une des caractéristiques de celle-ci, c'est la présence de cette membrane qui représente le grand épiploon. Il y a également ce cordon ombilical. Beaucoup de ces statues ne les possèdent pas. Je crois qu'il y aurait intérêt à les grouper de façon à pouvoir examiner comparativement ces statuette d'origine différente.

Quant à l'origine même je n'ai aucun renseignement. Peut-être la dentelle du coussin serait-elle une indication ?

M. DE LINT. — Nous avons conclu à l'origine italienne en raison du petit coussin entouré de dentelle vénitienne ; c'était une supposition du D^r Daniel, d'Amsterdam.

VI

L'ŒUVRE DE GUILLAUME BAILLOU

PAR le Dr L. BRODIER

A l'époque où Baillou abandonna ses leçons sur Aristote et son enseignement des belles-lettres au collège de Montaignu, pour se faire inscrire aux Écoles de médecine, la Renaissance venait de remettre en honneur les ouvrages d'Hippocrate et de Galien, qu'on pouvait désormais lire dans le texte primitif, grâce à la découverte de l'imprimerie. Jean Fernel avait été le dernier défenseur de ce qu'on a appelé l'arabo-galénisme, et il avait un peu mérité que Duret lui reprochât d'avoir « mis en latin très agréable les billevesées des Arabes » ; Houllier avait publié sa critique savante des *Prénotions coaques* et ses remarquables Commentaires sur les *Aphorismes*, et Jean de Gorris avait traduit en latin la plupart des livres d'Hippocrate.

Le principal maître de Baillou fut Louis Duret, qui avait succédé, en 1565, à André Goupyl¹ dans la chaire de médecine au Collège Royal. Duret était un habile anatomiste ; il avait déserté l'école arabe et exposait, dans ses leçons, la pure doctrine hippocratique ; il enseignait la méthode d'observation, l'art d'étudier les crises et de puiser des indications thérapeutiques dans les efforts que fait la nature pour guérir les maladies.

Le premier ouvrage de Baillou fut la thèse qu'il présenta, en 1569², pour être reçu bachelier, sous la présidence de Jean Rochon, pendant le décanat de Jacques Charpentier. On n'en a que le titre, *An febribus refrigeratio remedium?*, et la conclusion, qui est affirmative³. Baillou fut reçu docteur, en 1570, après avoir discuté cette question : *An cuique hominum sua μοῖρα πεπωμένη suis genius* ; son argumentation eut un tel succès qu'il la renouvela deux fois publiquement, en 1602 et en 1615. Le seul ouvrage qu'il ait publié lui-même est un opuscule composé, en 1577, contre les prétentions de certains chirurgiens « aussi incapables de se taire que de bien parler ».

Mais, s'il n'a presque rien publié, Baillou a beaucoup écrit. Ce savant praticien était un excellent observateur. Après avoir occupé sa journée à visiter ses nombreux clients ou à disputer brillamment aux thèses de l'école, il se retirait dans sa bibliothèque et rédigeait les observations de ses malades. De ces « petites histoires des bourgeois de Paris » (Bordeu), il en a retenu près de trois cents qui, judicieusement et longue-

1. L. HAHN. Goupyl (André). *Dict. encyclop. des sc. méd.*, t. XLV.

2. Non en 1568, comme l'a écrit René Moreau. —

3. Th. BARON. *Quæstiones medicæ in scholis parisiensibus agitatæ quotquot recuperari potuerunt, ab anno 1539 ad annum 1774.*

ment commentées, forment les trois livres de ses *Consiliorum medicinalium* et le livre des *Paradigmata*. Ces livres ont le grave défaut de présenter les maladies sans ordre, au hasard de la pratique médicale, ce qui expose l'auteur à des redites fastidieuses. On y trouve côte à côte, de simples ordonnances, de longues dissertations sur des sujets très variés, des observations trop courtes de malades, enfin de véritables consultations adressées à des clients ou à des médecins de province. A propos de l'asthme (*Cons.*, 21, *Lib. I*), il signale la contagion et l'hérédité de la phthisie, qui à Paris, dit-il, « fait de tels ravages que, si l'on n'y prend garde, bien peu de ses habitants échapperont au mal ». On a cru trouver la description du croup dans la 54^e consultation (*lib. I*) intitulée *De Anginâ* et dans laquelle, au milieu de considérations abondantes sur les ophtalmies sèches et humides, Baillou décrit une variété d'angine sèche, non sans s'étendre longuement sur ce qu'il faut entendre par l'expression *morbus siccus*.

Les *Epidemiorum* sont un exposé des maladies régnantes à Paris, aux diverses saisons, pendant les années comprises entre 1570 et 1578 ; mais cet exposé sert de prétexte à des dissertations sur les sujets les plus divers. Entre deux discussions sur les fièvres putrides et les fièvres quartes, l'auteur traite du mal de tête ou du danger qu'offre l'extraction des dents canines. Il croit à une action des corps célestes sur les corps terrestres ; il admet l'influence des saisons et des variations de l'atmosphère sur la santé : « Tel est l'air, tels sont l'esprit et les humeurs », « Par les temps pluvieux, beaucoup ont des catarrhes du poulmon » ; mais il est peu explicite sur cette influence. Le tempérament du malade modifie le cours des maladies ; de même, chaque âge a son état de santé et ses maladies propres.

L'ouvrage de Baillou sur les constitutions épidémiques fut très admiré des médecins jusqu'à la fin du XVIII^e siècle ; il a été cependant surpassé par les tableaux que Sydenham a tracés des épidémies anglaises depuis l'année 1661 jusqu'à l'année 1675. Les auteurs modernes ont retrouvé la grippe dans les constitutions épidémiques des années 1574, 1575 et 1578. Pendant l'automne pluvieux de 1574, on observe, dit Baillou, de nombreux coryzas, des ophtalmies, des toux et des affections du poulmon. En 1575, à la fin d'un hiver malsain, apparurent des douleurs de tête, des fièvres, des points de côté, et des péripleumonies qui se terminaient par la mort en cinq à sept jours. Enfin au printemps de 1578, lequel avait succédé à un hiver assez salubre, « de mauvaises maladies envahirent le genre humain », surtout des douleurs de tête très aiguës, des ophtalmies graves, des maux de dents, des douleurs du cou et de la nuque, des douleurs de côté, et des pleurésies qui, dans les trois quarts des cas, occupaient le côté gauche.

Dans l'été de 1578, Baillou a noté une épidémie de coqueluche, et la description qu'il en a donnée a beaucoup contribué à distinguer nettement cette maladie de la grippe. Gui Patin a plus d'une fois cité les travaux du « bonhomme Baillou » à ce sujet¹.

Les *Epidemiorum* ne nous renseignent qu'incomplètement sur l'état sanitaire de Paris à cette époque ; mais ces trois livres, le premier surtout, offrent un intérêt historique d'un autre ordre. Baillou, en effet, s'y révèle encore le « fléau des bacheliers »

1. « M. de Baillou a fort parlé d'une certaine toux à laquelle sont sujets les petits enfants, que les Parisiens appellent une *quinle*, quod *quinta quoquâ horâ fere videatur recurrere*. » Lettre de Gui Patin à M. Ch. Spon, 18 janvier 1644. Cf. Lettre au même, 6 mars 1656.

(*flagellum majus Baccalaureorum*). Il écrit comme il parlait aux amphithéâtres de la rue de la Bûcherie, quand il argumentait sans relâche aux thèses quodlibétaires. C'est un infatigable interrogateur ; il interpelle à chaque ligne son contradicteur supposé, il lui pose sans cesse des questions embarrassantes suivies d'une réponse brève, coupante, pas toujours convaincante, mais appuyée aussitôt de force citations d'Hippocrate et de Galien. Le lecteur moderne, comme autrefois l'infortuné candidat-bachelier, demeure accablé par cet amas de textes empruntés à la médecine grecque.

Le *Liber definitionum medicarum* complète les 23 livres que Jean de Gorris a publiés, en 1554, sous le même titre. « Il faut l'avouer ingénument, écrit Baillou, dans la plupart des livres d'Hippocrate, les termes sont obscurs. » Il a choisi 64 de ces termes obscurs, qu'il a disposés par ordre alphabétique et dont il donne le sens exact, en comparant les textes d'Hippocrate avec ceux de Galien et de divers littérateurs grecs. Il a dédié ce livre à son maître Louis Duret, en témoignage de reconnaissance pour l'enseignement qu'il en avait reçu.

Le *De virginum et mulierum morbis* a été longtemps considéré comme un des meilleurs ouvrages de Baillou. C'est un traité médico-philosophique, dans lequel il montre d'abord que la distinction des sexes repose sur les proportions différentes du feu et de l'eau, dont le mélange constitue tous les êtres ; la femme, qui contient plus d'eau, est beaucoup plus froide que l'homme. Les maladies ont une évolution différente selon le sexe des sujets : les maladies de l'homme sont plus aiguës, celles de la femme sont plus longues. L'auteur discute alors la question de savoir si les maladies des femmes ont quelque chose « de divin », c'est-à-dire d'obscur et de difficile à connaître ; puis il traite du tempérament des femmes. La partie véritablement médicale du livre est représentée par les derniers chapitres, consacrés : à l'anatomie de l'utérus ; aux « pâles couleurs », dont Baillou place l'origine dans la rate ; à l'amour excessif qu'éprouvent parfois les jeunes filles ; à la suffocation hystérique et à la fureur utérine ; enfin au prolapsus utérin, dont l'étiologie et la thérapeutique terminent cet ouvrage.

Moins important est le Commentaire de l'Œuvre de Théophraste sur le *Vertige* ; Baillou conclut que le vertige résulte d'une altération de la vue, jointe à une erreur de l'imagination avec trouble du mouvement. Dans le petit traité des *Convulsions*, il essaie d'expliquer pourquoi une convulsion ayant son origine dans le côté droit de la tête, atteint le côté sain du corps, mais les maladies du cerveau, considéré comme le siège de l'humide et du froid, avaient alors, selon le mot de l'auteur, « quelque chose d'obscur et de divin », dû à une connaissance trop rudimentaire de l'anatomie et de la physiologie des centres nerveux.

Tout en se défendant de vouloir « apporter aucune douleur aux cendres de Fernel », Baillou a vivement critiqué les doctrines de celui-ci, dans son traité *De arthritide, calculo et urinarum hypostasi*. D'après lui, Fernel s'est gravement trompé sur la pathogénie de la lithiase vésicale qu'il croit toujours précédée de coliques néphrétiques et, par conséquent, de lithiase rénale. Baillou objecte qu'on peut observer, chez l'enfant, des calculs dans la vessie sans qu'ils aient été précédés de coliques néphrétiques ; de plus, on trouve souvent, à l'autopsie, des pierres dans la vessie sans aucune altération des reins. Il prend, de même, la défense de Galien contre Fernel, en affirmant que les sédiments urinaires ne sont pas une partie de la matière qui produit les maladies. Enfin, il accuse Fernel d'avoir écrit des paradoxes sur l'arthritide. Ce dernier auteur

attribue l'arthritisme à une humeur froide, pituiteuse ou séreuse, découlant nécessairement de la tête ou plutôt du péricrâne. Mais les arguments dont il appuie cette assertion, contraire à la doctrine d'Hippocrate et de Galien, n'ont, pour Baillou, aucune valeur. Sauf les cas exceptionnels d'anciens arthritiques chez qui l'autopsie montre le cerveau rempli d'eau, l'arthritisme n'est pas due à une humeur provenant de la tête, et n'est précédée d'aucun symptôme céphalique ; d'autre part, l'humeur en cause n'est pas une humeur froide, comme le prouvent les douleurs aiguës dont cette affection s'accompagne. A cette occasion, Baillou ne manque pas d'opposer à Fernel de nombreux passages d'Hippocrate et de Galien, ainsi qu'une série d'objections qui ont perdu aujourd'hui tout intérêt.

Par contre, dans le petit traité : *De rheumatismo et pleuritide dorsali*, Baillou a eu le mérite de distraire le rhumatisme du groupe confus de l'arthritisme et de le séparer nettement de la goutte. Il indique les principaux symptômes du rhumatisme, son siège de prédilection aux genoux, la mobilité de ses localisations, l'intensité de la douleur et son maximum dans les régions périarticulaires, le gonflement des articulations malades, l'impotence fonctionnelle du membre atteint et l'anémie extrême du rhumatisant ; ces deux derniers signes lui paraissent révéler que la maladie a quelque chose de malin, nous dirions aujourd'hui quelque chose d'infectieux. Il soupçonne la nature inflammatoire de la lésion articulaire et pense que celle-ci est due à une altération du mucus qui, normalement, occupe la cavité de l'articulation.

La maladie frappe surtout les hommes solides et les corps pléthoriques, mais elle est souvent aussi consécutive à la fièvre quarte ou à des affections analogues ; il existe, d'ailleurs, une prédisposition des articulations, une diathèse rhumatique. Des saignées répétées sont le remède le plus salutaire à cette maladie. Accessoirement, Baillou signale des douleurs articulaires consécutives à la syphilis et se demande si on ne pourrait pas appliquer à cette forme de rhumatisme le traitement qu'on applique à la syphilis.

C'est dans les *Consiliorum* et plus spécialement dans les *Paradigmata* que se trouvent les premières constatations cadavériques faites en France sur les maladies ; Baillou est le premier en date de nos anatomopathologistes. Bien que la description qu'il donne des lésions anatomiques soit, presque toujours, trop sommaire, quelques-unes de ces autopsies offrent encore un certain intérêt.

D'une façon générale, Baillou continue les traditions d'Hippocrate et de Galien. La cause principale des maladies est le déplacement et l'altération des humeurs : pituite, bile, atrabile, sang et ichor. Certaines fièvres sont d'origine veineuse et dues à l'altération du sang par des humeurs qui lui sont étrangères ; d'autres proviennent des humeurs retenues dans le mésentère, « le mésentère est la source principale et l'origine des fièvres putrides ainsi que des maladies provenant de la putréfaction » ; d'autres, enfin, comme les fièvres hectiques, ont leur origine dans la substance même des viscères, ce sont celles que Fernel appelait continues symptomatiques.

Baillou a signalé, à plusieurs reprises, la parenté qui existe entre la syphilis, les strumes et l'éléphantiasis ; et il considère le traitement mercuriel comme « le seul Hercule qui combat et défait ces trois hydres ».

Sa thérapeutique s'efforce d'être opportuniste. « Il y a des cas, écrit-il, où les médecins doivent être spectateurs plutôt qu'acteurs » ; mais dans les cas désespérés, ils doivent agir avec audace. Il faut surtout respecter « religieusement » les jours critiques ;

à ce point de vue, Baillou a restreint les indications de la saignée et il la proscrit chez les chlorotiques et les malades affaiblis. En dehors de la saignée et des purgatifs, il n'emploie guère que des décoctions de nombreuses plantes. Le mercure est, pour lui, le médicament « alexitère » de la syphilis, mais il en redoute les fortes doses qui provoquent la diarrhée mercurielle et qui sont capables peut-être de produire, dans la trachée et les poumons, des ulcérations analogues à celles qu'elles produisent dans la bouche ; il préconise le sublimé en pilules dans la composition desquelles il introduit des feuilles d'or.

Les livres de Baillou, écrits en un latin peu élégant, coupé de termes grecs, sont d'une lecture pénible. « Ses ouvrages, dit Alibert ¹, offrent trop d'érudition et de critique ; ils se ressentent un peu des labeurs et des méditations du cabinet. » Toutefois, Théophile Bonet ² a pu en extraire une série de préceptes excellents concernant les devoirs des médecins, le régime des gens bien portants, la thérapeutique pharmaceutique, les fièvres, les maladies des enfants, celles des femmes, etc. Baillou a donné l'impulsion aux recherches anatomopathologiques ; il a distingué la coqueluche de la grippe ; il a séparé nettement le rhumatisme de la goutte ; il est le seul médecin qui, après Hippocrate et avant Sydenham, ait songé à décrire des constitutions épidémiques ; à ces titres, il a mérité d'être proposé par François Bacon ³ comme modèle aux médecins de son époque. Il n'a mérité ni l'éloge excessif de Barthéz ⁴, qui le place au-dessus de Sydenham, ni la critique de Broussais ⁵, qui l'accuse de n'avoir guère relevé la médecine de « l'abjection » où il l'avait trouvée. Il a eu, pendant près de deux siècles, une réputation peut-être un peu exagérée, mais il reste un des médecins qui ont le plus honoré la Faculté de Paris à la fin du xvi^e siècle.

M. MENETRIER. — De la communication si intéressante de M. Brodier je voudrais simplement relever quelques mots au sujet du rôle de Baillou comme anatomiste.....

Je ne crois pas d'ailleurs qu'il soit l'annonceur (?) de l'anatomie. Ce qui m'a frappé au xvi^e siècle, à une époque où nous voyons que les anatomistes avaient tant de peine à se procurer des cadavres, qu'ils les volaient dans les cimetières, c'est que d'après les récits de Baillou, dont la clientèle était à Paris, c'était pratique courante de faire l'autopsie du malade. Mais lorsqu'on faisait l'ouverture des cadavres le plus souvent le médecin n'assistait pas, c'est un chirurgien qui était chargé de faire cette autopsie. Cette coutume de l'autopsie, qui à notre époque étonne, s'explique parfaitement en raison des mœurs ; nous savons que pour les grands personnages et particulièrement pour les rois l'autopsie était exigée. On invitait alors les médecins les plus notables, notamment les doyens de faculté. C'était donc très bien porté de faire faire l'autopsie des malades notables, même des bourgeois quelconques ; il est vraisemblable que c'était passé dans les mœurs, et que d'autre part, les difficultés que rencontraient les anatomistes pour pouvoir faire la dissection des cadavres devaient être plutôt dues à un règlement administratif qu'à une question de mœurs, de répugnance populaire. Nous aurions en quelque sorte les mêmes

1. Considérations préliminaires sur les progrès de la médecine, in *Nosologie Naturelle*.

2. *Pharos medicorum*, in-12, Genève, 1668. *Labyrinthi medici extricati*, in-4°, Genève, 1687.

3. *De argumento scientiarum*.

4. *Discours sur le génie d'Hippocrate*.

5. *Examen des doctrines médicales*, 3^e éd., t. II, p. 59.

difficultés aujourd'hui même si nous étions obligés d'aller disséquer à domicile. Ces difficultés venaient donc, non pas d'une répugnance particulière, mais de ce fait qu'il fallait telle ou telle autorisation pour pouvoir disposer d'un cadavre. Faute d'une autorisation suffisante de la faculté on ne pouvait en disposer. Aussi lorsque l'autorisation était donnée, voyons-nous les anatomistes conserver les cadavres dans la saumure de façon à pouvoir s'en servir lorsqu'ils en avaient besoin.

VII

LA LUTTE CONTRE LES ÉPIDÉMIES ET LES MALADIES CONTAGIEUSES DANS LE MAINE SOUS L'ANCIEN RÉGIME

PAR M. LE D^r **Paul DELAUNAY** (LE MANS)

(Résumé.)

L'insalubrité des villes et des campagnes, l'ignorance des causes morbides et des moyens efficaces de prophylaxie, provoquent la multiplication des épidémies : la lèpre, jusqu'à la fin du xvi^e siècle ; la peste, la suette et le typhus, le paludisme, inoculés par voie parasitaire ; les infections parties du rhino-pharynx (diphthérie) ; fièvres exanthématiques à virus filtrants (scarlatine, variole, etc.), la grippe, font, de siècle en siècle, d'innombrables victimes. Ajoutons-y les infections d'origine digestive, dues à la pollution des *ingesta* — affections typhoïdes et dysentériques ; épidémies spécialement meurtrières de Lignières-la-Doucelle (1756-1758) ; du Sonnois (1766-67) ; de Connerré, de Bonnétable, du Fertois, de Ballon (1772-1777) ; du Grand Lucé (1779) — ou à l'absorption d'aliments avariés (ergotisme gangreneux), aggravées et renouvelées par des famines sans cesse répétées. Enfin, dans le domaine des infections vénériennes, la syphilis, dont les méfaits sont en progression depuis le xvi^e siècle.

Que leur oppose-t-on ? D'abord les moyens ordinaires de la thérapeutique médicale ou empirique. Puis les mesures d'hygiène générale et de prophylaxie promulguées, dans les villes, soit par le corps municipal, soit par une juridiction spéciale et temporaire (Bureau de santé) avec ses agents : prévôt de santé, archers, chirurgiens de peste, prêtres, infirmiers, corbeaux, désinfecteurs ou *désaireux* ; dans les campagnes, par le fabricant, plus tard par le syndic de village. Le tout soldé par des aumônes ou des levées fiscales extraordinaires. Enfin, le concours des Confréries de charité, établies par les curés, encouragées plus tard par l'Assemblée générale du Clergé (1670), les mandements épiscopaux (1672), les prédications des Jésuites, des Lazaristes de Coëffort ; mais ces *charités*, mal vues du pouvoir royal, peut-être en raison des intrigues jansénistes ou ultramontaines (Cabale des dévots), tombent en décadence et ne jouent plus, au xviii^e siècle, de rôle actif dans la croisade anti-épidémique. A l'effort des Confréries, se joint celui de la charité individuelle (particuliers, seigneurs de paroisse) ; corporative (consultations gratuites des Collèges de médecins et Communautés de chirurgiens) ; paroissiale ou municipale (charités paroissiales permanentes ; bureaux généraux temporaires). Sur la fin du xviii^e siècle, ces groupements particularistes et

prosélytiques évoluent et sont remplacés par des bureaux de charité, généraux et permanents, à tendances plus philanthropiques que religieuses, et qui sont le fait et l'œuvre de « tous les citoyens » (Le Mans, 1785 ; Bonnetable, 1786 ; Beaumont, 1786 ; La Ferté-Bernard, 1787). Mais ils se montrent plus préoccupés du paupérisme que du problème sanitaire.

Aussi, dès le début du XVIII^e siècle, la mainmise du pouvoir central sur l'hygiène publique se manifeste, et progressivement s'accroît (extension des pouvoirs des intendants, des subdélégués, création du ministère de l'assistance confié à Chaumont de la Millière). Les magistrats de police règlent l'hygiène de la voirie, celle des sépultures. On cherche à protéger la race, avant la conception, par le traitement gratuit des vénériens (Le Mans, 1775) ; les femmes enceintes (mission de M^{me} du Coudray, multiplication des matrones de campagne) ; les nourrissons (remèdes du Roi) ; les enfants (prophylaxie anti-variologique et diffusion de l'inoculation à l'École Royale militaire de La Flèche, 1769).

Enfin, aux campagnes éprouvées par la contagion, on distribue les Remèdes et les Secours du Roi. Une organisation médicale se constitue peu à peu contre les épidémies et trouve sa finale expression dans les Instructions de l'intendant du Cluzel (1784). Il y a des médecins des épidémies, avec des inspecteurs régionaux (Vétillard, Livré) et un inspecteur général pour la généralité de Tours (Dupichard, Origet). Ils ont pour collaborateurs les chirurgiens de village. Et des mesures successives (Helvétius, consultant général, 1734 ; Richard de Hautesierk, inspecteur général des hôpitaux ; création de la Société royale de médecine, 1778 ; missions de Colombier, La Flèche, 1788) montrent l'effort progressif vers la coordination, d'un bout à l'autre du royaume.

Les médecins des épidémies sont puissamment aidés par les curés de village, dont le rôle effectif et officiellement appuyé dépasse celui des chirurgiens ; par les religieuses, en particulier les Tulardines, qui joignent à la tenue des petites écoles le soin des malades ; on leur adjoint, en quelques cas, des gardes-malades appointées par le Trésor royal.

Les frais de cette organisation, très considérables, sont soldés par le Roi (Remèdes du Roi) ; les fermiers généraux ; les fonds libres de la capitation. Un extrême souci d'économie y préside : médecins et chirurgiens voient souvent réduire leurs honoraires, ce qui n'empêche pas l'afflux des quémandeurs. Le médecin des épidémies joue, dans son ressort, le rôle de gestionnaire, responsable de l'avance, de l'emploi et de la répartition des fonds ; ses comptes sont vérifiés par le médecin-inspecteur de la généralité, par le contrôleur général des finances, et finalement liquidés par le receveur des Domaines de la généralité ; sauf quelques rares exceptions, tous s'acquittèrent honnêtement de leur rôle de comptable. Quant à leur dévouement, plusieurs le payèrent de leur vie.

M. JEANSELME. — Je remercie M. Delaunay d'avoir répondu au souhait que j'avais formulé l'an dernier ; sa communication si intéressante nous a montré l'importance du sujet.

M. Delaunay est cependant un peu sévère en ce qui concerne certaines mesures qui ont été préconisées par le Bureau de Santé et qui étaient excellentes ; elles ont tout à fait préparé les mesures actuelles.

M. FOSSEYEUX trouve également l'appréciation de M. Delaunay un peu sévère. M. Delaunay a posé un point d'histoire intéressant, c'est de savoir quelle a été l'importance de la Compagnie du Saint-Sacrement, de cette Compagnie qui s'est continuée par les Jésuites... Je ne crois pas qu'il y ait eu continuité complète.

M. JEANSELME. — A propos du mot que vous avez prononcé : celui de la dysenterie amibienne, avez-vous vraiment trouvé la trace de cette dysenterie amibienne ?

M. DELAUNAY répond qu'il y a eu des épidémies de dysenterie, mais qu'il ne saurait préciser ; cependant les succès donnés par l'ipécacuanha entre les mains du Dr Vétillart du Ribert portent à croire qu'il s'agissait de dysenterie amibienne.

VIII

LES GRANDS COURANTS DE LA PENSÉE BIOLOGIQUE EN FRANCE AU DÉBUT DU XIX^e SIÈCLE ET LES IDÉES DE RISUEÑO D'AMADOR SUR LA MÉTHODE EN MÉDECINE

PAR le Dr **R. MOURGUE**

Lorsqu'on ouvre le dictionnaire de *Dechambre* à l'article *Risueño d'Amador*, on pourrait légitimement se demander s'il ne vaudrait pas mieux laisser sommeiller ses écrits dans la poussière des bibliothèques. Cet article est aussi bref que tranchant dans ses jugements, qui sont fort probablement de seconde main ; le voici : « Né à Carthagène le 13 février 1802. Déjà membre de l'Académie du royaume de Murcie, il alla à Montpellier compléter ses études médicales. En 1829, il vint à Paris disputer le prix ouvert devant l'Académie de médecine pour la bibliothèque de Moreau de la Sarthe ; et là, malgré l'insuffisance notoire de son érudition, il sut, grâce à l'indulgence de ses juges, à sa présence d'esprit, à son imperturbable assurance, obtenir le partage du prix avec Dezeimeris, son redoutable et savant compétiteur. Après ce succès, vivement contesté, il retourna à Montpellier où il prit le titre de docteur, le 2 août 1830. Quelques années plus tard, moyennant de puissantes protections, il obtint que l'on créât pour lui (1837), à la faculté de Montpellier, une chaire de pathologie générale analogue à celle qui avait été instituée pour l'illustre Broussais. Dans cette nouvelle position, il fit surtout montre de ses qualités qui tenaient plus de l'imagination que de la science sérieuse et positive. Risueño, voulant se livrer à la pratique médicale, avait cru devoir adopter les doctrines homéopathiques qu'il s'efforçait de rattacher à l'hippocratisme et au vitalisme¹ ; mais toutes ces singularités n'eurent pas un brillant succès, et, déjà miné par une affection organique, il succomba bien jeune encore, le 5 août 1849. »

Le même jugement sévère est porté sur Risueño d'Amador par un Espagnol, auteur de travaux intéressants sur l'histoire de la médecine, Guardia, qui fit ses études à Montpellier et qui, dit-il, entendit les leçons de son compatriote (10, p. 461-462).

Par contre, Peisse en parle comme d'un esprit remarquable. En réalité, Risueño

1. C'est une allusion au *Mémoire sur l'action des agents imperceptibles sur le corps vivant* (lu au Congrès scientifique de Nîmes dans l'assemblée générale du 4 septembre 1844), où il est question de façon très pénétrante de la réalité des actions moléculaires dans les phénomènes physiologiques et pathologiques, sans accepter les exagérations de l'école de Hannemann.

d'Amador paraît s'être attiré des haines violentes, d'une part en raison de sa qualité d'étranger, d'autre part à cause de son indépendance d'esprit. Nous verrons que son attitude à l'égard des grands problèmes posés à cette époque était de nature à le faire excommunier aussi bien par l'école vitaliste que par l'école organiciste, conditions des plus propices à la conspiration du silence qui s'est faite autour de son nom.

En outre, Risueño d'Amador a peu écrit ; il n'a jamais publié de livre et, si certaines de ses publications les plus importantes se trouvent facilement dans les Mémoires de l'Académie de médecine, d'autres ont paru sous forme de tirages à part, qu'il est assez difficile de se procurer. On en trouvera la liste dans notre index bibliographique ¹.

Quant aux jugements plutôt sévères portés sur Risueño d'Amador, nous allons en démontrer l'inanité, en analysant son grand Mémoire présenté en 1836 à l'Académie royale de médecine et intitulé : *Influence de l'anatomie pathologique sur la médecine depuis Morgagni jusqu'à nos jours*.

Nous devons tenter auparavant, ne fût-ce que succinctement, d'indiquer les grands courants qui se partageaient la pensée médicale à cette époque, d'abord à Montpellier, puis à Paris. A Montpellier l'esprit du vitalisme barthésien restait vivace, mais ici il convient de préciser entre le véritable esprit de cette doctrine et la déformation qu'elle avait subi entre les mains du successeur de Barthez, nous avons nommé Lordat. Cela est d'autant plus nécessaire que les confusions et les erreurs ne sont pas rares à ce sujet. C'est ainsi que nous lisons dans un ouvrage extrêmement remarquable par ailleurs d'un auteur tchéco-slovaque des plus érudits, M. Ràdl (15, p. 213-214), que P.-J. Barthez rattachait les fonctions vitales en partie à l'âme « pensante », en partie « au principe vital ». Or, c'est là l'expression de la théorie du *double dynamisme* de Lordat, nullement celle des idées de Barthez. Dans leur expression théorique (je ne dis pas dans certaines de leurs applications), celles-ci représentent une union de l'esprit de la philosophie newtonienne et de la pensée d'Hippocrate, c'est-à-dire de l'esprit scientifique du XVIII^e siècle avec celui de l'antiquité médicale classique : « Les phénomènes de la nature, écrivait-il dans le *Discours préliminaire des Nouveaux éléments de la Science de l'homme*, ne peuvent nous faire connaître la *causalité* ou l'action nécessaire des causes dont ils sont les effets, mais seulement nous manifester l'ordre dans lequel ils se succèdent, nous dire quelles sont les règles que suit la production de ces effets, et non ce qui constitue la nécessité de cette production. De là il suit que dans la philosophie naturelle on ne peut connaître les causes générales que par les lois que l'expérience réduite en calcul a découvertes dans la succession des phénomènes. On peut donner à ces causes générales, que j'appelle expérimentales, ou *qui ne sont connues que par leurs lois que donne l'expérience*, les noms synonymes, et pareillement indéterminés, de principe, de puissance, de faculté, etc. Toute explication des phénomènes naturels ne peut en indiquer que la *cause expérimentale*. Expliquer un phénomène se réduit toujours à faire voir que les faits qu'il présente se suivent dans un ordre analogue à l'ordre de succession d'autres faits qui sont plus familiers et qui dès lors semblent être plus connus » (3, p. 6-7). Théoriquement du moins, pour Barthez le *Principe vital* n'est pas une entité destinée à tout expliquer, c'est une simple étiquette posée sur notre ignorance.

1. Au cours de ce travail, le premier chiffre entre parenthèse renverra à l'index bibliographique placé à la fin, le second chiffre indiquant la pagination.

Dès 1772, dans un de ses premiers travaux intitulé *Oratio academica de principio vitali hominis*, il avait écrit cette phrase qu'on pourrait croire d'Auguste Comte lui-même : « La meilleure manière de philosopher, celle du moins qui peut être pour l'esprit un exercice utile, consiste à omettre l'essence des choses et à débattre les liens et les rapports des phénomènes » (2, p. 476 et 13, p. 835). A côté de cette tendance méthodologique, Barthez était profondément pénétré de l'esprit de la doctrine hippocratique sur l'unité et le consensus du fonctionnement organique : « La grande et maîtresse vue dans la science de l'homme est de le considérer comme un être essentiellement animé par des forces vitales dont l'action est soumise à des lois primordiales de sympathie ou de synergie » (3, t. II, p. 12). On comprend, par suite, que la plus grande partie du tome II des *Nouveaux éléments de la Science de l'homme* soit presque complètement consacrée à l'étude de ce qu'on appelait les *sympathies*.

A propos de cette étude, on trouve, chez Barthez, à côté de faits rapportés avec une absence complète d'esprit critique, un souci remarquable de faire appel aux données anatomiques ou physiologiques, mais seulement comme à une première approximation, le *Principe vital* restant le principe régulateur, dont on doit se dispenser d'approfondir la nature. Ainsi, à propos de la sympathie des nerfs, il remarque : « Les observations de M. Scarpa et d'autres anatomistes sur la structure des ganglions et des plexus des nerfs me paraissent très propres à développer le principe d'observation que je donne sur les sympathies des nerfs. Ces observations indiquent que la nature *semble* avoir voulu croiser et mêler intimement dans les ganglions et les plexus les filets venant de différents troncs nerveux, et faire ainsi que les autres troncs de nerfs qui sortent de ces ganglions et de ces plexus soient composés de manière que leurs divers rameaux soient éminemment sympathiques entre eux... J'observe que dans cette structure du système nerveux, de même que dans celle de divers autres organes, la Nature *semble* avoir affecté des rapports à un mécanisme, qu'on croirait volontiers être la vraie cause de telle ou telle fonction de ces organes ; mais qui correspond *seulement* aux effets sensibles de cette cause réelle qu'on doit toujours reconnaître dans une loi primordiale du Principe de la vie ¹ » (3, t. II, p. 62-63).

Son opposition excessive à toute explication mécaniste, ainsi, d'ailleurs, que sa vanité personnelle, qui était considérable, lui fit nier l'importance des célèbres expériences de Lavoisier (3, t. I, p. 255) ; et, telle fut l'influence de Barthez, qu'en 1846, dans la quatrième édition de son *Précis de la doctrine médicale de l'École de Montpellier*, Alquié pouvait encore écrire cette phrase étonnante : « Pour elle (l'École de Montpellier), la chaleur animale, par exemple, dont la cause a tant exercé et exerce encore si fort la sagacité des physiologistes, n'est pas le résultat d'une combinaison chimique opérée dans les poumons, ni des actions capillaires, digestives ou nerveuses. Ces changements fonctionnels sont pour l'École des circonstances accessoires à la puissance de la *force vitale*, la cause réelle de la calorification » (1, p. 40).

Nous voyons, alors, clairement, qu'à cette époque, et même, déjà, dans certains passages de l'œuvre de Barthez, le *Principe vital* était devenu une entité verbale, commode pour *expliquer* les phénomènes biologiques mais détournant l'esprit de l'observation et de l'expérimentation. Contre cette tendance que Broussais avait appelée l'*ontologisme*, et qui a donné lieu, durant toute la première moitié du XIX^e siècle, à

1. Les mots soulignés le sont dans le texte original de Barthez.

des discussions passionnées, dont nous avons peine à nous faire une idée aujourd'hui, certains élèves de l'École de Montpellier elle-même avaient tenté de réagir. En 1818, dans une thèse soutenue par un élève de cette Faculté, nous lisons cette phrase caractéristique et d'un intérêt toujours vivant : « Ces dénominations de force ont de graves inconvénients qu'il faut sans cesse redouter, surtout dans les sciences physiologiques, où il est difficile de ne pas voir des forces agissant d'une manière analogue à celle de notre intelligence et de notre volonté.... Les esprits les plus sévères n'échappent point à ce piège, que les langues favorisent et consacrent. En veut-on une preuve aussi frappante que simple ? Que chacun rentre en lui-même, et qu'il observe si, lorsqu'il dit que l'opium fait dormir, parce qu'il a une propriété narcotique, il ne croit pas dire quelque chose de plus que lorsqu'il dit simplement qu'il fait dormir, parce qu'il fait dormir.... » (23, p. 37-38).

Rappelons en passant que Gerdy n'avait pas craint, un peu plus tard, d'admettre jusqu'à dix-huit propriétés vitales. Le grand Bichat lui-même, malgré le sens très positif qu'il donnait à la même expression, qu'il réduisait d'ailleurs à deux (la sensibilité et la contractilité), avait attribué de véritables propriétés psychologiques à ses vaisseaux exhalants et absorbants, dont nous reparlerons plus loin. Seulement, comme son œuvre est constamment appuyée sur l'observation, ces expressions ne doivent être considérées que comme la traduction provisoire de ce qu'il avait vu. C'est là un fait digne d'être noté, car les théoriciens ne manquent pas à cette époque et, s'ils expriment des idées justes, cela ne suffit pas à marquer un pas en avant. C'est ainsi que, dans un ouvrage classique, qui eut un grand succès, puisqu'en 1833 en paraissait la dixième édition, les *Nouveaux éléments de physiologie* de Richerand, nous trouvons reproduite la pure doctrine de Barthez.

A ce point de vue, une place à part doit être faite à un ancien disciple de l'École de Montpellier, Frédéric Bérard. Dès 1823, il adhère à la loi de l'évolution historique des sciences qu'Auguste Comte a appelée *loi des trois états*, et il remarque que si les sciences physiques ont déjà parcouru les trois périodes et sont arrivées à l'état positif (le mot ne figure pas dans Bérard), il n'en est pas de même des sciences physiologiques, qui en sont restées à la deuxième phase, celle qu'Auguste Comte appelle *métaphysique*.

Mais nous avons hâte d'en venir à l'étude de ceux qui, par leurs recherches précises, firent plus pour la constitution d'une biologie positive que ceux qui se cantonnaient dans ce qu'on appelait alors la *philosophie médicale*. Ceci n'implique pas, dans notre esprit, comme nous allons le voir, que ceux-ci n'aient eu qu'une influence nocive. Comme nous l'écrivions il y a une dizaine d'années (13, p. 830), les travaux de Lavoisier et de Laplace (1777 et 1780) frappèrent vivement les esprits et incitèrent beaucoup de chimistes et même de physiciens à traiter de questions biologiques ; et ce n'est pas un des moindres étonnements que l'on éprouve, lorsqu'on parcourt les recueils scientifiques du début du siècle précédent, spécialement destinés aux questions biologiques, comme le *Journal de physiologie normale et pathologique* de Magendie ou les *Annales françaises et étrangères d'anatomie et de physiologie*, où écrivait de Blainville, que d'y voir beaucoup de Mémoires publiés par des chimistes ou des physiciens dont les noms sont restés célèbres dans leur spécialité (Expériences de Dulong sur la chaleur animale). Ce fait qui, au premier abord, peut ne paraître qu'une contingence due à ce que la division du travail n'existait pas encore dans cette partie de la science,

eut la plus grande portée en habituant à plus de rigueur dans les expériences et en introduisant l'idée du déterminisme dans les sciences de la vie.

Nous voudrions, à cette occasion, montrer l'importance historique des travaux de deux auteurs : Du Trochet et Chevreul, ce dernier bien connu dans l'histoire de la chimie. Bichat, ne pouvant surprendre le mécanisme des transmissions moléculaires à travers les membranes, imagina, pour expliquer ce phénomène, sa célèbre hypothèse des vaisseaux exhalants et des vaisseaux absorbants. Il supposa que les extrémités capillaires de ces deux ordres de conduits antagonistes s'ouvraient à toutes les surfaces, aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur du corps, par des bouches invisibles, chargées les unes d'introduire les substances ou les sucs nourriciers, les autres d'éliminer ce qui doit être rejeté au dehors. Mais comme ces racines béantes auraient pu tout admettre et troubler à chaque instant le jeu régulier des fonctions, il leur attribua une sensibilité, une faculté contractile qui, selon les besoins, leur permettrait de tenir leur entrée ouverte ou fermée.

Le grand mérite de Du Trochet fut, comme on le sait, de reproduire artificiellement, dans des conditions connues, un phénomène qui, d'après Bichat, était presque de nature psychologique. Il forma, avec des cæcums et des intestins de jeunes poulets, des poches membraneuses et les plongea dans l'eau après les avoir à moitié remplies d'une solution gommeuse ou albumineuse, c'est-à-dire d'une matière plus dense que le liquide ambiant. Il observa ainsi le phénomène de l'endosmose et, en renversant les conditions de l'expérience, celui de l'exosmose. Il en tira immédiatement cette loi que la direction des courants moléculaires à travers les membranes séparatives était réellement déterminée par la pression et l'action du liquide dont la densité est la plus grande. Comme à tous les novateurs, on lui fit l'opposition la plus injuste et, petit détail historique qui ne manque pas d'intérêt, sans l'énergique intervention du physicien Gay-Lussac, la découverte de l'endoexosmose n'aurait pas même figuré au concours de physiologie expérimentale proposé par l'Académie des sciences, où, grâce à ce puissant patronage, elle obtint une moitié de la récompense (7).

Mais l'intérêt historique des travaux du Du Trochet dépasse de beaucoup le cadre d'une simple découverte, si importante qu'en soit la signification théorique. En effet, Du Trochet ayant étudié comparativement les phénomènes biologiques chez les végétaux et chez les animaux, était arrivé à l'idée de la *physiologie générale* telle que Claude Bernard l'établira plus tard : « Les rapprochements physiologiques que j'ai établis entre les végétaux et les animaux, écrivait-il en 1831, démontrent qu'il n'existe qu'une seule physiologie, science générale des fonctions des êtres vivants, fonctions qui varient dans leurs modes d'exécution, mais qui sont fondamentalement identiques chez tous les êtres organisés. Une science nouvelle, la *physiologie générale*, naîtra, je l'espère, un jour, de ces premiers essais » (9, t. I, p. 30).

Les chimistes ont également rendu d'inappréciables services, soit, comme Wöhler, en réalisant la synthèse de l'urée (1828), soit, comme Chevreul, dont nous allons nous occuper par les considérations philosophiques qu'ils ont émises. Chevreul avait observé : 1° Que le bleu de Prusse fixé sur la soie et le coton blanchit en perdant du cyanogène et passant à l'état de protocyanure, lorsqu'il est exposé dans le vide à la lumière du soleil ; 2° Que le protocyanure devient bleu par le contact de l'oxygène, parce qu'il se reproduit du bleu de Prusse, c'est-à-dire un composé de percyanure et de protocyanure de fer : « Supposons, dit-il, qu'un être organisé contienne du bleu de Prusse

dans un liquide faisant fonction de sève ou de sang, et que ce liquide pénètre dans un organe qui reçoive une action de la lumière capable de réduire ce principe colorant en cyanogène et en protocyanure; supposons qu'il y ait exhalation du cyanogène, puis une absorption d'oxygène, et que cet oxygène étant entraîné avec le protocyanure dans des organes sur lesquels la lumière n'agit pas, il y ait formation de bleu de Prusse et de peroxyde de fer : je dis maintenant que l'exhalation du cyanogène et la décoloration du liquide contenant le bleu de Prusse, dans l'organe qui serait frappé par la lumière, et la recoloration du liquide, suite d'une absorption d'oxygène et de sa soustraction à l'influence du soleil, seraient des phénomènes que rapporterait à une force vitale celui qui ignorerait les propriétés que nous avons signalées dans le bleu de Prusse, tandis que celui qui les connaîtrait, venant à rencontrer cette matière colorante dans le liquide d'un être vivant et à observer les phénomènes dont j'ai parlé, aurait bientôt expliqué la décoloration et la recoloration du liquide sans recourir à une force vitale » (6, p. 666).

Chevreul n'en maintient pas moins qu'il y a quelque chose de spécifique dans l'organisation, et il le fait dans des termes qui rappellent singulièrement ce que dira beaucoup plus tard Claude Bernard : « Il est évident pour moi que ce qui distingue essentiellement le corps organisé du corps brut, ce n'est point la nature des forces auxquelles nous rapportons immédiatement les phénomènes de la vie, mais bien la cause première du balancement mutuel de ces forces et de leur coordination pour maintenir la vie dans un assemblage de molécules assujetties à une forme déterminée, susceptible d'accroissement régulier aux dépens du monde extérieur..... Cette profession de foi suffira sans doute pour que personne ne m'attribue l'idée d'avoir assimilé une étoffe teinte en bleu de Prusse avec un être organisé, en même temps que les considérations que je viens d'exposer, quoique toutes spéculatives, feront comprendre ce qu'on peut espérer des sciences physico-chimiques pour éclairer la science de l'organisation » (6, p. 674-675). Nous verrons tout à l'heure l'intérêt de ces idées pour la médecine proprement dite.

Il nous resterait maintenant à parler de l'évolution des idées concernant l'anatomie pathologique. On sait que les discussions à ce sujet commencèrent avec le système de l'irritation et se continuèrent en s'affaiblissant jusqu'en 1829. Il n'entre pas dans nos vues d'en retracer ici même l'esquisse, l'œuvre du grand Laënnec en particulier ayant été récemment l'objet d'études approfondies. Nous allons voir, d'ailleurs, comment Risueño d'Amador, si sévèrement jugé comme on l'a vu, se représentait en 1836 la méthode de la médecine et comment il a synthétisé les principales tendances que nous avons essayé de dégager dans les pages précédentes et les résultats de ce qu'on appelait alors l'école organicienne. Si on se rappelle que Risueño d'Amador appartenait à l'École de Montpellier, qui, d'ailleurs, le tenait en grande suspicion, on ne pourra qu'admirer la largeur de vue et la tolérance intellectuelle de l'auteur, fait bien digne d'être relevé à toutes les époques de l'histoire de la médecine. Tout d'abord Risueño d'Amador a caractérisé, de façon remarquable, la révolution opérée dans la médecine par la méthode anatomo-clinique : « Cette direction expérimentale des deux méthodes (clinique et anatomique) réunies, portait dans son sein le germe de ce goût pour les faits, qui est né avec l'époque moderne. Dès lors, on a débuté par

1. Les textes cités sont de 1837, mais les idées qui y sont exprimées l'avaient été par Chevreul dès 1824 (cf. 13, p. 914, note 2).

les faits et fini par les principes. De là... ce goût des observations individuelles, qui a fait place à des discussions toujours savantes, mais souvent oiseuses. Dans les livres, on a commencé par les faits ; dans l'énoncé des faits eux-mêmes, on a débuté par le côté graphique, anatomique. L'esprit scientifique moderne s'est révélé dans la littérature médicale par la prédominance des monographies, et par la composition même de ces monographies, où les considérations générales cèdent le pas aux descriptions de faits particuliers, et où les détails anatomiques ont la première place. C'est donc la méthode ancienne renversée, car, dans celle-ci, la *monographie* était rare, l'*observation individuelle* fort négligée et l'*autopsie* une exception. A part les écarts et les exagérations, les méthodes modernes d'investigation et d'exposition sont bien autrement philosophiques que les anciennes ; car on finit par les principes au lieu de commencer par eux » (19, p. 362-363).

Une autre caractéristique de la méthode en médecine est l'étude des *conditions d'existence* des phénomènes morbides substitué à la détermination prématurée de leur *nature* : « La médecine ancienne avait étudié les lois dynamiques. La moderne a étudié les phénomènes mécaniques et organiques ; l'ancienne savait, par exemple, si un phénomène était *actif* ou *passif*, s'il tenait à la faiblesse ou à la force, s'il était le résultat d'un excès, d'un défaut ou d'une perversion de dynamisme. En un mot, elle s'était attachée à la *nature* et à l'*essence* de l'*affection* morbide. La moderne a étudié surtout les conditions *instrumentales*, c'est-à-dire les organes, leur texture, et non plus la force qui les anime. Prenons un exemple qui éclaircisse notre pensée.

« Un homme vomit : la médecine ancienne se serait attachée à la modalité vicieuse, non de l'organe, mais de la force qui produit le phénomène par l'organe et dans l'organe ; elle aurait examiné sa nature, savoir, s'il tenait à un état nerveux, à une affection rhumatismale, etc., s'il était de nature sthénique ou asthénique, etc.

« L'école moderne s'attache à l'organe producteur de l'acte. Elle se demande s'il dépend d'une inflammation, d'un cancer, d'un squirrhe, du ramollissement de la membrane muqueuse, etc. ; mais elle ne va pas plus loin » (19, p. 400-401).

Est-ce à dire, toutefois, que l'anatomie pathologique, qui a eu le grand mérite de rendre la médecine plus *objective*, satisfasse complètement l'esprit, même sous la forme vraiment moderne que lui a donnée Bichat lorsqu'il a classé les maladies suivant la nature des *altérations de tissus* ? Risueño d'Amador ne le croit pas ; et c'est ici que nous allons voir comment il a su concilier ce qu'il y a de fondamental dans l'hippocratisme et dans les idées de Barthez avec l'esprit du mouvement scientifique issu de Lavoisier et de Laplace, que nous avons esquissé dans les pages précédentes. Risueño d'Amador remarque, en effet, fort justement, que la célèbre phrase de Bichat, qui a donné lieu à tant de polémiques à cette époque : *Qu'est-ce que la maladie dont on ignore le siège ?* est à la fois l'énoncé d'un fait vrai et d'une erreur, car il n'y a guère que l'altération organique qui ait un *siège*, et non pas la maladie ; par exemple, dit-il, dans le scrofule, l'altération siège précisément aux poumons, aux glandes, aux genoux, etc., mais la maladie est partout, dans l'économie tout entière. La vieille doctrine des diathèses doit donc subsister à côté de la doctrine anatomique et sont aussi légitimes l'une que l'autre, à condition qu'on prenne la peine de se placer au point de vue qui est le leur.

Mais ce qu'il y a d'extrêmement remarquable chez Risueño d'Amador et ce que nous n'avons retrouvé chez aucun autre médecin de cette époque (1836), c'est la manière

toute contemporaine dont il conçoit les *diathèses*. Celles-ci ne peuvent être étudiées que du point de vue de la chimie biologique ; il ne s'agit pas là d'une vue de l'esprit, qui se trouverait, par hasard, être juste. Risueño d'Amador donne des exemples empruntés à la tuberculose et montre qu'il a compris la grande portée de recherches accomplies dès cette époque par des chimistes d'ailleurs étrangers à la pratique de la médecine. Qu'on me permette de citer le passage en question, en raison de son importance historique : « MM. Thénard et Dulong trouvent, dans les tubercules pulmonaires, un excès de sel à base calcaire, tels qu'on en rencontre, à peu de chose près, dans les os des animaux. Voilà donc deux faits, en apparence éloignés, qui se rapprochent et que la chimie se charge de plus en plus d'éclairer. On a observé, en outre, que les os des phtisiques sont très friables, et que le lait des vaches phtisiques abonde en principes calcaires ; ce qui complète le premier rapprochement, et met sur la voie d'une vérité pathologique générale des plus importantes ; on peut dès lors prévoir et même espérer que la science à venir convertira ces conjectures en certitudes. On peut du moins déjà raisonnablement admettre qu'il y a quelque rapport entre la formation des tubercules et la déviation des os, et avec d'autant plus de raison que la symptomatologie elle-même semble appuyer ces inductions ; car elle nous montre que le rachitisme coïncide souvent avec le carreau, avec les affections des glandes, et plus tard avec la phtisie pulmonaire. On sait d'ailleurs que les phtisiques ont une conformation spéciale du système osseux, que le vulgaire même reconnaît au premier coup d'œil » (19, p. 452).

Les diathèses ne sont donc pas autre chose, pour Risueño d'Amador, que des états particuliers, soit des solides, soit surtout des liquides, et spécialement du sang, constituant une sorte de nutrition anormale. Par suite, la découverte des lésions décelées par l'anatomie pathologique ne constitue qu'une première approximation, la plus accessible en l'état actuel de la science, mais que l'on doit tendre à dépasser. A ce point de vue, il faut distinguer :

- 1° Le siège de l'altération ;
- 2° La nature et la marche de l'altération ;
- 3° La diathèse qui a pu la faire naître et l'entretenir ;
- 4° Les phénomènes dynamiques, produits par la diathèse et simulant parfois une altération organique.

Au point de vue pratique, la connaissance de la diathèse est indispensable, et ce fut le grand mérite de Baumes, Portal, Sauvages, et en général de toute l'École de Montpellier, d'avoir reconnu cette vérité, à laquelle elle dut des résultats thérapeutiques des plus intéressants. Mais ce qu'il y a de nouveau, surtout pour un homme qui professait à Montpellier, c'est d'avoir reconnu que l'avenir de la doctrine des diathèses dépendait des progrès de la chimie biologique à peine naissante.

De là à une conception de la pathologie, qui rappelle fort celle de Claude Bernard, il n'y avait qu'un pas ; Risueño d'Amador l'a franchi, mais avec une prudence dans l'expression de la pensée, qu'il est rare de rencontrer à cette époque de polémique médicale des plus violentes parfois. Qu'on en juge plutôt par ce que dit Risueño d'Amador lui-même : « La pathologie ne sera donc parfaite que lorsqu'elle ne sera qu'une branche de la physiologie, ou plutôt, pour parler plus exactement, lorsque l'une et l'autre de ces sciences, aujourd'hui distinctes, seront soumises aux mêmes lois par une vue supérieure et plus compréhensive de leur objet commun, qui est la vie. Tel

est l'idéal de perfection de la science médicale ; mais nous sommes bien loin de l'avoir réalisé, et si loin même qu'on peut douter raisonnablement qu'il le soit jamais. On l'a tenté plus d'une fois, mais par des violences systématiques qui n'ont fait que masquer pour un temps notre impuissance ¹. En l'état de nos connaissances, la physiologie ne saurait être la base de la pathologie ; elle n'est et ne peut être encore qu'un point de comparaison avec des phénomènes que nous sommes forcés, jusqu'à nouvel ordre, de ranger sous d'autres lois. Sans doute, les phénomènes appelés *anormaux* ou *morbides* ont leur raison d'être dans les lois universelles de la vie, et, sous ce rapport, la pathologie n'est qu'une face de la physiologie ; mais cette vue transcendante est loin d'être suffisamment régularisée et légitimée par nos acquisitions réelles ; c'est une vue *a priori*, mais dont l'observation n'a pu encore démontrer la vérité que dans quelques détails, et qui, dans tous les cas, nous laisse tout à fait dans les ténèbres sous le rapport pratique. Un jour ces deux sciences se confondront peut-être dans une science plus haute ; aujourd'hui elles sont en grande partie indépendantes, et ne peuvent que se prêter réciproquement des lumières. Dans cet échange c'est jusqu'à présent la pathologie qui est la plus riche ; car elle donne plus à la physiologie que la physiologie ne lui fournit ; l'histoire entière de ces sciences le prouve, et c'est là, au reste, ce qui a lieu dans les autres connaissances... » (19, p. 485).

Les textes que nous venons de citer sont plus que suffisants, croyons-nous, pour montrer l'inexactitude et l'injustice des jugements qui ont porté sur Risueño d'Amador. Il nous serait facile de faire voir comment il peut être considéré comme le véritable précurseur de Claude Bernard, dans la critique pénétrante qu'il a faite des statistiques médicales. Il nous suffira d'avoir attiré l'attention sur la pénétration avec laquelle Risueño d'Amador a su synthétiser, sous une forme très moderne et à laquelle il n'y a rien à modifier aujourd'hui, d'une part les résultats des travaux de Bichat et de Laënnec, d'autre part les vérités profondes de l'hippocratisme renouvelées par Barthez. Il l'a fait avec une connaissance remarquable du mouvement scientifique de son temps et il a vu, comme l'a écrit le professeur Widal, que si « l'anatomie pathologique résout un problème de topographie et de statique, elle reste muette sur le problème dynamique ».

BIBLIOGRAPHIE DES PRINCIPAUX TRAVAUX CONSULTÉS

1. ALQUIÉ, *Précis de la doctrine médicale de l'École de Montpellier*, 4^e édit., Montpellier, Ricard, 1846.
2. BARTHEZ P.-J., *Oratio academica de principio vitali hominis* (1772). Traduction de M. Adolphe Espagne, in : Mémoires de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier, t. III (*Médecine*), 1862.
3. BARTHEZ P.-J., *Nouveaux éléments de la Science de l'Homme*, 2^e édit., Paris, chez Goujon et chez Brunot, 2 vol. 1806 (1^{re} édit., 1778).
4. BEAUGRAND, Article *Risueño d'Amador*, in : Dictionn. encyclopédique des sciences médicales de Dechambre, 1877.
5. F. BÉRARD, *Doctrine des rapports du physique et du moral*. Paris, Gabon, 1823.
6. CHEVREUL, Quelques considérations générales et inductions relatives à la matière des êtres vivants, *Journal des Savants*, novembre 1837.

1. Allusion probable à l'École de Broussais.

7. COSTE. Éloge historique de Du Trochet, Séance Académie des Sciences du 5 mars 1866, in : *Revue des cours scientif. de la France et de l'étranger*, 10 mars 1866.
 8. DU TROCHET, *L'agent immédiat du mouvement vital dévoilé dans sa nature et dans son mode d'action chez les végétaux et chez les animaux*. Paris, Dentu, 1826.
 9. DU TROCHET, *Mémoire pour servir à l'histoire anatomique et physiologique des végétaux et des animaux*. Paris, Baillière, 1837, t. I (avant-propos).
 10. GUARDIA, *Histoire de la médecine, d'Hippocrate à Broussais et ses successeurs*. Paris, Doin, 1884.
 11. LAVOISIER, Expériences sur la respiration des animaux et sur le changement qui arrive à l'air en passant par les poumons, *Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1777.
 12. LAVOISIER et LAPLACE, Mémoire sur la chaleur, *Ibidem*, 1780.
 13. R. MOURGUE. La philosophie biologique d'Auguste Comte, *Archives d'anthropologie criminelle de médecine légale et de psychologie normale et pathologique*, octobre-novembre et décembre 1909.
 14. PEISSE, *La médecine et les médecins*, Paris, Baillière, 1857 (2 vol.).
 15. RADL, *Geschichte der biologischen Theorien in der Neuzeit*, I. Teil, 2. Auflage, Leipzig, Engelmann, 1913.
 16. RICHERAND, Nouveaux éléments de physiologie, 10^e édit. (revue par Bérard aîné). Paris, Béchet, 1883.
 17. RISUENO D'AMADOR. *Quels avantages la médecine pratique a-t-elle retirés de l'étude des constitutions médicales et des épidémies ?* (Question pour le concours Moreau de la Sarthe), Montpellier, 1829, in-8.
 18. — , *Quelques propositions de philosophie médicale*, Thèse médecine Montpellier, 1830, n° 60.
 19. — , Influence de l'anatomie pathologique sur la médecine depuis Morgagni jusqu'à nos jours, *Mémoires de l'Académie de médecine*, t. VI, 1837. Travail présenté en 1836 pour le prix fondé par le baron Portal.
 20. — , *Mémoire sur le calcul des probabilités appliquées à la médecine*. Paris, 1837, in-8.
 21. — . Discours sur cette question : *Qu'est-ce que la pathologie générale ?* (Discours d'ouverture). Montpellier, 1839, in-8.
 22. — , Mémoire sur l'action des agents imperceptibles sur le corps vivant, *Congrès scientifique de Nîmes*, 4 septembre 1844. Montpellier, De Bœhm, 1846, 1 broch. de 51 p.
 23. VIADER, *Considérations générales sur les phénomènes vitaux et sur la manière de les réduire en théorie*. Thèse médecine Montpellier, 1818.
 24. F. WIDAL, Les orientations de la médecine. Leçon inaugurale, *Presse médicale*, 11 mars 1911.
-

IX

LA PUBLICITÉ MÉDICO-PHARMACEUTIQUE DANS LES JOURNAUX DES XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

PAR M. Maurice BOUVET

DOCTEUR EN PHARMACIE, LICENCIÉ ÈS SCIENCES PHYSIQUES

Au cours d'un travail sur *L'historique de la spécialité pharmaceutique*, nous avons trouvé de nombreux documents sur la publicité médico-pharmaceutique dans les journaux des XVII^e et XVIII^e siècles, du XVIII^e surtout ; nous résumons ici ces documents en étudiant : 1^o les journaux consultés ; 2^o les annonceurs ; 3^o la technique de ces annonceurs ; 4^o les précautions prises pour éviter les contrefaçons.

I. — LES JOURNAUX CONSULTÉS

Les documents qui seront étudiés dans cette note ont été principalement recueillis dans le *Journal de Paris* et dans deux publications qui ont eu, au XVIII^e siècle, une importance énorme comme organismes d'informations. Ce sont :

1^o *Les annonces, affiches et avis divers*¹, composés par M. de QUERLON depuis le mercredi 3 mai 1752 jusques et y compris le n^o 17 page 65 du 24 avril 1776 et continuées par M. de FONTENAY.

2^o *Les affiches, annonces et avis divers*², édités à partir de 1752 par le « Bureau d'adresse et de Rencontre dirigé par M. FOURNIER ».

Nous avons trouvé également quelques renseignements dans les *Affiches de la généralité de la Rochelle*, dont les annonces ont été reproduites par notre confrère SOENEN³.

II. — LES ANNONCEURS

Les annonceurs de spécialités pharmaceutiques sont parfois des apothicaires ou des médecins, mais ce sont le plus souvent des membres du clergé ou de n'importe quelle corporation, voire même des étrangers.

1. Bibliothèque Sainte-Geneviève. AEj 4^o 187-189^a : nous désignerons cette publication par les lettres A. A.

2. Bibliothèque Sainte-Geneviève AE 1915 : abréviation = A. A. A. La publicité dans ce journal était gratuite.

3. *La pharmacie à La Rochelle avant 1803, 1910.*

Le *Mercur de France* renferme aussi de nombreuses annonces médico-pharmaceutiques : nous en citerons quelques unes.

I. LES APOTHICAIRES. — La plus intéressante de leurs annonces ¹ émane de la *Compagnie des apothicaires de Paris* et a trait à la préparation de la *Thériaque*. Cette société avertit le public qu'elle « expose pour quinze jours à partir du 9 septembre à trois heures toutes les drogues qui doivent entrer dans la composition » de ce médicament. Cette exposition a lieu « rue de l'Arbalète, Fauxbourg S. Marcel » : quand elle sera terminée, il sera procédé, dit l'annonce, « à la préparation et au mélange de cet antidote en présence des magistrats et de la Faculté de Médecine ».

En 1771, COLLONIER ², « marchand et maître apothicaire à la Rochelle, sous les porches de la Grande Rue », propose des *pastilles de manne* et une *pommade* « pour enlever et détruire les rougeurs, boutons, etc. ».

II. LES MÉDECINS. — Certaines annonces émanent de médecins qui préparent ou font préparer par des apothicaires les formules qu'ils ont inventées.

C'est ainsi que la *Liqueur fondante de Dienert* ³, « Docteur régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris », préparation « très efficace contre les dartres et autres maladies de la peau, les pâles couleurs, l'hydropisie, etc., se distribue chez le sieur TROCHEVEAU, Apoticaire à la place Maubert ».

Le plus connu de ces médecins est BELLOSTE dont les *pilules* figuraient encore au Codex de 1884. Ce Belloste était chirurgien « de Madame Royale, douairière de Savoye ». Il lança ses pilules mercurielles purgatives vers 1696 par un traité avec instructions, attestations, etc. D'après une annonce ⁴, ce savant médecin sut adoucir le mercure « au point d'en faire un remède innocent » qui guérit les maladies les plus diverses : « maux vénériens, ulcères du nez, écrouelles, dartres, gale, etc. »

Nous citerons, pour terminer, le baron de HALLER, « médecin célèbre et Président de la Société Royale de Gottingue », qui patronne le *Thé balsamique des Alpes* ⁵, composé avec des plantes des Alpes par le Sieur STREUVE. L'annonce indique « qu'on trouve ce thé à Marseille chez le sieur MOSSY, libraire » et qu'il est indiqué « dans toutes les maladies de la peau, les sciaticques, indigestions, etc. ».

III. LE CLERGÉ. — Parmi les membres du clergé qui ont fait à cette époque de la publicité médicale dans les journaux, nous citerons :

1^o M. DAUBROCHE, ⁶ curé de Patay, qui prépare un remède contre les pertes de sang ; il possède, dit-il, un spécifique de cette maladie « et il croiroit manquer à l'humanité s'il en donnoit connoissance » et il ajoute : « en deux heures au plus, on est soulagé et hors de danger, la personne fût-elle agonisante et dans l'état le plus désespéré ». La distribution de ce remède était d'ailleurs gratuite.

2^o Dom LECLERC ⁷, religieux Bénédictin de l'Abbaye du Bec en Normandie, qui prépare un *onguent* pour le traitement des plaies, clous, panaris, fièvres, etc. ; il fait, annonce-t-il, des guérisons surprenantes. « Dom TASSIN, savant écrivain de la congré-

1. A. A. A., 1752, p. 566.

2. SOENEN. *Loc. cit.*, p. 158.

3. A. A., 1755, p. 188.

4. A. A. A., 1757, p. 55.

5. A. A., 1766, p. 116.

6. A. A., 1765, p. 39 et aussi A. A. A., 1770, p. 728

7. A. A., 1766, p. 4.

gation de Saint-Maur, vient d'être guéri à soixante-dix ans, en moins de huit jours, d'un abcès intérieur où l'on ne voyoit de remède que dans une opération chirurgicale. »

3° L'abbé DINOUART ¹, « Chanoine de Saint-Benoît, Cloître de Saint-Benoît », qui vend deux *baumes*, le premier pour les blessures et brûlures, le second pour les fistules.

4° *Les Filles de la Sainte-Famille* ² du Sacré-Cœur de Jésus, « établies à la Villette, paroisse de Saint-Laurent », qui exploitent la *pommade* de Mademoiselle Berthelot pour les abcès, coupures, etc. La propriétaire, dit la réclame, a légué en mourant la formule à cette communauté très pauvre ³.

5° Le frère DAUCA ⁴, de la Congrégation de Saint-Lazare, qui « a imaginé des *baudages* très commodes pour contenir les descentes »... et « donne gratuitement ses soins aux pauvres ».

IV. LES PARTICULIERS. — Nous citerons par ordre chronologique de leurs annonces :

1° Le général d'artillerie de la MOTHE ⁵ qui invente des « *Gouttes* » et les lance avec une réclame formidable. Elles consistent en deux élixirs « appelés l'*élixir d'or* et l'*élixir blanc* » et se vendent en 1754 chez « Madame la générale de LA MOTHE, rue de Richelieu, vis-à-vis les écuries de feu S. A. R. »

2° L'épiciers GARUS qui spécialise, en le modifiant légèrement « l'Elixir des Propriétés » de Paracelse. En 1756 ⁶ sa fille fait paraître l'annonce suivante : « Pour éviter les contrefaçons qui se multiplient s'adresser à Paris à M^{lle} GARUS, rue Dauphine, chez M. DULION, notaire. Elle distribue avec les bouteilles du véritable *Elixir* des mémoires instructifs signés de la main de S. Laine son commis seul compositeur du Remède... »

3° MOREAU DE LA VARENNE de la Rochefoucauld « dans l'Angoumois », qui vante ⁷ un « *secret unique contre la peste* » en possession de sa famille depuis plusieurs siècles. Il relate de nombreux cas de guérisons notamment par son bisaïeul maternel PIERRE de VINCEGUERRE et, comme il y avait à cette époque la peste à Constantinople, il annonce qu'il « se feroit un plaisir de passer à Constantinople, moyennant une récompense proportionnée à la dépense et au travail qu'il seroit obligé de faire ».

4° Mademoiselle COLLET ⁸, « demeurant à Paris, rue de la Croix des Petits Champs, chez le sieur Jollivet, Marchand Papetier, à l'enseigne de l'Espérance » : elle « distribue depuis longtemps avec beaucoup de succès une *pommade* de sa façon qui guérit les hémorroïdes ».

5° Le Sieur CANET ⁹, officier de la Reine, dont l'*onguent*, « connu depuis longtemps

1. A. A., 1772, p. 428.

2. A. A., 1775, p. 441.

3. Ces sœurs avaient un dépôt chez « les Tournières des Dames du Saint-Sacrement, rue Saint-Louis au Marais », comme l'indique une note de *L'Etat de Médecine pour 1776*, p. 211.

4. A. A., 1776, p. 187.

5. A. A., 1754, p. 35. Nous publierons prochainement un travail d'ensemble sur cette spécialité.

6. A. A., 1756, p. 104. Le produit devait avoir du succès, car il figure sur un prospectus des produits vendus en 1758 par Féret, apothicaire à Dieppe (Lior. *Les Apothicaires Dieppois*, 1912, p. 48). Les prospectus de l'époque donnent Garus comme médecin ?

7. A. A., 1756, p. 147.

8. A. A., 1757, p. 47.

9. A. A. A., p. 39. Il était décédé en 1763.

pour la guérison de toutes sortes de playes, se distribue à Paris chez le Sieur Butti, rue de la Seine Saint Germain, à l'hôtel de la Rochefoucauld ».

6^o Madame BILLOT ¹, autorisée par la Police et la Faculté de Médecine à distribuer divers remèdes « pour les hémorroïdes, les engelures, coupures, etc. ».

7^o Madame DESSAIN ², dont la *pierre de Jadde* est « regardée comme un remède souverain pour la colique néphrétique et la dissolution de la pierre ».

8^o Mademoiselle BLONDEL ³, qui distribue chez elle « à Paris, rue aux Fers, à la Renommée », son *baume oriental*, cordial, apéritif et sudorifique.

9^o Le Sieur MALIVERNE ⁴, horloger, cour de l'Abbaye Saint-Germain-des-Prés, qui vend une *pommade* pour « les rougeurs de la petite vérole ».

10^o Le Sieur MILLENET ⁵, graveur, qui prépare le « *baume du Mont Saint Godard* contre les engelures ».

11^o Les « Sieurs CHERADAME de Rouen et BAZIÈRE ⁶ de la paroisse de Sevray près d'Ecouché en basse-Normandie », qui proposent des remèdes « éprouvés depuis bien des années pour les attaques de goutte et de rhumatisme ».

12^o Nous reproduirons aussi l'annonce ci-dessous ⁷ :

« Un particulier de Chinon a publié dans l'*Affiche de Tours*, la composition d'un spécifique pour toutes les maladies des yeux qu'il nomme la *pierre divine*... : voici la recette. Prenez 4 onces de Vitriol de Chypre, 4 onces de Nitre ou Salpêtre et 4 onces d'alun de roche... avec un gros camphre... », en faisant remarquer que cette formule était loin d'être nouvelle puisque, trouvée vers 1703, elle avait été décrite de nombreuses fois notamment par HELVÉTIUS ⁸.

13^o Nous terminerons par le « Sieur RÉGENT, oculiste » ⁹, dont la préparation a eu jusqu'en 1884 les honneurs du Codex. Il « continue toujours avec succès le traitement des maladies des yeux, et c'est chez lui seul que l'on trouve la *pommade* que les procédés les plus heureux ont rendue si célèbre. Sa demeure est rue Phélippeaux n^o 44, près le marché Saint Martin ».

V. LES ÉTRANGERS. — Dès cette époque, les spécialités étrangères font fureur. Nous trouvons dans les annonces du XVIII^e siècle :

1^o Un sirop de Callebasse exotique présenté comme il suit ¹⁰ : « Un particulier de la Martinique a fait déposer à Paris chez le S. BECQUERET Apothicaire rue de Condé vis à vis la rue des Folles de M. le Prince une grande provision de *sirop de callebasse* reconnu depuis quelques années pour un Remède excellent contre la toux invétérée, le rhume et les maladies de poitrine ».

2^o Les *tablettes pectorales* ¹¹ de Baume de Tolu de Thomas GREENOUGH, apothicaire

1. A. A. A., 1765, p. 74.

2. A. A. A., 1765, p. 223.

3. A. A., 1768, p. 46.

4. A. A. A., 1770, p. 39.

5. SOENEN. *Loc. cit.*, p. 163.

6. A. A. A., 1770, p. 664.

7. A. A., 1774, p. 51.

8. *Traité des Maladies*, 3^e édit., t. II, p. 1723.

9. *Journal de Paris*, 18 nov. 1790.

10. A. A., 1756, p. 108.

11. A. A., 1770, p. 35.

de Londres, vendues à Paris chez le sieur LE BRUN « Marchand-Epicier-Droguiste » rue Dauphine.

Il existe même de vrais dépôts de Spécialités étrangères, témoin la publicité du sieur OBRV ¹ « épicier droguiste rue Dauphine, au Magasin d'Angleterre... » qui vend en plus de l'élixir de Stoughton les diverses spécialités anglaises en vogue à cette époque.

Mais la plus importante de ces spécialités est l'eau de Cologne. Inventée vers 1650 par Jean-Paul Féminis de Cologne ², elle fut connue par le « séjour des troupes de France sur les bords du Rhin » ³. Nous reproduisons ci-dessous quelques annonces relevées dans les journaux du XVIII^e siècle :

« Cette eau dont on use intérieurement ou extérieurement » se trouve « à Paris chez le Sieur BROUET, Epicier Droguiste rue Dauphine, au Magasin de Montpellier ».

Suit une note de Jean-Antoine FARINA ⁴, « Marchand Italien et Distillateur à Cologne, rue de la Balance d'or, seul possesseur de la véritable Eau de Cologne dont l'inventeur même Paul de Féminis lui a laissé la composition ». Il vient « d'établir un dépôt pour la distribution de cette eau, à Paris, chez le Sieur ONFROY, Distillateur du Roi, tenant le grand Café à la descente de la place du Pont St Michel. Chaque bouteille est enveloppée d'un imprimé signé de sa main qui ne peut s'ouvrir sans être ou déchiré ou coupé... Elle s'emploie « aux mêmes usages que l'Eau des Carmes ». Le prix de la bouteille est de 30 sols.

Enfin, une annonce du Sieur AVIENY ⁵ indique un dépôt d'eau de Cologne à Paris « rue Montorgueil vis à vis la rue Tire-boudin au Magasin du sieur Frédéric AVIENY chez M. de Gerville ». Cette préparation « est singulièrement bonne pour la plupart des accidents qui peuvent arriver sur mer, et même pour le scorbut ⁶ ».

III. — LA TECHNIQUE DES ANNONCEURS

Parfois franchement charlatans comme BIGNON ⁷ qui se vante non seulement de conserver et de faire augmenter le nombre de cheveux mais encore d'en faire « venir sur la main, s'il étoit nécessaire », les annonceurs sont quelquefois d'une modestie exagérée, comme ce JAUSSIN, petit-fils de DALIBOUR, dont nous a parlé récemment M. DORVEAULT ⁸; il ne veut pas abuser de ce bon public en lui proposant sa marchandise « avec l'étalage ridicule et trompeur de lettres, de certificats et d'attestations mandrées ou achetées » et n'attribue pas à ses remèdes des propriétés miraculeuses ce qui est le propre des menteurs, des ignorants et des « charlatans de toute espèce qui inondent de jour en jour cette capitale ».

Les idées qu'ils émettent peuvent être classées en trois catégories : 1^o *Les raisons qui justifient leur appel au public.*

2^o Les arguments qu'ils donnent pour convaincre ce public ;

1. A. A. A., 1770, p. 239.

2. FRANKLIN. *Les Médicaments*, 1891, p. 218.

3. A. A. A., 1761, p. 47.

4. A. A. A., 1762, p. 34.

5. A. A., 1763, p. 191.

6. La marque Jean-Marie Farina figure dans le catalogue de Le Brun et Obry, droguistes, rue Dauphine en 1776. *Etat de Médecine... pour l'année 1776*, p. 219.

7. SOENEN. *Loc. cit.*, p. 163.

8. *Bulletin des Sciences Pharmacologiques*, 1915, p. 238, *Mercure de France*, avril 1760, p. 187-191.

3^o L'exposé des *facilités accordées* à la clientèle.

1^o *Justification de l'appel au public.* — En premier lieu il y a la « raison d'humanité ». Les guérisseurs de cette époque n'ont pas donné leur publicité comme le « résultat d'un vœu » mais ils font sans cesse un touchant appel à « l'intérêt de l'humanité ».

C'est le sieur MAURY ¹ qui « croiroit manquer à l'humanité s'il ne faisoit part au public d'un remède infaillible contre les maladies dont le globe de l'œil est sujet ». C'est le Sieur BROGNIARD ² « reçu au Collège de Chirurgie pour les Hernies » qui a fait contre les hernies une « découverte intéressante pour l'humanité ». C'est enfin le citoyen EUTROPE ³ qui propose « à l'humanité souffrante » des *boissons purgatives, cordiales, etc.*

Il y a aussi la difficulté de la préparation souvent invoquée par les annonceurs qui se vantent d'être seuls capables de l'obtenir. C'est le cas de PIERRE de LALOUETTE ⁴ Docteur en médecine de Paris, qui recommande son *savon antimonial* et fait savoir que « cette préparation exige une manipulation longue, pénible, compliquée, qu'elle a par suite souvent été mal faite d'où le conseil de s'adresser chez M. J. Fr. A. de Lalouette 20 rue St Benoît à Paris qui vend 6 livres la boîte de 100 pilules ».

2^o *Les arguments donnés pour convaincre le public.* — Certaines annonces bien conçues montrent simplement au public les avantages du produit présenté : nous citerons comme modèle de ce genre la réclame faite en 1753 pour les eaux de *Bagnoles de l'Orne* ⁵.

Les « anciennes eaux de Baignolles en Normandie conservent la réputation qu'elles ont acquise pour la guérison des apoplexies, des paralysies invétérées, des rhumatismes ou des maux d'estomac. Le bain ou la boisson en est également salutaire. Les logements sont propres et commodes. Il y a un habile médecin. On fournit le linge et les autres choses nécessaires aux malades. Ils sont à portée de la Foire de Guibrai qui commence le 10 août et ne finit que le dernier jour de ce mois ».

Les annonceurs ont utilisé les attestations de clients guéris, les références médicales, même les références royales.

a) *Attestations de clients.* — Pour donner un exemple de ce genre de publicité nous reproduirons l'annonce suivante d'ARNOULT ⁶ : « M. ARNOULT, Marchand droguiste à Paris, vouloit donner une liste de plusieurs cures nouvelles, opérées par son *remède contre l'Apoplexie*, mais il est obligé de faire précéder un témoignage supérieur. C'est celui de S. E. R. le CARDINAL de POLIGNAC qui, ne s'étant pas contenté de faire l'éloge du même remède du Sieur Arnoult contre l'apoplexie en pleine Académie des Belles-Lettres, a encore permis au sieur ARNOULT de rendre publics les bons effets que ce remède a produits sur plusieurs seigneurs de ses parents et de ses amis, auxquels S. E. a fait elle-même présent de ce remède. Ce certificat a été signé par M. le Cardinal de Polignac. »

1. SOENEN. *Loc. cit.*, p. 163.

2. A. A., 1776, p. 147.

3. *Journal de Paris*, 9 août 1793.

4. *Journal de Paris*, 27 novembre 1790.

5. A. A., 1753, p. 114.

6. *Mercure de France*, février 1741, p. 172. Il existe de nombreuses attestations de ce genre dans « Les fragments extraits de l'Ami des Malades », brochure de publicité éditée par le baron de Castelet, propriétaire de la poudre d'Ailhaud. — Voir aussi *Mercure de France*, fév. 1750, p. 209, avril 1750, p. 222.

b) *Références médicales.* — 1° Nous citerons en premier lieu DE TORRÈS, qui fait paraître dans le *Mercure de France*¹ une attestation de 6 médecins de la Faculté de Paris (Fournyé, Dieuzaide, Vernage, Combalasier, Lavirotte et Fernandés) certifiant que son « *mercure* » a guéri sans salivation des ulcères vénériens.

2° Puis M^{lle} COLLET² qui fait connaître que son remède contre les hémorroïdes a été éprouvé « avec soin à l'Hôtel Royal des Invalides par ordre de feu M. de Breteuil, Ministre de la Guerre..... »

3° Le « sieur GRANES, apothicaire à Lyon » qui en 1768³ propose contre « les gouëtres » un « remède approuvé par le Collège de Médecine de Lyon ». Cesont, dit-il, des *tablettes* « agréables et sans amertume » dont le prix est de 40 s. l'once.

4° Enfin le sieur BOTOT⁴ chirurgien d'une habileté reconnue dans l'art dentaire qui en 1790 met les acheteurs en garde contre un élixir qui ressemble comme couleur à l'*élixir de Botot* mais « n'a aucune des propriétés de l'eau balsamique dont il est l'auteur et qui a seule mérité le suffrage de la Faculté et de la société Royale de Médecine »⁵; « cette eau ne se vend « qu'en sa maison, cloître St Jacques l'Hôpital, n° 2, rue Mauconseil ».

c) *Références Royales.* — C'est surtout dans la publicité faite pour les eaux minérales que les annonceurs ont utilisé comme références l'emploi par les membres de la famille royale. Dès le début du journalisme, la *Gazette de Renaudot*⁶ dans son sixième numéro (1631) contient une réclame ainsi conçue pour les eaux de Forges :

« La sécheresse de la saison a fort augmenté la vertu des eaux minérales, entre lesquelles celles de *Forges* sont ici⁷ généralement en usage. Il y a trente ans que M. MARTIN, grand médecin leur donna la vogue; le bruit du vulgaire les approuva. Aujourd'hui M. BONNARD, premier médecin du Roy, les a mises au plus haut point de la réputation que sa grande fidélité, capacité et expérience peut donner à ce qui la mérite vers sa Majesté, qui en boit ici par précautions, et presque toute la cour à son exemple. »

Une réclame analogue⁸ fut faite pour les *eaux de Passy* alors très en vogue et « nommées depuis plus de deux cents ans par les habitants du lieu même, les *eaux salutaires* » ; l'annonce indique l'amélioration faite dans l'installation que permet d'avoir les eaux « telles que Dieu les donne » et fait savoir que les médecins du Roi et de la famille Royale « les ont prescrites » à Madame la Dauphine et à Mesdames de France ; « l'usage qu'en ont fait ces princesses, et le bon effet qu'elles ont produit suffisent pour en prouver l'excellence »⁹.

Enfin, pour montrer leur choix judicieux des principes médicamenteux, les spé-

1. Avril 1754, p. 212. Voir aussi *Mercure de France*, avril 1750, p. 221.

2. A. A., 1757, p. 47.

3. A. A. A., 1768, p. 3.

4. *Journal de Paris*, 13 déc. 1790 (Botot habitait en 1777 place Maubert).

5. On trouve une liste importante de produits autorisés dans l'*Etat de Médecine, Chirurgie et Pharmacie en Europe pour l'année 1776*. Bibliothèque Faculté de Pharmacie, 13458.

6. D'après DATZ. *Histoire de la Publicité*, t. I, p. 149. Cette annonce coïncide avec l'étude de J. Cousinot, médecin ordinaire de Louis XIII, travail intitulé *Discours au Roy. touchant la nature, effects et usage de l'eau minérale de Forges*, 1631, in-4° (v. FRANKLIN. *Loc. cit.*, p. 176) et avec le voyage du Roi, de la Reine et de Richelieu (de ce voyage date le nom de trois sources : la Royale, la Reinette et la Cardinale).

7. Saint-Germain-en-Laye.

8. A. A., 1754, p. 119.

9. Ces eaux furent aussi fréquentées par Franklin, le Dauphin, fils de Louis XVI, etc. : elles se vendaient 6 sols la pinte en 1776 (*Etat de Médecine pour 1776*, p. 225).

cialistes ont, quelquefois, donné des indications assez précises sur les formules des produits annoncés.

C'est ainsi que GOUJAUD fils ¹ donne les composants de sa *farine pectorale* qui est « une farine d'orge empreinte de mucilages et autres principes constituant les plantes, fleurs et fruits pectoraux et béchiques, tels que les figues, raisins, dattes... » afin que, dit-il, « les parties et principes qui la composent... étant à la connaissance de gens de l'art, ils puissent donner leur avis en cas de consultation sur ce sujet ».

C'est aussi GERBIER ² « Docteur en médecine et médecin de Monsieur servant par quartier » qui vend des *pilules* de vitriol de Mars, gluten, huile d'olive, etc., dont le dépôt est « chez M. Mariet Apoticaire rue de la Vieille Boucherie... le prix en est fixé à 2 livres 8 sols le cent... ».

3^o *Les facilités données aux clients.* — Pour attirer la clientèle, les annonceurs ont multiplié les prévenances, facilité l'achat (création de dépôts), le paiement (port réduit, remises aux pauvres, paiement après guérison) ; ils ont pratiqué le traitement par correspondance.

a) *Dépôts.* — En plus des dépôts déjà cités au cours de ce travail nous nommerons :

1^o Le dépôt à Paris des *eaux de Forges* ³. « Les eaux de Forges arriveront tous les jours à Paris, par Relais ⁴ à 4 heures du matin, à commencer du 1^{er} juillet de cette année. »

Le Bureau général de ces eaux ⁵ est « rue des Prouvaires près de Saint Eustache ».

2^o Les dépôts ⁶ faits à Paris et dans différentes villes de province (Versailles, Orléans, Bordeaux, etc.) pour l'*Eau balsamique* du « Sieur d'ARAGON, Pensionnaire du Roi », eau préconisée contre les convulsions, indigestions, migraines, etc.

3^o Les deux dépôts ⁷ de *Fécule* de pomme de terre créés « l'un chez M. MOUTOT rue du Temple, près celle de la Corderie ; l'autre chez M. TALMA Chirurgien dentiste vis à vis la Comédie Italienne ».

4^o Le dépôt créé chez M. de CROIX « Apoticaire rue de la Magdeleine en la ville de Lille en Flandre Françoise » pour la *Poudre capitale* de St^e Ange préparée à Paris. Cette poudre est un « remède spécifique contre toutes les maladies de la Tête, telles que fluxion, catharre, ... pesanteur, etc. Le prix d'un paquet de ce spécifique est d'une demie couronne de France, il se vend avec un imprimé... »

5^o Enfin le dépôt établi par DE RAY pour son *Stomachique liquide* ⁹ « chez M^{lles} Isaac à Lyon rue du Plat vis à vis de l'Ancien Hotel le Blanc... » tandis qu'il continue la vente à Paris « rue de Bièvre n^o 46 près la rue St Victor ».

b) *Port réduit.* — La question des frais d'expédition qui, de nos jours, augmentent considérablement le prix des marchandises, avait déjà son importance.

1. SOENEN. *Loc. cit.*, p. 138 (janvier 1776).

2. *Journal de Paris*, 16 janv. 1777.

3. A. A. A., 1752, p. 398.

4. Il fallait à cette époque deux jours pour aller de Paris à Forges.

5. Ces eaux se vendaient 15 sols la bouteille ordinaire en 1760.

6. A. A., 1768, p. 127.

7. *Journal de Paris*, 15 janv. 1777. Ce produit venait d'être étudié au point de vue alimentaire par Parmentier et Moutot.

8. Annonce parue dans le *Byvoegel tos de gendsche Gazette*, 15 février 1781, d'après E. LECLAIR. *La Pharmacie à Lille*, p. 58.

9. *Journal de Paris*, 28 déc. 1790.

Aussi, pour l'eau de Madame DE VILLARS, préparation très employée au XVIII^e siècle contre les dartres, tumeurs « pour éviter les frais et les embarras des longs voyages, on fournit aux Etrangers et aux personnes de Province. une Poudre avec laquelle on la fait promptement et facilement en suivant la méthode prescrite dans l'imprimé que l'on délivre avec cette poudre... »¹.

Certains spécialistes ont même posé les jalons du « franco de port » ; c'est le cas du « sieur MUTELÉ » apothicaire à Paris « rue Bar-du-Bec, près de la rue de la Verrerie à la maison neuve » qui, après avoir décrit les mérites de son *Opiat philosophique*, termine ainsi sa pompeuse annonce² : « Les personnes qui feront venir de cet Opiat par la Poste ne payeront que la moitié du Port. »

c) *Remises aux indigents*. — De nombreuses spécialités faisaient des remises importantes aux malades pauvres ; certains préparateurs faisaient même des distributions gratuites (le pouvoir royal donnait l'exemple).

C'est ainsi que DERGNY³ vend son *Baume odontalgique* au prix de « 3 livres pour les personnes domiciliées, 1 livre 4 sous pour les domestiques » et le donne gratis pour les pauvres.

Plus généreux encore, le S^r DE LA FÈRE qui prépare un « *Emplâtre contre les loupes* » le distribue gratis⁴. De même⁵ les remèdes de « feu M. DAVIEL Chirurgien et oculiste du Roi », c'est-à-dire une *Eau verte*, une *Eau blanche* et une *Pommade* sont distribués gratuitement aux pauvres par sa veuve demeurant à Paris « rue des Moulins, quartier de la butte Saint-Roch ».

Enfin⁶ la *moutarde* pour la guérison des engelures est distribuée gratis « aux artisans et aux pauvres par le Sieur MAILLE, Vinaigrier-Distillateur du Roi et de L.L.M.M. Imp. à Paris rue Saint André des Arts ». Il faut, dit la réclame, « apporter un petit pot pour contenir la moutarde » ; puis revenant à des notions plus commerciales et moins humanitaires, l'annonceur termine ainsi son appel au public : « On trouve encore chez le même l'assortiment le plus singulier et le plus complet de toutes espèces de Vinaigres. »

d) *Paiement après guérison*. — Nous avons même trouvé dans ces annonces ce que nos publicistes modernes ont repris sur une vaste échelle : le paiement après guérison.

C'est d'abord SOUQUES⁷ de Viala près de Millau qui, pour son *Remède contre le cancer* « ne reçoit aucun paiement que quand le malade est parfaitement guéri ». C'est aussi DERGNY⁸ apothicaire de la Rochelle, qui certifie que sa *Liqueur odontalgique* détruit la carie des dents et ajoute que « si par extraordinaire il se trouvoit quelque personne qui ne soit pas guérie, malgré l'exactitude du traitement, M. Dergny remettra l'argent ».

e) *Traitement par correspondance*. — Nous avons lu dans une annonce de BUCHOZ⁹

1. A. A., 1766, p. 191. Voir aussi *Mercure de France*, oct. 1721, p. 204.

2. A. A., 1755, p. 192.

3. SOENEN. *Loc. cit.*, p. 162 (avril 1789).

4. A. A. A., 1765, p. 482.

5. A. A., 1766, p. 104.

6. A. A., 1774, p. 27.

7. A. A., 1775, p. 127.

8. SOENEN. *Loc. cit.*, p. 162 (janvier 1786).

9. A. A., 1766, p. 139. Voir aussi *Mercure de France*, janv. 1721, p. 189.

un exemple du *traitement par correspondance*. Ce médecin de Nancy recommande en effet « un véritable *spécifique* pour la guérison des fleurs blanches » et il ajoute : « Les Personnes qui voudront en faire usage doivent être averties d'envoyer à ce médecin à Nancy, port franc, un Mémoire bien détaillé des circonstances de leur maladie et de leur état actuel. M. Buchoz se fera un devoir d'y répondre exactement et promptement. »

IV. — GARANTIES DES CONTREFAÇONS

Pour éviter les fraudes et contrefaçons, très fréquentes à cette époque, les spécialistes emploient les moyens actuels : les brevets, les étiquettes spéciales et les cachets de garantie.

C'est ainsi que le Sieur DEDESSUS-le MOUSTIER ¹ « Marchand épicier à Paris, rue du Petit-Bourbon, aux trois Marcs d'or » distribue le *Baume de Châtillon* « contre toutes sortes de rhumatismes..... en vertu d'un Brevet ² du premier médecin du Roi, enregistré au Greffe de la Prévôté de l'Hotel. Chaque pot est du prix de 3 livres.....

De même le sieur GOUJAUD fils de la Rochelle ³ vend sa *Farine pectorale* en « paquets de demi-livre... empreints d'un écriteau gravé sur lequel sera son adresse..... »

Enfin le « Sieur DARAS, distillateur en face de l'Hôtel Royal des Invalides », vend un *punch* « excellent pour le rhume..... Pour prévenir la contrefaçon le dit sieur DARAS avertit qu'il ne servira que des bouteilles cachetées en rouge avec son chiffre, et sur le côté, son étiquette à sa demeure et à son nom. »

CONCLUSIONS

Cet exposé montre que, dans le domaine de la publicité par les journaux, nos ancêtres ont pensé à tout ; de nos jours, les progrès de la science ont simplement permis d'illustrer des réclames de même style avec des dessins artistiques ou des photographies de malades guéris.⁴

1. A. A., 1766, p. 11.

2. Sur ces brevets voir l'*Etat de Médecine... pour 1776. Loc. cit.*

3. SOENEN. *Loc. cit.*, p. 160.

X

LES ÉCHANTILLONS DE TERRE SIGILLÉE DU MUSÉE DU LOUVRE

PAR M. Maurice BOUVET

DOCTEUR EN PHARMACIE, LICENCIÉ ÈS SCIENCES PHYSIQUES

Il existe au Musée du Louvre, dans l'une des vitrines de la salle M (antiquités grecques) un lot important de *Terres timbrées*, trouvées sur le Mont Pagus à Smyrne et provenant du don GAUDIN.

Ces terres ayant des rapports étroits avec les échantillons connus de *Terre sigillée*, l'un des plus célèbres médicaments de l'antiquité¹ et du moyen âge, nous avons demandé et obtenu l'autorisation de les étudier².

Leur couleur est extrêmement variable ; l'échantillon 14 est gris, les échantillons 10 et 12 sont franchement rouges.

Leur forme et le dessin du timbre sont représentés sur la photographie ci-dessous qui reproduit, grandeur nature, la face la plus intéressante des trente échantillons principaux de la collection. Les numéros placés au-dessous de chaque échantillon correspondent comme il suit aux références portées sur cette terre par la direction du Musée :

1 = C A 1170	11 = S 1626	21 = C A 1677
2 = C A 1249	12 = S 1626	22 = C A 1249
3 = S 1626	13 = C A 1677	23 = C A 1249
4 = S 1625	14 = S 1624	24 = S 1624
5 = S 1626	15 = S 1627	25 = C A 1677
6 = C A 1668	16 = S 1625	26 = S 1626
7 = S 1627	17 = C A 1668	27 = C A 1677
8 = S 1627	18 = C A 1677	28 = S 1626
9 = C A 1677	19 = C A 1249	29 = C A 1677
10 = S 1626	20 = C A 1249	30 = C A 1677

Comme des terres timbrées analogues servaient dans l'antiquité de monnaies, de jetons, de sceaux pour les sacs, etc., comme d'autre part la *Terre sigillée vraie*,

1. PLIN, par exemple, la recommande (*Histoire Naturelle*, trad. Ajasson de Grandseigne, liv. XXXV, chap. xiv, t. XIX, p. 369) comme adoucissant dans « les fluxions inflammatoires et les douleurs d'yeux », contre les crachements de sang et surtout comme antidote « contre les poisons et contre la morsure des serpents terrestres ou marins ».

2. Nous tenons à remercier M. Pottier, conservateur de cette section, qui a bien voulu nous donner cette autorisation et nous éclairer de ses conseils.

extraite solennellement de l'île de Lemnos ¹ était elle-même souvent falsifiée ², il y a lieu d'être extrêmement circonspect dans la classification des documents que nous reproduisons.

Monsieur THOMPSON ³ qui possède au musée Welcome de Londres de nombreux échantillons de terre sigillée a bien voulu examiner avec nous ces échantillons lors de la visite faite au Louvre par les membres du deuxième Congrès d'*histoire de la médecine*.

Il semble que les échantillons 6, 8, 12 et 17 sont bien de la *terre sigillée* ; pour les autres il y a doute. Nous espérons que notre photographie permettra aux compétences dans l'art antique d'élucider complètement ce problème obscur rendu plus complexe encore par l'incertitude des dates de préparation et aussi par le grand nombre de civilisations qui se sont succédé à Smyrne.

1. Claude FABRI. *De la cure de la peste*, 1568, p. 22.

2. Dioscoride. *Mat. Med.*, Lyon, 1559. Bibl. nat., 4^o Te ⁴³⁸, 49, p. 484.

3. M. Thompson a publié en 1913 une note très documentée sur la terre sigillée sous ce titre « Terra sigillata, a famous medicament of ancient times ».

XI

LA PHARMACIE DU TACITURNE A ANVERS

PAR M. LE D^r **TRICOT-ROYER**

M. Edmond Geudens, archiviste des hospices civils d'Anvers et membre de l'Académie Royale d'Archéologie de Belgique, possède, dans son petit musée, une série de 15 pots dont je veux vous entretenir pendant quelques instants. J'en dois les reproductions photographiques, que je fais circuler parmi vous, à la complaisance de mon ami Van Schevensteen.

Cette curieuse poterie qui comportait 19 éléments dans le principe, fut découverte en 1904, lors du creusement d'un collecteur sanitaire dans le jardin du Collège des Pères Jésuites, Courte-Rue-Neuve à Anvers.

M. Geudens en offrit un exemplaire à M. Donnet d'Anvers, et trois autres à M. Stroobant de Merxplas, géologue et céramiste averti, son collègue à l'Académie d'Archéologie.

Ce présent lui valut la lettre suivante :

« Les trois petits pots reçus ce matin et provenant de l'Institut Saint-Ignace, datent du XVII^e siècle. Ce sont des pots à onguent provenant d'un hôpital ou d'une pharmacie qui doit s'être élevé à cet endroit.

« Ce sont de curieux spécimens d'une fabrication probablement locale, et à ce titre j'accepte volontiers quelques échantillons.

« La forme de ces pots est identique aux pots de pharmacie très décorés que l'on rencontre en abondance dans les collections et qui se fabriquaient en Italie ; peut-être à Faenza même.

« Je suppose qu'il s'agit d'une imitation locale de ce type. Je ne puis donc assez vous engager à recueillir tous les tessons que vous rencontrerez..... »

Cette lettre est datée du 27 avril 1904.

Le plus grand de ces récipients mesure :

hauteur 10^{cm},5

largeur 6^{cm},3

le plus petit :

hauteur 4^{cm},5

largeur 3 centimètres.



Fig. 1.



Fig. 2.

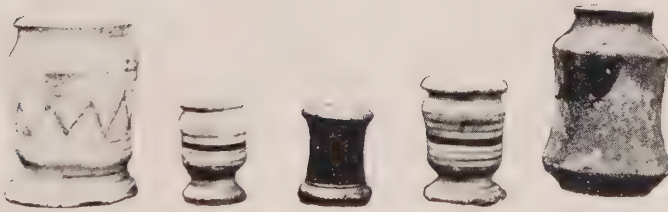


Fig. 3.



Fig. 4.

Il en est un en forme de cuvette ; il mesure 8 centimètres d'ouverture pour une hauteur de 6^{cm},5.

Ils sont en grès, verni ou émaillé :

- 2 en grès naturel ;
- 2 sont émaillés de blanc uniforme ;
- 7 sont émaillés de blanc et décorés de tirés bleu-foncé et bleu-clair ;
- 4 sont polychromés, enrichis de tirés bleu-foncé, bleu-clair, rouge-brique

Les deux pots en grès naturel sont en tout semblables à deux exemplaires qui figurent au Musée Lorrain de Nancy, et qui proviennent du creusement d'un égout.

Aucun d'eux ne porte d'inscription indiquant la drogue ou l'onguent à y mettre.

Le Musée des Beaux-Arts d'Anvers possède un tableau de Goubau (1616-1698), où figure, sur l'étal d'un charlatan de foire, parmi les bocaux et les mortiers, un pot identique à l'un de ceux-ci.

* * *

Mes réflexions personnelles au sujet de cette trouvaille : l'égout collecteur est creusé à l'emplacement de l'ancienne *Maison d'Aix* qui servait de magasin aux marchands d'Aix-la-Chapelle faisant négoce à Anvers.

Au début du xvi^e siècle, la famille Schetz, berceau des ducs d'Ursel, l'acheta, la démolit et y construisit un palais qui garda la dénomination de *Maison d'Aix*, et servit de résidence au Taciturne pendant ses fréquents séjours à Anvers.

Au début du xvii^e siècle, vers 1607, les jésuites propriétaires des bâtisses en question¹, les rasèrent pour y édifier une magnifique église sur les plans du Père d'Aguilhon et du Frère Huijssens, guidés par Rubens.

J'en conclus que ces pots ont probablement servi à la pharmacie du prince d'Orange, des Schetz, puis des Jésuites, et qu'ils datent du xvi^e siècle².

M. Geudens, très aimablement, m'en a offert un exemplaire. J'ai décliné l'offre, sachant très bien qu'il destine ses précieuses collections aux musées d'Anvers. Nous lui demanderons de confier la conservation de son intéressante poterie au Musée d'Histoire de la Médecine, dont nous avons établi les bases lors du Congrès, en 1920.

1. Depuis 1575 (Edm. Geudens).

2. A l'appui de notre manière de voir, signalons que M. Laurent, dans une communication faite récemment à l'Académie d'Archéologie, se croit en mesure d'avancer que ces pots datent d'avant 1547, et que le créateur de ce type avait nom Guido Mustavino.

XII

ANVERS NOSOCOMIAL DE L'AN MILLE A NOS JOURS

PAR M. LE D^r TRICOT-ROYER, MÉDECIN CHEF DE SERVICE DES HÔPITAUX CIVILS D'ANVERS

ÉPOQUE DE LA FONDATION	DÉNOMINATION	EMPLACEMENT	FONDATEURS	DESTINATION
1. XI ^e siècle.	Hôpital Sainte-Marie puis Hôpital Sainte-Elisabeth	Ruelle des Moines puis (1237) Gasthuisbeemden.	Inconnu.	Voyageurs indigents. Soins aux malades.
2. 1213	Maison Saint-Lazare (Léproserie)	Meersaterland. (Local d'été de l'Harmonie). Klapdorp Rue Rouge. Porte Saint-Jean.	Hendrik de Hollander. Les Béguines ? Inconnu.	Lépreux. Pour 15 (?) femmes honorables. Incertaine.
	Infirmierie			
	Hospice Saint-Blaise			
	Hôpital Saint-Jean			
5. 1303	Hôpital Saint-Julien	Rue de l'Étuve. 1. Porte aux Vaches. 2. Rue Large des Bateliers. 3. Rue Saint-Roch. Canal des Récollets. Porte aux Vaches. Marché aux Œufs. Marché aux Souliers. Longue rue de l'Hôpital.	Ida van der List. Chanoine Tuelant. Inconnu. N. van Wolfaertsdijcke. Suderman. Suderman. Suderman. Suderman.	Voyageurs indigents. Pour 12 vieillards. Pour 9 vieilles. Maison de refuge. Soins aux contagieux. Pour 30 femmes ¹ . Gîte pour pèlerines et partu- rientes.
	Hospice des Frères Bleus			
	Hospice Wolfaertsdijcke			
	Hospice des Sœurs Cellites			
	Hospice des Frères Cellites			
	Alexiens			
	Hospice Beatae Mariae Virginis			
	Hospice Saint-Julien près de			
	Saint-Georges, dit Vrouwen- gasthuis			

12. 1354	Hospice Sainte-Agnès	Longue rue de l'Hôpital.	Henri Suderman.	Pour 24 veuves et une servante ² .
13. 1356	Falconshof	Falconsbroeck.	F. de Lampage.	Pour femmes.
14. 1386	Infirmerie du Béguinage	Entre la rue des Béguines et l'Esplanade.	Les béguines.	Pour leurs malades.
15. 1386	Hospice Saint-Nicolas	Longue rue Neuve.	Les Falcontines	Pour 12 ménages.
16. 1398	Hospice Almaras	Marché aux Chevaux.	Repris par les Merciers vers 1420.	
17. 1399	Hospice Saint-Jacques	Marché Saint-Jacques.	Mathieu's Wayer's.	Pour 12 vieilles.
18. 1400	Hospice Sainte-Anne	Courte rue Neuve.	La Gilde de Saint-Jacques.	Pour héberger les pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle.
			Vlemmickx, Elisabeth, veuve Jean Haey's ³ .	Pour 11 vieilles et une servante.
XV^e siècle.				
19. 1405	Hôpital Loobroeck	Plaine Falcon.	M. Van Loobroeck.	4 lits pour malades ou pèlerins.
20. 1419	Hospice Saint-Josse	Rue aux Laines.	Les pelissiers.	Pour 5 vieillards.
21. 1449	Hospice Saint-Crépin et Saint-Crépinien	Rue des Tanneurs.	Les tanneurs et cordonniers.	Pour 4 vieillards.
22. 1430	Hospice des Foulons	Rue de l'Empereur.	Les cardeurs et foulons.	Pour 12 veuves ⁴ .
22. 1434	Almoezenhuis	Longue rue Pierre Pot.	Pierre Pot et sa femme.	Distribution de pain.
23. 1443	Hospice des Bateliers	Rue Chapelle des Bateliers puis	Les bateliers.	Pour leurs pauvres.
24. 1451	Hospice Saint-Eloi	Rue Saint-Roch.	Les forgerons.	Pour leurs pauvres.
25. 1453	Hôpital Saint-Roch	Marché aux Chevaux.	Inconnu.	Pour les déments et les pestiférés.
26. 1454	Hôpital Saint-Jacques	Rue de l'Étuve.		
27. 1467	Hospice des VII Effusions de Sang	Rue Saint-Roch.	C'est le n° 16 transféré ici par G. de Moelenare et d'autres.	Pour les pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle.
28. 1471	Hospice Gris et Bleu	Rue Mutsaerts puis	Martin Van Hove et	Pour 7 vieilles.
29. 1489	Hospice Sainte Barbe	Rue Rouge.	Jean Van der Heyden.	Pour 6 vieillards.
30. 1498	Hospice Saint Bernard	Rue des Vieillards n° 12 1/4	Gérard Baer's.	Pour 8 vieilles.
31. 1500	Hospice Les VII Frères.	Longue rue Neuve n° 84 1/8	N. Boodt et son épouse.	Pour 6 vieilles.
		Courte rue Sainte-Anne.	Pierre van Dale.	Pour 7 vieillards.
		Impasse du Livre.	Henri Loomans.	

2. En 1554 cet hospice devint le couvent de Sainte-Agnès ou du Tiers-Ordre.

3. C'est par erreur que l'on désigne communément Baudoin de Ridder comme époux d'Elisabeth Vlemmickx, veuve de Jean Haey's : Baudoin de Ridder n'est pas davantage cofondateur de l'Hospice Saint-Anne, mais il l'a enrichi de ses largesses (Edm. Geudens, Le compte moral de l'an XIII, p. 44).

4. A la suite de *Diernevens*, *Antverpia Christo Nascens...*, 1747, I, p. 418 ; de *Thijs*, *Historique des rues et places publiques de la ville d'Anvers*, 1873, p. 223, et de *Torfs*, *Nieuwe Geschiedenis van Antwerpen*, II, p. 424, nous faisons ici mention d'un hospice qui n'a jamais existé, comme il est définitivement établi par Edmond Geudens (*De Keizerskapel*, 1920). Les foulons n'ont pas construit de refuge.

ÉPOQUE DE LA FONDATION	DÉNOMINATION	EMPLACEMENT	FONDATEURS	DESTINATION
XVI^e siècle.				
32. 1505	Hospice Les VII Douleurs	Rue Mutsaerts, 24 1/3	Maria Feys ¹ .	Pour 7 vieilles.
33. 1505	Hospice Van der Biest	Canal Falcon, 33 1/19	Jean Van der Biest.	Pour 16 femmes.
34. 1505	Hospice Notre Dame-de-Grâce	Rue Chapelle de Grâce.	Antoine de la Ruelle.	Pour 12 vieillards.
35. 1513	Hospice « Les Cinq Anneaux »	Rue Jésus puis Sous la tour Saint-Jacques.	André De Paepé.	Pour 5 femmes pauvres.
36. 1518	Hospice Van Stijlen	Poterne des Béguines puis Rue du Jardin, n° 14.	Nicolas Van Stijlen.	Pour 7 vieilles.
37. 1518	Ancien hôpital Saint-Roch	Rue Saint-Roch.	André Van Stijlen.	Maladies contagieuses.
38. 1526 (?)	Hospice Jean Schoenmakers (appelé plus tard « Petite Croix » ?)	Incertain.	La Chambre des pauvres.	5 chambres ou maisonnettes pour...
39. 1526 (?)	Hospice Jean Bollaerts	Rue Vénus (?).	Jean Schoenmakers.	5 maisonnettes pour... 9 maisonnettes pour 9 femmes pauvres.
40. 1526 (?)	Hospice Olivier de Pape	Incertain.	Olivier de Pape.	3 maisonnettes pour 3 femmes pauvres.
41. 1526 (?)	Hospice Guillaume Van den Berghe ²	Incertain.	G. van den Berghe.	Pour les enfants trouvés.
42. 1531	Hospices des Enfants Abandonnés	Rue Saint-Roch.	Les aumôniers.	Pour 6 vieilles.
43. 1545	Hospice Saint-Georges	Rue Bervoets.	Elisabeth van Houtwildere, épouse de Jean de Gottignies.	Pour les pestiférés.
44. 1549	Nieuwstad Pesthuis	Nouvelle Cité.	Le Magistrat.	Pour 100 orphelins.
45. 1552	Maison des Pucelles	Longue rue de l'Hôpital.	Jean van der Meer.	18 maisons et...
46. 1552	« Lazarushuiskens »	Dambrugge.	Le Magistrat.	Pour 6 vieillards.
47. 1557	Hospice Van den Hoeck	Pont à la Chaue.	Herman Van den Hoeck.	Pour 100 orphelins.
48. 1558	Maison des Orphelins	Marché aux Chevaux.	Herman Hermans,	Pour 16 femmes.
49. 1560	Hospice Hermans	Marché aux Chevaux.	Digne et Catherine Allaerts.	Pour 18 femmes.
50. 1562	Hospice Allaerts	Jardin des Arbalétriers.	Les Calvinistes.	Pour les pestiférés.
51. 1581	Lazaret pour Pestiférés	Infirmerie des Falcontines.	Le Magistrat ³ .	Pour les lépreux.
52. 1592	Hôpital Terzieken	Rue de la Cuiller.	La Chambre des pauvres.	Pour 18 femmes.
53. 1593	Hôpital Sainte-Elisabeth	Rue de la Cuiller.		

1. Maria Feys, veuve de Bartholomeus van den Eynde.

2. Les hospices 38, 39, 40 et 41 nous sont connus par le dénombrement des foyers du Brabant en 1526.

54.	Hospice du fer à cheval	Canal Falcon.	Michel Van Cauwenbergh.	Pour 7 vieillards.
55.	Hospice Crauwelenhof	Pont à la Chaux.	Maria Van Havre.	Pour 7 vieilles.
56.	Hospice Sainte-Anne	Rue Otto Venius.	Rodriguez Peretti.	Pour 12 dames nobles dans le besoin.
XVII^e siècle.				
57.	Hospice Notre-Dame de Lorette	Longue rue Neuve.	Diego Pardo.	Pour 7 vieilles.
58.	Hospice « La Petite Croix »	Rue Vénus puis Rue Montagne de Pierre.	Jan Schoenmakers ou par les cordonniers.	Pour leurs pauvres.
59.	Hospice Saint-Martin	Rue Schoyt.	Marin van Paepenbroeck.	Pour 7 vieillards.
60.	Hospice Notre-Dame	Rue de la Pelisse.	Jacques de Vergites.	Pour 10 femmes.
61.	Hospice Sainte-Claire	Rue Bervoets.	Suzanne Serraeys.	Pour 6 femmes.
62.	Hospice Sterck	Courte rue des Chevaliers.	Ida Sterck.	Pour 5 femmes célibataires.
63.	Hospice Saint-Michel	Longue rue des Chevaliers. puis Sint-Jacobsgang.	Anna Mertens	Pour 5 femmes pauvres.
64.	Hospice Maezengang	Dans une impasse de la rue de l'Empereur puis Courte rue des Chevaliers	épouse Pierre Marcelis.	Pour 6 vieillards et une servante.
65.	Lazaret pour les pestiférés	Stuyvenberg.	Antoine Geeraerts.	15 maisonnettes.
66.	Hospice Saint-François	Marché aux Breufs.	Le Magistrat.	Pour 5 vieilles.
67.	Hospice Van Nispen	Courte rue des Chevaliers	François Domus et Barbe Van de Stock.	Pour 12 vieillards.
68.	Hospice Gavarellas	La fondation existe toujours, mais n'a pas eu de suite.	Bal hasar van Nispen	Pour 12 pèlerins et 1 prêtre.
69.	Hospice Claessens	Rue Large, 1 maison.	Jean de Gavarellas.	Pour 8 femmes.
70.	Hospice Lanschot	Au Rosier, 2 maisons.	Marie Claessens	Pour 12 vieillards.
71.	Hospice Saint-Jean-de-Dieu	Canal Falcon.	V ^e e André Snellinck	Pour 12 soldats malades.
72.	Ecole Terninck	Château (Citadelle). Rue Coppenol puis Place Verte puis Rue Terninck.	Cornéille Ianschot. Marie-Anne Franco. Les frères Terninck.	
XVIII^e siècle.				
73.	L'Hôpital Militaire	Rue du Prince.	Les Français.	Pour leurs soldats malades ou blessés.
74.	L'Hôpital des Conquérants	Porte du Kipdorp (couvent des Victorines).	Les Français.	Soldats malades ou blessés.
75.	Hôpital Militaire Saint-Crépin et Saint-Crépinien	Rue des Tanneurs.	Fondé par les mêmes, dans le même but et dans la chapelle de l'hospice du même nom.	

ÉPOQUE DE LA FONDATION	DÉNOMINATION	EMPLACEMENT	FONDATEURS	DESTINATION
XIX^e siècle.				
76. 1803	Hospice Providentia (Parietenhuis)	Rempart Kipdorp.	Les aumôniers.	Pour enfants abandonnés.
77. 1824	Hôpital de Marie	Marché aux Chevaux.	Soc. Christ. Liefd.	Pour 160 femmes.
78. 1824	Refuge Van Celst	Marché Saint-Jacques.	Mme Van Celst-Kums.	Pour 40 filles repenties.
79. 1826	Hôpital Jésus et Marie	Place de Meir.	Le chanoine Triest.	Pour 150 vieilles incurables.
80. 1830	Hospice « Oudmannenhuis »	Rue du Couvent. Rempart Saint-Georges puis Rue Everdy	Les frères de la Charité.	Pour 140 vieillards infirmes.
81. 1846	Hôpital Louise-Marie	Rue du Mai. Marché Saint-Jacques. Rue de l'Amman puis Rue du Chêne ou Longue rue Neuve. Rue Schoyte.	Juffers van Liefde.	Pours 45 enfants malades.
82. 1851	Hospice « Weezenrefugie »	Rue de l'Amman puis Rue du Chêne ou Longue rue Neuve. Rue Schoyte.	Mme Van Celst-Kums.	Pour 24 vierges mineures.
83. 1852	Hospice Saint-Charles-Borro- mée	Rue du Chêne ou Longue rue Neuve. Rue Schoyte.	Pierre Hofman, prêtre.	Pour 55 vieillards.
84. 1854	Hospice des Sourds-Muets	Rue Van Schoonbeke. Rue Van Schoonbeke. Rue Van Schoonbeke. Kiel. Rempart Saint-Georges. Rue Dambrugge.	Un groupe de bourgeois.	Pour 13 sourds-muets.
85. 1855	Institut Bogaerts-Torfs	Rue Van Schoonbeke.	Mme Bogaerts-Torfs.	Pour 60 vieillards.
86. 1856	Hospice Notre-Dame du Rosaire	Rue Van Schoonbeke.	Mme et Mlle Teichmann.	Pour 50 vierges mineures.
87. 1861	La Grèche	Kiel.	Dames Charitables.	Pour 15 nourrissons.
88. 1862	Hospice Saint-François-Xavier	Rempart Saint-Georges.	Trois demoiselles.	Pour 20 vierges mineures.
89. 1863	Oudmannenhuis	Rue Dambrugge.	Les Sœurs des Pauvres.	Pour 105 vieillards.

Tel est le tableau nosocomial de la ville d'Anvers au moment de son dernier démantèlement (1856-1863).

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

ALCALDE (D. Alfonso-Fernandez de)	314	LINT (J.-C. de)	330
ANDEL (Van).	296	MALLAT (A.).	517
BASMADJIAN (K.-J.).	293	MAUCLAIRE (Pl.).	140
BELOHLAVECK.	156	MAZERAN (Alexandre)	457
BERTRAND (Léon).	42	MÉNÉTRIER (P)	35
BLANCHET (A.).	233	MOLINÉRY (Raymond)	511
BOUCHACOURT (L.)	552, 555	MORISSET.	431
BOUVET (Maurice).	578, 588	MOULÉ (Léon).	237
BRODIER (L.)	559	MOURGUE (R.).	568
BUCHET (Charles)	300	MOUTIER (François)	201
BUGIEL (V.).	522, 544	NEVEU (Raymond)	97
CABANÈS	538	PANAYOTATOU (M ^{me}).	533
CHAUFFARD.	154	PLANTIER (L.).	137
COURBON (Paul).	497	POLAIN (M.-L.).	197
D'ARCY POWER (Sir)	452	RAYMOND (Paul)	182, 226
DELAUNAY (Paul)	211, 565	SCHEVENSTEEN (Van)	341
DORVEAUX (Paul)	436	SEVILLA (H.-J.).	77
FIALON (Charles-Henri).	462	SIEUR (C.).	321
FOSSEYEUX (Marcel).	274	SIGERIST (Henry-E.).	323
GILS (Van)	64	SIMONINI (Riccardo).	473
GIORDANO (D.)	469	SINGER (Charles).	167
GUIART (Jules)	54	SINGER (M ^{me} Charles)	103
GUITARD (E.-H.).	426	THOMPSON (C.-J.-S.)	66
JEANSELME (E.).	107, 411	TORKOMIAN (Vahram).	479, 491
JOHNSSON (J.-W.-S.)	282	TRICOT-ROYER	590, 592
JORGE (Ricardo).	337	VILLARET (Maurice)	201
LAIGNEL-LAVASTINE (M.).	184	VINCHON (Jean).	184
LECÈNE (P.).	177	WICKERSHEIMER (Ernest)	371
LECLERC (Henri).	421	ZIBORDI (Ferruccio)	526
LE GENDRE (Paul).	390		

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES MEMBRES	1
INTRODUCTION	9

COMMUNICATIONS

PREMIÈRE JOURNÉE

I. Anecdotes et pratiques médicales du xvi ^e siècle d'après les « Contes d'Eutrapel », par M. le P ^r P. MÉNÉTRIER	35
II. Contribution à l'étude de la Peste dans les Flandres, du xiv ^e au xvii ^e siècle, par M. le D ^r Léon BERTRAND	42
III. L'obstétrique dans l'ancienne Égypte, par M. le P ^r Jules GUIART.	54
IV. Une particularité de quelques tableaux de Jan Steen, par M. le D ^r Van GILS (de la Haye).	64
V. The pomander a link in the history of preventive medicine, by C. J. S. THOMPSON M. B. E	66
VI. L'art vétérinaire antique. — Considérations sur les saignées pratiquées par les hippiâtres grecs, par M. H.-J. SEVILLA.	77
VII. Épidaure, ville sainte, par M. le D ^r Raymond NEVEU	97
VIII. Deux rites contre la peste : Une prière catalane à saint Sébastien et une cérémonie contre l'épidémie du bétail, par M ^{me} Charles SINGER (de Londres) . .	103
IX. Le régime alimentaire des anachorètes et des moines byzantins, par M. le P ^r E. JEANSELME	106

DEUXIÈME JOURNÉE

I. François Chomel, d'Annonay, et son manuscrit, par M. le D ^r L. PLANTIER (d'Annonay).	137
II. Notice biographique sur Edme-Claude Bourru, dernier doyen de l'ancienne Faculté de Médecine de Paris, par M. le D ^r Pl. MAUCLAIRE	140
III. L'argumentation d'une thèse de professorat, en 1812, par M. le P ^r CHAUFFARD. .	154
IV. Dissertations de la Faculté de Médecine de Prague au xvii ^e siècle, par M. le D ^r BELOHLAVECK (de Prague).	156
V. Sur un manuscrit attribué à Guy de Chauliac, par M. le D ^r Charles SINGER (de Londres).	167
VI. Remarques sur le chapitre des « Luxations du genou » dans le traité hippocratique « Sur les articulations, par M. le P ^r P. LECÈNE	177
VII. Remarques sur la lèpre et la syphilis en France, au moyen âge, par M. le D ^r Paul RAYMOND	182

VIII. Essai sur la médecine de l'esprit en France, au XVIII ^e siècle, par M. le P ^r LAIGNEL-LAVASTINE et M. le D ^r Jean VINCHON.	184
---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----

TROISIÈME JOURNÉE :

I. Bibliographie de l'ancienne médecine, incunables et manuscrits, par M. M.-L. POLAIN.	197
II. Les origines de l'injection thérapeutique intra-veineuse, par MM les D ^{rs} Maurice VILLARET et François MOUTIER.	201
III. Les guérisseurs ambulants dans le Maine sous l'ancien régime, par M. le D ^r Paul DELAUNAY (Le Mans)	211
IV. Nos confrères les arbres guérisseurs, par M. le D ^r Paul RAYMOND	226
V. Contribution à l'histoire de l'anatomie (dissection : vivisection), par M. A. BLANCHET	233
VI. Du rôle des médecins dans la lutte contre les épizooties au XVIII ^e siècle, par M. Léon MOULÉ.	237
VII. Dante et la médecine de son temps, par M. Marcel FOSSEYEUUX	275
VIII. Notice sur quelques objets de terre sigillée prétendus antitoxiques, par M. le D ^r J.-W.-S. JOHNSON (de Copenhague)	282

QUATRIÈME JOURNÉE :

I. Les anciens ouvrages arméniens sur la médecine, par M. K. J. BASMADJIAN	293
II. Les médecins de Molière au théâtre classique des Pays-Bas, par M. le D ^r VAN ANDEL	296
III. Essai sur l'histoire de la droguerie, par M. Charles BUCHET	300
IV. Brèves considérations sur une collection d'anciens sceaux académiques espagnols, par M. D. Alfonso Fernandez de ALCALDE.	314
V. Origines du service de santé militaire, par M. le D ^r SIEUR	321
VI. Conrad Heingarter, de Zurich, et la médecine astrologique au XV ^e siècle, par M. le D ^r Henry-E. SIGERIST (Zurich)	323
VII. Notice sur la nomenclature anatomique des Égyptiens au temps des anciens pharaons, par M. le D ^r J.-G. de LINT.	330
VIII. Lagrippe, le typhus et l'encéphalite dans les épidémies historiques du XVI ^e siècle, par M. le P ^r Ricardo JORGE (de Lisbonne).	337
IX. Les plantes dans les maladies des yeux. — Étude de Folklore, par M. le D ^r Van SCHEVENSTEEN.	341

CINQUIÈME JOURNÉE :

I. Les guérisons miraculeuses du cardinal Pierre de Luxembourg (1387-1390), par M. le D ^r Ernest WICKERSHEIMER	371
II. Charles Bouchard, étudiant à Lyon (1855-1861), par M. le D ^r Paul LE GENDRE.	390
III. Calcul de la ration alimentaire des malades de l'hôpital et de l'asile des vieillards annexés au monastère du Pantocrator à Byzance (1136), par M. le P ^r E. JEANSELME.	411
IV. Histoire du pruneau, par M. le D ^r Henri LECLERC.	421
V. Les plus anciens statuts de la corporation des apothicaires de Toulouse, par M. E.-H. GUITARD.	426
VI. L'assistance aux lépreux dans le Maine, par M. le D ^r MORISSET.	431
VII. Les chirurgiens de Metz, par M. le D ^r Paul DORVEAUX	436
VIII. Dr William Harvey as a man and an art connoisseur, by Sir D'ARCY POWER.	452

IX.	L'outillage thérapeutique thermal à l'époque gallo-romaine, par M. le D ^r Alexandre MAZERAN (de Châtel-Guyon)	457
X.	Quelques prospectus charlatanesques du XVIII ^e siècle, par M. Charles-Henri FIALON	462

SIXIÈME JOURNÉE :

I.	Un poitevin spécialiste pour la « caroncule urétrale », à Venise, au XVI ^e siècle : Pierre Sivos, par M. le P ^r D. GIORDANO (Venise).	469
II.	Scrittori italiani di pediatria nel medio evo, par M. le P ^r Riccardo Simonini	473
III.	Liste des médecins arméniens, diplômés de la Faculté de Paris (1843-1921), par M. le D ^r Vahram H. TORKOMIAN (de Constantinople)	479
IV.	Pages inédites de l'histoire de l'ostéoplastie et du choléra, par M. le D ^r Vahram H. TORKOMIAN (de Constantinople)	491
V.	La psychiatrie en Alsace à travers les âges, par M. le D ^r Paul COURBON.	497
VI.	« Le Journal de Luchon » ou l'Histoire d'une famille médicale : Les Barrié, depuis le XVII ^e siècle jusqu'à nos jours, par M. le D ^r Raymond MOLINÉRY	511
VII.	L'inspection des eaux minérales existe-t-il encore en France ? par M. A. MALLAT (de Vichy).	517
VIII.	L'état actuel des études d'histoire de la médecine en Pologne, par M. le D ^r V. BUGIEL (de Paris)	522
IX.	La tutelle de l'enfant dans l'empire grec-égyptien et dans l'empire romain, par M. le D ^r FERRUCCIO ZIBORDI	526

SEPTIÈME JOURNÉE :

I.	La peste de Thucydide. — La peste d'Athènes, par M ^{me} la Doctoresse PANAYOTATOU (d'Alexandrie).	533
II.	Les étapes de la psycho-pathologie historique. — Les précurseurs, par M. le D ^r CABANÈS.	538
III.	Boccace et la Médecine, par M. le D ^r BUGIEL	544
IV.	Présentation du premier modèle de forceps à branches parallèles de Chassigny (de Lyon), par M. le D ^r L. BOUCHACOURT	552
V.	Présentation du moulage de la statuette en ivoire du musée de Cluny, inscrite au catalogue sous le n ^o 1210, et portant comme titre : le mystère de la génération, par M. le D ^r L. BOUCHACOURT	555
VI.	L'œuvre de Guillaume Baillou, par M. le D ^r L. BRODIER	559
VII.	La lutte contre les épidémies et les maladies contagieuses dans le Maine sous l'ancien régime, par M. le D ^r Paul DELAUNAY (Le Mans)	565
VIII.	Les grands courants de la pensée biologique en France, au début du XIX ^e siècle, et les idées de Risueño d'Amador sur la méthode en Médecine, par M. le D ^r R. MOURGUE	568
IX.	La publicité médico-pharmaceutique dans les journaux des XVII ^e et XVIII ^e siècles, par M. Maurice BOUVET.	578
X.	Les échantillons de terre sigillée du musée du Louvre, par M. Maurice BOUVET.	588
XI.	La pharmacie du Taciturne à Anvers, par M. le D ^r TRICOT-ROYER.	590
XII.	Anvers nosocomial de l'an mille à nos jours, par M. le D ^r TRICOT-ROYER.	592

COUNTWAY LIBRARY



HC 5TGE

4
9

